

Cathy Constant-Elissagaray

**Dix ans de balades
1998-2007**

Les Récits de Cathy

*A Jean-Louis, qui me soutient dans toutes mes activités
A Richard, ma source permanente d'émulation depuis dix ans
A mes enfants
A tous les parents et amis que j'ai côtoyés pendant ces balades
Et à ma mère, devenue ma plus ardente lectrice*

Le mot de Richard...

C'est avec honneur mais surtout beaucoup d'humilité que j'ai accueilli la proposition de Cathy, qui m'a demandé de préfacier sa rétrospective des « 10 ans de balades ». En effet, rédiger quelques lignes sur ce sujet demeure un exercice réducteur à double titre, tant pour tenter d'embrasser dans son ensemble cette décennie si riche en souvenirs que pour rédiger un texte synthétique face à la profusion et à la qualité des récits -et de l'écriture- qu'elle nous livre ici.

Une décennie vécue pleinement d'un côté, une véritable anthologie proposée à nos mémoires de l'autre. Cathy nous invite à marquer pour une fois une pause salutaire et à goûter cette mise en perspective de toutes nos sorties, randonnées et voyages, vécus et partagés en groupe, avec son lot de moments forts, de péripéties, d'anecdotes et d'aventures parfois...

Bien évidemment, je songe d'abord à la découverte de la nature, surtout de ces montagnes basques que nous avons, pour certaines d'entre elles, maintes fois gravies, conjuguant avec passion des ascensions en toutes saisons, par tous les itinéraires et avec toutes les conditions météorologiques. Et puis cet engouement pour la marche, souvent accompagné de performances sportives (modestes) ou de défis relevés, ce plaisir simple d'arpenter et de prendre la mesure de ce qui a fini par constituer un cadre de vie, sans artifice, par nos propres ressources physiques.

Mais la trame en filigrane de tous ces récits, c'est bien l'histoire d'une aventure humaine. Au détour des chemins et au fil des années de solides amitiés se sont liées. Autour d'un groupe d'habitues qui a fini par se retrouver avec une belle régularité, beaucoup sont venus puis revenus, et d'autres sont partis, portés par de nouveaux centres d'intérêt ou par les contingences de la vie. Au-delà des balades, il y a cette convivialité, ce plaisir de se retrouver et de vivre ensemble l'effort récompensé par la beauté des paysages. Il y a peut-être encore davantage avec cette connivence entre copains ou amis partageant, pour une journée, un week-end ou un séjour, des valeurs simples qui finalement les unissent.

L'idée d'organiser des sorties entre amis et en famille est née au début du mois de mai 1998, sur la terrasse d'un café dominant la baie de Txingudi à Hendaye. Au retour d'une petite randonnée sur le massif des Trois Couronnes et enthousiasmés par le plaisir d'avoir pu partager cet agréable moment entre amis, Cathy et moi-même lançâmes l'idée d'une journée à thème avec pour cadre une excursion dans la montagne basque. Celle-ci devait se dérouler avant la fin de ce même mois sur un circuit à déterminer. Le projet était en marche, l'idée de mettre en place un concours par équipes mélangeant petits et grands fut finalement retenue,

celle-ci déboucha sur L'EREBI TROPHY qui réunit alors pas moins de 58 (!) personnes issues des différents cercles de nos relations respectives... Une fameuse journée en vérité qui marqua le début en fanfare de nos futures balades ou randonnées, puisque nous convînmes dès lors de programmer chaque mois une sortie à thème, son organisation devant échoir à l'équipe gagnante du concours. Il s'avéra par la suite difficile de réunir à un même moment tout ce monde compte tenu des occupations des uns et des autres, mais l'idée était en marche et dans les semaines qui suivirent, des groupes plus restreints se retrouvèrent pour des randonnées à pied ou en VTT.

Un site Web fut ouvert <http://richard64.biscay.free.fr/randos.htm>, mentionnant de manière détaillée et exhaustive l'historique de ces sorties depuis nos premiers pas en ce mois de mai 1998 jusqu'à aujourd'hui ; régulièrement mis à jour et véritable mémoire de référence pour nous tous, il s'enrichit en permanence de documentations actualisées ou plus anciennes (*amateur de statistiques, je me suis plongé dans ces centaines de pages Web pour effectuer, à l'occasion de la rédaction de cette préface, ces deux relevés pour le moins évocateurs : 308 balades, randos, séjours ou voyages référencés impliquant 235 personnes différentes !*). Là encore, la principale contribution à ce site est à mettre au crédit de Cathy avec la mise en ligne de récits dont nous retrouvons une grande partie dans cet ouvrage.

Je ne pourrais terminer ces lignes sans rendre encore hommage à l'auteur de ce recueil qui en plus de ses talents littéraires appréciés, fut à maintes reprises une organisatrice éclairée et efficace de nos séjours ou voyages. D'une humeur toujours égale en toutes circonstances, subissant parfois les énervements des uns ou les contrariétés des autres devant un problème, toujours prenant sur elle face à la difficulté, on ne l'a jamais entendue se plaindre...

Et même si souvent elle chemine à son rythme derrière les premiers, marcheurs impatientes et pressés, c'est elle finalement, par le regard subtil qu'elle porte alentour et sait transmettre aux autres, qui ouvre et montre la voie...

Richard

SOMMAIRE

	<u>Page</u>
Chapitre 1 – 1998	1
Chapitre 2 – 1999	11
Chapitre 3 – 2000	19
Chapitre 4 – 2001	41
Chapitre 5 – 2002	112
Chapitre 6 – 2003	221
Chapitre 7 – 2004	278
Chapitre 8 – 2005	301
Chapitre 9 – 2006	329
Chapitre 10 – 2007	354
Annexes 1 à 19	391

Chapitre 1 – 1998 -

« Mais non, il faut tourner à gauche, regarde, c'est sûrement la ferme indiquée sur la brochure, c'est là que nous devons laisser la voiture. Le chemin débute ici. » Voilà un bon moment que nous errons dans le piémont en nous chamaillant, incapables de trouver le départ de la balade. Pourtant cela paraît si simple sur le papier ! Jean-Louis aime la montagne l'été mais je ne l'ai pratiquée que l'hiver, la marche ne m'amuse guère, je lui préfère les sensations du ski de piste. Les enfants pensent comme moi, bien sûr, et songent déjà à l'heure du repas qui approche, peu intéressés par le paysage.

Voilà quel était notre état d'esprit avant. Avant que nous rencontrions Richard qui, lui, parcourait la montagne seul depuis des années, sans trouver personne pour l'accompagner, à part les membres de sa famille depuis deux ans pour quelques petites balades où il avait du mal à motiver ses troupes. Passionné de géographie, lisant les cartes comme un livre, capable de repérer pics et cols sur le terrain et de suivre la signalétique particulière des sentiers de randonnée, il savait évaluer la difficulté d'un trajet, calculer le dénivelé... et retrouver la voiture en fin de circuit.

A l'issue d'une première balade-test début mai 1998 sur le pic des Trois Couronnes où il nous a emmenés en compagnie de Catherine et Jean-Marc L. et de leurs enfants, Richard et moi avons décidé d'organiser une sortie familiale avec tous nos amis respectifs. En conséquence, le 31 mai, nous étions 58 sur l'Erebi, une gageure ! A l'époque, nous avions des appareils photos à pellicules qu'il fallait développer, cela coûtait cher, donc nous ne « mitraillions » pas comme nous le faisons aujourd'hui avec les numériques. Cependant, j'avais très envie de garder une trace de l'événement, j'ai donc réalisé un petit cahier avec deux ou trois pages A4 pliées en deux sur lesquelles j'ai collé quelques photos avec des commentaires tapés au bureau sur mon ordinateur (mon chef, c'était Jean-Louis, alors j'avais quelques « latitudes »). J'en ai fait autant de photocopies couleurs que de familles mais au vu de la facture j'en ai conclu que, la prochaine fois, il faudrait que je change de méthode.

Voici quelle en était la teneur, à la Prévert :

Erebi (31 mai 1998)

Nous étions 58, dont :

- 1 cheville foulée la veille au rugby (Alain)
- 1 bras dans le plâtre (Sammy)
- 1 fillette de 3 ans dans un sac à dos (Sarah)

Tout en grim pant, nous avons admiré :

- les pottoks et leurs poulains
- les campanules bleues et fleurettes multicolores
- les vautours
- le paysage balayé par l'ombre des nuages
- la mer au bleu changeant

Nous avons croisé :

- un sportif dévalant la montagne
- deux 4x4 pétaradantes et huées par notre groupe
- deux jeunes filles en VTT
- des groupes de cavaliers en randonnée

Nous avons :

- potassé les réponses aux devinettes
 - hurlé des encouragements aux membres de nos équipes respectives
 - sué sang et eau pour les tirs au but, le soka-tira et la course autour des 3 Croix
- Equipes et score final : 1 PATXARAN : 46, 2 GUIDES MANCHOTS 40, 3 RICARD MENTHE 34, 4 BAZOOKA 30, 5 ÇA GAGNE 26, 6 FREEMEN 26, 7 BATCAT 25, 8 LADY FLOWER 24, 9 VAUTOURS 15, 10 LES CHEMINS DU PARADIS 11.
- Les gagnants ont reçu un Diplôme Challenge Erebi réalisé à partir d'une BD d'Astérix dont nous avons photocopié quelques dessins.

La journée s'est tellement bien déroulée que nous n'arrivons plus à nous quitter le soir, la fusion entre les deux groupes a été une réussite et nous souhaitons tous nous revoir. Après ces jeux et concours, une marche est donc organisée le 21 juin au-dessus de St Martin d'Arrosa en compagnie des vautours, suivie d'une descente en rafting d'Ossès à Bidarray. C'est encore une première, la Nive, ce n'est pas le Colorado, mais quand on n'a jamais franchi de rapides ni cogné d'embarcation contre les rochers, elle est suffisamment impressionnante. Pour relater l'événement, j'utilise la même technique que le mois précédent, dans un style un peu moins lapidaire.

Bidarray (21 juin 1998)

Ils étaient inquiets, les néophytes ! Enfants, ados, adultes, venaient demander à tour de rôle discrètement des "informations" pratiques ou techniques, ou avouaient sans vergogne "J'ai peur !".

Participants : Six familles réparties sur trois bateaux : Enfants / Hommes et ados / Femmes + Richard et Jean-Marc / 1 moniteur par bateau

Equipement : Maillots de bain - Combinaisons rapiécées - Sandales ou vieilles chaussures - Casques - Gilets de sauvetage

Mise en train : Marche le long des falaises d'Iparla (remplies de vautours)

Première émotion : Mais où est passée la voiture des L. ? Nous avons beau compter et recompter les voitures garées en contrebas, elle était invisible !

Hypothèses évoquées : vol, farce, frein desserré et voiture au fond du ravin ?

Non ! Elle était cachée derrière les grosses "Espace" et ne s'est laissée voir qu'à 50 mètres de l'arrivée.

Pique-nique bucolique sous de grands arbres non loin d'un ruisseau.

Course Relais au puzzle : gare aux tricheurs !

Enfin, le raft : Entraide générale et bonne humeur - Déguisement et aventure !

Descente boueuse, glissante, caillouteuse, en portant les bateaux en contrebas sur la rivière : c'est moins lourd à plusieurs.

Ça y est, chaussures et jambes mouillées : il ne fait pas très chaud, le ciel est couvert.

Chaque équipage écoute les explications de son moniteur. C'est parti !

Les cris fusent aux premiers rapides : ouf ! on est passé ! Durant la descente, on admire la beauté du paysage - silence -

Les agités profitent d'une étendue d'eau calme pour éclabousser à coups de pagaie et plonger à l'abordage des autres bateaux : beaucoup se retrouvent à l'eau. Cris et affolement. Nicolas perd une chaussure au fond de la rivière.

Les enfants chantent à tue-tête en pagayant. Y a d'la joie !

Finalement, tout le monde sort indemne de l'aventure... trempé et enchanté.

On reviendra, c'est sûr !

1998 est vraiment une année mémorable. En juillet, nous faisons du vélo sur l'emplacement d'une ancienne voie ferrée dans les Landes jusqu'au lac de Léon où nous pique-niquons et faisons du pédalo (pour nous reposer !).

Autza par Izpegi et Elhorrieta (9 août 1998)

Début août, la météo annonce des températures très élevées pour le dimanche. Les amis m'appellent pour savoir s'il est vraiment prudent de s'aventurer en montagne avec le risque d'insolation ; je réponds que Richard m'a assuré que nous cheminerions en sous-bois. Nous partons donc par un temps magnifique, très chaud, à partir du col d'Izpegi, sur un chemin effectivement ombragé, à petit rythme pour que tout le monde puisse suivre. Après le pique-nique sous des chênes vénérables, Richard n'y tient plus et propose à la cantonade de faire l'ascension de l'Autza qui nous domine, un aller-retour pendant que le reste du groupe se repose. Parmi les volontaires, David, que sa femme Carmen a copieusement nourri, à l'espagnole, avec l'omelette et plein d'autres bonnes choses.

Pendant que nous commençons l'ascension à pas lent, il se dépêche de terminer son dessert (des glaces dégoulinantes, totalement fondues, si j'ai bonne mémoire !) et s'élance à toute vitesse pour nous rattraper. Il ne nous atteindra jamais : asphyxié par une crise d'asthme due au trop rude effort et à ses agapes, il doit redescendre s'allonger d'urgence. Nous poursuivons notre montée et passons en terrain découvert. Là, c'est Xavier L. qui se trouve mal, terrassé par un vertige incoercible. Pourtant la pente herbeuse nous semble peu impressionnante. Vacillant sur ses grandes jambes, deux amis l'encadrent un moment, mais il doit s'asseoir. Alors que son malaise persiste, il redescend seul, très vexé d'être obligé de déclarer forfait. Il crapahute très lentement en gardant le contact au sol avec les mains jusqu'à la zone forestière où il parviendra à se redresser. Des semaines plus tard, il retournera en montagne avec d'autres gens pour tâcher de vaincre son handicap et sera heureux de nous annoncer sa victoire sur lui-même aux Trois Couronnes.

Ainsi, au fur et à mesure de nos sorties, nous réunissons beaucoup de monde, mais également opérons une sorte de sélection sans le vouloir, simplement par le choix d'activités que nous proposons. Parfois aussi, les élèves dépasseront le maître : le jour où Max, brusquement, contredit Richard qui désigne un pic en affirmant qu'il s'agit de l'Atxuria alors que c'est l'Alkurruntz (ou vice-versa), celui-ci n'en croit pas ses oreilles ! Réflexion faite (et actives recherches sur la carte), Max a raison... Puis Max et son fils Jonathan se mettront à l'escalade. Ils essaieront bien de nous y initier au Mondarrain et sur la paroi de Bidarray, mais nous n'accrochons guère (c'est le cas de le dire). L'activité qui aura le plus grand succès auprès du groupe sera sans conteste le méchoui où nous attirerons les foules, avec pour seul sport une partie de pétanque digestive !

Je me souviens encore du regard émerveillé de Jean-Louis à son retour du Taillon, un pic au-dessus du cirque de Gavarnie, au début du mois de septembre. Richard a attendu le bon créneau pour organiser cette sortie : plus tôt, il restait trop de neige de l'hiver passé pour y accéder sans équipement spécial et plus tard, avec le temps qui se détériore très rapidement en montagne, les nouvelles chutes rendraient de nouveau le sentier périlleux. C'est le premier 3000 de Jean-Louis (3144 m exactement – Richard aime la précision -), et il en a plein les yeux. Il n'est pas retourné en haute montagne en période estivale depuis son adolescence où il avait fait l'ascension du Canigou et il ne cesse d'évoquer le plaisir de cette nouvelle expérience.

Peu à peu, Richard commence à entrer textes et photos sur un site Internet à ses prémices, grâce aux conseils (parcimonieux) de son frère très féru en jeux informatiques. Il utilise le logiciel Frontpage et scanne les photos papier : cette époque nous semble, à dix ans d'intervalle, remonter à la préhistoire, tant nous avons évolué depuis dans nos techniques et nos outils.

Course Béhobie- Saint Sébastien (semi-marathon) (8 novembre 1998)

Les amis ont longtemps plaisanté Jean-Louis sur le coup qu'il a fait à Jean-Jacques. Depuis des semaines, nous nous préparons pour le semi marathon Béhobie - Saint Sébastien (20 Km) qui a lieu le 8 novembre. Pendant l'un de nos footings, que nous faisons un peu plus longs qu'à l'ordinaire, Jean-Louis se met à souffrir d'une déchirure musculaire. Il déclare forfait et demande à Jean-Jacques de le remplacer au pied levé pour m'accompagner. Le problème, c'est que celui-ci travaille comme un fou, terminant parfois très tard dans la nuit (4 heures du matin) et son hygiène de vie ne le prépare nullement à fournir un effort aussi soutenu. En outre, il a eu récemment de sérieux soucis de santé. Il accepte quand même, sachant que je ne suis pas un foudre de guerre et que mon rythme de course sera très tranquille.

Nous nous retrouvons donc en petit groupe d'amis au milieu d'une foule énorme, où quelques coureurs sont déguisés de façon amusante tandis que d'autres prennent la course très au sérieux et s'échauffent depuis un bon moment en tournant autour du rond-point. Le départ est donné. La foule se met en branle, d'abord au pas pendant plus d'une centaine de mètres car il y a un goulot d'étranglement pour l'écouler de la place à la route (les meilleurs, ceux qui sont classés, se sont placés tout devant pour ne pas être freinés et faire valider leur temps chronométré par les organisateurs). Enfin, nous commençons à courir, un peu trop vite car c'est difficile de trouver son rythme quand tout le monde s'élance à côté. Nous nous forçons à ralentir et nous avons raison : je redoublerai bon nombre de gens plus tard, asphyxiés de n'avoir pas su écouter leur corps.

Tant que c'est plat, Jean-Jacques et moi trottons de concert, mais à un moment donné, une longue côte se présente. Jean-Jacques souhaite la monter en marchant, c'est normal, il n'a aucun entraînement, mais je lui réponds que si je m'arrête, je ne pourrai pas redémarrer. Je continuerai à courir à petite vitesse, il n'aura qu'à me rattraper. Au bout de deux heures, je passe l'arrivée sans l'avoir revu. Les autres sont déjà là – avec Jean-Louis -. Nous attendons, attendons, pas de Jean-Jacques. L'inquiétude nous gagne et nous imaginons le pire. Enfin il arrive, dans le peloton de queue. Une voiture-balai l'a récupéré à l'endroit où ses deux jambes se sont retrouvé bloquées, muscles tétanisés, des crampes terribles le faisant souffrir horriblement. Au bout d'un long moment il s'est un peu rétabli en buvant beaucoup d'eau et se massant les zones douloureuses. Il se fait déposer à quelques centaines de mètres de l'arrivée, qu'il parcourt à pied. Un cauchemar... Heureux de le voir sain et sauf, nous nous rendons à la cidrerie où deux cachets de paracétamol additionnés de quelques verres de vin et une bonne « chuleta » me font retrouver suffisamment de dynamisme pour danser quelques rock-n'-roll à la fin du repas ! Je n'ai jamais pu réitérer cette prouesse...

Sur les 26 sorties de l'année, j'en aurai fait la moitié. La majorité d'entre elles ne nous reste que sous forme de liste qui figure sur le site Internet, agrémentée de quelques photos, de la mention du lieu, de la date et du nom des familles présentes (avec parfois quelques souvenirs fugaces lorsque nous les évoquons entre nous). Nous réaliserons des années après que la mémoire est bien infidèle et que les récits que je rédige de loin en loin nous permettent bien mieux de fixer ces moments que nous imaginons inoubliables. Le nombre de fois où Richard nous a dit « mais oui, tu y étais, un tel et un tel étaient présents, tu ne te souviens pas de ce

pic ? », nous constatons régulièrement notre inaptitude chronique à assimiler la topographie montagnarde et à conserver des repères dans le temps.

En outre, rien n'est plus différent d'un pic que ce même pic vu sous un autre angle, l'aller ne ressemble en rien au retour avec la perspective qui change et le soleil qui tourne (sans parler des transformations saisonnières du paysage) : Jean-Louis et moi dépendons toujours lamentablement de notre guide pour revenir à la voiture. Il faut dire que c'est drôlement confortable de se laisser mener sans souci pour la direction, la distance ou la durée. Il est certain que mon indolence m'a permis de bien mieux me laisser imprégner de la nature, musarder en observant les oiseaux ou les petites bêtes, les fleurs ou le courant d'air qui déplace les nuées.

Vera de Bidasoa / Santesteban (vélo) (22 novembre 1998)

Je prépare pendant plusieurs semaines avec Xavier L. une sortie vélo de Vera de Bidasoa à Santesteban que nous avons intitulée la Bidasoa Trophy. Nous y partons en reconnaissance et rédigeons ensuite un questionnaire ludique pour agrémenter (théoriquement) le trajet un peu rectiligne de la piste cyclable qui se trouve à l'emplacement d'une ancienne voie ferrée le long de la rivière. J'en profite pour me documenter sur l'histoire de la vallée et sur diverses techniques (barrages hydroélectriques...) - un peu trop sérieux, heureusement que Xavier L. y ajoute sa touche d'humour ! -.

Le problème, c'est que la sortie finit par se réaliser tard dans la saison, un 22 novembre : nous n'avons pas prévu qu'entre temps les journées raccourciraient, que le froid et le gel règneraient, et que la traversée des tunnels dans le noir complet nous ferait perdre le sens de l'équilibre et de l'orientation... En outre, nous avons sous-estimé les délais d'acheminement (lorsque de nombreuses voitures se suivent, il faut toujours aller plus lentement pour ne perdre aucun participant). Nous n'avons pas imaginé non plus qu'il nous faudrait si longtemps pour déposer des voitures à l'arrivée – nous pensions au départ proposer un aller retour en vélo, plus simple à organiser mais plus sportif pour les participants – et que cela fatiguerait beaucoup les conducteurs (30 Km d'Anglet à Vera, 60 Km pour l'aller-retour Vera-Santesteban, 30 Km à vélo et 60 Km pour le retour à Anglet !). Ces petits défauts nous serviront d'expérience pour les organisations à venir, mais nous ne regrettons rien, cette randonnée cycliste a été formidable.

Nous étions donc dix familles...

Les averses de pluie des semaines précédentes avaient empli les flaques et creusé les ornières. A chacun sa technique, ralenti, accéléré, les jeunes réjouis, les parents plus prudents, nulle échappatoire, il fallait y aller. Les stalactites de glace figeaient mousses et fougères, des sources jaillissaient du flanc de la montagne, et au creux des cascades nichaient des arcs-en-ciel. Dès le premier tunnel, sombre, immense, retors, nous avons tous plongé les pieds dans les trous d'eau, errant à tâtons derrière les lumignons, perdant tout repère, ainsi que l'équilibre. Pique-nique au soleil, course au pont suspendu, le froid nous obligeait à pédaler plus fort et le soleil d'automne déjà fatigué de sa grasse matinée disparaissait derrière la montagne, plongeant la vallée dans une ombre gelée...

Voici le résultat de mes recherches documentaires, avec pour commencer un petit historique qui m'a servi pour élaborer le questionnaire (qui ne fut pas utilisé faute de temps, et que j'ai simplement distribué sans illusion sur l'usage qui en serait fait). Il figure également sur le site Internet que Richard enrichit de plus en plus régulièrement durant l'année en y consignant la liste des balades (il en fait presque tous les week-ends) et en y mettant quelques photos.

Du I^{er} au IV^{ème} siècle après J.-C., le petit port d'Oeasso, situé à l'emplacement d'Irun-Fontarrabie, expédie par bateau du minerai extrait des mines proches, notamment de la grande **mine de plomb argentifère d'Arditurri à Peñas de Haya** (le pic des Trois Couronnes, selon sa dénomination française).

A partir du IV^{ème} siècle, la région devient dangereuse, ce qui pousse les Romains à construire le castrum de Lapurdum (Bayonne), rempart de 1,120 km de long et 10 m de haut protégeant une surface de 6 à 7 ha, qui sert de caserne aux militaires chargés d'assurer la sécurité.

Les dangers proviennent de l'agitation grandissante des **Vascons** d'une part (remontant depuis la Navarre) et des **pirates germaniques (Francs, Frisons, Saxons)** d'autre part.

A l'époque du royaume carolingien d'Aquitaine, **vers 830, un évêché est créé à Lapurdum** (Bayonne), par démembrement du sud du diocèse de Dax et dans un processus d'**évangélisation des vallées basques** : *Légende de St Léon rapportant qu'il est venu de Rouen pour évangéliser les peuples de la région vers le IX^{ème} siècle (aucune preuve tangible)*. L'évêque de Dax gardait presque tous les pays de Mixe et d'Ostabaret, tandis que le **siège de Bayonne** étendait sa juridiction loin vers le sud : 1106, en relevaient Hernani et San Sebastian (plus en 1194), **jusqu'en 1566** en dépendaient encore **4 archiprêtres au sud des Pyrénées, Vera, Lerin, Bastan, Irun-Fontarrabie et Pasajes. Le diocèse de Bayonne était plus basco-navarrais que gascon.**

Chemins de Saint Jacques de Compostelle

Ils sont nombreux en France mais il n'y en a que deux en Espagne. On les appelle "**El Camino Francés**". L'un passe par Béhobie, l'autre par Roncevaux. Il est parsemé tout le long d'un nombre exceptionnel de monuments romans (églises, monastères, chapelles funéraires), tous inspirés par le style français et surtout celui de Cluny. Il y a également des auberges et des hôpitaux.

Le pèlerinage s'est effectué entre le XI^{ème} et le XVI^{ème} siècle. A partir du XIII^{ème}, les **Cisterciens** bâtissent des églises entre le roman et le gothique. En France, les **bénédictins de Cluny** aident les pèlerins. En Espagne, ce sont les **Templiers**. Des monticules de pierres jalonnent le trajet et servent de repères. Les pèlerins sont appelés les "**jacquets**". A la fin, s'y joignent les "**coquillards**" (cf. ballades de François VILLON) qui sont des malandrins et mendiants qui cousaient des coquilles sur leurs vêtements pour tromper et détrouser les pèlerins.

Vera de Bidasoa (qui signifie "au bord de la Bidasoa") est sur l'ancien territoire des Vascons, ancêtres des Basques. Elle est sur le chemin (à peu près) de Saint Jacques de Compostelle, en Navarre (juste à la limite du Guipuzcoa) et dépend administrativement de Pampelune (bien qu'elle soit tout près de San Sebastian). Elle fait partie des "**Cinco Villas**", ancienne confédération regroupant Aranaz, Yanci, Echalar, Lesaca et Vera de Bidasoa.

La Navarre est un pays de tradition monarchiste et de catholicisme rigoriste : elle est traditionaliste. Cela a influencé ses positions durant la guerre civile. L'étage supérieur des maisons est souvent orné d'un balcon de bois à fine balustrade et sert de grenier. Parfois, des piments sont suspendus aux façades souvent **blasonnées** (signe de noblesse ou emblème de la région). De nombreux "**Indianos**" ou "**Americanos**", basques émigrés en Amérique du sud, sont revenus au pays, fortune faite.

En aval de Vera de Bidasoa, la rivière est encaissée dans les granits : c'est la "**gorge d'Endarlaza**". En amont, c'est la **vallée du Baztan**, groupement de 14 villages.

La migration des poissons

Elle se fait toujours : saumon, lamproie, alose, truite de mer, anguille. Les passages aménagés sur le côté des chutes sont donc bien toujours utilisés.

A noter : Tous les poissons remontent pour frayer après avoir été dans l'océan, sauf l'anguille, qui naît en mer (sans doute dans la mer des Sargasses - à vérifier -) et vient grandir et passer quelques années en rivière - d'où la pêche des pibales -. La Bidassoa est connue tout particulièrement pour sa truite saumonée.

La Bidassoa a un **régime juridique international**, étant une rivière frontière.

Ces trouvailles m'enchantent : je m'aperçois alors qu'en creusant un peu, un monde s'ouvre à moi et qu'il n'y a pas besoin de voyager bien loin pour découvrir des choses intéressantes. Nous sommes dans une région très riche, tant sur le plan naturel qu'historique et humain, et je n'aurai de cesse, année après année, d'en approfondir la connaissance. Puisque ma vie de famille ne me laisse guère le loisir de faire les grands voyages dont j'ai toujours rêvé, je ferai comme si ma région était un pays lointain et je m'attacherai à l'explorer sous toutes ses faces. Petite rectification pour être tout à fait franche : l'an passé, Jean-Louis et moi avons profité d'une occasion professionnelle pour faire un voyage exceptionnel de douze jours dans le sud-ouest des Etats-Unis. C'était la première fois que nous partions si loin et si longtemps. Je l'ai tellement apprécié qu'au retour, j'ai écrit mon premier récit de voyage (annexe). Je n'avais jamais rien écrit auparavant.

Marche du Port de plaisance d'Anglet jusqu'à Bidart (puis repas) : Cap Horn (20 décembre 1998)

Quant à la balade qui clôture l'année, c'est moi qui en ai encore les yeux qui brillent. Un avis de tempête a été donné pour ce dimanche de la fin décembre, à l'aube le vent souffle déjà en violentes rafales, il fait froid et la pluie menace, mais je veux absolument la faire. Nous nous retrouvons en très petit groupe, volontaire et décidé, et nous longeons la côte dans une ambiance apocalyptique du port de plaisance d'Anglet jusqu'à Bidart où le reste du groupe nous attend bien au chaud dans le restaurant que nous avons réservé pour fêter l'année écoulée. Dans nos esprits, elle restera gravée sous le titre de « Cap Horn ».

Cette année, nous avons eu envie de terminer en beauté nos promenades dominicales. Un petit groupe bien soudé par nos multiples sorties communes s'est constitué peu à peu et, comme dans Astérix, nous voulons conclure nos aventures par un bon repas. Bien entendu, il sera précédé d'une marche : il ne faut pas perdre les bonnes habitudes. Xavier L. propose une balade par marée basse le long de la mer, depuis le port de plaisance d'Anglet. Richard désire que l'arrivée se fasse à Bidart, sur la plage de l'Ouhabia. C'est un peu long, environ 17,5 Km d'après mon compteur kilométrique, lorsque je suis allée reconnaître le trajet en voiture. En effet, nous destinons cette balade à l'ensemble du groupe, de « 7 à 77 ans », et elle devra être impérativement faite uniquement sur la matinée (par marée basse).

Le problème, c'est de trouver un restaurant pas trop cher qui accepte d'accueillir un grand groupe un dimanche du mois de décembre (le 20). Le plus logique serait de manger sur le lieu même d'arrivée, dans un des restaurants du bord de plage. Je pars en enquête et en découvre un d'ouvert, mais en réfection. Je prends rendez-vous avec le patron qui me semble assez réticent au téléphone : en principe, il n'est pas ouvert le dimanche ; mais, il fait des exceptions pour des groupes sur réservation ; cependant, il est un restaurant de qualité qui ne propose pas de menus à moins de tant, etc. J'y suis quand même allée, car le lieu était bien pratique, et il

m'a posé un lapin ! Après, les restaurateurs se plaignent que la vie est dure et qu'il n'y a pas de clientèle hors saison : j'étais dans une colère !

Nous décidons par conséquent de réserver à Saint Jean de Luz, chez un client de Jean-Louis qui vient d'ouvrir une « bodega », bien qu'on m'avertisse qu'il sera difficile de sonoriser la salle pour mettre de l'ambiance. L'inconvénient, c'est qu'il faudra partir plus tôt pour permettre aux chauffeurs de déposer les familles au port de plaisance, amener les voitures sur le parking de Bidart, revenir tous ensemble, regroupés dans une ou deux voitures qui resteront sur le lieu du départ. Ensuite, ceux-ci devront rejoindre le gros de la troupe au pas de course, car la marée n'attend pas : le passage de la côte des Basques à Bidart par les plages au pied des falaises n'est ouvert que par basse mer, ensuite, les vagues viennent tout recouvrir et battre les rochers contre la falaise qui s'érode peu à peu.

C'est d'ailleurs ce qui a motivé le choix de la date, il fallait partir vers les 9 heures par marée descendante, pour avoir le temps de longer toutes les plages à marée basse. Xavier L. a annoncé qu'il expliquerait au groupe, chemin faisant, l'activité du port puisque c'est son métier et sa passion. Moi, j'ai pensé que je pourrais me renseigner auprès du Musée de la Mer à Biarritz, qui est en relations étroites avec la société populaire d'astronomie de la Côte Basque, où je suis au conseil d'administration, afin de me procurer des cartes sous-marines de la côte et le détail de la faune et de la flore que l'on peut y découvrir. Cela pourrait donner à notre randonnée un petit aspect éducatif qui me plaît bien. L'ennui, c'est ce manège obligatoire avec les voitures, qui oblige à scinder le groupe en deux pendant une bonne moitié de la promenade, et qui ôte aux absents la possibilité, ou bien d'écouter, ou alors d'expliquer. Cà y est, j'ai mis tous mes petits papiers dans les boîtes aux lettres de mes amis, j'ai obtenu des réservations fermes pour le restaurant où nous irons quel que soit le temps, et nous croisons les doigts pour que la journée soit belle (au moins le matin).

Le jour fatidique arrive : toute la nuit, le vent a soufflé en tempête, projetant des rafales de pluie sur les volets. Au matin, Richard m'appelle : que fait-on ? Moi, j'ai vraiment envie de marcher, je lui réponds donc que je suis prête à tenter le coup, mais seule, le reste de la famille allant directement au restaurant. Du coup, Richard se décide et j'irai le chercher tandis que Sabah emmènera les enfants pour 13 heures. Max, que j'appelle, vient également (puisque Richard vient), et je téléphone à Xavier L. de sauter dans son pantalon pour nous accompagner, puisqu'il fait partie du « comité d'organisation ».

Cédric, en voyant mes préparatifs, déclare qu'il veut aussi en être. Nous nous couvrons : pull, bonnet, K-way haut et bas, gants, écharpe. Etant donné les circonstances, nous avons improvisé au dernier moment une nouvelle organisation : j'emmène tout ce petit monde dans ma voiture, et Jean-Louis nous prendra à Bidart.

Nous avons la surprise, en arrivant au parking du port de plaisance, de trouver mes voisins, Christine, Jeannot et leur fils Mikel, grand ami de Cédric, qui ne se sont pas posés de questions et sont venus directement, car ils savaient que je n'annulais jamais mes sorties pour cause de mauvais temps. Nous sommes donc un petit groupe de deux enfants de 10 ans, deux femmes et quatre hommes (au lieu des quarante personnes prévues au départ).

Le vent souffle si fort que nous sommes contraints de nous approcher tout près de Xavier L. pour entendre sa description de l'activité du port. Il nous montre les différents bâtiments, nous explique les projets à long terme, les difficultés pour les gros tonnages à pénétrer dans l'embouchure, les courants marins, et bien d'autres choses encore. Puis nous passons sur le

passage en arcades (en principe interdit aux personnes qui ne travaillent pas au port, mais en pratique grandement fréquenté par les pêcheurs et les promeneurs) qui servait auparavant de chemin de halage. Inquiète de la force des bourrasques qui risquent de nous précipiter à tout moment de part ou d'autre sur les rochers moussus battus par les eaux boueuses de l'Adour, je demande à Xavier L. de me tenir Cédric. Christine et moi nous nous agrippons mutuellement par le bras, Jeannot tient son fils, Richard se débrouille et Max ferme la marche, tenté un instant par l'idée de passer plutôt par la route, tant il trouve risqué le choix de ce chemin. Xavier L., qui est sujet au vertige parfois en montagne, avance d'un pas sûr, il est dans son élément. Par contre, les montagnards que sont Max, Jeannot et Richard ne sont pas rassurés et évitent de regarder le vide bruyant qu'ils surplombent.

Nous cheminons, penchés en avant, tâchant de ne pas perdre l'équilibre dans les brefs moments d'accalmie où le vent diminue sa pression. Ce n'est pas très long, deux à trois cent mètres tout au plus, mais cette promenade superbe par beau temps est devenue avec ces intempéries le lieu de tous les dangers.

Enfin, nous parvenons à la Barre, salués par des nuages de sable et de pluie mêlés qui se liguent pour nous aveugler. Toujours courbés en avant, luttant contre l'air devenu brusquement solide et tangible comme un mur mouvant, nous marchons sur les plages d'Anglet en direction du phare de Biarritz. A notre droite, les vagues roulent depuis l'horizon, chargées d'écume et couleur de plomb, traversées par instant de traînées plus claires, lorsque les rayons du soleil réussissent à se glisser par des interstices entre les nuages. Le vent pousse les embruns et arrache des paquets d'écume qui s'amassent sur le sable comme des bancs de varech jaunâtre et floconneux.

Dire que nous aurions pu admirer le golfe de Gascogne dans toute son étendue, de Bilbao à Hossegor, avec la vision des Pyrénées finissantes dominées par la Rhune et les Trois Couronnes ! Les yeux protégés par les bonnets et capuches enfoncés au plus bas, obligés par instant d'avancer à reculons pour ne pas être aveuglés, nous progressons lentement, peinant contre le vent. Si nous nous détournons un peu de la mer, nous avons le sentiment d'être au Sahara, ou plutôt au désert de Gobi, vu le froid : le vent a modelé le sable en petites dunes régulières, sculptant des motifs et festons à perte de vue.

Enfoncés jusqu'aux genoux dans un mélange d'air et de sable semi opaque qui nous bouscule, nous malmène et nous brûlerait si nous étions jambes nues par le choc répété de toutes ces particules en suspension qui s'insinuent dans tous les interstices de nos vêtements, les mailles des chaussettes et l'intérieur des chaussures, nous avançons, de plus en plus lourds, trempés par instant par la pluie intermittente qui nous gifle le visage comme des pointes acérées de grésil, nous frigorifiant.

Si nous n'étions assourdis par le fracas de la mer et du vent, bousculés par les bourrasques mêlées de pluie et de sable, et gelés par l'air froid, nous aurions l'impression d'avoir été transportés dans un monde irréel, superbe et fantasmagique, à la beauté d'autant plus troublante que nous sommes chez nous, et que seules des conditions de météo très particulières ont métamorphosé notre cadre habituel.

Nous faisons une halte, épuisés, derrière un bâtiment des M.N.S. à la plage des Sables d'Or, vidons nos chaussures de leur sable, reprenons notre souffle et grignotons les en-cas que les prévoyants ont pensé à emporter dans leur sac à dos.

Puis nous repartons, montons la côte du V.V.F., ce qui nous réchauffe, et passons par l'allée piétonne qui rejoint le phare par le Nord et surplombe la plage de la Chambre d'Amour, d'où nous contemplons le chemin parcouru depuis l'embouchure de l'Adour. Qu'il est bon, le chocolat de Christine et de Jeannot : je crois que je n'en ai jamais mangé de meilleur ! L'effort accompli en a décuplé l'arôme et le goût dans nos palais desséchés par l'air iodé chargé d'embruns salés qui ont craquelé nos lèvres.

Nous ne sommes pas en montagne, tout juste au niveau de la mer, mais les intempéries ont transformé une simple promenade dominicale en un exploit sportif et aventureux. Les quelques promeneurs que nous croisons chemin faisant ne font que quelques pas avant de se réfugier de nouveau dans l'abri douillet de leur voiture secouée par les rafales. Par comparaison, nous avons le sentiment d'être un peu fous et rions aux éclats du plaisir que nous y prenons. Aux approches du port des pêcheurs à Biarritz, le vent nous jette, Cédric et moi, assis sur un banc. Nous décidons de passer par le bas, puisque nous nous sentons trop légers pour pouvoir lutter et résister aux rafales sur la place Sainte Eugénie. Nous rejoignons les autres au tunnel sous l'Atalaye où chacun y va de son cri pour éveiller l'écho, marchant dans les flaques emplies par l'eau qui suinte de la voûte et des parois. De retour à l'air libre, nous passons devant le rocher de la Vierge et rejoignons en contournant le Port Vieux la Côte des Basques pour effectuer le dernier tronçon sur le sable.

Il faut nous dépêcher. Le vent contre a ralenti notre progression et la marée remonte vite, accélérée par la poussée du vent qui vient du large. Les vagues courent à notre rencontre et nous craignons de plus en plus de nous retrouver bloqués au pied de la falaise, balayés par les flots. La plage se rétrécit comme une peau de chagrin. Cédric, qui a couru comme un jeune chiot dans tous les sens en début de matinée, commence à sentir maintenant la fatigue, de même que Mikel qui désespère de jamais arriver.

Nous guettons au loin la couleur de la plage, espérant continuer de voir une mince bande jaune, mais celle-ci se rétrécit tellement que nous nous mettons à chercher une issue à flanc de falaise. Nous trouvons un chemin : manque de chance, il est bloqué par un haut grillage qui court tout le long. Nous poursuivons notre avancée en nous posant la question de devoir éventuellement retourner sur nos pas. Heureusement, nous découvrons un peu plus loin un sentier qui nous mène jusqu'au village de Bidart, tout en haut de la colline, d'où nous redescendons vers la plage de l'Ouhabia, but de notre périple.

Je cours sur la route, aussi contente d'arriver que, quelques heures plus tôt, je l'étais de partir, tandis que Xavier L. et Richard énumèrent tout ce qu'ils aimeraient manger tant l'effort leur a ouvert l'appétit. Une déception nous attend : le parking est vide ! Nous errons en tous sens, incrédules. Puis nous nous rendons à l'évidence : Jean-Louis n'est pas là ! Xavier L. se blottit à l'abri d'un mur pour tenter d'utiliser son portable, inaudible pendant tout notre trajet. Des messages sont enregistrés : Dom' a téléphoné plusieurs fois, nous indiquant le numéro du restaurant où nous pouvons les joindre pour qu'ils viennent nous chercher. Rassurés sur notre sort, nous pouvons enfin nous réjouir librement : nous sommes épuisés, trempés, gelés, affamés, mais enchantés de notre exploit. Partager des moments aussi forts soude les cœurs et nous en reparlerons souvent entre nous, évoquant la beauté des paysages, la rudesse des éléments, les émotions éprouvées et le plaisir intense d'une expérience extraordinaire vécue en commun.

Chapitre 2 – 1999 -

Ces sorties dominicales nous transportent tellement hors du quotidien que nous avons à chaque fois l'impression le soir d'être partis plusieurs jours. Nous les avons commencées au bon âge. Nous nous connaissions d'abord en tant que parents d'élèves des écoles maternelles et primaires de Bassussarry ou d'Evariste Galois à Anglet. Nos enfants étaient quasiment tous en âge de marcher, nous étions pleins d'énergie et désireux de la dépenser en pleine nature. Chacun d'entre nous avait éprouvé la difficulté de se promener en famille : les antagonismes qui s'exacerbent, les enfants qui se disputent ou rechignent à marcher, les tiraillements de couple, rares étaient les sorties réellement propices à la détente. Lorsque le groupe s'est constitué, toutes les difficultés ont été aplanies comme par enchantement : les adultes devisaient entre eux tandis que les enfants galopèrent devant ou suivaient en bavardant sans importuner les parents.

Richard a joué fort pour la première sur l'Erebi. Utilisant tous ses talents d'ancien directeur de centre aéré (fonction qu'il a occupée quelques années pendant ses vacances de directeur d'école), il a su organiser des jeux, créer des équipes, insuffler l'esprit de compétition et récompenser les efforts par une coupe aux gagnants. Cette ambiance enthousiasmante a marqué fortement les esprits des petits et des grands, et nous n'avons eu de cesse de la retrouver (plus ou moins) aux sorties suivantes. C'est ainsi que les enfants ont accepté longtemps de nous suivre, nous lâchant peu à peu à l'adolescence, sauf lorsque le programme les agréait (ski, raquette, escalade, canyoning, parapente...). Dix ans plus tard, certains de nos rejetons, devenus (presque) adultes organisent eux-mêmes des sorties avec leurs propres amis et se joignent encore parfois à nous, les parents, pour effectuer des séjours à l'étranger notamment.

Marcher dans la nature, ce n'est pas seulement mettre un pied devant l'autre et avancer dans l'unique but de remuer un corps engourdi par une vie sédentaire, quoique cela ait son charme et aussi son utilité. Nous profitons de ces sorties pour éveiller nos sens et découvrir notre région. Parfois, l'un d'entre nous connaît l'histoire d'un lieu et en fait part à la communauté, ou bien je revis la balade a posteriori en la relatant par écrit et j'en profite pour me documenter et enrichir le récit de détails que nous ignorions. Progressivement, nous approfondissons le sujet qui est vaste et confine parfois à l'universel, tant il est vrai qu'il n'est pas besoin d'aller loin pour étudier la Terre et le cœur humain.

L'hiver 1998-1999 a blanchi les Pyrénées. Dès la fin des fêtes, je m'active à réunir un groupe pour découvrir un nouveau sport : la raquette.

Pour le moment, seul Richard est sur Internet, je prépare donc une petite fiche intitulée « Prochaine sortie » avec la date et un descriptif succinct que je dépose dans les boîtes aux lettres de toutes mes relations. Les années passant et les prix diminuant, chacun de nous progressivement s'équiperait d'un ordinateur et comprendrait l'intérêt de se relier au Net (pour accéder au site de Richard, communiquer entre nous plus facilement, faire profiter tout le groupe de nos photos respectives). Je tape mes récits d'abord avec le traitement de texte Word que j'utilise dans mon travail de bureau. Richard le transfère par copier-coller sur une page htm de Frontpage (avec des problèmes parfois de compatibilité de polices ou de formats) jusqu'à ce que je m'initie à ce logiciel et devienne plus autonome. Puis il passe au logiciel Dreamweaver que j'apprends à sa suite alors qu'il découvre les animations sous Flash que

j'appliquerai en réalisant un CD-ROM sur la Lune pour l'association Astronomie Côte Basque. Enfin, Richard se met à faire de petites séquences filmées qu'il monte : là, j'ai atteint mon domaine d'incompétence, je ne peux plus le suivre. Notre entourage bénéficie de cette petite émulation fructueuse : les présentations seront d'années en années plus soignées et élaborées et notre collaboration pour le site est désormais fixée, avec Richard à l'image et moi au texte.

Col du Somport (randonnée en raquettes) (24 janvier 1999)

Revenons à janvier 1999 : comme nous sommes en grande majorité novices pour marcher avec des raquettes, nous préférons utiliser les services d'un guide de montagne, et comme nous ne faisons pas les choses à moitié, il nous en faudra deux car nous sommes si nombreux que nous affrétons un grand bus sans laisser un seul siège de libre. Richard, là encore, est précieux puisqu'il connaît par ses fonctions un centre d'accueil des groupes scolaires qui nous fournit le matériel et les guides qui nous amèneront hors piste en toute sécurité sur la neige vierge. Afin de contenter tout le monde, nous choisissons un site à proximité de stations de ski (Astun et Candanchu, sur le versant espagnol du col du Somport) où les adolescents qui préfèrent la vitesse à la contemplation pourront se défouler, entourés de quelques adultes qui se dévouent (?) pour les encadrer.

Nous gardons un souvenir ébloui de ce dimanche 24 janvier. Le temps était merveilleux, le sport suffisamment ludique pour les jeunes et pas trop casse-cou pour les quelques parents qui n'avaient jamais pratiqué le ski, le panorama au col du Somport de toute beauté et, cerise sur le gâteau, la visite guidée du milieu montagnard excessivement intéressante. Le guide de mon groupe lisait les traces dans la neige comme un Indien : "Un lièvre (pas variable dans les Pyrénées, il reste brun en hiver) pose d'abord ses petites pattes antérieures l'une devant l'autre, puis projette ses pattes arrière en avant et les pose parallèlement après les deux petites traces rondes." L'explication n'est pas inutile : si on nous avait demandé dans quel sens il allait, nous nous serions trompés, car, logiquement, nous aurions cru qu'il posait d'abord ses pattes de derrière (très longues) puis ses pattes de devant en avant des traces précédentes – nous aurions fait de piètres chasseurs -. Plus loin, il nous désigne les traces d'un petit oiseau, celles d'un campagnol tout juste sorti de son trou situé près d'un arbuste, sous lequel la neige est moins profonde, et celles d'un renard. Un vol de choucards (sorte de corbeaux) d'au moins 100 individus tournoie au loin. Les traces de l'un d'eux sont visibles dans la neige : pattes et ailes croisées traînant à l'arrière (il a une assez grande envergure - il faut déjà être un spécialiste pour les reconnaître -).

Il cherche aux jumelles les isards sur la pente Sud en face de nous, où ils se nourrissent d'herbes, branchages et lichens. Malheureusement, leurs bonds déclenchent une avalanche qui gronde en se détachant par vagues successives. C'est l'affolement et la débandade : seul reste visible un animal, tache marron clair sur un rocher gris. Plus tard, sa silhouette se dressera et nous le distinguerons plus aisément.

Le guide extirpe une pelle de son sac à dos, visse le manche et creuse la neige dans une combe. Il nous montre les différentes couches et analyse les conditions dans lesquelles il y a risque d'avalanche : "Mieux vaut une série alternée de faibles chutes de neige suivies de redoux, qui tassent la neige, qu'une grosse chute suivie d'un grand froid gelant la surface, sur laquelle glissera la couche suivante de neige." Il rebouche le trou en prévention des accidents.

Ensuite, nous redescendrons à travers la forêt où nous observerons des couches de chevreuils sous les grands conifères (crottes de deux jours) recouvertes de feuillages et de branches sèches. Nous traverserons des ruisseaux sur des ponts de neige et verrons la trace du bond d'un chevreuil qui s'est extirpé de la neige profonde. Il évoque encore le coq de bruyère, très bruyant et tout à fait idiot en période de cour nuptiale, qui risque de mourir de faim s'il est dérangé deux ou trois fois dans l'hiver car c'est un gros oiseau qui se nourrit exclusivement en haut des grands arbres et a de gros besoins énergétiques.

Derniers petits détails : Jean-Jacques et Jean-Louis sont dans le même groupe. Ayant encore le souvenir vivace du semi marathon qui l'a tant fait souffrir, Jean-Jacques profite de l'occasion pour engager une bataille de neige mémorable contre Jean-Louis... qui termine dans les rires.

Durant le trajet retour du bus, tous les passagers sont d'accord pour renouveler l'expérience. J'organise donc une nouvelle sortie en mars. Le problème avec les amis, c'est qu'ils se sentent à l'aise avec moi, et donc ne jugent pas nécessaire de m'aviser que, finalement, eh bien, ils ont changé d'avis. Alors que j'ai réservé de nouveau un bus, je m'aperçois très tard en les rappelant un à un pour qu'ils me confirment leur présence que plus de la moitié des participants se désiste ! Il me faut chercher désespérément parmi mon entourage des personnes pour les remplacer au pied levé. Ce n'est pas facile et je m'énerve beaucoup. Pour finir, le bus est quasiment rempli, mais nous aurons quelques déconvenues, d'abord avec le temps, couvert, la neige de printemps, verglacée le matin et molle l'après-midi, et un jeune copain d'école d'un de mes fils que ses parents nous confient en prétendant qu'il sait skier alors qu'il n'en a pas même les rudiments : ce sera un sacré problème, et certains devront se sacrifier et se relayer pour rester à ses côtés durant toute la journée. Au retour, je me dis « plus jamais ! » : cela me servira d'expérience, la prochaine fois, je me méfierai et demanderai un chèque avant de faire quoi que ce soit... Heureusement que le rafting que nous refaisons le 4 juillet sera un franc succès, ça équilibre !

...Il ne faut pas imaginer que l'Aventure soit forcément ailleurs, loin, inaccessible. Elle peut surgir sans crier gare, par un simple décalage du banal vers l'inattendu. Elle n'est pas l'apanage de personnalités hors du commun. Elle touche les gens ordinaires qui trouvent en eux des ressources physiques ou mentales pour la saisir et l'apprécier. Nous pouvons en faire l'expérience chez nous, dans notre cadre de vie, avec nos proches. C'est aussi un état d'esprit, il ne tient qu'à nous de transformer notre existence en une trajectoire enrichissante, pleine d'imprévus et de sensations nouvelles, de nous insuffler une motivation, une réceptivité qui nous permettent une meilleure appréhension du monde et notre inscription dans le monde...

Pic du Belchou (11 avril 1999) : Sacrée doline !

A chaque fois que nous évoquons la balade calamiteuse du Belchou du 11 avril 1999, le rire nous prend, inextinguible. Située près de St Jean Pied de Port, cette montagne offre des formations calcaires intéressantes (dolines, poljé, fossiles) que Richard nous a fait miroiter en projetant de nous y amener, mais ce que nous en avons retenu est d'un tout autre ordre.

Nous sommes nombreux au point de rendez-vous du Parc Belay à Anglet : c'est le printemps, nos amis ont amené leurs amis, les enfants courent sous les chênes en attendant les retardataires ; tout le monde se réjouit d'aller découvrir ensemble le Pic du Belchou.

Les voitures partent à la queue leu leu, roulant à petite vitesse afin de ne perdre personne en route. Dans le ciel roulent de gros nuages gris et blanc, mais le soleil réussit à percer par endroits, illuminant la campagne aux couleurs rutilantes. Cette route de Saint Jean Pied de Port est un peu longue, mais magnifique : les arbres arborent toute la gamme de verts crus et tendres, les acacias et cerisiers sauvages déploient leur parure de fleurs blanches au milieu des forêts denses qui grimpent à l'assaut des collines. Une ferme basque entourée d'un damier de prés et de champs arbore une glycine mauve géante qui envahit toute sa façade. Des averses intermittentes nous inquiètent un peu : c'est que nous partons pour une marche sur la journée, pique-nique dans les sacs à dos ; cependant, personne ne fait défection, groupe oblige (les commentaires pessimistes restent circonscrits à l'enceinte familiale des voitures).

Au bout d'une heure et demie, nous laissons les voitures pour continuer à pied. Un large sentier creusé d'ornières monte en lacets jusqu'au sommet. De gros galets et cailloux dégagés par l'érosion pluviale roulent sous nos pieds. Le temps est de nouveau sec, de petits groupes se forment et montent en devisant gaiement. Richard quitte soudain le chemin, grimpe sur le talus et poursuit la montée directement à flanc de montagne. Un flottement s'amorce dans le reste des troupes : des voix féminines s'élèvent « Mais pourquoi ne pas suivre plutôt la route ? ». De crainte de ne pas rejoindre le groupe de tête, déjà haut (principalement les hommes et les jeunes garçons), les femmes et les adolescentes se décident à suivre le mouvement et entament lentement et avec un peu de mauvaise grâce l'ascension fatigante. Les mains s'agrippent aux touffes d'herbe enracinées aux mottes de terre dont elles émanent en longues chevelures vertes balayées par la pluie et le vent qui souffle en rafales. Penchés vers le sol, nous détaillons à loisir les fleurettes, chardons et champignons, puis, suant à grosses gouttes dès les premières minutes, nous nous octroyons une pose en nous redressant, tournés vers la vallée que parcourt l'ombre mouvante des nuages traversée d'un pinceau lumineux : la vue est superbe et récompense l'effort.

Nous nous regroupons à mi-pente et j'apprends que Jean-Louis est furieux après moi. Le thermos de thé brûlant, mal fermé, s'est répandu dans son sac à dos, mouillant le pain (crime de lèse-majesté) et, à travers plastique, toile et k-way, le dos de mon mari. Je ne suis pas loin d'être excommuniée. Certains, déjà affamés, commencent à ouvrir les sacs ; après cet en-cas, nous reprenons notre marche, incités à patienter jusqu'au sommet pour nous sustenter de façon plus complète.

Malheureusement, un nuage plus noir que les autres menace : la pluie arrive, d'abord éparse, puis de plus en plus drue, se transformant en une véritable averse de grêlons. Nous n'avons nulle part où nous abriter : la végétation est rase et les quelques arbres qui poussent entre les roches sont fort rabougris. De toute façon, il est déconseillé de se réfugier dessous par temps d'orage. Nous avons tous enfilé rapidement pulls, cirés et bonnets de ski, sauf Carmen, dont l'imperméable ne comporte pas de capuche et qui subit nu-tête le déluge. Les plus jeunes se blotissent sous les capes et k-ways des parents. Nous attendons, immobiles, la plupart stoïques, d'autres moins, affolés par la violence du grain et inquiets pour leurs rejetons. Nous sommes aux deux tiers de la pente. Les bons marcheurs ont envie de poursuivre jusqu'au sommet dès que le nuage sera passé, les autres sont plutôt d'avis de rebrousser chemin. En attendant, nous décidons de manger, debout sous la pluie fine qui persiste, afin de nous réchauffer et de reconstituer le moral défaillant des randonneurs néophytes. Des exclamations fusent, les plaisanteries reprennent, nous partageons nos victuailles, le café et le vin que les plus prévoyants ont songé à amener. A la fin du repas, la pluie a cessé. Sans même se consulter, un mouvement d'ensemble s'effectue vers l'aval, irrésistible. Les bons marcheurs sont désolés et descendent de plus en plus lentement, au fur et à mesure que le temps se

rétablit : la distance à parcourir était minime pour atteindre le sommet et voir cette fameuse doline annoncée par Richard.

Il s'agit, nous a-t-il appris de son ton le plus professoral, d'une dépression calcaire créée par l'érosion, assez spectaculaire à voir paraît-il. Nous restons sur notre faim. Par correction, nous rejoignons le groupe déjà agglutiné autour des voitures pour leur annoncer qu'étant donné l'amélioration du temps et l'heure encore précoce, nous décidons de remonter : « Qui est prêt à nous suivre ? » Peu de volontaires se désignent : il y a Richard, bien sûr, initiateur de la balade, Max, Jean-Jacques, Jean-Luc et moi-même, unique élément féminin. Les autres nous regardent remonter d'un air goguenard, persuadés que nous sommes totalement fous de refaire l'ascension pour le simple plaisir d'atteindre le sommet, avec en outre ce temps toujours très instable. Nous gardons deux voitures et les autres se regroupent pour rejoindre leurs pénates respectifs.

Nous grimpons d'un pas vif et alerte, par le sentier cette fois jusqu'au bout. Je parle de mon projet d'organiser un voyage de groupe au Maroc, et chacun fait part de son expérience. Richard est marié à une Marocaine, de même que Jean-Jacques, Max à une Pied-noir, et Jean-Luc est un ancien baroudeur qui a fait l'Afrique, entre autres continents. La grêle nous surprend de nouveau à mi-pente et nous nous tournons vers l'aval pour voir si nos compagnons sont déjà loin ou s'ils sont témoins de notre nouvelle infortune. Nous ne voyons pas les voitures : ils ne se sont pas éternisés au parking, pressés d'aller tous se sécher et se réchauffer dans leurs maisons.

Nous poursuivons plus lentement, perdus en pleine tourmente de vent, de pluie et de nuage qui traîne jusqu'au sol. Au sommet, nous nous blottissons contre la bâtisse en béton et Richard nous déclame, un peu piteux : « Derrière vous, vous avez une superbe doline, à gauche, vous devriez voir tel pic, à droite, tel autre ... ». Il connaît tout par cœur, mais tout ce que nous savons, c'est que nous sommes frigorifiés, battus par les bourrasques, et frustrés de ne pas être récompensés de notre double effort. Nous ne regrettons pas d'avoir tenté le coup une deuxième fois, ça non ! Simplement, il faudra reprogrammer la balade par un temps plus clément, parce que là, c'était uniquement du sport à l'état pur, et nous étions privés de l'usage de nos sens par la Nature en colère.

Lorsque nous reprenons la voiture, laissant Jean-Jacques revenir seul chez lui, nous faisons une halte à Larressore dans le superbe appartement de Sylvie et Jean-Luc qui occupe tout le dernier étage d'une grande bâtisse, directement sous les toits, pour boire un thé brûlant en parlant d'astronomie...

En reprenant la liste établie par Richard de toutes les balades auxquelles j'ai participé en 1999 (17 sur les 28), je réalise que je n'ai pas écrit systématiquement de récit après chacune d'elles. Seules des conditions particulières déclenchaient mon envie d'en garder une trace et d'en faire part à mon entourage. Je m'aperçois également que notre voyage au Maroc en groupe effectué en 2007 était une idée qui me trottait déjà dans la tête en 1999. Si elle a mis si longtemps à se réaliser, c'est que j'étais bloquée par l'aspect financier, mes projets devant être à la portée de chacun, quel que soit son métier et ses ressources. Les compagnies low-cost sont souvent décriées, mais sans elles, nous n'aurions jamais pu partir à Marrakech ensemble.

Je rapporte ci-dessous, bien que ce soit hors groupe, les aventures dramatiques auxquelles Jean-Louis et moi-même avons survécues lors d'un stage de voile à Socoa cette même année, dont le récit a beaucoup fait rire tous mes proches.

Stage de catamaran à Socoa (12 au 17 juillet 1999) : Une peur bleue

Nous ne nous attendions pas à rencontrer de difficultés majeures. L'an passé, nous avons eu deux premiers jours laborieux passés à apprendre le B-A-BA de la voile sur un 420 (petit voilier de 4,20 m de longueur) et à nous accoutumer à notre comportement réciproque sur le bateau avant que les automatismes commencent à rentrer.

Là, rien ne s'est passé normalement.

Tout d'abord, nous n'avons pas pris de vacances depuis le ski au Nouvel An, si ce n'est quelques jours épars, de ci, de là. Le rythme de la période fiscale s'est prolongé bien au-delà du 30 avril, aggravé par les problèmes de personnel pour remplacer Nathalie en congé maternité. Du coup, Jean-Louis n'a pas pu prendre une semaine complète de congé en juillet pour apprendre la voile, et nous ne nous sommes accordés que les après-midi. Cela signifie que nous étions de bonne heure au bureau, arrivés tard pour manger à la maison avec le couvert et le repas plus ou moins préparés par les enfants (plutôt moins que plus), un stress accentué par le fait que nous ne voulions pas arriver en retard à Socoa et devions manger en dix minutes pour partir sur les chapeaux de roues par l'autoroute.

Nous avons très vite vu que le moniteur qu'on avait attribué à notre groupe de 8 personnes (pour 4 catamarans) était beaucoup moins détendu et agréable que celui de l'an dernier.

Il arrivait d'Extrême Orient ou de Tahiti, où les conditions d'utilisation du catamaran étaient très strictes, sa pratique réservée uniquement aux marins confirmés, et son apprentissage effectué dans des lieux beaucoup moins encombrés que la baie de Saint Jean de Luz - Socoa. Il était nerveux et inquiet, bon technicien mais mauvais pédagogue, irritable et sec. Il pensait que nous savions naviguer et que nous souhaitions simplement changer de support. Sa surprise a été grande en constatant notre inexpérience.

Nous avons mis un temps fou à gréer les bateaux : il fallait tout revoir. Réapprendre les nœuds (de huit, de chaise, les clés), savoir par où passer les écoute (taquet - poulie - poulie - taquet), hisser les voiles sans s'arracher les mains (Jean-Louis s'est fait une grosse ampoule au doigt dès le premier jour), sans parler de la corvée de remorquage des bateaux du parking à la plage et inversement.

Heureusement, l'eau était bonne et les gilets de sauvetage nous tenaient chaud tout en nous donnant un sentiment de sécurité.

Dès la première minute sur l'eau, nous avons commencé à nous affoler : le vent s'est engouffré dans les voiles du catamaran avant même de les avoir bordées, ne nous laissant pas le temps de baisser les safrans. Le bateau a fusé au milieu des véliplanchistes débutants, des flottilles d'optimistes, toppers et 420, tout aussi inexpérimentées. Aucune action n'était possible avec la barre, bloquée dans une boucle de l'écoute de grand-voile, avec les safrans relevés. Nous ne savions que faire des voiles pour avoir moins de prise au vent, et la course s'est terminée contre un bateau à l'ancre. Nous avons choqué les écoute et nous nous sommes aperçus avec surprise et soulagement que le bateau ne cherchait plus à avancer contre notre gré.

Ballottant sur l'eau, nous avons attendu Alex, le moniteur, dont nous avons subi la première colère. Abaisser les safrans (l'un d'eux était en fait bloqué et rétif, tout le monde s'est échiné dessus à tour de rôle durant les six jours sans pouvoir s'en rendre maître), libérer le stick, border les voiles, et vogue la galère, c'est reparti pour un tour. Dieu merci, le premier jour, il n'y avait pas trop de vent. Jean-Louis restait à la barre et chaque virement de bord nous donnait des boutons : blocage complet face au vent. Quand nous ne voulions pas avancer trop vite, le bateau s'emballait, et lorsqu'il s'agissait de tourner, panne sèche.

Alex arrivait, nous dictait les manœuvres d'un ton excédé, et, miracle, le bateau repartait dans l'autre sens. Arrivés en bout de trajectoire, re-problème, bateau coincé, la bôme vacillante, manquant de nous assommer à chaque claquement de la grand-voile relâchée, nous récitons notre leçon « pousser la barre, choquer la grand-voile, attendre que le foc se gonfle à contre et

le tirer de l'autre côté tout en redressant la barre dans le sens de la marche », ah, nous l'avons entendue maintes fois cette antienne, mais rien n'y faisait, par défaut de bonne coordination dans les gestes et les déplacements sur le bateau. Alex accourait dare-dare et nous débloquait. A la fin de la séance, nous n'avons bousculé personne à notre retour sur la plage.

Le deuxième jour, il y avait la tempête, un vent de force 5 ou 6, nettement trop fort pour notre niveau. Alex nous a « briefés » longuement, a pris des voiles plus petites sur d'autres bateaux (cata 14 au lieu de cata 16), nous a aidés à les mettre avec beaucoup de difficultés, le matériel n'était pas en bon état, incomplet (il y a beaucoup de fauche dans les ports de plaisance, tant l'équipement est onéreux), et il nous a répartis sur trois bateaux au lieu de quatre, pour faire le poids face au vent. Jean-Louis est parti avec 2 des jeunettes.

Elles étaient tellement mortes de peur que son courage est remonté, et il a beaucoup ri quand, tout d'un coup, sans prévenir, le bateau s'est renversé. Ils ont fait tous trois un super plongeon et ont dû apprendre à redresser le bateau. De longues minutes se sont écoulées, et au lieu de se redresser, nous avons vu depuis la plage où nous nous impatientions les flotteurs piquer du nez et le bateau faire mine de s'enfoncer par l'avant. Enfin, le catamaran s'est remis d'aplomb pour repartir.

Nous autres commencions à nous énerver : l'heure passait et nous n'étions toujours pas à l'eau. La consigne était claire, aller à l'eau chacun à son tour, avec Alex qui devait venir nous chercher à tour de rôle. Cependant, quand nous eûmes résolu notre problème de safran à coups de marteau, un autre moniteur qui était venu à la rescousse nous dit que nous pouvions y aller. Ce que nous fîmes.

Mal nous en prit. J'étais montée avec les deux autres filles, nous avons filé en trace directe vers le fond de la baie, ravies de nous en sortir sans problème, d'autant que le vent avait découragé la plupart des apprentis marins qui nous laissaient le champ libre sur l'eau. Alex est arrivé vers nous fou furieux et, encordant le cata, nous a ramenées manu militari sur la plage, fulminant qu'il avait déjà assez de problèmes avec un bateau et que nous devions l'attendre comme il nous l'avait ordonné. Le troisième était parti sur ces entrefaites, nous suivant de près et essuyant les mêmes reproches, subissant de même un retour honteux, tiré jusqu'à la plage.

Nous apprîmes plus tard que Jean-Louis et ses nanas avaient défoncé le bateau de Nicolas, un 420 qui avait dû être remorqué d'urgence au sec, sans blessure pour personne heureusement. Journée pourrie : Alex nous a réunis après la séance, et je lui ai dit vertement mon sentiment sur sa conception de l'enseignement.

Le troisième jour a été merveilleux. Tout allait bien, nous avons viré sans encombre en fin de séance, tirant même quelques bords au large, avec cette vue superbe sur les falaises de Socoa et le plaisir de chevaucher la grande houle. Nous réussissions à voguer les quatre bateaux de concert, Alex était heureux et nous aussi.

Quatrième jour, calme plat. Je chantais pendant que Jean-Louis s'ennuyait ; nous sommes sortis de la baie, mais c'était pire, le vent est totalement tombé. Même en nous mettant totalement à l'avant du bateau, comme Alex nous avait expliqué, pour faire accélérer l'embarcation, rien n'y a fait, je rinçais mes chaussures de toile du sable ramassé sur la plage et c'est tout. Nous avons éprouvé nos plus grandes impressions de vitesse lorsque Alex nous a remorqués à la plage, nous aspergeant de son hélice.

Le cinquième jour, le vent avait de nouveau forcé et nous avons encore bataillé pour virer de bord, dépassant les bouées indiquées comme limites, vertement remis dans les rails par notre cerbère. C'est en cherchant à atteindre la bouée face à l'embouchure de la Nivelles que j'ai eu un problème. Exceptionnellement, j'étais à la barre, et j'ai vu arriver sur moi un gros bateau de pêche, qui m'inquiétait beaucoup. Obligée de le longer vers la droite, la vitesse augmentait et je ne pouvais ni virer de bord, ni faire un empannage, car de l'autre côté, un des autres catamarans me bouchait également la route.

Je continuais tout droit entre les deux, de plus en plus vite, en direction de la rivière, et le bateau s'est mis à décoller, nous n'étions plus que sur un flotteur, avec Jean-Louis qui hurlait «Cathy, qu'est-ce qu'on fait ? ». Plusieurs minutes ou plusieurs secondes (en tout cas, c'était très long) se sont écoulées, j'ai tenté de tirer la barre à moi, mais ça n'a rien fait, alors j'ai poussé, et, comme au ralenti, nous avons commencé à chavirer tout doucement. J'ai dévalé le tamis, marché sur la voile comme Jésus sur les flots, et je me suis mise tranquillement à l'eau, pour faire le tour du bateau à la nage et tenter de le relever. Debout en équilibre instable sur le flotteur, nous avons détaché la corde prévue pour le redresser et attendu Alex pour qu'il nous explique la technique (la première expérience de Jean-Louis ne l'avait pas encore rendu expert en la matière).

Bien sûr, nous nous sommes encore reçus un savon, et il nous a expliqué que nous aurions dû choquer les voiles : l'idée ne nous avait même pas effleuré l'esprit un instant - toujours notre manque de pratique ! Nous étions restés sans réaction devant le problème, attendant qu'il se résolve seul, ce qui ne pouvait aboutir qu'au naufrage. Enfin, moi, j'étais plutôt contente de ce chavirement en douceur, pour une première fois, c'était cool. Et au moins, je ne m'étais écrasée contre aucun bateau.

Enfin, le dernier jour, une régate était prévue entre tous les élèves. On nous avait expliqué le trajet et la technique la veille, mais le jour venu, Alex avait trouvé que les bouées, placées au beau milieu de la foule de bateaux, et le vent, de nouveau assez vif, n'offraient pas de bonnes conditions pour la faire en toute sécurité, donc nous n'y avons pas participé. Je n'ai eu aucun regret car les émotions éprouvées dès le décollage du bateau m'ont totalement vidées.

En effet, j'ai pris la barre pour démarrer et le fort vent de travers nous a fait fuser au beau milieu des véliplanchistes qui faisaient le mur devant la plage. J'ai commencé par en bousculer un au mollet, qui n'avait rien vu venir tellement il était concentré à tenir sa voile debout, et après avoir viré de bord car nous approchions de l'épi en rochers protégeant la plage à baigneurs, mon bateau s'est mis à avancer de façon inexorable vers un autre véliplanchiste, tout aussi aveugle, que j'ai couché de mes flotteurs sous sa voile, et je voyais sa tête qui faisait bosse sous le filet. C'était le deuxième en cinq secondes que je manquais de tuer, je n'en pouvais plus de stress et de crainte. Alex, pourtant à portée de voix, n'avait rien dit pour m'aider à empêcher ces deux catastrophes coup sur coup.

Après nous avoir bien attrapés, il nous a laissés aller vers le large, en défendant à Jean-Louis de prendre la barre. Résultat, j'avais eu tellement peur que je n'osais pas prendre de la vitesse, laissant la grand-voile quasiment lâche et allant au maximum du près pour me mettre face au vent dès que la vitesse reprenait. Voyant ça, Alex nous a encordés et ramenés à la plage, bien avant les autres catamarans. Jean-Louis était furieux, et après Alex, et après moi. J'avais éprouvé un tel choc de voir que j'avais failli me transformer en tueuse que, aussitôt le bateau tiré au sec, je me suis mise à pleurer.

Comme fin de stage, c'était réussi ! J'ai fini par me calmer et nous avons dégréé le bateau, aidé les autres à remonter les leurs, et mangé le goûter de fin de session.

Tout compte réfléchi, la peur que j'ai éprouvée en catamaran est largement supérieure à celle que j'ai pu ressentir en montant sur les rochers instables autour du Pic du Midi d'Ossau, ou en marchant sur les lacs à demi dégelés et envahis par la neige lors de cette même balade.

Moi qui m'imaginai déjà faire de la voile le long des côtes, me voilà loin du compte, l'apprentissage est bien plus long que prévu . . . et je suis bien déçue.

Alex préconisait d'apprendre avec, comme coéquipier, un barreur confirmé, mais puisque ce n'est pas possible, Jean-Louis et moi nous disons que, finalement, il vaudra peut-être mieux refaire du 420 l'année prochaine que du catamaran, trop bien bâti pour la course à notre goût. Nicolas et son ami Rémy y ont pris beaucoup de plaisir, de même que Sylvain à la planche à voile, alors mieux vaut ne pas s'entêter . . . et ne pas risquer de se retrouver en prison pour meurtre involontaire !

Chapitre 3 – 2000 -

L'année 2000 me comble : non seulement nous faisons 24 sorties sur les 36 organisées pour le groupe – dont un séjour mémorable en Aragon -, mais en plus Jean-Louis et moi effectuons un petit séjour exceptionnel en Guadeloupe (annexe) en mai et un voyage familial tout aussi intéressant à l'île de la Réunion à Noël (annexe). Les enfants grandissant, il devient plus facile de nous échapper quelques jours d'une part, et de nous déplacer avec eux de l'autre.

Tour du pic de Belchou par le col de Zuharry (randonnée pédestre) (29 juillet 2000)

Nous avons voulu refaire cette promenade à plusieurs reprises, depuis le printemps 1999, mais à chaque fois le mauvais temps nous a obligés à y renoncer. Enfin, nous avons le temps idéal. Nous sommes moins nombreux que la première fois, mais qu'importe ! Garés au même endroit, nous ne montons pas directement au pic mais faisons un détour par le col de Zuharry. Arrivés à la fameuse doline, d'abord, nous ne la voyons pas. Un chaos de roches dénudées jonche les flancs du Belchou, et ce n'est qu'au dernier moment que nous prenons conscience de cette drôle de crevasse, large comme la gueule d'un volcan, mais sans bouillonnement au fond. Par jeu, certains d'entre nous y descendent et nous découvrons une végétation un peu différente, surtout verdoyante et fleurie car elle est bien à l'abri des intempéries dans cette dépression profonde de dix à vingt mètres et d'un diamètre d'une cinquantaine de mètres.

Jeannot nous racontera des mois plus tard que cette montagne du Belchou est maudite : de nombreux bergers et moutons y ont disparu sans laisser de traces. Certains périmètres sont d'ailleurs cernés de fil de fer barbelé afin d'éviter les chutes dans des crevasses invisibles sous les herbes et les roches. Ce sol calcaire est éminemment sensible à l'érosion et il est percé de multiples grottes, gouffres et fissures.

Un peu plus loin, nous arrivons devant une autre manifestation de ce même phénomène, appelée un poljé (terme d'Europe centrale, qui signifie large étendue plane). Nous sommes au col et en contrebas s'étire une longue vallée au fond plat, imitant la géographie des vallées glaciaires, sauf qu'il n'y a pas de verrou, qu'un pan entier de montagne semble s'être affaissé et aplani, et que les glaciers ne sont pour rien dans sa formation particulière. Des chevaux y broutent, non loin d'un unique petit arbre isolé. Les enfants lancent leur ballon et partent en courant à sa poursuite, tandis que nous les suivons d'un pas plus posé. Des ruisselets dévalent la pente et se terminent en un vaste marécage à la végétation caractéristique d'herbes en bouquets vert sombre et pointus de jonc boval.

Nous le contournons et avançons sur cette plaine encastrée et curieusement bosselée. Nous examinons de plus près ces protubérances parfois hautes de plus d'un demi mètre : il s'agit de milliers de fourmilières, sur lesquelles ne poussent qu'une sélection de plantes (les fourmis doivent trier celles qui sont utiles au maintien de leurs galeries). Nous marchons en prenant garde de ne pas les piétiner. L'un de nous part sur les flancs montagneux à la recherche de champignons quand un cri nous surprend : un superbe crâne de biche ou de chevreuil encore pourvu de ses cornes gît dans l'herbe. Les enfants se mettent à parcourir l'étendue en tous sens, dans l'espoir fallacieux d'en découvrir un autre.

Nous décidons de manger de préférence en hauteur, sur un des versants de la montagne qui encadre le poljé, afin de ne pas risquer d'être dévorés tous crus par ces millions de fourmis en

les attirant avec nos odeurs de pique nique (j'ai lu « Les fourmis » de Werber et vu de nombreux reportages à la télé, alors il ne faut pas beaucoup pousser mon imagination pour me représenter aussi nue et lisse que le crâne du cervidé...).

Nous poursuivons par le fond de la vallée et remontons lentement en effectuant une rotation pour rejoindre le Belchou dont nous atteignons le sommet, enfin dégagé, d'où nous pouvons admirer tous les alentours. Chemin faisant, je reste longuement à la traîne, rêveuse, à observer la ronde des vautours au-dessus d'une vallée étroite et encaissée, couverte de forêts sombres. J'adorerais voler de concert, dans ce calme olympien et ce décor sauvage et retiré. Un jour, c'est sûr, je ferai du parapente, au moins une fois, pour voir quelle impression cela fait de planer en silence, uniquement portée par les airs en cercles concentriques et ascendants.

Je rejoins le groupe qui se repose un peu plus loin tandis que Max est en train de casser la montagne pour les enfants qui découvrent les joies de la géologie, et particulièrement de la découverte des fossiles. Chacun sait que le calcaire s'est formé au fond des mers, par dépôts successifs de poussières et de matières organiques et minérales où sont restées incrustées des coquilles de mollusques et squelettes de plantes et d'animaux. Mais cela fait quand même un choc de découvrir des coquillages, même fossilisés, tout en haut de la montagne ! Et il y en a des tas ! Il suffit de casser une roche pour en déceler non seulement autour, mais aussi à l'intérieur, parfaitement galbés (ce sont « des ammonites de l'Oxfordien moyen » d'après un auteur mentionné sur un site Internet de minéralogie). Cédric n'a jamais été aussi heureux de sa vie ! S'ils n'étaient pas si lourds, il ramènerait des tonnes de fragments de roches. Son sac à dos en est rempli. Les jumeaux de Max, Julien et Jérémie, ainsi que Jonathan, en font aussi la collection. Nous restons là un long moment à les regarder faire, contents de voir leur joie. Enfin, c'est le jour de gloire de Richard. Il peut enfin nous détailler tout ce que nous avons raté la fois précédente et nous admirons sans réserve, avant de nous étendre au soleil pour une sieste bien méritée.

En redescendant, nous bavardons Max et moi avec l'un de nos compagnons de promenade qui nous parle de sa foi et de sa religion « bahai », originaire de l'Iran, si je ne m'abuse, et qui commence à s'étendre selon lui dans tout l'Occident. Se promener, ce n'est pas seulement faire du sport et découvrir la nature, c'est aussi échanger et apprendre à nous connaître mutuellement. Nous arrivons tous d'horizons différents, c'est également un voyage que d'aller à la rencontre des autres.

Le projet de vol en parapente se réalisera bien plus tôt que celui du séjour au Maroc (2007), puisque nous planerons la première fois en 2002, et encore deux autres fois les années suivantes tellement l'expérience nous aura plu.

Nous reparlons très souvent de notre premier voyage d'envergure que nous avons effectué en Aragon et qui marqua profondément nos esprits.

Séjour en Aragon (22 au 28 août 2000)

Pano

Par une chaude après-midi de juillet Armando accompagnait à la guitare son père qui jouait de la mandoline en chantant de vieilles chansons italiennes, puis des ballades écossaises suivies d'airs anglais bien connus. Assis sur des chaises en arc de cercle sur l'aire aplanie devant la maison, la table sur tréteaux recouverte de boissons et de gâteaux à l'ombre généreuse d'un arbre aux larges feuilles, nous attendions paisiblement en devisant que Julie

viennaise prendre le relais avec ses chansons américaines. A mon oreille parvinrent tout d'un coup des propos qui éveillèrent mon attention. Françoise racontait ses dernières vacances et évoquait avec une verve éloquente un gîte où elle avait séjourné, dans un village abandonné. Le site était sauvage, isolé et préservé des foules, en Aragon, aux portes de la Catalogne. Un lac, non loin de là, permettait de se rafraîchir, et la garrigue odorante offrait aux promeneurs des chemins innombrables à explorer alentour. Sans y prendre garde, je fus conquise et logeai l'information dans un coin de mémoire.

Quelque temps plus tard, Jean-Louis m'annonça que nous serions en vacances à la fin du mois d'août, et qu'il souhaitait faire avec moi une cure de thalassothérapie. Il fit toutes les démarches, mais au moment de la confirmation, je lui proposai soudain en échange un séjour dans l'air chaud et sec de l'Aragon, qui lui serait certainement bien plus bénéfique et offrirait en outre une détente et un dépaysement bienvenus. Je téléphonai à Françoise pour avoir les coordonnées et appelai en suivant en Espagne pour me renseigner plus précisément.

J'en parlai autour de moi et finalement, je réservai pour quatorze personnes du mardi 22 au dimanche 28 août 2000. Sylvie et Jean-Luc devaient nous rejoindre avec des amis à compter du mercredi. Jean-Jacques étudia les cartes, découvrant que le village était entouré de montagnes culminant à mille mètres de hauteur. Il étudia à l'aide d'un programme à l'ordinateur le meilleur chemin pour y parvenir qu'il communiqua par Internet à Richard et nous l'expliqua au téléphone. Sa fille Nora s'inquiétait de savoir si elle pourrait dormir en chambre plutôt qu'en dortoir, et s'il y aurait des douches, tandis que Jean-Jacques s'assurait qu'il y ait bien l'électricité pour soigner son fils Florian s'il avait une crise d'asthme.

Enfin nous partîmes à quatre voitures avec une heure de retard sur l'horaire prévu (comme d'habitude) et prîmes l'autoroute de Pau pour gagner le tunnel de Bielsa au sommet de la vallée voisine du cirque de Gavarnie, où nous passerions la frontière.

A partir de Lannemezan, le convoi se regroupa, et nous découvrîmes ensemble l'autre versant des Pyrénées, que nous descendîmes tranquillement jusqu'à atteindre une piste à peine carrossable, creusée d'ornières et parsemée de grosses roches, que nous parcourûmes au ralenti durant un kilomètre, et qui terminait en cul-de-sac : c'était le bout du monde ! Le chemin s'arrêtait devant des ruines entourées de ronces, accrochées à flanc de montagne, où pas une âme ne paraissait demeurer.

Il était déjà huit heures du soir et le soleil ne tarderait pas à se coucher. J'avancai en éclaireur et découvris après quelques minutes de marche une grande maison encore debout, à laquelle on accédait par une pente abrupte.

Nous traversâmes un porche sombre et montâmes un escalier en contrebas d'un passage encore inachevé, accroché au mur de façon sommaire par des madriers et bordé d'une rambarde en équilibre sur des empilements de briques ainsi que des tréteaux branlants.

Une poule caquetait sur l'esplanade, l'écuelle d'un chien traînait dans l'herbe sèche, et nous abordâmes un homme qui prenait le frais sur une chaise de jardin. Sans se déranger, il héla d'une voix forte « Kurt ! ».

Nous attendîmes un moment. Un homme sortit de la maison et nous salua, passant rapidement de l'espagnol au français (il était suisse). Il commença à nous faire visiter dortoirs et chambres. L'intérieur était coquettement aménagé, nous dûmes nous déchausser (comme l'indiquait une pancarte manuscrite scotchée sur une marche) pour grimper à l'escalier de bois qui menait à un dortoir haut de plafond, dont tout un côté comportait des fenêtres qui donnaient sur une vallée encaissée, et dont le plancher était garni de deux ou trois lits et d'une double rangée de matelas étalés à même le sol. A l'étage, une mezzanine sous le toit comportait également plusieurs matelas éparpillés dans divers coins.

Nous redescendîmes sur la coursive extérieure et traversâmes une cuisine encombrée des reliefs laissés par les clients du gîte, pour prendre (sans retirer nos chaussures cette fois) un escalier encore de béton brut qui menait aux chambres. Une première s'ouvrait derrière un rideau, une deuxième, à laquelle nous accédâmes par un escalier meunier fort raide terminé par une trappe qui faillit être fatale à Jean-Louis. Pour s'aider à monter, il s'était malencontreusement appuyé sur le bord, et celle-ci s'était brutalement rabattue sur ses lunettes et son nez. Les autres montèrent précautionneusement et découvrirent dans un émerveillement unanime la vue superbe du soleil couchant sur la montagne illuminée. Tous voulaient y dormir, malgré son accès difficile.

Enfin, nous allâmes par une troisième entrée dans une autre partie du bâtiment où nous visitâmes encore d'autres chambres disponibles. Les enfants avaient déjà adopté d'emblée le premier dortoir, situé au-dessus de la salle à manger qui nous était réservée, et d'une cuisine qui était déjà prise pour d'autres clients. Ils commençaient à se disputer bruyamment pour se répartir les couchages.

Kurt nous expliqua pendant ce temps les derniers « détails » pratiques (dont il ne m'avait aucunement avisée au téléphone). La sécheresse sévissait depuis près de trois mois. Il était donc obligé de nous rationner l'eau du robinet. Les douches étaient inutilisables. L'unique WC, situé tout en bas dans le porche d'entrée, ne devait être utilisé qu'avec parcimonie, des seaux de fer blanc emplis d'eau de vaisselle sale devaient être versés dans la cuvette après usage, en guise de chasse d'eau. Nous étions vivement invités à faire nos petits besoins dans la nature, et sans utiliser de papier hygiénique, car il mettait plus de deux ans à se biodégrader.

Pour boire, il nous conseillait d'aller à la fontaine (« fuen ») avec des bidons de cinq litres en plastique blanc mis gracieusement à notre disposition. Le sentier démarrait dans les ronces, face au parking où nous avions garé les voitures. Il fallait le parcourir durant une dizaine de minutes. Il aboutissait à un réservoir d'eau potable alimenté par le dessous (sic) dans lequel nous devions puiser, et qui nous servirait également pour nos ablutions du matin et du soir.

Il était désolé de n'avoir pu trouver de cuisinière : nous serions donc également obligés de faire nous-mêmes nos repas dans la cuisine commune à laquelle nous devions accéder par l'extérieur, en passant sur la coursive inachevée, et devrions faire en outre notre vaisselle, de préférence avec l'eau puisée à la fontaine pour économiser celle du robinet.

Sylvie m'avait prévenue la veille du départ, lorsqu'elle avait réservé pour son petit groupe, que Kurt lui avait signalé de me transmettre d'amener à manger puisqu'il n'avait finalement pu trouver personne pour nous faire la cuisine (contrairement à ce qu'il m'avait annoncé au téléphone). J'avais donc fait les courses pour quatorze, pour le premier dîner et le premier petit déjeuner sur place.

Inutile de dire que l'enthousiasme des troupes commençait à baisser considérablement, notamment parmi les sept adultes. Nous ne nous attendions pas à de telles entorses aux règles du confort le plus élémentaire, ainsi qu'à l'annonce des prestations prévues. Cependant, l'heure avançait, il fallait parer au plus pressé. Nous nous mîmes à débarquer les bagages, les trimbalant sur les quelques deux à trois cent mètres qui séparaient le parking de notre lieu d'hébergement.

Sur ces entrefaites, dans un nuage de poussière, une auto arriva et j'eus la surprise de découvrir Françoise et Armando, accompagnés de leur fils Kyle, d'un neveu et de leur ami José, qui terminaient leur second séjour de l'été dans le gîte. Françoise nous fit la promesse de nous montrer dès le lendemain les meilleurs sentiers, ainsi que le chemin du lac. Puis Elisabeth, Sabah et moi nous attelâmes à la confection du dîner tandis qu'une équipe partait chercher de l'eau à la fontaine et que Kurt indiquait aux autres l'emplacement de la vaisselle et des couverts. Les adultes plaisaient en s'activant, et nous fûmes bientôt tous attablés dans la bonne humeur, chacun racontant ses difficultés, qui à la cuisine, qui à la fontaine.

La nuit était tombée. Nous découvrîmes alors au balcon de la salle à manger un merveilleux ciel étoilé. L'air était pur, sec et doux, un avion traversait en clignotant les constellations, deux ou trois lumières au loin nous laissaient deviner l'emplacement de maisons dispersées. Le silence était empli du crissement des grillons et seules nos voix résonnaient dans l'espace serein.

Jean-Jacques, l'unique nyctalope du groupe, aida la communauté à trouver tour à tour le chemin des toilettes puisque personne n'avait bien sûr amené de lampes de poche, et que Kurt n'avait pas jugé utile, par économie d'électricité sans doute, d'équiper la descente de lumières. Puis les enfants partirent se coucher, tandis que nous rejoignions le coin des chaises et banc de jardin, afin d'admirer dans l'obscurité le scintillement des étoiles dans le ciel partagé par la voie lactée. De temps à autre, une exclamation fusait au passage d'une étoile filante. Nous partagions en chuchotant notre science astronomique et nous posions mutuellement des devinettes.

Un à un, nous rejoignîmes notre matelas. Jean-Jacques dormait à part avec Florian, à cause de son asthme, de même qu'Elisabeth et Jean-Louis Bessou, car elle était claustrophobe. Tous les autres étaient réunis dans le dortoir : deux couples et six enfants. Sabah et moi étions inquiètes et dormîmes à peine. En effet, si un des enfants s'était éveillé en pleine nuit pour des besoins naturels pressants, il aurait risqué en se hâtant pour sortir se soulager dans la nature de plonger dans le vide, car aucune norme de sécurité n'était respectée en ce qui concerne la coursive inachevée, passage obligé pour accéder à l'extérieur.

Je restai assise sur ma couche, à contempler la nuit étoilée et écouter les bruits nocturnes qui pénétraient par les fenêtres ouvertes. Quelques ululements de chouettes couvraient parfois le concert des grillons. J'entendais la respiration toute proche de mes voisins, Jean-Louis à ma gauche et Richard à ma droite. Par moment, un des enfants rêvait à haute voix ou gémissait. Nora ronflait et respirait lourdement, gênée par ses allergies. Le cours de la nuit passa lentement, l'air fraîchissant peu à peu et faisant éternuer Nicolas, le plus proche des ouvertures avec Cédric en face de lui.

Le matin déclencha le défilé vers la porte. Richard s'installa tour à tour dans le lit de sa fille et de son fils, leur souhaitant un bonjour amoureux. Puis, très dynamique, comme tous les matins qui allaient suivre, il s'empara de sa serviette et partit se laver à la fontaine, puis poursuivit par l'exploration des environs immédiats jusqu'à l'ermitage au-dessus du village.

Pendant ce temps, je sortis en chemise de nuit et robe de chambre et allai regarder le lever du soleil sur la montagne depuis le milieu du village abandonné. Les oiseaux s'éveillaient, de même que les insectes, et particulièrement les petites mouches, fort importunes. L'agitation grandit dans la maison et je retournai m'occuper du petit déjeuner du groupe avec l'aide de Kurt qui allait chercher les uns après les autres les ustensiles nécessaires dans sa maison

voisine de la nôtre. Enfin, tout le monde fut prêt et Françoise nous montra le départ de la piste vers le lac de Puy de Cinca.

Nos repères pris, nous nous donnâmes rendez-vous pour le milieu de la journée et partîmes à Panillo, le village voisin. Nous ne tenions pas à être de corvée de repas et de vaisselle chaque soir et avons résolu de nous renseigner auprès de l'auberge dont nous avions repéré l'enseigne la veille au soir pour qu'on nous y prépare à manger. Nous trouvâmes porte close. Le groupe se scinda en deux : je pris avec Jean-Louis B. les enfants pour les mener en voiture au lac tandis que les autres allaient faire le plein d'essence et de nourritures terrestres pour le pique-nique de midi, à Graus, première ville civilisée et pas du tout pittoresque des environs.

La piste du lac était longue (8,5 Km) mais plus praticable que celle de Pano. Elle descendait en lacets à travers la garrigue, dans les odeurs de poussière, de thym, de romarin et de résine de pin. La chaleur commençait à peser et mes jeunes passagers piaffaient d'impatience à l'idée de se retrouver bientôt dans l'eau bienfaisante.

Une barrière ouverte semblable à celle des passages à niveau des voies ferrées nous donna l'impression d'entrer dans un domaine privé. C'était à peu près le cas. Trente ans auparavant, l'Etat avait exproprié tous les habitants de cette vallée, les aidant à s'installer un peu plus loin, et le barrage construit à une extrémité avait provoqué l'inondation de toute la région sur des kilomètres de longueur et à peu près un kilomètre de large. Des villages avaient été recouverts, l'eau avait érodé les rives, dégagant la roche dorée stratifiée. A cette époque de l'année, les besoins en eau nécessitaient de laisser s'échapper l'eau du réservoir et la limite de la végétation indiquait nettement le niveau maximum, bien deux à trois mètres au-dessus du niveau actuel. L'économie de la vallée avait été bouleversée, et même les villages des environs s'étaient progressivement vidés de leurs habitants.

Nous pénétrâmes véritablement à Puy de Cinca sur une grille empêchant les troupeaux de sortir. Nous longeâmes un élevage d'émeus importés d'Australie (Ghame), puis nous vîmes au loin des ânes, des moutons et des chèvres, des oliviers et de la vigne, des amandiers, et nous nous garâmes dans le parking situé non loin du lac, à proximité de bâtiments en ruines faisant face à une grande bâtisse rénovée.

Une serre, une cabane, un local d'où émanait le bourdonnement bruyant d'un groupe électrogène, des machines agricoles dernier cri montraient que le souci de réhabilitation des lieux de la communauté européenne ne passait pas seulement par le tourisme, mais également par la réimplantation des activités locales traditionnelles.

Les coqs nous saluèrent depuis leur poulailler recouvert de tôles qui devaient concentrer la chaleur solaire. L'eau du lac était bleue mais opaque, on y accédait par un débarcadère en pente douce où nous vîmes accotés deux kayacs. Cédric fut le premier mouillé, rapidement suivi par tous.

Plus d'une heure plus tard, les autres arrivèrent, Richard excédé d'avoir tant tardé à se rafraîchir à cause de ces problèmes d'intendance. Françoise et Armando arrivèrent alors que nous terminions notre pique-nique. Elle était énervée : Kurt n'avait pas été correct, il avait augmenté le prix de ses prestations (mise à disposition des chambres et cuisine) sans les avertir, n'avait même pas été aimable, ne tenant pas compte de leur fidélité. En fait, sa femme, qui gérait tout, l'avait quitté depuis deux mois, et un certain flottement régnait sur l'organisation générale et l'accueil. L'esprit grippe-sou de Kurt l'avait emporté sur son sens

commercial, et il cherchait à tirer le maximum de ses clients actuels, sans penser au long terme.

Françoise l'avait mauvaise et n'eut de cesse que je ne l'accompagne au bâtiment rénové du lac : en réalité, bien qu'aucune pancarte ni enseigne ne l'annonce, il s'agissait d'un hôtel-restaurant, qui faisait également office de gîte pour les grands groupes. Les conditions financières étaient équivalentes à celles de Pano, le confort en plus et le charme en moins. Nous ne fîmes ni une ni deux : l'unanimité se déclara d'accord pour emménager dès que possible dans ces lieux. Après discussion, nous convînmes de rester encore une nuit à Pano, par correction, et surtout parce qu'il nous restait encore beaucoup de nourriture à finir, et nous viendrions ensuite terminer notre séjour à Puy de Cinca. Jean-Louis et Richard étaient les plus véhéments : les problèmes d'eau potable et les conditions sanitaires précaires avaient eu raison de leur moral. Quand je pense que Jean-Louis rêve depuis toujours de s'installer dans une île déserte – je lui rappellerai Pano, à l'occasion. Nous avons atteint nos limites : moi-même, j'étais tombée malade, autant sans doute de contrariété qu'infectée par l'eau. Il était temps de s'en aller.

A notre retour à Pano, nous envoyâmes une délégation formée de Jean-Louis et de Richard annoncer la nouvelle à Kurt, tandis que les autres se réfugiaient dans la salle à manger, guettant les bruits de voix. Puis nous nous mîmes de nouveau à préparer le repas, pour vingt et une personnes ce soir-là, Sylvie, Jean-Luc et leurs compagnons étant arrivés sur ces entrefaites.

Ils n'étaient pas très contents : dès leur arrivée, nous leur avons annoncé notre prochain départ, auquel ils se refusaient, donnant la préférence au charme des lieux plutôt qu'aux contraintes matérielles qui contribuaient même à l'attrait du site.

Les hommes annoncèrent qu'ils souhaitaient avant de partir explorer le village abandonné et aller voir le coucher du soleil depuis l'église et le promontoire rocheux. J'abandonnai Sabah et Elisabeth aux tâches ménagères et les accompagnai, munie de mon appareil photos. Le soleil descendait progressivement derrière les montagnes lointaines. Les grillons et les mouches crissaient et vrombissaient, les odeurs se concentraient, avivées par la chaleur du jour qui montait du sol. Nous grimpâmes au clocher encore presque intact, d'où nous pouvions apercevoir le lac en contrebas où nous avons passé la journée. Puis nous marchâmes dans le thym, le romarin et les chardons brûlés par le soleil, jusqu'à l'extrême pointe. Nous ne cessions de prendre des photos, saisis par la beauté et le calme du site.

Les Aragonais, fuyant devant l'invasion arabe, avaient choisi de se réfugier dans ce nid d'aigle isolé dans la montagne qu'ils n'avaient délaissé que depuis une trentaine d'années. Cela posait d'ailleurs des problèmes à Kurt, qui s'en était ouvert à quelques uns d'entre nous. En effet, ce chef d'entreprise suisse amoureux de l'Aragon avait décidé de racheter peu à peu toutes les maisons du village. Il avait dû pour se faire se livrer à un véritable travail d'historien, car les archives des anciens propriétaires, décédés pour la plupart, étaient difficiles à retrouver, et parfois même inexistantes, certains n'ayant pas cru bon de se déclarer, pour éviter de payer des impôts. Kurt avouait que ses acquisitions n'étaient pas toutes faites dans la légalité la plus stricte, par force, et qu'il lui fallait parfois utiliser d'autres moyens.

Son gîte lui-même fonctionnait d'ailleurs uniquement par le bouche-à-oreille et n'avait aucune existence officielle. Ses revenus occultes lui servaient à payer les frais de réhabilitation des maisons qu'il retapait d'ailleurs avec beaucoup de goût et de soin, mais

avec la lenteur que l'on peut imaginer. Il n'y séjournait pas à plein temps, obligé tout de même de faire un peu acte de présence en Suisse dans son entreprise, source principale de ses revenus.

Nous revînmes doucement, l'obscurité descendant lentement et laissant apparaître les premières étoiles.

Nous passâmes une joyeuse soirée, dans les chants et les rires, puis la majorité se retira pour dormir, tandis que je m'installai une dernière fois sous le ciel d'été étoilé, rejointe par Jean-Jacques et Florian, puis Jean-Luc et Sylvie. La paix nocturne régnait, avec en arrière-fond la musique d'Eric Satie et les devinettes qui jaillissaient des fenêtres, posées aux enfants dans le noir de la chambrée par Richard et Jean-Louis : moment de rêve inoubliable.

Cependant, je passai de nouveau une mauvaise nuit, troublée cette fois-ci par mon dérangement intestinal, et restai la matinée entière à garder la chambre, dans l'incapacité de me mouvoir. Les autres, compréhensifs, en profitèrent pour faire une dernière promenade le long de la corniche à flanc de montagne, tandis que la jeune classe jouait bruyamment dans le dortoir, dans l'ignorance de mon malaise.

Puy de Cinca

Enfin, nous empaquetâmes de nouveau tout notre fourbi et partîmes pour Puy de Cinca, nous précipitant directement sur les douches et les toilettes et nous répartissant de nouveau avec animation les lits superposés sur trois étages. Nous occupions un dortoir entier et étions les seuls clients de l'hôtel : nous pouvions prendre nos aises.

Kaku, notre jeune hôtesse, et le cuisinier, n'avaient à s'occuper que de nous et nous jouissions enfin d'une vraie détente, débarrassés des soucis d'intendance. Plus de courses, plus de cuisine ni de vaisselle, plus d'eau à aller chercher aux cinq cent mille diables, plus de soucis de sanitaires, le lac à proximité nous tendait les bras et la garrigue alentour était parcourue de multiples sentiers de randonnée passant par d'autres villages abandonnés (Lapanilla, Clamosa) sur des pitons rocheux entourés de vestiges de cultures en terrasses (principalement oliviers et vignes).

Nous nous baignâmes tout l'après-midi, les enfants faisant assaut de prouesses autour de Richard qui les encourageait. Ce dernier nous offrit après le dîner une veillée agrémentée de jeux tellement animée que les enfants ne voulaient plus aller se coucher. . .

Jean-Louis Bessou ronflait bruyamment, dans des tonalités graves et sonores. Des chiens se mirent à aboyer de concert. Ceux d'entre nous qui ne dormaient pas encore se plaignaient des ânes qui secouaient leurs sonnailles au rythme de leurs mouvements. Vers deux heures du matin, ils se mirent à braire tous ensemble, durant un long moment. Puis le calme revint. Je me levai et allai hors de la chambrée prendre l'air à la terrasse voisine. Les grillons chantaient et le clapotis lointain du lac était parfois entrecoupé de plats sonores de poissons surgis hors de l'eau dans la crainte de prédateurs d'eaux profondes qui replongeaient dans un jaillissement d'éclaboussures.

Le lendemain, il bruinait et nous prîmes notre temps pour nous préparer. Les horaires de repas étaient espagnols : 9 h – 14 h – 21 h. Nous partîmes tous ensemble explorer le maquis. Passant devant le troupeau d'émeus, nous observâmes leur comportement, campés à une

distance respectable du haut grillage qui les enfermait en un large enclos. Ils nous faisaient penser aux vélociraptors de Jurassic Parc. A notre arrivée, ils s'approchèrent dans un grand mouvement d'ensemble, dressant tour à tour leur long cou surmonté d'une petite tête au bec pointu et à l'œil fixe d'où s'échappait un gloussement bizarre et inquiétant.

Des sortes de boîtes aux lettres fixées à l'intérieur servaient à leur verser les céréales dont ils se nourrissaient, signe évident qu'il ne devait pas faire bon pénétrer sans protection à l'intérieur. Cédric assista un soir à leur nourrissage. Il en revint impressionné : les émeus se précipitaient vers la mangeoire où le grain arrivait, se distribuant mutuellement coups de pattes et de becs. Lorsque l'homme passait à la mangeoire suivante, ils délaissaient la première et recommençaient le même manège : visiblement des bêtes de faible entendement, goinfres et dangereuses. A les voir, nous imaginions sans peine les reptiles qui étaient, paraît-il, leurs ancêtres.

Nous poursuivîmes notre chemin, dans les odeurs capiteuses et la chaleur de nouveau montante, grappillant de ci de là les mûres, framboises, airelles, figues, amandes, et autres baies ou graines et cherchant à reconnaître les essences végétales qui nous environnaient : buis, thym, romarin, pins, lavande, genévriers à la taille immense, chênes verts . . .

Jean-Jacques, que nous avons surnommé « Puits de science », nous étonnait par ses connaissances précises et variées et la qualité de ses explications, que ce soit en physique ou chimie (il est ingénieur), ou en agriculture, astronomie et bien d'autres sujets. Son esprit caustique nous emplissait de joie et la promenade était émaillée d'éclats de rire sonores jaillissant de l'un ou l'autre groupe, chacun faisant assaut d'esprit et de plaisanteries pour amuser l'assistance. Les enfants suivaient, également dans la bonne humeur, et des chansons s'élevaient dans l'air pur, entonnées en chœur par le groupe dès l'audition des premières notes.

L'après-midi, les enfants découvrirent qu'ils pouvaient essayer les kayaks, tandis que les adultes s'isolaient pour une courte sieste. Puis, laissant Sabah se reposer encore et les enfants s'activer dans les jeux aquatiques, nous repartîmes à la découverte avec pour but un monastère près d'un village abandonné.

Continuant à grappiller et découvrant même des grenades mûres au sein d'un verger abandonné, nous passâmes devant des bâtiments aux belles pierres, isolés dans la nature revenue à l'état sauvage et atteignîmes le village. Richard esquissa un mouvement de recul brusque lorsqu'il entendit un chien arriver en aboyant. Devant nos moqueries, il se reprit et pénétra sur l'aire au fond de laquelle était garée une voiture militaire. Un homme s'avancait à notre rencontre et nous aperçûmes une femme qui disparaissait en un clin d'œil dans le village qui nous surplombait. Richard, prudent, brandissant une main dans laquelle il tenait une bouteille d'eau, ouvrant l'autre en signe de paix allait vers lui en répétant que nous étions des touristes en promenade. Nous le suivîmes, l'homme semblait nous barrer le passage et Richard commença à lier conversation en anglais. Nous apprîmes ainsi l'histoire du village. Après le départ de tous les habitants, des hippies espagnols s'y installèrent. Pour survivre, ils se mirent à démanteler petit à petit les maisons, les vendant en pièces détachées, tuile après tuile, poutre après poutre. Puis le village fut de nouveau abandonné aux intempéries. Maintenant, il était squatté par ce jeune couple, composé d'un Galois et d'une Allemande. Nous demandâmes de quoi ils pouvaient bien vivre, mais il détourna la conversation, relatant qu'ils squattaient auparavant un autre village, dont ils avaient été chassés par l'Etat qui était propriétaire des lieux. Celui-ci se refusait à louer les locaux, dans la crainte de ne pouvoir se

débarrasser par la suite de leurs occupants. Le couple habitait ici depuis le mois de novembre et s'y trouvait bien. Quelque volaille caquetait au loin. A part ça, tout paraissait à l'abandon, aucune parcelle de terre récemment cultivée n'était perceptible. Nous vîmes que nous ne pourrions passer outre ni visiter les lieux, comme c'était notre intention première. Nous fîmes donc demi-tour, plaisantant sur les moyens supposés d'existence de ce couple marginal.

Durant ce temps, Nicolas donnait un cours de kayak à tous les enfants, à l'aise dans son rôle d'aîné bienveillant et patient, leur indiquant l'art et la manière de manier la pagaie. Sur le soir, les adultes essayèrent à leur tour, se promettant d'en faire davantage le lendemain.

Une nouvelle soirée de jeux fut suivie d'histoires racontées dans le noir, lorsque nous fûmes tous au lit. L'inconvénient de ces dortoirs, c'est la promiscuité, l'absence d'intimité, le bruit de quelques uns imposé à tous. Mais il est largement compensé par une connivence, une complicité et une ambiance qui nous ramenaient aux jours lointains de notre enfance. Richard était le maître des soirées, leur animateur et leur âme. Sa science d'instituteur était mise au service de notre petite communauté de quatorze personnes et les adultes, tout comme les enfants, s'initiaient aux jeux qu'il organisait ou s'enfonçaient avec délices dans les méandres de ses histoires, contées avec art d'une voix chaleureuse.

La nuit fut interrompue à deux reprises par les appels angoissés de Florian, en train de s'étouffer avec le sang qui coulait de son nez dans sa gorge. Il avait déjà eu une crise d'asthme à Pano, et Jean-Jacques eut ainsi durant tout son séjour ses nuits entrecoupées par les interventions auprès de son fils. Nora, quant à elle, était toujours gênée par ses allergies et rouspétait parfois à haute voix durant son sommeil.

Les sept adultes décidèrent de marcher le lendemain matin, se réservant la perspective de la baignade dans le lac pour l'après-midi. C'était sans compter avec le bloc des enfants, unis dans le même désir d'aller au lac de préférence à la garrigue. Nous tîmes bon, et ce fut avec une évidente mauvaise volonté qu'ils nous suivirent en direction du village abandonné de Clamosa, que nous n'atteignîmes pas, était donné l'humeur des jeunes, choisissant de couper par un village plus proche, Lapanilla, pour raccourcir la boucle. Puis nous les lâchâmes, et ils s'envolèrent comme des moineaux vers le lac, courant à perdre haleine d'une seule traite et prenant des raccourcis pour l'atteindre plus vite, n'ayant aucun problème d'orientation pour retourner au bercail.

L'après-midi, je tentai de monter sur le kayak bleu derrière Richard, mais après trois tentatives infructueuses ponctuées de chavirements dans les éclaboussures et les éclats de rire, il abandonna, et je pris les pagaies pour promener Jean-Louis derrière moi, ravi de se laisser porter. Ensuite, Richard partit en exploration avec Nicolas de l'autre côté du rivage, dans l'embouchure d'un petit torrent (« barranco ») qui formait une échancrure dans la falaise. Puis ce fut mon tour, et nous partîmes en direction du sud, où le vent forçant nous obligea à obliquer vers une falaise percée d'une grotte qui me faisait penser au site de Cro-Magnon en Dordogne.

A notre retour, nous prîmes Nora et Ana à califourchon à l'arrière de nos embarcations et partîmes dans l'autre direction. Laissant les kayaks aller à la dérive et nous arrimant l'un à l'autre, nous nous mîmes à nous raconter mutuellement des histoires pour enfants au milieu du lac. Les filles étaient sous le charme et nous ne vîmes pas le temps passer.

Durant ce temps, les autres avaient commencé une partie de pétanque, mais le terrain était moins propice qu'à Anglet, caillouteux, en pente et irrégulier.

Au cours du dîner, nous demandâmes à Kaku si nous pouvions utiliser les autres kayaks que les enfants avaient repérés sous la serre. Nous convînmes de partir à six kayaks pour neuf passagers, chacun équipé d'un gilet de sauvetage, durant la prochaine matinée. Sabah et Elisabeth préféraient rester sur la terre ferme et Jean-Jacques, au grand dam de ses enfants, souhaitait rentrer un jour plus tôt chez lui pour avoir le loisir de se reposer de ses vacances durant tout le dimanche, avant la reprise du travail le lundi suivant.

En attendant, nous fêtâmes dignement l'anniversaire de Jean-Louis B., avec force tapas arrosées de champagne espagnol et de coca-cola pour les enfants. Accompagnés par nos propres chants, nous nous mîmes à danser quelques minutes, sous les yeux éberlués des enfants. Après les jeux, nous nous installâmes les uns après les autres dans le noir, sur l'escalier en gradins à l'extérieur, encore chaud de la journée, à observer les étoiles filantes et les volte-face acrobatiques des chauves-souris. Puis Richard nous raconta de nouveau une histoire terminée dans les cris, les rires et les plaisanteries et nous montâmes nous coucher.

Le lendemain, tout le monde était prêt de bonne heure. Florian alla faire du kayak une dernière fois et sa sœur se baigna tandis que Jean-Jacques empaquetait toutes les affaires et les portait à la voiture. Il lui fallut ensuite toute sa persuasion et sa patience pour emmener sa progéniture désespérée et gémissante qui nous regardait partir sur les six kayaks.

Sammy était derrière son père, Ana derrière Nicolas et les deux Jean-Louis à califourchon l'un derrière l'autre. Le kayak s'enfonçait tellement dans l'eau qu'il donnait l'impression de devoir couler d'un instant à l'autre. Ils réalisèrent rapidement que ce n'était pas praticable, celui qui pagayait s'épuisant plus que de raison dans cette embarcation peu sûre. Ils prirent donc chacun un kayak et Jonathan grimpa derrière moi.

L'air était calme, l'eau limpide, le soleil répandait une douce lumière sur les falaises ocre et jaunes, nous ramions, imaginant difficilement devant ce spectacle paisible le drame vécu par les villageois chassés de leurs habitations englouties sous les flots. Le barrage avait encore laissé s'écouler de l'eau, pour l'irrigation, l'électricité et les besoins en eau potable, et le niveau du lac avait encore baissé d'au moins un mètre en deux jours. Jean-Louis commença à s'inquiéter du retour, nous allions trop loin selon lui et le retour serait difficile.

Mais il nous fallait accoster car Cédric avait une ampoule à la main ; les rives alentours n'étaient pas praticables, il nous fallait rejoindre tout au bout du lac une petite plage bordée de quelques tentes où des canots ballottaient doucement. Cédric monta derrière Jean-Louis B., toujours aussi conciliant et accommodant, Ana prit le kayak de Cédric, et vogue la galère. C'était sans compter avec le vent qui s'était levé durant notre courte halte. Ana n'arrivait absolument pas à ramer contre. Nicolas encorda son kayak au sien et entreprit de la tirer, tandis qu'elle pagayait vaille que vaille, plutôt inutilement. Voyant qu'il peinait trop, Nicolas lui dit d'embarquer de nouveau à l'arrière de son kayak, tirant toujours l'autre. Mais la tâche était trop lourde, il n'en pouvait plus, le vent se levait de plus en plus, et il exigea de son frère qu'il remonte sur son bateau.

Repoussés par les bourrasques chaudes du vent du sud qui formait des vagues grandissantes, l'avant des kayaks se soulevait et perçait les flots dans les éclaboussures d'embruns qui retombaient sur nous. Nous comprîmes rapidement qu'il valait mieux longer la rive pour

s'abriter un peu. Dès que nous cessions de ramer, nous reculions, il nous fallait donc forcer sans discontinuer, inquiets de l'heure qui avançait et du vent qui forcissait. Nous longions les poteaux téléphoniques d'une route engloutie, et faisons de courtes haltes récupératrices dans les encoignures de la falaise. Je pris de l'avance, à la poursuite de Cédric qui avait repris du poil de la bête, talonnée par Jean-Louis B. Passant en tête, j'arrivai fièrement avec Ana derrière moi sur le kayak, bonnes premières, suivies galamment par Cédric qui nous avait laissé passer et, cinq à dix minutes après, par Jean-Louis B.

Le temps passa. Sabah et Elisabeth, restées sur la grève toute la matinée, commençaient à s'inquiéter. Kaku et le cuisinier sortirent de la maison tandis que j'allai à leur rencontre pour nous excuser du retard. Il était déjà trois heures de l'après-midi et Jean-Louis et Richard n'arrivaient toujours pas. Nos hôtes s'apprêtaient à se décider à mettre en marche le zodiac lorsqu'un cri annonça enfin qu'ils étaient en vue. Ils étaient épuisés, Richard serait bien rentré à pied, si seulement Jean-Louis avait eu des chaussures aux pieds. Ils durent donc rentrer à la rame, avec force haltes. Après on dit que les hommes sont forts : ils auraient soit disant eu un micro climat juste sur eux, avec un vent terrible contre lequel ils étaient impuissants... Quelle aventure !

Nous eûmes la surprise, après une sieste bien méritée, de voir arriver Sylvie, Jean-Luc et leurs compagnons. En payant, le matin, Jean-Jacques avait appris que le feu s'était déclaré à Pano. En effet, durant la nuit, nous avons assisté à un véritable spectacle de son et lumière, avec du tonnerre et des éclairs de toute beauté. Vers les quatre heures du matin, nous avons été plusieurs à noter un formidable éclair qui avait été suivi de très peu d'un énorme coup de tonnerre, et nous savions que l'orage sévissait non loin de là. Mais nous ne pouvions pas imaginer que la foudre était tombée sur la colline en face de Pano, non loin de la piste, et qu'ils étaient en train de lutter là-bas contre un début d'incendie. Des avions vinrent arroser la garrigue, les pompiers firent leur possible, et Kurt demanda à ses clients de rester à ses côtés pour lutter contre le feu à l'aide de tapettes, puisqu'il n'avait pas d'eau ! Sylvie et Jean-Luc s'y refusèrent, empaquetèrent une partie de leurs bagages et s'enfuirent avec leur ami et les enfants. Revenus quelques heures plus tard, ils durent repartir définitivement car le feu avait redémarré et ils ne voulaient pas prendre de risque.

Lorsque nous partîmes pour le parc national d'Ordesa, le lendemain, nous longeâmes le lieu du sinistre, finalement relativement éloigné du village puisqu'il était resté circonscrit au flanc de la colline qui lui faisait face. Mais il est évident qu'avec la sécheresse qui sévissait depuis deux à trois mois, il aurait pu se propager sur des kilomètres sans problème, car l'Aragon n'est pas équipé de coupe-feu comme dans les Landes, et ressemble beaucoup aux paysages de Provence, aisément inflammables.

Le Parc National d'Ordesa

Nous avons vu en passant par Bielsa que le Parc National d'Ordesa était un peu éloigné pour le faire en excursion sur la journée à partir de notre lieu de séjour. Nous avons donc convenu de nous y arrêter sur la route du retour. Afin de mieux en profiter, et étant donné que l'entente avait été parfaite au sein de notre petit groupe, nous décidâmes de prolonger d'une nuit notre séjour en Espagne et de trouver un gîte sur place. Jean-Louis et Elisabeth B. préférèrent retourner par le sud et la route de Huesca – Saragosse – Pampelune. Jean-Jacques nous ayant déjà quitté avec ses enfants, nous nous retrouvions par conséquent à neuf personnes, soit deux familles seulement.

Nous arrivâmes, après quelques péripéties, dans le superbe village de Torla, très touristique, qui faisait davantage penser à un village suisse qu'espagnol par son architecture et son cadre de hautes montagnes, d'aspect plus alpin que pyrénéen. Néanmoins, nous trouvâmes sans peine un gîte au prix aussi raisonnable que nos deux lieux d'hébergement précédents et partîmes marcher tout l'après-midi.

Le nombre de visiteurs dans le Parc National est limité à 1800 personnes par jour, acheminées par navette tous les quarts d'heure depuis le parking jusqu'au point de départ des sentiers. A cette époque-ci, la fin août, nous entrions déjà dans l'arrière-saison et nous ne rencontrâmes guère de monde sur le chemin de la cascade. Charmés par le cadre, nous poursuivîmes sur le sentier du cirque de Cotatuero en traversant le torrent sur un petit pont de fer surplombé par la cascade. Nous montions à flanc de montagne. Arrivés à une zone d'éboulis, nous laissâmes Sabah avec les plus jeunes, poursuivant uniquement à cinq, Richard, Jean-Louis, Nicolas, Cédric et moi.

Jonathan s'était plaint de ne pas voir tous les animaux dont je lui avais tant vanté la présence durant notre trajet. Seul un petit écureuil châtain foncé à la magnifique queue en panache avait traversé la prairie sous nos yeux, près de la cascade, pour vite se réfugier sur un arbre. Par contre, lorsque nous atteignîmes le chemin plus escarpé, j'aperçus un aigle ou un vautour planant au-dessus de la paroi rocheuse et plus loin, à l'endroit où Cédric avait voulu grimper un peu, nous nous exclamâmes tous ensemble au même moment : des isards passaient sur la corniche juste au-dessus de Cédric, alors que j'étais en train de le prendre en photo. Affolés, ils coururent vers la gauche, se heurtant à un cul-de-sac, firent demi-tour et repassèrent au galop, refaisant encore un aller-retour avant de trouver une issue vers la droite. Arrivés derrière le promontoire herbeux sur la hauteur, ils se sentirent plus en sécurité et revinrent nous observer depuis leur perchoir. Je les mitraillai de photos, mais le zoom insuffisant de mon appareil ne donna qu'un piètre résultat par rapport à ce que nous avons observé dans mes jumelles. Peu importe, c'était déjà extraordinaire d'avoir eu la chance d'en voir au cours de l'unique après-midi que nous passions ici.

Le lendemain matin, après avoir fait des emplettes comme des touristes, nous reprîmes le chemin du retour par Artouste, où nous pique-niquâmes en bordure de torrent dans un cirque de montagne à l'herbe rase où paissaient des moutons.

Il y avait du vent et l'air était plus frais qu'à Ordesa, et a fortiori qu'à Pano et Puy de Cinca. Nous ne nous attardâmes pas. Le temps de projeter notre prochaine balade (l'ascension du Taillon, au-dessus du cirque de Gavarnie) pour la semaine suivante, et nous retournâmes à nos pénates, nous jurant bien de revenir dès que possible en Aragon, et tout particulièrement dans le Parc National d'Ordesa, d'où nous regrettions de partir déjà.

Le Taillon – 2 septembre 2000

En nous séparant la semaine précédente à la fin de notre séjour en Aragon, nous avons convenu de nous retrouver le samedi à Gavarnie pour effectuer l'ascension du Taillon, pic situé non loin de la cascade au fond du cirque. Ainsi, à huit jours d'intervalle, nous verrons les deux versants pyrénéens de part et d'autre de la frontière franco-espagnole. Il est étonnant de constater une telle différence de climat sur une distance aussi courte. Dès notre passage à la frontière à notre retour d'Aragon, nous avons quitté le ciel bleu sur l'Aragon pour nous glisser sous le plafond nuageux qui montait vers Artouste. L'air après le col s'était aussitôt

saturé d'humidité et les senteurs de la végétation nous avaient paru plus familières, de même que la couleur des pierres, plus grise et plus terne.

A notre arrivée à Gavarnie, nous sommes inquiets. Nous avons décidé d'y passer la nuit pour nous remettre de la fatigue de la semaine et des trois heures de route et afin de nous lever moins tôt le lendemain. Il fait frais, presque froid, le ciel nuageux paraît immuable. Pourtant les prévisions météorologiques soigneusement consultées au cours de la semaine étaient optimistes. Il n'était pas question de faire l'ascension d'un 3000 mètres sous la pluie ni dans le brouillard.

Pour nous remonter le moral, nous allons acheter notre pique-nique du lendemain dans le village. Nous arrêtons à un kiosque engageant tenu par une jeune commerçante aimable, nous goûtons à tous les saucissons artistiquement disposés sur l'étalage par catégories, avant de nous décider pour un lot de trois différents. Faisant de même pour le fromage, nous « craquons » pour un délicieux chèvre-brebis tendre et goûteux à la fois. Désormais, nous ne pouvons plus reculer, le déjeuner du lendemain est réparti dans les sacs à dos : il ne manque plus qu'un peu de patience... et de chance.

Sitôt levé, Jean-Louis regarde par la fenêtre du couloir : apparemment, le ciel est toujours bouché. Un peu avant huit heures, le reste du groupe qui a dormi à Lourdes nous rejoint, chacun tâchant de montrer une bonne humeur expansive et bruyante pour cacher l'inquiétude à l'idée que notre balade puisse être compromise. L'hôtelier est pessimiste, le guide des autres clients de l'hôtel également. Nous commençons à examiner la grande carte qui occupe tout un pan de mur dans l'entrée, pour trouver une alternative et faire une promenade moins dangereuse si le temps ne se lève pas, afin de ne pas avoir fait tout ce chemin pour rien. Enfin, nous décidons de partir pour le col de Boucharo, nous disant que, ma foi, puisque nous sommes là, autant aller y voir de plus près.

Hourra ! A l'arrivée au parking, déjà pratiquement rempli de voitures, les nuages se déchirent et laissent percer un soleil matinal déjà haut, entre les masses mouvantes. Tout le monde s'équipe et nous nous engageons sur une route condamnée par de gros rochers qui interdisent l'accès aux voitures. Nous faisons une assez longue marche d'approche, jusqu'à un col, puis nous commençons l'ascension proprement dite par un sentier accroché à la montagne. Pendant une heure encore, Gavarnie reste cachée par les nuages, tandis que progressivement se dégage au-dessus de nous un ciel bleu merveilleux.

Nous faisons halte au gîte qui offre repas et hébergement à ceux qui parcourent les chemins de grande randonnée sur plusieurs jours, et admirons le Vignemale, le Taillon, la brèche de Roland et maints autres sommets dont j'ai oublié le nom. Des plaques de neige subsistent par endroits et la chaleur corporelle accumulée durant notre effort s'évanouit dans la fraîcheur de l'altitude.

Je n'imaginai pas trouver une telle foule au cours de cette ascension. J'aurais pu penser que j'accomplissais un exploit : escalader un pic de 3000 mètres avec 1100 mètres de dénivelé à parcourir ! D'autant plus que les Pyrénées donnent une sensation de haute altitude bien supérieure aux Alpes, à hauteur équivalente, à cause de leurs vallées étroites et des flancs escarpés aux pics acérés.

Eh bien, malgré que je sois (tout de même) la seule femme de notre petit groupe, j'en croise plus d'une sur le chemin, et souvent pas des plus jeunes ni des plus sportives d'aspect. Enfin !

Il est vrai que c'est une montagne particulière. Il n'y a qu'une étroite « fenêtre » qui permette d'y monter sans équipement spécial. La neige la recouvre une grande partie de l'année, il y a un glacier à traverser sur le parcours, certains passages peuvent devenir dangereux en cas d'intempéries, et il doit être fort difficile de marcher sans visibilité, en plein nuage (et sans intérêt aucun avec le paysage devenu invisible).

Bref, les Pyrénéistes forment une file presque continue le long de la sente que l'on peut ainsi bien visualiser, certains montent, comme nous, d'autres descendent déjà, levés probablement avant l'aube et partis peut-être d'Espagne, depuis le parc national d'Ordesa (au dessus de Torla). La brèche de Roland nous paraît plus gigantesque encore, avec ces humains minuscules qui la franchissent, se congratulant et admirant bruyamment le paysage tout en se prenant mutuellement en photo.

L'effort, pourtant réel, pour y parvenir, semble moins valeureux, et l'admiration devant ce paysage de montagne aux reflets changeants au gré des passages de nuées est quelque peu ternie parfois par ces exclamations importunes. Le silence et la paix auraient été davantage de mise, accompagnés d'un certain recueillement, pour en jouir parfaitement et s'imprégner de la majesté du lieu. Rien n'est parfait.

Après le refuge, nous avons poursuivi sur un chemin encore plus raide, où il fallait monter en zigzaguant, en progressant sur des cailloux peu stables qui cédaient et roulaient sous le pied. Nous nous arrêtons pour souffler, prenant prétexte de laisser le passage libre à l'équipe descendante, et nous nous retournons vers la vallée et le cirque rocheux, mesurant le chemin parcouru, bien minime en comparaison de l'effort déjà accompli pour arriver jusque là. Nous apercevons le parking qui nous fait face, quasiment à portée, alors que nous marchons déjà depuis plus de deux heures.

Arrivés sur un méplat, nous observons de loin la traversée du glacier : un randonneur cherche à couper par le haut et doit redescendre en glissades successives sur le chemin balisé après s'être aperçu de son erreur. Le glacier est recouvert d'éboulis détachés par la sape répétée du gel qui érode la falaise en surplomb.

Tout d'un coup, un bruit d'avalanche éclate, répercuté par l'écho dans le cirque, et nous voyons une roche se détacher et rebondir à plusieurs reprises sur le glacier, avant de s'immobiliser un peu plus bas. Un instant auparavant, le promeneur que nous avons vu s'égarer était passé au même endroit et aurait pu y trouver la mort. Nous entendons encore quelques bruits de chutes de pierres, plus éloignés, puis plus rien. La montagne n'est pas sans risque, même par beau temps.

Nous profitons des haltes pour partager l'eau, les fruits secs (de délicieuses dattes réhydratées et des abricots), et des gâteaux énergétiques. Il n'est pas question pour Richard, guide et vétérinaire de notre expédition, de déjeuner avant d'être arrivés au sommet du Taillon !

Sans doute que Cédric, venu avec son voisin et ami Mikel, (seuls enfants de notre équipée) a négligé de s'alimenter suffisamment. Passé la brèche, son humeur se détériore brusquement, il a mal à la tête et souffre de nausées. L'effort intense et prolongé conjugué à l'altitude ont eu raison de son énergie, il doit souffrir d'hypoglycémie. Fort heureusement, il peut continuer et arrive, lentement et bon dernier, au sommet où le pique-nique lui redonne une telle santé qu'il redescendra, sautant comme un cabri, toujours devant, jusqu'à la voiture.

Nous ne cessons d'admirer le paysage. Passés du côté espagnol, nous apercevons en contrebas la vallée d'Ordesa et son cirque de Cotatuero, le village de Torla, des montagnes aux formes curieuses, et depuis le sommet du Taillon, nous apercevons même le lac de Puy de Cinca (embalse de El Grado) où nous avons passé de si bons moments la semaine précédente durant notre séjour en Aragon.

Les cœurs ont été mis à rude épreuve. Le dernier tronçon est parcouru au ralenti, à petits pas comptés, et tous les moyens sont bons pour se motiver. Bien sûr, Richard, Max, Jean-Louis B., Jeannot et Mikel sont devant, Cédric à l'arrière, et entre les deux groupes se trouvent moi-même, talonnée par Jean-Jacques, suivi de Jean-Louis.

Ce dernier commence à évoquer tout ce qu'il aimerait manger ou boire, une fois arrivé en haut du Taillon. Jean-Jacques fait chorus et j'ajoute des plats de mon cru : toutes les nourritures terrestres et boissons divines défilent, plus alléchantes les unes que les autres ! Il faut ce qu'il faut, quand le corps ne veut plus avancer, l'esprit doit prendre la relève, même par des moyens vulgaires.

A notre arrivée au sommet, Richard reprend pour nous la description des sommets environnants avec son enthousiasme habituel. Il déchanté lorsque nous lui avouons les moyens que nous avons utilisés pour nous motiver à arriver au but ! Le principal, c'est le résultat, non ?

Après un déjeuner tardif mais reconstituant, bien arrosé du vin blanc moelleux de Jean-Jacques et du rosé de Richard, nous repartons en contournant la montagne par la face Nord, avec un à-pic vertigineux sur notre gauche et un passage des plus périlleux (heureusement que j'ai fait une petite sieste, allongée au sommet, emmitouflée dans mes deux pulls et un grand k-way blanc, le pantalon enfilé sur le short et les chaussettes de ski par-dessus, montant jusqu'au genou, chaussures de montagnes ôtées).

Puis nous repassons au soleil et observons des grimpeurs qui passent le long du « Casque » en s'aidant d'une chaîne fixée à la paroi et disparaissent dans une « cheminée » qu'ils escaladent, raccourci pour atteindre plus rapidement cet autre sommet, à condition d'avoir cordes et mousquetons, harnais et piolets. Je préfère admirer les circonvolutions des rapaces qui jouent avec le vent et font des acrobaties dans les airs, virant sur une aile et dérapant à toute vitesse.

La brèche de Roland de nouveau franchie, nous entreprenons une descente périlleuse sur les éboulis qui dérapent sur la surface lisse du glacier, glissant plutôt que marchant, craignant à tout instant de provoquer une chute de pierres sur ceux qui sont en contrebas. Quelqu'un d'ailleurs dérape et sa chute est accompagnée de rires et de quolibets.

Il y a toujours autant de gens qui montent, alors que les nuages s'accumulent de nouveau et que le soir descend. Je trouve qu'ils prennent des risques inconsidérés. Les derniers que nous croisons sont chargés du gros sac à dos des randonneurs, ils ont dû réserver pour passer la nuit dans le gîte.

Nous arrivons épuisés mais heureux aux voitures, conscients de nous être une fois de plus un peu dépassés, et d'avoir apprécié d'autant plus ce cadre naturel magnifique que nous l'avons mérité par notre effort physique et notre volonté. Partis vers les neuf heures du matin du parking, nous sommes redescendus aux alentours de dix-huit heures. Nous rejoignons Jonathan et Archange qui se sont bien occupés en nous attendant : ils ont un peu marché dans

le cirque de Gavarnie, puis sont allés visiter la volerie des aigles à Beaucens qui a autant enthousiasmé la grand-mère que son petit-fils.

Nous terminons la soirée chez Jean-Louis B. à Hasparren où Elisabeth nous a préparé melons, pastèques, omelettes et charcuteries variées, et nous discutons déjà de la future randonnée, dans quinze jours. Que l'attente sera longue d'ici là...

Randonnée des 7 lacs de l'Ossau (16 et 17 septembre 2000)

A sept heures moins le quart précises, comme toujours impitoyablement ponctuels et sympathiquement dynamiques et de bonne humeur, Richard et Max entrent dans la maison sans sonner pour ne pas éveiller les enfants. Heureusement, Jean-Louis et moi sommes déjà quasiment prêts. Les connaissant, j'ai commencé à préparer les sacs à dos la veille, et, m'étant brusquement souvenue que je n'aurai pas assez d'essence, je suis vite allée faire le plein au distributeur automatique, à neuf heures et demie du soir.

C'est une nuit de pleine lune. Est-ce pour cette raison, ou bien pour toute autre, nous dormons peu et mal. Jean-Louis B., que nous prenons en chemin sur l'autoroute de Pau, se plaint également de ses insomnies. Malgré tout, nous partons enthousiastes, nous savons que le paysage sera magnifique, pour peu que le temps s'y prête. En milieu de semaine passée, la météo annonçait un beau week-end et vendredi, elle précisait nuageux samedi matin, éclaircies l'après-midi.

C'est toujours le problème quand on part en balade : on n'est jamais assuré du temps. J'ai dû enfouir dans mon sac à dos, pour parer à toutes éventualités, un maillot de bain, un short, un sweat-shirt, un pull de ski à col roulé, une cape de k-way et le matin du départ, j'ai enfilé un pantalon, mis un gros pull et mon chapeau, et emporté dans la poche les lunettes de soleil et l'aspirine en cas d'insolation sournoise. Si on y ajoute le pique-nique, les en-cas et l'eau, on peut dire que nous sommes chargés comme des mulets. Jean-Louis, qui souffrait d'un torticolis depuis une semaine, appréhendait ce poids sur ses épaules, mais une fois parti avec les amis, il oublie ses douleurs.

A sept heures, il fait encore noir et des murs de brouillard nous obligent à une conduite prudente. Les montagnes sont cachées et plus nous approchons du but, plus le brouillard se lève et se concentre en une masse nuageuse sombre à l'horizon. Nous sommes inquiets. C'est encore une promenade qu'il est largement préférable de faire par beau temps, pour des raisons de sécurité, parce que la vallée d'Ossau est magnifique, et enfin accessoirement parce que Max et Richard ont parié avec Jean-Louis une bouteille de champagne qu'ils se baigneraient dans un des lacs aux eaux glaciales . . .

Nous avons de la chance : le temps de faire la marche d'approche sur la route qui longe le parc national signalé par une tête d'isard rouge sur fond de peinture blanche, et de traverser un petit bois, et l'air n'est plus que légèrement humide, seul un voile diaphane couvre le pic du midi d'Ossau d'une gaze bleutée, fendue par un rayon de soleil qui passe entre la fourche du sommet.

L'air est très frais, mais nous transpirons déjà dans la montée. Le bout ferré de nos bâtons résonne dans l'espace. Des ruisselets s'écoulent des hauteurs et petit à petit le bruit d'une cascade envahit la vallée, couvrant le son des clochettes tintinnabulant au rythme des

mouvements des troupeaux de moutons, regroupés en cercles et encore bas à cette heure, proches de leur bergerie.

Il y a moins de fleurs qu'aux promenades précédentes. Asphodèles, chardons et iris sont fanés, restent encore les tapis mauves de la bruyère, les senteurs odorantes du thym sauvage et les premiers colchiques annonciateurs de l'automne percent déjà par endroits. Les graminées sont sèches, mais la couleur dominante reste encore le vert des mousses et de l'herbe, entretenue par l'abondante rosée des nuits fraîches.

Les lacs reflètent dans leurs eaux pures le paysage environnant, tour à tour bleu, vert, paille ou brun. Lors d'une pause, Richard nous fait remarquer à la surface d'un lac l'avance irisée d'une bourrasque de vent : quelques instants plus tard, elle nous atteint. Nous nous refroidissons rapidement et devons reprendre la marche.

Arrivés au refuge du lac d'Ayous, Richard décide (avec notre accord) de poursuivre jusqu'au col qui surplombe la vallée d'Aspe, où le GR10 descend en serpentant et se perd dans le rétrécissement où a été creusé le chemin de la mâturation : nous préparons la prochaine randonnée.

Pour le plaisir de l'effort et la récompense au sommet d'une vaste vue panoramique, nous faisons l'ascension du pic, 88 mètres plus haut.

Nous apercevons dans le lointain le pic d'Anie, dont nous avons fait l'ascension au milieu des nuages et sans aucune vue au sommet, et derrière nous, le départ du petit train d'Artouste, le pic du midi d'Ossau bien sûr, magnifique et immense au premier plan, et encore la Sagette à la forme si caractéristique (du latin « sagitta », la flèche).

J'essaie d'imaginer ce même paysage à l'époque de Louis XIV. Les montagnes devaient être recouvertes d'une forêt dense de hauts conifères aux troncs droits et élancés, parfaits, malheureusement pour eux, pour équiper de mâts les grands bateaux de guerre nécessaires pour combler les désirs expansionnistes de ce roi. Combien de bûcherons ont péri sur le chemin de la mâturation creusé à même la falaise pour acheminer ces troncs lourds et encombrants jusqu'à la vallée, et de là, par voie fluviale probablement, jusqu'aux chantiers navals royaux.

Désormais, de même que le Liban dépouillé de ses cèdres, elles sont nues et érodées, superbes et majestueuses, mais exemptes de cette magnifique parure que les hommes lui ont ôtée. Probablement que toute une faune a disparu par la même occasion, désertant ces lieux devenus inhospitaliers et par trop fréquentés par la gens humaine.

Jean-Louis redescend en courant au col où nous avons déposé nos sacs : il craint pour son pique-nique. C'est que nous commençons à être franchement affamés.

Nous y trouvons un petit groupe d'hommes en uniforme vert de gris, que nous prenons pour des douaniers espagnols et saluons du « ola » traditionnel, auquel ils nous répondent de même, poursuivant ensuite leur conversation dans un français des plus courants. Nous rions de notre méprise. Nous profitons de leur présence pour nous renseigner sur la durée exacte du trajet Bious-Artigues – chemin de la mâturation pour notre projet de randonnée et ils nous donnent tous les renseignements que nous désirons.

Nous les retrouvons un peu plus bas en train de bavarder avec un berger et Richard ne résiste pas à la tentation de leur demander quel est exactement leur métier : en fait, ce sont des gardes du parc national. Ils sont partis à trois heures du matin, seulement éclairés par les rayons du soleil réfléchis par la pleine lune, et parcourent en permanence les trois vallées dont ils ont à charge la surveillance, à la poursuite des braconniers.

De leurs jumelles, ils observent les vautours, et nous remarquons qu'ils sont armés. Ils nous racontent qu'il y a plusieurs techniques utilisées pour la chasse à l'isard ou au chevreuil. Il y a ceux qui sont armés d'un fusil à lunette ultra-perfectionné qui atteignent leur but à une distance considérable et vont chercher leur gibier en 4x4. D'autres, que l'on pourrait qualifier de plus sportifs, se servent d'un arc et de flèches et doivent procéder à une approche de l'animal qui nécessite une grande connaissance de ses mœurs et de la nature environnante. Seuls les passionnés le font, les autres abandonnent rapidement devant la difficulté. Jean-Louis B. fait remarquer après leur départ que cette méthode est sans doute encore plus cruelle que la chasse au fusil car l'animal, seulement blessé, doit parcourir de longues distances à souffrir avant de s'écrouler. Il y a quelques originaux qui ont fait l'acquisition d'arbalètes. Les gardes ignorent si elles sont toutes utilisées pour la chasse mais en connaissent précisément les caractéristiques. Ce sont des instruments puissants, silencieux, excessivement dangereux. La flèche, appelée carreau, est plus courte et plus lourde que celle de l'arc et atteint son but à une plus grande distance. Sa trajectoire n'est pas courbe mais rectiligne : c'est un engin de haute précision. Les garde-chasse paraissent craindre davantage cette technique, plus marginale, mais dont les utilisateurs sont plus difficilement repérables.

Max a retenu un détail qui le fait rêver : « Et si nous faisons, nous aussi, une promenade au clair de lune ? Moi, ça me plairait bien ! » Je renchéris que si le groupe y va, je suivrai. Nous demandons si des lampes de poche seraient nécessaires ; il paraît que non. En fait, étant donné leur métier, ils n'ont pas intérêt à se faire repérer s'ils veulent surprendre les fraudeurs : il est donc indispensable qu'ils sachent parfaitement s'orienter de nuit, sans lumière électrique. Cela ne semble d'ailleurs pas leur poser de problème. Max, toujours avide de nouvelles expériences ou sensations, repose la question après que nous les ayons quittés : « A quand la prochaine randonnée de nuit ? ».

Nous parvenons au lac en longeant de nouveau la cascade, pour assister au bain des courageux et manger notre pique-nique. Depuis la mi-pente, nous observons le dessin d'une pervenche iridescente qui s'agrandit sur le lac : c'est l'empreinte d'une masse d'air en mouvement descendue de la montagne et déchiquetée par le relief et la végétation. Puis le lac redevient étale et lisse, reflétant le ciel et les montagnes.

Le bord du lac a les eaux claires, limpides et peu profondes. Nous avons chaud et sa fraîcheur est agréable sur les pieds nus. De petits poissons peu farouches et affamés viennent mordiller nos orteils : heureusement que ce ne sont pas des piranhas !

Richard, déjà en maillot, réussit à entrer dans l'eau jusqu'en haut des cuisses. Là, il se décourage un peu : décidément, elle est trop froide ! C'est alors que Max entre à son tour. Richard s'enfonce jusqu'au cou. Max fait quelques ablutions, et hop ! il plonge. Il n'en faut pas plus pour que Richard se baigne lui aussi entièrement. J'immortalise l'action de plusieurs photos, enfoncée dans l'eau jusqu'à mi-mollet, et repoussant les poissons d'un geste léger du pied de temps à autre. Ils nagent tous les deux, sur fond de Pic du Midi d'Ossau, et nous leur faisons les recommandations d'usage : « Si vous vous noyez, on n'ira pas vous chercher ! ». Craignant l'hydrocution, ils restent tout de même en eau peu profonde. Richard ne sent plus

ses pieds mais reste encore un bon moment à barboter tandis que Max remonte se sécher. Puis il gagne à son tour la rive, sans se rhabiller immédiatement, tant le soleil chauffe à cette heure de l'après-midi.

Ils sont heureux : ils ont gagné leur pari et se réjouissent par avance à la perspective de boire bientôt leur bouteille de champagne.

Puis les hommes s'amuse un long moment à lancer des miettes de pain, autour desquelles des myriades d'ablettes s'agglutinent en un nuage noir et mouvant. Parfois, l'une d'elles fait une sortie, la miette dans la gueule, rapidement poursuivie par toute la meute qui se regroupe autour d'elle. Elles n'aiment pas le melon, ni visiblement les algues très vertes et duveteuses accrochées sur les rochers de la rive. J'observe que les petits évitent soigneusement d'un rapide mouvement de leur nageoire caudale l'approche un peu trop intéressée des plus gros. Ce doit être des poissons carnivores. De temps en temps, une éclaboussure en surface signale qu'un poisson a cherché à fuir en sautant hors de l'eau.

C'est étonnant comme le paysage le plus calme peut cacher une jungle sauvage obsédée par la quête de la nourriture. Pendant ce temps, quelques vautours planent en larges cercles, guettant les bêtes malades ou isolées. Nous discutons au sujet des poissons : est-ce que les œufs pondus à la fin de l'été restent en léthargie sous les glaces jusqu'à l'été suivant, pour éclore et donner naissance à des poissons qui ne vivraient que quelques mois ? Ou bien est-ce que les petits poissons hibernent sous la glace (à condition qu'il reste encore un peu d'eau libre au fond) et reprennent leur activité à la fonte des neiges ? Mystère.

Après une petite sieste (courte, parce qu'il fait trop chaud à trois heures de l'après-midi et que nous avons hâte de trouver un peu de fraîcheur dans l'ombre qui grandit au pied de la montagne), nous rendossons nos sacs allégés et montons voir les deux derniers lacs. Les choucardes crient sur notre passage en se cachant dans les hautes herbes ou les rochers, je cherche les marmottes et les isards, mais ils sont invisibles. C'est dur de reprendre la marche et je fais des haltes photos pour me reposer.

Le sixième lac nous fait rêver. Nous sommes seuls, dans un cadre magnifique, et jouissons profondément de ce moment privilégié.

Le dernier lac nous réserve la surprise de nous offrir une caisse de résonance géante avec la paroi rocheuse qui le surplombe : nous crions et l'écho nous répond indéfiniment. Même en chuchotant, le son des voix court sur le lac et s'entend de l'autre côté.

Après avoir joué un moment, nous réalisons que les nuages recommencent à monter depuis la vallée et menacent de nous engloutir. Les prévisions les plus pessimistes de Jean-Louis semblent se réaliser pour notre retour. Nous profitons des derniers instants de ciel bleu avant de plonger dans un univers ouaté, amusés un instant par le passage entre les deux mondes, où nos ombres gigantesques flottent à l'horizontale, en suspens sur les milliards de gouttelettes.

De l'intérieur, nous réalisons fort heureusement que le brouillard n'est pas si dense, et que nous y voyons quand même à quelques mètres. Le groupe se resserre et je mets mes pas dans ceux de Richard qui descend toujours bien plus lentement qu'il ne monte, inquiet pour sa cheville fragile.

Nous arrivons à bon port et terminons la journée par une bonne soupe brûlante à Laruns avant de retourner à la maison vers les 23 heures 30. Une nouvelle fois, nous avons passé une journée merveilleuse et il nous tarde de nous retrouver pour une prochaine randonnée.

Ces balades nous habitent durant nos semaines laborieuses et l'ascension du Taillon m'inspirera un petit poème que je rédige à l'occasion de l'anniversaire de Richard.

Poème : Taillon (22 novembre 2000)

La colonne avance, d'un pas sûr, d'un pas lent,
A la suite de Richard, cheveux dressés au vent,
Tels l'étendard glorieux des armées d'Hannibal
Guidant les éléphants à la victoire finale.

Foulant glaciers, rocaille, d'improbables sentiers,
Pensant atteindre le ciel par la brèche de Roland,
Elle sonde le silence, croit entendre l'olifant,
Sursaute, s'effarouche à la chute d'un rocher.

Tel Richard Cœur de Lion parti pour la Croisade,
En quête d'absolu, d'impossible vision
D'un monde uni dans la foi, une ballade,
Ode à la joie, soudain jaillit en oraison.

Il parcourt la montagne, pétrifié tour à tour
Par la beauté d'une fleur, les couleurs de l'automne,
Un rayon de soleil et les nuées qui tonnent,
Admirant Dame Nature dans ses plus beaux atours,

Puis il hurle à tout vent : « Putain, que c'est beau ! »,
Voulant que l'univers à l'unisson résonne
Et que dans les villages tous les clochers sonnent
Pour fêter sa plénitude par monts et par vaux.

Il est précédé d'un poème sur la tempête à la suite d'un défi que Richard m'a lancé.

Poème : Tempête (8 novembre 2000)

De l'horizon galopent les flots déchaînés.
Ils s'enflent, roulent, éclatent sur les rochers,
Frappent et vibrent comme marteau sur enclume
En dispersant au vent l'iridescente écume.

Secouée, bousculée, giflée, échevelée,
Etourdie, transie, assourdie, saisie, ravie,
Corps et âme violemment à l'univers unis,
J'inspire et me remplis de l'énergie iodée.

Pommettes rosies, yeux embués, mains blotties
Dans la tiédeur des poches, je m'entête à guetter
Du ciel, des ondes, des côtes et des monts dressés

La transfiguration fugace, ragillardie

Par la beauté des rayons du soleil dardant
Sous les nuages diaprés, qui parent un instant
De couleurs féeriques la Nature éblouie,
Inspirant recueillement, enthousiasme, vie !

Chapitre 4 – 2001 -

Les semaines se poursuivent, rythmées par les balades auxquelles Jean-Louis et moi participons de plus en plus fréquemment (27 sur 30 sorties répertoriées par Richard en 2001). S'y ajoutera pour nous deux un voyage à Venise (Annexe).

Ascension des Crêtes d'Iparla (14 janvier 2001) : Arrêt à la seconde (alt. 905m) en raison du vent et du froid.

Il ne pleut pas ? Il ne neige pas ? Bon, allons-y !
Combien sommes-nous ? Six, sept ? En route pour Bidarray !
Volets clos, restaurants fermés, parkings déserts,
C'est l'hiver : le froid vif et mordant nous saisit.
Les arbres ont perdu leur parure automnale,
Le tapis roux des fougères fanées craque
Sous nos chaussures épaisses et les ajoncs
Fleuris de jaune se penchent et agrippent
Anoraks et pantalons. Au loin, scintille
L'herbe d'un vert intense avivé par les traits
Lumineux du soleil glissé sous les nuées.
Un bêlement frêle, l'odeur forte des crottes,
Voilà la bergerie d'où sortent les agneaux
Qui gambadent en vacillant dans la fraîcheur
De l'air. Rude montée, nous suons et soufflons.
Mais l'altitude ôte un degré tous les cent mètres,
Le vent nous bouscule et le soleil nous ignore.
Gloire aux chocolats de Richard qui nous chauffent
L'âme et le corps, offrant leur parfum capiteux
Pour soutenir notre ascension vers le sommet.
Une crête, deux crêtes, trois crêtes ? Il fait froid, pause repas.
Assis à l'abri d'un rocher, nous partageons
Nos victuailles arrosées de thé brûlant
Tandis que les vautours épousent en silence
Les courbes secrètes de l'air et des cieux gris,
Et s'assemblent, visant une proie invisible,
Qu'ils cernent longuement, patience incarnée,
Eternité vivante, de leurs yeux acérés.

Ce temps rude persiste et nous nous adaptons : nous allons à l'abri au fond d'une vallée visiter le « Moulin d'Enfer ».

Randonnée au Moulin d'Enfer puis repas à Etcheberzeko Borda (21 janvier 2001)

Qui a dit que la Terre était surpeuplée ? Une fois de plus, nous avons pu constater que, très près de chez nous, il existe des endroits sauvages et quasiment dépourvus d'habitations qui semblent être de petits « bouts du monde ».

Nous avons roulé une heure à partir d'Anglet, en prenant d'abord la route de Cambo, puis en obliquant vers l'ancien poste de douane de Dantcharia. Laissant Souraide à notre droite, nous avons traversé le superbe village d'Aïnhua, aux grandes maisons basques majestueuses à colombage, aux murs soigneusement peints en blanc, portes et fenêtres flanquées de larges dalles de grès rose sombre de la Rhune, aux rues spacieuses impeccablement entretenues autour de l'imposante église.

Puis nous avons découvert (ou redécouvert pour certains) le village – frontière de Dantcharia, avec l'ancien poste de douane désaffecté, ses « ventas » gigantesques dont la dénommée « Lapitxuri », totalement rénovée, au devant pavé de marbre, a même inspiré un chansonnier du Pays Basque nord (Richard et Pierre se remémorent l'époque où ils y venaient à mobylette). Je ne peux pas dire que ce village ait du cachet. D'immenses magasins procurent aux Français les produits espagnols dont ils raffolent à un prix peut-être encore intéressant pour leurs bourses. Ils avoisinent d'inévitables terrains vagues de chantiers en construction et quelques immeubles inesthétiques. Nous quittons la route de Pampelune pour prendre la direction de Zugarramurdi et ses « cuevas de Bruja » (grottes de sorcière) et optons sur notre droite pour une étroite route de campagne, dont l'accès, à la barrière ouverte aujourd'hui, est défendu par une grille au sol qui empêche le bétail de s'échapper de cet enclos géant.

Nous avons l'impression d'entrer dans une propriété privée. Pierre conduit lentement. La route serpente sur les flancs raides et escarpés de la montagne, et n'offre qu'à de rares endroits la possibilité de se croiser avec une voiture arrivant en sens inverse. Le précipice d'un côté et la roche de l'autre n'invitent pas à la prise de risque et l'ascension continue tout en virages barbouille légèrement les estomacs des passagers assis à l'arrière. La vue est sauvage et superbe, sur la montagne aux arbres dépouillés de leurs feuilles qui poussent au milieu d'un tapis de fougères rousses, parsemé d'ajoncs en fleurs et de bruyère. Aucun fil électrique, aucun poteau téléphonique, le bitume de la route devient de plus en plus lépreux, laissant place par endroit à la sous-couche de graviers. Des fermes subsistent, isolées, vivant sans doute en quasi autarcie. Rose nous signale l'une d'entre elles qu'ils ont longée la fois précédente : le propriétaire cuvait son vin assis sur le pas de sa porte à côté d'une caisse de bouteilles éventrée. Deux énormes truies allongées près du tas de fumier lui tenaient compagnie. Les poules picoraient à petits pas pressés entre les pattes de la vache qui attendait placidement de se faire traire devant la maison. Tous ces animaux vivent au rez-de-chaussée, l'homme se réserve l'étage de la ferme.

Nous chassons devant nous sur la route deux poneys nains à poils longs de proportions imposantes (genre percheron), puis un troupeau de moutons à la laine boueuse. Des pottoks plus élancés broutent plus haut, quasi sauvages. Il fait un temps superbe, qui contraste avec les intempéries essuyées la veille durant mon footing du matin (deux averses gelées dégringolant de nuages couleur d'encre qui accouraient depuis l'horizon sur la mer houleuse).

Nous atteignons enfin le restaurant « Etxebertzeko Borda », but de notre voyage dominical, unique destination de cette route en impasse. Nous nous garons près du fronton où les hommes et le petit Jérémie se mettent aussitôt à jouer à la pelote, tandis que Rose et moi avertissons (en espagnol) l'hôte de notre arrivée et allons voir les bassins d'élevage de truites dont nous nous régalerons au déjeuner.

Mais d'abord, la marche ! Après un dernier bout de route bétonnée nous descendons rapidement à travers champ, franchissons une barrière et rejoignons le sentier en bordure d'un petit cours d'eau qui hésite entre ruisseau et torrent. Nous sommes au fond d'une vallée

encaissée qui, malgré l'heure tardive de la matinée, est encore plongée dans l'ombre des montagnes environnantes. Il y fait frais et humide, les mousses épaisses vert tendre recouvrent arbres et rochers de leur masse épaisse arrondie, les fougères y ont pris racine, même sur les branches, et j'ai l'impression d'être de nouveau sous les Tropiques aux forêts remplies de plantes épiphytes. Je cherche les fougères arborescentes et ne trouve à la place que des chênes et autres arbres de nos latitudes aux formes tourmentées, dont nombre d'entre eux sont couchés, à demi déracinés, et persistent encore à vivre. De petits ponts de bois, une simple poutre grossièrement équarrie ou un tronc d'arbre jeté en travers enjambent le ru qui scintille aux premiers rayons du soleil de midi. Des affluents dévalent en cascades légères et des talus moussus tombent en continu des gouttes. Jérémie se penche sur une petite mare où frétille des têtards. Les œufs flottent comme des algues gélatineuses translucides agglomérées dans l'eau tiède. Pierre enfonce son bâton de marche dans l'eau et déloge des couples de grenouilles en pleine activité de reproduction qui ne se séparent pas pour autant et sautent avec colère, dérangées mais visiblement pas perturbées puisqu'elles continuent sans relâche leur tâche de perpétuation de l'espèce.

Nous délaissions ce petit biotope et reprenons notre marche gaiement vers le « Moulin d'Enfer » (« Infernuko Errota » - tous les panneaux sont en basque, de ce côté-ci de la frontière-). Cet ancien moulin de bois, fort bien entretenu, n'est plus en activité. Il est bâti au dessus du ruisseau entre deux cascades. Pierre (et Jean-Paul Dugène sur son site Internet) raconte qu'il aurait été construit à cheval sur la limite des communes d'Etchalar et de la communauté du Bastan au moment de la première guerre Carliste, il y a plus de 150 ans. Il servit pendant la seconde guerre Carliste pour l'approvisionnement en farine des troupes stationnées sur les hauteurs avant la bataille d'Atxuria. Dans cette gorge étroite envahie par la forêt, l'eau amenée en conduite forcée de quelques mètres faisait tourner une roue équipée de godets qui mouvait à son tour les meules de pierre abrasive. Nous franchissons le seuil dont le sol est orné de meules sculptées, de part et d'autre de la porte : il y fait sombre ; par un orifice du plancher, nous apercevons la roue à godets immobile. Un mini canal en U de béton d'une cinquantaine de centimètres de large s'incruste dans le flanc opposé de la montagne, portant le trop plein vers l'aval, tandis que le ruisseau libéré s'échappe en cascades à travers le défilé de roches. Le site est superbe. Nous nous promettons d'y revenir pique-niquer et faire du canyoning l'été prochain.

Nous décidons de revenir par un autre chemin. Nous traversons un petit pont et gravissons la montagne, désireux de trouver le soleil. Ah ! Les raccourcis de Pierre ! Richard nous disait bien de nous en méfier ! Le trajet est superbe, ça oui, d'en haut, nous découvrons la mer, à peine visible, et les sommets alentours, la Rhune, l'Erebi, le Gorramakil (sommets espagnols) et bien d'autres que Richard, Max et Pierre s'amusent à reconnaître. Nous apercevons en contrebas le village de Zugarramurdi. Il est déjà plus de deux heures de l'après-midi. Nous craignons de ne plus être servis si nous tardons trop. Heureusement que nous sommes en Espagne, où l'on mange bien plus tard que de l'autre côté de la frontière ! Après nous être désaltérés en buvant la bière allemande (très forte) de Richard et l'eau de Max, nous redescendons au jugé vers le ruisseau, nous courbant sous les branches, accrochés par les ronces, moitié glissant, moitié sautant sur les feuilles mortes qui recouvrent la glaise gorgée d'eau entre les racines. Richard manque de perdre sa chaussure en enjambant un ruisseau, aspirée par la boue située sur le passage « sûr » indiqué par Rose.

A notre arrivée, surprise ! Le fronton sert de parking à une dizaine de voitures au moins. Je comprends pourquoi il fallait réserver ! Nous qui imaginions cet endroit totalement perdu et oublié du monde, sa table est si réputée qu'ils ne s'offrent que le mercredi comme jour de

relâche. Après avoir ôté nos chaussures crottées, nous longeons la sympathique terrasse couverte à retenir pour l'été et pénétrons dans la salle cossue, emplie de convives. Moscatel, asperges et salade variée, petites truites du torrent au gros sel, accompagnées d'épaisses tranches de jambon cuit copieusement lardées de graisse, côtelettes d'agneau des troupeaux environnants aux pommes de terre sautées, assorties de rosé de Navarre, puis d'un petit vin rouge espagnol, et enfin, pour couronner le tout, une pleine jatte de mamia, lait caillé de brebis, dégustée pure ou assortie de sucre en poudre, ou encore mieux, de miel. Quel régal ! (Pas très léger, évidemment, mais nous n'allons pas au restaurant pour faire du régime ...).

Le retour se fait dans la joie, Rose, qui a pris le volant d'autorité à son mari, puisqu'elle a touché à peine aux alcools, nous charme de ses cassettes de Joe Dassin, Francis Cabrel et de chants basques que nous entonnons en chœur. Comme toujours, nous préparons déjà nos prochaines retrouvailles et organisons une sortie en raquettes de neige, pour varier les plaisirs.

Raquette à Lescun (3 et 4 février 2001)

Rose nous a invité à passer le week-end dans le gîte de son frère à Lescun. Nous sommes au début du mois de février et il a bien neigé récemment : nous allons nous promener dans les alentours en raquettes.

Certains en possèdent, d'autres doivent en louer. Moi, débordée par des préoccupations diverses et variées, j'ai simplement vérifié sur l'annuaire qu'il y avait bien quelqu'un qui pouvait nous en procurer sur place, et j'en suis restée là. Hélas ! Hélas ! Trois fois hélas ! A notre arrivée, lorsque j'avoue que je n'ai pas téléphoné pour faire les réservations, Rose me fait les gros yeux. Nous partons dans les rues en pente du village, avec Rose et son frère Jean-Paul, en quête de la maison où le loueur est sensé demeurer. (Je laisse imaginer les reproches que me fait Jean-Louis ...). Aucune pancarte, aucune indication nulle part. J'interroge un gamin dans une cour qui va se renseigner auprès de ses parents : le loueur est parti dans les Alpes il y a peu de temps, fermant purement et simplement son local. Nous retournons penauds aux voitures dont les passagers nous attendent en devisant. Ils nous avertissent que le responsable de la Maison de la Montagne vient de passer, et nous allons lui rendre visite, tout à côté du parking : Ouf ! C'est lui qui a hérité des quelques raquettes et bâtons du loueur, il en a une dizaine de paires à disposition. Nous n'en demandons pas tant. En plus, il nous fait un prix canon, et les autres me disent en riant que, finalement, j'ai fait une bonne affaire et que j'ai eu bon nez !

Nous n'avons été retardés qu'une demi-heure. Nous reprenons les voitures pour monter un peu plus à l'intérieur du cirque de Lescun et prenons un chemin caillouteux plus praticable par des 4x4 qu'avec nos simples voitures pour routes asphaltées. Nous avons atteint la limite neigeuse, les pneus commencent à déraiper, il faut reculer et nous garer en contrebas. Tout le monde s'équipe, et nous partons, les raquettes et bâtons à la main. Le temps est radieux, le ciel d'un bleu intense, la vue porte au loin sur les montagnes environnantes, scintillantes de neige, qui contrastent avec les bruns et verts de la vallée. Nous chaussons nos raquettes (opération longue et délicate, tout le monde s'entraide, il faut régler l'écartement à la taille des chaussures de marche, serrer les lanières), nous nous peinturlurons la figure de pommade blanche (nous devons nous protéger, la réverbération est forte, il ne s'agit pas d'attraper une insolation), et nous amorçons la montée en marchant en canards, en faisant de grands pas grinçants, imposés par la taille de nos équipements qui se frottent l'un contre l'autre et nous font parfois trébucher. Après quelques chutes et quelques rires, nous réglons nos pas (sauf les jumeaux Julien et Jérémie qui ont des bottes de caoutchouc sur lesquelles les lanières n'ont

pas de prise et qui perdent régulièrement leurs raquettes). Nous décelons sur les côtés du sentier des traces de lièvre (deux petits trous, deux longues traînées), et essayons de deviner dans quel sens il est allé. Un peu plus loin, des traces peu profondes rectilignes font penser à celles d'un renard, mais il manque la traînée de la queue, alors, ce doit être un autre animal. Le silence règne, seuls deux choucardes noirs planent dans le ciel. Nous ne voyons pas d'isards, cette fois-ci, et la neige a endormi tous les habitants de la montagne.

Deux groupes se forment rapidement, la famille D. aidée de Pierre, le bon Samaritain, forment la queue et remettent périodiquement les raquettes des enfants, tandis que les autres avancent d'un pas plus régulier et prennent de la distance, faisant périodiquement des haltes pour s'assurer que le reste de la troupe suit bien. Nous faisons connaissance avec un couple qui n'avait encore jamais participé à nos balades. Jean-Paul D. fait des marches en montagne depuis tout jeune. Comme il connaît les Pyrénées comme sa poche, il est obligé d'aller de plus en plus loin, côté espagnol notamment, pour découvrir encore de nouveaux sites, qu'il décrit sur le plan technique (accès, trajet, durée, difficulté, altitude, etc.) et historique, sur des pages « Word » de son ordinateur (en chemin, il prend des notes sur un petit calepin). Cédric découvre avec un choc que sa femme, Christiane, est justement son professeur de musique au collège. Elle a déjà eu également tour à tour Sylvain et Nicolas. Il a cours avec elle dès lundi matin, de 8 à 9. Une fois remis de ses émotions, il la bombarde joyeusement de boules de neige qu'elle subit avec bonne humeur (elle lui a fait la bise pour le saluer), puis il la laisse tranquille, s'adonnant aux joies de la découverte de la montagne en raquettes.

Nous obliquons en direction du lac de l'Hurs et longeons un torrent aux rochers couverts de calottes de neige qui dévale la pente. Le bois de grands arbres dénudés est égayé par quelques sapins et de grands buissons de houx aux feuilles luisantes. Il faut enjamber une clôture à trois rangs de fil de fer barbelé, (ou passer en rampant dessous), puis traverser un pré enneigé en pente raide.

La marche est rendue plus difficile par endroits en raison d'arbres déracinés qui se sont couchés en travers du chemin ou carrément dessus. Nous devons les contourner en nous frayant un passage sous les branches où nous nous enfonçons dans la neige fraîche, profonde et non tassée. Pieds et raquettes se désolidarisent et se tordent en tous sens sur les talus et les flans de la montagne, les bâtons s'enfoncent brusquement ou perdent leur prise, dérapant surnoisement. Il faut parfois s'agripper aux branches ou aux buissons pour s'extirper des mini fondrières. Nous suons et soufflons, ôtons au fur et à mesure des couches de vêtements jusqu'à finir, pour certains, en tee-shirt. Mais aux haltes, gare au refroidissement ! Le soleil brille, mais le fond de l'air est frais : nous nous régalaons de barres de céréales, de « lions » chocolatés et de carrés de chocolat au lait et aux noisettes ; il faut boire aussi régulièrement, pour prévenir la venue de crampes, et également parce que l'air est particulièrement sec et nous dessèche la bouche – il est difficile, avec l'effort que nous fournissons, de respirer uniquement par le nez, que le froid fait couler -.

Un tournant du chemin ensoleillé nous fait découvrir tout le cirque jusqu'au bas de la vallée ; certains demandent grâce et nous faisons halte pour pique-niquer. Les enfants, à peine rassasiés, se mettent à faire un bonhomme de neige, charriant de gros blocs de leurs mains gantées. Nous partageons les victuailles contenues dans les sacs à dos, en commençant par une fiole de manzana que Jean-Paul fait circuler à la ronde. Elle est fraîche à souhait et, bue dans ces conditions, nous paraît particulièrement délicieuse et parfumée. Il y a également une « chahacoa » (flasque en peau de mouton) de vin rouge pour accompagner pâté de foie, jambon, poulet, et fromage, et pour finir, du thé sucré gardé brûlant dans le thermos. Quel

régal ! Un grondement sourd nous fait tourner la tête : une avalanche est en train de dévaler la montagne, dans un couloir profond et étroit qu'elle continue de creuser jusqu'à la vallée : on dirait un torrent qui s'écoule en large cascade, et il faut les jumelles de Jean-Paul pour faire la différence – d'énormes blocs de rochers détachés de la montagne tombent au sein du flux, entraînés par le poids de la neige -. La chute dure au moins une dizaine de minutes. Durant notre heure de halte-restauration, nous en apercevons ainsi plusieurs, de tailles variées, pour la plupart plus discrètes et silencieuses, plus réduites également et plus lointaines. Nos deux montagnards nous déconseillent de poursuivre jusqu'au lac. Il faudrait passer dans ce couloir d'avalanche et ce n'est pas prudent. Nous avançons juste un peu, pour voir le passage de plus près, et voyons un groupe de cinq espagnols monter justement à pied le long d'une de ces pentes dégagées de tous arbres par les coulées de neige : quels inconscients ! En rebrousant chemin, nous entendons de nouveau un grondement sourd. J'espère que les imprudents n'ont pas été entraînés par la vague blanche.

La descente est plus facile, et certains l'agrémentent de courses tout schuss dans le sens de la pente, délaissant le chemin. Gare aux arbres ! Les enfants (et pas seulement eux) rient aux éclats, enchantés, et terminent en bataille rangée de boules de neige.

La promenade écourtée par la fonte dangereuse des neiges se termine de bonne heure et, après avoir rapidement déchargé les voitures dans le chalet au village, un petit groupe repart à la découverte d'une cascade proche, un autre se précipite dans un bar pour regarder un match incontournable à la télé et les derniers s'installent autour du feu qui pétille dans la grande cheminée. Je découpe oranges et pommes en cubes que je laisse macérer dans la sangria, et réchauffe tartes au fromage, aux oignons et pizzas. Tant pis pour le riz cantonais, nous n'avons plus faim et passons directement au dessert commandé par Rose à la fermière : de la mamia (une pleine jatte de lait caillé de brebis) et, pour comparer, un récipient de lait caillé de vache (plus onctueux mais plus fade), dégustées nature ou arrosés de miel liquide (des ruches du frère de Rose), de sucre en poudre, de confiture de mûres maison (faite par Rose). Nous terminons par une initiation au jeu de cartes basque du mus (prononcer mouche), sorte de poker, où la difficulté de l'apprentissage des règles s'accroît avec la mémorisation obligatoire des termes en basque : ba, ez, baï, iduki, imbido ... Max est perdu, mais il s'accroche, têtu et joueur invétéré, Richard, Pierre et Jean-Paul communiquent par signes et font des annonces (vraies ou fausses, c'est le règne du bluff) à haute voix.

Pour la prochaine fois, Richard va nous préparer un lexique écrit, ce sera plus simple.

Tout le monde au lit, moi la première ! Les chambres à l'étage sont fraîches, contrastant avec la chaleur de la cuisine-séjour où se situe la cheminée. Nos visages sont gelés et je m'enfouis toute entière dans mon sac de couchage, tandis que d'autres raconteront le lendemain qu'ils ont enfilé pulls et bonnets de ski !

Ce dimanche, Michèle est fatiguée, elle reste au chalet. Du coup, ses jumeaux veulent en faire autant, malgré les encouragements de Max, et Jonathan reste avec eux. Ils font bien : le démarrage est rude, ça monte dur. Nous avons changé de vallée et sommes allés en voiture dans la vallée d'Aspe, perpendiculaire à la route du cirque de Lescun.

Sur un méplat, nous découvrons avec surprise trois igloos. Pierre et Richard se précipitent à l'intérieur, puis Max et Cédric. Je défais mes lanières et m'y glisse à croupetons. Il fait plus doux à l'intérieur que dehors, malgré le soleil qui brille. Une douce pénombre à la luminosité bleutée emplît l'espace. Le sol est plat, bien tassé. Je n'y tiens pas debout, bien sûr, mais je

n'ai pas de sensation de claustrophobie, la voûte arrondie est assez haute au-dessus de ma tête, lorsque je me tiens accroupie, et j'aperçois l'extérieur d'un blanc lumineux par le petit tunnel d'accès. Je me sens bien là-dedans. Les blocs de neige cubiques ou parallélépipédiques qui ont servi à sa construction se distinguent nettement et paraissent presque translucides, malgré l'épaisseur, car il ne fait pas du tout sombre dans ce minuscule habitacle. Lorsque nous reprenons la route, nous croisons les courageux qui ont passé la nuit au frais (l'air n'y descend pas au-dessous de 2-3°C, paraît-il). Sur leur sac à dos est accroché le tapis de sol bleu enroulé serré, parfois doublé d'une pellicule isolante brillante d'aspect métallique. Ce ne sont pas des rigolos : ils avancent à la queue leu leu, d'un grand pas régulier de marcheur aguerri, sans bavardages ni rires (il y a aussi des femmes). Ils ont dû se tasser à trois ou quatre par igloo, pour se tenir chaud.

Le temps tourne brusquement, l'air est plus frais, et de fortes rafales de vent glacé soulèvent des nuages de poudre de neige qui viennent nous fouetter le visage et nous bousculent pendant notre montée, fort raide, il faut le dire. Le ciel encore bleu est cerné de nuages qui passent à grande vitesse et nous obstruent par moment le soleil.

Nous atteignons à grand-peine le lac d'Estaens, entièrement recouvert de neige et reprenons le chemin du retour, sans nous arrêter, par les crêtes. La vue reste superbe et en partie dégagée. Vers une heure, nous trouvons un flanc ensoleillé relativement à l'abri du vent qui s'est calmé entre temps et déjeunons au soleil. J'ai les doigts qui gèlent, Christiane garde ses gants pour manger ; nous nous régaloons des restes de pizza et de gâteau de noix de la veille au soir. Nous ne nous attardons pas et redescendons en faisant des prouesses dans la neige vierge, dévalant en courant directement dans le sens de la pente, glissant, sautant, ... et tombant dans l'ouate glacée (mais pas trop humide). Max immortalise les chutes sur son appareil photo numérique. Pour la peine, nous n'avons plus du tout froid, les nuages restent calés au fond, accrochés aux sommets pointus ; le soleil brille, et nous terminons bien plus agréablement la balade que nous ne l'avons commencée. Deux couples repartent directement chez eux, tandis que nous reprenons la route de Lescun pour remiser les raquettes empruntées dans un lieu convenu et ranger le chalet avant de le quitter. Le retour à Anglet est ponctué par les buts des équipes de hand-ball française et suédoise décrits par le speaker à la radio qui devient presque aphone, et les hurlements de joie ou de dépit de Richard. Dans l'autre voiture, ils écoutent le même programme et Jonathan (qui a suivi les jumeaux) nous décrit tout excité, lorsque nous nous réunissons, le déroulement du match. Dès l'arrivée, ils se précipitent sur la télé pour voir les dernières minutes exaltantes et pleines de suspens : quelle ambiance ! Car nous avons convenu de nous réunir tous chez nous pour manger le fameux riz cantonais de la belle-mère de Michèle (2 kgs !) arrosé des restes de sangria. Pas de cuisine à faire, Michèle se charge de le réchauffer sur ma gazinière, et nous nous séparons bientôt pour récupérer par une bonne nuit de sommeil de la fatigue accumulée, avant la reprise du rythme normal de la semaine. »

La neige continue à blanchir les Pyrénées et nous en profitons.

La Pierre St Martin (18 février 2001)

Nous sommes entourées d'un silence ouaté. La neige, d'une blancheur qui n'éblouit pas, est douce et poudreuse en surface, dure et craquelée dessous. Nous avons les doigts gelés d'avoir tant peiné à mettre des chaînes aux roues pour les dix derniers kilomètres de montée et, avant de commencer notre promenade en raquettes, nous buvons avec délice un délicieux thé vert parfumé au miel qui coule, brûlant et fumant, du thermos dans le large bouchon-verre en plastique. Le sang circule de nouveau et notre humeur devient joyeuse. Nous sommes un tout

petit groupe à avoir choisi la raquette : Christine, Myriam et moi (et Jean-Luc, qui a dû redescendre dans la vallée chercher des chaînes, et que nous n'attendons pas, ne sachant quand il arrivera). Tous les autres, jeunes et adultes, (soit les occupants de nos cinq voitures) ont opté pour le ski de piste (à l'exception de Marie-Christine qui a proposé de s'occuper de Ramona - 5 ans et la benjamine du groupe - qui fait de la luge). C'est vrai que La Pierre Saint Martin est principalement une station de sport d'hiver équipée de remonte-pentes et télésièges et dont les flans pentus et les sommets aigus font davantage penser à la glisse qu'à la randonnée. Mais je n'aime plus perdre la moitié, si ce n'est les trois quarts de ma journée, à patienter dans des files d'attente ou à me geler dans les remontées mécaniques, je n'ai plus de plaisir à skier au milieu du monde sur des pistes damées et limitées, spécialement aménagées pour un sport qui exige une très bonne condition physique et des qualités de souplesse et de musculation, que, ma foi, je ne possède plus.

Il a plu tout au long du trajet depuis Anglet. Nous sommes partis vers les 8 heures moins le quart (le quart d'heure de grâce ayant été accordé aux retardataires) et, malgré notre direction constante vers l'est, nous n'avons pas vu le soleil se lever sur les montagnes enneigées. En s'en rapprochant, les gouttes d'eau se sont progressivement transformées en neige fondue, puis en flocons de neige, et le paysage a commencé à se saupoudrer de blanc. Après notre halte pour louer chaussures, skis, bâtons et raquettes, Jean-Louis prend le volant et peu après, nous observons les réactions inquiètes des conducteurs qui s'arrêtent sur le bas-côté pour mettre les chaînes, alors que la route est encore fort praticable. Bientôt, des gendarmes incitent les automobilistes à se garer sur le côté pour s'équiper, tandis que le chasse-neige passe et repasse à toute vitesse. Le temps que nous bataillons, perdions une chaîne, puis l'autre, et la route est redevenue dégagée, les gendarmes sont partis, et nous montons, au ralenti derrière la file de voitures, mais sans encombre, jusqu'au parking de la station.

Sac au dos, nous enfilons nos raquettes et commençons la montée en suivant un petit circuit situé à droite de la station, aménagé pour le ski de fond. Nous devisons de concert, car la vue est limitée, nous avons atteint le plafond nuageux qui nous entoure d'un épais brouillard et nous isole du reste du monde. Il ne neige plus. La brise est faible, et sensible seulement par endroit. Nous sommes chaudement emmitouflées mais il ne fait pas bon s'arrêter : il vaut mieux marcher, cela réchauffe. Soudain, les nuages s'écartent et dans un soleil radieux, nous découvrons la station dans son écrin de montagnes, avec la fourmilière agitée des skieurs, nombreux au bas des pistes et plus dispersés dans les hauteurs. Vite, je sors l'appareil photo pour immortaliser l'instant, mais les nuages reviennent en masse et je n'ai le temps de faire qu'un cliché. Nous reprenons la montée dans une opacité variable : parfois, nous ne voyons pas au-delà du prochain poteau indicateur de notre circuit, et à d'autres moments, la vue s'étend un peu plus loin. Ce n'est pas désagréable d'avancer dans ce cocon mouvant et silencieux, c'est même très dépayasant. Nous ne sommes jamais inquiètes car le circuit est très bien balisé et la neige sûre et ferme sous nos pas. Arrivées au virage qui marque le retour vers la station, nous sommes encore pleines d'énergie et préférons poursuivre hors piste. Nous prenons nos repères : à droite, la route en direction de l'Espagne sur laquelle circulent quelques voitures immatriculées SS (San Sebastian) ou NA (Pampelune) et sur notre gauche, un grincement métallique de temps à autre indique la proximité d'un tire fesse. Lors d'une éclaircie, j'aperçois au loin devant nous des arbres qui me donnent envie de pique-niquer sous leurs ramures. Las ! J'ai mal évalué la distance et nous devons bientôt nous arrêter en haut d'une butte, près d'un buisson aux rameaux alourdis d'une épaisse couche de neige. J'étales ma cape blanche sur le sol décapé à l'abri du vent et nous déballons nos victuailles. Notre assise nous gèle le soubassement, il faut superposer les couches de plastique pour tenir, malgré

l'épaisseur de nos vêtements. Je prends mes gants pour m'asseoir dessus, mais sitôt la mandarine et le dernier carré de chocolat avalés, nous reprenons notre marche.

Nous avons décidé de tenter de rejoindre le G.R. que Myriam a suivi en été, de l'autre côté de la haute vallée. Nous retrouvons la boucle que nous terminons et traversons la station emplie des rires et de l'agitation bruyante des enfants qui débutent en ski ou s'activent sur les luges : quel contraste ! Nous passons devant une enceinte en plein air emplie de motifs sculptés dans la neige ou la glace. Dans un coin se dressent les tôles pliées en angle droit qui ont servi de moules pour fabriquer des parallélépipèdes de glace. L'artiste de l'éphémère manie avec dextérité une scie électrique, puis passe au burin. Nous admirons les oeuvres déjà accomplies : des ours, un éléphant aux oreilles géantes, véritable Jumbo pittoresque, des bonshommes de neige et, surtout, dans un coin, un magnifique aigle translucide, ailes dressées à la verticale et tête basse, prêt à s'envoler avec sa proie.

Les yeux emplis de la vision de cette oeuvre d'art, nous reprenons notre marche en longeant une piste de ski nommée "les sapins". En effet, de ce côté-ci, le paysage est totalement différent, plus accidenté, parsemé de gros rochers, et surtout, planté de conifères à la forme très caractéristique, les pins à crochet, les mal nommés, que j'aurais plutôt appelés "les pins bien accrochés". Ils donnent aux flans de cette montagne un aspect méridional : ce sont des pins bas pour la plupart, aux formes souvent tourmentées qui rappellent les tamaris côtiers torturés par les vents marins. Leurs troncs jaillissent des endroits les plus invraisemblables, comme s'ils naissaient de la roche même, ils se recourbent vers le ciel en vrilles acrobatiques, les branches recouvertes de multiples touffes d'aiguilles courtes et droites et de minuscules pommes de pin. Le gel, le poids de la neige, le froid et le vent, la rareté des substances nutritives dans le sol, ont parfois raison de ces végétaux coriaces et des carcasses claires et fines, dépouillées de leur écorce, dressent leurs membres décharnés. Des arbres subsistent, la moitié de leur corps exsangue et l'autre encore vivace, d'autres laissent pendre une branche à demi arrachée, et poursuivent leur croissance dans une autre direction, interrompant le flux de vie des vaisseaux déchirés, pour le réserver aux membres encore intacts.

Tandis que nous montons, le ciel se découvre tout d'un coup, bleu profond, et inonde la nature d'un soleil généreux. Le cadre est magnifique. Transpirantes, nous nous découvrons au fur et à mesure et obliquons hors piste entre les pins, bâtons en avant comme des aveugles pour tâter le terrain et éviter les crevasses traîtresses, invisibles sous le manteau neigeux. Nous sommes de nouveau seules au monde, en pleine nature à la beauté sauvage et inhospitalière, survolées uniquement de temps à autre par quelque choucard sombre, planant en quête d'une nourriture parcimonieuse. Quel plaisir ! Nous gagnons bientôt une nouvelle piste éloignée et peu fréquentée que nous longeons en surveillant l'heure, calculant pour être de retour au parking à 5 heures. Un crissement, un cri, un éclat de rire, nous levons la tête pour voir un couple qui dévale la pente imbriqués l'un dans l'autre en une courte chenille : ce sont des bons ! Ils s'arrêtent en remontant sur le talus un peu en amont de nous, et elle s'écroule derrière lui. Christine pense un moment qu'il s'agit de Nico et Marie-Ch'. Nous attendons pour les voir passer. Il repart (ce n'est pas Nico, et ce jeune homme est plus âgé). Un instant après, elle déboule et vient s'encaster brutalement derrière son compagnon qui vacille mais résiste, et ils poursuivent leur descente infernale, tout schuss, skis en position de chasse-neige, dans les rires et les éclats de voix. Nous montons encore un peu, pour voir le point de vue et admirer le pic sur notre droite. "Ah!", s'exclame Myriam, "si nous étions parties plus tôt de ce côté, nous aurions pu arriver au sommet !". - Quelle montagnarde ! Elle ne conçoit la randonnée qu'en terme de sommets à vaincre ! Soit dit en passant, elle évoque ceux qui font les 8000 dans l'Himalaya et en reviennent avec des séquelles, notamment cognitives, et doivent être suivis

médicalement car ils perdent la mémoire : le manque d'oxygène a atteint leur cerveau qui ne fonctionne plus correctement.

La descente est rapide pour rejoindre le groupe des skieurs. Nous saluons au passage Marie-Christine, le dos cassé d'avoir remonté Ramona et sa luge toute la journée, mais l'humeur joyeuse, et croisons une partie des effectifs en train de se regrouper. Les autres sont déjà autour des voitures à s'activer pour le départ. Heureusement, la route est sèche et dégagée, pas besoin de recommencer le cirque avec les chaînes qui doivent être, tout compte réfléchi, inadaptées à la taille des pneus, ce qui explique que nous les ayons perdues en route. Chacun est ravi de sa journée : les enfants racontent leurs exploits, les adultes arborent un visage ouvert et détendu. Malgré le brouillard persistant, chacun a apprécié cette journée de détente et dévore dans la bonne humeur un solide goûter. Nous écoutons les anecdotes des uns et des autres : Jean-Louis a perdu un bonnet (qu'il avait enfilé par-dessus sa cagoule), Max a eu un instant de frayeur en ne retrouvant pas les plus jeunes laissés sur la piste des débutants, Mathieu n'est tombé que quatre fois (!), Jonathan a skié presque aussi bien qu'Ana, sans tomber d'un télésiège, comme cela lui était arrivé l'année dernière, Marie-Ch' a une cheville énorme, Cédric a skié aussi vite que Christine, qui a passé une journée super ! ... Ils sont tous volubiles. Christine, Myriam et moi sommes contentes de notre journée au calme mais enchantées de retrouver nos bruyants compagnons heureux et joyeux, en bon état surtout, et rien de cassé. Il paraît que Jean-Louis s'apprêtait à appeler police-secours pour aller nous chercher : il pensait que nous nous étions perdues au milieu du brouillard ! C'était mal nous connaître !

Avec le redoux, la marche puis le VTT redeviennent possibles.

Alkurruntz (11 mars 2001)

A tous ceux (et surtout celles) qui me demandent quel intérêt il peut y avoir à marcher - et surtout grimper - en montagne, j'ai coutume de leur répondre : il n'y a pas que la marche, ni la peine que l'on éprouve à atteindre le sommet d'un pic, la randonnée telle que je la conçois, c'est bien autre chose.

Par exemple, dimanche dernier, il avait fait un temps pourri la veille, et le lendemain lundi fut également pluvieux. Mais ce dimanche, j'ai ouvert les volets sur un soleil radieux, tempéré de quelques nuages pas menaçants du tout, et je me suis dépêchée de préparer le pique nique et des vêtements pour tous les cas possibles de figure (froid, vent, pluie, soleil), car en montagne, le temps peut changer très rapidement. Équipée de mes chaussures et bâtons de montagne, c'est bon, j'étais parée.

Richard avait persuadé de nouvelles relations de se joindre à nous (Debbie, Alain, Jules et Marielle), Christina avait amené son mari Miguel et ses enfants, Diego et Ana, Jean-Luc et Sylvie avaient également amené leur ami iranien, Feyridoun. Notre cercle d'amis s'est donc élargi et, tout en amorçant notre petit périple, nous avons commencé à lier connaissance. La vue portait loin sur le golfe de Gascogne et les montagnes avoisinantes, et à l'oeil nu ou à l'aide des jumelles, nous repérions à nos pieds les villages de Zugarramurdi (celui des sorcières), de Dancharia ou d'Aïnhua, et les villes côtières depuis Saint Jean de Luz jusqu'à Capbreton. Le marais d'Orx brillait au loin et l'on pouvait deviner les méandres de l'Adour et les flèches de la cathédrale de Bayonne. Plus près de nous, c'étaient les cols, les pics, que Max et Richard nommaient aux néophytes.

Marchant aux côtés de Debbie, femme d'affaire américaine de San Francisco qui a choisi de passer une année sabbatique au Pays Basque (et entame la deuxième), nous échangeons nos impressions sur la Californie. Alain, son mari français qui vit auprès d'elle aux Etats Unis et exerce la profession de cuisinier-traiteur, compare les mentalités des deux pays. Christina, espagnole, médecin, qui pratique la gymnastique aquatique et suit des cours d'encadrement de tableaux, me parle de la difficulté de faire un cadre parfait. Son mari, également médecin, qui s'est fait opérer du genou et marche avec précaution, nous décrit les paysages sous-marins au large de Saint Jean de Luz qu'il découvre en faisant de la plongée. Au cours du repas, la conversation porte sur l'alimentation et la difficulté de se nourrir sainement.

Au fur et à mesure que nous prenons de la hauteur, le vent forçit et se met à souffler en rafales. Il ne fait pas franchement froid, mais je supporte bonnet de ski et pull d'hiver sous le K-way. Nous nous regroupons autour de pierres dressées, menhirs mystérieux, cromlechs de grès rose lissés par l'érosion, signes religieux ou astronomiques d'une population préhistorique disparue. Nous faisons halte un peu plus loin, au pied du chaos de rocs qui forme le sommet, à l'abri du vent, et nous installons sur une vaste dalle rocheuse pour pique niquer en contemplant la vue qui s'étend jusqu'à la mer. Regroupés par familles, nous déballons le contenu de nos sacs à dos et nous restaurons gaiement, tandis que Max, toujours vigilant, ramène Jules et Diego qui nous avaient précédés et avaient déjà gagné le sommet en escaladant les rochers !

Evidemment, pour le dernier tronçon, nos sacs se sont considérablement allégés, mais je n'en dirais pas autant de nos estomacs, ni de nos pieds ! Mais Richard, notre guide, a été bien inspiré : plus nous montons, plus le vent souffle violemment, et je manque de perdre l'équilibre en arrivant au sommet de l'Alkurruntz. Chemin faisant, les effectifs se sont réduits : Sylvie reprend le chemin inverse avec sa fille Diana qui souffre du pied et sa petite copine Ana ; Debbie ramène les deux camarades de basket Marielle et Anna, qui se découragent également, ainsi que Diego, qui estime en avoir fait suffisamment en atteignant le sommet une fois, et avant tout le monde en plus !

Par contre, Feyridoun suit Jean-Luc d'un pas ferme, Max et Jules refont l'ascension sans état d'âme. Les autres empruntent une pente (relativement) douce qui contourne les blocs rocheux. Nous suivons les flèches blanches peintes sur les roches et les cairn (empilement de cailloux) qui indiquent le bon chemin. Une ouverture sombre, surmontée d'une inscription (... fortaleza ...), nous surprend : la montagne a été creusée pour servir de forteresse aux soldats à l'époque du franquisme. Un autre accès, condamné par une grille tordue, nous fait deviner les dimensions imposantes de ce repère caché. En fait, toute la région comporte des vestiges de ces temps de guerre révolus, et au retour, nous voyons de loin un bâtiment similaire à un kayolar dont le toit bâti dans le prolongement de la colline est entièrement recouvert de terre herbeuse qui le camouflait au regard des pilotes d'avion.

Çà y est, nous y sommes ! Le vent nous tourmente, siffle à nos oreilles, nous déséquilibre, mais grâce à lui nous disposons d'une superbe vue dégagée sur tous les alentours. Il faut crier pour s'entendre. Richard maintient son petit Sammy (7 ans et très souriant !) par l'anorak, de peur qu'il ne s'envole. Max nous immortalise d'une photo au point géodésique marqué d'un poteau de béton. Un moment plus tard, nous voyons Christina se hisser péniblement par le côté le plus raide, agrippant de ses mains les herbes jaunies par le froid, suivie de son mari, volontaire, qui monte prudemment pour éviter la fatigue de son genou fragile. Les voilà au sommet, heureux et fiers ! Mais où ont disparu les autres ? Ils se sont assis légèrement en contrebas, à l'abri du vent, et s'amuse de notre surprise.

Il n'y a plus qu'à redescendre. Les conversations, qui s'étaient raréfiées dans l'effort de la montée, reprennent de bon train.

Voilà ce que j'aime dans ces randonnées : un effort bien dosé dans un cadre superbe avec des amis, anciens et nouveaux. Elles nous procurent à tous une détente extraordinaire, l'impression d'être partis plusieurs jours, l'oubli momentané de tous les tracasseries petits et grands du quotidien, un immense bol d'air et un grand plaisir partagé entre amis.

Alors, pour tout cela, on peut bien supporter un peu de peine à atteindre le sommet, et nous repartons remplis de bonnes résolutions pour être en meilleure condition physique la fois prochaine et vaincre le suivant encore plus facilement !

VTT à partir d'ASCAIN (25 mars 2001)

Pierre était réticent à m'emmener faire du VTT (Vélo Tout Terrain) sur la boucle d'Ascain. Il se souvenait des difficultés que j'avais éprouvées lors de la Médocaine, où j'étais prête à tout abandonner au bout d'une heure de cahots tant je souffrais (je ne supportais plus le contact de la selle). Pourtant, grâce à ses conseils éclairés (et à mon entêtement), j'avais tenu bon jusqu'au bout des 50 Km (et j'avais même dansé aux haltes dégustations de vin reconstituantes agrémentées de concerts de musiciens en habit !). C'était il y a 2 ans.

Depuis, nous avons suivi Richard dans un circuit plus court, mais sportif tout de même, à partir du phare de Fontarrabie, en longeant la falaise qui plongeait dans l'océan puis en passant par l'église de Guadalupe et le fort enfoui sous la colline. J'avais adoré la halte - déjeuner dans la petite crique en forme de mini fjord aux crabes innombrables courant sur les roches plates et glissantes, couvertes de mousses vertes et humides, où j'avais nagé dans une eau peu profonde aux fonds transparents parsemés d'oursins.

Enfin, nous avons refait la Médocaine, mais en choisissant le circuit de 30 Km seulement. Voilà quelle était mon expérience du VTT. J'étais quand même un peu inquiète. J'avais en mémoire les récits de Max émaillés de descriptions de "soleils" mémorables (chutes spectaculaires par-dessus le vélo) dont il nous avait gratifiés pratiquement après chaque sortie VTT à la suite de Pierre. Je savais bien que le groupe ne me laisserait pas tomber et m'aiderait, mais je n'avais pas envie d'être la lanterne rouge qui freine tout le monde. Certes, je sais monter à vélo, mais sur route bitumée, et encore, pas trop longtemps ; je n'aime pas trop les côtes, et il ne faut pas me demander d'aller très vite. En outre, je ne suis pas du tout entraînée : je n'en ai pas fait depuis de nombreux mois (alors qu'Anglet aménage de plus en plus de voies cyclables).

C'est aujourd'hui que nous changeons d'heure, il a fallu donc nous lever très tôt pour un dimanche (7 heures, heure d'été, mais 6 heures, heure d'hiver) et j'ai découvert les Pyrénées effleurées sur leurs cimes par les rayons rasants du soleil. Je me serais crue à Lescun. C'était superbe. La météo annonçait la pluie, puis couvert, et comme d'habitude, ils se sont trompés, il fait très beau (mais frais pour le moment).

Max est catastrophé : il a oublié son sac à dos avec tout le matériel de dépannage et l'eau devant son garage, mais heureusement Pierre est équipé pour réparer pneus crevés, freins défaillants et autres calamités. Nous partons donc de la place principale d'Ascain où nous laissons les voitures garées près de l'église. Les cerisiers sont en fleurs et à la vue des pêchers roses du village me reviennent en mémoire les poèmes de mon enfance... Nous laissons les dernières maisons, pour obliquer sur un chemin caillouteux à souhait, qui longe l'Arrayoko erreka (ruisseau).

Nous pédalons doucement, zigzagant entre les galets plus ou moins gros tout en admirant le paysage. Nous avons pénétré dans un vallon encore à moitié plongé dans l'ombre, parcouru

par le ruisseau et dont les chênes montrent tous les stades de maturation, depuis les branches nues seulement bourgeonnantes, en passant par les feuilles tirant vers le jaune-vert tendre recouvertes de grappes de pollen, puis le feuillage vert cru coeur de salade, et enfin le vert plus sombre de l'arbre allant vers l'été. Les bas-côtés sont tapissés alternativement de violettes et de gentianes bleu profond dont les couleurs rivalisent d'intensité avec les buissons jaune d'or des ajoncs épineux qui nous agrippent au passage.

Nous montons et descendons, tantôt sur de la terre durcie, tantôt sur des gravillons fins ; parfois, un passage plus difficile s'apparente davantage au lit desséché d'un torrent (à monter, ou à descendre). Pierre, Max et Richard se lancent des défis : à celui qui tiendra le plus longtemps sans mettre pied à terre. Rose et moi poussons tranquillement le vélo, cela va aussi vite, et c'est moins périlleux. Un peu plus loin, il faut traverser le ruisseau à gué. Pierre me dit : "Vas-y, prends de l'élan, et ne t'arrête surtout pas, pas besoin d'aller vite, il suffit de bien viser l'endroit où l'eau est la moins profonde !" J'hésite un instant, et me lance. Ouf ! Je suis passée sans presque me mouiller : juste quelques éclaboussures ! Il faudra le traverser à plusieurs reprises, mais à chaque fois, l'accès est différent, et le passage en vélo tout aussi laborieux (si on veut garder les pieds secs).

Pierre et Richard ont pris de l'avance. Lorsque nous les rejoignons, Pierre est tordu de rire : une énorme flaque barrait le passage, il a fait la course avec son ami en faisant mine de la traverser, et au dernier moment, il est passé sur le côté. Evidemment, Richard s'est retrouvé au milieu, les deux pieds dans l'eau et le vélo totalement embourbé !

Nous faisons halte peu après le col de Saint Ignace près d'une bergerie qui est aménagée en gîte aux beaux murs de pierre. Richard sort ses chaussettes dégoulinantes et boueuses et marche pieds nus dans l'herbe vers le point de vue en bordure de pinède. Rose et moi nous asseyons sur une souche pour admirer la côte, et particulièrement la baie de Saint Jean de Luz protégée par ses trois digues.

Ensuite, nous poursuivons en longeant l'Uzkaingo Erreka qui a creusé un autre vallon parcouru par des pottoks à la robe luisante (sauf un jeune dont les poils longs et bouclés font penser aux animaux en peluche, compagnons de notre prime jeunesse). Max essaie de les approcher le plus possible tandis qu'ils se désaltèrent à une petite cascade, pour les prendre en photo.

Au-dessus de nos têtes planent les vautours. Si près des agglomérations et pourtant en pleine nature sauvage, nous jouissons du calme champêtre et nous reposons dans l'herbe sèche au soleil en partageant les derniers carrés de chocolat. C'est le bonheur à l'état pur.

A la suite de notre séjour raquettes à Lescun, Jean-Paul et Christiane nous ont rapporté leur expérience de voyage dans la Rioja au cours duquel ils ont visité des gisements de traces de pas de dinosaures. Nous n'avons cessé d'aller les découvrir à notre tour et j'organise un petit séjour avec hébergement en gîtes (budget oblige !).

Au pays des dinosaures (12 au 14 avril 2001)

Chouette, il fait beau ! Avec le temps infiniment variable que nous avons eu dans la semaine, je n'aurais pas parié pour un départ avec le ciel bleu, mais au fond de moi-même, j'espérais tout de même.

Ce que j'aime, lorsque je pars en Espagne, c'est le dépaysement immédiat, sitôt passé la frontière, et la diversité des régions. Nous faisons route en direction de l'Est - Sud-Est. Nous progressons un long moment à travers les contreforts pyrénéens, très étendus côté espagnol, et nous admirons les prouesses accomplies pour construire cette autoroute qui passe sur des ponts ou des viaducs, dans des tunnels parfois très longs, et par des endroits où la montagne a dû être tranchée et ses pentes supérieures recouvertes de grillage épais pour éviter les chutes

de pierres. Les camions montent les côtes à forte déclivité à 40 km/heure sur la voie de droite qui est réservée aux véhicules lents et doivent contrôler leurs freins à chaque descente dont les longs virages imposent une conduite prudente et une bonne maîtrise de la vitesse.

Progressivement, le paysage devient plus aride, les arbres rétrécissent, les alentours brunissent, les espèces végétales changent. Sur les sommets arrondis apparaissent en ligne, tels des Indiens Sioux prêts à l'assaut, les mâts effilés des éoliennes dont les trois pales fines tournent avec élégance. Nous passons du pays de la pluie au pays du vent. L'horizon s'élargit et de grands champs s'étalent à perte de vue, qui ondulent et frémissent dans un chatoiement de couleurs en passant du vert foncé à l'émeraude avec des reflets gris argenté. Il s'agit peut-être de blé en herbe, ou d'orge de printemps, plus clair. Les coquelicots épanouis illuminent de leurs corolles mouvantes et souples les bas-côtés. Les maisons sont blotties les unes contre les autres dans de petits villages juchés sur des promontoires, autour de points d'eau sans doute, et aucune haie ne vient faire obstacle à l'air frais et sec qui déboule de la montagne et m'oblige à serrer fort le volant pour que la voiture ne se déporte pas vers le véhicule que je suis en train de doubler. Parfois le plateau se déchire en un canyon rougeoyant tel une plaie ouverte et profonde où serpente un filet d'eau invisible.

Nous quittons l'autoroute à Marcilla au bout de deux heures de conduite et entrons au pays des vins renommés de la Rioja. Juste après le péage, un petit incident nous contrarie : notre voiture se met à produire un bruit hautement suspect. Nous en faisons le tour, examinons les pneus, le dessous de la voiture, rien d'évident. Nous décidons de poursuivre, mais durant les trois jours, ce bruit nous dérangera et nous inquiètera par intermittence. Comme les garages sont rares dans le coin, et que d'ailleurs tout est fermé pour le week-end de Pâques, nous prenons notre mal en patience en priant le ciel que la voiture ne nous lâche pas en pleine cambrousse. Heureusement que nous roulons à deux voitures : il y en aura toujours une de valide pour aller chercher de l'aide si besoin.

De la route, nous voyons peu de vignes. Je m'attendais à une région de vignobles semblable au Bordelais, mais elle semble beaucoup moins riche. Les villages que nous traversons ne retiennent pas l'attention et le paysage, assez sec déjà, n'est pas très pittoresque. Nous laissons rapidement la vallée de l'Ebre derrière nous pour gravir des collines dénudées et désertes qui servent de transition. Soudain, un paysage de western apparaît sur notre droite, avec en préambule deux cheminées de fée qui s'élèvent en torsades irrégulières, colonnes magiques derrière lesquelles se profilent des falaises rouges creusées de grottes et de niches, d'habitations troglodytes et de nids de vautour. Les villes (Arnedo) et villages s'y adossent, laissant dégagée sur notre gauche une vaste plaine alluviale verdoyante où serpente au fond le rio Cidacos bordé de collines douces et peu élevées. Le site nous rappelle un peu la caldera du volcan de l'île de la Réunion. Le soleil vif comme sur les rives méditerranéennes ouvre les corolles des plantes grasses accotées aux murets et aux flans sud des fossés et chauffe l'intérieur des voitures. Puis, de nouveau, le paysage se resserre et s'assombrit, et la route sillonne au bas de montagnes effilées. Nous débouchons dans un village aux eaux bénéfiques (Arnedillo) où se presse une foule nombreuse avide de cures de remise en forme et autre relaxation. Un plateau parcouru de moutons blancs ou bruns nous mène jusqu'à l'embranchement où nous choisissons la voie de droite, vers Munilla, notre première destination. Nous avons mis une heure environ depuis Marcilla, car la route était étroite, sinueuse et mal entretenue, et aucune bretelle ne contournait les îlots d'habitations sur le trajet.

Nous trouvons sans problème l'auberge de jeunesse où nous visitons le grand dortoir de 25 à 30 lits que notre groupe de 11 personnes aura à son entière disposition. Comme il ne ferme pas à clé, nous décidons de garder les affaires dans les voitures et d'aller manger. Il est déjà 2

heures de l'après-midi et nos estomacs crient famine. L'aubergiste nous indique l'unique restaurant du village appelé "Casino Munilla", et nous partons à pied à sa recherche. Pas de pancarte indiquant "restaurant", pas de bruits de vaisselle ou d'odeurs de cuisine, mais une petite enseigne à 3 mètres du sol où figure le nom du restaurant. J'entre par un porche dont le sol est recouvert de galets de rivière disposés harmonieusement. Des jeunes jouent au baby-foot et un escalier monte à l'étage. Je lève les yeux et admire l'architecture : chaque étage s'ouvre en un balcon intérieur et la vue porte jusqu'au toit qui me surplombe. Au pied de l'escalier, un poêle antique, relique de temps anciens, une porte basse dont le battant descend au-dessous du niveau du sol intérieur et une applique murale en fer forgé donnent une touche rustique. Je monte à la suite d'un couple et débouche dans une salle de bar où sont accotés plusieurs clients, avec quelques petites tables et un billard. Je m'avance pour demander s'il est possible de manger et le garçon m'ouvre une porte où je découvre une vaste salle double de restaurant dont les fenêtres donnent sur l'autre façade et qui me paraît fort convenable.

Rassasiés, nous reprenons les voitures en direction d'Enciso, point de départ de la "route des dinosaures". Du village, nous partons à pied en suivant les panneaux indicateurs, fort clairs, et découvrons le premier gisement nommé "Virgen del Campo", à 400 mètres. Nous admirons depuis une coursive de bois surélevée les traces très nettes entourées de peinture blanche sur la roche plate de trois doigts enfoncés dans la roche. C'étaient ceux de carnivores bipèdes aux griffes acérées dont les pointes effilées se distinguent très facilement dans la roche grise et qui avaient une taille respectable. Les géologues et paléontologues expliquent sur des cartes que nous avons vues ultérieurement les transformations successives subies par la région, avancées et reculées de la mer, haussement et plissement des terres fermes, superposition des sédiments distingués selon les époques à laquelle ils se sont formés. La strate qui nous intéresse était à l'origine un sol humide dans une région marécageuse tropicale en bordure d'un grand fleuve qui se divisait en un vaste delta avant de se jeter dans la mer. La région terrestre actuelle qui s'y apparenterait le plus serait l'Amazonie, avec le grand delta de l'Amazone. A l'époque, le fleuve s'écoulait depuis le sud (où se situe actuellement Soria) et la mer était à l'est. De grands herbivores quadrupèdes y vivaient, dont nous avons vu les larges empreintes, grandes pour les pattes postérieures, plus petites pour les pattes antérieures et des carnivores tridactyles bipèdes, au milieu d'une foule d'autres animaux dont seulement une infime partie a laissé des traces ou fossiles. Il est très rare de trouver ces traces de dinosaures, bien plus rare que de trouver des fossiles de végétaux ou d'animaux marins. Il faut un concours de circonstances exceptionnel : dans le cas présent, la région a subi une longue période de sécheresse, puis elle a été recouverte de sédiments, soulevée, plissée, érodée, jusqu'à découvrir la couche qui, parfois, a réussi à conserver les traces de ces animaux qui avaient une taille qui variait entre quelques centimètres et plusieurs mètres. Cette pierre est d'ailleurs très friable, et plusieurs gisements sont protégés par un toit, ou bien interdits de piétinement, et bien sûr de prélèvements ou prise d'empreintes.

Le gisement suivant, la Senoba, est à près de 2 km. Nous poursuivons à pied, sous le soleil qui tape, au milieu des broussailles épineuses, des genêts aux petites fleurs jaune vif, un peu différentes de celles du Pays Basque, et de petits pins odorants, pour éviter la poussière de la piste soulevée au passage des voitures de quelques visiteurs paresseux. Cela fait du bien de se dégourdir les jambes, après cette matinée en voiture, mais tout le monde ne suit pas. Archangela, après avoir atteint et admiré le deuxième gisement, tout en haut d'une colline, fait demi-tour pour rejoindre Michèle et Julien, mal guéris respectivement d'une grippe et d'une bronchite. Nous poursuivons notre visite et marchons vers le troisième gisement, Valdecevillo, 2 km plus loin encore, qui comporte des traces différentes, arrondies et larges, d'un couple de grands herbivores marchant avec leur petit entre eux, et d'un (ou plusieurs)

carnivore tridactyle, situées sur une longue piste étroite qui rejoint plus bas la route. Des maquettes grandeur nature nous aident à nous représenter ces animaux et font la joie des enfants qui viennent les toucher et tentent de les escalader.

Sur ces entrefaites, le soir est tombé et le froid se fait plus vif, tandis qu'une petite bise transperce les mailles des vêtements et nous force à accélérer le pas. Plutôt que de faire demi-tour, nous préférons couper par la route et rejoignons nos compagnons au pas de course. Après un rafraîchissement, où Max découvre que "limon" veut dire citron, et que la bière au citron qu'on lui a servi, à sa demande, n'est pas le meilleur breuvage au monde, et où les enfants découvrent que la limonade n'existe pas en Espagne et que la boisson approuvée, nommée Kas, ne s'y apparente que de très loin, nous retournons au gisement de Valdecevillo en voiture pour que Michèle, Julien et Archange puissent admirer à leur tour la grande piste de traces spectaculaires. Puis nous gagnons Munilla et déchargeons les bagages dans notre dortoir.

Je redescends vite pour dégager la voiture qui gêne, mais celle de Max m'empêche de reculer. Je m'engage donc dans la ruelle qui me fait face et demande à des passants s'il est possible de rejoindre la route par là. Ils me sourient et me disent que oui. J'avance prudemment. Les maisons sont bâties en désordre et certains angles de murs s'enfoncent en coin dans la chaussée. Je dois les éviter en prenant garde de ne pas déborder sur mon côté gauche qui se termine abruptement en un à-pic bétonné qui donne sur les jardins en pente jusqu'au torrent tout en bas. La ruelle se rétrécit de plus en plus au point que je dois rabattre mes deux rétroviseurs latéraux et je m'inquiète : je ne peux ni faire demi-tour, ni reculer, et je commence à douter sérieusement des informations que l'on m'a données. Ou bien je me suis mal exprimée, ce qui est possible, mon espagnol est loin d'être parfait, ou bien ils n'aiment pas les Français et se sont amusés à me mettre en difficulté (ce qui est plus probable, parce que je sens de plus en plus que je vais au casse-pipe). La ruelle se poursuit en un chemin caillouteux et j'aboutis à un pont piétonnier dont l'accès est interdit aux voitures par un large poteau inamovible enfoncé dans du béton ! Me voilà dans de beaux draps ! Je regrette amèrement de leur avoir fait confiance et d'avoir continué malgré l'état du chemin qui se dégradait. Je souffle, je soupire, et je me retourne pour amorcer une marche arrière périlleuse, dérapant sur les galets et craignant à tout moment de verser dans le ruisseau. Au bout d'un temps infini, j'arrive dans une espèce de dégagement occupé par une cabane devant laquelle sont jetés gravats et planches diverses. J'effectue un demi-tour laborieux, m'imaginant à chaque instant buter dans quelque obstacle ou roche invisible, et avançant dans l'herbe qui cache peut-être un trou fatal. Enfin j'y arrive, en sueur, et je refais le chemin inverse en commençant par la portion la plus étroite (je me remonte le moral en m'imaginant dans un film de James Bond), sans frotter une seule fois, s'il vous plaît !

Les passants me regardent passer d'un air qui me semble goguenard et je trouve enfin un endroit où garer ma voiture.

Les autres se demandaient vaguement ce que je faisais. Ces manoeuvres m'ont épuisées et je m'allonge un moment en attendant le dîner. Nous sommes en demi-pension. Une copieuse assiette de charcuterie variée nous attend, flanquée de chips et d'un pot de yaourt. Lorsque nous n'en pouvons plus, notre hôtesse nous apporte dans un grand plat métallique rectangulaire qu'elle tient par les anses, rempli d'escalopes panées (2 ou 3 par personnes) accompagnées de frites, qui baignent quasiment dans leur huile. La cantine dans toute son horreur ! Ce qui nous fait peine, c'est qu'un jeune couple qui mange de l'autre côté du réfectoire a réussi à obtenir un superbe plat de salade mixte dont nous sommes affreusement jaloux. Enfin, il est vrai que nous ne payons vraiment pas cher, nous ne pouvons pas nous plaindre.

Après un peu de chahut, les enfants trouvent le sommeil, et nous rapidement en suivant.

Le lendemain, nous décidons de visiter systématiquement toutes les traces de pas de dinosaures sur la route à partir d'Enciso. Pour que nous puissions les voir ensemble, nous parcourons en voiture les pistes, fort praticables, afin d'arriver sur place sans avoir besoin de faire trop de marche. Auparavant, nous montons aux sites proches de Munilla : Barranco de la Canal et Peña Portillo.

Je reconnais l'un d'eux, très caractéristique, d'après la photo vue sur l'ordinateur de Jean-Paul qui a fait le voyage avant nous et nous a incités à venir : c'est une strate très penchée, partiellement abritée sous un toit en construction, située tout en haut d'une montagne, avec une vue superbe sur les alentours. Les traces sont profondément imprimées dans le sol et très visibles. Max se met debout sur le filin de protection pour les photographier avec suffisamment de recul. Puis nous descendons vers le ruisseau qui a donné son nom à l'autre gisement. Quelques dizaines de mètres plus bas, nous découvrons de vastes traces en ligne, et encore plus bas, d'autres moins régulières et plus dispersées. Cela procure une impression assez extraordinaire, comme une remontée dans le temps : les empreintes paraissent si fraîches qu'il nous semble possible de les voir surgir brusquement devant nous. Les plaisanteries fusent.

Nous redescendons la piste et dépassons Enciso. A Poyales, en bord de route, à même la falaise, des traces sont tellement grandes et nettes qu'elles sont visibles de la voiture. Nous déchiffrons la pancarte : traces de pattes palmées de dinosaures, uniques au monde ! (Je dois dire que notre œil peu expert ne voit que de grosses empreintes vaguement circulaires).

Puis nous nous arrêtons à Navalsaz, Los Cayos (Cornago) et enfin à Igea où nous admirons un grand tronc fossilisé dont un morceau a été prélevé, probablement par un admirateur avide de souvenir et équipé au moins d'une brouette, car il s'agit de pierre, même si l'aspect est celui d'un végétal, désormais entouré de grilles épaisses de protection et recouvert d'un toit.

La plupart des villages que nous avons vus jusqu'à présent sont peu ou prou désertés et les maisons partiellement écroulées. Un éleveur matinal de chevaux à viande avec lequel j'ai lié conversation ce matin, alors que j'étais montée jusqu'à l'église avec Max pour admirer le lever du soleil, m'expliquait que la guerre civile a fait beaucoup de dégâts, non pas en déversant des bombes sur les habitations, mais en les vidant de leurs occupants. Ceux qui résident actuellement doivent travailler au loin à Logroño, Arnedo ou Calahorra, très peu cultivent la terre, il reste quelques élevages de bovins ou d'ovins, mais la plupart des résidents permanents sont retraités et reçoivent de loin en loin la visite de leurs enfants. Les terrasses maintenues par des murets de pierres sèches, qui nous donnent, de loin, l'impression d'être transportés en Asie du Sud-Est, ne contiennent ni rizières, ni oliveraies, ni aucune plante nourricière. Elles continuent à maintenir sur la montagne la mince couche de terre arable qui résiste à l'érosion mais elles nous paraissent un travail de titan au regard d'un bénéfice bien maigre.

Pour nous dégourdir les jambes, nous avons fait halte au village de Cornago, en meilleur état que les autres et d'aspect plus dynamique. Il est surmonté d'un château que nous visitons rapidement (une enceinte sans toit autour d'un espace vaguement aplani qui laisse apparaître la roche irrégulière sur laquelle elle est bâtie, et une tour aux marches métalliques anachroniques qui branlent et tombent de décrépitude par endroit. Nous traversons rapidement le bourg sans voir de restaurant et poursuivons jusqu'à Igea où l'on nous a assuré que nous trouverions de quoi nourrir les troupes. Eh bien, il aura fallu que je me batte ! Le seul restaurant d'ouvert, dont la salle qui fait office de bar est bondée, se réduit à une petite pièce carrelée semblable à une cuisine. Deux vieux y mangent, chacun à sa table, deux tables réunies et dressées sont prêtes à recevoir du monde. Il reste trois ou quatre tables de

disponible en ordre dispersé. Je demande si nous pouvons déjeuner. "Non, nous sommes complets, c'est fini !", me répond d'un ton rogue et définitif la tenancière, jeune, mince, mais peu amène. J'insiste, c'est que nous sommes onze affamés, dont six jeunes, et qu'il est déjà deux heures de l'après-midi, heure tout à fait raisonnable en Espagne pour déjeuner. Elle me demande si nous ne voulons pas aller à Cornago. Je lui rétorque que nous en venons et m'inquiète de savoir si, plus loin, au-delà d'Igea, nous serions susceptibles de trouver de quoi manger. "Non, c'est le désert !" Bon, nous voilà bien. En désespoir de cause, et devant son entêtement, je lui demande des sandwichs à emporter, avec des omelettes. Elle refuse de nouveau, mais une aide me vient d'une voix ronde et chaude qui émane du fond de la cuisine. Une femme plus âgée, de volume respectable, dit oui à chaque fois que l'autre dit non. J'ai une alliée dans la place, je ne vais pas abandonner, et j'insiste. Au bout du compte, après en avoir référé auprès de mes compagnons, nous tombons d'accord pour des sandwichs, mais elle me précise bien qu'ils seront faits avec les moyens du bord. Elle ne voulait pas nous faire d'omelettes, mais j'entends la cuisinière qui émet le bruit caractéristique du fouet qui bat les oeufs dans une terrine. J'attends de pied ferme, de peur qu'elle ne change d'avis.

Munis de nos victuailles, nous reprenons les voitures et faisons le tour du village pour descendre en bordure de rivière. L'aire de pique-nique est en plein soleil, face à l'architecture superbe du village, qui a dû avoir une vie plus opulente par le passé. Nous continuons un peu et nous installons à l'ombre de peupliers qui bordent de petits jardinets. Un des jumeaux s'amuse à appâter les fourmis géantes avec du gras de jambon et des miettes, et nous observons un moment leur manège. Mais au mois d'avril, dans cette région, il fait trop chaud au soleil, qui est déjà éblouissant, alors que le fond de l'air est encore frais, et nous restons juste le temps nécessaire pour déjeuner car nous nous refroidissons à l'ombre sans bouger.

Nous remontons dans nos véhicules, à moitié rassasiés et faisons une grande boucle par Arnedo, où nous voulons photographier les falaises rouges que nous avons remarquées la veille. Nous faisons halte à Muro de Aguas où je rencontre deux petits vieux assis sur leur chaise à l'ombre d'une maison, face au mur de fontaines qui a donné son nom au village. L'un d'eux me déconseille fortement d'aller voir l'empreinte de dinosaure indiquée peu après, mais, par contre, me propose de me montrer sa collection de fossiles. Les autres sont d'accord, et alors que notre grand groupe se rapproche, je m'inquiète de savoir s'il aura assez de place pour nous recevoir tous ensemble chez lui. "Ne vous inquiétez pas, ça ira !" En fait, il s'agit d'une pièce aménagée en mini-musée juste à côté, qu'il ne montre qu'aux gens qui lui plaisent : aucune indication extérieure, il ne demande aucun paiement et nous décrit chaque pierre, porteuse de fossile ou non, par le nom, le lieu où il l'a trouvée, la façon dont elle se forme. Il a parcouru l'Espagne entière et une bonne partie du monde, récoltant partout des souvenirs minéraux intéressants, uniquement durant ses vacances et ses loisirs, parce que c'est sa passion. Il se fait un point d'honneur de dire qu'il n'a rien acheté et qu'il a tout ramassé lui-même, ou à la rigueur échangé.

Nous allons nous désaltérer ensuite dans le local associatif du village qui propose gratuitement aux enfants sur la terrasse extérieure des boissons (les nôtres, fort intéressés, s'avancent pour voir s'ils y ont également droit, alors qu'ils sont étrangers : ils reviennent victorieux, brandissant leur banga comme un trophée - il s'agit de boissons périmées que l'association écoule ainsi -).

Comme nous ne retrouvons pas l'endroit le plus pittoresque de la falaise rouge qui doit être plus en amont vers l'autoroute, nous optons pour la visite du château en ruine qui domine la ville d'Arnedo. Celle-ci n'a visiblement pas été conçue pour être parcourue en voiture. Nous atteignons le château par des ruelles étroites et ombragées qui grimpent en épingles à cheveux entre des maisons basses et non alignées. Des volées d'escaliers relient les paliers, que les enfants doivent dévaler lorsqu'ils vont à l'école.

Nous voyons de près les grottes dans la roche rouge, qui servent de débarras, de cave, ou de chenil aux habitants qui les condamnent à l'aide de grillages mal arrimés avec des planches de guingois. Les habitations troglodytes sont plus pittoresques de loin que de près. Le château est réduit à une muraille semi-démolie dont le côté qui surplombe la ville est doublé d'un grillage épais qui empêche les moellons de dévaler jusqu'en bas. En outre, de fortes attaches enfoncées dans le béton coulé dans le sol maintiennent un autre grillage qui pend le long de la falaise pour la même raison. Cédric escalade un peu le mur, de l'autre côté, et s'aperçoit que la roche est éminemment friable. Par simple frottement, elle se réduit à un filet de sable fin comme de la poussière. Pas étonnant qu'elle soit toute percée !

Lorsque nous voulons retrouver la nationale, je me perds dans le labyrinthe des ruelles. Nous errons un moment, les descentes qui s'amorcent ne sont que des leurres, je roule en fait sur une voie étroite et irrégulière qui suit le flanc de la montagne et je ne trouve pas d'issue. Nous faisons demi-tour près du château d'eau et trouvons une route, bouchée tout à l'heure par une voiture en stationnement, qui nous amène enfin, après bien des détours, sur la voie principale dans la vallée.

Nous faisons une nouvelle halte à Arnedillo, station thermale qui attire les foules espagnoles avides de remise en forme. Nous nous renseignons sur les prix (qui nous découragent) et retournons à Enciso, où nous passons la nuit dans le gîte de La Tahona. Il s'agit d'une maison particulière où habitent les propriétaires qui en louent une partie. L'aménagement est coquet, soigné, de bon goût et douillet. Nous sommes ravis. Tout le monde prend ses aises, tandis que je pars avec Max à la recherche d'un lieu pour dîner. Le premier restaurant que nous visitons a été dévalisé par l'afflux de convives de la journée. Les serveurs sont attablés autour des restes d'une pizza, il n'y a même plus de salade ! Le deuxième restaurant est fermé et il n'y en a que trois dans le village : nous sommes inquiets et allongeons le pas. Nous nous rabattons sur le troisième, qui ne nous disait rien qui vaille parce que nous ne voyions que le bar en rez-de-chaussée qui portait bien son nom "El Rincon" (le coin). On nous accueille à bras ouvert. Le sol est jonché de détritiques puisque les Espagnols, lorsqu'ils grignotent au comptoir, jettent leurs déchets par terre. Les enfants sont choqués. Heureusement, la salle de restaurant est à l'étage, et elle est impeccable. Nous sommes les seuls convives et bavardons à notre aise, tout en dévorant, pour compenser la chère maigre du midi.

Après une bonne nuit réparatrice, nous prenons un délicieux petit déjeuner dans une vaste salle à manger - salon où nous admirons la bibliothèque spécialisée dans les dinosaures et les étagères couvertes de fossiles et de pierres curieuses. Le maître de maison qui nous sert et avec lequel nous bavardons est également guide. Il a fait des études supérieures spécialisées et nous communique sa passion pour l'étude des fossiles et traces de dinosaures. Il est du village. Tout petit, déjà, il arpentait la montagne alentour avec sa grand-mère à la découverte des traces qu'elle nommait "traces de poules géantes" ("huellas de gallinas gigantes"). Il reçoit régulièrement un jeune géologue français nommé Duez qui étudie les gisements et qui a découvert, il y a quatre mois, une mandibule de dinosaure qui a été envoyée à Zaragoza pour étude. Il a suivi les différentes équipes qui se sont succédées avec un grand intérêt et il nous informe qu'un parc à thème va probablement être créé et les divers sites fermés, pour ne plus être visités qu'avec des guides. Il est vrai que nous avons manqué d'explications, et qu'un deuxième séjour pourra être envisagé, plus formateur, à condition que je sois à la hauteur pour servir d'interprète.

Nous quittons la région de la Rioja pour sa voisine, Castilla y Leon, afin de visiter les traces indiquées sur la carte sur la route de Santa Cruz de Yanguas. Nous faisons halte à Yanguas pour photographier son église et, ne voyant aucun panneau indicateur de gisement de traces, nous poursuivons jusqu'à Villar del Rio. Là, un immense diplodocus vert pomme domine les collines, mais il n'y a toujours pas d'indication sur la route à suivre, malgré une grande pancarte qui annonce l'existence des traces. Nous interrogeons des femmes du village qui

nous envoient vers un bar - restaurant qui sert également de musée, où je repère sur une carte des gisements un village appelé Bretun qui n'est qu'à quelques kilomètres. Nous suivons la rivière et découvrons enfin des traces qui nous paraissent bien quelconques, en comparaison de tout ce que nous avons vu jusque là. Soudain, une voix féminine rauque et puissante nous hèle depuis le village, à quelque cent mètres de là. Je me retourne et écoute la vieille femme qui racole les clients suivants tout en terminant avec les visiteurs qui l'entourent. Elle se dit guide du village et propose de nous montrer les empreintes. Nous patientons un moment, tout en écoutant son bagout volubile. Peut-être qu'elle ne nous apportera rien, mais elle est amusante et nous restons. Nous faisons bien. Elle lit la roche comme un livre. Nous allons à sa suite, de trace en trace qu'elle nous montre de la pointe de son bâton en nous traitant comme les poules d'une basse-cour, repoussant les enfants qui marchent sur la trace qu'elle veut montrer, rappelant les distraits qui s'éloignent. Nous traversons le village, passons sur une place ensoleillée et aboutissons dans la cour d'une maison particulière, recouverte de roches en strates légèrement penchées et d'herbes folles. Là, j'ai un coup de coeur : elle découvre sous nos yeux étonnés non seulement des traces de pas de dinosaures, comme nous en avons vu plein jusque là, mais également des empreintes de corps de bêtes de trois mètres environ de longueur. Elle détaille l'emplacement du long museau, de l'oeil, au-dessus, du cou, du corps dont nous voyons nettement les plissements de la peau, des pattes et enfin de la queue, ainsi que l'empreinte extrêmement nette de la colonne vertébrale. C'est extraordinaire ! Si nous ne l'avions pas suivie, nous aurions manqué ce gisement unique, qui est sa chasse gardée. Tout en nous donnant des informations sur ce que nous voyons, elle ne cesse de raconter sa vie. Elle a 66 ans (je pense plutôt qu'elle en a 76), elle a suivi tous les scientifiques depuis la découverte de ces gisements il y a 22 ans, elle a été interviewée à la télé, les scientifiques lui ont donné une brochure dont elle a appris par coeur le contenu ... A la fin de la visite, elle nous montre quelques fossiles, toujours avec des commentaires volubiles qu'elle me laisse à peine le temps de traduire et des photos d'elle-même, plus jeune, avec ses enfants, à l'endroit même où nous nous trouvons ! Quel personnage !

Nous repartons enchantés de notre matinée et déjeunons au restaurant - musée avant de reprendre la route du retour. Après une nouvelle halte aux falaises rouges et aux cheminées de fée, je tente de reprendre l'autoroute A15 à Marcilla ... et m'égare.

Nous nous retrouvons très loin en Navarre et des policiers de la Guardia Civil nous indiquent comment retrouver notre chemin. Nous ne retrouverons l'autoroute qu'à Pampelune, et admirons la région très différente que nous traversons, plus verte, plus opulente, doucement vallonnée. La fin du voyage est retardée par des embouteillages monstres de fin de week-end de Pâques. Il semble que tout San Sebastian se soit donné le mot pour revenir en même temps ! Une bonne musique nous fait prendre notre mal en patience et nous revenons chez nous avec au total une heure de plus que prévu : ce n'est pas dramatique ... surtout après un aussi bon séjour.

Le mois de mai est propice aux balades, surtout quand les 1^{er} et 8 mai tombent en semaine, permettant de multiplier les occasions.

Monhoa (1^{er} mai 2001)

Les prévisions météo pour cette fin avril étaient vraiment calamiteuses. C'est au moins la troisième fois que nous sommes obligés de reporter une balade au week-end suivant pour cause de mauvais temps. Alors, quand il a vu le ciel bleu à son réveil, mardi matin 1er mai 2001, Richard, réveillé de bonne heure par le coup de téléphone de Sylvie, impatiente, a passé sa matinée à battre le rappel, et nous nous sommes retrouvés plus d'une trentaine de personnes, adultes et enfants confondus, au pied du Monhoa en tout début d'après-midi. Il y

avait les fidèles, ceux du noyau dur, qui sont de toutes les sorties, quelle qu'en soit la difficulté, et il y avait les autres, chargés d'enfants, accompagnés d'amis, que le soleil avait fait sortir comme perce-neige au printemps. Nous avons roulé plus d'une heure, admirant au passage les couleurs encore tendres des feuilles et les acacias en fleurs, puis nous avons pointé droit vers la montagne aux sommets blanchis par les récentes chutes de neige, jusqu'à Saint Etienne de Baïgorri.

La petite voiture rouge de Richard a obliqué sur la gauche, durant 200 mètres, puis elle a fait le tour complet du petit rond-point, suivi par les sept autres (un vrai convoi) : c'était une erreur. Un peu plus loin, il a trouvé la bonne route, nous sommes passés sous un pont étroit et avons suivi une voie bordée de murets de pierres de part et d'autre, où il était impossible de se croiser. La pente s'est accentuée rapidement et l'écart entre les voitures s'est creusé. Au milieu, l'une d'elles s'est carrément arrêtée : Sylvie avait omis de faire le plein et ne pouvait plus monter, faute d'essence ! Les passagers se sont répartis dans les voitures restantes et la queue du peloton a fini par arriver au col de Leizarze, point de départ de la randonnée. Avant la marche, chacun a fait un pari sur le temps : il faut dire que ce n'était pas le grand bleu franc et stable. Lors d'une halte un peu plus bas, nous avons senti un petit vent aigrelet qui avait pris la fraîcheur de la neige au sommet des montagnes, et les nuages, sans être menaçants, planaient au-dessus de nos têtes.

Jean-luc, comme d'habitude, est resté en tee-shirt. Quant à moi, j'avais endossé mon sweat-shirt, un pull épais, et l'anorak ! Les autres ont pris toutes les options entre nos deux extrêmes. Ces randonnées en montagne sont toujours un enchantement pour les yeux. Le contraste des couleurs printanières, les moutons qui broutent en parcourant lentement les flans de la montagne, les pottoks, plus ou moins farouches, et les vautours au-dessus de nos têtes offrent un cadre idyllique pour une détente sportive et sereine. Nous avançons sans nous presser, en prenant le temps d'admirer les tapis de pâquerettes piquetés de touffes de violettes timides et rares. Les asphodèles dressent leurs longues hampes et offrent leurs grappes de fleurs blanches aux insectes butineurs et de multiples ruisselets sont retenus parfois dans un méplat en un petit marécage où éclore bientôt des myriades de têtards de leurs œufs gélatineux, petites virgules sombres et mouvantes, sur fond de mousses vertes ou rousses.

Nous devisons par petits groupes, passons de l'un à l'autre, échangeant les nouvelles depuis la dernière balade faite en commun. Nous faisons connaissance avec les nouvelles recrues et les garçons courent et chahutent, tandis que les filles discutent en marchant. Le Monhoa, aux consonances tahitiennes, n'est pas très haut ni très escarpé, d'autant que nous avons pu garer les voitures à une altitude suffisante pour ne pas avoir un dénivelé trop important à parcourir à pied. Il fait face à l'Adarza, dont l'ascension a été programmée, puis reportée trois fois ce mois d'avril, en raison du mauvais temps. De petits tas de neige subsistent par endroits, dans les creux à l'abri des touffes d'herbe, face au nord, et font la joie des enfants. Au sommet, ils réussissent même à confectionner un mini bonhomme de neige et se bombardent avec le reste, prenant sans crainte les boules glacées directement à main nue. Nous partageons nos victuailles et faisons un goûter plantureux, avant de retourner en faisant une boucle pour éviter de simplement rebrousser chemin.

Nous traversons un chaos de grands rochers moussus sur une pente garnie de chênes aux branches basses qu'il nous faut écarter pour nous frayer un passage, en manquant de nous tordre la cheville sur le sol inégal et glissant recouvert d'un épais tapis de feuilles mortes brunes de plusieurs automnes, craquantes et sèches sur le dessus, mais en pleine décomposition et humides au-dessous. Lorsque nous arrivons en vue des voitures qui nous

surplombent légèrement, la pluie recommence à tomber en gouttes éparées : il était temps ! Nous nous retrouvons à Saint Etienne de Baigorri autour d'un chocolat chaud fumant accompagné d'un délicieux gâteau basque, à la croûte légèrement craquante et la crème onctueuse et parfumée à souhait pour clore l'après-midi, tandis que la pluie tambourine sur la place, interrompant la partie de rebot des villageois au fronton. »

Vivre à Urdos (6 mai 2001) (Version intégrale)

Décidément, nous n'arrivons pas à faire l'ascension de l'Adartza. Depuis que nous l'avons programmée, début mars, nous avons eu systématiquement la pluie, et aujourd'hui n'a pas fait exception. Nous sommes partis tard, espérant contre toute évidence que le ciel se dégagerait. A l'arrivée au col où nous avons garé les voitures pour accéder le mardi précédent, 1^{er} mai, au Monhoa, une pluie fine et persistante émane d'une couche nuageuse épaisse et stable qui enfouit les hauteurs montagneuses dans un cocon ouaté au sein duquel il est impossible de s'orienter à vue. Il est déjà une heure et demie. Nous pique-niquons dans le coffre du monospace de Rose et Pierre, abrités par la porte ouverte en auvent au-dessus des têtes, plutôt frigorifiés mais de bonne humeur. Seuls les irréductibles sont là : cinq adultes, fermement décidés à profiter de cette après-midi de grand air coûte que coûte.

Rassasiés et réchauffés par le thé brûlant au miel dont je me suis munie comme d'habitude, nous redescendons en voiture jusqu'au village d'Urdos que Pierre a prospecté récemment lors d'une journée en solitaire consacrée à la pêche à la truite dans son petit torrent.

Le village comptait autrefois cinq familles de paysans, il n'en comporte plus que trois. L'église, minuscule, du XVII^{ème} siècle, appartient à l'actuelle propriétaire du "château", vaste bâtisse aux fenêtres à meneaux aménagée en gîte rural. Elle avait été construite par le châtelain afin d'y marier sa fille. Son clocher-fronton exhibe une superbe cloche de belle dimension dont la corde nouée à l'extrémité qui pend au-dessus de nos têtes dans le porche est une invitation à la tirer. Elle ne résonne qu'une fois par jour, pour les douze coups de midi. L'intérieur en est douillet, avec ses deux galeries superposées garnies de balustrades en bois tourné et son plafond de lattes brunes assorties. Je regrette juste que le ciel du chœur ait été peint en bleu clair qui détone avec la nef aux couleurs chaudes.

Les autres maisons de facture typique basque sont datées du XVIII^{ème} siècle. Ce village est le point de départ de plusieurs balades répertoriées sur un panneau, en direction de Saint Etienne de Baigorri, de Bidarray, des crêtes d'Iparla, chemins soigneusement balisés mais malheureusement mal entretenus. Celui que nous choisissons pour sa courte durée, vu l'heure avancée, est encombré d'arbres déracinés, effondrés en travers de la pente, que nous devons contourner sur un terrain rendu très meuble en cette période de pluies exceptionnelles, à la boue rouge et glissante mal stabilisée par les courtes racines des mousses florissantes aux verts éclatants et des fougères. Nous traversons le ruisseau aux flots torrentueux sur des troncs d'arbres mal équarris, pourrissants et glissants : c'est un pont petit, mais périlleux. Nous n'avons guère envie de basculer dans cette eau sûrement glacée, qui s'écoule avec impétuosité sur un lit peu profond de grosses roches lisses et arrondies en émettant un fort bruit de fond qui s'entend de loin et envahit l'étroit vallon.

Malgré la pluie fine, qui cesse et puis reprend, la nature est parée de couleurs rutilantes. L'herbe est parsemée de fleurettes, myosotis blancs aux tiges frêles et autres fleurs discrètes, orties de belle taille aux feuilles urticantes dont nous découvrons l'inflorescence violette qui ressemble à celle de la giroflée, une magnifique hampe également violette qui soutiendrait

sans pâlir la comparaison avec une orchidée des tropiques et dont Rose soulève la corolle pour la faire photographier par Max, dans le parfum des menthes velues à feuilles arrondies. Un peu plus loin, nous sommes obligés d'abandonner le chemin qui continue de l'autre côté du ruisseau, impossible à franchir à cet endroit. Nous partons donc à flanc de colline, dérapant, passant par-dessus ou par-dessous les branches basses, contournant les obstacles, escaladant les roches instables à demi enfouies sous une végétation de sous-bois humide luxuriant. Nous passons devant les larges souches circulaires évidées de vieux châtaigniers dans une odeur entêtante de champignons et de feuilles en décomposition. Soudain, par une trouée dans les nuages, nous apercevons un pic en forme de pain de sucre, sombre, dressé vers le ciel sur fond de brouillard comme un décor en ombre chinoise, ou bien une estampe japonaise, vite ravalé par la masse mouvante informe qui gomme le relief. Derrière, nous devrions voir les crêtes d'Iparla, mais notre oeil les guette en vain, les millions de gouttes fines en suspension forment un écran dense et opaque qu'aucun souffle d'air ne vient écarter.

Nous passons une clôture de fil de fer barbelé et traversons un pré pentu dont les hautes herbes trempées mouillent le bas de nos pantalons. Une roche creusée à sa base en une grotte peu profonde en occupe le centre, telle une météorite venue du fond de l'univers s'égarer dans cet écrin de verdure. En haut nous guette un vieil homme qui se tient debout à l'abri de l'avant-toit d'une bergerie. Pierre lie conversation et bientôt le vieux, mis en confiance, se met à nous raconter sa vie, dans un français hésitant.

Il est issu d'une famille de sept enfants. Dans les familles basques, le droit d'aînesse a longtemps perduré : c'est à l'aîné que revenait la totalité du bien familial. Ce détail est important, car il a conditionné toute la vie de notre compagnon. Il alla à l'école primaire de sept à onze ans, où l'enseignement se faisait en français. Parvenu à l'âge adulte, il ne possédait rien, et il lui fallut obligatoirement chercher du travail à l'extérieur. Le service militaire lui causa un énorme traumatisme : c'était la première fois qu'il quittait sa famille, son village et le Pays Basque. Première surprise, le train. Ne sachant qu'il était équipé de toilettes, il se retint des heures durant, jusqu'à son arrivée à la caserne, où il fallut se mettre tout nu, de même que tous ses compagnons d'infortune. Quand enfin il put se soulager, il n'arrivait plus à s'arrêter !

Afin de réunir l'argent nécessaire à son mariage, il partit en Amérique faire le berger en Californie. Ce fut très dur : la chaleur était insupportable, et surtout l'isolement total, six ans durant, à garder des moutons dans la pampa.

Enfin il retourne au Pays Basque (sans avoir fait fortune) et se marie avec une fille native d'Urdos, village où il réside toujours. Il continue à faire son métier de berger et possède encore, à 75 ans, 200 brebis, traites matin et soir à la main, et dont le lait est ramassé quotidiennement par la coopérative. Une fois l'an, il en réserve un peu pour confectionner ses propres fromages qu'il mange en fin d'après-midi, avec du pain et de la confiture (de cerises noires).

Pendant quarante ans, pour arrondir ses fins de mois, il fait le contrebandier, passant à travers la montagne chevaux, mulets, troupeaux de vaches ou de moutons. Ses commanditaires profitent des différences de prix de part et d'autre de la frontière pour faire un bénéfice substantiel. Quant à lui, il n'est que passeur, mais prend tous les risques, essayant parfois des coups de feu des carabiniers ou des douaniers. Dans ces cas-là, il prenait ses jambes à son cou, forcé d'abandonner les bêtes.

Une année, 2000 animaux ont ainsi transité, dans un sens ou dans l'autre, sous sa houlette ! Il se souvient de l'époque où l'armée espagnole s'est dessaisie d'une grande partie de ses chevaux, de fort belle allure, et qu'un immense trafic s'est instauré pour les écouler au meilleur prix. Nombreux sont ainsi passés en contrebande à travers les Pyrénées.

Il connaît la montagne par coeur et continue à participer à la transhumance, convoyant ses brebis du village d'Urdoz jusqu'aux flancs des crêtes d'Iparla. Il nous raconte les conditions dans lesquelles il a construit sa bergerie. A l'époque, il n'y avait pas de large chemin empierré comme celui que nous suivons en devisant, praticable en 4x4 muni de bons pneus. Seuls de minces sentiers tracés par les bergers sillonnaient la montagne. Après avoir choisi l'emplacement du kayolar, il avait dégagé les roches alentour à l'aide d'un bâton faisant levier, qu'il avait assemblées grossièrement avec la terre en guise de mortier pour monter les murs. Puis il avait porté à dos de mule depuis le village chaque poutre et autres pièces de bois nécessaires à l'édification du toit. Tout cela avait pris un temps infini, sans parler de la peine. Il y a peu, une autre bergerie s'est construite, un peu plus bas. Il a suffi de charger un camion qui a monté tout le matériel en une fois.

Pierre a remarqué la belle moto dans la cour d'une ferme. C'est justement celle du fils, qui a suivi les traces de son père. Seulement, lui, il ne veut plus marcher autant. Pour un oui ou pour un non, il prend sa moto tout terrain qui peut l'amener partout en un rien de temps. Pierre plaisante : "C'est qu'il ne veut pas rater le match à la télé !".

Tandis que le vieil homme répond aux questions de Pierre, nous quittons la bergerie et l'escortons jusqu'au village. Malgré son âge (et le demi paquet par jour de cigarettes roulées à la main qu'il fume), il avance d'un pas long et régulier de grand marcheur. C'est un homme relativement élancé, au corps sec et nerveux, juché sur de grandes bottes de caoutchouc ; son visage tout ridé est creusé et tanné par les intempéries dont il s'abrite sous un vaste parapluie de dix ans d'âge au moins, au tissu effrangé et aux couleurs passées. Son sourire timide mais franc découvre une dentition incomplète. Parfois, il cherche ses mots ou ne comprend pas tout à fait notre langage, plus habitué à pratiquer le basque que le français.

Son mode de vie lui a donné un mode de pensée assez peu conventionnel : il avoue trouver que le basque est une langue plutôt inutile, parlée par très peu de gens. Il estime qu'elle n'est pas très belle, mais nous concède que les chants sont agréables à écouter. Il nous parle prudemment, par habitude, nous disant qu'auparavant, à Baïgorri en particulier, il n'aurait pas pu tenir un tel langage. C'est qu'il fallait faire attention devant qui on parlait, sous peine de rétorsion ! D'autre part, il ne voit plus l'intérêt de pratiquer la religion (catholique), estimant que la messe ne vaut que pour se réunir après entre amis au café !

Pierre lui demande encore quelques explications sur les sentiers alentours en vue d'organiser une prochaine balade plus prolongée et plus en altitude. Nous nous quittons, enchantés les uns des autres, lui, de s'être distrait un moment avec de nouvelles têtes, et nous, d'avoir découvert un vivant représentant d'un mode de vie très ancien.

Adarza (8 mai 2001)

Nous sommes déjà montés sur l'Adarza par temps couvert, ce qui nous a empêchés de profiter de la vue au sommet. C'est la raison pour laquelle nous y retournons. Le sujet principal de conversation est bien sûr le résultat du premier tour des élections présidentielles. Le nom de Le Pen est sur toutes les lèvres et chacun y va de son avis. Jean-Luc est le plus acharné,

membre d'ATTAC, il nous distribue des tracts pour notre édification politique. Ceux qui n'ont pas voté le regrettent et assurent qu'ils feront leur devoir au deuxième tour pour faire barrage à l'extrême droite. Des banderoles sont placardées sur la route de Cambo et aussi dans Saint Étienne de Baïgorri en pleine effervescence car c'est jour de fête basque aujourd'hui. Nous voyons des gens dresser des tentes et sortir les "grosses têtes" des camions. Le service d'ordre est également en train de se mettre en place, avec le filtrage des voitures. Christine et Jeannot y déposent Mikel et sa cousine qui préfèrent s'amuser avec leurs copains que venir prendre l'air sur la montagne avec nous.

Adarza signifie "rameau" en basque, mais c'est aussi un village des environs de Marrakech au Maroc, une région de l'Inde proche de l'Himalaya et un terme sanskrit qui se traduit par miroir, reflet, illustration... Peut-on en déduire qu'il y ait un lien entre les Basques, les Marocains et les habitants du nord de l'Inde ? Je n'irai pas jusque là, mais je souhaite bien du plaisir aux linguistes qui recherchent les origines de la langue basque.

L'Adarza, qui culmine à 1250 mètres, est un des pics qui dominent la vallée pastorale de Saint Étienne de Baïgorri, à une cinquantaine de kilomètres de l'océan. Les ruisselets qui s'en écoulent se jettent dans la Nive d'Urepel en contrebas. Alentour, nous reconnaissons les crêtes d'Iparla, l'Autza, le mont Oilandoi et sa chapelle, le Monhoa et peut-être même l'Adi bicolore du Pays Quint. La pointe caractéristique du pic d'Anie est toujours enneigée au loin. En aval s'étendent les vignobles d'Irouléguy que j'aimerais bien découvrir de la même façon que mes compagnons l'an dernier, en les parcourant à cheval et en 4x4, et en terminant par un bain vivifiant dans les eaux glacées du Bastan près de Bidarray. Ils couvrent une faible étendue mais sont les plus grands du Pays Basque Nord. Les premiers ceps de vigne ont été plantés par des religieux venus de Roncevaux au XIII^{ème} siècle qui s'étaient installés dans le prieuré d'Irouléguy, qui existe toujours.

Cette région a longtemps fait partie du royaume de Navarre, du X^{ème} au début du XVI^{ème} siècle (1512 très exactement, date à laquelle la Navarre fut partagée entre la France et l'Espagne), dont on en reconnaît le style en regardant les pierres taillées, les linteaux gravés et les balcons de bois qui ornent les belles maisons basques. L'arche "romaine" du sommet nous intrigue. Seule debout parmi un monceau de décombres, elle semble défier le temps, avec ses pierres juxtaposées sans aucun liant ni ciment, choisies pour leurs formes aplaties, mais apparemment non retaillées, disposées en arc plein cintre. J'imagine qu'il s'agissait du portail d'une chapelle ou d'un temple, mais pour le moment je n'en ai trouvé aucune mention nulle part. Quant à sa datation, elle ne peut être qu'hypothétique, puisque le pont dit "romain" de Saint Étienne de Baïgorri remonte seulement à 1661. Par contre, l'église Saint Étienne qui a donné son nom au village a été fondée au XI^{ème} siècle, de même que le château d'Etxauz qui a hébergé, entre autres, Bertrand d'Etxauz, évêque de Bayonne lors des procès en sorcellerie, Grand Aumônier de France et Confident de Louis XIII ("roi de France et de Navarre" entre 1610 et 1643). Comme les guerres de religion (XVI^{ème} siècle) ont fait rage, ici comme ailleurs, puisque le château a été brûlé à cette occasion, il est possible que les protestants aient voulu créer un lieu de culte isolé...

Peu importe après tout. Cette arche est magnifique, et disposée idéalement sur le sommet d'où nous avons aujourd'hui une vue panoramique. Il fait beau, mais un vent frais balaie les cimes comme pour nous rappeler que nous ne sommes encore qu'à la fin avril. Nous redescendons un peu pour trouver un endroit moins exposé où déjeuner, puis certains s'endorment sans prendre garde au soleil de printemps qui brûle leur visage insensiblement. Les nuages reviennent peu à peu, et nous suivons leurs ombres mouvantes qui défilent rapidement sur

l'herbe rase des pâturages. Les vautours fauves, profitant de ces ascendances, passent à proximité, étalant largement leurs ailes qui peuvent atteindre 2,80 mètres d'envergure. C'est toujours un plaisir de les voir voler, dans un silence trompeur, car il ne signifie pas le calme, mais le guet, et nous voyons leur petite tête se diriger de droite et de gauche, en quête d'un animal blessé ou mort.

D'ailleurs, nous avons vu en montant un groupe de chèvres dont l'une se laissait approcher sans bouger, étendue parmi les rochers, et Pierre a craint, un moment, qu'elle n'ait une patte cassée, jusqu'à ce qu'elle se décide à partir, apparemment indemne. Il faut dire que, tout comme les pottoks, les chèvres des Pyrénées sont à moitié sauvages et ne sont rentrées à la bergerie que lors de la période de mise bas pour permettre la vente des agneaux. Ces chèvres sont de nos jours l'objet d'attentions particulières de l'INRA car elles présentent un intérêt génétique certain (l'INRA a entrepris une analyse génétique du "polymorphisme des caséines" dans cette population). D'une part, elles se différencient profondément des autres races françaises par leur origine ibérique et leur population non standardisée qui comporte de multiples variantes géographiques, ce qui confirme l'ancienneté de leur localisation. D'autre part, elles sont remarquables pour leur rusticité et leur adaptation à l'élevage en montagne dans des conditions difficiles, supportant très bien l'humidité et les longs déplacements. Leur effectif a fortement régressé ces 50 dernières années, ce qui a nécessité la mise en place d'un programme de sauvegarde par le Conservatoire du Patrimoine Biologique de Midi-Pyrénées et le Conservatoire des Races d'Aquitaine. Cette race intéresse actuellement beaucoup une nouvelle génération d'éleveurs et son avenir d'animal de rente, traite pour la fabrication de fromages typés, semble assuré.

Lorsque nous redescendons, l'espace s'emplit du crissement des grillons, signe de chaleur et d'un été pourtant loin, et du gazouillis des oiseaux en pleine période de nidification. Je vois dans l'herbe de grandes plumes de vautour, ainsi que du duvet qui doit également provenir de ces grands rapaces. La prochaine fois, il faudra penser à emporter les jumelles pour guetter la présence des jeunes dans les nids situés à flanc de falaise, depuis les crêtes d'Iparla par exemple. Étant donné qu'il s'agit d'une espèce protégée, ceux-ci se multiplient sans aucun prédateur et s'alimentent en partie grâce aux aires de nourrissage où des hommes viennent répandre des carcasses peu ragoûtantes à leur attention.

Nous arrivons au milieu d'une foule passablement imbibée et fatiguée à Saint Étienne de Baigorri. Les voitures sont garées partout, des prés ont été transformés en parking pour l'occasion, et nous nous garons tant bien que mal en plein centre pour chercher les deux jeunes dans ce chaos bruyant. Une banda passe, au son des gaïtas criardes : je suis fatiguée et j'ai du mal à supporter cette animation. Richard rencontre des têtes connues et bavarde, tandis que Jeannot et Christine découvrent que les cousins se sont séparés dès le matin et ne se sont plus revus - tu parles d'un chaperon ! -. Désespérant d'atteindre les comptoirs pour prendre une bière, nous nous décidons à partir, les laissant à la recherche de leur jolie nièce...

Iparla (24 mai 2001)

Ce plafond nuageux ne va donc jamais partir ? Nous avons déjà failli nous perdre à deux reprises, lorsque nous étions sur l'Adarza, il y a dix jours et également sur les monts Gorramakil et Gorramendi dimanche dernier. Aujourd'hui, jour de l'Ascension, nous avons décidé de marcher depuis Bidarray jusqu'à Saint Etienne de Baigorri en passant par les crêtes d'Iparla. Il paraît que c'est la plus belle balade des Pyrénées dans le coin, mais encore faut-il qu'il y ait de la vue !

Sur le parking du fronton, dans la partie haute de Bidarray, nous nous comptons : il y a deux défections et deux nouvelles recrues, nous formons donc un petit groupe de dix bons marcheurs amoureux de la montagne. Chacun s'équipe, se charge du sac à dos, et c'est parti !

Le démarrage est rude. Finalement, ce n'est pas si mal que le ciel soit couvert. Il faut monter quasiment la valeur d'une Rhune (soit environ 900 mètres de dénivelé) pour atteindre les crêtes, et ce n'est pas une mince affaire ! Très vite, nous sommes tous en sueur, et retirons pulls et sweat-shirts, malgré le passage dans des sous-bois à l'ombre légère et fraîche. Nous nous ménageons des haltes reconstituantes, nous désaltérons et partageons des barres de céréales, fruits secs ou autres aliments riches en sucres. Pour le souffle, pas de problème : nous devisons et chantons un répertoire très varié de chansons tout en grim pant. C'est Alain le meilleur : grâce à sa mémoire, à son goût pour la musique, ... et à sa pratique assidue des boîtes de nuit..., il connaît par coeur l'intégralité des textes des chansons de tout style, c'est époustouflant !

Le soleil donne des coups de projecteur sur la vallée au travers de déchirures intermittentes d'un bleu voilé, disque d'une luminosité pâle, dont les rayons printaniers nous réchauffent brusquement, et nous obligent à chausser les lunettes protectrices. Chaque brin d'herbe brille des mille éclats projetés par les gouttelettes de rosée suspendues tout du long. Les bruyères en tapis doucement bourrelé laissent pointer leurs minuscules fleurettes blanches, surmontées de tiges souples ornées de clochettes rose-mauve aux teintes vives dont j'ignore le nom. Puis les cumulus redescendent, bloqués contre le flanc abrupt des crêtes, qu'ils tentent de franchir en rampant vers nous, pour nous envelopper d'une chape humide.

Les grillons des prés envahissent l'air de leurs crissements, les oiseaux vocalisent dans les bois, le paysage est très varié et nous ne nous lassons pas de l'admirer. A un embranchement, fatigués de monter, nous nous trompons (presque) volontairement de chemin pour continuer à mi-pente sur un sentier quasiment à l'horizontale. Mais Max, toujours en tête pour nous photographier de face et non de dos, a pris, lui, consciencieusement le GR10. Pendant plus d'une demi-heure, nous le perdons de vue et Rose s'inquiète. Elle monte avec Christine jusqu'aux crêtes où il nous attend depuis un bon moment, interloqué de ne pas nous voir arriver. Le groupe reconstitué, nous nous arrêtons un peu plus loin pour pique niquer. C'est là que nous réalisons que nous sommes sur un vrai boulevard, que dis-je, les Champs Elysées ! Un vrai défilé de promeneurs passe devant nous et nous salue. Nous parlons avec un jeune Belge qui marche, avec ses 20 kilos sur le dos, depuis la côte atlantique. Il compte ensuite faire du stop pour atteindre l'Andorre, d'où il reprendra le sentier à pied jusqu'à la Méditerranée : un sacré périple pour un mois de vacances en solitaire ! Cela le change du plat pays ! Christine reconnaît tout d'un coup une vieille connaissance et échange joyeusement les dernières nouvelles. J'ai la surprise de voir moi-même une tête connue, institutrice à la retraite qui s'est occupée de mes enfants. Alain retrouve également deux de ses élèves, des dames âgées toutes étonnées de voir leur maître-nageur évoluer en haut de la montagne.

Sortis du néant et attirés par les odeurs de nourriture, les insectes nous entourent d'un bourdonnement continu, abeilles, mouches et autres guêpes, sans pour autant nous déconcentrer dans le déballage de nos victuailles.

Délestés d'un bon poids, l'humeur égayée par le vin rosé de Richard et le vin rouge de Jeannot, le nougat de Rose et le chocolat de Christine, nous reprenons la marche en longeant au plus près la falaise. Des chèvres sont perchées sur les aspérités d'une barre rocheuse irrégulière, perpendiculaire à la nôtre, qui dégringole en pente raide. Peu enclines à se laisser

déranger par tous ces humains et sûres de leur refuge inaccessible, elles dominent un petit troupeau de moutons dans le vallon, flocons blancs sur fond vert réunis dans une enceinte circulaire. Les vautours profitent de la vue qui se dégage pour surveiller leur territoire en planant en courbes ascendantes ou descendantes. J'admire leurs plumes du dessus, brun clair moucheté de sombre, les rémiges largement écartées pour stabiliser le vol et la tête mobile, toujours aux aguets. Un oiseau de proie plus petit, peut-être un faucon, se laisse tomber comme une pierre et redresse au dernier moment son vol, sans doute avec un mulot ou un levraut dans les serres.

Loin du précipice, les pottoks broutent, juments avec leurs poulains de l'année dressés sur leurs pattes frêles qu'elles câlinent à larges coups de langue. Les grillons se sont tus. Est-ce l'heure de la sieste, ou bien avons-nous dépassé l'altitude à laquelle ils subsistent ? Il est vrai que nous constatons par paliers les changements de végétation, auxquels doivent correspondre également des différences dans la faune. Sur les crêtes, seules des plantes courtes aux formes arrondies subsistent, alors qu'au fur et à mesure que nous descendons dans des vallons, nous voyons les buissons croître et les arbres s'épanouir. Le mois de mai nous offre le plaisir d'admirer des myriades de fleurs, petites ou grandes, de toutes les couleurs, qui sont un enchantement pour les yeux. Enfin le soleil réussit à vaincre l'humidité ambiante, et nous nous étalons dans les herbes douces et tièdes où nous aimerions nous abandonner aux bras de Morphée. Las ! Une passante nous indique complaisamment que nous n'avons parcouru que la moitié du chemin. Il est bientôt deux heures de l'après-midi, et d'après elle, il nous reste encore quatre bonnes heures de marche ! Alain s'affole. Exceptionnellement, il a décidé de proposer ses cours un jour férié : il doit être rentré de bonne heure pour travailler. Allez ! Tout le monde debout ! Comme nous faisons un aller simple, tout le monde doit suivre pour rejoindre les deux voitures laissées avant le départ à Saint Etienne de Baigorri pour nous éviter de revenir en stop à Bidarray, ou bien d'être obligés d'effectuer une boucle, bien trop longue pour une seule journée. J'ai du mal à me relever et j'espère bien que la dame d'un certain âge qui nous renseignait a surévalué la durée. Elle prétend que nous avons de nouveau une côte à monter aussi raide et aussi longue que celle qui nous a mené jusqu'aux crêtes. Cela nous paraît peu vraisemblable, mais nous verrons bien.

Tout en avançant d'un bon pas, sans oublier d'admirer le paysage, nous discutons ferme. Je raconte à Pierre, qui veut y aller, notre séjour à Enciso dans la Rioja en Espagne, où nous avons observé des traces de pas de dinosaures. Je demande à Richard s'il connaît la date de l'apparition des plantes à fleurs. C'est alors qu'il nous raconte l'une des théories sur la disparition de ces reptiles géants. A l'époque où ils faisaient trembler le sol sous leur poids gigantesque, la Nature a inventé une nouvelle façon de se reproduire, parallèlement d'ailleurs, chez les plantes et chez les animaux. Elle a créé les plantes à fleurs d'une part, et les mammifères d'autre part. D'après Richard, qui se base sur des lectures savantes, les dinosaures (de même qu'une quantité d'autres herbivores) n'auraient pas été capables de s'adapter à cette nouvelle source alimentaire qui commençait à envahir la Terre et à supplanter les autres végétaux moins efficaces. Empoisonnés par ces suc étrangers, ou plus simplement affamés par la raréfaction de leur nourriture habituelle, ils se seraient ainsi peu à peu éteints, entraînant dans leur disparition les carnivores qui dépendaient d'eux pour vivre.

Bien sûr, cette théorie est moins spectaculaire que celle de la pluie de météorites qui aurait plongé la Terre dans une obscurité profonde, les poussières en suspension dans les airs faisant obstacle au passage des rayons lumineux. Par suite, les réactions chlorophylliennes des plantes vertes en auraient été inhibées, et donc le processus de création permanente d'oxygène

ainsi que le développement de la base de la chaîne alimentaire. D'autre part la température au sol serait descendue de plusieurs degrés, tuant ainsi nombre d'espèces végétales et animales.

Peut-être que les deux théories sont exactes et que l'effet conjugué de ces deux catastrophes naturelles a effectivement eu raison d'une bonne partie des êtres vivants sur terre et dans les mers. Cela, je l'ignore et peut-être l'ignorerons-nous toujours. Il y a eu ainsi plusieurs épisodes de disparitions en masse d'espèces vivantes, celle des dinosaures étant la plus connue du grand public, mais la Terre a toujours su imaginer d'autres formes de vie capables de s'adapter aux conditions nouvelles imposées par l'univers immense.

Après notre halte trop brève et la montée annoncée, que nous trouvons difficile en ces heures chaudes de début d'après-midi, mais moins longue que prévue, nous amorçons la longue descente. Je ne suis pas tranquille : les muscles de mes cuisses tremblent et mes genoux me semblent peu sûrs. Nous évoluons dans un sentier raviné, à la poussière ocre glissante parsemée de gros cailloux instables. Ce n'est pas mieux de marcher à côté, dans l'herbe amassée en touffes irrégulières et mobiles sous le pied qui se tord. Heureusement que j'ai les bâtons pour m'aider. Finalement, c'est plus dur de descendre que de monter, surtout avec la fatigue dans les jambes. De temps à autre, je me retourne pour admirer la chaîne montagneuse qui s'éloigne progressivement. Une ombre géante m'effleure rapidement. Est-ce un archéoptéryx, ce grand reptile volant aux os creux, ancêtre de nos contemporains les oiseaux ? Je lève la tête : à quelques mètres à peine, un vautour à l'envergure imposante passe en silence par dessus un escarpement rocheux.

Les grillons ont repris leur concert : j'ai l'impression d'être en plein été. Notre peau découverte commence à rougir sous le soleil étincelant dans un ciel débarrassé de tout nuage. Les hirondelles fendent l'air à la poursuite des insectes, virevoltant brusquement pour les saisir au vol. Leurs cris aigus percent l'air transparent, moins bruyants cependant que ceux de leurs congénères du Sud-Est de la France. Nous atteignons le bocage, griffés par les buissons épineux des ajoncs au jaune étincelant, et longeons dans un sous-bois un muret fruste formé de pierres sèches superposées que surmonte un amoncellement de branches tordues maladroitement disposées en équilibre instable. Le temps de s'orienter, et nous retrouvons les voitures où sont remisées au frais dans une glacière deux bonnes bouteilles d'un cidre rafraîchissant et un délicieux gâteau aux pommes onctueux confectionné par Rose.

Nous revenons à Bidarray récupérer les autres voitures ; les plus pressés s'en vont, tandis que nous restons à cinq. Nous dépensons ce qui nous reste d'énergie à faire une partie de pelote contre le grand fronton rose, ou du moins, à essayer, car seul Pierre en est adepte. Nous autres, joueurs de tennis, avons des difficultés à nous adapter à la dureté de la balle, la lourdeur de la raquette en bois, et surtout à sa dimension, inférieure à celle de tennis, ce qui fait que je rate le plus souvent la balle ou ne la touche que du bout de la pala ... Nous terminons la journée dans le restaurant de la place autour d'une superbe omelette baveuse et d'une salade de crudités plantureuse, assortie d'un bon verre de bière !

Une semaine après, nous changeons totalement de cadre et d'activité pour découvrir à VTT les Bardenas en Espagne.

Bardenas (2-3-4 Juin 2001)

J'ai l'impression d'avoir passé trois jours hors du temps, de m'être évadée du quotidien pendant ce week-end de Pentecôte. J'en suis revenue bronzée, régénérée, les compteurs remis à zéro et pleine d'élan pour me replonger dans la réalité.

L'aube est encore grise et le ciel couvert laisse présager la pluie lorsque nous nous regroupons au rond-point pour le départ. Il y a sept voitures, dix neuf vélos, six adolescents de seize - dix sept ans - dont une fille - , deux jeunes de treize ans, quatre femmes et sept hommes. Nous prenons l'autoroute de Pampelune que nous avons suivie un mois et demi plus tôt. J'ai encore le souvenir vivace de ces champs vert clair et vert foncé qui ondulaient jusqu'à l'horizon. Le paysage est devenu méconnaissable. Le soleil a fait son ouvrage et la terre a pris les teintes blondes et brunes de l'été. Des tracteurs finissent de moissonner les céréales, coupées au tiers de leurs tiges dressées raides vers l'azur. Certains champs sont déjà labourés, prêts pour le prochain ensemencement. La haie de genêts en fleurs qui sépare les voies embaume et leur odeur suave pénètre à l'intérieur des voitures qui foncent toutes vitres fermées vers leur destination.

Pierre, qui a pris l'initiative d'organiser cette virée, voyage sans carte routière d'Espagne car il est déjà venu à plusieurs reprises dans les Bardenas pour y faire du V.T.T. Résultat, il poursuit son chemin après Arguedas en direction de Tudela, sans voir qu'une partie du groupe s'arrête pour s'approvisionner en pain, et il rate la bifurcation, très mal indiquée il est vrai. Nous l'attendons vainement dans des effluves de taureaux qui paissent non loin de là, examinant les chardons et autres fleurettes et profitant du soleil tempéré par une petite brise au milieu d'un pépiement continu d'oiseaux nichés dans les herbes et les buissons du bord de route. Après concertation, nous décidons de gagner le monastère de Yugo pour y déposer les bagages et nous changer, et il finit par nous y rejoindre tandis que Laurent, qui l'a suivi, est resté au départ de la piste cyclable pour nous récupérer au cas où nous nous y serions rendus.

Après tous ces contretemps, subis dans la bonne humeur car rien ne nous presse et nous nous sentons en vacances et heureux d'être ensemble, nous sommes enfin à pied d'œuvre en début d'après-midi et commençons à découvrir ce site très particulier de la Navarre. Je pensais qu'il s'agissait d'une région désertique. En fait, il n'en est rien. Grâce à l'irrigation (l'eau provient du lac de retenue de Yesa, je crois, qui est acheminée par des canalisations souterraines, et elle est également pompée dans des puits qui collectent les eaux pluviales), les vingt deux communes qui possèdent et gèrent cette région suivant d'antiques coutumes cultivent le blé, le maïs, ainsi que des cultures maraîchères (tomates et autres).

Nous nous enfonçons en voiture sur le plateau par des pistes caillouteuses et poussiéreuses, et passons devant des sentinelles armées qui nous dévisagent et veillent à ce que nous ne pénétrions pas dans l'enceinte des zones militaires interdites au public. Nous atteignons après quelques tâtonnements un point central reconnaissable à son immense et superbe cheminée de fée et pique niquons frugalement, debout près des voitures, avant de pénétrer plus avant en vélo, roulant sur le plat puis gravissant peu à peu les pentes d'un massif coloré.

Nous découvrons en progressant sur des chemins chaotiques des fermes pauvres et rudimentaires fondues dans le paysage et invisibles de loin. De même que dans la vaste plaine de l'Ebre, la moisson du plateau est en cours et une moissonneuse récolte les grains dans un grand nuage de poussière qui s'élève à plusieurs mètres de hauteur. La luminosité nous aveugle, malgré les lunettes de soleil, et les couleurs estivales dures blessent nos yeux

habitué à la palette printanière apaisante composée de toutes les nuances de verts du Pays Basque. En chemin, deux vélos crèvent, et il faut attendre que nos spécialistes effectuent les réparations. Dans le calme revenu, nous écoutons le bruit particulier des épis de blé qui émettent un crissement continu : c'est le vent qui remue les tiges sèches, raides et serrées, de couleur paille, dont le frottement les unes contre les autres s'apparente à celui de l'archet des grillons ou cigales de l'été sur leur mandibule. Jean-Paul sort à pied de la piste pour partir à la découverte de nouvelles fleurs ou graminées qu'il photographie pour enrichir sa collection botanique. L'une des graminées m'amuse : ses graines sont entourées d'une gousse pointue ouverte et d'un toupet laineux qui fait penser à une tête d'oiseau au long bec ouvert. La campagne embaume le thym et le romarin. De temps à autre, une ou deux voitures passent en soulevant haut la poussière qui s'étire ensuite en écharpe sur le côté, dissipée par le vent dans l'air frais. Le soleil tape et nous profitons de la halte pour ajouter une couche d'écran total sur nos peaux fragiles.

L'horizon est fermé de tous côtés par des barrières rocheuses, de vastes blocs ou des cheminées de fée, dont les strates et stries de couleurs diverses à dominante chaude, qui varient du jaune au gris en passant par le rouge et le brun, déploient l'éventail des sédiments accumulés sur des millions d'années. Autrefois l'océan occupait l'emplacement actuel de la vallée de l'Ebre et des sédiments se sont accumulés sur le fond marin. Puis la mer s'est retirée, sans doute sous l'action conjuguée de changements climatiques et de mouvements de la croûte terrestre (tectonique des plaques). Ce phénomène s'est répété à plusieurs reprises, ce qui explique la diversité des couleurs et épaisseurs des couches de roches. Une strate dure plus récente protège mal les anciennes qui s'effritent peu à peu au-dessous d'elle, usées par l'érosion des pluies, des vents, de la chaleur et du froid. Des équilibres instables et précaires s'instaurent, peu à peu détruits, et nous voyons à la base des monticules des portions brisées de la croûte du gâteau qui s'écroule.

Pierre s'élance avec Laurent et les jeunes à l'assaut d'une falaise en pente relativement douce. Nous roulons un moment sur un plateau surélevé à la végétation en broussaille avant de coucher les vélos derrière des buissons et escalader le dernier tronçon à pied à la suite de Jean-Paul. Nous foulons le thym odorant, effleurons le romarin et des buissons aux senteurs inconnues, peut-être de la myrte, écoutons les oiseaux qui gazouillent et le crissement des grillons qui se taisent tour à tour, dérangés par le bruit de nos pas et notre respiration essoufflée, tout en suivant du regard le vol hésitant de papillons multicolores. L'effort est récompensé par la vue majestueuse que nous admirons en longeant la falaise vertigineuse tout le long du sommet tabulaire. Un mouvement tire un cri de Richard : "Un renard, regardez, un renard !" Celui-ci dévale la pente quasi verticale en suivant une des rainures creusées par les précipitations, disparaît sous un rocher, reparaît un peu plus bas, puis échappe à nos regards. Il a la taille d'un grand chat, le pelage gris et la longue queue fournie, et se joue des cailloux qui roulent sous ses pattes et n'ont pas le temps de le déséquilibrer tant il va vite et semble voler au ras du sol. C'est peut-être aussi bien un fennec, mais nous sommes trop loin et il se déplace trop rapidement pour que nous puissions en être sûrs.

Après avoir rejoint les autres qui nous attendent en bas, nous poursuivons notre prospection et cherchons à atteindre un autre escarpement. Comme aucun sentier ne semble y mener directement, nous passons à travers champs, moitié roulant, moitié poussant notre vélo qui s'accroche aux céréales ou aux herbes et rebondit sur la terre modelée en grosses mottes grossières qui n'ont pas empêché les graines de germer. Nous atteignons de nouveau le bord d'une falaise abrupte et je regarde avec horreur et détachement des fous qui s'amusent à la dévaler jusqu'en bas en suivant une sente étroite et sinueuse. Si les roues dérangent, c'est la

chute assurée, sur plusieurs dizaines de mètres, d'un côté ou de l'autre. Si les freins cèdent, je n'ose même pas imaginer les conséquences. Nous partageons nougat et autres friandises tout en faisant des commentaires. Après la halte, Pierre s'exclame : "Alors, on y va ?" et se dirige vers le point de départ du "toboggan". Les adolescents s'élancent avec enthousiasme, de même que le VTTiste confirmé, Laurent, qui a tout l'équipement nécessaire, depuis la tenue vestimentaire jusqu'au vélo, en passant par le casque et la silhouette profilée. Christine et moi exhortons nos rejetons Cédric et Mikel à ne pas suivre l'exemple de leurs aînés et les regardons s'élancer dans le vide avec inquiétude ; des images d'accident défilent à toute allure dans ma tête et j'imagine Cédric tombant dans une chute inexorable. Heureusement, aucune de nos prévisions pessimistes ne se réalise et, soulagées, nous constatons qu'ils sont arrivés tous deux sans encombre au bas de la falaise. Les autres suivent avec beaucoup plus de prudence, commençant à pied (mais la piste poussiéreuse est sacrément glissante et la chaussure dérape) en tenant le vélo, tous freins serrés, puis terminant, pour les plus courageux, à vélo, après le passage difficile du départ ou seulement sur le dernier tiers. Christine confie généreusement son vélo à Pierre et descend en assurant chaque pas avec précaution. Sylvie n'a pas de freins et doit progresser en tenant son vélo perpendiculairement à la pente.

Après ces émotions, nous prenons des chemins plus horizontaux. Le plateau, qui semble uniforme vu de loin, se déchire par endroit et des crevasses plus ou moins profondes apparaissent, qui reproduisent à plus petite échelle et en sens inverse le relief qui nous entoure. Leur formation est due probablement à l'effet conjugué de deux facteurs. D'après Jean-Paul, il s'agit d'un sol globalement constitué de marnes qui se comportent en roches dans un sol compact et en profondeur, mais ont tendance à se désagréger au contact de l'eau et de l'air. Les quelques petits ruisseaux qui parcourent la région, filets d'eau à peine visibles, circulant plus souvent sous la terre qu'à l'air libre forment de mini canyons que nous nous amusons à parcourir, jusqu'à ce que nous rencontrions un mur de roche plus dure qui fait barrage et nous oblige à retourner à l'étage au-dessus. La sécheresse a tari de nombreux cours d'eau, qui se sont évaporés en laissant une croûte blanche de sels, ou une surface de terre sèche et craquelée qui cède sous notre poids et glisse sur la boue du dessous. Plusieurs s'y laissent prendre et dérapent en s'enfonçant sous nos rires, maculant de boue roues et chaussures. Parfois, sans écoulement d'eau, la terre s'effondre sur elle-même, comme désintégrée mystérieusement, et s'affaisse en un bassin en perpétuel devenir, les bords friables à demi éboulés prêts à disparaître à leur tour. J'imagine que les paysans doivent être très prudents avec un sol aussi peu fiable et que certains doivent voir leurs champs diminuer de surface d'une année sur l'autre. Des hectares entiers sont ainsi transformés en gruyère, et il doit falloir une grosse habitude pour conduire le tracteur sans risquer de verser dans un trou nouvellement formé.

Nous terminons la randonnée de la première journée vers les sept heures du soir et nous dirigeons en voiture vers Arguedas, où nous espérons trouver des provisions pour le lendemain. Nous nous entendons avec le boulanger pour qu'il nous réserve du pain pour le lendemain dimanche (il sera ouvert dès sept heures du matin), mais nous cherchons vainement une épicerie ouverte. Un homme d'un certain âge se démène pour nous contenter, sonne chez la propriétaire malgré les volets fermés, demande aux personnes attablées à la terrasse d'un bar sur la petite placette du village. Peine perdue ! Il faudra nous contenter de ce que nous avons amené de France.

Nous dînons au monastère et nous couchons dans les chambres où nous nous sommes répartis un peu laborieusement. Très rapidement, je m'aperçois que je ne vais pas pouvoir dormir :

Richard commence à ronfler, je le fais changer de côté et le bruit cesse. Mais Philippe prend le relais dans un vrombissement sonore, et il résiste hargneusement à mes efforts pour le faire taire : il n'accepte pas d'être dérangé dans son sommeil et ne comprend pas que je lui demande de changer de position dans son lit. Je me lève et Jean-Louis me suit, emportant les deux matelas hors de la chambre dans le couloir. Dans un renforcement protégé d'un rideau où sont stockés des matelas d'appoint, Jean-Louis avance le pied et tête, pour voir si nous pouvons nous y mettre. Une protestation bruyante s'en élève : la place est prise, et nous venons de réveiller, un peu brutalement, son occupant ! Nous nous installons donc à l'autre bout du bâtiment par terre dans le couloir et je me bats pendant une demi-heure avec le volet rétif derrière la moustiquaire, que je laisse finalement ouvert, en désespoir de cause, bloqué par une barre de bois pour éviter que le vent ne le fasse claquer. La lune est presque pleine, le ciel limpide, et je mets longtemps à trouver un sommeil agité, mal installée sur mon matelas penché, à cheval sur celui de Jean-Louis dans cet espace trop étroit.

Quand l'agitation reprend au petit matin, je me lève et Jean-Louis me ramène mon matelas à la chambre avant de se recoucher dans le couloir pour glaner un peu plus de repos. Il me faut plus d'une demi-heure pour émerger de ma torpeur et de mon état semi comateux. En plus, le courant est coupé et l'eau, qui doit être pompée, est également coupée. Nous partons faire une petite marche dans le vent frais pour me remettre d'aplomb et patienter tandis que le petit déjeuner se fait à l'aide de bouteilles d'eau minérale. Enfin, je peux prendre mon thé et les délicieuses (mais grasses) tranches de pain perdu et nous partons, avec beaucoup de retard, pour une nouvelle randonnée à vélo à la découverte des Bardenas.

Pierre nous amène en voiture dans un endroit proche d'une ruine de château édifié tout en haut d'une butte. De même que la veille, l'absence de cartes exactes de la région nous oblige à maints détours avant de trouver enfin un point de départ convenable pour nous éviter des trajets inutiles à vélo (afin de ménager nos corps déjà endoloris par la journée précédente). Une partie du sentier est recouverte d'une pellicule de poussière sur de la terre battue qui nous donne l'impression de rouler dans de la soie. Malheureusement, ce n'est que temporaire et les cailloux reprennent vite le dessus. Pierre nous raconte l'histoire de ce château. En fait, il se constitue principalement d'une tour dont la base est creusée dans le roc pour former une sorte de cave, d'où l'on peut passer à l'étage supérieur par un trou au coin du plafond. Sans doute y avait-il à l'origine une échelle. L'histoire raconte qu'une reine a été enfermée dans le sous-sol pour une raison que nous ignorons et a été surveillée par un garde qui ne devait lui donner que la nourriture strictement nécessaire afin de la maintenir en vie. Elle subsista ainsi des années durant. Nous escaladons avec quelque peine les roches pour visiter le site d'où l'on a une vue panoramique dont ladite reine n'a certainement pas pu profiter.

Il est l'heure de déjeuner. Nous retournons sur nos pas car nous avons repéré un arbre à l'ombre fort sympathique du style pin parasol, mais au tronc plus torturé et aux bouquets d'aiguilles courtes et douces. Nous partageons nos victuailles et nous étendons pour une sieste (trop courte) tandis que les jeunes reprennent le vélo pour s'amuser sur les bosses un peu plus loin. Nous contournons la montagne au fort pour traverser le plateau suivant et atteindre la barrière rocheuse qui nous fait face. Nous devons nous résigner à admettre que le plus court chemin n'est pas la ligne droite. Tout le centre est occupé par ces crevasses qui forment un vrai labyrinthe et sont impraticables à vélo. Nous empruntons par conséquent un sentier qui les contourne en prenant le large à tel point que nous craignons de ne jamais pouvoir atteindre notre but. Nous voyons en ligne de mire la grande cheminée de fée isolée de la veille, bien visible, même de loin, et réussissons à obliquer enfin en passant partiellement à travers champs pour gravir cette nouvelle montagne. Elle est superbe, veinée horizontalement de

stries colorées et sillonnée de rigoles verticales creusées par les pluies, recouverte d'un chapeau plat de couleur grise plus ou moins penché suivant la stabilité des strates inférieures. Arrivés en haut, nous longeons la ligne de crête dans des bouffées d'odeurs méditerranéennes que j'aspire à pleins poumons. Les petits lapins de garenne doivent être un régal parfumé pour les renards du désert ... Nous faisons un détour pour voir le point de vue en surplomb de l'à-pic et poursuivons notre route au jugé afin de rejoindre les voitures. La fatigue commence à peser sur les jambes et certains des participants ont de plus en plus de mal à supporter le contact des selles, même rembourrées de silicone. Nous décidons de couper au plus court à travers champs. Nous empruntons le passage fraîchement dégagé par une moissonneuse-batteuse dans un champ de blé : les épis coupés quelques minutes avant regorgent encore de sève et les tiges craquent sous nos pas ou nos roues avec une netteté humide. C'est un peu difficile à décrire, mais il faut imaginer ces emballages plastiques à bulles qui servent à protéger les colis fragiles. Si chaque bulle contenait un liquide et que nous les pressions pour les faire claquer, je crois que cela rendrait un son similaire. Je crains que les tiges raides ne crèvent nos vélos, mais finalement il n'en est rien. Le bruit est impressionnant, de même que la vue de tous ces moignons de tiges dressés comme des stylets, mais les pneus tiennent le coup. Heureusement que le paysan ne regarde pas dans son rétroviseur cette bande d'hurluberlus qui le suivent : nous n'abîmons rien mais il est vrai que nous n'avons rien à faire dans son champ. Nous en longeons un autre, non moissonné celui-là, passons à travers un champ irrigué de maïs à peine germé et rejoignons enfin le chemin qui nous ramène aux voitures. Quelle expédition !

De retour au monastère, nous avons la surprise de trouver une foule de voitures parkées en tous sens. Une ambiance festive règne. C'est la manifestation annuelle antimilitariste et plus précisément contre la zone militaire des Bardenas. En effet, nous trouvons agréable de nous y promener le week-end, mais cela devient insupportable en semaine car c'est une zone d'entraînement pour les avions de chasse qui la survolent en permanence. Les Espagnols sont venus en famille manifester. Ils utilisent les aires de grillades, un marchand de glaces ambulant et une camionnette emplies de colifichets ont accompagné la foule. Des musiciens ont formé un orchestre, des groupes chantent des chansons basques ou espagnoles, j'entends à un moment donné l'Internationale reprise en chœur par de nombreux participants. Les enfants, petits ou grands, courent en tout sens et grignotent tout l'après-midi. Nous nous souvenons une affiche vue la veille au soir dans le village qui annonçait la manifestation pour le coup de midi. En fait, elle se prolongera jusqu'à minuit. Nous réussissons à insérer nos voitures chargées de vélos dans ce capharnaüm et rentrons dans nos chambres épargnées par la foule qui occupe tout le bas du monastère. Nous sommes inquiets : l'eau ne marche encore que par intermittence et nous craignons de ne même pas pouvoir nous doucher. Enfin après quelque attente elle finit par s'écouler plus régulièrement et nous laissons la priorité à la moitié du groupe qui doit déjà regagner la France. Une fois faits nos adieux, nous prenons la suite et, après un peu de repos, descendons goûter l'atmosphère joyeuse et bon enfant, quoique bruyante, qui règne en bas. La propriétaire nous annonce au passage que notre dîner risque d'être passablement retardé (alors que justement nous voulions manger de bonne heure) et nous invite chaleureusement à aller nous restaurer à Tudela, la ville voisine.

Quelle bonne idée ! Nous nous y rendons dès 7 heures et demie et découvrons une ville superbe. Déjà, les rives de l'Ebre sont un enchantement pour nos yeux éprouvés par la lumière éblouissante des Bardenas. De grands arbres étirent leurs branches vers les eaux généreuses et une herbe grasse et verte invite à s'y étendre pour prendre le frais. Le pont élégant, flanqué de part et d'autre de lampadaires à l'ancienne à trois lanternes conduit directement à la vieille ville dont nous voyons par dessus les toits proches s'élever la haute cathédrale de style

romano-gothique du 12^{ème}-13^{ème} siècle. Nous nous garons rapidement et partons en quête d'un restaurant tout en visitant la ville. A cette basse altitude, le vent ne souffle pas et l'air du soir est d'une douceur irréaliste. Le nez levé vers les édifices anciens, nous découvrons sur fond de ciel bleu profond les cigognes qui nichent par dizaines sur tous les bâtiments élevés. Le clocher à lui seul comporte au moins huit nids de taille imposante dont nous voyons émerger la tête des petits. Nous avons l'impression d'être en Andalousie et regrettons que ces oiseaux superbes n'utilisent notre région du Pays Basque que comme un lieu de transit vers des contrées plus chaudes et moins pluvieuses. Nous contournons la cathédrale et restons figés devant le portail du Jugement, aux multiples personnages sculptés. C'est dommage qu'il n'y ait pas de recul dans cette ruelle étroite, mais pour profiter des sculptures, il faut les examiner de près. Jean-Paul les prend en photo sous toutes les coutures et je me plais à détailler les diverses scènes. Sur la droite sont figurés tous les supplices possibles et imaginables : ce serait risible si nous n'avions pas conscience que les sculpteurs ont dû se baser sur des exactions bien réelles de leur époque. A gauche se tiennent les "bons", ceux dont l'accès au paradis est assuré. Je m'étonne que cette partie ne reflète pas le bonheur qu'elle aurait dû inspirer : aucun sourire, aucun air heureux, des gens raides dans des attitudes compassées et convenues, j'ai le sentiment en voyant ces personnages que leurs auteurs n'arrivaient pas à concevoir en quoi pouvait consister la félicité.

Nous reprenons notre cheminement dans des rues calmes où nous admirons de loin en loin des maisons superbes dans leur architecture ou leur ornementation. Des assiettes décoratives suspendues à l'extérieur dans l'embrasure des fenêtres d'une maison nous transportent de nouveau en pensée dans l'extrême sud de l'Espagne. Une autre les a intégrées dans le crépi d'un mur aveugle. Nous finissons par trouver un bar à tapas excellentes, variées et bon marché puis partons en quête de glaces pour notre dessert. Chemin faisant, nous arrivons sur la plaza de los Fueros qui fit office d'arènes au 18^{ème} siècle, où nous jouissons autant de la beauté de l'esplanade (un peu gâchée par la circulation des voitures) que du manège des cigognes juchées sur les toits et les cheminées.

De retour au monastère, je profite du départ de nombreux touristes pour m'exiler dans une chambre voisine dès les premiers ronflements : quel repos divin ! Le lendemain, nous quittons les Bardenas pour refaire un tour avec nos compagnons sur le site de la route des dinosaures (*récit du séjour d'avril dernier*) dans la Rioja alta avant de revenir en France sans encombre.

Méchoui (24 Juin 2001)

Le problème qui se pose à l'organisateur (ou l'organisatrice) d'un repas de groupe, c'est le succès : tout le contraire d'une randonnée en haute montagne, où les participants se comptent parfois sur les doigts d'une seule main.

Bien sûr, malgré l'annonce très à l'avance de la date du méchoui, personne n'avait voulu se prononcer de façon définitive, et encore moins me signer le chèque de réservation (modique), bien que chacun se fut dit vivement intéressé par le sujet. Il fallut faire des allusions répétées, à haute et intelligible voix, sur le mode plaisant, mais ferme, et ensuite carrément prendre le téléphone et donner un ultimatum pour que chacun se décidât enfin à prendre position pour - ou contre -, et surtout versât les arrhes nécessaires à l'achat de la bête. L'expérience d'autres manifestations payantes m'avait rendu prudente, et je me refusais à faire l'avance (consistante), même pour des amis.

Bref, nous avons trouvé le cuistot (un ami), la date, le lieu (la troisième idée fut la bonne) que nous avons réservé sans aucune certitude de l'assemblée que nous pourrions réunir, nous nous

sommes rencontrés à plusieurs pour déterminer le menu et nous répartir les tâches (trouver le bois, faire les achats), tout cela sans avoir le premier sou en poche !

Dans les derniers quinze jours, tout s'est précipité : l'argent est rentré, nous avons pu faire le décompte des adultes et des enfants, il a même fallu que je tempère ma campagne de publicité et que j'interrompe mon rappel des troupes, car nous nous dirigeons à grande vitesse vers le chiffre des quarante. Au-delà, cela devenait un peu trop difficile à gérer (pour trouver et transporter le bois, bien évaluer les quantités de nourriture, la broche de Philippe ne pouvait contenir "que" deux moutons au maximum, avoir les récipients adéquats - pour chauffer les haricots directement sur les braises, pour contenir la salade... -).

Nous étions finalement quarante cinq (avec trois invités de dernière minute), dont un tiers au moins d'enfants de tous âges. Toute la semaine, nous nous sommes dits qu'il faisait trop beau, que c'était trop tôt, que le temps n'allait jamais tenir jusqu'à dimanche : un ciel bleu et une chaleur comme ça, c'était extraordinaire, cela ne pouvait pas durer. Au-delà de quatre jours, nous commençons à stresser. Heureusement qu'un abri était prévu, avec tables et bancs en quantité suffisante, et que nous avons bien prévenu tout le monde qu'il n'y aurait aucune cause d'annulation possible. Effectivement, il plut dans la nuit du samedi au dimanche. Le bois était mouillé en surface, et Philippe, notre spécialiste du méchoui aurait préféré du chêne, ou à la rigueur du châtaignier, mais sa technique éprouvée lui permit de surmonter toutes les difficultés. Le matin du dimanche, réunis sous la bruine dès 8 heures du matin devant chez lui, Max, Jean-Louis et Philippe partirent charger le bois à Arcangues pour le décharger ensuite à Saint Pée sur Nivelle, où le maître-queue commença immédiatement à préparer le feu, car le mouton devait cuire au-dessus des braises pendant deux à trois heures environ ! Cela change des côtelettes grillées en quelques minutes à la poêle sur une plaque électrique ou la gazinière.

Aux alentours de onze heures trente, après l'attente traditionnelle des retardataires, tout le monde partit en convoi pour le lieu des festivités. Tout avait été prévu et chacun mit la main à la pâte pour les derniers préparatifs : au menu, sangria accompagnée d'olives vertes et de poivrons rouges (servis en tapas par Khadija sur des tranches de pain frais), demi-melons délicieux, mouton aux haricots blancs agrémentés d'un coulis de tomates parfumé par un grand bouquet de thym, salade (aux noix pour les plus chanceux), fromage de brebis et gâteau basque, le tout arrosé de vin rosé ou rouge, café, thé, manzana et patxaran, rien ne manquait, pas même le soleil qui finit par se montrer, après quelques tergiversations. Pour plus de commodité, les amis, après avoir pris l'apéritif debout par petits groupes, s'étaient installés à manger sur les grandes tables. Puis elles se vidèrent progressivement de leurs occupants. D'abord les enfants, vite partis jouer ou écouter de la musique (ou réviser le bac de français pour les aînés), puis un groupe d'adultes alla s'étendre sous un arbre pour piquer une petite sieste bien méritée, un autre s'installa à une table à l'extérieur pour entamer une partie de mus (poker basque), quelques uns s'attardèrent à bavarder à table en grillant une cigarette ou sirotant le café tandis qu'une troupe affairée s'occupait gentiment de tout débarrasser et ranger. Enfin, des parties de pétanque très disputées occupèrent une bonne moitié des adultes, tandis que d'autres s'isolaient près de chênes centenaires au tronc énorme pour converser tranquillement et même philosopher (si, si).

De nouvelles amitiés se nouèrent entre des amis d'amis qui ne se connaissaient pas, et chacun se quitta enchanté de sa journée.

Hirukasko (juin 2001)

Max est le vétéran du groupe : il a déjà participé à l'Hirukasko deux fois et c'est lui qui nous y a entraînés. Il s'agit d'une randonnée sur la journée où chacun peut trouver son bonheur : les plus sportifs et amoureux de la compétition se sont entraînés pour "faire" les trois pics dans le

meilleur temps possible, les autres arpentent la montagne à un rythme plus lent, grimpant trois, deux ou un pic au choix. Il n'y a rien à gagner, hormis un tee-shirt imprimé (et une coupe pour les vainqueurs) et le souvenir d'une journée bien remplie.

Pour arriver à l'heure (il est la ponctualité même), Max a fait dire par Richard à Jean-Louis qu'il faudrait partir de la maison à 6 heures et quart, afin d'être à 7 heures tapantes à Bidarray pour retirer les bracelets et fiches de passage en échange de nos tickets d'inscription. Moyennant quoi, nous étions prêts un quart d'heure à vingt minutes plus tard, comme d'habitude...!

Près du Pont d'Enfer, sur l'aire utilisée habituellement pour les départs de rafting, il y a foule, les voitures sont garées sur les bas-côtés de la route, une ambiance fébrile règne parmi les randonneurs revêtus des tenues les plus hétéroclites. Des exclamations fusent de toutes parts, chacun découvrant à cette occasion une ou plusieurs personnes qu'il ne s'attend pas à voir là. Hommes et femmes jaugent le poids des sacs, sondent le ciel pour savoir si le temps se maintiendra, retirent un lainage, ajoutent un tee-shirt de rechange. A notre réveil, le ciel était très couvert et des nuages très noirs roulaient en se bousculant (d'autant plus sombres que le soleil n'était pas encore levé). Ici, le ciel d'un bleu limpide paraît d'une stabilité exemplaire. Les prévisions météo annoncent la chaleur. Il ne faut pas oublier crème solaire et couvre-chef.

Jean-Louis, dès notre arrivée, a repéré des "nanas super canon" et se demande combien de pics elles vont grimper. Richard, les deux J-L et moi, avons convenu de n'en monter que deux, tandis que Max et Jean-Paul, en meilleure condition physique, feraient l'ensemble du parcours. Mais en entendant certains déclarer qu'elles feront (bien sûr) les trois pics, J-L persuade Richard, qui ne demande que ça, de changer de programme et d'en faire un de plus.

Au bout d'un temps d'attente où nous nous délectons du spectacle des six cents participants regroupés par paires (pour des raisons de sécurité), le train affrété spécialement pour l'occasion par les organisateurs (tous bénévoles) arrive sur l'unique voie et s'arrête devant les voyageurs massés dans l'herbe le long des rails. Je suis déçue : je m'imaginais monter dans une de ces vieilles michelines suivie de wagons brinquebalants, comme à la Rhune. Au lieu de quoi, nous avons droit à des voitures corail tout à fait banales. Un organisateur nous diffuse par les hauts-parleurs, alternativement en français et en basque, les règles de la course, les difficultés du parcours et les recommandations d'usage, tandis que nous roulons jusqu'à Itxassou où nous devons sauter d'une bonne hauteur depuis la dernière marche du train sur le ballast, faute de quai et de gare. La foule des marcheurs traverse le pont, les meilleurs se hâtant certainement pour se retrouver les premiers sur la ligne de départ, afin de ne pas perdre des minutes précieuses à slalomer entre des gêneurs. Nous n'avons pas ce souci : j'essaie au contraire de prendre du recul pour immortaliser l'instant avec mon appareil photo. Richard et Jean-Louis prennent rapidement leurs distances, et je pars donc totalement en queue de peloton, au grand dam de mon coéquipier JLB, un peu honteux tout de même, et qui sera bien heureux lorsque, progressivement, nous nous mettrons à dépasser pendant l'ascension de l'Artzamendi ceux qui avaient trop présumé de leurs forces et étaient partis trop vite.

Malgré l'heure précoce, il fait déjà beau et chaud. Le corps dégoulinant de sueur, nous devons faire halte pour nous protéger du soleil. Nous n'avons pas prévu que la transpiration qui continue de s'écouler à flot de nos pores dilatés par l'effort de la montée empêcherait la crème de pénétrer. Nous devenons la risée de notre entourage et sommes surnommés "faces de lune" à cause de nos visages tout blancs. A chaque fois que nous croiserons ces marcheurs, pour les doubler ou nous faire redépasser par eux, ils s'exclameront : "Ah! Mais on vous reconnaît !"

Le premier pointage a lieu au sommet de l'Artzamendi, près de l'antenne balayant l'horizon en haut d'une tour similaire à un château d'eau, où les jeunes basques réquisitionnés pour la journée sont montés vers 8 heures en voiture par l'autre côté. Petite halte, premier changement de tee-shirt de JLB qui en a prévu quatre de rechange, et nous admirons la vue sur les contreforts des Pyrénées et les échappées en V sur la plaine et la côte, déjà légèrement voilées car le temps commence à tourner. Des pottoks nous regardent d'un air paisible, sans paraître dérangés par cette foule inhabituelle. Puis nous passons sur l'autre versant et suivons une route bitumée pendant un moment, avant d'obliquer sur un sentier balisé par des confettis (mais oui) jetés dans l'herbe rase d'altitude. Nous allons tout droit, à la suite de quelques personnes qui butent au bout du chemin sur un à-pic de tous côtés. Ciel ! Nous sommes perdus ! Nous nous dispersons pour retrouver la trace de confettis salvateurs : ils ne sont pas bien loin. Nous aurions dû tourner un peu plus haut, ce n'est pas bien grave. Les difficultés annoncées dans le train commencent alors : la descente est raide, étroite, parsemée de rochers, érodée par les centaines de pas qui nous ont précédés depuis le début de la matinée en une poussière fine et glissante. Nous apercevons plus bas Xumus, la ferme nichée au bas des montagnes et située près du chemin qui mène au lieu de restauration en plein air aménagé pour l'occasion. A mi-pente, des sauveteurs sont postés en surveillance. En réponse à ma question, ils m'indiquent que les premiers sont déjà passés deux heures et demie avant nous ! Quel rythme ! JLB est de nouveau saisi d'une légère inquiétude : il voudrait à tout prix arriver avant nos amis qui escaladent l'Irubela pendant que nous en sommes toujours à l'Artzamendi - question d'honneur ! Arrivés dans le vallon ombragé irrigué par un ruisseau qui franchit les obstacles en cascades scintillantes, nous nous mettons (enfin) à presser un peu le pas. Ouf ! Personne de notre entourage n'est attablé sous les toiles de tente. Nous nous installons et mangeons en écoutant la musique basque jouée par les accordéonistes et un guitariste. Sur ces entrefaites, Max et Jean-Paul arrivent, étonnés de nous voir encore en train de manger ... Quels sportifs ! En attendant l'arrivée de J-L et Richard (longtemps après), JLB et moi allons nous joindre aux choristes pour chanter des chants basques que nous lisons sur un petit calepin. Les serveuses improvisées, profitant d'un répit dans l'arrivée des randonneurs, se mettent à danser avec énergie en dessinant avec quelques marcheurs déjà reposés un cercle invisible devant les musiciens.

C'est bien ce qu'il me semblait : Jean-Louis n'en peut plus après sa double ascension de l'Artzamendi et de l'Irubela ! Richard, après deux pleines assiettées d'achoa, attaque sans son coéquipier l'ascension du dernier pic, l'Iparla, en compagnie de notre groupe (presque) reconstitué. La fatigue commence à se faire sentir. Les nuages sont descendus coiffer les sommets et nous montons sans voir la cime, à l'aveugle, dans un univers ouaté uniquement animé par le concert des grillons. Richard, épuisé, demande à chaque randonneur que nous croisons le temps qu'il nous reste pour atteindre le sommet : nous n'avons jamais si bien pris conscience de la relativité du temps et de l'espace ! Aucune réponse semblable, du quart d'heure à l'heure et demie, de cent mètres à deux kilomètres, plus nous nous approchons et plus le but s'éloigne ! Une fois passée la "porte du ciel", nous sentons qu'il n'est plus bien éloigné. Max, Jean-Paul et Jean-Louis B. nous y attendent, sortant les k-way pour s'abriter de la légère bruine. Nous partageons les dernières friandises, barres de céréales, chocolat et pâtisseries au sésame, avant d'entamer la dernière descente. Richard, après un cachet d'aspirine qui interrompt un début de crampe, a retrouvé son dynamisme, JLB saute d'un rocher à l'autre et court à demi, Jean-Paul descend, imperturbable. Quant à moi, les muscles des cuisses saisis d'une légère "tremblote" due à la fatigue, j'avance lentement, escortée à un pas derrière moi par Max, toujours bon Samaritain.

Nous retrouvons Jean-Louis tout guilleret à l'arrivée à Bidarray (amené en voiture par Pierre et Rose qui se sont contentés de l'ascension de l'Irubela) et assistons à la remise des prix (après avoir reçu nos tee-shirts). Puis nous descendons (toujours à pied) jusqu'au bord de la Nive où nous nous congratulons, enchantés de notre journée, avant de retourner à nos pénates.

Pour la petite histoire, Jean-Louis et moi enchaînons directement sur la soirée de clôture de la fête de l'école primaire de Jonathan, où nous danserons jusqu'à une heure et demie du matin...

Escalade au Mondarrain (29 juillet 2001)

J'aime bien découvrir des activités que je n'ai encore jamais pratiquées : depuis trois-quatre ans, j'ai fait l'expérience du rafting, du kayak, des raquettes de neige, du V.T.T., de l'escalade... Je rêve encore de faire du parapente, de la plongée sous-marine, du voilier (en autonomie et sans moniteur, si un jour j'y arrive). J'ai encore du pain sur la planche. Ce dimanche, nous allons pour la seconde fois, en ce qui concerne notre famille, faire de l'escalade au Mondarrain sous la houlette de John et de Max. Nous avons changé de point de départ et empruntons un sentier qui ménage une montée plus douce que la fois précédente (sauf pour le dernier "rampaillon", inévitable et vraiment raide). La température est modérée, adoucie par des passages nuageux assez haut dans le ciel, et cette luminosité particulièrement agréable (et typiquement basque) met en valeur les couleurs variées de la végétation, faisant vibrer la palette des verts balayée par les ombres du ciel. La bruyère rose-mauve tapisse le sol de ses buissons bas en pleine floraison et nous montons dans les longues herbes et les fougères dont émanent des bouffées de chaleur odorante, des sauterelles bondissantes et le crissement des grillons. Enfin nous atteignons le sous-bois de vieux arbres moussus aux troncs multiples accolés aux roches qu'ils contournent et enserrent dans leurs racines tels des boas constrictors avalant leurs proies. Cette forêt semble magique et je m'attends à tout instant à voir surgir des branches ou d'une anfractuosité de roche un dieu Pan charmant de sa flûte une nymphe sylvestre. Après nous être faufilés à travers un chaos de roches nous débouchons sur l'esplanade ombragée d'où nous pourrions à loisir admirer les exploits des acrobates qui escaladent la paroi tout en grignotant un gâteau sec ou en lisant un livre, allongés sur l'herbe et le dos appuyé contre une roche.

L'escalade est une activité qui plaît particulièrement aux adolescents, exceptionnellement enthousiastes pour venir avec leurs parents (contrairement à la randonnée pure qui n'éveille aucune sensation ludique chez ces jeunes). John monte au sommet par la pente douce pour installer avec Nico la corde salvatrice. Il descend en rappel avec une grande facilité et commence à faire monter ses compagnons sous la surveillance de Max tandis que les aînés et les plus jeunes s'intéressent d'abord au pique nique. Une fois rassasiée, je m'essaye à grimper à mon tour, non sans mal, mais je le prends comme un défi, encouragée dans les passages difficiles par Max, en haut, appareil photo à la main, et John, en bas, qui m'assure et m'évite la chute mortelle à plusieurs reprises. La roche, orientée au Nord, est humide et glissante, parfois légèrement moussue, et mes chaussures de toile pourtant neuves, à la semelle de caoutchouc crantée, y trouvent difficilement prise. D'autre part, je commets l'erreur commune à tous les débutants, cherchant d'abord à étendre les bras pour me tirer vers le haut, alors qu'il vaut mieux trouver une anfractuosité plus haute pour les pieds et se pousser en dépliant les jambes, pour éviter la fatigue qui tétanise les muscles. Evidemment, je n'ai pas la souplesse des jeunes, et il m'arrive de rester coincée un long moment à un endroit, en quête désespérée d'une prise que je cherche en aveugle en tâtant la paroi de toute part. J'ai du mal à tirer parti de la plus petite pointe, du creux qu'il faut tenir par en dessous ou par le côté, je n'arrive pas à m'élaner sur mes jambes en plaquant simplement le corps contre la paroi légèrement oblique, comme

font Nico et John, nos modèles. C'est qu'ils vont tellement vite que l'élan les soutient et leur permet d'attraper dans le mouvement des creux ou bosses difficiles à atteindre et à exploiter lorsque l'on est plus statique (et même carrément lourd). Je suis contente, j'ai quand même réussi à atteindre le sommet, l'honneur est sauf. Richard et Jean-Louis, plongés tous deux dans leurs bouquins, prennent la suite un peu plus tard, chaque tentative échouée étant accompagnée de quolibets et commentaires divers, mais également d'encouragements dans les passages difficiles. Jean-Louis abandonne au milieu, peu motivé. Richard triche en grim pant juste avec les pieds et en se tirant avec la corde à laquelle il est suspendu par le harnais (et qui ne devrait servir que de protection en cas de chute ou dérapage). Peu content de lui, il recommencera un peu plus tard et grimpera quasiment sans aide jusqu'au sommet. Jean et Fabien montent également, de même que les benjamins Anna et Jonathan. Les jumeaux, Agnès, Sammy, Michèle et Jean-Louis B. préfèrent rester spectateurs. Les enfants jouent partout entre roches et arbres et poussent des cris joyeux (et perçants mais qui ne gênent personne). Les chèvres font leur partie d'escalade en virtuose dans le calme et la discrétion, en contrebass. Des pottoks passent avec leurs poulains, accoutumés à la présence des humains sans la rechercher particulièrement. Quelques vautours planent au-dessus de la vallée, dont j'admire le plumage brun clair cerné de noir du dos et du dessus des ailes (les plumes du ventre et du dessous des ailes étant beaucoup plus sombres et unies). Il suffit de faire quelques pas pour contourner la montagne et trouver un endroit calme propice à une petite sieste ... ce que je fais. Ensuite, je grimpe au sommet admirer la vue panoramique puis retourne escalader une nouvelle paroi plus difficile. Je regarde d'abord un long moment nos champions pour mémoriser l'endroit par où ils passent. Fabien peine beaucoup et n'atteint pas le tiers de la hauteur. Jean a du mal également. Richard, trouvant que leur point de départ ne lui convient pas, entreprend la montée par une pente sur le côté sur laquelle il rampe, avant de se redresser un peu plus loin, mais il se retrouve également rapidement en difficulté. Je voudrais tenter ma chance, pour me faire une idée par moi-même, sans illusion sur mes chances de réussite. Je commence comme Richard par le côté, mais en station debout. La roche bombée oblige à avancer le ventre creusé, en position courbée, avec des prises infimes et glissantes. Brusquement, je me détache en criant : comme je suis excentrée par rapport au point d'ancrage de la corde qui me soutient, je tombe en faisant le balancier latéralement et me cogne à plusieurs reprises contre les roches avant de pouvoir mettre pied à terre. Que d'émotions ! Je suis contente, j'ai essayé, mais je vais avoir un gros bleu ! Nous sommes restés toute la journée là sans nous ennuyer un instant. Il est déjà 8 heures du soir, il n'est plus temps d'aller à la plage comme c'était prévu. Les enfants redescendent la montagne en courant, tandis que les adultes font halte un moment à mi-pente pour admirer les teintes vespérales de la campagne qui baigne dans une lumière dorée et se laisse peu à peu envahir par les ombres.

La sieste des vautours (3 août 2001)

Jean-Louis B. doit effectuer un déplacement à Dijon de trois jours qui ne l'enchantent guère. Afin de prendre des réserves de détente et de bonne humeur, il demande à Richard de lui organiser une sortie en montagne pour le vendredi, veille de son départ. Jeudi, le temps se dégrade : dans l'après-midi, la température descend et les nuages accourent du fond de l'horizon, provoquant la fuite éperdue des estivants qui vident la plage de leur présence dans l'espace d'une demi-heure. Le soir, les prévisions météo confirment nos observations et annoncent la pluie pour le lendemain. Les rais de soleil à travers les persiennes au petit matin me font battre le cœur. Je me lève, ouvre grand rideaux et portes-fenêtres, et scrute les nuages, hauts dans le ciel, qui laissent à découvert des espaces de ciel bleu pur. Une heure après, Richard chuchote dans le téléphone (pour ne pas réveiller sa famille endormie) pour me

donner rendez-vous à 10 heures : Hourra! Nous partons en balade en dépit des pronostics pessimistes.

Nous prenons la route de Cambo, passons par Espelette, puis Dancharia. Nous laissons l'Alkurruntz (dont nous avons déjà fait l'ascension) sur notre droite puis nous prenons la voie rurale en face, en franchissant une grille aux larges barreaux parallèles placée au-dessus d'une fosse, infranchissable par le bétail. Nous nous garons au sommet du Goramendi, surmonté de grandes antennes et dont le sol est en partie recouvert de décombres de bâtiments militaires démolis. C'est la troisième fois que je viens ici. La première fois, c'était en plein brouillard, nous avons fait l'ascension à pied et nous étions un peu perdu en redescendant. La deuxième fois, montés en voiture avec les enfants de Max et de Richard, nous avons pu profiter du magnifique panorama sur la côte et les montagnes environnantes. Aujourd'hui, le temps est mitigé : en nous garant, un nuage coiffait l'Irubela, but de notre marche du jour. Le temps de nous chausser, celui-ci nous atteint et nous enveloppe de son humide opacité. Nous cherchons un peu notre chemin, évident par temps clair puisqu'il doit suivre la ligne de crête, mais peu visible en raison des multiples traces et sentiers creusés par les troupeaux de moutons. Nous nous retrouvons face à deux descentes abruptes encombrées de rochers : ce n'est sûrement pas le bon côté. Un peu sur notre droite, nous trouvons une pente douce et herbeuse, creusée d'une ornière rougeâtre : là, c'est praticable, et le nuage qui s'en va progressivement nous confirme dans notre choix. Nous pouvons naviguer à vue. Des moutons dorment encore, allongés les uns contre les autres, et bêlent à notre passage. Certains ont de grosses cornes recourbées en colimaçon, d'autres pas. De jeunes poulains aux pattes encore tremblantes et la robe pelucheuse et brillante se pressent contre leur mère : les pottoks se déplacent librement dans la montagne, sans surveillance. Quelques uns sont pourvus de cloches, comme des vaches. Sous les nuages mouvants nous apercevons parfois le vol en spirale d'un vautour et les prairies sont effleurées par les choucardes au coassement bruyant. Nous longeons de petits bois de hêtres aux graines cachées dans des bogues brunes, légères et piquantes et observons ces enclos à moutons entièrement murés de pierres sèches empilées sur un petit mètre de hauteur et flanqués d'un kayolar bas (bergerie) recouvert de lauzes. Les herbes et fougères se répartissent le terrain, dessinant des formes énigmatiques de leurs verts contrastés, comme si un paysan fantasque, dont nous voyons le champ voisin labouré de sillons bruns réguliers, était passé avec sa tondeuse, créant les motifs d'un tissu géant pour vêtir la montagne.

Il ne faut pas croire que marcher sur les crêtes signifie avancer à l'horizontale : en fait, nous descendons longuement, puis remontons, pour redescendre encore et atteindre la dernière montée, plus spectaculaire, sur l'Irubela proprement dit dont le dos étroit dresse vers le ciel, tel un stégosaure géant, ses écailles rocheuses, tandis que les flans vertigineux tombent en précipices jusqu'au torrent dont nous devinons le bruit de la course bien plus bas. S'il y avait de fortes rafales de vent, le sentier pourrait être dangereux, bien que les innombrables crottes de moutons indiquent qu'il est largement fréquenté. De temps à autre, nous apercevons également un reste des confettis répandus par les organisateurs de l'Hirukasko (ascension des trois montagnes de l'Artzamendi, Irubela et Iparla en un jour) à laquelle nous avons récemment participé. Après avoir atteint le sommet, marqué d'un empilement grossier de pierres, nous retournons un peu sur nos pas pour manger dans un espace exempt de crottes. Le temps est doux : le soleil fait de courtes apparitions, vite voilé par les nuages qui ne cessent d'accourir depuis l'ouest embrumé. Les sommets se découvrent tous les uns après les autres, et Richard peut nous les nommer tour à tour, nous faisant deviner notre altitude. Il observe que la perspective fausse les hauteurs relatives, et qu'il semble que des sommets plus bas dominant d'autres qui sont pourtant plus élevés. Après avoir partagé notre repas, nous décidons de chercher une aire propice à une petite sieste méritée. Nous redescendons l'Irubela,

oreille dressée symétrique de celle du Goramakil, sur le même massif, mais très dissemblable quant à la forme, bien plus escarpée, et faisons halte sur une esplanade ensoleillée en bordure de la forêt qui recouvre le flanc jusqu'à Xumus en bas, où nous avons mangé lors de l'Hirukasko. Comme d'habitude, Richard s'endort dans l'instant. Quelques minutes plus tard, Jean-Louis m'appelle : "Viens voir les vautours !". Nous observons sur la colline en face un manège curieux. Les uns après les autres, planant dans les masses d'air au-dessus des vallées, ils descendent en une longue courbe giratoire, semblent piquer du nez vers une proie invisible, puis se redressent brusquement, ce qui les freine et leur permet de se poser en douceur sur la pente où ils sautillent maladroitement, encombrés par leurs ailes. Nous supputons la présence d'une charogne, puisqu'ils ne sont pas prédateurs, contrairement aux aigles, de proies vivantes. Pourtant nous n'avons rien vu à l'aller. Les moutons, massés sur le sommet voisin, continuent de brouter, indifférents à la présence de plus en plus nombreuse de ces grands volatiles aux becs et griffes acérés. Ils continuent à arriver, par groupes de deux ou trois, atterrissant puis se disposant à la queue leu leu sur la pente au-dessous des moutons et plus regroupés en masse dans le col qui sépare les deux collines. Nous essayons de les compter : dix, vingt, peut-être cinquante oiseaux. Nous n'en avons jamais vu autant ! Sur le sol, ils se déplacent en sautant sur leurs pattes et parfois en effectuant quelques battements de leurs immenses ailes, qui leur sont plutôt un handicap, lorsqu'ils sont à terre. Certains les replient, et restent immobiles, silhouettes caractéristiques du vautour au cou nu dont je me remémore la représentation dans les bandes dessinées de Lucky Luke ou le dessin animé de Walt Disney sur Mowgli, le livre de la jungle. D'autres, dans une attitude qui calque celle des cormorans qui se sèchent au soleil après leur pêche, étalent leurs ailes, comme suspendues au fil à linge par des pinces invisibles, et maintiennent la position une petite éternité, sans fatigue apparente. Aucuns vautours n'ont l'air de se disputer une quelconque pitance, et nous comprenons peu à peu qu'ils ne se sont rassemblés ainsi en foule que pour faire la sieste au soleil sur le chaume abrité du vent ! Parfois, l'un d'eux s'envole pour se dégourdir les ailes, puis, après un tour au-dessus de la vallée boisée de sombres conifères, retourne se poser, semblant à chaque fois piquer vers le sol, puis il se redresse au dernier instant, pour se poser avec une douceur que j'admire. Que j'aimerais faire du parapente et planer à leurs côtés, me sentir oiseau le temps d'un vol et m'élever au-dessus des contingences terrestres ! Richard bouge un peu et Jean-Louis le hèle en chuchotant, craignant, malgré la distance, d'effrayer les volatiles. Nous les observons tous trois puis nous levons et avançons en douceur, afin de les approcher au maximum. Les uns après les autres, rien qu'à la vue de notre tête qui dépasse du relief, s'envolent et s'éloignent rapidement, atteignant en quelques courbes ascendantes le firmament où ils tournent indéfiniment sans jamais se heurter. Certains, moins farouches, nous laissent bien les admirer, et le dernier, surpris derrière une butée, s'enfuit dans un froissement d'aile. Nous faisons la dernière ascension d'un pas ferme, et c'est luisants de transpiration que nous rejoignons la voiture, d'où nous admirons une dernière fois le panorama avant de retourner dans nos familles respectives.

Le Pays Quint (5 août 2001)

Cela fait quelque temps déjà que Richard veut nous faire découvrir le Pays-Quint, que nous ne connaissons que par ouïe-dire. Cette région très particulière mi-espagnole et mi-française, au fin fond de la vallée des Aldudes, nous intrigue. Ce premier dimanche d'août est la journée idéale : il fait très beau, mais pas trop chaud, le temps est clair et la vue dégagée, les enfants sont contents d'être ensemble et babillent avec animation. Il faut quand même près d'une heure et demie pour atteindre notre destination. La route est belle, nous prenons Pierre et Rose au passage, à Bidarray, ainsi qu'un auto-stoppeur au tee-shirt blanc maculé de taches de vin qui a fait presque toute la route à pied depuis Bayonne, où il a passé la nuit à festoyer.

A l'embranchement vers Saint Etienne de Baïgorri, nous le laissons poursuivre sur Saint Jean Pied de Port et nous pénétrons dans la vallée des Aldudes. La barrière frontalière est relevée, plus symbolique qu'autre chose, depuis le traité de Schengen de libre circulation des marchandises et des gens au sein de l'Europe : plus aucun douanier n'arrête quiconque pour contrôler les papiers à cet endroit. Un grand panneau indique que nous pénétrons en Navarre, Espagne. Rien n'indique le statut particulier de cette zone. La route est belle (sauf une portion partiellement effondrée et réduite de moitié, vaguement consolidée par quelques rochers en contrebas, que nous franchissons au ralenti et avec prudence).

Il n'y a pas foule. Forêts et pâturages recouvrent les montagnes alentour. Un poulain dort sur la chaussée. Nous ralentissons pour lui laisser le temps de rejoindre sa mère sur le bas-côté, imperturbable, qui continue de brouter l'herbe rase semblable au gazon d'un jardin bien entretenu. Nous passons devant une épicerie (venta) mitoyenne d'un bar-restaurant, puis devant la maison du gouverneur du Pays Quint (simple villa isolée en bord de route) et enfin devant deux anciens bâtiments de douane désaffectés, avant d'atteindre le col d'Urkiaga, point de départ de notre promenade.

Voyant l'heure avancer et constatant qu'il n'y a pas d'autre endroit pour nous restaurer, nous préférons retourner sur nos pas pour manger à la venta (exceptionnellement, nous n'avons pas prévu de pique-nique) et remontons ensuite au col pour faire l'ascension de l'Ocoro tandis que les jeunes, peu enthousiastes, préfèrent rester jouer à l'orée de la forêt sous la surveillance de Sabah. Jean-Louis reste avec eux et s'endort sur son livre. Nous montons dans la forêt en suivant la clôture de fils de fer barbelés qui limite le Pays Quint. Il y a de nombreuses palombières, haut perchées pour que les chasseurs n'aient pas la vision gênée par la cime des arbres parés des couleurs automnales à l'époque des migrations. Nous débouchons sur les estives où résonnent au loin les sonnailles des troupeaux de moutons. Là aussi, des cabanes camouflées sous des épaisseurs de fougères sont alignées sur les prés à l'herbe rase.

Par endroit, des "nids de mitraillettes" (bunkers semi enterrés) rappellent à notre souvenir les époques tourmentées où la circulation à la frontière était sévèrement contrôlée par l'armée espagnole. Les collines sont bicolores, nettement délimitées tout le long des crêtes par ces barbelés qui séparent les pâturages des terres en friche. Nous sommes sur la ligne de partage des eaux : il est étonnant de voir la différence entre les deux versants. L'un est vert, boisé de hêtres, de chênes et de châtaigniers, l'autre est brun, envahi d'ajoncs, de fougères et de bruyères en fleurs ; les pins aux formes torturées, de petite dimension, annoncent déjà l'espace méditerranéen. Vers le sud, nous apercevons les pylônes élancés des éoliennes de la région de Pampelune. A vol d'oiseau, nous en sommes très proches. Le temps est si clair que Richard peut nous nommer un à un chacun des pics qui nous entoure. Dans le lointain, se confondant presque avec les nuages, nous apercevons les silhouettes à demi effacées des hautes montagnes des Pyrénées centrales encore partiellement enneigées.

Nous nous asseyons pour profiter tranquillement de la vue que je compare avec la description de son pays que me fait Adam, étudiant australien de 22 ans hébergé durant quelques semaines chez Richard. Là-bas, dans le Nord-Est (face à la Nouvelle Zélande), le plus haut sommet ne dépasse pas neuf cent mètres. C'est une région tropicale : il y fait tellement chaud qu'il ne vient à personne l'idée saugrenue de faire des randonnées à pied ou à vélo comme nous le faisons couramment dans le Pays Basque, d'autant qu'il n'y a aucun point de vue d'où il pourrait y avoir un panorama intéressant. Les routes s'étirent, interminables, dans un paysage de steppe poussiéreuse où les seuls animaux visibles sont les cadavres de kangourous

qui, éblouis la nuit par les phares, se sont immobilisés sur la chaussée et n'ont pu être évités par les chauffeurs fatigués par les longues distances monotones et rectilignes. Même la mer est hostile : les fortes pluies du climat tropical entraînent le ruissellement anarchique des eaux. La rivière transformée en torrent dévale les pentes, arrachant au passage boue, arbres et arbustes, au gré de son parcours changeant. Nulle digue ne peut en pérenniser le lit, nul barrage ne peut en réguler les flots. Les troncs arrivés à la mer sont rejetés au bord par les courants côtiers et, portés par les vagues du Pacifique, manquent d'assommer les nageurs et surfers imprudents épargnés par les requins et les crocodiles de mer.

Adam profite au maximum des bains de mer sur la côte basque et découvre avec étonnement qu'il est capable de faire des randonnées en montagne, d'un bon pas de surcroît, lui qui s'était présenté à son arrivée comme un garçon peu sportif à son hôte (il aura, quand même, le lendemain, de bonnes courbatures, étant donné son manque d'habitude). Nous redescendons dans les sous-bois fleurant bon l'humus et les champignons invisibles à notre œil peu averti et, après une petite halte à la venta pour y faire quelques courses, nous nous retrouvons sur les plages d'Anglet pour bien clôturer la journée par une petite baignade dans les vagues tièdes de l'Atlantique.

L'Adi (9 août 2001)

Richard a tant aimé notre balade de dimanche au Pays Quint qu'il souhaite y amener son jeune cousin Gianni quelques jours plus tard. Jean-Louis B. et moi-même faisons également partie de l'expédition pour l'Adi, premier sommet de 1 400 mètres depuis l'Atlantique. Il ne fait pas un temps extraordinaire à 8 heures, lorsque nous prenons la voiture, mais durant le trajet nous apercevons par moment des lucarnes de ciel bleu qui nous laissent espérer que le plafond nuageux va se dégager dans la journée. En réalité, lorsque nous arrivons au col d'Urkiaga, il ne fait pas chaud du tout et les hauteurs sont enfouies dans les nuages. Il en faut plus pour atteindre notre moral : nous enfilons nos sweat-shirts, dégustons la moitié du gâteau basque parfumé à l'amande amère acheté à Saint Etienne de Baigorri, buvons le thé brûlant à la bergamote et au miel que j'ai emporté dans mon thermos, et nous voilà partis !

Gianni se plaint de n'avoir pas dormi de la nuit à cause du café qu'il a bu la veille à midi, mais rapidement son pas épouse celui de Richard, ils ne sont pas cousins pour rien. Pourtant, il a cassé ses chaussures de montagne et marche dans des chaussures de sport à la semelle lisse, sans s'aider de bâtons : ça se voit qu'il a trente ans et qu'il a l'habitude de la haute montagne, monter ne lui fait pas peur ! Jean-Louis B. et moi avançons d'un pas plus mesuré, tout en admirant à loisir la forêt de hauts mélèzes plantés serrés en allées rectilignes, dont les petites aiguilles fines et douces recouvrent le sentier d'un tapis roux, souple, et un peu glissant. Elle alterne avec le bois plus clair des hêtres que je confonds un peu avec les bouleaux tant leur écorce tire vers le blanc. Leurs petites feuilles rondes vert clair clairsemées sur des branches largement étalées à l'horizontale reflètent la faible lumière du jour tamisée par les nuages, composant un tableau qui aurait pu inspirer un peintre de l'époque impressionniste comme Claude Monet, ou encore davantage un pointilliste tel Paul Signac.

Nous suivons un large chemin forestier et découvrons, insérés dans le talus de gauche, de larges conduits bétonnés : la montagne a été creusée de galeries, probablement par les militaires qui ont également construit, çà et là, des "nids de mitraillettes" camouflés sous la terre et l'herbe en taupinières géantes de l'autre côté de la barrière de barbelés qui scinde le Pays Quint bicolore en terres pastorales et friches forestières. A mi-pente, nous atteignons le niveau des nuages dont les vapeurs blanches fantômatiques errent entre les troncs d'arbres,

gommages magiques qui estompent les couleurs et les sons. A quelques pas de nous à peine, la forêt s'éteint dans un dégradé de gris, jusqu'à disparaître dans les nimbes impalpables et mouvantes. Je retrouve l'ambiance particulière d'un film japonais vu au cinéma, où rêve sanglant et réalité poétique coexistaient dans un univers de forêt embrumée. Nous passons une barrière et marchons sur l'herbe rase de plus en plus parsemée de rochers.

Le vent s'est mis à souffler violemment, projetant à l'horizontale les gouttelettes fines en suspension dans l'air qui claquent sur le K-way. Mes mains et jambes rougies par le froid ne sentent plus les aiguilles glacées du brouillard. De l'autre côté des barbelés, les arbres ont laissé place aux buissons de bruyère dont les fleurs roses mauves peinent à colorer la montagne. Un passage dans un creux abrité nous donne une impression de chaleur, vite interrompue par la reprise du vent un peu plus haut. Aucun membre du groupe ne se pose de question : il est évident que nous devons atteindre le sommet avant de redescendre. Nous croisons des groupes de marcheurs, tantôt espagnols, tantôt français, qui sont partis plus tôt dans la matinée et nous indiquent qu'il n'est plus loin - il suffit de suivre les barbelés. A défaut d'esthétique, ils ont au moins l'intérêt de nous servir de fil conducteur, sans cela, nous ne saurions où aller dans cette purée de poix.

Enfin nous voyons la pierre qui marque officiellement que nous sommes au plus haut. Après quelques photos et des remarques désabusées sur le panorama qui aurait dû être "immense" (il faudra revenir dans de meilleures conditions atmosphériques), nous redescendons d'un pas vif, tandis que Gianni, moins couvert que nous, frissonne de froid et trébuche jusqu'à s'étaler en arrière dans l'herbe glissante, à cause de ses semelles lisses. Nous quittons rapidement la zone de roches et d'herbe rase balayée par le vent en courant à moitié et regagnons l'orée du bois où Richard prend quelques photos de groupes d'arbres isolés dans la brume qui forment un décor irréel et plein de charme. Nous déballons notre pique nique non loin de la barrière, et les langues se délient pendant que la nourriture réchauffe notre organisme éprouvé. Gianni, professeur agrégé de chimie, enseigne son savoir aux futurs professeurs des écoles depuis un an, après avoir eu pour élèves des lycéens agités pendant quelques années. Ses opinions plutôt tranchées animent les débats avec Richard, directeur d'école primaire, et Jean-Louis B., rééducateur psychologue en écoles primaires et ancien professeur d'anglais. Richard le lance également sur son thème chéri de l'astronomie, et Gianni nous donne une explication détaillée de certains phénomènes quantiques difficiles à concevoir pour l'entendement humain. La conversation vole haut. Malheureusement, le soleil toujours très lointain n'arrive pas à chauffer suffisamment l'atmosphère et, plutôt que de faire l'habituelle petite sieste, nous reprenons la marche dans la forêt et retournons dans nos pénates bien plus tôt que prévu.

Bastan (11 août 2001)

Blasés de la plage, amateurs de sensations fortes, amoureux de la nature, venez vous ressourcer dans l'eau vive du Bastan ! Venez-y en groupe, en famille, entre amis car, pour se plonger dans cette fraîcheur, le regard des proches inspire la vaillance !

Ce dimanche, nous sommes partis nous baigner près de Bidarray. Sitôt traversé le Pont d'Enfer, nous avons tourné à droite, puis franchi le Bastan, affluent de la Nive, sur ce drôle de petit pont au parapet monumental en arc de cercle d'au moins trois mètres de rayon et nous avons remonté la rive gauche. Depuis le petit pont qui les domine, nous avons admiré les gorges blanches aux vasques bouillonnantes creusées par l'action des galets emportés par les tourbillons liquides dans une danse giratoire : une année, nous y avons déjeuné sur les dalles en surplomb avant de nous adonner aux joies du rafting. De nombreuses voitures sont garées

sur les étroits bas-côtés, et nous poursuivons sur la rive droite, également très encombrée. Certes, ce n'est pas la foule des plages de la côte basque, mais nous espérons être moins nombreux sur ce site enchanteur. Arrivés au pont suivant, nous nous décidons à stopper et nous nous garons en prenant garde à ne pas cogner nos roues aux rochers ni à verser dans le ravin. Rien n'est aménagé pour descendre à la rivière ; nous sommes chargés des ballots du pique-nique et la descente est malaisée, raide et glissante. Ensuite, il faut marcher sur les galets branlants, éviter de basculer dans l'eau en nous agrippant aux branches des arbustes qui retiennent lanières et vêtements de leurs rameaux crochus et franchir les racines aériennes sans dérapier dans la poussière : une vraie expédition. Les premiers arrivés, installés en contrebas du pont, nous indiquent complaisamment un joli coin moins encombré vers l'aval. Nous suivons leur conseil, les enfants s'élancent avec ardeur et légèreté de pierre en pierre, les hommes derrière eux, tandis que les mères ferment la marche, lourdement chargées et plus maladroites sur ce terrain accidenté. Enfin, au détour d'un méandre, nous découvrons le paradis : personne d'autre en vue que les membres de notre petit groupe, deux piscines naturelles qui se succèdent, séparées par des barrages de galets coincés contre des rochers, creusés de passages où l'eau s'écoule en petites cascades, une falaise verdoyante sur l'autre rive, de l'herbe ombragée et des dalles larges et sèches où nous installer. Le rêve... Michèle, la première, s'enfonce dans l'eau fraîche jusqu'en haut des cuisses, puis ressort. Richard lui succède et marche de long en large afin d'habituer son corps qu'il plonge progressivement jusqu'à s'immerger totalement. Ensuite, il se garde d'en sortir et s'exclame à qui veut l'entendre qu'elle est délicieuse et que c'est un plaisir ! Il nage dans les eaux peu profondes parmi les petits poissons et s'allonge dans les rapides pour un massage énergique du dos et de la nuque. Son enthousiasme est communicatif. Bientôt tous les enfants sont à l'eau et Jean-Louis et moi tentons, lentement, de nous y mettre à notre tour. Sitôt déjeuné, les enfants partent en exploration, sautant de roche en roche. Lorsqu'ils reviennent, ils ont pris de l'assurance et apprivoisé l'eau froide, ils changent de rive et, du promontoire où Jean-Louis s'est installé pour lire à l'ombre de la falaise arborée, ils font un concours de plongeurs. Michèle, Jean-Louis et moi découvrons les sensations mitigées d'un massage aquatique glacé - Richard nous a trouvé un endroit confortable où nous pouvons rester assis ou semi allongés sans trop dérapier dans la violence du courant. L'eau s'écoule sur la nuque, les épaules, le dos, s'enfonce en une myriade de gouttelettes projetées comme des balles sur notre peau. Elle est très froide (sans doute environ 10 à 12°C), mais le mouvement et la vigueur du flot nous font supporter cette température, nous donnant presque une impression de chaleur sous l'action des jets multiples. Nous restons aussi longtemps que possible, davantage par bravade que pour le bien-être éprouvé, étonnés des capacités d'adaptation de notre corps. Toutes proportions gardées, je comprends maintenant pourquoi les Nordiques aiment à se plonger nus dans la neige après s'être baignés dans les eaux chaudes naturelles ou à la sortie du sauna. Le plaisir naît du contraste. Puis nous retournons nous allonger sur les serviettes, rapidement séchés par les rayons du soleil estival. Il est bientôt insupportable, et nous replongeons à plusieurs reprises pour nous rafraîchir. Dans l'intervalle, j'explore la vallée encaissée et traverse le torrent pour examiner sur l'autre rive la végétation particulière : les arbres ont pris racine dans la pente abrupte, redressant immédiatement leur tronc en une courbe élégante pour retrouver la verticalité, des lianes pendent en une longue chevelure verte, et la partie basse est tapissée d'une drôle de plante dont les feuilles accolées, sans tige, s'agrippent à la paroi verticale qui leur sert de support, mais où elles ne peuvent guère puiser de nourriture. Elles possèdent une rigidité minérale, plus caractéristique des algues que des plantes aériennes. Le soleil tourne et finit par se cacher derrière les hauteurs, plongeant notre havre de paix dans une pénombre trop fraîche qui nous incite à remballer nos affaires et partir à regret. Le lendemain, et plusieurs jours durant, Jean-Louis aura son cou coincé d'un torticolis persistant, conséquence des bains glacés sur sa nuque...

Ordesa (15 au 19 août 2001)

Nous avons tellement apprécié notre précédent séjour en Aragon l'année dernière que nous avons souhaité réunir les mêmes participants pour retourner au parc national d'Ordesa, que la moitié du groupe avait seulement entr'aperçu le temps d'une demi-journée au retour, suffisante pour laisser une très forte impression. J'ai fait des pieds et des mains pour trouver un hébergement au bord d'un lac durant les deux premiers jours afin de contenter les enfants, les deux derniers jours devant être consacrés à la marche en montagne : malheureusement, le "viaduc" du 15 août était très chargé et j'ai dû réserver les quatre nuits consécutives à Torla uniquement. Le gîte de base ne pouvait recevoir tout le monde le 15. Richard, Jean-Louis B. et cinq des sept enfants ont donc couché dans un camping sous des tentes. Le 16, ils sont allés dans le deuxième gîte du village, et ils ont rejoint le reste du groupe à l'Atalaya les deux derniers jours.

Torla

Partis vers les onze heures d'Anglet, nous avons passé le col du Pourtalet sous une pluie battante. Nous sommes redescendus sur le versant méridional en quête du soleil et avons déjeuné de tapas à Biescas. La pluie s'était arrêtée et les nuages agités laissaient passer de temps à autre les rayons du soleil. A Torla, nous avons laissé les enfants goûter et découvrir le village sous la haute surveillance d'Élisabeth tandis que nous nous occupions de trouver le camping et de dresser les tentes. Puis nous nous sommes installés au gîte. Nous avons traversé un patio qu'un large porche séparait de la rue pour monter à notre logement. Au rez-de-chaussée, exigü, deux bancs en angle dans l'espace ouvert ont été surnommés par Jean-Louis et Jean-Jacques "la salle de lecture" sur laquelle donnait une pièce, sans porte, réservée aux repas hors sac.

L'accès aux étages se fait par un long escalier étroit à la cage entièrement recouverte de lattes de bois clair. Une mini mezzanine pourvue de deux matelas le surplombe, sans rambarde de protection, à laquelle on accède par une volée de marches très espacées fixées dans le mur : c'est "la chambre", ainsi dénommée par notre hôte. Sur notre gauche, une porte coulissante cache un premier dortoir de onze couchages, répartis sur trois niveaux superposés éclairés par une porte-fenêtre (sans rideaux ni volets) ouverte sur un balcon au-dessus du patio ; une petite pièce attenante sert de débarras pour loger les bagages. Au sommet de la volée de marches, nous ouvrons la porte du deuxième étage. Nous sommes sous les combles, très hautes au-dessus de nos têtes. Un fil à linge barre l'espace, supportant serviettes et vêtements à sécher qui remuent doucement dans le courant d'air provoqué par la porte-fenêtre à droite ouverte sur un balcon.

Un Espagnol se soigne un pied qu'il a surélevé sur un tabouret au milieu de la pièce, tout en discutant avec un compagnon de chambrée. Sur notre gauche, des casiers de rangement pour valises et sacs à dos occupent un pan de mur. En face, une salle d'eau collective comporte deux lavabos, trois douches et trois W-C pour l'ensemble des clients du gîte, enclose dans quatre murs qui ne montent pas jusqu'au toit et en laisse échapper la lumière qui éclaire vers la droite les couchages sommaires. Au niveau du sol, quatre matelas s'étalent, côte à côte, auxquels on accède en se baissant, car un deuxième étage en bois le surplombe, pareillement équipé. Enfin, au-dessus, accessible par une échelle de bois, une mezzanine un peu plus vaste est recouverte des six matelas qui nous sont réservés. Séparés par une cloison, d'autres couchages pareillement disposés occupent le fond du local. En tout, il doit y avoir une capacité de vingt six à vingt huit couchages. Les deux Nora, dispensées de camper avec les

plus jeunes, comparent cette disposition à celle d'un poulailler ou d'un clapier à lapins. L'accès à l'oreiller se fait à quatre pattes et lorsqu'on s'assoit sur le matelas, on manque de se cogner la tête à chaque fois contre la poutre malencontreusement située au niveau du milieu du lit. Par contre, sous la poutre principale où nous disposons entre les deux groupes de matelas d'un petit passage sur le plancher, il est possible de se tenir droit, ce que fait remarquer Jean-Louis, optimiste. Jean-Jacques relève aussitôt qu'il n'a qu'à dormir debout ! Le propriétaire nous prend vraiment pour des sardines : il a utilisé l'espace au maximum de ses capacités, profitant de la situation privilégiée de Torla, à l'entrée du parc national d'Ordesa.

Les affaires posées, nous redescendons pour prendre notre premier dîner, à la carte, s'il vous plaît. Notre hôte (français) nous installe dans une petite salle voûtée en pierre de taille percée de deux lucarnes sur un côté, pleine de charme mais un peu sombre, qui fait penser à une cave. Le reste du bar-restaurant, aux murs de pierres grises apparentes, solives, petites tables et bancs de bois marron foncé, est décoré de tableaux de peinture moderne. L'ensemble est agréable et chaleureux. Nous mangeons fort bien et les enfants, contents, entament quelques chansons paillardes. Puis Jean-Louis dépose la moitié du groupe au camping, quelques kilomètres plus loin en direction du parc avant de revenir se coucher au gîte. Je suis inquiète : durant le repas, nous avons entendu de gros coups de tonnerre, la pluie n'est pas loin. Effectivement, elle tombera à seaux à plusieurs reprises au cours de la nuit, accompagnée de tonnerre et d'éclairs. Pour une initiation aux joies du camping, c'est réussi ! Cela ne dérangera pas Sammy qui s'endort comme un loir aux côtés de son père. Anna est également enchantée de l'expérience, contrairement à Jonathan, son compagnon de tente. Florian se réjouit de son indépendance toute neuve, loin de son père qui dort au gîte, mais Cédric n'apprécie pas l'inconfort, d'autant qu'il ne retrouve pas son sac de couchage, mis par erreur dans l'une des autres tentes. Jean-Louis B. retrouve une nouvelle jeunesse, ravi de n'avoir pas à subir la promiscuité qui règne dans le gîte. Le lendemain, Jean-Louis les trouvera tous réunis dans une tente à bavarder tranquillement. Les tentes n'ont pas pris l'eau, il y régnait une tiédeur confortable, contrastant avec la fraîcheur et l'humidité environnante : je me suis inquiétée pour rien. Par contre, Elisabeth, comme d'habitude, a du mal à supporter le confinement du gîte car elle est claustrophobe. Elle s'est couchée sur le matelas le plus central, les pieds non loin de l'échelle meunière et la tête près du fenestrou grand ouvert. Jean-Jacques racontera à son mari, qui couchait sous la tente, qu'il a passé la nuit à la surveiller et l'agripper par les jambes convulsivement, à chaque fois qu'elle faisait mine de basculer au dehors...

Le cirque de Soaso

C'est notre premier jour de marche. Nous partons tard : il a fallu replier les tentes humides, loger toutes les affaires dans notre voiture, prendre le petit déjeuner... Jean-Jacques retourne au gîte où il a oublié son vêtement de pluie, tandis que nous l'attendons au point de départ des bus-navettes qui desservent le parc. Nous allons découvrir le cirque de Soaso et la "Cola del Caballo" (cascade nommée la "Queue de Cheval"). Le ciel est nuageux, mais le plafond est au-dessus des plus hautes falaises qui nous entourent de leur hauteur majestueuse. Le chemin serpente longuement dans la forêt qui longe le torrent. Des ruisselets sourdent de toutes parts, nous sommes au royaume des champignons qui font l'enchantement de Jean-Jacques et de Jean-Louis B. L'œil aux aguets, ils en découvrent toujours de nouveaux et tentent par recoupement de reconnaître leur appartenance. Ils sont orange vif et hérissés de pointes, ou en forme de chapeau pointu crème pâle juché sur un haut pied grêle, ou alors en boule ramassée blanche, en buissons de petits chapeaux marrons, imitent les feuilles mortes à s'y méprendre, tentent le promeneur avec leurs odeurs de cèpe mais des couleurs violacées peu engageantes, que sais-je, nous ne savons où donner de la tête !

Élisabeth s'intéresse davantage aux framboisiers sauvages couverts de leurs baies granuleuses au jus désaltérant. Elle délaisse les vertes encore immatures et choisit avec délectation les plus grosses à la teinte rouge foncé. C'est que la route est longue pour ses jambes peu aguerries, et la montée continue, bien que peu prononcée, incite à des pauses reconstituantes. Personne n'arrive à suivre le rythme du benjamin de la troupe, le petit Sammy, qui marche comme il respire ! Plusieurs cascades ponctuent la sente large et très fréquentée par les promeneurs, espagnols pour la majorité, et nous pique-niquons sur la berge du torrent, tandis qu'un drôle de petit oiseau noir au ventre blanc marche d'un pas vif dans les eaux peu profondes, enfonçant la tête entière de droite et de gauche, et disparaissant brusquement pour nager en zigzag et attraper ses proies aquatiques. Puis il se perche sur un rocher, guettant le poisson ou la petite larve de son œil acéré. Les adultes s'allongent pour une courte sieste tandis que les enfants discutent ou chantent, perchés sur des rochers du torrent, à l'ombre d'un arbuste.

Ensuite, nous poursuivons notre chemin dans un paysage qui change : les falaises s'écartent en un cirque immense, et nous avançons sur une herbe rase parsemée de rochers qui me fait penser aux estives de la vallée d'Aspe où nous étions récemment. Seuls manquent les troupeaux de vaches, moutons ou chevaux, puisque ici ne sont admis que les animaux sauvages. Tout au fond, cachée par une énorme butte rocheuse, s'écoule depuis les cimes la fameuse cascade de la Cola del Caballo dont les eaux très fraîches sont directement puisées aux cimes enneigées visibles depuis la vallée. Sur le chemin du retour, j'aperçois de l'autre côté du torrent un troupeau d'une quinzaine d'isards qui descend de la falaise en zigzag vers le torrent. Les jeunes, gris clair, se poursuivent en cabriolant puis disparaissent dans les hautes herbes. Je ne vois plus que les croupes brunes tranquilles des adultes qui broutent dans le pré vert vif éclairé par les derniers rayons du soleil couchant : en montagne, la nuit tombe plus vite.

J'attends les enfants qui traînent derrière pour leur montrer ma découverte puis laisse derrière moi les trois ados qui boudent, découragés par la longueur du trajet, et emboîte le pas aux jeunes, requinqués par mes gâteaux secs et un peu d'eau fraîche. Nous arrivons bien tard, et, tandis que j'attends avec Élisabeth l'arrivée de Cédric et des deux Nora, les autres prennent le bus afin d'installer l'équipe des campeurs dans le deuxième gîte et occuper nos tables pour le dîner prévu à huit heures du soir. Les grands ont allongé le pas et ne tardent pas, fort heureusement (j'ai à peine le temps de finir ma bière) : nous pouvons prendre le bus suivant et rejoindre le groupe à Torla. Au dîner, avec menu unique cette fois-ci, nous prenons en entrée un délicieux gazpacho andaluz. Soupe froide composée principalement de tomates et concombres mixés assaisonnés d'un peu de vinaigre, dans laquelle chacun ajoute à volonté des petits morceaux de légumes (poivrons, tomates et concombres), elle a été faite dans les règles de l'art. Evidemment, comme tout aliment inhabituel, les enfants rechignent à en manger, contrairement aux adultes qui se régalent. Malheureusement, ce ne sera pas du goût de l'estomac de Jean-Jacques, qui va se tordre toute la nuit de douleur. Ce sera le tour d'Élisabeth de surveiller ses allées et venues, inquiète pour sa santé...

Triste

Le lendemain, repos : les enfants n'accepteraient pas de fournir pareil effort deux jours d'affilée. Nous décidons d'un commun accord de prendre les voitures pour aller visiter "Los Riglos", petit village au sud de Jaca dont les formations rocheuses sont originales, de couleur rouge ou ocre, à l'allure de pains de sucre ou de cheminées de fée. Chemin faisant, je pile devant le panneau indicateur du Monasterio de San Juan de la Peña, sur le mont Oroel. Jean-Jacques, qui roulait derrière nous, me persuade de rejoindre la voiture de Richard en

m'assurant que nous pourrons le visiter au retour. Il fait beau et chaud. Nous nous dirigeons vers un lac de retenue non loin de là, dans la ferme intention de nous y baigner et d'y pique-niquer. En cherchant le village de Triste, un petit vieux nous renseigne : les eaux du lac, très prélevées en cette période estivale, sont basses et vaseuses, nous ferions mieux de remonter le cours d'un petit torrent qui s'y jette car, un peu plus haut, nous pourrions nous baigner dans une piscine naturelle aux eaux pures, ainsi que le font certains jeunes du village.

Nous longeons le lac et constatons qu'en effet les odeurs sont nauséabondes, les abords aux allures de plages de sable blond sont très marécageux et les eaux peu profondes sont troublées par la vase. Nous faisons demi-tour et suivons les conseils du villageois. Je prends la tête de l'expédition et me fraie un chemin parmi les buissons du lit à demi asséché du torrent. Un mince sentier est visible par moment, qui disparaît parfois au milieu de la boue ou des roches recouvertes d'algues poussièreuses. Je poursuis, confiante dans notre mentor, et finis par découvrir un peu plus loin deux silhouettes en maillots perchées sur une haute roche ronde de couleur claire. Nous touchons au but ! Mais par où ont-ils bien pu passer ? Nous essayons plusieurs directions, pour enfin trouver la voie qui nous mène à une superbe vasque de pierre qui se déverse plus bas en cascades de gouttelettes et filets d'eau. Une autre lui succède, et nous nous changeons à grande vitesse pour goûter au rafraîchissement des eaux calmes qui reposent sur un lit de galets. Au point le plus profond, elles scintillent d'un vert d'opale.

Nous nous y plongeons plus facilement que dans le torrent du Bastan, près de Bidarray, et jouissons d'un soleil franc et chaud qui agresse le pauvre Jean-Jacques aux intestins endommagés par l'absorption du délicieux gazpacho andaluz. Le vinaigre a eu raison de son équilibre digestif, et il s'enfouit presque totalement sous deux serviettes pour lire dans une ombre peu reposante tandis que retentissent les cris aigus des enfants qui plongent à plaisir dans l'eau pure. Après le pique-nique, les enfants m'emmènent en exploration vers l'amont. Nous faisons du canyoning facile, sautant d'un rocher à l'autre, grappillant des mûres au passage, et découvrons avec émerveillement un cadre digne d'une publicité pour OBAO : une double petite cascade a créé deux petites cuvettes d'où l'on peut glisser sur les roches lisses et rondes comme sur un toboggan dans la vasque plus profonde d'une superbe piscine naturelle entourée de falaises. Les enfants se douchent sous les eaux qui bondissent en crépitant sur leur peau bronzée puis dérapent en riant dans la baignoire blanche aux eaux vertes.

Les plus hardis s'élancent pour plonger ou sauter depuis les hauteurs et font un concours d'acrobaties. Je les laisse un moment pour aller chercher les adultes et nous abandonnons Jean-Jacques endormi sous ses linges. Un peu plus tard, je reviens le chercher et trouve la place vide : il est allé se reposer dans sa voiture. Nous restons longtemps à alterner bains et repos sur les roches lisses et blanches. Perchées sur un rocher qui surplombe la vasque aux eaux pures, les Nora nous présentent un spectacle de chant et danse directement inspiré de la télévision, et plus particulièrement de "Loft Story". Cédric nous fait un festival de plongeurs, que les plus jeunes tentent d'imiter avec plus ou moins de succès. Jean-Louis B. explore un peu plus haut et découvre que les eaux du torrent sont retenues par un petit barrage afin d'être prélevées par le village pour ses besoins en eau potable. Nous sommes donc assurés de la pureté du lieu. Nous quittons à regret notre havre pour retourner aux voitures et rejoindre Jean-Jacques.

Anna, par deux fois, enfonce ses jambes dans des fondrières de vase et manque d'y laisser une sandale qu'elle doit récupérer en y enfonçant son bras : elle est dégoûtée ! Sur la route de Jaca, nous faisons un détour par le monastère, situé effectivement dans un cadre spectaculaire, presque au sommet du mont aux flans effleurés par les ailes des vautours. Il est à moitié

enfoui dans une immense grotte et nous passons devant son architecture travaillée, vibrant acte de foi des Espagnols du XIII^{ème} siècle qui repoussaient peu à peu hors de la péninsule ibérique les Arabes présents depuis des siècles. Malheureusement il n'est pas possible de s'y arrêter, la route est trop étroite. Un parking paysager a été aménagé sur le sommet plat de la montagne entre les arbres de la forêt et un service de navette par bus assure la desserte du monastère pour les visiteurs encore très nombreux malgré l'heure tardive. Nous avons juste le temps d'apercevoir des aires de pique-nique, des sentiers pédestres, des bâtiments religieux à moitié démolis et devons nous résoudre à reporter à une date ultérieure la visite de ce lieu superbe : il est trop tard, nous sommes à deux heures de Torla et avons promis d'être là pour le dîner à 8 heures et demie. Nous redescendons du mont Oroel au milieu d'une végétation presque méditerranéenne et regagnons nos pénates. Au gîte, la majorité d'entre nous émigre dans le dortoir du premier étage, tandis que Richard et Jean-Jacques restent au second. Toujours à cause de sa claustrophobie, Elisabeth s'installe en dehors des "clapiers" sur un matelas tout contre la porte-fenêtre entrouverte à laquelle nous avons suspendu des couvertures en guise de rideaux pour préserver notre intimité, et Jean-Louis B. évite la promiscuité en occupant le local des bagages attendant. Afin d'éviter les disputes, nous désignons aux enfants leurs nouveaux couchages (jeunes au milieu, ados au-dessous, Jean-Louis et moi au-dessus), dont ils s'accommodent bien vite.

Le cirque de Cotatuero

Les enfants, gonflés à bloc par cette excellente journée de détente, se réveillent sans rechigner dès sept heures et demie au son d'un "Debout les gars, réveillez-vous !" entonné par les voix dynamiques de Richard et Jean-Jacques. Ils sont encore secoués de rire au souvenir de la mésaventure nocturne de leur voisin de couchage. Celui-ci, de carrure imposante, s'étant levé pour une raison qui lui est propre, le cerveau encore embrumé de sommeil, a heurté à toute volée une poutre des "clapiers", faisant trembler tout l'édifice. Jean-Jacques, éveillé, a dû se pincer pour ne pas s'esclaffer et Richard, brutalement sorti des nimbes, s'est demandé s'il n'était pas en train de vivre en réel un épisode du Titanic heurtant un iceberg, dont il écoute régulièrement la musique du film dans sa voiture ! Nous retournons aujourd'hui sur les traces de notre première promenade dans le cirque de Cotatuero, que nous avons dû écourter faute de temps.

Jean-Louis et moi sommes retardés un long moment par la recherche éperdue de mon sac à main qui contient argent et papiers d'identité. Nous laissons partir le groupe et prenons, en désespoir de cause, le bus suivant, après avoir fouillé toute la voiture et tous les sacs du gîte (y compris ceux de nos compagnons). Le mystère est résolu à l'arrivée du bus : j'avais mis la veille au soir le sac à main dans le sac à dos de Cédric qui l'a repris ce matin sans en contrôler le contenu. Ouf ! Remis de nos émotions, nous pouvons profiter de cette promenade magnifique dans le cadre plus grandiose (et moins prisé) que celui de Soaso. En plus, il fait beau, et les falaises chatoient de toutes leurs couleurs, du jaune à l'ocre en passant par le rouge et le brun. La montée est plutôt rude jusqu'à la cascade, Elisabeth et moi peinons un peu dans la forêt, attendues galamment par nos conjoints respectifs.

Nous pique-niquons peu après la cascade sur un méplat, dans un petit bois de pins bien sympathique, et faisons la sieste à l'abri des rochers qui nous protègent du vent frais qui s'écoule le long des pentes. De gros nuages noirs nous inquiètent. En plus, l'immobilité nous a refroidis. Nous rangeons nos affaires et nous mettons à héler de concert Richard et Jean-Louis qui ont disparu ! Nous commençons sans eux la route jusqu'au pierrier où je donne des recommandations de prudence aux enfants en attendant les hommes. Il n'y a pas de danger si

l'on est attentif et que l'on regarde où poser les pieds. Je confie chaque jeune à un homme et place les adolescents au milieu de nous dans la file. Nous sommes à flanc de falaise : un pied de côté, et c'est la chute sur des dizaines ou centaines de mètres. Les enfants ont compris, ils ne font pas les fous. Pour admirer le paysage, nous faisons des pauses. Ensuite, nous reprenons la marche, les yeux fixés sur le sol devant nos pieds.

Lors d'un de nos arrêts après un passage délicat autour d'un pignon rocheux, nous découvrons derrière nous sur les hauteurs herbeuses des isards. Le chef du troupeau reste immobile à nous surveiller, sa silhouette de profil marron clair se détache nettement sur le gris de la falaise vertigineuse. D'autres bougent, avancent et disparaissent derrière des herbes. Nous restons un long moment à les observer, à la jumelle et à l'œil nu. Puis nous reprenons notre longue descente en admirant le superbe panorama qui nous entoure. Richard photographie des plantes d'un vert tendre qui semblent s'enraciner directement dans le rocher. Jean-Louis les tâte : les feuilles semblent gonflées d'eau et ont la consistance des algues, il n'y a pas de tige apparente. Quelle adaptation au milieu ! Au-dessus de nos têtes, des roches semblent prêtes à se détacher, peut-être suffirait-il d'un souffle ?

Nous préférons ne pas abuser de notre chance et passons notre chemin rapidement. Les essences végétales varient au gré de l'altitude, et la randonnée tout autour du cirque nous offre des perspectives sans cesse changeantes : même les enfants tombent sous le charme et reviennent au point de départ d'un pas décidé en chantant à tue-tête - pas de risque de revoir des isards ! De retour à Torla, la jeune troupe, qui prend de l'indépendance, part faire les magasins, tandis que nous nous asseyons pour boire le verre de l'amitié : déjà trois jours de passés, sans presque y prendre garde tant ils ont été bien remplis. Nous nous mettons d'accord sur la meilleure façon d'occuper les quelques heures de liberté qui nous restent et décidons de découvrir les gorges ("gargantas") qui mènent aux Thermes (Balnearios) de Panticosa. Au cours du dîner, les enfants, en guise de remerciement pour ce séjour, offrent à leurs parents respectifs ainsi qu'à Elisabeth et Jean-Louis B., surnommés pour l'occasion "Tatie Zaza et Tonton Bisou", des cadeaux touchants.

Balnearios de Panticosa

Panticosa est une station de ski espagnole située non loin du col du Tourmalet. Les gorges sombres et encaissées qui mènent au bout de la vallée sont belles, quoique moins spectaculaires et plus grises que les falaises d'Ordesa, mais il est malheureusement impossible de s'y arrêter pour admirer le point de vue. Nous les parcourons jusqu'au bout où elles s'évasent joliment en une vallée glacière occupée par un petit lac circulaire visiblement pollué : des algues vertes pelucheuses en tapissent le fond peu profond parsemé de détritiques divers. Quelques barques et pédalos sont amarrés au ponton bordé par un beau parc boisé. Des bâtiments imposants mais pour une bonne part désaffectés sont le reflet d'une époque révolue où les riches de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle "allaient aux eaux" pour se faire soigner, se détendre et se reposer. Nous mangeons assis sur des roches arrondies situées au côté opposé de la station thermale.

Tandis que les enfants s'amuse et que certains font la sieste ou disputent une partie de master mind, Jean-Jacques, Elisabeth et moi entreprenons à pied le tour de la vallée en commençant à mi-pente. Plus nous avançons, et plus le vent s'affaiblit. Bientôt, nous progressons dans un sous-bois odorant à l'air tiède en direction du bruit de la chute que nous avons aperçue en arrivant. Le torrent dévale en cascades depuis le sommet dans un grondement qui couvre le pépiement des oiseaux et nous oblige à parler plus fort. Nous le

traversons sur deux poutrelles et gagnons ce que je pense d'abord être une petite chapelle abandonnée et qui est en fait une fontaine sous coupole, avec de grandes ouvertures sur trois côtés. Nous descendons dans une aire boisée qui devait être magnifique lorsqu'elle était entretenue, attenante à un vaste pré où j'imagine les dames en robes longues et mains gantées, qui se promènent en abritant leur teint nacré sous une ombrelle de dentelle tandis que des hommes chapeautés de noir leur tiennent compagnie dignement.

Au fond, je repère un grand chalet plus moderne où nous allons prendre un café. Il s'agit d'un gîte ouvert toute l'année dont les prix défient toute concurrence, et qui m'a l'air fort sympathique. J'y retournerais bien pour faire de la raquette aux alentours, mais Jean-Jacques me démontre que les pentes raides s'y prêtent peu. Il y a au moins trois sommets de plus de 3000 mètres non loin de là et nous ne sommes qu'à 1800 mètres. La plus petite balade fait 800 mètres de dénivelée (une petite Rhune) : il y a intérêt à être en forme ! On peut pratiquer un peu le ski de fond en bas autour du lac (6 kilomètres de pistes), ou alors le ski de randonnée, pour les plus sportifs et aguerris. Cependant deux randonnées sur les trois présentent de grosses difficultés et ne peuvent s'effectuer que dans des conditions atmosphériques et de revêtement neigeux favorables. Je crains que cela ne soit pas pour nous, et c'est bien dommage.

Nous lisons le panneau explicatif situé devant une autre fontaine aux eaux tièdes. Lors des débuts de la formation des Pyrénées, à l'époque du carbonifère, durant la période de l'ère primaire située entre -280 et -210 millions d'années, de nombreuses remontées de magma eurent lieu. Du granit remonta à la surface, dégageant des émanations radioactives. Ensuite, les glaciations successives de l'ère quaternaire érodèrent la montagne pour lui donner son aspect actuel. Ce lieu, déjà connu des Romains (on a retrouvé des pièces de monnaie romaines), est connu pour les propriétés de ses eaux. Certaines ont une température de près de 50°C, d'autres, plus tièdes, de 20°C. Elles sont parfois radioactives, détiennent une très faible teneur en minéraux. On leur attribue des propriétés diurétiques et digestives diverses. Les habitants du village, qui est presque abandonné en période hivernale, cherchent à défendre sa pérennité et ont obtenu des instances de l'Europe qu'il soit considéré comme un ensemble de bâtiments historiques. De ce fait, des fonds ont été alloués et nous voyons qu'un des bâtiments d'un luxe désuet est en train d'être rénové, et même agrandi, peut-être d'une sorte de piscine couverte aux ouvertures immenses et au toit très élevé. Nos compagnons nous attendent, les enfants sont déjà retournés au parking et sont tous assis dans notre Peugeot 806. Nous terminons à regret notre visite et retournons à Anglet après avoir convenu de nous retrouver le soir même à la maison pour une ultime réunion tous ensemble autour d'une même table.

Framboises, Marquèze et Arjuzan (26 août 2001)

Cela fait deux ou trois ans que ma mère me propose sans succès de l'accompagner pour aller cueillir des framboises dans les Landes ; pas rancunière, elle m'offre à chaque fois un pot de confiture encore tiède que nous engloutissons en un éclair. Elle y est donc retournée au mois de septembre - avec une de mes sœurs - et m'a fait don de sa production culinaire. Je ne voulais pas laisser passer l'occasion une fois encore. Quelques jours après, j'ai organisé une sortie dominicale à Solférino (exceptionnellement, aucune ascension d'un pic pyrénéen n'était programmée) avec les enfants et les amis, assortie d'une visite à l'écomusée de Marquèze, et d'une baignade au lac d'Arjuzan. Je voulais également visiter le "jardin des plantes de nos grands-mères" à Arengosse, mais nous avons manqué de temps : ce sera pour l'année prochaine.

Je ne pensais pas que cela puisse être possible : des champs entiers de framboisiers, alignés comme des ceps de vigne, tendus pareillement sur des rangées de fil de fer, et chargés de fruits rouges à en faire traîner les rameaux par terre ! Le propriétaire nous a reçus, très gentleman-farmer, bottes de caoutchouc et foulard Hermès noué dans la chemise entrouverte, avide de communiquer avec ses visiteurs et de nous raconter sa vie. Évidemment, toute la production ne peut être ramassée à la main par des visiteurs occasionnels. Il a un tracteur spécialisé qui secoue les branches et collecte automatiquement les fruits. Il nous conduit à l'endroit où se sont arrêtés les précédents visiteurs. C'est très organisé : il faut rester dans le rang, cueillir les framboises sur les pieds de droite et de gauche à partir du petit piquet jaune, avancer en tâchant de ne pas en oublier, car elles seront perdues et risquent de se couvrir d'un champignon blanc (sorte de moisissure ou de mildiou) qui pourra se propager à tout le pied. Nous avons une sorte de cageot métallique muni d'une anse verticale qui contient les barquettes de plastique. En tout, nous réussissons à en remplir 18, à raison de 600 à 650 grammes chacune, de quoi faire pas mal de pots de confiture. Il fait chaud et nous suons rapidement à grosses gouttes. Il faut se pencher pour découvrir les framboises cachées sous les feuilles et le foisonnement des branches souples et légèrement piquantes. Le dos devient rapidement sensible, peu habitué à cette gymnastique. Nous avons le droit d'en manger autant que nous voulons pendant la cueillette et nous ne nous en privons pas. Les enfants cueillent rapidement tout ce qui est à leur portée, Jean-Louis vagabonde dans la rangée voisine, où les framboises lui semblent meilleures et plus nombreuses (il se fait rappeler à l'ordre, et doit rentrer dans le rang !), Richard prétexte un mal de dos pour se dispenser d'en ramasser et s'en faire offrir. Max, Michèle et moi faisons une collecte consciencieuse, glanant les oubliées après le passage des enfants. Sabbah, quant à elle, préfère les mûres dont les buissons qui entourent le champ regorgent. Il y en a pour tous les goûts. Au bout d'une heure, l'enthousiasme faiblit et Max vient m'aider pour compléter la dernière barquette tandis que les autres se dirigent vers les voitures. Nous faisons peser nos barquettes que nous payons au prix de gros et reprenons la route pour Marquèze.

J'ai mal lu l'information sur Internet : je pensais qu'il y avait un train toutes les vingt minutes, mais je n'avais pas fait attention à la pause entre midi et deux heures. Nous arrivons trop tard pour le dernier train de la matinée, il nous faut donc patienter. Nous négocions avec la jeune guichetière l'accès au joli parc de la gare, équipé de bancs aux dossiers gigantesques et fort originaux, agréablement ombragés par de beaux arbres, afin d'y pique-niquer tranquillement. Son collègue qui prend le relais pour l'après-midi est moins compréhensif : il nous engage à décamper dans l'instant - heureusement que nous terminons juste notre repas ! -. Nous montons dans d'antiques wagons meublés de bancs de bois et tirés par une locomotive à vapeur dont les émanations de fumée nauséabonde nous asphyxient à moitié au démarrage : le pittoresque se paie ! Nous décidons de suivre la visite guidée afin d'avoir un aperçu complet du site. Notre mentor est une jeune femme avenante en robe longue un peu trop étroite, les cheveux tordus en deux petites nattes toutes raides, à la voix claire et professionnelle. Elle nous fait découvrir l'organisation humaine et économique d'un hameau landais à l'époque où les pins n'avaient pas encore envahi le paysage et transformé les modes de vie. Elle nous apprend à distinguer une maison de maître de celle des métayers et du brassier, nous détaille les intérieurs et nous décrit leur quotidien. Il fait très chaud : elle nous ménage des pauses sous les grands chênes où nous nous asseyons à même l'herbe rase tandis qu'elle poursuit ses explications. Nous passons devant des panneaux fort bien fait qui nous donnent une idée des ordres de grandeur : tant de moutons, tant de surface agricole, tant de cochons, etc. sont nécessaires pour nourrir tant d'humains. Je n'ai pas la mémoire des chiffres, mais je réalise tout de même qu'il s'agissait d'un écosystème très fragile et complexe et je comprends mieux la perturbation apportée par la plantation des pins sur la lande. Certes, la région a été drainée,

assainie, le sable fixé, les marécages asséchés, mais tout un mode de vie, dur, certes, mais équilibré, a été anéanti par cette nouvelle donne - sans parler des oiseaux migrateurs qui venaient se reposer dans cette région à l'eau omniprésente et la population humaine clairsemée, et des plantes et animaux déracinés et chassés par cette monoculture envahissante -. Nous achetons du pastis (gâteau landais) au boulanger qui cuit en même temps que son pain devant la gueule brûlante du four, prenons le frais sous le poulailler, perchoir à l'accès aménagé de façon à le rendre impraticable au renard (mince branche à encoches) et assistons au battage du linge par les guides converties pour l'occasion en lavandières. Le bouvier à la barbe imposante passe sur une charrette remplie d'enfants hilares. Il est devenu l'homme célèbre de Marquèze, car il est passé à la télé pour parler de son métier. Enfin, nous allons au moulin écouter le meunier expliquer à qui veut l'entendre les conditions idéales de confection de la farine : le grain ne doit pas être moulu trop énergiquement car sinon, il chauffe, ce qui nuit à ses qualités gustatives. Il ne sert donc à rien d'avoir un fort débit d'eau car les meules ne doivent pas tourner à vitesse excessive. Le choix du grain en fonction de ses conditions de culture ne suffit donc pas à assurer la qualité d'un bon pain. Toute la chaîne de fabrication doit être étudiée, jusques et y compris les conditions dans lesquelles le grain est moulu. Ce n'est pas si simple !

Il est déjà cinq heures, nous n'avons pas vu le temps passer, et il nous manque tant de choses encore à voir : il faudra revenir. Nous allons à Arjuzan retrouver Richard, ses enfants et les nôtres, qui se sont dispensés de la visite et se baignent depuis le début de l'après-midi dans le lac artificiel. Il s'agit d'un ancien site d'extraction de lignite qui a été réhabilité par EDF. Le cadre est plutôt joli, le lac assez grand, et le lieu réservé à la baignade dispose d'une jolie plage de sable blond en forme de croissant de lune. L'eau est à 26°C et malgré l'heure tardive et quelques gouttes de pluie vite résorbées, nous y entrons facilement et nous délassons de notre après-midi studieuse. Le ciel ennuagé prend des teintes variées et le soleil glisse ses rayons par les interstices mouvants. Le soir est proche. Nous nous partageons les dernières victuailles, fruits et gâteaux secs mais personne ne veut de mon chocolat totalement fondu dans son emballage et imprésentable. Je suis obligée de faire un petit trou dans la feuille d'aluminium pour l'aspirer et je dégoûte tout le monde ! Ce que c'est que d'être gourmande...

Peñas de Haya (16 septembre 2001)

Cela fait des mois que j'ai envie de retourner aux Trois Couronnes : c'est le plus beau belvédère de la côte basque et, ce qui ne gêne rien, son ascension donne des sensations de haute montagne.

J'espérais un beau temps bleu et clair comme le mois de septembre nous en offre souvent. La vision de la bruine à mon lever m'a déçue. J'ai commencé à préparer sans trop y croire ma salade pour le pique-nique de midi, et j'ai laissé dormir Jean-Louis et les enfants. A neuf heures, par acquis de conscience, j'ai appelé Richard, qui était déjà fin prêt et sur le point d'aller chercher les Américains ! Branle-bas de combat ! J'ai secoué toute la famille, et, avec un peu de retard, nous avons rejoint tout le monde qui nous attendait au point de départ.

Heureusement que nous sommes guidés, parce que je ne m'oriente jamais dans l'imbroglio des routes d'Irun, et aucun panneau n'indique la direction des Trois Couronnes que nous ne pouvons voir, enveloppées comme elles le sont dans les nuages. En plus, comme à Anglet, les ronds-points fleurissent partout, et plusieurs fois j'ai dû deviner la direction prise par les autres voitures, occultée par le giratoire. Enfin, après avoir emprunté une route en réfection qui longe un ruisseau, et monté une côte très raide, nous garons nos voitures dans un dégagement

qui est déjà bien encombré par celles d'autres promeneurs plus matinaux, et nous nous engageons sur un chemin forestier.

Il fait très froid et nous sommes couverts comme en hiver pour cette dernière balade estivale : pull et anorak. J'ai déjà fait l'ascension des Trois Couronnes par un autre versant, très pentu dès le départ, dont je me souviens nettement en raison de la difficulté à le gravir. J'apprécie donc tout particulièrement le choix de ce circuit à la montée bien plus progressive. La marche nous échauffe rapidement, et nous pouvons profiter pleinement du paysage magnifique : une forêt de hêtres et de chênes sur lesquels pousse parfois, curiosité amusante, un houx dressé sur une branche élevée de son hôte, comme du gui géant. Nous nous remémorons cette époque lointaine où l'Europe, encore innommée, était recouverte de forêts de chênes qui se sont enracinées dans notre imaginaire. Les contes de notre enfance étaient emplis de bois mystérieux et profonds habités d'êtres hybrides et magiques, et les religions d'antan regorgeaient de pratiques propres à amadouer les éléments sauvages et inhospitaliers de cette nature omniprésente. Des ruisselets sonores s'écoulent en cascades, chevelure d'argent de la montagne, qu'il nous faut franchir à gué en prenant garde de ne pas glisser sur la mousse ou la boue. Le chemin redescend. Je m'inquiète un peu car il faudra bien remonter à un moment donné pour atteindre le sommet ! Max est aux anges : avec cette alternance de pluie et de soleil, les champignons les plus variés montrent leur tête et il a découvert des bolets. Il se met à marcher, l'œil aux aguets, arpentant les flans herbeux de part et d'autre du sentier. Il faut s'y connaître, car tous ne sont pas comestibles. Il choisit ceux qui ont le pied et le dessous du chapeau bien blanc ; leur capote brune luisante et apparemment gluante comme de la bave d'escargot se confond avec les feuilles mortes qui annoncent déjà l'automne tout proche. Cédric et Nora, insensibles à la beauté de la promenade, sont à la traîne, rétifs. Les cadets, Jonathan, Anna et Sammy, grommellent mais avancent. Les enfants des nouvelles recrues sont plus enthousiastes, mise à part une petite fille dont le mal de dos causé par une chute en sport se réveille avec l'effort inhabituel de cette longue (?) marche. Par deux fois, je prends des nouvelles des retardataires en interrogeant des promeneurs espagnols qui nous dépassent, tandis que nous attendons en devisant : "Deux jeunes ? Oui, nous les avons vus : ils étaient assis et s'occupaient avec des piles (du discman de Cédric)". Quelle patience !

Incertains du chemin, nous décidons de nous arrêter pour manger le pique-nique afin de reconstituer le moral défaillant des troupes. Je crois que les "Américains", malgré leur bonne volonté, ont mal évalué ce qu'était une marche en montagne. Pourtant, je n'ai pas eu l'impression de monter, au contraire, nous sommes anormalement descendus et la marche était particulièrement aisée sur un chemin bien tracé et balisé. Le panorama s'étend au loin depuis notre lieu de repos. Nous voyons Saint Sébastien et son île, Pasajes, Irun, Fontarrabie, Hendaye et la baie morcelée de Txingudi, ainsi que divers pics sur le versant espagnol dont les sommets les plus hauts sont encore dans les nuages. Il pluviole un peu, mais sans que les gouttes mouillent trop les victuailles étalées dans l'herbe et sur les rochers. Nous voyons un pinceau lumineux qui éclaire la côte et s'avance vers nous : le beau temps ne va pas tarder à revenir, ce n'était qu'un passage un peu humide, mais sans conséquence. Enfin, sans conséquences, si l'on veut, parce que, aussitôt mangé, chacun s'est brusquement trouvé un rendez-vous urgent à ne pas manquer. Dans un superbe mouvement d'ensemble, et avec un enthousiasme communicatif, seize de nos compagnons sur la vingtaine que nous étions retournent sur leurs pas ! (Y compris évidemment notre progéniture rétive, qui a préféré la perspective d'attendre les parents deux heures dans la voiture, plutôt que de terminer l'ascension !). Nous nous sommes retrouvés, Richard, Max, Jean-Louis et moi, un peu ébahis, je dirais même abasourdis, abandonnés par la foule dont nous entendons de loin en loin les éclats de voix et de rire qui s'estompent progressivement : nous pouvons ainsi mesurer la

vitesse, bien supérieure à celle de l'aller, à laquelle ils retournent vers le monde mécanisé et motorisé où l'usage des membres n'est plus de mise...

Après avoir interrogé des promeneurs sur la direction à prendre, nous rebroussons également chemin sur quelques centaines de mètres. Ce faisant, le ciel se dégage soudainement, découvrant les trois pointes rocheuses élancées des Trois Couronnes que nous avions dépassées. Marchant à vue désormais, nous attaquons la pente directement, sans plus chercher le secours d'un sentier, avançant en zigzag dans les herbes hautes, recourbées en mottes souples vers l'aval, à peine humidifiées par l'ondée. Nous apercevons au loin quelques troupeaux de moutons et, dans les haltes où nous reprenons notre souffle, nous nous retournons pour admirer la superbe vue qui s'étend de plus en plus loin, au fur et à mesure que le plafond nuageux, bousculé par une brise marine, s'élève dans le ciel. Au large de la baie de Txingudi, d'innombrables voiles blanches égailent le bleu de la mer. Quel dommage que les autres n'aient pas suivi ! Plus nous montons et plus c'est beau ! Parvenus à un plateau recouvert d'arbres plus ramassés sur eux-même en raison de l'altitude peut-être et de leur exposition aux intempéries, nous retrouvons un sentier que nous suivons en direction du pic très proche maintenant. Le problème est : par où passer ? Je me dis que, tant qu'il y a des crottes de moutons par terre, c'est que le chemin est praticable. Nous passons par la droite et aboutissons à un cul de sac. La falaise s'élève, toute droite vers le sommet. Aucun passage en vue. Nous rebroussons chemin, contournons l'obstacle par la gauche, escaladons une grosse roche, suivons le sentier qui continue derrière : de nouveau une impasse. Nous redescendons légèrement, suivons un troisième sentier qui nous amène au pied d'une montée plus praticable. Finalement, ce n'est pas si mal que nous soyons sans enfants ni touristes. Ces crêtes ne sont pas à la portée de tout le monde, et nous préférons batailler seuls, plutôt que de prendre en charge la sécurité de toute cette troupe. L'accès au sommet n'est pas des plus aisés : il faut s'aider des mains, s'agripper à la roche et aux herbes, emprunter un passage creusé par l'eau qui a imbibé la terre noire pour la transformer en une substance peu engageante. J'ai l'impression d'être dans une veine de charbon, mains et chaussures maculées, cela me dégoûte un peu. Mis à part ça, la roche ne glisse pas, ne s'effrite pas, elle offre des prises franches et nous grimpons sans peine. Du sommet, la vue est superbe. Nous nous étendons un moment dans l'herbe, jouissant du temps présent. Les nuages au-dessus de nos têtes font un plafond qui se gonfle en un bourrelet noir rectiligne au-dessus de nos maisons. Toute la côte est visible, de Saint Sébastien à Capbreton. Richard et Max se désignent mutuellement, comme d'habitude, tous les pics qu'ils reconnaissent et dont nous avons fait, pour la plupart, l'ascension. C'est toujours amusant de les entendre se reprendre, ils ne se pardonnent aucune erreur, et pourtant, pour la néophyte que je suis, il n'y a rien de plus difficile que cet exercice : chaque montagne change de silhouette suivant l'endroit d'où elle est vue. Il faut donc avoir déjà une bonne connaissance de la géographie pour savoir quelles sont celles qui ont le plus de chance d'être aperçues depuis le sommet où nous les observons, et ensuite, savoir les hauteurs respectives et les perspectives pour deviner celles qui se cachent derrière d'autres, plus proches de nous. Et enfin, il faut bien penser qu'en tournant autour et en les voyant d'un autre angle, leur forme a pu changer.

Nous ne nous attardons pas trop : il ne fait pas très chaud et les enfants attendent. Nous partons à l'assaut du deuxième pic, où Richard et Jean-Louis demandent à Max de les assurer avec la corde qu'il a emmenée par précaution. La montée est très facile, en comparaison avec les séances d'escalade que nous ont offertes Max et John sur le Mondarrain, mais ils ont besoin de se sentir tenus et craignent une glissade malencontreuse. Le passage délicat est d'ailleurs équipé d'un anneau destiné à cet usage. Un peu plus haut, même précaution. Max est d'une patience d'ange et encourage gentiment tout en conseillant les meilleures prises tandis

qu'il maintient une tension à la corde qu'il fait coulisser dans l'anneau et autour de son torse : toute une technique ! Ensuite, bien qu'il faille toujours mettre les mains, la montée ne pose plus de problème, mis à part à Jean-Louis, encombré par son bâton sans lanière. Photo souvenir, et nous passons au troisième pic, simple formalité avant la longue descente. Max s'attarde un peu, cherchant encore quelques bolets supplémentaires pour son dîner. Deux jours après, il me donnera le seul et unique champignon que j'ai trouvé, et qu'il s'est bien gardé de consommer, me le réservant dans son réfrigérateur. Je l'ai soigneusement préparé à la poêle, avec ail, persil, sel et poivre, et l'ai mélangé aux œufs battus en omelette : qu'est-ce qu'elle était parfumée !

Canoë sur la Leyre (30 septembre 2001)

Une journée MAGNIFIQUE, comme nous l'avions rêvée, et même mieux, s'est déroulée hier dimanche 30 septembre. Levée de bonne heure (le départ était prévu à 8 heures), j'ai découvert en ouvrant volets et rideaux que le ciel était uni et entièrement dégagé de tout nuage : un vrai temps de septembre, pas très chaud mais clair et limpide - c'est important, car nous avons projeté une sortie exceptionnelle au nord des Landes avec de nombreux participants (nous sommes dix-sept, dont dix enfants) -. Pendant le trajet, le soleil s'élève au-dessus de l'horizon et éclaire de biais la forêt de pins zébrée de brume fine qui traîne au ras des fougères, à travers laquelle nous pouvons presque compter les rayons de lumière nettement détachés. Les bruyères en fleurs, tardives, couvrent d'un tapis bicolore rose et mauve la vaste étendue de sable, particulièrement vivaces dans les clairières où pointent à distance régulière les têtes fines vert tendre des jeunes pins nouvellement plantés.

Je me plais à imaginer la présence des biches dans les bois tout proches mais crains leur apparition inattendue autant qu'inopportune au beau milieu de la chaussée de l'autoroute. Fort heureusement, elles ne passent que rarement, et de préférence au crépuscule ou la nuit. Nous trouvons sans difficulté le centre du Parc naturel régional des Landes de Gascogne situé dans le minuscule village de Sagnac (sortie d'autoroute Le Muret) aux maisons typiques mais malheureusement un peu délabrées et désertées. Un gîte y a également été implanté afin de redonner vie et activité à cette campagne isolée. Nous sommes tous des habitués des activités nautiques sportives et nous nous mettons rapidement en tenue : maillot, tee-shirt et sweat-shirt (pas de k-way, vu le temps - sauf Jean-Louis B. -) et chaussures de toile. Nous prenons nos sacs de pique-nique et nous dirigeons vers la base où l'on nous équipe de gilets de sauvetage et de pagaies, ainsi que de bidons étanches pour y abriter les affaires que nous emportons avant de monter dans un bus qui nous emmène à Pissos.

De là, nous aurons la journée pour descendre la rivière jusqu'au centre (cinq heures de navigation pour une quinzaine de kilomètres, sans compter la pause repas). Le moniteur nous donne des informations intéressantes sur la région. Par exemple, les ressources ne sont plus limitées à l'exploitation de la filière bois et à la culture du maïs. Moyennant l'apport d'engrais, bien sûr, car le sable est un bon support mais il ne nourrit pas, et l'eau n'est jamais loin, la nappe phréatique étant très haute, les Landais se sont mis à diversifier les cultures : carottes, asperges, fruits rouges (pour une bonne part à destination de la Grande Bretagne car les Anglais en sont friands) - groseilles, myrtilles, framboises -.

Le bus s'arrête sur un espace plat en bordure d'un élargissement de la rivière qui forme un petit lac. L'eau est brune. Les pluies abondantes de ces dernières semaines qui ont succédé à la sécheresse du mois d'août ont gonflé les rus et arraché la faible couche de limon des rives sablonneuses. Le moniteur nous montre en quelques minutes le maniement de la pagaie, et

c'est parti ! Les équipes se forment rapidement, poussent les embarcations à l'eau et se répartissent les rôles : à l'avant le matelot, à l'arrière le barreur (qui imprime la direction avec la pagaie). Première surprise, l'étendue d'eau débouche immédiatement sur un rapide dans le passage où la largeur de son cours se réduit. Anna hurle : elle est montée avec Julien et, la coordination n'étant pas parfaite, ils s'apprêtent à dévaler l'eau (légèrement) tumultueuse de biais, et même à reculons. Peu importe ! Les canoës de plastique sont très stables et nous ne sommes pas sur la Nive à Bidarray ; les remous ne durent pas, provoqués seulement par la présence d'un tronc d'arbre tombé en travers du cours d'eau que le flot peu profond franchit en bondissant, animé d'un vif courant. C'est d'ailleurs ce qui m'étonne. Lorsque nous étions allés faire du kayak sur le courant de Huchet, qui n'a de courant que le nom, et dont l'embouchure se situe dans l'anse de Port d'Albret, il avait fallu ramer continûment, sinon l'embarcation n'avancait pas. Ici l'eau, dont la profondeur varie entre 40 centimètres et deux mètres cinquante-trois mètres, bénéficie d'une réelle pente et s'écoule parfois à vive allure. Richard et moi attendons le passage de notre progéniture respective. Jonathan et Jérémie pagaient dans le plus grand désordre. Le bateau bute alternativement contre une rive ou l'autre, avance de côté ou bien à reculons.

Les apprentis marins se rejettent mutuellement (et bruyamment) la faute des mauvaises manœuvres. Cela ne se passe guère mieux avec l'autre jumeau, Julien, qui reste bloqué un moment avec Anna au premier passage délicat. Personne n'est épargné. Un arbre bouche la moitié de la rivière face à nous. Le courant, dans le passage rétréci sous le tronc légèrement soulevé, accélère et Richard donne un coup de pagaie un peu trop énergique. Il se glisse sous le tronc en se penchant sur le côté tandis que l'autre moitié du canoë, engagé de biais, se retrouve face à un passage impraticable. Je crie, les deux mains en avant pour me protéger, et un moignon de branche manque de me perforer la cuisse. Légèrement écorchée à un doigt, avec plus de peur que de mal heureusement, je déplace le canoë en m'appuyant au tronc, et je peux enfin passer à mon tour. L'intérêt de la descente tient dans le fait que la Leyre est parsemée d'arbres, troncs et branchages divers qui en pimentent le parcours. L'ennui concomitant réside dans l'attention permanente qu'il faut maintenir, toute faute étant punie d'un échouage ou d'une rencontre brutale avec les obstacles. Cela étant dit, ce n'est quand même pas hors de portée, mais... il faut un peu de coordination dans les équipes, et celle-ci se forge peu à peu jusqu'à l'arrivée au premier pont où nous faisons halte pour déjeuner. Dans les passages tranquilles, nous jouissons du calme de la forêt silencieuse baignée d'une douce lumière.

Tantôt formée majoritairement de pins, tantôt de chênes aux feuilles petites et espacées, et tantôt d'un mélange des deux, la forêt n'est ni monotone ni ennuyeuse. Des champignons poussent dans la mousse des berges, sur les troncs en décomposition ou sur les arbres vivants. Des libellules bleu métal ou émeraude fendent l'air au ras des flots tandis que des insectes marchent en tous sens sur l'eau, regroupés en une foule pressée. Une bergeronnette à la longue queue et aux éclairs chatoyants bleus et jaunes se laisse admirer un moment sur un arbre penché avant de s'envoler d'un brusque coup d'aile à la recherche de moucheron. Des îles se forment parfois autour d'un tronc d'arbre étalé dans la longueur du courant, et de curieuses fougères aux folioles anormalement larges prennent racine sur le bois en décomposition et se penchent élégamment vers l'eau. Entre temps, Anna s'est fait une philosophie et décide de laisser le plus souvent son jeune partenaire diriger seul l'embarcation tandis qu'elle se repose.

Nous passons devant Michèle et Max et constatons, une fois de plus, que le bateau est nuisible à l'entente des couples. Michèle, comme Anna, décide de ne plus pagayer puisque dans toutes les hypothèses, elle se fait attraper ! Cédric est heureux comme un roi, seul sur son kayak, et

s'offre même le luxe de venir décoincer le bateau de son frère en s'enfonçant, impavide, dans l'eau fraîche (14-15°C). Peu après, je décide de prendre Jérémie à mon bord tandis que Richard monte avec Jonathan. Tous deux protestent avec vigueur pour ne pas être séparés : "Mais non ! On se disputait pas, on discutait...!" Nous rejoignons Nico et Marie-Ch' qui ont trouvé une façon originale de franchir les obstacles. Au lieu de passer sur la droite, où l'espace entre la rivière et un tronc d'arbre tombé en travers du cours d'eau est suffisant, nous les voyons enjamber l'un après l'autre le tronc tandis qu'ils font glisser le canoë au-dessous ! L'équipe la plus calme est celle formée par Sylvie, Jean-Louis C. et la petite Diana. Les deux adultes laissent le courant les emporter en tournant mollement tandis que le calme de la forêt les pénètre, et que Diana s'évertue à ramer... Ils ne reprennent la direction (relative) des opérations qu'aux passages délicats, en écartant de leur visage les branchages qu'ils n'ont pu éviter. L'équipe qui deviendra la plus performante au fil des kilomètres sera celle de Julien (le fils de Sylvie) et de son ami Romain.

Jérémie et moi passons devant un petit groupe, parti un peu avant nous, qui prend l'apéritif sur une dune au soleil, dans la forêt clairsemée de pins, leurs canoës échoués sur une petite plage. Un autre groupe, plus loin, a déjà entamé les sandwiches, et nous désespérons de rejoindre la tête de notre propre petite communauté pour avertir que nos estomacs crient aussi famine. Heureusement, au premier pont annoncé par le moniteur, ils sont déjà nombreux à avoir fait halte et ils nous attendent pour nous aider à tirer les canoës au sec. Ici, la forêt de conifères et feuillus mélangés est un peu plus dense et trop ombragée. Nous sommes tous plus ou moins humides à des degrés divers et préférons aller manger sur le pont (mais oui !) disposant nos victuailles sur le trottoir et guettant, penchés à la rambarde, l'arrivée des retardataires.

Nous nous rappelons quand même qu'il y a une autre équipe manquante : celle de Julien et Anna, et que la vraie raison de leur retard doit leur être imputée. En effet, nous voyons arriver Anna, ravie de se laisser porter par Max, tandis que Michèle peine avec son fils. Là aussi, les équipes ont dû être modifiées en cours de route pour une meilleure efficacité (nous ne voulons pas finir à la nuit !). Michèle n'en peut plus : elle reste à proximité des bateaux et s'allonge un peu sur son tapis de plage après s'être restaurée. Richard a pensé au vin, j'ai amené du chocolat (blanc pour les enfants, aux noisettes et raisins pour les adultes) et nous nous régaloons, debout ou assis au bord de la route bitumée - peu fréquentée - tandis que nos vêtements sèchent au soleil. Mais ce n'est pas le tout ! Il nous reste encore au moins dix kilomètres à parcourir.

Jean-Louis prend Jonathan avec lui, Sylvie embarque Jérémie, Max garde Anna, je monte avec Michèle, Richard prend le kayak et Cédric monte avec Julien, tandis que Jean-Louis B., bien rodé, garde son kayak. Il m'a confié son vêtement chaud et il a bien fait car, tout d'un coup, nous entendons un gros choc et un gros « splatch! » : je me retourne vivement, en pensant immédiatement que Jonathan a été renversé à l'eau par son père ! Mauvaise langue ! Eh bien non ! C'est Jean-Louis B., plus rapide avec son kayak sur lequel il rame en position semi allongée, qui a voulu contourner un îlot par le mauvais côté et a buté contre un tronc d'arbre fort brutalement.

Le kayak s'est retourné immédiatement, et nous attendons, un, deux, trois,... six, sept, ouf, il a resurgi. "Çà va ? Çà va ?" Pas de réponse. Nous sommes inquiètes. Il a dû subir un sacré choc. En fait, il a surtout été surpris par la rapidité des événements, et, je pense, gêné davantage qu'aidé par son gilet de sauvetage dans lequel il est engoncé. Il récupère bateau et pagaie, prend pied sur la rive toute proche, mais trop abrupte, et entreprend de regrimper d'un coup de rein (ou deux) sur son kayak. Il a retrouvé l'usage de la parole et nous rassure. Pendant

quelques centaines de mètres, Michèle et moi naviguons en jetant des coups d'œil inquiets à l'arrière, pour le surveiller.

J'ai encore une peur rétrospective (quoique sans objet) pour Jonathan que j'ai peine à refréner. Puis nous naviguons de concert pendant un petit moment avec Sylvie et Jérémie. Ce dernier appréhende le passage des troncs d'arbres qui jonchent la rivière et Sylvie lui a demandé de la laisser pagayer seule afin qu'il ne perturbe pas la bonne avancée du bateau par des coups de pagaie inconsidérés dans les passages délicats. Michèle le tarabuste : "Mais rame, Jérémie, rame !" Rien n'y fait : il a peur, et transmet son inquiétude à Diana, agrippée au gilet de sauvetage de sa mère. Elle pousse de petits cris et s'exclame : "Attention, là, un tronc d'arbre ! Encore un autre !" Nous dépassons Nico et Marie-Ch', qui bataillent également avec les obstacles. Évidemment, "c'est la faute à Marie-Ch'", qui peut s'en étonner ?

Nous nous reposons de nouveau au pont suivant et partageons un goûter copieux : gâteaux secs, touron mou et nougat dur d'Espagne. Un peu de thé, de l'eau, et c'est bon pour repartir. La fin du trajet paraît très courte et plus facile. Nous maîtrisons maintenant bien la conduite de nos longues embarcations, prévoyons les accélérations de courant dans les virages et les passages d'obstacles, profitons à plein du calme de notre environnement : cela ne devrait jamais finir... Parfois, un craquement ou un plouf nous fait sursauter. Serait-ce un poisson qui saute, une grenouille qui plonge, un Indien caché derrière un arbre qui nous envoie des projectiles empoisonnés avec sa sarbacane géante (je viens de voir Orinoco, l'exposition sur les Indiens de l'Orénoque) ou bien un bataillon d'écureuils farceurs qui nous bombardent de glands ? Non ! C'est simplement l'automne qui s'annonce : des feuilles tombent continûment en tournoyant avec lenteur, et se posent à la surface de l'eau un moment avant de s'enfoncer sans bruit, des glands et des pommes de pin se détachent brusquement et se précipitent sur le sol et les canoës dans un claquement sec, le vent se lève et fait bruire les cimes des arbres comme le sourd grondement d'un train ou d'un avion qui n'en finirait pas de passer, des nuages passent, qui assombrissent momentanément notre tunnel de verdure, vite chassés par des bouffées de chaleur qui balaient la lande en une douce caresse. A l'approche du dernier pont, nous entendons le bruit d'une chute d'eau.

Il faut accoster avant : le moniteur nous attend avec sa remorque pour récupérer les canoës et les kayaks. Mais que se passe-t-il ? Nous sommes tous arrivés et pourtant il manque un canoë ! Nous nous recomptons : non, c'est bien çà, il y en a un qui manque. C'est le collègue qui l'a emporté dans la foulée, en prenant ceux des deux autres groupes de personnes arrivés avant nous. Ouf ! Le mystère est élucidé. Nous chargeons le reste de l'équipement dans la petite voiture et regagnons à pied le centre du village à deux cent mètres de là. Il fait chaud, il fait doux, il fait bon. Personne n'a envie de partir. Certains prennent une douche, les autres se changent dans les voitures, et nous restons là, tranquilles, à deviser en écoutant des musiques de films qui émanent de la voiture de Max. Pourquoi se presser ? Laissons le charme de la forêt des Landes agir sur nos esprits et la saine fatigue d'une journée sportive s'écouler de nos corps...

Pendant le retour, le soleil descend peu à peu sur l'horizon, la forêt s'assombrit et les nuages de chaleur qui se forment dans le ciel se parent de mille couleurs enchanteresses. Le spectacle n'est plus sur terre, mais en l'air, et, tandis que mes passagers dorment, épuisés, je conduis, l'oreille à l'écoute des musiques sur les ondes et le regard... sur la route, mais également, je l'avoue, un peu perdu dans la luminescence céleste.

Le Pic du Midi de Bigorre (14 octobre 2001)

L'été indien se prolonge grâce au vent du sud qui adoucit considérablement l'air sur la côte basque. Nous continuons à nous baigner dans la mer qui n'a pas encore rafraîchi au point de nous rendre insupportable l'entrée dans l'eau sans combinaison protectrice.

Après nous être enquis à plusieurs reprises dans la semaine des prévisions météo pour la journée du dimanche 14 octobre 2001, nous prenons la voiture dès 7 heures du matin en direction du Pic du Midi de Bigorre. Il fait noir, nous traversons des pans de brume qui obligent Jean-Louis à ralentir. Puis le soleil se lève, disque rouge géant au-dessus des collines, tandis que les brouillards matinaux persistants occultent la vue sur les Pyrénées pourtant toutes proches. Il paraît que c'est signe de beau temps, nous dit Max. J'en accepte l'augure.

A 10 heures, après avoir pris un second petit déjeuner dans un village de la vallée (sauf Max, qui fait régime pour arriver à courir aussi vite que Richard au footing bi-hebdomadaire de Chiberta), nous nous garons au col du Tourmalet. Nous enfilons nos chaussures de montagne et endossons les sacs chargés du pique nique et d'un anorak, au cas où. Cela nous fait drôle de voir la station de ski de La Mongie sans neige. Les bâtiments nous paraissent incongrus, disproportionnés et laids, de même que les installations de remontée mécanique. Franchement, ils auraient pu faire un effort architectural d'insertion esthétique dans le site montagnard. Enfin !

La route vers l'observatoire est fermée par une grille. Nous entamons donc la montée directement à flanc de montagne, pensant rejoindre la piste rapidement. En nous retournant après quelques mètres d'ascension, nous avons la surprise de reconnaître la silhouette de lamas mêlés à un troupeau de vaches, qui donnent un petit air andin à ces flans pyrénéens. Le ciel est coupé en deux : grand bleu au-dessus de La Mongie et gros nuages annonciateurs de pluie du côté de Barèges. Il n'est pas évident que le temps se maintienne au beau toute la journée. A l'altitude où nous avons garé les voitures, l'air est déjà frais, et la température descendra peu à peu, au fur et à mesure que nous grimperons vers le sommet. Les montagnes alentour sont à dominante brune, sauf les plus hautes dans le lointain ennuagé, déjà saupoudrées des premières neiges automnales ou bien blanchies par les quelques plaques de neige et de glace mêlées des années précédentes, légèrement ternies par les poussières estivales. L'herbe et les graminées ont pris une couleur paille d'où jaillissent parfois en parterres dispersés les corolles mauves des colchiques. Les teintes, sous le soleil levant, sont dures et franches, les pics nettement découpés dont les pans encore empreints de nuit accentuent l'acuité du relief. Les nuages poussés par le vent laissent traîner leurs ombres qui sautent allègrement les précipices.

Ce n'est pas notre cas : comme nous avons finalement choisi l'option de marcher sur les crêtes, la marche est immédiatement éprouvante. Nous devons grimper dur, sans échauffement préalable, à une altitude où la raréfaction de l'oxygène dans l'air est déjà sensible à nos poumons d'habitants des plaines côtières. Assez rapidement, mon rythme se ralentit par rapport à celui des trois hommes qui me distancent mais restent quand même à vue, m'attendant de temps à autre pour me laisser les rattraper. Jean-Louis, toujours pessimiste, rouspète : "Nous nous trompons de chemin, nous aurions dû rejoindre la route, nous faisons un détour inutile, nous nous fatiguons pour rien à monter et descendre les crêtes au lieu de suivre la route en pente douce, etc., etc." Max, quant à lui, préfère ces sentes de montagne où le pas doit se régler à la nature du terrain, mottes d'herbes sèches, roches dénudées ou pierriers branlants, dans les effluves de serpolet ou d'anis. Richard, guide de

l'expédition, contrôle les traits et pointillés de sa carte et interroge, pour plus de sécurité, quelques gardes qui patrouillent en contrebas. Son genou douloureux lui fait regretter de n'avoir pas rejoint aussitôt la route que nous apercevons de loin en loin sur notre gauche. Quant à moi, malgré mes difficultés à avancer à un bon rythme, je préfère comme Max marcher loin de tout signe de civilisation, de cairn en cairn, mes pas suivants les traces de passages de troupeaux errants ou d'autres promeneurs. En bordure du sentier, une famille de marmottes a creusé un terrier profond. Je me penche pour voir s'il est occupé : il me faudrait une lampe-torche, c'est trop sombre. Etant donnée la chaleur, je ne pense pas qu'elles soient déjà endormies de leur sommeil hivernal. Je regarde autour de moi dans la rocaille et guette d'éventuels sifflements, par lesquels elles s'avertissent mutuellement de l'apparition d'une visite potentiellement dangereuse. Malheureusement, elles se cachent et je ne surprends que de petits oiseaux de la taille de moineaux qui voletent d'un pré à l'autre. Les choucardes au plumage noir rasant les crêtes et quelques vautours planent en altitude, le long de spirales d'air ascendant invisible. Mon coeur bat la chamade, un voile passe devant mes yeux et j'ai le souffle court. Je m'assieds sur la première roche plate venue, bois une goulée d'eau et extirpe de mon sac ces pruneaux mi-cuits absolument délicieux, onctueux à souhait, apportés d'Agen par ma belle-mère lors de son récent séjour à Anglet. Leur haute teneur en sucre me requinque et, reposée, je peux reprendre ma marche vers le sommet.

Nous finissons par rejoindre la route à l'endroit où elle domine deux petits lacs, l'un brun, peu profond et l'autre vert, avec des reflets bleus du ciel. Il est empli d'algues ou d'herbes et doit probablement abriter en son sein tout un biotope très particulier. J'ai lu récemment que ces lacs de haute montagne ont une eau particulièrement pure et dépourvue de sels minéraux. Cela a deux conséquences. Pour les chercheurs, elle constitue un lieu d'observation du degré de pollution de la haute atmosphère dont les gaz chargés d'éléments issus de l'activité humaine se mêlent aux eaux pures. Il est ainsi aisé de déceler, même en quantités infimes, des éléments exogènes et de les comptabiliser. D'autre part, cette eau très pure constitue pour les êtres vivants qui l'habitent, et en particulier pour les poissons, un milieu particulièrement hostile où ils doivent faire preuve de capacités d'adaptation extraordinaires pour survivre. En effet, la très faible teneur en sels minéraux du lac contraste avec celle, comparativement considérablement plus élevée, des poissons. Ces derniers auraient tendance naturellement à trop s'imbiber (au risque de gonfler et d'exploser) et à perdre corollairement leur substance par le biais de la vessie. Leur survie est à la fois un mystère et un miracle.

Je finis enfin par arriver au sommet où mes trois compagnons, lassés de m'attendre, ont déjà entamé leur pique-nique sur la terrasse ensoleillée de l'observatoire dans un recoin abrité du vent qui balaie les cimes. La vue est magnifique, bien que les nuages aient commencé à occulter une partie des sommets lointains. Ce pic est disposé en avant de la chaîne pyrénéenne, relativement isolé, ce qui a motivé le choix de ce site pour l'installation des télescopes. Au nord, le regard porte loin sur la plaine parsemée de villes et de villages et au sud, la chaîne s'étire, majestueuse. Après nous être restaurés, nous visitons (un peu trop rapidement, il faudra revenir) le musée très intéressant de l'observatoire. J'avais toujours pensé qu'il n'y avait qu'un seul dôme. En fait, il y en a plusieurs, et de tailles et utilisations diverses. Le plus proche du musée est dédié à l'observation du soleil (coronographe), auprès duquel des associations d'amateurs ont installé le leur, qui abrite un petit télescope de 600 mm pour l'observation du ciel nocturne. Un peu plus loin, les autres dômes dressés près d'un gros bâtiment rectangulaire sont également dédiés à l'observation des étoiles par les astronomes du CNRS, basés à Tarbes et à Toulouse.

Lorsque nous entamons la descente (bien plus facile), nous avons la chance de rencontrer l'un des astrophysiciens qui fait une petite marche avant d'entamer son travail de nuit. Je le bombarde de questions. Jean-Louis et Max en profitent également pour lui demander des explications. Quant à Richard, il est descendu comme une flèche, à son habitude, et nous le retrouvons un peu plus bas en train d'émerger d'une petite sieste réparatrice. "Notre" astronome est seulement couvert d'un pull et d'une grosse écharpe de laine, et il renifle de temps à autre (je le surnomme "in petto" en mon for intérieur Rastapopoulos, personnage de Tintin dans Vol 717 pour Sydney). C'est que le froid est vif et nous supportons volontiers nos anoraks, particulièrement lors des passages nuageux devant le soleil d'automne.

Il nous décrit son parcours un peu atypique : passionné par les étoiles dès sa prime jeunesse, il a fait des études d'ingénieur physicien puis des études universitaires. Il a séjourné aux USA, enseigné en collège et lycée, avant de postuler vers l'âge de trente ans pour un poste au CNRS qu'il a obtenu. Il est donc actuellement chercheur à Toulouse et passe une semaine, deux à trois fois par an, à l'Observatoire du Pic du Midi de Bigorre. Il n'a pas l'oeil directement vissé derrière l'objectif du télescope, la tête rejetée en arrière, comme cela se faisait autrefois. Il travaille dans une salle chauffée, devant un ordinateur qui lui donne sous forme chiffrée le résultat des mesures prises. Il étudie les étoiles variables.

Il nous explique en mots simples ce que c'est. Il s'agit d'étoiles dont l'enveloppe gazeuse a tendance à confiner la chaleur au coeur de l'étoile et à ne la laisser s'échapper que par bouffées intermittentes. De ce fait, l'étoile émet des vibrations, des ondes (comme une corde de violon frottée par un archet ou l'air insufflé dans un instrument à vent) que le télescope détecte. Leur analyse permet de reconnaître les éléments qui composent l'étoile. Perfidement, je lui demande son point de vue sur l'utilité de ces recherches pour notre vie de tous les jours. Sans s'émouvoir, il nous rappelle que ce sont très souvent des astronomes ou des scientifiques exploitant des résultats en astronomie qui ont bouleversé notre perception du monde, et par là même, engendré des modifications dans notre mode de vie par l'introduction de nouveaux concepts (rotondité de la Terre, gravitation universelle...) ou de nouvelles machines (télégraphe, énergie atomique, fusées...). Galilée, Kepler, Newton, Einstein ont profondément influé sur notre évolution actuelle.

Bien sûr, il n'est pas évident à court terme qu'une meilleure connaissance de la structure des étoiles variables puisse avoir une quelconque répercussion sur notre vie terrestre, mais qui sait ? Il se passe souvent des dizaines d'années ou même des siècles avant qu'une recherche fondamentale puisse arriver à une application tangible. En attendant, il sait au moins une chose, c'est qu'il travaille dans un domaine qui le passionne, en collaboration avec des chercheurs du monde entier qui s'associent à son étude et permettent l'observation 24 heures sur 24 de ces objets célestes. Des Australiens, Indiens, Chinois, Américains, Espagnols, astronomes comme lui, unissent leurs observations ainsi que les résultats de leurs réflexions dans des publications auxquelles il contribue également. Personnellement, il n'est pas passionné par l'observation des étoiles proprement dite, mais il exploite durant le reste de l'année les données fournies durant sa semaine à l'observatoire pour en extraire des calculs de modélisation des phénomènes. Je comprends mieux après la description de son travail la raison pour laquelle il m'a déclaré sans ambages qu'il n'avait jamais envisagé de travailler en entreprise !

Nous nous quittons après avoir échangé nos adresses Internet : il promet d'envoyer à Jean-Louis une réponse claire à la question (astronomique) qui hante ses nuits et me donne au passage le titre de deux livres de science-fiction, déjà anciens mais qui, selon lui, sont assez

proches des dernières recherches pour mieux faire appréhender nos difficultés de perception et de représentation d'un univers aussi immense et complexe. Il lui faut remonter à son observatoire. Il est descendu en 55 minutes (il a chronométré). Il lui faudra davantage de temps pour rejoindre la chaleur de son habitation temporaire.

Nous reprenons la descente d'un pas vif en discutant d'astronomie, bien sûr : Jean-Louis, qui déteste le noir, craint de se faire surprendre par la nuit ! Nous en sommes loin. En fait, elle ne tombera que lorsque nous serons sur l'autoroute, près de notre domicile. Durant tout le retour, nous aurons une vue superbe sur les Pyrénées, aux couleurs mauves, clairement détachées sur le ciel encore clair. Le soleil qui descend sur l'horizon interfère avec les nuages blancs qui décomposent la lumière comme un prisme, en se parant de teintes mordorées puis de portions d'arc-en-ciel à peine ébauchées. Pour éviter que Richard ne bâille à qui mieux mieux, comme à son habitude, nous allumons la radio et zappons d'une chaîne à l'autre, captant des chansons des années 70 ou 80 que nous reprenons en chœur. Quelle bonne journée !

Irubela - Les Trois Vautours (28 octobre 2001)

Après avoir participé à l'Hirukasko (ascension de trois pics en une journée, organisée par des associations basques), Jean-Louis, Richard et Max m'avaient dit qu'il fallait absolument que je "fasse" l'Irubela parce que la beauté de la randonnée faisait (presque) oublier la pente longue et prononcée qu'il fallait gravir.

C'est donc ce que nous avons entrepris ce dimanche 28 octobre, jour où nous passons à l'heure d'hiver, ce qui nous donne une heure de plus pour nous préparer ce matin-là. A mon réveil, il pleut à verse, alors qu'il faisait beau toute la semaine, toujours grâce au vent du sud. Heureusement, ce n'est qu'une ondée nocturne et les nuages s'élèvent rapidement, s'étirent et laissent entrevoir le ciel bleu. J'ai amené pour l'occasion un couple basco-polonais et Richard a convié également son confrère Frédéric à cette sortie. Geneviève m'avait dit qu'elle était accoutumée à la montagne et qu'elle ne s'inquiétait pas pour l'endurance de son mari Kuba. Ils se sont donc joints à nous au dernier croisement d'Itxassou où ils habitent et nous ont suivis dans leur voiture.

A Bidarray, nous avons longé le Bastan puis remonté une route étroite sur la gauche jusqu'à un évasement déjà fort encombré en cette heure tardive par les voitures des randonneurs. Geneviève, observant nos préparatifs devant nos coffres ouverts, pensait, en son for intérieur, que nous exagérions un peu avec notre équipement : chaussures de montagne et bâtons de marche semblables à des bâtons de ski. Elle s'était simplement munie de chaussures de basket montantes et d'un manche à balai, tandis que Kuba étrennait des chaussures de montagne toutes neuves.

Nous sommes descendus à pied sur la route bitumée flanquée d'une ferme d'aspect misérable dont la petite voiture du propriétaire était garée en équilibre sur un minuscule terre-plein pas plus large que l'espacement des pneus, entouré de barrières faites de branches torses qui, davantage que d'une chute éventuelle dans le ravin, la protégeaient sans doute des dégradations possibles par les petites chèvres belliqueuses qui se promenaient librement tout autour.

Rapidement, nous sommes entrés dans le vif du sujet et la pente agressive du sentier dès le départ a provoqué la scission immédiate du petit groupe de sept personnes en trois niveaux : en tête Richard, affligé d'une tendinite et qui craignait de retarder ses compagnons (!), puis

Jean-Louis, Max et Frédéric, qui marchaient également d'un bon pas, quoique moins rapide, et enfin mes invités et moi-même.

Le groupe du milieu faisait l'élastique entre la tête et la queue, accélérant par moment pour tenter de rattraper Richard, puis s'arrêtant à d'autres pour nous laisser les rejoindre. Il s'est vite avéré que mes invités vivaient l'aventure de leur vie : ils n'avaient jamais escaladé une montagne aussi raide, ni effectué de randonnée aussi longue à pied.

En outre, charme mais aussi difficulté supplémentaire, il fallait passer par des terrains très divers : sentier caillouteux, sous-bois couvert d'un tapis de feuilles mortes, aux racines saillantes et à la terre anormalement sèche, poussiéreuse et glissante en cette arrière-saison automnale, rochers balayés par les vents des cimes, pentes herbeuses très pentues. Cela ne nous a pas empêché de faire plus ample connaissance, bavardant continûment et profitant des pauses fréquentes pour partager boissons et gourmandises. Kuba a évoqué ses randonnées en kayak sur les lacs de Pologne reliés les uns aux autres par des rivières.

Il nous a dit qu'il était capable de faire un circuit de cinq jours en deux jours ! Détail supplémentaire, il ne s'agit pas de ces petits kayaks modernes que nous utilisons sur la Nive ou les courants des Landes, en caoutchouc gonflé, en plastique ou en métal léger. Non ! Ce sont de véritables bateaux de bois, de métal ou de toile tendue sur un cadre de bois ou métallique, lourds, parfaitement étanches, et qu'il faut porter à de multiples reprises sur les rives pour contourner les écluses.

Les bateaux sont chargés des tentes, provisions et bagages et je pense que ce portage doit être loin d'une partie de plaisir. Certes, sur les rivières le courant aide à la progression, mais par contre, sur les lacs il faut ramer dur, et parfois au milieu de vagues d'un mètre ! Là, il s'agit des activités estivales. Quant à l'hiver, les Polonais aiment aller skier. Certes, la Pologne est une immense plaine, mais elle est dominée au sud par la chaîne des Carpates. Comme les stations sont trop chères en Pologne, Kuba préfère skier dans le pays voisin, en Tchécoslovaquie.

Etant donnée la lenteur de la progression, nous n'avons pas attendu d'être au sommet pour déjeuner et nous nous sommes assis à l'orée de la forêt moussue sur des pierres plates sèches en compagnie du groupe du milieu qui nous a attendus. Richard a préféré poursuivre sans attendre, craignant de refroidir son tendon et de ne plus pouvoir monter.

Puis l'écart s'est creusé de nouveau après la forêt et j'ai regretté que mes compagnons habituels ne ralentissent pas leur rythme pour entourer, rassurer, encourager et renseigner les nouveaux venus, d'autant que, faisant moi-même cette ascension pour la première fois, j'hésitais sur le chemin à suivre, ne pouvais pas répondre à leurs questions pour nommer les villages et pics environnants. En outre, je ne savais pas évaluer la distance qu'il nous restait à parcourir ni le temps que cela nécessiterait à cette vitesse (lenteur).

Geneviève prit peur au passage des crêtes rocheuses bordées d'à-pic vertigineux, encombrée par ses bâtons (son manche à balai et une branche écorcée ramassée chemin faisant) et maladroite pour escalader les marches naturelles, bousculée par les rafales de vent qui faisaient vaciller son corps de constitution fine et légère. Il est vrai que pour un baptême de montagne, c'était réussi et impressionnant à souhait ! J'ai vu le moment où le couple ne pourrait plus ni avancer ni reculer et j'étais très inquiète, d'autant que Kuba se fatiguait

également de plus en plus dans la montée, et que je voyais le temps tourner, le vent fraîchir et le ciel se couvrir, pendant que nous multiplions les arrêts.

Enfin nous avons atteint le sommet, où Richard, emmitoufflé dans son anorak et allongé sur l'herbe rase pour donner moins de prise au vent, nous attendait depuis une éternité, pensant un moment que nous avions fait demi-tour, et rejoint également depuis un long moment par Jean-Louis, Max et Frédéric.

Ils ont tous salué l'exploit de mes compagnons par une ovation. Après nous être de nouveau restaurés et un peu reposés, nous avons entamé la descente, préférant la pente douce mais longue, sur les conseils de Richard, plutôt que de rebrousser chemin sur une distance certes plus courte, mais plus escarpée, comme le conseillait Max. Très rapidement nous nous sommes fait distancer de nouveau, tandis que nous terminions de longer les crêtes de l'Irubela, véritable épine dorsale qui me fait penser au dos hérissé d'écaillés des stégosaures de l'ère du Jurassique et nous nous sommes retrouvés éloignés du peloton de tête. Ils nous ont attendus plus bas, à l'orée de la forêt de hêtres, superbe.

Nous avons obliqué sur notre droite, dans le bois où Geneviève, mal chaussée et fatiguée, glissait sur les cailloux ronds comme des billes. Heureusement qu'elle était dotée d'une volonté farouche et d'un moral bien accroché car, pas une fois je ne l'ai entendue se plaindre, et même après avoir atteint les limites de sa résistance, elle s'était mise à chanter avec moi des chants basques ! Pendant l'une des pauses où elle soulageait ses muscles légèrement tétanisés, Geneviève a évoqué le froid qu'il faisait en Pologne, l'hiver. Par moins 20°C, elle était constamment frigorifiée.

Ni l'anorak ni le manteau amenés de France n'arrivaient à l'isoler de ce froid pénétrant. Kuba a dû lui offrir un manteau de fourrure de renard pour qu'elle puisse mettre un pied dehors. Les autres fourrures, telle que celle du vison, étaient trop fines, seule celle-ci était efficace. Malgré tout, avec leurs deux petits enfants, ils ne sortaient guère et préféraient attendre les beaux jours. Elle disait en outre qu'en Pologne, il y a des élevages d'animaux à fourrure ; il ne s'agit pas d'animaux chassés par des trappeurs, à l'ancienne, et donc il n'y a pas de risque de disparition de ces espèces.

Nous avons parcouru les dernières centaines de mètres dans un paysage baigné de lumière rosée infiniment douce tandis que le soleil descendait sur l'horizon, illuminant de ses derniers feux les nuages et les cimes des montagnes. Juste à temps ! La nuit est tombée presque d'un coup, beaucoup trop tôt, en raison du changement d'heure intempestif qui écourte nos activités extérieures de fin de journée, alors que nous avons repris le chemin du retour dans nos voitures respectives.

... Malgré mes mails et mes relances téléphoniques, Geneviève et Kuba n'ont plus jamais voulu participer à nos balades, et les amis se sont longtemps moqués de moi, disant que pour une initiation, j'avais bien choisi la montagne ...

La Korrikleta (25 novembre 2001)

"Korrikleta", mot inventé, fait de deux mots basques signifiant courir et bicyclette. C'est l'association Ibaialde d'Anglet, dont font partie Jean-Louis B. et Elisabeth pour les activités chorale basque et danse (salsa), qui organise chaque année une course originale, dans une ambiance bon enfant. Il s'agit de parcourir une vingtaine de kilomètres avec un vélo pour

deux, la répartition durant le trajet entre la course à pied et le V.T.T. se faisant à l'amiable entre les partenaires. Certains prennent cela très au sérieux : tenue moulante de rigueur, muscles apparents que ne cachent aucuns sweat-shirt, pull ou anorak, malgré la fraîcheur certaine qui règne en ce dimanche matin 25 novembre 2001. Le nombre de participants n'est pas énorme, rien à voir avec l'Hirukasko ou le demi marathon de Béhobie-Saint Sébastien : il y a 76 couples d'inscrits, ce qui permet d'étaler agréablement les départs pour que nous ne nous gênions pas sur les sentiers étroits. Evidemment, Max était là dès 9 heures, toujours très en avance, puis je suis arrivée à 9 heures et demie (heure prévue), et nous avons attendu un bon moment encore avant que Jean-Louis B. n'arrive, puis Pierre, Rose et enfin Jean-Paul. C'est que cela commençait à urger : les inscriptions devaient théoriquement être prises à 9 heures et les premiers départs étaient prévus pour 10 heures.

Bon, il n'y avait pas de quoi s'affoler. Les organisateurs, installés dans un camion au côté ouvert (comme celui d'un boucher ambulant), annonçaient les informations au micro ou laissaient la musique basque, de rigueur, envahir l'espace et chauffer (moralement) les participants. Un groupe de Bordelais du Haillan, je crois, venus faire la fête durant trois jours au Pays Basque, avait été réquisitionné pour préparer la paëlla. Ils ont commencé à allumer les bûches pour que les braises soient suffisantes afin de préparer la paëlla en douceur, sans la brûler. A raison de trois équipes à chaque fois, les coureurs ont été appelés puis ont démarré, très, très rapidement pour certains. Il paraît que la bonne technique, pour faire un bon temps, m'a expliqué Max après coup, c'est que le cycliste fonce à l'avant, puis laisse le vélo sur le bas-côté pour son compagnon qui s'en saisit, le rattrape, puis le dépasse à son tour, et ainsi de suite, en une course poursuite où celui qui se repose n'est pas obligatoirement le cycliste, car le trajet ne comporte que très peu de tronçons routiers, la plupart du temps, il s'agit de sable, plus ou moins mou. Nous sommes à Blancpignon, près des abattoirs d'Anglet (endroit romantique, s'il en est). Nous partons très vite vers le bord de l'Adour, que nous longeons sur une piste caillouteuse et chaotique, où je crains à tout moment de chuter dans la rivière. Puis, sous la protection de gentils bénévoles qui arrêtent les voitures aux intersections du tracé de la course avec les routes, nous gagnons le sable dunaire, très mou et encombré de buissons, de racines et de troncs d'arbres, déblayé fort sommairement, entre les petits lacs de la Barre et la nouvelle piste cyclable qui me fait bien envie. Après avoir traversé l'avenue des plages, nous plongeons dans la forêt de Chiberta, par un sentier bien damé et recouvert d'aiguilles de pin qui nous repose jambes et bras.

J'ai oublié de préciser que Max fait équipe avec Jean-Paul et qu'ils parcourront les deux boucles, soit 18 Km ; Rose fait du vélo avec Pierre, qui porte le petit de 3 ans d'une amie participante sur un siège bébé - ils sont hors compétition et font une simple boucle en roulant le plus possible sur la route ; et enfin Jean-Louis B. fait équipe avec moi, et nous nous bornerons à la moitié du trajet, avec un arrangement original : je garde le vélo en permanence, tandis que Jean-Louis court. En fait, Jean-Louis courait si vite que j'étais tout le temps derrière ou à côté, et je perdais beaucoup de temps (et d'énergie) dans les montées de sable mou et les passages d'obstacle.

Quelques haltes nourricières sont prévues, avec gobelets d'eau, quartiers d'orange, raisins secs et pruneaux cuits. Nous en profitons pour bavarder un peu avec les "tenancières" qui nous cochent le ticket accroché au vélo. Enfin, nous gagnons par une petite route la dune du Lazaret. Nous prenons la montée qui mène à la salle de Jorky-Ball et Racket-Ball, puis au centre portugais, mais ensuite, fini le bitume, il faut porter le vélo jusqu'au sommet de la dune. La montée est courte, mais dure ! Après, ce sera la récompense. Je ne m'étais jamais promenée dans ce petit bois qui est, à ma grande surprise, très propre et relativement

entretenu. Le regard plonge de temps à autre sur les flots de l'Adour. Un mélange heureux d'essences végétales offre à l'oeil ravi la palette déployée des couleurs de l'automne. En plus, et cela n'est pas à négliger, les pentes ne sont pas trop raides et les sentiers bien tassés, c'est un véritable plaisir, doublé de celui de découvrir de petites maisons construites avec goût qui bénéficient d'un calme étonnant, comme si elles étaient en pleine campagne, alors que la route qui mène à la Barre est si proche à vol d'oiseau. Evidemment, comme nous sommes partis les derniers et que nous avons fait quelques haltes, les champions, partis une demi-heure avant nous, nous doublent dans leur deuxième tour en criant "Place, place" et arrivent avant nous ! Heureusement que nous ne sommes pas susceptibles... A l'arrivée, nous renfilons nos anoraks et attendons en devisant que Max et Jean-Paul finissent leur double circuit. Un immense plat rectangulaire en métal a été posé sur les piles de briques au-dessus des braises. Les Bordelais cuisent la paella, et utilisent des cuillères de bois aussi grandes que les rames des traînières de l'association qui trônent à l'envers, stockées au sec près du hangar industriel aménagé. Je rêve : j'ai vu une affiche au mur où un voyage est prévu au Canada pour parcourir le Saint Laurent en traînière...

Enfin, nos compagnons arrivent et nous attendons les derniers participants pour assister à la remise des prix (un béret et une coupe). Cela traîne trop : l'apéritif, ce sera pour une autre fois ! Seuls Max et Jean-Paul y goûteront, car ils se décident finalement à rester pour déguster la paella si odorante que nous en avons tous l'eau à la bouche...

Rhune (2 décembre 2001)

Jean-Louis a depuis longtemps envie de remonter sur la Rhune. Nous profitons de cette belle journée du premier dimanche du mois de décembre pour partir en excursion. Jean-Louis B., qui n'a pas envie de pique-niquer, propose que nous mangions à la Venta Yasola où je réserve des places à l'intérieur de la cabane pour une dizaine de personnes. Sylvie et ses enfants Diana et Julien, ainsi que Féridoun, se décident au dernier moment et nous partons avec plus d'une demi-heure de retard sur l'horaire prévu. L'automne a enfin paré la montagne de ses couleurs rousses, le temps est clair, nous voyons toute la côte de Bayonne à Fontarrabie et la Nivelle qui serpente à nos pieds. La route est superbe, par Arbonne et Saint Pée sur Nivelle et nous atteignons Sare sans encombre. Jean-Louis B. hésite un peu pour retrouver le départ du G.R.10, qui n'est pas évident, dans une impasse bordée de villas et de fermes. Nous nous garons dans un chemin privé et commençons la montée vers une crête intermédiaire qui précède la Rhune proprement dite. Nous nous déshabillons au fur et à mesure, échauffés par l'effort, mais dans les pentes supérieures le vent se lève, petite bise fraîche qui nous oblige à nous recouvrir.

Max, Féridoun et Jean-Louis avancent rapidement, mais doivent faire des pauses de temps à autre pour attendre le reste du petit groupe. Il doit rester 150 ou 200 mètres de dénivelé pour atteindre le sommet, mais l'heure avance. J'ai réservé pour une heure - une heure trente le repas, et il faut compter une bonne heure pour atteindre notre destination. Max propose de couper à l'horizontale et tous se rallient à son avis sans protester, mais en insistant bien qu'aucun d'entre eux n'avait réclamé de raccourci ! Qu'il en prenne la responsabilité ! Il fait bien. En fait, ce n'est pas si évident que cela de retrouver la venta, et nous marchons au jugé, à la suite de Jean-Louis B. et de Max qui essaient d'évaluer l'altitude de la venta et sa position sur les flans de la Rhune pour ne pas la manquer. En cours de route, ils demandent leur chemin : nous sommes dans la bonne direction, mais elle est encore loin. Finalement, nous l'atteignons à deux heures passées. Là, c'est le coup de feu : il y a un monde fou, réparti entre l'intérieur de la cabane et l'extérieur bâché pour se protéger des intempéries. Cette venta, à une

heure et demie de marche de la route d'Ascain-Ibardin, reste ouverte toute l'année, tous les jours en été et les week-ends et mercredi le reste du temps. Les clients sont en majorité espagnols aujourd'hui. Il nous faut attendre un bon moment avant que l'unique serveuse puisse nous apporter le plat de pois chiches que j'ai commandé, précédé de soupe ou crudités, et remplacé par des frites-omelettes pour les enfants et Elisabeth. Je me fais attraper par la propriétaire.

Evidemment, j'ai réservé pour dix et nous ne sommes que cinq à manger ce qui était convenu. Sylvie ne risque pas de manger un plat où figure de la viande et nous fait un cours de diététique très controversé au cours du repas. "Vous n'avez qu'à sentir vos selles !", dit-elle, "si elles sont malodorantes, c'est que vous mangez des aliments qui ne vous conviennent pas. De quelle forme est votre estomac ? Allongée ? Oui, eh bien, cela signifie que nous avons un système digestif plus semblable à celui des herbivores que des carnivores, car ces derniers ont un estomac rond, de façon à ce que les viandes qu'ils ingèrent y séjournent le moins possible !" Ensuite, elle nous parle des méfaits du lait de vache et termine par la recette des pois cassés. Il ne faut pas croire, c'est instructif, les marches en montagne... Comble de tout, il paraît que nous sommes en pleine saison du cochon et, depuis plusieurs semaines, elle doit supporter depuis son appartement de Larressore les cris qui s'échappent à tour de rôle des trois fermes alentour ! Elle nous explique que les paysans ont un long bâton terminé par un anneau en fil de fer qu'ils passent dans le groin hyper-sensible des pauvres bêtes. A chaque fois qu'elles bougent, elles hurlent. Les cochons crient même de peur, avant d'être pris. Alors, quand le couteau commence à faire son oeuvre, c'est l'horreur. Le sang jaillit à flot, dont une partie est bouillie et l'autre brûlée. Inutile de dire que le jambon ne l'inspire pas beaucoup en ce moment. Enfin, toutes ces descriptions ne nous coupent pas l'appétit, creusé par la marche et le bon air, et nous clôturons notre repas par la dégustation d'un très bon gâteau que Sylvie a préparé et emporté dans son sac pour le groupe.

Après quoi, nous nous scindons en deux : Elisabeth, Sylvie et les enfants gagnent le bar sur la route d'Ascain-Ibardin, tandis que nous repartons au pas de course pour récupérer les voitures avant la nuit. Au passage, nous examinons un phénomène curieux : il semble que des portions entières de forêts soient en train de dépérir. Le sol est tapissé des toutes petites aiguilles de conifères, sans doute des mélèzes, qui roussissent et perdent leur parure comme des arbres à feuilles caduques. Si c'était normal, toute la forêt en ferait autant, mais les arbres un peu plus loin restent verts. Ils sont peut-être atteints d'une maladie ? C'est curieux que l'on continue à pratiquer la monoculture alors qu'on en connaît les inconvénients. Je pense que si l'on plantait des essences variés, les maladies auraient plus de difficultés à se propager, sans même parler d'esthétique et d'hébergement d'une faune multiple. Les conifères ont en plus la fâcheuse tendance à acidifier les sols, ce qui tue beaucoup de plantes et affecte la qualité des eaux, je crois. Max est content : au retour, il se repère plus facilement et nous coupons au plus court, repérant au passage le col des Trois Fontaines où le sol est parcouru de multiples ruisseaux et transformé partiellement en marécage.

Le ciel s'obscurcit de minute en minute. D'abord plongés dans une douce ambiance dorée, puis rose, nous commençons à avoir l'impression que nos yeux y voient mal. Dans le ciel éblouissant, les petits nuages blancs prennent des couleurs rosées, puis rouges, puis grises, le bleu devient blanc, puis terne et sombre, tandis que nous distinguons de plus en plus difficilement les cailloux sous nos pieds. Les deux Jean-Louis et Max courent en descendant, et rient de plaisir, tandis que Féridoun et moi marchons d'un pas plus posé. Le vent s'est calmé. Il n'y a plus un bruit. Les odeurs s'exacerbent lorsque nous passons dans un sentier creusé entre deux haies. La nuit tombe, et les lumières sur la Rhune et dans Sare s'allument :

Ouf ! Il était temps ! L'ascension de la Rhune, ce sera pour une autre fois, lorsque les journées auront de nouveau allongé et que nous aurons prévu un pique-nique dans nos sacs à dos, pour ne pas faire de halte trop longue. Et nous pourrons reprendre ce sentier balisé de deux traits orange et bleu, parce qu'il offre des paysages très variés et des points de vue superbes sur la côte et la plaine. Le GR10 passe dans le sillon entre la Rhune et la crête antérieure, c'est moins intéressant. Le seul petit bémol aura été l'odeur de bitume qui émane des rails du petit train à crémaillère, que nous longeons sur une petite distance, mais ce n'est pas trop grave et ne dure pas très longtemps.

Chapitre 5 – 2002 -

Promenade côtière (6 janvier 2002)

C'est la première balade de l'année 2002 ! Il faisait tellement beau samedi que nous avons décidé de refaire le lendemain la longue marche depuis l'embouchure de l'Adour jusqu'à Bidart, que nous avions faite il y a deux ou trois ans par une tempête exceptionnelle. Mis à part Max, cela fait près d'un mois que nous n'avons pas fait de randonnée, en raison du froid de cette fin d'année, et nous manquons un peu d'entraînement. Evidemment, jusqu'au dernier moment, nous n'avons pas été sûr du temps qu'il ferait. Samedi, il n'y avait eu qu'un tout petit peu de brume aux alentours de 10 heures, mais ce dimanche matin, le soleil brille par son absence.

Heureusement que nous n'avons programmé le départ que pour 13 heures. Enfin, il apparaît, et nous gagnons notre point de départ dans la bonne humeur. Max est parti vers 8 heures du matin "faire" l'Artzamendi, afin de ne pas piaffer d'impatience dans cette randonnée sans dénivelé. Nous ne savons pas trop comment nous habiller : il fait frais, mais le corps s'échauffe vite en marchant. J'ai décidé de superposer les pulls pour pouvoir ajouter ou ôter une épaisseur à volonté suivant la température ambiante. L'air est moins transparent que la veille et les montagnes sont couvertes d'un léger voile, mais il ne faut pas se plaindre, le ciel est d'un bleu limpide, de même que la mer, dont la houle blanche s'orne d'une crête diaphane rebroussée par le vent en une courbe légère. Il manque encore Jeannot et Christine qui ont visité le musée basque le matin et nous rejoindrons un peu plus loin. La marée descend jusqu'à 16 heures et la marche est facile, d'abord sur la jetée, puis sur le sable durci par l'humidité des vagues qui s'amenuisent progressivement. Quelques surfers enveloppés de leur combinaison noire attendent patiemment sur leur planche le rouleau idéal et, l'heure de la sieste passée, nous croisons d'autres promeneurs.

Pierre, toujours ennemi de la monotonie, nous entraîne à l'assaut de la falaise qui domine la grotte de la Chambre d'Amour, pour gagner la route qui mène au phare. C'est là que nous retrouvons Christine et Jeannot, qui s'épargnent ainsi la portion des plages d'Anglet. Nous obliquons vers l'entrée du golf de Biarritz pour rendre une visite surprise à Alain, mais il est absent, dommage ! Nous suivons très exactement la découpe de la côte et tournons à droite sur le sentier piétonnier qui surplombe la mer et d'où nous admirons la vue plongeante sur les plages depuis celle du VVF jusqu'aux lointaines plages landaises qui se profilent au-delà de l'embouchure de l'Adour. La mer se soulève en rides régulières, respiration géante actionnée par l'attraction conjuguée de la lune et du soleil ainsi que les mouvements réguliers ou erratiques de notre atmosphère terrestre. A la regarder ainsi, parsemée de quelques rares petits bateaux, je me sens envahie d'une paix singulière. Pierre, toujours volubile, raconte que des pêcheurs lui auraient assuré avoir trouvé dans leurs filets, ou accrochés à leurs hameçons, des piranhas (!!!), et qu'ils auraient vu également le souffle de deux baleines, non loin de nos côtes... Cela me rappelle le cadavre du dauphin que j'avais trouvé sur une plage d'Anglet en hiver, de triste mémoire.

Les tempêtes hivernales affectent aussi les animaux marins, poissons, mammifères ou oiseaux, rejetés brutalement sur les côtes par la furie des éléments. Nous faisons le tour du phare nouvellement repeint et apprécions la taille de certaines vagues qui se ruent vers les ruines d'une tourelle de vigie en contrebas. Des touristes aventureux nous inquiètent un moment, ils sont descendus trop bas et n'ont pas conscience du danger très réel de se faire

balayer par une vague plus forte. A Miramar, la grosse roche percée est couverte, à son habitude, par toute une colonie d'oiseaux de mer, cormorans, mouettes, goélans et autres sternes, silhouettes sombres dressées sur le sommet arrondi de la roche claire. Nous passons au bout de la Grande plage sur les rochers glissants recouverts d'algues dégagés par la marée descendante et encore léchés par quelques vagues que nous évitons en prenant notre élan et gagnons le Port des pêcheurs dont nous faisons le tour sans vertige en marchant sur les murets étroits qui abritent des barques échouées sur le sable. Pierre, incorrigible, interpelle le chauffeur du petit train touristique de Biarritz et nous le prenons d'assaut uniquement pour traverser le tunnel jusqu'à la halte du rocher de la Vierge. Ensuite, tout le monde descend, et le conducteur nous raconte sa vie (Pierre, selon ses propres dires, aurait dû se faire confesseur !). Le monde est petit : ils se trouvent des connaissances communes et échangent des nouvelles. Ce brave homme, inquiet de l'épandage des boues d'épuration prévu sur la commune de Biauudos, qui recevra une compensation financière d'un demi-million de francs pour sa coopération, a préféré déménager à Biarritz. Nous poursuivons notre chemin vers la Côte des Basques.

La vue est toujours aussi merveilleuse, et nous constatons avec plaisir que, cette fois, nous pourrions en toute sécurité cheminer sur la bande de sable découverte par la marée au pied des falaises. Nous appelons Jean-Louis B. pour qu'il prévienne de venir nous chercher aux alentours de 17 heures 30 à la plage d'Erretega, juste avant celle où se jette le ruisseau de l'Ouhabia. Nous avons mal évalué notre temps de marche. Au bout de la jetée aménagée de la plage de la côte des Basques, nous traversons le chantier interdit au public pour l'aménagement des falaises qui continuent de s'écrouler, et pataugeons dans les marnes blanches gluantes et pleines de flaques. Puis nous escaladons les grosses roches grises de protection côtière et rejoignons le sable lisse et dur. Peu à peu, le soleil descend sur l'horizon, disque rouge traversé de légers rubans de brume, derrière le Jaizkibel et les monts cantabriques.

L'embrasement rouge violacé du ciel au-dessus de la croupe hispanique se reflète dans les minces pellicules d'eau de la plage, miroirs lissés par la vague qui se retire, contrastant avec l'opacité sombre du sable dur sous la voûte céleste plus profonde, et c'est presque à la nuit tombée que nous rejoignons enfin Jean-Louis B. qui nous attend patiemment. Le groupe se congratule et se sépare, les chauffeurs montent dans la voiture, Pierre repart chez lui à Bassussary en courant le long de la R.N. 10, et le reste du groupe remonte à pied lentement la côte raide pour attendre Max sur la place du village devant un bon chocolat chaud.

Falaises d'Hendaye (13 janvier 2002)

Fera-t-il aussi beau qu'hier ? A 8 heures du matin, les rayons du soleil n'arrivent pas encore à percer l'épaisse couche de nuages et de brouillard qui cache l'horizon à l'orient. Par contre au-dessus, le ciel, quoique sombre, semble limpide. Il fait très doux et les prévisions sont à la pluie. Pierre, inspiré par la balade de dimanche dernier de l'Adour à Bidart, a proposé de découvrir un nouveau tronçon de la côte, au bas des falaises du château d'Abbadia à Hendaye. L'heure de la marée basse est moins propice (10h30) et il faut donc nous lever de bonne heure pour ne pas risquer de réitérer l'histoire des amants de la Chambre d'Amour... Nous nous garons au parking d'Abbadia situé non loin du bout de la Grande plage que nous rejoignons avant d'orienter nos pas vers le nord. Pour la plupart d'entre nous, c'est une découverte.

Tout le monde connaît la plage d'Hendaye, immensité de sable fin arpentée sur toute sa longueur en été au ras des vagues mourantes par les Espagnols rassemblés en petits groupes à l'heure du "paseo". Mais nous ne nous étions jamais aventurés au pied des falaises que

j'imaginai d'ailleurs longées par une bande de sable. Il n'en est rien : les rochers s'étalent de toutes parts, découverts par la marée basse, rendus glissants par l'humidité encore présente et surtout les algues vertes, véritables patinoires à éviter à tout prix si l'on ne veut pas chuter lourdement. Les creux sont emplis d'eau de mer, les coquillages morts aux carapaces incrustées dans la roche offrent une rugosité bienvenue. Des algues brunes aux bouclettes denses et rêches présentent également un parcours plus sûr, quoique parfois bien spongieux. La falaise est vive, ce qui signifie que les chocs répétés des bouts liquides que forment les vagues inégales provoquent de temps à autre des éboulements, ce dont, fort heureusement, nous ne serons pas témoins durant notre promenade. Cependant, il nous faut passer parfois sur des éboulis branlants, déjà lissés et arrondis par le frottement permanent, et la concentration est à son comble pour éviter à nos chevilles une torsion malheureuse.

Nous prenons conscience que l'absence de dénivelé n'est pas tout, et que la difficulté de la progression, associée à l'air marin, peuvent occasionner autant de fatigue que l'ascension d'un pic. Nous sommes récompensés de nos efforts par la vue superbe de la côte et des falaises que nous découvrons sous cet angle inhabituel. Nous admirons les Jumeaux, en calcaire rose plus dur qui tient tête aux éléments hostiles, témoins du recul de la côte. La végétation s'y accroche encore et les oiseaux marins, protégés par l'isolement bi-journalier de la marée haute et leur accès escarpé, y ont élu domicile. Mouettes, goélands et noirs cormorans se reposent de leur pêche et, peut-être, choisissent au printemps ce lieu sûr pour nidifier. Nous grimpons à mi-pente pour plonger notre regard dans la grotte creusée chaque jour un peu plus à l'heure de la marée haute. Pierre raconte qu'il aime y aller en été sur son petit canoë gonflable en plastique d'où Rose se penche, masque plaqué sur le visage, pour observer les fonds marins et les petits poissons. Par moments, les mouettes emplissent l'air de leurs criaillements aigus, puis se calment, après avoir fait place à quelques congénères supplémentaires sur cet espace restreint.

Je me rappelle le temps où, petite fille, mes grands-parents nous faisaient découvrir au Port-Vieux à Biarritz la faune minuscule nichée dans chaque creux de rocher découvert par marée basse. J'ai l'impression qu'elle s'est beaucoup raréfiée, peut-être en raison de l'accroissement des foules estivales qui piétinent ces écosystèmes fragiles. Mes frères et sœurs et moi-même apprenions à pêcher les poissons minuscules, crevettes et étoiles de mer à l'épuisette ou à la main, nous les conservions une heure ou deux dans nos petits seaux de plage, le temps de faire admirer nos prises, puis, à l'instigation de nos grands-parents, les rejetions à l'eau, jeu cruel mais inoffensif. Seules quelques jolies étoiles de mer n'en réchappaient pas, que nous ramenions à la maison pour les exposer dans notre vitrine à coquillages, desséchées après une longue agonie silencieuse, les bras tordus dans un ultime sursaut. Maintenant, les rochers sont presque vides et il faut nous éloigner beaucoup du rayon d'action des estivants pour commencer à trouver dans les creux des anémones de mer aux tentacules verts ou bruns, des oursins et mollusques divers enfouis dans leur coquille, bigorneaux, huîtres, chapeaux chinois, et même une operne.

J'apprends que cet animal bizarre, fixé à la roche telle une algue branchue, est considéré comme un mets de choix par les Espagnols qui viennent le récolter chez nous jusqu'à l'embouchure de l'Adour. Il faut le cuire, puis le casser en deux comme une pince de crabe pour en recueillir la chair enfouie dans les branches tubulaires. Michèle, fin gourmet, détache un oursin de la pointe du couteau et me fait tester la chair savoureuse, douce et goûteuse à la fois. De même que pour l'huître, il faut faire abstraction du fait que nous mangeons un être vivant pour profiter pleinement de la jouissance de nos sens gustatifs... Un peu plus loin, c'est Max qui détache une huître de petite taille et de forme irrégulière dont il déguste avec délectation la chair imbibée d'eau salée. Jean-Louis B., moqueur, nous menace de mille morts,

disant que ces mollusques ont d'autant plus de goût qu'ils sont arrosés par les eaux d'égoûts de la ville voisine. Jeannot fait chorus, mais nous n'en avons cure. Ce n'est pas pour une bouchée que nous courons grand risque, et, de même qu'un fruit cueilli sur l'arbre a bien meilleur goût qu'acheté au magasin, ces fruits de mer resteront dans mon souvenir associés à cette promenade hivernale.

Le plus étonnant, c'est la variété des falaises dont les roches offrent à nos yeux émerveillés des strates aux formes torturées, souvenirs de plissements lointains causés par le choc du continent africain contre l'européen, et dont la tranche fendue dans le vif présente un éventail bigarré. Mise à part la mention des "schistes de Socoa", mon ignorance est grande, et je ne sais nommer la roche grise, la jaune, la rouge, et les fines stries noires ou blanches qui alternent dans un ordre caché selon la succession des ères pendant les millions d'années de leurs formations, livre ouvert que nous ne savons déchiffrer. Je cherche en vain la strate grise où se sont déposées les poussières issues des pluies de météorites tombées à la fin du Jurassique, époque révolue de l'extinction des dinosaures. Nous escaladons le bas d'une falaise pour contourner un bras de mer qui recouvre les roches tendres rongées plus profondément que les autres ("Vous pouvez passer sans problème, puisque Richard l'a fait !", s'écrie Jean-Luc). Plus loin, nous passons dans un creux, oeil bridé ouvert sur la baie de Loya, foulant une roche grise et lisse, marne curieuse découpée en écailles, imitant la carapace au relief tourmenté d'une tortue géante. Sur la droite, les rochers en pente plus douce sont recouverts d'une mince pellicule de terre colonisée par les herbes de la pampa ou plumets, et des buissons immunisés contre l'air iodé. Enfin le sable ! Nous le foulons avec plaisir, heureux de pouvoir jouir du paysage tout en marchant, alors que jusqu'à présent, il nous fallait nous arrêter en pauses fréquentes pour observer au loin par exemple un regroupement sur les écueils d'oiseaux de mer dont la blancheur rivalise avec celle d'un bateau dont les trois voiles triangulaires se détachent sur le bleu de la mer et du ciel ou bien, à l'opposé, la fin de la chaîne pyrénéenne dont nous reconnaissons la Rhune, les Trois Couronnes et le Jaizkibel, nimbés d'une brume légère.

Nous bénéficions d'un temps anormalement doux et la marée, étale, s'accompagne d'un air absolument calme. Lorsque les flots remonteront, un vent frais chargé d'embruns se lèvera et nous devons renfiler les pulls d'hiver ôtés durant toute la matinée. Nous gagnons à pied sec une presque île qui se transformera en île à marée haute et examinons à nos pieds le sable, formé de débris de myriades de coquillages. C'est là que nous choisissons de déjeuner, avant de repartir à l'assaut des rochers, avec un oeil inquiet sur les vagues qui commencent à s'allonger de plus en plus vers la côte. Il faut escalader davantage pour éviter les trous d'eau qui se multiplient et nous découvrons au détour d'une avancée rocheuse des courbes douces et nervurées d'une beauté saisissante, roche sculptée par la pluie et les vagues, formes hyperboliques aux couleurs tendres et chaudes. Ne serait la présence des autres, je céderais à l'envie de caresser ces surfaces minérales et de m'y lover, oublieuse de la mer qui monte.

Soudain nous apercevons des filins rouillés qui barrent l'espace, depuis les rochers en bas jusqu'au sommet des falaises dont la structure a changé, strates verticales qui se délitent en gros pavés, glissant peu à peu vers le bas sous l'effet de la gravité. Ils sont tendus par une structure grossière, de construction artisanale, formée de grosses poutres où sont fichés des crochets métalliques. Ce matériel sert à la remontée dans de grosses caisses cubiques de la récolte d'algue rouge *Gelidium* qui s'effectue de septembre à mars, je crois. Cette algue est essentiellement utilisée dans les cosmétiques et pour faire des gélifiants, et ne peut être arrachée aux fonds marins pour ne pas épuiser la source. Il faut attendre que la marée la rejette sur les roches et le sable pour avoir le droit de l'emporter, de même que les marins ne

doivent s'en saisir qu'avec des filets de surface, et non des chaluts qui grattent le fond des mers. Malgré ces précautions, la récolte est aléatoire et les usines de transformation doivent également se fournir en algues provenant d'Afrique du Nord, si je me souviens bien de ce que relatait un journaliste du journal Sud-Ouest récemment.

Il me semble reconnaître sur ce même site l'endroit photographié par un archéologue, où serait située une ancienne carrière pour l'extraction de meules destinées à équiper des moulins à céréales ou autres graines. Malheureusement, la marée recouvre à grande vitesse les bandes rocheuses, et je n'arrive pas à distinguer d'alvéole circulaire caractéristique d'un ouvrage humain, bien que de nombreux rochers libres et de consistance rugueuse soient déjà naturellement de forme vaguement arrondie. Evidemment, mes compagnons se moquent de moi et raillent mon insistance à vouloir explorer au ras des flots la surface troublée pour faire toucher du doigt à ces Juda l'objet de ma quête. Il faudra revenir lors des grandes marées d'équinoxe en mars, j'aurai plus de chance de les voir. Leur mystère m'attire : cette carrière, dont l'exploitation n'a pas encore pu être située dans le temps, devait exister à une époque où le niveau des mers était plus bas, ce qui signifie qu'il s'agissait d'une mini-glaciation, où le volume d'eau pris dans les glaces polaires avait fait reculer la limite des côtes vers le large.

Les hommes de l'époque avaient alors plus de temps qu'ils n'en auraient eu à l'heure actuelle pour extraire du fond rugueux d'épais disques de pierre d'un mètre environ de diamètre destinés probablement à servir de meules dans des moulins. Ils attendaient sans doute la marée montante pour hisser sur des embarcations à fond plat les lourdes charges qu'ils débarquaient sur des côtes moins abruptes. Le problème, c'est qu'il n'a pas été possible encore de trouver les moulins qui en étaient équipés, ni de documents écrits mentionnant ce site ou ces meules (je fonde ces informations sur une conférence donnée lors de la réunion de l'assemblée générale d'une association d'archéologues bénévoles à Saint Jean Pied de Port à laquelle j'avais assisté il y a un an ou deux).

Chassés par la marée montante, nous gravissons la côte pour contempler depuis le sommet la distance parcourue. Après nous être désaltérés, nous laissons un petit groupe se reposer tandis que nous suivons vers le nord le sentier au sommet des falaises tracé par les pas de multiples promeneurs, puis passons une barrière et traversons un champ bordé d'une haie de jeunes pins pour aller voir sous un angle nouveau la piscine d'eau de mer d'un ancien centre de vacances que l'on aperçoit également de la route. Puis nous retournons sur nos pas et regagnons les voitures en passant par les sentes de la propriété du château d'Abbadia, curieuse bâtisse néo-gothique, ouverte au public depuis qu'elle a été acquise par l'Académie des sciences - le Conservatoire du Littoral s'occupant de ses espaces naturels et de la ferme -, à travers les landes d'ajoncs et de bruyères exposées au vent d'ouest. Nous échangeons nos informations sur le site et j'invite ceux qui ne l'ont pas fait à visiter l'intérieur du château garni d'inscriptions en de multiples langues et écritures et rempli de souvenirs d'Ethiopie, sans parler des curiosités telles que la lunette d'astronomie située dans l'observatoire et les murs percés en direction de la Rhune pour effectuer des mesures sur la réfraction de la lumière. Il y a également le Conservatoire Végétal d'Aquitaine, où sont cultivées des plantes anciennes.

Un faisan, dérangé par nos pas bruyants, s'enfonce à grand bruit dans les fourrés en protestant vivement. Près de la ferme du château, un autre se promène, presque aussi apprivoisé qu'une poule, maintenant simplement une distance prudente entre lui et nous. Nous suivons les circonvolutions de la falaise en repérant depuis notre promontoire le trajet de notre promenade désormais envahi par les flots. L'eau, encore de faible profondeur, se teinte de vert ou de brun suivant les fonds qu'elle recouvre et nous apprécions la chance d'avoir pu découvrir ces

falaises depuis leur base, qui ne se dévoilent que si peu de temps chaque jour. La promenade se termine de bonne heure (14h30), sans la pluie annoncée qui ne tombera qu'en fin d'après-midi, et nous nous donnons rendez-vous pour bien terminer la journée chez Pierre et Rose afin de visionner le diaporama de toutes les balades de l'an passé autour de la galette des rois, arrosée de champagne ou de cidre ... sans oublier de nous partager les huîtres apportées par Max qui a perdu un pari contre Jean-Louis !

Raquette à Lescun (26-27 janvier 2002)

C'est bien de pouvoir se décider au dernier moment. Nous avions projeté d'aller faire de la raquette ce week-end en dormant à Lescun, le gîte était réservé, et nous devions être une quinzaine de participants. Seulement, le temps était au redoux, puis il a neigé, mais ensuite le vent s'est mis à souffler très fort et, comme toujours, il valait mieux attendre pour savoir si la météo nous serait favorable. Entre temps, Sylvie est tombée malade, Rose était patraque, Michèle fatiguée, Jean-Paul indisponible, les enfants de Richard peu enthousiastes, sans parler des miens, Christine avait une formation à Toulouse et Alain recevait ses enfants... Je sentais que c'était compromis. Sur le conseil de Pierre, j'ai téléphoné à la Maison de la Montagne, à Lescun. Le responsable n'avait pas de raquettes disponibles, ni de guides, mais il m'annonçait un très beau temps pour les deux jours. J'ai pris mon téléphone, et j'ai appelé tout le monde. J'ai réservé les sept dernières paires de raquettes chez le loueur à St André, sans savoir encore exactement qui viendrait et Rose m'a apporté les clés du gîte dans l'après-midi.

Nous formons un petit groupe de neuf personnes, ce samedi. Mes guides habituels, Richard, Max et Pierre, ne sont pas là, c'est à moi de prendre le relais. Heureusement, Jeannot m'aide quand j'hésite sur la direction à prendre. Je pensais faire la balade du lac d'Estaëns, mais j'ai raté le point de départ. En fait, j'ai confondu les randonnées que nous avons faites précédemment, et nous nous sommes retrouvés sur le parking où nous avons fait notre première sortie raquette, en bus, avec des guides de montagne, il y a trois ans je crois. Ce n'est pas plus mal, car nous avons un souvenir émerveillé de cette journée qui nous avait fait découvrir une nouvelle façon d'explorer la neige en hiver et cela fait un peu comme un pèlerinage. Jean-Louis B. et Élisabeth découvrent les joies de la raquette ainsi que ce site du Somport qu'Alida ne connaît pas non plus, bien qu'elle ait fait déjà beaucoup de raquette et de ski de fond dans le Jura, au Massif Central et à Font Romeu dans les Pyrénées Orientales. Jeannot et Christine, ainsi que Jean-Louis et moi retrouvons nos marques. Cédric et Jonathan ne contestent plus : le temps est magnifique et ils s'amuse sur la neige comme des fous, multipliant glissades sur le ventre, descentes en courant, sauts et cabrioles variées. La neige, fraîchement tombée, est déjà molle comme au mois de mars. Il fait très chaud et elle fond déjà. Peu importe si elle est un peu lourde, il y en a suffisamment et ce sport ne nécessite pas une grosse couche pour que nous puissions le pratiquer. Ce qui est amusant, c'est lorsque nous nous retrouvons sur des buissons de myrtilles : nos pas s'enfoncent dans le matelas élastique et nous avons la surprise parfois de nous insérer profondément entre les branches souples. Nous retrouvons le plaisir de marcher dans la neige vierge, tentant de deviner à quels animaux appartiennent les traces légères que nous voyons parfois (lagopède, lièvre, biche ?). Au loin, nous apercevons les silhouettes sombres des skieurs sur les flans de la station de Candanchu et, de l'autre côté, les remontées mécaniques d'Astun. Comme nous sommes arrivés très tard (vers les midis), nous avons mangé avant la balade et nos sacs ne pèsent pas sur le dos. Les hommes et les enfants engagent une bataille de boules de neige et se bousculent à qui mieux mieux. Alida, Christine, Elisabeth et moi nous éloignons pour éviter les tirs mal ajustés. Nous passons le long des bornes frontalières, gros parallélépipèdes de béton dressés verticalement, avec un numéro d'ordre gravé. Puis un panneau indique "Prohibido pasar, zona militar". C'est

bizarre, nous sommes à flanc de colline, entre deux stations de ski de piste (en Espagne) et de ski de fond (en France), je ne vois pas ce que les militaires peuvent faire ici, d'autant que la France et l'Espagne sont également au sein de l'Europe, quelle utilité peut-il y avoir de conserver cette zone tampon entre les deux pays, en pleine montagne ? En tout cas, il n'y a pas l'ombre d'un soldat ou d'un membre de la guardia civil, et nous traversons sans complexe la zone interdite pour regagner la ligne de crête un peu plus loin. Nous marchons tranquillement, faisant de nombreuses haltes pour admirer le paysage. A notre retour, les enfants ont les chaussures et les chaussettes trempées, mais sont enchantés de leur journée.

Nous redescendons en voiture du col du Somport pour rejoindre l'embranchement où nous remontons en direction du cirque de Lescun. J'ai oublié par mégarde les clés du gîte à la maison. Heureusement, Rose me dit au téléphone qu'il y en a un double chez la fromagère à côté. Le temps de commencer à débarrasser les voitures des bagages, et déjà le reste du groupe arrive : Michèle, Max et leurs jumeaux Julien et Jérémy et Pierre, Rose et son frère Jean-Paul qu'elle a décidé finalement à venir. Le groupe est réuni pour la veillée. Les femmes se mettent à la cuisine, je chauffe les pizzas, Rose et Michèle font l'omelette, Christine coupe les oranges en quartiers pour donner du goût à la sangria. Après le repas, comme d'habitude, ce seront les hommes qui rangeront et feront la vaisselle. Ainsi, cela ne nous pèse pas d'être nombreux, les tâches se répartissent naturellement et chacun aide de son mieux. Nous sommes déçus car la fermière n'a pas pu nous donner de "mamia", ce yaourt au lait de brebis dont nous sommes tous friands. A la place, je lui achète du fromage de vache, et un mixte qui a un goût extraordinaire, et que nous mangeons, accompagné des confitures de pêches et de mûres apportées par Rose : un régal ! Le feu a été allumé dans la cheminée et nous envahissons tous les sièges disponibles pour nous en approcher tandis que les quatre enfants galopent à l'étage au-dessus et font du bruit comme quinze et qu'un petit groupe resté à table joue aux cartes avec animation (Pierre, Max, Jean-Louis et Rose).

Le lendemain, Christine et Jeannot nous quittent et Philippe, un ami de Jean-Paul que nous avons déjà rencontré à la Korrikleta arrive pendant le petit déjeuner. Nous partons peu après, guidés par Jean-Paul à travers les routes de campagne sans aucun panneau indicateur, et grimpons en voiture le plus haut possible le long d'une route caillouteuse puis recouverte d'une épaisse couche de glace, afin de nous épargner une trop longue marche d'approche. Dans le cirque de Lescun, plus bas que le Somport, la neige ne couvre que les sommets. Nous arrimons nos raquettes à nos sacs, tant bien que mal, et marchons à travers la forêt pendant un bon bout de chemin. Pour le moment, le temps est plutôt couvert. Enfin, nous atteignons la limite de la neige, qui envahit progressivement le sentier par plaques intermittentes et de plus en plus continues, jusqu'à couvrir finalement les cailloux inégaux. Nous pouvons enfin enfile nos raquettes. Le soleil s'est découvert, il fait chaud et nous ôtons anoraks et pulls. La forêt fait place à un vaste cirque dégagé aux cimes éblouissantes. Nous voyons enfin le but de notre randonnée : les aiguilles d'Ansabère, qui se dressent, leurs rochers brun rouge dénudés face au soleil. Nous nous asseyons sur des roches grises pour manger non loin d'un gîte situé en plein centre du Parc national (et remis presque totalement en état, paraît-il, grâce aux subventions européennes, bien qu'il appartienne en propre à l'un des guides de Lescun). Les hommes repartent à l'assaut du col situé à la base des aiguilles. J'essaie de suivre, mais ils me distancent rapidement, et je m'installe sur une roche en hauteur, dominant la vallée, où je prends un bain de soleil dans un calme seulement troublé par les voix joyeuses d'un petit groupe de randonneurs qui pique-niquent un peu plus bas. Jean-Louis, également à la traîne, essaie de rattraper le peloton mais il finit également par y renoncer, la distance est trop grande, et le col, qu'il croyait tout proche, n'en finit pas de s'éloigner, il faut encore monter, monter, monter... C'est trop dur et je le vois revenir seul, marchant de façon irrégulière dans la

pente raide, dérapant par endroit puis reprenant son équilibre. Nous rejoignons les autres en aval. Alida, puis Michèle, Elisabeth, et enfin Rose, nous racontent tour à tour les instants de bonheur pur offerts par un randonneur anonyme assis face à la montane sur un gros rocher près de sa compagne : il s'est mis à chanter d'une voix extraordinaire tout le répertoire de Luis Mariano. Elles en étaient toutes retournées. Les enfants, après avoir jeté un œil aux igloos de facture un peu fruste bâtis près du gîte, ont entrepris de faire un gros bonhomme de neige qu'ils s'évertuent maintenant à détruire. Nous nous installons sur un banc et des pierres plates, nous adossant à une maisonnette de pierre à l'abri du vent, et partageons gâteaux secs, pruneaux et chocolat, tandis que nous guettons les cimes. Des skieurs ont débouché du col, descendant en grands lacets. Puis nos randonneurs sont apparus, à la sortie de l'ombre croissante des montagnes. Michèle, la première, a reconnu Max, en tête, qui descendait en courant, suivi de près par Jean-Paul. Puis nous avons tenté de deviner, moqueurs, dans les trois silhouettes encore en contre-jour lequel était celui qui ne cessait de tomber : Jean-Louis B., Pierre ou Philippe ? Rose, croyant reconnaître les grands moulinets de bras de son mari, a opté pour Peyo : à l'arrivée, un peu vexé, il l'a détrompée, c'était Philippe, qui trébuchait dans les fondrières de neige, sans doute fatigué par la rude montée.

Nous redescendons en admirant la montagne éclairée de biais par le soleil alors que nous pénétrons dans la vallée voilée par les fumées de l'écobuage, pratiqué même en bordure de route par les habitants qui perpétuent d'antiques coutumes. Je m'empresse d'aller chercher le "breuil" (sorte de fromage blanc) promis par la voisine pendant que les autres descendent les bagages, et nous nous restaurons une dernière fois en commun, avant de nous séparer pour regagner chacun nos pénates. A la sortie du gîte Cédric me fait remarquer la lune, énorme et ronde, ainsi que les cimes teintées de rose qui semblent irréelles. Jonathan m'interroge : "Dis, maman, si on était dessus, elles seraient roses aussi ?", pensant probablement à l'arc-en-ciel qui s'échappe lorsqu'on s'en approche, insaisissable. En rendant les deux paires de raquettes supplémentaires et les bâtons loués à Accous, nous observons, étonnés, les feux de montagne qui se détachent dans l'obscurité, fronts de flammes incurvés qui se propagent sans surveillance à la merci d'un coup de vent incendiaire. A l'opposé, c'est le ciel qui s'embrase, le soleil déjà couché teintant de dégradés de rouge les minces nuages étirés à l'horizontale.

Autour de l'Adarre : Foehn à Bidarray (3 février 2002)

Après avoir eu une fin d'automne frigorifiante, nous avons un hiver anormalement doux et sec. Samedi, Jean-Louis et moi sommes allés en fin d'après-midi admirer la mer aux vagues immenses qui roulaient depuis l'horizon en déployant vers le ciel d'un bleu limpide leur panache d'écume ébouriffé par le vent. Comme d'habitude, des promeneurs imprudents se sont fait surprendre sur la promenade près du Rocher de la Vierge par une vague plus grosse que les autres qui a jailli au-dessus d'eux et, douche froide et salée, les a trempés jusqu'aux os sous les regards amusés de ceux qui en avaient réchappé. Un peu plus loin, de jeunes enfants pleurnichaient, déshabillés avant d'entrer dans la voiture par leurs parents qui n'avaient pas su leur éviter pareille mésaventure.

Mais ce dimanche matin, conformément aux prédictions de la météo et de Richard, le temps a tourné, des nuages galopent dans le ciel, noirs ou gris, poussés par un vent violent. De bonne heure, il m'a semblé entendre la pluie crépiter sur le vélux, mais je me suis peut-être trompée : la végétation tourmentée et secouée en tous sens perd en craquements incessants les dernières feuilles mortes et les rameaux desséchés. Ils sont projetés dans un crépitement discontinu sur les tuiles et les volets tandis que l'air qui s'engouffre dans le taillis de mimosas à moitié gelés au fond du jardin gronde sourdement. Sylvie m'appelle au téléphone : "Ne m'attendez pas, j'ai

passé la nuit à guetter l'avancée des incendies sur la montagne au-dessus de Bidarray !" (Il s'agit de la pratique ancestrale de l'écobuage, théoriquement interdite ce week-end par arrêté préfectoral, et c'est justement là que Pierre compte nous amener en balade).

Michèle appelle Richard pour lui dire également son manque d'enthousiasme. Jean-Louis jette un œil à travers la vitre du fond de son lit où il décide de rester tranquillement devant son petit déjeuner. Par contre Rose, tout comme moi, tient à notre sortie. Finalement, à onze heures, nous nous retrouvons un petit groupe de sept personnes au rond-point "de Marrakech" (à cause des palmiers), et rejoignons Sylvie, qui a changé d'avis, et sa fille Diana au pont d'Enfer à Bidarray. Effectivement, nous apercevons de loin une épaisse fumée qui envahit les vallées et dont l'odeur pénètre même dans la voiture aux vitres closes. Malgré l'interdiction, les feux continuent leur progression en larges fronts que le fort vent du sud pousse vers les plus hautes maisons du village. Les crêtes d'Iparla sont méconnaissables, elles se détachent sur le ciel, noires et dénudées, et je regrette amèrement que cette pratique ancienne, à l'utilité contestable, perdure malgré le danger (morts d'hommes et d'animaux, brûlures et destructions d'habitations).

Heureusement, Pierre nous emmène du côté opposé, le long des ruisseaux où il aime pêcher la truite, dans des vallons où il fait bon chercher les cèpes, la saison venue. Tout le monde descend au parking du rafting avant le pont de Bidarray et Pierre reprend sa voiture pour la garer de l'autre côté de la colline tandis que je le suis avec la mienne pour le ramener. Chemin faisant, nous faisons une petite halte et, après avoir garé la voiture avant un petit pont, nous le traversons à pied et Pierre s'approche du ruisseau avec des ruses de Sioux afin de me montrer la truite qui réside là, sous un rocher, vieille connaissance qui réussit toujours à échapper à son hameçon tentateur. Manque de chance, cette fois-ci, elle n'est pas au rendez-vous et je n'aperçois aucun frémissement argenté dans la vasque d'eau claire. Nous remontons en voiture pour rejoindre les autres que j'embarque avec tous les sacs à dos, chaussures et bâtons, étonnée de la capacité de mon véhicule (neuf personnes, presque la contenance d'un minibus !). Pierre, chef de l'expédition, me dit de m'engager sur une petite route étroite qui grimpe dur sur la droite et nous roulons un petit quart d'heure jusqu'à notre point de départ de la balade pédestre.

Le föhn réchauffe tellement l'atmosphère que je reste en tee-shirt. L'ascension de la côte à la pente très prononcée au début sollicite toute notre énergie, sauf pour Max qui profite de notre lenteur pour s'élaner devant et nous photographier de face en plein effort. Les ajoncs illuminent de leurs fleurs d'un jaune éclatant les flancs escarpés, et leur beauté nous fait pardonner leurs épines acérées qui agrippent peau et vêtements dans les sentes plus étroites. Les violettes fragiles jaillissent d'entre les rocailles et Rose demande à Max d'en photographier. Bousculées par les rafales, elles tremblent et vacillent sur leurs tiges fines, pétales chiffonnés retournés vers le sol. Richard vient faire écran de sa main, Michèle fait un rempart de son corps, chacun s'évertue à calmer les mouvements d'air alentour pour que la photo soit parfaite. A flanc de talus, des fleurettes blanches de la taille et de la forme des fleurs de fraisiers ou de mûriers attirent notre œil par la délicatesse de leurs teintes, veinées de rose, dont les fines étamines jaunes se dressent en un bouquet minuscule.

Au fur et à mesure que nous nous approchons du sommet, le vent souffle de plus en plus fort, nous bouscule et nous dépeigne, malmène nos tympanes désorientés par ces pressions changeantes et m'oblige à détourner la tête pour abriter mes yeux dont la surface desséchée tolère difficilement la présence des lentilles de contact. A la fin de la journée, nous aurons tous une sensation de brûlure sur la peau du visage, similaire à celle occasionnée par un coup

de soleil, tant nous aurons été fouettés avec vigueur par cet air chaud et sec. Dans un chaos de roches roses (sans doute du grès), nous découvrons avec étonnement une meule taillée sur le dessus et le pourtour, pas encore détachée de son socle, mais dont le trou central a déjà été percé. Richard nous indique la présence de poudingue, amas de galets de rivière cimentés naturellement par des alluvions durcis, dont l'apparition sur ces sommets étonne autant que la vue des fossiles de coquillages en haut du Belchou. Nous découvrons bientôt sur la montagne en face, à peu de kilomètres à vol d'oiseau, les incendies qui se propagent sur plusieurs fronts dont nous voyons les flammes rouges s'élever au moins à quatre-cinq mètres de hauteur (ou dix ?), attisées par le vent. Vus d'ici, ils semblent se diriger vers les plus hautes maisons du village de Bidarray. Des pans entiers de montagne sont déjà dévastés.

Les herbes et les fougères, ainsi que les buissons de ronces et d'ajoncs, anormalement secs en raison de l'absence de pluie, alimentent le feu que rien ne semble pouvoir arrêter. Fort heureusement, notre côté est épargné. Tournant le dos au désastre, nous admirons le patchwork irrégulier des collines aux teintes infiniment diversifiées du brun roux au vert le plus cru. La nature encore en hiver se pare déjà d'atours printaniers, les chatons éclatent le long des branches, douceurs duveteuses écloses à travers les rugosités des branches, les plantes à bulbes commencent à percer les mottes de terre dures, l'herbe envahit les prés, brindilles souples traversant les trames des fougères fanées, aux tiges brisées, répandues sur le sol. Nous glissons sur leurs fibres durcies, tentés de nous asseoir sur nos k-ways pour dévaler comme sur des luges d'été les pentes parsemées de rochers. Diana pousse de petits cris d'amusement en dérapant dessus avec ses chaussures de sport trop lisses. Pour le pique-nique, nous trouvons un refuge à l'abri du vent près d'un arbre moussu à flanc de colline. Michèle nous fait goûter des échalotes en conserve préparées à la chinoise (délicieusement douces), je distribue mes cornichons à la russe et du nougat mou au sésame, pause reconstituante bien nécessaire avec ce vent éprouvant.

Ensuite, nous longeons une réserve à pottok entourée de grillage uniquement accessible en visites guidées. De toute façon, des pottok, il y en a partout de part et d'autre du grillage (je me demande ce qu'en pensent ceux qui sont enfermés), et particulièrement des jeunes à la robe merveilleusement épaisse et chatoyante. Trop sauvages pour tolérer une présence trop proche, nous avançons lentement pour gagner quelques mètres, mais les mères, méfiantes, nous surveillent de l'œil et emmènent leur poulain. Dans une ferme, une brebis a été isolée dans la bergerie afin de mettre bas. Elle reste tout au fond et défend de son corps l'agneau qui vient de naître, dont je ne vois que les pattes grêles sous son ventre. Le sol est recouvert d'une épaisse couche de crottes noires, il n'y a pas de mangeoire ni d'abreuvoir et je trouve que c'est un endroit bien triste pour donner naissance, même si, là, son petit est à l'abri du renard ou de la fouine...

Nous quittons les cimes pour longer le fameux ruisseau à truites, qu'il nous faut traverser dans un sens, puis l'autre, au gré des rives plus ou moins praticables où le pied s'enfonce brusquement dans un tas de feuilles, glisse sur la glaise humide et dérape sur une branche couchée qui casse brusquement. Max se retrouve tout d'un coup les fesses dans un trou d'eau, à sa grande honte. La branche à laquelle nous nous sommes maintenus chacun à notre tour a cassé brusquement sous son poids. Jean-Louis B. s'exclame : "Attention à l'appareil photos !" et Michèle rit aux larmes, tandis que nous nous inquiétons tout de même de savoir s'il ne s'est pas fait mal. Heureusement, il n'est pas tombé sur un rocher, mais il est bien trempé, et l'eau est fraîche ! Enfin, il paraît que les "bains de siège" sont bons pour la santé (dixit Rika Zarai)... Quelques mètres plus loin, c'est Michèle qui a un problème : elle s'aperçoit que sa

chaussure bâille, la semelle bien décollée sous l'avant du pied. Je lui passe deux élastiques qui me servaient à maintenir fermé un tupperware pour mon pique-nique, et nous voilà repartis !

Le paysage dans ce creux de vallon est très agréable : l'air y est calme et paisible, seul domine le bruit du ruisseau qui saute de roche en roche en cascades légères. Des arbres déjà grands poussent dans l'enceinte de murs à moitié éboulés de maisons abandonnées. L'humidité favorise la verdure et trois saisons coexistent, feuilles mortes, arbres dénudés et bourgeons éclatés, réceptacles de couleurs tendres et douces. Pierre nous fait passer par ses coins favoris, nous montre un pré où il aime se reposer avec Rose, une vasque où il se baigna, un jour d'été, une cascade pittoresque. Le chemin est tortueux, il préfère cheminer dans le creux plutôt que de suivre la route goudronnée, plus facile mais ennuyeuse, située un peu en amont, hors de vue et de faible fréquentation automobile. Enfin, après quatre à cinq heures de marche, nous atteignons la voiture.

Nous étions partis pour une petite promenade d'une heure et demie, il faut le dire, mais nous savions qu'avec Pierre, nous connaissions l'heure de départ, mais pas celle d'arrivée. Il aime suivre son humeur, aller au hasard, se perdre un peu et ajouter un zeste d'incertitude pour pimenter la balade. A Sylvie qui demandait quand nous arriverions, il répondait "Bientôt !". Au groupe dont les estomacs commençaient à crier famine, il disait : "Nous ferons halte au prochain rocher !". Sylvie avait failli donner rendez-vous chez elle à des amis vers les 15 heures ; heureusement, elle s'était ravisée. Richard voulait prendre sa voiture pour rentrer plus tôt et Pierre l'en avait dissuadé, lui disant que de toute façon, avec ce système de navette de voiture, il était obligé de suivre le groupe jusqu'au bout.

Finalement, nous étions tous bien fatigués mais enchantés de notre promenade et même Diana, malgré ses six ans, ne risquait pas de faire de récriminations : elle a gazouillé et chanté tout du long, en ramassant des fleurettes qu'elle venait m'offrir - adorable ! -. Nous avons découvert un nouveau chemin parmi les innombrables sentiers qui sillonnent le Pays Basque et avons passé un agréable moment entre amis, à discuter ensemble tout en prenant l'air, et quel air !

Errazu (10 février 2002)

Christine nous a proposé de participer à une promenade en montagne organisée par l'association d'Anglet qui dispense des cours de basque pour adultes. Toujours friands de découvrir de nouveaux itinéraires dans les Pyrénées et curieux de faire connaissance avec ces adeptes de l'apprentissage tardif du basque, nous essayons de ne pas arriver trop en retard au lieu du rendez-vous (9 heures à Dantcharia) - nous serons tout de même les derniers, avec plus d'un quart d'heure de retard... En fait, le monde est petit : parmi ces élèves, Jean-Louis y retrouve un client, Richard plusieurs relations et Max et moi, un ancien professeur de physique, du temps où nous étions ensemble en première et terminale au lycée de Biarritz ! Christine, trésorière de l'association, nous explique l'organisation de ces cours de basque : cette année, le nombre des élèves a fait un bond considérable - ils sont 144 ! -. Ils sont divisés en cinq niveaux différents et assistent à des cours d'une durée de deux heures, une fois par semaine. Christine est en troisième année et se réjouit que sa prof' donne plutôt l'accent sur l'oral, contrairement aux élèves de 4ème et 5ème année qui plongent dans les arcanes alambiquées de la grammaire "euskarienne" et étudient des textes difficiles. Cependant, de son propre aveu, ces trois ans d'apprentissage ne lui permettent pas encore de s'exprimer facilement ni de comprendre l'intégralité des émissions télévisées, car il aurait fallu un travail personnel en sus que sa profession et sa vie familiale ne lui donnent pas le loisir d'effectuer.

Elle appartient également à l'association Ibaialde où elle est venue chanter une fois ou deux à la chorale (dont le répertoire est uniquement basque, sauf pour le moment de détente de fin de soirée, où celui-ci s'élargit à quelques chansons françaises bien connues - Brassens par exemple). C'est la raison pour laquelle je ne l'y ai pas rencontrée puisque Jean-Louis B. et Élisabeth m'y ont entraînée (une soirée tous les quinze jours, dont je ressors à chaque fois presque aphone !). En prenant un petit livret de chant bilingue, cela me permet de m'imprégner un peu de façon sympathique du vocabulaire et des tournures que j'ai également commencé à apprendre (avec la méthode Assimil, livre et cassette) mais de façon fort discontinuée. Je crois que Jean-Louis B. en fait autant, mais il est plus motivé car il intervient dans une école bilingue à Arcangues.

Je fais part à Christine de mon peu de goût pour les paroles de certaines chansons du répertoire basque (que je découvre), que je ressens comme militantes et même sectaires, et qui me paraissent parfois avoir été plaquées maladroitement sur un air préexistant. A ce propos, Jean-Louis B. me reproche mon manque de diplomatie et dodeline de la tête en me disant gentiment : "Tu as dû lui faire de la peine...". Qu'y a-t-il de mieux en effet qu'une chanson pour faire passer un message ? Jeannot, un peu plus tard dans la matinée, se souvient des slogans chantés par les Basques de Gipuzkoa (région de Saint Sébastien) lors des marches de protestation contre l'installation d'une centrale nucléaire ; Christine les entonne avec lui, puis il conclut : "Ils ont eu gain de cause, finalement : la centrale ne s'est pas faite."

Nous envahissons la place de l'église où nous garons nos voitures. Ce village est superbe, avec des maisons très typiques dont les fenêtres sont entourées de dalles de grès rose, flanquées de volets de bois aux couleurs traditionnelles vert foncé, rouge sombre ou brun. Des blasons aux armoiries mystérieuses en ornent les façades dont l'une possède un porche d'entrée géant, véritable pièce ouverte sur l'extérieur, meublée de tables et de chaises. Max nous prend en photo devant une autre qui donne directement sur la rue sans trottoir et propose aux passants un banc de bois, un siège bas incurvé creusé dans une roche gris clair et un siège de bois de hauteur réglable occupé par une plante en pot. Appuyée de biais contre le mur, une vasque ovale en grès rose très plate avec goulet d'écoulement d'eau nous intrigue. Elle n'est pas assez profonde pour servir d'évier et, sortie du contexte et utilisée ainsi comme simple objet de décoration extérieure, nous n'arrivons pas à en deviner l'usage.

La porte d'entrée, ouverte, donne sur un couloir carrelé sombre qui dessert les diverses pièces. Chaque habitation est de dimension imposante et même si, parfois, elles ne sont pas parfaitement entretenues, elles donnent l'impression d'un passé plus opulent dont elles conservent des vestiges encore beaux. La plupart de ces villages basques, comme Vera de Bidassoa ou Santesteban, entre lesquels nous avons fait une balade à vélo, sont marqués par deux périodes de l'histoire : le pèlerinage à Saint Jacques de Compostelle et l'émigration des Basques en Amérique. Les étapes du "Camino frances" ont bénéficié du passage des multitudes pour s'enrichir en leur offrant le gîte, le couvert et les soins aux malades (auberges et hôpitaux). Quant aux "Indianos", surnom des Basques revenus d'Amérique, ils ont placé les richesses gagnées outremer dans leur région d'origine, construisant notamment de superbes maisons.

Leur modernisation ne s'est pas faite par contre très discrètement. Des tuyaux de zinc débouchent des murs et descendent jusqu'au sol, une pièce étroite et aveugle entre deux maisons surplombe la rue en pente. J'imagine d'abord la présence d'un couloir pour relier les deux bâtiments mais on me fait remarquer les tuyaux d'écoulement et d'arrivée d'eau apparents sur la face inférieure : il s'agit d'un cabinet de toilette ! Une maison arbore deux

grands blasons noirs, non pas sculptés dans la pierre, comme les autres, mais peints grossièrement en forme d'aigles bicéphales. La campagne pénètre jusque dans le village : les moutons paissent à l'entrée, des vaches ruminent, allongées devant une étable. Un grand potager planté de choux tient lieu de jardin. Une haie de peupliers marque les rives de la Bidassoa toute proche. L'église, sévère, est bâtie avec de grosses pierres de grès rose noircies par le temps. Seul le clocher, surmonté d'un petit toit de guingois, offre une touche plaisante. La rue goudronnée se termine en pavés qui se perdent dans un chemin de terre qui monte abruptement.

Il ne faut pas oublier ce que nous sommes venus faire : marcher ! Finie la visite, le Gorramendi est proche, mais il est haut, ce qui signifie qu'il ne faut pas longtemps pour que nous nous mettions à transpirer à grosses gouttes. Nous avançons sur les dalles inégales de l'ancienne voie romaine (appelée "Voie des Gentils" –celle des non-chrétiens-, nous apprend Jeannot), encombrée d'herbe et parfois couverte d'une fine pellicule de mousse où dérapent les chaussures. Heureusement que j'ai mes bâtons qui me maintiennent quand mes pieds se tordent ou vacillent ! Le temps, couvert en début de matinée, s'éclaircit et le soleil échappé des nuages donne des coups de projecteur sur le village et la campagne environnante, entourée de montagnes, et que nous dominons très vite. Les couleurs sont superbes, quoique encore hivernales par la verdure des prairies et la rousseur des fougères. Les pics qui se dégagent peu à peu de leur écharpe nuageuse montrent leurs sommets enneigés dont nous sentons parfois une bouffée d'air plus frais amenée par la brise légère.

Une fois dépassées les dernières maisons, nous arrivons à une chênaie au moins tricentenaire aux troncs courts et larges, dont les branches épaisses s'élèvent en corolle. Je me demande s'ils n'ont pas été taillés au temps jadis de façon identique aux platanes qui ombrageaient nos places. Quelle pourrait en être la raison ? Une meilleure résistance au vent ? Un accès plus facile pour aller y cueillir le gui (mais ils ne datent quand même pas de l'époque des Gaulois, et ici vivaient les Vascons, et non les Celtes, de coutumes fort différentes) ? L'envie de donner à ces arbres imposants des formes directement inspirées des contes de nos grands-mères ? Rose me signale l'un d'eux, creusé en son centre d'où émane un moignon de branche, et qui semble cacher dans sa masse quelque troll ou farfadet malicieux.

Nous jalonnons notre ascension de quelques pauses, trop rares au gré de certains membres de l'association, peu habitués à un tel effort, et partageons eau, gâteaux et abricots secs pour ménager nos muscles et notre souffle. Le président, chef de l'expédition, est inquiet du retard pris sur l'horaire car il est prévu un repas en venta à 13h30 ; il repart directement à flanc de coteau, quittant le sentier, et nous avançons en zigzags irréguliers sur la terre argileuse restée sèche malgré les dernières pluies, parmi les feuilles mortes et les racines apparentes.

Puis nous suivons un sentier tracé par les troupeaux de moutons entre les buissons d'ajoncs en fleurs dont les branches raides hérissées d'épines raclent nos vêtements et nos sacs à dos dans un crissement aigu. L'odeur est particulière, mélange d'effluves de crottes aux senteurs ravivées par les pluies et de brûlé car, non loin de là, des pentes entières ont été dévastées par l'incendie allumé par les paysans adeptes de l'écobuage. Nous passons devant un mouton calciné, figé dans une position de fuite, et déplorons les victimes de cette pratique dont je doute beaucoup de l'utilité. Le fort vent du sud a tellement avivé les flammes que des arbres entiers ont dû se transformer en torchères dont nous voyons les silhouettes noircies, aux branches brisées et le cœur évidé, carcasses pathétiques témoins d'un enfer récent. Certains, plus chanceux (?) car ils n'ont été brûlés que partiellement, démontrent une volonté de vivre

acharnée, laissant éclater leurs bourgeons sur les branches indemnes après avoir obturé leurs vaisseaux afin de réserver la sève nourricière aux branches encore vives.

De même, sur le sol à la terre dénudée, nous voyons jaillir à travers les touffes d'herbe rase desséchées par la fournaise de petits brins vert tendre qui contrastent avec les ajoncs dont il ne reste que des squelettes noircis, champ de fils de fer barbelés dressés vers le ciel en un appel muet. Les sommets couverts de foin blond ont échappé au feu. Non loin des radars du Gorramendi, nous nous asseyons (en prenant garde aux crottes) en plein soleil et à l'abri du vent, face au panorama dont Richard, Max et Pierre détaillent les noms des pics déjà tous explorés mais qu'ils apprécient de découvrir sous un angle nouveau. Il n'est que midi, mais nous avons déjà faim : nous déclarons la séance du pique-nique ouverte !

Comme d'habitude, nous préférons faire une boucle plutôt qu'un simple aller-retour. Le groupe est redescendu manger à la venta. Nous nous retrouvons entre nous, avec Jeannot et Christine qui ont choisi également de rester. Le problème, c'est que nous avons promis à Philippe de le rejoindre au tennis à 17h. Ce sera dur ! Jeannot, en regardant la carte, doute que nous ayons réellement marché sur la voie romaine. Nous partons donc à sa recherche en découvrant chemin faisant des vallons magnifiques, arrosés d'une myriade de ruisselets, avec des étendues parfois semi marécageuses, et admirons particulièrement un petit torrent qui dévale la pente sur un lit de longues dalles roses, strates de grès obliques dénudées par le ruissellement et formant un toboggan naturel inséré dans un sillon de verdure. Déjà proches du village, nous apercevons en nous retournant des parapentistes qui tournoient lentement parmi les vautours dans les masses d'air chaud ascendantes. Nous faisons halte au café du village, passant devant une maison d'où émanent des chansons bruyantes, et dont les habitants continuent peut-être à fêter le carnaval finissant. Les jeunes qui entrent et sortent du bar, parlent indifféremment basque ou espagnol, les garçons ont l'allure typique des basques d'aujourd'hui, cheveu noir longuet, boucle d'oreille, foulard de la taille d'un grand mouchoir noué autour du cou, pointe dans le dos. Jean-Louis B. apprécie l'atmosphère tranquille et bon enfant qui se dégage de cet endroit où tout le monde se connaît et où il fait visiblement bon vivre.

Nous nous séparons en deux groupes : les uns restent pour visiter l'église, les autres partent pour aller jouer au tennis. Dans la hâte, je me trompe de route et, me fiant au panneau "Francia", m'engage sur la route qui mène au col d'Ispegui ! Au lieu de prendre le col d'Otxondo et Dantxaria, nous nous retrouvons à Saint Etienne de Baigorri ! Et nous qui étions si pressés ! Évidemment, nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur et Max en profite pour évaluer les progrès à accomplir pour effectuer ce même trajet à vélo, car il doit s'entraîner en prévision de l'arrivée de son frère très sportif qui réside sur l'île de La Réunion. Nous retrouvons au col le point de départ d'une des premières balades que nous avons faite en groupe cela fait au moins trois ans. Richard et Max essaient d'apprendre à Jean-Louis à reconnaître les sommets, mais il a du mal à en mémoriser les aspects autant que les noms et leur situation géographique. Ils sont désolés : "Mais qu'est-ce qu'on t'a appris, à quoi ça a servi toutes ces balades ?". Il faut dire qu'ils ont tout le temps le nez dans les cartes et qu'ils cherchent chaque fois à repérer les pics alentour, évaluant, d'après leurs altitudes respectives et celle du lieu d'observation, ceux qui peuvent être visibles et ceux qui sont cachés : ils ont un véritable entraînement. Par contre, guidés par eux, nous n'éprouvons pas la nécessité de faire le même effort, nous contentant de suivre du regard la direction indiquée par leur doigt (ou leur œil) pour tenter d'apercevoir parmi la multitude de pointes de formes diverses celles qu'ils nous désignent.

Iraty (17 février 2002)

Lorsque nous étions encore en train de nous promener sur la voie romaine près d'Errazu dimanche dernier, nous évoquions déjà le programme des balades à venir. Pierre, Richard et Max examinaient attentivement les pentes et les sentiers en vue de les parcourir ultérieurement en VTT. Ils regardaient les maisons dans la vallée en essayant de se repérer pour savoir à quel village elles appartenaient et réfléchissaient à l'organisation d'une navette afin de partir en vélo d'un point haut. Cependant, malgré le temps clément, il fallait prévoir également le retour du froid - et de la neige - et Pierre se proposait d'interroger Christiane et Jean-Paul sur leur randonnée en raquettes à Iraty qu'ils effectuaient ce même jour.

Finalement, le temps ayant effectivement tourné en milieu de semaine, j'ai pris contact avec la station de ski de fond et de raquettes d'Iraty qui m'a annoncé une chute de neige dans la nuit du jeudi au vendredi de 70 cm d'épaisseur ! Évidemment, cela signifiait un accès difficile en voiture sur les dix derniers kilomètres, mais qu'importe ! J'ai réservé d'emblée une dizaine de paires, à tout hasard, puis j'ai cherché des participants. Le samedi soir, j'étais crevée : le footing du matin dans la forêt de Chiberta m'avait épuisée, j'avais dû enchaîner sans me reposer avec la confection du repas familial puis du gâteau du rugby, faire des va-et-vient l'après-midi pour véhiculer les enfants et acheter le pique-nique du dimanche, bref, si j'avais été seule, je ne serais jamais partie le dimanche à Iraty. Mais une fois de plus l'effet de groupe a joué.

Le dimanche matin, fatigue envolée, nous nous étions regroupés en deux voitures (nous étions neuf participants), celle de Pierre et la mienne, de contenance similaire et nous étions donné rendez-vous au rond-point "Marrakech". Arrivés les premiers, nous avons un peu avancé la voiture pour voir si les autres ne nous attendaient pas plus loin. Puis, nous avons patienté, puis "impatienté" (il faut dire que, d'habitude, c'est nous qui sommes en retard, nous manquons d'habitude). Max, qui ne tenait pas en place, sortait de la voiture pour mieux les guetter et il avait même parcouru l'ensemble du parking, au cas où. Enfin, nous les voyons : nous étions en fait en train de nous attendre respectivement chacun à une extrémité ! Lorsque Max était allé voir, ils avaient décidé d'aller chercher du pain frais pour nous laisser le temps d'arriver... Comme quoi, il vaut mieux toujours se mettre à la place habituelle, et surtout ne pas bouger.

Après ce contretemps, subi dans la bonne humeur, nous avons pris la route pour Iraty. Il pluvote, mais les nuages ne sont pas trop bas. Nous avons téléphoné à la météo locale : il fait -1°C à la station. Nous sommes à la mi-février mais la nature arbore déjà sa parure de printemps, forsythias jaunes, pommiers du Japon rouges, tulipiers mauves, cerisiers blancs, prunus roses, un saule pleureur éclate en pousses d'un vert tendre tout le long de ses rameaux souples, les chatons adoucissent les silhouettes squelettiques encore dépourvues de feuilles des noisetiers. Nous apercevons bientôt la neige, qui descend à un niveau exceptionnellement bas : à Bidarray, les crêtes d'Iparla en sont recouvertes, de même que le Jara au-dessus d'Ossès. A partir de Saint Jean le Vieux, le paysage est un enchantement : le printemps verdoie dans la vallée et l'hiver d'un blanc immaculé rappelle sa présence sur les contreforts montagneux à notre droite. La bruine tombe toujours par intermittence, mais nous laissons derrière nous une brume grisâtre et nous dirigeons vers une zone plus lumineuse.

A seize kilomètres d'Iraty, nous prenons la petite route qui monte sur la gauche vers la station. Nous croisons un chasse-neige dont le conducteur, interrogé par Pierre, annonce que la route est praticable sans chaînes. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Il est vrai que nous croisons des voitures qui redescendent non équipées mais certains passages sont réellement délicats à

monter. Nous devons nous arrêter. Et c'est là que Pierre nous annonce qu'il a omis de les prendre dans son coffre ! Une seule solution : c'est faire une navette. Nous ne sommes plus qu'à cinq kilomètres du col situé à une altitude de 1327 m. Les hommes équipent rapidement les pneus avant de ma 806 (à plusieurs, c'est plus facile, chacun faisant assaut d'intelligence et de sens pratique pour en comprendre le maniement) et Jean-Louis, qui a pris le volant, nous dépose au premier parking de la station, qui existe depuis 1960, où nous nous mettons vite en tenue (il fait un froid de canard, après la chaleur confinée de la voiture). Nous nous dirigeons vers le local de location de raquettes, à 700 mètres de là, tandis que la voiture redescend chercher les autres qui sont allés se garer plus en aval en prévision du gel de la chaussée en fin de journée. Le "timing" est bon : lorsque nous ressortons raquettes et bâtons à la main, ils passent devant nous et cherchent une place où se garer sur le bas-côté.

Pierre, vite préparé, houspille Jean-Louis : "Alors, tu nous retardes, on n'attend que toi !" Il ne manque pas d'air... Enfin, nous effectuons nos premiers pas en raquettes. Quelques flocons émanent par intermittence des épais nuages blancs, descendent avec hésitation et se posent en silence. La forêt est magnifique. J'ai l'impression de me retrouver au royaume de la Reine des Neiges des contes d'Andersen que je lisais dans mon enfance (ou plutôt chez "Basajaun" - le Seigneur de la forêt - et les "laminak", selon les mythes basques) : hêtres et sapins sont entièrement recouverts d'un manteau luminescent, leurs branches ploient sous la charge inhabituelle. Le vent et le froid ont plaqué des cristaux de neige sur l'écorce rugueuse et le lichen des troncs verticaux. Des stalactites de glace pendent aux talus, accrochées à la terre dénudée ou aux mousses durcies. Je les heurte de la pointe ferrée de mon bâton, espérant en tirer quelques sonorités musicales. Non, cela ne marche pas, elles sont à la fois trop fragiles et trop dures et cassent au lieu de vibrer. Les autres s'en emparent pour jouer et se défier en un duel factice. Aux endroits plus dégagés, la neige craque sous nos pas : il a dû geler dur, sans doute durant la nuit de vendredi à samedi, et une plaque de glace aussi épaisse et transparente qu'une vitre de verre se cache sous la dernière pellicule de neige fluide toute récente. Jean-Louis en tend un fragment à Élisabeth en lui conseillant de le sucer, pour "se réchauffer" : elle n'arrive pas à retrouver l'usage de ses doigts où le sang ne circule plus tant elle est frigorifiée. Je lui conseille de faire de grands moulinets avec les bras, puis échange mes gants avec les siens. Nous reprenons la marche. Au bout d'un moment, elle ne souffre plus. Il ne fait pas si froid que ça, particulièrement dans le sous-bois, mais nous manquons d'habitude et nos corps ont du mal à s'acclimater.

Pierre, qui a pris ses repères au bout d'un moment, veut nous emmener sur les cimes malgré les protestations de Rose. Nous quittons la forêt et entreprenons l'ascension de la montagne dénudée, battue par des rafales de vent glacé. Nous mettons nos pas dans ses pas, dérapant parfois sur une roche dégagée par ceux qui marchent en tête, la raquette à l'oblique et le pied à moitié déchaussé. Nous observons les palombières à moitié enfouies dans la neige. La face orientée au nord offre un aspect grumeleux : la neige s'est transformée sous l'action du vent frigorifiant en bourrelets de glace. Nous réalisons que l'aspect irrégulier des toitures est dû aux bottes de fougères qui servent de camouflage et dont nous n'apercevons plus que quelques lambeaux roussis par le gel. Je m'enfonce brusquement dans une couche élastique : la neige a recouvert des buissons de myrtilles accrochés en bordure de ravin. Quelques cailloux apparents sur l'arête sont recouverts de blocs de glace. Finalement, Rose a raison. Il fait froid, les nuages occultent l'horizon, il n'y a aucun intérêt à gagner à tout prix le sommet d'où nous ne pourrions pas distinguer le pic d'Occabé, point culminant à 1466 m. En outre, c'est plutôt dangereux. Nous faisons demi-tour et regagnons la forêt où nous faisons halte à l'abri pour pique-niquer rapidement, afin de ne pas trop nous refroidir.

Au cours de mes lectures sur Internet, j'apprends que les sapins d'Iraty, pourtant bien protégés par un accès difficile, n'ont pas résisté aux forges et verreries installées dans les vallées et dès le XVII^e siècle à la construction navale. Aujourd'hui la forêt d'Iraty est une futaie de hêtres, essence caractéristique des forêts des montagnes basques au-dessus de 700 mètres d'altitude qui y trouve des conditions idéales de croissance. Le sapin est présent dans une faible proportion : Iraty est ainsi la limite occidentale de l'aire naturelle du sapin des Pyrénées. Aujourd'hui, il est pratiqué la sylviculture dynamique du hêtre qui permet d'obtenir des arbres très droits aux houppiers bien développés et équilibrés : ce bois d'œuvre d'Iraty est très recherché, notamment par les acheteurs espagnols et c'est lui qui est choisi lors des concours d'aizkolaris (bûcherons).

Puis nous suivons Pierre hors des sentiers battus. Cela nous procure un sentiment d'ivresse indescriptible, de marcher sur cette neige vierge, poudreuse à souhait, un peu au hasard (mais pas trop, car nous apercevons bientôt des chalets isolés et croisons plus tard une piste damée de ski de fond). Malheureusement, nous n'apercevons aucune trace des animaux qui hantent habituellement ce bois : les cerfs, chevreuils, sangliers, renards, de même que les loups préfèrent les lieux moins fréquentés par cette humanité bruyante. Aucun pépiement d'oiseau non plus. L'un d'entre nous croit juste distinguer un pivert agrippé au tronc d'un hêtre et qui le gravit avec agilité. Les hommes (Pierre, les deux Jean-Louis et Max) retrouvent leur âme de gamins (jamais très éloignée) et secouent les branches basses au-dessus des dames... Puis ils se bousculent et se bombardent de boules de neige. Pierre se met à pousser un gros tronc. Michèle, Elisabeth, Rose et moi nous moquons de lui, c'est qu'il se prendrait pour Obélix, ce fat ! Mal nous en prend ! Nous avons sous-estimé l'équilibre instable de la neige sur les branches : le mouvement insensible s'est propagé jusqu'en haut et, avec un peu de retard, nous nous prenons toutes les quatre une averse blanche et glacée sur la tête et les épaules en poussant des cris d'étonnement et de protestation ! Seul Jean-Paul est très sage.

Nous descendons une pente raide, où Michèle et Elisabeth ne sont pas très à l'aise puis marchons pour nous reposer sur une piste de ski de fond, en prenant garde à ne pas abîmer les traces (en principe, elles sont interdites aux luges, raquettes et marcheurs). Nous contournerons parfois des branchages qui jonchent le chemin. Le poids excessif de la neige les a cassés net au point que je crois tout d'abord qu'ils ont été sciés mais pas déblayés. Un tronc a même été fendu sur toute sa longueur et une moitié gît à terre, brisée en plusieurs tronçons tandis que l'autre expose au ciel sa blessure béante. En fin de journée, nous évitons de justesse une branche qui tombe sur notre passage, annoncée par les craquements de rameaux qui freinent sa chute et les amas de neige qui dégringolent en s'éparpillant en un nuage de flocons mêlés de brindilles. Finalement, heureusement qu'il n'a pas fait plus chaud, sinon toute la neige amassée sur les arbres se serait répandue sur nos têtes en une douche glacée !

La neige damée, c'est bien, mais certains s'ennuient rapidement. Ils décident de grimper de nouveau dans la neige profonde directement à flanc de coteau. Seulement, Michèle et Elisabeth ne sont pas d'accord et Rose a beau leur crier qu'il ne faut pas se séparer, elles s'éloignent en faisant la sourde oreille. Nous commençons à monter tandis que Pierre et Max sont envoyés en négociateurs. Nous les voyons revenir au bout d'un moment avec les deux rebelles qu'ils ne quittent pas d'un pouce et encouragent abondamment ! Nous nous regroupons de nouveau et faisons une dernière boucle sur le pan de montagne de l'autre côté de la route, que nous traversons dans un crissement de crampons ferrés sur le bitume. Je crois que ce coin de forêt est encore plus joli que l'autre, si c'est possible.

Après avoir passé une haute futaie, nous passons en hors piste à travers un bois d'arbustes déliés (peut-être du sorbier des oiseleurs) à la neige si gelée que chaque branche, chaque brindille, se termine en un doigt de glace argentée : tout scintille et nous avançons dans la neige vierge comme dans un rêve, émerveillés, contournant un arbuste, puis nous baissant pour passer sous une branche basse, en écartant une autre ; la lumière sourd mystérieusement du sol et des arbres et non du ciel, toujours ennuagé. Rose nous fait remarquer l'impression bizarre que cela fait d'avancer, les yeux fixés sur le tapis de neige immaculée : il semble que nous voyons flou, aucune aspérité, aucun relief n'est perceptible, et cette absence de repère visuel nous ferait presque perdre la notion d'équilibre et de verticalité.

Le matériel rendu, nous nous entassons tous dans ma voiture (les sacs sont vides et nous n'allons pas refaire encore une navette) : Max a pris Michèle sur les genoux, Élisabeth est sur Jean-Louis B., Jean-Paul (qui n'a pas la plus mauvaise part) s'est allongé dans le coffre sur les sacs et c'est Jean-Louis qui prend la responsabilité de conduire tout ce monde à bon port, en espérant ne croiser aucun policier, ni aucune plaque de verglas trop coriace. Il fait -2°C à la station, mais la température doit monter très vite en perdant de l'altitude car il se met à pleuvoir copieusement. Nous avons eu de la chance ! Arrivés à la voiture de Pierre, nous nous déchargeons de notre équipage en surnombre et roulons jusqu'à Saint Jean Pied de Port où nous faisons halte pour un goûter reconstituant, crêpes et chocolat chaud. Nous nous retrouverons bientôt, au cinéma, au concert ou bien pour une autre balade...

Mendaur (10 mars 2002)

Que font des amoureux de balades en montagne qui se rencontrent ? Ils échangent des informations sur des pics dont ils ont aimé l'ascension et le point de vue. C'est ainsi que Denis, lors de notre footing hebdomadaire du samedi matin à Chiberta, nous a parlé du Mendaur. Il doit être visible depuis le quartier de la Z.U.P. à Bayonne, légèrement à gauche de la Rhune et en arrière plan (parce que, depuis le sommet, nous avons vu cet immeuble inesthétique, mais très remarquable). Au point de vue altitude, il culmine à 1134m et ne doit donc pas être plus difficile à atteindre que la Rhune.

Il faut avoir la foi pour partir : il a pleuviné tout le samedi et les nuages paraissent indélogeables, immobiles, gris et bas, mais ... la météo a annoncé grand beau temps pour dimanche. Comme cela nous arrange, nous espérons qu'il n'y aura pas de décalage de 24 heures comme cela arrive souvent. A 7 heures, la traînée d'un avion dans le ciel à l'est est rose sur fond bleu. A 8 heures et demie, un épais brouillard s'est abattu sur toute chose, cachant le soleil. "C'est signe de beau temps !", dit Richard qui ne veut pas se laisser décourager pour si peu. Et en fait, il n'a pas tort, sur la jolie route d'Espelette, nous traversons des nappes de brouillard de plus en plus rares et le ciel est totalement dégagé à Dantcharia, où nous avons donné rendez-vous à un autre petit groupe qui va monter avec nous. Après la frontière, mise à part la zone de ventas toujours aussi laide, nous traversons un chapelet de villages superbes, nichés dans la vallée encaissée. La province du Guipuzcoa (San Sebastian) se termine en pointe sur la côte, nous sommes donc en Navarre, qui ne fait pas partie politiquement de la C.A.V. (Comunidad Autonoma Vasca), bien que ce soit une des sept provinces basques (et surtout une des quatre "espagnoles"). Le style des maisons diffère notablement de celui du Labourd (chez nous), quoique les éléments constitutifs en soient les mêmes, grès rose des Pyrénées, crépis blanc, bois apparent et tuiles rouges.

Quelle qu'en soit la taille, il se dégage de ces habitations une impression d'opulence, d'un noble passé, et nous admirons les pierres plates ornementales, les balcons en bois tourné, les

blasons, la peinture blanche immaculée (témoin de l'amour que portent tous les Basques à leur "etche" – maison-). Chaque village s'agglomère autour d'une église de grès rose sombre, d'un style gothique sobre, exception faite de la cathédrale d'Elizondo, particulièrement imposante.

Par curiosité, j'ai consulté le site Internet de cette grosse bourgade, pour en connaître l'histoire et savoir un peu de quoi vivent les gens dans cette vallée du Baztan (le Baztan est le nom que prend la Bidasoa à sa source). Tout d'abord, l'un des personnages de l'opéra de Carmen se glorifie d'en être originaire :

"Yo, señor, he nacido en Elizondo, en el Valle de Baztán. Me llamo don José Lizarrabengoa. Usted conoce mi tierra lo bastante como para sacar por mi apellido que soy vasco de origen y de sangre, y cristiano viejo. Si antepongo el don a mi nombre no es por presunción ni por antojo, sino por derecho de bien probada hidalguía. En mi casa de Elizondo podría revisar el pergamino de mi linaje". (Próspero Mérimée, "Carmen", capítulo III). *« Moi, Monsieur, je suis né à Elizondo, dans la vallée du Baztan. Je m'appelle don José Lizarrabengoa. Vous connaissez suffisamment ma terre pour déduire de mon nom que je suis basque d'origine et de sang, et vieux chrétien. Si je précède mon nom de « don », ce n'est ni par présomption ni par orgueil, mais par mon droit bien établi de noblesse. Dans ma maison d'Elizondo vous pourriez vérifier le parchemin de mon lignage ».*

La première occupation du lieu date du néolithique, et il est encore possible de voir sur les hauteurs de nombreux dolmens. A l'époque romaine, la population commence à se sédentariser au fond de la vallée et il est question d'une voie romaine qui aurait existé, mais les premiers documents datent des alentours de l'an 1000. En 1025 est instaurée la seigneurie du Baztan, et d'après la signification du terme basque Elizondo (près de l'église), des maisons se sont installées autour de l'église en ce lieu qui a acquis ses lettres de noblesse en 1440 (avec un écu dont les signes se retrouvent peut-être sur les blasons sculptés des façades ?). Par l'attribution de ces privilèges, le royaume de Navarre tente ainsi d'asseoir son pouvoir. C'est ainsi que s'édifient de nombreuses maisons de nobles et des palais.

L'élevage est la principale activité depuis toujours, mais les communes, qui possèdent la majeure partie des terres, pratiquent également la culture des céréales, bien que la qualité du sol s'y prête mal, et d'autres cultures vivrières. Une activité artisanale et commerciale contribue à assurer une certaine indépendance et autonomie. Il ne faut pas oublier les fêtes, toujours très nombreuses dans tous les villages basques : fêtes de Saint Jacques (en souvenir du chemin de Saint Jacques de Compostelle, sans doute), baztandarren biltzarra (fête du biltzar - assemblée des communes - du Baztan), hamabi ordu euskaraz (fêtes basques avec diverses activités et du théâtre populaire des rues pendant douze heures), des foires, et, bien sûr le carnaval, toujours très vivant. Enfin, dernier petit détail, mais non des moindres, Elizondo a été le siège, comme tous les villages de la frontière, d'une intense activité de contrebande, particulièrement entre les années 1940 et 1960.

La vallée est éclairée de biais par le soleil levant et je lève la pédale pour passer au ralenti dans les rues étroites pendant que mes passagers s'exclament en regardant de gauche et de droite. Il faudrait s'arrêter pour prendre des photos, mais nous savons que nous avons une longue marche à faire, et la journée est trop courte pour concilier tourisme et sport. Le nez dans la carte achetée par Max, Richard nous achemine sans trop de difficulté au point de départ situé au village d'Ituren (qui n'a pas encore fait son site sur Internet mais mérite également le détour). L'ermitage de La Trinidad, juché sur le sommet, ne nous paraît pas si loin que ça, vu d'en bas (nous sommes à environ 200 mètres d'altitude).

Garés sur la placette d'Aurtitz, nous demandons notre chemin et nous engageons à pied sur la piste du Mendaur. D'abord très large, elle se réduit à un sentier dallé qui ressemble à la Voie des Gentils (voie romaine) que nous avons empruntée pour monter au Gorramendi depuis Erratzu. A l'issue de la forêt, nous arrivons bientôt au petit lac de retenue qui nous intrigue un peu : un barrage oblige les eaux à passer dans une conduite forcée, tuyau noir qui dévale les flans de la montagne jusqu'au village en contrebas ; le niveau, très bas, dénude les rives en cercles concentriques de graviers sans végétation ; de notre côté, un deuxième mur complète l'enceinte, percé d'un déversoir situé très bas : comment est-il possible que les eaux puissent atteindre un niveau apparemment supérieur ? Mystère. La dernière pente devient plus raide, je regrette d'avoir mangé autant de dattes et de pruneaux pendant la pause.

Pendant que les hommes montent en faisant la course (surtout Serge, Jean-Marc, Jean-Luc, Max et Richard), Maïté et moi progressons en lacets tout en faisant plus ample connaissance, encouragées dans notre ascension par les deux Jean-Louis qui nous attendent un peu plus haut. Elle me confie son expérience de jeunesse, où elle a été bergère avec son fils de quatre mois, un prématuré qui pleurait souvent. A partir du moment où le bébé s'est retrouvé sur les estives, il s'est calmé. Eveillé dès 5 heures avec les brebis, il prenait son biberon. Puis elle suivait les bêtes dans la journée avec le berger et les chiens, surveillant qu'elles ne dépassent pas la frontière, et les brebis retournaient à la bergerie chaque soir. Les bergers et le bébé se couchaient tôt (pas de télé, ni radio, ni téléphone, et il fallait se lever de bonne heure le lendemain). Le plus dur, me dit-elle, ce fut pour retourner quatre mois plus tard à la civilisation.

Dans le bosquet, nous étions à l'abri et n'avions gardé que le tee-shirt, maintenant que nous sommes en altitude, l'herbe rase ne freine plus le vent qui souffle en rafales glaciales. Nous enfilons pulls, anoraks et même bonnet de ski et saluons nos compagnons qui se gèlent à nous attendre près de l'ermitage balayé par les vents. Un escalier a été construit en pierres plates superposées pour faciliter l'accès des fidèles ; celui-ci s'insère d'abord entre des masses rocheuses de poudingue (galets de rivière cimentés naturellement) puis il devient plus aérien et nous surplombons le vide, sur notre droite. Un autel fleuri occupe un pan de mur, des bancs de bois sont disposés contre les trois autres parois.

La porte ouverte laisse passer un courant d'air réfrigérant et nous préférons nous asseoir à l'extérieur, plein sud, face au panorama superbe des montagnes enneigées à l'horizon. Des vautours planent et s'élèvent jusqu'à notre niveau, et nous pouvons détailler toutes les finesses des teintes de leur plumage, ainsi que leur économie de mouvement pour profiter des masses d'air ascendantes. Le vent nous fouette un peu, et il faut s'accrocher à nos emballages plastiques pour ne pas polluer le site. Malgré tout, certains s'envolent, arrachés à nos mains. Les maladroits sont hués : nous sommes tous très sourcilleux sur la protection de notre environnement et veillons le plus possible à ne pas laisser de déchets autres que périssables sur nos lieux d'agapes.

Refroidis par notre immobilité, nous redescendons rapidement jusqu'au col et avançons à flanc de l'autre montagne (Ekaitza), légèrement moins élevée, pour rejoindre le bord du cirque d'Arana, objet d'une balade ultérieure. Dans une petite mare, Serge, en bon instituteur, repère des amas gélatineux contenant des points noirs caractéristiques : ce sont des œufs de grenouille. Il en glisse dans une bouteille à l'attention de ses élèves qui auront la joie de découvrir dans l'aquarium de l'école l'éclosion des têtards. De véritables biologistes interviennent chaque semaine dans l'école de la Z.U.P. qu'il dirige pour apprendre aux élèves à mieux connaître leur environnement. Depuis peu, ils bénéficient d'un aquarium d'eau salée

et d'un aquarium d'eau douce, d'un microscope et autres instruments d'aide à l'observation, et ils effectuent (ou projettent d'effectuer) des sorties à l'INRA de Saint Pée sur Nivelles où sont étudiés les saumons, au marais d'Orx, et sur une dune de la côte landaise : c'est à donner envie de redevenir un enfant ...

A vouloir à tout prix effectuer une boucle, le trajet s'allonge indéfiniment. Nous quittons le sentier pour couper à travers bois, où nous retrouvons le gazouillement des oiseaux, et nous nous écroulons sur un flanc ensoleillé et abrité pour faire une pause qui se transforme en sieste. Nous y gagnons d'ailleurs un bon coup de soleil tandis que Maïté, qui a voulu suivre Jean-Luc pour cesser d'être à la traîne, nous appelle de temps à autre depuis sa position en contrebas, inquiète de ne pas nous voir arriver. Enfin nous nous relevons et rejoignons nos compagnons en glissant (et même chutant à moitié) sur les pentes glisseuses couvertes de feuilles mortes et de pierres moussues et branlantes. Maïté et moi retrouvons notre place en queue de file et, au passage près d'un terrain dévasté par le feu, elle évoque l'époque (qu'a connu sa mère) où l'écobuage s'effectuait de façon sensée et rationnelle.

Une semaine avant, les vieux du village montaient débroussailler les sentiers, faisant des coupes claires afin que le feu ne se propage pas inconsidérément. Cela se faisait effectivement obligatoirement par vent du sud, qui sèche la broussaille, attise le feu et le fait avancer, mais les éleveurs restaient à côté à le surveiller, contrairement à l'inconscience actuelle qui prévaut, où les incendies sont laissés à eux-mêmes. Peu d'accidents survenaient, sauf parfois, comme pour la personne de 70 ans cette année, quelqu'un surpris par un vent tournant qui rabattait les fumées asphyxiantes vers les hommes. Cet écobuage avait pour but de détruire les ajoncs, buissons épineux qui blessent les bêtes et provoquent des infections, et qui empêchent l'herbe de pousser, détruisant en l'espace de trois mois des pâturages entiers par leur extension accélérée.

Mais il n'était pas question de brûler des chênes comme cela s'est fait à Sare, où un de ses amis y a perdu 15 ans de travail. Les hommes d'aujourd'hui oublient de préserver leur patrimoine naturel, et perdent les coutumes anciennes qui permettaient de garder un équilibre entre une activité humaine, l'élevage, et la conservation de la montagne, avec ses forêts et la mince pellicule de terre végétale si sensible à l'action de l'érosion.

Après une bonne bière dans le bar du village, nous nous séparons. Une voiture reprend le chemin de Dantcharia et la nôtre bifurque vers Vera de Bidasoa et Irun (contre ma volonté, bien que je sois au volant, car Richard profite - avec l'assentiment muet de Max et des deux Jean-Louis- de mon manque de sens de l'orientation pour m'indiquer une voie plus directe : je m'aperçois trop tard de mon erreur et fais contre mauvaise fortune bon cœur - de toute façon, il est déjà très tard, il faut rentrer, mais ... je reviendrai, promis !).

Urkulu et les sources de la Nive - Parcours Aventure (17 mars 2002)

Point n'est besoin d'aller au fin fond de l'Amazonie pour chercher l'aventure. Elle est à notre porte pour qui sait la trouver. Les yeux me brûlent et j'ai le corps moulu. J'ai dû me dépasser, aller au bout de mes capacités et transcender ma peur. Nous avons tous l'impression d'avoir accompli des exploits... mais c'est parce qu'aucun incident n'est venu gâcher notre plaisir.

Nous sommes partis pour une balade pépère, 200 mètres de dénivelé, promenade sur les crêtes au-dessus de Saint Jean Pied de Port. Richard m'avait même dit que je pouvais proposer à ma mère de venir. Elle a dû avoir un pressentiment, parce qu'elle a préféré inviter mes enfants à

déjeuner pendant notre absence dominicale. Le printemps commence de bonne heure cette année. Les bourgeons éclatent de toutes parts, et peignent un tableau pointilliste de verts tendres et crus. Les cerisiers sauvages et cultivés arborent leurs dômes de fleurs blanches, les pêcheurs roses, les forsythias jaunes et les premières glycines mauves font assaut de leurs charmes auprès des premiers insectes de la saison : c'est un plaisir pour les yeux. A Saint Jean Pied de Port, Richard, les yeux sur la carte, nous guide sans hésitation : à droite, direction Saint Michel, attention, c'est ici qu'on tourne, c'est marqué Urkulu. La voiture attaque la montée très raide sur une route étroite où les voitures ne peuvent se croiser que par endroits. Bientôt, nous longeons le précipice et nous songeons à cet automobiliste qui n'a eu qu'une cheville brisée après avoir dévalé la falaise de la corniche après Saint Jean de Luz. Nous n'avons pas envie de vérifier si nous aurons autant de chance. Richard toujours enthousiaste, ne cesse de louer la beauté du Pays Basque et demande toutes les cinq minutes à Christophe, le jeune allemand de seize ans, correspondant de sa fille aînée, s'il apprécie le paysage.

Ma voiture a pris l'habitude de caler de façon aussi impromptue qu'inopportune, particulièrement lorsque le moteur est froid, que je ralentis ou que je change de vitesse (les injecteurs se bouchent, paraît-il). Jean-Louis, qui a pris le volant exceptionnellement, s'énerve et stresse Richard, assis à la place du mort, qui a tendance à être malade et inquiet en voiture lorsqu'il ne conduit pas : avec ces deux là devant, j'ai l'impression que nous n'arriverons jamais tandis que Christophe, imperturbable, regarde à l'extérieur. Les quatre voitures se suivent lentement et nous commençons à entendre le vent siffler à travers les interstices ; l'air a considérablement refroidi par rapport à la plaine, il vient du sud mais passe sur les cimes enneigées dont il nous apporte les effluves glacées.

Richard nous désigne le petit sommet à atteindre : la base d'une tour romaine élaborée avec les roches grises dégagées par l'érosion sur le point culminant défie le temps qui passe. Nous ne nous en apercevons pas sur le moment, mais ces pierres sont les vestiges des récifs coralliens datant de 80 millions d'années (je crois) qui se formaient dans les eaux tropicales de la région, avant l'érection de la chaîne pyrénéenne (comme la Barrière de Corail australienne). Urkulu marque la frontière de la Novempopulanie, région "des neufs peuples" dominée par les Romains il y a quelque 2000 ans, à l'époque lointaine où Bayonne, qui avait été érigée en rempart contre les envahisseurs ibères et vikings, s'appelait Lapurdum.

Les rafales de vent sont tellement fortes que nous arrivons à peine à ouvrir les portes des voitures. Tout de suite, malgré le ciel bleu et le soleil, nous sommes frigorifiés. J'attrape mes vêtements chauds et les enfille à toute vitesse. Pierre a oublié d'apporter un anorak et un bonnet. Sylvie et ses enfants ne sortent même pas de leur véhicule et décident de redescendre aux sources de la Nive. Christophe n'est pas non plus assez couvert et emprunte un vêtement à Jean-Louis. Nous commençons à monter ; les extrémités des doigts se gèlent malgré les manches d'anorak descendues au maximum sur les mains. Heureusement, au bout de cinq minutes de marche d'un bon pas, le corps se réchauffe vite, et nous pouvons faire une courte halte pour apprécier la vue qui porte loin sur la mer, la barre de la ZUP de Bayonne, impossible à ignorer, et le mince ruban blond du début de la côte landaise. Richard nous désigne les sommets environnants : nous les avons tous "faits" pratiquement. L'un des jumeaux traîne la jambe et Michèle, qui n'aime pas trop le froid ni le vent, redescend avec ses enfants s'abriter dans sa voiture.

Cette tour a un diamètre important. Elle devait servir d'abri aux guetteurs qui surveillaient les Ibères, leurs voisins turbulents. Jean-Louis s'étonne de sa position dans un endroit aussi isolé. Renseignements pris, elle aurait été érigée au 1er siècle avant J.-C. (à l'époque de Pompée ou

d'Auguste), et n'aurait eu qu'une fonction symbolique pour commémorer une victoire, marquer les limites d'un territoire pacifié et démontrer la force du pouvoir militaire sur la frontière.

Il est difficile d'imaginer que cette montagne d'Urkulu n'ait pas été toujours pelée comme elle l'est à l'heure actuelle. Il est probable qu'elle était plus boisée, peut-être plus peuplée si la température était plus clémente, les éleveurs n'avaient sans doute pas autant défriché de terres pour les transformer en pâturages pour leurs brebis et Louis XIV n'avait pas encore fait abattre des forêts entières pour la constitution de sa flotte navale... D'ailleurs, les habitants du néolithique y ont laissé leur marque non loin de là, sur le versant espagnol : cromlechs et dolmens se dressent en plusieurs sites à Aizpegi et Soroluxe, à la base du mont Urkulu, que nous pourrions aller voir en des temps plus cléments.

De la neige se niche dans un creux au bas de la tour et Pierre, comique avec son bermuda enfilé sur la tête en un vague turban fixé avec un large élastique, ne manque pas de nous bombarder. Nous apercevons, côté montagne, la pointe blanche triangulaire du Pic d'Anie et l'autre, qui paraît plus haute parce qu'elle est plus proche, du Pic d'Orhy. Des nuages commencent à se former, minces filaments vite déchirés par les courants violents. En montant, nous étions bousculés et manquions de tomber en escaladant les roches et la muraille. En descendant, j'écarte largement les bras et l'air me soutient : je suis un vautour et je plane en silence, seul le sifflement dans mes oreilles dénonce le mouvement insensible. Nous rions de plaisir. C'est dommage que Sylvie et Michèle ne le partagent pas. Richard avait prévu que nous continuions après à marcher sur les crêtes, mais il fait décidément trop froid, et Jean-Luc propose que nous rejoignons Sylvie. Nous nous serions bien arrêtés à mi-pente pour continuer à marcher plus à l'abri du vent mais Richard n'est plus le guide et c'est Jean-Luc, dans la voiture de Pierre, qui mène l'expédition désormais. Nous redescendons sur Saint Jean Pied de Port, passons par Saint Michel et Esterençubi pour nous apercevoir à la fin que nous aurions fort bien pu nous éviter ce détour en continuant la route des crêtes qui descend ensuite dans la forêt d'Orion.

Nous nous arrêtons près d'une ferme boueuse et nauséabonde et empruntons un large sentier qui nous mène à un lieu de pique nique enchanteur, en bordure de la Nive qui dévale l'étroit canyon en un torrent bruyant. Sylvie, Diana et Julien sont bien là. Il n'est que midi, mais ce bol d'air nous a ouvert l'appétit et chacun s'installe. Jean-Louis a apporté une demi-bouteille de rosé, Richard du cidre, et Jean-Luc arrose de rhum le gâteau de Sylvie pour en faire un baba onctueux et nourrissant. A la fin de ces agapes, nous sommes tous parés pour remonter jusqu'aux sources. Nous revenons légèrement sur nos pas et prenons un sentier qui monte un peu, redescend puis s'arrête brusquement près d'un arbre tombé en travers de la gorge. Sur l'autre rive, nous devinons qu'un sentier se poursuit. Évidemment, si nous avions été en été, il y aurait eu moins d'eau et nous aurions pu passer à gué, en sautant d'un rocher à l'autre.

Là, je ne vois qu'une solution, c'est de passer sur le tronc, et je le dis à haute voix. Michèle m'entend et annonce : "D'accord!" Les bras m'en tombent. Elle qui freine d'ordinaire toute initiative un peu osée et sportive, s'élanche sur le tronc derrière son fils qui ne nous a pas attendues et passe en souplesse. Max hurle : "Michèle, tu as vu ton fils ? Mais ça va pas ? Tu y vas aussi ? Mais qu'est-ce qui te prend, fais attention, reviens... !" D'habitude, c'est lui qui prend tous les risques, lui dont le métier est de marcher sur les toits et qui arpente les Pyrénées comme un isard : il n'aime pas être dans ce rôle de spectateur et craint le pire pour sa femme et son fils. Mais rien n'y fait. C'est l'aboutissement d'années de gymnastique, elle se

sent prête, souple et apte à passer sans anicroche. Elle en rit de plaisir. Elle me dira après qu'elle était tellement concentrée qu'elle n'a pas vu Richard partir.

Elle y est allée, pourquoi pas moi ? Je m'avance derrière elle, bien plus laborieusement. Je suis à califourchon sur le tronc râpeux et j'avance en m'appuyant sur les mains pour soulever et déplacer les fesses : la position n'est pas glorieuse, ni très rapide, mais j'avance. Le problème, c'est pour passer la cuisse par-dessus un moignon de branche arrachée dans la chute. Le tronc est large, stable, l'écorce est sèche, il n'y a pas de mousse, Michèle a même terminé à quatre pattes dessus et Pierre en position debout. Moi, j'ai la tremblote, mais je veux y arriver. J'y mets le temps qu'il faut et nous nous retrouvons bientôt à quatre de l'autre côté avec Rose qui a suivi son mari. Richard et Sylvie sont partis depuis longtemps en devisant : dès qu'ils ont entendu que le passage était bloqué, ils se sont dits que nous ferions demi-tour sans imaginer un instant que nous pourrions nous entêter. Nous sommes donc séparés en trois groupes.

Ceux de la rive droite, qui se refusent à passer sur le tronc, remontent un peu la pente, contournent les racines arrachées, sautent d'un rocher à l'autre, et gagnent le sentier qui reprend son cours. Nous sommes en face, également sur un sentier, et progressons en parallèle. Bientôt, ils nous invitent avec force gestes et hurlements pour couvrir le bruit des flots à les rejoindre sur deux autres troncs plus en amont qui constituent un pont plus praticable. Michèle et moi, voyant la rive dévastée par l'arrachement de l'arbre, préférons remonter, de plus en plus haut, sur une pente de plus en plus abrupte où le sentier a disparu. Rose et Pierre, par contre, se sont élancés dans le creux des racines et tentent la traversée en nous engageant à les imiter en criant eux aussi. Nous n'allons pas continuer comme ça à escalader la montagne entre les buissons de buis qui embaument, certes, mais ce n'est pas suffisant pour rendre le trajet agréable. Nous craignons de dévaler la pente à tout instant : c'est décidé, nous faisons demi-tour. Pierre nous aide à passer l'obstacle (Michèle tombe dans ses bras - il est ravi -) et nous retraversons.

Le torrent gronde, l'eau bondit par dessus les rochers glissants, il ne s'agit pas de tomber. Je passe debout, un pied sur chaque tronc et mes bâtons plantés au devant - je me sens devenir quadrupède. Michèle préfère passer à quatre pattes sur l'un des troncs, comme l'autre fois, et s'emmêle dans une branche, elle n'ose plus bouger et s'agrippe en riant. Pierre vient la délivrer et la fait avancer en la rassurant de la voix. Rose les encourage de la rive où elle est passée sans encombre - à chacun sa technique. Pendant nos tergiversations, Jean-Luc a poursuivi avec les enfants plus loin. Nous sommes de nouveau trois groupes. De Richard, Sylvie et Diana, pas de nouvelles. Nous apercevons encore un moment Jean-Luc et les enfants, puis nous nous décourageons de ne pouvoir suivre la rive tranquillement, le sentier a de nouveau disparu dans les flots, nous choisissons de monter perpendiculairement (et verticalement) sur la terre dévastée par l'incendie de l'écobuage et où percent par endroits quelques brins d'herbe timides.

Heureusement, il n'a pas plu, les mottes ne glissent pas et ne s'effritent pas sous nos pieds. Je suis contente d'avoir mes deux bâtons. Les autres montent à quatre pattes, et même sur les genoux, tout est bon pour s'accrocher et ne pas perdre un centimètre : le sommet est loin et le grondement de la Nive peu engageant. La seule issue est vers le haut. Nous contournons des branches calcinées, peu stables, vidées de leur substance. Max est partagé : il voit Jean-Luc qui poursuit son avancée périlleuse et craint pour ses enfants. Il décide de les rejoindre : cela fait un groupe de plus. Pour une balade que nous devons faire ensemble, c'est une véritable diaspora !

Christophe a décidé de mettre ses pas dans ceux de Jean-Louis. Il est très sportif et monte sans problème. Pierre reste avec les trois femmes (Rose, Michèle et moi), et patiente pendant que nous faisons une pause, épuisées, sur un tapis de mousse confortable au pied d'un grand chêne. Enfin nous atteignons un chemin, celui-là même que nous aurions dû prendre pour atteindre les sources de la Nive. Nous apercevons au retour à une intersection le cairn très discret, marqué d'un trait jaune minuscule, que nous avons manqué à l'aller. Nous revenons aux voitures, espérant y trouver Richard, Sylvie et Diana. Ils sont invisibles. Nous imaginons qu'ils ont fait une balade de leur côté, ou une grosse sieste, croyons reconnaître la voiture de Sylvie un peu plus bas et patientons. Jean-Louis et moi retournons sur le lieu du pique nique pour nous assurer qu'ils ne nous y attendent pas, il n'y a personne. Longtemps après, Max revient, seul. Il n'a pas trouvé Jean-Luc et les enfants, il s'est découragé et a fini par faire demi-tour.

Enfin Jean-Luc arrive, tenant un des jumeaux par le bras, qui saute à cloche-pied, sa cheville emmitouflée dans un linge coloré. C'est une mise en scène : il n'a rien de cassé, il a seulement perdu une chaussure ! En fait, lorsque le sentier s'est interrompu, ils ont sauté de roche en roche. Arrivés dans un goulet, le torrent enserré entre deux falaises, Jean-Luc a avancé dans l'eau glacée, les enfants ont sorti leurs chaussures et remonté leurs pantalons et ils ont progressé ainsi, de plus en plus loin. Devant les difficultés croissantes, ils ont rejoint la rive, se sont rechaussés et ont grimpé comme nous à flanc. L'un des enfants a dévissé sur plusieurs mètres, perdant sa chaussure qui a disparu. Ils ont fini par atteindre, comme nous, le sentier des sources et nous ont rejoints. Les yeux des enfants brillent. Quelle aventure !

Nous ramenons Christophe chez ses hôtes et Richard nous raconte qu'ils nous ont attendu plus d'une heure, ont pris un café, et sont rentrés à la maison... La prochaine fois, il ne faudra pas se séparer, c'était dommage de n'être pas ensemble et nous nous sommes inquiétés les uns pour les autres, nous cherchant et nous attendant mutuellement : à ne pas refaire ! (Mais quand même, je me souviendrai toujours de ces traversées du torrent sur les troncs d'arbres, cette marche sur des rives incertaines et cette montée abrupte vers une cime inaccessible sur une terre dévastée par le feu !)

Ascension de l'Adi (25 mars 2002)

La nuque raidie par la traction du sac vers l'arrière pendant la randonnée, les yeux brûlés, malgré les verres fumés, par le soleil, le froid et le vent des cimes, je suis heureuse, calme et détendue et je me remémore les instants qui m'ont marquée pendant cette journée d'ascension de l'Adi.

Nous sommes partis d'Anglet au printemps, et nous arrivons au Pays Quint, une heure et demie plus tard, en hiver. Sur les hauteurs de la vallée des Aldudes, les hêtres et les mélèzes gardent leurs bourgeons clos. Je me souvenais d'une forêt touffue, puisque notre dernière visite datait du mois d'août dernier, mais aujourd'hui les arbres sont nus, le bois lisse des feuillus alterne avec le bois rugueux des conifères qui, par exception à la règle, ont leurs aiguilles caduques. Nous nous sommes garés au col d'Urquiaga. Jeannot traduit ce terme du basque : "le bouleau blanc". Cette appellation remonte peut-être à une époque reculée où le climat plus froid avait répandu sous nos latitudes cet arbre du grand nord disparu par la suite avec le réchauffement du sol qui a permis l'expansion d'essences plus méridionales.

La terre est recouverte de feuilles et d'aiguilles brunes et nous progressons sur un large passage creusé d'ornières par les tracteurs des bûcherons. La montagne est marquée de

tranchées encore vives et des buttes artificielles cèlent des blockhaus aux souterrains communicants dont l'un d'eux ouvre vers le ciel un cercle béant où les hommes imaginent la présence d'une tourelle meurtrière munie d'une mitrailleuse virant sur son axe pour arroser de projectiles l'ennemi en contrebas. Richard raconte que sa grand-mère était à l'époque de la seconde guerre mondiale institutrice à Banca, dont elle était la secrétaire de mairie et l'unique francophone (tous les habitants ne parlant que le basque). Le village avait été déclaré zone interdite et seuls pouvaient y accéder les autochtones. Les bergers n'avaient plus le droit de mener leurs brebis sur les estives, au Pays Quint, puisqu'elles étaient transformées en champ de bataille.

Nous montons en petits groupes, et je me retrouve (comme d'habitude) en bout de file avec pour compagne Christine qui a des difficultés à se remettre du trajet sur le siège arrière de sa voiture lors de cette montée pleine de virages. Des palombières bien entretenues indiquent que nous sommes à l'emplacement d'une voie de passage des oiseaux migrateurs. Bientôt, nous apercevons sur notre gauche la barrière hérissée de fil de fer barbelé sur quatre rangs caractéristique de cette région. Nous la longeons un bon moment, jusqu'au portail qui nous donne accès aux pâturages et aux pentes plus prononcées de l'Adi dont nous voyons aujourd'hui clairement le sommet dans l'axe du soleil. Nous quittons l'abri des arbres et nous élançons sur l'herbe rase balayée par le vent glacé : il faut nous couvrir comme pour le ski, bonnet, gants et anorak. Seule la jeune Mikela semble insensible au froid et grimpe vaillamment enveloppée d'un mince tricot de laine, les cheveux ébouriffés remuant comme les serpents de la Gorgone d'une vie indépendante de la tête qui les porte. D'ailleurs, nous devons bientôt traverser un champ de pierres et il semble que nous suivions plutôt Méduse, qui pétrifiait de son simple regard les marcheurs innocents.

Au fur et à mesure de notre progression, le paysage devient plus grandiose. Les montagnes surgissent alentour jusqu'à l'horizon très lointain. Quelques névés se nichent dans les flancs glacés de l'Adi. Des choucas et des vautours nous survolent en cercles lents, indifférents aux bourrasques. Derrière nous se détachent la Rhune, les Trois Couronnes, le Mendaur où nous étions il n'y a pas si longtemps. Parmi les cimes enneigées les connaisseurs décèlent le pic d'Anie, le pic d'Orhy, et même derrière, plus sombre, le pic du Midi d'Ossau, à la double cime caractéristique. Arrivés au sommet, nous découvrons la vallée de l'Ebre et sans doute Pampelune, cachée par un pan de montagne, non loin de là, dont nous n'apercevons que les toits brillants des serres. Au-delà, d'autres cimes enneigées nous intriguent : est-ce que ce sont les monts cantabriques, les cimes des pics d'Europe près de Santander, les sierras sur la route de Burgos ? Les paris sont ouverts, les têtes se penchent sur la carte, évaluant la direction : sud ? sud-ouest ? par rapport au soleil et à l'heure de la montre.

Nous cherchons un endroit abrité pour déjeuner, enjambons les barbelés pour trouver une herbe dépourvue de crottes rondes (sèches, mais quand même !) et nous installons aussi confortablement que possible. Comme les chiens, nous changeons plusieurs fois de place, jusqu'à trouver l'emplacement idéal. Après le repas, une douce torpeur nous prend, malgré la conversation bruyante des Espagnols au-dessus de nous. Richard et les deux Jean-Louis s'endorment, la tête enfouie sous leur chapeau, je cherche un emplacement moins glissant pour m'étendre à mon tour tandis que le reste du groupe s'en va faire une promenade digestive vers le bout du plateau. Le calme s'instaure, mes membres s'assouplissent, mes pieds extraits des chaussures de marche lourdes et raides se détendent. C'est étonnant comme le vent est absent ici, particulièrement au ras du sol, où la chaleur du soleil se concentre. D'ailleurs, rapidement, j'étouffe et relève la tête en quête d'un peu d'air frais. C'est alors que je saisis le manège des petits oiseaux des prés, de la taille de moineaux, qui pépient avec excitation. Tout

d'un coup, j'en vois deux qui jaillissent de la blondeur des foin brisés de l'été dernier, ils se poursuivent à toute vitesse en zigzaguant jusqu'à un mètre de hauteur puis replongent dans l'herbe verte qui commence à poindre en se becquetant amoureuxment. Toute la prairie bruit de ces ébats printaniers et l'air est rempli de pépiements d'oiseaux suraigus alors que passe en vrombissant, de temps à autre, un gros bourdon affairé.

Le groupe revient, je me lève pour prendre l'air à mon tour et m'éloigne pendant que mes compagnons s'éveillent. Je marche jusqu'à la limite imprécise où les masses d'air chaudes et froides entrent en contact, non loin de la clôture qui épouse la ligne de crête. La beauté du paysage me saisit, tandis que je m'enfouis de nouveau dans mon anorak. Un grondement monte de la vallée (torrent, train, avion ?) ; il se transforme en chuintement, stridence accélérée des pailles raides secouées et frottées les unes contre les autres, puis en sifflement sur les pierres glacées qui déchirent le son.

Enfin les piquets de bois s'agitent et les fils de fer barbelés se mettent à chanter, vibrant sous la force des molécules d'air qui s'engouffrent avec hargne dans chaque interstice et bousculent violemment les obstacles sur leur passage. Le visage giflé par la bourrasque, je plisse les yeux derrière mes verres protecteurs pour ne pas perdre une miette du spectacle. Puis le vent s'apaise et j'ai chaud de nouveau. Bientôt le bruit reprend et j'en guette les prémices, en sachant désormais la raison et cherchant à détailler de l'oreille les indices de l'approche du monstre invisible.

En redescendant, j'admire les vautours dont le plumage brun clair sur le dos fonce vers la pointe des rémiges écartées jusqu'à un noir profond : ils professent une économie de mouvement exemplaire, épousant à la perfection les formes invisibles des volutes ascendantes. Heureusement que j'ai les bâtons, la descente est presque plus éprouvante que la montée, surtout sur les rochers branlants. J'admire les autres plus habiles, aux jambes plus sûres, qui dévalent à toute vitesse et terminent en courant sur l'herbe douce boursouflée de mottes vertes.

Je revois encore le petit bosquet de chênes perdu dans la brume, tel que nous l'avions découvert et photographié l'été dernier. Aujourd'hui, les teintes sont franches, les arêtes vives sous le soleil radieux, et il n'y a plus de place pour le rêve et le mystère. Près des barbelés, le groupe s'est réuni autour d'un cromlech auquel nous n'avions pas prêté attention à l'aller : pointes de pierre situées en un cercle d'environ 5 mètres de diamètre. Maïté explique que, normalement, il doit y avoir un cercle concentrique intérieur formé d'autres pierres, maintenant enfouies sous l'herbe et que, bien sûr, l'ensemble était bien plus dégagé de sa gangue de terre qu'il ne l'est à présent. Les questions fusent : de quand date-t-il ? Qu'est-ce que cela signifiait ? J'essaie d'apporter quelques éléments de réponse. Les cromlechs ont été érigés à la fin du néolithique, avant l'âge des métaux : menhirs, dolmens, étaient dressés par les hommes préhistoriques dont nous ne pouvons qu'imaginer les motivations : religieuses, astronomiques, sépultures ou lieux de fêtes. Ils vivaient à cette époque extraordinaire où les fondements de notre vie actuelle ont été instaurés : sédentarisation, élevage, agriculture, premiers villages et cités, artisanat. Il ne faut pas croire que ces pierres dressées étaient le fait d'âmes frustes et peu évoluées : à la même époque ont été peintes les grottes de Lascaux, de Gargas et d'Isturitz-Oxocelhaya, des sculptures d'une grande finesse étaient élaborées en pierre, bois de renne, en os ou même dans l'ivoire des dents. Il est dommage que se soient perdues les matières putrescibles comme le bois, le cuir ou les fibres végétales dont ils façonnaient peut-être aussi des merveilles d'art et de sensibilité.

Nous retirons les anoraks avant de pénétrer dans la forêt abritée du vent. En cette heure chaude, les fleurs se sont ouvertes et même quelques bourgeons se fendent le long des branches et laissent entrevoir les boules vertes des feuilles ou aiguilles encore tout enroulées sur elles-mêmes. Des violettes s'étalent en nappes précieuses, des renoncules baissent encore la tête, les premières jonquilles éclatent d'un jaune éblouissant : ici aussi, le printemps arrive, avec quelque retard mais d'autant plus rapide à se mettre en place. Max et Xavier nous attendent pour que nous prenions à la suite du groupe un sentier de traverse odorant parmi les mélèzes qui offrent sous nos pas le doux tapis de leurs aiguilles souples, vestige de l'an passé. Nous ne manquons pas de faire une halte au retour pour boire un pot à la venta qui marque l'entrée du Pays Quint et je fais provision de nougat d'Alicante en prévision d'une balade prochaine...

VTT Gorramakil – Bidarray - Les sentiers de Pierre(s) (31 mars 2002)

C'est toujours pareil : lorsque la journée s'achève, nous avons l'impression d'avoir profité d'une semaine entière de vacances, alors que seulement quelques heures se sont écoulées, mais quelles heures !

Au programme de ce dimanche, VTT, c'est à dire vélo tout terrain, c'est ce que Richard, Jean-Louis et Max tentent d'expliquer à Jean-Louis B. qui avait dans l'idée d'emmener Élisabeth : ils le lui déconseillent tous trois avec ardeur - le VTT, ce n'est pas du vélo de route, d'abord, nous serons en montagne, donc les pentes seront abruptes, qu'elles soient à monter ou à descendre, et puis, il n'y aura pas de goudron ni même, la plupart du temps, de piste, mais uniquement quelques sentiers souvent parsemés de rochers plus ou moins gros. Moi, je ne suis pas contente : par principe, je n'aime pas que les hommes décident à la place des femmes de ce qui est bon ou mauvais pour elles. Je préférerais qu'Élisabeth vienne, puisqu'elle aime le vélo (de route), et qu'elle tente le coup, au moins pour voir.

Évidemment, Jean-Louis B. connaît sa femme mieux que je ne la connais : il craint qu'elle ne se retrouve bloquée, découragée, épuisée, dégoûtée, et comme nous faisons un aller simple, le problème qu'elle posera au groupe risque d'être énorme puisque la seule solution sera de continuer pour rejoindre les voitures. Bref, c'est Jean-Luc, ravi de l'aubaine et de la place qui se libère, qui profitera de la sortie organisée par Pierre.

Le départ de Bidarray est fixé à 8 heures 30, mais comme c'est le week-end de Pâques, il y a changement d'heure, nous aurons une heure de moins ce jour-là, ce qui signifie que nous nous réveillons à 6 heures (7 heures à la montre) pour démarrer à 8 heures moins dix car il faut plus d'une demi-heure de route d'acheminement depuis Anglet. Max, toujours très serviable, a mis à notre disposition les vélos de sa famille qu'il a chargés la veille dans sa voiture, il passe prendre Richard, s'arrête devant chez nous pour nous donner le signal du départ et continue sans attendre car il devra remonter les vélos sur le parking de Bidarray. Nous faisons un détour pour acheter le pain frais du pique-nique et rejoignons le groupe. Jean-Louis B., Jean-Luc, Pierre et Rose arrivent peu après, tandis que nous avons déjà lié connaissance avec Laurent, notre convoyeur. Il a une fourgonnette à 8 places qui tire une remorque équipée spécialement pour porter des vélos en grande quantité. En principe, il ne fait pas de portage "sec" comme aujourd'hui, mais a pour métier d'accompagner des groupes de cyclistes dans la montagne pour les guider et leur assurer le support technique, autant que l'organisation logistique.

Il vient d'Anglet lui aussi et nous emmène jusqu'en haut du Gorramakil - normalement, nous devions démarrer du col d'Otxondo, mais nous avons préféré au dernier moment partir du sommet pour bénéficier du paysage panoramique et d'une descente plus longue. Laurent s'en va vite, avant que nous ne changions de nouveau d'avis. Chemin faisant, il a bavardé avec Richard et Pierre, assis devant, et leur a signalé qu'à son avis les sentiers du vallon que nous avons choisi d'explorer n'étaient pas très "roulants". Évidemment, quand il a la responsabilité de groupes, il ne veut pas leur faire subir de galère ni prendre le risque de casse ou d'accident, quoique ce ne soit pas toujours possible à éviter. Il nous relate une péripétie pour illustrer ses dires. Lors d'une de ses randonnées accompagnées, une de ses cyclistes tombe et un caillou à grosse section carrée s'enfonce profondément dans sa main. Laurent s'avance mais une participante l'écarte d'un bras ferme contre son torse en clamant, "je suis médecin, laissez-moi faire". Elle bataille, elle bataille, mais elle n'arrive à rien. Laurent l'écarte à son tour, "vous êtes peut-être médecin, mais moi, je suis mécano !", et en deux temps trois mouvements enlève l'écharde de pierre. Le sang jaillit à 30 centimètres de hauteur, Laurent prend son nécessaire de premiers secours, effectue un pansement qui permet à la blessée de poursuivre les activités de la journée sans problème. Les compagnons se moqueront durant toute la journée de cette dermatologue peu efficace qui n'en voudra pourtant pas à Laurent, puisqu'elle se mettra dans le même bateau que lui lors de leur descente en raft, l'ayant jugé sans doute d'une efficacité rassurante et digne protecteur du groupe...

Le vent souffle fort au sommet du Gorramakil et nous enfilons nos vêtements chauds. Le temps est clair et nous admirons la vue tout en essayant nos vélos. Il faut débloquer un frein qui appuie trop sur une roue, remettre la chaîne sur les pignons de mon vélo, baisser les selles pour pouvoir mettre facilement pied à terre en descente. Pierre roule sur l'herbe rase parsemée de rochers et creusée d'ornières (dues à la pluie ou au passage des moutons ?) pour entraîner les deux néophytes, Jean-Louis B. et Jean-Luc : "Dans la pente, il faut se tenir très en arrière, les pédales à l'horizontale (pour ne pas cogner contre le sol inégal), ne pas trop freiner, viser loin pour repérer les obstacles, si la roue avant passe, l'arrière suivra !". Jean-Louis n'en a fait qu'une fois, à Fontarrabie, et moi deux, j'ai ajouté Ascain à mon palmarès : nous avons besoin également d'un peu de remise en jambes pour nous accoutumer à cette conduite sur terrain chaotique. Enfin, comme il y a une route en dalles de béton qui a été aménagée pour faciliter l'accès des camions et engins lors de la construction de l'antenne et de son bâtiment technique, j'en profite tant que je peux. Nous la quittons pour prendre une piste de terre que nous reconnaissons : nous l'avions empruntée lors de notre balade d'Errazu au Gorramendi, le mont jumeau du Gorramakil. En bas, un gros bourg est visible, sans doute Elizondo, d'après Richard, et non Errazu comme je le pensais, qui est bien plus petit et caché derrière une colline.

Dans la direction où nous allons, mais sur l'autre versant du vallon, un immense panache de fumée s'élève : l'interdiction d'écobuage n'est pas valide en Espagne, mais seulement en France, et l'incendie s'étend, dont nous voyons les flammes avancer sur un front vertical qui occupe presque toute la hauteur de la montagne. Richard s'exclame : "Écoutez, on entend le crépitement des broussailles qui flambent !". Je ris : "Mais non, c'est le bruit du torrent tout en bas !". Nous nous déplaçons pour mieux écouter. Effectivement, il y avait peut-être bien le grondement des eaux, mais il est maintenant couvert par les claquements aigus des fougères et des branchages dévorés par le feu. Nous sommes loin, heureusement, et ne courons aucun risque, mais la puissance de la fournaise est impressionnante et nous restons un moment à observer l'épaisseur des fumées aux couleurs changeantes dont les panaches bougent au gré du vent. Jean-Luc, qui est pompier depuis peu, nous explique que les accidents mortels sont plus souvent dus à l'asphyxie qu'à la brûlure des flammes. Pris dans les fumées, aveuglés par

les larmes, les gens ou les animaux n'ont que peu de temps pour trouver une issue avant d'étouffer.

Autant Jean-Luc est d'accord pour courir des risques à sauver des gens pris dans un incendie accidentel, autant il enrage lorsqu'il est appelé en montagne dans des sites inaccessibles pour lutter sans espoir de réussite contre les feux allumés par des paysans criminels qui ne surveillent rien, n'ont pas préparé d'espaces coupe-feu, et laissent aux pouvoirs publics la charge de protéger les personnes et les biens. Le temps est anormalement sec pour la saison et le vent du sud attise les flammes qui montent à trois mètres, progressant inexorablement sur la pente en laissant un paysage noir, dévasté, lugubre.

Nous quittons la piste pour un sentier plus étroit. Il semble que nous soyons sur une portion de cette fameuse "Voie des Gentils", route romaine aux larges pierres solidement ajustées que nous cherchions l'autre jour. D'ailleurs, un peu plus loin, nous passons sur un magnifique petit pont de pierre à l'arche en plein cintre, perdu à mi-flanc en pleine montagne et au milieu de la forêt, qui nous semble un peu irréel, œuvre d'art située hors de toute agglomération, comme ces cromlechs que nous trouvons parfois. Nous ne pensons guère possible que ce soit les pèlerins en route vers Saint Jacques de Compostelle, au plus fort de la "Reconquista" (reprise de l'Espagne aux musulmans par les chrétiens), qui aient pris la peine de le bâtir. Pierre, Richard, Max et Rose se rient des difficultés et bavardent ou chantent à tue-tête en dévalant sur les cailloux. Les deux Jean-Louis, Jean-Luc et moi avançons avec plus de prudence et je mets souvent pied à terre, préférant pousser le vélo ou même le porter plutôt que de subir les chocs répétés dans mes bras et mes jambes et pour laisser reposer les paumes de mes mains rougies par l'effort du freinage en continu. Les feuilles mortes forment parfois un tapis amortisseur bienvenu mais cèlent également des fondrières où les roues s'enfoncent brusquement et se bloquent entre deux rochers invisibles.

Le premier passé avertit les autres du danger et nous passons sur le bord, les pieds posés avec méfiance sur les galets découverts tandis que nous poussons le vélo sur les feuilles et dans la boue traîtresse. De petits ruisselets dévalent la montagne et traversent le sentier : il faut prendre l'élan pour pédaler entre les rochers sans déraper ni mettre pied à terre afin de ne pas se mouiller. Pierre nous signale un passage dangereux : l'eau glisse sur des dalles plates, strates obliques recouvertes de mousse invisible qui les transforme en véritable patinoire. Il faut mettre pied à terre et avancer avec prudence en recherchant les endroits secs. Mon pied dérape, ouf, je suis passée !

A cette altitude, la forêt encore claire se pare timidement de ses nouvelles feuilles. Le paysage est magnifique. Malgré l'ombre bienvenue, nous suons à grosses gouttes, peinant bien davantage à serrer les freins (et les fesses) dans les descentes qu'à marcher en plein soleil en poussant le vélo dans une côte. Nous nous arrêtons fréquemment pour souffler, boire ou nous reposer et repoussons l'heure du repas de halte en halte, jusqu'à ce que Jean-Luc torde le tuyau qui surélève sa selle. Il est tellement grand qu'il a fallu étirer au maximum le support et les cahots en ont eu raison. Les bricoleurs s'activent pour réparer les dégâts. Le mieux serait de rabaisser la selle mais le tuyau tordu a fait un bourrelet et ne veut rien entendre : on craint la casse pure et simple. Ce serait ennuyeux qu'il se retrouve sans selle, mieux vaut l'avoir tordue qu'absente. Un peu plus loin, c'est carrément la chaîne qui explose - ou plus trivialement, un maillon qui casse -. Pierre a également maille à partir avec son pneu. Il avait dû mettre une matière gonflante la dernière fois qu'il avait crevé et maintenant il n'arrive plus à pomper. Il profite de la halte où Max et Jean-Luc s'activent à rattacher les maillons pour descendre au ruisseau et baigner sa chambre à air pour repérer le trou. Il répare une première fois, mais le

pneu perd toujours. Il finira par trouver l'épine fichée dans le pneu qui continue à lui percer le caoutchouc intérieur.

Pendant que ces hommes très efficaces s'escriment, nous avons repéré un champ ensoleillé derrière un muret de pierres sèches surmonté de barbelés. Je m'installe face au pré d'un vert lumineux, la tête à l'ombre du feuillage naissant d'un petit chêne, le dos appuyé au mur, assise sur mon anorak qui me protège de l'humidité de l'herbe, des piqûres d'une petite ronce et d'une ortie, et je commence à sortir le pique nique. Qu'est-ce qu'on est bien ! Les oiseaux gazouillent dans le petit bois, la verdure du pré repose notre vue fatiguée, le murmure lointain des bricoleurs nous fait d'autant plus apprécier notre farniente. J'ai préparé une salade rafraîchissante et acheté la veille à la foire de Bayonne du jambon cru goûteux à souhait fabriqué à la ferme et coupé en tranches trop épaisses mais délicieuses, du pâté de campagne, et nous terminons par du fromage de brebis espagnol un peu sec et très parfumé trouvé au marché de Saint Sébastien, arrosé du vin de Richard de derrière les fagots... Mmmmmm... Par gourmandise, nous dégustons le touron dont je me suis munie le week-end précédent à la vente du Pays Quint en prévision de notre sortie suivante. Les efforts de la matinée nous font apprécier particulièrement tous ces mets qui nous semblent du nectar. Je fais un peu de rangement et me love sur mon anorak pour une petite sieste récupératrice. Le silence s'instaure autour de moi, à peine dérangé par l'arrivée des bricoleurs qui sont arrivés au bout de leurs peines et se restaurent rapidement, encore dans l'élan de leur trop-plein d'activité. Pierre s'impatiente : on ne va pas faire la sieste tout l'après-midi ? Il faut dire que ce ne sont pas les papillons qui nous gênent, rares et silencieux. La saison n'est pas assez avancée pour que les mouches et autres insectes vrombissants viennent nous déranger.

Nous émergeons lentement, nous dirigeons vers nos vélos et reprenons la sente caillouteuse. Simplement, est-ce l'effet du repas arrosé, ou bien des muscles refroidis, tout me semble plus difficile et plus impressionnant. Je ne suis pas la seule. Nous sommes plusieurs à cheminer à pied, poussant le vélo qui cahote et se bloque ou dérape. Il faut dire que, plus ça va, et plus le sentier ressemble au lit asséché d'un torrent de montagne empli de roches de tailles diverses et nous cheminons bien plus fréquemment à pied qu'à vélo. C'est d'ailleurs beaucoup plus fatigant qu'une simple marche, car, outre la difficulté du terrain, il nous faut traîner cet ustensile dont nous doutons de plus en plus de l'utilité. Nous comprenons bien mieux à présent pourquoi Laurent disait de ce vallon qu'il n'était pas "roulant" ! Mais c'est beau : chaque virage nous fait découvrir un nouveau paysage, un autre point de vue, une végétation différente, une luminosité particulière qui nous émeuvent au plus profond de nous-mêmes. Loin de regretter l'expédition certes très sportive, nous apprécions de mériter par nos efforts la révélation d'une nouvelle facette et d'un nouveau site de ces Pyrénées aux ressources infinies. Il suffit de monter un peu, ou descendre, ou contourner un mamelon pour découvrir un nouveau cadre, des sons, des senteurs, des lumières différentes, un paysage aride ou luxuriant, exposé à tous les vents ou recroquevillé sur un havre accueillant et bruissant de vie multiforme.

Le sentier s'égalise un peu et nous pouvons remonter en selle par intermittence. Jean-Luc et Richard se sont arrêtés sur un promontoire pour admirer la vue. Nous nous asseyons à notre tour, échangeant boissons et carrés de chocolat. J'observe les vautours tout là-haut, dont nous étions si proches ce matin et qui étaient même venus planer au-dessus de nos têtes, intéressés par notre manège et supputant les chances d'une chute, aubaine possible d'un bon repas... Les vautours, devenus trop nombreux pour la quantité de nourriture disponible, en arrivent parfois à se transformer en prédateurs, ce sont du moins des histoires qui courent. Les brebis vaccinées, bien soignées, surveillées par les bergers et leurs chiens, ont un taux de mortalité

bien moindre, ce qui ne fait pas l'affaire de ces grands planeurs aux ailes immenses. A propos d'ailes, j'essaie d'expliquer à mes compagnons un principe d'aérodynamique. Par mes lectures récentes, j'ai appris que l'air qui passe sous l'inclinaison des ailes légèrement incurvées de ces oiseaux ne contribue qu'à environ 30% de la portance (l'air, dévié vers le bas, pousse l'aile vers le haut).

C'est au contraire l'air qui passe sur l'aile en accélérant pour contourner sa forme légèrement bombée et parcourt de ce fait, un chemin plus long que par la face inférieure, qui crée ainsi une dépression et aspire l'aile vers le haut : difficile à concevoir, non ? Mes amis éclatent de rire et plaisantent. A parler d'oiseaux, je remarque soudain que nous sommes dans un endroit très particulier. Je m'avance vers le bord du précipice à la pente recouverte d'herbe fleurie, de buissons et d'arbustes de plus en plus denses au fur et à mesure qu'ils se rapprochent du Bastan qui coule en contrebas. Cette vallée en V luxuriante est emplie de pépiements d'oiseaux, volière géante dont les sons se répercutent d'un bord à l'autre indéfiniment. J'ai la sensation de me trouver au seuil d'une conque immense dont le gazouillis de ses occupants sonde l'espace tel le sonar des baleines. J'appelle Rose qui s'inquiète de mon éloignement afin qu'elle partage mon émerveillement.

Le sentier s'est transformé en une large piste que nous dévalons avec allégresse. Bientôt, nous atteignons Xumus où nous croisons des Bordelais en 4x4 qui nous couvrent de poussière : ils ne savent pas ce qu'ils manquent, dans leur voiture ! Ils ignorent quel plaisir on peut trouver à découvrir un paysage avec les cinq sens, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et enfin la vue, unique sens dont ils jouissent (et encore, ils vont trop vite) enfermés dans leur habitacle bruyant. Il faut maintenant remonter la côte. Jean-Luc et Richard s'élancent et nous peinons derrière. Pierre en a vite assez. Il aperçoit un chemin de traverse et pense nous économiser une montée inutile (puisque Bidarray est bien plus bas, au confluent du Bastan et de la Nive) en passant par un sentier ombragé et plein de charme. Jean-Luc et Richard préfèrent continuer sur leur lancée, tandis que nous optons pour la facilité. Enfin, facilité, c'est vite dit !

Cinq à dix minutes plus tard, la trace disparaît dans les herbes. Nous passons les vélos par-dessus un muret surmonté de barbelés et avançons dans un sous-bois pentu où chaque début de sente s'évanouit au bout de quelques mètres. Pierre, en pêcheur invétéré, nous attire vers le torrent, en nous faisant miroiter la perspective d'un chemin au bord de l'eau. Nous traversons un roncier, nous baissions sous les branches basses qui accrochent les sacs à dos et finissons sur le gravier, dans un chaos de roches...

Plus loin, c'est toujours mieux : Pierre nous porte les vélos à quelques mètres, et nous progressons, suant, soufflant, soulevant les vélos davantage qu'ils ne sont poussés, une galère inimaginable au milieu des rires et des plaisanteries - et là, Jean-Louis B., tu imagines Élisabeth ? -. Nous savons bien, à force, qu'il est toujours risqué de suivre Pierre, mais qu'est-ce qu'on rit, et que ce petit val est joli, éclairé par des rayons du soleil filtrés par les feuilles fraîches et dispersés par les gouttelettes des multiples cascades !

Enfin, nous n'en pouvons plus. Je recule au lieu d'avancer, mes pieds glissent sur les feuilles mortes et la mousse humide, et le poids du vélo (qui s'accroît de plus en plus) m'attire vers le bas. Max vient à mon secours tandis que Pierre aide Rose. Une seule solution est envisageable : il faut retrouver la piste que nous avons abandonnée, et donc, monter, monter, monter et pousser, tirer, souffler. Jean-Louis B. regrette de ne pas faire partie de la gens féminine pour se faire aider lui aussi. Un mur trompeur de pierres sèches près d'une bergerie nous laisse

espérer un chemin : et bien non ! Il faut encore grimper, passer les vélos par-dessus, traverser un pré, déranger des brebis et leurs agneaux bêlants, ouvrir et refermer le portail, ouf !

Enfin une trace formée par le pas des troupeaux, coupée par un arbre tombé en travers, malodorante au possible, puis nous longeons la porcherie, passons devant la ferme aux alentours très négligés dont le propriétaire, avachi contre l'avant de sa voiture, jette un œil torve sur ces envahisseurs du dimanche qui s'insèrent sans vergogne sur ses dépendances. Nous sommes sur une route bitumée à la pente à 70%, mais au moins, ça roule ! Arrivés au sommet de la côte, nous sommes sauvés : la route descend, large, noire, lisse, magnifique. La civilisation, cela a tout de même du bon ! Nous enfourchons nos bécanes et nous élançons d'un seul jet jusqu'à Bidarray, où nous retrouvons nos deux compères assis à une terrasse au soleil devant deux verres de bière vides, calmes, reposés, goguenards et moqueurs devant nos visages rouges et nos airs épuisés. Mais nous ne regrettons rien ! C'était l'Aventure...

Balade côtière de Pasajes à Saint Sébastien (21 avril 2002)

Petite histoire du port de Pasajes (traduite du site Internet "Puerto de Pasajes")

Moyen Age. Dans la baie de Pasajes on embarquait la production des mines de fer de la région et la laine de Navarre, tandis qu'on débarquait les céréales et les produits manufacturés européens.

XIV^e- XVI^e siècle. Pasajes a été l'un des ports stratégiques de la Couronne, ainsi qu'un très important centre de construction, chantier naval et port militaire pour la Marine. Les flottilles de pêche hauturière avaient ici leur port pour l'hiver et un grand centre de fournitures, réparation et fabrication.

XVI^e siècle. Les expéditions de pêche à Terre-Neuve trouvèrent en Pasajes leur principale base, étant donné qu'il était l'unique port qui réunissait toutes les conditions nécessaires.

XVIII^e siècle. Le Port de Pasajes a occupé un rôle remarquable dans le commerce maritime, particulièrement durant le XVIII^e siècle, où il fut la base de la Real Compañía Guipuzcoana de Caracas.

Les temps modernes. Etant donnée la plus grande institutionalisation du port voisin de San Sebastián, Pasajes tend à se spécialiser dans les activités relatives à la construction navale.

XX^e siècle. En raison de l'augmentation spectaculaire de la flotte de pêche hauturière et de très long cours, il est devenu le principal port morutier de l'Etat.

Description

Le port de Pasajes est un port naturel constitué d'une baie qui offre une protection totale aux bateaux. Ainsi, les tâches de chargement et déchargement peuvent s'effectuer en toute sécurité durant toute l'année, quel que soit l'état de la mer. Son canal d'entrée a un tirant d'eau minimum à marée basse de 10 mètres, avec un fond sablonneux. Ce tirant d'eau se maintient naturellement sans nécessité d'opérations de dragage.

Ses quais ont une longueur de presque 5 200 mètres dont approximativement 1 500 correspondent à la pêche et environ 3 250 aux activités commerciales, tandis que le reste est destiné à la construction et réparation de bateaux et autres activités auxiliaires. La superficie terrestre totale s'élève à près de 600 000 m². Comparativement, la superficie totale en eau est de 940 000 m².

Caractéristiques maximales des navires qui peuvent accéder au port (extrait)

Longueur maximale. De manière générale, sont admis les navires jusqu'à 185 mètres de longueur totale. Ne sont pas autorisés à entrer les navires de plus de 175 m de longueur

totale transportant des marchandises dangereuses, ni les navires de plus de 150 m de longueur sans propulsion ni gouvernail.

Exceptionnellement, toute la famille a trouvé ce dimanche une activité à son goût : Jonathan a pris le petit train à crémaillère de la Rhune pour aller pique-niquer au sommet avec son club de hand-ball, Cédric et Nicolas se sont joints à Max et sa famille pour escalader une falaise de vingt mètres de hauteur située à flanc de l'Artzamendi, Jean-Louis et moi avons parcouru à pied la côte de Pasajes à Saint Sébastien, et Sylvain a connu le plaisir ineffable d'avoir la maison pour lui tout seul...

Nicolas est rentré heureux, mais totalement moulu : les voies étaient plus difficiles, souvent en dévers, et bien plus longues que sur le Mondarrain. John, comme d'habitude, s'en est tiré haut la main ; Max a eu quelques difficultés, de même que Cédric. Michèle a réussi l'exploit de grimper jusqu'au tiers de la hauteur, mais les jumeaux Julien et Jérémy n'étaient pas bien à leur aise malgré l'exemple de leur frère aîné. Il a fallu perdre un moment à sacrifier un coussin de Michèle pour protéger la corde qui frottait et s'usait contre un rocher. Avec ce temps magnifique, tout le monde est revenu avec un coup de soleil sur la figure.

Quant à nous, après avoir expédié les enfants, nous sommes partis en retard par rapport à l'horaire que j'avais fixé, non de notre fait, mais parce que Jean-Louis B. et Elisabeth attendaient un coup de fil de confirmation de ma part alors que pour moi tout était décidé. Donc, au lieu de prendre le topo à Hendaye comme prévu, nous avons pensé gagner du temps en allant nous garer près de la station de chemin de fer Euskaltren directement à Pasajes. Ce n'était pas une bonne idée : nous avons tourné et viré un temps infini avant de trouver son emplacement, puis un endroit où nous garer. Heureusement que nous n'étions qu'à deux voitures ! D'autre part, je ne me souvenais plus du temps que nous avons passé la fois précédente à marcher à travers ce quartier peu pittoresque et le long de la voie rapide très fréquentée pour atteindre l'extrémité du port. Et ensuite, comme il faut faire le tour de la colline de San Pedro en suivant les quais, il nous a fallu encore un bon moment avant d'arriver au pied de l'escalier qui nous mène au sommet de la falaise et surplombe le goulet fort étroit d'accès à la mer.

Heureusement, il y avait des régates d'aviron entre deux équipes de Guipuzkoa et deux équipes de Biscaye, avec animation sonore, musique, encouragements, une foule sympathique massée au bord des quais, aux balcons et même sur des bateaux : c'était la fête ! Un curieux pédalo à moteur était utilisé par les juges pour suivre les canots. Des jeunes rentraient leurs embarcations dans un vaste local, d'autres un peu plus loin en mettaient à l'eau pour s'entraîner hors de la zone de course, et les gros bateaux de commerce patientaient à l'extérieur pendant que le port se livrait à ces activités ludiques. Enfin nous sommes entrés dans le vif du sujet et avons amorcé l'ascension de l'escalier. Très vite, le brouhaha du port s'est estompé, remplacé par le cri des mouettes rieuses parfois de très grande taille, que j'aurais pris pour des cormorans si Jeannot ne m'avait affirmé le contraire. Il y en avait de toutes parts, nichées dans les creux de la falaise ou perchées au-dessus du vide, tournant, virant et virevoltant au gré des ascendances sans cesser de crier et se répondre mutuellement. En bas, la mer grondait avec régularité, chaque vague rappelant sa puissance et son pouvoir d'érosion sur les roches aux échancrures irrégulières dont des pans entiers s'étaient écroulés dans l'eau peu profonde, se brisant en plusieurs morceaux. Il y en avait qui étaient d'ailleurs alignés curieusement, et nous nous sommes demandés si ce n'était pas un vestige de quai immergé en position avancée datant d'une époque plus froide où la mer était moins haute en raison du volume des glaciers polaires.

Le bleu du ciel se dégradait dans la mer, au gré des profondeurs et de la nature rocheuse ou sableuse de ses fonds, mis en valeur par les franges lumineuses des vagues éclatées en millions de bulles d'écume blanches sur les récifs à fleur d'eau. Arrivés sur la crête, nous avons profité comme la fois précédente des tables et bancs de pierre pour alléger nos sacs en déjeunant immédiatement : déjà deux heures de l'après-midi ! Nous étions vraiment à l'heure espagnole. Tout en saluant les promeneurs plus matinaux qui redescendaient déjà, nous nous sommes restaurés avec plaisir. Je suivais du regard le vol inlassable des oiseaux, admirant leur aisance et la finesse de leur plumage délié jusqu'à devenir d'un blanc translucide et lumineux sur les bords.

Le temps est magnifique : la transparence de l'air et la lumière crue sont typiques de ce mois d'avril. Bien que nous nous protégions, les rayons ultra-violetts brûlent notre peau sans douleur, car il fait encore relativement frais. Je vais encore avoir le nez rouge ! Le sentier balisé de deux bandes rouge et blanche est facile à suivre. Nous prenons toujours sur notre droite aux bifurcations pour longer toutes les sinuosités de la côte. Nous traversons tantôt de grandes étendues herbeuses, tantôt des bosquets de pins odorants ou de feuillus à la parure printanière. Des parterres entiers de gentianes au bleu profond attirent l'oeil. Jeannot croit reconnaître des pervenches blanches (au lieu des bleues plus habituelles), et nous admirons aussi des myriades de fleurettes que nous ne savons nommer. Le phare de San Pedro, au sud du port, est flanqué d'une grosse bâtisse qui nous intrigue, car son architecture est particulière et paraît de facture ancienne.

Un peu plus loin, Alida passe sur les ruines d'un aqueduc qui enjambe le précipice ; Elisabeth veut la suivre mais se retrouve bloquée au bout d'un mètre par le vertige et commence à retirer son sac à dos. Nous sommes perplexes ; heureusement, Alida sent sa détresse, fait demi-tour et la raccompagne à bon port. Jean-Louis pensait que le trajet serait très court après le pique-nique. Il est vrai que les meilleurs coureurs du demi-marathon Béhobie - Saint Sébastien parcourent cette distance en une heure, mais d'abord, nous n'allons pas au même rythme, et en plus, nous suivons tous les méandres de la côte et nous arrêtons fréquemment pour profiter de la beauté du paysage. Lorsque nous approchons de notre destination, nous traversons une ancienne grande propriété privée au chemin bien tracé qui passe au milieu d'hortensias incongrus après cette végétation sauvage. Une fontaine agrémentée d'un bassin s'ouvre en contrebas dans un style qui me fait penser aux aménagements des antiques maisons romaines. Un groupe d'enfants espagnols non accompagnés semble un peu désemparé : une petite fille pleure toutes les larmes de son corps. Au-dessous de son maillot de bain s'étale sur sa cuisse une grosse rougeur ; elle s'est fait mal et j'entends l'aînée qui l'encourage énergiquement "si tu ne marches pas, on te laisse toute seule !". Christine s'inquiète et leur demande s'ils sont perdus : apparemment non. Nous repartons, faisant taire nos réflexes de parents poules.

Le GR10 devient de plus en plus calamiteux au fur et à mesure que nous approchons de Saint Sébastien. J'appréhende un peu qu'Elisabeth ne "coince", mais elle passe sans problème malgré le sentier qui se réduit comme une peau de chagrin et le précipice que nous longeons, de moins en moins caché par des broussailles. Un nudiste montre des fesses « cellulitiques », des couples d'hommes sont dispersés sur la butte qui surplombe les vagues grondantes sur les rochers. La grande ville est proche. Le charme de la promenade sur la côte sauvage et déserte est rompu. Nous nous écroulons sur la murette de la digue et faisons une sieste en admirant les surfers et body-boarders qui chevauchent les vagues en bordure de la petite baie. Ensuite, nous prendrons un bain de foule fort sympathique avant de reprendre le topo pour Pasajes.

Petite anecdote sur San Sebastian (traduite du site Internet "Historia de San Sebastian")

Izurum. Un monastère est à l'origine de la création de la ville de Saint Sébastien qui s'appelait à l'époque Izurum et se situait dans le quartier El Antiguo, à l'emplacement du Palacio Real de Miramar. Au XIIème siècle, le roi navarrais Sancho VI décide de transformer Saint Sébastien en port pour exporter les laines navarraises et aragonaises. Le centre du noyau urbain se déplace donc au pied du mont Urgull. Bayonne, qui fonctionnait depuis longtemps comme port de la Navarre, avait vu périr depuis le XIème siècle son économie, en raison de l'obstruction progressive de l'embouchure de l'Adour par les sables des Landes. Ces événements, conjugués à l'incitation des privilèges royaux, donnèrent lieu à une importante émigration gasconne (bourgeoisie d'armateurs et de commerçants bayonnais) qui s'installa à l'emplacement de la vieille Izurum romaine, à l'abri de ses murailles. Les noms de ces émigrants gascons apparaîtront sur les listes municipales jusqu'au début du XVème siècle et il reste encore quelques rues qui en gardent le souvenir (Narrica, Embeltran...) dont le nom est d'origine gasconne.

Artzamendi : la montagne de l'ours (5 mai 2002)

Samedi, après notre footing traditionnel à Chiberta, nous avons pris notre non moins habituel café (un grand jus d'orange pour moi) au premier étage du Mac'Do de la Barre, avec vue sur mer et montagne, et tout naturellement est venue sur le tapis la question de notre activité dominicale. Max a affirmé immédiatement sa volonté d'aller marcher ; Jean-Louis B. a surenchéri, "je viens avec toi", sur quoi Richard, qui hésitait, a dit "moi aussi". Jean-Louis et moi étions invités à déjeuner, mais j'avais également très envie de les accompagner. Des noms de montagnes proches et "faisables" en une matinée fusèrent "la Rhune, l'Irubela, l'Artzamendi", et nous optâmes pour ce dernier.

Donc, départ à 8 heures, obligé, si nous voulons être de retour aux alentours de midi. Nous avons de la chance : il a plu le samedi mais le lendemain matin à 7 heures, le ciel est tout bleu. L'humeur est au beau fixe. La température est douce, l'air est calme et limpide, le soleil matinal intensifie les couleurs printanières de la campagne et les contrastes ombre-lumière. Les acacias couverts de grappes de fleurs blanc crème odorantes ont pris le relais des mimosas pour égayer le bord des routes (il s'agit en fait de robinier ou faux acacia, qui est originaire d'Amérique du Nord d'où il fut ramené en 1601 par Jean Robin, jardinier du roi). Les cerisiers ont perdu leurs pétales immaculés et regorgent de fruits verts ou rouges qui nous mettent l'eau à la bouche. Nous laissons sur notre droite le village d'Itxassou et dépassons la stèle érigée en 1998 à la mémoire des 101 jeunes Basques morts pour la France en Afrique du nord de 1952 à 1962. Le cimetière possède une magnifique collection de stèles discoïdales et tabulaires remises en valeur par l'association Lauburu (environ 200) : il faudra que nous y fassions un petit tour lors de la fête des cerises qui aura lieu le premier week-end de juin. Nous prenons la petite route sur notre droite, et de nouveau la suivante à droite en direction du Pas de Roland et de l'Artzamendi.

Le nom de cette montagne (artza: ours, mendi: montagne) rappelle l'époque lointaine où ce grand prédateur solitaire hantait les Pyrénées, en même temps que le loup (Otsamunho près de Baigorri vient de "oso", loup, et "muino", colline). Le site Internet sur l'histoire d'Itxassou mentionne le nom pittoresque de l'arête rocheuse située juste au-dessus du village : Athekaitzetakomalgorrak (littéralement : "les hautes pentes du passage dangereux") qui illustre bien le sens imagé des noms de lieu de la région. Nous passons sans encombre sur la route à une voie du Pas de Roland, longeant la Nive qui s'écoule dans les gorges d'Ateka Gaitz (mauvaise passe) et passons près du rocher rendu célèbre par le passage des armées de

Charlemagne à Roncevaux. Nous nous garons au bout, près du restaurant, et commençons notre marche, après un très court tronçon de route, sur un sentier qui passe dans un tunnel de verdure, d'abord bien dégagé, puis relativement calamiteux à mon goût, car il s'amenuise et se resserre tant que ronces et ajoncs griffent la peau à travers nos vêtements et que nous devons nous baisser pour passer sous les branches qui crissent sur le sac à dos. Enfin, nous voilà sortis, nous débouchons à l'air libre et cheminons sur de larges pierres (l'ancienne voie romaine ?) en direction de la cime.

Il fait très chaud à s'escrimer ainsi et nous retirons bientôt le surplus de vêtements, malgré le brouillard matinal qui s'est mis tout d'un coup à enserrer la base de l'Artzamendi d'une chape humide qui nous cèle la vue. Le soleil n'est pas loin, nous distinguons à travers l'écran cotonneux son disque d'un jaune atténué qui a bientôt gain de cause. Partout alentour les vapeurs se séparent en émanations de calumets de la paix aussi géants qu'invisibles avant de se dissoudre dans l'atmosphère épurée. Nous émergeons de la mer de nuages qui disparaît peu de temps après. La vue porte très loin et nous repérons l'inévitable barre d'immeubles de la ZUP de Bayonne et la grande étendue d'eau du marais d'Orx ; Richard devine les flèches de la cathédrale et un méandre de l'Adour tandis qu'il cherche en vain le phare de Biarritz, perdu dans le brouillarta côtier.

Mais ce n'est pas le tout, il faut grimper sans perdre de temps, alors je monte en suant et soufflant, le regard à mes pieds pour ne pas trébucher car le rythme est un peu rapide pour mes capacités. Nous faisons halte au rocher que Max et les enfants ont escaladé il y a une quinzaine de jours. D'en bas, il ne paraît pas bien impressionnant, mais lorsque nous en faisons le tour pour nous pencher dans le vide, et que Max nous explique que la descente en rappel se fait au démarrage sans aucun appui pour les pieds, avec le corps qui se balance vers la paroi en dévers sur plusieurs mètres, avant de pouvoir enfin se caler, nous saisissons la difficulté.

Les vautours volent très haut dans le ciel tandis que de la vallée s'élèvent les salutations matinales des coqs et les bêlements des agneaux dans les prés humides. De toutes parts sourdent des ruisselets, jusqu'au sommet, comme si la montagne entière était une éponge pressée par une main divine. Ce qui est bizarre, c'est que l'eau stagne par endroits alors que la terre ne forme pas de dépressions, mais au contraire se gonfle en mamelons bombés. En me documentant sur Internet, j'apprends qu'il s'agit d'une zone protégée constituant un habitat spécifique ou comportant des espèces en danger de disparition sur le territoire européen et pour la conservation desquelles l'Union européenne porte une responsabilité particulière. Le site comprend 60 % de marais (végétation de ceinture), bas-marais, tourbières, 20 % de landes, broussailles, recrus, maquis et garrigues, et Phrygana et 15 % de forêts caducifoliées (ce sont les termes employés).

Les plantes ont des noms compliqués, comme le Rhynchosporion qui est l'espèce de mousse dont est issue la tourbe, l'Erica ciliaris et l'Erica tetralix, des landes humides atlantiques tempérées, que je prenais pour de la bruyère, l'Ilex et parfois le Taxus qui forment les sous-bois de hêtraies acidophiles atlantiques et qui me semblent être respectivement une sorte de houx et un petit conifère pas du tout intimidants. L'animal particulièrement protégé est, de façon tout-à-fait inattendue, l'Escargot de Quimper (Elona quimperiana). Je me demande en quoi il est protégé car ici aussi l'écobuage a frappé, et des squelettes noircis d'ajoncs se dressent tristement, au pied desquels repoussent courageusement quelques touffes d'herbe. Un peu plus haut, j'examine les tout petits champignons des prés aux têtes rondes et jaunes, parfois éclatés en plusieurs morceaux à moitié pourris d'aspect peu engageant.

A l'écart paissent tranquillement les pottoks, que l'on peut qualifier d'animaux préhistoriques puisque l'espèce est stable (paraît-il) depuis environ 40 000 ans. Ils ont failli disparaître lorsque les hommes n'en ont plus eu l'utilisation au fond des mines, les pauvres... Là, ils ont l'air d'être libres et sauvages, mais en fait, ils possèdent tous une petite marque discrète à l'oreille qui indique leur appartenance à un éleveur de la vallée.

Pendant que je vaque à mes observations, nous apercevons deux hommes qui nous rattrapent à grande vitesse car ils font l'Artzamendi en courant ! Ils ont tout juste le temps de nous dire au passage qu'ils s'entraînent pour l'Euskal Trail (ou raid) où ils devront parcourir par monts et par vaux deux fois 40 kilomètres sur deux jours. Le premier dépasse Max, abasourdi, qui accélère dans le sillage, puis les deux champions redescendent encore plus vite et disparaissent, comme dans un rêve... Un peu plus tard, nous en verrons deux autres, un peu moins bons, puis un homme d'un certain âge, qui parcourt le dernier raidillon en marchant, tout de même ! C'est qu'ils nous donneraient des complexes !

Nous nous arrêtons au pied du radar qui ronronne doucement durant sa giration perpétuelle et ne passons pas sur le versant sud où nous aurions pu voir l'un des sites préhistoriques les plus complets du Pays Basque où sont réunis des monuments mégalithiques érigés il y a 3000 ans (*). Plus prosaïquement, nous profitons de la pause pour nous restaurer un peu après l'effort, et surtout nous couvrir, car un vent frais s'est levé, annonciateur d'un changement de temps : des nuages commencent à s'amonceler à l'horizon, il est temps de redescendre.

Sur notre gauche s'élève le Mondarrain au sommet crénelé caractéristique, dont nous avons escaladé les falaises à la suite de John, le fils de Max. Autrefois s'y trouvait un château que se disputèrent au XIII^{ème} siècle le roi de Navarre et le roi d'Angleterre... Un bourdonnement nous fait tourner la tête. C'est un petit avion à hélice qui passe entre les montagnes, à très basse altitude. Il retourne probablement sur le petit terrain d'aviation de la colline d'Urzumu après avoir lâché un planeur aux longues ailes blanches. Jean-Louis grappille quelques cerises avant de regagner la voiture, à midi, comme prévu : quelle organisation !

(*) Le cromlech Meatse 8, de 4,30 m de diamètre présente une couronne affectant la forme d'une petite murette de dalles empilées, séparées à intervalles réguliers par d'autres, verticales, en position radiale. Le caisson central constitué de 8 dalles plantées verticalement est entouré d'un assemblage de dallettes ayant plus un rôle esthétique que de soutien. Le soin apporté à l'architecture, ainsi que l'absence de mobilier ou d'ossements calcinés font de ce cromlech, par ailleurs le plus ancien connu en Pays Basque, (datation au 14C: 2960 ± 50), un monument symbolique par excellence. Jacques BLOT (Association Archéologique Basque "Herri-Harriak" - 64500 Saint-Jean-de-Luz (France) - Avec la collaboration de HEINZ Christine et MARAMBAT Laurence)

Lescun sous la pluie (7 au 9 mai 2002)

Rose nous a invités à passer deux jours au gîte de Lescun. Le problème, c'est qu'il n'est pas extensible, et dès que nous emmenons nos enfants, la quinzaine de personnes est très vite dépassée. Nous étions donc 17 le mardi soir, et 19 le lendemain, et encore, avec des désistements... mais comme tout le monde met la main à la pâte pour l'intendance, tout se passe dans la bonne humeur, la musique, les plaisanteries, et sans fatigue excessive pour aucun d'entre nous. Ce qui nous a un peu peiné, c'est le temps, et les enfants ont préféré rester à l'intérieur pendant que nous faisons de courtes balades alentour sur la demi-journée. Ils ont eu tort d'ailleurs, parce que, humide ou pas, c'est toujours un enchantement de se promener dans ce cadre magnifique.

Le cirque de Lescun fait partie de la vallée d'Aspe qui pénètre profondément dans la chaîne pyrénéenne pour aboutir au col du Somport. Ce site offre le paradoxe d'être à la fois une importante voie de communication et un petit monde fermé que protègent les verrous naturels formés par les moraines glaciaires. Modelée (comme ses voisines le Barétous et l'Ossau) par la grande glaciation pyrénéenne du quaternaire, c'est une vallée en auge, s'étirant sur une quarantaine de kilomètres, du défilé d'Escot, au nord, au col du Somport (altitude 1 631 m) au sud.

Le village est accroché à mi-pente, à une altitude de 800 mètres environ, ce qui provoque un décalage d'un mois dans l'avancement du printemps. Un lilas est encore en pleine floraison dans un jardin, des bouquets de primevères, aux petites fleurs multiples, égaiant les prés, tandis que de hautes jacinthes à la grappe florale aérée bleu-mauve avoisinent des tapis de buissons bas de myrtilles qui cachent sous leurs petites feuilles des myriades de fruits encore rouge pâle. Nous progressons vers les crêtes d'Ourtasse qui surplombent le village en prenant garde à ne pas écraser la multitude d'escargots aux coquilles multicolores. Des limaces noires encore minces rampent sur le sol et de grands coléoptères aux élytres noir-bleutées s'affairent à proximité. La bruine ne gêne aucunement la multitude de petits oiseaux cachés dans les hautes herbes couvertes de gouttelettes scintillantes qui pépient à tue-tête. De l'autre côté du cirque, sur le versant nord, la neige descend très bas, quasiment jusqu'à notre altitude, en longues langues étroites.

Un abri en cours de construction nous intrigue. Il comportera sans doute un panneau pour renseigner les promeneurs sur le nom des pics environnants. La facture en est soignée, nous admirons le travail du bois, aux poutres arrondies, et observons la pose des ardoises en cours d'achèvement. Une caisse gît à terre avec l'origine espagnole marquée dessus (carières de Carmen). Elles ont toutes la même forme et sont percées d'un trou pour être clouées une à une sur les planches du toit. A l'angle, elles sont apparemment retaillées pour ne pas trop déborder. Quel travail ! Nous apercevons à nos pieds un peu plus loin une roche délitée en plaques fines qui nous semble être pareillement de l'ardoise. Pourquoi ne se sont-ils pas fournis sur place ? N'y a-t-il plus personne dans la vallée qui sache l'extraire ?

Le cirque de Lescun est extérieur au Parc national de la vallée d'Aspe, donc rien n'empêcherait sur le plan juridique l'extraction de quelques pierres. Il est vrai que le village n'a que peu d'occupants permanents. Beaucoup de maisons (au style inchangé depuis le XVème siècle, murs de pierres grises et toits d'ardoise) ne servent qu'aux vacances, et les seuls services qui subsistent sont une épicerie, un bureau de poste, un bar et l'église dont la cloche n'a pas égrené les heures, la nuit dernière, contrairement à son habitude. On peut également trouver au domicile des fermiers du fromage de vache ou de brebis, et même des cartes postales chez la vieille dame aux dix chats ! Rose a commandé une jatte de trois litres du fameux caillé dont nous raffolons tous, que la fermière prépare devant elle : elle verse le lait dans un grand récipient qu'elle met à chauffer sur le gaz avec un peu de présure (trois gouttes) en surveillant la température à l'aide d'un thermomètre - 36° C -, dix minutes d'attente et voilà, c'est fait ! Rose l'emporte encore tiède ; ce sera notre dessert (avec du miel d'acacia), miammm...

De retour au gîte, nous mettons en commun tout ce que nous avons prévu initialement pour le pique-nique et installons les enfants autour de la petite table basse près de la cheminée tandis que nous nous asseyons autour de la longue table rectangulaire. Après quoi, Pierre retourne à la pêche à la truite tandis que nous effectuons une grande boucle sur la route de campagne peu fréquentée. Les cours d'eau sont bordés de parterres lumineux de boutons d'or dont les tiges

sont parfois noyées dans les eaux gonflées par la pluie et la fonte des neiges. Ils ont des fleurs parfois énormes, peut-être s'agit-il d'une espèce cousine de celle de nos jardins des plaines ? A mi-chemin, nous trouvons Pierre en grande conversation avec un autre pêcheur et sa fille : ce dernier a perdu ses clés dans le torrent, elles sont introuvables, il va devoir aller chercher les doubles à Pau, c'est malin !

Les nuages s'écartent un moment, et Richard, Rose et Max nous désignent les sommets. Le pic d'Anie (dont nous devons refaire l'ascension, en choisissant un jour de grand beau temps pour pouvoir bénéficier de la vue panoramique) est le point culminant du cirque de Lescun, à 2504 mètres. Les Basques l'appellent Auñamendi, le pic des chèvres. Pointe crétacée dressée à l'avant de la zone axiale des Pyrénées, il est nettement situé en territoire français ; la frontière, allant du sommet de l'Arlas à celui des Trois Rois, passe à son pied sud, au col d'Anaye (2 086 m), situation confirmée par le nom même de Table et de Pic des Trois Rois, qui indique la confrontation en ce point de la Navarre, de l'Aragon et du Béarn. La légende aspoise situait à son sommet un jardin magique, gardé par le Diable ; cela dissuadait d'y aller voir. Elle ne découragea pas l'ingénieur géographe Flamichon qui en fit le premier l'ascension le 28 juillet 1771.

Le soir, j'appelle l'association Abélio avec laquelle j'ai programmé de nous initier aux joies du parapente. Malheureusement, ce sera partie remise, à cause du mauvais temps. Je suis bien déçue... A la place, nous allons le lendemain matin sur le plateau de Sanchese en direction du col d'Anaye où nous espérons cueillir du muguet sauvage. C'est quelqu'un du village qui a indiqué à Rose où nous pourrions en trouver. Effectivement, en montant dans un petit bois de hêtres aux feuilles toutes neuves vert clair traversé par un couloir rocheux qui a dû être creusé par une avalanche ou bien des pluies torrentielles, nous voyons quelques parterres mais ils ne sont pas encore en fleurs, dommage !

Nous poursuivons à pied sur la piste caillouteuse où nous avons garé les voitures et débouchons sur un grand plateau parcouru par deux ruisseaux aux eaux tumultueuses. C'est un lieu d'estive pour les chevaux et les bovins qui sont encore en ce moment dans la vallée à cause du froid, et il en émane une grande paix. Une cascade se précipite depuis le haut d'une falaise et s'écroule à grand fracas dans un halo d'écume. Les amateurs de sensations fortes la descendent en rappel en été, les millions de gouttelettes glacées crépitant sur leur casque. Pierre, qui est allé chercher entre temps son fils Samuel et Paméla, s'y rend en voiture tandis que nous retournons au gîte. Ils tardent à rentrer et pénètrent tout excités dans la salle de séjour : Pierre a voulu traverser l'un des ruisseaux à gué et le moteur a calé. Bien sûr, les jeunes ont refusé de descendre dans le courant profond et très froid, et pendant un moment, Pierre s'est dit qu'il allait devoir partir à pied à la recherche d'un tracteur pour les dépanner... Enfin, la voiture a fini par redémarrer, et ils ont pu sortir du torrent, mais ils ont eu une sacrée peur que je lis encore dans les grands yeux de Paméla.

Un peu d'histoire

Depuis longtemps la vallée d'Aspe est un lieu de passage. La toponymie (Aspa Luca, le bois sacré, ou Summus Portus, le plus haut col) et une inscription gravée par un duumvir, indiquant qu'il a élargi le chemin du défilé d'Escot, l'attestent. Au Moyen Âge, Gaston IV, vicomte de Béarn, emprunta la vallée pour aller libérer Saragosse de l'islam, fondant près du Somport l'important monastère de Sainte-Christine qui accueillait les pèlerins de Saint-Jacques et les marchands. En 1287, la vallée se retrouva au coeur de la diplomatie européenne : mandaté par le roi de France et le pape, Édouard Ier d'Angleterre vint avec son épouse,

Aliénor de Castille, y négocier un traité espagnol. Pendant deux ans, ce ne furent que réceptions, échanges d'otages, chasses et fêtes. Prospérité soudaine et sans lendemain pour la vallée.

Sept siècles plus tard, en 1927, fut inaugurée dans l'enthousiasme la voie ferrée internationale, voulue par Louis Barthou, enfant du pays. Mais celle-ci devait être abandonnée en 1970 après l'effondrement du pont de Lestanguet, la ligne étant jugée par ailleurs insuffisamment rentable.

Contrastant avec cette vocation de voie de passage que traduit aujourd'hui encore un trafic routier important, la vie locale demeure largement confinée dans ses bassins, faisant de la vallée un conservatoire de traditions.

Les proverbes traduisent la distance qui sépare la petite «république» de la vallée du pays aval : l'Aspois dit que « Aspès cade û bàu méy que très » (un Aspois en vaut trois), alors que dans la plaine l'on considère que « capsus dèth poun d'Escot, mèy de canalhes que de bourous » (en amont du pont d'Escot, davantage de canailles que d'ânes).

Depuis des temps immémoriaux la vallée était une sorte de république pastorale. Elle dépendait certes des vicomtes de Béarn, mais, pour garantir leur sécurité lorsqu'ils s'y rendaient, ceux-ci devaient prendre des otages, les nourrir pendant neuf jours, et prêter serment au préalable sur la «frontière». Les jurats aspois des deux communautés, Vic d'en-haut et Vic d'en-bas, siégeaient à Lestanguet, près d'Accous, capdulh fédéral. Ils passaient des traités «internationaux», amorçant souvent autant de siècles de procès, batailles et maléfices qu'ils en effaçaient.

De nos jours encore, le particularisme profond de la vallée apparaît dans bien des domaines et notamment dans le langage. Le gascon aspois, très typé, est différent du béarnais de la plaine (ainsi pour «le jardin», l'un dira èth ort, et l'autre lou casàu); ce particularisme, qui s'inscrit aussi dans la tenace survivance, depuis Jeanne d'Albret, de la communauté huguenote d'Ose, se retrouve également dans la connaissance qu'ont les jeunes des vieilles chansons béarnaises et de la pelote basque.

Randonnée en Aragon (18,19 et 20 mai 2002)

Pierre était un motard passionné avant d'être converti par Rose en adepte du VTT et de la randonnée pédestre. De cette époque lointaine, il a gardé le souvenir d'une virée en Aragon pleine de charme qu'il a voulu revivre avec nous. La pluie tombait à verse lorsque nous avons embarqué Élisabeth, Jean-Louis B. et leurs bagages à la hauteur du pont de Mouguerre-Elizaberry sur la route de Pau, inutile donc de chercher sur notre droite la chaîne des Pyrénées, totalement enfouie dans les nuages. C'est seulement en entrant dans la vallée d'Ossau que nous avons commencé à apercevoir quelques cimes enneigées. Au col du Pourtalet, un paysage mirifique s'est offert à nous sous un ciel bleu céruléen : des pare-avalanches installés au-dessus de la route se précipitait l'eau de la fonte des neiges en cascades grondantes, nourrissant l'herbe rase des estives jusqu'aux limites d'un blanc scintillant des hauteurs glacées encore parées de leur cape hivernale. L'air était d'un froid coupant et nous avons à peine laissé quelques minutes à Cédric pour récupérer de son malaise causé par la montée en lacets, avant de poursuivre sur le large flanc des Pyrénées aragonaises. (Le mardi suivant notre retour, la route du col du Pourtalet s'est effondrée, suite au tremblement de terre qui avait sévi le jeudi de la semaine passée : j'en ai eu peur rétrospectivement !)

Nous reconnaissons la station de ski de Formigal, laissons celle de Panticosa sur notre gauche et faisons une petite halte pour revoir le village abandonné de l'"embalse" de Lanuza (lac de retenue), identique à celui de Búbal en aval, dont une partie des maisons gît désormais au fond de ce tombeau liquide, sacrifiées au nom du progrès et de la fée électricité. Pourtant, un monument mégalithique à l'entrée de la vallée de Búbal atteste l'ancienneté de l'occupation de ces terres fertiles, parcourues de cours d'eau et couvertes de forêts. Au fur et à mesure de l'accroissement de l'élevage, les populations se sont multipliées et organisées en Quiñones (Sallént, Partacúa, Panticosa), puis la concession de privilèges par Pedro IV au 14^{ème} siècle a autorisé l'autogestion de la "comarca" (région) qui perdurera jusqu'en 1836. Búbal est mentionné depuis 1495 et Lanuza a été fondé sans doute au Moyen-Age. Búbal a commencé à se vider de ses occupants à partir de 1968, date du début des travaux du barrage, pour être définitivement abandonné en 1970. Pour Lanuza, son sort a dû être réglé quelques années auparavant. Depuis 1984 s'est instauré un programme de récupération des villages abandonnés, avec l'arrivée des premiers groupes d'élèves qui ont commencé à reconstruire Búbal. Quant à Lanuza, des visites guidées sont organisées à partir de Sallént de Gallego pour transmettre son histoire.

L'Espagne est vraiment un pays de montagnes, il ne faut jamais l'oublier. Si l'on n'y circule pas aussi facilement qu'en France, c'est qu'il a fallu en écorcher chaque flanc pour y greffer des routes tortueuses, menacées de ravinement, de glissement, d'éboulement, de chutes de pierres : des parois entières sont stérilisées sous une chape de béton, d'autres recouvertes d'un grillage renforcé de lourds poids, ou percées de vis géantes qui maintiennent vaillamment les strates obliques soudées entre elles. Les tunnels se succèdent, avec les panneaux habituels d'allumage et d'extinction des phares à l'entrée et à la sortie. Nous quittons la "grande" route qui passe près de Biescas et Sabiñánigo pour nous enfoncer vers l'est puis le sud par des routes de plus en plus étroites qui montent dans la sierra de Belarre et puis descendent pour remonter encore jusqu'à un panneau très discret (que nous avons d'abord manqué) avant le tunnel de la Manzanera qui nous conduit à une piste d'une quinzaine de kilomètres. Il nous faudra en tout cinq heures, depuis Anglet, pour atteindre en fin de matinée le monasterio de San Úrbez, à plus de 1100 mètres d'altitude, situé à deux ou trois kilomètres du village de Nocito, dans le Parc naturel de la sierra de Guara.

Nous commençons à être un peu inquiets, avec cette piste qui n'en finissait plus. L'histoire paraissait se reproduire : "Pano 2, le retour", cadre magnifique dans un lieu retiré du monde, avec absence totale de commodités et surtout d'eau... Eh bien non ! Une Française charmante nous accueille sur le pas de la porte, dans son gîte trois étoiles situé près de l'église en réfection (érigée au 12^{ème} siècle et remaniée jusqu'au 17^{ème}). Tout de suite, nous testons les sanitaires : parfaits, de même que l'eau, coulant à une pression raisonnable. Une bonne odeur de ragoût plane dans l'air, augurant bien pour notre repas du soir. Nous sommes rassurés. Nous nous installons pour pique-niquer sur les deux grandes tables rectangulaires de la terrasse, où la vue porte loin sur le plateau cerné de barrières montagneuses, avant de nous équiper pour une bonne marche digestive jusqu'au village abandonné de Used.

Ce qui frappe le plus, après cette longue route et le bruit incessant du moteur et de la radio, c'est le silence émaillé de crissements de grillons, gazouillis d'oiseaux et chuintement des feuilles sous la caresse de la brise. Il en émane une paix, une sérénité incomparable. Assis sur la murette de pierres sèches recouverte de dalles branlantes, le regard reste perdu dans le lointain et nous nous laissons pénétrer par les ondes de ce lieu béni des dieux. Les religieux avaient toujours le don de choisir des emplacements propices au recueillement et à la

contemplation de l'œuvre divine dans ses manifestations terrestres. Une fraîche luminosité baigne le paysage, avivant les couleurs sans les écraser par une trop grande intensité.

Le couple a mis huit ans pour bâtir cette maison en réutilisant le tas de pierres qui gisait près de l'église. Il s'agissait sans doute des restes du monastère. Notre hôtesse est une pharmacienne paloise. Elle ne supportait plus la vie qu'elle menait et décida un jour, avec une dizaine d'amis, d'acheter les quarante hectares qui constituaient l'une des propriétés du village. C'était déjà une cession de seconde main, il est d'ailleurs très difficile, voire impossible maintenant, d'entrer ainsi en possession de parcelles de villages abandonnés. Les héritiers ne veulent pas s'en séparer, soit qu'ils y tiennent sur un plan sentimental (bien qu'ils n'entretiennent rien), soit qu'ils soient en indivision, ce qui bloque toute décision. La construction est dans le style du pays, belles pierres, charpente de pins locaux, toit de lauzes sombres, grosse cheminée cylindrique aussi caractéristique que pittoresque, mur arrondi en demi-cercle sur la façade sud. Je ne sais pas s'ils ont retrouvé le plan originel, mais l'on sent un souci d'esthétique et d'authenticité dans l'harmonie des formes et des matières. Un œil de bœuf taillé dans un seul bloc de pierre blonde orne la façade est. L'intérieur est à l'avenant et rien ne vient choquer le regard. Des bâtons de marche à l'écorce sculptée tous dissemblables se dressent en faisceau à l'angle d'un mur. Des cheminées aragonaises miniatures sont alignées sur une corniche de la salle à manger et font penser à une collection de cloches blanches.

L'électricité est fournie par des panneaux solaires cachés dans un jardin latéral qui chauffent également sans doute plusieurs réservoirs d'eau, car recevoir plus d'une vingtaine de personnes, ce n'est pas rien ! Ce qui a motivé la décision de la construction de ce gîte, c'est l'obtention d'un permis de captage à une source située à quelque distance de là. Seulement, les conditions sont draconiennes. Comme le gîte se trouve dans l'enceinte d'un parc naturel, interdiction d'utiliser une pelleteuse pour enfouir le conduit. C'est donc un simple tuyau de caoutchouc noir qui amène l'eau. Il est souvent détérioré par les intempéries ou la curiosité des animaux, peut-être attirés par la présence de l'eau, et il faut régulièrement en suivre le cours pour repérer le lieu des dégâts et réparer. Un souci supplémentaire est venu s'ajouter avec l'administration du parc qui s'est branchée au captage, imposant un partage de l'eau dans cette région où une sécheresse prolongée n'est pas rare, et refusant en outre de contribuer aux frais d'amenée d'eau... (Comme quoi nous ne sommes pas si loin des problèmes de Pano finalement : heureusement que nous sommes venus en mai, et non en août !)

Il fait frais à cette altitude. Il paraît que des visiteurs venus passer leur Noël ici se sont retrouvés bloqués une semaine par la neige ! Il en reste quelques traces sur les hauteurs, virgules blanches incongrues alors que nous baignons dans des odeurs de thym et de buis. Mille fleurettes attirent mon attention, des papillons volettent çà et là, les oiseaux invisibles babillent dans les buissons, les ajoncs d'un jaune lumineux griffent nos jambes nues. J'essaie de photographier un grillon surpris hors de son trou qui s'échappe, puis s'immobilise, et repart de nouveau, tandis que je guette le bon moment pour l'immortaliser sur fond clair (mais ce n'est pas évident, il recherche l'ombre des brindilles et le dessous des pierres). Nous traversons un premier village semi-abandonné, admirant les iris près de l'église à demi-écroulée, une entrée en arc plein cintre dans une ferme voisine où nous trouvons au pied du mur latéral un lourd cylindre de pierre percé de part et d'autre qui devait servir à écraser les mottes de terre.

Used ! Ne pas prononcer "youzde", mais "oussède", c'est bien de l'espagnol, et c'est le nom de notre destination. Y a-t-il un lien avec le mot "sed" qui signifie la soif, ou bien "uso" qui veut

dire usage ? Là encore, quelques maisons sont rendues habitables, certaines avec nettement moins de goût que notre hôtesse, peintes de couleurs criardes et recouvertes de plaques d'éverite, quelle pitié... Les nouveaux occupants, lassés du vandalisme et du pillage exercé sur leurs maisons secondaires, ont barré la route d'accès et truffé les alentours de panneaux "Propriété privée-Défense d'entrer". L'un d'eux nous jette un coup d'œil excédé en rétrogradant avec son 4x4 pour nous dépasser : il a vu Pierre et Jeannot dans son jardin ! Un de ses voisins, plus aimable, qui tondait l'herbe haute avec un fil, nous avait au contraire indiqué le chemin de l'église où nous avons vu, caché derrière un porche condamné par une planche, un four à pain de belle taille accolé au mur de la nef. Quant à l'église elle-même, un fouillis de ronces et de taillis en interdisait l'accès plus sûrement que n'importe quelle chaîne cadenassée.

Nous avons une heure de libre avant le dîner. Le temps de prendre une douche vite fait (mais chaude) et, hop, nous repartons (en voiture) pour le village en contrebas, invisible depuis le gîte, pour le visiter et boire un pot. Il est pittoresque, bien que quelques bâtiments utilitaires à armature métallique en déparent l'unité. Nous traversons le ruisseau sur une dalle plate de béton qui avoisine un joli pont de pierre harmonieusement bombé. La rue étroite, fendue en deux par une rigole centrale, longe les maisons sur la gauche et les jardins à droite, pour déboucher sur une esplanade qui semble être une cour de ferme, où nous nous garons, obstruant un chemin de terre et d'herbe probablement utilisé par les tracteurs, invisibles à cette heure. Nous revenons sur nos pas pour nous installer à la terrasse du bar, démenageant les chaises dans la rue pour profiter du soleil couchant. Deux ou trois villageois regardent dans un enclos des chevaux s'agiter. Un petit groupe de femmes d'un certain âge mais d'allure fort dynamique, en tenue d'équitation, les attrapent par leur longe et, contournant le muret, passent devant nous : ce sont des Anglaises qui séjournent dans la vallée qu'elles visitent de cette façon fort plaisante. Bertrand, qualifié de "Horsewhisperer" (celui qui chuchote aux chevaux) par un visiteur qui raconte son séjour sur Internet, et Maria louent leurs chevaux et organisent des randonnées dont je trouve également une mention sur un site anglais, Intravel Horse Riding, qui affiche "Spain's 'Wild West' - Sierra de Guara, Aragon Pyrenees" (l'Ouest Sauvage espagnol) : comme quoi, les autochtones savent mettre leur isolement en valeur !

J'ai toujours l'impression de faire des visites trop superficielles et j'aime bien trouver, même a posteriori, des informations sur ce que je n'ai pas pu voir.

Par exemple, j'ai découvert une étude du personnel du laboratoire d'anatomie animale de l'université de Vigo datant de l'été 1980 sur les micromammifères vivant à Nocito. A l'aide de pièges à souris et d'appâts il a été possible de capturer et de disséquer divers rongeurs et insectivores nocturnes ou diurnes, vivant en milieux terrestres ou aquatiques, découverts, forestiers (dans les rouveries ou forêts de chênes rouveres) ou dans des maisons abandonnées, afin de déterminer les espèces qui y vivent, leur habitat respectif et leur alimentation.

Par ailleurs, c'est dans la vallée de Nocito que le río Guatizalema prend sa source. Pendant longtemps, cette rivière a fourni l'énergie pour actionner un moulin à farine puis, en 1926, s'y est adjointe une petite centrale électrique, propriété de l'ensemble des habitants de Nocito, fournissant du courant continu pour le seul usage du village et du sanctuaire de San Úrbez. Les gens ont dû haler la turbine sur 12 kilomètres depuis le moulin de Villobas. Cette centrale fut arrêtée en avril 1960, lorsque le nombre d'habitants descendit au-dessous du minimum critique pour assurer sa maintenance. Le conseil du village décida en 1972 de la remplacer par une nouvelle centrale au même endroit produisant du courant alternatif à partir du Noël de

cette année-là. Elle resta en activité jusque dans les années 1990, date à laquelle les pylônes atteignirent Nocito. Elle est toujours en état de marche.

Désormais, chaque maison est équipée d'une antenne de télévision disgracieuse, vecteur de cette modernité qui a tué le village, comme tant d'autres avec lui. La vallée vivait en autarcie, mais les jeunes, pour effectuer leurs études, devaient s'expatrier à Sabiñánigo, Jaca ou Huesca, où ils étaient pensionnaires en raison de l'éloignement de leur domicile familial. - Notre hôtesse a dû s'organiser avec ses voisins pour donner un enseignement à ses jeunes enfants sur place, en l'absence d'école -. C'est ainsi qu'ils ont goûté à la ville, et ont choisi d'y rester. La population a vieilli, il n'y a plus eu suffisamment de monde pour maintenir l'organisation communautaire où chacun avait sa part des tâches, et les maisons se sont vidées. - Au 15^{ème} siècle, Nocito se composait de vingt foyers, vingt huit au 19^{ème}, avec 117 âmes, et une décroissance accélérée à partir de la guerre civile, jusqu'à se réduire à sept habitants en 1981, les mêmes sans doute qu'en 1991. -

Un peu d'histoire...

A la fin du 10^{ème} siècle, la moitié septentrionale de l'actuelle province de Huesca se divisait ainsi : Aragón el Viejo (le vieil Aragon), issu de l'ancien comté fondé dans la vallée de Hecho vers l'an 830, dont l'expansion territoriale maximale, aux alentours de 920, atteignait la vallée de Acumuer à l'est, jusqu'à la sierra de San Juan de la Peña au sud ; Sobrarbe, où s'établit au début du 10^{ème} siècle le premier comté d'inspiration franque dans la "comarca" (région) aragonaise ; Las Valles (les vallées), zone de haute montagne dans les Pyrénées, difficile et peu peuplée, dont la capitale fut Boltaña ; Ribera del Cinca (les rives du Río Cinca), islamisée, riche, dont le noyau initial est la légendaire La Aínsa ; Ribagorza, vieux comté d'origine toulousaine avec un diocèse indépendant ayant son siège à Roda ; El Serrablo (au nord de l'endroit où nous nous trouvons), avec pour épine dorsale le río Gállego, était une zone peuplée de mozarabes - chrétiens sujets du Waliato de Huesca -, qui ignorèrent les mouvements de libération fomentés par la politique de la cour carolingienne au 9^{ème} siècle et qui restèrent fidèles aux autorités musulmanes. L'autre moitié de l'actuelle province de Huesca, la méridionale, avec les grandes villes de Huesca, Barbastro et Fraga, était totalement musulmane, peuplée par les descendants des "muladíes" - chrétiens convertis à l'Islam au 8^{ème} siècle - et par des minorités mozarabes et juives.

C'est ainsi qu'en parcourant la route du Serrablo, située sur la rive gauche du río Gállego, il est possible de visiter 14 ermitages et églises de style roman lombard -édifiés au 10^{ème} et 11^{ème} siècle- qui se situent aux alentours de Biescas, au centre de la petite vallée de Gavín. Ce surprenant ensemble constitue un échantillon unique de l'art médiéval le plus pur dans un état de conservation exceptionnel.

Chacun trouve à se coucher dans les différents dortoirs. Jean-Louis et moi choisissons les deux divans du petit salon obturé par un lourd rideau pour ne pas risquer de nous retrouver avec Philippe, le ronfleur. Le lendemain, Max, les yeux rouges, me demande si je ne me moque pas de lui lorsque je m'enquiers de sa nuit : il n'a pas pu fermer l'œil (il était dans la même pièce que Philippe). La nuit suivante, il optera pour le balcon de l'auberge d'Alquezar pour récupérer un peu ! Levés de bonne heure, nous prenons les voitures pour Rodellar. Nous faisons une halte photos près d'un champ rempli de coquelicots qui aurait fait le bonheur d'un peintre impressionniste. A notre grande surprise, notre destination attire les foules et les voitures sont garées le long de la route longtemps avant le village qui se trouve au bout.

Mascún est très couru par des sportifs de deux catégories : ceux qui pratiquent le canyoning, avec casque, combi, corde et guide, et les adeptes de la varappe.

Le temps de déposer sacs et pique-nique le plus près possible, de faire demi-tour pour aller garer les voitures et revenir, nous débutons la balade à une heure fort avancée de la matinée. Ici, le relief ne s'inscrit pas tant en hauteur qu'en profondeur. Nous effectuons une très longue descente, et, bientôt, nous avons la surprise de voir les parois de part et d'autre de l'entaille géologique pratiquement couvertes de grimpeurs ! Nous nous trouvons à la Mecque de la varappe, et les accros de l'escalade viennent tester leurs capacités sur des surfaces très souvent en dévers, et même carrément à l'horizontale : on dirait des mouches !!! Max ne sait où porter son regard, c'est impressionnant ! (Un site destiné à ces adeptes précise : "nombre de spots impressionnant, niveau assez soutenu, 7b en moyenne, secteur d'initiation réduit, tous styles d'escalade, avec prédominance d'itinéraires déversants - ou carrément en toit - où la continuité et le physique sont requis. On peut y grimper en toutes saisons en changeant d'exposition mais il peut faire très chaud en été comme glacial en hiver. Il est possible d'y grimper par temps de pluie mais en évitant d'y aller après une longue période de pluie car cela provoque des résurgences dans la plupart des secteurs"). Au fond du canyon, l'eau s'écoule, transparente lorsqu'elle glisse, peu profonde, sur des galets blonds, jusqu'au plus bel émeraude dans les virages affouillés par le courant en bordure des flancs recouverts de buissons et d'arbres à l'ombre bienfaisante. C'est cette petite rivière qui a creusé ce superbe canyon, et l'on peut distinguer sur les hauteurs la marque de son travail, dans les grottes et les creux arrondis, les roches lissées et érodées aux veinules mises à nu. Il n'a pas l'importance ni le chatoyement des roches rouges et ocres du Grand Canyon du Colorado, mais ce n'est déjà pas mal, et beaucoup plus accessible. Ici, ce sont plutôt des dégradés de jaune et de gris, parfois masqués par des plantes ou tachés d'une lèpre de lichen noir qui donne son nom au canyon voisin.

Au-dessus de nos têtes planent les vautours. Il y en a de deux sortes, le vautour fauve, à l'envergure toujours aussi majestueuse, et le gypaète au plumage bicolore, plus ramassé, aux rémiges plus écartées. En espagnol, il se nomme le "quebrantahuesos" (casse-os) car il passe après tous les prédateurs, se contentant des os qu'il saisit entre ses serres pour les précipiter sur une aire adéquate afin de les casser et en manger la moelle et les petits débris. En Espagne comme en France, les vautours ont été impitoyablement pourchassés jusqu'à friser l'extinction autour des années 1960, date à laquelle il y a eu une prise de conscience. Cependant, chasse, collection, spoliation, venin sont encore des moyens d'extermination utilisés aujourd'hui, quoique dans une moindre mesure, car les mentalités sont longues à changer (animal capable de "solo Dios sabe que maldades" - seul Dieu sait quelles maléfices -), et d'autres facteurs plus insidieux sont venus mettre en péril ces superbes oiseaux, comme le développement industriel et social, avec les fils électriques, les parcs d'éoliennes ou le tourisme dans les parages qu'ils fréquentent, ainsi que la désaffection du monde rural et de l'élevage extensif, la modification des lieux de ponte (routes, pistes forestières) et leur perturbation (sports d'aventure, battues pour la chasse, curieux, naturalistes et scientifiques imprudents...).

Nous nous arrêtons pour pique-niquer sur une vaste plage de galets non loin d'un couple assis à l'écart, auquel nous ne prêtons pas très attention, sinon pour chasser la pensée gênante que nous les dérangeons peut-être à les envahir ainsi avec notre groupe bruyant de Français en goguette. Soudain, le bruit caractéristique des pales d'un hélicoptère nous alerte : la guardia civil recherche un blessé. Nous imaginons en notre for intérieur un grimpeur qui a dévissé et l'une de nous fait de grands gestes de salut au pilote. Celui-ci s'éloigne, puis revient tourner au-dessus de nous et l'on reproche à notre compagne d'avoir induit en erreur les policiers, qui s'éloignent de nouveau lorsque nous leur faisons signe que tout va bien. Mais ils reviennent à

la charge et finissent par se poser, nous assourdissant avec le hurlement du moteur. C'est alors que nous comprenons tout ! Le couple avait fait prévenir les secours car la femme était blessée à la jambe (une entorse, sans doute), et l'homme n'avait pas eu l'idée de se manifester au passage de l'hélicoptère qui les cherchait vainement : quel idiot ! Les policiers la transportent dans la cabine après avoir copieusement attrapé l'homme qui remonte à Rodellar à pied.

Tout excités, nous discutons ferme en terminant notre repas et nous séparons en deux groupes : l'un rejoindra tranquillement Rodellar puis ira directement à l'auberge d'Alquezar, où nous devons passer notre deuxième nuit, et l'autre, dont je suis, effectuera une grande boucle plus sportive. Nous prenons un sentier qui nous mène au sommet du canyon, où le haut plateau possède une végétation fort différente et une vue qui porte jusqu'aux Pyrénées enneigées d'un côté et les champs rouges de coquelicots de l'autre. Nous gagnons Otín, encore un village abandonné où, tout à notre découverte des lieux, nous nous éparpillons, et mettons un certain temps à nous regrouper : il ne s'agit pas de nous perdre !

Des bruits bizarres émanent de l'intérieur d'une ferme à demi écroulée. On dirait des grognements. Serait-ce des hommes préhistoriques ? Ils provoquent des cris de joie de la part d'Anna et de Jonathan, surexcités. Ils ont cru voir une tête barbue surmontée de cornes ! Après enquête, ils en ont trouvé la propriétaire : il s'agit de chèvres qui occupent tous les étages d'une ferme, depuis la cave, surmontée d'un plafond voûté en pierres de belle facture, en passant par les étages aux murs éventrés, et jusqu'au toit, où trois d'entre elles s'étaient paresseusement au soleil. Pendant ce temps, Max cherche avec Cédric des fossiles parmi les pierres calcaires du chemin. En en brisant une, il soulève celle qui lui a servi d'enclume et découvre un magnifique scorpion presque translucide et à moitié ensuqué, le pauvre, il s'est pris un sacré choc sur la tête. Max, qui pense à ses jumeaux, s'empresse de profiter de sa faiblesse pour le diriger vers l'intérieur d'une grande bouteille en plastique vide. Voilà qui réjouit les enfants. Anna et Cédric passent un bon moment à lui chercher de la nourriture, guettant les sauterelles, attrapant un pauvre grillon affolé, lui glissant un ver de terre, et se retrouvent en queue de groupe.

Nous faisons une pause autour d'un dolmen à moitié enfoui, évidé sous le vaste entablement. Je crois que c'est le premier que je vois de mes yeux. J'ai déjà contemplé des menhirs, un cromlech, mais jamais ces autels impressionnants, situés comme les autres mégalithes dans des lieux totalement désertiques, désolés et inaccessibles, témoins d'une époque de la préhistoire où les hommes du néolithique réussirent le tour de force incroyable de soulever ces pierres énormes en l'absence totale de moyens mécaniques. Nous redescendons par le canyon noir (à cause des lichens), traversons plusieurs fois la rivière à gué pour nous retrouver tout au bout, au pied de Rodellar, dont nous apercevons quelques maisons et l'église, sans savoir comment y remonter. Va-t-il falloir revenir sur nos pas pour reprendre l'accès de ce matin ? Non, grâce à Cédric, toujours prêt à ouvrir de nouvelles voies, nous découvrons un sentier invisible accroché à la falaise, bordé d'un muret de pierres sèches et parfois aménagé en escalier. C'est qu'il est tard, et il nous faut encore rouler jusqu'à Alquezar !

Il s'agit d'un magnifique village accroché au sommet d'un piton, qui domine également un canyon aux profondeurs vertigineuses. Les illuminations nocturnes le mettent merveilleusement en valeur : les pierres des maisons, de l'église et du château prennent des couleurs chaudes dans les ocres. Après le dîner, malgré l'heure tardive et l'obscurité, un groupe s'en va le visiter à pied. Moi, je suis trop fatiguée par cette journée de marche et monte me coucher avec Jean-Louis et les enfants (encore fort dynamiques). L'hébergement, malgré

l'appellation d'auberge, est nettement plus fruste qu'à San Úrbez : deux dortoirs avec des couchages juxtaposés sur deux étages de plancher avec une minuscule porte-fenêtre donnant sur un balcon à une extrémité. Élisabeth préfère affronter les ronflements de Philippe et choisit le plus petit dortoir où elle étale sûrement le matelas par terre, à son habitude, de façon à ne pas être saisie de crise de claustrophobie. Jean-Louis, quant à lui, craint l'asphyxie et demande que la porte-fenêtre reste grand ouverte. Max et Jean-Louis B. dorment carrément sur le balcon.

Le lendemain matin, après avoir admiré le spectacle du soleil levant sur le village, nous prenons un petit déjeuner espagnol, avec le thé dans des tasses minuscules et du pain insipide, et Sylvie et Philippe ont la mauvaise surprise de découvrir que leur voiture est en panne. Les hommes poussent, elle tousse un peu mais résiste. Il faut trouver des câbles. On la démarre et Pierre et Philippe l'amènent loin sur la route du retour, dans une pente. Pendant ce temps-là, nous attendons, et je finis par m'impatienter : c'est que je n'ai pas visité le village la veille au soir et que je ne vois pas l'utilité d'attendre devant l'auberge. En outre, les enfants s'excitent et je crains l'accident. Alquezar est envahi de Français, à tel point qu'il se produit un phénomène de rejet de la part de la population locale (très réduite) qui a refusé la veille au soir de servir un verre à notre groupe dans un bar sous un prétexte fallacieux et réitérera cette attitude francophobe le lendemain à l'heure du café. Nous cherchons l'épicerie et la boulangerie, peu visibles car ce sont des locaux sans devanture ni enseigne, comme c'est fréquent en Espagne. Une rue extérieure mène au belvédère avec une vue imprenable sur le canyon. Des poteaux électriques porteurs de trois fils jurent dans ce spectacle grandiose : Jeannot nous explique que le village, surélevé, doit puiser son eau à la rivière, et qu'il doit s'agir de l'alimentation de la pompe électrique.

Si les enfants ont accepté de venir, c'est surtout parce que nous leur avons promis de les initier aux joies du canyoning. Cela fait deux jours que Mikel porte inutilement sa combinaison dans son sac à dos et Pierre a décidé de les satisfaire. Nous empruntons un escalier qui n'en finit pas, complété en de multiples endroits par des câbles métalliques servant de main courante et des passerelles de bois. Enfin nous atteignons le fond du canyon. Ce que la plupart d'entre nous n'avait pas prévu, c'est qu'il ne serait pas possible de le longer à pied sec sur toute sa longueur ! Nous voilà bientôt tous en train de patauger dans l'eau fraîche, qui pieds nus, qui en sandales, et les autres carrément dans leurs chaussettes et chaussures de marche ! La randonnée se transforme en franche rigolade, et même quand nous pouvons aller sur la terre ferme, nous continuons à faire flic-floc, traînant les pieds dans l'eau peu profonde. Par endroit, le courant s'accroît dans les rétrécissements de la gorge et il creuse davantage le lit : chacun remonte son short comme il peut, et nous nous retrouvons avec de l'eau jusqu'à mi-cuisse ! Ouf, c'est passé ! A la fin, c'est carrément galère : il faudrait nager. Nous nous arrêtons là pour déjeuner tandis que Pierre emmène la jeune classe plonger des rochers et étrenner les combis. Rose se baigne en maillot, moi je la trouve trop froide et rebrousse chemin.

Pour finir, nous reprenons la route du retour, les Palois en avant-coureurs, et les Anglois derrière, groupés derrière la voiture récalcitrante de Sylvie. Finalement, elle rendra l'âme juste devant une station essence avant Sabiñánigo. Sylvie et Philippe rentreront avec Pierre, Rose, Élisabeth et Jean-Louis B., tandis que Jeannot et Christine rentreront avec Alain et Max. Nous nous contenterons de prendre une partie de leurs bagages puisque notre voiture, avec ses six occupants, affiche déjà complet. Nous choisissons de passer par le col du Somport et la vallée d'Aspe, où nous commençons à bien avoir nos repères, à force de nous y promener, et retrouvons la lumière douce et le ciel nuageux du Pays Basque.

Voici une dernière anecdote, traduite de l'espagnol.

Transhumance des Vallées de Serrablo et Nocito à la Tierra Llana (terre plate) (de M^a. Pilar Fuertes Casaús)

En l'an 1730 a eu lieu un procès entre les éleveurs des Vallées de Serrablo, Nocito et le Conseil Municipal de Albaruela del Tubo, motivé par le passage du bétail en direction de Tierra Llana par le chemin de transhumance existant.

Les éleveurs de la montagne disent pour leur défense que les passages sont francs et libres pour le troupeau royal, qui venait de Linás dans la Vallée de Broto et passait par les villages suivants : Linás, Otaí, Cortillas, Pardinás de Fenés et Petralba, Fablo, Villacampa, Aineto, Pardiña de Avellana, Aspes, montagne de la région de Avellana, Bentué de Nocito, Pillería de Nocito, San Juan de Fabana, région de Aguas, Ibiaca, Liesa, Belillas, Torres de Montes, Blecua, Salillas, Villa de Sesa, Usson et Albaruela de Tubo pour sortir sur les terres royales à Sariñena.

C'est ce que font valoir les éleveurs de la montagne en leur faveur, qui prétendent transiter par cette route depuis des temps immémoriaux. Juan de Asso, voisin de San Juste, a parcouru cette route pendant cinquante ans continuellement et il en a été de même pour Francisco Escartín de Cortillas durant trente six ans.

Le Conseil Municipal de Albaruela de Tubo et ses témoins arguent en leur faveur que le Troupeau Royal ne passait pas par ces communes et que les éleveurs de la Vallée de Bassa descendaient par Almuniente, Callen, Grañén, Gabarda, Pompíen, Poliñillo, Lalueza et Lastanosa, sans passer par Albaruela de Tubo.

En outre, ils ajoutent en leur faveur que leurs champs étaient à cette époque semés et qu'il n'y a pas trace de ce chemin pour les troupeaux, qu'ils faisaient partie du domaine du duché de Villahermosa et que les Villes de Sariñena, Castejón de Monegros et la Maison des Éleveurs de Zaragoza tenaient leurs droits du domaine royal.

Il semble que le conflit ait son origine dans les années antérieures à ce procès, durant la Guerre de Succession. Les éleveurs de la montagne ne se rendirent pas aux tribunaux pour retirer "l'enveloppe de seing et licence" qui les autorisait à passer librement et sans paiement de droits comme le troupeau royal. Ils décidèrent de payer aux Conseils Municipaux par où ils transitaient, comme au Moyen-Âge, des droits ancestraux de passage et "un real de bellón et six sueldos" pour chaque centaine de bêtes dans ce village, mais seulement en raison de la confusion régnante dans les endroits pris par Felipe V et d'autres par l'Archiduc Carlos, où les Conseils Municipaux exerçaient leur propre autorité et profitaient des circonstances pour s'enrichir au détriment des bergers associés de la montagne.

Séjour à Lescun - Vivre intensément (13 au 20 juillet 2002)

Lescun

Quel plaisir de retrouver Lescun ! Nous reconnaissons chaque virage et redécouvrons les crêtes au fond du cirque avant de rejoindre la chaleur amicale de nos compagnons déjà arrivés au gîte Géorgie dans le village. C'est toujours un peu galère de circuler dans ces ruelles étroites aux contours irréguliers, nous montons pour décharger les bagages et les provisions de quelques jours et repartons nous garer plus bas. J'ai amené mon ordinateur, comme cela, nous pourrions vider la mémoire de l'appareil photo numérique chaque soir et ne serons pas

limités par sa capacité. J'affiche en diaporama les photos de notre précédent voyage à Nocito pour ceux qui ne les ont pas vues, puis John nous montre quelques finesses du programme de retouche de photos Photoshop et Richard explique un peu le fonctionnement du programme d'animation Flash. Enfin, je retourne à mon texte sur la sphère armillaire que je veux terminer. Nous nous gelons : Jean-Louis, le spécialiste, allume un feu dans la cheminée et Max, prudent, branche également le chauffage central. Bientôt, nous récupérons quelques calories, dont la circulation s'accélère avec un petit verre de sangria dans laquelle nagent des fruits frais, pendant que le repas mijote dans la cuisine à l'américaine.

Le lendemain dimanche, nous formons deux groupes : avec une unanimité touchante, les enfants conviennent de rester au gîte tranquilles, à jouer et revoir dans le village les copains de la dernière fois, et nous, les adultes, partons au col d'Iseye après avoir fait nos recommandations d'usage et laissé les consignes pour le repas, le rangement, et la sécurité. Après Accous, nous prenons à droite jusqu'à une altitude de 400 mètres environ, au bout d'un chemin de terre et de cailloux.

Le col d'Iseye

Il ne fait pas très chaud pour un mois de juillet, et le ciel est nuageux, c'est la raison pour laquelle nous préférons ne pas aller trop haut pour ne pas nous retrouver en plein brouillard. Le sentier est raide dès le départ : il serpente d'abord au milieu de buissons de buis odorant, de noisetiers et genévriers, puis dans un bois de hêtres aux branches étagées. Nous longeons un canyon creusé par un petit torrent. J'observe la paroi opposée aux larges alvéoles rondes creusées dans la roche par l'action des galets au cours des siècles passés et les strates dénudées aux stries colorées, plissées par la poussée de la plaque africaine il y a des millions d'années, au moment de la formation de la chaîne des Pyrénées. Si j'étais géologue, je pourrais lire dans ce canyon l'histoire de la Terre... Nous grappillons des fraises des bois à peine mûres à cette altitude et surtout des myrtilles délicieusement douces et juteuses. Max et Richard en ont les mains noires à force d'en manger par dizaines en nous attendant !

Richard, lors de la classe verte à Peyranère avec ses élèves, a appris que des ours fréquentaient ce col et qu'on pouvait en déceler le passage aux traces de griffes sur les troncs d'arbres. Comme il a plu et que le sol est détrempe, nous croyons voir l'empreinte d'une patte de plantigrade sur notre sentier : il serait donc passé peu de temps auparavant ?! Nous regardons autour de nous et laissons passer Elisabeth devant, dans le doute, pour occuper un moment le fauve pendant que nous fuirons ! Nous ouvrons une barrière et débouchons sur les estives, vallée encaissée couverte de prairies fleuries et parcourue de ruisselets. Des moutons dorment encore dans un enclos près d'une bergerie sur notre droite. Quelques cochons fouinent alentour. Tandis que nous progressons vers le col, très haut entre les crêtes, je guette parmi les rochers épars, espérant découvrir des marmottes. A la place, je distingue, immobiles, trois paires d'oreilles. Affûtant mon regard, je découvre étonnée trois ânes blottis en une masse grise semblable à une roche informe. A l'écart, une tâche blanche attire l'attention de Jean-Louis B. : en voilà un quatrième, il est albinos ! Comme quoi, les ânes aussi sont racistes...

Un autre troupeau s'écoule de la deuxième bergerie située plus en altitude comme une lave blanche qui progresse le long d'une sente invisible, se resserrant en file indienne dans les passages étroits. Puis, après s'être égayé sur un méplat, il disparaît derrière la montagne. Des cris déchirants éclatent dans le vallon, accompagnés des hurlements du berger. Nous sommes le 14 juillet : s'agit-il du sacrifice d'un porc pour la fête nationale ? Il a une sacrée défense sonore : nous l'entendons protester encore longtemps, pendant que nous progressons en nous

retournant de temps à autre pour admirer le paysage. La vallée est moins isolée et plus riante que celle que nous avons découverte l'an passé après le chemin de la mâtüre vers le col d'Ayous, et nous apercevons dans le lointain le village et la plaine. Max photographie les fleurs les plus remarquables, et nous progressons dans des senteurs humides parfois embaumées d'effluves de serpolet écrasé sous nos semelles épaisses.

Richard nous avait "vendu" cette balade en nous disant qu'il s'agissait d'une petite Rhune, à peine 900 mètres de dénivelé. En fait, si nous y ajoutons le petit sommet après le col d'où nous pourrions admirer les vues plongeantes de part et d'autre sur les vallées d'Aspe et d'Ossau, cela fait bien 1 163 mètres de dénivelé, et je le sens dans les jambes (et Elisabeth à son souffle). Nous passons notre temps à enlever puis remettre nos sweatshirts et k-ways en fonction des bourrasques de vent irrégulières et des apparitions fugitives du soleil entre les nuages. Au sommet, je manque de tomber, bousculée par les rafales, et j'apprécie mes deux bâtons qui me stabilisent tandis que j'escalade l'éperon rocheux pour rejoindre le groupe de tête confortablement installé à l'abri du vent au milieu de buissons de rhododendrons sauvages. Nous partageons des figues sèches en surveillant la progression d'Elisabeth, encouragée et soutenue moralement par Jean-Louis B., puis les rejoignons au col pour une photo commémorative avant d'entreprendre la longue descente. A l'approche de la bergerie, de nouveaux cris de souffrance emplissent l'air et me dérangent profondément. Ce n'est pas possible que ce soit toujours le même cochon que ce matin, on dirait qu'on torture des animaux. Je pense tout d'un coup qu'il s'agit peut-être d'une ânesse qui peine à mettre bas. Comme c'est très isolé ici, peut-être que personne ne peut lui faire de césarienne pour la soulager ? Je souffre rien que d'y penser et tâche d'observer les alentours de la bergerie dont les moutons ont été éloignés, emmenés sur les hauteurs voisines, afin de détecter une agitation. Effectivement, en nous rapprochant, nous voyons des silhouettes se déplacer autour d'un cabanon. En fait, c'est bien un cochon qui hurle et se défend, et les gens équipés de longs bâtons le dirigent avec prudence tandis qu'il tâche de s'esquiver. Il semblerait que les animaux soient pris les uns après les autres pour leur faire je ne sais quoi, puis relâchés à l'extérieur de l'enclos. Jean-Louis B. suggère qu'il s'agit d'une opération de castrage des porcs. En tout cas, ils n'apprécient pas le traitement qu'on leur inflige à vif et sans anesthésie et protestent bruyamment. Près de notre voiture est garée une bétailière : il y a donc bien un spécialiste qui est venu aider le fermier à s'occuper des porcs.

Nous faisons halte à Accous pour nous renseigner une nouvelle fois sur la possibilité d'effectuer un baptême de parapente avec des moniteurs en binôme et prenons rendez-vous pour le lendemain matin de bonne heure : les enfants seront contents, ils attendent cela avec impatience et m'avaient déjà interrogée pour savoir comment cela se passerait.

El monasterio de San Juan de la Peña - Los Mallos de los Riglos

Malheureusement, à 7heures et demie du matin, il pluvine et le temps est très couvert. Je laisse un message sur le répondeur de l'association de parapente Abélio pour avertir que nous ne viendrons pas et nous décidons de passer le col du Somport pour aller chercher le soleil en Aragon de l'autre côté des Pyrénées. Richard a envie de voir "los Mallos de los Riglos".

Cela ne rate pas, peu après la frontière, le ciel s'éclaircit à l'horizon, et les nuages s'effilochent, chassés par un vent violent (et pas si chaud que ça). Nous n'avons pas de carte d'Espagne et descendons sur Jaca, où j'aperçois le panneau "San Juan de la Peña" qui me rappelle de bons souvenirs. L'an dernier, nous étions passés devant le monastère à moitié troglodyte du XI^{ème} siècle, mais il était trop tard pour le visiter. Il me semble qu'il est sur la route des Riglos, et je

propose de suivre cette direction. Je n'avais pas pensé aux virages : la route de montagne est très sinueuse, et Elisabeth et Richard ne se sentent pas bien.

Les visites étant à l'heure espagnole, nous décidons de retarder l'heure de notre pique-nique et empruntons un sentier au milieu d'un bois de pins qui fleure bon le soleil et la résine. Des cigales cachées dans les branches crissent vaillamment, nous donnant l'impression d'être sur les rives de la Méditerranée. Je propose à trois Français de se joindre à nous pour atteindre le nombre fatidique de 20, qui permet de bénéficier d'un tarif de groupe. Carolina, mignonne guide espagnole qui a étudié à l'école de tourisme d'Oloron, nous initie à l'histoire navarro-aragonaise, nous apprend à distinguer l'architecture mozarabe de l'art roman, et nous fait apprécier les quelques rares vestiges rescapés d'incendies et destructions successifs. Elle sait mettre en valeur le patrimoine de l'ancien monastère et nous communique son enthousiasme pour ces époques révolues de ferveur religieuse.

Nous partageons nos victuailles sur une aire de pique-nique située non loin du "nouveau" monastère du XVII^{ème} siècle, construit au sommet de la montagne pour plus de commodité (la falaise incurvée maintenait une humidité propice aux rhumatismes) à une époque où l'insécurité n'était plus le problème majeur. Cependant, les moines n'avaient pas prévu que toutes les richesses amassées grâce aux dotations des fidèles seraient confisquées au bénéfice de l'Etat espagnol. Privé de toutes ressources, le monastère s'est effondré et seule l'église est restaurée à l'heure actuelle. Une dizaine de moines y résident encore dans une dépendance, deux ou trois d'entre eux étant affectés à l'ancien monastère.

Richard est décidément mal en point et déçu de ce temps maussade. Il repart au gîte avec ses enfants tandis que nous nous dirigeons vers los Mallos de los Riglos. Nous ne regrettons pas : le site est petit mais superbe. Les roches aux couleurs chaudes s'élèvent vers le ciel, masses imposantes autour desquelles planent les gypaètes, vautours bicolores à la tête jaune et la queue largement étalée, et les choucards noirs et criards. Le petit village de los Riglos est blotti à leur pied, un peu délabré, plusieurs maisons étant consacrées à l'hébergement des marcheurs et grimpeurs. J'y aurais bien vu des balcons fleuris et des pots de fleurs au pied des façades blanches ou ocre, comme au Périgord. Dommage que les habitants n'en aient pas le goût. Avec un cadre de vie pareil, ils auraient dû mettre leur village à l'unisson. Je pense que, là encore, la population vieillit et l'attrait de la ville (et du travail) vide les maisons. La rivière en contrebas dévale avec énergie, offrant des rapides attrayants pour les adeptes du rafting. Il n'y a pas grand monde, et nous nous garons sans problème sur le petit parking de terre à l'entrée du village.

Le vent s'est atténué et, en cette fin d'après-midi, le soleil commence réellement à percer. Nous avons presque chaud et laissons pulls et coupe-vent dans les voitures. Des Français rentrent de balade : ils ont marché toute la journée autour de la montagne rouge, une chouette balade avec une bonne montée et une vue panoramique au sommet. Cela nous donne envie de revenir une autre fois, plus tôt, pour en faire autant. Etant donné l'heure, nous nous contentons de gagner le pied des falaises, un groupe remonte un peu vers l'amont, puis redescend pour tenter une escalade, assuré par la corde de Max. J'explore une des anfractuosités à la base, puis contourne la montagne pour observer les vautours gypaètes qui planent, assise à l'ombre d'un romarin. A la jumelle, je suis leurs évolutions et garde l'appareil photo branché, dans l'éventualité où l'un d'entre eux me survolerait suffisamment bas pour que je puisse le prendre en photo : ce n'est pas gagné. Avec le vent qu'il y a, et la forme du relief, les ascendances sont fortes et régulières, et ils volent à une grande hauteur, parcourant de grandes distances sans un battement d'aile.

Le mage

Le temps ne s'améliore pas : Lescun est en plein dans les nuages. Richard, Max et Eric partent faire les courses à Oloron tandis que nous nous reposons de notre excursion aragonaise. Les enfants font la grasse matinée et les adultes lisent, jouent au Master Mind ou font la cuisine. Quant à moi, je suis à mon ordinateur et j'écris. Dans l'après-midi, nous partons en petit comité visiter l'hôpital des pèlerins de Saint Jacques de Compostelle, nouvellement restauré, à Borce. Il s'agit d'une ancienne petite chapelle à laquelle est accolé un bâtiment servant encore de gîte pour les pèlerins actuels. L'intérieur, très dépouillé, comporte des panneaux explicatifs suspendus aux murs que l'on peut déchiffrer en écoutant des chants grégoriens.

L'enregistrement commence par le son d'une cloche auquel se superposent progressivement les chants, comme si les pèlerins étaient en train d'arriver de très loin. On s'y croirait, et d'ailleurs, nous pensons un moment qu'un office se déroule dans les environs. Puis les chants prennent du volume et nous réalisons qu'ils émanent de hauts-parleurs invisibles. Ils sont très prenants et je resterais bien indéfiniment ici, saisie par la magie de l'ambiance de ferveur recréée pour nous. Le sol, pavé de galets de rivière harmonieusement disposés, s'ouvre à un endroit sur une fosse vitrée qui contient les vestiges du moule qui a permis de fabriquer la cloche de bronze.

Ensuite, comme Jeannot et Christine ne le connaissent pas, nous nous promenons de nouveau sur le chemin de la mâtère, toujours aussi spectaculaire, en amont du village en direction du col du Somport. Max et Eric traînent derrière, repérant à l'aide de leur "bréviaire" les voies d'escalade dont les noms gravés dans la roche sont évocateurs comme par exemple "Astérix et péryl". Jean-Louis B. progresse lentement, vérifiant de temps en temps en y passant la main la présence rassurante de la muraille de roche grise à sa gauche pour ne pas se laisser entraîner dans le vide vertigineux qui plonge vers le torrent qui gronde très loin en contrebas. Nous sommes au-dessous du plafond nuageux qui enfouit Lescun dans son opacité cotonneuse et le ciel se déchire par moment pour laisser passer quelques rayons de soleil. Richard répète, comme une antienne : "Demain, s'il fait beau, nous irons tous au pic d'Anie !".

Pendant que nous effectuons ces deux petites excursions, Jean-Louis fait un footing avec les trois ados, John, Mikel et Cédric. Ils se perdent un peu et courent au total deux heures (un peu plus pour J-L, un peu moins pour les jeunes) et accourent à notre rencontre pour nous dire qu'ils ont fait 20 kilomètres ! Nous sommes incrédules, d'autant qu'ils sont tous douchés et paraissent frais comme des gardons. Nous songeons à une supercherie, ou, au moins, à une large surévaluation de l'exploit (car il ne s'agit pas d'un parcours sur du plat, mais tout en montées et descentes et J-L n'a jamais parcouru pareille distance puisqu'il s'était inscrit au demi-marathon de Béhobie-Saint Sébastien et n'avait pu le faire à cause d'une déchirure musculaire). Max et Eric prennent la carte et tâchent de retrouver leur itinéraire pour l'évaluer : étude faite, il semblerait que ce ne soit "qu'une douzaine" de kilomètres (ce qui n'est déjà pas si mal). En tout cas, John aura dépassé ses capacités car il a trop mal aux genoux le lendemain pour participer à la balade et restera seul à garder le gîte.

Pendant les courses du matin, Richard a eu l'idée d'une animation pour la veillée. Sitôt le dîner avalé, nous poussons tous les meubles pour ménager un vaste espace, scène au centre de laquelle Richard, "le mage", se place, avec son assistant Eric, derrière une table basse. Ce dernier nous a préalablement distribué des petits rectangles de papier sur lesquels nous avons dû inscrire "en majuscules et très distinctement" des noms de pays pendant que le mage se concentrait hors de la pièce. Nous les avons soigneusement pliés, il les a récupérés et maintenant, le mage doit, par télépathie, deviner leur contenu.

L'ambiance est électrique et la mise en scène parfaite. Petits et grands, dubitatifs, examinent suspicieusement tous les faits et gestes des deux protagonistes, tâchant de détecter la supercherie. Les questions fusent et les deux animateurs réfutent une à une les hypothèses émises : "C'est la lumière derrière ! On voit le texte par transparence ! Ce sont les gestes d'Eric, il y a un code entre eux quand il tend les papiers pliés vers Richard avec insistance, et qu'il avance le pied ! Du morse peut-être ? Montrez les papiers qui sont sur la table, ce ne sont pas les mêmes ! ..."

Rien n'y fait, personne ne trouve, même Jean-Louis qui s'est avancé tout près d'eux à l'angle de la cheminée pour mieux les surveiller. Chacun écoute, médusé, les réponses (presque) toutes justes du mage qui fait un cinéma pas possible pour montrer les difficultés à se concentrer : il joint les mains en une invocation muette aux esprits, saisit sa tête entre les mains et la secoue d'un air torturé, se penche en avant en se balançant puis tend les bras vers le ciel, soudain inspiré, tandis qu'il dévoile les réponses progressivement, pour faire durer le plaisir et laisser planer le doute sur la solution finale : "Je vois un pays situé très loin, sur le continent sud-américain, immense, très chaud, on y danse la samba, c'est... LE BRESIL !" Il se tourne vers l'assistance et demande : "Quelqu'un a-t-il bien marqué le Brésil sur sa petite feuille de papier ? Qui est-ce ? Qu'il lève la main !" Et, l'un après l'autre, nous confirmons la justesse de ses réponses - sauf Jean-Louis qui a écrit Zimbabwe avec une mauvaise orthographe et une calligraphie tellement tourmentée que le mage s'est trompé -.

Comme personne n'a trouvé le "truc", nous recommençons avec des noms d'animaux cette fois, mais rien n'y fait, leur spectacle est très bien préparé et nous devons nous coucher, l'esprit empli de doute. Les enfants discutent ferme entre eux, échangeant leurs hypothèses, et les adultes en font autant. Chacun se tourne vers Richard, imperturbable et goguenard, puis, en désespoir de cause vers Eric, jugé le maillon faible, mais ils nous laissent "mariner" et nous promettent de nous donner la solution le lendemain. Il faut donc dormir, et nous retrouvons nos lits. Sammy monte au dernier étage, suivi de près par sa soeur Anna, et se précipite vers son père : "Papa, je n'ai pas trouvé, mais je fais semblant de savoir !" Anna essaie de faire du charme à son père pour être la seule à détenir la solution. Enfin, tout le monde finit par se coucher et se calmer...

Le pic d'Anie

Richard veut retourner au pic d'Anie depuis des mois, puisque nous avons manqué de chance et n'avons eu aucune vue depuis le sommet la dernière fois que nous en avons fait l'ascension. Ce matin, on aperçoit par intermittence les montagnes du cirque de Lescun qui font face au village et quelques trouées de ciel bleu. Branle-bas de combat ! Nous réveillons les enfants, préparons pique-nique et petit déjeuner, sautons dans les voitures et nous rendons au centre de vacances L'Abérouat, point de départ de la balade. Le pic d'Anie est le point culminant du Pays basque, que les Béarnais revendiquent, laissant l'Auñamendi aux Basques. Bref, c'est une haute montagne, et en plus, il faut faire une longue marche d'approche par un très joli sentier boueux à souhait à travers la forêt. Elisabeth a du mal ce matin, et nous l'attendons un long moment pour la soutenir et la distraire : en couple ou en famille, chacun s'écoute davantage et l'ambiance en pâtit parfois. Par contre, quand on bavarde, on prend moins de peine et le rythme s'accélère sans y prendre garde car on sent moins la fatigue. C'est la magie du groupe...

Les enfants n'ont pas de problème et Richard les mène, loin devant. Ils sont déjà à la bergerie à nous attendre en regardant les vautours perchés sur une colline toute proche. Nous traversons la terre piétinée et malodorante du lieu de rassemblement des moutons, cerclé de

barbelés, et évitons les orties dans le pré voisin en passant entre les vaches. Un jeune berger à lunettes chaussé de hautes bottes de caoutchouc avance à grand pas pour mener les moutons aux alpages supérieurs, aidé de son chien. Nous le suivons et comprenons bientôt pourquoi les vautours sont posés en si grand nombre : un mouton est mort et sa dépouille gît dans un creux du terrain. Nous nous éloignons un peu et nous retournons pour les observer. Ils prennent l'un après l'autre leur envol, planent un moment en larges courbes silencieuses et s'abattent sur la charogne.

C'est alors que nous voyons un spectacle comme nous n'en avons encore jamais vu. C'est la curée. Les vautours poussent des cris et se donnent des coups de becs en se disputant la place près de leur repas. L'un attaque par le ventre et les parties tendres, l'autre par les yeux afin d'extraire le cerveau. Bientôt, il n'y en a plus qu'un qui mange, ce doit être le "chef", il s'est battu en agitant largement ses ailes afin d'affirmer sa suprématie. Les jeunes, quant à eux, ne se sont même pas encore déplacés et patientent sur les hauteurs voisines que les anciens soient rassasiés. Un promeneur accompagné d'un chien les dérange et les vautours s'envolent. Nous nous installons un peu en amont, toujours en vue des vautours, pour continuer à les observer tout en déjeunant nous aussi. Le chien, attiré par l'odeur, goûte également au mouton et se met à tirer sur les tripes, déplaçant la bête. Mis à part quelques jeunes, les vautours ont disparu. Lorsque le chien s'en va, un moment s'écoule avant qu'ils ne reviennent, surgis de nulle part.

Nous les laissons à leur curée et continuons notre progression vers le sommet encore invisible en laissant les filles (Ana, Manon et Nora) qui descendront tranquillement en nous attendant. Le sentier devient plus escarpé, la montagne est couverte de fleurettes, même au milieu du chaos de roches grises au pied de l'Anie, dans chaque anfractuosité, dans les graviers, et même accrochées à la rocaïlle. Le temps n'est pas trop désagréable, suffisamment frais pour ne pas rendre la progression trop pénible, avec une vue dégagée et des nuages mobiles qui dégagent par instants de larges pans de paysage. Le vent souffle de plus en plus au fur et à mesure que nous montons, mais nous avons moins froid en haut que la dernière fois. Nous réussissons à voir le fond de la vallée, avec Lescun, les montagnes environnantes (par fragments intermittents) et une mer de nuages au-dessous de nous comme si nous étions en avion : c'est magnifique et magique, beauté fugace que nous guettons pour la perdre aussitôt.

Nous restons un long moment, envoûtés, puis Richard sort le ballon de Sammy (qui a emporté également d'autres trésors, comme le frisbee et la play station, poids qui l'encombrent rapidement et dont son père devra se charger), et des passes sont échangées au risque d'envoyer le ballon dans le précipice qui nous cerne de toute part : Sammy est très inquiet. Enfin, nous entamons la longue descente. Une petite marmotte dresse son museau derrière des rochers. Christine a mal au genou et, lors d'un moment d'inattention dû à la fatigue, elle trébuche et dévisse, roulant sur plusieurs mètres en se cognant aux rochers. Heureusement, il y a plus de peur que de mal : elle s'en sort avec quelques contusions et un gros hématome au ventre. Jeannot, affolé, est remonté en un éclair et respire avec difficulté. Christine, au lieu de vérifier qu'elle n'a rien de cassé, le rassure d'une voix tranquille. Après une pause, nous reprenons la descente et Richard accélère avec les enfants, pressé de retrouver les trois filles. Cédric, avec l'énergie de ses 14 ans, termine le trajet en courant et arrive 20 minutes avant Richard à la voiture, très fier de son exploit. Quant à Eric, il préférera parcourir en courant les six kilomètres de route qui séparent l'Abérouat de Lescun, "afin de détendre ses muscles", et il arrivera avant nous au gîte ! L'arrière-garde ne l'atteindra par contre cahin-caha que vers neuf heures du soir : quelle journée !

Les crêtes d'Ourtasse

Le démarrage est lent ce matin, nous sommes tous en pleine récupération de notre ascension du Pic d'Anie. A la demande générale, j'appelle à tout hasard l'association Abélio pour savoir s'ils pourraient nous "caser" dans la journée, bien que j'aie bien conscience de les prévenir tard (il est déjà 9h30, et certains n'ont pas encore pris leur petit déjeuner). Je leur rappelle que notre séance d'initiation du début de semaine a été annulée pour cause de mauvais temps. Après réflexion, on me répond que nous pourrions être pris en charge à partir de 13 h. Impeccable !

Pendant que les autres émergent tranquillement, nous décidons de partir en petit groupe à pied depuis le gîte vers les Crêtes d'Ourtasse, que nous connaissons déjà, mais que nous ne dédaignons pas de revisiter car on y jouit d'une vue imprenable sur le cirque et la vallée. Pour changer, nous partons en sens inverse (nous aimons bien faire des boucles plutôt que des allers-retours). Il fait vite chaud. Nous admirons la vue sur les montagnes qui se découvrent enfin et nous nous séparons. Jean-Louis se met sur une roche plate à la lisière du bois pour lire, Richard préfère s'allonger au milieu des hautes herbes, Max part aux champignons de même que Jean-Louis B., quant à moi, munie de mon appareil photo, je guette les vues insolites tandis qu'Eric fait des gros plans sur les petites bêtes et les fleurs. Finalement, Richard fait de même, et nous ramenons une moisson de photos superbes.

Le parapente

Il ne faut pas trop s'attarder : pour faire déjeuner 19 personnes en peu de temps, il faut de l'organisation, car nous voulons être ponctuels à notre rendez-vous à Accous. Depuis le temps que je rêvais de voler à côté des vautours, il ne s'agit pas de rater le coche. Les enfants sont impatients aussi. Nous avons de la chance, la vue est dégagée, l'air calme, les conditions sont réunies pour une découverte agréable et sans risque d'un sport qui n'en est pas totalement dépourvu (bien que le parapente soit plus sûr, à ce qu'on dit, que le delta plane).

Il y a déjà du monde sur la piste d'atterrissage (un simple pré). Des voitures sont garées en bordure de la clôture, un petit stand tenu par une Anglaise distribue sandwiches, boissons et glaces, qui sont consommés à deux tables de bois ombragées par des parasols. Des balançoires et deux cages de foot permettent aux enfants de patienter dans un pré voisin en toute sécurité. Des parapentes conduits en solitaires atterrissent, des gens s'agitent autour, supporters, compagnons de vol ou moniteurs. Nous patientons un moment, ne sachant à qui nous adresser. Enfin, un homme s'avance vers nous. Le problème, c'est que nous sommes une dizaine, et que nous nous ajoutons au programme de l'après-midi.

En outre, les plus jeunes, très légers, ne doivent passer en principe que le matin de très bonne heure ou, à la rigueur, et si les conditions météorologiques le permettent, après 5 h du soir. Nous volons avec des parapentes bi-places, ce qui signifie qu'ils ont une taille supérieure aux monoplaces, donc plus de portance, et qu'il faut atteindre un poids suffisant pour descendre. Avec les poids-plume, il est nécessaire de voler avec une quasi-absence de vent, sinon ils resteront en l'air indéfiniment. L'autre raison, c'est qu'il n'est pas question de courir un seul risque avec des tout jeunes, ni de les effrayer, ce n'est pas le but, donc un air très calme est recommandé. Nous comprenons, mais cela signifie qu'ils vont devoir beaucoup attendre, avec la possibilité de ne passer que le lendemain matin si le vent tourne. Dur-dur ! Ils comprennent et acceptent : ils sont prêts à toutes les patiences pour s'initier à ce sport de rêve.

Richard veut être le premier, Cédric monte avec lui dans la voiture du chauffeur qui les conduit avec les moniteurs et le matériel au sommet de la colline, invisible d'ici, à une demi-

heure environ de route. Jean-Louis et moi nous précipitons dans notre voiture avec deux appareils photos, le numérique de Richard et Max et le mien, et les suivons. La route est étroite, le chauffeur, habitué, va très vite et nous avons du mal à les suivre. En outre, nous faisons halte dans la côte pour prendre un parapentiste qui fait du stop et souhaite être emmené au même point d'envol. Il nous explique qu'ils ne vont pas sauter immédiatement, le parapente doit être préalablement mis en place, nous aurons le temps de les voir partir. La route se transforme en piste, creusée de rigoles transversales pour éviter le ravinement par les eaux pluviales, bonjour les suspensions !

Nous aboutissons dans un champ qu'occupaient visiblement des vaches récemment. C'est un sommet arrondi et débonnaire, pas de falaise ni de pente vertigineuse. Richard et Cédric finissent d'ajuster leur harnais qui leur servira de siège, le moniteur étale consciencieusement la toile et vérifie l'ordonnancement des câbles qui ne doivent pas être emmêlés, fixe le parapente à son harnais qu'il attache à celui de Cédric. Quelques consignes simples : il faut courir jusqu'au bout, jusqu'à ce que les pieds pédalent dans le vide, tenir le harnais au niveau des clavicules un moment, pour ne pas avoir la poitrine comprimée au moment du départ et pour pouvoir exercer une traction au parapente afin qu'il s'élève, et se pencher légèrement en avant. Tu n'as pas peur ? Bon, c'est parti !

En un rien de temps, Richard s'en va et Cédric le rejoint un instant plus tard dans les airs. Les deux parapentes s'éloignent de nous à toute vitesse pendant que nous entendons Richard pousser un Hourrah! de plaisir et Cédric un You-Ouh!. Cela n'a vraiment pas l'air très sorcier ni très impressionnant. Ils évoluent vers l'avant, tournent et virent et, au moment de l'atterrissage, disparaissent de notre vue, cachés par une colline basse. Nous attendons que les moniteurs nous rejoignent avec Mikel et John qui prendront notre suite. Dans l'intervalle, d'autres parapentistes démarrent, en solitaires. Le parapente est fait de plusieurs toiles cousues ensemble de façon assez technique, et qui sont très fines (une sorte de nylon recouvert sur la partie supérieure d'un enduit imperméabilisant). Les câbles sont de deux diamètres différents mais paraissent individuellement très fragiles, même si l'ensemble peut supporter un poids de 200 kg, je crois (peut-être davantage pour un bi-place).

Ce qui est le plus étonnant, c'est qu'au départ, **on ne tombe pas**, comme on pourrait s'y attendre, mais **on s'élève** : c'est vraiment très différent de la sensation que l'on doit éprouver en parachute (que Richard et Eric ont pratiqué au service militaire). Je dirais même, sans exagérer, que cet envol donne une impression de liberté extraordinaire, d'autant que seuls deux à trois pas suffisent pour élever toute cette toile à la verticale au-dessus de nos têtes, et qu'il faut simplement un peu de force, de poids (et de technique) pour ne pas se laisser entraîner pendant ce court laps de temps intermédiaire en arrière (tant que le parapente n'est pas encore bien positionné et qu'il s'est légèrement élevé au-dessus du sol où il gisait, aplati). Cet instant crucial, j'en prends conscience en voyant des parapentistes moins expérimentés démarrer, dépend énormément pour sa réussite des conditions atmosphériques : une rafale de vent dans un sens ou dans un autre, et c'est le risque de se voir rabattu ou emporté de façon incorrecte. Pour la plupart d'entre nous, pas de problème, le temps est calme et nous nous sommes envolé sans encombre. Par contre, Eric a vu quelqu'un avant lui qui a couru quelques mètres sans pouvoir s'envoler et a dû rabattre sa voile et remonter la pente. Eric a dû également attendre un moment que le vent se calme.

Ensuite, une fois dans les airs et que nous sentons un vent fort sur notre visage, le moniteur nous dit de nous asseoir sur le siège, bien au fond (il fait partie intégrante du harnais qui nous soutient et constitue une sorte de sac à dos volumineux mais très léger) : il est d'un confort

extrême, et enveloppe presque tout le corps (sauf les jambes et les bras) d'une coque douce et ferme à la fois. J'ai la chance de m'envoler juste au moment où un couple de vautours percnoptères plane au-dessus de la colline. Le moniteur m'explique comment les différencier des vautours fauves, plus solitaires ou qui volent en troupe. Nous retournons vers la colline pour mieux les voir. Le parapente obéit aux injonctions des manettes avec une grande finesse. Cela semble très facile et je demande à essayer.

Lorsque nous sommes suffisamment éloignés du relief et que nous planons au-dessus de la vallée, il me laisse les commandes. Pour s'arrêter, il faut tirer ensemble les deux manettes vers le bas : la voile s'incurve, prend moins d'air, nous perdons un peu d'altitude et n'avancions plus (pour nous en apercevoir, il faut prendre des repères en bas, sur le sol), et l'air ne fouette plus la peau du visage. Pour tourner vers la droite, je tire vers le bas la manette de droite et relève celle de gauche, en douceur ; vers la gauche, c'est la manoeuvre inverse : ce sont des mouvements simples et naturels. Les moniteurs expliquent aux hommes un détail supplémentaire : pour éviter de perdre de l'altitude en virant, plutôt que de trop tirer sur les manettes, il est préférable d'aider le mouvement en se penchant, comme sur une moto, afin de continuer à profiter des mouvements ascendants et ne pas trop incurver la toile. Les enfants ne s'embarrassent pas de tant de détails, ce qu'ils veulent, c'est de la vitesse et du mouvement : Jonathan demande au moniteur de le faire descendre en spirale, préférant "faire des 360" que de voler longtemps.

Max passe en milieu d'après-midi. Le vent s'est levé, et le moniteur, qui doit suspendre nos vols le temps de s'occuper de jeunes qui effectuent un stage, s'en va au-dessus de la forêt qui recouvre la montagne voisine afin de vérifier les conditions atmosphériques. Mal lui en prend : le pauvre Max en a l'estomac tout barbouillé et profitera moins de son séjour dans les airs que nous. Je pense que le passage entre les deux montagnes et la présence des arbres créent des perturbations, mouvements de l'air courts ascendants ou descendants qui malmènent les intérieurs. Pourtant c'est là que planent très longtemps tout un groupe de parapentistes qui évoluent sous le contrôle du moniteur au sol qui communique avec eux par radio. L'un des stagiaires n'arrive pas à maîtriser son parapente, se rapproche trop de la montagne et se scratche entre les arbres : il s'en sortira avec des égratignures et un corps maculé de boue ! D'autres ne parviennent pas à sortir de cet espace et, au lieu d'atterrir sur notre champ, se posent à "l'hôpital", champ en bordure de route, et doivent être récupérés en voiture par le moniteur ! En fin d'après-midi, nous en voyons évoluer un autre encore, super-équipé, avec un fourreau pour garder les jambes à l'horizontale et une barre de manoeuvre au lieu des manettes habituelles. Il se dirige vers notre champ mais descend trop vite, manoeuvre mal et atterrit en catastrophe et fort brutalement à quelques centaines de mètres de nous. Nous craignons qu'il ne soit sur la route, mais non, il se trouve tout prêt de la clôture barbelée dans un champ voisin. Quel manche !

En ce qui concerne l'atterrissage, je demande au moniteur qu'il se fasse en douceur. Ma seule appréhension dans cette histoire est de me refaire une entorse. Richard demande la même chose à son accompagnateur. Résultat, il atterrira carrément assis, tandis que moi, je me pose comme une fleur, sans une secousse, sur mes deux pieds. Il suffisait de demander ! Anna et Sammy lèvent leurs jambes à l'horizontale pour laisser leur accompagnateur faire tout le travail, et Jonathan s'étale de tout son long, entraîné par son élan...

C'est l'heure du stage. Les moniteurs doivent s'absenter. Ils reviendront pour s'occuper de la jeune classe. Nous sommes désolés de devoir tant attendre (ils ne nous avaient pas expliqué ces contraintes dès le départ) et il reste encore un adulte à passer. C'est Eric, qui va faire

finalement l'objet de l'envie générale car il volera avec un membre du club non moniteur qui lui fait faire un grand tour de la vallée pendant près d'une demi-heure (nous, c'était 1/4 h-20 mn) tandis qu'il mitraille avec son appareil photo et ne demande même pas à conduire.

Finalement, les enfants arrivent tous à passer sur le tard, même Sammy, ultra-léger, par autorisation spéciale (il n'y a vraiment plus de vent). On entend hurler de joie les filles depuis le sol tant elles sont surexcitées : Anna et Manon nous hèle du plus loin qu'elles nous voient pour que nous admirions leurs évolutions. Chacun raconte ses impressions à l'arrivée. Tous (à part Max) sont enthousiastes et prêts à recommencer. A la question "Avec ou sans moniteur ?", les avis sont cependant partagés, les jeunes (et moi-même) avons envie d'un véritable apprentissage pour arriver à l'autonomie tandis que Richard et Jean-Louis affichent clairement leur désir de la sécurité du vol accompagné.

Séjour en vallée d'Aure - Pic du Néouvielle (15 au 18 août 2002)

Camping

Il est prévu de longue date de faire l'ascension du Pic du Néouvielle et de nous promener autour des lacs, fort nombreux dans ce secteur. Bien qu'il s'agisse d'un "3000", le groupe doit atteindre ou dépasser les 20 personnes, ce qui pose des problèmes d'organisation car il faudra dormir à proximité et trouver un week-end d'août où les prévisions météorologiques seront optimistes. Nous choisissons donc le week-end prolongé du 15 août 2002, et le camping du Rioumajou situé à proximité de Saint Lary pour l'hébergement. Pour moi, ce sera une première : je n'ai jamais campé et j'ignore si cela va me plaire.

Nous partons avec le beau temps et installons dès la fin de la matinée les tentes sur deux emplacements voisins. Il s'agit d'un camping 4 étoiles, ce qui signifie que les occupants ne sont pas trop les uns sur les autres, qu'il y a des installations sanitaires en quantité suffisante, du personnel pour l'entretien des locaux, piscine, tennis, sauna et jacuzzi, snack et boutique, sur 5 hectares boisés en bordure d'un torrent. Jean-Louis, qui n'était pas très chaud pour dormir sous la tente, aurait préféré occuper un mobile-home ou un bungalow, mais ils sont tous réservés pour cette période. Jeannot et Christine ont choisi de dormir à l'hôtel d'Aragouet, après Saint Lary, tandis que Mikel partagera sa tente avec Cédric.

Le lac de Badet

Le montage des tentes s'est fait dans la bonne humeur, en échangeant maillet ou sardines contre des conseils avisés. Tous les enfants sont autour de Jean-Jacques (et surtout de sa fille Nora), tandis que les autres adultes s'occupent dans une ambiance plus tranquille. Finalement, ce n'est pas si sorcier que ça, et nous nous retrouvons bientôt en maillot de bain pour inaugurer la piscine. Jean-Jacques (qui déteste les baignades) brandit une bonne bouteille de Jurançon doux et Michèle extirpe de la voiture baguettes de pain frais et pâté de campagne. Accompagnés de beignets de crevettes en forme de chips et d'un autre petit vin, rouge celui-là, amené par Serge, nous en ferons notre repas avant de partir en reconnaissance au lac de Badet, au-dessus de Piau-Engaly.

Pendant ce temps, les enfants restent sur place et explorent systématiquement toutes les activités qui y sont proposées : ping-pong, billard, volley, piscine... et bain dans le torrent pour les plus téméraires (et les moins frileux). Cédric et Even s'en donnent à cœur joie, se plongeant dans les eaux bouillonnantes qui les entraînent en aval dans des eaux moins profondes qui les freinent naturellement. La gens féminine et la jeune classe ne semblent pas sensibles à ces exploits typiquement masculins et s'occupent ailleurs.

Nous sommes un peu déçus : à peine enfilées nos chaussures de marche, la pluie s'est mise à tomber, et nous en sommes réduits à nous diriger vers l'unique bar ouvert de la station en attendant qu'elle cesse. Nous faisons croire au tenancier que nous revenons d'une longue marche, pour ne pas perdre la face. Puis nous nous enquérons d'un guide pour le pic du Néouvielle à l'office du tourisme. Richard en a déjà fait l'ascension, mais c'était il y a quelques années, et en suivant son oncle. Il se souvient qu'il y avait un passage délicat à travers un névé et préfère ne pas courir de risque, particulièrement à cause des enfants. Finalement, contrairement à ce qu'il craignait, il n'y aura pas besoin de crampons, c'est déjà çà. Par contre, il est indispensable de partir de très bonne heure : rendez-vous à 7 heures du matin dans le centre de Saint-Lary, et il faudra avoir déjà pris le petit déjeuner. Nous faisons une petite marche au-dessus de Piau, puis nous nous partageons en plusieurs groupes : Max et Serge, auxquels nous laissons une voiture, partent au lac de Badet à une vitesse défiant toute concurrence, Michèle, Jean-Louis B. et moi faisons les courses pour le lendemain, Richard et Jean-Jacques achètent des chaussures de marche et Jean-Louis un bâton.

Saint-Lary et la vallée d'Aure

Le soir, nous retournons à Saint-Lary avec les enfants pour dîner, mais le village, très touristique, est bondé et il est difficile de faire manger ensemble une vingtaine de personnes à la fois : nous devons patienter un temps infini sur la terrasse de la pizzeria en nous gelant un peu dans l'air frais du soir. Serge s'inquiète tout d'un coup : il ne trouve plus son portefeuille. Il perd une bonne partie de la soirée à le chercher partout où il est passé, avec l'aide de Richard qui le ramène au camping, puis il entreprend des démarches par téléphone pour déclarer sa perte (et celle de sa carte bleue). Quelle contrariété ! De retour à son domicile, il trouvera sur son relevé bancaire des sommes débitées d'une valeur légèrement inférieure à 15 € et croira d'abord que des opérations ont été effectuées par le voleur, et puis finalement il s'avèrera qu'il s'agissait uniquement des frais d'opposition.

Nous sommes étonnés de la beauté des maisons anciennes à encorbellement de Saint-Lary, à l'apparence très cossue, aux murs recouverts de galets soigneusement disposés, avec des arcades ourlées de plaques de schiste martelé et des fenêtres à meneaux, des toits d'ardoises, des poutres apparentes sur les façades. C'est un village situé dans la vallée stratégique d'Aure qui communique par trois vallées avec l'Espagne : les vallées de Rioumajou, du Moudang et le vallon de Saux (qui se termine par le grand tunnel d'Aragnouet-Bielsa). Témoignant de l'ancienneté de la présence humaine en ces lieux, les grottes préhistoriques de Gargas, à Aventignan (à 40 kms de Saint-Lary en aval) conservent des peintures de mains mystérieuses cernées de couleurs (dites « mains négatives ») datant de 25 000 à 30 000 ans. A Cadéac-les-Bains se trouvent des tumulus de l'âge de fer. A Peyre-Blanche, au-dessus du village de Gouaux, il y a un site remarquable de pierres dressées. A Grézian, on peut voir une croix celte dans le cimetière. Décrit par César, le chemin de la Ténarèze reliait déjà depuis la nuit des temps l'Aquitaine à la plaine de l'Ebre, via les cols du Rieumajou. Les trois hospices d'Aragnouet, du Rieumajou et d'Agos témoignent du passage des pèlerins vers Saint-Jacques de Compostelle. A partir de Tramezaygues, ces derniers passaient en Espagne, soit par le Rieumajou, soit par la vallée de Saux et le port de Bielsa.

L'économie de la vallée est fondée depuis des temps immémoriaux sur l'élevage de bovins et d'ovins. Liée aux vallées espagnoles, l'utilisation des estives (pâturages) était réglementée par des traités de commerce et de bon voisinage. Dans la montagne, les forêts fournissent le bois (Gouaux, Aspin-Aure), les carrières de marbre (Ilhet, Beyrède, Sarrancolin), les torrents l'eau et l'énergie (Guchen), les pâturages (Véziaux) l'herbe grasse pour les troupeaux. Chacune de ces activités, depuis des siècles, façonne le paysage de la vallée, les routes, chemins, sentiers,

les canaux d'irrigation et rigoles, les granges foraines qui marquent la moyenne montagne. Plus haut, le milieu devient rude, domaine du minéral (Arbizon) et aussi de la végétation exceptionnelle aux espèces endémiques (Réserve d'Aulon, Parc National des Pyrénées, Réserve naturelle du Néouvielle). Les mines de manganèse de Vielle-Aure aujourd'hui épuisées, à 2 km de Saint-Lary, font l'objet d'un circuit touristique à travers les galeries souterraines.

Petite anecdote à propos d'Ilhet : Cette commune voisine de Sarrancolin est connue pour sa carrière de marbre. Ce marbre unique au monde a été employé à l'Opéra Garnier, à Versailles..., produit de luxe, les grandes stars du show-biz l'achètent pour leurs somptueuses maisons.

Vers 1860, la pression démographique trop forte a raison d'un équilibre séculaire et provoque un spectaculaire exode rural. A cette même époque, afin d'augmenter le débit de la Neste et pourvoir les plaines du piémont en eau, il est décidé d'aménager les lacs du Néouvielle (Barrage d'Orédon de 1869 à 1884 - Cap de Long 1901-1919). Ces retenues vont aussi servir pour la production hydroélectrique. Cet effort d'aménagement et d'exploitation s'accompagne d'initiatives visant à préserver le patrimoine avec l'ouverture d'un laboratoire à Orédon (1922), puis de la réserve du Néouvielle (1935), ce qui représente aujourd'hui un enjeu pour la vallée dont le dynamisme économique et démographique dépend des activités touristiques. En 1963, est créée la station de St Lary, en 1970 celle de Piau-Engaly. Enfin, le percement du tunnel Aragnouet-Bielsa en 1976 a permis de désenclaver la Haute Vallée et de l'ouvrir à l'Espagne.

L'ascension du Néouvielle

C'est Max qui va d'une tente à l'autre pour réveiller tout le groupe avant l'aube. Nous sortons en silence, montons dans les voitures, prenons rapidement notre petit-déjeuner froid sur les tables du snack du camping et rejoignons le guide, Pascal, qui nous attend à 7 heures au centre de Saint-Lary. Il faut près d'une heure pour nous rendre au lac d'Aubert situé à une altitude de 2150 m à l'intérieur de la réserve naturelle du Néouvielle. Son accès en voiture est réglementé, limité en nombre et payant. A partir de 9 h 30, il est obligatoire d'emprunter une navette.

Après l'austérité et l'étroitesse de la gorge de Couplan, nous découvrons avec émerveillement les lacs d'Orédon, d'Aubert et d'Aumar, ainsi que celui de Cap de Long, légèrement en amont. Dans la claire lumière matinale, leur surface immobile reflète avec une précision étonnante les pics qui les surplombent. Des pins à crochet d'allure méditerranéenne perchés sur des îlots semblent pousser à l'envers, de la pointe vers la racine. Les limites des rives se fondent dans leur reflet, donnant une curieuse impression de lévitation du relief au-dessus de l'eau. Près du barrage, de grands troncs dénudés flottent, à demi immergés.

Nous nous arrachons à regret à cette contemplation pour entreprendre l'ascension du pic. Le rythme est d'abord lent. Pascal, le guide, s'inquiète : "Si nous devons attendre un quart d'heure les retardataires dès la première demi-heure de montée, nous ne sommes pas rendus !" Il choisit de se mettre au rythme des plus rapides (principalement les enfants) et laisse les autres se débrouiller comme ils peuvent. Ce n'est qu'aux endroits qu'il estime réellement délicats qu'il daignera nous attendre un peu pour nous donner quelques indications techniques (choisir le bon passage, prendre les bons appuis, une position correcte du corps...) et parfois, très rarement, nous aider de la main.

Contrairement au pic d'Anie et au pic du Midi d'Ossau, la déclivité est forte dès le départ et la progression est rendue difficile par la qualité du sol : nous n'avancions que rarement sur un sentier, bien plus souvent, il s'agit de chaos de roches et d'éboulis siliceux qui obligent à une attention constante. C'est un environnement très minéral où seule l'herbe émaillée de fleurettes réussit à subsister. L'altitude aussi nous gêne : la raréfaction de l'oxygène combinée à ce rude effort provoque chez nombre d'entre nous un fond de mal de tête dont Jean-Louis ne parviendra que difficilement à se débarrasser en fin de journée, une fois de retour au camping, en faisant une longue sieste sous la tente.

Michèle s'inquiète : accompagnée seulement de son mari en queue de convoi, elle a mal à la poitrine. Comme elle s'est fêlée une côte récemment, elle pense que la douleur s'est réveillée avec les fortes inspirations. En fait, comme pour nous tous à l'approche des 3 000 mètres d'altitude et avec la forte déclivité, c'est le cœur qui bat plus fort et cogne dans la poitrine, et la respiration qui s'essouffle : cela donne un peu l'impression d'être au bord de la crise cardiaque, particulièrement pour les moins entraînés d'entre nous. La tête tourne un peu, il faut faire des haltes fréquentes, nous transpirons à qui mieux mieux en soufflant comme des phoques : ce n'est pas une ascension bénigne. En plus, comme nous n'avons pas beaucoup dormi la nuit précédente (première nuit sous la tente), la fatigue accumulée joue en notre défaveur. Jean-Jacques, lui, avouera plus tard qu'une forte douleur à son tendon d'Achille s'est réveillée, et qu'il a dû prendre beaucoup sur lui pour arriver au sommet en dépit de son manque d'entraînement.

Alors que nous ne voyons pas le bout de cette ascension, le passage des névés vient faire diversion. Les enfants adorent, quoique certains soient très mal chaussés. Même moi, malgré l'aide de mes deux bâtons télescopiques, je glisse avec mes chaussures de montagne. Le guide est très strict : il attend que tout le groupe soit réuni et donne ses recommandations. Il faut rester en file indienne, mettre nos pas dans les siens, surtout ne pas s'en écarter, avancer lentement et prudemment. Parfois, la glace recouverte de neige cèle des gouffres insondables, particulièrement près des roches qui emmagasinent davantage la chaleur du soleil qu'elles diffusent alentour en faisant fondre le glacier. Les rochers sur lesquels nous progressons deviennent plus massifs, et il faut faire de grandes enjambées de l'un à l'autre avec nos semelles humides en tâchant de faire abstraction des failles qui s'ouvrent dans les interstices. Je reste bloquée un moment par la crainte : perchée sur mon rocher pentu, je n'ose m'élancer pour atteindre le suivant en faisant fi du vide. Jean-Louis m'encourage et me tend la main. Je préfère lui demander de s'écarter pour passer à l'endroit où il se tient. Ouf ! C'est fait ! Mais comment sont passés les plus jeunes, et notamment Sammy, âgé de 9 ans seulement, et tous ceux de 12 ans aux petites jambes ? Ils sont tellement mobiles et dépourvus d'inquiétude qu'ils n'ont sans doute pas éprouvé de difficulté particulière.

Enfin nous arrivons au sommet ! Je n'en ai jamais vu d'aussi exigu. C'est une succession d'aiguilles aux parois très inclinées sur lesquelles nous sommes perchés comme des oiseaux sur la branche. Nous sommes fiers : 3 000 mètres, ce n'est pas rien, et nous les avons gagnés à la sueur de notre front, à force de volonté. Pour beaucoup, c'est une première. Seule Michèle manquera à l'appel, elle nous attend à la base du premier névé (ce qui n'est déjà pas si mal). Max atteindra le sommet presque en même temps que nous, après avoir contourné un névé à marche forcée et escaladé une paroi (en se faisant un peu peur) sans être assuré par aucune corde. Quel homme !

Le pique-nique est vite expédié : nous ne pouvons pas bouger de nos places et devons nous passer les aliments de l'un à l'autre en prenant garde à ne pas lâcher trop tôt sous peine de voir

notre repas disparaître dans le précipice. Je rattrape un jumeau par un bras : il est en train de glisser de manière incoercible dans la pente. Des nuages arrivent et envahissent le ciel en "se formant" de façon suspecte : le guide les examine attentivement. Le grain est proche, il ne faut pas s'attarder. La descente est plus rapide et nous retrouvons Michèle parmi les acclamations. Elle ne s'est pas ennuyée, conversant avec des chèvres peu sauvages et deux autres randonneuses qui ont calé au même endroit qu'elle. Ensuite, voyant le temps tourner, elle a entrepris tranquillement la descente. Nous observons les vautours. Ils étaient absents pendant toute la matinée, et convergent depuis l'horizon vers la base du cumulus le plus sombre où ils se mettent à monter lentement en spirale. Ils profitent du nuage pour prendre de l'altitude, aspirés par la colonne d'air. Si nous voulons faire du parapente de façon autonome, nous pourrions leur demander des cours pour mieux comprendre les mouvements invisibles des masses d'air.

Dans le dernier tiers de la descente, la pluie commence à tomber. Il est près de 4 heures de l'après-midi. Florian se tord un peu le pied et son père le porte un moment. Finalement, ce n'est pas une entorse et il se remet à courir comme un lapin : sans doute était-il impressionné par l'orage et les éclairs. Nora descend en gémissant et son père fait la sourde oreille tout en restant à proximité et en la surveillant du coin de l'oeil. Ses pieds mal chaussés glissent et se tordent sur les roches devenues glissantes avec l'humidité. Elle a eu beaucoup de mal dans la montée, et peine encore plus en descente, d'autant qu'elle préfère nettement la gym' au sol et les sauts périlleux à la randonnée en montagne (elle s'apprêtait à partir en petites chaussettes de ville et il a fallu insister pour qu'elle emprunte les chaussettes de sport de son frère - qui n'était pas ravi de les lui passer -). Cédric, lui, avait failli oublier son k-way et avait dû courir à la tente au dernier moment. Résultat, il oublie de bien la refermer et, avec l'averse, le sac de couchage de Mikel sera trempé et une flaque s'accumulera sous le matelas. Celle de Jean-Jacques aura le même problème, ainsi que celle de Richard et celle de Max. Le camping, c'est bien, mais par beau temps ! Ils doivent éponger vaillamment que vaillent et étaler les affaires humides dans les voitures. Des serviettes de toilette ont été oubliées sur une tente, laissées là à sécher : évidemment, elles sont trempées. Pour nous détendre, nous faisons un plongeon dans la piscine sous la pluie : mouillés pour mouillés, autant l'être agréablement !

Le soir, nous avons réservé la salle commune du camping et commandé au snack un repas pour tout le groupe. Ainsi, dès 7 heures, nous nous retrouvons attablés avec deux nouveaux convives, Xavier C., instituteur dans l'école de Richard et Dominique, un parent d'élève, ainsi que Jeannot et Christine qui ont averti préalablement l'hôtel où ils avaient réservé la demi-pension. Nous racontons nos exploits et Jeannot et Christine nous décrivent le canyon de Añisclo, en Aragon, où ils ont effectué une marche plus tranquille. Ils nous donnent envie de le parcourir une autre fois, il semble superbe.

Après le dîner, chacun se disperse : un petit groupe s'attable pour une partie bruyante de mus (le poker basque), d'autres partent jouer au ping-pong ou discuter dans les tentes seulement éclairées d'une lampe de poche. Postée en bordure du torrent, près des tentes, je reste un moment à regarder le ciel vidé de ses nuages qui se laisse envahir par la nuit. Derrière les frondaisons, la lune brille, à son premier quartier. La Grande Ourse s'étire, Richard explique à Serge et Xavier comment repérer l'étoile polaire et la Petite Ourse. Un peu plus tard, j'aperçois une étoile filante et Cédric, la tête rejetée en arrière à guetter le firmament, me confie qu'il en a vu une très distinctement, lui aussi. Le calme s'installe dans les tentes, seulement troublé par le bruit du torrent, semblable à une forte pluie qui ne cesserait jamais.

Lac de Barroude

La deuxième nuit sous la tente est plus reposante, au moins pour ceux qui ne dorment pas sur une couche humide. Nous avons donné quartier libre aux enfants pour la journée suivante : ils préfèrent s'amuser tranquillement au camping sous la surveillance somnolente de Jean-Jacques et de Michèle. Pendant ce temps, nous entreprenons une marche plus aisée mais très longue dont le but est le lac de Barroude. Il s'agit d'une randonnée en moyenne montagne. Par rapport au pic du Néouvielle, le paysage est plus ouvert, riant et fleuri. Dans l'herbe bien verte malgré l'avancement de l'été, de gros champignons poussent, rosés des prés et vesses de loup qui apprécient cette alternance quotidienne de soleil et de pluie. Max en mange un tout cru et semble se régaler (il paraît que les rosés sont de la même famille que les champignons de Paris).

Soudain, nous percevons un mouvement : une marmotte court d'un rocher à l'autre, puis s'arrête à distance respectable pour nous observer d'un oeil. Une autre surgit, puis encore une autre. Ce sont de grosses mémères de la taille d'un chien qui courent en balançant leur longue queue fournie à raies noires transversales. Je fais halte pour les observer à la jumelle. Pendant ce temps, Dominique abandonne : nouveau venu dans notre groupe, il n'aura fait qu'une apparition fugace. Il a suivi le rythme de Richard, Serge et Xavier C. durant la première demi-heure et s'est retrouvé totalement asphyxié (il fume beaucoup et manque d'entraînement). Il nous attendra pendant toute la journée à Piau-Engaly où il fera une petite promenade en solitaire après une bonne sieste récupératrice.

Une petite grenouille jaune et noire bondit devant mes pieds et disparaît dans un terrier. Serge sera content : Pascal, notre guide de la veille, s'était moqué de lui quand il avait annoncé qu'il en avait vu une. Il était persuadé qu'il l'avait confondue avec une salamandre. Les moutons à moitié pelés, marqués d'un seau de peinture bleue jetée sur le dos, sont particulièrement affreux, surtout en comparaison avec leurs congénères d'Ecosse élevés pour leur laine douce et blanche. La nature est majestueuse ; elle varie au fur et à mesure que nous changeons de vallée. Nous avons laissé une voiture non loin d'Aragnouet et sommes partis de Piau-Engaly, ainsi nous profitons d'une plus grande diversité de paysages et évitons le simple aller-retour. Au pied d'un pan de montagne érodé, Serge et Jeannot ont repéré des taches marron clair : il s'agit de deux isards qui prennent le soleil, allongés sur un névé. A la jumelle, nous en distinguons un troisième qui broute dans les rochers à proximité.

Il n'y a pas beaucoup de dénivelé, mais nous ne cessons de monter et descendre. Au bout du compte, cela doit bien faire une petite montagne si l'on additionne tout. Après les estives, nous passons dans un goulet en longeant une falaise impressionnante d'au moins 200 mètres de haut. J'imagine le panneau "Attention, chute de pierres" et j'espère in-petto que le ciel ne va pas me tomber sur la tête. Le lac de Barroude est toujours invisible, occulté par un repli de terrain, par contre, nous commençons à distinguer le glacier qui l'alimente. Nous hâtons le pas pour rattraper les autres : enfin le voilà ! Qu'il est beau ! Ces îlots aux roches déchiquetées qui se reflètent dans l'eau pure lui donnent un charme particulier. L'eau change de couleur suivant la profondeur des fonds, les nuances du ciel et le reflet de ses rives. Nous restons sur les hauteurs et pique-niquons les yeux fixés sur ce tableau offert par la nature. Ensuite, nous nous approchons. L'eau est fraîche mais elle ne saisit pas, bien qu'elle soit directement issue de la fonte du glacier, cependant la main mouillée perçoit davantage le froid de la bise.

Autrefois, il y a une vingtaine d'années, les glaciers pyrénéens étaient plus importants mais ils se réduisent d'année en année comme une peau de chagrin. Richard se souvient d'avoir traversé un seul gros névé au Néouvielle : nous en avons franchi trois petits. Celui de

Barroude a façonné toute la vallée dont il n'occupe maintenant qu'une infime portion. Après avoir pris un café au refuge alimenté en électricité par des panneaux solaires près duquel est installée une petite station météorologique, nous nous séparons en deux groupes. Jeannot, Christine et Jean-Louis B. amorcent directement la longue descente vers Aragnouet tandis que le reste du groupe fait un crochet par le pic du Port Vieux.

Le rythme accélère. Suivant les indications du tenancier du refuge, nous grimons au Port de Barroude sur un terrain de schiste tout délité en plaques fines rosées totalement dépourvu de végétation qui nous fait penser à un sol volcanique. Ensuite, nous allons au sommet, pour le plaisir, bien qu'il faille retourner en arrière pour trouver un sentier en contrebas du côté espagnol, exposé au sud, dont les rocaïlles instables et l'herbe glissante m'inquiètent quelque peu. Enfin, d'une démarche à demi dérapante, nous atteignons le Port Vieux, col à partir duquel Serge et Max dévalent la pente tout schuss en courant afin de dépasser l'autre groupe et arriver avant lui à la voiture : Quels fous ! Jean-Louis et Richard marchent plus posément tandis que sur la fin je m'aligne sur le rythme de Xavier C. qui souffre des genoux et nous arrivons bons derniers, juste au moment où la pluie se déclenche !

Nous considérons tous que c'est l'une des plus belles balades que nous ayons jamais faite, quant à la longueur, la variété des paysages traversés et la beauté du lac et de son site. En passant à Saint-Lary, nous aurons juste le temps de faire une halte sous des trombes d'eau pour nous enquérir de guides afin de faire du canyoning en Aragon le lendemain et nous arriverons à point nommé pour le dîner au camping : quelle journée...

Canyon de Miraval

Une fois de plus, il faut partir de bonne heure, et en outre nous devons plier les tentes et ranger tout le paquetage dans les coffres avant 7 h 1/2. Les enfants ne protestent pas, la perspective du canyoning leur fait accepter toutes les contraintes. Seul Jean-Jacques reste avec sa petite troupe : les jeux d'eau ne l'enchantent guère et il propose en contrepartie un baptême de parapente aux trois enfants. Malheureusement, le vent du sud contraire les obligera à y renoncer. Dommage pour eux ! Xavier C. et Dominique sont partis la veille, de même que Jeannot et Christine. Nous ne sommes plus "que" quinze, Michèle et les jumeaux ayant été entraînés par l'enthousiasme général, malgré une légère défiance initiale.

Je suis contente, depuis le temps que je rêvais d'en faire... Il s'agit d'un aller simple, de l'amont du rio Yaga vers l'aval, dans le canyon de Miraval. Nous laissons une voiture à l'arrivée et nous entassons dans les autres. Nous suivons la voiture des guides sur une piste cahotique au bout de laquelle nous nous garons. Ce n'est pas triste, d'enfiler une combinaison à sec et nous nous moquons de nos allures respectives, coiffés de casques peu seyants. Le trajet durera quatre heures, de 10 h à 14 h, et nous avons acheté à l'épicerie espagnole de la station essence en aval du tunnel de Bielsa quelques barres de céréales pour tenir jusqu'au déjeuner, suivant les conseils avisés du guide. Nous les transportons dans de petits bidons étanches que nous introduisons avec quelques bouteilles d'eau dans des sacs à dos plastifiés. Max emporte également son appareil photo numérique à l'intérieur d'un bidon étanche.

Dix minutes de marche suffisent à nous mettre en nage. Les guides, évidemment, sont en maillot de bain et n'enfilent leur combinaison qu'au dernier moment, les coquins ! Ils nous prennent vraiment pour des touristes ! Tant pis, le ridicule ne tue pas. L'air sent la lavande, le buis et le thym, les cigales crissent, la lumière nous éblouit : Ah, l'Espagne ! C'est incroyable comme le climat peut être différent simplement en passant la crête des Pyrénées pour passer sur le versant sud. Nous descendons un rocher en rappel et sautons dans l'eau où nous devons

nous plonger entièrement pour qu'elle s'infilte à l'intérieur des combinaisons et se réchauffe avant que nous nous engagions dans le canyon, très étroit à ce niveau. Les cris fusent et chaque descente est soulignée par les acclamations et les applaudissements.

Nous marchons d'abord sur des rochers, puis nageons sur le dos, le regard tourné vers le haut des falaises où pousse une végétation quasi méditerranéenne dont les effluves descendent jusqu'à nous. Premier toboggan aquatique : seuls les adultes passent, Anna et Jonathan sont très déçus. J'en touche un mot aux guides qui les feront ensuite participer à tout, sauf au saut de 8 mètres, réservé aux plus téméraires (Serge, Cédric et Mikel). Par contre, ils sauteront avec enthousiasme (et moi, la crainte au ventre, et après les encouragements répétés du guide) depuis 4 mètres de hauteur ! Les toboggans se descendent de deux manières, suivant leur configuration à l'arrivée : pieds les premiers et sur le dos, les mains posées sur les cuisses pour ne pas s'écorcher sur les rochers et le menton serré contre la poitrine, ou tête la première et sur le ventre, avec plongeon garanti à l'arrivée, au milieu des éclaboussures.

Nous n'avons pas le temps de nous ennuyer. Les temps calmes de nage en eau étale ou de marche sur les roches découvertes ou légèrement immergées et glissantes alternent avec des activités qui nous font un peu peur et nous excitent en même temps, poussés par l'émulation et heureux de vaincre notre appréhension. Nous passons à califourchon sur un tronc d'arbre à un mètre cinquante ou deux mètres de l'eau bouillonnante, nous laissons glisser, entraînés par le courant, sous des rochers ou des branchages coincés, nous introduisons sous une cascade en rideau que nous traversons et plongeons depuis les rochers dans des cuvettes naturelles. Le pauvre Sammy est un peu jeune. La partie la plus sombre et encaissée l'impressionne beaucoup et comme il faut être la plupart du temps dans l'eau, relativement fraîche (sans doute une quinzaine de degrés), il est frigorifié et finit par pleurer comme une âme en peine.

Heureusement, ce n'est que le premier tiers du parcours. Le canyon s'élargit bientôt et un peu de repos sur un rocher ensoleillé agrémenté de barres chocolatées ont raison de son humeur chagrine. Désormais, il participera pleinement aux activités et s'amusera comme les autres. Nous nageons dans des piscines naturelles à l'eau tiédie par le soleil matinal, renouvelons à plaisir les sauts et plongeons des rochers et marchons en nous retournant de temps à autre pour voir les montagnes qui se découpent en perspective dans l'échancrure du canyon. Que c'est beau ! A la fin du parcours, que nous terminons à regret, Jonathan fera le plus beau compliment : "Maman, c'était encore mieux que j'imaginai !".

Irubela (1^{er} septembre 2002)

Ce n'est pas la rentrée des classes qui va nous perturber : ce mois de septembre 2002 a un programme très chargé et nous commençons fort. L'Irubela est la montagne la plus escarpée des trois qui composent la manifestation annuelle de l'Hirukasko. Ce n'est pas tant le dénivelé (environ 1000 mètres) qui rend son ascension difficile mais la pente très raide dès le départ. Les pluies estivales ont totalement imbibé la terre et les sentiers sont transformés en patinoires fangeuses. Dès les premiers pas, je sue sang et eau. L'égalité n'est pas de ce monde. Alain n'a pas pris la peine de s'équiper de chaussures de montagne et avance sans peine malgré le handicap de ses deux jambes cassées dans un accident de voiture qui lui a imposé une convalescence douloureuse. Son travail en piscine paraît l'avoir totalement rétabli et il prend rapidement la tête de l'expédition. Tout de suite après, c'est Serge, le montagnard, qui monte les mains dans les poches d'un pas régulier imperturbable comme s'il marchait sur un sol plat.

J'essaie de calquer mon pas sur le sien mais il faut des muscles sans faille pour suivre le rythme. J'ai pourtant mes deux bâtons télescopiques et je suis bien chaussée, mais je dérape sur la boue, glisse sur les cailloux, peine à lever la jambe pour escalader les roches qui forment des escaliers aux marches inégales parfois trop hautes pour ma petite taille. Pourtant Serge n'est pas grand. Jean-Louis, derrière moi, ne semble pas avoir de problème, ni la mère d'un collègue de travail de Max qui escalade la montagne en face de chez elle tous les dimanches depuis des lustres. Pour souffler un peu, je suggère de faire une halte qui permette à Michèle et Elisabeth de nous rattraper. Leurs conjoints respectifs sont à leur côté, les soutiennent et les encouragent, mais cette montagne est une véritable épreuve sportive et c'est là que nous constatons que notre entraînement hebdomadaire porte ses fruits : elles se sont fait vite distancer et ont toutes deux un rythme beaucoup plus lent. Elles consacrent toute leur énergie à avancer et n'ont que peu de temps pour apprécier la beauté du paysage.

Les nuages menaçants ne font que s'agiter sans nous arroser. Ils défilent devant le paysage et adoucissent la température. L'humidité ambiante renforce les odeurs qui émanent de la terre, des fougères et des buissons de bruyère en fleur. Après la boue, ce sont les rochers, puis les racines de la hêtraie à l'ombre de laquelle poussent des tapis de myrtilles sans leurs baies déjà mangées ou tombées sur le sol pour l'ensemencer. A la jumelle, nous avons vu Elisabeth et Jean-Louis B. faire demi-tour. Michèle et Max nous raconteront qu'ils ont eu très peur. Elisabeth est devenue toute blanche, a dû s'allonger, et elle avait de grosses difficultés à respirer. Ils ont cru qu'elle avait un problème cardiaque. Son mari ne semblait pas inquiet. Apparemment, cela lui était déjà arrivé. Elle s'était tout bêtement asphyxiée à vouloir aller au-dessus de son rythme. Rien de grave, heureusement. Ils ont pris la journée pour rentrer tranquillement à leur voiture restée à Bidarray. Par contre, Michèle a tenu le coup et elle a droit à nos applaudissements à son arrivée au sommet.

Ce que j'apprécie dans cette balade, c'est la variété des paysages : pente couverte de fougères dans un premier temps, puis la crête rocheuse très caractéristique qui me fait inmanquablement penser au petit conte sur les stégosaures qui enchantait mes enfants lorsqu'ils étaient petits, le bois de hêtres, et enfin, l'autre versant moins austère et moins pentu agrémenté d'un petit bois de chênes et de noisetiers aux sentes bordées de mûriers où nous grappillons les baies désaltérantes. Avec ce temps, les champignons sont à la fête. Serge trouve un cèpe, et nous évitons de marcher sur les bouquets de trompettes de la mort à la couleur rébarbative.

Une partie du groupe voulait faire un simple aller-retour. Moi, j'appréhendais de reprendre ce chemin glissant et préférerais faire une boucle, bien que cela allongeât considérablement la distance. Jean-Louis en trouvait la dernière partie beaucoup trop ennuyeuse (une simple piste jusqu'à Xumus) et voulait nous engager à découvrir un nouveau versant. Max et Serge, qui n'avaient pas de carte, préféraient ne pas s'aventurer en terrain inconnu : bien sûr, d'en haut, nous voyions bien une partie du sentier, mais il semblait se perdre dans un canyon rempli d'ajoncs piquants, et il y avait le problème du passage du torrent... Bref, nous avons opté pour la grande boucle, avec une variante par un côté de la montagne que nous n'avions pas encore exploré, fort plaisant ma foi, et tout ensoleillé, d'où nous avons un point de vue original sur le Gorramakil.

Nous croisons des pottoks peu sauvages, juments accompagnées de leurs poulains au pelage soyeux allongés de tout leur long sur l'herbe rase en train de faire une sieste communicative. L'eau sourd de partout, des herbes et mousses caractéristiques des tourbières et marais poussent à mi-pente, l'eau jaillit en résurgence pour se perdre à nouveau dans les profondeurs

du sol. Une source glougloute au creux d'une roche où des âmes prévoyantes ont glissé un bout de tuyau et un verre pour le passant assoiffé.

Des oiseaux poussent des cris bizarres au fond d'un vallon, comme s'ils étaient pris au piège. Un arbre terrassé par la foudre tend ses branches tordues, tentacules blanchâtres figés en d'ultimes convulsions au pied d'un grand rocher. Nous faisons un écart prudent pour éviter un chêne qui abrite dans un creux de l'écorce un essaim d'abeilles en pleine activité. Max tente de les prendre en photos, mais il faudrait s'en approcher dangereusement et mettre l'appareil photo en position macro pour qu'elles soient perceptibles... ce qu'il n'ose pas faire, découragé par leur bourdonnement agressif. La marche est beaucoup plus facile et les bons marcheurs, qui ne se sentent plus obligés d'assurer une présence réconfortante, se laissent aller à accélérer de plus en plus, contents de dire à notre arrivée que cela fait une éternité qu'ils nous attendent!

Le Bassin d'Arcachon (7-8 septembre 2002)

Le Teich

L'an dernier, nous avons beaucoup aimé la descente de la Leyre en canoë près de Saignac-et-Muret. C'est une rivière qui prend sa source dans les Landes, près de Sabres. Nous nous étions promis d'y retourner plus en aval, près de son embouchure dans le bassin d'Arcachon.

Septembre est le mois idéal : moins de touristes, plus de beau temps. J'ai trouvé un camping au Teich, tout près du parc ornithologique et du bassin, où l'on a mis à notre disposition sans problème deux mobil-homes tout neufs nichés dans la verdure pour nous treize : à cette époque, il n'y a plus un chat, nous disposons de tous les équipements pour nous tous seuls. La piscine est vite investie, de même que les balançoires et toboggans. Le bar fonctionne encore pour quelques jours, de même que la boutique, mais plus le restaurant dont la grande salle est louée toute l'année (en dehors de la saison touristique de juillet-août) pour les communions, mariages, repas d'associations, etc.

Sur les conseils du gérant, nous partons à pied en direction du sentier côtier qui longe la réserve aux oiseaux d'un côté et le bassin de l'autre. Ainsi, nous évitons les contraintes horaires et découvrons en même temps deux sites très différents.

Le Parc Ornithologique du Teich

Le Parc Ornithologique du Teich est un espace naturel préservé, aménagé pour accueillir les oiseaux sauvages, et favoriser leur observation par le public. Sur cette réserve de 120 hectares, des milieux naturels très différents : forêts, roselières, prairies, marais maritimes, lagunes saumâtres, etc. se répartissent du secteur continental jusqu'aux rivages maritimes du bassin d'Arcachon. Cette diversité d'habitats induit la présence d'un grand nombre d'espèces d'oiseaux, qui utilisent les lieux de manière permanente (oiseaux sédentaires) ou temporaire (migrateurs).

Tout au long de l'année ce sont plus de 260 espèces qui peuvent être contactées, dont 80 nichent sur place. L'importance des concentrations d'oiseaux, le rôle essentiel joué pour la conservation de certaines espèces rares, ont valu au Parc Ornithologique d'être reconnu d'importance internationale.

Ouvert au public depuis 1972, le Parc Ornithologique du Teich est une propriété de la commune du Teich, qui le gère avec l'aide technique du Parc Naturel Régional des Landes de Gascogne. Les terrains sur lesquels il est installé ont été conquis sur la mer au XVIII^{ème} siècle

pour créer une forme de pisciculture appelée localement "réservoirs à poissons". Cette activité tombant en désuétude dans les années 60, les anciens propriétaires ont accepté d'échanger avec la commune ces terres de marais contre des parcelles forestières.

La ville du Teich et le Parc Naturel Régional, avec les conseils d'associations, ont ensuite mené un programme d'aménagement visant à améliorer la qualité biologique de ces terrains et plans d'eau dans le but d'accueillir un plus grand nombre d'oiseaux. Dans le même temps des équipements d'observation étaient installés pour les visiteurs.

Ainsi, depuis près de 30 ans, le Parc Ornithologique du Teich invente et crée les conditions pour favoriser la rencontre entre la faune sauvage et le visiteur respectueux. (Texte extrait du site Internet du Parc Ornithologique du Teich).

Le Sentier côtier

Cette promenade est très agréable. Grâce aux jumelles que j'ai pris la précaution d'emporter, j'arrive à distinguer les oiseaux qui se tiennent à découvert dans la réserve. Des panneaux dressés sur notre chemin nous aident à en nommer quelques uns : l'aigrette garzette, la spatule, les limicoles, le Foulque macroule (sorte de canard), l'ibis, le cygne, la cigogne, les mouettes et cormorans... Les enfants, d'abord récalcitrants, en viennent à s'intéresser à cette faune diversifiée et paraissent goûter ce cadre semi-aquatique (tout en grappillant des mûres).

Nous rencontrons un ancien Arcachonnais à vélo arrêté près d'une écluse. Après les salutations d'usage, nous l'interrogeons sur le Parc et le Bassin. Il en a connu toute l'évolution et regrette que l'entretien des berges et canaux ne soit plus effectué correctement. Tout s'envase et s'ensable, il préférerait l'époque où les bassins du Parc étaient utilisés pour la pisciculture. Il nous montre le chenal devant nous, portion d'un des bras du delta de l'Eyre dont les rives s'éboulent doucement : avant, on n'aurait pas toléré une telle négligence, des pieux retenaient le sol et gardaient le passage dégagé pour les bateaux.

Tandis que les autres poursuivent leur marche en devisant, Xavier C., Max, Michèle et moi restons un moment à observer un échassier qui se débat avec une anguille dans une mare peu profonde. De son long bec, il la tient par la tête en essayant de l'occire tandis qu'elle se débat en remuant de toutes ses forces comme une couleuvre, avec laquelle je l'ai tout d'abord confondue. A force, l'oiseau fatigue, le poisson glisse, maintenant serré par le milieu dans l'étau du long bec. L'oiseau plonge sa tête sous l'eau afin de mieux la saisir et reprend son manège, tachant de l'étouffer dans sa gorge. Rien n'y fait, le poisson a de la résistance et ne paraît pas souffrir de ce séjour à l'air libre. Au bout d'une dizaine de minutes de ce manège, l'oiseau abandonne sa proie.

Un bassin à sec nous intrigue. Un panneau situé à proximité explique au promeneur ce qu'il en est. "Parc Ornithologique - Le Teich - Information des visiteurs . Nous asséchons ce réservoir pour une période d'environ un mois pour deux raisons principales :

- Le premier objectif de la mise à sec de ce réservoir est de favoriser un rajeunissement du plan d'eau par minéralisation des vases fluantes produites depuis plus de 30 ans. En effet, pour des raisons de bonne qualité des eaux, il est nécessaire de pratiquer un assec environ tous les dix ans.

- Cet assec a pour but également de faciliter les travaux de réfection de l'écluse du Peyrat détruite lors de la tempête de décembre 1999.

La remise en eau aura lieu après la fin des travaux de l'écluse, courant octobre. - La Mairie"

Nota : les vases fluantes, ce sont celles qui s'écoulent, et leur minéralisation, c'est le dépôt des minéraux en suspension dans l'eau dans les vases. Cela paraît faire le bonheur des oiseaux qui s'y reposent en grandes bandes, particulièrement les mouettes (ou leurs congénères) qui prennent le soleil en dormant d'un oeil, et les limicoles qui arpentent la vase encore humide.

Au bout de 4,5 km nous aboutissons au petit port de plaisance du Teich où se situe également l'accueil du Parc Ornithologique. Il y a une petite fête. Les enfants, Jean-Louis et Richard viennent de voir des chiens nageurs-sauveteurs faire une démonstration de leur savoir-faire. Un peu plus loin sont exposés des chars à voile d'une association de Biscarrosse. Un ancien, tout en bois verni, me plaît beaucoup. D'autres, plus modernes, s'inspirent plutôt des vélos de course en vélodrome, avec leurs roues pleines en matériaux modernes penchées pour mieux adhérer au sol et gagner en stabilité en abaissant le centre de gravité du char.

Nous nous avançons vers les bateaux amarrés pour chercher ceux qui ont été restaurés ou bien construits en bois selon des techniques anciennes. Malheureusement, ils sont déjà repartis dans un autre port du bassin. Pendant que quelques uns du groupe se reposent sur la petite plage voisine, nous montons sur une "montagne" (d'aliou ou de sciure de bois ?) d'où l'on a une vue panoramique sur l'embouchure de la Leyre et une partie du bassin.

Sur le chemin du retour, Michèle et moi admirons les groupes de cygnes qui se sont posés côté Bassin d'Arcachon et nagent doucement dans les lueurs rougeoyantes du jour finissant. Nous n'en avons jamais vu autant à la fois. Soudain, un coup de feu retentit, puis un autre, et un troisième ! Est-il possible que la chasse soit admise ? Je pose la question tout à trac aux trois hommes qui bavardent en riant, chaussés de hautes bottes et vêtus de vert sombre. L'un d'eux n'apprécie qu'à moitié et prétend qu'ils sont chez eux, et que par conséquent ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent. Il est interdit de chasser dans la réserve, mais pas à côté, et gare aux oiseaux qui se trompent ! D'ailleurs, qu'est-ce que nous faisons, nous, sur ce sentier dont l'accès aux promeneurs n'est admis que jusqu'à 18 heures ! Bien sûr, il plaisante, mais tout en manipulant sa cartouchière tandis que les autres examinent leurs fusils pliés en deux, prêts à être rechargés. Nous nous hâtons de regrouper les enfants et de les faire passer devant nous et rentrons au camping en pressant le pas.

Le soir, nous allons en voiture dîner à Arcachon et le peu que j'aperçois des rives du Bassin me déçoit beaucoup. J'imaginai qu'il était aménagé comme Hossegor-Capbreton, avec ronds-points fleuris, maisons coquettes et voies cyclables. Pas du tout ! C'est très vieillot et j'imagine sans peine les embouteillages qu'il doit y avoir l'été, lorsque tout Bordeaux s'y déverse...

La dune du Pilat

Le lendemain matin, l'enthousiasme ne va pas fort. Dès 7 heures mon téléphone mobile a sonné : c'était Christine, qui était également en communication sur son autre téléphone avec Pierre. Normalement, ils auraient dû partir respectivement d'Anglet et de Bassussarry avec Jeannot, Rose et John, pour nous rejoindre à 9 heures 1/4 à l'accueil du Parc Ornithologique, et faire en notre compagnie la descente de l'Eyre en canoë ou kayak. Seulement, il a plu toute la nuit sans discontinuer sur la côte basque comme au Teich. Nous avons même l'impression sous nos toits de tôle ondulée que les pluies étaient torrentielles tant la résonance était forte à l'intérieur de nos logements. Pour tout dire, je n'ai quasiment pas fermé l'oeil, de même que mes compagnons (mis à part les enfants bien sûr).

Seul Max est partant. Il est vrai qu'à 8 heures 1/2, le plafond de nuages est relativement haut et la pluie éparsée et intermittente. Le gérant du camping nous affirme que le temps va se maintenir. Malgré tout, j'annule par téléphone la descente de la Leyre et nous allons en discuter au Parc de vive voix : le moniteur ne peut nous promettre à coup sûr le beau temps. Le canoë, ce sera pour dimanche prochain. En attendant, nous allons prendre notre petit déjeuner à Arcachon. Là, nous démarchons plusieurs organisateurs de découverte du Bassin en bateau, réservons nos places sur un gros catamaran à moteur et partons marcher sur la dune du Pilat pour nous ouvrir l'appétit avant le pique-nique.

Nous nous faisons avoir comme tout le monde : à la flèche indiquée "Dune du Pilat", nous tournons à droite et nous retrouvons dans un piège à touristes, avec parking payant, boutiques et restaurants, bus et foules bruyantes. Il aurait suffi de tourner une ou deux rues plus loin, de nous garer sur un bas-côté et de marcher un peu pour rejoindre la dune à un point moins culminant... et moins fréquenté. Cela, nous le saurons plus tard, trop tard, sur le bateau où le guide nous donne quelques conseils d'amis.

Moi, la dune du Pilat, j'aime. J'y étais allée il y a fort longtemps, lorsque mon troisième fils était dans la poussette et le quatrième pas encore né. Je ne me souvenais plus du tout du site, seulement du nom. Cette fois, je n'ai pas pris l'escalier (encore plus aménagé que dans le temps), mais je suis montée par le côté, là où le sable fin est tellement meuble qu'à chaque pas nous reculons d'un demi-pas. Cela m'a donné chaud et je faisais des pauses pour me retourner et regarder la forêt qui grandissait derrière moi. En haut, elle est devenue immense et s'est étendue à perte de vue. Son odeur forte de pin et de résine se mêlait aux odeurs iodées apportées par le vent du large qui soufflait fort à cette altitude. Cédric s'est cru revenu à Durney, tout au nord de l'Ecosse, et a repris son entraînement intensif de sauts périlleux arrière. Les autres enfants s'en sont aussi donnés à cœur joie, se jetant du sommet dans la pente sableuse.

Pendant ce temps, j'ai joué à Lawrence d'Arabie. Je suis partie sur la crête, parcourant la dune sur presque toute sa longueur, et j'essayais de me concentrer sur les ondulations blondes pour m'imaginer dans le désert. J'y arrivais presque, n'eussent été ces odeurs entêtantes de résine et d'iode : à ma gauche, une mer de pins vert sombre, à ma droite, la beauté du Banc d'Arguin éclairé par le soleil filtrant à travers des nuages de plus en plus effilochés. Situé à l'entrée du Bassin d'Arcachon, entre le Cap-Ferret et la dune du Pilat, cet ensemble de bancs de sable à fleur d'eau offre tous les dégradés de couleurs du blanc éclatant au vieux rose, en passant par des pastels de jaune et de gris-bleuté sous une mince pellicule d'eau : un enchantement pour le regard. Au large, une ligne d'écume blanche, frontière entre la grande houle océane et le calme factice de cet univers hybride, simule le heurt des vagues sur une barrière de corail. Le guide du bateau nous dira dans l'après-midi que le Cap-Ferret se désagrège peu à peu sous l'action conjuguée du vent, des courants marins et des vagues hivernales pour alimenter le Banc d'Arguin d'abord, la dune du Pilat ensuite, qui voit sa hauteur croître progressivement. Des travaux herculéens d'enrochement ont été entrepris pour combattre cette érosion rapide et féroce, car nombre de villas luxueuses qui sont implantées là risquent de disparaître dans un avenir pas si lointain.

Depuis le 4 août 1972 a été créée la Réserve Naturelle du Banc d'Arguin. D'une superficie d'environ 1 000 ha (terres émergées et domaine public maritime dans un rayon d'un mille marin), elle est située sur la commune de La Teste-de-Buch et comprend des îlots sableux, des dunes, la mer où vivent 9 espèces d'oiseaux nicheurs dont la sterne caugek, ainsi que le grand dauphin (que nous n'avons pas aperçu, bien que je l'aie cherché l'après-midi, lors de notre

balade en bateau). Les plantes des dunes, dont la linaira à feuilles de thym, sont protégées au niveau national. La cabane du gardien est amenée chaque année en début de saison estivale et remportée à l'automne à l'abri des côtes. Son travail est d'interdire l'accès des zones protégées par des grillages et de faire respecter la réglementation. Le guide du bateau commente : le nombre d'estivants sur le banc d'Arguin peut dépasser les 400 personnes, et il est fréquent d'y voir des couples en "position de reproduction de l'espèce". Difficile de verbaliser dans ces situations délicates...

Le Bassin d'Arcachon

C'est l'heure de la promenade en bateau. C'est un catamaran, mais il est équipé comme un bateau-promenade classique, avec une vaste cabine équipée de bancs surmontée d'un pont découvert où se situe le poste de pilotage et un guide qui parle dans un micro. Il est très sourcilieux sur la sécurité : les enfants doivent être près de leurs parents. Comme les nôtres vont et viennent, en explorant tous les recoins, et que nous restons assis tranquillement à regarder le paysage, nous sommes rappelés à l'ordre à plusieurs reprises pour récupérer notre progéniture. A part ça, il est intéressant. Nous apprenons tout le processus d'élevage des huîtres et je complète mes informations au chapitre Ostréiculture du Bassin sur Internet.

Un peu d'histoire

Dégustées depuis longtemps par les habitants de la région, les huîtres franchissaient également les Alpes dès le 4^{ème} siècle pour régaler les tables romaines. Si l'on excepte la période du Moyen-Age, où l'huître semble peu consommée, l'engouement qu'elle suscite ne fait en revanche que se renforcer tout au long des 16^{ème}, 17^{ème}, et 18^{ème} siècle, débordant même peu à peu les barrières sociales qui la réservaient jusqu'alors aux classes privilégiées.

A ces époques, la culture de l'huître n'existe pas. Les récoltes s'effectuent sur les divers gisements naturels du Bassin d'Arcachon, et la liberté de prélèvement y est totale. Les conséquences de ces pêches anarchiques ne tardent pas à se produire ; les huîtres se raréfient, et plane bientôt la menace de leur disparition. Il devient urgent de réagir lorsqu'en 1750 le Parlement suspend finalement toute possibilité de pêche pendant une durée de 3 ans. Dès 1852, la récolte des huîtres est soumise à l'octroi d'une concession dont l'attribution doit être approuvée par les services de l'administration maritime. En d'autres termes, si le récoltant peut utiliser l'espace maritime qui lui est octroyé, il n'en devient pas pour autant le propriétaire.

Devenus responsables de leur concession, les pêcheurs allaient naturellement chercher à en accroître le rendement. Du statut de simple récoltant, ils souhaitaient ainsi accéder à celui d'ostréiculteur. Le breton Costes et l'arcachonnais Michelet seront, parmi quelques autres, à l'origine de cette transformation. Naturaliste réputé, Costes s'intéressa surtout au délicat problème de la capture des larves d'huîtres, le "naissain". En 1859, on testa avec succès près d'Arcachon le "collecteur" qu'il avait imaginé. Quant à Michelet, qui exerçait la profession de maçon, il inventa vers 1865 la technique dite du "chaulage". En enduisant les tuiles placées dans les collecteurs avec un mélange de chaux et de sable, l'ostréiculteur pouvait ainsi décrocher les jeunes huîtres qui s'y étaient fixées sans risquer de les abîmer. L'ostréiculture moderne venait de naître.

La technique

Entre le captage des larves et la dégustation des huîtres, plus de trois années d'un travail de tous les instants auront été nécessaires.

- Préalablement au captage, les parqueurs procèdent tout d'abord au "chaulage" des tuiles qui doivent servir de collecteur. Le mélange de chaux et de sable dont les tuiles sont recouvertes

facilitera plus tard le décrochage des jeunes huîtres lors de l'opération de "détroquage". La mise en eau des tuiles chaulées ne peut cependant s'effectuer que peu de temps avant le captage, car plus la surface des tuiles sera propre et lisse au moment de leur immersion, plus les chances de voir les larves d'huîtres s'y fixer seront grandes.

- Puis vient l'époque du captage du "naissain", l'opération sans doute la plus redoutée chaque année par les ostréiculteurs puisqu'elle conditionne l'ensemble du processus de production.

Au demeurant, les ostréiculteurs du Bassin d'Arcachon ne sont pas les seuls à s'inquiéter lors de cette période, puisqu'une grande partie du naissain recueilli servira à alimenter en jeunes huîtres de nombreux autres sites de production en France, notamment en Bretagne et en Normandie. En général, le captage intervient vers le mois de juillet, mais de nombreux éléments sont susceptibles de venir perturber la ponte des oeufs, à commencer par la température de l'eau, qui doit impérativement atteindre 22,5°C.

Aujourd'hui, les relevés effectués régulièrement par l'IFREMER permettent aux ostréiculteurs de connaître le niveau de concentration des larves dans le Bassin d'Arcachon, ce qui facilite un peu la détermination du moment où le captage présente les meilleures chances de succès. Mais restent les impondérables, toujours à redouter, tel un orage violent ou une tempête qui, en quelques heures, peuvent décimer les larves avant même qu'elles ne se fixent sur les collecteurs.

- D'abord invisibles à l'oeil nu, les larves vont peu à peu se développer et atteindre une taille de 3 à 4 centimètres au bout de 8 mois environ. Les ostréiculteurs sortent alors les tuiles des collecteurs et les ramènent au port, où ils procèdent au "détroquage". Cette opération, qui demande une grande habileté technique, consiste à décrocher les jeunes huîtres à l'aide d'un couteau spécial. Bien que les pertes soient de plus en plus réduites, grâce notamment à la mécanisation, une partie importante du naissain récolté disparaît inévitablement lors de cette manipulation.

- Les jeunes huîtres sont ensuite placées dans des poches constituées de grillage plastique puis déposées dans des parcs spécialement aménagés, où elles poursuivront leur développement à l'abri des courants marins et des prédateurs pendant près d'un an.

- Devenues plus robustes, les huîtres seront alors transportées dans des parcs situés à proximité des nombreux chenaux qui s'étirent au sein du Bassin d'Arcachon. Les eaux vives qui parcourent ces chenaux apportent en effet à l'huître une nourriture suffisante en plancton, et les courants marins qui s'y manifestent lui donnent progressivement une forme régulière et allongée.

- Au bout de trois ans, les huîtres ont atteint leur maturité et sont extraites des parcs afin de subir l'opération de "trompage". Il s'agit de les déposer pendant quelques jours dans des bassins spécialement aménagés - les claires - où elles libèrent le sable et les algues qu'elles contiennent. Le trompage permet également d'habituer les huîtres à ne plus respecter le jeu des marées et à rester fermées lors de leur expédition.

- Enfin, sorties des claires, les huîtres sont immédiatement mises en bourriches et expédiées. Elles feront alors le délice de tous les amateurs friands de ce petit mollusque auquel tant de soins et d'attention auront été prodigués par les ostréiculteurs pendant plus de trois années.

Dernier petit détail : la durée d'élevage varie suivant l'emplacement des concessions. Elle diminue de six ans à un an et demi depuis le fond du Bassin jusqu'à son embouchure, à la hauteur du Cap-Ferret, où les huîtres peuvent s'alimenter le plus facilement tout en étant cependant exposées à davantage d'intempéries et un courant bien plus violent qui penche les piquets des parcs et rend plus difficile le travail de l'ostréiculteur. Nous nous approchons du Banc d'Arguin et le guide nous montre le "wharf", grand tuyau bleu d'où se déversent les eaux usées dans la mer, une fois passées par la station d'épuration. Il nous suggère, sans le dire vraiment, que la richesse des eaux à ce niveau, d'ailleurs bien connue des pêcheurs qui s'y agglutinent, n'est pas totalement dénuée de lien avec ce voisinage. Peut-être les huîtres du Cap-Ferret y trouvent-elles également leur compte ?

Descendre la Leyre en kayak (15 septembre 2002)

Cette fois, c'est la bonne ! Il a fait grand beau temps toute la semaine, et cela continue même le week-end. Nous ne regrettons pas d'avoir reporté de huit jours, car il fait frais en ce matin de la mi-septembre et le soleil radieux n'est pas inutile pour nous réchauffer après les passages ombragés ainsi que les arrosages intempestifs. Il ne faut pas deux heures de voiture pour faire le trajet d'Anglet au Parc Ornithologique du Teich, y compris en respectant les limitations de vitesse. Nous prenons le temps de faire une halte chocolatine et pain frais à la boulangerie du village pour recharger les accus avant le départ. Jean-Louis prend tous les enfants dans la 806 et suit la fourgonnette qui amène le groupe à Salles.

Nous recevons les recommandations de rigueur (maniement des pagaies, nombre de ponts avant l'arrivée, technique de freinage et de contour des obstacles...). Après un moment de flottement pour le rangement des pique-niques dans les bidons et la répartition du groupe sur les kayaks mono- et biplaces, tout le monde s'élançe. Un canoë possède une rame d'un seul côté du manche, donc le rameur rame toujours du même côté (droit ou gauche) et doit parfaitement se coordonner avec son équipier. Un kayak est propulsé par des pagaies, qui comportent une rame de part et d'autre du manche. Ces rames sont fixées perpendiculairement l'une par rapport à l'autre afin de fendre l'air pendant que l'autre s'enfonce dans l'eau. Le rameur doit donc garder la main gauche souple, dans laquelle le manche coulisse, tandis que le côté droit s'enfonce, puis inversement casser en arrière le poignet droit afin de ramer sur le côté gauche. Pour les biplaces, l'équipier placé à l'avant de l'embarcation est chargé de la propulsion, tandis que celui placé à l'arrière s'occupe plus spécialement de l'orientation (ce qui n'est pas évident, parce qu'il ne voit pas bien les obstacles cachés par son partenaire).

L'eau est à 15°C, nous prenons garde à ne pas trop nous éclabousser, au moins au début. Il y a des rapides dans les 5 premières minutes de trajet, et un ou deux autres passages identiques dans le courant de la journée, ceci pour dire qu'il ne s'agit pas d'un parcours excitant comme le canyoning en Aragon, mais plutôt d'une descente requérant des qualités d'endurance, puisque nous ramerons sur 20 kilomètres en deux fois deux heures et demie, nous dit l'organisateur (qui ne nous accompagne pas).

Nous ne sommes pas seuls. Outre notre groupe de 17, une dizaine d'autres personnes amenées par l'autre fourgonnette effectue la descente avec nous. Il y aura encore deux autres groupes, identifiés par la couleur de leurs embarcations (bleue ou verte - nous en avons des jaunes) qui partiront de Salles, ou que nous rencontrerons à partir de Mios, en début d'après-midi.

Les Landes de Gascogne ont été classées en Parc Naturel Régional depuis 1970. La collectivité exprimait ainsi sa volonté de protéger un patrimoine naturel riche mais néanmoins

fragile : les vallées de la Leyre, milieu secret, dissimulé de source à embouchure au coeur du massif forestier gascon. Les réserves naturelles sont des espaces naturels protégés d'importance nationale. De superficie limitée en métropole, elles protègent chacune des milieux très spécifiques et forment un réseau représentatif de la richesse du territoire.

Les objectifs de conservation des réserves naturelles sont énumérés par la loi. Ce sont en particulier :

- la préservation d'espèces animales ou végétales et d'habitats en voie de disparition sur tout ou partie du territoire national
- la préservation de biotopes et de formations géologiques, géomorphologiques ou spéléologiques remarquables
- la préservation ou la constitution d'étapes sur les grandes voies de migration de la faune sauvage,

Les objectifs généraux de la protection de la nature en France - conservation de la diversité biologique et des paysages - s'appliquent aux réserves naturelles. Leur rythme de création a d'abord été lent : une réserve créée en 1961, deux en 1964, une en 1969 et une en 1972. A partir de la création du ministère de l'Environnement en 1971, l'Etat a classé quatre à cinq réserves par an. La centième réserve fut créée en 1990. En janvier 2000, on recense 147 réserves naturelles. L'objectif est d'avoir créé 200 réserves naturelles environ en 2010. (Texte extrait du site sur les parcs naturels sur Internet).

J'ai été retardée par les enfants qui ne trouvaient pas d'embarcation à leur goût. Je profite donc de mon privilège de "voiture-balai" pour naviguer dans le calme, ce qui me permet d'apercevoir un écureuil qui court le long d'une branche de chêne horizontale au-dessus de la rivière. Les oiseaux sont silencieux, sans doute les entend-on davantage le matin de bonne heure et à la tombée du jour. Par contre, des éclairs émeraude zigzaguent au ras de l'eau, ce sont des libellules, belles carnassières volantes qui se posent parfois sur les feuilles ou les brindilles qui glissent à la surface du courant.

A propos, sommes-nous sur la Leyre ou l'Eyre ? En fait, la rivière qui se jette dans le bassin d'Arcachon sous la forme d'un delta se nomme l'Eyre. Si je remonte son cours sur la carte, elle prend ce nom à partir de Moustey, au sud-est de Sagnac-et-Muret, où confluent deux rivières, la Petite Leyre, qui prend sa source non loin de Luxey, et la Grande Leyre dont les sources multiples sont situées au sud de Marquèze et Sabres. Je conclus de ces observations géographiques que les Landes doivent "pencher" du sud-est vers le nord-ouest, puisque c'est grosso modo la direction générale de ce bassin fluvial.

C'est un vrai plaisir de naviguer sur cette rivière nichée en pleine nature, sans le moindre village ni la moindre marque de civilisation sur ses berges. Seuls les quatre ponts, trois routiers et un ferroviaire, nous rappelleront que nous ne sommes pas dans une forêt-galerie du fin fond de l'Amazonie. Une station de pompage sur la rive, entrelac de tuyaux compliqué, et deux panneaux avertissent dans le dernier tiers du parcours qu'il ne faut pas faire de travaux d'aménagement de la rivière sans en avertir les autorités car un oléoduc est enfoui dans son lit. Nous sommes dans un parc naturel, mais apparemment il y a des exceptions qui confirment la règle...

La végétation varie tout au long du parcours. Bien sûr, le pin prédomine, mais on y trouve également du chêne, du frêne et de l'aubépine, parfois plus près que nous ne le voudrions

puisque le ravinement des berges par l'action de l'eau fait parfois s'écrouler les arbres en travers du courant. Certains sont sciés, d'autres pas. Des arbustes inondés dressent à fleur d'eau leurs moignons ébranchés, à peine décelables par un petit tourbillon. Gare à l'étourdi qui ne surveille pas les rides à la surface ! Heureusement que nos bateaux sont très plats, légers et maniables, et qu'il n'y a pas de risque qu'ils se crèvent sous l'action des chocs répétés. Les enfants, pour corser la descente, longent les berges et s'amuse à passer les obstacles jetés en travers de leur chemin.

Des promeneurs cherchent des champignons et je retrouve les grandes fougères presque arborescentes, au feuillage différent de celles du Pays Basque, que j'avais admirées lors de notre dernière expédition l'an dernier. Aux approches du bassin, les arbres se raréfient, au bénéfice des tamaris, des baccharis (plante introduite, qui étouffe progressivement les joncs), des prêles, des roseaux... Le fond de sable clair ne permet pas aux algues de se fixer, celles-ci trouvent refuge sur les bois immergés, mais dans l'ensemble, l'eau est limpide, seulement légèrement colorée parfois de rouille et assombrie par les feuilles qui s'amassent au fond des zones calmes.

Il n'y a pas de plastique ni aucun déchet, les randonneurs aquatiques respectent leur environnement et prennent soin d'emporter les reliefs de leurs repas. La seule nuisance est l'odeur répandue à des lieux à la ronde par la papèterie de Facture. Nous la percevons lorsque nous passons à proximité, mais, fort heureusement, ce n'est que sur une faible portion du parcours. Je ne comprends d'ailleurs pas pourquoi elle empeste comme cela. Celle de Tartas a réussi à supprimer ces nuisances olfactives, pourquoi pas Facture ?

A mi-parcours, nous trouvons une aire de pique-nique aménagée où nous apprécions de pouvoir prendre un petit café brûlant avant de repartir. Finalement, la matinée s'est écoulée très vite, mis à part pour Jonathan qui (comme d'habitude) demandait périodiquement quand est-ce qu'on allait manger (un vrai estomac, ce garçon)... Les enfants, d'abord inquiets au début (ils avaient eu beaucoup de mal l'an passé avec les tourbillons dans les branchages) ont pris de l'assurance, préférant à la longue les monoplaces aux biplaces. Ils sont loin devant, en train de faire la course, ou des concours d'obstacles, afin d'animer une descente par trop contemplative à leur goût. Même la petite Lola a voulu prendre les rênes, pagayant à la place de sa mère. L'Eyre est beaucoup plus large que la Leyre, moins encombrée et bénéficie d'un courant plus régulier qui nous fait descendre vers l'embouchure, même sans ramer (contrairement au courant de Huchet).

Au panneau indiqué, tout le monde tourne sur la gauche en direction du Teich (sinon, nous nous retrouverons à Bizanos), où les roseaux et les senteurs marines sont les premiers prémices de l'entrée dans le delta aux eaux saumâtres. Nous finissons notre journée par un plouf dans une mare au soleil, complétée à chaque marée haute par un apport d'eaux neuves qui se déversent en cascade artificielle par un système de tuyaux. Cette potion opaque et jaunâtre n'inspire pas le reste du groupe qui reste sur l'herbe à nous regarder nous ébattre comme des canards. C'est l'heure de se quitter : cette fois, pas d'averse diluvienne sur le trajet, mais un magnifique coucher de soleil...

Laruns (21-22 septembre 2002)

Soum de Grum

Quel temps ! Les averses se succèdent tandis que nous roulons vers Laruns. Nous craignons le pire mais nous bavardons comme si de rien n'était. Heureusement que le temps s'éclaircit à

notre arrivée dans la vallée d'Ossau. En plus, nous avons la bonne surprise de n'avoir à nous soucier de rien pour les repas du week-end : Serge, Maité et Jean-Marc ont fait les emplettes de bonne heure au marché du village, nous sommes assurés de nous régaler - pâté, saucisson, poulet fermier, rôti de boeuf, jambon, fromage de vache et de brebis, pain de campagne..., rien ne manque. Et, pour le soir, nous venons à la cuisine tour à tour inspirer l'odeur divine des cèpes (ils nous font d'abord croire qu'ils ont passé la matinée à les chercher dans la montagne !) : voilà qui va nous motiver pour la marche de l'après-midi. Nous installons nos affaires dans le gîte rustique, mais spacieux, et prenons les voitures pour monter au col d'Aubisque (1709 m) où Jean-Marc s'est déjà rendu en l'espace d'une heure et demie de montée à vélo (et une demi-heure de descente) en fin de matinée.

Après le pique-nique sur un flanc ensoleillé et abrité du vent, Denise, Maité et Jean-Marc vont prendre un café au col en attendant les enfants qui nous accompagnent au Soum de Grum (1870 m). Là, nous faisons connaissance avec un guetteur, muni de jumelles, qui surveille le déroulement du Raid Bacarisse, course d'orientation le samedi et parcours VTT le dimanche, en orientation également, organisé par Pyrénéa Sport. Les sportifs (30 équipes de 2) doivent récolter un maximum de points en repérant des balises sur une surface d'une vingtaine de kilomètres carrés autour du Soum de Grum. Munis d'une carte au 1/25 000^{ème} agrandie pour l'occasion, ils organisent leur quête en tâchant de ne pas courir en tous sens et en évitant de monter et descendre inutilement. Cette course se fait sur une durée maximale de 6 heures. Suivant leur motivation, certaines équipes s'arrêtent pour manger un morceau et d'autres pas. Nous apercevons quelques concurrents, affairés, puis les nuages recouvrent le paysage d'une cape ouatée : pas évident de s'orienter dans ces conditions !

Les enfants redescendent au col et rejoignent les trois chauffeurs qui les emmènent au gîte. Après nous être enquis du chemin, nous nous dirigeons vers le col de Louvie, par le col de la Houcette, en contournant le Turon de Lénia dont les consonances espagnoles contrastent avec le nom béarnais du Soum de Grum et atteste des influences aragonaises en vallée d'Ossau, qui était une entité indépendante au Moyen-Age, mais ouverte à ses voisins méridionaux. Suivant les mouvements des masses nuageuses, nous trouvons parfois le chemin évident, et parfois moins. Des discussions s'amorcent entre Serge, Richard, Peyo et Max. Jean-Louis et moi espérons que nous ne ferons pas de trop longs détours : les cèpes nous attendent ! Nous observons les prairies dévastées par les sangliers. Les mottes d'herbe sont retournées sur des centaines de mètres carrés. Combien pouvaient-ils être pour faire de pareils dégâts ? Et où se terrent-ils ? Ici, pas de cachette possible, mis à part quelques buissons épars. Serge et Richard plaisantent : ils sont peut-être sous terre, couchés sur le dos, juste là ? En fait, ils viennent de l'aval où poussent des forêts touffues sur les pentes abruptes. Une entente difficile doit se faire entre les gestionnaires du Parc National et les chasseurs. Ces derniers se plaignent de la pauvreté de leur tableau cynégétique et veulent en lâcher ! Pourtant, nous sommes témoins qu'ils semblent être très nombreux.

Ce n'est pas comme l'ours, présent également dans cette zone, dont nous ne verrons pas trace. L'ensemble des données récoltées par le Réseau Ours (215 données) permet d'estimer à 5 l'effectif minimal de la population dans la vallée d'Aspe et la vallée d'Ossau, qui comprend : Papillon, probablement le plus vieil ours pyrénéen, grand mâle d'environ 200 kg, suivi avec certitude depuis 1980, et père de Pyren, né en 1995, de l'ourson né en 1998, et de celui né en 2000 ; Camille, mâle d'environ 15 ans et 120 kg, à pelage clair, a été sage en 2000 et n'a pas commis de dégâts en Espagne ; Chocolat, mâle d'environ 90 kg à fourrure foncée ; Cannelle, mère de Pyren, de l'ourson né en 1998, non encore baptisé, et de celui né en 2000 ; Pyren, mâle subadulte né en janvier 1995, qui a quitté sa mère au printemps 1997, n'a pas été repéré

en 2000 ; l'oursin né en janvier 1998, dont la présence a été repérée en juillet 1998 grâce à deux clichés photographiques et une observation de visu, ainsi que de nombreuses traces et indices, dont le sexe est inconnu, n'a pas été repéré en 2000 ; un oursin né en 2000, dont le sexe n'a pas pu être déterminé, par manque de prélèvements suffisants en bon état de conservation. Selon d'autres sources, il y en aurait une douzaine répartie sur toute la chaîne des Pyrénées, dont 5 à 6 autochtones en Béarn et 6 de souche slovène en Pyrénées centrales, avec seulement 3 femelles au total, ce qui paraît insuffisant pour assurer la survie de l'espèce.

La descente est longue jusqu'à Laruns, et les orteils deviennent douloureux, à force d'être comprimés vers l'avant de la chaussure. Une bruine tombe de temps à autre, alors que le soleil éclaire le versant opposé en un éventail de rayons filtrés par les nuages : que c'est beau ! Les odeurs sont avivées par l'humidité et nous surveillons les bas-côtés dans l'espoir de découvrir des cèpes. Le problème, c'est qu'il n'y a ni chêne, ni châtaigner, seulement des hêtres et des buissons de noisetiers dont je déguste les premières noisettes à peine formées et encore laiteuses, à la saveur douce et onctueuse. Nous traversons le hameau de Listo (encore à consonance espagnole) qui fait partie du village de Louvie-Soubiron. Un beau lavoir de pierre bâti à l'ancienne commémore le décès d'un concitoyen emporté par une avalanche. Ici, hormis l'élevage, la fabrication de fromage de brebis, la chasse et la pêche, on vit également de l'exploitation de carrières de marbre blanc et de mines de fer (encore ouvertes ?), mais nous ne les voyons pas. Une centrale hydroélectrique fournit l'énergie au village et à la vallée.

Géologie

Nous l'ignorions, mais nous avons fait l'ascension d'un volcan cet été dans les Pyrénées : il s'agissait du Pic du Midi d'Ossau. Cette pierre grenue, grise à verdâtre, que j'ai eu tant de peine à escalader, est une portion de la caldeira du volcan effondré, puis érodé et bousculé, dont on peut voir d'anciennes coulées de lave près du lac d'Ayous par exemple. Sa formation s'est étendue sur un laps de temps très long, puisque les premières coulées de lave se sont effectuées par une des fissures nord-sud de la chaîne hercynienne à la fin de l'ère primaire, il y a 290 millions d'années. C'est à l'ère tertiaire, lors de l'orogénèse pyrénéenne (oro- qui se rapporte aux montagnes) que l'anneau érodé de la caldeira s'est cassé et que les parties se sont chevauchées, la pointe de l'une d'elle formant l'aiguille du pic telle que nous la connaissons actuellement (2884 m). Cette roche se nomme la dacite (de la Dacie, patrie des vampires - Transylvanie). Roche volcanique, issue de laves visqueuses, elle construit des édifices en aiguilles (D'après F. Bixel 1983).

Je m'étais déjà intéressée à la formation des Pyrénées lorsque nous étions allés voir les traces de pas de dinosaures dans la Rioja, au sud-est de Pampelune. J'avais alors appris qu'à l'époque, c'était la mer qui occupait leur emplacement, et que la région bénéficiait d'un climat tropical. Mais il est difficile d'imaginer le déroulement d'événements qui se font sur une durée aussi longue. Pour essayer de fixer les idées, en voici quelques événements-clé.

L'histoire géologique pyrénéenne s'étend sur les derniers 500 MA (millions d'années) de la Terre. Un premier plissement (hercynien) a eu lieu entre -360 et -290 MA, le deuxième (pyrénéen) entre -53 et -33 MA. Les dépôts sédimentaires les plus anciens datent de 500 MA (ordovicien). Au dévonien (-400 MA), à l'emplacement des Pyrénées occidentales se trouve une barrière de corail similaire à celle de la Grande Barrière australienne. Le calcaire qui se forme renferme des fossiles de coraux et des boues carbonatées contiennent des organismes fossiles. Au carbonifère (-360 MA) s'accumulent des dépôts comportant des charbons et des

fossiles de plantes. Les terrains se plissent lors de l'érection de la chaîne hercynienne. Des volcans comme celui du Pic du Midi d'Ossau jaillissent des failles.

Le climat change, avec une alternance de périodes humides et de périodes chaudes, qui favorise l'oxydation des minéraux ferrugineux et la création de grès rouges caractéristiques du permotrias (-290, -250 MA). Il y a de nouveau des lagons au jurassique (-200 MA), et des rivages au tracé changeant en Béarn et Bigorre, avec des mers de profondeur et d'étendue variables. La chaîne hercynienne s'est totalement aplanie et creusée en une pénéplaine fracturée envahie par la mer au créacé supérieur (-100 MA), date à laquelle les Pyrénées commencent à se former par le choc des plaques espagnole et européenne. Celles-ci s'éloignaient pendant le jurassique, elles se rapprocheront pendant tout l'éocène.

Dans la zone axiale est-ouest des Pyrénées se trouvent donc les roches de l'ère primaire (granites, composés de cristaux de quartz, mica et feldspath enchevêtrés les uns dans les autres, des gneiss, composés des mêmes minéraux mais disposés ici en lits, des schistes, formations argileuses et marneuses ayant subi du métamorphisme - transformation des roches dues à la chaleur, la pression, la radioactivité et des micaschistes - schistes enrichis en micas). Ces roches sont généralement dures, l'érosion n'a donc pu y creuser d'amples vallées comme dans les Alpes.

De part et d'autre de cette zone axiale, clef de voûte de ce vaste édifice, se développent des calcaires (roches carbonatées) qui datent du Secondaire (entre - 235 MA et - 65 MA). Par exemple, le Cirque de Gavarnie est constitué de calcaires (disposés sur des schistes de la zone axiale) que les glaciers ont façonnés en un cirque majestueux et imposant. Les barres rocheuses qui en résultent dominent ainsi les vallées d'Aspe, d'Ossau et de Lourdes, pour ne citer qu'elles. Tous ces calcaires ont été fortement plissés. L'érosion de la chaîne permettra le comblement du bassin aquitain au nord et du bassin de l'Ebre au sud et fera reculer les rivages. Plus tard, au quaternaire, l'action des glaciers creusera les vallées nord-sud en forme d'auge (de U) caractéristique (Aspe, Ossau et Lourdes) et entraînera les moraines en aval. (Extraits du site de l'association Geolval qui a elle-même tiré ses informations de Raymond Mirouse, professeur à l'université de Toulouse).

Thermalisme

Avec une histoire géologique aussi mouvementée, la présence d'eaux thermales n'est pas étonnante. Les sources thermales jaillissent depuis des millions d'années dans le creux de ce vallon du haut-Béarn. Leurs propriétés curatives sont sans doute connues depuis des temps immémoriaux. Lorsque seuls les médicaments offerts par la nature existaient, elles représentaient vraisemblablement une grande valeur. Avant le XVII^{ème} siècle, la relation de l'homme à l'eau est quasiment divine, voire miraculeuse. L'héritage gallo-romain est encore dominant (les Romains occupèrent notre région jusqu'au V^{ème} siècle après Jésus-Christ et leurs apports culturels et techniques furent importants). On se rend bien compte des effets bienfaisants des eaux minérales sur la santé mais ils sont attribués à d'obscures forces souterraines. Les rémissions sont considérées comme providentielles.

Les Eaux Chaudes

Les Eaux Chaudes, qualifiées "station de la Maison d'Albret", semblent connues depuis la création de la Novempopulanie par les Romains. Cinq sources spécifiques méso thermales jaillissent aux abords de l'Etablissement Thermal à des températures comprises entre 32° et 34° et une source à 14° qui est une eau de consommation. Elles sont à double sulfuration

sodique et calcique. Elles sont silicatées et riches en glairine et barégine. Elles dégagent des gaz rares dont le thoron et le radon. Elles sont limpides, onctueuses au toucher et incolores.

En 890, Sanche 1^{er}, roi d'Aragon, lui attribue la guérison d'une goutte rebelle. Au XII^{ème} siècle, c'est la princesse Télèze, femme de Gaston IV, souverain du Béarn, qui s'y rend, suivie du vicomte auquel on doit en 1127 la fondation de l'Hospice de Gabas et la construction d'une chapelle dédiée à Sainte Christine. En 1471, Gaston XI y tient sa cour. Au XVI^{ème} siècle, les Béarnais de Gaston de Foix viennent y panser leurs blessures après Ravenne (1512). Marguerite de Valois, soeur de François 1^{er}, devenue Reine de Navarre, s'y rend à plusieurs reprises. En l'été de 1569, Jeanne d'Albret, sa fille et son héritière, y vient avec ses enfants et une cour brillante.

En 1591, Catherine de Navarre, qui gouverne le Béarn pour son frère Henri IV devenu roi de France, y fait un séjour. C'est en 1838 que le conseil municipal de Laruns décide la construction de l'établissement actuel en marbre et pierre de taille. Le département crée une nouvelle route sur la rive du Gabas pour remplacer la route périlleuse du Hourat. Parmi les visiteurs de race royale qui honorèrent les Eaux-Chaudes de leur présence, citons : le Prince de Prusse, le Duc de Montpensier, le Duc et la Duchesse de Nemours, l'Infant d'Espagne Don Enrique et l'Infante Doña Josepha. En 1854, l'impératrice des Français, Eugénie, descendue aux Eaux-Bonnes, vint pendant 16 jours prendre son bain quotidien à l'Esqurette. En 1954, c'est l'Entraide Sociale qui prit en main la station thermale pour l'adapter aux besoins des temps nouveaux. A l'aube de l'an 2000, la commune de Laruns a repris possession de l'Etablissement.

Les Eaux-Bonnes

Aucun vestige antique n'a été découvert à ce jour aux Eaux-Bonnes qui prouverait une utilisation romaine (comme à Saint-Christau par exemple). Il semble d'ailleurs que cela soit le cas pour toutes les stations pyrénéennes situées trop à l'intérieur des montagnes et éloignées des principaux axes de communication. Les sources des Eaux-Bonnes sont citées pour la première fois en 1462. Leur appartenance, longtemps disputée entre Aas et Assouste, est enfin concédée au premier des deux villages.

C'est au cours du XVI^{ème} siècle, qu'est citée pour la première fois dans la bibliographie, l'édification d'un bâtiment. C'est un hôpital militaire, construit par François 1^{er} et destiné aux Béarnais blessés à la bataille de Pavie (1525). En 1771, un certain comte Antoine Marie de Cluzel, officier de l'armée de Condé, écrit y avoir fait construire la "première maison honnête, avec vitres". Un an plus tard, en 1772, le Duc de Biron fait un séjour aux Eaux-Bonnes. Il qualifie l'état de l'établissement thermal de "désastreux" et ajoute que "trois mille malades s'y disputent les six baignoires". Deux sources sont exploitées sur les neuf existantes. L'une, nommée Source Vieille, jaillit à une température de 44°C au pied de la Butte au Trésor (eaux complexes vivantes, riches en soufre, oligo-éléments, plancton thermal et gaz rare). L'autre, la Source Froide, est captée en face du bâtiment de la Mutuelle Générale des PTT à une température de 13°C. Leurs vertus permettent de soigner l'ensemble des voies respiratoires, les rhumatismes et séquelles de traumatismes ostéo-articulaires.

Lors de son "Voyage aux Pyrénées" en 1860, Taine décrit ce que peut être la journée d'un curiste : il est recommandé de boire de l'eau trois fois par jour. "Chacun va prendre son flacon de sirop, à l'endroit numéroté, sur une sorte d'étagère, et la masse compacte des buveurs fait la queue autour du robinet (...). Le premier verre bu, on attend une heure avant d'en prendre un autre ; cependant on marche en long et en large, coudoyé par les groupes pressés qui se

traînent péniblement entre les colonnes (...). On allonge le cou à la porte pour voir un couloir sombre où les malades trempent leurs pieds dans un baquet d'eau chaude, rangés en file comme des écoliers le jour de propreté et de sortie." (Informations extraites des sites respectifs des Eaux-Bonnes et des Eaux-Chaudes).

Le lac d'Anglas

Ce dimanche matin est bien maussade. Nous prenons notre temps devant un petit déjeuner plantureux et varié avant de monter à Gourette en voiture. Une station de ski hors saison, c'est plutôt triste. La plupart des immeubles sont fermés, seuls deux bars maintiennent un semblant de vie, ainsi que les concurrents du Raid Bacarisse qui terminent leur course en VTT devant nous sur un circuit excessivement difficile. Nous voyons deux ou trois femmes, mais ce sont surtout des hommes qui y participent. Je compatis au malheur d'un concurrent pas si jeune que ça qui boîte piteusement. La fatigue l'a rendu moins vigilant (surtout à cause de la course d'orientation de la veille, très éprouvante) et il n'a pas pu éviter un trou. En chutant, il s'est fait mal au genou, au bras, au visage, mais apparemment pas au moral. Le ciel se dégage un peu et nous décidons de ne rien changer à notre programme.

Nous nous engageons dans le vallon glaciaire du Valentin, au pied du Pic de Ger. Le sentier longe le torrent au milieu d'une forêt humide. De petits champignons blancs à la corolle nacré translucide poussent sur les troncs moussus. Passé un petit pont, la pente s'accroît et nous grimpons parmi les buissons de myrtilles et de rhododendrons dont certains pieds, très tardifs, portent encore des fleurs.

Avec l'altitude, la végétation devient plus rase, et je me mets à guetter l'apparition de marmottes dans les chaos de roches. Persuadée qu'elles seraient inutiles, j'ai laissé mes jumelles dans la voiture et elles me manquent. En hauteur sur ma droite, j'aperçois un reste de mur maçonné et des lambeaux de rails légers à écartement faible comme dans les mines. J'ai remarqué dans la forêt un gros câble de métal torsadé qui gisait à terre, et un autre, plus en amont. Je pensais d'abord qu'ils avaient un lien avec la station de ski de Gourette, mais nous sommes sur l'autre versant de la montagne, et pour une mise à la terre, le câble est un peu longuet. En fait, il doit s'agir plutôt de câbles autrefois suspendus entre des pylônes qui servaient à transporter le minerai ou le matériel pour la mine de fer dont nous allons découvrir l'existence près du lac d'Anglas.

Une bruine fine se met à tomber par intermittence : le ciel, un instant dégagé, est de nouveau envahi d'épais nuages qui donnent à notre ascension un intérêt plus sportif que touristique. Nous pensons manger dans la mine, qui en fait débouche sur l'extérieur en plusieurs endroits de la montagne, avec des voies aménagées avec des gros éclats de roche extraits du souterrain où les wagonnets emplis de minerais poursuivaient leur chemin jusqu'à un bâtiment aujourd'hui désaffecté et presque entièrement démoli. En fait, plusieurs groupes de promeneurs sont déjà là. Quelques randonneurs, mouillés pour mouillés, se rhabillent après avoir fait quelques plonges d'un rocher dans le lac. D'autres déjeunent au seuil du tunnel. Un autre groupe encore se compose d'aveugles ou malvoyants accompagnés dans leur randonnée par des personnes qui leur prêtent leurs yeux, leur épaule et leur compagnie : quel courage ! C'est déjà dur de marcher en terrain inégal, mais sans y voir, ce doit être effrayant et risqué de ne jamais savoir où l'on va poser le pied.

Les mines métallifères d'Arre et d'Anglas ont fermé en 1886. La vallée a remplacé cette activité par l'exploitation de l'or blanc : Gourette doit son existence au Palois Henri Sallenave qui, dès 1903, y effectua les premières descentes à skis des Pyrénées. Bien que des

championnats internationaux s'y déroulent chaque année depuis 1908, la station ne voit le jour qu'en 1930.

La pluie s'arrête et nous déjeunons à l'écart, face au lac glaciaire où se mirent les montagnes et le ciel changeant. Les reflets fugaces parcourent la surface, nous figeant dans une admiration muette. J'aperçois de petits poissons, des truites farios, peut-être, ou des ombles chevaliers dont la présence m'étonne, à une si haute altitude : comment sont-ils arrivés là ? Et comment survivent-ils lorsque le froid hivernal emprisonne les eaux sous une chape de glace et de neige ? En redescendant, nous reprenons une averse qui fait accélérer le pas à l'ensemble du groupe. Enserrés dans la brume, la balade est un peu irréelle, le paysage fantomatique et mouvant perd de sa substance, et l'absence de lumière le ternit en dégradés de gris. Au retour, pour nous ragaillardir, nous nous préparons un bon chocolat chaud au gîte avant de retrouver nos pénates respectifs.

Urdaibai (28-29 septembre 2002)

Ondarroa

Christine avait pourtant bien fait les choses : en tant qu'organisatrice, elle avait donné à chacun une liasse de feuillets avec la description des sites à visiter, l'organisation du week-end et des cases à cocher pour la réservation des guides. En plus, le temps est superbe depuis au moins une quinzaine de jours et nous avons été nombreux à nous inscrire. Seulement, dès le départ, tout est allé de travers. L'actualité politique ne nous a pas permis d'aller au musée Guggenheim de Bilbao. Une voiture sur les sept qui composaient notre petit convoi n'a pas eu l'information pour le lieu du pique-nique. Jean-Louis a doublé tout le monde, pensant se débrouiller avec le petit billet indiquant le village où se rendre. Xavier C. a raté la sortie de l'autoroute à Orío, suivi de deux autres voitures et a fait un long détour. Le belvédère du village d'Aia était introuvable, et, sur l'indication d'un jeune ouvrier du bâtiment qui a vu défiler toutes nos voitures les unes après les autres, nous nous sommes rendus à sept kilomètres de là (sans atteindre le but escompté, et avec deux des réservoirs d'essence sur quatre dans le rouge) tandis que les trois autres équipages choisissaient l'option de déjeuner plus bas après avoir fait quelques allers-retours à notre recherche dans le village : vraiment la pagaïe !

Nous avons fini par nous rejoindre. Dans un brouhaha général fusaient les explications et les récits d'errance au milieu des rires et des exclamations. Décidés cette fois-ci à ne plus nous lâcher, nous nous sommes suivis à la queue-leu-leu jusqu'au poste d'essence d'Orío puis sur l'autoroute où nous avons convenu de sortir très vite à Deba. Mais Jeannot est de nouveau allé trop vite, sans doute distrait par ses compagnons, et nous avons été les seuls, en queue de peloton, à virer au bon endroit, tandis que le groupe s'éloignait. La côte du Guipuzkoa et de la Biscaye est vraiment magnifique. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, nous avons décidé d'en profiter seuls. Entrecoupée de pauses aux belvédères pour admirer la vue sur les falaises et la mer, notre route a suivi les circonvolutions du relief montagneux le long de la côte. Apercevant depuis les hauteurs le sable fin de la plage de Deba, Richard n'a plus tenu, il fallait qu'il se baigne. Il a entraîné à sa suite Anna, Jonathan et Jean-Louis, et ils ont plongé dans l'eau fraîche (18° C) tandis que je marchais, à l'exemple des Espagnols, sur le "paseo" de sable humide et dur à l'orée des vagues infimes de la marée basse étale et qu'Alida, restée sur la jetée, allait jusqu'au promontoire qui surplombe la plage.

Revigorés par cette halte, nous nous sommes sentis plus disposés à faire un peu de tourisme. L'Espagne ne paraît pas encore sensibilisée aux nuisances de la circulation automobile : la

route principale passe par le coeur des villes, sans déviation ni rocade, et la vitesse moyenne s'en ressent fortement. L'intérêt, c'est que nous visitons davantage, à l'ancienne, et nous laissons tenter par des haltes que nous n'aurions pas faites, sinon. A Ondarroa, le village est en pleine fête médiévale. Nous y retrouvons Beñat, Michèle et Elisa, des amis de Christine et Jeannot qui font partie de notre équipée touristique. Une grande majorité des habitants est déguisée, depuis le bébé dans sa poussette jusqu'à l'arrière-grand-père, en passant par les mères de famille et les adolescents. A chaque fenêtre pend un dessus de lit, blanc en général, où est cousu un petit bouquet d'oeillets rouges ou divers ornements selon l'inspiration, sans oublier les slogans inévitables en Pays Basque marqués sur des banderoles ou à même les murs. Nous nous garons presque à la sortie du village et redescendons au port par un escalier interminable aux abords peu engageants, emplis de gravas et détritiques divers : c'est un peu "la zone", sans les malfrats des films américains. Sur la place, des jeunes femmes affublées de costumes divers défilent sur des chevaux menés par des hommes. De la paille a été répandue dans les rues momentanément piétonnes où sont installés les stands du marché médiéval.

De la grande église pendent des filets en draperies brunes et ocre qu'observent les gargouilles romanes. Au balcon d'une maison de pierre ancienne se penche une princesse vêtue de bleu au chapeau pointu. Chiffonnant une écharpe de dentelle blanche, elle fait mine de pleurer, et hèle les passants au bord de la rivière dont les eaux translucides hébergent des petits bans de longs poissons gris sombre, peut-être des muges. Une musique d'enfer nous attire à la porte d'un bar où dansent des jeunes femmes en habits d'époque qui nous font de grands signes. Je les laisse à regret. Il faut tout de même que nous allions rejoindre les autres au port d'Elantxobe. Nous achetons quelques plaques de chocolat et une bonne miché de pain, et reprenons la route.

Elantxobe

Nous traversons Lekeitio où une déviation nous envoie dans le trou à rats du port : nous voilà coincés entre des voitures mal garées face à un Espagnol qui ne veut rien savoir, dans une rue qui ne devrait même pas être ouverte à la circulation. Enfin, la situation évolue et nous pouvons souffler un peu et prendre la peine de profiter du paysage. L'Espagne n'a pas de législation sur le style des bâtiments, résultat, on trouve tout et n'importe quoi, et je dirais même le pire : des immeubles genre biscotte dressés à des endroits incongrus, des coloris, des formes aberrantes, aucune unité de style dans une région donnée, mis à part pour les maisons les plus anciennes (qui se font rares). De toute façon, le prix du terrain est tellement élevé qu'ils en sont réduits à faire des immeubles serrés à faire peur et que les villas ne sont accessibles qu'aux privilégiés de la fortune. Pas étonnant que les habitants passent leur vie dehors, particulièrement le soir : au moins, là, ils respirent. Ils sont même tellement adaptés à ces inconvénients qu'ils trouvent bizarre que nous, Français, ayons plaisir à rester chez nous le soir et que les rues se vident soudainement dès 19 heures.

Après avoir vu tant de beaux paysages, nous sommes presque déçus en arrivant à Elantxobe (prononcer Elantchobé). C'est vrai que ce village étagé sur la falaise qui donne sur le port en bas est pittoresque mais, bof !, ce n'est pas si vivant qu'Ondarroa où nous serions bien restés davantage. Enfin, nous avons retrouvé les autres, c'est déjà ça. Et Jean-Louis qui se demandait s'il ne valait pas mieux aller directement au gîte : ils nous auraient attendus longtemps ! (Nos mobiles n'ont pas l'option internationale et nous ne pouvons pas communiquer entre voitures). En nous attendant, ils ont vu une petite curiosité : ils ont fait l'ascension de la falaise par les rues en pente du village et ont assisté à la manoeuvre du bus qui fait demi-tour au bout de sa ligne sur une plaque tournante, comme à San Francisco.

Une fois fait le tour du port, nous roulons vers Guernika, que nous dépassons en nous demandant quelle est cette énorme usine qui exhale ces fumées disgracieuses par ses cheminées. Nous saurons plus tard qu'elle utilise le bois des forêts de conifères voisines pour en faire des agglomérés, contreplaqués etc. qui sont vendus dans toute l'Europe. La lutte est âpre pour la rendre "propre", notamment en matière de rejets de fumées justement, car elle est équipée d'une station d'épuration des effluents liquides. Comme chez nous, l'entreprise estime que ces dépenses d'intérêt général devraient être prises en charge par l'Etat ou la Communauté Autonome Basque, qui lui rétorquent que c'est au pollueur de réduire à ses frais les nuisances qu'il occasionne.

La nuit est tombée. 20 heures passées, et nous errons toujours à la recherche du gîte : nos 7 voitures font demi-tour sur la voie très passante de Guernika vers Bilbao, pleine de virages. Ce n'est pas possible, nous sommes allés trop loin. En fait, le gîte est dans un hameau (Gorozika) rattaché administrativement au village de Muxika (Mouchika). Christine se fait guider par téléphone et nous finissons par arriver dans cette "Barnategia". L'accueil est chaleureux, aucun problème, nous sommes en Espagne, ce n'est pas grave si nous dînons tard. C'est une très grande maison qui sert de centre d'hébergement pour des classes d'adultes ou d'enfants qui souhaitent passer une quinzaine de jours en immersion totale de basque (linguistiquement parlant). Comme une partie du groupe parle basque, le contact est immédiat.

A gauche de l'entrée se situent trois salles de classe, deux consacrées à l'étude proprement dite, et une plus spécialisée dans les travaux manuels. Des plaquettes imprimées au nom de l'établissement sont empilées sur des tables, avec photos et suggestions d'activités. A droite, un escalier descend au réfectoire (en sous-sol, comme beaucoup de restaurants en Espagne), et un autre monte à l'étage des chambres familiales. Le deuxième comporte des dortoirs. Nous sommes seuls (si l'on peut dire) et notre hôte nous donne le choix. Bien sûr, nous préférons le premier et chacun sélectionne sa chambre. Les enfants, tout excités, se mettent tous dans la même, se répartissent les lits-bateau et mettent les parents devant le fait accompli : ils préfèrent dormir ensemble. La maison est tenue impeccablement : les sanitaires sont nickel, le plancher craque agréablement, les chambres, aux fenêtres basses ornées de rideaux, n'ont pas un grain de poussière. Seule curiosité : les poutres qui charpentent la bâtisse sont maintenues par des barres de fer ou des plaques avec de grosses vis pour les assembler. Dominique en rencontrera une très brutalement de la tête en grim pant dans son lit à une heure du matin après sa partie d'échecs avec Jean-Louis... Attenant à la maison, un mur à gauche fera la joie des sportifs le lendemain matin.

Après le dîner, les enfants montent dans leur chambre et les adultes passent dans le séjour. Une partie de mus (prononcer "mouche", sorte de poker basque) s'organise. Jean-Louis et Xavier C. s'attablent devant un jeu de dames, puis le jeu d'échecs est sorti. Les autres se regroupent autour du jeu de scrabble. L'hôte nous explique le fonctionnement du bar : que ce soit alcools, tisanes ou boissons diverses, il suffira de noter nos consommations sur un petit carnet, et il les ajoutera au montant de la demi-pension le lendemain matin. Voilà, c'est simple.

Urdaibai

Ce dimanche matin, nous avons rendez-vous avec le guide à Busturia. Par erreur, après la traversée de Guernika, Jeannot tourne à droite au panneau indiquant Forua et, en faisant demi-tour avec les six autres voitures, j'aperçois les vestiges romains dont j'avais vu la photo à la Barnategia (très branchée écologie et histoire locale, en plus des racines basques) : vu la taille,

il s'agit sans doute des fondations d'une ancienne villa romaine. En fait, la région est habitée depuis la préhistoire. La grotte de Santimamiñe (Kortezubi) est ornée de peintures rupestres de l'époque magdalénienne (15 000 ans av. J.-C.) d'une qualité égale à celles d'Altamira sur la corniche cantabrique. C'était une région de forêts parcourues par des cerfs et des sangliers (entre autres).

Après l'ère des glaciations, vers 9000 av. J.-C., s'initia une nouvelle forme de culture paléolithique "la cultura de los concheros" (la culture des mangeurs de coquillages), extraits de la "ría" (fjord basque ou estuaire profondément envahi par la mer), qui formaient l'alimentation de base des humains. C'est probablement au néolithique, vers 5000 av. J.-C. que la langue basque devint un trait d'union et de communication entre les populations (?).

L'influence de la culture indo-européenne du fer se fit sentir durant les derniers siècles du premier millénaire av. J.-C, vers le II^{ème} siècle av. J.-C. Les nouveaux arrivants s'installèrent dans des lieux stratégiques où ils pouvaient contrôler les voies de communication terrestres et fluviales les plus importantes. Des vestiges de cette culture se trouvent à Maruelea (Nabarniz), Kosnoaga (Gernika) et Iluntzar (Nabarniz) ainsi qu'au Sanctuaire de Gaztiburua (Arrazua).

Quant à l'époque romaine, c'est la "ría" de Guernika qui offre le plus grand nombre de témoignages : la stèle de Morga (IV^{ème} siècle), les objets de Peña Forua, les vestiges de Portuondo et d'autres zones de la côte. Ces sites se trouvent sur de petits promontoires naturels le long de la rive gauche de la "ría", en relation avec le trafic maritime de cabotage entre la Méditerranée et l'Atlantique nord et l'exploitation des ressources naturelles de la région (mines de fer et marbre).

Le guide nous explique ce qu'est Urdaibai : il s'agit d'un site classé "réserve de la biosphère" par l'Unesco en 1984. C'est un ensemble de deux vallées (principalement celle de la "ría" de Guernika où nous nous trouvons et une autre sur l'autre versant des collines qui bornent l'horizon). Il insiste sur un point crucial : ce n'est pas seulement la préservation d'un espace naturel, mais également celle d'un écosystème où l'homme occupe une grande place. L'émission de Thalassa qui nous avait donné envie de venir nous a induits en erreur, mettant l'accent sur la faune sous-marine et les oiseaux migrateurs, nous montrant surtout la "ría" et l'étendue marécageuse. Nous nous attendions à marcher le long de l'eau, les pieds dans le sable, sur un sentier au milieu des joncs et guettant les oiseaux de mer (comme à la réserve du Teich, au bassin d'Arcachon). Pas du tout ! Richard et Serge seront tellement déçus qu'ils se désintéresseront de la visite guidée, en troublant même le cours à plusieurs reprises, comme des écoliers turbulents.

Un autre problème se pose également : le guide s'exprime en espagnol et je fais l'interprète, avec l'aide des autres membres hispanophones du groupe. Mais Serge, qui ne parle pas espagnol, est par contre bilingue français-basque et les quatre enfants qu'il a amenés sont scolarisés en ikastola (école basque). Il demande donc à ce que le guide s'exprime plutôt dans cette langue, et c'est lui qui ferait la traduction en français. Bien sûr, le guide ne parle pas français (ou très peu), ce qui aurait résolu la question. Enfin, un consensus est trouvé pour un discours majoritaire en espagnol, avec quelques apartés en basque (d'ailleurs moins scrupuleusement traduits au reste du groupe).

Nous pénétrons dans la partie dépourvue d'habitations en traversant la voie ferrée de l'Eusko-Tren (le Topo local) qui relie Bilbao à Bermeo, je crois, et qui longe la rive de l'Oka au plus

près, puis la "ría". Le guide nous montre la végétation d'aulnes et de saules, typique d'un sol humide, et leur remplacement progressif par le tamaris vers la côte, car il est plus résistant à l'air iodé et à la salinité du sol. Une cabane d'observation des oiseaux vient d'être faite par des bénévoles. Nous l'inaugurons. Les volets sont relevés vers l'intérieur, la lunette est fixée sur son trépied, orientée vers les oiseaux en faible nombre qui se trouvent sur la rive opposée.

Urdaibai se trouve sur le trajet des oiseaux migrateurs pour lesquels cette zone semi-marécageuse offre un havre de récupération, particulièrement les jours de pluie ou de tempête. Aujourd'hui, il fait très beau, donc les oiseaux du grand nord (Scandinavie, Europe de l'est) préfèrent poursuivre leur route vers l'Afrique (Sénégal), leur lieu d'hibernation. Il est encore un peu tôt d'ailleurs pour pouvoir profiter de la vue des grands vols migratoires qui s'effectuent surtout en octobre-novembre. Nous observons des mouettes, qui plongent dans les eaux poissonneuses, et les cormorans au col sombre. Ils pêchent dans les mêmes lieux mais ne se font pas concurrence. En effet, les cormorans, qui nagent sous l'eau en groupe, coordonnent leur action de façon à rassembler leurs proies en une masse compacte pour s'en saisir plus facilement. Pris au piège, les poissons sautent hors de l'eau pour passer la barrière des volatiles. C'est alors que les mouettes entrent en action, plongeant à qui mieux mieux à l'extérieur du cercle pour se saisir des fuyards.

Au bout d'une branche émergée se dresse un martin-pêcheur. C'est très rare de les observer ainsi, immobiles. J'en ai vu un qui rasait les flots de la Nive, éclair vert et rouge, près de la piste cyclable de Bayonne à Ustaritz, mais c'est un plaisir bref. Les limicoles arpentent le sable mou, plongeant leur bec pointu dans la vase à la recherche des animalcules. Ici aussi, les oiseaux ne se font pas concurrence mais sont complémentaires, attrapant une certaine catégorie de mollusques ou crustacés en fonction de la longueur de leur bec. L'un d'eux est particulier : au lieu d'avoir un bec fin, comme les autres, il l'a plutôt court et large. Il s'en sert comme d'un pic pour fracasser les coquillages. Le guide complète ses explications en nous montrant sur un livre les photos des oiseaux dont il parle.

Nous quittons la cabane et avançons vers une autre zone particulière de la réserve. L'intérêt, nous dit-il, c'est la diversité des sites sur une zone réduite qui constituent autant d'écosystèmes différents. Il y a trois siècles, les habitants ont souhaité s'approprier ces zones planes occupées par des marais et la "ría" et ils ont entrepris de les remblayer pour les ensemercer de céréales. Des digues ont été construites, munies d'écluses fermées à marée haute et ouvertes à marée basse pour permettre l'écoulement du trop-plein d'eau et l'assèchement des terres. Avec l'exode rural, ces champs ont été convertis en prairies sur lesquels paissait le bétail. Enfin, la main d'oeuvre ne cessant de diminuer, l'entretien des digues et des écluses n'a plus été possible et l'eau de mer, à l'occasion des tempêtes hivernales, s'est de nouveau appropriée les lieux, rendant les terres incultes. Désormais la végétation change progressivement. L'herbe est remplacée par des plantes qui supportent l'eau saumâtre, selon une gradation visible à l'oeil nu, depuis celles qui ont toujours les racines dans l'eau jusqu'à celles qui ne sont inondées que périodiquement. Cette zone contente les oiseaux qui préfèrent le pourtour des zones humides et ne pêchent pas. D'ici quelques dizaines d'années, ces "polders" auront totalement disparus et la zone sera de nouveau totalement immergée à marée haute.

Nous rejoignons le parking et prenons à pied une petite route de campagne en direction de l'estuaire. Il fait chaud, l'heure avance et la faim commence à nous tenailler (un week-end ne suffit pas pour passer au rythme espagnol). C'est la fronde : Richard et Serge reconnaissent de moins en moins l'utilité de cette visite guidée. Marcher sur une route au milieu de la campagne cultivée, quel en est l'intérêt ? Je traduis les critiques et le guide répond simplement

qu'il n'existe pas de chemin qui longe la "ría", il n'y a que la voie ferrée. C'est déjà bien qu'Urdaibai existe : avant la création de cette réserve, et depuis l'époque de Franco, il y avait une forte volonté étatique pour transformer les rives en zone totalement urbanisée. On a voulu aussi y mettre un aéroport (comme à Fontarrabie), et bien d'autres projets de bétonnage intensif ont été proposés qui, fort heureusement, n'ont pas abouti. La population s'est mobilisée, écologiste avant l'heure, prenant conscience de la richesse de ce patrimoine et de la nécessité de le sauvegarder. Il n'y a apparemment aucuns fonds alloués pour l'exploitation touristique de cette réserve. La cabane d'observation est l'oeuvre de bénévoles, l'ancienne ayant été brûlée. Les touristes se promènent à leur guise l'été et le guide s'adresse davantage aux scolaires (espagnols et parfois français) qui désirent connaître la réserve.

Une pergola a été érigée, également par des bénévoles qui y ont passé sept week-ends, au-dessus d'un tronçon du "Camino Real" (chemin royal), aussi appelé "Ruta Juradera" (Route du Serment). C'est le chemin qu'empruntaient les Seigneurs qui allaient promettre de respecter les lois ("los Fueros") qui régissaient la Biscaye à partir de la fin du Moyen-Age. Le serment, affiché dans le "Salón de Plenos de la Casa de Juntas" (salle plénière de la maison des assemblées), se libelle ainsi :

Yo, Señor de Vizcaya juro que bien
y verdaderamente guardaré y
mandaré guardar todas las
libertades, franquezas y privilegios,
usos, costumbres, que los
Vizcaínos, así de la tierra llana
como de las villas y ciudad, y
Encartaciones y Durangueses de
ella tuvieron hasta aquí y en la
manera que ellos tienen y quieren.

Moi, Seigneur de Biscaye jure que
je respecterai et ferai respecter
véritablement toutes les
libertés, franchises et privilèges,
us, coutumes, dont les
habitants de Biscaye, aussi bien de la
plaine
que des villages et des villes, et
les communes autogérées et les
habitants de Durango
jouissent à ce jour
sans y rien changer et conformément
à leur volonté.

Dans le même esprit, les bénévoles planteront des ceps de "txakoli" dont les sarments courent tout le long de la pergola et la recouvriront. D'origine médiévale, c'est le vin de la côte basque : fruité, léger avec une pointe délicate qui le rend rafraîchissant. Sa personnalité lui vient de deux variétés autochtones de raisin, Hondarribi zuri et beltza. Possèdent une dénomination d'origine les vins de Getaria, Bizkaiko, Txakolina et Araba.

Le guide nous fait passer devant une ferme à l'ancienne, qui peut pratiquement vivre en autarcie car elle fait de la polyculture (céréales, verger, potager) et pratique l'élevage. Nous voyons justement un couple aidé d'un ouvrier agricole en train de gerber le foin en meule à l'aide de fourches. Un peu plus loin, un paysan manie la faux. Ce mode de culture n'épuise pas les sols et peut se poursuivre des siècles durant au même endroit sans dommage pour la terre ni besoin d'amendement autre que naturel. Evidemment, ce n'est pas comme cela qu'on devient riche, et c'est une dure tâche quotidienne qui ne permet aucun congé ni départ en vacances. En Biscaye, comme dans toute la Communauté Autonome Basque je crois, il n'y a pas de terrain classé "agricole", ce qui signifie qu'un jeune qui souhaiterait devenir agriculteur doit acheter son champ au même prix qu'une parcelle pour bâtir une villa à Bilbao ou Guernika. Autant dire que c'est impossible, financièrement parlant, et que si, par chance, une banque lui prêtait, il n'aurait pas assez de sa vie entière pour la rembourser.

Le guide montre les forêts de conifères autour de la "ría", qui couvrent désormais une grande partie des sols de la Communauté Autonome Basque. Il s'agit d'un pin de Californie, de la région de San Francisco plus précisément, qui, là-bas, n'occupe pas une grande surface, mais qui a été exporté en Europe avec grand succès. Les exploitants forestiers l'apprécient non pas pour ses qualités intrinsèques (on ne peut en faire des meubles ni des poutres, mais seulement le réduire en charpie pour la pâte à papier, semble-t-il), mais pour sa croissance rapide qui permet une bonne rentabilité sur le court terme. Le problème, c'est que les conifères rendent les sols acides, de même que les eaux qui traversent ces forêts. Le processus est lent, donc peu sensible, mais il s'agit d'une détérioration réelle des sols. En outre, les coupes se font sur de grandes surfaces laissées à nu le temps de la plantation et de la croissance de jeunes arbres en remplacement. Avec les pluies fréquentes dues à la proximité de l'Atlantique, l'érosion de la fine couche d'humus sur les pentes abruptes du relief est accélérée. Nous passons devant un bois d'eucalyptus. Les nuisances occasionnées par cet arbre australien sont encore pires que celles du pin : il épuise les sols en captant tous les sels nutritifs et les assèche à son profit, faisant mourir toute la végétation autochtone concurrente. Un arbre dans un jardin ne peut pas faire de grands dégâts, mais des forêts entières sur des hectares de terrain déséquilibrent l'écosystème local.

Tout en devisant, nous parvenons près de l'embouchure de la "ría". En passant sur un petit pont, il nous fait remarquer une drôle de petite bâtisse de pierre qui a presque les pieds dans l'eau. Au début du siècle, un restaurateur astucieux avait bâti un vivier à langoustes fonctionnant de manière parfaitement autonome. Des ouvertures basses permettaient à l'eau de mer d'entrer lorsque la marée montait, et les bassins étaient placés de telle façon qu'ils ne se vidaient pas lorsque la marée descendait : un système idéal pour assurer aux riches clients de Bilbao et de Guernika une langouste fraîche et succulente. Dommage que la tradition ne se soit pas transmise, nous y aurions goûté sans doute, nous aussi !

Nous montons sur une petite île où subsistent des espèces endémiques de style méditerranéen en raison du sol calcaire qui ne retient pas l'eau et du micro-climat assuré par la vallée orientée nord-sud qui laisse le passage au vent chaud. Nous écoutons le chant des oiseaux et essayons de reconnaître celui du rossignol, de la mésange et du merle. Puis nous passons aux arbres. Il se baisse pour prendre une feuille : voilà une feuille jeune, elle est dentelée et à chaque pointe est plantée une épine, c'est une protection de l'arbre contre les herbivores ; par contre, les vieilles feuilles sont arrondies, sans doute plus dures, elles ne nécessitent plus ce moyen de défense. Une autre feuille est vernissée pour limiter la transpiration et la perte d'eau. Il nous vante les vertus de l'arbousier. Dans ce parc protégé, c'est un véritable arbre au tronc épais et rugueux. Il a la faculté particulière de fleurir en automne, au moment même où ses fruits de l'an passé deviennent mûrs. Ainsi les insectes trouvent encore à butiner à une époque où il n'y a plus guère de fleurs, ce qui permet également aux oiseaux insectivores de subsister. Beñat, qui comptait couper celui qui pousse dans son jardin, décide in peto de n'en rien faire !

Cette marche lente au soleil nous a épuisés. Beñat parle encore un long moment en basque avec le guide tandis que la majorité du groupe recherche un coin à l'ombre pour s'asseoir. Nous finissons par déjeuner sur l'herbe là-même pour nous requinquer avant de reprendre la voiture pour Gaztelugatxe.

Gaztelugatxe

L'après-midi est bien avancée lorsque nous reprenons la route. Heureusement, elle n'est pas trop longue et nous n'aurons à effectuer qu'une seule marche arrière (à sept voitures) pour

nous être aventurés inconsidérément et comme un seul homme dans un cul de sac. Nous voulions nous baigner à Mundaka, où il y a théoriquement la fameuse vague des surfers, invisible aujourd'hui avec cette marée basse et très calme, mais nous sommes déçus par le cadre et nous préférons attendre encore un peu. Sur l'île à l'embouchure de la "ría", le guide nous avait déconseillé la baignade car les égoûts se déversent non loin de là. La transparence des eaux est trompeuse...

Nous avons bien fait : le cadre est enchanteur. L'île de San Juan de Gaztelugatxe est reliée à la côte par un pont de pierre et 237 marches mènent à son sommet, où se dresse un ermitage. La légende raconte que Saint Jean Baptiste y arriva après avoir débarqué à Bermeo où il fit trois pas qui se gravèrent dans la roche du chemin. Cet ermitage fut fondé au X^{ème} siècle, attribué en donation au monastère de San Juan de la Peña près de Huesca et subit plus tard divers saccages et incendies qui l'ont totalement détruit. Maintenant, il y a une petite église et un bâtiment annexe.

Cette portion du littoral a été cataloguée comme Biotope protégé. L'îlot voisin, Aketze, est un lieu de reproduction pour 200 couples d'oiseaux de mer. Sur la falaise poussent des espèces endémiques comme l'Armeria euskadiensis. Sur les fonds marins à dominante rocheuse croissent des algues géantes comme les Laminaires ou Saccorhizas entre lesquelles nagent le bar, le congre et la murène. A moindre profondeur se trouvent les oursins, anémones de mer, poulpes et holoturies, sans parler des pouces-pieds, mollusques fort appréciés des autochtones.

Nous profitons de la clémence des flots pour descendre nous baigner dans ces eaux limpides (mais fraîches), puis observons à plaisir anémones et oursins dont nous montrons les charmes et les dangers aux plus jeunes. Enfin, détendus, il ne nous reste plus qu'à faire l'ascension de l'île et rêver au sommet, en regardant la mer...

...Quelques semaines plus tard, le 19 novembre 2002, une marée noire polluera toute la côte, en raison de l'accident d'un bateau pétrolier, le Prestige, je ne sais ce qu'il est advenu de ce merveilleux site, et si les roches, comme les épis d'Anglet, sont devenues toutes noires et stérilisées de toute vie...

Escalade au Bastan – Diaspora (6 octobre 2002)

Ce dimanche 6 octobre 2002, c'est la diaspora. Michèle, fatiguée par son angine, se repose à la maison. Jean-Louis B., très féru de course à pied, participe aux 15 km des plages d'Anglet à partir des Sables d'Or. Richard profite des derniers jours de beau temps chaud pour aller à la plage. Christine et Jeannot vont à la Cita, le festival du film sud-américain. Jean-Louis, Max, Cédric et Jonathan vont découvrir les voies d'escalade nouvellement ouvertes sur la falaise du Bastan, près de Bidarray tandis que John et Nico restent dans leur maison respective pour faire leurs devoirs de classe.

Pendant ce temps, Alida, Marie-Ch', Elisabeth et moi prenons part à une manifestation originale. Les libraires et disquaires indépendants de Bayonne (surtout ceux de La Rue en Pente) ont organisé une randonnée au Mondarrain, assortie d'un pique-nique, qui sera animée par des écrivains et un musicien, et se clôturera par une séance de dégustation à Itxassou : joli programme ! Deux départs sont proposés : le premier à 10 heures, pour les plus sportifs, avec 2 bonnes heures de marche à la clé (pour l'aller simple), et le deuxième à 11 heures, pour 40 minutes de marche seulement.

Bien sûr, nous choisissons la plus longue marche, et tâchons d'arriver à peu près à l'heure au rendez-vous (ce n'est pas moi qui organise, alors on ne va pas nous attendre !). Pour une fois, nous ne sommes pas en convoi. C'est là que je m'aperçois que j'ai pris la douce habitude de me laisser diriger. J'ai honte à le dire, mais j'hésite toujours sur les routes à prendre pour me rendre quelque part en dehors du BAB. Heureusement, mes compagnes m'aident : route de Cambo, à droite à Itxassou, mince, au rond-point, je n'ai pas tourné au bon endroit, où il est, ce fronton ? Enfin, nous voyons un attroupement, trouvons à nous garer un peu plus loin, et, après avoir endossé nos sacs et chaussé les souliers de montagne, nous nous apercevons que tout le monde est déjà parti ! Où ça ? Où sont-ils ? Un des libraires, resté sur place pour s'occuper du deuxième groupe, nous renseigne : ils ne sont pas loin, c'est par là !

Moi qui avais promis à Elisabeth une marche tranquille, en lui disant que ces intellectuels ne devaient pas être très sportifs, nous voilà en train d'avancer au pas de charge pour les rattraper. Heureusement que ça descend ! Le temps est superbe, mais le fond de l'air est frais à cette heure pas si matinale. A la sortie du village, les vaches s'approchent des barbelés, étonnées de cette troupe nombreuse. Nous prenons le temps d'admirer la nature, le paysage, les maisons soignées entourées de jardins fleuris, la montagne proche partiellement occultée par la première colline. Un gros lièvre détail dans le pré voisin. C'est nous qui l'avons ainsi effrayé ? Non, voilà deux chiens de chasse qui aboient à tue-tête et courent en zigzag, le nez au ras du sol. C'est vrai, c'est la saison de la chasse. Ils exagèrent, il y a des maisons partout, et nous qui nous promenions tranquilles, ils vont tuer quelqu'un !

Nous descendons jusqu'au ruisseau, enjambé par un ancien moulin réaménagé en petite villa adorable, et ensuite, il faut bien commencer à monter. Chemin faisant, je m'aperçois que je suis en pays connu : une ancienne adhérente de la société d'astronomie est là, ainsi que Françoise, une enseignante d'anglais qui organise périodiquement des réunions pour favoriser la pratique de la langue auxquelles je participe parfois. A l'heure du pique-nique, je retrouve Philippe, membre également de la société d'astronomie, accompagné de sa femme, Véro, bibliothécaire à Anglet et de ses deux filles. Je reconnais aussi une institutrice de l'école primaire Evariste Galois où sont passés tous mes enfants, et un couple de voisins qui habitent un peu plus bas, dans la même rue ! Enfin, je verrai à l'heure de la dégustation Christophe Lamoure, ce jeune professeur de philosophie du lycée de Saint Jean de Luz qui nous a enchantés six mois durant, de janvier à juin 2002, à nous lire des extraits de livres de philosophes contemporains et en nous les commentant de façon tellement limpide qu'il nous donnait l'impression d'être intelligents. Le monde est petit...

Les libraires ménagent de petites haltes en cours de route au cours desquelles ils tâchent de présenter les gens les uns aux autres. J'aperçois Françoise Daugey, la jeune femme qui sera notre "dégustatrice" de vin d'Iroulégué (attention, pas oenologue !) en fin de journée. A bavarder avec les unes et les autres, j'ai perdu mes compagnes. Nous nous retrouvons à l'orée du bois de hêtres qui ceint le sommet rocheux du Mondarrain. Aujourd'hui, nous n'irons pas plus haut. Chacun s'installe au plus près des écrivains qui lisent à tour de rôle des extraits de leurs livres : poésie, portraits, scènes de la vie courante, les styles sont variés, et il est plaisant d'entendre la voix et le ton de celui-là même qui en est l'auteur.

Olivier Deck commence par la lecture d'un extrait des "Mémoires d'un arbre", éd. du Cherche Midi, de Carole Zalberg, qui n'a pas pu venir parce qu'un de ses trois enfants a été hospitalisé. Il poursuit par un extrait des "Chopines", éd. du Rocher, qu'il lit avec plus d'aisance car il s'agit de l'une de ses propres oeuvres. Son oeil brille, son texte humoristique est mis en valeur par sa diction claire et sa voix chaude. Il nous fait le portrait d'un personnage haut en couleur

et la chute de l'histoire provoque les applaudissements de l'assemblée. Didier Bourda prend la suite avec une poésie extraite de "Y ou le chemin des lettres". Plus intimidé par le grand nombre des auditeurs, il murmure un texte difficile qui gagne à être lu dans l'intimité d'un espace clos. Jean-Pierre Delbouys, proviseur du lycée Paul Bert à Bayonne, nous ouvre son cœur et fait un retour sur son enfance et le regard qu'il portait sur son grand-père en lisant son livre "Siempre", éd. Milan. J'aime sa description très chaleureuse et précise : il a l'aspect d'un bon vivant, mais son écriture trahit une grande sensibilité. Jésus Aured clôt la séance par quelques morceaux joués à l'accordéon dans un style très personnel. Je l'avais déjà entendu faire des improvisations à la Luna Negra, en intermèdes de contes russes, et j'avais déjà noté sa grande originalité dans le toucher du clavier et surtout le maniement du soufflet, ainsi que son goût pour des notes tenues incongrues.

C'est l'heure du pique-nique. Les enfants ont déjà craqué depuis un moment, troublant un peu l'audition des livres par l'ouverture intempestive des sacs à dos et des sachets. Maintenant, les bavardages sont permis et chacun se regroupe par affinité. Je reste non loin des écrivains, une oreille parfois attentive à leur conversation. Olivier Deck parle de pomme de terre : il vante les qualités de l'"Institut de Beauvais", patate peu esthétique mais au goût incomparable sans laquelle la garbure ne serait pas ce qu'elle est, et dont je retrouverai la tirade originale en page 66 de "Cancans", le livre qu'il me dédicacera en fin de journée. Visiblement, il adore manger et ne doit pas dédaigner mettre la main à la pâte car son livre est émaillé de recettes à l'ancienne et contient la description dithyrambique d'un marché de village. Tout comme Jean-Pierre Delbouys, avec lequel il semble avoir des atomes crochus, il a la nostalgie d'un certain art de vivre, où les gens prenaient leur temps et utilisaient les produits du terroir frais, cultivés sans artifice, vivaient en petites communautés et élevaient les animaux en les nourrissant sainement.

En redescendant, je fais connaissance avec la "chef" de Véro, bibliothécaire d'Anglet qui est venue en compagnie de la bibliothécaire de l'université de Bayonne. Elle me parle avec enthousiasme de ses voyages dans le désert du Sahara qu'elle parcourt en compagnie d'un bédouin marié avec une Française, qui vit à Paris et organise des séjours à la carte. Je prends note car cela fait des années que nous rêvons d'en faire autant. Elle me dit le plaisir de dormir à la belle étoile, sur un matelas fin et dans un sac de couchage, avec le ciel immense au-dessus de soi, la vision des étendues désertes à l'infini, la variété des paysages, les dunes, les canyons creusés par des rivières aujourd'hui asséchées, les oasis, la montagne qui recèle des peintures rupestres datant de l'époque révolue où le désert était vert...

Prises dans notre conversation, nous nous sommes un peu égarées et rebroussons chemin pour reprendre le sentier en traversant des buissons d'ajoncs piquants. Pour varier, nous faisons le tour de la colline sur la gauche, au lieu de repiquer directement à droite comme à l'aller. La balade sera plus longue, mais ça change un peu, ainsi, nous faisons une boucle. Arrivées à la salle municipale Sanoki à Ixassou, nous nous comptons : il manque Elisabeth et Françoise ! Nous faisons quelques va-et-vient à leur recherche, mais elles sont invisibles. En fait, prises elles aussi dans leur conversation, elles se sont un peu perdues, sont montées au lieu de descendre (!), et comme elles marchent toutes deux d'un pas de sénateur, elles étaient loin derrière tout le monde et sans point de repère, et nous n'aurons le soulagement de les voir entrer dans la salle qu'à mi-dégustation.

Ah ! Cette dégustation ! J'adore Françoise Daugey : le visage extrêmement expressif, les yeux grand ouverts dans un petit visage, elle nous fait un petit discours pour nous instruire dans l'art d'apprécier le vin. Bien sûr, elle a choisi le vin local d'Irouléguy. Les bouteilles de blanc

et de rouge s'alignent sur la longue table rectangulaire à laquelle elle siège. En premier lieu, il faut un certain recueillement, de la concentration et du silence : le brouhaha s'estompe. Le verre doit être tenu de préférence par le pied, sinon le liquide précieux s'échauffe au contact de la main. Il ne faut pas secouer le vin mais en inspirer l'odeur qui s'en dégage : c'est le premier nez. Puis faire tourner légèrement le vin dans son verre et sentir de nouveau : c'est le second nez. Enfin, l'agiter davantage afin d'en extraire les senteurs cachées révélées par le mouvement et le contact de l'air et inspirer une troisième fois. Ce n'est qu'après ce cérémonial que nous sommes invités à goûter le nectar en le gardant un moment en bouche pour y retrouver les saveurs découvertes par nos sens olfactifs. Attention, défense de cracher sur le carrelage clair de la salle de Monsieur le Maire ici présent (qui a fait l'ascension avec nous) !

Chacun est invité à dire ce qu'il ressent, à qualifier le breuvage et en distinguer les composants, épices, acidité, fruits. Du rouge, elle dit qu'il est "animal" (moi, je pensais dans mon for intérieur, "râpeux" et lourd, mais je n'ai rien osé dire). Evidemment, elle ne va pas médire, et tous ses qualificatifs sont positifs et très imagés. Elle félicite ceux qui prennent la parole et abonde dans leur sens. Nous avons tous trouvé un siège et nous goûtons avec application. Ce n'est pas tous les jours que l'on a un cours en la matière ! Au sujet du vin blanc, je regrette qu'il ne soit pas accompagné d'huîtres du Bistrot de l'huître à Biarritz, quant au vin rouge, j'aurais aimé être attablée devant un bon plat de cèpes à l'ail et au persil, suivi d'une côte de boeuf bien saignante, comme à Laruns l'autre jour. Déguster sans victuaille autre que des petits morceaux de pain de campagne et sans les plaisanteries échangées par un bon groupe d'amis, c'est un peu triste. Nous partons avant la fin, pour ne pas risquer de rougir le ballon à un contrôle éventuel de police, chargées de nos livres dédicacés et enchantées de notre journée.

Vent du sud sur l'Haltzamendi (20 octobre 2002)

Ce dimanche 20 octobre 2002, nous avons projeté de faire du VTT. Comme plusieurs d'entre nous avaient un empêchement, nous avons préféré reporter cette activité à une date ultérieure, et sommes partis à près de 11 heures du matin de chez Rose, dont c'est l'anniversaire. D'ailleurs, elle n'est pas très contente car Pierre a vendu la mèche et nous sommes tous arrivés avec une petite attention, alors qu'elle voulait simplement nous offrir du gâteau à la fin de la balade pour marquer l'événement.

Depuis Bassussarry, nous longeons la Nive vers l'amont, passons devant les rapides de Bidarray, ce qui nous fait penser au rafting, que nous n'avons pas fait cet été, remplacé par le canyoning en Aragon et le kayak sur l'Eyre près d'Arcachon, et nous arrêtons un peu avant Ossès, sur le bas-côté d'une petite bretelle sur la gauche. Nous avons une superbe journée d'automne. Le ciel est d'une clarté extraordinaire, l'air d'une limpidité inhabituelle, la brume quasi inexistante : les couleurs s'en trouvent avivées au centuple et la vue porte très loin. La température est infiniment douce : le vent du sud ne s'est pas chargé de la fraîcheur des neiges d'altitude précoces et nous offre un été de la Saint Martin bienvenu après les averses violentes des jours précédents. Il faut en profiter, cela ne va pas durer.

L'Haltzamendi ne paraît pas bien impressionnant, vu d'en bas, et il semble que nous aurons tôt fait d'en atteindre la cime. Détaché de la chaîne pyrénéenne et inclus dans l'élévation qui culmine au Mont Baïgoura, il présente l'avantage de nous offrir une vue panoramique depuis le sommet sur toutes les Pyrénées occidentales et la côte basco-landaise. Enfin, cela nous fait quelque 700 mètres de dénivelé sur une distance relativement courte (ce qui signifie que la pente est plutôt raide) et nous aurons tout le loisir de vérifier qu'il est dur de s'arracher à

l'attraction terrestre ... et que j'aurais mieux fait de peser un peu moins lourd afin de prendre moins de peine !

Les châtaigniers regorgent de châtaignes dont les bogues piquantes jonchent le sentier ombragé. Nous nous promettons d'en remplir quelques sacs au retour. L'idée de cette ascension vient de Jeannot, mais bien sûr Pierre met son grain de sel : un simple aller-retour serait ennuyeux, pourquoi ne pas tenter une boucle, nous trouverons bien un chemin par là ? Michèle, Rose, Christine et moi sommes dubitatives : un chemin, certes, mais peut-être pas un raccourci. Allons-nous rentrer à la nuit, comme c'est déjà arrivé d'ailleurs, et en le suivant, en plus, et combien de temps devons-nous marcher ? D'une simple marchotte il serait capable de nous entraîner dans un véritable raid gaulois ! Lui, il a une résistance à toute épreuve, cela ne lui ferait pas peur !

A la première halte, nous contemplons la vallée quadrillée de prairies et de champs labourés séparés par des haies et de petits bosquets. Dans cette zone de piémont, l'idée de remembrement des terres ne semble pas avoir fait beaucoup d'émules. La Nive, illuminée par le soleil déjà haut dans le ciel, serpente paresseusement. Comment se fait-il que des champs soientensemencés en cette saison ? Je ne vois pas l'intérêt de mettre de l'herbe, elle pousse naturellement, et il est trop tard (ou trop tôt) pour semer des céréales telles que le maïs ou le blé, alors, quoi ? Il faudrait interroger un agriculteur. - De retour à la maison, je consulte Internet et constate, à mon grand étonnement, qu'il existe effectivement des semences d'automne de blé tendre, d'orge, d'avoine et de colza, (sans parler des légumineuses) et que ces plantes font l'objet de recherches assidues, particulièrement au Canada, en Suisse, au Maroc et dans le nord de la France, afin bien sûr d'augmenter la production agricole et d'en améliorer le rendement. -

Au fur et à mesure de notre progression, nous commençons à sentir le souffle du vent du sud, de plus en plus violent, qui se déplace en rafales irrégulières. Il nous déshydrate littéralement et nous n'arrêtons pas de boire. Qu'est-ce que ça serait dans le désert du Sahara ! La terre, ordinairement boueuse en sous-bois, est desséchée. Ce n'est pas la peine de chercher les cèpes aujourd'hui, nous n'en trouverons pas entre les pieds de bruyère et d'ajonc, à l'ombre des chênes ou des châtaigniers, ou plutôt si, nous en trouverons un faux. Rose, experte en la matière, lui trouve le pied trop mince, le dessous trop spongieux et elle le casse en deux, s'attendant à ce que la chair noircisse rapidement. Ce n'est pas le cas, mais il est vrai qu'il ne dégage quasiment pas d'odeur. A quelques pas de là, elle trouvera le pied séché d'un vrai cèpe, cueilli sans doute quelques jours auparavant. Elle a l'oeil !

Pierre, depuis le départ, a faim. Derrière une barrière, nous apercevons une herbe grasse sympathique piquetée de colchiques mauves à l'ombre d'un bosquet. Au loin broutent des pottoks. Il semble qu'ici le vent souffle moins fort. C'est sans compter avec les irrégularités du relief qui déchirent et dispersent les courants d'air. Il suffit de passer le portail pour que l'herbe se mette à onduler avec force et nos cheveux à s'envoler en tous sens : derrière la crête, peut-être ? Nous escaladons les barbelés par un passage aménagé par les chasseurs sans doute et trouvons un lieu plus calme, non loin du sentier qui mène au sommet, sur lequel nous apercevons quelques silhouettes humaines vêtues de blanc qui déambulent.

Surprise ! De l'intérieur de son sac, Pierre extirpe une bouteille de champagne, gardée au frais dans un sac isotherme. Christine et Michèle sortent les olives et autres amuse-gueule, et nous dégustons avec délectation nos victuailles arrosées du vin rouge de Jeannot, l'oeil fixé sur l'horizon, vers la mer qui se devine à peine, et les crêtes d'Iparla qui paraissent toutes proches.

Voilà un anniversaire dignement fêté ! Enfin, il ne faut pas trop s'alourdir, ce n'est pas parce que Richard n'est pas là que nous n'allons pas monter jusqu'au sommet, s'exclame Pierre.

Nous laissons Christine, Michèle et Rose faire la sieste un peu plus haut et longeons une corniche en bordure de falaise d'où nous voyons en contrebas des pottoks qui paissent sur un méplat et un troupeau de chèvres blanches et noires juchées sur les rochers au bord du précipice. Les vautours, attirés par la lentille d'un nuage en formation, accourent de l'horizon pour s'élever en une lente spirale sans un battement d'aile à des hauteurs vertigineuses. Depuis que nous avons vu leur manège au Néouvielle cet été, nous savons qu'il est annonciateur d'orage. De fait, les nuages s'accumulent au cours de l'après-midi et cachent le soleil un moment, assombrissant le paysage sous une cape mouvante.

Jean-Louis, Max et Pierre ont accéléré le rythme, Jeannot et moi fermons la marche. C'est fou ce que le vent augmente en altitude ! J'ai peur de basculer dans le vide et m'éloigne prudemment du bord du gouffre. L'érosion a mis la montagne à nu, il faut marcher entre les roches grises sur des sentes couvertes de crottes de mouton où prend racine une maigre végétation d'altitude. Le sommet est marqué d'une borne, mais la montée se poursuit en ondulations douces jusqu'au Baïgoura, presque 100 mètres plus haut. L'Haltzamendi nous suffit, nous tâchons de nommer les sommets de la chaîne, déjà nombreux, dont nous avons déjà fait l'ascension : le Pic du Midi d'Ossau, reconnaissable à sa double pointe, le pic d'Anie effilé, le pic d'Orhy, et, plus proches, le Jara, les crêtes d'Iparla, le Baïgoura... Jeannot prête ses jumelles pour que nous puissions distinguer de l'autre côté les flèches de la cathédrale de Bayonne. Le marais d'Orx étale ses eaux brillantes.

En rejoignant nos compagnes, nous apercevons deux vols de palombes. Avec ce beau temps, elles volent relativement haut et pourront peut-être échapper aux tirs des chasseurs qui les guettent depuis les cols. Cela fait déjà plusieurs jours que nous entendons des coups de fusil matinaux près de la maison. Chaque année, certains prennent un malin plaisir à tirer en pleine ville et nous trouvons le long de l'aéroport, en bordure du petit bois, quantité de douilles vides. De même, il devient dangereux de faire son footing à Chiberta où des hommes armés vêtus de tenues de camouflage dans les verts guettent le travail de leurs chiens, prêts à tirer sur la moindre oreille de lapin.

En redescendant, nous examinons, intrigués, la coloration des pierres d'une bergerie : côté sud, celles-ci sont ocre, apparemment de constitution ferrugineuse et oxydées en surface, et côté ouest, paradoxalement, elles sont grises (sauf sous l'avant-toit à l'abri). Pourtant, ce sont bien les mêmes pierres, d'ailleurs les pierres d'angle sont grises d'un côté et ocre de l'autre, donc il ne s'agit pas de deux roches différentes. Mystère ! Finalement, nous nous apercevons avec étonnement que les hommes nous ont menées à bon port. Pierre, toujours un peu maquignon sur les bords, s'arrête devant une ferme où les habitants prennent le frais sur le pas de la porte : il a repéré des briques de terre réfractaire, et comme il est en train de bâtir sa cheminée... Il s'entend avec le Basque qui parle français avec un fort accent. "Revenez quand vous voulez !" Rose se lamente : mais on a fini, on n'en a plus besoin, il ne changera donc jamais ! Finalement, nous ne trouvons pas le courage de remonter un peu pour chercher les châtaignes et préférons aller manger au plus vite le fameux gâteau d'anniversaire (précédé de quelques huîtres - à 5 heures de l'après-midi -) !

Le vent du sud excite, énerve, enchante, cause des maux de tête, des insomnies, des allergies, couvre la nature d'une fine poussière ocre ou jaune, crée un brusque réchauffement de l'atmosphère, dessèche et bouscule plantes et hommes... Mais quelle en est la cause ?

Un peu d'astronomie

C'est grâce aux travaux de l'astronome britannique Edmund Halley, en 1686, qu'apparut aux premiers météorologues de l'époque l'existence d'une cohérence dans la formation des vents, et qu'il fut établi une relation entre la circulation générale de l'atmosphère et la distribution de l'énergie solaire à la surface du globe. La Terre est une planète qui tourne autour d'une étoile, le soleil. Celui-ci envoie ses rayons lumineux dans l'espace, qui traversent l'atmosphère de la Terre et atteignent le sol avec le maximum d'énergie lorsqu'ils sont perpendiculaires : cette zone particulièrement exposée se situe à l'équateur et de part et d'autre jusqu'aux tropiques du Cancer et du Capricorne alternativement suivant la saison. L'air est chauffé et la différence de température entre l'équateur et les pôles engendre un déplacement des masses gazeuses des plus chaudes vers les plus froides, donc de l'équateur vers chacun des pôles nord et sud.

En 1735, le physicien anglais George Hadley montra le rôle de la rotation de la Terre dans la déviation, à l'échelle planétaire, des courants aériens. La Terre tourne sur elle-même dans le sens inverse du mouvement apparent du soleil, c'est-à-dire d'ouest en est. Cette rotation induit un mouvement tournant des masses d'air qui ne se déplacent donc pas "droit" vers les pôles en suivant les méridiens, mais suivant une courbe. Une première force dite "centrifuge" semble attirer tous les corps vers l'extérieur, en les éloignant du centre de rotation (on la sent très bien dans une voiture prenant un virage un peu rapide). Cette force existe même lorsque le corps est au repos. Une deuxième force dite "de Coriolis" ne se fait sentir que pour les corps en mouvement par rapport au cadre tournant. C'est celle-ci qui semble nous déporter latéralement lorsqu'on se déplace sur un manège.

L'air tourne en spirales dans le sens des aiguilles d'une montre dans l'hémisphère nord, et dans le sens contraire dans l'hémisphère sud. Ceci explique que l'arrivée d'une dépression en France soit précédée d'un vent du Sud, chaud et humide, annonciateur de pluie, et suivie d'un vent du Nord, froid et sec annonciateur de temps calme et sec (les dépressions circulent d'Ouest en Est). Une dépression agit comme un aspirateur, les vents tendant à être attirés vers le centre de la dépression ; à cause de la force de Coriolis, ils vont être déportés vers la droite dans l'hémisphère Nord en donnant cette forme de spirale caractéristique se déroulant dans le sens des aiguilles d'une montre si on les suit vers l'extérieur (ce qui est contraire au sens réel du vent) quand on regarde une photo instantanée. Le phénomène inverse se produit pour les anticyclones.

Les Montagnes

Il y a maintenant peu de doute que la présence des chaînes de montagne sur la Terre influence fortement le climat mondial, et que les épisodes de construction des montagnes à travers l'histoire de la Terre ont agi en tant que mécanismes de changement du climat mondial. Le processus de construction des montagnes est très lent cependant, étant associé à la dérive continentale et prend des dizaines ou même des centaines de millions d'années. En conséquence, les changements du climat en raison de tels mouvements tectoniques se développent seulement sur de très longues périodes.

La différence de température entre l'équateur et les pôles produit du vent qui transporte peu à peu la chaleur de la zone équatoriale vers les pôles nord et sud de la Terre. La circulation atmosphérique mondiale maintient cependant une tendance plus est-ouest dû à la force de Coriolis liée à la rotation de la Terre qui détourne l'air mouvant. Les chaînes de montagnes orientées nord-sud constituent donc des obstacles susceptibles d'influencer et de perturber

cette circulation. Les Montagnes Rocheuses par exemple, qui s'étendent le long du côté ouest du continent nord-américain, influencent de manière significative le climat sur leur flanc ouest. De l'air provenant de l'océan Pacifique est détourné au nord autour d'elles avant de retourner vers le sud, apportant avec lui des températures particulièrement froides en hiver à une grande partie du centre des USA et du Canada.

Les scientifiques ont proposé que le soulèvement du Plateau Tibétain et de l'Himalaya, résultant de la collision de l'Inde dans l'Asie il y a 20 millions d'années, ait pu contribuer au refroidissement du globe à long terme. En plus de son effet sur la circulation atmosphérique globale, le soulèvement des montagnes a exposé de plus grands volumes de roches aux effets du "weathering" chimique et physique. *Pendant le "weathering" chimique, le dioxyde de carbone dissous dans l'eau de pluie aide à décomposer des minéraux pour former des bicarbonates. Ces bicarbonates sont solubles et sont transportés par l'intermédiaire des fleuves en aval et se déposent sur les fonds océaniques comme sédiments.* Ceci emprisonne le dioxyde de carbone pour des millions d'années, réduisant de ce fait la quantité de dioxyde de carbone restant dans l'atmosphère. Puisque le dioxyde de carbone est un gaz à effet de serre, une augmentation du taux de construction des montagnes peut diminuer la force de l'effet de serre naturel de la Terre, contribuant au refroidissement de la planète.

L'air est plus froid à des altitudes plus élevées, où les précipitations tombent sous forme de neige plutôt que de pluie. Le soulèvement des montagnes augmente la quantité de terre à une altitude élevée et donc la superficie de la terre recouverte par la neige toute l'année. La neige, naturellement, a une réflectivité ou un albédo beaucoup plus grand que la plupart des autres surfaces exemptes de neige ou de glace. Cette augmentation de la quantité de lumière du soleil réfléchie réduit la quantité d'énergie absorbée à la surface de la Terre, contribuant à son refroidissement. Ce processus de refroidissement est connu comme effet de rétroaction glace-albédo.

Du Col des Veaux à Zugarramurdi (26 octobre 2002)

Dimanche 27 octobre 2002, Jean-Louis B. et Max participent aux 15 km de la Nive. Nous ferons donc la balade en VTT la veille, suivie d'un repas de palombes à Zugarramurdi. C'est Pierre l'organisateur et nous sommes cinq au total avec Rose, Max, Jean-Louis et moi. Jeannot et Christine ne nous rejoindront que pour le repas. Sitôt les vélos embarqués dans les voitures, nous prenons la route habituelle de Cambo, que nous quittons à Ustaritz pour couper par Larressore, Espelette (qui commence déjà à être encombrée de voitures malgré l'heure matinale, car c'est la fête du piment), et Ainhoa, car nous laissons une des deux voitures à Dancharia. C'est bizarre, un groupe de douaniers se tient à la frontière, mais nous ne sommes pas contrôlés. Nous revenons sur nos pas, réunis tous les cinq dans ma voiture, avec les vélos et les sacs à dos, retournons à Ainhoa et coupons par des petites routes sur la droite pour éviter Espelette, passer sur le flanc du Mondarrain non loin d'Ixassou et remonter par un étroit vallon qui serpente au pied de l'Artzamendi jusqu'au col des Veaux.

Sitôt arrêté, le moteur se met à fumer à qui mieux mieux. Cela sentait le brûlé, mais nous y sommes habitués, c'est la parafine, nous ont toujours prétendu les garagistes depuis des années que nous avons acheté cette voiture (!). Le capot ouvert libère un geyser d'eau brûlante : un bouchon a sauté, que Rose retrouve sous le véhicule. C'est bizarre, on dirait un capuchon de valve de vélo. Enfin, il a l'air de se visser, et plus rien ne se passe. Heureusement que nous avons Max et Pierre avec nous ! Des chasseurs sont embusqués derrière des paravents de bois. Ce remue-ménage ne doit guère leur plaire. Pour plus de sécurité, nous leur demandons la

permission de passer. On nous répond aimablement en ajoutant que les palombes ont fini de passer. Cependant, un instant plus tard, une pétarade éclate et un petit groupe d'une dizaine de volatiles passe en se hâtant. Aucun ne paraît touché. Nous enfourchons nos vélos et pédalons de notre mieux pour nous éloigner de cet endroit dangereux.

Des cochons noirs paissent dans un pré avec des pottoks. Nous quittons bientôt la piste caillouteuse et nous engageons sur une sente étroite, semblable à une ornière creusée à flanc de montagne par le passage des troupeaux à la queue leu leu. Je ne me sens pas bien à l'aise. Cela fait un moment que je ne suis pas montée sur un vélo, et encore plus longtemps que je n'ai pas pratiqué le VTT. Des mottes de terre pendent de part et d'autre, accrochant parfois les pédales. Un coup de guidon à gauche, et c'est la chute assurée sur plusieurs dizaines de mètres sur l'herbe rase parsemée de roches de petite taille. Rose, derrière moi, me conseille : "Si tu te déséquilibres, surtout pose le pied droit, pas le gauche, sinon tu vas faire la cabriole !" C'est plus facile à dire qu'à faire, moi, je ne sais poser que le gauche. Elle me dit de faire comme Max, de la trottinette, c'est-à-dire avancer en roue libre en se poussant du pied droit sur le talus, mais je n'y arrive pas, j'ai tellement peur que je suis trop penchée vers l'amont.

Pourtant, je me répète ce que j'apprenais aux enfants à leurs débuts à vélo : "Regarde loin devant ! Tiens-toi droite !" Mais rien n'y fait, la pétoche, ça ne se commande pas. Enfin, nous arrivons à un petit col où nous pouvons pédaler à l'aise sur une prairie presque plane : cela va mieux. Des juments peu farouches et leurs poulains se laissent approcher sans que nous puissions pour autant les caresser. Il fait très chaud, l'atmosphère est réchauffée comme le week-end dernier par le vent du sud qui doit souffler en altitude seulement et a chassé tous les nuages. J'en profite pour essayer diverses fonctions de mon nouvel appareil photo numérique, panoramique, paysage, portrait et macro. Quel plaisir de pouvoir prendre autant de photos qu'on veut, même des inutiles et des farfelues !

Pierre se dirige sans carte. C'est étonnant comme il arrive à s'orienter. Nous laissons l'Errebi sur notre droite et descendons entre les buissons d'ajoncs et d'aubépines qui nous accrochent au passage. Le houx a déjà sa parure d'hiver, avec ses baies rouge vif, par contre, le gui n'est pas encore fleuri. Rose en a vu un qui était arrivé à maturation, mais c'était près de chez elle, à Bassussarry. Il y a toujours un décalage entre la montagne et la plaine.

Nous pénétrons dans un petit bois. D'abord composé de feuillus, où le pneu avant tout neuf du vélo de Pierre crève bruyamment dans un grand "Pchchch", il ne comporte bientôt plus que des conifères. L'un d'eux attire mon attention : il pleure... Depuis une hauteur de deux mètres jusqu'à ses racines, son tronc est recouvert de sève brillante et odorante dont les gouttes se superposent en captant les rayons du soleil pour les disperser en tous sens. C'est étonnant, il ne semble pourtant pas blessé ni écorché. Un peu plus loin, nous passons sous des arbres couchés dont les fibres pourrissantes ont attiré des colonies de champignons nécrophages sur toute leur écorce.

J'ai pris un peu d'assurance et j'arrive mieux à louvoyer entre les gros cailloux du sentier, mais quand les épines de pin glissent trop et me font déraiper, alors là, je préfère descendre et marcher en poussant mon vélo. Les hommes se demandent ce que Rose et moi fabriquons (!). Pierre, en attendant, s'enquiert du chemin dans une ferme sans se laisser intimider par les aboiements des chiens ulcérés par cette intrusion. Nous aboutissons à un ruisseau que Max, Jean-Louis et Pierre passent à gué tandis que Rose et moi empruntons le petit pont de tôle juste à côté. Jean-Louis passe trop à gauche : il met un pied dans l'eau, puis les deux, au milieu de nos cris et de nos exclamations, et se trouve rapidement trempé jusqu'à mi-mollet.

Max est passé une première fois sans encombre, mais veut réitérer l'exploit en sens inverse : cette fois, c'est lui qui prend peur en voulant éviter un gros galet rond et goûte à son tour à l'eau froide. Du coup, ils recommencent à plusieurs reprises, trempés pour trempés, et s'amuse comme des fous. Heureusement que nous avons des vêtements de rechange.

La fin du trajet s'effectue sur la route goudronnée qui se termine en impasse à la ferme, au grand dam de Pierre qui se lamente car il préfère rouler en pleine nature et hors des sentiers civilisés. Arrivés à Dancharia, Pierre met son vélo dans sa voiture qu'il conduit jusqu'à Zugarramurdi tandis que nous terminons ces quelques kilomètres de côte à vélo. Nous avons mis nos sacs à dos dans le coffre, et je regrette amèrement de n'avoir pas emporté de bouteille d'eau. Je suis à grosse goutte en descendant, mais en montant, je suis littéralement déshydratée : nous les aurons méritées, ces palombes ! Sur ces entrefaites, Jeannot et Christine arrivent en voiture et nous doublent en plein effort, ralentissant et ouvrant la fenêtre pour nous lancer des encouragements.

Le village de Zugarramurdi est apprécié à plus d'un titre. Situé sur le versant espagnol des Pyrénées à quelques kilomètres du village-frontière de Dancharia, il forme un triangle équilatéral avec Ainhoa et Sare, et attire de nombreux visiteurs à plusieurs périodes de l'année. Mon fils aîné Sylvain s'y rend pour écouter des concerts donnés dans l'enceinte de l'immense grotte Akelarrenlezea (la grotte des sorcières), creusée par l'"Infernuko Errea" (le Ruisseau de l'Enfer), située à quelque 500 mètres seulement du centre du village. Le carnaval y est organisé avec faste et le premier jour de l'été est célébrée la fête des sorcières.

Aujourd'hui, les nombreux restaurants proposent aux convives une carte fournie à laquelle s'ajoutent des mets de saison tels que la palombe ou le cèpe. Nous avons réservé des tables pour 2 heures. Devant l'entrée se tient un grand groupe de femmes et d'hommes de tous âges uniformément vêtus de tee-shirts jaune vif arborant un emblème que je ne reconnais pas. L'un joue de l'accordéon, l'autre du tambourin, ils tiennent un verre d'apéritif à la main et bavardent les uns avec les autres. Des hommes âgés lèvent les bras en l'air et se mettent à danser spontanément le fandango en formant un cercle. Je m'informe auprès d'une jeune femme du groupe. Il s'agit des membres de l'association d'Orio qui pratiquent la traînière (cette grande barque qu'utilisaient les pêcheurs pour chasser la baleine) : je me souviens maintenant, nous avons assisté à deux reprises aux courses de traînnières dans la baie de Saint Sébastien et il y en a eu également dans la baie de Saint Jean de Luz. Chaque village a ses couleurs et le jaune bouton d'or est celle d'Orio.

On nous installe à l'intérieur, tout au fond, au calme, dans une salle ornée avec goût d'instruments agricoles anciens et de maquettes de bateau. Des peintures modernes égayaient les murs de crépi blanc. Au fond, un vieux portail de bois prolonge un muret bas qui devait séparer les animaux. Je pense que nous sommes dans l'ancienne étable ou dans la porcherie... Il n'était pas possible de commander à l'avance un menu. Nous attendons près d'une heure notre repas alors que nous sommes arrivés quasiment morts de faim ! Nous en profitons pour regarder les photos de la balade sur le petit écran de l'appareil et faisons des projets pour les week-ends à venir.

La région est habitée depuis la préhistoire, comme en atteste la grotte d'Ikaburu, près d'Urdax (Urdazubi), qui contient des traces d'occupation magdalénienne (céramiques et pierres à feu). A partir du IX^{ème} siècle, un monastère est fondé à Urdax, qui sera à l'origine de l'apparition des villages de Zugarramurdi et d'Ainhoa. Ces maisons d'architecture typiquement navarraise sont un indice de la forte personnalité de ses habitants qui se plaisent à conter cet épisode

dramatique de l'Inquisition où Don Juan del Valle Alvarado, du tribunal de Logroño, effectua une "chasse aux sorcières" qui se conclut par la mort sur le bûcher de plusieurs villageois. C'était en 1610. C'était hier. Aujourd'hui, les trois villages de Sare, Urdax et Zugarramurdi viennent de créer le micro-territoire de Xareta, dont la devise est la suivante: « La même culture, un seul et même peuple ».

Nos palombes arrivent enfin dans nos assiettes, ou plus exactement nos demi-palombes car, afin de les déguster bien chaudes, elles sont apportées en deux fois. La peau en est brune et croustillante, tandis que la chair est carrément saignante (et même sanguinolente près des os) : nous sommes étonnés, mais affamés, et mangeons sans protester. Rose part en cuisine pour demander que le plat suivant soit plus cuit, mais cela donne peu de résultat. Christine renvoie son assiette pour être enfournée un peu plus, sans changement évident. A mon avis, le four est trop chaud, la cuisson pas assez longue, et sans doute les convives trop nombreux pour la capacité de la cuisine... à moins que ce ne soit véritablement délibéré. En tout cas, nous ne trouverons pas de plomb perdu dans la chair, ni de différence manifeste de goût par rapport aux délicieux pigeons élevés par Archange, ma belle-mère. Je ne suis pas sûre que nous ayons véritablement mangé du gibier.

Les cèpes sont délicieux (moitié conserve et moitié frais) et les raisins secs revenus dans le jus de viande avec de la crème de pruneaux une bonne idée à retenir comme accompagnement de viande. Pour faire bonne mesure, Pierre, Jean-Louis, Max et Jeannot se partagent une côte de boeuf, parfaitement délicieuse (et saignante elle aussi, mais là, c'est normal). Enfin, nous clôturons ce repas par de la mamia, caillé de brebis au curieux goût de fumé. Cela fait des années que j'en mange et c'est la première fois que je le vois préparé ainsi. Jeannot, qui lit beaucoup, nous donne l'explication : un fer chauffé au rouge a été plongé dans le lait. La serveuse ajoute qu'il s'agit d'une pratique très ancienne. Autrefois (depuis la préhistoire, dit-elle), les pierres du foyer étaient plongées dans le lait pour le stériliser. Cela parfume curieusement le caillé qui semble avoir été préparé au bord de la cheminée.

Il est pratiquement 5 heures de l'après-midi lorsque nous terminons le café. Pierre et Rose rentrent à la maison avec tous les vélos tandis que Jeannot et Christine nous remontent au col des Veaux (qui doit probablement son appellation à la pratique de la contrebande très répandue pendant des siècles). Les chasseurs sont partis. La brume a envahi l'horizon, comme toujours en fin de journée, et les ombres des montagnes s'allongent. Les vautours planent haut dans le ciel toujours limpide. Nous remettons de l'eau dans le réservoir du moteur et notre voiture démarre sans problème. Le retour, en ligne directe, est plus court que l'aller, et nous retrouvons les enfants qui nous content les péripéties de la journée : Sylvain a reçu la vitre du four sur le pied, Cédric a brûlé un couvercle de plastique dans le micro-ondes, et Nicolas s'est mué en banquier familial pour faire un Mac-drive... Il n'y a pas que nous qui vivons des aventures !

Korrikleta (24 novembre 2002)

Il est 10 heures : les équipes prennent le départ, trois par trois, VTTistes devant et coureurs derrière. Cela va vite, l'organisation est bien rodée, pourtant, il y a plus de 160 participants, si j'en crois le numéro des derniers inscrits qui dépasse les 80. Sur des tôles étalées sur le sol à l'abri de l'avant-toit du local d'Ibaialde commencent déjà à brûler les planches dont les braises serviront à cuire la paëlla dans un immense plat de près de 2 mètres de diamètre.

Contrairement aux prévisions météo, toujours aussi pessimistes pour notre région, il fait un temps fort agréable en cette fin novembre, un peu frais, le matin, bien sûr, mais qui se réchauffe fort agréablement dans le courant de la journée. En tout cas, c'est parfait pour faire du sport. Du coup, les enfants ont accepté de venir : Jonath' partage son vélo avec Anna et Sammy les suit sur le sien. Pierre et Max font équipe, j'utilise le vélo de Michèle avec Jean-Louis B. comme partenaire et Richard nous accompagne sur son vélo hors compétition pour garder un œil sur ses enfants. En soutien moral, sont également venues Michèle et Sabah, qui resteront tranquillement sur place à deviser en nous attendant.

Toutes les tenues sont de mise, du style très branché des concurrents visiblement là pour gagner un prix ou un classement, aux tenues hétéroclites des promeneurs du dimanche venus s'oxygéner en famille. Depuis le local de l'association, le parcours commence sur le tronçon de route désert qui longe les abattoirs. Les extérieurs en sont très propres et dépourvus d'odeurs. Puis nous longeons la rive gauche de l'Adour qui fait face à l'acierie de l'Atlantique, constamment en activité. Les cormorans sont perchés en ligne sur les pontons métalliques tandis que les mouettes s'agitent, excitées par la présence des muges toujours grouillants près du déversoir des eaux usées riches en éléments nutritifs de la ferme piscicole voisine.

Elisabeth B. et sa copine sont postées à l'entrée du parking du port de plaisance afin d'arrêter les voitures pendant le passage des concurrents de la Korrikleta le long des bassins. Elles se plaignent amèrement : la prochaine fois, elles demanderont à être placées ailleurs, les propriétaires des bateaux n'ont fait que les attraper toute la matinée, ne comprenant pas qu'on les fasse patienter un peu par mesure de prudence... Quels malotrus !

Sammy guette derrière lui : il a dépassé Jonath' qui accourt à toute vitesse ! Vite, un verre d'eau, et on redémarre ! Ces deux-là, il faut toujours qu'ils donnent leur maximum ! Par contre, Anna est fatiguée. Elle préférerait garder tout le temps le vélo. Pendant que Jonath' prend le relais, elle emprunte celui de son père. Moi, j'ai un bon partenaire, il préfère courir... mais je lui passe de temps en temps ma bicyclette, pour qu'il se repose un peu.

Le meilleur, ce sont les haltes : les tables sont bien garnies, particulièrement de barres de céréales au chocolat tout à fait délicieuses, et l'accueil est sympathique. Jean-Louis B. les appelle toutes par leur prénom, il est en pays connu, car il est un membre actif de l'association : chorale, jogging, le demi-marathon Béhobie-Saint Sébastien suivi d'un repas en cidrerie et cours de danse pour Elisabeth, cela crée des liens !

Nous quittons le quartier résidentiel de Chiberta pour nous enfoncer dans la forêt. Bien que j'y coure tous les samedis, je la trouve toujours aussi belle, particulièrement en cette saison, où les fougères tapissent de roux les sous-bois. C'est un peu dommage que la mairie ait donné son accord pour qu'une piste cyclable en dur la traverse, mais d'un autre côté, quand je vois les parents avec leurs jeunes enfants équipés de tricycles qui lui donnent l'assaut, à peine terminée, je me dis que davantage de monde pourra en profiter. Il ne faut pas être égoïste, mais quand même, j'ai un peu peur que notre forêt favorite ne finisse par se transformer en bois citadin et que ce ne soit le commencement de la fin...

Quand on alterne course et pédalage, on se fatigue moins, et Jean-Louis B. et moi décidons d'un commun accord d'embrayer sur le deuxième tour. Pierre et Max sont déjà loin devant nous. Richard confie les enfants à Sabah et nous rejoint à toute vitesse, sinon, il se serait senti frustré d'écourter ainsi la compétition ! Avec deux vélos pour trois, il peut courir et Jean-Louis B. se repose. Sitôt terminé, nous quittons Ibaialde. Ce sont Jonath' et Anna qui sont

décus ! Ils espéraient entendre le nom des vainqueurs des équipes uniquement composées d'enfants et pensaient être bien placés. Il va falloir que je fasse une enquête.

Les deux principaux membres de l'AASSC (Anglet All Seasons Swimming Club), Richard et Jean-Louis B., vont se baigner en suivant à la plage de Marinella devant un public appréciateur pendant que je prépare la maison en vue de notre repas en commun : nous serons 14 personnes à table. Après le déjeuner, où chacun a amené sa quote-part (Jean-Louis B. a porté des huîtres, très appréciées par la communauté, Michèle un pâté truffé de foie gras délicieux, et j'ai préparé les pigeons de ma belle-mère), nous jouons au nouveau jeu du Pèlerin, inventé et créé entièrement par Sylvie et Jean-Luc, et qui est tellement passionnant qu'il nous tient jusqu'à 6 heures du soir autour de la table !

Buztanzelhay (15 décembre 2002)

L'automne est la saison idéale pour faire des photos : la netteté extraordinaire du paysage due à l'absence de brumes diffuses, l'angle rasant des rayons du soleil qui accentue les contrastes et allonge les ombres, les feuillus aux couleurs chatoyantes et les flancs des collines roussis par les fougères fanées qui font ressortir la verdure des prés contribuent au charme indéniable de ces promenades d'une année finissante.

Ce dimanche 15 décembre 2002, nous avons eu la chance de partager notre amour du pays avec deux néophytes, Yann, Breton récemment arrivé sur la Côte basque, et Dominique, belle-soeur de Max, originaire d'ici mais qui vit sur l'île de la Réunion et qui a pour habitude de se tourner davantage vers la mer que la montagne. Michèle est nouvelle dans notre groupe mais elle est accoutumée à la randonnée : c'est une amie de Christine et Jeannot et nous avons déjà fait sa connaissance lors de notre visite guidée à la ría d'Urdaibai.

Il y a toujours un risque à amener de nouvelles recrues. Nombreux sont ceux qui ne sont jamais revenus, découragés par le côté sportif de cette découverte du milieu. C'est qu'il y a une grande différence entre marcher en ville ou faire la promenade du bord des plages, et entreprendre une randonnée sur la journée, pique-nique dans le sac à dos, en faisant l'ascension d'un pic avec un dénivelé compris entre 800 et 1200 mètres en général. Bien que nous ne marchions pas tous à la même vitesse, nous avons maintes fois constaté que le niveau du groupe, à force d'entraînement, s'est élevé, et que nous progressons désormais à un rythme relativement soutenu, avec peu de haltes récupératrices, puisque les enfants ont grandi et préfèrent rester à la maison – ou avec les copains -, dédaignant de nous suivre pour la marche pure.

Le Buztanzelhay est une montagne située non loin de Saint Etienne de Baigorri : nous avons emprunté une petite route sans indication particulière à notre droite au village de Leispars où nous sommes montés au gîte d'étape indiqué sur la carte au 50 000^{ème}, et avons fait halte près d'une ferme dont la propriétaire nous a aimablement donné la permission de nous garer sous un arbre devant chez elle.

Dominique, en tenue légère, jogging et blouson, le teint bronzé et les cheveux clairs vaguement nattés sur la nuque, montre de suite qu'elle est une sportive. Habitée au footing, vélo, musculation et natation, elle monte sans peine en nous faisant part de sa vie dans cette île lointaine. Yann, plutôt marin, force de la nature que nous avons vue à l'oeuvre à l'assaut des vagues fraîches, membre de notre nouvelle association (l'AASSC) des nageurs en toute

saison, remplace l'entraînement par la volonté et, bien qu'il peine un peu, de son propre aveu, dans les derniers raidillons, il n'est pas homme à se laisser décourager.

Tous deux apprécient, comme nous, la beauté du paysage et la douceur étonnante de l'air. Nous avons prévu anorak et gants de ski, pull à col roulé et bonnet et nous nous attendions à de fortes bourrasques en altitude. En fait, si nous nous refroidissons effectivement rapidement à l'arrêt, il faut par contre nous découvrir dans la montée, sous peine d'étouffer sous nos vêtements qui ne laissent pas s'évaporer la transpiration. Yann, équipé d'une chaude veste marine « de quart », finit par en convenir et la quitte à mi-pente.

Après avoir gravi un moment un sentier encaissé dans un petit bois, nous découvrons progressivement la vue sur les montagnes enneigées, le Pic d'Orhy, point culminant du Pays Basque, et le sommet effilé du Pic d'Anie, plutôt dans le Béarn, bien que les Basques le revendiquent également. Depuis le Buztanzelhay, la vue porte loin également jusqu'à la côte, où nous reconnaissons Biarritz, entre deux ondulations, puis Anglet, et au-delà, le ruban sablonneux de la côte landaise, avec l'étendue brillante du marais d'Orx. La mer, confondue dans le bleu laiteux du ciel, est peu perceptible.

Max, qui a désigné en cours de route à Dominique le Mondarrain, où il emmène le groupe faire de l'escalade, lui montre, après le pique-nique au sommet, le parcours de l'Hirikasko sur les montagnes proches de l'Irubela, de l'Artzamendi et d'Iparla : elle est impressionnée. Sur l'île de la Réunion, le fils aîné de Jacques (frère de Max et mari de Dominique), qui est professeur de pelote basque là-bas, a participé en 2001 à la traversée de l'île ("Le grand raid") qui représente quelque 8 000 mètres de dénivelé positif (et autant de négatif) et 125 km de distance avec 2200 participants. Les meilleurs font le parcours en 17 heures et les plus lents en 60 heures. Je crois qu'il l'a faite en 40 heures environ, en se reposant 6 heures dans un gîte car il souffrait trop des muscles. Quelle famille de sportifs ! En plus, le temps était détestable cette année et Dominique, qui s'était proposée comme bénévole au point de ravitaillement du cirque de Mafate, avait été émue par la joie avec laquelle les concurrents la rejoignaient, trempés, transis et épuisés, heureux de boire enfin un café chaud et reconstituant.

Dans la descente, nous croisons un chasseur posté dans sa cabane, l'arme au point. Nous passons le plus discrètement possible tandis que nous entendons au loin souffler dans un cor. Plus bas, deux vieux au visage rubicond se tiennent près de deux voitures tout terrain. Un chien proteste, enfermé dans une remorque basse sans fenêtre. Il paraît qu'ils chassent le sanglier. Ils pestent dans un français rocailleux au lourd accent basque : "Ces chiens, ils sont distraits par les chevreuils et s'égarer de la piste !" Nous les entendons effectivement pousser au loin cet aboiement caractéristique de la chasse.

Cette année, paraît-il, un vieil homme passait à bicyclette sur une route de montagne, et il a été tué net par une balle qui a traversé le corps d'un sanglier et l'a touché à son tour : le pauvre, il est vraiment passé pile au mauvais moment et au mauvais endroit ! Les chasseurs sont équipés d'armes de plus en plus puissantes, il vaut mieux que nous ne traînions pas trop par ici.

Comme d'habitude, les hommes n'ont pas voulu faire un simple aller-retour et nous effectuons donc une boucle en nous guidant sur la carte. Cela fait un moment que nous marchons dans un bois en direction d'Urdo et soudain, qui reconnaissons-nous au détour du chemin ? Ce même vieux Basque fort sympathique qui nous avait longuement parlé l'an dernier de sa jeunesse de berger en Californie et de sa dure vie au pays ! Bien sûr, il ne nous remet pas, mais on voit

qu'il aime toujours autant les randonneurs et qu'il lie conversation avec un plaisir renouvelé. Michèle discute avec lui directement en basque, tandis que Christine écoute. Il nous invite même, dans un langage pittoresque, mêlant les deux idiomes que Michèle nous transcrit du basque : "Si vous vous "emmerdatzen", venez boire un pot à la maison !"

Comme il nous accompagne jusqu'à son village, il nous confie un peu son histoire : Urdo s'est totalement vidé de ses habitants. Autrefois, l'école a hébergé jusqu'à 60 enfants. Elle a été vendue et appartient désormais à un particulier. La grande maison du "seigneur" des lieux qui a fait bâtir la petite église afin d'y marier sa fille a été convertie en gîte d'étape. Il ne doit pas être aisé d'en chauffer les pièces, très hautes de plafond, et largement ouvertes sur l'extérieur par de vastes fenêtres à meneaux. Michèle déplore que l'on n'aide pas davantage les gens à rester chez eux, mais je lui rétorque qu'il ne faut peut-être pas trop idéaliser la vie paysanne. Qui voudrait de nos jours mener une vie aussi dure que celle que nous raconte ce vieillard ? Lui qui a gardé ce long pas régulier de berger et arpenté la montagne sa vie durant raconte que son fils (ou petit-fils ?) va chercher les brebis en moto-cross ! Le monde a changé, et il ne le déplore absolument pas : "Avant, il n'y avait pas de retraite, pas de sécurité sociale..., cela m'est égal de rester seul ici. A mon âge, je ne vais pas partir."

Il faut que nous le quittions, le soir tombe vite en cette saison et nos voitures sont encore loin. Nous prenons une petite route de campagne peu fréquentée d'où nous apercevons les falaises en haut desquelles nous marchions tout à l'heure. Le ciel passe par tous les dégradés de bleu, du plus clair au plus sombre à l'est. Le soleil frappe de ses derniers rayons les cimes enneigées qui se nimbent d'une teinte rosée et se détachent, irréelles, sur la nature brusquement assombrie. Cet instant est fugace. Le temps de réaliser qu'il serait bien de fixer ces images sur la pellicule et les lumières s'estompent tandis qu'une brume légère nous voile l'horizon.

Un matin sur l'Artzamendi (22 décembre 2002)

Se lever à l'aube naissante n'est pas toujours une gageure : en ce premier jour d'hiver (dimanche 22 décembre 2002), la nuit assombrit encore le ciel à 8 heures du matin. C'est seulement à la hauteur d'Ustaritz que le soleil s'est mis à allumer des incendies dans les nuages, les faisant passer par toutes les nuances de rouge.

A notre arrivée au Pas de Roland, le jour pointe sur la plaine mais le soleil se cache encore derrière la chaîne des Pyrénées. La voiture garée sur le parking du bel hôtel-restaurant de style basque dont une treille ombrage en été une grande terrasse qui surplombe le torrent tumultueux, nous amorçons la montée par la route que nous quittons rapidement pour un petit sentier à flanc de côteau, alors qu'un autre groupe de trois personnes arrivées peu avant nous préfère poursuivre sur le bitume. Nous verrons bien qui arrivera le premier en haut. Ce n'est pas que nous voulions particulièrement gagner une course, quoique, en principe, nous prenions un raccourci, mais c'est surtout que nous préférons marcher en pleine nature.

Enfin, nous apprécions quand même l'aimable attention d'un riverain qui a manié la faucille pour dégager le chemin, parce que je n'avais pas un très bon souvenir de ce fouillis d'ajoncs coriaces qu'il nous fallait traverser jusqu'au petit bois dont l'ombre décourageait leur invasion passive.

Une antique voiture versée dans le ravin gâche un instant le paysage. Ce sont peut-être les habitants de la ferme au-dessus qui s'en sont débarrassés depuis des lustres, la poussant hors

de leur vue, comme il était autrefois coutume, sans le souci écologique de ne pas transformer la nature en décharge publique.

Fort heureusement, ces spectacles désagréables se voient de moins en moins fréquemment et la montagne, de même que la campagne basque, est respectée par ses habitants et ses visiteurs qui prennent soin de remporter avec eux emballages de pique-nique et déchets divers.

Nous traversons le pré dont l'issue est, comme la dernière fois, bourbeuse et pleine de fondrières qui aspirent les chaussures si l'on n'y prend pas garde : c'est un lieu de passage des troupeaux qui malaxent de leurs sabots la glaise noire et enfoncent les mottes d'herbe verte longue et grasse dans une eau sombre et stagnante. Nous nous faisons légers-légers, choisissant avec soin où poser le pied, ou bien optant pour une avancée rapide, dans l'espoir que la vitesse permettra de voler jusqu'à la terre ferme...

Max montre à Dominique les cerisiers vénérables où nous aimons grappiller la saison venue les fruits innombrables et goûteux et continuons notre ascension, de plus en plus pénible, vers un sommet qui semble s'éloigner au fur et à mesure de notre progression, invisible derrière les aspérités et les irrégularités du terrain.

Comme nous faisons plusieurs haltes pour admirer le paysage, essayer de capter sur la pellicule l'évolution de l'intensité lumineuse du soleil et son incidence sur la coloration des plantes et la portée de la vue jusqu'à la côte lointaine qui se profile entre les collines à mi-pente, le groupe qui a choisi l'option "route" nous dépasse, au grand dam de Max qui, piqué au vif, accélère pour leur emboîter le pas. Dominique en fait autant, et ils disparaissent bientôt, cachés par le relief.

Je n'ai pas cette susceptibilité et préfère poursuivre tranquillement la montée à mon rythme, profitant de la nature sans esprit de compétition et jouissant de son calme. De la vallée monte le grondement permanent du torrent, ainsi qu'une tonalité aiguë qui domine, peut-être la vibration de la courroie d'un tracteur, amplifiée par l'écho des montagnes.

En cette saison, seule la teinte jaune vif des fleurs d'ajoncs rappelle l'exubérance estivale. Hormis les prés d'un vert profond que tout autochtone expatrié, ou simplement parti en voyage, retrouve toujours avec un pincement de coeur ému, c'est la couleur brune qui prévaut, tirant vers le roux dans les fougères et le gris des roches dénudées que les buissons dépouillés de leurs feuilles strient d'un entrelac de branches fines.

En suivant les marques jaunes peintes de loin en loin qui indiquent le bon chemin, je reconnais les traces du passage des coureurs de l'Hirukasko qui ont creusé dans la pente des marches profondes, escalier de géants que je préfère éviter en marchant dans l'herbe voisine rescapée. De l'eau sourd à même le flanc, créant par endroits des zones spongieuses, typiques des tourbières, avec leurs myriades de mousses et les longues pointes acérées de cette drôle d'herbe dont les piques vertes s'ouvrent à mi-hauteur au printemps pour laisser de petites grappes de fleurs blanches minuscules répandre leur pollen.

Au milieu d'un chaos de roches, je tombe en arrêt devant un disque de pierre taillée de plus d'un mètre de diamètre et d'environ vingt à trente centimètres d'épaisseur. Il est le seul de son espèce, à moitié dégagé de sa gangue, et pas encore creusé au milieu, meule inachevée d'un moulin de la vallée sans doute, qu'un artisan n'a pas eu l'heur de mener à bon terme, relique des temps passés qui me laisse rêveuse.

Enfin, j'arrive en haut. Les deux Jean-Louis sont déjà en train d'enfiler des vêtements secs et de se sustenter. Max discute avec l'occupant d'une 4L affublée d'une longue antenne : il paraît qu'il participe à un concours de Morse ! Dominique, quant à elle, court de part et d'autre, et mitraille en tous sens de son appareil photo le paysage imposant. Max lui montre l'Irubela et les crêtes d'Iparla, parcourues maintes fois, et particulièrement lors de la course annuelle de l'Hirukasko. Nous prenons nos repères sur la côte : la ZUP de Bayonne, l'étendue d'eau du Marais d'Orx, la bande sableuse des Landes, et, plus près, l'église d'Itxassou, le village d'Espelette, la Rhune, les Trois Couronnes. Où que nous nous tournions, nous les avons tous faits, ces sommets du Pays Basque, et Max le souligne avec fierté en les montrant à Dominique.

C'est l'heure de retourner aux voitures. Nous avons décidé de faire cette balade dans la matinée, pour être dans nos pénates vers midi - une heure. La descente est facile, et nous constatons comme d'habitude qu'il est bien plus aisé de suivre le sens de l'attraction terrestre que de lutter contre...

La Rhune, un matin d'hiver (27 décembre 2002)

Depuis que Richard nous a transmis sa passion de la randonnée en montagne, plusieurs années se sont écoulées, et nous volons désormais (parfois) de nos propres ailes. C'est ainsi que Max a parcouru maintes fois la Rhune en tous sens, en explorant chacune de ses sentes, dont il a sélectionné la moins classique pour nous la faire découvrir.

Le point de départ n'a rien d'évident. En arrivant sur Sare depuis la route de l'intérieur, il faut suivre la direction "Petite Rhune" et prendre au stop en face une voie sans issue qui monte une pente raide entre de belles maisons basques, jusqu'à se perdre en une piste caillouteuse où nous faisons halte près de nombreuses voitures déjà stationnées sur les bas-côtés.

Le sommet n'est pas visible d'ici, car nous démarrons de la face Est, d'où nous voyons le soleil émerger à peine derrière les montagnes, nous offrant le panorama somptueux d'un ciel illuminé tandis que la terre reste encore dans l'ombre. Dominique, la belle-soeur de Max, n'est pas venue avec nous cette fois-ci car elle va soutenir sa tante qui fait partie des Ours Blancs et effectuera le bain traditionnel dans la mer au Port Vieux à Biarritz devant moult journalistes, photographes et caméras de télévision. Notre nouvelle association AASSC des nageurs en toutes saisons d'Anglet a encore des progrès à faire sur le plan de la communication, car nous en faisons autant, sinon davantage, puisque certains d'entre nous sont restés jusqu'à trois quarts d'heure dans l'eau à 14° C !

Jack, le frère de Max, remplace Dominique, malgré une petite déchirure musculaire qui lui fait souci. Ses sports favoris sont plutôt la bicyclette (cent kilomètres dans les montagnes réunionnaises trois fois par semaine) et la natation (plongée en apnée à trente mètres de profondeur dans les eaux tièdes tropicales au-dessus des coraux), et il mettra une semaine à se remettre des courbatures occasionnées par cette petite randonnée pédestre sur la matinée.

Il ne semble pourtant pas peiner et tient vaillamment la tête de l'expédition aux côtés de son frère. Il nous parle de son île et émaille ses récits de multiples anecdotes. Jeune retraité de l'armée, il dispose de beaucoup de temps libre et en profite pleinement. Il évoque sa découverte de Madagascar en VTT qui nous impressionne beaucoup : parti en petit groupe, l'intendance est assurée par un Malgache qui transporte en 4x4 nourriture et couchage, et fait office de voiture-balai. L'île étant habitée par une kyrielle d'ethnies différentes, il faut choisir

avec soin le guide dans chaque région pour ne pas avoir de problème à la traversée des villages (il y a beaucoup de racisme à l'intérieur de l'île, mais pas à l'égard des touristes blancs). Les cartes sont très approximatives et aucun chemin n'est aménagé pour cette sorte de tourisme sportif. En outre, comme l'île est située à une latitude tropicale, la végétation est très dense et il est impossible de s'orienter dans les forêts où l'on perd tout repère. Séparé des autres à un moment donné, Jack s'est fait surprendre par la nuit et a dû demander aux habitants d'un village de lui prêter asile et de lui fournir une hutte. Le hasard lui fait découvrir une fête bien particulière : c'est le jour où l'on retourne les morts dans leur tombe. Il faut les désinhermer, leur faire faire une rotation et les enterrer de nouveau. Pour se donner du courage, l'ensemble de la population festoie en buvant du vin de palme, mixture au goût et à l'odeur atroces que Jack goûte par politesse (deux bolées) puis il s'isole dans sa cahute tandis que les habitants poursuivent jusqu'au petit matin leur rituel "religieux".

Tout en l'écoutant, nous continuons à nous imprégner de la beauté du paysage, et je tâche de capturer sur la mémoire numérique de mon appareil photo ces instants fugaces où les rayons obliques du soleil levant hivernal teignent le ciel d'un caléidoscope mouvant tandis que la végétation et les roches se parent de teintes de plus en plus chaudes et précises à la fois.

A mi-hauteur, la mer d'un bleu soutenu inhabituel se révèle à nos yeux, dans laquelle les courants d'eaux froides ou tièdes se distinguent par leurs teintes plus ou moins foncées, ainsi que le cours de l'Adour qui se poursuit loin dans l'océan, trace plus claire parallèle à la côte dont les eaux douces et boueuses ne se mêlent que progressivement aux eaux saumâtres du golfe de Gascogne.

La baie de Saint Jean de Luz s'ouvre à nos pieds et, depuis le sommet de la Rhune, nous apercevons également la baie de Txingudi bordée des jolies maisons d'Hendaye et des immeubles d'Irun et de Fontarrabie, et même, au loin, nous devinons le port de Pasajes et la Concha, la baie de Saint Sébastien. Bien sûr, nous reconnaissons les montagnes du Sud dont nous avons fait l'ascension, le Jaizkibel, le Mendaur et las Peñas de Haya (les Trois Couronnes).

Le vent souffle si fort près de l'antenne bicolore dressée sur la cime qu'il me bouscule lorsque je cherche à faire un panoramique : il me faut m'appuyer à la balustrade pour tenter de garder l'objectif à la même hauteur pour toutes les photos. Après quoi, frigorifiés, nous nous réfugions dans la venta où j'ai la surprise de voir une grande crèche dressée dans l'entrée avec tous les santons de Noël : Jésus est accueilli même dans un bar !

La moitié d'entre nous opte pour un chocolat chaud tandis que l'autre choisit plutôt un moscatel parfaitement délicieux qui ne nous empêche pas de redescendre d'un pied sûr parmi les schistes délités en plaques branlantes...

Nous repassons devant les pottoks indifférents qui paissent l'herbe tendre entre les fougères rousses et les ajoncs fleuris. De lourds blocs de poudingue détachés de la barrière rocheuse au-dessus de nous rappellent que ces terres constituèrent un jour très lointain le lit des grandes rivières des ères primaires ou secondaires dont les galets agglomérés forment désormais cette roche peu homogène mais très compacte.

Il est déjà 13 heures passées lorsque nous revenons aux voitures. Le jour bien installé a ôté de son mystère au paysage environnant qui se voile d'une brume légère et perd un peu de son charme particulier capté aux premières lueurs de l'aube.

Séjour à Payolle (28 décembre 2002 au 2 janvier 2003)

Michèle avait émis un jour l'idée de passer le Nouvel An dans un chalet à Iraty. Comme il n'y avait pas de place (il faut réserver un an à l'avance), je m'étais mise à chercher sur Internet un autre lieu possible. Tombant par hasard sur une page web enthousiaste qui mentionnait le gîte des 4 Véziaux à Payolle (à une demi-heure de la station de ski de La Mongie), j'ai réservé des places pour un groupe, d'abord d'une douzaine de personnes (je ne savais pas qui serait disponible), qui s'est finalement élargi à dix-huit, enfants compris.

Il est situé dans une vallée pittoresque à 1078 mètres d'altitude, comprise entre le village de Sainte Marie de Campan (où il y a l'embranchement pour La Mongie) et le col d'Aspin. Un lac de retenue en occupe le fond, d'où émane un torrent qui traverse les pâturages, grossi de plusieurs ruisselets qui s'y déversent. Les flancs des montagnes sont boisés et vert sombre à cette époque-ci de l'année, tandis que les cimes sont enneigées. Nous y reconnaissons le Pic du Midi de Bigorre surmonté de son observatoire aux multiples coupoles où l'on accède par télécabine depuis La Mongie.

A Noël, tout était blanc et les vacanciers pouvaient pratiquer ski de fond et raquettes depuis le gîte, mais le redoux a fait fondre la mince pellicule dont il ne reste quelques traces à basse altitude que sur la face nord, à l'ombre des grands conifères.

Nous partons en exploration, sur les conseils de notre logeur, vers un village abandonné – Artigussy -. Evidemment, nos guides habituels nous manquent, nous ne retenons pas les explications sur le chemin à suivre et avons du mal à nous repérer sur la carte. Peu importe ! Jean-Jacques prend les choses en main et nous effectuons une très jolie boucle où les enfants s'amusent à coeur joie à se lancer des boules de neige. Après avoir traversé un bois dénudé tapissé de feuilles mortes où les hostilités se poursuivent à coups de plaques de mousse lourdes d'humidité, nous débouchons de nouveau sur les alpages où nous admirons une maison coiffée d'un toit de chaume à l'ancienne et regagnons le gîte où vient d'arriver le reste du groupe.

L'heure des préparatifs du Réveillon du Jour de l'An a sonné : chaque famille se retire dans ses appartements pour apprêter sa part du repas. Au menu, saumon fumé, huîtres, chevreuil et cailles, fromages, salade aux noix et bûches. Les enfants sont sages et patientent à table malgré la durée inhabituelle du dîner. Ensuite, Cédric apporte gentiment sa sono et quelques CD, puis nous quitte pour rejoindre les autres jeunes qui festoient séparément - ils n'aiment pas notre musique et répugnent à danser en présence des adultes -. Qu'à cela ne tienne, nous créerons une ambiance d'enfer qui nous maintiendra éveillés jusqu'à près de 3 heures du matin !

D'autres clients grillent des magrets de canard au barbecue dans la cour, malgré le froid pénétrant avivé par l'absence de nuages : les étoiles scintillent dans le ciel, bien plus nombreuses qu'à Anglet, et nous distinguons même la Voie lactée, comme lorsque nous séjournions en Aragon. Dans cette vallée retirée, il n'y a guère de pollution lumineuse ni d'aucune autre sorte. En outre, il n'y a pas de lune, et le spectacle est de toute beauté.

A minuit, nous avons droit à un feu d'artifice préparé par des clients du gîte avec une bonne variété de fusées.

Nous mettons du temps à émerger le lendemain matin. Le vent a tourné dans la nuit et il pleut. Sitôt le petit déjeuner pris, nous partons à pied en direction du lac, laissant les enfants peu inspirés par notre programme s'amuser à l'intérieur. Le soleil se montre alors que nous longeons le barrage et nous regrettons de n'avoir pas pris les appareils photo : la montagne se reflète dans les eaux sombres et les ombres des nuages courent sur l'herbe jaunie et les pentes neigeuses.

Notre logeur a préparé un repas de fêtes que nous entamons à 1h1/2 et dont nous sortons à 3h passées. Nous nous équipons à toute vitesse et prenons les voitures jusqu'au col d'Aspin. La vue plonge de part et d'autre sur la vallée de Payolle et la vallée d'Aure, où nous campions cet été près de Saint-Lary. Cédric et Jonathan ont apporté leurs planches de skate sans roues dont ils se servent comme de luges. Un chemin monte dans la forêt, que nous suivons en prenant garde où nous marchons : le pied s'enfonce dans la neige qui fond par en-dessous, formant des ruisselets, l'herbe glisse et la boue aspire les chaussures - gare ! -.

Le soir, Jocelyne, François et Morgane s'en retournent à Tarbes, tandis que Jean-Luc arrive de Peyrehorade.

Avant le dîner au restaurant du gîte, Jean-Jacques transforme la table de cuisine munie de ses rallonges en table de ping-pong et sort une paire de raquettes de ses bagages. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre ; adultes et enfants veulent se mesurer à lui et il crée nombre d'émules.

Le lendemain, chaque famille a un programme différent. Il fait un beau temps bien dégagé. Alida retourne à Anglet, emmenant Emilie, Marie-Ch' et Nicolas. Jean-Jacques et les siens montent à La Mongie l'après-midi après s'être promenés avec Danièle et Paul de nouveau au bord du lac de Payolle.

Quant à nous, après avoir téléphoné à la station de La Mongie qui nous annonce un enneigement insuffisant, nous préférons, malgré la grogne des enfants, retourner avec Jean-Luc au col d'Aspin pour nous balader sur les crêtes jusqu'au Pla del Naou (1754 mètres). Là, les deux hommes décident à brûle-pourpoint de ne pas faire demi-tour mais plutôt de redescendre à pied au gîte en passant sous les Quatre Véziaux à travers la forêt. En tout, cela fera une bonne marche de six heures (y compris les arrêts) que les enfants parcourront sans problème.

Chemin faisant, Cédric, Jonathan et Anna profiteront de toutes les occasions pour faire du skate-luge. Un peu fatiguée, je décide de ne pas suivre Jean-Luc et Cédric qui coupent transversalement par les collines boisées afin d'éviter la route du lac. Jean-Louis, Jonathan et Anna me sèment également, mais nous finissons par miracle à tous nous rejoindre au confluent des pistes de ski de fond. Jean-Luc a les pieds trempés et tord ses chaussettes : Cédric et lui ont dévalé trois pentes en courant, traversé à gué des torrents, et bien discuté chemin faisant. Cette expérience "extrême" leur convient bien à tous les deux. Quant à moi, je n'ai aucun regret à les entendre, préférant mille fois cheminer tranquillement. Jonathan et Anna se sont bien cru perdus, peu confiants dans le sens de l'orientation de Jean-Louis, mais, ma foi, chacun a su retrouver son chemin (car tous, selon moi, convergent vers le lac).

La pluie recommence à tomber pendant la dernière demi-heure. La jeune classe est fatiguée, Anna voudrait faire du stop, Jonathan est gelé, mais après, qu'est-ce qu'ils auront comme aventures à raconter le soir à Florian et Nora !

Pour notre dernier jour de montagne avant la rentrée des classes, nous souhaitons faire plaisir aux enfants qui sont un peu désappointés de n'avoir pu skier. Paul a décrit à Jean-Luc la station d'Espiaube, située à une altitude de 2400 mètres au-dessus du village de Saint-Lary et du Plat d'Adet, totalement dépourvu de neige.

Après nous être levés tard, avoir fait les bagages et rangé le gîte, nous nous rendons en voiture dans la vallée voisine par le col d'Aspin qui nous est devenu familier, descendons sur Arreau et remontons à Espiaube derrière un car poussif et malodorant. Cédric loue un snowboard et Anna et Jonathan des patinettes, car il n'y a plus de skis à leur taille en ce début d'après-midi.

Ils sont tout excités. Nous montons ensemble dans un oeuf à six places et comprenons bien vite pourquoi la neige tient à cette altitude : malgré le beau temps, la température est très basse. Après les multiples recommandations d'usage ("Restez ensemble, ne faites pas d'imprudences, etc., etc."), les enfants vont se prendre un sandwich avant d'aller skier tandis que nous empruntons encore deux remontées mécaniques pour nous rendre au lac de retenue de l'Oule. Parmi tous les pics qui nous entourent, nous croyons reconnaître le Néouvielle, ce "3000" dont nous avons fait l'ascension cet été.

Il faut encore faire la queue pour manger au refuge mais il y a un problème, elle n'avance pas et ce sera de justesse que nous pourrons avaler un morceau vers les trois heures, alors que le cuisinier sort de son antre pour chasser les clients dont il ne veut plus : "Il n'y a plus rien, plus de viande, no pueden comer !" dit-il également en espagnol car beaucoup de nos voisins ont passé le tunnel de Bielsa. Quelle honte de traiter ainsi les vacanciers !

Il faut dire que la dernière remontée est à quatre heures, et qu'une foule attend déjà. Jean-Louis et moi espérions marcher autour du lac, mais c'est raté ! J'ai juste le temps de me rendre sur le barrage pour prendre quelques photos et profiter du paysage, avant de m'insérer à mon tour dans la queue.

Cette station de ski est bizarre : il n'est pas possible de redescendre directement dans la vallée, il y a un double entonnoir qui oblige tous les skieurs à prendre les remontées mécaniques pour rentrer le soir, ce qui provoque des embouteillages monstrueux et un gros mécontentement. Trois queues successivement pour rejoindre la voiture, c'est trop ! Jonathan a pris froid (en plus, il a reçu une canne de tire-fesse sur la tête) et il a un violent mal de tête. Heureusement, ce ne sera que passager. De toutes les façons, les enfants sont tous trois enchantés de leur après-midi et ils ont supporté sans broncher les files d'attente pour le plaisir de la glisse. Ainsi, ils ne rentreront pas trop déçus à la maison !

Chapitre 6 – 2003 -

Col d'Elhorrieta/ Elhorriko Kaskoa - Neige, nuage et vent sur l'Autza (9 février 2003)

Nous sommes peu nombreux (seulement 6) en ce dimanche 9 février 2003 pour faire cette balade sur l'Autza plusieurs fois reportée à cause des intempéries. Nous profitons d'une accalmie pour aller enfin nous dérouiller les jambes au-dessus de Saint Etienne de Baigorri. Au fur et à mesure que nous nous approchons du col d'Ispeguy (672 m), les nuages s'amoncellent et défilent à vitesse accélérée. Le parking de la venta est déjà rempli de voitures dont les occupants, plus matinaux que nous, ou bien plus proches, sont éparpillés dans la montagne.

Le début de la promenade est trompeur : le sentier descend légèrement en contrebas de la frontière franco-espagnole avant d'amorcer une remontée franche et continue vers le pic de l'Autza qui culmine à 1306 mètres dans les nuages et sous la neige. Nous nous rappelons que nous y sommes venus en groupe de plus de 20 personnes, un été, par une chaleur torride, heureux de pouvoir profiter de l'ombrage des hêtres vénérables tout au long du chemin, dont certains semblent émaner directement de la roche moussue, excroissance végétale d'un socle minéral, en une symbiose parfaite, où l'on ne sait si l'arbre tient la pierre ou inversement.

Christine est fatiguée, elle travaille trop et ses yeux, qu'elle vient d'opérer récemment de la myopie par cette nouvelle technique du laser, lui font souci : elle n'y voit pas correctement et n'est pas contente du résultat. Nous faisons des pauses pour l'attendre, mais ne pouvons faire halte longtemps car nous nous refroidissons très vite. La température est basse et nous atteignons bientôt la limite de neige. Le sentier devient excessivement boueux et se transforme même par endroits en ruisseau. En altitude, nous n'entendons plus d'oiseaux, mais seulement le vent qui souffle par bourrasques et oblige arbres et arbustes à faire le dos rond, tendant leurs branches en sens opposé.

Au col d'Elhorrieta (1000 m d'altitude), nous passons devant plusieurs bornes frontières, pierres dressées, menhirs modernes, symboles de la séparation des territoires et des hommes, à l'opposé des vestiges érigés par les Celtes ou leurs prédécesseurs qui servaient de lien entre les esprits des morts et le ciel, cromlechs mystérieux répartis dans toutes les Pyrénées du Golfe de Gascogne au Pic d'Aneto, comme dans l'Europe entière. Une petite route goudronnée relie les "bordes", bergeries en plus ou moins bon état, vides en cette saison, et des clôtures de plusieurs rangs de fil de fer barbelé empêchent les troupeaux d'empiéter sur les forêts (du moins c'est l'utilité que je leur attribue). Nous montons tout droit dans le sous-bois en direction des falaises d'Harrigorri, haut lieu d'escalade que Max observe d'un oeil attentif, tâchant de repérer le chemin d'accès et les voies. C'est incroyable le monde qu'il y a malgré ce temps peu propice à la balade ! Nous croisons des groupes de personnes plutôt âgées, d'humeur joviale, un couple qui revient justement du sommet, des Espagnols dont certains sont en tee-shirt, sans sac à dos, et descendent la montagne en courant ! Ils doivent nous trouver ridicules avec nos gants, anoraks et bonnets de ski...

Le sommet est complètement enfoui dans les nuages bousculés par un vent violent et froid. Christine préfère redescendre. C'est vrai que cela ne vaut pas vraiment le coup de se geler pour ne rien voir du tout. Nous décidons de manger ensemble sur le pouce, assis sur des pierres sèches dans un endroit de la forêt relativement abrité, puis redescendons au col où

nous laissons Christine et Jeannot continuer tranquillement jusqu'à la venta tandis que nous faisons un détour par l'Elhorriko Kaskoa (983m).

Nous traversons le col et découvrons tout d'un coup plusieurs cromlechs (ou baratz), cercles de pierres (péristalithes) de tailles différentes, disposés non loin les uns des autres. Certains ne sont composés que de petites pierres à moitié enfoncées dans la terre, tandis que d'autres sont dotés d'une ou plusieurs pierres de grande taille. Y sont enfouies au centre les cendres des morts, à même le sol ou dans des cistes (coffres) de pierre. Le tout est parfois recouvert d'un tumulus (talus de pierre ou de terre). La sépulture est placée non loin du brasier (alimenté par le bois qui provenait des forêts immenses qui recouvraient alors la montagne). Les offrandes trouvées sont généralement très pauvres. L'enveloppe corporelle du défunt ne revêt plus l'importance qu'elle avait lors de l'inhumation. L'incinération permet à l'esprit du mort de se libérer et de retrouver le monde de l'au-delà. Le cercle de pierre qui a subsisté, de la période précédente, protège les vivants du monde des morts et vice et versa.

Tout comme les dolmens, les cromlechs se situent dans les cols, hauts pâturages, mais à une altitude plus élevée car l'essor de l'agriculture et de la population pousse les bergers à la recherche de nouvelles terres. 214 cromlechs, 61 tumulus-cromlechs, 213 tumulus simples ont été recensés dans le Pays Basque. Les cromlechs existent depuis l'âge du fer, où l'inhumation a laissé place à l'incinération et à des sépultures plus modestes. Cette période correspond à l'arrivée des Celtes en Europe et à l'évolution de la pensée face à la mort. Un des sites de la nécropole d'Occabe (près d'Irati), dont on a effectué la datation des cendres au carbone 14, remonte à la période 767 à 216 av. J.-C.

Juan José Ochoa de Zabalegui –San Sebastián, 1928–, 'investigateur privé sans licence' du cromlech pyrénéen depuis quatorze ans, a fondé "Cromlechpyrene" qui est un espace du Net où il défend l'idée que, indépendamment de leur éventuel caractère funéraire, tous ces monuments représenteraient des étoiles ou des planètes. Selon lui, le diamètre du cercle serait proportionnel à la magnitude de l'étoile et les témoins singuliers (grandes pierres) donneraient des indices sur l'éphéméride astronomique représentée, puisqu'ils sont orientés vers les étoiles en question, à un moment concret, qui coïncide fréquemment avec le lever ou le coucher de l'étoile représentée, en rapport avec le paysage qui encadre le firmament.

Pour appuyer ses dires, il cite les Chaldéens qui faisait l'analogie entre les planètes et les âmes (d'après Philon d'Alexandrie), et les Grecs antiques, selon lesquels, durant le solstice d'été, les âmes descendaient du ciel vers la terre par la porte du Cancer, appelée porte des hommes, et retournaient de la terre vers le ciel durant le solstice d'hiver, par la porte du Capricorne, appelée porte des dieux (Porphyre, L'antre des nymphes de l'Odyssée).

Il a localisé ainsi : 1) le 'Triangle d'Été' au complet avec accompagnement à Errekalko, dans le bassin de l'Urumea, 2) les 'Trois Rois d'Orion' à Ezio, Lepoko Estua dans le bassin de l'Urumea et Arrataka dans celui de la Nive et enfin 3) Aldébaran avec les Hyades à Urlegi, dans le bassin de la Bidasoa.

Enfin, je ne peux pas m'attarder, Richard, Max et Jean-Louis sont déjà loin et attaquent la pente de l'Elhorriko Kaskoa. Le sommet est très rocailleux et la neige emplît les interstices : je dois faire attention où je mets les pieds. Il fait moins froid que sur l'Autza, mais le temps tourne à grande vitesse et une bruine fine commence à tomber : pas le temps de s'éterniser. Nous redescendons et manquons de nous tromper de chemin, alors que les nuages nous plongent dans une quasi-pénombre. Heureusement que le brouillard reste sur les cimes. Grâce

à la vigilance de Max, nous retrouvons nos marques et regagnons la venta à seulement 2 heures et demie : courte randonnée, mais grand bol d'air frais ! Nous apprécions le café (un chocolat chaud pour moi) tandis que Jeannot et Christine nous présentent des amis qui déjeunent près d'eux, dont le père et le fils ont été dernièrement vainqueurs de l'Hirukasko : de sacrés sportifs !

Raquettes et ski de fond à Iraty (16 février 2003)

Samedi 15 février 2003, 6 heures 30 du matin. Cédric, Jonathan, Anna et Mikel montent dans le bus : ils vont passer une semaine à Laruns et faire du ski de piste (et peut-être du snowboard) à Gourette. Délestée de mes deux plus jeunes enfants, j'essaie d'organiser une journée de raquettes en montagne. Ce n'est pas évident. Nombre des amis habituels sont indisponibles. Enfin, deux familles sont partantes ; Carmen et David viennent avec leurs deux enfants Adrien et Anna (13 et 8 ans) et Yann, notre nouvel ami breton, membre émérite de notre toute récente association Anglet All Seasons Swimming Club et fervent amateur de natation en mer fraîche, souhaite faire découvrir la neige à sa fille Cécile (7 ans) et s'initier à la raquette. Isabelle, son épouse, devait venir également, mais son essai de footing à Chiberta ce même samedi matin l'a découragée et elle craint de ne pas réussir à nous suivre en montagne. Quant à leur fils Florian (10 ans), qui s'est mis au footing avec aisance et dynamisme, il est parti en colonie de vacances depuis une semaine dans les Alpes pour faire du ski et ne sera de retour que lundi.

Nicolas est aussi des nôtres, avec Marie-Ch', enthousiaste, et nous voilà dix (en comptant Jean-Louis et moi-même) à partir ce dimanche matin dès 8 heures. J'avais téléphoné au col du Somport où l'on m'avait garanti un grand beau temps, mais Carmen et David préférèrent retourner à Iraty où ils sont allés le week-end précédent, alors nous nous plions à leur désir. Ils ont loué les dernières raquettes au magasin de sport de la place St André à Bayonne. Nous espérons donc pouvoir nous en procurer directement sur place.

Il fait très beau jusqu'à Saint Jean le Vieux, et même au-delà, jusqu'à Lecumberry et la Chapelle St Sauveur, cachée derrière une colline et que je n'entrevois qu'au retour. Mais soudain des nuages s'amoncellent, fermement accrochés aux flancs des montagnes et semblent en émaner, comme le souffle gelé d'une respiration, et nous nous enfonçons dans une brume ouatée. Nous regrettons d'avoir renoncé au col du Somport. Bien sûr, il y a beaucoup de neige, et elle semble excellente, mais se promener sans pouvoir jouir du paysage, c'est un peu dommage, surtout pour un premier contact avec la montagne en hiver.

Ah ! Fausse alerte ! Le soleil, vaillant, perce l'écran et nous débouchons sur les crêtes couvertes de sapins et de hêtres dénudés dont l'extrémité des branches saupoudrée de rosée givrée scintille gaiement. Je peste d'avoir oublié mon appareil photo. Nous avons l'impression d'être en avion et dominons une mer de nuages dont émergent les cimes des montagnes enneigées : la vue est magnifique. Le moral remonte dans la voiture. Yann s'exclame à tout bout de champ : "Cécile, regarde, la neige, et là, on dirait une tête sombre coiffée d'un casque blanc qui retombe sur les yeux, tourne la tête, admire la montagne qui dépasse des nuages au-dessous de nous...!"

La dernière montée est très raide, mais bien dégagée et déserte. Ce n'est qu'après le parking qu'il nous faudra rouler dans la neige avec précaution jusqu'au local de location de matériel. Malheureusement, un groupe de 33 personnes a réservé depuis la veille des raquettes et il n'y en a plus aucune pour nous. Adrien passe les siennes à la petite Cécile, et nous prenons des

skis de fond. Yann, souple, ne rechigne pas, bien qu'il ne soit jamais monté sur des skis. Nous nous engageons sur la piste verte, mais un gardien, moderne cerbère, interdit le passage aux piétons et aux raquettes. Il est intraitable et nous devons faire demi-tour. Nous n'allons pas nous séparer à cause du règlement ! (Nous comprenons bien que les pistes de ski de fond demandent un entretien spécial, qu'elles sont fragiles et qu'il ne faut pas les défoncer en marchant dessus, mais nous lui promettons de marcher sur le côté : il ne veut rien entendre...)

Nous allons de l'autre côté de la route, réservé aux luges, marcheurs et raquettes, et apprenons à Yann à utiliser les skis sur un terrain accidenté, pentu et encombré d'enfants et de piétons : heureusement qu'il est têtu ! Il tombe, se relève, recommence et retombe, mais à la fin de la journée, il aura fait d'énormes progrès. Cécile et Anna font rapidement connaissance et s'amusent ensemble. Adrien skie de concert avec Nicolas et Marie-Ch', le moral de tous est au beau fixe, malgré ces divers contretemps. Je souhaite retrouver la piste que nous avons suivie l'hiver précédent avec Pierre et Rose. Comme elle semble assez éloignée, Nicolas s'inquiète et préférerait nous laisser pour aller skier sur les pistes balisées. Nous décidons de déjeuner tous ensemble, et les trois jeunes nous quittent pendant que nous nous dirigeons vers la piste des Escaliers. Jean-Louis décide de rejoindre les fondeurs et nous laisse également.

Des nuages se forment et se dissolvent dans une brise légère mais frigorifiante. Pour le moment, le temps a l'air de tenir. Il faut dire qu'il fait très frais. En fin d'après-midi, nous croisons une dame qui annonce une température de -4°C . C'est vrai que nous avons chaud en marchant, mais dès que nous nous arrêtons, nous nous refroidissons très vite, d'ailleurs, Anna avait du mal à tenir son sandwich à mains nues, il a fallu qu'elle remette les gants.

Cela fait plaisir de voir ces petites jouer dans la neige, elles s'éloignent de nous, se créent leur petit monde, s'installent au pied d'un arbre mort, explorent les pentes, les trous et les monticules, découvrent les stalactites de glace qui pendent des talus le long du chemin, se roulent à plaisir, bien au chaud dans leur combinaison imperméable et cherchent des pentes où se laisser glisser. La "mayonnaise" a bien pris, et les parents sont enchantés de les voir profiter comme cela de cette journée et marcher sans rechigner, entraînées l'une par l'autre. Seules avec leurs parents, elles auraient trouvé mille prétexte pour traîner et refuser d'avancer, alors que là, elles s'amusent et ne sentent pas la fatigue ni le froid.

Nicolas dira la même chose d'Adrien, qui découvre également le ski de fond et ne se laisse aucunement distancer, alors qu'ils font la piste verte, et puis la piste rouge de 10 kilomètres, en une petite après-midi ! Finalement, Jean-Louis ne réussira pas à les rejoindre et arrivera une demi-heure après eux à la voiture, et nous, bons derniers, ayant profité le plus possible de la bonne volonté de la jeune classe.

Chemin faisant, nous découvrons des traces d'animaux, certaines très légères, difficiles à identifier, peut-être un oiseau, ou un petit mammifère, d'autres bien franches où l'on reconnaît la marque des quatre sabots joints du chevreuil qui franchit en quelques bonds le sous-bois dont les pentes sont couvertes d'une profonde épaisseur de neige, et, plus loin, des poils de sanglier sur le sentier. Les choucards passent en criant, et David se demande ce qu'ils peuvent bien trouver à becquetter dans cette froidure. Un petit torrent réussit à se frayer un chemin dans la neige et bondit vaillamment parmi les cascades gelées qui bordent son lit. Nous apercevons au loin les cimes des pics d'Orhy et d'Anie qui jouent à cache cache avec les nuages, de plus en plus denses en fin d'après-midi.

Tout en marchant, je relate mes lectures sur les cromlechs d'Occabé (nécropole sur une hauteur voisine qui comporte 32 monuments dont plus d'une dizaine sont très nettement visibles, et forment chacun un péristalithe -cercle de pierres- d'environ 6 à 7 m - la datation au carbone 14 des restes organiques d'un des sites donne une fourchette d'âge de 767 à 216 avant J.-C.-). Yann, quant à lui, nous raconte sa découverte de menhirs dans la mer ! Il pratiquait la plongée sous-marine en Bretagne et a pu constater de visu que le socle hercynien s'enfonçait progressivement dans la mer (c'est son explication). J'ajoute qu'avec le réchauffement de la Terre, les glaces des pôles ont fondu et le niveau des mers a dû monter depuis la fin du néolithique.

Effectivement, renseignements pris sur le site Internet du ministère de la culture à la rubrique "mégolithes du Morbihan", j'apprends que, depuis la dernière glaciation vers 16-18 000 ans av. J.-C., le climat s'est progressivement réchauffé, de plus en plus fortement à partir de -8 000 environ, pour atteindre une température même supérieure à notre climat actuel entre -5 000 et -3 000. Depuis, on ne connaît plus que des oscillations mineures, comme le "petit âge glaciaire" (de la fin du Moyen-âge au 19^{ème} siècle), ou le léger réchauffement des dernières décennies. Pour la Bretagne et les régions voisines, on considère que, vers -16 000, la mer était à environ 120 mètres en dessous de son niveau actuel, ce qui laissait la Manche entièrement à sec tandis que le rivage de l'Atlantique se trouvait à une centaine de kilomètres en avant de la côte morbihannaise d'aujourd'hui. Il est très difficile d'évaluer le tracé des rivages anciens à partir des fonds marins actuels en raison des phénomènes d'érosion sur les parties exposées et de sédimentation dans les zones abritées.

Il est cependant certain que la Bretagne était entourée, encore au Néolithique, de plaines littorales dont les îles et écueils d'aujourd'hui représentent les derniers vestiges (de toutes les îles bretonnes, seules Ouessant et sans doute Belle-Ile étaient déjà coupées du continent au début du Néolithique). Tout autour de la Bretagne, des monuments mégalithiques aujourd'hui plus ou moins submergés témoignent de cette évolution du littoral. Un exemple spectaculaire en est la double enceinte d'Er-Lannic dans le Golfe du Morbihan, dont certains menhirs reposent à 1,5 mètre sous le niveau des plus basses mers actuelles. Compte tenu des marées, cela suppose un niveau marin inférieur d'au moins 6 mètres lors de leur implantation.

Cécile ne veut plus quitter Anna. Malgré l'inquiétude de son père, elle tient à effectuer le chemin du retour dans l'autre voiture, pour continuer à s'amuser ! Nous faisons halte à St Jean Pied de Port pour prendre un chocolat chaud tous ensemble et Yann ne récupère sa fille qu'à Anglet, devant notre maison. Nous nous promettons de nous retrouver de nouveau, avec Isabelle et Florian en sus, pour une prochaine sortie en montagne. Il faut profiter que les enfants s'entendent pour faire d'autres balades aussi réussies !

Rhune embrumée (2 mars 2003)

C'est le troisième dimanche d'affilée (et le premier de ce mois de mars 2003) que Max fait l'ascension de la Rhune, mais cette fois, il n'est pas seul. Malgré le temps maussade, Jean-Louis B., Jean-Louis et moi l'accompagnons avec deux "nouvelles recrues", Sylvie et Sandrine. D'ordinaire, il accomplit l'aller-retour en un temps record et s'en fait un point d'honneur (il monte vite et descend en courant), mais aujourd'hui le rythme sera donné par les dames. Le vent souffle en hauteur et nous croyons à plusieurs reprises que l'horizon va se dégager. Mais cela ne dure pas et une petite bruine fine se met à tomber par intermittence.

Fort heureusement, il fait doux, et le temps bouché ne décourage pas nos compagnes. Nous ne partons pas du col de Saint Ignace où se situe la gare du "petit train de la Rhune", mais préférons démarrer près de Xillardikoborda, sur le flanc Est, comme la dernière fois. Malgré le manque de luminosité, j'essaie de prendre quelques photos et nous montons en devisant. Sandrine avoue son faible pour les manechs, ces moutons des montagnes basques à la tête noire surmontée de cornes en spirale. Je préfère les pottoks, qui nous regardent passer d'un air placide sans cesser de brouter au milieu des buissons d'ajoncs qui bordent notre chemin.

A mi-pente, Max s'exclame : "un cromlech !", et puis se reprend en riant : "mais non, ce sont les vestiges d'une borde (une bergerie) !". En fait, de grandes pierres dressées caractéristiques de ces monuments du néolithique sont intercalées parmi les pierres plus petites, fondations d'un mur presque entièrement disparu. Très fréquentée depuis au moins 5 000 ans (son nom vient d'ailleurs du basque "larre-un", lieu de pâturage), la Rhune possède de nombreux vestiges préhistoriques, comme dans le reste des Pyrénées, et notamment un groupe caractéristique de 9 cercles de pierres qui se situe au Nord-Ouest du coteau de Gorostiarria dominant à l'Est la tourbière des Trois Fontaines et qui a été classé monument historique par arrêté du 13 octobre 1956.

En recherchant quelques données sur la Rhune, je découvre une légende. "Il y a bien longtemps, un feu couvait dans les entrailles d'un grand serpent à sept gueules qui dormait sous La Rhune. On l'appelait "Leben Sugea" (le premier serpent), être mythique qui était le Maître du Monde aux yeux des Anciens. Sur la montagne, vivait un berger heureux. Un jour, il rencontra une très jolie fille d'un village voisin et s'éprit d'elle. Celle-ci lui déclara qu'elle ne prendrait pour mari qu'un homme riche et puissant. Afin d'obtenir la quantité d'or et d'argent qui lui faisait défaut, le jeune homme rendit visite au Diable, dans sa caverne. En échange de son âme, il apprit le secret pour devenir riche. Le Démon lui ordonna d'embraser les forêts de la Rhune. "Leben Sugea", réveillé par l'incendie, se mit à cracher l'or et l'argent que la montagne dissimulait. Des ruisseaux de métaux précieux se mirent à couler depuis le sommet. Dans sa hâte d'amasser la plus grande fortune possible, notre berger se servit de ses mains et de ses bras et périt brûlé. De même, disparurent avec l'incendie les forêts ancestrales. Voilà pourquoi, durant des années, les versants de La Rhune restèrent vierges de toute végétation..."

La montagne servit sans doute de refuge également aux "sorcières" basques jusqu'au début du XVII^{ème} siècle, qui y célébraient leurs sabbats à l'abri des regards pour éviter d'être traquées et brûlées par le cruel Conseiller de Lancre. En 1654, une chapelle, dédiée au Saint-Esprit, fut édiflée au sommet. On s'y rendait encore en pèlerinage, depuis les villages voisins, en 1834. Plus tard, la Rhune servit de champ de bataille aux armées de la toute nouvelle République française. En effet, le 7 mars 1793, la Convention Nationale déclara la guerre à Charles IV, roi d'Espagne, qui voulait venger la mort de Louis XVI, son cousin. Redoutes, tranchées et fossés couvrirent de nombreux sommets de la frontière franco-espagnole jusqu'à la paix de Bâle, signée en 1795.

Après un marché conclu avec Charles IV à Bayonne, en 1808, Napoléon 1^{er} installa sur le trône d'Espagne son frère Joseph qui dut réprimer très rapidement une insurrection, illustrée notamment par les célèbres tableaux de Goya : "Dos de Mayo" et "Tres de Mayo". Afin de refouler les Français, des troupes alliées formées d'Espagnols, de Portugais et d'Anglais furent placées sous le commandement du Général Britannique Wellington. Pour arrêter leur progression, Napoléon 1^{er} nomma le Maréchal Soult à la tête de l'Armée d'Espagne, en remplacement de son frère ; ses armées s'installèrent le long de la frontière d'Hendaye à Saint

Jean Pied de Port. Il organisa la défense par la construction de nombreuses redoutes (fortifications isolées).

Voici le récit d'un des épisodes de cette guerre qui eut lieu sur la Rhune.

La Redoute Étoilée de Kolar Handia se situe sur le plateau d'Ihitz Zelaya qui s'achève sur la crête d'Altchiague (625 m). Entièrement construite en dalles de grès superposées, cet ouvrage en forme d'étoile à six branches répondait à sa vocation de défense :

- Un long mur d'enceinte épais de 80 cm et d'une hauteur de 2 mètres,
- Une banquette formée de dalles larges à l'intérieur du mur, permettant de se hisser à une hauteur suffisante pour assurer les tirs.

Le 10 novembre 1813, les soldats de la redoute ne pouvant plus contenir les assauts ennemis durent l'évacuer à 8 heures. Le général hanovrien Von Alten consigna, dans un rapport à Wellington, la prise de 2 pièces, toutes les tentes de l'ennemi et environ 48 hommes. Sa compagnie avait perdu 48 officiers et 469 hommes, tués ou blessés. Les troupes françaises se rallièrent et se dirigèrent vers la redoute Louis XIV qui tomba aux mains des ennemis après 7 heures de combat. Vers 11 heures, les redoutes de Mendibidea et Ermitébaita furent abandonnées sans avoir pratiquement combattu. A 14 heures, les troupes anglaises pénétraient dans Saint-Pée-sur-Nivelle, les Espagnols occupant Ascaïn. Les combats du 10 novembre marquèrent le début d'une longue série de défaites françaises. La paix de Toulouse, signée en avril 1814, mit fin à la guerre d'Espagne.

Plus tard, l'Impératrice Eugénie, séjournant à Biarritz, lança la mode des excursions à La Rhune. En voici le récit de Flaubert, de septembre 1862.

"Nous sommes allés samedi dernier à une montagne appelée Larune, qui est près de l'Espagne et a trois mille pieds de haut. Nous sommes arrivés jusqu'au pied de la montagne, Panizzi et moi dans la voiture de Leurs Majestés. Nous trouvâmes là des chevaux avec leurs guides. Les ladies s'installèrent dans des cacolets que vous pouvez vous représenter ainsi que des chaises avec un cheval au milieu. Il est nécessaire de bien équilibrer les deux charges car autrement l'une des dames tombera. La montagne est très belle. Panizzi sur son cheval perdit son chapeau, sa canne, et vainement il s'adressait à son guide en toutes les langues qu'il connaissait. Mais celui-ci malheureusement n'entendait que le basque. Quand nous fûmes au premier plateau, le cacolet de l'impératrice broncha soudainement et elle et sa compagne Mme Scalani, furent en danger de tomber à terre. Quand nous parvînmes au sommet, il était déjà tard. La vue y était très belle. Après une heure de descente par des sentiers dociles nous arrivâmes à une auberge de contrebandiers. Là nous fut servi un excellent dîner."

Afin de promouvoir le tourisme dans les Pyrénées, la compagnie des Chemins de fer du Midi créa des filiales qui furent à l'origine de grandes réalisations hôtelières et touristiques, en particulier à Font-Romeu et Superbagnères. L'une d'entre elles, la société des Voies Ferrées Départementales du Midi, réalisa au Pays Basque la ligne à crémaillère de la Rhune. Sa construction débuta en 1912, mais en raison de la guerre, sa mise en service ne put avoir lieu que le 30 juin 1924. La ligne part du Col St-Ignace (169 m) et se termine à 887 m, à proximité du sommet de la Rhune qui se trouve en territoire espagnol. Outre la venta traditionnelle, le sommet est rehaussé par une grande antenne où sont notamment fixés les émetteurs de la chaîne de télévision ARTE pour le Pays Basque et les Landes.

Nous y faisons halte pour nous réchauffer un peu en buvant un café. Je préfère un petit verre de moscatel accompagné de touron dur aux amandes, et les deux Jean-Louis se partagent une appétissante omelette aux deux poivrons. Sylvie se fait saluer par deux relations, et Jean-

Louis et moi voyons également arriver une personne que nous connaissons : la Rhune est vraiment un lieu de randonnée très couru, quel que soit le temps ! Nous redescendons tranquillement et arrivons à près d'une heure de l'après-midi à la maison.

Boucle Bidarray-Urizate-Iparla : Une très grande randonnée (16 mars 2003)

En ce 16 mars de l'année 2003, le paysage est encore très hivernal au-dessus de Bidarray. Max, qui en a assez de monter sa Rhune tout seul, a organisé la première grande randonnée de l'année. Nous étions descendus l'an dernier en VTT dans la vallée de l'Urizate, depuis le Gorramakil, en Espagne, jusqu'à Bidarray. Max souhaitait faire le chemin inverse, à pied, jusqu'au col de Meaca, et retour par les crêtes d'Iparla pour faire une boucle. Il avait évalué le temps à 5-7 heures de marche, avec un dénivelé de 900 à 1000 mètres. En fait, il aurait fallu étudier un peu la carte. Comme nous connaissons tous ce coin de montagne, que nous avons déjà parcouru un peu dans tous les sens, nous n'avons pas prêté attention à Serge qui disait (en rigolant) que c'était une sacrée randonnée. Il avait raison : le dénivelé réel était bien plus proche de 1500 mètres, nous sommes partis à 8 heures du matin (départ du fronton de Bidarray vers les 9 heures) et nous sommes rentrés à la nuit (20 heures passées)... et encore, avec très peu de haltes, et seulement une demi-heure pour la pause déjeuner !

Mais personne n'a protesté. Il faisait un temps formidable, ciel bleu, air frais limpide, nous nous retrouvions enfin un bon groupe à marcher (13 personnes) et la montagne était magnifique. Le charme du mois de mars, sous nos latitudes, c'est qu'il se trouve à la charnière entre l'hiver et le printemps. Entre les fougères rousses de l'an passé pointaient des fleurettes d'autant plus jolies qu'elles étaient encore rares. Sur les flancs bruns de la montagne éclataient les premiers chatons blancs pelucheux emplis de pollen tandis que des bourgeons s'ouvraient pour laisser le passage aux jeunes feuilles d'un vert tendre et fragile. Nous nous sommes arrêtés près d'une ancienne "borde", bergerie dont il ne restait que des ruines entre lesquelles avaient poussé deux grands arbres, dont les graines avaient apprécié il y a peut-être trente ans de cela la protection contre les intempéries.

Nous emmenons une "revenante" avec nous : Christine G. avait participé à quelques balades au tout début de la création de notre groupe, puis elle avait "disparu", occupée par ses obligations familiales. J'ai confiance, elle pratique régulièrement gym' et danses en tout genre, c'est une sportive, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit mise à si rude épreuve pour une reprise. Mais ce sont les "anciens" qui auront eu le plus de difficultés : problèmes de genoux, de tendons ou ligaments divers, rares seront ceux qui ne se plaignent pas d'une douleur avivée par cette marche intensive. Mais peu importe ! Le paysage est tellement beau qu'il vaut bien toutes les souffrances !

Nous passons non loin de Xumus, situé au pied des trois montagnes dont nous faisons l'ascension lors de l'Hirukasko : l'Artzamendi, l'Irubela et l'Iparla, et je reconnais la ferme mal entretenue aux meules pittoresques surmontées d'un pneu dont l'une d'elle sert de porcherie et qui avoisinent un parking acrobatique bricolé dans la pente. Les pottoks nous regardent passer d'un air placide, sans cesser de tirer sur les brins d'herbe sèche. Nous avons déjà l'impression d'avoir bien marché jusque là, mais ce n'est qu'un préambule. Heureusement, Christine G. ne le sait pas encore...

Le paysage est très varié. Tantôt la vue est dégagée, derrière nous sur la vallée verdoyante et Bidarray (au sommet, elle portera jusqu'à Saint Jean Pied de Port), et devant nous, sur les contreforts des sommets espagnols du Gorramakil et du Gorramendi, tantôt nous nous

enfonçons dans le sillon tracé par l'Urizate, sur les berges boisées où nous surprenons des paysans (sans doute de la ferme voisine) en train de récupérer avec une pelle mécanique les gros moellons d'une borde abandonnée et en ruine. Ils en profitent pour dégager un bout de terrain, en vue d'y faire paître les moutons sans doute, car il n'y a guère de cultures dans ce lieu peu accessible.

Il semble parfois que nous suivions des tronçons de routes antiques, chemins soigneusement empierrés, envahis de feuilles mortes ou de mousses par endroits, bordés de murets, qui furent jadis utilisés par les pèlerins de Compostelle, ou plus prosaïquement, par les fermiers et éleveurs, anciens propriétaires de toutes ces fermes et bordes abandonnées, et qui ne peuvent plus survivre ici maintenant qu'en nombre infime.

Nous avons l'impression que ce col de Meaca est "un pays où l'on n'arrive jamais" (livre que j'ai lu dans ma jeunesse). Sans cesse, nous montons et descendons, avec la sensation (à force) de perdre notre énergie vainement, car nous avançons sans distinguer notre but. Une fronde commence à se former : l'arrière-garde a faim ! C'est toujours pareil, ceux qui marchent vite ne conçoivent de manger qu'arrivés au sommet (ce qui n'est pas un mauvais calcul, car il est toujours difficile de redémarrer le ventre plein). Dès que nous rejoignons les bons marcheurs qui nous attendent depuis un moment déjà, ils repartent de plus belle, faisant la sourde oreille à nos récriminations.

Enfin, nous les trouvons assis en train de déjeuner. Evidemment, ils ont fini les bouteilles de cidre apportées par Richard, nous avons trop tardé. Heureusement, Jean-Marc partage une bonne bouteille de vin achetée à la venta d'Ibardin ou de Dancharia. Nous n'aurons pas tout perdu ! Il a même un thermos de café brûlant, avec morceaux de sucre et petites cuillères : le luxe... Jusque là, la promenade était bien, mais c'est après que nous avons eu la récompense de nos efforts. Très vite après cette pause repas, nous nous sommes retrouvés sur les crêtes : le paysage était magnifique ! Marchant dans une hêtraie aux fûts clairs et élancés, nous avons aperçu à travers les branchages les premières cimes enneigées, et puis le pic d'Orhy et la pointe triangulaire reconnaissable du pic d'Anie. Nous ne savions où donner des yeux. Quand je pense que les touristes ratent ça : ils ne se rendent pas compte qu'il n'y a pas que la plage, et que la vue est bien plus belle en hiver ou en demi-saison. L'été, une brume recouvre souvent d'un voile léger l'horizon qui se rapproche et devient flou. Bien sûr, il fait plus chaud (quoique en ce moment la température monte certains jours au-dessus de 20°C l'après-midi), mais souvent également plus humide. Bref, notre région vaut la peine d'être visitée en toutes saisons.

Le col, ce n'est pas le sommet, non-non. Nous nous ravitaillons en eau à la fontaine d'Otxo-Meaca (otxo, c'est le loup en basque), en espérant que les troupeaux ne l'ont pas polluée. Avec ce soleil, nous buvons énormément et nous avons vidé nos réserves de boissons. A la sortie de la hêtraie, nous remontons dans l'herbe en pente, l'horizon barré d'un long muret de pierres, "le mur d'Hadrien" nous déclare Jean-Louis B., toujours empli de culture anglo-saxonne. - Il s'agit du mur construit par les Anglais à la frontière de l'Ecosse pour empêcher leurs voisins belliqueux de les harceler sans cesse -. Evidemment, il s'agit sans doute ici plutôt d'un de ces innombrables enclos pour enfermer les brebis à l'abri des prédateurs, mais comme il n'est pas entretenu, des pans entiers ont disparu ou bien s'écroulent.

Christine désespère : "Il faut vraiment monter là-haut ?" Désormais, nous marchons sur les crêtes, et elle n'imagine même plus qu'il puisse y avoir une descente, bien que je l'assure que si. Nous atteignons le sommet, où j'immortalise cet instant mémorable, et à partir de là, tous

les éclopés vont commencer à souffrir sérieusement : monter, ce n'est rien, c'est la longue descente qui est dure pour les genoux et les tendons. Je marcherais bien à reculons, mais ce n'est pas très pratique sans rétroviseur. Je regrette de ne pas avoir d'ailes comme ces vautours qui planent sans peine au-dessus du précipice. J'adore les voir évoluer et, malgré mon retard, je les guette pour tâcher de les prendre au plus près.

La lumière a changé progressivement en cours de journée. Les ombres s'allongent, une brume légère de chaleur s'élève des montagnes à l'ouest, adoucissant les rayons obliques du soleil. L'écobuage a déjà commencé. L'incendie fait rage en contrebas de la falaise que nous dominons. J'avoue que je ne vois pas l'intérêt de laisser se propager si haut le feu : si j'ai bien compris, il sert à dégager des zones de pâturages et à brûler les ajoncs dont les épines acérées blessent les brebis jusqu'à provoquer parfois leur mort. Mais, contrairement aux chèvres sauvages, elles n'escaladent pas les rochers et préfèrent les pentes douces. Je trouve dommage de détruire ainsi délibérément et sans objet la végétation et les petits animaux qu'elle abrite.

La montagne se pare d'ocre, puis de pourpre, la fraîcheur commence à se faire sentir et un curieux silence envahit les crêtes dans la lumière déclinante. Nous resterions bien ici à nous laisser imprégner de la paix vespérale, guettant la disparition du soleil derrière les cimes. Serge nous en dissuade : "Il va faire froid cette nuit !" Nous nous engageons dans l'ombre et nous hâtons lentement. Nous partageons nos dernières victuailles, pomme, orange, chocolat au lait et aux noisettes (mmmmm...) et rejoignons enfin le groupe de tête qui n'a pas voulu nous attendre, "de peur de nous retarder" (oui-oui, c'est vrai !), car Jean-Marc souffrait d'une sérieuse tendinite, Xavier C. de son genou (mais en silence), et Richard de son épanchement de synovie. Qu'est-ce que cela aurait été s'ils avaient été pleinement valides ! Nous ne les aurions pas vus de toute la balade !

Pasajes/Saint-Sébastien (11 mai 2003)

Nous avons souhaité refaire cette superbe balade de Pasajes à San Sebastian avec un petit groupe qui ne la connaît encore que par ouïe-dire (et grâce au site Internet de nos sorties en groupe). Jean-Louis et moi amenons donc Yann et sa petite famille, (Isabelle, Florian et Cécile), Xavier le Gascon et son amie Pascale, et Max, qui ne voulait pas rater pour la troisième fois cette randonnée côtière, et s'est décidé à laisser Michèle, gênée par un fort mal de dos, et les enfants à la maison.

Nous nous sommes garés à Hendaye, dans le parking de la gare, où nous avons pris le "topo" (Euskal Tren), cette sorte de métro qui sillonne tout le Pays Basque au sud de la frontière et en relie les principales villes. Arrivés à la gare de Pasajes, il nous a fallu gagner le bout du port à pied. Evidemment, ce n'est pas une partie très plaisante. Une fois parcourues les premières rues et places relativement tranquilles, il faut malheureusement longer la voie rapide sur le trottoir entre bâtiments portuaires et circulation polluante pendant un bon quart d'heure qui paraît durer des siècles.

Enfin, nous arrivons à la passerelle qui donne accès au quartier San Pedro, au sud de la vaste étendue de la baie abritée entièrement transformée en port de commerce. Nous commençons à respirer. La circulation est bien plus clairsemée, et nous apprécions ces vieilles maisons fleuries encadrées entre les anciens entrepôts délabrés, qui donnent directement sur les bateaux à l'ancre et les quais encombrés de caisses et de filets bien rangés.

Yann est heureux de retrouver ces senteurs marines et regarde d'un oeil connaisseur les bateaux de pêche et de commerce. Les enfants s'intéressent davantage aux muges qui frétilent dans les eaux fangeuses, d'autant plus gros qu'ils y trouvent davantage de rejets et déchets divers à consommer. Bons à manger (lorsqu'ils se trouvent en eaux saines), je pense que ces longs poissons noirs doivent être des indicateurs de pollution intéressants à analyser puisqu'ils résistent bien dans les eaux impures et que leurs lieux de prédilection sont justement les sorties d'égoûts.

Nous n'avons pas pris nos amis en traîtres : ils savent très exactement à quoi s'en tenir et ne se plaignent pas de cette marche d'approche un peu longue. Elle se termine par un long escalier qui nous mène tout en haut de la falaise. C'est extraordinaire de passer ainsi d'un lieu urbanisé à l'extrême à une nature sauvage et belle en l'espace de quelques minutes à peine. Les mouettes sillonnent les airs en nombre impressionnant. Elles nichent dans les creux des rochers inaccessibles et se posent sur les arbres et arbustes qui couvrent presque entièrement la pente abrupte. Leurs cris sont plus variés qu'on imagine, et j'ai parfois l'impression d'entendre des enfants qui nous hèlent.

Partis de la maison vers les 9 heures moins le quart, nous sommes aux alentours de 11 heures sur le belvédère au sommet de l'escalier. C'est dommage que le temps soit bouché. Côté mer, pas de problème, mais lorsque nous nous tournons vers le nord-est, nous distinguons à peine les montagnes et Pasajes se perd rapidement au loin dans une brume légère. Nous demandons aux Bretons si cette côte déchiquetée les fait penser à leur région : eh bien non ! Les falaises là-bas sont, paraît-il, parfaitement dénudées par les intempéries, et le minéral règne en maître. Par contre, effectivement, il y a beaucoup d'oiseaux et c'est ce qui leur manque sur nos plages du BAB dépourvues de coquillages et de goémon. Des fleurs égayaient la verdure, et, depuis notre promontoire, nous apercevons San Juan noirci par un incendie ravageur (écobuage ?) sur l'autre rive de l'entrée du port. Nous avons choisi le bon côté.

Il fait un temps curieux : nous passons notre temps à nous déshabiller et nous rhabiller. Les inégalités du terrain freinent ou accélèrent le souffle de la brise qui vient du large, et nous alternons les lieux excessivement exposés et les havres de paix où le soleil nous semble taper plus fort. Les nuages circulent haut dans le ciel et ne sont pas menaçants. D'ailleurs, ils doivent réverbérer les rayons car Xavier C. s'apercevra en fin de parcours que sa peau a bien rougi.

Nous passons à distance du grand bâtiment du phare (Faro de la Plata - phare d'argent). Bien entretenu, il a fière allure, et, bien que sa blancheur tranche sur la couleur chaude des roches creusées par l'érosion de multiples alvéoles où nichent les oiseaux, il ne dépare pas dans le paysage et intrigue les passants par son allure martiale, avec sa façade crénelée flanquée de deux tours moyenâgeuses.

A cette heure-ci, les Espagnols ne mangent pas encore, et nombreux sont ceux qui empruntent le même sentier que nous. De temps en temps, un cri retenti : "Gare ! Attention, vélo !" et des jeunes à la pédale énergique passent en force dans l'ornière, faisant fi des mottes de terre ou des blocs rocheux qui encombrant le chemin. Arrivés au petit aqueduc un peu délabré, j'entends l'un d'eux qui se vante (en espagnol) : "Allez, on va dessus ?" Mais, fort heureusement, les autres ne sont pas chauds et ils le contournent. Nous-mêmes le franchissons à pied (sauf Isabelle et Cécile), mais j'avoue que je ne suis pas très fière, je sens le vertige qui me gagne au milieu et j'hésite un moment, tandis que les autres m'encouragent. Ce sentier

était autrefois utilisé pour le guet des baleines, dont le souvenir reste grâce à la dénomination d'une des hauteurs "la Roca del Ballenero" (la roche du baleinier).

C'est Yann qui porte tout le bardas de la famille dans un immense sac à dos où il a fourré pêle-mêle pique-nique et suroûts de marins, mais il ne s'en plaint pas : en fait, il est enchanté de voir que sa famille suit (et même précède, en ce qui concerne Florian) correctement le rythme du groupe et profite pleinement du charme de cette randonnée côtière. Le paysage est varié : les feuillus arborent leurs plus beaux verts, tandis que les pins aux formes torturées ajoutent une touche un peu méditerranéenne. Aux roches sculptées par l'eau et le vent succèdent des strates basculées à la quasi-verticale que les vagues évident, ne laissant que les couches dures après avoir rongé les tendres, réduites en fins grains de sable.

Je commence à sentir un peu la fatigue due au manque de sommeil. Jean-Louis et moi avons eu la chance de visiter la veille au soir l'observatoire amateur de Dax, sous la houlette de Frédéric Soulu, le conservateur du château d'Abbadia, et de son ancien "maître", toujours permanent du lieu, Philippe Dupouy. Très axé sur l'observation, Philippe Dupouy a découvert, il y a quelques années, une comète non répertoriée qu'il a signalée aux astronomes professionnels. Avec de tels guides, nous serions bien restés toute la nuit sous le charme, à observer des étoiles et constellations, écouter l'histoire de cette association hors du commun, et admirer l'important équipement informatique et technique du bâtiment central.

Nous qui travaillons beaucoup avec les ordinateurs sommes à même d'apprécier l'importance du travail accompli par les membres de cette association, antenne de la SAF (Société d'Astronomie de France). Philippe nous montre notamment des photos qui peuvent rivaliser, à quelques détails près, avec celles produites par la Nasa ou d'autres grands observatoires. Ne pouvant posséder de matériel équivalent, bien trop onéreux, il faut compenser par beaucoup d'astuce et de matière grise.

Les lunettes et télescopes cachés sous des coupoles tout autour du bâtiment central sont couplés avec de simples webcams, "bidouillées" de façon à ce que leurs performances approchent celles des caméras CCD, 10 fois plus chères. Reliées par câble aux ordinateurs, les films sont analysés, image par image, avec un programme maison qui utilise des algorithmes mathématiques très compliqués (présents dans les programmes standards de traitement d'images) et les détails les plus fins sont regroupés en une seule photo synthétique d'une qualité étonnante.

L'association a obtenu la permission exceptionnelle de capter directement les photos de Météosat, pour lesquelles elle dispose d'un logiciel de décryptage. Ainsi sont reçues en permanence des photos d'une portion de la Terre tandis qu'un programme associé fournit toutes les données météorologiques (hygrométrie, vitesse des vents...) qui sont affichées sur un autre ordinateur. Initialement, c'était pour chercher parmi les régions du monde arabe les lieux les plus appropriés pour y installer des observatoires. Maintenant, cet objectif est abandonné, mais le matériel continue à rester à la disposition des adhérents.

La pause pique-nique est bienvenue. Nous nous asseyons sur des roches sèches à l'abri des ajoncs, avec vue sur la mer. Les sacs à dos seront plus légers. Chacun se trouve un creux confortable et nous déballons les victuailles. Après ce repos, nous reprenons le trajet d'un pas plus alerte.

A un croisement, ceux qui sont en tête se trompent de chemin, et nous faisons un bon détour (avec ascension d'une colline). Evidemment, comme toujours, nous trouvons une bonne âme pour nous dire que les deux chemins se rejoignent (oui, d'accord, mais à San Sebastian seulement). Il s'agit de la nouvelle piste cyclable en plaques de béton récemment inaugurée, je crois. Beaucoup de promeneurs en profitent, mais je trouve dommage de ne plus voir la mer. Dès que possible, nous bifurquons pour retrouver le sentier aux marques rouge et blanche (comme le GR10).

Arrivés en vue de San Sebastian, nous faisons un petit crochet par le fort désaffecté situé en contrebas. Florian est ravi de partir en exploration à la suite de Max. Il y a des tunnels et des souterrains, catacombes et décombres de murs, de quoi nourrir son imagination fertile. Ensuite, il faut franchir l'unique passage délicat de la randonnée à l'approche de San Sebastian : ce sont des falaises vives qui reculent sous les coups de boutoir des tempêtes océaniques. Le sentier disparaît à mesure et doit être retracé un peu plus haut, avec les vagues qui cognent en contrebas. Nous avançons à la queue-leu-leu, nous accrochant à un endroit à un filin métallique fixé dans la roche à l'attention des promeneurs. Cet endroit difficile d'accès fait le bonheur des nudistes et autres marginaux. Florian en aperçoit soudain un qui se dresse à quelques mètres de lui. "Maman ! Il était tout nu derrière, et tout nu devant !" C'est l'aventure de la journée.

Il n'est que 2 heures et demie. Nous avons le temps de traverser la ville par la plage (Florian se trempe le pantalon, avant de se décider à l'ôter), de déguster une bonne glace et de visiter l'aquarium. En principe, je n'aime pas trop que l'on enferme ainsi des animaux sauvages en cages ou en bassins, mais il faut avouer que ce musée de la mer moderne est aménagé avec beaucoup de goût et une esthétique certaine. Avancer à l'intérieur même du bassin avec des raies manta et des requins qui passent au-dessus de nos têtes et tout à côté laisse une impression inoubliable.

Nous nous dirigeons vers la gare du topo en traversant le petit port aux bateaux rutilants. Sur le quai, des vendeurs proposent sur une petite table surmontée d'un parasol des bouquets de crevettes dans des coquetiers blancs ou des sachets de bigorneaux. Un dauphin sauvage pointe sa tête exactement à l'endroit où nous l'avions déjà remarqué lors de notre trajet pour l'île de Santa Clara où nous avons organisé un pique nique, il y a quelques années. Ce n'est pas évident de le photographier. J'appuie toujours trop tard sur le bouton. Après l'avoir observé un moment, nous longeons la plage de la Concha sur le boulevard encombré d'une foule bruyante et suivons une longue avenue bordée de belles maisons. San Sebastian est une ville cossue où nombre d'entre nous ne dédaignerait pas d'y vivre. Comme à l'aller, l'attente est minime à la gare et nous reprenons le train en échangeant nos impressions.

Gorramendi-Irubela - Balade tranquille (29 mai 2003)

Nous ne faisons pas que des randonnées de haut niveau. Parfois, une balade tranquille est organisée de façon à partager notre amour de la montagne avec ceux qui, d'habitude, ne peuvent nous suivre. Richard nous a emmenés en convoi de cinq voitures jusqu'en haut du double sommet du Gorramendi et du Gorramakil. Il est situé en Espagne peu après la frontière que l'on franchit à Dancharia, en prenant sur la gauche après le col d'Otxondo. Nous aurions dû y retrouver Sylvie et Jean-Luc que nous n'avons malheureusement pas vus, et qui ont dû passer la journée tous seuls, les pauvres.

Nous sommes nombreux, puisqu'il n'y a pas de difficulté : petite randonnée sur les crêtes, qui ondulent sans trop de dénivelés. La benjamine, Rosa, a 3 ans et demi et notre doyen, Fereydoun, un âge déjà vénérable. Démarrer du sommet a pour avantage primordial de pouvoir profiter de la vue dès le départ. Bien qu'il fasse un peu frais de "bonne heure" (10 heures 1/2), l'air est déjà voilé d'une brume de chaleur qui estompe les sommets encore enneigés à l'horizon et nous cache le dessin de la côte à l'opposé, où nous ne faisons que deviner la présence de la mer qui se distingue à peine du bleu laiteux du ciel.

Richard indique aux néophytes les principaux repères : la Rhune, surmontée de son antenne, les globes blancs de l'Artzamendi, le sommet rocheux crénelé du Mondarrain, la cime blanche du pic d'Orhy, les crêtes d'Iparla... et la barrière inévitable des immeubles de la ZUP à Bayonne, plus visible que les flèches de la cathédrale et les méandres de l'Adour. Très vite, les enfants se regroupent et prennent la tête du convoi. Ils découvrent avec ravissement les pottoks qu'ils poursuivent pour le simple plaisir de les voir prendre le galop, queue et crinière au vent. Ils ne vont pas loin, habitués à la présence des promeneurs, mais les juments accompagnées de leurs poulains préfèrent garder une distance prudente de ces petits humains agités et bruyants.

Le sentier s'amenuise dans la descente parsemée de rochers, et plus d'un trébuche, surpris par l'inégalité du sol et les dalles branlantes. C'est l'occasion de rire et les moqueries fusent, tandis que chacun regarde avec plus d'attention où il faut poser les pieds. Nous sommes près de l'endroit où Jean-Louis B., Richard et moi-même avons observé, par une chaude après-midi, la sieste des vautours réunis en un groupe impressionnant d'une bonne cinquantaine de têtes non loin d'un troupeau de moutons apparemment impassibles.

Chacun marche à son rythme, et nous faisons connaissance les uns avec les autres, puisque de "nouvelles recrues" sont là, parents d'élèves de l'école primaire où enseignent Richard et Xavier. Le bruit court que l'un d'eux est un ancien champion de hand-ball, qui, très modeste, ne fait état que de son métier d'éducateur. Nous retrouvons également Dominique, que nous avons lâchement abandonné l'été dernier au bout d'une demi-heure de marche vers le lac de Barroude, car il ne pouvait suivre notre rythme. Heureusement, nous nous étions rattrapés la fois suivante, lorsque nous avons fait du canoë-kayak sur l'Eyre, près du bassin d'Arcachon, où il se sentait nettement plus à l'aise et c'est en visitant la ria d'Urdaibai près de Guernika que Jean-Louis avait découvert à ses dépens ses talents de joueur d'échec émérite.

Les enfants ont déjà faim. Charlotte (surnommée "Cha-Cha") n'attend pas le feu vert et entame déjà son sandwich tout en marchant. Il faut bien ça, pour activer une motivation plutôt faible pour la marche ! Richard, qui connaît bien les capacités de son groupe, désigne le prochain bosquet comme lieu de pique-nique. Chacun s'installe du mieux qu'il peut à l'ombre du feuillage encore tendre et clair de cette fin de printemps. Gare aux ajoncs qui ne ménagent pas les fesses ! Chacun a sa technique : Michèle étale le paréo, la fille aînée de Pascale s'installe à l'écart, les enfants parent au plus pressé puis s'égaient dans la pente pour jouer à Tarzan dans les branches des hêtres.

Les adultes prennent leur temps et partagent les victuailles. Chacun sa spécialité : j'ai apporté comme d'habitude les cornichons Malossol à la russe et le nougat acheté à la venta La Pitxurri de Dancharia, célèbre par la chanson du même nom entonnée lors des festivités ; Xavier présente un véritable étalage de charcuteries variées, Sandrine, qui a pensé au thermos de café (et au sucre en morceaux avec la petite cuillère) est courtisée par Jean-Louis, Richard et Xavier. Mahalia propose à tout le monde une énorme plaque de chocolat aux noisettes à

moitié fondue - mais délicieuse tout de même, personne ne fait la fine bouche -. Tout en mangeant mon sandwich, j'essaie de saisir chacun sur le vif sur ma pellicule numérique.

C'est amusant de voir les diverses attitudes des enfants face à un nouvel environnement. Certains explorent carrément et font de nouvelles expériences, d'autres préfèrent rester spectateurs, et les derniers ne s'engagent qu'après mûre réflexion. La benjamine, très entreprenante, est sommée, quant à elle, de rester sous le regard protecteur de ses parents. Elle va d'un adulte à l'autre, l'oeil noir vigilant et autoritaire, et se rebiffe quand sa tatie (Sylvie) la traite d'un mot leste. Son caractère contraste avec celui de sa soeur aînée, apparemment bien moins extravertie.

Evidemment, on ne peut pas contenter tout le monde dans un grand groupe comme le nôtre. Marcher aussi peu, et se reposer autant, cela fatigue Jean-Louis qui décide de redescendre l'Irubela jusqu'à Bidarray (à condition que quelqu'un vienne le chercher, bien sûr). Il entraîne avec lui Yann et son fils Florian, ainsi que Pascale et sa fille aînée. Après le repas, Sabah, Michèle et Isabelle restent tranquilles à deviser tandis que nous montons jusqu'au sommet voisin de l'Irubela. Nous semons quelques compagnons en cours de route, découragés par l'ascension un peu raide, et arrivons en petit comité au cairn.

L'Irubela est une montagne intéressante par sa constitution en forme de crête rocheuse, semblable au dos d'un stégosaure dont la colonne vertébrale pointe ses os en forme d'écailles hérissées de la nuque à la pointe de la queue. Le regard plonge d'un côté sans obstacle jusqu'au fond de la vallée tandis que les vautours surgissent du vide aspirés vers le haut le long de la falaise ; de l'autre côté, la pente plus douce est couverte d'herbes longues encore vertes, lieu de prédilection des pottoks et des moutons dont nous voyons les traces qui jonchent le chemin.

Il faut faire attention, la sente se perd au milieu des roches branlantes, parfois un trou s'ouvre sous nos pas, franchi d'un bon par Casimir, mais que les autres préfèrent contourner prudemment. Par grand vent, il ne doit pas faire bon s'y promener, le précipice n'est jamais bien loin et les bourrasques rendent le pied moins sûr. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas et nous progressons facilement.

Ce que j'aime, dans les Pyrénées, c'est la variété des paysages. Je n'ai pas souvenance d'une impression semblable dans les Alpes où les espaces sont beaucoup plus vastes et, me semble-t-il, plus monotones. Ici, suivant le degré d'érosion, nous passons d'une époque à l'autre et, si je savais lire la roche comme un géologue, je saurais reconnaître les restes de la barrière corallienne remontant à l'époque tropicale antérieure à l'érection des Pyrénées, les replis basaltiques des laves d'anciens volcans, les ammonites fossilisées dans les calcaires, sédiments de mers anciennes, les grès roses et gris et le poudingue qui garde en son sein des galets de torrents antédiluviens.

Nous laissons le petit groupe de marcheurs s'éloigner et faisons demi-tour pour récupérer au fur et à mesure les lambeaux de notre groupe dispersés dans la montagne. Tandis que passent les vautours au-dessus de nos têtes, enchantement permanent de leur vol majestueux, nous découvrons que les filles ont inventé un nouveau jeu. De ces plantes aux feuilles particulières qui poussent dans les tourbières en bouquets de longues pointes vertes acérées, elles tressent des couronnes dont Cha-Cha ceint Xavier, son maître d'école, avec application.

Nous apprenons en revenant sur le lieu du pique-nique qu'Isabelle s'est sentie mal tout à l'heure, et que c'est la raison pour laquelle elle a préféré se reposer au lieu de nous suivre jusqu'au sommet de l'Irubela. Il est vrai qu'il fait très chaud : elle a bien fait de rester tranquille à l'ombre des grands hêtres. Après une nouvelle petite sieste, nous remontons aux voitures. Sans trop nous en apercevoir, nous avons descendu une longue pente qu'il nous faut maintenant gravir. Sans entraînement, certains peinent et c'est le tour de Sabah de ne pas se sentir très bien. Dans ces cas-là, l'important, c'est de ralentir et d'aller à son rythme, bien respirer et prendre son temps. Richard et Michèle restent à ses côtés pendant que je m'en vais tenir compagnie à Dominique et Isabelle.

Comme toujours, les enfants sont loin devant. En groupe, rien ne les rebute, sinon l'ennui de marcher simplement. Ils sont peu sensibles à la beauté du paysage et attachent plus d'importance à leurs compagnons du moment. Je pense que ce qu'ils auront préféré de la journée, c'est l'exploration du petit bout de forêt derrière la butte du pique-nique. Anna est grimpée sur la branche, tout comme Jonathan, pour ensuite s'y suspendre, tandis que les jumeaux tour à tour s'escrimaient à coup de bâtons répétés à faire tomber une grande branche morte restée suspendue à mi-hauteur dans l'arbre. Florian tentait d'imiter les plus grands, de même que Sammy, tandis que Lola et Charlie d'un côté, Mahalia et Charlotte de l'autre, regardaient avec circonspection cette agitation. Cécile, surprise dans sa progression, a glissé sur les feuilles mortes qui tapissent le sous-bois et s'est retrouvée par terre sans savoir s'il fallait rire ou pleurer.

Pendant ce temps, le petit groupe de randonneurs progresse dans la longue descente, raide et malaisée, de l'Irubela, puis la remontée très éprouvante après Xumus pour se diriger enfin par la petite route vers Bidarray. Florian, dont la motivation principale était de se baigner, se trempe totalement (y compris les vêtements) dans le ruisseau et marche vaillamment jusqu'au bout en ne se plaignant (presque) pas. A ses joues rouges et son air un peu perdu, je décèle sa grande fatigue : du haut de ses 10 ans d'âge, il s'est montré bien plus volontaire que nombre d'adultes. Il a bien gagné son "Monaco" qu'il boit tandis que nous dégustons avec lenteur une bière à la pression merveilleusement fraîche. J'ai oublié de préciser que c'est moi qui suis allée chercher ces "dissidents" à Bidarray (une heure de route depuis le Gorramakil, puisqu'il fallait redescendre jusqu'à Espelette sur la route de Cambo, aucune route directe ne menant à Bidarray en raison de la conformation particulière des vallées pyrénéennes, toutes perpendiculaires à la chaîne).

Sur la route du retour, nous assistons à une scène pénible. Un chien a entrepris de traverser la voie très fréquentée. En sens inverse, un camion s'est pratiquement arrêté puis, changeant d'avis, le chauffeur a redonné un coup d'accélérateur, bousculant la pauvre bête qui a roulé sous le véhicule, très probablement tuée sur le coup. Nous étions horrifiés et dégoûtés de la sottise du chauffard, de son absence de cœur, et de la facilité avec laquelle une vie peut être ôtée.

Finalement, nous arrivons à la maison avant le grand groupe. Yann et Florian, enfermés dehors, attendent le retour d'Isabelle et Cécile chez nous, devant une boisson fraîche. Il faut dire que les autres n'ont pas démarré de suite, réunis nonchalamment autour d'un fond de bouteille de vin bien "chambré" au fond d'un sac à dos, suivi d'un "petit dernier" à La Pitxurri, une des ventas de Dancharia : ils n'arrivaient plus à se quitter...

Voile au large d'Hendaye (1^{er} juin 2003)

Yann est breton, il a appris très jeune à faire du bateau, d'abord comme équipier avec son oncle, puis dans des régates et enfin avec des collègues : la voile n'a donc plus beaucoup de secrets pour lui. Enchanté d'avoir découvert en notre compagnie les joies de la randonnée en montagne ou sur la côte, du footing, des bains de mer en toutes saisons, du ski de fond, de la chorale et de la quille gasconnes (j'en passe et des meilleures), il a souhaité faire profiter quelques uns d'entre nous de son expérience de la mer.

Chacun des heureux élus a déjà mis un pied sur un bateau, mais jamais sur un voilier de cette dimension (7 à 8 mètres de long, et un mât de 10,50 mètres de hauteur) et jamais avec un guide de cette qualité (j'ai notamment le souvenir de notre moniteur de catamaran à Socoa qui nous admonestait en permanence et nous lançait des ordres incompréhensibles dans son jargon de marin : "choquez la voile !"). Aujourd'hui, c'est beaucoup plus "cool". Le temps est malheureusement très couvert et très calme. Un souffle ténu et changeant, une côte perdue dans la brume, une mer d'huile : il est certain que nous n'allons pas stresser dans les manoeuvres.

Par ses relations antérieures, Yann a pu avoir des conditions particulièrement intéressantes en ce qui concerne la location du yacht, et nous en bénéficions. Très prévenant, il a passé de multiples coups de fil, au loueur et à ses futurs coéquipiers, afin que rien ne soit laissé au hasard. Il pousse même la conscience jusqu'à se déplacer au port de plaisance d'Hendaye la veille avec Xavier pour faire l'inventaire du bateau (de même que pour une location d'été d'un meublé) et obtenir les clés à l'avance. Ainsi, nous pouvons démarrer le lendemain sans attendre. Partis à 8 heures de chez moi, nous "mettons les voiles" (au sens propre) une heure plus tard. Pendant que je mitraille avec mon appareil photos, chacun met la main à la pâte, qui pour aider à mettre le moteur en marche (nécessaire pour sortir sans encombre du port), qui pour défaire les amarres, sortir la bâche qui couvre la grand-voile et dérouler en bon ordre les "bouts" (prononcer "boutes") et les écoutes.

J'aime bien ce port d'Hendaye. Depuis que le quartier de Sokoburu a été mis en valeur à l'occasion de la construction du centre de thalassothérapie de Serge Blanco (une figure du rugby local), cette pointe de sable est devenue un lieu pittoresque très fréquenté en été. Elle est bordée d'un côté par la grande plage de sable fin de la ville, et de l'autre par la Bidasoa, rivière-frontière qui se jette dans la baie de Txingudi, zone également en plein aménagement grâce aux efforts conjoints des trois villes de Fontarrabie, d'Irun et d'Hendaye réunies en un "consorcio" transfrontalier. Le port fait face à Fontarrabie, à laquelle il est relié par bateau-navette. Nous en avons souvent profité pour aller y manger des tapas, en évitant de faire le tour fastidieux de la baie en voiture, avec l'éternel souci de ne pas trouver de place de parking à proximité. Maintenant, c'est le tour du quartier des anciennes douanes près du pont frontalier à être transformé sur le plan immobilier, tandis que la baie, écosystème fragile, voit une partie de sa surface classée en zone protégée pour les oiseaux et les alentours aménagés en piste cyclable ou piétonne avec cabanes d'observation de la nature et pancartes d'information.

Une fois terminés les préliminaires, Yann prend la barre et sort le bateau du port (vitesse maximale autorisée, 3 noeuds) en nous recommandant de bien mémoriser notre numéro de "parking" (H44) où il faudra se réamarrer à notre retour, en fin d'après-midi. Il est très sérieux, concentré, et ne néglige pas de nous informer de toutes les consignes de sécurité. Il sait que nous sommes néophytes, et donc susceptibles de commettre des imprudences par ignorance. Il préfère donner trop de conseils que de risquer un accident : "Attention quand tu sautes du quai

sur le bateau, prends garde à ne pas tomber à l'eau (ça lui est arrivé - il y a longtemps -) ! Si tu repousses l'autre bateau du pied, ne te fais pas coincer ! De même pour les doigts, gare à ne pas les sectionner en enroulant les écoutes ! Etc. etc." Il est une mère pour nous.

Arrivé sur le chenal d'embouchure, très large, il passe la barre à Jean-Louis B., très fier (c'est une première !). Il en profite pour nous montrer les instruments de bord, la boussole (ou compas), le sonar qui indique la profondeur des fonds marins sous le bateau et la vitesse de celui-ci, le GPS qui donne une approximation un peu grossière en latitude et longitude mais permet de positionner le bateau, en l'absence de points de repère, sur une carte marine, la radio qui donne le bulletin météo et les informations marines, et enfin le pilote automatique, sorte de longue télécommande fixée à la barre qui permet au bateau, par un système de vérin hydraulique, je crois, de se diriger tout seul en fonction d'un cap donné (une direction à maintenir). Ce dernier instrument est surtout valable pour un navigateur en solitaire, qui ne peut manier les voiles et barrer en même temps.

Vu le calme plat, nous évoluons sans peine sur le bateau et je me place un moment à l'avant, tant que les voiles ne sont pas encore mises, pour profiter de la vue. Yann a simplement monté la grand-voile, dans un premier temps, et nous faisons un petit crochet, toujours au moteur, à l'intérieur du petit port de pêche de Fontarrabie. Les bateaux, impeccablement entretenus et alignés, arborent de curieuses banderolles noires bardées d'inscription que nous avons du mal à déchiffrer, à part la mention d'Arcachon (?) et du Prestige, sans doute une protestation contre la marée noire de ce bateau coulé au sud de Santander.

Il est temps de mettre les voiles. Tout le monde s'installe à l'arrière, sur les bancs ou les plats-bords tandis qu'il déroule en un tour de main le génois (foc de grande taille, sans doute utilisé à l'origine par les marins originaires de la ville italienne de Gênes, qui est la voile à l'avant du bateau qui permet de se diriger). Il cherche le sens du vent, éteint le moteur ... et nous nous mettons quasiment à faire du sur-place. Le vent fictif occasionné par le déplacement du bateau poussé par son hélice a disparu, et nous avançons à un extrême ralenti. Obligés de louvoyer et de naviguer au près, nous avançons en zigzag, pointant tantôt au large, tantôt droit vers les falaises, pour tâcher de gagner quelques mètres en direction de Pasajes, que nous n'atteindrons jamais. Nous voyons indéfiniment ce superbe petit phare-église que nous n'arrivons pas à quitter des yeux.

Nous apercevons une ou deux jolies maisons incrustées dans la verdure. Un bateau français repêche des plongeurs pour les amener sur un autre lieu de découverte des fonds marins plus au large. Voilà une activité que je ferais bien également. Yann l'a aussi pratiquée. Peut-être pourra-t-il nous y initier ? Il y a bien des endroits où la côte est belle par chez nous, mais j'ai l'impression qu'il y a davantage de variété sur la côte basque au sud de la frontière. Il faudrait essayer avec masque et tuba dans un premier temps, pour nous faire une idée, maintenant que nous sommes (pas tout-à-fait, en ce qui me concerne) capables de nous baigner quelle que soit la température de l'eau. Enfin, pour Xavier, ce n'est pas pour demain : il a un fort démarrage de rhino-pharyngite et nous le trouvons en très petite forme.

Ce que j'aime, ce sont toutes les explications que nous donne Yann. Sans frimer, sans nous asséner de longs discours, il nous initie peu à peu à l'art de jouer avec le vent. Il nous indique un point de la côte à viser, ou bien un cap à garder en surveillant la boussole si nous allons vers le large. Nous apprenons à surveiller la forme des voiles. Si elles faseyent, c'est qu'elles sont orientées dans l'axe du vent. Il est donc nécessaire de pousser ou de tirer la barre pour orienter différemment le bateau. Les voiles se creusent, la bôme ne cogne plus en tirant

brutalement sur ses attaches, la côte recommence à défiler sous nos yeux. Nous suivons la progression de notre vitesse (en noeuds) : 0,9 - 1 - 2 - 2,9 - 4 ! Ce sera le maximum, mais compte tenu du vent, ce n'est déjà pas si mal.

Il faut aussi apprendre à virer de bord et à accomplir un empannage. Chacun obéit aux ordres. Xavier relâche une écoute, Jean-Michel tire et enroule l'autre autour du "winch" - petit treuil à main pour border les drisses ou les écoutes - (gare aux doigts), Jean-Louis dégage l'écoute de la grand-voile de son taquet pour la tendre davantage et la recoince un peu plus loin. Tout fonctionne à merveille, c'est génial. Evidemment, ce sera plus dur la prochaine fois, quand il y aura plus de vent, mais pour apprendre, c'est impeccable ! Yann est gentil, il nous félicite et nous encourage, et prétend même qu'il peut tomber à l'eau, nous saurons le récupérer... En effet, pour le "fun", nous nous sommes approchés au plus près d'un objet non identifié qui flottait, en faisant des manoeuvres car il n'est pas toujours possible d'aller directement à un endroit précis, suivant le sens du vent. Cela ressemblait à un cadavre de phoque : eh bien non ! C'était un gros sac de jute taché de goudron. Une autre fois, nous avons dû faire demi-tour pour récupérer un sac en plastique échappé au moment du pique-nique (Yann déteste polluer, et nous de même) : manoeuvre à la voile, virement de bord, maniement de la gaffe, on va être des pros, nous faisons tout ce que nous voulons (sur les conseils avisés du capitaine).

Je suis intriguée par des traces jaunes qui maculent le bas de la falaise en plusieurs endroits. Comme la péninsule ibérique s'enfonce à cet endroit très profondément dans la mer, nous pouvons nous approcher de la côte sans trop de danger. Yann surveille alternativement la carte et la profondeur indiquée par le sonar (80 mètres, 70, 50, 40). C'est bon, pas de récif ni de haut fond. Nous attrapons les jumelles dans le cockpit (fournies avec le bateau) et examinons cette curiosité. On dirait la couleur du soufre, ou bien d'une peinture, mais qui irait mettre des tags à cet endroit ? Finalement, ce doit plutôt être des plaques de lichen ou d'algues tapissantes : bizarre, bizarre. Tout d'un coup, un superbe papillon jaune géant vient voler autour des voiles. "Attention, tu es loin des côtes !" Il est tout fou, attiré par cet obstacle, tourne un moment autour de nous avant de s'éloigner : il est pressé, il doit avoir rendez-vous. Un autre lui succède, de la même race, puis une sorte de papillon de nuit qui s'abat sur le banc près de Yann. Je le prends d'abord pour une grosse sauterelle. C'est la récré. Tout le monde rit et s'agglutine autour du héros du jour qui grimpe sur les vêtements de Yann et court se réfugier dans ses cheveux ! On l'attrape avec délicatesse, pour l'observer davantage, puis il s'envole au loin. Evidemment, il y a parfois aussi une mouette qui nous double avec aisance, mais c'est moins original.

Nous ne sommes pas seuls en mer, quoiqu'il n'y ait pas foule avec ce drôle de temps. Yann nous fait remarquer des voiliers qui avancent à un rythme régulier parallèlement à la côte : ceux-là ont gardé le moteur en route. Nous ne les envions pas. La vibration du moteur est désagréable, outre le fait qu'il est bruyant. C'est tellement mieux de glisser en silence à la surface de l'eau... Nous restons de longs moments muets, plongés dans l'écoute du silence, simplement rompu par le clapot à l'arrière, autour des safrans qui labourent les vagues. Ce voilier de location est bien entretenu, et aucun cliquetis incongru ne vient rompre le charme de ces heures paisibles. Un hors-bord passe à proximité, creusant des vagues qui nous ballotent un moment. C'est étonnant comme la mer garde longtemps la trace du passage des bateaux. Elle n'est pas si fluide que ça, ce serait plutôt comme de la crème anglaise, liquide certes, mais avec une certaine viscosité qui l'empêche de revenir immédiatement en place.

Ce temps est curieux. On ne peut pas dire qu'il y ait franchement du brouillard, mais l'horizon est très vite enfoui dans un voile qui en ôte l'éclat, la couleur, et se transforme en nuage

rampant à ras de terre - ou de mer -. Il semble que les barques ou les paquebots volent dans le ciel et que l'avion qui atterrit en fin de journée à l'aéroport de Fontarrabie flotte sur la mer.

Les paris sont lancés : quelle est la hauteur du mât ? Yann m'envoie fouiner dans le casier à la recherche de la brochure technique du bateau - 10,50 mètres, j'étais loin du compte ! Xavier tombe sur une page emplies de schémas de noeuds marins et nous montre qu'il n'est pas aussi novice qu'il prétend l'être. Yann nous fait un superbe noeud en 8.

Plus nous progressons vers le sud, plus Yann s'inquiète. Cela fait un moment que nous observons des bateaux immobiles sur un véritable miroir. Il nous explique que cela signifie une absence totale de vent. Effectivement, nous n'arrivons plus à avancer. Nous en profitons pour pique-niquer. Etant donné la profondeur des fonds, nous ne jetons pas l'ancre. Pour s'arrêter, il faut se positionner face au vent, laisser le foc aller "à contre" en relâchant les écoutes, et ne pas s'inquiéter si le voilier tourne sur son aire. Avec cette inaction, je commençais à me sentir un peu patraque. Manger me remet l'estomac d'aplomb. Xavier a amené du vin corse que nous partageons à trois avec Yann (Jean-Louis B. est au régime jusqu'au marathon du Médoc et Jean-Michel ne boit pas d'alcool) : il est un peu râpeux, et comme le bouchon s'est déchiqueté en mille morceaux, la moitié de la bouteille est versée aux poissons, je me demande s'ils ont apprécié. Pour le dessert, Isabelle, toujours attentionnée, nous a préparé un far au pruneau, impeccable pour caler les estomacs sensibles au mouvement incessant de la mer.

Nous renonçons à Pasajes et retournons sur nos pas. Comme il nous reste encore un peu de temps, nous traversons la baie et croisons devant le château d'Abbadia que nous devinons à peine au-dessus des Jumeaux et des falaises le long desquelles nous avons marché il y a un ou deux ans. Je me souviens encore du goût de l'oursin offert à la pointe du couteau par Michèle et des huîtres que Max décollait des rochers pour les déguster sur place : mmm... On ne pourrait plus le faire aujourd'hui, avec les boulettes de pétrole échappées du Prestige et qui continuent d'infester de temps à autre plages et rochers. Un voilier plus récent que le nôtre, à l'allure effilée, traverse la baie avec aisance.

Les pêcheurs, sentant venir l'orage, se pressent vers l'embouchure. Le tonnerre gronde. Et si la foudre tombait ? Yann répond à nos questions qui fusent : effectivement, le mât attire la foudre. Ce qu'il faudrait faire, c'est prendre deux bouts de filin, les enrouler autour du mât et les faire retomber de part et d'autre du bateau, par-dessus la rambarde, en les laissant pendre dans l'eau - "prises de mer", à la place de "prises de terre" -. Enfin, nous n'en sommes pas là. Seules quelques gouttes éparses tombent de temps en temps sur le nez ou le crâne dégarni de Jean-Louis B., et le tonnerre n'est pas encore très menaçant. Nous préférons cependant suivre le mouvement et rentrer tranquillement au port. Nous abattons le foc, replions la grand-voile, Yann reprend le gouvernail après avoir remis le moteur en marche. Jean-Louis se souvient du numéro de notre place au port, et même de la rangée. Yann appelle le loueur qui ne se presse pas pour arriver (il regarde peut-être les matches de tennis à Roland Garros, ou bien attend que l'averse passe). Nous en profitons pour tout ranger, Yann passe le jet et nous terminons le far aux pruneaux en regardant les photos sur le tout petit écran de l'appareil. Nous nous remémorons ces cormorans, que nous avons d'abord pris pour du bois flottant, groupés sans doute au-dessus d'un petit banc de poissons pour pêcher de concert. Nous avons essayé de nous en approcher au maximum, puis ils m'ont surpris à s'envoler brusquement, traversant devant le nez du bateau comme des poules devant une voiture avant d'effectuer une large boucle et se reposer à peine un peu plus loin que leur emplacement précédent.

Canyoning au Rio Mascun – Rodellar (7-8-9 juin 2003)

Nous passons le week-end de Pentecôte en Aragon oriental, au camping "El Puente" situé à moins d'un kilomètre du village de Rodellar, qui domine le canyon creusé par le rio Mascun. Pierre et Rose nous avaient fait découvrir ce site impressionnant l'an dernier, mais nous n'avions fait que parcourir la partie la plus accessible à pied. Cette fois, des guides vont nous faire descendre le Barrasil, un de ses affluents, à l'abord plus aisé et plus ludique que le Mascun Supérieur, où de bonnes compétences techniques et sportives sont exigées (départ à la fraîche - 7 heures du matin -, descente en rappel de 40 mètres, en partie sous une cascade, parcours d'une durée de 5 à 8 heures selon les niveaux). Celui-là, ce sera pour l'an prochain, avec une équipe bien préparée.

Le week-end a bien mal commencé : au lieu des 3 heures 1/2 - 4 heures de trajet escomptées, il en aura fallu au moins 6 aux premiers pour arriver à destination. Nous étions d'abord allés à Nocito l'an dernier, et j'ai pensé (grosse erreur) que nous pourrions aller plus directement au Mascun, soit par le sud (Saint Sébastien, Pampelune), soit par le nord (autoroute de Pau jusqu'à Lannemezan, tunnel de Bielsa). En fait, il aurait fallu prendre le tunnel du Somport nouvellement ouvert (nous l'avons constaté au retour) et passer par Jaca, Sabiñanigo et Huesca. Nous le saurons pour la prochaine fois.

En plus, j'étais inquiète car Pierre m'avait avertie que la gérante du camping lui avait fait faux bond il y a 2 ans, préférant louer au dernier moment les bungalows à des clients venus pour la semaine, plutôt qu'à son groupe qui ne venait qu'un week-end : il avait dû chercher en dernière minute un autre point de chute. Mais là encore, il y avait sans doute méprise car, en fait, il y a 2 campings à Rodellar (ce que j'ignorais car un seul figure sur Internet et je n'avais aperçu l'an passé que celui qui est à l'entrée du village) et je pense que celui-ci, légèrement moins bien placé puisqu'il est situé à un kilomètre avant le village, en bas d'une pente vertigineuse de 800 mètres, peut moins se permettre un comportement aussi peu commercial.

Enfin, nous finissons par être tous réunis. Une petite promenade le long du Barrasil et un plouf dans l'eau fraîche radoucissent les humeurs. Les bungalows sont de véritables petites maisons en dur au toit de tuiles rouges, lambrissées à l'intérieur et abritées à l'ombre de grands arbres. Pour le dîner, nous réservons des tables à la grande terrasse couverte du camping où l'on nous sert une immense paëlla pour 15. La clientèle est majoritairement française, sportive et mince. Quelques familles avec de jeunes enfants profitent également du cadre idyllique.

Nous avons tous plutôt mal dormi. Fatigués par la longue route de la veille, gênés par le changement de lit et d'environnement, par la chaleur nocturne inhabituelle et par l'orage qui s'est déclenché violemment vers 5 heures du matin, auquel a succédé de fortes averses, nous avons de la peine à émerger le lendemain. Au cours de la nuit, je m'étais presque faite à l'idée que l'activité serait annulée, vu le temps. Mais le soleil est revenu et nous avons rendez-vous à 9 heures derrière l'église de Rodellar, dans le local des guides de canyoning, il faut nous dépêcher.

Christine G. part devant, avec Serge et 3 grands ados. Nous emmenons le 4ème avec Cédric, Jonath et Anna. Jeannot amène Christine et Mikel, tandis que Fereydoun dépose Jean-Luc et ses 2 enfants. Cela fait un total de 16 participants pour 2 guides (plus une apprentie) qui baragouinent un français très approximatif. Sylvie reste au camping tranquille (?) avec son bébé et les 2 petites de 7 ans, Diana et Ramona. Jean-Louis B., Elisabeth, Jeannot et Fereydoun font une marche dans les environs.

Nous sommes obligés de garer la voiture loin du village, le long de la route étroite déjà très encombrée de véhicules qui occupent un bas-côté. Le soleil matinal offre une luminosité encore douce mais déjà très nette et j'admire sans retenue le paysage. Rodellar est un petit village très pittoresque qui ne vit que grâce au tourisme, principalement français. Il change à grande vitesse, et plusieurs chantiers sont en cours de réhabilitation de l'habitat local. Pas de magasins, mais un bar qui ne désemplit pas, et une église superbe. Tout près se dresse une maison aux sculptures originales et je retrouve également à proximité ces cheminées aragonaises monumentales que j'adore.

Jardins et balcons sont fleuris, et des enfants en bas âge regardent avec intérêt tous ces sportifs déambuler sous leurs fenêtres. Les pierres dont sont bâtis les murs ont la couleur chaude des falaises alentour qui me fait penser (en moins lumineuse, mais tout aussi jolie) au Périgord.

Ne sachant pas exactement combien j'aurais d'adultes pour l'activité, j'ai préféré un départ de Rodellar même, afin qu'il n'y ait pas de problème de transfert avec nos voitures. On ne m'a pas précisé que la conséquence logique était que nous marcherions jusqu'au point de départ du canyon. Il faut donc nous mettre déjà en maillot, en ne gardant qu'un short et un tee-shirt, ainsi que les chaussures que nous conserverons pour l'activité (pas de sandales, uniquement des chaussures fermées genre tennis).

Dans les bidons étanches, nous répartissons la nourriture, et nous les insérons dans de grands sacs à dos en plastique bleu qui contiennent les combinaisons que nous venons d'essayer, ainsi que nos casques de protection et des bouteilles d'eau. Cela fait une lourde charge que nous transportons, deux heures durant, le long du rio Mascun puis dans une vallée transversale qui nous mène au début du Barrasil. Il y a un peu de fronde dans l'air. Finalement, ce n'est pas plus mal que je ne l'aie pas su avant, je me serais inquiétée prématurément de l'humeur des ados.

Nous finissons par arriver au col : plus qu'une demi-heure de descente, et nous pourrions pique-niquer dans le pré à l'ombre de la falaise qui borne l'entrée du canyon Barrasil. Le moral des troupes remonte. Sitôt mangé, chacun saute dans sa combi (c'est une façon de parler, parce qu'elles sont drôlement difficiles à enfiler, il faudrait les mouiller, me dit l'apprentie-guide, mais elle ne le fait pas elle-même). Jeunes et adultes découvrent avec délice que, non seulement elle protège bien du froid de l'eau, mais qu'en plus elle permet de flotter presque autant qu'un gilet de sauvetage !

Tandis que les guides terminent tranquillement leur repas (salade de riz en tupperware) - et leur cigarette -, le groupe profite des eaux calmes pour se familiariser avec ce nouvel équipement. De petits rapides suivis d'une grande surface d'eau calme permettent une initiation sans danger. Enfin, les guides prennent les choses en main, nous réunissent sur le banc de sable au milieu du courant et nous font leurs recommandations (que je traduis le mieux possible) : progresser en file indienne, NE JAMAIS DEPASSER LE GUIDE, dans les eaux calmes, se mettre sur le dos et battre des pieds en ramant avec les bras, dans les eaux agitées, mettre les pieds en avant dans le courant, pour se protéger des chocs éventuels. Voilà pour l'essentiel. Le reste s'apprendra au fur et à mesure. Ils veulent d'abord nous séparer par moitié, et puis ils s'aperçoivent qu'il y a 2 jeunes qui se retrouvent isolés parmi les adultes (Jonath' et Anna). Finalement, ils leur permettent de rejoindre les autres ados - ils ne se font pas prier 2 fois -.

Chacun s'ajuste comme il peut, seul ou avec une aide attentionnée. Puis nous nous séparons, comme prévu, les enfants partent les premiers en file indienne, à pied puis à la nage, et nous les suivons un moment après. J'ai serré à fond le couvercle de mon petit bidon, en espérant que mon appareil photos ne sera pas endommagé par cette expédition aquatique. Une fois dans l'eau, après une hésitation, je me mets dans la position préconisée par le guide, sur le dos, le sac bleu (où est enfoui le bidon) servant de coussin pour la tête. Ce n'est pas désagréable, car ainsi l'eau ne s'insinue pas trop dans le cou et j'ai la tête à peu près au sec.

Christine L. a des difficultés à maintenir la position, elle préfère la brasse, qui offre pourtant l'inconvénient majeur de tordre le cou et cambler le dos, mais surtout de ne pas pouvoir profiter pleinement du paysage. Le problème, c'est qu'elle a l'impression de ne pas avancer et de faire du sur-place, ses battements de pieds rendus peu efficaces en raison du poids de ses chaussures gorgées d'eau. Elle est un peu inquiète, parce que Jeannot lui a fait la lecture tous les soirs depuis un mois en lui décrivant tout ce qu'il y avait à faire dans la sierra de Guara (où nous sommes) et notamment les détails impressionnants du canyoning (très technique) dans le rio Mascun. Enfin, cela ne l'a pas découragée puisqu'elle est avec nous. Il est vrai que je lui ai garanti qu'elle ne serait aucunement obligée de faire quelque chose si elle ne le voulait pas (les sauts par exemple) et qu'il y aurait toujours double option dans les passages difficiles, avec possibilité de les contourner. Il faut avant tout que ce soit un plaisir.

La rivière ne reste pas calme bien longtemps : le goulet se rétrécit, des roches en encombrant le lit et contraignent l'eau à se frayer avec force bouillonnement un chemin. Loin d'éviter ces accélérations du courant, au contraire, nous nous y enfonçons, sautons ou nous glissons d'un palier à l'autre, passons dans des mini-grottes et sous des cascades, escaladons les rochers pour nous replonger dans le courant, tout cela, en suivant scrupuleusement les instructions pour ne pas risquer un accident malencontreux. Anna se fait rattraper in-extremis par le guide, fêtu de paille entraîné dans les eaux tumultueuses. Jonathan se cogne le tibia violemment, et l'hématome gonfle brusquement. Cinq minutes plus tard, lorsque je le fais examiner par le guide, on ne voit déjà presque plus rien : la grande fraîcheur de l'eau a fait office de glaçon, d'ailleurs, s'il n'y touche pas, il n'a déjà plus mal.

Evidemment, pour tous, le clou de la journée est marqué par la séance des sauts, d'abord depuis une hauteur de 3-4 mètres, puis de 10-11 mètres pour les plus courageux. En principe, il faut atterrir en position groupée ("en bombe"), mais c'est parfois plus facile à dire qu'à faire, et chacun adapte en fonction de ses capacités (et de sa peur). Un peu plus bas, une piscine naturelle permet aussi aux plongeurs de faire la démonstration de leur style, les pauvres poissons n'ont qu'à s'écarter, s'ils ne veulent pas être écrasés sous le choc. J'espère qu'ils n'ont pas les tympan fragiles (ou ce qui leur en fait office - la ligne médiane le long du corps, je crois-).

Nous commençons à frissonner et, curieusement, l'air nous semble plus frais. A l'ombre, nous sommes transis lors des passages uniquement aquatiques enserrés dans les falaises. Personne ne se plaint, mais lorsque nous empruntons brusquement un bras d'eau perpendiculaire où l'eau stagne de plus en plus, au fur et à mesure que nous nous éloignons du courant principal, et que nous constatons qu'une agréable chaleur s'insinue dans notre combinaison, nous sommes tous aux anges. Jean-Louis barbote dans une cuvette d'eau chaude, nous avons l'impression d'être dans notre bain, ou mieux, dans ces sources d'eau chaude des zones volcaniques.

C'est la fin du parcours. Les guides, alertés par le grondement irrégulier du tonnerre, craignent un orage électrique et nous pressent de retirer les combinaisons afin de remonter sur le plateau à Rodellar. Nous les quittons à regret, et remontons entre les buissons d'églantines qui nous égratignent au passage jusqu'au sentier bordé de pierres sèches, vestige d'une exploitation agricole de ces pentes raides. Nous remontons à l'ouest de l'église de Rodellar éclairée par les rayons obliques du soleil. La garrigue a changé de teinte et des odeurs de lavande et de thym fusent de la terre surchauffée. Il faut regarder attentivement pour en déceler l'origine parce que les plantes sont ramassées sur elles-mêmes et malingres, et leurs fleurs pratiquement incolores, mais leurs senteurs... divines ! Nous réglons les derniers détails financiers au local et nous entassons dans les 2 voitures (10 personnes dans la mienne !) afin de rejoindre le reste du groupe au camping.

Là, j'ai une mauvaise surprise. La veille au soir, nous avions réservé sans problème à 7 heures et demie pour dîner à 9 heures (beaucoup plus tard en réalité, mais peu importe). Aujourd'hui, il y a affluence et je m'aperçois que nous aurions dû réserver dès la veille : c'est complet. Pendant que les autres se douchent et se détendent, je bataille avec la fille, puis la mère, et enfin les deux ensemble (le camping est une affaire de famille, le fils est au bar et à la caisse du petit magasin). Je finis par obtenir pour notre groupe (nous sommes tout de même 15 !) un repas avant le rush. Elles me disent d'accord, mais tout de suite (7 heures et demie), et ce sont elles qui décident de notre menu (un immense plat de pâtes à la tomate accompagné d'une quantité de côtelettes d'agneau grillées à point : un délice). Moi, bien contente, je rapporte la bonne nouvelle. Je ne nous voyais pas, après cette longue journée sportive, faire un repas collectif dans les petites cuisines des bungalows, la vaisselle, le rangement et tout ce qui s'en suit... Ouf ! Nous l'avons échappé belle !

Jean-Louis B. et Elisabeth sont repartis avant le dîner. Il fait chaud dans les chambres la nuit et j'ai du mal à m'endormir, bien que je me sois mise au lit de bonne heure. Ce lundi, aucun des enfants n'a envie de bouger. Nous prenons le temps de manger un bon petit déjeuner, avec du pain cuit dans les fours de la cuisine du camping (sans doute à partir de pâte surgelée, mais il est excellent). Ensuite, ce sont les corvées de rangement des bungalows et d'établissement des comptes (toujours très compliqués parce qu'il y a toujours des exceptions, des acomptes versés à déduire, des repas non pris ensemble, etc. etc.). Nous nous prenons la tête à trois, Serge, Christine L. et moi, et cela dure une bonne heure de calculs alambiqués qui, de toute façon, ne peuvent jamais contenter tout le monde. Bref !

Sylvie, Jean-Luc, Diana et bébé Luc s'en vont chercher la fraîcheur au col du Somport. Nous laissons les enfants tranquilles au camping, où ils alternent les baignades dans le rio Barrasil et les parties de cartes Magic, sans oublier de manger le pique-nique que chaque famille leur a concocté. Evidemment, maintenant que le canyoning est terminé, ils rentreraient bien tous immédiatement, mais nous (les adultes) avons envie encore de profiter d'une dernière balade dans le Mascun. Fereydoun veut revoir les cheminées de fée, et part en tête avec Christine et Jeannot L. Nous suivons avec Christine et Serge G.

Marcher tranquillement et s'arrêter où l'on veut pour examiner à loisir le paysage, c'est aussi un plaisir. Je guette un moment les poissons dans le lit peu profond de la rivière. Seul leur mouvement permet de les déceler : mimétisme voulu ou sélection naturelle ont adapté la couleur de leurs écailles à celle du lit de galets. En fait, il faut chercher l'ombre qui bouge et dénonce leur présence furtive. Au moindre mouvement de notre part, ils disparaissent dans un creux invisible. Pourtant, la truite de Jeannot demeure imperturbable malgré la présence en aval de deux jeunes filles qui pataugent gaiement.

Dans le ciel, les vautours planent dans les ascendances. Le guide m'a expliqué comment distinguer un aigle (présent également dans les falaises) d'un vautour. Il est plus ramassé, les ailes plus arrondies et de moindre envergure, qui ne se terminent pas par des plumes en forme de doigts écartés, le corps plus court, et surtout un vol à moindre altitude, moins plané, avec des battements d'ailes qui le mènent plus directement à sa proie mobile. A vrai dire, nous ne voyons que des vautours, si sa description est exacte, et ils sont en très grand nombre, c'est impressionnant. Comme sur l'autre flanc des Pyrénées, après une longue période de destruction massive, il s'agit désormais d'une espèce protégée, dont on soutient l'alimentation en apportant des carcasses sur des aires de nourrissage, et dont on protège la reproduction en interdisant certaines falaises à la pratique de l'escalade, particulièrement en cette période-ci.

Nous faisons halte de nouveau à la fontaine, résurgence naturelle du Mascun après un périple dans la roche, comme l'explique un schéma sur un panneau. Les insectes grouillent en surface, qui amusaient tant les enfants la veille (ils s'amusaient à les immerger avec leur casque enfoncé à grand bruit dans l'eau claire, et s'étonnaient de les voir toujours aussi nombreux, apparemment indestructibles et imperturbables). Alimentées par les minéraux perdus par la roche et dissous dans l'eau, les herbes poussent nombreuses à cet endroit.

Curieusement, nous faisons halte pour pique-niquer à l'endroit même où nous avons mangé l'an dernier. Comme l'a observé Jeannot dès le premier jour, le niveau de l'eau est sensiblement inférieur à celui de l'an passé. La mare au bord de laquelle nous étions a disparu, laissant à sec un creux empli de gros galets. Tout en déjeunant, nous nous laissons charmer par le manège des hirondelles, très particulier, puisqu'elles font des va et vient contre le flanc vertical de la falaise qui nous domine, s'arrêtant presque par moment pour perdre ensuite de l'altitude en basculant de part et d'autre comme une feuille morte avant de reprendre leur vol rapide habituel.

Il est l'heure de retourner sur nos pas. Ne seraient les enfants qui nous attendent et la perspective d'un retour à une heure trop tardive, nous nous attarderions volontiers dans le calme de ce canyon. Les petits oiseaux nous accompagnent de leurs chants. Malgré l'assèchement de la rivière, les bosquets sont encore très verts et offrent à toute une faune la fraîcheur de leur ombre douce. Nous ne résistons pas à la tentation de nous baigner une dernière fois dans l'eau fraîche et reprenons d'un pas gaillard la montée raide jusqu'au village.

Séjour en Aragon (15 au 19 juillet 2003)

Visages épanouis, regards émerveillés et pure jubilation, ce séjour en Aragon aura été un véritable enchantement. Les enfants, adolescents et jeunes adultes avaient été attirés par la perspective de faire du canyoning, du parapente ou une balade à cheval. Les adultes étaient plutôt venus dans l'espoir de trouver un temps estival, une ambiance de franche camaraderie et une détente ludique dans un site dépaysant par rapport à la Côte basque. Tout le monde y a trouvé son compte, et plus encore.

Le trajet s'est déroulé (presque) sans anicroche car, forte de mon expérience de la Pentecôte, j'avais opté pour le passage en Espagne par le nouveau tunnel du Somport. Chacun avait reçu de ma part une feuille de route avec les principales indications et le programme de ces 5 jours en Aragon. Quant à l'heure de départ - 8 heures - (un peu optimiste, mais quasiment respectée à la demi-heure près), elle avait fait l'objet de plaisanteries amicales. C'est à Sabiñanigo que j'ai pris conscience, après quelques errements et demi-tours malencontreux (à 6 voitures à la queue-leu-leu, ils ne passaient pas inaperçus), que j'avais composé mon parcours avec une

carte fausse, dont l'auteur avait inventé une route directe inexistante jusqu'au village de Fiscal, notre destination. Heureusement Max en avait une plus académique et, moyennant un détour par Biescas, Gavin, et le Puerto de Cotefablo, nous avons pu arriver le soir à bon port.

C'était l'heure du déjeuner au moment où nous arrivions à l'embranchement où la route se scinde en deux, à droite vers Broto (puis Fiscal, à une demi-heure de là) et à gauche vers Torla, le village situé à l'entrée du Parc national d'Ordesa. Au lieu de rejoindre le gîte directement, nous avons fait halte à l'entrée d'Ordesa pour déjeuner au bord de la rivière près d'un petit barrage. Tandis que Yann et Isabelle proposaient spontanément de rester pour surveiller la progéniture qui s'était installée sur le pont pour jouer aux cartes après s'être baignée dans l'eau (fraîche) et avoir escaladé les rochers, nous avons effectué une petite marche digestive le long du torrent en direction des hautes falaises d'Ordesa.

Accompagnés par le bruit de l'eau dans les rochers qui rafraîchissait l'air à proximité, nous avons retrouvé avec délectation les odeurs de buis, les bouffées de chaleur concentrée dans l'épaisseur des taillis, le vol calme des vautours planant à des hauteurs vertigineuses et la beauté du calcaire aux teintes mordorées. Nous nous sommes attardés un moment sur un petit pont, nous amusant à tenter de déceler les poissons couleur sable qui nageaient paresseusement dans les eaux transparentes. Après une courte montée, nous avons fait demi-tour, craignant de trop faire attendre ceux qui étaient restés au barrage. Bien nous en a pris : en effet, la surveillance n'avait pas été de tout repos et nous étions un peu honteux d'avoir laissé une telle responsabilité à Yann et Isabelle. Les jeunes s'étaient très vite lassés des cartes et ils étaient partis en exploration plus ou moins acrobatique. Le goûter ne les avait pas calmés longtemps et ils commençaient à fatiguer de rester là à nous attendre. La prochaine fois, il faudra les prendre avec nous d'autorité.

Nous quittons Torla et trouvons facilement l'Albergue Salta-Montes, dont j'ai trouvé l'adresse sur le site Internet de l'Aragon Oriental. J'ai eu le responsable de nombreuses fois au téléphone, qui m'a toujours fait un accueil très sympathique (à la fin, rien qu'à entendre ma voix et sans que j'aie à me présenter, il s'exclamait "Ola ! Constant ! Ya le reconozco !" - Il n'avait pas compris que j'avais donné mon nom de famille et pensait que c'était mon prénom -). C'est un homme entre 30 et 40 ans, aux cheveux longs noués en double queue de cheval haute et basse, mince alors qu'il occupe également la fonction de cuisinier (il nous servira une nourriture familiale fort honnête, quantité à volonté, avec une efficacité remarquable dans le service avec l'aide de son "compañero", malgré la taille de notre groupe). La façade de l'auberge est élégante, dotée d'une triple rangée d'arcades superposées, aux balcons ornés d'une treille magnifique dont les enfants (avant que nous y mettions le holà) n'ont pas résisté à la tentation d'arracher quelques grains le premier soir pour nous en bombarder, lorsque, après cette première longue journée, nous étions réunis sur la terrasse en bas pour prendre un rafraîchissement avant de passer à table. L'heure normale du dîner, très espagnole (21h30), à la tombée de la nuit, fut ramenée à 21h pour que les enfants ne s'impatientent pas trop.

Je suis contente, j'ai eu de la chance dans mon choix. Cette auberge nous offre un rapport qualité-prix tout à fait convenable. L'intérieur est propre et bien conçu (chambres de 4 ou de 6 personnes à lits superposés), les murs sont garnis de fresques, au pochoir ou créées directement sur place. Notre chambre est ornée d'un grand arbre, dans la salle de bain, une frise à mi-hauteur évoque des animaux marins plus ou moins stylisés, l'escalier qui mène aux étages est bordé de petits dessins humoristiques. Dans la salle à manger, aux parois couvertes de pierres de taille sont accrochées des peintures modernes et des photos ayant pour thème les divers sports qui peuvent se pratiquer dans la région, entourées ou à demi-recouvertes de

plantes séchées disposées comme dans un herbier : c'est joli, très original et intéressant à regarder.

Evidemment, la principale inquiétude des enfants depuis plusieurs jours est de savoir avec qui ils vont dormir. Des questions me parviennent, de façon directe ou indirecte, comme si c'était à moi de décider de l'emplacement de chacun, c'est amusant. Evidemment, je laisse entière liberté de s'installer où l'on veut, en suggérant qu'on peut laisser les enfants se mettre tous ensemble. Dès que j'ai traduit les instructions de notre logeur, les enfants se précipitent, particulièrement l'équipe des 13-15 ans. Ensuite, la tranche des 15-20 ans s'installe, et ensuite les parents, avec les plus jeunes. Les célibataires et couple sans enfant se placent en dernier, en bouche-trou. Ils attendent d'ailleurs bien sagement que la fébrilité diminue, assis à la petite terrasse au-dessous des balcons.

Par l'intermédiaire de notre hôte de l'Albergue Salta-Montes, j'ai réservé deux activités pour le mercredi, canyoning et cheval, et j'ai précisé qu'il nous fallait un parcours ludique d'initiation dans le premier cas et une promenade tranquille de trois heures maximum sur des chevaux paisibles dans le second. Je crois que les Espagnols n'ont pas la même perception des choses que les Français. En effet, dans l'un comme l'autre cas, nous avons dû faire appel à toutes nos ressources pour vaincre des difficultés que nous ne nous imaginions pas capables de surmonter. Résultat, chacun en est ressorti à la fois totalement surexcité, évacuant le stress accumulé, et également littéralement épuisé, mais enchanté. Lorsque nous nous sommes réunis le soir, nous étions tous volubiles, pressés de raconter nos exploits et contents de voir que l'autre groupe s'était également "éclaté".

Les deux équipes avaient rendez-vous à 10 heures, les cavaliers à Sarvisé (prononcer "Sarrbissé") et les "canyoneurs" à Broto. Nous sommes donc partis ensemble, et à la première halte j'ai pris contact avec le responsable du centre équestre pour vérifier que tout se passait comme prévu et lui confier les dix personnes qui restaient avec lui. Nous avons poursuivi jusqu'au village suivant où nous avons attendu un bon moment au local que les guides du canyon arrivent. Après la cérémonie habituelle de distribution du matériel (combinaisons très épaisses, chaussons, casques, et, pour la première fois, baudriers), nous sommes remontés dans les voitures. De retour à Sarvisé, nous avons obliqué sur notre gauche en direction du village de Fanlo, qui est également une toute petite station de ski de fond, avec un troquet, trois maisons et une cabane d'accueil.

Là, il a fallu enfile à sec les combis : nous avons tous l'impression d'être très gros et boudinés, il nous fallait accomplir un effort immense pour passer le talon, puis le mollet, le genou, la cuisse, les fesses, et réussir enfin à remonter la fermeture éclair sur un ventre incompressible, après avoir inséré les bras et tiré l'étroit fourreau jusqu'aux épaules, ouf ! En plus, nous devons impérativement enfile les chaussons à l'intérieur de nos chaussures : galère ! L'entraide était de rigueur, sous l'oeil blasé des deux guides qui se contentaient d'ajuster le baudrier à la fin du processus. Les casques ajustés plus ou moins fermement sur la tête, nous nous sommes observés mutuellement : les enfants, minces, avaient belle allure, je n'ose parler des adultes aux formes plus arrondies, accentuées par le costume moulant qui les comprimait. Xavier a dit qu'il avait chaud (même dans l'eau frigorifiante directement issue des glaciers des Hautes Pyrénées) et n'a jamais éprouvé le besoin de remonter sa fermeture éclair sur son abdomen... Ce qui était dommage, c'est que cette fois les guides nous ont fermement déconseillé de prendre nos appareils photos. Ils avaient le leur et comptaient nous faire payer un supplément pour les photos souvenir. Malheureusement, l'appareil est tombé en panne de batterie rapidement, et nous n'en avons pas vu la couleur.

Les préliminaires sont toujours longs en canyoning mais ils sont vite oubliés dès que nous entrons dans le vif du sujet. Une dizaine de minutes pour descendre depuis la route le long de laquelle nous avons garé les voitures jusqu'à l'oued quasiment à sec (ce qui me cause une frayeur : ils m'auraient avertie, quand même, j'espère, s'il n'y avait pas eu d'eau), puis une centaine de mètres sur les galets branlants jusqu'à l'entrée du goulet. Nous grimpons les uns après les autres sur un rocher arrondi, au bord du vide, de plus en plus glissant au fur et à mesure que les chaussures mouillées l'humectent. Les deux guides s'activent, en équilibre sur un petit méplat en contrebas. Nous venons d'apprendre que l'expédition débute par une descente en rappel de douze mètres ! Ils introduisent les cordes dans les anneaux, une courte, bleue, terminée par un noeud, et une longue qui servira de ligne de vie. C'est un peu comme une entrée verticale de gouffre. Les rayons du soleil ne pénètrent pas à l'intérieur et nous n'en voyons pas le fond, caché par le rebord du rocher sur lequel nous nous tenons.

Qui veut passer le premier ? C'est Florian P., benjamin du groupe comme son homonyme, Florian B., qui se décide. Tu t'assieds sur le rocher, tu passes les jambes dans le vide. Tu te laisses glisser en te retournant. Là. Maintenant, tu prends la corde bleue et tu la tiens bien pendant que je passe la corde dans le mousqueton. Tu as bien compris ? Quand tu arrives en bas, tu détaches la corde. Bon, vas-y. Tu te renverses très en arrière, comme si tu t'asseyais dans le baudrier, tu gardes les jambes tendues, écartées, les pieds à plat contre le rocher pour une meilleure adhérence, en appuyant bien les talons d'abord. Tu les déplaces l'un après l'autre vers le bas. Ta main gauche, tu n'en auras pas besoin, alors agrippe ton baudrier. C'est la main droite qui fait tout. Attention, il ne faut pas la garder près de l'anneau en 8, sinon tu vas te coincer les doigts. Elle doit être positionnée derrière la fesse droite. Si tu ne fais rien, si tu lâches la corde, rien ne se passe, le système se bloque automatiquement, tu ne risques pas de tomber, tu restes suspendu. Donc, si tu veux descendre, c'est toi qui imprimes le rythme, en dégageant la corde petit à petit.

"J'ai peuuuuuur !" Florian ne veut plus descendre. Il a fait deux-trois pas, il y a une corniche et un grand trou derrière vers lequel il se tourne. Nous ne disons rien mais tremblons tout comme lui. "Ne regarde pas le vide, mais seulement où tu mets les pieds ! Allez, ne te redresse pas, penche-toi bien en arrière, et relâche progressivement la corde !" J'ai oublié de préciser que les guides parlent un baragouin infâme de mots français déformés par un lourd accent, mêlés d'espagnol et de mots inventés, formés à partir de l'espagnol. Pour que tous comprennent bien les instructions, j'ai répété après eux dans un bon français, et maintenant, je continue à crier à Florian des conseils, de même que son père et d'autres membres du groupe, pour l'encourager à poursuivre sa progression. Enfin, il arrive en bas et n'oublie pas de libérer la corde. Chacun passe l'un après l'autre. Au niveau de la corniche, il faut s'arrêter, regarder le deuxième guide, sourire et se faire prendre en photo, et continuer jusqu'en bas, avec des encouragements qui viennent maintenant des premiers arrivés qui attendent, les pieds dans l'eau.

Max et John, évidemment, effectuent une descente en rappel impeccable, de même que Mikel. Par contre, Caroline et Florian B. dérapent et se retrouvent suspendus à la ligne de vie, à se balancer en se frottant un peu rudement à la paroi. Ceux qui passent par la voie de droite se sentent basculer automatiquement vers leur gauche, avec la corde qui ripe sur le rebord ; les pieds glissent sur la paroi devenue humide car le filet d'eau coule en cascade dans la cuvette en contrebas qu'il a creusée au cours de centaines d'années. Christine, quant à elle, coince carrément. De sa voix douce, elle proteste : "Ne vous inquiétez pas pour moi, je vais remonter, je vous attendrai près des voitures...". Rien n'y fait. Le moniteur ne veut pas en

entendre parler. Il la prend avec lui et ils descendent ensemble, lui dessous, elle dessus, encordés étroitement.

Finalement, tout le monde passe et nous entreprenons la progression en file indienne derrière les moniteurs, tantôt marchant, tantôt nageant ou pataugeant, obligés parfois de sauter de hauteurs de 4 mètres, ou de glisser le long de toboggans aquatiques naturels. A un moment, le moniteur s'arrête et dit à un enfant de descendre par un tout petit trou formé entre une avancée de la roche, un gros rocher et un rocher plus petit qui en amenuise encore l'accès. Il lui fait introduire d'abord les pieds, puis le reste du corps. Mince ! Le casque est coincé. D'une tape il l'enfonce et l'enfant disparaît. Je n'entends pas de cri, apparemment, il ne lui a pas raboté le nez en forçant le passage. Les jeunes passent les uns après les autres, sans encombre. Puis il me désigne du doigt. D'un geste éloquent, je lui montre mes fesses en tentant de lui expliquer que je ne passerai jamais. Il insiste et je m'insinue dans l'orifice. Evidemment, je me retrouve bloquée à l'endroit stratégique et il me dit qu'il faut insister un peu en mimant quelqu'un qui rentre le ventre. Eh bien oui ! J'ai réussi ! Et sans m'écorcher en plus ! Mon image de moi-même remonte dans mon estime. Le guide jauge du regard les adultes les uns après les autres. Il fait signe à Max de passer alors que celui-ci s'apprête à contourner l'obstacle, de même qu'à Jean-Louis B. qui s'insère sans problème dans le chas de l'aiguille. Yann s'engage sans attendre le verdict et ne peut plus ni descendre ni remonter... Au bout de gros efforts, il se décoince... mais vers le haut. Ce sont les os, paraît-il, qui avaient trop d'envergure. Jeannot n'insiste pas et fait le tour de l'obstacle. Xavier en fait de même, à regret.

Ce canyon présente peut-être un peu plus de difficultés techniques que les deux précédents où je suis allée, mais c'est sans conteste le plus beau. Etroit, encaissé, plutôt sombre, les rayons ne pénètrent que de façon indirecte jusqu'à sa base. La roche blonde a été entièrement modelée sur toute sa hauteur par la violence des flots et le choc des galets au cours des millénaires. Il est très minéral, avec à peine une ouverture au sommet où se penchent les pins sylvestres accrochés par miracle dans la fine couche d'humus ; leurs racines insérées dans la moindre fente de la roche et enroulées autour de chaque aspérité créent une niche humide pour des bouquets de fougères. Les odeurs de buis, de thym et de lavande descendent par bouffées, nous apportant le souffle chaud de la surface, à plus de vingt mètres au-dessus de nos têtes. Curieusement, l'eau a une couleur laiteuse, sans doute davantage eau de chaux que eau douce, et nous ne voyons pas où nous mettons les pieds. Par moment, un cri fuse : un trou, attention ! Malgré la difficulté de la progression, nous levons la tête le plus souvent possible, et regardons devant, au-dessus, derrière. Chaque détour du canyon apporte un nouveau spectacle, c'est magnifique. Vers la fin, j'entends une exclamation : "Oh, regardez, on dirait la forêt vierge !". Après un virage, le canyon s'est brusquement évasé, laissant entrer à flot la lumière qui a fait verdier et fleurir les parois. Des plantes partout, de toutes nuances, avec des bouquets mauves, bleus, jaunes ou blancs, un fouillis luxuriant, et une température brusquement haussée de quelques degrés.

C'est malheureusement la fin. Les enfants rechignent à remonter, particulièrement Florian B., épuisé, que je houspille et encourage alternativement, lui offrant une fraise des bois pour le reconforter et cherchant tous les arguments possibles et imaginables pour le faire avancer. Pourtant, le sentier est bien aménagé en lacets pour ménager une ascension progressive, mais les combinaisons sèchent sur les corps, enserrant les muscles d'une étreinte croissante. La résine embaume, les hirondelles poussent leurs trilles, par contre, les cigales sont muettes, peut-être sommes nous trop hauts en altitude. Aussitôt rendus tous les accessoires, nous nous jetons sur le pique-nique et le mangeons sur place, tellement fourbus que nous n'avons pas la force de chercher ne serait-ce qu'un coin d'ombre à l'abri de grands arbres. Pendant que nous

montons prendre un café à la terrasse du bar, les enfants s'avachissent dans les voitures et ne veulent plus bouger. Ils ne réclament qu'une chose : retourner au gîte. Jonathan me confiera plus tard que c'est ce canyon qu'il a préféré entre tous "parce qu'il a eu peur". Pour bien terminer la journée, nous choisissons d'aller faire une sieste au bord de la rivière à Broto. Les plus toniques (dont Christine) se baignent à nouveau, sans combinaison cette fois, tandis que les autres se reposent à l'ombre des saules et des petits pins. Curieusement, les gros galets dans l'eau courante sont entièrement recouverts d'une myriade de petits coquillages en forme de cônes dont émanent de fines pattes mouvantes, genre bernard-l'ermite.

Nous revenons tard à l'Albergue Salta-Montes. Je croise d'abord Isabelle et Michèle dans les escaliers. Elles sont ravies de leur journée. Je suis étonnée, les jeunes guides leur ont fait faire une randonnée très longue de quatre heures, sans aucune pause, et sur un parcours très accidenté. Le lendemain, Jean-Louis m'a montré leur point de départ qui était aussi impressionnant pour des néophytes que notre descente en rappel. En effet, chacun menait son cheval de manière indépendante, y compris la petite Cécile (7 ans), et, après avoir longé la route pour traverser le village, le groupe s'est engagé dans une montée très raide qui les a conduit dans la montagne environnante.

Ils ont franchi des ruisseaux, descendu des chemins tellement pentus que les chevaux glissaient sur les roches plates, marché sur une corniche à l'aplomb d'un précipice, avec des virages à angle droit très difficiles à prendre pour un cheval. A ce propos, ils ont observé le travail très important des chiens qui accompagnaient le convoi. Dressés comme des chiens de berger, ils se couchaient le long des ravins pour obliger les chevaux à se plaquer contre la montagne ; dans les passages difficiles, ils fixaient du regard chaque cheval l'un après l'autre pour le faire aller dans la bonne direction. Les cavaliers se penchaient pour éviter d'être fouettés par les branches de buis, qui ont pourtant laissé de longues estafilades rouges sur les bras et le visage. Isabelle avait son couvre-chef ensanglanté. Autant que je sache, il n'y a pas eu de séquence de trot ni de galop, mais simplement une très longue randonnée au pas, paisible et décontractée, mis à part dans les passages délicats qui ont un peu corsé et pimenté le parcours. Le trajet se faisait tantôt à couvert, à l'ombre des pinèdes et des hêtraies, tantôt en végétation rase qui laissait le regard porter au loin. Captivé par le paysage magnifique et concentré dans la conduite de sa monture, Jean-Louis ne s'est rendu compte qu'à son retour de la défection d'Elisabeth (pourtant, il était sensé photographier tout le monde, mais il n'y a pensé qu'au départ et à l'arrivée, au grand dam de Nicolas).

En fait, Elisabeth n'était même pas partie. Elle avait remarqué que le responsable évaluait attentivement du regard les membres du groupe à tour de rôle et semblait choisir, en fonction d'elle ne savait quels critères, une monture appropriée pour chacun d'eux. Elle avait entendu certains refuser d'aller sur l'un des chevaux, qui ne semblait pas avoir très bon caractère. Bonne dernière, c'est à elle que le cheval dédaigné avait échu. Il faut dire qu'elle était très hésitante depuis des jours, mais de voir tout le monde partir l'avait décidée à tenter l'aventure. Elle a enfourché son cheval, mais comme il fallait attendre un petit moment que tout le monde soit en selle, le cheval s'est mis à faire des écarts et elle s'est affolée. Sans rien dire aux autres, elle est redescendue, et s'est retrouvée seule, sans eau, sans clés, sans argent, à attendre leur retour quatre heures durant. Comme elle ne parle pas espagnol, elle n'a pas osé s'installer à la terrasse du café et s'est contentée de faire quelques promenades dans les environs, entrecoupées de pauses à l'ombre des grands arbres en bordure de rivière. Je suis désolée pour elle, surtout après avoir vu le visage épanoui de ses compagnons, ravis de leur expédition. Michèle n'a pratiquement pas eu mal au dos le lendemain et aucun ne s'est plaint de courbatures. Les écorchures diverses étaient plutôt considérées comme de glorieuses blessures

de guerre. Je crois que de nouvelles vocations sont nées de cette expérience : Fereydoun, Cécile et Isabelle se promettent de refaire du cheval dès que possible, peut-être à Anglet même, au club hippique de Chiberta, qui organise des promenades dans la forêt de pins.

En ce qui me concerne, le parapente est le clou du séjour. Lorsque j'en ai fait à Accous l'été dernier, il était évident dans mon esprit que j'en referais. J'avais même envie de faire un stage d'une semaine pour être autonome. En attendant, une descente avec un moniteur, ce n'est déjà pas si mal, surtout que cette fois-ci, ce sera le double de temps, une demi-heure de vol plané dans le panorama somptueux de la vallée de Benasque, qui est au pied des plus hauts sommets des Pyrénées, le pic d'Aneto, la Maladeta et le Posets, avec, à l'horizon, le Mont Perdu du Parc National d'Ordesa.

L'organisation n'était pas évidente parce que les Espagnols sont moins structurés sur ce plan que les Français. Je pensais même être obligée de faire le trajet jusqu'à Saint Lary, en passant par le tunnel de Bielsa, ce qui nous aurait fait un minimum de 2 heures de route, sans compter l'acheminement sur les hauteurs. Enfin, j'ai découvert par Internet ce lieu, à Castejon de Sos, où se sont passés les championnats du monde l'an passé, je crois, et qui est la Mecque du parapente dans les Pyrénées espagnoles. Il faut quand même compter, depuis le village de Fiscal où nous séjournons, une bonne heure et demie de route, avec un long passage délicat dans la montagne en raison des travaux titanesques de réfection de la chaussée et surtout de constitution d'un nouveau tracé plus rectiligne de la N-260 (la "transpirinaica", transpyrénéenne). Des pans entiers de collines sont découpés et les roches déplacées pour combler les crevasses : d'énormes excavatrices, des camions, des ouvriers (et ouvrières) au milieu d'un nuage de poussière, une route défoncée transformée en simple piste caillouteuse et glissante, bref, une conduite au ralenti qui a retardé notre arrivée de quelques 10 petites minutes (celles justement qui nous manquaient au départ, puisque je souhaitais un départ à 7h30, et que nous sommes partis à moins vingt).

Personne n'a rouspété de devoir se réveiller si tôt. C'est Yann qui a été chargé de chanter une chanson gasconne dans chaque chambrée. Certains, parmi les jeunes, ont été surpris de cette méthode inhabituelle et Isabelle était scandalisée que son mari ait réveillé indifféremment ceux qui participaient à l'expédition et ceux qui restaient (Jean-Louis B., Elisabeth, Cécile et Christine qui se sont promenés durant la journée à Ordesa). Max et Caroline ne voulaient pas non plus voler, mais ils accompagnaient le groupe. A notre arrivée à Castejon de Sos, où il y a deux écoles de parapente, le responsable nous attendait sur le trottoir, inquiet visiblement de ne pas nous voir arriver. La veille au soir, la secrétaire avait appelé pour nous demander d'y être à moins cinq. On ne fait pas ce qu'on veut sur une si longue distance.

Le directeur de l'école de parapente trouve que nous sommes un peu lents à nous organiser et, après avoir vu la taille de nos voitures, il nous houspille et nous impose quasiment que ses guides montent dans leur propre fourgonnette avec les ballots de parapentes, moyennant un surplus de 7,5 € par personne (il était prévu au départ que ce soit nous qui les transportions, avec tout le matériel). Jean-Louis et Yann les suivent, chacun dans une voiture, en emportant les sept plus jeunes enfants (et les plus légers), qui doivent bénéficier des conditions atmosphériques calmes de début de matinée. Ce qui n'a pas été précisé, du moins lorsque j'avais négocié les tarifs il y a plus d'un mois, c'est que la piste est vraiment très mauvaise. Seule la secrétaire m'a avertie la veille au soir, mais c'était bien trop tard, nous nous étions entendus sur les conditions et les prix bien avant.

Jean-Louis et Yann montent très lentement jusqu'à une altitude de 2400 mètres pendant plus d'une heure pour ménager pneus et suspensions. J'ai demandé que des photos des envols soient prises, Jean-Louis attend donc pour redescendre que le dernier jeune ait "décollé". Un petit problème est survenu : une courroie a été oubliée (ou est défectueuse) et Lucie est obligée d'attendre toute seule en haut de la montagne que le groupe suivant arrive avec le bon matériel.

Pendant ce temps, le reste du groupe s'est rendu sur le terrain d'atterrissage, grand pré entouré d'arbres en bordure d'une rivière peu profonde. Après que nous ayons testé toutes les positions d'attente : debout, assis, couchés, Max a sorti les boules de pétanque et nous avons commencé une partie, interrompue de temps à autre par les voitures d'autres parapentistes qui repartaient vers les hauteurs ou dans leurs pénates. Isabelle a beaucoup aimé ce jeu qu'elle n'avait jamais pratiqué. Vers 11h 1/4, la voiture des guides arrive, et le conducteur, hyper stressé, nous somme d'utiliser les véhicules de l'école également pour nous transporter, moyennant une seconde rallonge de 7,5 € par personne. Il prétend que Yann et Jean-Louis sont montés bien trop lentement, qu'il y a trop de perte de temps, et que l'école doit prendre les choses en main, sous peine de supprimer le vol de 13 heures, car ils ont encore d'autres clients l'après-midi. C'est un fait que Yann arrive un bon moment après ce véhicule, et Jean-Louis encore bien plus tard. Je suis obligée d'accepter. Ils prennent cette fois 8 personnes à bord, et reviennent un quart d'heure après en chercher une neuvième.

Nous interrogeons les jeunes pour connaître leurs impressions sur leur baptême de l'air. Je suis un peu déçue. La première fois, il y avait une ambiance extraordinaire et les enfants étaient survoltés, particulièrement Anna et Manon (qui n'est pas venue cette fois) et également Jonathan. Aujourd'hui, ils paraissent presque blasés, même ceux qui le font pour la première fois. La différence, c'est que les moniteurs ne parlent pas le français, ils n'ont donc pas pu échanger ni communiquer avec eux. Du coup, la descente s'est faite de façon moins ludique : ils aiment les "360" (descente en vrille) et l'action, on leur avait fait prendre les manettes de direction. La contemplation platonique du paysage ne leur suffit pas. Aussitôt débarrassés de leur équipement, ils entreprennent une grande chasse aux insectes sous la direction experte des jumeaux Julien et Jérémy. Nous mangeons le pique-nique en guettant le haut de la montagne pour ne pas rater les décollages de la seconde équipe. Ceux qui n'ont pas volé prennent garde à manger léger, de peur d'être incommodés lorsque ce sera leur tour de partir.

Le vent s'est levé. Il souffle par bourrasques de plus en plus fortes. J'ai fait la réflexion à deux moniteurs que je trouvais que les enfants étaient descendus bien vite (20 minutes). Du coup, ils font en sorte de respecter la demi-heure de vol avec le groupe suivant car il nous semble descendre bien plus lentement. En fait, un autre groupe de parapentistes s'est envolé avant eux ; il a pris de la hauteur, aidé par les ascendances, et plane longuement au-dessus de l'aire de décollage avant de se diriger vers notre terrain. Les nôtres planent plus directement dans notre direction. Ce n'est pas évident de les reconnaître de si loin. Un ULM évolue près du champ et atterrit de l'autre côté. Personne n'envie ses deux passagers : il est bruyant et son hélice en rotation très rapide doit faire vibrer tout le cadre de sustentation. Le deuxième groupe atterrit avec un peu plus de peine que le premier. Le vent bouscule les toiles qui se gonflent sans crier gare. Les parapentistes trébuchent, encore harnachés. Le moniteur de Mikel lui écrase une main, celui d'Isabelle lui tombe dessus, la pauvre ! Quant à Marie-Ch', elle reste allongée par terre, incapable de se relever, toute blanche : les dernières minutes trop agitées lui ont donné mal au coeur et sa tête lui tourne. John paraît avoir mieux passé l'épreuve que l'été dernier, son estomac a l'air d'aplomb. Yann est enthousiaste, comme d'habitude, mais pour moi, le plus grand souvenir sera le visage de Michèle, complètement illuminé par une joie intérieure, les

yeux brillants : elle a adoré planer au milieu de ce paysage grandiose, dans le calme le plus complet, avec son moniteur - qui parlait un peu français - qui s'inquiétait de son moral et de son confort et lui frottait épaules et bras pour la réchauffer...

Le vent est décidément trop fort. Les moniteurs attendent un moment puis se décident : il faut annuler le vol de 13 heures, de même que ceux de l'après-midi (qui concernent d'autres groupes). Nous faisons confiance dans leur diagnostic. Nous ne tenons pas à prendre de risque. Pour le groupe qui n'a pas encore volé (5 personnes), il y a trois options : annuler purement et simplement, reporter au samedi matin 9 heures, ou bien, selon ma suggestion, attendre la fin de l'après-midi et, si le vent se calme, voler à 19 heures. Bien sûr, nous préférons la dernière alternative. La route est longue et mauvaise, cela ne nous réjouit pas d'avoir à la refaire une nouvelle fois, en partant à une seule voiture et nous séparant du reste du groupe qui ferait une balade ailleurs avant de rentrer au Pays Basque. Bref, nous décidons de visiter un peu la vallée en attendant. Tout le monde remonte dans les voitures, nous passons par Bénasque et poursuivons jusqu'au deuxième petit lac de retenue en amont, dans lequel un large torrent se jette en bouillonnant autour de gros rochers. Une forêt mixte de conifères et de feuillus l'entoure d'un écrin de verdure. Je regrette que les montagnes soient si raides et la vallée si encaissée qu'il n'est pas possible d'apercevoir d'en bas les points culminants des Pyrénées. Il faudrait prendre un peu de hauteur, et grimper à la station de ski voisine. Personne n'en a envie. Nous préférons nous garer à l'entrée du camping installé à l'orée du lac et partons en exploration.

Une partie du groupe reste près du premier torrent, tandis que l'autre essaie de longer les rives du lac pour rejoindre l'autre torrent que nous avons admiré de la route. Le problème, c'est qu'il s'agit d'un lac de retenue, au niveau d'eau variable, dont les abords sont très marécageux. Après avoir pataugé un moment, nous sortons du borborygme un peu nauséabond où les chaussures s'enfoncent sans prévenir dans une vase noire cachée par des bouquets de plantes trompeuses qui prennent racine dans un sol spongieux au milieu d'un réseau d'infimes ruisselets cachés. Revenus sur la terre ferme, nous contournons l'obstacle en passant par la forêt et dépassons notre objectif. Cette fois, les abords ont un aspect qui évoque une terre volcanique noire à la végétation clairsemée. Il s'agit en fait d'un sable très fin mêlé au limon noir, dans lequel le pied n'enfoncé pas.

Yann nous désigne des orchidées sauvages et ensuite fait un festival de plongeurs dans l'eau fraîche du lac, accompagné dans ses ébats par Florian et Xavier. John traverse un bras d'eau malgré les protestations de son père qui craint la congestion. Pour tuer le temps, Max envoie une branche dans l'eau et toute la gens masculine s'évertue à l'atteindre à coups de pierre. C'est le grand jeu où chacun rivalise d'adresse. Il s'arrête net lorsque nous voyons rôder une voiture de gardes du parc national sur la rive en face. Elle s'arrête, les deux gardes descendent et nous observent un moment dans leurs jumelles. Ils font mine de partir et vont se garer un peu plus loin, à l'abri des regards, puis se planquent dans la forêt. Dans le doute, nous préférons cesser le jeu. Un grand panneau indiquait toutes les activités interdites (cueillir des plantes, faire un feu, chasser, laisser les chiens errer en liberté...), et nous nous doutons que, bien que ce ne soit pas expressément mentionné, notre activité perturbe quelque peu le calme de cette zone protégée.

Vers les 18 heures, nous reprenons contact, comme convenu, avec l'école de parapente. C'est bon, nous allons pouvoir voler. Une dernière formalité reste à accomplir : le règlement des vols. Durant l'après-midi, les événements de la matinée m'ont trotté dans la tête, et j'ai pris un peu de recul. Réflexion faite, j'ai nettement l'impression de m'être fait avoir, et je n'apprécie

pas du tout les augmentations successives de prix imposées par rapport à un tarif de départ déterminé depuis plus d'un mois en fonction des informations qui m'avaient été données. Je me sens responsable, d'autant que nous sommes tous chargés d'enfants et que le prix, multiplié par tous les membres de chaque famille, devient franchement conséquent. Je me prends donc de bec avec la secrétaire, qui est là avec une autre jeune femme qui me paraît être la femme du patron. Je lui dis carrément qu'il n'est pas question de payer toutes ces augmentations et je m'explique longuement avec elle, en faisant appel à toutes mes ressources linguistiques en espagnol. Moi qui n'aime pas parler argent ni discuter les prix, je suis servie. Il faut dire que je suis très motivée car je parle au nom de la communauté qui m'a fait confiance. Nous finissons par trouver un terrain d'entente et chacun se met à payer l'un après l'autre. Lorsque le patron sera de nouveau là, à notre retour de vol en parapente, il faudra de nouveau que je discute un bon moment avant d'obtenir le remboursement pour le pauvre Fereydoun qui, après deux essais malheureux, n'a pas pu s'envoler.

Nous gardons la voiture de Jeannot et les autres retournent au gîte sans nous attendre. Caroline accepte de conduire ma voiture (puisque ni Jean-Louis ni moi n'avons encore volé), mais avec un minimum d'enfants dedans pour réduire la responsabilité en cas de problème, Isabelle conduit la sienne tandis que Yann prend celle de Xavier. Nous restons donc seuls, Fereydoun, Xavier, Jeannot, Jean-Louis et moi, à attendre le retour des guides pour monter au sommet de la montagne dans leur grosse fourgonnette. Après avoir attendu près d'une demi-heure à l'ombre sur un banc, les quatre hommes s'en vont, et je reste à attendre une voiture supplémentaire, avec mon guide et un chauffeur. Dix minutes plus tard, c'est mon tour.

N'ayant pas la barrière de la langue, je discute tout le long du trajet et, distraite par la conversation, j'oublie d'être incommodée par les chaos (je n'aime ni les 4x4, ni les pistes caillouteuses). Je m'intéresse au paysage, dont il me désigne un à un les sommets au fur et à mesure de notre progression : la vue porte jusqu'au Monte Perdido (Mont Perdu) dans le Parc National d'Ordesa, par contre, il faudrait pouvoir s'élever avec le parapente au-dessus de notre base d'envol pour réussir à apercevoir les neiges éternelles qui couvrent les flancs du Pic d'Aneto, de la Maladeta et du Posets. J'apprends que le parapente se pratique toute l'année, y compris en hiver, et que les voitures grimpent sur les quelques routes qui restent praticables (sans chasse-neige, qui ne dégage que les routes goudronnées). Un nombre impressionnant de gens vole chaque jour par l'intermédiaire de ces associations, qui ne voient leur activité ralentie qu'en raison des perturbations atmosphériques (ce que nous avons expérimenté cet après-midi).

Mon guide est également moniteur de ski, si j'ai bien compris, et il a fait la connaissance d'une dame âgée de 85 ans, très à l'aise en ski, qu'il a initiée au parapente. Cela fait maintenant trois ans qu'elle le pratique régulièrement. Il a également volé avec une petite fille de 4 ans, qu'il connaissait bien et qui le connaissait bien. Cependant, en principe, pour qu'un enfant puisse réellement apprécier le parapente et n'aie pas peur, il conseille un âge minimum de 6-7 ans. Tout d'un coup le chauffeur s'exclame : "Un zorro !" (un renard). Il ralentit pour examiner des oiseaux, mais ce ne sont pas des perdrix comme il pensait. Avec le vent qui est tombé, pas un seul vautour à l'horizon, ils sont incapables de prendre leur envol et de planer sans ascendances.

Nous voyons la voiture des autres quelques lacets plus hauts. Lorsque nous arrivons, je constate avec soulagement qu'ils n'ont pas oublié le gros ballot de mon parapente, posé en bordure de la piste. Les leurs sont déjà étalés sur l'herbe et les moniteurs s'affairent, donnant les dernières explications en espagnol, en anglais, ou dans un français hésitant. Trois

décollent. En contrebas, Fereydoun s'élançe, court avec son moniteur derrière lui, mais il n'y a pas assez de portance, et il tombe sur les genoux. Mon moniteur, qui m'a également "briefée", me dit de faire la course de ma vie, bien que je l'aie prévenu que je m'étais fait mal à la cheville dans l'après-midi et qu'elle me faisait souffrir. Il surveille le ruban de plastique accroché à un piquet. Dès que le souffle du nord s'arrête, nous nous élançons, le parapente nous soulève, je lève les pieds, mais nous redescendons et je trébuche sur le sol tandis que le moniteur continue sa course, et grâce à sa persévérance, nous finissons par nous élever pour de bon. Mon guide m'a expliqué que le décollage (comme pour les avions) est facilité par un vent de face, et que sa présence permet d'avoir à courir moins longtemps et moins vite que dans le cas contraire.

Aussitôt en l'air, je me sens à l'aise et je me réjouis. Totalement dépourvue de crainte, insensible au vertige et au mal de l'air, je m'installe comme il faut dans le siège très confortable qui butait contre mes mollets durant ma course et entravait mes jambes, et je bavarde tranquillement avec le moniteur. Content de me montrer son "royaume", nous nous tournons alternativement dans toutes les directions et il me fait la visite du propriétaire. Il sait que je souhaite conduire moi-même l'embarcation. Je me saisis des manettes, il me dit de me diriger à ma guise, et que je devrai le réveiller quand nous arriverons ! Pas de problème, je vais sur la gauche, explorer le paysage, puis, afin de ne pas trop nous éloigner, il me demande de me diriger vers un des villages que nous apercevons loin au-dessous de nous. Je tourne vers la droite. Il me rappelle que l'on peut tourner sans tirer sur les manettes (et donc sans réduire la voile ni augmenter la vitesse de descente) simplement en se penchant sur le côté, comme en moto ou en vélo.

Pour corser un peu la descente, il me fait aller vers l'autre village, plus à droite, et après, nous suivons les circonvolutions du canyon qui les sépare, où coule un torrent qui plonge en plusieurs cascades très jolies paraît-il. De si haut, je ne vois pas grand chose. En plus, nous sommes juste au-dessus, ce qui n'est pas pratique pour regarder, avec les deux bras en l'air qui tiennent les manettes au même niveau. Il me fait aller un peu sur le côté, pour mieux revenir face aux cascades. Enfin, j'en vois une ! La vallée commence à s'assombrir progressivement. L'air est tiède, bien plus agréable qu'à 10 heures où les enfants descendaient avec des gants et une combinaison doublée. Les rayons obliques s'introduisent en faisceaux entre deux montagnes. Les roches se parent de couleurs chaudes, de même que la végétation mise en relief par l'ombre plus intense et plus longue.

Je ne le sens pas, mais il paraît que nous descendons d'un mètre par seconde (il a un altimètre qu'il surveille régulièrement, mais que je ne vois pas, il est dans mon dos). Il va déjà falloir nous diriger vers le champ. Il reprend les commandes et vient presque se frotter contre la paroi en face, j'ai l'impression que nous allons atterrir sur la cime des arbres qui me paraissent tous petits avec cette perspective plongeante. Pour clore en beauté, il me propose de faire quelques figures. Je suis d'accord. Il commence à se balancer de gauche et de droite, je crie un peu, de plaisir et de frayeur mélangées, avec l'estomac qui fait le yoyo sans m'incommoder, heureusement. C'est beaucoup mieux qu'à la foire, j'ai le sentiment que nous allons faire un tour complet, c'est super impressionnant : une fois, deux fois, trois fois. Il s'arrête. Je crois que ça suffit, je n'ai pas envie d'être malade.

Il me dépose en douceur, je n'ai presque pas mal à la cheville tant l'atterrissage est souple. Nous nous remercions mutuellement : "Ha sido un placer volar con usted" (c'était un plaisir de voler avec vous). Je cherche mes compagnons. Fereydoun manque à l'appel. Je prévient le moniteur qui va à la voiture. Un appel radio signale qu'il n'a pas pu s'envoler en raison du

manque de vent. On lui envoie une voiture pour aller le récupérer avec son moniteur, le pauvre, il doit être très déçu. On nous ramène au local où j'obtiens le remboursement de son vol (mais pas du trajet pour l'amener à l'aire d'envol) et nous allons manger des tapas dans un bar-restaurant tout au bout du village. Nous pensons avoir le temps, trois quart d'heure de montée, presque autant de descente. C'est sans compter sur le dynamisme de Fereydoun.

Ce qui s'est passé, en réalité, (il nous le raconte dans la voiture pendant le retour), c'est qu'il s'est vu attribuer un moniteur très stressé, peut-être débutant, en tout cas qui respirait très fort et paraissait très inquiet de devoir voler avec Fereydoun. Il avait dû juger qu'il n'y avait pas assez d'air pour décoller, que Fereydoun n'allait peut-être pas courir assez vite ni longtemps en raison de son âge et de son physique. Bref, cela s'est mal passé. Tombé une première fois sur les genoux, Fereydoun commençait à être passablement refroidi dans son enthousiasme. Au deuxième essai, lorsqu'il tombe de tout son long sur son ventre, il déclare tout de go au moniteur que c'est assez. Pourtant, hésitant au départ, il avait fini par se faire une bonne préparation psychologique et il était franchement décidé à voler, mais là, décidément, il ne se sentait pas bien engagé et ne faisait pas confiance dans son mentor. Dommage ! Il prend donc ses cliques et ses claques et redescend à pied, en coupant tout droit, suivi par le moniteur qui porte le bardas. La voiture les trouvera bien plus bas, une heure et demie après. Résultat, il nous attend depuis dix minutes près de la voiture lorsque nous remontons la rue après notre repas en le cherchant dans les restaurants car le guide que nous venons de croiser nous dit qu'il est allé manger. Nous serons de retour à minuit passé au gîte. Quelle journée !

Je ne me suis pas beaucoup étendue sur le village de Fiscal. Dès le premier soir, les enfants ont entrepris une grande partie de cache-trappe dans le village aux ruelles étroites et passages couverts pendant que nous effectuions par petits groupes ou individuellement une visite plus posée des environs immédiats. Comme partout en Espagne, des travaux étaient en cours, la route creusée recouverte de larges planches, un va et vient de camions et d'engins nous empêchait de stationner sur la place de l'église où se trouvait l'entrée du gîte. Nous nous y sommes rendus uniquement pour décharger les bagages et avons dû garer les voitures un peu plus loin près du pont sur un ruisseau presque à sec aux abords assez sales. Le seul bâtiment véritablement neuf, en pierres de taille grise, un peu m'as-tu vu, est la mairie. L'église vétuste et mal entretenue montre que les priorités ont changé dans l'Espagne moderne, bien que les cloches sonnent ce mardi soir à 19 heures pour appeler les fidèles à la messe qui a lieu à tour de rôle dans les villages de la région : ici aussi, les vocations religieuses se font rares. Quelques vieilles maisons sont également en pleine rénovation tandis qu'un quartier neuf est construit de toutes pièces en dehors du village. En face, une superbe maison de pierre avec dépendances et jardin soigné étale avec suffisance les fantômes de son propriétaire : sur le mur d'enceinte sont dressés en alternance des effigies de personnages de Walt Disney et d'anciens outils agricoles enchaînés et scellés. Des champs cultivés et des jardins emplis d'arbres fruitiers montrent la fertilité de la plaine à l'horizon barré de hautes montagnes éclairées par le soleil couchant.

Max et Jean-Louis B. font chaque soir un footing autour du gîte, quelle qu'ait été l'activité (toujours sportive) de la journée. Quels hommes ! Les autres préfèrent s'installer à la terrasse après une bonne douche et commander des rafraîchissements accompagnés de cacahuètes grillées à l'enveloppe entourée de gros sel. Nous sommes trop nombreux pour la quantité de chaises disponibles et chacun s'installe comme il peut, sur le petit muret ou bien carrément debout, et nous devisons et plaisantons tout en observant le manège des hirondelles qui tournent et virent en poussant des trilles aiguës.

Après l'activité effrénée des trois premiers jours, je n'ai pas donné de consigne d'heure pour le réveil du vendredi matin. Les enfants cependant craignent que le petit déjeuner ne soit plus servi après 8 heures 30 et apparaissent les uns après les autres. Seuls les grands adolescents traînent : ils n'ont pas envie de marcher et ne tiennent pas à y être obligés. Je fais usage de toute ma force de persuasion pour les inciter à nous accompagner dans le Parc National d'Ordesa. Je sais qu'ils aimeront, le problème, c'est de réussir à ce qu'ils me fassent confiance. Au bout d'un moment de longues descriptions de ce qui les attend, et d'assurances répétées qu'une fois sur place, ils feront ce qu'ils veulent, j'obtiens leur assentiment. Ouf, c'était dur !

Je sais bien que, normalement, pour bien profiter d'Ordesa, il vaudrait mieux partir de bonne heure. En effet, le Parc National est interdit à la circulation automobile. Nous devons obligatoirement nous garer dans un vaste parking payant au bas du village très pittoresque de Torla et prendre un autobus qui fait la navette toutes les demi-heures à peu près jusqu'au centre d'accueil, et qui propose une halte intermédiaire dans un musée, très mal situé à mon avis (il serait plus fréquenté s'il était au terminus). Ensuite, de nombreuses balades s'offrent aux visiteurs du parc, dont la difficulté est indiquée par une jeune femme qui fournit une carte d'orientation avec la durée approximative et le dénivelé.

Pour cette première journée de découverte, nous nous dirigeons vers le cirque de Cotatuero et sa belle cascade qui se jette du sommet de la falaise. Ensuite, nous nous proposons de faire le tour de la vallée en longeant les crêtes. Pour plus de facilité dans l'organisation (et pour obliger les jeunes à voir un peu plus loin que le bout de leur nez), j'impose (gentiment, aux jeunes qui avaient déjà commencé à s'allonger sur la prairie à l'entrée du parc, et parce que je suis sûre qu'ils apprécieront) une marche commune du groupe tout entier jusqu'à l'heure du pique-nique près de la cascade. Ensuite, quartier libre.

Ordesa, c'est toujours un enchantement. Parc National depuis le début du XX^{ème} siècle, il s'agit du plus haut massif calcaire des Pyrénées. Très irrigué par une multitude de torrents et de ruisseaux, le fond des vallées est boisé de grands arbres, conifères (pin sylvestre) et feuillus (hêtre) mélangés, tandis que la montagne s'élève en de très hautes falaises spectaculaires aux couleurs chaudes du blanc à l'ocre, avec des nuances de jaune ou de gris. Il abrite une flore et une faune très variée dans un cadre bien plus riant à mon goût que le cirque de Gavarnie situé sur le versant nord et français. Sa disposition permet aux visiteurs de se disperser et de profiter pleinement de la nature sans avoir l'impression d'être dans un zoo surpeuplé.

Le sentier serpente doucement à travers la forêt jusqu'à la fameuse cascade du cirque de Cotatuero. Là, je vois bien que ma cause est entendue. John part en exploration de rocher en rocher vers l'amont de la cascade, revenant au bout d'un long moment pour nous dire qu'il a trouvé un super endroit pour pique-niquer. Trop tard, nous sommes déjà installés près de la cabane. Les plus jeunes mettent déjà un pied dans l'eau dans les vasques près de la petite passerelle qui enjambe le torrent et mène à d'autres sentiers.

Chacun profite du lieu à sa manière. Ensuite, nous nous séparons. Les hommes partent les premiers à l'assaut de la cascade, vers les grandes hauteurs. John a disparu pour s'adonner à sa passion, l'escalade, Nico, Marie-Ch' et Mikel restent un moment avant de redescendre en s'amusant à escalader aussi un peu les rochers le long du torrent. Les jeunes dévalent le sentier, Caroline à leur suite, heureusement, qui récupère les 7-10 ans lâchement abandonnés par les 13-15 ans. Ces derniers trouvent un "spot" de toboggan aquatique naturel, se mettent en maillot et pratiquent la descente sportive comme ils ont appris en canyoning : ils

"s'éclatent" et en reparleront le soir avec enthousiasme. Inutile de préciser que la baignade est parfaitement interdite dans un parc naturel, mais avec la chaleur qui fait, il aurait été difficile de le faire comprendre aux enfants.

Je m'inquiétais pour les plus jeunes, et c'est finalement Nico qui se fait mal, en cherchant à escalader les rochers de la cascade. Il perd prise, retombe contre un rocher puis dans une vasque d'eau, bain forcé tout habillé dont il rira après coup, mais rétrospectivement, il réalise qu'il aurait pu se faire bien plus mal. Dans l'aventure, il perd une chaussure. La dame du bus au retour refusera qu'il y monte pied nu et l'obligera à enfiler ses chaussettes trempées, faute de chaussures. Anna raconte aussi que Jonath' et Lucie lui ont "sauvé la vie" parce qu'elle a glissé sur le sentier et s'est retrouvé suspendue par les mains au bord d'un petit ravin de trois mètres de profondeur.

Le groupe le plus calme est sans conteste celui constitué en majorité de mères de famille. Plutôt que de faire un simple aller-retour, je propose d'accomplir une boucle qui nous fait passer sur une mince corniche au pied des hautes falaises, à une altitude de 500 mètres par rapport au fond de la vallée. Le panorama est somptueux, et je suis heureuse de voir l'enthousiasme de mes compagnons. J'ai dit que nous marcherions tout le temps à niveau, en fait, il y a un petit dénivelé supplémentaire de 200 mètres par rapport à notre lieu de pique-nique. Nous avançons très tranquillement, rien ne nous presse, et faisons de nombreuses haltes pour admirer le paysage. Nous sommes dans un jardin odorant, des coussinets d'ajoncs fleuris aux courbes douces mais au contact piquant tapissent le pied des falaises. Des ombellifères aux fleurettes blanchâtres couvertes de mouches aux reflets d'acier verts ou bleus qui les butinent envahissent l'air de lourds effluves miellés. Des pins en contrebas montent des senteurs de résine surchauffée. Un parterre d'iris au bleu intense se dresse au milieu des ajoncs.

Au détour du sentier, je m'arrête brusquement, et les autres derrière moi font de même. Sur une pente couleur rouille où s'écoule une eau à la source invisible s'abreuve un jeune isard solitaire. Il lèche une pierre grise, sans doute légèrement salée, et, bien qu'il nous ait vus et entendus, reste tranquillement à sa place. Il sait qu'il n'a rien à craindre de notre part. Les bons marcheurs nous ont rejoints entre temps, et tout le monde peut profiter de ce joli spectacle. Nous le mitraillons de photos, Fereydoun le filme, et nous nous résignons au bout d'un long moment à le déranger car il est tout près du chemin où nous devons passer. Il dévale en quelques bonds la pente, avec une facilité déconcertante, et s'arrête quelques mètres plus bas pour nous jeter de nouveau un coup d'oeil avant de disparaître dans la forêt. Isabelle, Elisabeth, Michèle et Christine marchent très bien. Fereydoun, qui a un ménisque en moins, souffre un peu dans la longue descente très bien aménagée en larges lacets aux tronçons parfois horizontaux pour reposer les tendons, qui nous ramène à la maison d'accueil. Au fur et à mesure que nous progressons vers le bas, la végétation se transforme et croît en hauteur ; notre balade se termine en marchant à l'ombre des grands arbres.

J'ai commis un oubli en préparant ce séjour : Christine m'a demandé une ou deux fois comment il faudrait payer nos diverses activités, et je n'ai pas posé la question aux Espagnols. Lors des précédents séjours, le paiement par carte bancaire n'avait jamais posé de problème et je m'étais dit qu'il en serait de même. En plus, j'avais déjà beaucoup appelé au téléphone pour tout organiser, et j'en avais un peu assez sur la fin. Résultat, nous nous sommes retrouvés avec un problème le vendredi soir : notre hôte du gîte réclamait un paiement en espèces. Au cours du dîner, Yann s'est évertué à reconstituer la répartition des consommations en terrasse, pour éviter de faire un forfait qui défavorisait les gens sobres et dépourvus de progéniture. Nous

avons donc d'abord réglé ces dépenses. Ensuite, ceux qui le pouvaient se sont acquittés de leur dette et un petit groupe a pris la voiture après le dîner pour aller retirer de l'argent au distributeur à Broto. C'est dommage, parce que nous y étions passés dans la journée, sur la route de Torla. A leur retour, il était trop tard et l'aubergiste ne voulait plus rien entendre : ses journées étaient très longues et il était épuisé. Xavier lui a demandé quand même une bière qu'on l'a prié de consommer en terrasse, dehors.

Entre temps, nous avons fini par tomber d'accord sur le prix que chacun devait payer, compte tenu des acomptes versés, et nous avons fini de régler nos comptes le lendemain. Je voulais partir tôt, mais à 26, c'est difficile. Le temps de descendre les bagages, payer, remuer les enfants, prendre le petit déjeuner, nous n'avons pu décoller avant 10 heures passées. Un groupe d'hommes était parti de bonne heure le matin dans la voiture de Xavier, sans se préoccuper des bagages d'ailleurs, ce qui fait que j'ai dû entasser dans mon coffre (qui est très spacieux, mais quand même) les affaires de ma famille (4 personnes), celles de ma soeur Caroline (4 personnes), de Marie-Ch' et d'Anna ! J'ai cru que la voiture allait exploser. En outre, il fallait nous arrêter à Broto pour prendre un pique-nique pour le midi.

Ce samedi, dernier jour de ces merveilleuses vacances, personne n'a protesté quand j'ai annoncé que nous ferions de nouveau une balade à Ordesa. Tous avaient apprécié ce cadre exceptionnel et souhaitaient y retourner. C'est simplement au niveau du pré devant la maison d'accueil qu'il a juste fallu que j'explique de nouveau que nous restions tous ensemble sans exception jusqu'à l'heure du déjeuner. Mis à part le petit groupe de grands sportifs (Max, Jean-Louis B. et C., Xavier) qui avait souhaité faire une très grande randonnée tout autour du cirque, la communauté réclamait une journée relaxe et tranquille. J'ai opté pour la route des cascades, le long du cirque de Soaso, qui longe simplement le torrent au fond de la vallée. Evidemment, ça monte un peu (ce que j'avais complètement oublié, depuis la dernière fois que je l'avais faite), mais dans la forêt, au frais, avec quelques belles échappées sur les falaises, et surtout sur la rivière et les cascades.

Sur le chemin du retour, les grands marcheurs nous ont rejoints comme convenu aux alentours de 16 heures, enchantés de leur randonnée qui les a menés très loin, jusqu'au fond du cirque de Soaso, en passant à une altitude de 900 mètres je crois au-dessus de la vallée à la base des falaises. Ils ont vu la "Cola del Caballo" (cascade appelée La queue de cheval en raison de sa forme caractéristique) et sont retournés parmi la foule de promeneurs, bien plus dense de ce côté que dans le cirque de Cotatuero, ce qu'ils n'ont pas apprécié.

En comparant les deux randonnées, ils ont préféré la remontée le long de la cascade de Cotatuero, bien qu'ils soient restés sur une sensation d'échec ce vendredi, lorsqu'ils sont arrivés au passage délicat, appelé "les échelles" qui relie la vallée d'Ordesa à celle de Gavarnie. Ils ont vu un Espagnol le franchir avec difficulté et se sont promis d'y retourner avec cordes et mousquetons, de façon à être sans cesse assurés en deux points. Il y a bien un filin accroché à la paroi, mais il n'y a pas intérêt à avoir une crise de vertige au milieu, ou des états d'âme. Nous prenons donc rendez-vous avec le Parc National d'Ordesa pour un week-end de septembre ou d'octobre, au moment où la végétation s'enflammera à l'automne, pour compléter ce qui n'a pu être terminé cette fois-ci.

Le retour par la vallée d'Ossau et le col du Portalet non loin de la station de ski d'Artouste est encore plus rapide que l'aller. En un peu plus de 3 heures et demie, nous sommes rendus à la maison, la tête emplie de souvenirs. Isabelle a un peu le bourdon. Elle a découvert la randonnée à cheval et à pied, le parapente, et la convivialité de ce séjour en groupe, où la joie

de vivre et la bonne humeur sont de rigueur, et les enfants heureux d'être en groupe et moins accrochés aux basques de leurs parents... Le quotidien paraît fade en comparaison. Huit jours plus tard, nous sommes tous de nouveau réunis chez Michèle à échanger des souvenirs autour d'un bon repas et faire des projets pour les prochains week-ends. Heureusement que nous n'avons pas besoin d'attendre toute une année pour nous détendre de nouveau !

Ascension de l'Autza (9 août 2003)

Après avoir entraîné ma soeur Caroline en Aragon, c'est maintenant ma soeur Sophie qui entre dans notre groupe de randonnées avec son mari Charles et sa fille Agnès qui a déjà participé à la balade aux gorges d'Olzarte il y a une quinzaine de jours. Tous trois ont déjà lié connaissance avec quelques participants lors d'une partie de pétanque organisée dans la semaine par Richard. Agnès s'était jointe au groupe des enfants, Charles faisait équipe avec David, de même gabarit, et il a fait montre de ses talents de tireur en accomplissant quelques "carreaux" mémorables. Quant à Sophie, elle a fait perdre Richard, son ancien camarade de classe de lycée avec lequel elle a échangé quelques souvenirs...

Richard a choisi l'Autza pour la fraîcheur qu'apporte l'ombre des grands hêtres moussus tout au long du chemin (sauf dans le dernier "rampaillon" qui mène au sommet), appréciable en ces jours de grande canicule. On peut même parler de sécheresse : nous n'avons jamais vu le Pays Basque dans une telle désolation. Dans les prés et sur le chemin, l'herbe est jaune pâle, sèche et cassante, plaquée sur la terre dure, et glissante sous la semelle de nos chaussures de marche pourtant crantée ; la fougère arbore déjà des couleurs automnales, et flamboie par endroits de couleurs dégradées du jaune au roux puis au brun, alors qu'elle garde dans des prés mieux irrigués une profonde couleur verte. D'ordinaire, l'eau sourd de toute part et la montagne semble une éponge dont s'écoule le trop plein par tous les pores. Aujourd'hui, les ruisseaux sont à sec. Seules quelques résurgences réussissent à préserver un faible débit et les flaques d'eau stagnante trop chaude hébergent encore quelques têtards qui devraient activer leur métamorphose en grenouille avant l'assèchement inéluctable sous peine de mourir. Les juments accompagnées de leurs poulains de l'année courent dans le vallon se désaltérer. Malgré des passages nuageux et une brume de chaleur qui estompe l'horizon, la lumière est éblouissante, chapeau et lunettes de soleil sont conseillés pour ne pas risquer l'insolation.

A propos de cours d'eau, j'intègre ici une interrogation, trouvée sur Internet, à propos des sources du Baztan qui devient en aval la Bidassoa, rivière-frontière dont l'embouchure est dans la baie de Txingudi, entre Hendaye, Irun et Fontarabie.

"... ¿Dónde nace el Bidasoa? ¿Será en la regata Aranea, ésta que arranca en el col Izpegi? ¿Será en la regata de Gorostapalo, aquella que arranca de las laderas meridionales del Autza? ¿Será la regata de Amaiur? ¿La de Beartzun? Todas ellas forman el río Baztan. Luego, aguas abajo, ese río se llamará Bidasoa ..." Luis Pedro PEÑA SANTIAGO.

- Traduction : Où naît la Bidassoa ? Est-ce l'Aranea qui prend sa source au col d'Izpeguy, ou bien le Gorostapalo qui dévale les flancs méridionaux de l'Autza, ou bien les ruisseaux d'Amaiur, ou de Beartzun ? Tous ces cours d'eau convergent pour former le Baztan qui s'appellera en aval la Bidassoa. -

Agnès est un peu déçue de ne pas voir les jumeaux Julien et Jérémy qui ont refusé de venir. Jonathan et Florian, ses cousins, font respectivement du catamaran et de la planche à voile à Socoa, de même qu'Anna B. dont elle a fait la connaissance à sa précédente balade. Xavier, le

filieux de Christine, est un peu âgé pour s'intéresser à elle et il marche à grand pas, très content de découvrir la montagne, bien qu'il soit un peu handicapé par des chaussures trop petites qui lui occasionneront une vilaine ampoule et l'empêcheront de pouvoir nous suivre jusqu'au sommet. Sophie adore l'équitation et pratique régulièrement le saut d'obstacle (elle s'est cassé la jambe lors d'une chute malencontreuse il y a quelques mois, mais cela ne l'a pas empêchée de reprendre de plus belle). Alors, bien sûr, les pottoks l'attirent irrésistiblement et elle tente de les approcher. Trop sauvages, ils n'accepteront cependant pas de se laisser caresser.

Cette balade s'est faite en deux temps. Nous avons garé nos voitures à la venta du col d'Ispeguy (672 m), après avoir pris une route sur la droite qui longe la superbe église de Saint Etienne de Baïgorry. Nous avons marché sur un sentier balisé de deux traits jaune et vert jusqu'au col d'Elhorrieta (831 m) où nous avons observé les cromlechs (il y en a 12 en tout, disséminés sur un grand espace, cercles de pierres de différentes tailles érigés par des hommes préhistoriques entre les deux vallées du Baztan et de Baïgorry). Ils étaient plus visibles cet hiver, lorsque les fougères fanées étaient aplaties et que la neige envahissait le paysage.

Nous avons pique-niqué, Sophie, Charles et Agnès sont redescendus seuls à leur voiture pour se rendre dans les Landes en milieu d'après-midi, d'autres membres du groupe se sont installés pour faire la sieste tandis que Max, Yann, Richard, Christine et moi montons au sommet de l'Autza (1306 m). Xavier nous a accompagnés un moment puis a déclaré forfait, à cause de ses mauvaises chaussures. Il m'a amusée : nous nous étions tous installés pour nous reposer un moment et il trouvait que, décidément, ce sol inégal, en pente, parsemé de crottes de moutons, de racines et d'herbes rêches, était par trop inconfortable. Il grimpa dans le grand hêtre qui nous ombrageait. Assis un moment à califourchon sur une grosse branche, coincé contre le tronc, il faisait mine d'être très bien, puis il sauta brusquement et nous avoua que, finalement, ce n'était pas si génial que ça. Nous lui avons montré d'autres branches, un peu plus haut, horizontales et surplombant la pente raide, sur lesquelles nous l'aurions bien imaginé s'étaler comme une panthère, pattes pendantes et museau allongé... Il n'a pas essayé.

J'ai toujours un regret, lorsque je me remémore des balades. Autant il est facile de regarder les photos, bien qu'elles ne rendent que très imparfaitement la qualité de la lumière, la profondeur du paysage et ce que l'oeil nous a transmis, autant il est également possible de rapporter quelques anecdotes, se souvenir des circonstances et se renseigner sur l'histoire de l'endroit, autant les sensations éprouvées sur le plan auditif et olfactif (et même tactile) sont parfaitement intraduisibles. Elles comptent cependant pour une part énorme dans le plaisir éprouvé. Par exemple, lorsque je me suis laissée distancer au retour, je trottais puis m'arrêtais pour photographier et reprenais ma course pour rejoindre les autres. C'est alors que j'ai remarqué un bruit curieux qui montait de la vallée, comme celui d'une cascade fantôme. Petit à petit, le son se rapprocha et je sentis sur ma peau le souffle d'une brise tandis que les feuilles des hêtres alentour se mettaient à frémir et à bruire. C'était le vent engendré par la différence de température entre val et mont.

A l'aller, alors que le sol paraissait totalement desséché, une odeur de cèpe m'a assailli, très forte et persistante. Je traversais justement un endroit boueux, unique vestige d'un ruisseau qui traversait le sentier il y a de nombreuses semaines. J'ai regardé autour de moi, cherchant les champignons, et j'ai hélé Max, beaucoup plus habile que moi pour les trouver. Il n'a pas fait demi-tour et je n'ai rien vu.

Nous marchions à flanc de coteau. C'était assez curieux. Par moment, l'air immobile nous imprégnait de sa chaleur lourde et nous sentions la sueur goutter entre les cheveux et

imprégner le chapeau de toile, dégouliner du visage, piquer les yeux échauffés derrière les lunettes qui confinaient l'air et tremper nos vêtements légers, formant une plaque humide sous le sac à dos. De temps en temps, nous sentions une démangeaison, causée autant par la transpiration que par les insectes qui se collaient à nous, attirés par la moiteur, et les piqûres de moustiques (femelles paraît-il). Seule Christine jubilait, fière de ses nouvelles acquisitions d'un tee-shirt et d'un short en tissu hydrophobe (qui ne retient pas l'eau), récente innovation des industriels des loisirs sportifs : ses vêtements demeuraient quasiment secs ou, en tout cas, séchaient très rapidement dès qu'elle transpirait moins. Puis, au détour du chemin, une brise se levait, tiède mais rafraîchissante, et nous marchions d'un pas plus léger, l'oeil de nouveau curieux du paysage. Nous avons bu des litres d'eau. La conséquence, c'est que notre charge s'allégeait au fur et à mesure, en même temps que notre peine à la transporter. Il nous a semblé croiser un jeune qui ne devait pas être loin de l'insolation : il ne portait pas de sac et ses parents ne semblaient pas l'hydrater assez. Le pas hésitant, boitant presque, paraissant avancer à l'aveugle, il s'est presque laissé choir un peu plus bas, épuisé, lorsque ses parents se sont arrêtés.

Pour l'ascension de l'Autza, les hommes nous ont rapidement distancées, Christine et moi, pensant, pour se donner bonne conscience, que je me souviendrais bien de la route à suivre puisque j'étais déjà venue plusieurs fois. Peu importe, nous avons marché à notre rythme, et je racontais à Christine mes souvenirs de cet hiver, où nous progressions dans la neige et le vent, la cime cachée dans un épais nuage. Je reconnaissais l'endroit où nous avons déjeuné, debout ou à peine posés sur des troncs renversés couverts de neige, la sente le long des barbelés où les pieds s'enfonçaient avec la neige qui gouttait à l'intérieur des chaussures, trempant les chaussettes, le pied de l'Harrigorri (la montagne rouge), où nous avons eu si froid que nous avons décidé de rebrousser chemin. Cela semble irréel aujourd'hui.

Je fais halte au même endroit et repère la silhouette reconnaissable d'un vautour en haut du rocher. Il se tourne, inquiet, et s'agite : notre proximité le dérange. Le temps de trois photos, et il s'envole, majestueux. Je me remémore également notre première ascension où David (le partenaire de Charles à la pétanque), trop bien nourri par l'omelette espagnole de Carmen et pressé de nous rejoindre, avait été brutalement saisi d'une crise d'asthme, étouffement caractéristique suite à un effort trop brusque. Il avait dû redescendre au pas de sénateur pour rejoindre le groupe "sieste".

Bien plus haut, nous progressons sur la pente herbeuse où Xavier L. (qui n'est plus revenu en montagne avec nous depuis ce jour) a été pris de vertige. Christine le connaît bien : il s'agit de son plus proche voisin. Deux amis l'ont encadré (Richard et Max, je crois), le tenant chacun par un bras, puis il a refusé toute aide et il a préféré descendre presque en position assise, face à la pente, mains et pieds en contact avec le sol, jusqu'à ce que sa vision et son équilibre se rétablissent. Nous l'avons vu se remettre debout plus bas, près de la forêt. Pourtant, à cet endroit précis, il n'y a ni à-pic ni falaise impressionnante.

En ce qui nous concerne, fort heureusement, aucun malaise ne nous guette. Nous suivons les sentes à brebis et montons en zigzag jusqu'au chaos de roches branlantes qu'il nous faut franchir avant d'atteindre le sommet herbeux. Ouf ! L'immense panorama s'étend tout autour de nous : nous sommes récompensées. Un site espagnol donne tous les sommets visibles depuis l'Autza : *La cuenca (vallée) del Bidasoa - Peña (pic) de Alba, Saoia, Mendaur, Aiako Harriak, Larun (la Rhune), Legate, Alkurruntz, Gorramendi, Iparla, Irubela... - , los valles de Alduides y Baigorri (les vallées des Aldudes et de Baigorri) , la barrera (barrière) Lauriñak, Urkulu, Ortzanzurieta, Adi, Iturrunburu, y , más lejos, los primeros contrafuertes pirenaicos*

(et plus loin les premiers contreforts pyrénéens) : Orhy, Anie, Hiru Erregeren mahaia, Petrechema, Acherito, Alanos...

Je ne peux pas dire que je les reconnaisse tous, mais je vois en plus l'Artzamendi et le Mondarrain, qui ne sont pas cités, côté français. Les hommes sont dans le cimetière : certaines personnes émettent le souhait que l'on disperse leurs cendres au sommet de l'Autza et qu'une pierre soit érigée en souvenir.

Près de la borne où figure le nom du sommet et son altitude, une fosse circulaire assez profonde nous intrigue. Si la roche était calcaire, nous dirions qu'il s'agit d'une doline, mais ce n'est pas le cas. Alors, quoi ? D'après le même site espagnol déjà mentionné, il semble que nous ne soyons pas les seuls à nous étonner. Plusieurs hypothèses sont émises : pour certains, elle aurait une origine mystique, pour d'autres, un rayon en serait la cause, enfin il s'agirait peut-être d'un habitant des vallées voisines, monté avec pelle et pioche dans la ferme intention d'y trouver de l'or...

Richard, qui n'a pas très confiance dans ses articulations, redescend tranquillement et nous fait bénéficier de ses connaissances géographiques. Nous allons au sommet de l'Harrigorri, utilisé par les grimpeurs comme paroi d'escalade, et nous repérons un anneau fixé dans la roche et un câble d'acier qui sert de point d'ancrage pour fixer une corde et descendre en rappel, peut-être. De la fiente blanche macule la roche colorée : une preuve supplémentaire, s'il en fallait, qu'il s'agit bien également d'un repère à vautours. Le sol glisse beaucoup plus en descente qu'en montée. Heureusement qu'il y a les racines des arbres pour nous retenir, dégagées par l'érosion de leur gangue de terre aujourd'hui très poussiéreuse. A partir de l'aire de pique-nique, où nous avons rejoint les "siesteurs", la suite est plus facile. A la venta, nous prenons un rafraîchissement bien mérité en observant la collection hétéroclite (mais pas du tout poussiéreuse, preuve qu'elle se vend) où des citations fantaisistes sur plaques émaillées ou banderoles colorées avoisinent grappes de sacs et gerbes de cannes de marche, bibelots, et souvenirs tous plus laids les uns que les autres. Le retour est plus silencieux que l'aller. Seuls les chauffeurs gardent un œil sur la route, tandis que les passagers s'assoupissent...

Séjour en vallée d'Aure (21 au 24 août 2003)

La Vallée du Moudang

Nous ne sommes pas très nombreux pour cette petite escapade en vallée d'Aure, seulement 14 personnes, et encore, en comptant bébé Luc et Béatrice qui ne partagera avec nous que la matinée du dimanche. Cela nous fait drôle, surtout lorsque nous nous comptons pour le départ : seulement deux voitures, avec respectivement quatre et deux personnes jusqu'à la sortie de Bayonne où Fereydoun se joint au petit groupe. Jean-Luc, Sylvie et leurs trois enfants nous rejoignent directement au gîte à l'heure du déjeuner, de même que Jean-Marc qui arrive le soir seulement. La jeune et jolie hôtesse du "Barbajou", à Aragnouet-Fabian, après Saint Lary sur la route du tunnel de Bielsa et de Piau-Engaly, nous offre un accueil chaleureux et volubile. Les chambres sont propres, la cuisine bien agencée et la salle à manger spacieuse et claire. Il y trône un énorme soufflet de forge, et aux murs sont suspendus une ancienne fourche à foin en bois et les premiers skis de la dame (en bois, avec des attaches rudimentaires, et qu'il fallait farter avant usage si l'on avait quelque peu l'intention de glisser...). Son emplacement en bordure de route n'est pas trop gênant car la circulation est faible la nuit. Par contre, les volailles (poules, coqs, oies et pigeons) et les chiens de berger du voisin d'en face font un

boucan du diable dès l'aube, mais avec toute l'activité que nous déployons, notre sommeil n'est pas trop perturbé.

Comme nous ne disposons que de l'après-midi pour marcher le premier jour, Richard nous propose d'aller voir les granges du Moudang. Les enfants ne sont pas très enthousiastes. Par contre, le parcours "Aventure" les tente beaucoup. Il est situé justement au départ de la balade, dans un cadre superbe au milieu des arbres et au-dessus du torrent. Ils s'imaginent tout-à-fait dans la peau de Tarzan (pour Jonathan et Julien) et Jane (pour Anna) et s'en donnent à cœur joie. Nous les observons un moment depuis le sentier qui domine un des passages où ils sont accrochés à tour de rôle à un filin tendu en travers de l'étroite gorge et précipités à une trentaine de mètres de là contre de gros matelats pneumatiques rouges qui amortissent le choc et évitent la rencontre brutale avec la falaise. Le soir, tous crottés, ils nous raconteront, enthousiastes, les pommettes rougies d'excitation et les yeux brillants, leurs exploits et leurs impressions aux passages les plus périlleux. Bien entendu, ils étaient tout le temps assurés par un mousqueton et ne risquaient rien d'autre que quelques échymoses.

La moitié de la randonnée s'effectue en sous-bois, à l'ombre de hêtres aux troncs élancés et aux branches largement étalées à l'horizontale. La gorge étroite suit le cours du torrent bondissant de roche en roche que nous entendons de plus en plus faiblement en contrebas, au fur et à mesure que nous progressons en altitude, vers le fond de la vallée. Le temps est incertain. Des passages nuageux nous font craindre la pluie, mais Jean-Luc et Sylvie se félicitent de la température clémente, à cause du bébé. Il est d'ailleurs très heureux sur son sac à dos porté par son père et s'endort, bercé par le balancement des longs pas réguliers. Sylvie profite de la pause pour exposer ses idées sur les origines de la vie et de la lignée humaine ; Jean-Louis et Richard, grands lecteurs devant l'Eternel, et fort renseignés sur les hypothèses les plus récentes, la poussent gentiment dans ses retranchements, piqués au vif par l'originalité de certaines de ses thèses.

Lorsque les montagnes s'écartent, la forêt s'interrompt pour laisser place aux pâturages. Le torrent erre sur un vaste lit de galets gris, aujourd'hui mince filet d'eau entouré de marécages où le pied se sent aspiré par la terre imbibée dont l'eau dégorge comme d'une éponge trop pleine. Ce paysage ressemble à celui qui s'était offert à nos regards lorsque nous avons pris le Chemin de la Mâtüre, en vallée d'Aspe, et que nous avons débouché sur les hautes pâtures qui communiquaient par le col d'Ayous avec la vallée d'Ossau.

J'aime la qualité particulière du silence dans ces vastes espaces. Il semble que l'oreille en sonde le volume et que les quelques pépiements d'oiseaux dont l'écho résonne curieusement et le craquellement des graminées sèches dans le vent qui se heurte aux montagnes permettent d'en prendre la mesure. Chacun ressent au plus profond de lui-même l'extrême petitesse de l'humanité au sein de l'univers infini, mais également un intense sentiment d'appartenance à la Nature avec laquelle nous communions.

Les moutons bêlent au loin, agglutinés pour la plupart autour des fameuses granges. Ils sont très laids, affublés d'une énorme tache de peinture bleue sur le dos, ou bien naturellement bicolores bruns et gris crème, comme des vaches. Eternels épuisés, ils dorment dans des positions invraisemblables, debout, ou bien assis, la tête vaguement appuyée entre les interstices des pierres disjointes, ou encore la tête enfoncée dans l'ombre de la berge ravinée du torrent. Pourtant leurs grappes de crottes noires sont répandues jusqu'aux plus hauts sommets et je me dis souvent, en mon for intérieur, que, s'ils sont parvenus jusque là, il n'y a pas de raison que je n'y arrive pas également.

Fereydoun, qui marche au même rythme que moi, loin derrière Jean-Louis, Richard et Xavier qui avancent comme d'habitude au pas de charge, se lamente amèrement. Il a laissé son sac à dos auprès de Sylvie, installée à l'abri du vent pour allaiter son petit, et il a oublié de prendre sa caméra. Il regrette de ne pouvoir imprimer sur la pellicule le panorama grandiose (quoique un peu terne, à cause des nuages poussés par un vent de plus en plus froid et violent) et le petit groupe de ces granges de pierre au toit d'ardoise assemblées en un village sans église. Il s'agit d'ailleurs de véritables maisonnettes qui ne servent pas qu'aux bergers mais également à des gens venus jusque là en voiture pour y résider quelque temps.

Je m'attarde un peu à prendre quelques photos et, délaissée par mes compagnons qui se sont lancés à corps perdu dans la résolution d'une devinette posée par Richard et avancent sans se retourner, j'en profite pour m'arrêter à chaque fois qu'un détail insolite attire mon attention. Je repère plusieurs zones où les mottes d'herbe ont été arrachées et retournées, signe caractéristique de la présence de sangliers. Je cherche les racines en bulbes dont ils sont friands mais ne trouve qu'un petit champignon fraîchement arraché. J'adore ces enclos cernés de murs de pierres grossièrement assemblées, dont certaines, de taille impressionnante, semblent avoir été soulevées par des géants. Les genévriers, qui ont également souffert de la sécheresse, cachent au milieu de leur feuillage épineux leurs baies noires.

De retour dans la forêt, je vois Jean-Louis qui remonte la pente : il s'est brusquement rappelé mon existence et s'est inquiété de ne pas me voir derrière. Il ne résiste pas à l'envie de me poser la devinette de Richard qui les a tant captivés et dont il n'a pas encore réussi à découvrir la clé. Voilà ce dont il s'agit : "Un homme, aveugle, entre dans un restaurant, commande un plat de crabe, en avale une bouchée, se lève, sort du restaurant et se suicide. Et maintenant, reconstituez son histoire et trouvez une explication logique à son geste." On a le droit de poser autant de questions que l'on veut, et si on n'avance pas, on peut avoir quelques indices. Jean-Louis m'indique où ils en sont : L'homme en question effectuait une croisière en bateau avec son épouse et d'autres gens. Le bateau, dérouté par une tempête, s'est drossé contre les récifs d'une côte, provoquant la disparition de l'épouse...

De retour au gîte, alors que nous sommes presque assoupis dans une sieste récupératrice, Jean-Marc arrive. Une partie de Jenga acharnée s'engage dans la salle commune, pour ne pas réveiller le bébé qui a longtemps lutté pour s'endormir. Jeu suédois astucieux, il faut retirer des planchettes de bois empilées par groupe de trois en quinconce et les reposer sur le sommet de la tour constituée initialement de 20 étages. Le record de Richard est de 32 étages, sera-t-il battu ? L'heure avance. J'ai réservé une table dans un petit restaurant familial, un kilomètre plus bas à Eget, qui est réputé pour sa garbure. Dans la hâte, j'oublie Fereydoun qui se repose dans sa chambre. Fort heureusement, il n'est pas rancunier et fait contre mauvaise fortune bon cœur, s'asseyant à la table de Sylvie et Jean-Luc qui l'invitent à leur popote dans le gîte. Lorsque nous nous en apercevons, encore assis à table dans l'attente du second plat, Richard et Xavier se rendent au Barbajou, mais il a déjà fini son repas. Une heure après, je rentre tête basse, tout penaude. Il faut dire à ma décharge que j'étais fatiguée et que Jean-Marc, arrivé plus tôt que prévu, m'a troublée dans mes comptes puisque j'avais bien les 7 personnes prévues pour le dîner. Le lendemain, Fereydoun prend bien garde de ne pas se faire oublier !

Les lacs du Néouvielle

Le lendemain, lever de bonne heure (7 heures) pour faire la grande balade des lacs du Néouvielle, reportée déjà à deux reprises. Sylvie et Jean-Luc ont du mal à émerger, car ils sont réveillés deux ou trois fois par nuit par petit Luc qui tête encore sa mère. C'est Jean-Luc

qui a le porte-bébé, Julien et Sylvie doivent donc se répartir le pique-nique, les vêtements chauds ou de pluie et la couche de Luc : il y a un peu d'affolement lors des préparatifs.

La route est étroite, tortueuse et un peu longue, dans cette gorge qui monte vers le pic du Néouvielle et le parc national. Deux raisons nous ont incités à partir tôt : la météo, peu encourageante, qui annonce des perturbations comme toujours au mois d'août, et en second lieu la fermeture de la route aux voitures à partir d'une certaine heure car le parking a une capacité limitée - une navette par bus assure alors la liaison avec les lacs à partir de la barrière de péage -.

Contrairement à l'an dernier, nous tournons le dos au lac d'Aubert, près du parking, longeons la route un petit moment pour prendre ensuite un sentier le long du lac d'Aumar qui nous mène vers une kyrielle d'autres lacs répartis sur trois vallées séparées par des cols à environ 2500 mètres (nous débutons à 2000 mètres d'altitude). Il s'agit donc d'une balade qui ne doit pas présenter de difficultés majeures, puisque le dénivelé est faible (quoique, cumulé, il avoisine les 1500 mètres en montée), si ce n'est par sa durée, ou du moins la distance à parcourir.

Assez curieusement, nous ne rencontrons personne pendant plus de la moitié du trajet. Pourtant, le parking était déjà à moitié rempli. Je pense que l'attraction principale est le pic du Néouvielle, auquel nous tournons de dos pour le moment, et, accessoirement pour quelques passionnés, la pêche à la ligne dans ces lacs d'une transparence extraordinaire. Il fait frais, pas un souffle d'air ne vient en rider la surface lisse comme un miroir qui reflète les montagnes et les rives boisées avec une perfection troublante. C'est à se demander si les pins à crochet qui couvrent les flancs inférieurs ne poussent pas de la cime vers la racine...

Comme d'habitude, captivée par le paysage, je n'arrive pas à marcher aussi vite que le groupe qui fait des pauses périodiquement et repart dès que je l'ai rejoint (et même avant). Si je n'avais pas les bâtons qui m'offrent une grande stabilité, j'aurais chuté des dizaines de fois, à garder le nez en l'air au lieu de regarder où je mets les pieds. Heureusement, Jean-Luc et Sylvie sont ralentis par le bébé, et Fereydoun filme avec sa caméra. Je m'amuse à repérer les petits poissons couleur sable qui évoluent dans cet univers glacé et translucide. Peu d'oiseaux viennent troubler le silence et seul le bruit de nos voix emplit l'espace, réfléchi par la surface du lac et les parois des montagnes.

Après le plaisir du tour du lac, vient l'effort pour l'ascension du premier col intitulé "de Madamète". Je transpire abondamment, m'étonnant d'avoir chaud et froid en même temps, à cause de la fraîcheur de l'air ambiant. En entrant dans la vallée d'Aure, nous avons remarqué des pans entiers de forêt roussis par la sécheresse et la canicule. A cette altitude, nous constatons seulement que les lacs les moins profonds ont disparu, laissant place à ces herbes particulières qui gardent la mémoire de leur emplacement. Quant à la végétation, je la trouve normale, irriguée par de multiples ruisselets qui se répandent en marécages et tourbières par endroits. La bruyère fleurie ajoute une teinte discrète dans les roses et les mauves. Au col, un petit vent se fait sentir, et nous reprenons vite la route après un en-cas. Sylvie retourne en sens inverse avec Diana et bébé Luc : il a déjà le nez rougi par le froid et supporte une altitude qui peut être dommageable pour ses jeunes tympanes. Elle se "contentera" de rester autour des deux lacs que nous venons de voir et rentrera finalement peu avant nous au gîte.

Jean-Luc et Julien optent pour la grande balade avec nous. L'aspect de la vallée suivante diffère considérablement de celle que nous quittons. D'une altitude plus élevée, elle comporte

beaucoup moins de forêts et la végétation est rase. Nous traversons un paysage minéral avant de découvrir, vers le fond, avant le second col, un lac et les vestiges d'un autre asséché. La lumière a changé. Des passages nuageux annoncent déjà qu'il ne faut pas trop s'attarder. De la pointe du bâton, quelqu'un débusque une mini-grenouille de deux à trois centimètres de longueur qui s'immobilise sur un rocher, s'imaginant invisible, puis, titillée de nouveau, s'échappe en nageant dans le faible courant du ruisseau. J'aimerais voir isards et marmottes, mais la faune reste invisible, à part quelques papillons. Même les vautours se font rares, puisqu'ils ne peuvent voler qu'avec des masses d'air ascendantes.

Jean-Luc, qui s'est attardé auprès de Sylvie pour lui confier le bébé, répartir de nouveau la nourriture et lui donner les clés de la voiture, pour qu'elle puisse rentrer séparément, si nécessaire, et ne soit pas obligée d'attendre le groupe, nous rejoint tout essoufflé, le visage dégoulinant de sueur et le tee-shirt trempé : ne retrouvant pas le chemin que nous avons suivi, il a carrément coupé à travers la vallée dans la direction du col que lui avait indiqué Richard. Avec ses longues jambes et son habitude de la randonnée en solitaire, il n'a pas de problème pour s'orienter et avancer au plus court. D'ailleurs, il propose de franchir un chaos de grosses roches plutôt que de suivre le sentier qui nous fait descendre puis remonter en un long détour. Il s'engage, les enfants dans son ombre. Après une hésitation, nous y allons également, bien que ce ne soit pas le genre de terrain que je préfère : il faut avoir l'oeil et le pied vif, parfois franchir des vides d'un grand pas ou d'un saut, et progresser sur d'énormes rochers aux formes irrégulières détachés de la montagne. Heureusement, ils ne sont pas glissants mais, bon, je suis contente quand ça se termine. Dans l'air serein, un grondement lointain résonne : la civilisation passe au-dessus de nos têtes, matérialisée par un avion long-courrier qui doit voler à quelque 10 000 mètres d'altitude.

La troisième vallée est située sur les hauteurs de la station de ski de Barèges que nous ne voyons pas. De nombreux promeneurs s'y trouvent déjà, certains installés à pique-niquer au bord du lac Dets Coubous. Nous descendons en grappillant des myrtilles qui foisonnent au milieu des rhododendrons et de la bruyère. Elles sont bien mûres, sucrées et juteuses, apéritif bien agréable pour les randonneurs. Je suis contente que nous ayons quelques jeunes avec nous : je pense que ces paysages immenses et leur découverte au rythme de nos pas influera positivement sur leur façon de penser. Cela les change de la télé, de l'ordinateur ou de leurs jeux électroniques. Evidemment, ce n'est pas très ludique, de marcher simplement et monter pour redescendre. Ils préfèrent les activités organisées (et payantes) du genre du parcours aventure, du canyoning ou du parapente, ou encore le ski de piste pour l'hiver plutôt que la randonnée en raquettes. Ils sont sportifs, mais il leur faut des "impressions", du risque, de la vitesse. Amateurs de sports collectifs, ils aiment être entre jeunes et s'activer ensemble. Enfin, à treize ans, ils acceptent encore sans trop rechigner de suivre leurs parents, mais cela ne va pas durer, je le crains.

Le lac Dets Coubous où nous faisons la pause déjeuner me plaît infiniment. Moins spectaculaire que les premiers, moins majestueusement hiératique, il pallie les inconvénients d'un cadre moins impressionnant par un jeu de nuage sur le miroir de son eau tranquille où flottent de longues herbes, chevelure verte d'une ondine des cimes. Le nuage est arrondi, bien blanc, et son reflet semblable à une pleine lune démesurément agrandie me transporte, l'espace d'un instant, dans un monde magique.

Laissant le groupe sur son rocher, je descends près de l'eau où pêchent deux jeunes gens. Je voudrais essayer de photographier les libellules, jolies carnassières, qui sillonnent l'air au ras de l'eau, se poursuivent indéfiniment en une parade d'amour accélérée puis volent en couple,

l'une au-dessus de l'autre, le mâle fixé sur l'abdomen de la femelle recourbé comme celui d'un scorpion. Parfois, elles font du sur-place, cherchant des yeux leur prochaine proie, puis elles repartent brusquement, propulsées par un battement d'aile puissant et sonore, crissement et claquement à la fois. Décidément, il ne faut pas traîner. Depuis Barèges s'élèvent des nuages, d'abord simples filaments épars et traînées diffuses qui se faufilent et montent insidieusement vers les cimes. Ils se pressent et s'assemblent, noircissent et s'amoncellent en virant dans une large spirale ascendante.

Pendant ce temps, nous nous dirigeons vers le dernier col de La Hourquette d'Aubert (2498 mètres) par le GR10, sentier de grande randonnée qui va d'un bout à l'autre des Pyrénées. Les premières gouttes commencent à tomber au moment où la fatigue accumulée liée à l'altitude ralentissent ma marche : j'ai un voile devant les yeux, mes jambes sont lourdes et la respiration pénible ; mon coeur semble vouloir sortir de la cage thoracique. Je suis loin derrière les autres qui, au contraire, ont accéléré pour devancer l'orage. Jean-Louis m'attend, puis Jean-Luc qui redescend pour nous guider sur la fin du parcours. Ces petits désagréments physiques ne m'empêchent pas de profiter de la nature alentour. Je repère avec plaisir des petites fleurs cotonneuses de tourbières déjà vues en Ecosse et le pic du Midi de Bigorre avec son observatoire aux bulbes blancs.

La bruine tombe par intermittence, et nous passons notre temps à enlever et remettre le k-way. Finalement, nous optons pour le garder, tandis que des éclairs zèbrent l'espace au loin et que le tonnerre gronde. Le dernier versant est encore très différent : au cours de la balade, nous aurons vu quatre écosystèmes distincts. Nous descendons par palier et apprécions le dernier lac (Gourg de Rabas) en bordure de ravin, enchâssé dans l'enceinte des trois pics d'Aumar, d'Estibère et de Madamète, et qui me fait penser à ces piscines de luxe dans les films qui se terminent à ras de la terrasse avec vue imprenable sur la Méditerranée... Evidemment, c'est beaucoup plus beau ici. Un curieux effet de perspective me laisse imaginer que l'arrivée est toute proche (on voit déjà le lac d'Aubert en contrebas). Point du tout. Il faut encore marcher un long moment, sous la pluie de plus en plus serrée, pour rejoindre au plus court le groupe sur le départ. Nous attendons Jean-Luc, invisible. Il était pourtant devant nous, c'est curieux que personne ne l'ait vu. Il nous rejoint au bout d'un bon quart d'heure : ayant choisi le sentier qui longe le lac d'Aubert, il s'est arrêté pour nous attendre et, saisi par la beauté du paysage, s'est assis pour le contempler, insensible aux intempéries...

Le col de Hourquette de Héas

Nous souhaitions retourner au lac de Barroude mais nous avons dû réduire nos ambitions pour tenir compte de la météo très pessimiste. Nous montons en voiture à la station de ski de Piau-Engaly. Sylvie, Jean-Luc et tous les enfants passent la journée au lac de Badet tandis que nous montons au col de Hourquette de Héas à 2608 mètres d'altitude. Ici, pas d'arbres, de l'herbe, quelques fleurs et la roche nue. Peu de torrents parcourent la vallée. L'un, doté d'une jolie cascade, alimente le lac de Badet.

J'étais déçue hier de ne rencontrer ni isard, ni marmotte. Je persiste à continuer ma quête, guettant près des rochers un mouvement possible ou une tache brune inattendue. Ma patience est récompensée. Je repère une première marmotte et nous en verrons plusieurs autres, même une mère suivie de ses petits. Elles savent qu'elles ne risquent rien et se laissent observer tranquillement, tant que nous ne bougeons pas trop et ne tentons pas de nous en approcher de trop près. De toute façon, leur terrier n'est jamais bien loin et les guetteuses sifflent tout le temps pour avertir leurs congénères d'une présence intempestive. Il y a aussi de petits oiseaux

des prés qui pépient en voletant de place en place et j'ai du mal à distinguer la source de ces sons, marmottes ou oiseaux ?

Finalement, ce n'est pas plus mal que les enfants ne soient pas venus avec nous. D'abord, ils n'avaient pas du tout envie de produire un effort aussi intense qu'à la balade des lacs, et souhaitaient s'amuser tranquillement. Ensuite, il s'agit d'une seule longue montée dans un paysage plus sévère, ils n'auraient pas aimé. Le sentier, d'abord facile, se réduit comme peau de chagrin et n'est plus qu'une trace dans des schistes friables à flanc de montagne. Cela inquiète Fereydoun qui craint de nous retarder et que son genou ne tienne pas : il fait demi-tour avant le sommet et rejoint tranquillement les voitures en faisant juste une courte pause pour déjeuner.

Cette fois, c'est Richard qui supporte mal l'altitude et souffre d'un fort mal de tête qui le fait peiner pour atteindre notre destination. L'effort en vaut la peine : la vue est magnifique du col. D'un côté, elle plonge sur le haut du cirque de Troumouse et de l'autre vers la vallée et les montagnes environnant le lac de Barroude, avec le col et le pic du Port-Vieux où nous étions l'été dernier.

Le vent nous déséquilibre et nous frigorifie sur la cime très aiguë, nous n'y tenons que quelques minutes avant de redescendre vers le lac de Badet que nous apercevons tout en bas avec de minuscules silhouettes, sans doute les autres membres du groupe. En fait, lorsque nous y serons, Richard découvrira à son immense étonnement son cousin Gianni de Bordeaux que j'avais rencontré lors de notre balade sur l'Adi (le sommet du Pays Quint, au bout de la vallée des Aldudes, près de Saint Etienne de Baïgorri). En outre, il dort dans le même village que nous, à Aragnouet. Dommage qu'il s'en aille déjà ce soir... Le monde est petit, tout de même.

Nous préférons déjeuner à l'abri du vent. Une jeune femme aux mollets impressionnants qui marchait en solitaire et m'avait doublée en début de journée s'est confortablement installée dans un abri circulaire fait d'un empilement de pierres plates non loin du cairn où nous nous prenons en photo. Nous la saluons et redescendons après un dernier regard alentour. Nous essayons de rejoindre Fereydoun, mais il est déjà hors de vue. Sur les hauteurs, j'aperçois à la surface d'un névé des traces circulaires. Si j'étais supersticieuse, je dirais qu'un ovni a atterri pile à cet endroit. Richard m'explique plus prosaïquement que c'est un effet de la fonte de la neige. Bon, je veux bien, mais c'est bizarre, quand même. Ou alors, il s'agirait d'un isard fou qui s'est mis à faire des cercles concentriques, ou bien un randonneur, fou aussi, qui s'est cru enfermé à l'intérieur des limites du névé ? Non ? Bon. Mais c'est quand même bizarre.

Pour parler d'un autre genre de folie, amoureuse celle-là, nous assistons durant notre repas à un combat de bélier. Nous étions assis tranquilles sur une large roche plate, à partager nos victuailles, quand nous avons soudain vu un mouton pourvu de grosses cornes recourbées reculer. Le rire nous prenait déjà quand il s'est précipité sur un de ses congénères, apparemment plus jeune, qui avait pris également son élan de la même façon. Le choc résonne affreusement. Si nous faisons la même chose, sûr que notre boîte crânienne serait brisée. En ce qui les concerne, il n'en est rien. Ils reculent de nouveau et recommencent, encore et encore. A chaque fois, l'un des deux rebondit, ou bien voit sa course déviée, qu'il poursuit malgré le heurt sauvage. Comment peuvent-ils continuer ainsi sans être assommés ? Rien que de les voir, il nous semble ressentir les chocs contre nos propres fronts, qui ébranlent nos corps entiers. Les sons nous effraient : ils se répercutent dans l'air et font écho contre les montagnes.

Pendant ce temps, la femelle dont le combat est l'enjeu broute paisiblement. Le troupeau reste de marbre et ne s'intéresse absolument pas à l'issue du combat. Ils ne jettent même pas un oeil sur eux. L'un des combattants prend l'avantage. Il démarre de plus haut et écrase son adversaire qui accuse le choc. Puis la ruse est éventée et c'est l'autre qui prend de la hauteur pour augmenter sa puissance. Au bout d'un long moment et de multiples passes, ils sont épuisés et restent appuyés flanc contre flanc en s'envoyant de perfides coups de pattes. Cependant aucun ne veut céder un pouce de terrain. Le combat reprend, moins longtemps, et le vieux semble définitivement prendre le dessus, il fait mine de couvrir la femelle qui s'éloigne en trotinant, ce n'est que partie remise. L'autre prend une attitude de soumission et se remet à brouter comme si de rien n'était.

Ce spectacle me rappelle la curée des vautours au pied du pic d'Anie, qui m'avait également fortement impressionnée. Assister en personne à de pareils événements procure des sensations bien plus intenses que la vue d'un reportage télévisé. Bien sûr, il ne s'agit pas de lions, d'éléphants ou autres animaux exotiques. Ce sont des animaux bien de chez nous. Mais ce n'est pas pour cela que leur comportement nous est coutumier, même si nous en connaissons l'existence. Les plaisanteries fusent : certains imaginent Sylvie, qui est très pacifiste, s'interposer au milieu des belligérants en leur faisant un long discours pour les raisonner... En tout cas, il ne vient à l'idée d'aucun d'entre nous de nous mêler de ces histoires de moutons. Je crois d'abord que ce serait dangereux, et surtout totalement inutile.

Lorsque nous rejoignons l'autre groupe, les enfants se pressent pour nous raconter qu'ils ont vu une marmotte à 1,50 mètres de distance. Ils sont enchantés !... et affamés. Ils ont joué avec Jean-Luc au ballon, couru partout et fait une partie de cartes, maintenant l'heure du goûter a sonné et ils ne dédaignent pas de manger du fromage avec du pain, contrairement à leurs habitudes. Nous pensions boire un café à Piau-Engaly, mais tout est fermé, pour eux, c'est le début des vacances avant le rush de l'hiver. Je prends une dernière photo d'une église en ruine que j'ai remarquée déjà plusieurs fois, et nous retournons au gîte avant d'aller manger au petit restaurant où nous sommes désormais des habitués.

Le lendemain, les enfants refont le parcours aventure avec Jean-Luc tandis que nous montons à Espiaube, la station de ski de Saint Lary, au-dessus du Plat d'Adet, où les enfants ont skié une demi-journée l'hiver dernier. La route se termine en une piste cahotique où Jean-Louis doit conduire au ralenti. Nous en profitons pour admirer le paysage, dont l'éclairage change au gré des mouvements de nuages qui deviennent de plus en plus menaçants. A l'arrivée, c'est carrément l'averse, doublée d'un vent glacial. Je sors de mes bagages tous mes vêtements que je superpose en regrettant de n'avoir pas emporté mon bonnet de ski. Finalement, nous ne faisons que quelques centaines de mètres, repérons le pic du Néouvielle, et rebroussons chemin, découragés par les éclairs et les nuages noirs qui galopent dans le ciel. Finalement, nous avons eu de la chance pour ce court séjour : le temps a tenu juste ce qu'il fallait pour que nous puissions nous balader durant ces quelques jours. Nous mangeons une dernière garbure dans notre restaurant d'Eget qui est toujours aussi rempli de convives avant de retourner dans nos pénates.

L'Adour à vélo - De Port de Lanne à Saubusse (14 Septembre 2003)

Il faut compter une petite heure pour rouler d'Anglet à Port de Lanne, par l'ancienne route de Pau qui traverse une succession de villages à particule, Saint Martin de Seignanx, Saint André de Seignanx, (Biarrotte), Sainte Marie de Gosse et enfin Port de Lanne, peu avant Peyrehorade. Le paysage est agréablement vallonné, et les cultures se succèdent en petits

champs entourés de bosquets. Nous sommes dans le sud des Landes, mais nous ne voyons pas de forêt de pins, tous les arbres sont à feuilles caduques. Après avoir atteint Port de Lanne, où nous comptons acheter du pain pour le pique-nique, nous apprenons d'un retraité à bicyclette que la voiture de la boulangère vient juste de partir : ici aussi, l'exode rural a entraîné la défection des commerces et seule l'église trône encore au centre du village aux rues désertes.

Nous retournons sur nos pas pour nous garer avant le pont qui traverse l'Adour, au départ du chemin situé sur la rive droite. Les eaux sont limoneuses, d'un brun opaque, mais si calmes que le paysage s'y reflète comme dans un miroir, avec cette netteté caractéristique d'un matin de septembre. Aujourd'hui, nous faisons une balade tranquille, sur le plat, à l'ombre des arbres qui bordent l'Adour, et le long des prés et des champs irrigués par un réseau de canaux. Des panneaux se dressent périodiquement en marge du chemin, arborant le sigle des Pays du Val d'Adour, pour expliquer aux promeneurs tout ce qui peut être intéressant de savoir. Le premier mentionne notamment que le clocher-porche, à peine entrevu lors de notre recherche d'une boulangerie, date de la fin du XVII^{ème} siècle. Il est soutenu par une remarquable charpente en chêne et s'orne, sur le pilier ouest, d'un personnage allongé, imberbe, chauve, à l'air paillard, cachant sa nudité d'une main et s'accrochant de l'autre. Il fait suite à un individu aux cheveux longs, avec une houppe et qui tient une clé. D'autres sculptures, également mystérieuses, agrémentent l'église.

Port de Lanne (*qui possède un site Internet d'où sont tirées ces informations, auxquelles s'ajoutent celles des pancartes en bordure du chemin*), est une commune de 630 habitants, située dans le pays d'Orthe, non loin de la Chalosse et de la forêt de pins des Landes, un peu en amont du confluent de l'Adour et des Gaves réunis (de Pau et d'Oloron). Par vent du sud, on peut apercevoir la chaîne pyrénéenne à l'horizon. Au croisement de la route et du fleuve, ce port prit son essor dès le XIV^{ème} siècle, mais son apogée fut atteinte aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles. En 1765, un chroniqueur écrivait : "*Port de Lanne est couvert de quantités de bateaux de toutes grandeurs.*" Les bateaux de bois à fond plat de l'Adour (gabarres, ou gabares, ou galupes, couralins...) transportaient les richesses du terroir : vins de Chalosse et de Tursan embarqués à Hinx, Saint Sever et Mugron, eaux de vie d'Armagnac à Mont de Marsan, vins de Jurançon à Peyrehorade, céréales à Mugron, résine, goudron, cire à Dax, bois, pierres, sables, etc., à Saubusse, Port de Lanne, Sainte Marie de Gosse, Bidache, Guiche, et aussi du jambon ou du sel...

Les bateliers profitaient du flux et du reflux pour acheminer les marchandises. Le chenal était entretenu naturellement grâce à la construction d'épis qui, en rétrécissant le lit, accéléraient le courant qui draguait le fond. La descente du fleuve se faisait à l'aviron et en cas de fort courant, on se contentait de laisser courir "hâ hop". Pour la remontée, les gabariers avaient recours à la voile et au halage humain ou animal (boeufs, mules...). Le relais de poste jouxtait le débarcadère. On reconnaît ses anciennes écuries à leurs trois portes cochères arrondies. Avant la construction du pont actuel, un bac de 9,50 m de long sur 2,50 m de large et, pour les piétons, un batelet, faisaient traverser le fleuve. En 1776, par un grand froid, le lit du fleuve s'était solidifié et les charrettes passaient directement dessus. En décembre 1829 et janvier 1830, le thermomètre descendit de -10° à -15°C sur une longue période. L'Adour et la Bidouze étaient en partie gelés, et au dégel "de grands glaçons" encombraient les cours d'eau. « *Le vin a glacé dans la barrique, il est tombé de la neige en très grande quantité, des toits de maison ont écroulé sous son poids* » note le maire Lapébie, à Guiche, le 15 février 1830. De graves inondations ponctuent le XIX^{ème} siècle, en 1830, 1856, 1879 et le clôturent en 1899. (J. Garat p 116, 124, 298, 357) (A. Bareigts p. 175). C'est le 25 janvier 1864 qu'est inaugurée la ligne de chemin de fer Bayonne / Toulouse. Après avoir décliné, l'activité du port reprend

vers 1885 avec les poteaux de mines, la pierre de Bidache ou de Tercis, mais après la guerre de 14, les gabarres disparaissent une à une. (Cf. le livre *"Les derniers gabarriers et les derniers pêcheurs de l'Adour"* de Louis Larbaigt).

Nous passons devant un pré où paissent des chevaux aux dimensions impressionnantes. Je n'en ai jamais vu avec d'aussi grosses pattes. Un peu plus loin, nous longeons une ferme flanquée d'une basse-cour avec poules, canards, oies et dindons. Des chiens tirent sur leurs chaînes en aboyant éperdument : nous sommes l'attraction du moment. Heureusement, la route n'est pas trop mauvaise, goudronnée au début, puis caillouteuse avec quelques flaques boueuses où Carmen chute, en voulant les éviter. Nos postérieurs souffrent un peu, surtout au retour, mais rien de dramatique, c'est à cause du manque d'habitude. Peu de fréquentation automobile, seuls les riverains y circulent à une vitesse raisonnable. Nous ne sommes pas inquiets pour les enfants, particulièrement les trois benjamines, dont la conduite est encore un peu zigzagante. Les jeunes ados peuvent faire également des pointes de vitesse ou du gymkhana entre les vélos sans courir grand risque. Je ne me lasse pas de regarder le paysage, particulièrement les reflets des arbres sur le cours d'eau et les jeux de lumière à travers la végétation très variée. C'est superbe ! Nous faisons de petites pauses pour attendre les retardataires près des mûriers où les gourmands grappillent à plaisir. Des champignons poussent sur les bas-côtés, dans l'herbe mêlée de mousse qui retient l'humidité.

Nous longeons une mare à nénuphars. Ces pièces d'eau ont été créées lors de la construction de la digue sur laquelle nous roulons et colonisées notamment par les nénuphars et les mauves. Les bihoreaux viennent y pêcher avec leurs petits, de même que des martins pêcheurs, et des grappes de chauve-souris se suspendent aux arbres morts. Quelques uns d'entre nous voient une tortue dans la mare (la cistude peut-être, dont le nom scientifique et le dessin figurent sur le panneau : elle peut avoir jusqu'à 30 cm de longueur, se nourrit de petits animaux et peut vivre jusqu'à 100 ans !), par contre, personne n'aperçoit de serpent (ce dont aucun ne se plaint).

Deux pêches traditionnelles se pratiquent dans l'Adour. En ce qui concerne la pêche à la lamproie, elle utilise un "trémil" (ou tramail), filet particulier qui se compose d'un filet à petites mailles de 5 cm environ de côté (n°2) avec de chaque côté un autre filet à grosses mailles de 20 cm de côté (n° 1a et 1b). Ce filet est jeté dans le fleuve et le pêcheur le laisse dériver quelque temps. La lamproie passe à travers les grosses mailles et, coincée par le filet du milieu à petites mailles, elle forme elle-même une poche dans laquelle elle se retrouve prisonnière (schéma n°2). Le pêcheur relève alors le filet avec les poissons accrochés dedans. Quant à la pêche à la pibale, elle est encore plus particulière. Toutes les anguilles d'Europe vont pondre dans la mer des Sargasses (dans l'Océan Atlantique) des oeufs qui donnent naissance à des pibales (ou civelles). C'est durant leur troisième année que ces alevins plats de 5 à 6 cm arrivent sur les côtes européennes. Cette migration, découverte en 1920, reste encore mystérieuse... Lors des inondations ("aygade" en gascon) ou lorsque la marée descend, la pibale s'ensable au fond du fleuve. Elle attend ainsi la marée ascendante, surtout par fort coefficient, pour remonter le courant fluvial durant les nuits sans lune. D'octobre à mai, les pêcheurs attirent, avec une lumière, les pibales dans un tamis ("cedas" en gascon). Les captures sont mises dans une caisse en bois trouée pour laisser s'écouler l'eau car, si la pibale peut vivre des heures à l'air libre, elle meurt très vite dans une eau mal oxygénée. Ce poisson, très prisé par les Espagnols, servait en France à faire de la colle. Aujourd'hui, il est vendu très cher, particulièrement aux Japonais pour leurs élevages d'anguilles.

Evidemment, boueuse comme elle l'est, nous ne risquons pas de voir le moindre poisson dans l'Adour. Par contre, à l'heure du pique-nique à Saubusse, dans un très joli cadre, j'observe un drôle de phénomène dans une petite mare envahie d'herbes fleuries. Je voulais voir, moi aussi, une tortue, ou bien une grenouille, et à la place, en observant la surface de l'eau laissée libre par les plantes, j'ai perçu comme un mouvement, une perturbation scintillante qui créait une onde de choc circulaire qui se propageait dans toute la mare. C'était un peu loin, près des herbes, et j'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'un poisson, genre petite carpe, qui gobait les insectes patinant sur le film élastique de l'eau. Et puis j'ai vu comme une nuée noire qui avançait à toute vitesse avec de petits clapots captant les rayons du soleil. Tout d'un coup, plus rien, et, un peu plus loin, dans d'autres directions, deux ou trois autres nuages, tout aussi pressés. Il s'agissait d'une myriade de tout petits poissons (ou de têtards, je ne suis pas sûre), excessivement mobiles et rapides, qui chassaient en bancs et effectuaient des virages très secs, comme s'ils ne faisaient qu'un, et que l'ordre était transmis instantanément à tout le groupe. Parfois, celui-ci se scindait, et le manège se poursuivait séparément pour les deux bancs. C'est amusant comme on découvre toujours quelque chose de nouveau en observant la nature.

C'est dommage que Pierre, Rose, Jeannot et Christine soient obligés de retourner chez eux pour le déjeuner (pour retrouver leurs grands fils qu'ils ne voient pas de la semaine). Ils ont pu avoir un aperçu de la balade, mais son charme provient aussi de la détente qu'elle procure, et du plaisir d'échanger avec les amis. En se dépêchant de rentrer, ils perdent la moitié du bénéfice... Enfin, nous poursuivons sans eux, et les parents restants remotivent périodiquement leur progéniture qui fatigue parfois. C'est que le chemin est très rectiligne, et la découverte paisible du paysage n'arrive pas à intéresser en permanence les jeunes. Ramona fait du cross dans les flaques, comme les garçons, tandis que Cécile et Anna conduisent de concert.

Comme je l'ai écrit plus haut, si nous dominons ainsi le fleuve et la campagne alentour, c'est que nous cheminons sur une digue élaborée grâce aux conseils d'ingénieurs hollandais il y a plus de 300 ans. Le XVI^{ème} siècle (1500-1599) a été marqué par les terribles guerres de religion. C'est aussi l'époque où de grands projets aboutissent, en particulier la déviation du cours de l'Adour avec le percement de l'ouverture au Boucau le 28 octobre 1578. Henri IV, le 15 novembre 1599, ordonne l'assèchement des marais français. Les travaux d'assainissement des barthes s'amorcent corrélativement à la construction des maisons situées le long de l'Adour. (J. Garat p 43, 121, 297 et 342). Cela permet d'améliorer certaines prairies en augmentant la production de foin.

Ce nouvel écosystème est nommé "barthes", terme qui désigne les plaines alluviales de l'Adour séparées du lit mineur par une digue. Elles s'étendent sur 10 000 ha entre le fleuve et le versant du plateau landais. Elles ont un rôle essentiel de stockage et d'écoulement des eaux par le biais des "traverses" et des "esteys", ces canaux qui se terminent par des "portes à flots". Leur spécificité réside dans leur capacité à être inondées et dans la diversité des milieux qui la composent. La richesse de la flore, prairies, chênaies, aulnes, saules et de la faune -143 espèces d'oiseaux y ont été observées- en font un milieu exceptionnel.

Je trouve bizarre que la marée se fasse sentir aussi loin en amont. Pourtant, j'observe effectivement durant l'après-midi des échassiers ou des limicoles qui se nourrissent d'animalcules enfouis dans la vase sur l'autre rive. Ils sont un peu loin pour être photographiés nettement avec mon appareil photo, dommage. Ce sont peut-être des spatules, l'oiseau-emblème du marais d'Orx, qui est un site protégé indispensable aux oiseaux migrateurs, ou bien des anatidés ou des grandes aigrettes, mais je ne peux rien affirmer : ils sont blancs et

savent nager, c'est tout. Sur un panneau à Saubusse on mentionne la présence de cigognes. Christine croit reconnaître un héron cendré planant au-dessus des arbres.

Quatre schémas sur un panneau expliquent la raison de l'aménagement hydraulique des barthes. En effet, auparavant, les rives étaient submergées systématiquement à chaque marée haute. L'Adour envahissait alors toutes les parties basses deux fois par jour. Aucune utilisation agricole de ces terres n'était possible. Lorsque les barthes sont aménagées, digues et portes anti-retour évitent l'inondation des terres par l'aval en marée haute. L'ouverture de la porte à flot permet l'écoulement des eaux contenues dans la barthe ce qui permet son utilisation sur le plan agricole. En période de crue, les portes anti-retour sont fermées pour éviter l'inondation par l'aval. La barthe est inondée par le ruissellement du bassin versant : ce système entretient une prairie humide en hiver.

A Saubusse les Bains, station thermale comme son nom l'indique, les portes à flots (ou trompes) sont situées à la sortie des ruisseaux qui affluent des barthes. Il y en a deux sous le pont de pierre. Ce sont d'ingénieux systèmes de portes mobiles qui fonctionnent grâce à la différence de pression des eaux qui arrivent des barthes ou de l'Adour. C'est donc un système automatique qui ne nécessite aucune intervention humaine en dehors des réparations et de l'entretien.

Un autre animal bizarre que nous avons découvert ce dimanche, c'est une chenille géante. Serge est tombé en arrêt devant un spécimen brun qui évoluait au milieu de la route. Elle faisait plusieurs centimètres de longueur et un bon centimètre de diamètre : un monstre ! Les enfants en ont découvert une verte un peu plus loin, de même gabarit. Je me demande en quel papillon elle peut bien se métamorphoser... Lorsque nous étions sur l'île de La Réunion, nous avons vu d'énormes papillons bruns qui se faisaient chasser par des hirondelles : oiseaux et insectes avaient presque la même envergure, seule la différence d'allure dans le vol montrait qu'ils n'étaient pas de même espèce. Peut-être deviendront-elles des papillons de nuit, repas de choix pour les chauves-souris ?

Nous regardons le dessin des fleurs que nous pourrions reconnaître en chemin (à condition d'être à la saison où elles s'épanouissent) : l'iris faux acore (fleur jaune vif), la véronique petit-chêne (fleurs bleu-azur), les campanules étalées (bleu-violet), les ombellifères, de la famille de la carotte, l'euphorbe petit cyprès (aux fleurs jaunes) - le bétail ne les mange pas car leur suc laiteux contient une substance vénéneuse -, et enfin la Grande Mauve, commune aux abords des fermes et dans les terrains vagues, elle pousse souvent au pied d'un mur avec des fleurs vives qui apparaissent de juin à septembre. Elle servait à faire des cataplasmes, et parfois on la mangeait en légume.

Une pancarte avait attiré notre attention à l'aller, et je m'y arrête au retour. Une passerelle métallique rouillée et un peu déginguée, envahie par les orties qui poussent à travers le treillis de fer posé sur l'armature rigide, enjambe une zone inondable pour accéder à une petite île tout en longueur. Le matin, nous entendions justement des canards cancaner, et nous nous posions la question de savoir s'il s'agissait des appeaux ou de canards sauvages. Sur mon dictionnaire, il est indiqué que l'usage des appeaux (sifflet ou instrument à vent avec lequel on imite le cri des oiseaux pour les attirer, les appeler) est interdit par la loi. Celle-ci est-elle tournée en attachant (?) de pauvres bêtes - ou en mettant des animaux incapables de voler ? - pour attirer les oiseaux sauvages ? Il m'a semblé entendre un froissement dans les fourrés. J'ai beau regarder, je ne vois rien.

En se promenant ainsi, il est probable que nous ne voyons pas tout ce qui bouge : il faudrait s'installer dans un endroit et rester immobile en guettant les alentours comme font les photographes animaliers, mais bon ! On ne peut pas tout faire, pratiquer le sport et observer la nature très en détail... Après enquête sur Internet, je découvre plusieurs sites où l'on mentionne le souci actuel d'enrayer l'assèchement des terres par drainage (notamment pour la culture du maïs ou la plantation de parcelles de peupliers). L'un des moyens de lutte est l'entente des organismes pour l'environnement avec les sociétés de chasse qui acceptent de réaménager certaines sections des barthes en échange de la mise à disposition de réserves de chasse, particulièrement d'oiseaux aquatiques qui repeuplent les zones redevenues humides. C'est un problème de moyens économiques : il faut donner un intérêt financier au maintien de ces rives en prairies et bosquets inondables et enrayer l'exode rural. A l'aide d'incitations diverses (contrats entre l'Etat, les communes, la région et les agriculteurs, attributions de subventions...), on pousse les propriétaires des terres à maintenir l'élevage du poney landais (dans les Barthes de Saubusse vivent encore en semi-liberté les 50 derniers spécimens de Poneys Barthais), à poursuivre la plantation et l'exploitation des chênes pédonculés, à continuer de pratiquer l'élevage extensif de bovins, à favoriser l'accueil des oiseaux, et l'on récolte un limon (le péloïde) indispensable pour la qualité des boues thermales...

Un peu de géologie... L'ensemble du bassin aquitain est une large zone de remblais successifs issus de l'érosion des Pyrénées. Les bassins aquifères sont très importants et s'étendent notamment sous toute la région située au sud de l'Adour. Venant d'une profondeur de 1800 m, les eaux thermales remontent par des failles jusqu'à la surface de l'Adour. Les stations se sont naturellement situées là où ce phénomène naturel arrivait en débit important jusqu'à la surface.

Comme toutes les grandes régions thermales d'Europe occidentale, les bienfaits des eaux chaudes souterraines étaient connus avant la conquête romaine par les tribus gauloises autochtones. Deux ans après la défaite d'Alésia, un lieutenant de César entreprit de conquérir les territoires du sud de la Garonne et du nord des Pyrénées. Les Romains baptisèrent cette région Aquitania (région des eaux) mais ce nom devait plutôt se rapporter aux nombreux lacs, étangs et marais qui existaient là où se trouve aujourd'hui la grande forêt landaise. Ils baptisèrent le site de DAX : AQUAE TARBELLICAE (Les Tarbelli étant une des neuf tribus celtibériques de cette région). La ville de Dax traversa les siècles en conservant ses remparts gallo-romains encore visibles aujourd'hui, et en transformant son nom d'Aquae Tarbellicae en Aqua, Acqs, d'Acqs, DAX. La source la plus ancienne et la plus importante : la Fontaine Chaude, centre de ville romain, est aujourd'hui le cœur de la grande cité thermale. Avec Dax les stations thermales de Préchacq, Saint-Paul-Les-Dax, Saubusse, Tercis et Eugénie les Bains constituent le premier ensemble thermal de France en accueillant plus de 73 000 curistes par an.

A Saubusse (lieu de notre pique-nique et but de notre promenade à vélo) (Ferdinand LOT, dans son ouvrage "la Gaule", cite les principaux peuples gaulois de l'époque de la Tène. En Aquitaine, les Sibusates résidaient à l'endroit même où nous nous trouvons, d'où le nom de Saubusse...), les eaux thermales riches en calcium et sulfates jaillissent du sol entre 40 et 43°C. Leurs propriétés les destinent à des soins de rhumatologie et de phlébologie. D'après les textes anciens, la création de "Sabussa" remonterait à l'Antiquité (l'église et une partie du village sont construits à l'abri des inondations sur un promontoire qui domine l'Adour de plusieurs mètres). Plus tard, c'est du fleuve "Ladour" qu'il tirera sa richesse : au XVIII^{ème} siècle, Saubusse était une étape importante sur la route des gabares qui descendaient l'Adour chargées des bois et des jambons des Pyrénées, ou qui le remontaient à partir de Bayonne

pour apporter aux habitants du "Haut-Pays" sucre, chocolat et autres trésors. Nous relevons des indices de ce passé en regardant les maisons cossues, presque des châteaux, qui bordent la rive de l'Adour.

En réaction aux photos prises un merveilleux matin d'automne au Port Vieux à Biarritz par Richard, j'ai écrit ces quelques vers.

Poème Le Port Vieux (30 octobre 2003)

Au passant de l'été que la chaleur attire,
Je dédie ce poème pour que son coeur soupire.

La douceur automnale qui nimbe le matin
D'une écharpe subtile le lit de nos rivières
Avive, au contraire, la lumière côtière
Qui joue avec le sable et chatouille les oursins,

Transparences marines où l'oeil étonné
Découvre des rochers près d'un sable ridé
D'ondulations infimes creusées par mille siphons
De mollusques enfouis à l'abri des poissons.

Lorsqu'un frimas précoce vient blanchir la rosée,
De la mer encore tiède s'élèvent des fumerolles,
Curieux volcan où tressaille une lave bleutée
Jusqu'aux rebords célestes qui cernent l'horizon.

Et dans les courants chauds qui s'éloignent du pôle
Bondit au Boucalot un groupe de dauphins
Tandis que les oiseaux en formations serrées
Se hâtent vers le sud et quittent les gelées.

De l'Errebi au Mondarrain (7 décembre 2003)

Cette balade nous rappelle des souvenirs. L'Errebi, ce fut la première sortie organisée, et l'ambiance avait été tellement extraordinaire parmi les (très) nombreux participants que nous n'arrivions plus à nous quitter le soir... Ce fut également l'occasion de mon premier "reportage", davantage photographique qu'écrit. Aujourd'hui nous sommes cinq : Christine G., Jean-Louis B., Richard, Jean-Louis et moi. Max nous a lâchés une fois de plus pour faire de l'escalade au Txindoki : la marche pure l'intéresse de moins en moins. Pourtant il fait bon. Le ciel est nuageux, certes, mais la température clémente. Comme d'habitude, Richard délaisse les sentiers battus pour attaquer de front la pente. La vue dégagée permet de s'orienter sans problème, nous ne courons aucun risque de nous égarer.

Cette rude montée a dû me fatiguer : je trébuche sur une pierre glissante et tombe, malgré mes deux bâtons, dans un des nombreux ruisselets qu'il nous faut franchir pour arriver à destination. Bilan : jambe gauche trempée jusqu'à la fesse, et je suis profondément atteinte dans mon amour propre. A part ça, rien de grave. Des mouchoirs en papier épongent les dégâts, et mon vêtement aura séché avant la fin de la matinée. Des pottoks broutent paisiblement l'herbe redevenue verte depuis la fin de la sécheresse. Un groupe de moutons se

met tout d'un coup à courir, dans un tintinabullement de clochettes, puis s'arrête sans plus de raison apparente. Un motard passe, le fusil accroché en bandoulière pointant au-dessus de sa tête. Nous verrons plus tard un rassemblement de voitures et d'autres motos, et entendrons des aboiements lointains : il s'agit d'une chasse à courre moderne. A notre retour, un jeune sanglier gît sur une remorque accrochée derrière une voiture, l'abdomen sanguinolent, et des chiens viennent humer les chairs encore chaudes. Il me fait peine : s'il est peut-être utile de les abattre lorsqu'ils s'approchent trop des habitations, commettent des dégâts dans les plantations et les jardins, et présentent un danger potentiel, ici, en pleine montagne, je ne vois pas l'intérêt de les poursuivre à mort.

Nous sommes partis de bonne heure (8 heures), le jour met du temps à se lever, et des écharpes de brume envahissent encore les vallées, créant des îlots surréalistes dans le lointain. Un bois de conifères est totalement infesté de chenilles processionnaires qui ont tissé leurs nids blanchâtres à chaque extrémité de branche, bloquant la pousse des arbres en les privant de lumière aux endroits stratégiques. C'est le problème récurrent de la monoculture : il faut impérativement que les exploitants forestiers apprennent à mélanger les essences pour préserver les sols de l'acidité et de l'épuisement, et éviter la prolifération des maladies ou des invasions d'animalcules nuisibles.

J'aime ces paysages d'automne finissant. Les feux colorés s'atténuent pour laisser la place à des couleurs encore chaudes mais qui tendent vers les bruns. Les fougères vertes sont désormais l'exception, et leurs feuilles fanées nuancent de roux les flans des collines, tandis que les feuillus se dénudent progressivement, recouvrant les sous-bois d'un épais tapis craquant.

Peu de champignons aujourd'hui, il n'y a pas eu la bonne succession de pluie et de soleil, sans doute. Un choucas passe au-dessus de nos têtes dans un froissement d'air bruyant et malaisé : des chasseurs ont dû le prendre pour une palombe, ses ailes déchiquetées le portent avec peine et je ne donne pas cher de sa peau pour l'hiver qui approche.

Au sommet du Mondarrain, dont les rochers caractéristiques lui donnent une silhouette crénelée, je profite du temps dégagé pour faire un panoramique. Pendant ce temps, Richard discute avec un couple d'anciens parents d'élèves de l'école de Bassussarry et s'enquiert de la vie d'adultes d'enfants qu'il a eus dans sa classe, Jean-Louis pose, debout contre la croix tandis que Jean-Louis B. et Christine se restaurent.

Malheureusement, il faut nous dépêcher. Nous avons prévu d'être à l'heure du repas à la maison pour manger avec les enfants. Jean-Louis descend au pas de charge, Richard sur ses talons, et je me perds un peu, d'abord avec Christine, puis avec Jean-Louis B., hésitant sur le chemin à suivre. Et voilà, j'omets de prendre mes repères, et après, je ne sais plus retrouver seule l'endroit où est garée la voiture ! Un comble, depuis le nombre d'années que je parcours la montagne. C'est parce que je me laisse guider, situation confortable, certes, mais délicate si je me fais distancer par le peloton de tête...

Chapitre 7 – 2004 -

Jour d'hiver à Anglet (28 février 2004) - Il a neigé sur la Côte basque !

Ce samedi matin 28 février 2004, j'ai eu la surprise de trouver le jardin enneigé. Les primevères jaune pâle dressées sur leur tige perçaient le mince tapis blanc, apparemment insensibles au froid ambiant. Un oiseau mécontent cacardait du côté du lycée Cantau. Les autres pépiaient joyeusement comme à l'accoutumée. Je me dépêchai de prendre mon petit déjeuner pour voir si la neige avait également tenu sur la plage. Las ! J'arrivai trop tard. Les arbres des jardins le long de la route dégouлинаient de neige fondue sur les trottoirs et les pelouses des espaces verts précédant les plages étaient transformées en marécages. Seul le pied des palissades dressées comme chaque hiver au tiers de la plage pour éviter, je pense, que le sable ne soit trop enlevé par les fortes marées, gardait une trace de neige, comme quelques recoins des rochers en épis, mais sinon, il n'y avait rien d'exceptionnel à voir, sinon de lourds nuages noirs qui roulaient depuis l'horizon au-dessus de la crête des vagues retroussées. J'étais déçue, mais déçue...

Je repris la voiture pour voir si la neige avait mieux tenu derrière le cordon dunaire qui arrête un peu l'air trop doux et iodé. En effet, les traces étaient plus étendues et persistaient davantage dans la forêt de Chiberta. Quel plaisir de voir l'églantier fleuri dont l'apparence printanière contrastait avec le fin tapis neigeux, la blancheur de ses corolles rivalisant avec les cristaux pour capter les rayons du soleil!

Dans un jardin voisin de notre point de rencontre habituel pour le footing à la fontaine de Chiberta, un tulipier déployait ses grosses fleurs mauves, tandis que les mimosas aux branches fines chargées de pompons jaunes peinaient à répandre leurs senteurs sucrées dans l'air vif et saisissant. Surpris par le refroidissement soudain, des brins d'herbe nouvelle malgré leur apparente fragilité continuaient à se dresser vaillamment, sans jaunir ni se friper. Les compagnons de footing arrivèrent peu à peu et nous accomplîmes notre parcours habituel en trotinant. Ce qui était amusant, c'est que Denis revenait du désert tchadien où il avait fait une longue marche de huit jours, et Dadou et moi l'écoutes décrire la chaleur (30°C) qui régnait dans ces confins du Tibesti, où dominait le minéral, sable et massifs rocheux mêlés, aux couleurs chaudes et à la clarté aveuglante. Il évoquait les nuits étoilées, les peuplades d'anciens esclaves noirs isolés dans des oasis déshéritées dans un dénuement affligeant, les risques, dans les régions voisines, de sauter sur les mines laissées par les belligérants, et les peintures rupestres représentant le passé révolu d'un Sahara vert et empli d'une faune nombreuse et variée...

Ensuite, nous sommes allés nous baigner, comme d'habitude. Le premier à se tremper entièrement fut Jean-Michel, surpris par une vague traîtresse. Richard, malade, nous soutenait moralement depuis le sable, avec Jean-Louis qui prenait les photos. C'est étonnant comme nous rentrons facilement dans l'eau désormais, sans nous poser trop de questions. Evidemment, nous ne restons pas des heures, comme les surfeurs. Sans combinaison, ce ne serait pas prudent, nous tenons juste, suivant les fois (et les individus) entre 4-5 minutes et 10 mn - un quart d'heure maximum. L'étonnant, c'est que nous n'avons pas froid en sortant. Nous sommes même plutôt écrevisse, la peau réagissant fortement à la différence de température. Très rapidement, elle s'insensibilise et nous devons parfois nous forcer pour sortir, tant nous nous sentons à l'aise immergés dans l'eau froide, car nous craignons d'en supporter le contrecoup a posteriori. Systématiquement, malgré la douche chaude prise au local, je suis

parcourue de frissons environ dix minutes-un quart d'heure après, bien que je sois de nouveau chaudement habillée et à l'abri dans un local chauffé, et nous rions à la vue des doigts blancs de Jean-Louis B.

Le lendemain dimanche, il a neigé un peu dans le jardin durant la nuit, mais il a dû pleuvoir par-dessus. Tandis que je bouquine au salon, la neige se remet à tomber dru pendant près d'une heure, après quoi les nuages s'éclipsent, laissant place à un grand soleil. Jean-Louis décide de m'accompagner à la plage, et en vélo ! Je n'avais pas prévu que la neige fondait vite sur les routes, et nous roulons dans la gadoue, des flaques profondes ou parmi un véritable ruissellement continu. Juchée sur un vélo sans garde-boue, je suis éclaboussée de partout et particulièrement au bas du dos qui est rapidement trempé ! Peu importe, le paysage est magnifique.

Nous ne nous sommes pas déplacés pour rien. Malgré l'heure tardive, la neige tient bien sur le sable, et nous ne nous laissons pas d'admirer ce spectacle curieux d'une plage blanche aussi éblouissante qu'une piste de ski. Les nuages se sont haussés dans le ciel au sud-ouest et nous avons une vue imprenable sur la fin de la chaîne des Pyrénées aux cimes exceptionnellement blanchies malgré leur basse altitude et la proximité du Golfe de Gascogne. Les Trois Couronnes scintillent à l'horizon, tandis que les badauds s'ébattent dans la neige léchée par les vagues.

Arrivés à la plage des Corsaires, "notre" plage, je m'empresse d'immortaliser cette vue insolite de notre local de bain entouré de neige. L'après-midi, nous faisons un tour à Larregaraya, où mes parents ont fait couper le tronc du vieux chêne aux branches abattues par une tempête cela fait quelques années. Malgré son diamètre imposant (il devait avoir plus de 300 ans), il a été dévoré de l'intérieur par des lucanes ou autres insectes xylophages. En me penchant sur la souche qui n'est pas déracinée, je découvre avec étonnement un "puits" de plus d'un mètre de profondeur qui débouche entre les racines : les lapins avaient trouvé un terrier de luxe où s'enfouir à l'arrivée du chien. Nous avons déjà eu de la peine en voyant ses branches grosses comme des troncs abattues par le vent sur la pelouse, mais ce tronc énorme débité en tranches nous fend vraiment le coeur.

Il est tellement imposant que nous voyons des endroits où la scie n'a pas pu arriver au bout de son travail, le bois est fendu jusqu'à mi-chemin sans s'être seulement écarté, puis il a fallu abandonner visiblement, et tenter d'en venir à bout en le coupant à un autre endroit. Il s'est bien battu, bien qu'il soit mort depuis longtemps. Quelle plante !

Ibardin, autour du Xoldokogania (7 mars 2004)

Ce dimanche, au lieu de faire l'ascension de la Rhune, nous avons décidé pour varier les plaisirs de faire le tour du Xoldokogania. Il s'agit du lac de retenue situé non loin des ventas d'Ibardin, qui surplombent Urrugne et Saint Jean de Luz. Partis à 7 heures et demie de la maison, nous n'avons pas de peine à trouver de la place en arrivant là-haut. Par contre, en repartant, nous aurons du mal à échapper à la foule venue de loin pour déjeuner à l'espagnole et s'approvisionner en produits typiques et bon marché, en cigarettes et en alcools. Nous regardons, ébahis, les plaques d'immatriculation du Bordelais, de la Charente, du Périgord, des Landes, des Pyrénées Centrales et même de plus loin encore (sans parler des Espagnols eux-mêmes qui viennent s'ajouter à la population des Pyrénées atlantiques). Ils arrivent, certains par cars entiers, et nous partons : il en faut pour tous les goûts. Nous fuyons les

boutiques et la foule, après avoir pris un bon bol d'air, une bonne suée et engrangé calme, détente et tranquillité pour la semaine.

Nous nous sommes garés au dernier parking, le plus élevé (le col d'Ibardin est indiqué à une altitude de 317 mètres, à comparer aux 900 mètres de la Rhune, toute proche, qui montre encore dans ses ravines quelques traces des dernières chutes de neige du week-end dernier). Au choix, deux chemins, le GR10 qui grimpe sur notre gauche, sentier de grande randonnée qui fait toute la longueur des Pyrénées, et à droite une sente qui descend en pente douce vers un belvédère, avant de pénétrer dans des bosquets de pins et de mélèzes en direction du lac. C'est ce dernier que nous choisissons. J'aime ce sentier qui domine la plaine encore enrubannée de brume légère, éclairée de biais par le soleil levant. Nous devinons la côte, mais il faudra attendre une bonne heure avant de distinguer la limite précise entre terre, mer et ciel. Les teintes sont douces et chaudes, pastels de bleu, rose et jaune pour le ciel, et brun, rouge et vert pour la terre proche, tandis que l'horizon se décline en dégradés de gris faiblement colorés parsemés d'éclats blancs des façades des maisons basques toujours impeccablement peintes.

Des oiseaux pépient de toute part ; saisis d'une activité fébrile à l'approche du printemps, ils rassemblent les brindilles et construisent les nids pour la progéniture à venir. Comme la dernière fois, je suis frappée de voir ces pans de forêts entiers desséchés et morts, les aiguilles de mélèze brunes formant un épais tapis qui assourdit nos pas. Je peste contre la monoculture qui appauvrit les sols et favorise la propagation des maladies. Je ne sais pas ce qui a pu attaquer ces grands arbres dans la force de l'âge, mais cela fait peine à voir.

Marie-Ch' est contente. Après son ascension de la Rhune, elle avait eu de fortes courbatures (dues au manque d'entraînement), et elle avait également éprouvé une gêne respiratoire durant toute la semaine suivante, attribuée à de l'asthme à l'effort. Cette promenade tranquille lui convient mieux, et les points de vue variés l'enchantent. Elle nous assure que, chaque nuit, nous perdons un peu de poids, et qu'une simple marche fait davantage d'effet sur la ligne qu'une course effreinée. Nicolas, très entraîné au contraire grâce à sa formation à STAPS, la fac qui mène au professorat de sport, nous raconte gaiement des histoires, porte les vêtements chauds sur le bras et tend la main à Marie-Ch' dans les passages délicats. Les ajoncs, aux piquants acérés, arborent des fleurs d'un jaune très foncé, malheureusement peu odorantes. Les noisetiers sont couverts de chatons, et des bourgeons commencent à éclore, de ci, de là. Ce n'est pas le printemps, mais la nature semble s'y préparer activement.

Alors que nos chaussures enfoncent dans une boue de glaise glissante sur un chemin creusé d'ornières envahies d'eau, une averse de grêle et de pluie mêlées nous surprend. Un arbuste aux feuilles persistantes vernies nous offre un abri passager tandis que nous attendons que le nuage s'éloigne, poussé par un vent dont nous ne sentons pas le souffle. Le soleil revient vite, et nous devons de nouveau nous découvrir tant il chauffe rapidement l'air.

Arrivée au lac, je guette l'eau, à l'affût des têtards. Mais elle est encore trop froide, la neige y a fondu récemment, et nous ne risquons pas d'entendre le concert offert par les grenouilles en été. Je me souviens que nous nous approchions des rives avec des ruses de Sioux. A chaque mouvement brusque, à chaque bris de brindille, le silence se faisait, troublé au bout d'un moment par des coassements aigus, auxquels des coassements graves répondaient un peu plus tard. Il y en avait des myriades, de taille modeste (un à quatre centimètres), qui plongeaient sous les feuilles mortes et les racines immergées des rives ombragées.

Les chênes, toujours aussi majestueux, accueillent au sein des intersections moussues de leurs énormes branches des colonies de fougères, et des lianes de lierre à l'étreinte dangereuse. Une faune minuscule et multiforme doit y trouver également un abri nourricier et protecteur. Nous longeons le lac sur toute sa longueur, en marchant d'un pas attentif pour ne pas nous tordre la cheville sur les pierres enchassées dans du béton qui protège la conduite d'eau potable, jalonnée de regards dallés. Le barrage a été aménagé dans une sorte de verrou, rétrécissement de la vallée aux pans rocheux de grès gris rosé et de schistes superposés en plaques fines tordues par l'érection lente des sols à une époque très ancienne. Max s'étonne de ne pas voir l'eau s'écouler par le trop-plein aménagé en escalier qui aboutit dans un déversoir, structure destinée sans doute à casser la force de l'eau dans sa chute afin de ne pas arracher plantes et sédiments en contrebas. Son allure me fait penser aux pyramides à degrés des Aztèques dont la hauteur doit être similaire. Quelques promeneurs traversent le pont dans un sens ou dans l'autre, tandis que nous observons l'eau à la mousse jaune-verdâtre peu engageante qui stagne en attendant les pluies prochaines pour rejoindre le ruisseau qui bruisse entre les fourrés.

Arrivés à cette intersection, nous avons le choix, ou bien revenir à notre point de départ (mais il n'est que 10 heures 30), ou effectuer une boucle plus large autour du mamelon, au risque d'être un peu en retard pour le déjeuner dans nos familles respectives. Nous optons pour le circuit en forme de 8 et amorçons une montée qui s'avère de plus en plus rude. Marie-Ch' peine et nous transpirons à grosses gouttes. Nos efforts sont récompensés par une vue superbe sur la baie de Saint Jean de Luz et la côte du Golfe de Gascogne bien au-delà de Bayonne et du Boucau d'un côté, la baie de Txingudi, bordée par les villes d'Hendaye et de Fontarrabie de l'autre. Arrivés au sommet, nous découvrons sur l'autre bord les derniers contreforts de la chaîne pyrénéenne, côté espagnol, avec les Trois Couronnes (Peñas de Haya) encore bien enneigées.

Les pottoks, dispersés sur les collines environnantes, font résonner leur clochette. Un chevrier timide se détourne lorsque je fais mine de prendre son troupeau en photo. Un petit chevreau d'une blancheur éclatante se faufile dans les pas de sa mère. Sa laine duveteuse évoque celle d'une peluche de Noël pour jeune enfant en quête de douceur. Les silhouettes cornues se détachent sur le ciel alors qu'elles passent sur une corniche. Max a demandé son chemin à un Espagnol qui nous induit un peu en erreur. Nous nous retrouvons presque bloqués au milieu d'une vaste étendue d'ajoncs qui nous ensèrent de leurs griffes et nous lacèrent sauvagement les jambes à travers nos pantalons souples. Pourtant le sentier n'est pas loin : nous apercevons les torsos de promeneurs qui dépassent des buissons fleuris. Quelques efforts cuisants, et nous les rejoignons. Il ne faut pas grand-chose pour se sentir perdus... Nous sommes enfin sur le GR10. Encore une bonne grimpe, et nous apercevons de nouveau le lac qui domine la vallée, avec une vue imprenable sur la mer toute proche. Décidément, point n'est besoin de beaucoup s'éloigner pour profiter de beaux paysages et il suffira de changer de saison pour qu'ils se transforment radicalement.

Jean-Louis et Max, qui ont été très patients jusqu'à présent, commencent à piaffer un peu : ils partent en courant, puis adoptent un pas rapide qui les mène hors de notre vue. Puis ils nous attendent... et recommencent. Enfin nous arrivons dans les temps malgré notre pas de sénateur, enchantés de la balade et prêts à la recommencer avec un autre groupe de promeneurs tranquilles.

Sur les Chemins de Saint Jacques de Compostelle -1- (16 au 18 avril 2004)

Il y a 6 ou 7 ans, Pierre et Rose ont parcouru un petit tronçon des chemins de Saint Jacques de Compostelle, et cette expérience leur avait beaucoup plu. Cette fois, c'est Richard qui a envie d'aller sur le "Camino frances", et il organise son circuit sur trois jours, pendant les vacances de Pâques, avec Jean-Louis B. Evidemment, nous sommes nombreux à vouloir nous joindre à l'expédition. Le problème, c'est que nous avons tous des contraintes. Jean-Louis est en pleine période fiscale et ne peut se libérer que le week-end, de même que Christine L. Pierre craint que Rose ait des problèmes de genou et ne puisse tenir jusqu'au bout. Christine G. doit être rentrée impérativement dimanche soir à 20 heures chez elle. Jakesa (prononcer Yakecha, prénom basque qui signifie Jacqueline), amie de Christine, veut absolument faire suivre sa voiture. Xavier est aux Bardenas qu'il visite en VTT durant trois jours, il préfère se reposer une journée avant d'entreprendre cette randonnée pédestre. Pierre organise (chez Richard) une réunion préparatoire, et les divergences d'opinion sont manifestes dès les premières paroles échangées : cela commence mal.

Les chemins de Saint Jacques drainent une foule disparate aux motivations très variées et les "organiseurs", souvent des religieux, qui coordonnent les informations sur les gîtes répartis tout au long du parcours et contribuent sans doute à une signalétique très bien faite, savent que tous les participants ne sont pas toujours en bonne condition physique pour marcher, et que, régulièrement, il y a des morts. Afin de se couvrir, la Maison du Pèlerin de Saint Jean Pied de Port déconseille de faire le trajet Saint Jean Pied de Port - Roncevaux, tout au moins par le sentier, annonçant un enneigement allant jusqu'à trois mètres (!). A la rigueur, les pèlerins pourraient éventuellement monter par la route. Ces informations causent la perturbation dans le groupe, certains doutant de la hauteur de neige annoncée et d'autres souhaitant au contraire reconsidérer totalement le projet et l'organiser différemment en annulant la première étape.

Finalement, un accord se dessine. Richard, Jean-Louis B., Max et Christine G. feront la première étape prévue à l'origine, et si le chemin devient impraticable, ils rejoindront la route. Jakesa les attend à Roncevaux pour emmener Christine rechercher sa voiture le soir. Ils dorment les cinq dans l'ancien hôpital transformé en gîte d'étape, après une montée éprouvante, 30 kilomètres de longueur, plus de 1300 mètres de dénivelé, la pluie en rafales qui les trempe jusqu'aux os depuis midi, et se transforme en neige sur le col. Heureusement le gîte, malgré ses proportions énormes (l'intérieur ressemble à une nef d'église gothique), est parfaitement bien chauffé, et les affaires sèchent rapidement. 100 personnes sont installées dans cet immense dortoir fait de lits superposés bien alignés dans une salle impeccablement nettoyée. Côté sud, des meurtrières à mi-hauteur du mur qui doit bien faire cinq mètres jusqu'à la base des arcs en ogive sont occultées par d'étroits vitraux. Autant dire qu'il n'y a pas de fenêtre ! Evidemment, il n'y a que deux douches pour les hommes, autant pour les femmes, à 22 heures, extinction des feux, et à 6 heures, tout le monde sur le pont, il faut vider les lieux à 8 heures au plus tard ! Le prix est modique (environ 5 €), mais les conditions d'hébergement sont strictes, ce qui est bien toléré par tous les pèlerins.

Xavier, Jeannot, Christine L., Jean-Louis et moi arrivons vers les 8 heures et quart le samedi matin à Roncevaux après une heure et demie de trajet. Sylvain et Marie sont serrés sur le siège arrière au milieu des sacs à dos : ils sont chargés de ramener la 806 à Anglet. Pierre, Rose et Jean-Paul sont arrivés 10 minutes avant, et repartis aussitôt avec Christine et Jakesa, chacune dans sa voiture, en direction de l'étape suivante. C'est Jakesa qui les ramène tous, à 9 heures et demie passées. Richard, Jean-Louis B. et Xavier n'ont pas attendu, impatients de

marcher. Nous les retrouverons à l'arrivée. Nous profitons du coffre de cette voiture pour nous décharger de ce qui nous semble soudain superflu, étant donné le poids des sacs à dos. Pierre et Jean-Paul acceptent de porter le surplus dont nous ne voulons pas nous séparer (mon thermos de thé au miel, les chaussures de ville de Christine L.). Au moment du départ, Christine et Jakesa restent en retrait, terminant tranquillement leur petit déjeuner sur le pouce. Elles nous chercheront pendant un bon tiers du chemin, pour finalement constater que nous étions derrière elles ! (Nous avons pris une bifurcation qui nous ramenait à notre point de départ, il a fallu faire demi-tour lorsque nous nous en sommes aperçus, et elles nous avaient doublés dans l'intervalle...). Quelle organisation !

L'intérêt de cette longue attente, c'est que je peux partir à la découverte de Roncevaux (qui ne se compose quasiment que de quelques bâtisses religieuses et de trois lieux de couchage-restauration des pèlerins). -Pour plus de renseignements sur les lieux traversés, consulter le site de navarra.com : "El Camino de Santiago en Navarra", très bien documenté (pour hispanophones seulement) et sur lequel figure la carte du parcours depuis Saint Jean Pied de Port jusqu'à Pampelune, ainsi que des indications sur les principaux monuments et villages -.

Des panneaux montrent les itinéraires des chemins de Saint Jacques de Compostelle, ainsi que celui des randonnées possibles alentour. Étant donnée la fréquentation, des recommandations multiples sont adressées aux visiteurs pour qu'ils respectent l'environnement naturel et les pâturages. Il ne fait pas chaud (des gros tas de neige bordaient encore la route avant le col, il y en a un aussi dans la cour de la collégiale) et il nous tarde de démarrer enfin notre périple. Il débute par un large sentier ombragé bordé d'un muret de pierres moussues, parallèle à la route. Une première croix de pèlerins se dresse sur notre gauche. Les conifères arborent une parure de longues aiguilles souples vert sombre, et les églantiers forment de superbes buissons fleuris de blanc (avec l'altitude, le printemps est en retard par rapport à chez nous).

Les prévisions météorologiques du week-end étaient carrément calamiteuses ; pourtant, ce samedi matin, l'amélioration est très nette par rapport à la veille. Il fait un froid piquant qui nous fait supporter pulls et gants, mais les nuages s'élèvent progressivement au cours de la journée, jusqu'à cesser d'être menaçants et à nous ménager quelques éclaircies ensoleillées.

J'avais appris à l'école que le versant nord des Pyrénées est plus abrupt que le méridional, mais je ne m'attendais pas à trouver ce paysage doucement vallonné, pour ne pas dire plat en maints endroits, d'où nous pouvons admirer les hauteurs marbrées de grandes plaques neigeuses. Le sentier est large et bien entretenu, très propre malgré son importante fréquentation, et ne présente aucune difficulté (mise à part notre erreur d'orientation passagère à la bifurcation, qui dérange un boeuf fulminant et soufflant sa colère par ses naseaux - il prend son élan et court vers nous... mais il est arrêté par le grillage -).

En raison des pluies abondantes de ces derniers temps, nous aurons par endroits quelques passages délicats à traverser, boueux et excessivement glissants, mais jamais dangereux. L'humeur est bonne dans le groupe, nous marchons d'un bon pas, devisant, chantant et échangeant des plaisanteries, notamment à propos de ceux qui ne nous ont pas attendus et clamaient pourtant durant la réunion préliminaire mémorable qu'ils souhaitaient avant tout marcher entre amis et qu'il n'était pas acceptable de se diviser en deux groupes marchant en sens inverse (proposition faite pour des raisons de logistique de voitures)...

Je n'ai aucune idée de la distance à parcourir, mais lorsque, sur le coup de midi, j'apprends que nous n'en avons fait que le tiers, je commence à m'inquiéter. Pour tout dire, ces 30 kilomètres

me paraîtront infinis. Je suis fatiguée de ma semaine, et les muscles commencent à se raidir progressivement. C'est à Zubiri (dont le village est défiguré par la présence de Magna, usine de magnétite, un engrais paraît-il) que mon rythme ralentit tellement que je perds de vue le groupe. Heureusement, Jean-Louis reste près de moi. J'ai tout de même mémorisé le nom du village où se situe notre gîte d'étape (Larrasoaña), mais je bifurque trop tôt, vers un village d'où émane une musique d'enfer qui m'attire comme un aimant. Il s'en faut encore d'un bon kilomètre et demi, que nous parcourons sur la route.

Pendant ce temps, Jeannot nous attend sur le pont de Larrasoaña. Voyant l'heure passer, Max décide de partir à notre rencontre. Il court jusqu'à Zubiri, dernier endroit où il nous a vu, puis retourne bredouille sur ses pas. Dans l'intervalle, nous avons fini par rejoindre les autres, nous nous sommes reposés et avons pris une bonne douche (nous sommes répartis dans deux auberges très confortables, genre Bed & Breakfast, à l'initiative de Pierre qui n'avait pu obtenir du responsable du gîte qu'il nous réserve des couchages lorsqu'il est venu déposer sa voiture le matin). Quand Jeannot quitte son poste de gué sur le pont et se rend compte de notre présence à l'auberge, il commence à s'inquiéter pour Max. Nous envoyons le groupe à sa recherche (avec les voitures de Pierre et de Christine G.), tandis qu'une nouvelle dissension apparaît sur le choix du restaurant pour le dîner. Christine G. et Jakesa mangeront dans le village, tandis que Pierre fait trois aller-retour pour amener le reste du groupe à Zubiri, au restaurant recommandé par nos hôtes (entre temps, Max a été retrouvé, il aura fait quelque 10 km de plus, et en courant ! - "même pas fatigué !" -).

La dernière journée est beaucoup plus facile : 15 kilomètres seulement, et une bonne partie en traversées de villes. Seul inconvénient : la pluie, qui décourage une portion des effectifs (fatigués également par notre équipée de la veille). Pierre, Rose, Jean-Paul, Christine L. et Jeannot repartent, après avoir gentiment amené la voiture de Christine G. à Pampelune qu'ils garent sur le parking de la gare routière au centre ville. Pour ne pas perdre totalement leur journée, Pierre et Rose emmèneront Jean-Paul, Christine et Jeannot à Infernuko Berroa (le Moulin d'Enfer), petite balade sympathique que nous avons faite il y a quelque temps déjà.

Quelques caractéristiques purement navarraises m'amuse : d'abord les blasons, qui fleurissent au-dessus de nombreuses portes, et la mention de la date de naissance de la maison, peinte ou gravée dans la pierre qui surmonte le portail d'entrée. Les grilles ouvragées dont les motifs rappellent parfois le chemin de Compostelle, et le bois sculpté aux balcons et aux avant-toits, parfois avec excès. Les cloches des églises, surmontées d'un grand battant de bois sculpté très remarquable, ne sonnent pas en se balançant mais en effectuant un tour complet autour de leur axe horizontal, et je reste un moment à les regarder tout en écoutant leur beau son plein. Même les pots de fleurs et bancs de pierre rappellent les antiques batailles moyenâgeuses !

Ces maisons navarraises sont souvent très imposantes, de belle facture, et montrent la richesse de cette région basque particulière, puisqu'elle n'a pas été intégrée à la communauté autonome. Nous traversons pourtant un quartier, aux portes de Pampelune je crois, où le drapeau basque est suspendu aux fenêtres et les murs badigeonnés de revendications en basque. Il est vrai que c'est l'exception. Les villages où nous sommes passés semblent moins militants.

Je remarque un blason épuré qui semble raconter une histoire. Dans tout le village d'Espinal - Auzperri, je vois figurer ce loup (ce renard ?), sculpté sur les grilles, les volets ou les pierres, parfois avec un arbre, cela m'intrigue, et je ne trouve pas l'explication sur Internet.

J'apprécie également les églises, de proportions modestes, de style roman ou du début du gothique, je pense, ainsi que les nombreuses maisons aux pierres apparentes. J'aime ces régions remplies d'histoire, où chaque bâtiment, chaque village, évoque un passé lointain. Traversant une ferme, nous rions à la vue d'un tracteur dont l'état de décrépissement avancé témoigne lui aussi d'une longue utilisation et le hausse à l'état de vestige d'une époque révolue. L'agriculture, et surtout l'élevage, sont encore bien vivaces, malgré l'attraction croissante de métropoles telle que Pampelune, et nous ne constatons pas d'abandon de village, contrairement à l'Aragon ou la Rioja que nous avons visités lors de séjours antérieurs.

Des mosaïques ornent la façade d'un collège agricole luxueux dans une des villes que nous traversons, silhouettes bossues, cocasses et anachroniques, avec nos ponchos imperméables à capuche recouvrant nos sacs à dos, salués aimablement par les citadins endimanchés. En cours de route, nous aurons rencontré un Belge, amoureux de Christine G. (pour les randonneurs du vendredi), un Portoricain, deux Brésiliens, des Anglais, des retraités (français) très organisés, avec leurs bagages dans une estafette suiveuse, des Nordiques et j'en passe.

Nous montons sur de superbes ponts de pierre, parfois réservés aux seuls piétons et pénétrons dans Pampelune par un pont-levis encore complet, ménagé dans les hauts remparts flanqués de tourelles aux angles. Les fans de corridas (Richard, Xavier) reconnaissent avec un plaisir non dissimulé le trajet parcouru par les taureaux lâchés dans la ville. Il pleut toujours. Nous errons dans une cité vidée de ses habitants, claquemurés au chaud (et au sec) chez eux. Finalement, seuls Richard, Jean-Louis B. et Xavier prennent comme prévu le bus qui les laissera à Irun. Christine se propose pour emmener Jean-Louis, Max et moi-même à Anglet, en passant d'abord par Zizur pour faire tamponner les carnets de pèlerins, puis par Roncevaux, où elle dépose Jakesa à sa voiture. Il a neigé sur les sommets ; je m'inquiète à la station essence de l'état de la route au col, mais le pompiste me rassure, il n'y aura pas besoin de chaînes.

Retardés par de multiples contretemps, nous n'arrivons qu'à 8 heures à Anglet, alors que nous devons aller chercher les autres à Irun à la même heure. Résultat, inquiets de ne voir personne et de n'avoir été déposés qu'à un simple arrêt de bus et non dans une gare routière, ils décident de marcher jusqu'à la gare d'Hendaye, en essayant en vain toutes les cabines téléphoniques pour nous avertir. Jean-Louis les cherchera longtemps avant d'appeler à la maison où il apprendra de la bouche de Jonathan que je suis allée les récupérer dans sa nouvelle voiture. Ils sont contents, mais pas lui ! Enfin, tout est bien qui finit bien, tout le monde récupère ses pénates en fin de soirée...

Une magnifique randonnée (Saint Etienne de Baïgorri - crêtes - Autza - col d'Ispeguy) (16 mai 2004)

Enfin le temps pluvieux a cessé : Max est content de pouvoir nous emmener sur le parcours qu'il a concocté à partir de la carte (1200 mètres de dénivelé et 20 kilomètres de longueur, soit 8 heures de marche environ, pauses comprises) pour nous entraîner dans la perspective d'Hirukasko, à la fin du mois de juin. Le point de départ de la balade est à Saint Etienne de Baïgorri (du basque "Ibaï gorri", la "rivière rouge", ainsi nommée à cause des limons rouges qui colorent la Nive lors des grandes pluies). A l'église, toujours aussi belle, il faut tourner à droite, puis prendre avant la sortie du village très vite sur la gauche une route fléchée "col d'Ispeguy". Une fois passées les dernières maisons, la route monte en lacets très raides et nous faisons halte dès que nous voyons un petit dégagement contre le flanc de la montagne pour

garer la voiture. C'est bien là. Le sentier invisible de la route démarre bien au-dessus de nos têtes en haut du talus.

Ce village de Saint Etienne de Baigorri est superbe, avec ses grandes maisons navarraises et j'aime tout particulièrement son pont du XVII^{ème} siècle (1661) et son église imposante fondée au XI^{ème} siècle, que je me promets de visiter prochainement, à l'occasion du festival d'orgue et de musique baroque du 8 au 25 juillet. Je lis les informations historiques et architecturales très intéressantes de deux sites Internet terre-basque.com et bascoweb.com, ce qui m'aide à comprendre un peu mieux la région que je parcours au rythme de mes pas.

Il ne faut pas être en petite forme pour accompagner cette équipe masculine. J'étais un peu inquiète d'être traitée de "boulet", bien qu'ils n'aient fait aucune réflexion préalable sur ma participation (Serge a juste lancé à Jean-Louis au téléphone qu'il m'amènerait "le filet à papillons", allusion à ma propension à regarder les petites bêtes du chemin), mais fort heureusement je ne me suis pas trop fait attendre. C'est que le démarrage est rude : la pente me donne l'impression d'être presque verticale, et plus ça monte, plus ils accélèrent. A les regarder, on dirait qu'ils vont lentement, mais en fait, leur pas est aussi allongé que sur du plat et ils prennent chaque grimpe comme un défi à relever. Ils ne sont pas du tout essoufflés (moi, je respire comme un phoque et transpire sang et eau, me concentrant pour ne pas me laisser distancer), et ils continuent leurs conversations comme si de rien n'était. Dans les descentes, trop faciles, par contre, ils courent, faisant fi des glissades sur la poussière ou dans la boue, et se riant des racines et roches instables. J'apprécie mon entraînement hebdomadaire au footing à Chiberta qui me permet de garder le pied léger et le souffle régulier.

En plus, le parcours est ainsi fait qu'il y a surtout de la montée jusqu'au sommet de l'Autza, et ensuite ce n'est qu'une longue descente, où les orteils finissent par être douloureux à force de butter contre l'avant des chaussures, bien que j'aie soigneusement serré mes lacets après le pique-nique en haut des montagnes, au bord de la crevasse en forme de doline emplie de neige où jouait un gamin. Jean-Louis et moi divergeons sur un point : vaut-il mieux courir dans les descentes, ou bien marcher, qu'est-ce qui est le moins fatiguant et le moins éprouvant pour muscles et tendons ? Il me semble que je freine davantage en allant lentement, pesant sur jambes et bâtons pour maîtriser et contrôler l'attraction vers le bas de la pente et que je peine moins lorsque je trotte, ne posant un pied que pour prendre l'élan avant de poser l'autre. Evidemment, il faut avoir un corps en bon état, car à la fin je sentais les muscles sur le dessus des cuisses qui devenaient douloureux, ainsi que les tendons sous les genoux. En fait, ce sont à peu près les mêmes parties du corps qui sont sollicitées que pour le ski de piste. Je ne me plains pas, attention, mais pour que je puisse faire les 2000 mètres de dénivelé de l'Hirukasko (3000 pour ceux qui font les trois pics de l'Iparla, l'Irubela et l'Artzamendi), il s'agit de me préparer correctement, ce n'est pas un effort anodin, bien que cela y paraisse, quand on voit les foules que draine cette manifestation sportive.

En nous élevant au-dessus de la vallée, damier de prés et de petits bois encore voilé de brume matinale, nous apercevons soudain un vautour fauve, très commun dans ces montagnes. Il ne semble pas effarouché et regarde passer les promeneurs depuis son perchoir, pointe rocheuse à l'aplomb du vide. Nous nous baissions pour ramasser plumes et duvet sur le sentier : il mue sans doute à l'approche de l'été. On siffle pour avertir ceux qui sont en tête (ils avancent tête baissée et ne se doutent de rien). Evidemment, tout ce bruit finit par déranger l'animal qui s'envole majestueusement, effectue quelques courbes et revient se poser un moment après.

Nous franchissons deux ou trois crêtes et finissons par apercevoir à l'horizon la silhouette enneigée de l'Autza. Il est vrai que le fond de l'air est frais en altitude, malgré l'ardeur des rayons du soleil, et les dernières chutes de pluie en Pays Basque ont dû se convertir en neige au-dessus des mille mètres. C'est étonnant, parce qu'elle persiste alors qu'elle est exposée au sud-est. Sur le flanc d'une autre crête, un troupeau de moutons progresse en lignes parallèles, tandis qu'au-dessus de la cime tournoient les vautours en bande nombreuse, dans l'attente d'une chute malencontreuse. De pauses thé brûlant (à la mûre sauvage et au miel) en pauses abricots moelleux et eau fraîche, nous traversons des paysages variés, les champs d'asphodèles laissant la place à des buissons d'ajoncs aux formes ramassées pour lutter contre le vent et le gel hivernal. Des mousses et lichens recouvrent les rochers, et de petites fleurs aux corolles fragiles, à la tige réduite au strict minimum, égaient les pentes plus sévères à l'approche des cimes.

Un berger aidé d'un jeune chiot de trois mois vient d'enclorre ses moutons tandis que paissent librement plus loin des pottoks et leurs poulains à la robe soyeuse et emmêlée, entre les pierres dressées des cromlechs de la préhistoire. Nous rencontrons de plus en plus de monde au fur et à mesure que nous approchons de l'Autza. Français et Espagnols se côtoient, ceux qui descendent encourageant ceux qui montent, rares étant ceux qui ne nous adressent pas de salut (hola, bonjour, buenos dias, agur !).

Nous entamons la dernière ascension, à travers la forêt dont les nombreux troncs couchés témoignent de la dureté des intempéries. Au niveau d'Harrigorri (la roche rouge), nous jetons un regard vers la corniche où nous avons vu un vautour lors de notre dernier passage : apparemment, ils sont tous à planer dans les airs. Entre les troncs des hêtres aux branches couvertes d'un mince feuillage printanier, nous apercevons la bande neigeuse qui borde le sommet de l'Autza, insolite en ce mois de mai et sous ce ciel d'un bleu vif, exempt de tout nuage.

Je me motive en évoquant le contenu de mon sac à dos : qu'il va être bon le taboulé ! Et la tomate, et le pain de campagne aux céréales, pour accompagner jambon blanc et fromage ! Et cette pomme bien rouge et bien juteuse ! Cela doit faire bientôt quatre heures que nous montons, et je commence à avoir une faim de loup (de louve). Je crois que ce repas sera mérité. Ce qui est extraordinaire, c'est le goût que prennent les aliments après l'effort. Je me souviens des huîtres au sommet de la Rhune, déposées sur la neige et arrosées d'un filet de citron, et dont le jus dégoulinait sur nos doigts gourds : quel régal ! Xavier nous offre de la saucisse sèche, et Serge a pensé à apporter une bouteille de bon vin qu'il partage entre nous dans les verres "cristal" dont il a songé à se munir : Luculus chez Luculus... Il ne manque que le café. A défaut, nous finissons mon thermos de thé tandis que les hommes évoquent avec concupiscence la bière qu'ils commanderont à la venta du col d'Ispéguy. Le sport, d'accord, mais pas l'ascétisme...

Nous allons voir la neige située sur le bord du plateau opposé au cimetière reconnaissable à la quantité de ses pierres dressées (les amoureux de la montagne demandent parfois à leurs proches qu'après leur mort leurs cendres soient dispersées depuis le sommet de l'Autza). Xavier la teste en y marchant, tandis que Max et moi guettons sa chute à travers l'objectif de notre appareil photo... Elle ne vient pas. Serge décide de descendre tout schuss à travers les rochers pour rejoindre l'orée du bois, puis le bas de l'Autza en courant. Ensuite, après être remontés un peu sur la colline en face, nous obliquons vers la gauche en direction du col d'Ispéguy.

Nous nous engageons dans une très jolie hêtraie dont le sol couvert de mousse ou d'herbe rase évoque un parc entretenu quotidiennement. La lumière joue à travers les feuillages tendres, se frayant un passage et se répandant en flaques mordorées sur la terre blonde. J'y aurais bien fait une petite sieste, mais seul Jean-Louis me tient compagnie, les autres ont filé comme des flèches, ne songeant qu'à leur bière. Des rochers éclaircissent le sous-bois, dans lesquels s'ouvre l'ancre mystérieux d'une grotte. Pas le temps de partir en exploration, il faut avancer pour rejoindre le groupe.

Le paysage s'ouvre de nouveau sur des prés d'herbes fleuries en pente, longés par une forêt de petits chênes sur la crête et l'autre versant. Nous suivons les marques rouges qui préconisent de quitter les hauteurs pour les herbages où la sente descend doucement vers la vallée. La brise joue avec la végétation, emportant les odeurs au loin et brassant des bouffées de chaleur. Le soleil tape dur et la lumière éblouit, tandis que nous franchissons un petit ruisseau et que le son d'une cascade commence à résonner à nos oreilles. L'eau n'est jamais bien loin, dans ces montagnes, elle surgit d'endroits invraisemblables, stagne à flanc de côteaux en tourbières caractéristiques, transforme des chemins en torrent ou fondrière, ravine le paysage et l'abreuve en même temps.

Serge s'arrête au bord d'un bas-côté creusé par les pluies où l'eau stagnante est emplie d'algues chevelues et de lentilles. D'habitude, nous trouvons des têtards dans ces mini-mares. Aujourd'hui, pas un seul à l'horizon. Par contre, Serge nous fait remarquer une forme allongée, quasiment de la couleur de la vase : c'est un triton, déclare-t-il. Ce sont des amphibiens qui, une fois devenus adultes, sont capables de respirer aussi bien dans l'eau que hors de l'eau : il a étudié la question avec ses élèves, allant jusqu'à élever quelques têtards en aquarium pour leur montrer la métamorphose en grenouilles.

Cette année, il a fait la connaissance sur le marché d'Ixassou d'un entomologiste, collectionneur passionné de papillons, qui a accepté de venir faire un exposé à l'école et même apporté en prime des chenilles de paon du jour, qui se nourrissent de feuilles d'ortie exclusivement. Serge est encore tout étonné d'avoir pu assister en direct, avec ses élèves, à la formation d'une chrysalide. "-Mais pourquoi la chenille gigote comme ça ? -Regardez comme elle se tortille : elle est suspendue à une tige, s'extirpe de sa peau et s'enveloppe d'une feuille d'ortie. Après elle restera immobile pendant des jours, sans manger, pendant tout le temps de sa métamorphose en papillon." Assister en personne à de tels événements naturels impressionne bien davantage que la vue d'un documentaire filmé à la télévision et marque mieux les esprits. Ses élèves s'en souviendront certainement leur vie durant.

En longeant les berges du torrent, nous voyons sur la rive droite, puis un peu plus loin sur la rive gauche, des maisons dont il ne reste que quelques murs et embrasures de fenêtres. Plus en amont, nous avons longé également plusieurs "bordes" ou bergeries aux murs de pierre décrépis et branlants, au toit effondré, arbustes et herbes folles ayant envahi l'espace rendu à la nature. La montagne était bien plus habitée autrefois, aux temps de la préhistoire, bien sûr, où il faisait je crois plus chaud qu'aujourd'hui, mais également à des époques plus récentes, notamment à partir de la fin du XV^{ème} siècle, d'après les sites Internet que j'ai consultés, époque de croissance de la population. La dernière demi-heure est passée à marcher sur la route qui mène aux fermes les plus éloignées de Saint Etienne de Baigorri, qui se consacrent à l'élevage du cochon en plein air, dans des prairies. Ceux-là, ils doivent être réservés dès avant leur naissance par les consommateurs locaux...

Séjour en vallée d'Aure (17 au 20 août 2004)

Nous voilà revenus en vallée d'Aure : après un hébergement en camping à Bourisp (juste avant Saint Lary) en 2002, puis en gîte à Aragnouet-Fabian, à l'embranchement des routes de Piau-Engaly - Port de Bielsa et de la réserve naturelle du Néouvielle en 2003, j'ai réservé cette année dans un gîte situé au bord du lac d'Orédon, à presque 1900 mètres d'altitude, tout près de la réserve. Il fallait choisir : un lieu pour les adultes ou bien pour les enfants. J'ai opté pour les premiers. Le site est enchanteur : un lac dans un écrin de montagnes, avec le barrage du lac de Cap de Long à l'extrémité de la vallée opposée au gîte. Ce matin, nous avons roulé sur l'autoroute A64 jusqu'à la sortie 17 de Lannemezan en gardant un oeil sur la chaîne des Pyrénées qui se détachait de façon tout à fait inhabituelle sur un ciel mouvementé, d'où le soleil qui perçait par endroits entre les nuages dardait ses rayons sur le relief, en faisant ressortir les arêtes aiguës et les couleurs vives des forêts et des sommets crayeux ou enneigés.

Trois activités sont prévues pour cette première après-midi : équitation à Guchan, près de la base nautique d'Agos, parapente (qui sera finalement reporté au vendredi en raison des mauvaises conditions météorologiques) et marche à Orédon. Nous pique-niquons tous ensemble au seuil de la vallée du Moudang, sous l'abri relatif des grands sapins qui nous protègent de la pluie qui s'est mise à tomber en averse bien drue. Une fois installés dans nos quartiers respectifs, un groupe se constitue pour marcher, profitant d'une éclaircie passagère. Richard nous a promis une "petite" balade jusqu'au barrage ("Mais oui, Michèle, viens avec nous !"). A tout hasard, j'ai mis mes chaussures de montagne et pris mes bâtons. Heureusement ! L'équipée se transforme en une "grimpe" bien raide le long du torrent, sur les gros rochers ou la terre meuble, mal soutenue par les buissons épars. Le sentier a disparu, de même que les cairns, et nous avançons au jugé sous une pluie battante. L'oeil rivé sur le sol, nous apercevons soudain entre les pieds de myrtilles et les pins à crochets des cèpes blonds, ou tout au moins des bolets, que Max se met à ramasser avec frénésie tandis que nous lui en dénichons d'autres sur le parcours. Enfin arrivés au sommet du barrage, Jean-Louis et moi partageons quelques crumbles au citron ou au chocolat (délicieux !!!) avec la communauté tandis qu'un vent glacial souffle sur nos vêtements détrempés. Cela n'atteint pas notre bonne humeur et Richard propose de profiter de l'amélioration relative du temps pour faire une boucle en contournant l'un des pics, plutôt que de retourner (bêtement) sur nos pas.

Nouvelle "grimpe" sur une pente tellement prononcée que nous nous élevons rapidement au-dessus du lac, à flanc du pic des Trois Conseillers, jusqu'à la crête des Laquettes au col de Hèche Castet (très ventilé), où nous découvrons d'autres lacs (les Laquettes) et une vue panoramique sur les sommets environnants. Il faut avouer que le temps était tellement incertain qu'au milieu de la pente, Richard s'est demandé -à haute voix- s'il ne serait pas plus raisonnable de rebrousser chemin. La décision a été prise à la minorité la plus bruyante (Serge) qui affirmait qu'il serait bien pire de redescendre par où nous étions montés, et qu'il valait mieux une longue route facile en pente douce que ce que nous avons déjà parcouru. Bon ! Admettons ! Le temps tenait toujours et les nuages ne faisaient que sillonner le ciel à toute vitesse. Nous l'avons suivi et nous ne l'avons pas regretté. La deuxième partie a été bien plus agréable, nos vêtements séchaient dans le vent et le paysage était magnifique, particulièrement le long des Laquettes où nous marchions sur la rive dans un sous-bois fleurant bon la résine humide, un oeil sur les reflets changeants du ciel dans l'eau. Nous avons rejoint fort tard le groupe déjà attablé dans la salle à manger du gîte : la "petite" balade avait duré 5 heures (de 3 heures de l'après-midi à 8 heures du soir - 19 heures 30 pour Richard et Max qui ont couru sur la route à la fin : "Il suffisait de lever un pied, puis l'autre, et nous descendions sans peine ni essoufflement le long de la pente douce !"). Les cavaliers nous ont

raconté au dîner les joies de l'équitation (mis à part pour Cédric, qui a trouvé la selle un peu dure...). Jean-Marc et Thierry, les 2 cyclistes, sont montés comme prévu au col d'Aspin, le premier en bavardant, le second en ahanant, et le reste de la troupe était heureux d'être resté tranquillement à jouer dans les chambres...

Lorsque nous sommes nombreux, un effet de groupe se produit, qui galvanise les énergies et réduit les tensions, notamment intra-familiales. C'est vrai que les enfants n'étaient pas super-enthousiastes pour marcher, mais nous voulions qu'ils fassent au minimum une randonnée avec nous, même petite. N'ayant pas d'autre choix que de nous suivre, ils sont donc venus à la balade des lacs du Néouvielle, qui s'effectue à partir du parking du lac d'Aubert (à 20 minutes en voiture en amont d'Orédon). Contrairement à l'an passé où nous avons trouvé la montagne desséchée, aujourd'hui elle regorge d'eau qui sourd de toutes parts. D'une montagne à l'autre, les cloches des troupeaux résonnent, moutons ou vaches perdus dans le chaos de roches claires, invisibles mais présents, qui protestent parfois d'être dérangés en bêlements aigus ou graves. Un agneau à peine sorti du ventre de sa mère laisse pendre encore son cordon ombilical, un autre, d'un blanc duveteux, cogne de sa tête tendre les tétons maternels emplis de lait.

Il faut faire attention où nous mettons les pieds : le sentier passe tantôt sur la roche dure, à peine recouverte d'une mince couche de terre et d'herbe, tantôt dans des zones marécageuses et de tourbières, où de grandes touffes d'herbe grasse cachent des fondrières où s'enfoncent les pieds et où nous manquons de perdre nos chaussures. Nous faisons la chasse (photographique) à la grenouille. Il y en a plein, mais elles se cachent ! Nous nous séparons au premier col, où il faut partager les pique-niques. Surprise ! Notre hôte a préparé des tupperwares de pâtes froides sans joindre de fourchettes ! Et il a oublié de nous fournir le jambon et le fromage, en outre quelques tranches de pain sont plutôt desséchées... Il y a de la grogne dans l'air. Le soir, nous aurons le fin mot de l'histoire : un groupe nous a précédé, levé de meilleure heure, et a intercepté une partie des sacs qui nous étaient destinés. Le responsable du gîte, pour se faire pardonner, ne nous a compté que la moitié du prix, nous avons mangé à volonté au dîner, et après le dessert, nous avons eu des crêpes : l'incident est clos, on n'en parle plus ! Les enfants (sauf Cédric) restent avec Yann, Isabelle et Michèle à pêcher la grenouille et observer les petites bêtes, tandis que le reste du groupe effectue une grande boucle d'un lac à l'autre en passant par deux autres cols. Comme si cela ne suffisait pas, les plus énergiques grimpent deux pics en supplément (dont le pic de Madamète à 2657 mètres pour Cédric, Max, Serge et Richard), en nous faisant regretter de n'y être pas allés, tant ils ont vu de belles choses, de là-haut (le Vignemale, le Mont Perdu recouvert d'une calotte neigeuse...).

C'est étonnant la distance que nous pouvons parcourir en une journée dans ce paysage immense, montant et descendant en suivant les sentiers tracés par le bétail. A deux rangées de montagnes se trouve le pic du Midi de Bigorre, qui domine les stations de ski de La Mongie et de Super-Barèges, invisibles depuis l'endroit où nous nous trouvons. Sur la gauche, là où la vallée se rétrécit, nous apercevons les pilônes des télésièges de Barèges. Nous ne descendons pas si bas mais préférons obliquer "hors piste" en direction d'un autre lac pour changer du circuit de l'an passé. Comme toujours, il faut se couvrir et se découvrir sans cesse, en fonction du vent qui souffle fraîchement à ces altitudes élevées, refroidi par les névés isolés qui persistent malgré le soleil.

Nous nous blottissons pour le déjeuner à l'abri de gros rochers blancs près d'un lac parfaitement transparent. Au-dessus des cimes, les nuages s'étirent, déchirés par un courant violent. Laisant les autres terminer leur repas pantagruélique bien arrosé de vin, Jean-Louis,

Richard et moi traversons avec difficulté un chaos de rochers pour gagner deux autres lacs. Ensuite, une fois regroupés, nous montons au col, d'où Cédric redescend en courant jusqu'au gîte (en tombant deux fois, malgré mes recommandations préalables de prudence), et Jean-Louis et moi retournons tranquillement aux voitures pendant que les autres font l'ascension d'un deuxième pic, pour le plaisir. Jean-Marc nous rattrape le premier, Serge et Max à 20 mètres derrière, suivis de Xavier, puis de Richard. Ils adorent faire la course, aussi bien en montée qu'en descente, et se réjouissent comme des gosses lorsqu'ils réussissent à prendre la tête : il faut les entendre raconter les péripéties de l'Hirukasko - "Pendant qu'il renouait son lacet, on en a profité pour passer devant, tu penses, il ne fallait pas rater cette occasion de le dépasser !..." - "Il s'est mis à avoir mal au genou, alors, pour une fois qu'il ralentissait, on a accéléré !..." -

Le jour suivant, nous faisons trois groupes. Serge, Max, Xavier et Yann font le pic du Néouvielle (Jean-Marc et Thierry sont déjà repartis chez eux). Richard, Jean-Louis et moi refaisons la balade du lac de Barroude, que nous aimons beaucoup. Isabelle et Michèle emmènent gentiment tous les enfants dans la vallée du Moudang où ils sont sensés marcher jusqu'aux granges aller-retour pour mériter de faire de l'escalad'arbres. En fait, partis vers 10 heures d'Orédon, ils souhaiteront manger dès 11 heures, et feront leur escalade sous la pluie battante à partir de 2 heures et presque jusqu'à 4 heures, pendant qu'Isabelle et Michèle feront un petit tour à Saint Lary.

Je suis contente, car il a suffi que je dise que je regrettais de n'avoir pas vu de marmottes ni d'isards pour qu'ils apparaissent soudainement. En fait, je les cherchais car nous en avions déjà vu sur le trajet de Piau-Engaly à la haute vallée qui domine le lac de Badet, avant la Hourquette de Chermentas. C'est d'abord une grosse marmotte que j'ai aperçue, de dos, parfaitement immobile, que j'ai distinguée de son environnement de pierres et d'herbe par miracle, car ses formes étaient plus arrondies, plus brunes et plus douces au regard. Quant aux isards, c'est le mouvement de leur fuite à l'approche d'autres promeneurs qui m'a permis de les apercevoir, bien qu'ils fussent assez éloignés, vers le haut des pâturages, près des éboulis qui s'amassent à la base des falaises. J'aime ces animaux fins et racés, à la course légère qui me laisse toujours une pointe de jalousie au creux de mon cœur, moi qui dois fournir tant d'efforts pour grimper d'un pas de sénateur... Je retrouve aussi une belle vesse de loup, de grandes fleurs bleues-mauves qui poussent en parterres dans les creux humides et des chardons roses. Mais ce que je préfère, ce sont les myriades de fleurettes minuscules et multicolores aux pétales délicats, tous différents, et ces drôles de plantes d'altitude collées au sol, mousses, herbes, lichens et plantes grasses aux formes multiples et diverses qui développent malgré leur fragilité apparente des défenses incroyables contre les intempéries et le froid pour subsister avec un soupçon de terre dans une fente de rocher.

Ici encore, le bétail pâit en toute liberté, sans doute contrôlé de loin en loin par des bergers (ou des bergères). Nous assistons à une brève altercation entre deux jeunes taureaux qui se cognent violemment de la tête comme nous avons vu des béliers le faire dans cette même vallée en allant à la Hourquette de Héas. Vers le col, un gamin se cache derrière un rocher et laisse passer sa mère et sa soeur sans mot dire. Lorsqu'il est découvert, il se met à courir dans les pâturages, suivi par sa soeur, en chassant devant lui un troupeau de moutons. Richard se met en colère et lui crie d'arrêter, que c'est interdit. En effet, nous devons nous considérer comme des invités dans une zone où le bétail et les animaux sauvages séjournent librement, et ne devons en aucun cas perturber cet environnement fragile. En outre, il y a beaucoup d'agneaux, c'est le meilleur moyen pour risquer l'accident qui ferait certainement le bonheur des vautours, mais enfin...

Mis à part ce trio, il n'y a pas foule sur le sentier, et nous pouvons admirer tranquillement le panorama aux couleurs changeantes, où les nuages laissent traîner leur ombre qui se déforme dans le relief. Le soleil éclaire plus souvent le lointain que notre sentier, mais tant qu'il ne pleut pas, il ne faut pas nous plaindre. Nous pensons beaucoup à Yann, qui s'est laissé entraîner par les autres à faire l'ascension du pic du Néouvielle, "un 3000" dont il voulait faire l'expérience. Nous sommes inquiets car il a dû faire deux ou trois petites excursions en montagne en deux ans, et le footing qu'il pratique plus ou moins régulièrement en période non estivale : il manque donc très probablement de forme physique. Nous nous faisons des reproches en nous disant qu'il aurait fallu insister pour l'emmener à Barroude, qui demande de l'endurance pour cette balade de huit heures, mais pas d'effort violent, et ne présente pas de difficulté technique.

Nous nous trompons sur son compte. Son visage réjoui nous rassurera le soir. Il est passé comme un isard d'un rocher à l'autre, comme s'il était sur ses côtes bretonnes, et il a gardé un rythme lent mais régulier dans la montée, où il a parfaitement suivi les autres qui ont pris garde de ne pas le distancer. En trois heures ils étaient au sommet (de 8 à 11 heures), les névés plus étendus qu'il y a deux ans, mais de texture ferme et non verglacée, ayant permis de progresser plus facilement, couvrant les derniers gros rochers qui m'avaient tant ennuyée d'un manteau stable et régulier.

Pour revenir à Barroude, le temps se gâte de plus en plus. A notre arrivée au lac, le temps de chercher un gros rocher pour nous abriter du vent et manger, la pluie commence à tomber à grosses gouttes et très rapidement en averse très drue. Nous nous hâtons vers le refuge déjà bondé de gens et saturé en humidité qui s'élève des vêtements et des sacs. Des randonneurs se poussent un peu pour nous faire de la place à leur table. Nous sommes chanceux : tout un groupe avec de jeunes enfants reste debout puisqu'ils ne consomment pas. Nous étalons notre pique-nique et commandons un café au lait (très amer, mais agréablement brûlant). La population des randonneurs recouvre toutes les tranches d'âge, à part le bébé et la personne très âgée. Pourtant, cette balade est plutôt longue et toute en montée, surtout depuis Aragnouet, départ de randonnée plus direct vers Barroude, mais qui oblige à faire un aller-retour.

Le temps ne s'améliore pas. Nous décidons de repartir, bien couverts, Jean-Louis et moi de deux k-ways, et Richard d'une cape (des chemins de Saint Jacques de Compostelle) qui le fait ressembler à Quasimodo. Dès que le sentier nous permet de marcher de front, Richard commence à organiser avec Jean-Louis la veillée pour surprendre Yann et sa famille qui ne connaissent pas les secrets du mage que nous avons découverts à Lescun. Pris dans la discussion, nous oublions les intempéries et progressons d'un bon pas. Une fois le sujet épuisé, les deux hommes se mettent à parler des merveilles des grands nombres. Tout à leur mathématique, ils me distancent car je me mets à grapiller de gauche et de droite des framboises sauvages qui poussent en buissons épais sur les pentes proches du bas de la vallée. Elles sont petites, mais succulentes, et je me régale tandis qu'ils m'attendent près d'une demi-heure dans la voiture en écoutant les J.O. d'Athènes et en regardant la pluie tomber sur le pare-brise...

Il n'y a pas que moi qui aime les petites bêtes et les petites plantes : Yann aussi ! Il a profité des moments calmes (hors ascension du Néouvielle) pour les immortaliser avec l'appareil photo. Le dernier jour, les effectifs sont réduits en raison des départs, et en plus, le programme est multiple : Richard, Serge, Xavier et Jean-Louis font l'ascension du pic des Aiguillous (ou Soum des Salettes) qui culmine à 2976 mètres ; j'emmène cet après-midi

Jonath', Anna et Sammy faire du parapente ; Yann, Isabelle, Florian et Cécile s'en iront dans l'après-midi. Les premiers s'en vont dès l'aube, il incombe à ceux qui restent de faire les bagages et vider les chambres. Les enfants sont peu enthousiastes : ils n'aiment pas être pressés et n'ont aucune envie de marcher. Nous les emmenons néanmoins au lac d'Aubert (encore plus beau qu'il y a deux jours), et les enfants restent dans la voiture, au parking, à lire ou jouer de la guitare, tandis que Yann, Isabelle et moi faisons une dernière petite balade jusqu'au petit lac en contrebas du lac d'Aubert. Les marmottes sifflent de toutes parts et nous narguent, invisibles, alors nous nous rabattons sur les papillons, avant qu'Isabelle n'en aperçoive une qui nous fixe, curieuse, et nous observe autant que nous l'observons. Elle reste ainsi, hors de portée, un long moment, tandis que nous nous approchons au maximum, et ne s'enfuit qu'en entendant un groupe arriver, trop bruyant et remuant à son goût.

Après avoir mangé des sandwiches tous ensemble à Saint Lary, nous nous présentons au guide. Il évalue nos poids respectifs du regard, d'un air dubitatif, regarde les nuages qui fuient au-dessus du Pla d'Adet et déclare d'un ton catégorique que Sammy ne pourra pas voler, il est trop léger, ce ne serait pas prudent. Il demande plus précisément le poids de Jonathan et d'Anna : impossible de prendre le téléphérique pour voler comme prévu du Pla d'Adet, ils sont également trop légers puisque nous volons en biplace, avec une surface de voile très importante. Deux moniteurs nous rejoignent et proposent de nous faire voler depuis le côté opposé de la vallée d'Aure, à une altitude moindre, probablement moins ventilée, et nous décollerons et atterrirons au même endroit. Je donne mon accord, désolée pour Sammy, qui avait remplacé Florian au pied levé, mais c'est la sécurité qui prime. Je suis leur voiture qui fonce sur une petite route de montagne jusqu'à la piste pleine de nids de poule, de courte durée, heureusement.

Nous dominons la vallée d'Aure aux couleurs changeantes au gré du passage des nuages, parsemée de petits villages aux toits d'ardoise. Nous ne sommes pas très haut, mais de toute façon, nous n'allons pas descendre, mais monter en parapente, tellement le souffle d'air est fort. Cela nous change des deux fois précédentes où l'air était si calme que nous descendions trop rapidement à notre goût, simplement par l'effet de la gravitation. Anna part sans problème avec son moniteur. Quant à Jonath', c'est une autre histoire. Au moment où ils démarrent, une rafale de vent contraire s'engouffre dans la toile en train de s'élever qui les entraîne inexorablement vers l'amont. Là, j'ai un problème de conscience : dois-je courir vers mon fils pour m'accrocher à lui pour stopper la glissade, ou bien est-ce que je continue à prendre des photos pour marquer l'événement ? Mauvaise mère, c'est la seconde option que je prends. Heureusement, un buisson épineux les arrêtera bientôt, dont ils extirperont la toile avec précaution avant de se remettre en position à partir cette fois pour de bon... En ce qui me concerne, il n'y aura pas de problème : étant plus lourde, le vent a moins la possibilité de nous balloter comme fétus de paille, le moniteur et moi. Le pauvre Sammy redescendra en voiture, sans regret après avoir vu la mésaventure de Jonathan.

En ce qui concerne le groupe de marcheurs, ils nous raconteront plus tard qu'il faisait si froid au sommet (probablement une température proche de 0°C) qu'ils ont dû redescendre se mettre un peu à l'abri du vent pour pique-niquer. Xavier, sans doute fatigué par toutes ces marches, ayant mal dormi la nuit précédente, s'est tordu le pied en fin de randonnée, se roulant par terre de douleur. Il l'a trempé dans l'eau glacée d'un torrent pour éviter qu'il n'enfle et il a pu rejoindre courageusement la voiture.

Aasscmicalement vôtre ! (1^{er} octobre 2004)

Des fous ! Ce sont des fous !
Quel plaisir peut-on prendre
A courir sous les trombes,
Se jeter dans les vagues,
Lutter contre le courant,
La mer brassant le sable
Sous une pluie crépitante ?

Blottis dans le local
L'averse cache la plage
Le vent souffle en bourrasques,
Qu'il fera bon dans l'eau !
A la une, à la deux,
On s'élançe, on y court,
Bravons les éléments !

Vingt et un, vingt, dix-neuf,
L'eau fraîchit doucement
Rejetant sur le sable
Les feuillages d'automne
Que picorent les mouettes
Aux ailes ébouriffées
Sous le ciel noir d'orage.

Ouille mon pied ! Une vive
De son dard a piqué
Jean-Louis B. qui boitille.
D'abord Max et JL
Puis Richard et Cathy
Reviennent au local
Détendus, réjouis.

Trinquons à la reprise ! Aasscmicalement vôtre !

Tour du Bassin d'Arcachon à vélo (23 & 24 octobre 2004)

Nous voilà de nouveau sur le bassin d'Arcachon ! C'est un lieu magique, où l'on passe insensiblement du milieu solide au liquide puis gazeux, unis en camaïeux tendres et doux dans les bleus, bruns ou verts. Ses eaux peu profondes abritées du ressac atlantique hébergent une flore et une faune riches et variées, où l'huître a été promue reine grâce à son élevage intensif. L'automne est la saison des migrations et les oiseaux explorent en bandes serrées la vase de ses rives, tourbillonnent dans le ciel en nuages palpitants ou le sillonnent en formations aiguës si caractéristiques.

Le bassin peut se visiter de multiples façons, en bateau, à pied le long de ses sentiers côtiers malheureusement discontinus ou en vélo sur des pistes cyclables goudronnées impeccablement entretenues. C'est cette dernière option que nous avons retenue, et afin de prendre notre temps, nous avons choisi d'en faire le tour sur deux jours, soit un total de 80 à

100 km selon les sources. La seule contrainte dont il fallait tenir compte, c'était les horaires du bateau qui permet de traverser la passe entre Arcachon et le Cap Ferret. J'ai donc choisi, sur les conseils du gérant du camping du Teich, où nous avons séjourné précédemment, de laisser les voitures à Andernos, d'où nous partirons à vélo, sacs au dos, jusqu'à Arcachon où j'ai réservé deux mobile homes dans le camping aménagé sur les hauteurs des dunes. Le lendemain, nous prendrons le bac à la première heure (9 heures), afin de rouler librement de l'autre côté et rejoindre nos véhicules quand bon nous semblera.

Il faut quand même compter deux bonnes heures pour rejoindre Andernos depuis Anglet par la RN 10, et comme les impondérables font que nous ne partons jamais à l'heure prévue (!), nous n'avons commencé notre circuit que vers les 10 heures et demie du matin. Le week-end dernier, il pleuvait des cordes le samedi, et nous avons dû reporter à la semaine suivante : il est tellement tombé ces jours derniers que le ciel limpide et l'air léger semblent débarrassés de toute humidité pour une éternité (ou du moins nos deux jours d'escapade cycliste). La température est idéale, et nous n'aurons besoin de nos vêtements chauds que le soir.

Sitôt sortis du parking d'Andernos et engagés dans la voie cyclable toute proche, nous nous retrouvons sur le trajet de l'ancienne voie ferrée Bordeaux - La Teste rachetée au XIX^{ème} siècle par la Compagnie du Midi à l'époque de Napoléon III et qui sera prolongée par la suite jusqu'à Arcachon. Cela signifie que nous circulons sur une section rectiligne, disposant de larges bas-côtés boisés à l'herbe bien tondue qui donne l'impression d'un parc longiligne bordé de maisons très bien installées à l'écart de la circulation automobile qui doit être envahissante l'été. C'est un vrai plaisir de nous promener dans la forêt et en marge des zones résidentielles. Nous croisons quelques promeneurs cyclistes qui nous saluent et se rangent pour nous laisser passer. L'air est calme, on entend les petits oiseaux et l'écho assourdi de la circulation au loin. Dans le ciel au-dessus de la forêt passent de grands oiseaux migrateurs (cormorans, oies, grues ?) en V plus ou moins déformé. Des coups de feu éclatent. Je suis contente que les oiseaux ne passent pas au-dessus de nos têtes, sinon nous risquerions de recevoir des plombs de chasse. La voie est étroite, et nous nous groupons par 2 ou 3 afin de bavarder tout en roulant. Notre seul regret, c'est de ne pas avoir vue sur le bassin. Au bout d'une heure, ou un peu plus, nous quittons la voie cyclable sur laquelle nous progressons très vite pour faire une incursion vers le port d'Audenge, avant de faire le point à Biganos. Je ne sais si la marée est basse, ou bien s'il est habituel de voir ces étendues de vase. Les bateaux ont tous un air penché, échoués sur la berge, les pontons semblent très haut perchés. Les cabanes des ostréiculteurs bordent les quais où croupit l'eau de bassins à huîtres (provisoirement ?) désaffectés.

Plus loin surgit d'entre les pins la fumée en panache blanc de l'usine La Cellulose du Pin dont l'haleine fétide empuantit les environs : quel dommage ! Nous traversons la Leyre sur laquelle nous avons passé de bien bons moments en 2002 et en 2001. J'aimerais bien faire un détour par le sentier du littoral du Teich, situé entre le parc ornithologique et le bassin, mais les autres ont faim. Retardée par la prise d'une photo de l'église, je perds le groupe de vue et je fais une incursion avec Nico et Marie-Ch' vers la droite jusqu'au port de plaisance du Teich, terminus du sentier, mais nous n'y trouvons aucune tête connue. En fait, vue l'heure avancée (il est une heure passée), ils ont dans l'idée de manger à Gujan-Mestras. Nous faisons demi-tour et reprenons la route (nous avons raté la bifurcation où la voie cyclable s'enfonce dans la forêt et devons supporter la circulation, pas trop intense heureusement). Nous revoilà ensemble ! Evidemment, vu la date tardive, de nombreux restaurants sont fermés, et nous fixons notre choix sur un troquet plus engageant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et qui offre un

repas plus qu'honorable. L'air de rien, nous sommes un peu fatigués et avons bien besoin d'une petite pause.

Après le déjeuner, une sieste s'impose. Nous suivons un moment la voie ferrée entourée comme dans toutes les villes de maisons tristounnettes et de bâtiments artisanaux, que nous quittons pour aboutir à une coquette plage au sable clair et fin comme de la farine dont les eaux tranquilles nous attirent comme un aimant. Le soleil brille, il fait chaud, j'enfile mon maillot dans un coin discret sous les branches tortueuses d'un grand pin odorant qui caressent le sol, et pénètre en compagnie de Richard puis de Max dans une eau sans doute plus fraîche de 2°C que celle d'Anglet, mais tout de même parfaitement délicieuse (17°C ?). Le seul ennui, c'est la sensation bizarre des pieds foulant une vase en putréfaction dont les gaz se dégagent en chapelets de bulles qui remontent le long des jambes tandis que le limon s'élève et cache le fond de la rivière : bououh ! Seule solution : se mettre vite à nager, en restant très horizontale et très calme pour ne pas troubler la transparence en remuant cette crème chantilly brunâtre. Pendant ce temps, les autres s'étendent et digèrent tranquillement, sauf Marie-Ch' qui extirpe de son sac ses cours et les relis studieusement.

Après le bain, je marche jusqu'au bout de la plage où je découvre après l'embouchure de la rivière, de l'autre côté du vaste bassin, la ville d'Arcachon dont certains immeubles côtiers se détachent nettement. Cette baie, et cette ville au loin, me rappellent tout d'un coup la baie de San Francisco, que nous avons vue aussi en octobre, par une lumière semblable. Une cabane se dresse dans un herbier sur la vase, pour un chasseur ou un ostréiculteur, je ne sais, et à l'opposé d'Arcachon, derrière une petite dune, se devine l'embouchure de la Leyre, avec le petit port du Teich. Armée d'un trident recourbé, une vieille Indochinoise édentée guette la marée, prête à aller récolter huîtres ou palourdes dès que la mer se sera retirée suffisamment.

Il est temps de repartir. Nous continuons par la route jusqu'à Arcachon où notre groupe se sépare en deux : la moitié préfère rouler (ou pousser le vélo) sur le sable, pour profiter de la vue sur le bassin égayé de myriades de bateaux à l'ancre. Nous nous retrouvons sur la jetée d'Eyrac où nous prendrons le bateau pour le Cap Ferret. Le temps d'aller au guichet prendre les tickets pour le lendemain, et nous perdons Jean-Louis ! Tandis que nous dégustons des glaces, Richard cherche Jean-Louis jusqu'au bout de la jetée Thiers, je fais également de nouveau le tour de la jetée d'Eyrac, rien à faire, il est invisible : obligés d'aller au camping pour le retrouver ! Et moi qui me suis démenée pour éviter un aller-retour inutile, j'ai réglé la note par téléphone et fait mettre nos clés à la garde du concierge afin de dîner tranquillement en ville avant d'aller nous coucher (puisque le restaurant du camping est fermé en octobre), tout mon plan est par terre ! En plus, celui-ci est perché tout en haut des dunes, et il nous faut grimper plusieurs côtes pour y arriver. Niché dans une forêt de pins, pratiquement vide à cette date de l'année, le site est fort agréable. Nous y retrouvons effectivement Jean-Louis qui s'était arrêté sur la jetée pour ranger ses lunettes de soleil et, ne nous voyant plus, a continué tout seul jusqu'au camping en pensant nous rattraper alors que nous étions derrière lui. Il a profité de son avance pour régler un problème d'eau dans notre mobile home, et du coup tout le monde plonge à tour de rôle sous une douche bien méritée.

Comme dit Max, ce séjour ne compte pas vraiment comme un week-end sportif : n'ayant personne pour s'occuper de nos sacs, nous n'avons pas voulu nous encombrer de pique-nique, et nous passons presque autant de temps au restaurant que sur nos vélos ! (Il faut dire qu'en arrière-saison, les quelques restaurants ouverts sont bondés de monde, et le service réduit au minimum est plutôt débordé). Pascale ne veut plus entendre parler de vélo pour ce soir : nous retournons donc dans le centre ville à pied, en coupant par la forêt... et nous nous perdons au

retour dans le noir, errant pendant plus d'une heure à la recherche de notre chemin. Quel sens de l'orientation !

Quelle hâte ! J'écoutais les oiseaux s'éveiller doucement dans la forêt, j'avais ouvert un oeil et entrebâillé les rideaux pour voir le soleil se lever, rouge aurore embrasant les troncs dressés des pins sombres, mais je n'avais pas du tout conscience de l'heure. Le bateau part à 9 heures de la jetée d'Eyrac, nous comptons 1/4 d'heure - 20 minutes pour nous y rendre à vélo, et il est déjà 8h 1/4 ! Richard, Max et Pascale sont partis devant, Xavier vient de réaliser que son pneu de vélo est crevé, c'est Max qui a la pompe, bien sûr (moi, j'ai oublié la mienne dans le coffre de la voiture - très utile -), alors il utilise une bombe anti-crevaisson, et Marie-Ch' qui n'en finit pas de se laver... Le peloton de tête prend le temps de s'arrêter dans une boulangerie pour acheter des chocolatinnes, pensant que nous serions obligés d'attendre le prochain passage de la navette dans une heure. Mais non ! Prenant à peine le temps d'admirer depuis le haut de la dune la vue sur le bassin faiblement éclairé au petit matin, nous dévalons les rues (vides de voitures, heureusement), sans trop respecter la signalétique aux croisements et rejoignons les autres qui nous attendent à la jetée Thiers : encore 5 minutes, "lâaargement" le temps pour gagner l'autre jetée, le bateau n'est même pas encore là ! Ouf !

C'est marée basse, le bateau est très bas par rapport au ponton, il faut descendre les marches de l'escalier en portant le vélo et le bardas, sans pouvoir s'accrocher à la rembarde et en prenant garde à ne pas glisser : galère ! Le pilote (et Max, toujours serviable) nous réceptionne, s'empare du vélo, nous aide à grimper sur le pont qui tanguet et roule légèrement, avec le clapot. C'est un petit bateau-promenade couvert d'une bâche et sans fenêtre, garni de plusieurs rangées de bancs de bois et de tables. Nous avons l'impression de partir pour un grand voyage. Que le bassin est beau ! Le soleil sur les rides du sillage, Arcachon qui s'éloigne, les bateaux de plaisance, les piquets des parcs à huîtres, le Cap Ferret qui s'approche, la dune du Pilat et la crête des vagues contre le banc d'Arguin, l'île aux oiseaux couverte d'arbres... A l'approche du Cap Ferret, nous observons le manège de pêcheurs qui remontent leur filet dans leur canot à moteur non loin des parcs à huîtres. Du bassin, nous pouvons apercevoir les jolies maisons entourées de jardins arborés qui descendent jusqu'à l'eau où vacillent les bateaux de plaisance. Il y a tant à voir, nous ne savons où porter le regard. Même après l'accostage, nous continuons d'observer le bassin et avons peine à nous en détacher pour aller prendre une boisson chaude au bar pittoresque du débarcadère, aux murs couverts d'objets de marine.

Comme les voies cyclables sont très roulantes, nous décidons à l'unanimité de faire un détour vers le bout du Cap Ferret. Nous passons devant le phare, à travers les rues tranquilles bordées de maisons d'agrément de styles tous différents, et poussons jusqu'à la plage battue par les vagues de l'Atlantique. Là, c'est autre chose ! L'écume jaillit jusque loin au large, les rouleaux déferlent sur les bancs de sable mouvants, et nous apprécions mieux la disposition particulière du bassin d'Arcachon, bien abrité derrière son cordon dunaire. La dune du Pilat s'élève à l'horizon, tandis que derrière nous campent deux communautés opposées : d'un côté, les chasseurs, qui guettent le passage des oiseaux migrateurs pour les tuer (tout près des villas habitées !), et de l'autre, les ornithologues, qui repèrent les espèces d'oiseaux et les dénombrent - c'est cocasse, chacun s'ignore et poursuit des buts contraires, tout en étant également de parfaits connaisseurs du monde des oiseaux et de leurs habitudes... Notre coeur balance plutôt du côté des seconds, et nous montons un moment discuter avec eux. Ils appartiennent à une association dont le but est d'observer sur le long terme (une dizaine d'années au moins) les flux migratoires, et de contrôler que le nombre d'oiseaux de chaque espèce repérée ne diminue pas de façon alarmante. Il faut les voir, jetant un oeil sur un ciel

bleu qui nous paraît vide, repérer un vol de passereaux minuscules, et les compter (50, 15, 200...) en un instant, puis noter sur des fiches rapidement avant de signaler de nouveau, au-dessus de la forêt (là où arpentent les chasseurs) la présence d'un épervier - qui chasse aussi -. L'un d'eux nous confie : "Ce qui est merveilleux, c'est de voir arriver des vols de Sibérie ou de Scandinavie, et de savoir qu'ils viennent de si loin pour hiberner sur le bassin..."

Nous redescendons sur la plage : Richard a craqué, il s'est mis en maillot et, malgré les grosses vagues et le fort courant latéral qui entraîne vers la passe, il va se baigner, c'est sûr. Son enthousiasme est communicatif, nous sommes bientôt presque tous en tenue (sauf Nico, Marie-Ch', et Pascale), et nous nous trempions avec des cris de joie dans l'eau fraîche. Nous y resterions bien, mais il faut songer à avancer un peu. Nous remontons sur les vélos, et avançons en cherchant la voie cyclable : elle est indiquée sur la carte, parallèle à la route, mais nous ne voyons pas un seul panneau pour y accéder. Il y a bien quelques passages perpendiculaires sablonneux, mais ils ne semblent pas y mener. Et bien si ! Richard s'engage dans l'un d'entre eux, et nous voyons tout d'un coup un cycliste passer au fond, c'est bien là ! Il fallait le savoir... Nous voici de nouveau dans la forêt, agrémentée de taillis d'arbousiers à la fois fleuris, et avec des fruits verts et des fruits rouges parfaitement mûrs. Ce sont des arbustes peu communs, dont les fruits mettent un an à arriver à maturation, et qui offrent aux insectes de l'automne le suc de leurs fleurs blanches, et aux oiseaux ces fruits granuleux, comme des framboises ou des mûres, mais d'un volume double ou triple, d'un goût douceâtre, sucré et légèrement farineux : j'aime et je ne me prive pas d'en déguster à chaque pause. Je crains même de me rendre un peu malade, mais non, les arboises sont très digestes ! Je m'attarde un peu, tandis que Max m'attend plus loin, demandant si je suis la dernière (il ne veut pas que l'un de nous se perde de nouveau !). Nous appuyons sur la pédale pour rattraper le groupe, quand soudain des coups de feu résonnent dans la forêt, et nous entendons tout autour de nous les plombs retomber dans les taillis : quels fous dangereux !

Nous ne nous pressons pas, mais comme nous avons passé un bon moment sur la plage en début de journée, il s'agit de commencer à s'inquiéter du déjeuner : nous ne sommes pas en Espagne où l'on peut manger au milieu de l'après-midi sans problème. Pascale connaît un endroit à Claouey. C'est bizarre, comme nous sommes de l'autre côté du bassin, nous perdons un peu notre sens de l'orientation (encore !) : nous avons la mer derrière nous, nous tournons à gauche pour aller à Claouey, et nous retrouvons le bassin derrière nous aussi... (à droite) ??? Jean-Louis et moi sommes perplexes. Il faut dire, avec ces sentiers qui tournent, il y a de quoi s'emmêler, non ? Le village est percé d'une large route, on le sent équipé pour recevoir les foules bordelaises. Un des restaurants sur le bassin semble très bien, mais il est complet, nous avons oublié que nous sommes dimanche. Nous rebroussons chemin pour manger dans un autre moins coté, mais le service n'est pas non plus le même, et nous y restons une éternité, à tel point que les hommes se lèvent pour jouer au baby-foot en attendant la suite du repas !

La fin du trajet nous semble très courte, nous arrivons très vite à Andernos, où nous déposons nos sacs avant de repartir (toujours à vélo) au port pour y acheter des huîtres que nous mangerons tous ensemble ce soir à la maison. Des fouilles ont été entreprises près de l'église au bord de l'eau : il s'agit d'un site gallo-romain. Un groupe de touristes écoute le guide ; quant à moi, ces murs tronqués et ces pierres éparses ne me parlent pas beaucoup. Il y a foule près des hangars où les ostréiculteurs proposent des huîtres de tout le bassin. Il semble que des cars entiers du 3^{ème} âge se déplacent ici pour faire emplette et visiter le village qui est très animé. Lorsque nous reprenons la voiture, nous nous trouvons pris dans le bouchon des Bordelais qui remontent dans leur métropole après un dimanche sur le bassin. Nous faisons demi-tour, et optons pour l'autre route qui longe la côte jusqu'à Fature, bien qu'il faille

traverser tous les villages, et nous gagnons ainsi près d'une heure par rapport à nos compagnons dans l'autre voiture qui est restée coincée dans les embouteillages. Il pluvine un peu. Un bel arc-en-ciel double se détache sur le fond nuageux. Quelle chance nous avons eue !

La Rhune par Ascain (21 novembre 2004) – Novembre en Pays Basque

J'adore la versatilité du temps au Pays Basque : elle me surprend toujours. Après un froid intense avant-coureur de l'hiver, avec les pare-brise couverts de givre, suivi d'une pluie battante qui détachait rageusement les feuilles flétries des arbres, nous découvrons ce matin un air lavé de frais, des arbres lumineux aux chaudes couleurs jaunes, brunes ou rousses, et une herbe très verte, scintillante de rosée. Des écharpes de brume diaphanes voilent l'horizon, alors que le soleil très bas accentue le relief d'ombres allongées.

Xavier nous conduit à un nouvel accès de la Rhune depuis les hauteurs d'Ascain, au lieu de Sare d'où nous démarrons habituellement, et nous avons l'impression d'arpenter une nouvelle montagne, tant les points de vue changent. Les sentiers dégoulinent d'eau limpide, et des ruisseaux dévalent sur les grès moussus en marches d'escalier dans les pentes douces jusqu'aux ravins d'où rebondit vers l'azur l'écho de leurs cascades. Je me penche au pied d'un arbre dénudé : quels drôles de champignons oranges, tout ronds ! Je lève les yeux : mais non, ce sont des fruits mûrs qui jonchent le sol, aux allures de mirabelles, mais pourvus d'un petit épis, vestige de la fleur, comme chez les groseilles à maquereau.

Isabelle, Elisabeth, Yann et Jean-Louis B. se trouvent rapidement distancés, en raison de leur rythme de marche plus lent ; ils n'atteindront d'ailleurs pas le sommet, privilégiant la découverte du paysage plutôt que la performance sportive. A une bifurcation, Richard, Rose, Xavier et son frère continuent tout droit, alors que Pierre, Max, Jean-Louis et moi préférons suivre la signalétique jaune et prenons sur la droite, ce qui nous fera découvrir un superbe panorama depuis un haut plateau inattendu, qui élargit considérablement le versant nord des contreforts de la Rhune.

Cette particularité du relief a été remarquée de longue date par les éleveurs et nous admirons les bergeries de pierres sèches empilées sans mortier avec un art consommé. Une petite chapelle invite au recueillement, face à la baie de Saint Jean de Luz et aux maisons blanc et rouge clairsemées dans la campagne. Une haie de grands conifères vert sombre encadre un espace, ancien pâturage privé sans doute, désormais abandonné. Il n'y a pas un souffle d'air, et nous montons en tee-shirts, nos vêtements chauds inutiles entassés dans les sacs à dos, frissonnant un peu dans les zones d'ombre plus intense, tandis que la sueur s'écoule glacée le long de la nuque et se perd dans le dos.

Il ne faut pas croire que nous soyons seuls : la Rhune est sans doute le pic le plus fréquenté du Pays Basque, et nombreux sont les gens qui en font l'ascension tous les week-ends ou en semaine, solitaires, en couple, en famille ou entre amis. Cette foule pose problème en ce qui concerne la protection de l'environnement montagnard, car chacun trace son chemin, écrasant la végétation et creusant des ornières, les chiens poursuivent moutons ou pottoks en liberté, dont les sonnailles envahissent l'espace sonore, en sondant l'immensité. Des chevaux hennissent en contrebas, et j'aperçois une agitation près d'un coral de regroupement du bétail. Les pauvres protestent désespérément mais sont acculés derrière les palissades, avant d'être emportés à la boucherie (ou marqués, je ne sais).

Ce trajet est un peu plus long, mais permet de profiter davantage de la vue de la plaine et de l'océan. Curieusement, entre les brins d'herbe et les fougères rousses, fleurissent quantités de colchiques mauves, très tardifs me semble-t-il. Les feuilles de ces liliacées des prairies au bulbe toxique (dont on extrait un alcaloïde utilisé dans le traitement de l'accès de goutte aigu) ne pousseront par contre qu'au printemps prochain. J'apprends que leur nom est issu du grec Kolkhis et signifie plante de Colchide, région de l'Asie antérieure à l'est du Pont-Euxin. Selon la légende, les Argonautes allèrent y chercher la Toison d'or...

Nous nous émerveillons au spectacle d'un conifère déraciné qui semble avoir fait preuve d'une volonté de vivre exacerbée : grâce aux rares racines encore intactes, il a continué à faire circuler la sève dans son tronc abattu, et les branches, y compris la cime, se sont dressées à la verticale, dans un alignement de troncs secondaires qui se détachent sur le bleu de la mer.

Une inquiétude sourde nous taraude. Et si les retardataires nous avaient dépassés, choisissant l'autre chemin et rattrapant le peloton de tête ? La honte... En plus, ils allaient commencer à manger les huîtres sans nous ! (Nous y avons pris goût, maintenant, Rhune = huîtres, avec du citron, et aujourd'hui du vin blanc doux ou sec, au choix !) Le rythme s'accélère, et plus ça grimpe, plus nous coupons au lieu de prendre les lacets, pour atteindre le sommet plus rapidement. Ouf ! Quelle suée ! Les premiers ne sont là que depuis 5-10 minutes (ils nous ont attendus à deux reprises en chemin), et les autres ne sont pas là. L'honneur est sauf.

Nous prenons le temps d'admirer la mer de nuages qui couvre le fond des vallées, côté espagnol, et nous distinguons, en regardant avec attention, les alignements d'éoliennes en haut des collines qui entourent Pampelune. Vers le sud-est, la neige festonne de blanc les cimes et nous donne envie d'aller faire de la raquette. Nous lisons les indications sur la table d'orientation : c'est curieux, il est possible de voir le Pic du Midi de Bigorre, mais pas le Pic du Midi d'Ossau qui doit être caché sous cet angle de vue par d'autres montagnes.

Mais ce n'est pas le tout, il faut passer aux choses sérieuses : Max et Pierre s'installent pour ouvrir les huîtres (dont nous ramènerons les coquilles à nos voitures, respect de l'environnement oblige), Xavier sort le tire-bouchon et distribue les verres à la ronde. Les promeneurs nous regardent d'un oeil curieux, sans faire de commentaire. Un groupe de VTTistes arrive au sommet : il n'y a que des hommes, la montée devait être rude, mais ils ne paraissent pas trop épuisés, certains regonflent les vélos, j'observe les selles rehaussées au maximum, et les chaussures spéciales, qui adhèrent aux pédales.

Décidément, les autres n'arrivent pas : allez, on y va ! Mmmm, les huîtres sont bien meilleures en altitude, surtout après l'effort, et le petit déjeuner est loin. Evidemment, après ces agapes, le pied est moins sûr, et la vue un peu trouble (il m'en faut peu), mais il n'y a plus que de la descente, il suffit de laisser rouler ! Enfin, en faisant attention quand même, parce que les cailloux sont souvent glissants, et les bâtons sont bien utiles pour garder l'équilibre. Partout autour de nous, sur les flancs ou dans les vallons, paissent des pottoks qui ne prêtent pas attention à nous et communiquent entre eux par des hennissements aigus. J'en vois un qui se roule dans les fougères, pédalant les sabots en l'air et basculant à plaisir d'un côté à l'autre : que ce doit être bon ! Nous retrouvons les autres à une demi-heure des voitures, ils ont aussi dégusté leurs huîtres et se réjouissent de leur promenade. Bientôt, tout le monde se retrouve assis sur le bitume à enlever les chaussures, tandis que l'on discute pour savoir qui va se baigner dans la mer en suivant (pour faire bonne mesure) -elle est à 14°C (!)-.

Chapitre 8 – 2005 -

Escapade à Londres (28 février au 3 mars 2005)

La ville est calme. Du fonds de mon lit, j'entends un corbeau qui croasse gravement tandis que des mouettes excitées échangent des cris suraigus. La cloche de l'église, tout près, sonne les matines. Clip-clop, clip-clop, un cheval ? Trois cavaliers avancent au beau milieu de la rue vide de voitures : c'est la police montée de Londres ! Quelle heure peut-il bien être ? Le ciel est déjà clair, quelqu'un s'agite dans les bureaux en face. J'ai l'impression qu'il est 8 heures passées, mais le décalage horaire me trompe, il n'est que 7 heures et quart, à l'heure du méridien de Greenwich.

Hier midi, je me baignais dans l'océan à Anglet, et en fin d'après-midi, nous étions dans une Londres frissonnante sous les flocons de neige. C'est agréable d'avoir une liaison directe par avion depuis chez nous, et à un tarif exceptionnellement bas, puisque nous avons effectué toutes nos réservations très à l'avance par Internet, avion, navette "aéroport de Stansted-Londres" et hôtel compris, en naviguant sur le Web pour trouver les conditions les plus avantageuses. Par contre, les consommations dans l'avion sont payantes et excessivement onéreuses. C'est bizarre de voir les hôtesses transformées en vendeuses à la criée, proposant des en-cas chauds ou froids, des boissons, des cartes à gratter, des produits détaxés, des journaux, etc. à payer en espèces (livres sterling ou euros) en prévoyant l'appoint, s'il vous plaît, car elles ne peuvent pas rendre la monnaie ! Il n'y a pas de petits bénéfices...

Nous avons décidé de visiter Londres à pied, puisque nous avons la chance d'être hébergés dans le centre, non loin de la gare Victoria, dans un grand hôtel de brique un peu vétuste et fruste (sur le plan sanitaire) qui donne sur le Vincent Square. Il fait un froid de canard, le ciel est plombé, mais notre moral au beau fixe : Londres est une ville très plaisante, elle mêle avec bonheur l'ancien et le moderne, les immeubles sont de taille modeste, et la circulation fluide, presque uniquement composée de bus rouges et de taxis noirs ou placardés de publicité, quelques scooters et pas mal de vélos (dont beaucoup de coursiers), les voitures particulières étant sévèrement cantonnées hors du périmètre central par une taxation prohibitive. Des caméras de surveillance permettent un contrôle à distance, et la police est omniprésente, avec un hélicoptère qui tourne au-dessus de Buckingham Palace en permanence. Les pompiers et les ambulances sillonnent les rues, annoncés de loin par leurs sirènes aiguës assourdissantes.

Nous sommes rapidement au bord de la Tamise dont le lit est bordé de grèves caillouteuses colonisées par les oiseaux de mer. La marée est sensible jusqu'ici, affirme Richard, elle est probablement basse ce matin (elle l'était également hier soir, lors de notre petite balade de reconnaissance nocturne à notre arrivée). Des navires à quai sont recyclés en restaurants, des bateaux-promenade font des va-et-vient, nous voyons aussi un bâtiment de guerre. Quant à la marine commerciale, elle doit se situer plus en aval, je ne me souviens pas d'avoir aperçu de grandes barges et les ponts ne me paraissent pas assez hauts pour les gros tonnages.

Les monuments, de même que les maisons, ont bénéficié d'un sérieux lifting qui leur donne un air de gaîté malgré ce temps maussade. Dans les "Victoria Tower Gardens" est érigée une petite gloriette dont l'inscription nous frappe : elle rappelle que l'émancipation des esclaves ne remonte qu'à la date tardive de 1834, sous l'égide de Charles Buxton M.P. et de son père Sir T. Fowell Buxton. Près de la Victoria Tower se dresse la célèbre composition d'Auguste Rodin "Les Bourgeois de Calais", dont les personnages sont criants de réalisme et

d'expressivité. J'admire le palais de Westminster, ancienne résidence royale (du XI^{ème} au XVI^{ème} s.) de style gothique, composé des "Houses of Parliament" ("House of Lords" et "House of Commons") et de "Westminster Abbey" dont les façades sont finement ajourées et découpées comme une vraie dentelle. Malgré les groupes que nous voyons entrer, nous ne sommes pas autorisés à en faire la visite : le public n'y accède qu'à partir de 11h30 et il n'est que 9h et demie.

Tous les noms de rues sont suivis de la mention "City of Westminster". Je suis intriguée : je pensais être à Londres, pourquoi cette spécification ? En réalité, comme toutes les grandes villes, Londres a commencé à s'étendre rapidement et, vers 1500, ses constructions atteignaient la ville voisine de Westminster. D'ailleurs, la plupart des édifices publics importants de "Londres" sont en fait dans la ville de Westminster, toujours mentionnée comme telle sur sa signalétique. Par exemple, le Roi s'adressait au parlement à Westminster Hall, où siégeait la Maison des Lords (The House of Lords). La Maison des Communes (The House of Commons) se réunissait dans le bâtiment adjacent, St Stephen's Chapel. Le tribunal de droit coutumier du roi et la "Cour du Banc du Roi" (the Court of King's Bench - peut-être les assises ? -) siégeaient également à Westminster Hall. Westminster Abbey était l'abbaye la plus riche du royaume. La première imprimerie de William Caxton fut installée entre les deux contreforts de la maison de Westminster Abbey.

Des slogans hurlés dans des hauts parleurs attirent notre attention, de même qu'une densité policière incongrue : des manifestants palestiniens (pas plus d'une cinquantaine), brandissant des banderoles en anglais et en arabe, ont fait accourir toutes les télévisions dont les camionnettes emplissent une rue latérale. Des tireurs d'élite (?) s'installent sur une terrasse, et nous voilà brusquement projetés dans une Londres moderne, multiculturelle et impliquée dans les conflits du monde. Nous restons prudemment en retrait, constatant qu'ici comme ailleurs les policiers en exercice sont obligés de se cacher le visage pour ne pas être pourchassés personnellement par d'éventuels terroristes. Plus loin, ce sont des affiches pacifistes qui sont dressées le long du trottoir, et dans une rue adjacente, nous apercevons des Bouddhistes ou autres religieux orientaux en train de faire du prosélytisme.

Je reviens à la prohibition des voitures particulières dans le centre de Londres. Quelles villes voulons-nous ? J'ai le souvenir de Venise, ville sans voiture (merveilleux pour les visiteurs), sans enfants, sans écoles, presque sans commerces d'alimentation et de fournitures domestiques, parfaitement artificielle, dédiée au tourisme et à l'histoire. Chaque matin, devant notre hôtel londonien, nous avons vu passer à pied le long du Vincent Square des parents d'origines ethniques diverses menant leurs jeunes enfants à l'école. Mais pour combien de temps ? Le ravalement des façades et la réhabilitation des bâtiments anciens s'accompagnent certainement d'un enchérissement de l'habitat qui devient inaccessible aux jeunes couples, condamnés à habiter de plus en plus loin des centres villes et de leur lieu de travail. L'interdiction des voitures est un inconvénient certain pour les familles nombreuses expédiées elles aussi dans la grande banlieue. Ce n'est pas que je milite pour la voiture, mais je pense que le problème est simplement déplacé. Il n'y a qu'à voir le stress que nous avons eu pour le retour à l'aéroport de Stansted, situé à 60 km au nord de Londres, avec notre navette de bus bloquée d'embouteillage en embouteillage, qui n'arrivait pas à s'extirper de cette mégapole. L'effort énorme consacré au transport en commun (train, bus et taxis) dans le centre n'est pas équilibré par un budget comparable dans des banlieues à l'habitat moins concentré.

J'ai eu le sentiment d'être transportée dans l'ambiance d'un de ces mangas japonais que Nicolas affectionne. En effet, ces caméras et cette police omniprésente, l'impossibilité de

circuler librement, la protection des immeubles par des vigiles embusqués qui surgissaient au moment où nous prenions des photos pour nous l'interdire, tout cela m'a laissé une drôle d'impression : les instances du pouvoir protégées à tout prix dans un petit périmètre "privilégié", encerclé par des banlieues moins "esthétiques" et probablement moins sûres également, sur le plan de la sécurité des personnes et des biens (j'ai vu en repartant par la navette de l'aéroport des maisons abandonnées, derrière d'anciens jardins emplies d'ordures et de déchets divers, des bâtiments délabrés, des environnements bien moins "léchés" que le centre, sans parler de cet encombrement automobile étouffant et paralysant).

Je sais également que la vie est tellement chère que les gens doivent s'entasser en nombre dans des appartements minuscules, et cumuler plusieurs jobs pour s'en sortir financièrement. J'ai acheté à Anglet, avant de partir en voyage, un petit roman en V.O. qui décrit une ambiance voisine de celle du film Fish and Chips, où l'on découvre la difficulté d'adaptation de la communauté indo-pakistanaise à Londres, et le racisme doublé de violence des Anglais blancs-blancs à l'égard de ces gens dits "de couleur". Pas étonnant que les Anglais émigrent massivement vers la France, et tout particulièrement vers les villages et campagnes de notre sud-ouest !

Puisqu'il est trop tôt pour visiter le Westminster Palace, nous nous dirigeons vers le London Eye. A part Max qui dédaigne de monter dedans, nous profitons de la faible affluence pour y faire un tour et avoir une vue panoramique sur Londres faiblement éclairée par un soleil voilé. La rive droite nous semble beaucoup plus moderne que la gauche, avec des bâtiments à l'architecture futuriste grandioses.

Ensuite, nous partons d'un bon pas pour ne pas rater la relève de la garde à Buckingham Palace devant la caserne des Horse Guards (gardes à cheval). C'est vrai que c'est très folklorique, et qu'il faut bien l'avoir vue une fois. Pourquoi les Anglais conservent-ils leur monarchie, c'est un mystère ? Entretenir cette noblesse, tout ce décorum, cette garde à cheval, ce trésor (que nous avons vu à la Tower of London) et j'en passe, c'est une charge financière certainement très importante qui pourrait être réinvestie plus utilement. Enfin... c'est le charme de l'Europe, d'être composée de pays si divers et de sensibilités si différentes. Et puis nous aussi, nous ne sommes pas épargnés par les dépenses somptuaires de nos dirigeants !

La garde reste tellement longtemps figée face à face que nous finissons par nous lasser de les admirer et partons déambuler dans les rues de Soho et Picadilly Circus, mangeons un bout et allons visiter le British Museum. A propos de repas, c'est tout un problème pour trouver un lieu adéquat lorsqu'on est en famille ! Les Anglais ne veulent pas nourrir les enfants ! Interdiction d'entrer dans des pubs avec eux, même s'ils proposent aussi des repas, seuls sont possibles les restaurations rapides du style Mac Do, Fish and Chips ou alors des restaurants italiens ou indiens. En plus, ils sont intraitables et je dirais même désagréables, comme si les enfants étaient des pestiférés. Je veux bien qu'il y ait une protection des mineurs et que l'on ne puisse pas leur servir à boire d'alcools, mais avec ce froid de canard, il fallait bien nous poser quelque part pour nous réchauffer ! Ce qui est bizarre, c'est que nous avons pu entrer dans un bar-restaurant anglais, le deuxième jour, sans aucun problème vis à vis des enfants : la loi ne paraît pas être la même pour tous les établissements. Par contre, comme il était près de 3 heures de l'après-midi, ils ont attendu que nous soyons confortablement installés à nos tables pour effacer les 4,99 £ (50 F) du menu pour les remplacer sans complexe par un 6,99 £ (70 F) - y compris pour les enfants - ! Après l'heure, ce n'est plus l'heure !

C'est un vrai plaisir de se balader dans le centre de Londres. Les quais de la Tamise sont agréables. Par endroits sont aménagées des voies piétonnes à l'écart de la circulation automobile où nous pouvons musarder en suivant du regard les mouettes, cormorans ou autres sternes qui vaquent à leurs occupations comme si nous n'existions pas. Étonnamment, malgré le froid, de nombreux arbustes sont en fleurs et les Anglais adorent parsemer leurs pelouses publiques de bulbes d'où émergent les tiges hautes de lumineux narcisses et les longs pétales coniques de crocus couleur colchique. Les tulipes pointent leurs feuilles, prêtes à s'épanouir au premier redoux.

Je suis étonnée de voir des cadrans solaires dressés un peu partout dans cette ville célèbre pour son "fog" et son "smog" (contraction de "smoke" -fumée- et "fog" -brouillard-), défis à la grisaille et emblèmes de l'assainissement spectaculaire de l'air, qui n'encrasse plus (ou moins ?) les murs ni les poumons. Nous voyons bien le jour de notre retour à Anglet que Londres peut aussi être une ville très claire et ensoleillée, la Tamise bleue du bleu du ciel et les monuments magnifiés par la lumière.

Nous suivons Richard qui nous mène dans ces endroits mythiques que je ne connaissais que par mes livres scolaires, Soho, Picadilly Circus autour de la statue d'Eros, Trafalgar Square avec la Nelson's column devant la National Gallery, St Paul's cathedral, que nous ne visiterons pas, en raison de son ticket scandaleusement onéreux, la City et ses employés cravatés, China Town (et oui, ce n'est pas qu'à San Francisco !), etc. Les architectures sont très variées, depuis la maison moyenâgeuse à colombage (aux poutres apparentes) comme à Bayonne, en passant par les façades de brique rouge aux fenêtres cernées de blanc, très coquettes, avec les "bow-windows" caractéristiques, que côtoient des immeubles futuristes aux façades de verre et de métal.

Nous visitons la "Tower of London" près de "Towerbridge" en long en large et en travers : elle a été construite initialement par Guillaume le Conquérant (qui était un Normand) en 1078. Elle est composée de plusieurs bâtiments ceints de remparts, chacun contenant une exposition différente. Le premier explique sur des panneaux l'histoire du lieu : c'est ainsi que nous apprenons qu'aucun mur n'a résisté aux outrages du temps, et que nous sommes dans une reconstitution pas du tout d'époque et même parfois très tardive. A l'origine, il s'agissait d'une demeure royale, où vivait la famille royale et ses serviteurs, ainsi que la Cour tout entière. Le Roi avait un gros travail de bureaucratie, puisqu'il voyait personnellement tous les documents, transferts de terres ou autres. Bien que ce soit très dispendieux, il était très bien vu de participer à une croisade, preuve de courage et de foi et valorisante une fois revenu au pays.

Un autre bâtiment qui exhibe une vaste panoplie d'armures et de lances moyenâgeuses est pourvu de deux cheminées dont la facture m'étonne : il s'agit des premières cheminées introduites par les Normands (après l'an 1000). Celles-ci sont pourvues d'un âtre et d'un conduit qui perce en biais le mur épais pour l'évacuation des fumées. Pas encore de tuyau de cheminée à proprement parler, mais une amorce. Avant, le feu se faisait au milieu de la pièce, la fumée s'échappant par des interstices dans le plafond. Nous découvrons dans une enceinte protégée comme un coffre-fort de banque le trésor royal, présenté par plusieurs cours métrages sur grands écrans, diadèmes, sceptres, couronnes, cuillère et vase d'or et de bijoux incrustés, vêtements d'apparat, etc. Je tiens à assister dans une tour d'angle à une petite scénette entre trois personnages qui fait revivre l'époque où la Tour de Londres tenait emprisonné dans ses murs le dernier roi d'Ecosse, capturé par le roi d'Angleterre. Les autres m'attendent dehors, sous la neige battante. Enfin, avant de sortir de l'enceinte, Max insiste

pour voir la "salle des tortures" qui se résume à peu de chose (un collier à pointes et une table à écarteler), puisque ce moyen coercitif était peu utilisé dans le pays.

Deux jours, c'est très court, et nous sommes constamment pris entre deux envies : celle de rester dans les endroits qui nous plaisent et d'en profiter pleinement, comme par exemple la visite du British Museum où il y a tant à voir et à apprendre, nous perdre dans Soho ou, pour Michèle, visiter Harrods et le quartier de Camden, et, d'autre part, celle de "tracer" et dévorer des kilomètres à pied pour se faire une idée de la ville dans sa globalité, voir un peu tout et recueillir un caléidoscope d'impressions. C'est dur de choisir, et nous répétons périodiquement le leit-motiv : il faudra revenir, quand nous reviendrons, nous ferons..., nous verrons..., nous visiterons...

Les Crêtes d'Iparla (1^{er} mai 2005)

Je regarde le jardin par la fenêtre : la pelouse perce de ses brins élancés les nappes de mousse sombre, des îlots de primevères repoussent aux mêmes endroits que l'an passé, vite rattrapées par des hordes de pâquerettes, alors que fânent déjà les jacinthes au pied du lilas dont les bourgeons se colorent de mauve. Des buissons jaunes ou blancs éclatent de couleurs progressivement atténuées par l'invasion des feuilles le long des fins rameaux. Le camélia invite les azalées à suivre son exemple, et le chêne cache peu à peu le soleil levant, déployant sa parure au milieu d'effluves voyageurs de lointains acacias. Les figues apparaissent déjà aux branches du figuier et le pêcher fleurit tout rose. C'est le printemps. Après trois longs week-ends de pluie, un temps plus clément nous permet de retourner enfin marcher dans la montagne.

Ah ! Les crêtes d'Iparla, je les adore, et cette saison les met tout particulièrement en valeur. En altitude, le fond de l'air est rafraîchi par une forte brise qui emporte mon bob rose, quelques nuages peu épais voilent l'ardeur solaire, et je peux me passer des lunettes sombres qui m'empêcheraient d'apprécier les dégradés extraordinaires de vert et de roux. Nous ne savons où porter le regard. Nous ne sommes pas bien hauts, mais le décalage est sensible par rapport aux vallées abritées : nombreux sont encore les arbres dénudés et ceux dont le feuillage fait exploser les bourgeons arborent une verdure crue, aiguë, perçante, mais éparse, frêle, courte et tendre, que traverse le regard vers la montagne brune.

Pour épargner de la peine à Michèle, nous avons fait la moitié de la montée en voiture, et l'avons garée au col d'Ispéguy, après avoir laissé l'autre dans un pré de Bidarray très animé car une course est organisée à l'occasion des fêtes du village. Les sportifs s'échauffent en courant de ci et de là, une tente qui abrite de longues tables est dressée près du fronton. Après avoir grimpé un moment, nous voilà sur les crêtes qui ondulent faiblement : d'un côté, la montagne offre des pentes douces et herborées où broutent les pottoks, de l'autre, elle semble tranchée net par une hache géante, et la pierre mise à nu présente ses strates horizontales dont les anfractuosités inaccessibles servent de nids ou de perchoirs aux vautours fauves qui planent en couple dans les vapeurs chaudes ascendantes.

Abrités par quelque chaos de roches, les buissons de myrtilles sont couverts de fruits encore immatures. Entre deux crêtes, il faut redescendre à travers une hêtraie lumineuse, au sous-bois dégagé comme un parc aux souches moussues. A la sortie, nous profitons de ces ombrages mouvants pour pique-niquer et entamer une petite sieste malheureusement interrompue par une bourrasque de vilain augure qui nous recouvre d'une foule pressée de nuages sombres. De peur de terminer la balade sous des trombes d'eau glacée, nous préférons lever l'ancre et

reprendre notre marche, tandis que le soleil réapparaît quelque temps plus tard (et que Claude rouspète, prenant de l'avance pour s'allonger et grappiller quelques minutes de sieste perdue...).

Sous nos pas s'échappent des lézards, aussi contents que nous du retour du beau temps. Des scarabées à la carapace noire aux reflets bleutés crapahutent sur le sol inégal, et je prends garde à ne pas les écraser. Un éclair jaune zigzague à toute vitesse : c'est un magnifique papillon aux grandes ailes marquées de taches noires. Il est trop pressé pour que je puisse le photographier, à peine posé, il s'envole de nouveau, je me demande quand est-ce qu'il trouve le temps de butiner. Sur un flanc ensoleillé, des chevaux se renversent sur le dos, les quatre fers en l'air, et se tortillent à qui mieux mieux dans l'herbe odorante. Je n'ose m'approcher, de peur de les déranger. Les autres derrière moi ont moins de scrupule et avancent le plus possible vers une jument accompagnée d'un tout jeune poulain à la grâce maladroite, dont le museau quête sans cesse l'odeur de sa mère qui le hume en retour. A la fin, celui-ci passe de l'autre côté, abrité par le large flanc, et tous deux s'éloignent dignement, la mère guettant d'un oeil les importuns.

Ces vastes espaces dégagés donnent une impression de liberté extraordinaire, et nous palpons l'immensité de toutes nos papilles dilatées. Même l'audition des sons rend sensible les distances, que nous aimerions franchir, tels des vautours ou des choucards, en planant silencieusement, notre ombre fuyant sur le sol inégal dont elle passerait les aspérités en se riant. Mais transpirer un peu ne fait pas de mal, et nous apprécions d'autant mieux notre chance d'habiter si près de tant de beauté sauvage. La longue descente se fait dans un bain d'odeurs capiteuses d'acacias surchauffés alourdis de grappes de fleurs innombrables de couleur crème dont les émanations s'élèvent lentement vers les cimes.

Ah ! La Côte basque ! La promenade autour de Saint Pée sur Nivelles (10 juillet 2005) - Le sentier du littoral (14 juillet 2005) - La voie bleue de l'Irubela (17 juillet 2005)

Nous avons une chance extraordinaire d'habiter ici ! Nous ne le dirons jamais assez. Où que nous allions, c'est un plaisir pour les yeux, une nature variée, douce, accessible, et sympathique. L'office de tourisme de Saint Pée sur Nivelles organise comme l'an dernier à la même époque une randonnée pédestre familiale sur les collines autour du village. Le rendez-vous est un peu tôt (7h30 sur la place du fronton), c'est pour les courageux qui veulent marcher à la fraîche, avec, à la clé, un sandwich et un (sacré) verre de sangria à l'arrivée (qui nous rendra pompettes, Max et moi - manque d'habitude ! -).

Les organisateurs ont été professionnels et consciencieux : ils ne veulent perdre personne (d'autant qu'il y a un brouillard assez dense qui estompe les repères au petit matin) ! Des confettis jonchent le parcours aux points jugés stratégiques, des bénévoles en 4x4 de poche sont postés de loin en loin pour le ravitaillement, équipés de téléphones mobiles pour avertir, le cas échéant, du moindre problème. Nous en faisons très vite l'expérience. Comme Jean-Louis B. décide d'aller chercher son sac à dos dans sa voiture garée très loin juste au moment du top départ, nous perdons une demi-heure à l'attendre. Résultat, tous les randonneurs sont hors de vue lorsque nous entamons la marche, bons derniers. Nous démarrons enfin d'un bon pas, tout en bavardant... et nous trompons de chemin dès la première bifurcation. Malgré la photocopie de la carte avec le sentier surligné que l'on nous a fournie en même temps que le ticket repas, nous avons réussi à prendre la boucle à l'envers ! Les (gentils) organisateurs nous prennent pour de vrais touristes, ou en tout cas de vrais bleus, qui n'ont jamais mis le pied hors du trottoir de leur commune, c'est bien un comble !

En plus, à chaque fois que les bénévoles nous indiquent notre route, nous nous empressons de n'en faire qu'à notre tête et prenons la tangente... Ils s'arrachent les cheveux ! En tout cas, c'est l'occasion de découvrir des collines où nous n'avions jamais mis le pied, qui offrent un point de vue original sur la côte et la montagne. Il fait très beau et nous nous délectons de cette sortie en pleine nature si près de chez nous (à une demi-heure en voiture).

Quelques jours plus tard, nous choisissons de découvrir le sentier du littoral, nouvellement ouvert, en partant de la jolie plage d'Erretegia à Bidart qui offre depuis la route une superbe perspective en V sur la mer, jusqu'à la baie de Saint Jean de Luz et retour : une bonne petite trotte...

Dès le départ, nous voyons que ce ne sont pas des habitués du balisage de randonnée qui ont placé les panneaux indicateurs du sentier. A plusieurs reprises, nous hésitons sur le chemin à suivre, cherchons les poteaux vierges de toutes indications cachés derrière des frondaisons ou bien le balisage au sol, hublot orné d'un sigle des sentiers du littoral inséré dans le bitume des voies publiques que l'on ne découvre que lorsqu'on a le pied dessus. En fait, la liaison n'est pas encore complète entre les divers tronçons, et le balisage commencé par le sud en remontant vers le nord laisse encore à désirer. Ce n'est pas grave, quand nous ne trouvons rien, nous passons par les plages et en profitons pour faire un petit plouf. C'est d'ailleurs la première chose que nous avons faite en démarrant la balade, histoire de marcher au frais...

Certains sentiers sont anciens, complétés par d'autres plus récents. Des marches peu ergonomiques, trop hautes et mal espacées (en bref, épuisantes), nous font remonter des plages vers la crête des falaises. Nous découvrons des endroits retirés, des criques cachées, de belles maisons à la vue époustouflante, des jardins pittoresques et soignés, et surtout, avec ce temps superbe et cette mer d'huile, nous avons l'impression de nous trouver sur une île tropicale entourée d'eaux céruleennes...

Nous devenons experts en déshabillage et rhabillage rapide, certains préférant même rester carrément en maillot, pour gagner du temps et rester au frais plus longtemps. Comme il fait vraiment très chaud, nos haltes de bain fréquentes ralentissent notre rythme et nous préférons déjeuner avant le terme prévu, découvrant en même temps des arbustes couverts de prunelles sauvages appelées "gains" par Yann, impropres à la consommation (elles ne sont pas encore mûres et conserveront même au final leur amertume), mais elles étaient récoltées dans sa famille autrefois pour parfumer l'eau de vie.

J'aime regarder les bateaux, exceptionnellement nombreux et variés, et tout spécialement les hors-bords dont l'allure rapide creuse un long sillage dans une mer presque solide. C'est étonnant comme il reste longtemps, comme si l'eau avait du mal à combler ce fossé et conservait le souvenir de ce passage comme une blessure ancienne mal cicatrisée. En comparaison, les voiliers (à l'exception des catamarans) semblent immobiles, plantés dans le paysage comme dans un tableau figé.

Le sentier varie agréablement en côtoyant le bord de mer puis traversant les villages, offrant des points de vue sur la montagne, la campagne ou l'océan couleur de ciel. Nous ne nous lassons pas d'admirer le paysage dont nous prenons l'exacte mesure au rythme de nos pas et de nos brasses dans l'eau tiède et calme, anormalement transparente, dont nous apercevons du sommet des falaises les rochers immergés en bancs parallèles, témoins érodés d'anciens bouleversements géologiques.

A Saint Jean de Luz, la marée est si basse que nous pouvons marcher loin dans la baie, ou nager en conservant une horizontalité extrême pour ne pas nous râper le ventre sur les aspérités rocheuses, en nous servant de nos bras comme de gaffes, prenant garde à ne pas prendre appui des mains sur un oursin ou une anémone de mer. Yann, encouragé par les cris de joie des enfants, exerce ses talents d'ancien chasseur pour débusquer de la pointe d'un bâton un poulpe récalcitrant qui préférerait nettement rester enfoui dans son trou sous le rocher. Il finit par le projeter à l'air libre sur le rocher, mais, moins vif que lui, n'arrive pas à l'empêcher de retourner prestement dans ses pénates aqueux.

Le retour est plus dur. Etant donnée l'heure tardive, nous progressons d'un pas plus vif qu'à l'aller, sans bain rafraîchissant malgré la forte chaleur de cette fin d'après-midi. Isabelle, Cécile et Michèle déclarent forfait vers Guéthary, et Max gagne en courant (malgré ses sandales) la voiture pour aller les rechercher.

Trois jours après, profitant de l'incapacité momentanée de Richard à marcher (il a fait un footing sur le béton de la promenade des plages à Anglet et souffre du tendon d'Achille), Max nous propose, à Jean-Louis et moi-même, de découvrir "la voie bleue" de l'Irubela. Une de ses relations d'escalade la lui a recommandée, en certifiant que nous n'aurions pas "à mettre les mains" (c'est à dire à escalader), mais qu'il faudrait faire attention.

Les indications sont maigres : après Xumus (prononcer choumouche), continuer sur la piste et bifurquer à gauche sur un pont, la piste est marquée de bleu. Nous trouvons effectivement un pont formé de grosses dalles grises, et une vague marque bleue sur une pierre au sol. Malheureusement, nous ne prenons pas garde à la fourche et choisissons le sentier le mieux tracé, sur notre droite. Nous perdons plus d'une heure à le suivre, nous étonnant de ne pas monter et de longer uniquement le ruisseau. Nous regagnons la piste, rejoignons de nouveau le pont, et constatons que nous nous sommes trompés dès le départ. Une fois sur le bon chemin qui, lui, grimpe très raide, nous voyons très régulièrement des marques bleues sur les roches ou l'écorce des arbres.

C'est une voie qui n'a pas été empruntée depuis fort longtemps : elle disparaît sous les frondaisons, des fougères plus hautes que nous dans lesquelles se cachent des ronces envahissent le chemin et forment un entrelac inextricable avec les rameaux des buissons de l'année. Jean-Louis et moi avons rapidement les jambes écorchées de partout et le sang coule sur ma chaussette. La pente est raide, il fait lourd malgré le plafond nuageux, et la sueur qui coule en continu sur notre peau collante attire les taons qui s'accrochent de façon suicidaire à nos veines, provoquant de grosses cloques rouges (pas pour Max, qui n'est pas allergique). La claque mortelle arrive souvent trop tard, le mal est fait.

Tandis que le murmure du ruisseau s'éloigne au fur et à mesure de notre progression vers le sommet, le vrombissement des insectes et le crissement des grillons occupent l'espace sonore, parfois traversé par un cri d'oiseau, choucard ou vautour qui plane avec aisance d'un val à l'autre. Max, trouvant que Jean-Louis n'écarte pas suffisamment les ronces devant moi, se dirige soudain vers un arbre dont il arrache une branche pendante. Sortant son couteau, il en retire les rameaux inutiles, formant un bâton solide de bois vert dont il use comme d'un coupe-coupe, frappant de droite et de gauche avec obstination et régularité pour nous frayer un chemin dégagé. Nous avons l'impression d'être en Amazonie, en pleine forêt vierge, moins les serpents venimeux, heureusement !

Enfin, ce n'est pas si mal de ne pas trop voir où l'on va. Le sentier est très étroit, sur une pente à pic, et par moment, un cri prévient : attention, précipice ! Et nous devons enjamber le départ d'un trou qui se perd dans le vert des feuilles omniprésentes. Ailleurs, ce sont des gravillons qui roulent sous nos chaussures crantées, puis une terre poussiéreuse et glissante qui pourrait devenir une patinoire, par temps humide, et toujours cette pente très prononcée (60% ?) qui nous oblige à nous arquer sur les bâtons ou nous accrocher aux rochers ou aux plantes. Ce chemin est vraiment très différent de celui que nous connaissons, et nous avons le sentiment de gravir une autre montagne. Les points de vue diffèrent également, et nous avons du mal à nous repérer, cherchant en vain où situer la voie normale que nous suivons d'ordinaire.

Une pause bienvenue près d'un gros bloc de grès rose nous permet d'admirer la foule de vautours fauves qui tournent inlassablement et s'approchent de nous, histoire de voir si nous ne serions pas un futur repas froid, qui sait ? Ensuite, le paysage change, nous nous approchons des nuages qui se déposent en gouttelettes d'argent sur les fils des toiles d'araignées tendues entre les buissons de myrtilles. Qu'importe ! Plus nous montons, plus ces derniers se couvrent de fruits délicieux, qui bleussent nos doigts et nos lèvres gourmandes. Jean-Louis peste : il n'arrive pas à les cueillir assez vite pour se rassasier, peut-être devrait-il opter pour la méthode des ours malheureusement disparus de nos contrées, et mordre à belles dents dans les buissons !

La suite du chemin est plus facile. Nous voilà de l'autre côté de la forêt que nous traversons d'ordinaire, puis enfin sur des cimes aérées à la végétation plus rase, et ces rochers branlants et glissants qui m'inquiètent toujours. Nous redescendons par la sente classique que nous montons d'ordinaire, et Max regravit en courant la route depuis Xumus jusqu'à la voiture... même pas fatigué !

Sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle -3- (25 au 28 juillet 2005)

C'est déjà la troisième expédition (la deuxième pour Jean-Louis et moi) sur les chemins de Saint Jacques. Pourtant, le problème se pose avant chaque départ : quel est le minimum vital dont nous ne pouvons nous passer et qu'il faudra transporter sur notre dos pendant tout le trajet ? Quoi que nous fassions, ce sera trop lourd, et il faudra bien peser, le terme étant pris dans ses deux acceptions, le choix de notre décision. En outre, l'effort de marcher plusieurs jours durant n'étant pas anodin, mais somme toute relativement exceptionnel, faut-il investir dans ces équipements onéreux qui sont sensés offrir un meilleur confort et une plus grande résistance ?

Les problèmes rencontrés les fois précédentes permettent de répondre en partie à ces questions. Xavier par exemple avait seulement marché en chaussures de tennis la dernière fois, ne trouvant plus ses chaussures de montagne au moment du départ, et ses pieds s'étaient rapidement couverts d'ampoules, éclatées par le frottement répété, dont le sang suintait hors des chaussures : pour moins souffrir, il avait fini par préférer courir ! Il faut dire que Richard, Max, Jean-Louis B. et Xavier avaient brûlé les étapes : les quatre prévues entre Pampelune et Logroño avaient été réduites à deux grandes de 40 kilomètres...

En ce qui me concerne, lors du trajet précédent de Roncevaux à Pampelune, j'avais utilisé mon sac à dos habituel, très bien pour une petite randonnée à la journée, mais qui avait engendré de fortes douleurs aux épaules et une courbature inhabituelle au dos. En outre, la fatigue d'une marche sur une longue distance avait provoqué un durcissement de mes muscles

et une douleur telle que les derniers kilomètres avant d'arriver au gîte s'étaient transformés en cauchemar. Enfin, tout récemment, Max nous a montré lors de la randonnée sur le sentier du littoral qu'il était possible de marcher en sandales de randonnée, aérées et résistantes.

Chacun fait pour le mieux, et après un trajet rapide en voiture jusqu'à Nájera (capitale historique de la Rioja située à 26 kilomètres de Logroño, au sud de Pampelune) - c'est fête en Espagne, la circulation des camions est interdite -, nous nous garons en bordure de la rivière Najerilla et commençons à suivre à pied, sac au dos, les flèches jaunes peintes sur le mur des maisons de loin en loin qui indiquent le chemin aux pèlerins. Nous sommes lundi matin, 10h30, et nous projetons d'être à Burgos jeudi en milieu de journée, pour une distance d'à peu près 100 kilomètres.

Il fait chaud, mais c'est supportable. Les cigognes se reposent dans leur grand nid perché sur le clocher de l'église ou sur la crête de la falaise rouge au pied de laquelle se blottit la vieille ville. Les maisons s'espacent rapidement et nous montons sur une colline par une piste pentue tracée dans un petit bois de pins qui débouche dans les vignes chargées de lourdes grappes vertes. Au loin se détache un champ de blé déjà moissonné, aux rayures régulières tracées par la machine. Nous sommes dans la Rioja Alta, pays de vins réputés, à quelque 500 mètres d'altitude. Nous remarquons avec surprise le réseau dense de canaux d'irrigation ponctués de puits où l'eau croupit, nauséabonde et sale, ou bien d'où elle jaillit et circule à vive allure dans les rigoles de béton pour se répandre au loin sur la terre rouge plantée de ceps vénérables aux troncs courts, tortueux mais imposants qui nourrissent les sarments couverts de larges feuilles découpées bien vertes.

J'adore découvrir ainsi un pays. J'ignore combien de personnes cheminent comme nous en même temps. Parfois (pas souvent), je dépasse quelques pèlerins, ou des pèlerins me doublent, d'un pas décidé (beaucoup plus fréquemment), et toujours, nous nous saluons, "Ola, Hello, Bonjour !". La gamme d'âge est aussi étendue que celle des randonneurs en montagne, et bien que l'ensemble soit manifestement en forme, certains affichent un physique enrobé et marchent en soufflant. Au fur et à mesure de notre progression, nous nous faisons klaxonner par de plus en plus de pèlerins cyclistes qui nous saluent d'un "Buen camino !" en se frayant un passage entre nous. Dans les montées, ils peinent, mais je les envie un peu lorsqu'ils filent dans les descentes, les bagages portés par le vélo et le dos libre de toute entrave.

Les Espagnols sont probablement majoritaires, mais nous rencontrons également un Belge, un Français, deux Suisses, deux Autrichiennes, deux Allemands, des Anglaises d'origine polonaise à la peau claire marbrée de rouge par les coups de soleil, avec lesquelles j'ai lié conversation car je reconnaissais quelques mots russes... Elles s'humectent en riant sous le jet d'eau rotatif qui arrose un champ de betteraves, sans même ôter leur sac à dos. Elles me parlent anglais, français et j'alterne aussi les deux langues pour leur répondre, sans y prendre garde. J'ai vu un ou deux couples, mais, plus souvent, il s'agit de personnes seules, ou en groupe de 2 ou 3 de même sexe. J'ai l'impression que certains groupes se font au hasard des rencontres, puisque en bavardant on découvre que tous les membres n'ont pas démarré du même endroit. Un des Suisses est parti de Fribourg (le terrain était plat, en faisant le tour du lac Léman), Jérôme, le jeune Belge, de Pampelune (quelqu'un lui a déconseillé de franchir les Pyrénées, à cause de son manque d'entraînement dans son plat pays), une Autrichienne de Saint Jean Pied de Port, comme Richard et Max.

Nous nous demandions s'il serait plus ennuyeux de parcourir ces hauts plateaux que nos montagnes pyrénéennes, mais en fait il n'en est rien. Contrairement à nos prévisions les plus

pessimistes, la chaleur n'est pas caniculaire, quelques nuages sillonnent le ciel, de plus en plus denses en nous approchant de Burgos, et le temps fraîchit progressivement (de plus de 30° à 23°) sur les quatre jours. Les vignes des premières heures sont remplacées par des champs de blé, moissonnés tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, formant un damier rayé blond sur les ondulations du relief. Les nuages glissent dessus et créent des jeux d'ombre et de lumière du plus bel effet. Nous passons par un point culminant à plus de mille mètres, ce qui explique la douceur relative de la température lorsque nous traversons un bois de pins aux troncs rouges qui alterne avec une chêneraie d'arbres gringalets et tortueux trop proches pour se développer pleinement, entre lesquels jaillissent des milliers de nouvelles pousses. Ces forêts sont claires et gaies, très différentes des nôtres. En redescendant, nous retrouvons les blés et des potagers irrigués, avant d'entrer dans la longue zone industrielle et artisanale de Burgos.

Le premier gîte, à Santo Domingo de la Calzada, est très agréable. Situé dans une des grandes bâtisses de pierre dans l'enceinte de la vieille ville, non loin de la cathédrale qui garde toujours à l'intérieur dans une sorte de niche à mi-hauteur un coq et une poule, vivants, en souvenir de la légende du jeune homme ressuscité comme les volailles du repas du Corregidor. Une pièce immense contient plusieurs enfilades de lits espacés donnant au fond sur une porte ouverte sur un jardin où des pèlerins se reposent, allongés sur la pelouse. D'autres utilisent les bacs le long du mur pour laver leur linge. Nous nous empressons de nous rafraîchir dans les douches impeccables mises à notre disposition (une salle pour les hommes, une autre pour les femmes), et partons à la découverte de la ville (et d'un restaurant sympa pour le dîner). Extinction des feux obligatoire à 22 heures, car les premiers pèlerins commencent à se préparer silencieusement avant l'aube, sans doute vers 6 heures du matin, pour profiter de la fraîcheur. Pas de ronflements, pas de bavardages nocturnes ni de bruits intempestifs, c'est une collectivité très particulière, respectueuse du sommeil des autres, qui nous entoure.

C'est bien de partir plusieurs jours d'affilée, et d'essayer de gérer son effort sur la durée. La coupure par rapport au quotidien se fait plus facilement que lors d'un court séjour et la détente est plus profonde. Bien sûr, nous ne pouvons pas comparer notre petit périple au véritable pèlerinage du Moyen Age, où les gens partaient sans rien, mal chaussés et mal habillés, sans remèdes, avec pour seul secours en cas de besoin ces hôpitaux créés par les Ordres religieux, et seul hébergement la belle étoile ou l'accueil chez l'habitant, et je ne parle même pas de la nourriture.

Malgré l'inconfort relatif par rapport à notre vie sédentaire, nous bénéficions d'un gîte à intervalle régulier réservé aux pèlerins (il faut présenter notre "credencial" et le faire tamponner pour bénéficier du prix très réduit), de relais pour nous approvisionner, nous restaurer et boire, et même de boutiques spécialisées dans les gros bourgs qui offrent tout le nécessaire au pèlerin : sparadrap pour ampoules, onguents divers, coquille St Jacques et clochette, bourdon, paracétamol et ambre solaire...

Je dois malheureusement y avoir recours dès le second jour. Comme Jean-Louis s'achetait avant notre départ de nouvelles chaussures de marche, la vendeuse, voyant les chaussettes de tennis qu'il enfilait pour les essayer, s'est récriée d'horreur, déclarant qu'il fallait impérativement prendre des chaussettes "respirantes" (le dernier cri) pour que les pieds ne baignent pas dans leur sueur. J'en ai donc fait aussi l'acquisition, et je crois qu'elles ont été à l'origine des multiples ampoules et points d'échauffement dont j'ai souffert, ainsi que d'une zone rouge irritée et boursoufflée de pustules au niveau des chevilles. Les pieds de plus en plus sensibles, il m'a fallu changer de position de jambes pour marcher, ce qui m'a provoqué

des courbatures musculaires... Bref, déjà que mes compagnons prenaient beaucoup sur eux pour ralentir leur allure naturelle, il a fallu qu'ils fassent des pauses de plus en plus fréquentes pour m'attendre : heureusement qu'ils étaient patients !

Je crois que j'aurais beaucoup de difficultés à vivre ailleurs qu'en Europe : je suis particulièrement sensible au charme de ces tout petits villages dominés par leur église au clocher toujours différent. Quel dommage que la plupart soient dans un état de délabrement avancé ! L'exode rural fait beaucoup de mal et les maisons s'écroulent à qui mieux mieux, alors que la campagne est toujours entretenue par un nombre réduit d'agriculteurs super-équipés de magnifiques moissonneuses-batteuses flambant neuves que nous entendons ronronner dans le lointain. Soudain, l'une d'entre elle arrive à toute vitesse et semble ne pas vouloir freiner malgré la présence des piétons sur le sentier. Richard bondit dans le fossé, affolé. Un moment plus tard, Max en fait autant. Xavier continue, imperturbable, son petit bonhomme de chemin tandis que la machine amorce un demi-tour pour continuer son travail en sens inverse. Ouf !

Un peu plus loin, ce sont les machines "empaqueteuses" qui modèlent de grands parallélépipèdes de paille qui sont ensuite gerbés en hauteur sous forme de grands murs odorants que des camions embarquent sur leur remorque. Le système est différent du nôtre, qui génère de gros cylindres de paille entourés de plastique abandonnés en plein champ durant une partie de l'année. Nous regrettons qu'une bonne partie de cette portion du chemin de Saint Jacques de Compostelle ne soit pas réellement aménagée, et que nous soyons obligés de longer les routes, plus ou moins passantes. Les camions ont de nouveau le droit de circuler et ne s'en privent pas. Ils nous rendent l'arrivée au second gîte plutôt désagréable, tant leur passage incessant et bruyant nous incommode.

C'est d'ailleurs dans un restaurant de routiers situé en plein virage après un pont que nous sommes obligés de dîner (très bien d'ailleurs, l'intérieur étant très soigné et parfaitement insonorisé, avec un service chaleureux). Le gîte est un peu moins confortable que le précédent, avec une salle au plafond plus bas, située au premier étage (avec les douches au rez-de-chaussée), trop chaude et meublée de lits superposés. Avec mes courbatures, j'ai toutes les peines du monde à escalader le mien (sans échelle), et c'est Jean-Louis, le lendemain matin, qui devra me réceptionner dans ses bras tellement mes muscles des jambes sont raides et douloureux (un peu de crème et l'échauffement de la marche, et ça repart !).

Quant au dernier gîte, nous y échapperons, Xavier, Jean-Louis et moi, en partie par faute de place (4 pour 5) et aussi parce que nous avons besoin d'une bonne nuit de récupération. Mes compagnons ont réalisé qu'il me fallait une bonne après-midi de repos, étant donné les grosses étapes (pour moi) que nous avons parcourues les deux jours précédents et surtout en raison de l'état de mes pieds. Nous avons donc déjeuné juste à temps avant l'arrivée des foules affamées dans une auberge à la décoration chargée, mais charmante, un peu à l'anglaise ou l'allemande, avec des bouquets de fleurs séchées partout, pléthore de bibelots, d'anciennes photos de la vie d'autrefois, puis nous y avons fait la sieste avant de visiter un parc archéologique, avant-goût du site authentique du paléolithique visible seulement en payant une randonnée en 4x4 de 3 heures (que nous n'avons pas souhaitée faire). Nous avons été bien inspirés : les pauvres Richard et Max, restés au gîte, près de l'église (comme toujours) ont dû supporter un boucan du diable, le jeune Belge ne supportant pas les ronfleurs qu'il s'évertuait à réveiller -un peu plus et il créait une émeute !- Max a failli se fâcher... Le matin, ils étaient réveillés dès 5 heures et, n'en pouvant plus, sont venus sous nos fenêtres nous héler à 7 heures -10 (nous avons convenu 7 heures 1/4) pour nous faire émerger plus vite de nos plumes.

Jérôme (toujours le jeune Belge, échâlas sympathique et bavard) nous avait averti que l'arrivée dans Burgos serait désagréable, et que nous risquions d'avoir les bronches prises par les multiples fumées d'usine et la pollution : en fait, nous avons simplement été incommodés par l'odeur d'une papèterie lointaine, et surtout par la circulation très dense car nous étions obligés de marcher sur le trottoir le long d'une large voie d'accès principale - l'exagération des nordiques ! -. En fin de matinée, nous étions à bon port, au pied de la cathédrale, que nous avons visitée avec un immense plaisir, elle est vraiment superbe, avant de déjeuner sur la place. J'étais tellement fatiguée que je n'ai plus songé à consulter les horaires de départ du bus pour le retour à Nájera, et nous sommes arrivés 5 minutes en retard à la station ! Le prochain départ était 2 heures 1/2 plus tard. Prenant notre mal en patience, nous sommes allés faire la sieste sur les berges de la rivière puis nous avons visité un musée d'anciens instruments de musique du monde entier à l'intérieur d'une tour à l'entrée de la vieille ville avant de prendre le bus et retrouver notre voiture au bord d'une autre berge, celle de la Najerilla...

Séjour en Bretagne (6 au 14 août 2005) – La côte de granit rose de Perros-Guirec à Trebeurden

Qui a dit qu'il pleuvait tout le temps en Bretagne ? Mises à part les premières heures de dimanche matin où Jean-Louis et moi sommes allés visiter le Mont St Michel, nous avons eu l'impression d'être en Corse : ciel bleu, mer d'huile, végétation méridionale et couleurs et formes extraordinaires de ces blocs de granit rose qui donnent un charme tout particulier à cette côte septentrionale très découpée.

Le voyage avait bien commencé, malgré quelques bouchons sur le trajet, lorsque nous avons trouvé presque instantanément l'hôtel Venezia le bien nommé, au centre de Rennes, où nous avons fait escale avant de rejoindre les autres à Lannion. Il est situé sur une île enserrée par deux bras de la Vilaine bordés d'arbres. La ville semblait déserte, ses grands boulevards vides de toute circulation alors que nous étions un samedi soir, les quelques touristes concentrés rue Saint Georges, aux pittoresques maisons à colombage, dont le rez-de-chaussée est occupé par des restaurants, galeries d'art ou autres commerces. Les 50 000 étudiants (pour 212 000 habitants) ne devaient arriver qu'en septembre, et la population était partie en vacances.

Après avoir pris un repas grec (!), nous avons déambulé jusqu'au Parlement de Bretagne (à l'époque de la construction du palais - qui a duré 90 ans à partir de l'autorisation en 1564 du roi Charles IX de l'édifier-, toute la France est alors constituée d'un réseau de Parlements : il s'agit d'une Cour de magistrats propriétaires de leur charge, une élite sociale. Le Parlement est donc une Cour de justice, instance d'appel jugeant les affaires les plus importantes de la province). Il faut préciser que la Bretagne n'a été rattachée à la France qu'en 1532, auparavant, elle a été relativement indépendante pendant 700 ans (d'après les sites consultés sur Internet, et avec beaucoup de péripéties trop longues à raconter ici). Les hôtels majestueux de pierre taillée des parlementaires contrastent avec les maisons de bois et de pisé des marchands du siècle précédent dont il reste quelques exemplaires rue St Georges, malgré l'incendie en 1720 qui a ravagé la ville essentiellement construite en bois. Sur la place du Parlement, le pavement ancien subsiste, zébré de vestiges des rails d'un tramway qui disparaissent aux marges sous le bitume.

Durant ce séjour, nous apprenons à concevoir nos visites en tenant compte de la marée. Cela débute avec le Mont Saint Michel. On nous signale que, la marée haute étant prévue vers 10 heures, il faut y être dès 8 heures du matin pour assister à ce phénomène connu mondialement "d'une marée qui monte à la vitesse d'un cheval au galop" (non, ce n'est pas vrai, mais il est

exact que la mer se retire à des distances impressionnantes pour revenir insensiblement couvrir d'une faible épaisseur d'eau saumâtre le delta envasé du Couesnon qui se jette dans la baie au pied du Mont).

Comme nous avons dormi à Rennes et qu'il faut compter avec un trajet d'environ une heure, nous nous réveillons avant l'aube dans une grisaille humide plutôt décourageante : la montée des eaux sera sans doute peu visible et l'horizon perdu dans les brumes. Reste la visite de l'abbaye. Si l'on fait abstraction de la foule et des commerces "attrape-touristes", le Mont St Michel m'a plutôt heureusement surprise. Le village entouré de remparts est très joli, et l'abbaye tout à fait intéressante à visiter, et même spectaculaire, si l'on pense au peu de rocher granitique qui lui sert de point d'appui, tout le reste du monument s'appuyant sur des murailles et des piliers aux proportions herculéennes. Le cloître, sorte de jardin suspendu, est situé à quelque 50 mètres au moins de la base des contreforts de pierre, et s'ouvre par de vastes baies vitrées sur le paysage mobile de vase ou d'eau suivant l'heure.

L'histoire du Mont St Michel est élégamment décrite sur son site internet avec de jolies illustrations. J'en retire une constatation similaire à celle que m'avait inspirée ma visite de Prague : la collusion certaine entre le pouvoir et la religion. Si le Mont St Michel est devenu le superbe monument que nous pouvons encore admirer aujourd'hui, c'est d'abord parce que Charlemagne, empereur d'Occident, a choisi St Michel pour protecteur de son empire (IX^{ème} siècle), et ensuite parce que Philippe Auguste, roi de France, a rattaché le duché de Normandie au domaine royal, favorisé des pèlerinages internationaux et royaux et financé l'agrandissement de l'abbaye (terminé en 1228), tandis que les Anglais laissaient l'accès libre aux pèlerins durant la guerre de cent ans. Et pourquoi le mont Tombe devient-il le mont St Michel ? Car St Michel est "le chef de la milice céleste, défenseur de l'Église, patron des soldats, vainqueur (à plusieurs reprises) du démon, (Michaël signifie «Qui est comme Dieu» en araméen, en référence à l'orgueil de Satan qui se voulait l'égal de Dieu), celui qui a combattu les anges rebelles et qui aura à combattre le Dragon de l'Apocalypse, il est également psychopompe, c'est-à-dire porteur de nos prières à Dieu et archange des archanges". Ce qui précède explique le fait que sa statue soit très souvent disposée au plus haut d'un édifice, comme ici, au sommet de la flèche abbatiale.

Rose ayant toutes les peines du monde à trouver des hébergements pour 6 personnes en gîte ou petit hôtel (le voyage, le groupe et le lieu n'avaient été déterminés qu'à fin juillet, pour début août), et Christine étant un peu fatiguée pour participer à une randonnée itinérante, du style de celle que Jean-Louis et moi avons faite sur les chemins de Saint Jacques de Compostelle, nous avons donc élu domicile durant une semaine en bungalow (grande tente de toile) au camping municipal "Les 2 Rives" de Lannion, calme et vert à souhait, situé en bordure du Léguer entre deux collines boisées. De là, nous sommes à pied d'oeuvre pour explorer par petits bouts le sentier des douaniers, en effectuant des navettes de voiture pour ne faire que des aller simple et découvrir davantage de sites sans nous épuiser.

A notre arrivée à Lannion, Pierre, Rose, Christine et Jano nous proposent de les accompagner à la fête du chant de marin à Paimpol, autour du petit port. De beaux voiliers se sont déplacés pour l'occasion, aux originales voiles rouge-brun, où quelques touristes sont invités à dîner, ou bien y faire leurs emplettes de légumes et fruits du terroir de Bretagne, pendant que les autres déambulent en contemplant leurs occupants indifférents à la foule. Près du parking où nous garons la voiture, la fumée qui s'échappe d'une ancienne locomotive à vapeur attire Pierre, dont le grand-père était cheminot et qui en a hérité l'amour de ces vieilles machines. Il interroge l'employée de la toute petite gare qui lui confirme qu'une association se dévoue à

entretenir et à faire vivre ce train en offrant aux vacanciers plusieurs fois par semaine la possibilité d'effectuer de petits trajets (bien enfumés) dans les wagons aux sièges capitonnés de rouge (en première) ou de bois verni (en seconde).

Elle ajoute que la machine a quelques ratées, et que l'association n'est pas autorisée à la réparer avec les moyens du bord, mais qu'il faut au contraire faire appel à des spécialistes parisiens de la SNCF pour remplacer les pièces défectueuses dans les règles de l'art. Après la fête, un homme arpente les lieux dans le noir. Pierre l'aborde : il s'agit du gardien qui surveille les alentours toute la nuit afin de prévenir toute dégradation de ce "monument historique" mobile par des esprits mal intentionnés ou trop embrumés par l'alcool pour respecter ce train vénérable.

Le choix des groupes de musique est éclectique, ils sont de qualités inégales, depuis la petite chorale de quartier au groupe régionalement reconnu, en passant par des étrangers au répertoire peu marin. Nous apprécions tout particulièrement le groupe Cap Horn (Bretagne) dont nous n'entendons malheureusement que le dernier quart d'heure de concert, ainsi que des cuivres de style tzigane, excellents, qui jouent au milieu des badauds et nous avons du mal à récupérer Jano et Christine, très intéressés par la musique folklorique bretonne diffusée à tue-tête depuis les hauts-parleurs surpuissants de la scène principale.

Le lendemain, après une nuit frigorifiante (je suis trop fatiguée pour me mettre le pull de laine à col roulé d'hiver que je n'oublierai pas les nuits suivantes), nous découvrons la côte de granit rose depuis le sentier des douaniers utilisé également par les pêcheurs et paysans fin XIX^{ème} début XX^{ème}. A cette époque, les matelots recevaient une retraite misérable de l'Etat et les plus chanceux trouvaient un petit emploi dans le corps des douaniers ou "gabelous" où ils passaient la moitié de la nuit à la belle étoile, faisaient les cent pas sur une falaise battue par les vents ou demeuraient à l'affût des heures entières derrière un rocher pour surprendre les contrevenants (Description du métier d'après le très beau livre très bien illustré de la collection "Il y a un siècle en Bretagne...", "Les sentiers douaniers", Monique Sclaresky, éditions Ouest-France).

Nous marchons donc sur ces sentiers très bien balisés et tracés sur des dizaines de kilomètres (je ne sais pas s'ils font réellement tout le tour de la Bretagne, mais sur la côte de granit rose en tout cas, ils sont pratiquement continus). Ce qui est agréable, c'est la variété des paysages rencontrés : d'abord, parce que la marée change au cours de la journée, et que dans cette région cela modifie considérablement l'aspect des côtes (même à la fin de la semaine, nous n'aurons pas encore tout à fait intégré cette donnée qui paraît évidente à l'énoncé), et ensuite, parce que nous longeons la mer à travers sable, rochers, landes, forêts, champs ou villages.

Un matin, nous nous garons dans un parking tout prêt d'une plage aux eaux bien bleues. Je me dis : "Chouette, ce soir, nous pourrons prendre un petit bain avant de remonter dans la voiture". Et en fin d'après-midi, bien fatigués, nous y arrivons et... plus de mer : celle-ci s'est retirée à des centaines de mètres là-bas au loin, il faut marcher sur de la vase et du sable durci, au milieu des algues gluantes qui cachent des flaques d'eau de mer, des rochers piquants de granit rose rugueux, hérissés de surcroît d'une myriade de petits coquillages pointus blancs, de patelles (chapeaux chinois) et de moules dressées agglutinées en nappes noires luisantes. Finalement, on prendra plutôt une douche au camping !

Ce qui me plaît beaucoup justement, ce sont ces côtes grouillantes de vie. Jano et moi nous souvenons qu'autrefois, moi au Port Vieux à Biarritz, et lui à Ibarritz, nous passions

beaucoup de temps avec l'épuisette à pêcher petits poissons et crevettes, à ramasser des oursins ou des étoiles de mer, et à titiller les anémones de mer. Il n'était pas rare non plus de voir des pêcheurs revenir avec des pieuvres qu'ils retournaient comme un gant et battaient longtemps sur le rocher pour les tuer. Jano les attrapait au trident et sa mère les cuisait divinement, ou bien très vite, ou plutôt à mijoter des heures durant, et, ajoute-t-il, il y avait la même différence de goût par rapport aux chipirons du commerce qu'entre une viande d'élevage et un gibier fraîchement chassé. Sur certaines portions de ces côtes bretonnes, nous nous réjouissons de découvrir ces variétés foisonnantes, de nombreuses algues différentes, une sorte de laitue très molle qui sèche sur le rocher en y laissant incrustés des filaments blancs emmêlés, des chevelures souples qui remuent au moindre frisson de courant, des algues à pustules emplies de gaz (fucus ?) qui se dressent sur les fonds comme une forêt miniature où se cachent poissons, coquillages et crabes, de la frisée rousse et rêche, des langues fourchues plates et vertes, et aussi des coquillages de toutes formes.

Jano s'exclame en voyant une patelle se déplacer lentement. Pourtant, elles paraissent immuables, plaquées contre les rochers. Elles sentent que l'eau s'enfuit et tâchent de la suivre, autant que possible, pour diminuer le nombre d'heures à attendre au sec son retour. Les bigorneaux font la joie de Rose qui passerait des journées entières pliée en deux sur la plage à ramasser des coquillages : ils sont bruns, blancs, jaunes, gris ou rouges, striés, veinés, marbrés, d'autant plus luisants et colorés qu'ils sont sortis depuis peu de leur matrice aqueuse. Bien sûr, elle ne prend que les coquilles vides, qu'elle se promet d'arranger artistiquement dans un joli vase de verre transparent, en biais sur un lit de sable fin.

Avançant précautionneusement, dans l'eau jusqu'aux genoux, je guette les poissons parmi les algues. Tout d'un coup, un crabe jaillit, affolé. Beu-vert, avec des taches jaunes, il est superbe mais un peu agressif : bien calé sur le sable blond, il se dresse sur ses pattes et tend ses pinces qu'il ouvre et referme en direction de mes orteils. Je recule, puis me raisonne et le menace de mes doigts tendus que je plonge dans l'eau. Cette fois, c'est lui qui cède et il disparaît, à mon grand regret, en se carapatant de côté dans les buissons d'algues tous proches. J'en croise un autre un peu plus loin, vision fugace, puis plus rien. Quelques bancs de petits poissons presque transparents frétilent et disparaissent. J'ai un peu peur de marcher sans savoir où je mets les pieds. Et si une pieuvre m'attrapait la cheville ? Ou un autre crabe ? Je préfère continuer sur les rochers, au sec.

Il paraît que cette géologie particulière de la côte serait due à une éruption volcanique avortée. J'en déduis donc, lorsque je vois quelques rares rangées de rochers noirs et lisses perdues au milieu de tout ce granit rose ou beige, qu'il s'agit peut-être de coulées de lave de basalte échappées par les interstices et les fentes créés lors du soulèvement des strates anciennes. Les moules n'ont pas l'air d'avoir de préférence et se fixent partout où elles le peuvent.

Je n'ai pas encore parlé des goélands. Contrairement aux mouettes qui volent à l'intérieur des terres en suivant les cours d'eau, ces oiseaux opportunistes affectionnent la cohabitation avec les humains dont ils glanent les déchets. Ils concurrencent les pigeons, viennent réclamer des miettes du pique-nique, se laissent approcher parfois de très près, mangent aussi bien de petits animaux vivants que morts et hantent les décharges sauvages. Ils poursuivent les bateaux de pêche et hantent les champs fraîchement labourés derrière le tracteur qui dégage des sillons emplis de vers appétissants... Bruyants et agités, leurs cris traversent les airs et lorsqu'ils se perchent, tendent leur cou et répondent à leur congénère par une série de vocalises peu harmonieuses, cocorico éraillé et grinçant.

Le jeune, au plumage gris-brun, poursuit sa mère de ses pépiements incessants pour l'obliger (vainement) à le nourrir quatre années durant. Lassée, et pour le contraindre à chercher lui-même sa nourriture, elle dérobe vivement les miettes que nous envoyons au petit. Les goélands s'installent également en colonies sur les rochers, ou font la sieste sur l'eau, bercés par la faible houle. Il n'y a pas de vagues, ni de rouleaux, la mer est calme comme un lac, cela nous change de la côte basque. Nombreux sont les voiliers qui naviguent en cabotage entre les îles et pénètrent dans les criques abritées pour y jeter l'ancre. Si nous étions bretons, sûr que nous aurions appris à naviguer, la côte est si plaisante et la mer (apparemment) si accueillante...

Nous sommes étonnés de la propreté du littoral, aussi bien l'eau, limpide, transparente, sans déchet flottant que la grève de sable blond ou noir, de galet ou de rocher, dépourvue même de tout branchage, ou les sentiers, routes, villages et villes. Il est vrai qu'il y a nettement moins de monde que sur la côte basque, les plages semblent dépeuplées en comparaison et nous en arrivons à faire les difficiles et ne vouloir nous baigner que sur les plages désertes. Seule ombre au tableau : les traces de marée noire incrustées dans les roches sur une bande correspondant sans doute au niveau de la marée au moment de la catastrophe.

Le dernier jour, nous voyons se faufiler entre les gros rochers de la plage une hermine, que Pierre prend d'abord pour une belette. Petit animal timide au pelage soyeux, il se nourrit de mulots et de musaraignes, n'est pas chassé, et pullule tant que la nourriture abonde pour se raréfier dans le cas contraire.

L'hermine est mentionnée pour la première fois en Bretagne à la fin du Moyen-Age et le Duc de Bretagne (Jean III, en 1316) l'inscrit dans ses armoiries. C'est au moment des croisades que les blasons décorent les écus, boucliers de protection pour la guerre. La fourrure de l'hermine (blanche, celle de l'hiver) orne le devant (en signe de pureté), fixée par la queue (à pointe noire) à l'aide d'une barrette transversale (noire aussi). C'est cette extrémité qui est symbolisée sur le drapeau breton créé au début du XX^{ème} siècle en s'inspirant du blason de Rennes et de la bannière étoilée des Etats-Unis.

Tout en cheminant, nous observons le paysage, bien sûr, mais aussi les maisons aux toits pentus recouverts d'ardoise grise, les murs étant, soit de granit, soit de crépis blanc avec frontons pointus de granit au-dessus des portes et fenêtres. De multiples marques de la ferveur religieuse des Bretons scandent le trajet. Par exemple, nous trouvons un oratoire les pieds dans l'eau ! De petites chapelles jalonnent le sentier, témoins de la piété de cette population de marins dont les femmes priaient ardemment pour une navigation sans histoire de leurs pères, maris ou fils.

Des guérites de douaniers en pierre sont dressées sur le parcours, rappelant aux promeneurs qu'il ne fut pas toujours un sentier d'agrément. Pierre escalade tous les rochers, malgré les panneaux avertissant qu'ils peuvent être glissants, et Jean-Louis s'extasie devant les coloris intenses des hortensias d'un rose tirant vers le rouge, ou alors bleu-indigo. Au passage sur un pont à Trégastel, nous faisons halte dans un ancien moulin à marée. Bien avant l'usine marée-motrice de la Rance (que Jean-Louis et moi n'avons pu visiter avant d'arriver à Lannion à cause du plan vigie-pirate), les Bretons avaient construit des digues dans des lieux propices. Celui de Trégastel remonte à 1375 (l'histoire du moulin est inscrite sur un des panneaux à l'intérieur).

En voici le principe. La digue est percée de plusieurs ouvertures sous la chaussée. Près du moulin, deux tunnels jumeaux permettent l'entrée de la marée. Du côté de l'étang, ils sont munis de battants en bois qui se rabattent sous la poussée du flot descendant et emprisonnent l'eau en amont. C'est en agissant sur le débit en faisant coulisser une pelle placée verticalement dans la conduite forcée que l'on maintenait constante la vitesse de rotation des meules. L'étang avait été conçu autant pour la pêche que pour fournir l'énergie nécessaire au moulin. La différence de niveau entre la surface de l'étang et le bas de la roue dépendait surtout de l'ampleur des marées. Avec une superficie de l'étang d'environ 3 ha et une profondeur moyenne de 5 mètres, le volume d'eau disponible est d'environ 150 000 m³ à chaque marée ; le moulin en utilisait moins du centième.

A l'époque du dernier meunier (1900-1932), le moulin était doté de roues à eau de 5 à 6 mètres de diamètre, une de chaque côté, actionnées par en dessous et situées à l'extérieur du moulin. A l'intérieur, une meule tourne, servant à moudre du grain ou à transformer des blocs de glace en paillettes pour la conservation de la morue (à l'époque de la pêche à Terre-Neuve) dans les cales des bateaux. Le meunier travaille ainsi jusqu'à épuisement du réservoir, puis attend que la marée suivante le remplisse à nouveau pour reprendre son travail. Son rythme est de 2 fois 6 heures par 24 heures, de jour ou de nuit, puisque l'état de la marée conditionne ses horaires. Aux grandes marées d'équinoxe, la mer submerge la digue et inonde le moulin, il faut hisser les sacs de blé sur des tréteaux pour les conserver au sec.

Nous prenons le bateau pour l'île de Bréhat, qui draine des foules considérables. Elle se visite à pied ou à vélo, étant donnée sa taille importante. Comme d'habitude, Pierre lie conversation avec les autochtones, et nous avons le plaisir de découvrir la prune sauvage, ronde et rouge comme une cerise, mais avec un goût de prune certain, sucrée à souhait. Rose se lamente devant des cèpes qu'elle ne peut ramasser : il faudrait les porter toute la journée et cuisiner le soir au camping, en ayant acheté préalablement l'ail et le persil, trop compliqué. Il y a aussi quantité de prunelles couleur myrtille que Jano appelle Patxaran et que Yann nous avait désignées comme des gains lors de notre balade sur le sentier du littoral basque.

Dans l'ancien fort encastré dans une colline, nous trouvons une verrerie. Au détour d'une baie, dans une petite crique cachée par un éperon boisé, nous découvrons des cavalières qui baignent leurs chevaux dans la mer. Menés par une longe vers le sable sec, ceux-ci basculent, au risque d'écraser les jeunes filles qui s'écartent un peu pour les laisser s'ébrouer, les quatre fers en l'air. Après, le sable les démange et ils recommencent de plus belle... C'est bien joli à voir. Cette île, à l'instar de celle de la Guadeloupe, (en plus petit) est composée de deux parties reliées par un isthme. Nous atteignons le phare, à l'extrémité la plus sauvage, d'où nous apprécions la vue panoramique. Le retour est un peu moins plaisant, les foules refluant vers le dernier bateau qui nous ramène au continent.

La dernière matinée, nous nous séparons : Jean-Louis et moi allons visiter le Radôme (musée des Télécoms sur le site de Cosmopolis) à Pleumeur-Bodou tandis que les autres visitent une biscuiterie et Lannion, que nous avons à peine traversée en retournant au camping après nos randonnées. Cette boule blanche immense, c'est "simplement" un ballon gonflé de 100 000 m³ d'air en surpression qui abrite une antenne-cornet gigantesque de 340 tonnes. A côté, une salle d'exposition retrace, entre autres, le centenaire de Pierre Marzin, le Breton directeur du CNET à l'origine de l'implantation de ce site pour effectuer une première mondiale : la mondiovision, ou télévision mondiale, une émission vue en même temps par les Américains et les Français grâce à un satellite envoyé en orbite autour de la Terre (dans la nuit du 10 au 11 juillet 1962).

C'est intéressant de lire les articles de journaux parus à cette époque (qui est très floue pour moi, j'étais trop jeune et je ne suis même pas sûre que nous ayons déjà la télévision) et de réaliser les progrès intervenus depuis 40 ans en la matière. Le choix d'Yves Montant poussant sa chansonnette pour fêter l'occasion était également étonnant, au même titre que les "signes" de notre existence intelligente expédiés des années plus tard dans l'espace à destination d'éventuels extra-terrestres.

Nous étions passés non loin de ce site lors d'une balade commencée en suivant la côte, que nous avons prolongée en nous guidant sur les bandes rouge et blanche du GR (sentier de grande randonnée) qui nous avait amenés un peu à l'intérieur des terres, sur la route des chapelles et menhirs (tout un programme). Nous avons fait le tour d'une jolie chapelle au clocher double asymétrique et de retour près de la côte, nous avons découvert le menhir christianisé de St Uzec, très grand (environ 5 mètres), strié de longues cicatrices à l'arrière, surmonté d'une croix ornée de la sculpture naïve du Christ, et présentant des inscriptions gravées sur le devant, symbolisant la foi chrétienne.

L'après-midi, nous nous retrouvons tous à Trébeurden, à la pointe de Bihit, pour y pique-niquer. Après la sieste, Pierre, Jean-Louis et moi partons explorer l'île Milliau qui n'est qu'une presqu'île à marée basse. Au passage sur l'isthme asséché, un homme nous signale que dans un quart d'heure l'eau le traversera de violents courants. Nous décidons d'aller jeter un oeil au pas de course, observant sur le panneau à l'entrée du chemin que la visite de l'île est interdite pendant ces trois jours ! D'ordinaire, des horaires sont indiqués, en fonction des marées.

Après un petit bois, puis une lande piquante d'ajoncs, nous longeons des prés bien verts où gambadent de gros lapins qui jaillissent de toutes parts. Après un mamelon rocheux, nous nous dirigeons vers l'autre côté de l'île où nous découvrons un superbe "passage couvert", groupe de dolmens accolés. Jean-Louis tient pratiquement debout sous la table de pierres énormes, non travaillées. Nous comprenons en les voyant l'effet que cela a pu faire sur les générations passées et le respect instinctif qui les a incitées à protéger ces sites, comme à Carnac et dans bien d'autres endroits en Bretagne. Il apparaît comme une évidence que ces lieux sont sacrés et doivent rester inviolés (même si les tumulus ont été fouillés en quête de trésors).

Au retour vers Anglet, Jean-Louis et moi décidons d'attendre que les bouchons se résorbent et faisons halte à Vannes avant de visiter les mégalithes de Carnac. Le sud de la Bretagne nous paraît digne d'une deuxième visite à programmer ultérieurement -en espérant avoir un aussi joli temps que celui dont nous avons bénéficié depuis le début de notre séjour breton -.

Lacs d'Ayous (31 août 2005) - Jean-Louis a conquis son pic ! (accompagné de Max)

Nous voilà de retour pour la journée dans la belle vallée d'Ossau. Alors que la veille à Anglet nous avons terminé la soirée en jouant à la pétanque sous un beau ciel bleu avec une chaleur estivale, à 7 heures ce matin, il fait très sombre et de lourds nuages noirs occultent le soleil levant. Sur l'autoroute de Pau, seules subsistent des brumes basses qui se dissipent en arrivant sur le parking de Bioux-Artigues près du lac de retenue éponyme (le premier des 7 lacs). Nous avons de la chance.

Il a plu ici. Une jeune femme nous indique impérieusement notre place à la suite des nombreuses voitures déjà garées. Nous hésitons : il faut traverser une mare de boue et nous insérer au milieu d'ornières gorgées d'eau. Il fait plutôt frais en altitude, mais la marche nous

réchauffera rapidement. En bordure du sentier odorant, tracé dans un bois de conifères aux fines aiguilles courtes et de feuillus parsemés déjà çà et là d'éclats d'or annonciateurs de l'automne, un champignon rouge et blanc attire le regard : on dirait un jouet en plastique, comme ces nains de jardin ou ces décors de pacotille inspirés de Walt Disney, placé là par un employé du parc national pour le plaisir des visiteurs. En fait, Max reconnaît une véritable et très naturelle amanite tue-mouche aux couleurs éclatantes.

Son nom provient du grec Amanos, une montagne de la Cilicie où elle était abondante. Elle pousse en été et en automne dans les forêts de bouleaux (dont elle suit la progression) et les forêts de conifères. Elle forme des mycorhizes avec les bouleaux de préférence sur des sols acides (ce sont des associations symbiotiques contractées par les racines des végétaux avec certains champignons du sol ; elles favorisent l'absorption par les racines des éléments minéraux de la rhizosphère et du sol et améliorent ainsi la nutrition de la plupart des espèces végétales).

L'amanite tue-mouche est vénéneuse même si les effets de ce champignon sont extrêmement variables sur les humains : certaines personnes peuvent la consommer sans en être affectées. L'homme exploite depuis des temps immémoriaux ses propriétés pour modifier sa conscience au cours de rituels chamaniques. Ce champignon me fait penser à ce débat non encore résolu sur la question de savoir si ses couleurs annonciatrices d'un danger ont été choisies "volontairement" ou bien si le hasard seul a conduit l'évolution à ce résultat. Nombreux sont les végétaux ou animaux qui utilisent de tels stratagèmes pour prévenir d'éventuels prédateurs du danger mortel de leur consommation et se protègent ainsi facilement, leur message étant intuitivement perçu et compris.

L'odeur du crotin nous prépare plusieurs dizaines de mètres à l'avance à la vue du petit coral où des chevaux sont mis à la disposition des visiteurs pour l'exploration du parc national, signalé de loin en loin par une silhouette d'isard peinte au pochoir sur les rochers. Nous les verrons paître librement, dessellés, au pied du gîte d'Ayous sur les rives du lac Gentau.

Le Pic du Midi d'Ossau domine la vallée de sa haute silhouette majestueuse. Le long de son flanc plane une grande troupe de vautours fauves qui tournent en dessinant de leur vol la forme et le mouvement de la masse d'air invisible qui les soutient et les emporte de part et d'autre du vallon et au-dessus du pic, jusqu'à 3 000 mètres d'altitude en une immense spirale ascendante. Des oiseaux sifflent dans la forêt qui nous offre son ombre agréable durant le début de notre randonnée.

Tout en montant très progressivement, nous changeons de paysage, les arbres rapetissent pour laisser place aux pâturages où je m'amuse à débusquer des sauterelles noires qui font un bruit de crécelle à chaque bond au cours duquel elles déploient des ailes dont le dessus a la couleur des élytres de coccinelles, rouges à pois noirs, des sauterelles vert sombre dont les ailes ouvertes projettent des éclairs bleutés, et les sauterelles marron, sans ailes, quasi invisibles sur les ornières terreuses du sentier dont elles s'échappent prestement devant nos pas. Les grillons crissent dans l'herbe rase et des sifflements mouvants attirent mon regard autant que mon oreille : je vois de petits oiseaux des prés qui voletent de part et d'autre, mais peut-être est-ce également le cri d'avertissement de marmottes si bien cachées que je ne peux en apercevoir aucune, à mon grand regret. Pourtant, elles affectionnent les chaos de rochers qui ne manquent pas, au fur et à mesure que nous prenons de l'altitude. Je guette également les isards et n'aperçois que des chevaux à l'aller et des moutons à cornes au retour (manech), facilement repérables de loin grâce au son de leurs cloches. D'un banal !...

Ce qui est bien, dans une balade, c'est l'inattendu et, parfois, le sentiment d'avoir accompli un exploit personnel. C'est ce qu'a ressenti Jean-Louis lorsqu'il a fait l'ascension avec Max de ce pic Casterau. Tout le monde s'était moqué de lui lorsqu'il nous avait confié son désir d'y grimper, la première fois que nous avons fait cette randonnée des 7 lacs il y a plusieurs années, arguant que c'était impossible et dangereux, particulièrement pour en redescendre. Cette fois, il a persuadé Max de l'accompagner. Celui-ci, devenu féru en escalade, n'a pas refusé de tenter l'expérience. Sitôt décidés, ils ont entamé la montée sans même nous attendre, Jean-Louis B. et moi, se disant (sans avoir tout à fait tort) que nous ne serions pas tentés par l'aventure, d'autant que Jean-Louis B. avait oublié ses chaussures de montagne dans le coffre de sa voiture à Mouguerre et marchait avec des sandales à scratch.

Le pic est entouré sur trois côtés de falaises vertigineuses et seul un côté herbeux offre une ascension possible sans escalade. Jean-Louis et Max suivent d'abord une sente étroite peut-être tracée par les moutons, mais elle se termine sur un à-pic rocheux impraticable. Ils font demi-tour, Jean-Louis marchant derrière, une main prudemment dirigée vers l'amont. Ils jettent sans arrêt des coup-d'oeil vers le haut, un peu frustrés d'en rester là, et tâchent de contourner l'obstacle. Enfin, un vrai sentier cairné apparaît, qui les mène sans encombre au sommet couvert de grandes herbes. Ils s'avancent et sentent avant de le voir le vide qui s'ouvre devant eux : ils sont au bord du précipice, au-dessus du petit lac où Jean-Louis B. et moi faisons la sieste (depuis quelques minutes) en les attendant. Tout excités, ils crient victoire et nous leur répondons d'en bas. L'écho de nos voix rebondit de la roche grise plissée par des événements géologiques très anciens en portefeuille gigantesque. Le retour leur semble facile et, très vite, nous les revoyons, Jean-Louis qui descend tout droit la pente tandis que Max suit les lacets en courant, à son habitude.

"Il est bien entendu que, la prochaine fois, lorsque Jean-Louis B. se sera muni de ses chaussures de montagne, nous ferons tous ensemble cette ascension, et même avec Richard, au besoin avec une corde pour le tranquilliser." -s'écrit Max- "Il n'y a absolument pas besoin d'escalader. C'est à peine si l'on met les mains deux ou trois fois, et la pente ne paraît pas du tout si impressionnante et prononcée quand on y est."

Autre exploit, qui nous semble plus anodin, maintenant que nous nous baignons toute l'année dans l'océan, y compris sous la neige, c'est notre bain dans le lac Gentau, au pied du gîte d'Ayous, avec vue en arrière-plan sur le Pic du Midi d'Ossau. L'eau doit être un peu plus fraîche qu'en Bretagne, sans doute aux alentours de 15-16°C et bien qu'elle saisisse un peu en y pénétrant, nous nous y sentons bien une fois totalement immergés. Le plus dérangent, ce sont les myriades de petits poissons gloutons qui dévorent les morceaux de pain ou de gras que Max leur donne en se battant dans un maelström de corps ondulant comme des serpents sur la tête de Gorgone, et qui viennent impudemment grignoter nos pieds lorsque nous nous tenons debout au bord (pas quand nous nageons, heureusement).

Cette vallée riante offre, à bien des égards, l'image d'une montagne idyllique. De l'eau à profusion, qui coule en torrents, rus ou ruisselets, s'épand en lacs étagés petits ou grands, s'enfouit dans des gouffres ou des gorges pour sourdre ensuite en formant des marécages spongieux ou pleins de tourbes, ou bien surgir en cascades bruyantes dont l'écho amplifie le fracas contre les roches aiguës. Des fleurs petites ou grandes, de toutes les couleurs, se dressent fièrement ou s'étalent au ras du sol. Des insectes butinent, volètent, courent ou se terrent en guettant de leurs tibias dotés de tympanes le son grinçant émis par leurs ennemis ou leur dulcinée (il s'agit des grillons ou des sauterelles). Des oiseaux volètent en sifflotant dans l'herbe bien tondu par les chevaux, mulets, vaches ou moutons, ou font de la voltige

bruyamment (Jean-Louis B. s'imagine en pleine guerre des étoiles, lorsque DarkVador se bat contre SkyWalker, car le bruitage des épées-laser lumineuses du film ressemble à s'y méprendre au cri des choucards dans les falaises), ou planent dignement et calmement entre les montagnes.

Nous trouvons le gîte d'Ayous changé, totalement rénové et tenu impeccablement par le gérant appointé par le parc national (d'ordinaire, les gîtes sont gérés par le CAF -club alpin français- qui semble, aux dires de Max qui en a fréquenté plusieurs lors de ses sorties d'escalade, beaucoup plus laxiste). Le toit de planches biseautées nous étonne et nous ravit par son originalité et sa beauté, bien que Max les juge peu appropriées, en voyant qu'elles se rebiquent déjà sous l'effet des intempéries et se fendent dans le sens de la longueur. Bien sûr, elles se recouvrent les unes les autres, formant deux ou trois épaisseurs superposées, mais la protection à la pluie semble précaire. Nous remarquons les panneaux solaires aux reflets bleutés qui fournissent l'électricité, aussi bien pour l'eau chaude, sans doute, que la télé dont l'antenne est munie d'un panneau individuel. De profonds casiers servent de rangement pour les sacs à dos tandis que des étagères dans le sas d'entrée sont prévues pour les chaussures de montagne, afin de ne pas salir l'intérieur. Le personnel dans la cuisine fermée de vitrages transparents nous offre un café reconstituant que nous prenons sur la terrasse face au lac tandis que d'autres randonneurs déjeunent à l'intérieur sur de longues tables rectangulaires flanquées de bancs de bois.

Se promener d'un lac à l'autre est toujours un enchantement, et le parcours nous fait découvrir la vallée sous tous ses angles (mais toujours du même côté du Pic du Midi d'Ossau, dont il faudra de nouveau reprogrammer une autre fois le tour, également spectaculaire mais plus sportif, avec davantage de dénivelé et deux fois plus de distance.

Après le lac aux petits poissons voraces, nous nous trouvons devant un lac aux eaux transparentes dont les bords sont emplis d'amas noirâtres. Ce sont des têtards, les uns sur les autres, apparemment dans la même position que l'étaient les oeufs pondus par leur mère (ou plutôt les ovules, fécondés extérieurement par le mâle). Si notre ombre se déplace au-dessus d'eux, ils se mettent à frétiller d'angoisse, chacun bougeant de place, mais l'amas restant globalement toujours aussi dense : cela fait un effet bizarre.

Certains sont un peu plus développés que d'autres, de petites pattes bien formées de part et d'autre d'une queue encore longue, parfois devenue quasiment translucide (les pattes de derrière se développent en premier, en principe au bout de six semaines, si les conditions météorologiques sont favorables, et celles de devant au bout de neuf semaines). Des bulles surnagent, on dirait de gros yeux, ou bien est-ce la fonction de respiration aérienne qui se met en route ? Des corps difformes, au ventre protubérant blanchâtre, semblent prêts d'exploser : sont-ils malades, mourants, ou bien est-ce la métamorphose du têtard en grenouille qui passe par ces drôles de stades ? Je n'y comprends rien.

Je me demande toujours comment il est possible que des poissons subsistent dans ces lacs d'altitude gelés en hiver, en totalité pour les moins profonds, et s'ils meurent chaque année, ne laissant que des oeufs enfouis dans la vase en attente du réchauffement des eaux, ou bien s'ils entrent en léthargie, en hibernation, en attendant des jours meilleurs. La question est la même pour les batraciens, tout aussi dépendants d'eaux libres de toute glace pour vivre. D'après mes lectures, que ce soit une ablette, un goujon ou un vairon, ce petit poisson vit plusieurs années, se réfugiant en hiver au fond du lac, et vivant de larves d'insectes, d'algues, de crustacés et même d'insectes gobés à la surface de l'eau. Quant aux grenouilles, seul le têtard ne peut

subsister hors de l'eau, et sa métamorphose de l'oeuf à la grenouille dure les quelques semaines d'été (plus ou moins rapide suivant la température). La grenouille vit plusieurs années.

L'observation de ces êtres curieux me fait penser à la "mare aux monstres" de Jean Rostand (fils d'Edmond Rostand le dramaturge) à Pouydesseaux dans les Landes, ce biologiste qui étudiait, entre autres choses, justement les défauts de développement et les malformations des grenouilles, et dont on peut toujours visiter le lieu de recherche en plein air, et où l'on voit sur les rives des étangs des plantes carnivores grandes mangeuses de moustiques. La fin de la promenade s'accompagne d'une dégradation progressive du temps, et nous terminerons la gargure que nous dégustons à Laruns le soir avec les premières gouttes de pluie de la journée... Quelle chance nous avons eue !

Tour du Pic du Midi d'Ossau/ Pic de Peyreget (18 septembre 2005)

6 heures du matin : au-dessus de nos têtes, le ciel est noir, empli d'étoiles, tandis que la pleine lune, énorme et lumineuse, surplombe à peine les arbres, tous ses cratères, ses "mers" et ses montagnes bien distincts, même à l'oeil nu. L'air est vif, pinçant même, et contraste avec la douceur passée des matins d'été, où j'ouvrais tout grand les portes-fenêtres pour m'éveiller avec le chant des oiseaux bavards et volubiles. Trouverons-nous la neige, là-haut, sur la montagne ? Il pleuvait si fort, l'autre jour, à Anglet, et la température a baissé si brusquement.

En sortant de l'autoroute à Artix, avant Pau, je m'inquiète : bien que l'atmosphère conserve une limpidité et une transparence rares, une barre de nuages surmonte les Pyrénées : est-elle située en avant de la chaîne, ou bien pile au-dessus ? Peut-on la qualifier de "brouillards matinaux" un peu épais et élevés, ou annonce-t-elle une perturbation à venir ? Richard est tranquille : il va faire beau, assure-t-il.

Effectivement, le soleil éclaire le lac de retenue de Bious-Artigues, dont le niveau d'eau semble avoir encore baissé depuis notre dernière venue à la fin août. A cette altitude (1427 m), le thermomètre de la voiture affiche 4°C. Nous apercevons sur le flanc d'un pic une légère couche de gelée blanche, trop mince, à ce qu'il semble, pour être due à une chute de neige. Les colchiques ont percé la croûte durcie de la terre et égayent les prairies de leurs fines corolles mauves tendues vers l'azur. Les fleurs apparaissent en fin d'été, puis la plante disparaît jusqu'au printemps suivant. C'est à cette époque que les feuilles ainsi que les fruits émergent. Comme l'hellébore, que les autochtones de la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord utilisaient principalement comme anesthésique local, la fleur de colchique contient une toxine alcaloïde, la colchicine. Celle-ci possède des propriétés antimitotiques, c'est-à-dire qu'elle bloque les mitoses (divisions cellulaires). Elle est utilisée par exemple dans les crises aiguës de goutte.

Nous quittons rapidement le chemin des 7 lacs et obliquons vers la gauche, en direction du col de Peyreget situé entre le double pic d'Ossau (qui culmine à 2884 m) et le pic de Peyreget (2487 m) que gravissent Richard, Max et Xavier en supplément ("pour le fun") tandis que Jean-Louis et moi passons la crête ventée pour pique-niquer en contrebas, face aux deux petits lacs. La dernière partie de l'ascension, que j'appréhendais un peu, a été plus courte que dans mon souvenir, mais tout aussi éprouvante pour moi : je déteste ces chaos d'énormes blocs de pierre entre lesquels s'insèrent des fragments en équilibre plus ou moins stable qu'il faut escalader en pariant qu'ils ne basculeront pas sous le poids, ou bien enjamber, se glisser dans les interstices, descendre, remonter, contourner en contrôlant qu'on reste à proximité des

cairns, pierres empilées sur les pierres, qui servent de repères pour ce qu'on ne peut vraiment pas qualifier de sentier. En plus, l'appréhension aidant, le vide (pas très grand, mais quand même) entre les roches me fait tourner un peu la tête, et je dois faire des pauses pour rajuster ma vue qui se trouble et mon souffle qui s'accélère, avec l'effort de l'ascension, mon imagination et l'anticipation d'accidents possibles. Jean-Louis m'attend, quelques mètres plus haut, tandis que les trois autres ont déjà passé l'obstacle facilement et galopent hors de ma vue jusqu'au col... La montagne n'est pas égale pour tous.

Lorsque les autres nous rejoignent, nous explorons les abords du petit lac. Sous nos pas jaillissent des dizaines de minuscules grenouilles de l'herbe grasse et bien verte. Il est difficile de ne pas en écraser. Les amas de têtards vus lors de notre dernière balade ont achevé leur métamorphose. Certaines sautent dans l'eau très froide et s'immobilisent, comme mortes d'hydrocution. En fait, si l'on approche un de nos bâtons de marche, elles se remettent à bouger. Sans doute la température de l'eau proche de zéro les a anesthésiées. Une discussion s'élève, à propos des poissons des lacs d'altitude. Je me demande (et demande à mon entourage) comment ils sont arrivés là. Sans remonter à l'apparition des premiers poissons, par mutation de gènes d'animaux qui les précédaient dans l'ordre de la création, j'imagine qu'une espèce donnée apparaît en un endroit et se répand ensuite progressivement en circulant d'un cours d'eau à l'autre. Pour un lac aussi élevé en altitude, dont l'eau s'écoule vers l'aval sous forme de cascades, ruisselets ou en diffusant dans la terre pour réapparaître sous forme de résurgences, comment a-t-il été peuplé ? Les amis éclatent de rire devant l'absurdité de ma question, et disent que ce sont les associations de pêcheurs ou l'organisme des Eaux et Forêts qui se sont chargés de les approvisionner en poissons.

En fait, le site que je trouve après coup donne raison à tout le monde. En le parcourant, je retrouve le sujet qui m'a tellement frappée lorsque j'ai vu le film "le cauchemar de Darwin" qui traite de la "perche du Nil", poisson non autochtone introduit par des Européens dans un grand lac de Tanzanie qui a été à l'origine d'un désastre écologique et humain inqualifiable. A plus petite échelle, l'intervention humaine dans le peuplement de nos lacs et rivières crée des déséquilibres néfastes et difficiles à contrôler (exemple donné dans le site du vairon - ou rabotte -, petit poisson qui a été implanté pour nourrir les truites - également issues d'élevages piscicoles - et qui, en fait, dévore les oeufs de celles-ci, et les fait disparaître en peu d'années). C'est que nous ignorons encore tant de choses à propos des poissons, ainsi que le soulignait le directeur de l'INRA de Saint Pée-sur-Nivelle qui avait fait un exposé au groupe d'Indiens venus dans notre région sous l'égide de l'association Perspectives Asiennes, et qui nous parlait des recherches en cours sur le plan mondial pour améliorer le rendement des piscicultures et réduire les nuisances induites par leur exploitation.

Une fois restaurés, nous reprenons le sentier en direction du col de Suzon, dont nous apercevons la crête brillante de givre. Le flanc sud en est dépourvu, mais tous les bouquets d'herbes exposés au nord sont couverts d'une épaisse couche de glace ciselée en peignes (ou antennes de papillon) accrochés le long de chaque brin d'herbe. Eclairée par le soleil gelé (le vent souffle avec force), toute la montagne scintille comme un champ de bijoux déposés sur la roche : une merveille ! La descente jusqu'à Bious-Artigues nous semble très facile (sauf pour Xavier qui souffre beaucoup des pieds à cause de ses chaussures neuves qui ne sont pas encore "faites"), et nous arrivons trop tôt (16 heures) pour patienter jusqu'au soir et déguster la garbure comme l'autre jour. Tant pis, nous nous contenterons d'une bière pour les uns, ou d'un chocolat chaud pour les autres avant de retourner sur la côte...

Sentier du littoral : 2ème (25 septembre 2005)

Les mouettes planent et virevoltent au-dessus de nos têtes comme des feuilles mortes arrachées par le vent. Une bruine nous a cueillis au petit matin, comme pour éprouver notre volonté de partir en balade. De fait, les désistements ont été nombreux et seule une dizaine d'irréductibles reste en lisse : les invités de Richard, lui-même, et moi. Pourtant l'air est doux et odorant, la pluie intermittente ne transperce pas nos vêtements, brouillant seulement par moment le paysage chiffonné.

Nous déposons Richard et les passagères à la plage de l'Ouhabia à Bidart (les nouveaux ont raté le virage pour la plage d'Erretegia) et les hommes et moi allons déposer les voitures (moins une) au terminus à Sainte Barbe (Saint Jean de Luz) avant de rejoindre le groupe. Aujourd'hui, nous ne faisons qu'un aller simple sur la matinée, et seul Richard se baignera à l'arrivée.

Nous aimons cet air vivifiant, ce ciel mouvant, changeant, qui s'écarte parfois pour déposer à la surface des flots une nappe de lumière, projecteur mettant en valeur les couleurs conjuguées autour du gris, bleu, vert, ourlé de blanc à l'approche des côtes assombries.

Je retrouve avec plaisir ce sentier varié, où la plage alterne avec le sous-bois, la ruelle bordée de belles maisons, les prés donnant sur les Pyrénées que l'on devine à peine sous les nimbes... Parfois, au large, nous apercevons une bande de nuages plombés en bordure d'une masse plus claire sur laquelle se détachent, ténus, de fins rideaux de pluie : nous savons que nous n'en avons plus que pour quelques minutes avant de subir le passage du front.

Le couple de tête, un peu rapide, un peu fonceur, s'engage dans une voie pourtant signalée "à éviter" : le passage à travers les buissons à flanc de falaise est à peine débroussaillé, le sol n'a pas été stabilisé par des marches de bois comme ailleurs, et l'atmosphère humide rend la glaise particulièrement glissante. Nous dérapons, tentons de nous rattraper aux branches trop souples, en évitant de chuter sur les ajoncs ou dans les ronces qui dardent leurs piquants. Ces dernières par contre sont les bienvenues un peu plus loin, chargées de mûres que nous grappillons à plaisir.

La mer n'est pas franchement sauvage, mais elle est suffisamment agitée pour nous offrir la vue de quelques belles vagues et un ressac sonore qui dresse les rochers des strates dénudées renversées par les mouvements tectoniques et la pression de la plaque hispanique.

Nous traversons le port minuscule de Guéthary en regardant avec intérêt les pêcheurs qui tirent leur barque à l'aide d'un filin qui s'enroule mécaniquement : ils n'ont rien mis sous la quille dont la nervure de bois s'use contre les aspérités de la pente bétonnée. Les deux marins qui font partie de notre groupe s'étonnent comme moi. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un bateau de plaisance, et que la fonctionnalité prime sur l'esthétique. Tant pis pour les éraflures !

La montagne se dégage à notre arrivée à Sainte Barbe, et un rayon lumineux fait resplendir l'herbe de la butte au pied de la chapelle. Des gars s'entraînent à ramer en cadence sur une traînière dans la baie, il y a peut-être une compétition en vue. Deux jeunes surfers reviennent sur la plage après avoir passé la matinée sur "la" vague de Saint Jean de Luz, sur notre droite. Richard se met à l'eau, surpris par les galets qui l'obligent à nager de suite pour ne pas se tordre la cheville. De retour dans la voiture, une averse se met à tomber dru : ouf ! Nous

l'avons échappé belle ! Nous sommes sortis juste dans le bon créneau. Nous avons eu raison d'en profiter. L'après-midi pourra être consacrée à une sieste bien méritée...

Nous apprendrons plus tard que Jean-Louis et Elisabeth B. nous ont vainement attendus plus d'une heure et demie à la plage d'Erretegia, lieu initialement prévu de notre départ. Ils se consoleront par un bain agréable et prolongé à Saint Jean de Luz où nous aurions presque failli les retrouver...

Migration d'automne (20 octobre 2005)

L'automne arrive à pas menus, un peu de frimas, puis le vent du sud qui surprend la nature rougissante à darder ses derniers fleurons odorants butinés par les bourdons.

Par un beau soir d'une douceur infinie, une lune dorée s'élève au-dessus des toits de Bayonne, non loin des flèches illuminées de la cathédrale dont la sveltesse contraste avec cette rondeur imposante suspendue dans le noir.

Plus tard, mon pied trébuche contre une masse informe : c'est le crapaud familial qui niche sous les dalles et s'éloigne, indigné, en lourds bonds courts et lents.

La lune gonfle et aspire alternativement l'eau de la mer qui révèle en se retirant des bans de muges au ras des flots qui gobent l'écume en remontant les vagues et disparaissent soudain sous un écran de bulles.

En remontant la côte vers le village d'Arcangues par une route étroite enfouie dans la chênaie, l'herbe qui bordait la chaussée était envahie de colchiques, tapisserie d'automne au point de croix serré, où l'oeil ne savait distinguer si le mauve était enchâssé de vert, ou bien le vert serti d'un écrin mauve.

Alors que les chasseurs canardaient sans vergogne près des maisons et de l'aéroport, la lune se couchait, sereine, guidant sans le savoir un vol de grands oiseaux en formation serrée qui pointaient vers le sud dans une aube naissante.

La Rhune (6 novembre 2005)

Lorsque nous arrivons au parking de Trabenia, peu après l'ancien poste de douane qui gardait la route d'Ibardin, une voiture s'en va déjà. Il est 9 heures, cela signifie que ses occupants ont commencé leur marche vers les 7 heures, dans le noir. Au-dessus de la forêt boueuse traversée par un ruisseau aux eaux torrentueuses, une svelte jeune femme descend en courant suivie de son fils qui n'a pas dix ans : pas de sac à dos, pas de pull ni de blouson, ils sont montés légers et dévalent comme des isards, ils ne doivent pas sentir les 4° C de la température de l'air. Un grand moment plus tard, c'est un homme élancé, suivi d'une gamine d'environ 6 ans qui suivent en trotinant. Nous les hélons : "C'étaient votre femme et votre fils, devant ? Oui ? Ils ont pris beaucoup d'avance !"

J'entends le martèlement d'un pas régulier accompagné d'un souffle avant de lever les yeux de dessous ma toque fourrée : un homme d'un certain âge dévale la pente en petit short lâche, torse et jambes nus, ventre plat, le tee-shirt coincé derrière, comme une queue grise. Quand nous arriverons au col des Trois Fontaines, il nous dépassera en sens inverse, toujours courant : "Deux fois la Rhune, pas trois, sinon c'est du masochisme !" nous confie-t-il sans s'arrêter.

Nous l'avions déjà rencontré il y a un mois ou deux, tout aussi tonique. Max lui emboîte le pas, pour voir si son exploit est impossible à égaler. "Il n'a pas couru au dernier rampaillon, il marchait !" dénonce-t-il, heureux de ne pas s'être fait distancer.

Les couleurs sont resplendissantes après ces pluies torrentielles qui ont lavé et rafraîchi considérablement l'air. La mer, comme le ciel, sont bleu foncé, les prés d'un vert exacerbé par chaque brin d'herbe gonflé d'humidité contrastent avec les étendues rousses des collines couvertes de fougères fanées, tandis que les arbres hésitent encore à plonger dans l'automne. Nous montons au début dans l'ombre fraîche des montagnes, les flancs opposés déjà aveuglés par les rayons obliques du soleil qui peine à dépasser la Rhune. Nous avons l'impression d'être sur une île : nous faisons l'ascension dos à la mer et, au retour, en boucle par le côté sud de la Rhune, nous lui faisons face. C'est même mieux qu'en Guadeloupe, où le sommet était tout le temps enfoui dans un épais nuage, occultant la vue alentour. L'air est si froid qu'il empêche les fumées de monter, et celles-ci s'étalent, paresseuses, comme un brouillard léger sur la plaine boisée.

Levant les yeux un instant, nous nous étonnons des stries multiples qui sillonnent le ciel : les avions se sont tous donnés rendez-vous à la même heure et leurs traînées s'étirent en alignements nord-sud, traces fugaces plus ou moins élargies suivant les courants. A la hauteur des ventas du sommet, les montagnes lointaines découvrent leurs pics enneigés, voilés d'une brume diaphane. Les pottoks n'en ont cure, penchés sur leur repas, de même que les moutons, le dos marqué de rouge, étendus sur l'herbage et qui chauffent leur lainage avec concentration. Les yeux tournés vers l'Espagne, nous essayons de nous repérer : est-ce Pasajes, ou bien déjà Saint Sébastien ? Peut-être un peu des deux, la perspective écrasant les distances. Il semble que nous voyons le Monte Igueldo et l'île Santa Clara où nous avons pique-niqué et vu un dauphin dans la baie lors de sa traversée en bateau.

De la baie de Txingudi une myriade de petits bateaux s'est disséminée au large, face aux falaises d'Hendaye et de Fontarrabie. Par contre, les Luziens n'ont pas l'air de s'être aperçus du beau temps et ne sont pas de sortie. La matinée a bien avancé et la lumière plus diffuse estompe un peu les couleurs, de fins nuages marbrent le ciel et la mer devient laiteuse. C'est vraiment le matin de bonne heure qu'il faut se promener, après, ce n'est plus pareil, et les promeneurs que nous voyons démarrer vers une heure de l'après-midi ignorent ce qu'ils ont perdu en ne sachant pas se lever tôt...

Haiku – à propos des bains de mer en toutes saisons – 8 novembre 2005

Le test

Venir se baigner dans la mer déchaînée alors qu'à l'horizon entre deux nuées sombres avance tel un rideau suspendu dans l'espace une bourrasque humide de vent, de pluie et de grésil mêlés.

Sortir du local tiède en luttant contre le vent, rire aux éclats, braver les éléments et courir, telles deux nymphes, le corps piqué de mille pointes acérées, s'immerger dans l'eau fraîche d'une mer démontée.

Fêtes

Des paniers et des sacs emplis de victuailles ! Des agapes certes, mais à une condition : se baigner dans la mer en toute saison !

La fête, c'est d'abord le plaisir d'être ensemble, et puis de partager ces instants forts et rares de communion intense avec les éléments.

Du danger, il est vrai, avec cette baie qui sournoisement nous attire vers le large, et ce froid saisissant de la mer délaissée par le courant du golfe en saison hivernale, qui met à rude épreuve les résistances et les coeurs.

Mais aussi de la joie, du défi, du jeu, et une connivence qui lie les âmes.

Alors fêtons, trinquons, buvons et mangeons, aux bains d'hiver ! La plage est à nous !

Courage ou folie ?

Pourquoi se baigner toute l'année aux Corsaires ? Un coup de folie ? Du masochisme ? Non ! Tout simplement un bienfait extraordinaire, une détente, un rappel au plaisir des choses simples, une symbiose avec la Nature...

Mais l'eau froide ? Eh bien, le corps réagit, et après quelques instants immergés dans l'eau, on s'habitue et l'on s'y sent bien, au point de devoir surveiller le chrono pour ne pas y rester trop longtemps et frissonner ensuite toute la journée en réaction.

Le coeur, des rhumes ? Non, rien, si le visage pâlit soudain, il faut vite sortir, s'allonger et se réchauffer au local, c'est qu'on est trop fatigué pour supporter le choc. Par contre, aucun rhume ni rhino dus au bain, au contraire, ceux qui sont infectés se baignent et se sentent mieux après.

Chapitre 9 – 2006 -

Balade irlandaise : Dublin (11 au 14 février 2006)

Dublin me fait penser à l'Espagne. Ce n'est pas une ville franchement belle, mais on la sent dynamique, vivante, active, exubérante même et avide d'indépendance. Je fais le pari que, dans 10 ou 15 ans, elle sera métamorphosée. L'air y est doux (11°C), en ce mois de février, bien que, comme chez nous, il y ait eu quelques jours de neige le mois passé. Le ciel est couvert et parfois une bruine humecte les trottoirs sans émouvoir les autochtones dont les tenues vestimentaires vont de l'hivernal au très déshabillé (parfois même vraiment provoquant chez les jeunes filles).

Si l'on en juge par l'histoire, l'Irlande devrait être anglaise et assimilée depuis longtemps. Pourtant, depuis sa récente indépendance et son entrée dans l'Europe, elle tente par tous les moyens de marquer sa différence. Elle n'est pas dans l'architecture de sa capitale dont les maisons géorgiennes de brique rouge ne dépareraient pas à Londres, mais dans sa signalétique bilingue gaélique-anglais, dans sa bière (la Guinness) et surtout dans le comportement "latin" de ses habitants qui s'expriment fort, gesticulent, le visage animé, et ne semblent jamais s'être imprégnés du phlegme britannique.

Dublin nécessiterait un bon ravalement de façades, mais elle a d'autres priorités. Comme en Espagne, les grues foisonnent, le très moderne (verre, béton, acier) avoisine l'ancien (brique), des bâtiments, voire des quartiers entiers sont démolis, et les chantiers se multiplient, y compris sur l'avenue historique du centre ville percée de part en part. De larges rues sont entièrement piétonnes, peu de voitures sont garées le long des trottoirs, la majorité étant aiguillée vers des parkings aériens, immeubles semblables aux autres. Une circulation dense de tramways (aux lignes futuristes), bus et taxis n'arrive pas encore à éviter les bouchons biquotidiens des banlieusards : il faut dire que l'agglomération contient le tiers de la population de l'Irlande. Les vélos (nombreux) ne sont pas oubliés, qui disposent de voies plus ou moins spécifiques, mais pas partout : les cyclistes sont donc souvent équipés de ces gilets jaunes ou à bandes fluorescentes, espérant être vus (et évités) lorsqu'ils se faufilent dans le flot bruyant de la circulation.

Des caméras sont postées à tous les coins de rues, un timbre répétitif aux passages piétons indique aux malvoyants s'ils peuvent traverser (rythme lent pour attendre, accéléré pour se dépêcher de passer), très pratique pour les gens qui, comme nous, ne savent jamais s'il faut regarder à gauche ou à droite. A l'entrée des pubs ou des restaurants, particulièrement à Temple Bar, le "quartier chaud" et touristique, des vigiles filtrent les clients. Le soir, les policiers se multiplient soudainement, attrapent à la volée les jeunes qui portent une bouteille d'alcool et les obligent à la jeter à la poubelle la plus proche. Assez curieusement, les fumeurs sont postés de part et d'autre des rues, aux portes des immeubles, des bars, restaurants, hôtels : interdiction absolue de fumer à l'intérieur. C'est génial ! Enfin on respire ! Par contre, les trottoirs sont jonchés de mégots (et de chewing-gums écrasés, mais pas une seule crotte de chiens, inexistants dans cette ville).

Nous sommes contents : ici, les enfants sont plus largement admis dans les restaurants qui sont également moins chers qu'à Londres. Le centre ville est petit, nous pouvons tout visiter à pied, traversant chaque matin la Liffey ("lifi") qui partage la ville en deux quartiers, l'un "chic" et l'autre moins cossu. Dublin n'a que peu d'espaces verts, deux parcs et quelques

arbres sur des trottoirs, dénudés en cette saison. Entre les immeubles bas, on aperçoit les ondulations des "montagnes" (collines) environnantes. A O'Connell Street est érigé le monument controversé du "Spire", sans signification aucune, 5 millions d'Euros pour une colonne conique de 120 mètres qui en paraît le triple tant elle est élancée.

En un jour et demi, et en groupe en plus, on ne peut pas tout voir, il faut faire des choix. Nous avons donc surtout déambulé et écouté les chanteurs de rues, regardé les façades, les vitrines et les gens, admiré les reflets des nuages à la surface de la Liffey et du petit lac d'un parc de la ville où évoluaient des colverts, des goélands et des cygnes. A la base d'une colonne où était gravée la lyre emblématique de l'Irlande, figurait l'inscription suivante : A Charles Stewart Parnell (XIX^{ème} s., homme politique champion du Home Rule), Aucun homme n'a le droit de fixer des limites à la marche d'une nation, Aucun homme n'a le droit de dire à son pays "Tu pourras aller jusque là et pas plus loin", Nous n'avons jamais tenté de fixer de limite au progrès de la nationalité irlandaise et nous ne le ferons jamais.

Lorsqu'on a visité la cathédrale de Burgos, celle de Saint Patrick paraît bien austère. La seule partie qui m'intéressait n'était pas accessible au public : c'était celle réservée aux moines dont les sièges, comme toujours, étaient ornés d'inscriptions et de peintures originales mais malheureusement trop éloignées de la barrière pour que je puisse bien les voir.

Michèle, Jean-Louis et moi avons tenu à découvrir la bibliothèque de l'université de Dublin, très ancienne, fondée par Elisabeth 1^{ère} en 1592 : à l'intérieur entièrement couvert de boiseries du sol au plafond, elle est d'une beauté à couper le souffle (photos interdites, malheureusement). Agrandie plusieurs fois pour y contenir une collection toujours croissante de livres, elle est surnommée le "long room", pour ses 64 mètres de longueur, avec une mezzanine et une voûte lambrissée qui lui donne un cachet extraordinaire, sans parler de l'odeur et de l'atmosphère caractéristiques procurées par ces milliers de livres anciens, classés essentiellement par taille et ordre d'arrivée, d'origines internationales et de sujets très ecclésiastiques.

Au rez-de-chaussée, il faut voir absolument l'exposition du "book of Kells", manuscrit aux enluminures magnifiques créé en l'an 800 de notre ère dans un scriptorium monastique, très bien mis en valeur par des panneaux lumineux et des mini-reportages filmés sur la fabrication du vélin et la reliure de l'époque, ainsi qu'une vitrine exposant les pierres utilisées pour fabriquer les encres de différentes couleurs. Sont aussi montrés les livres de Durrow, d'Armagh et de Dimma datés respectivement de 700, 807 et 1150 de notre ère. Nous y sommes restés malheureusement trop peu de temps, il faut vraiment faire très attention aux horaires qui ne sont pas toujours ceux indiqués sur les brochures. Cette exposition m'a intéressée tout particulièrement parce que, comme à l'accoutumée, j'avais fait l'acquisition préalable d'un livre sur notre but de voyage. Ne trouvant rien en anglais, j'avais choisi un roman intitulé « L'Irlande » qui avait pour double fil d'Ariane l'Histoire de cette île et l'histoire (fictive) de son dernier troubadour. Parmi les récits qu'il évoquait au gré de ses rencontres de village en village se trouvait la légende du « book of Kells » avec lequel je me suis soudain retrouvée nez à nez, si l'on peut dire, de part et d'autre d'une vitrine. J'ai eu l'impression soudaine de retrouver un vieil ami...

Pour parler de sujet plus prosaïque, chaque soir, après avoir mangé (très convenablement et copieusement) avec les enfants dans un restaurant sympathique intitulé le "Bad Ass Café" (Café du vilain âne) à Temple Bar, nous déposons les enfants à l'hôtel et ressortons pour aller boire une Guinness dans un pub voisin de l'Abraham House où viennent jouer des musiciens.

L'ambiance est chaleureuse, les gens, toutes générations mêlées, chantent aussi, tapent dans les mains et se dandinent sur place.

Pour changer de la ville, nous nous inscrivons à une visite guidée des Wicklow Mountains le lundi toute la journée. Nous montons dans une espèce de corbillard à 15 places conduit par un Dublinois (Pat Darcy) efficace et sympathique qui nous commente dans un anglais très compréhensible au micro les lieux par lesquels nous passons et quelques morceaux choisis d'histoire d'Irlande assortis d'extraits musicaux enregistrés sur cassette.

Il nous amène tout d'abord sur les hauteurs de Dublin que, par un miracle de la météo, nous pouvons apercevoir jusqu'à son port sur la mer d'Irlande. Puis nous visitons un cimetière allemand : l'Irlande était neutre à la seconde guerre mondiale mais des pilotes allemands se sont perdus, ont été assignés à résidence, se sont mariés à des Irlandaises et ne sont jamais repartis.

Nous poursuivons notre montée à travers des forêts de conifères plantés serrés et une lande de tourbe et de bruyère parsemée de bouquets de graminées desséchées qui donnent un caractère de désolation et d'âpreté au paysage balayé par les vents. Nous retrouvons les sensations éprouvées en Ecosse lorsque nous descendons et marchons sur un sol détrempe jusqu'à un premier lac glaciaire. Des moraines grises ponctuent la lande parcourue de multiples cours d'eau : gare aux chaussures !

Ce qui est très typique d'un paysage de tourbe, c'est la couleur des lacs, noire, et des cours d'eau, rouille à la mousse jaunâtre, marbrée de reflets huileux. L'eau est propre, mais peu attrayante. Nous apercevons de loin la maison (ou fabrique ?) de Guinness en contrebas dans les arbres près d'un lac à la plage blonde. Après avoir mangé de l'Irish Stew (cela s'imposait) dans un tout petit village, nous visitons les vestiges d'un des premiers monastères (6^{ème} s.) et d'une des premières églises d'Irlande (10^{ème} s.).

Les Vikings sévissant régulièrement dans la région (avant les Anglo-Normands), l'église disposait d'une sorte de petit donjon séparé, à la base circulaire et au toit de pierre conique, aux fenêtres de guet disposées selon les points cardinaux et dont l'entrée qui lui faisait face était située à plusieurs mètres de hauteur : en cas de péril, les religieux s'y réfugiaient et tiraient l'échelle. Les moyens de subsistance dans cette haute vallée fertile provenaient essentiellement de cultures et de l'élevage du porc qui se nourrissait de glands de chêne blanc dont le bois servait pour la charpente et le chauffage et la galle broyée donnait de l'encre noire.

Le groupe se sépare après les explications du guide. Jean-Louis et Richard font l'ascension d'un sommet qui domine les deux petits lacs voisins, les autres partent plus lentement et font une longue marche tandis que Michèle et moi, abandonnées alors que nous en étions encore à admirer les croix celtiques à branches égales reliées par un cercle païen du petit cimetière, nous explorons plus paisiblement les environs et visitons un petit centre éducatif consacré à la connaissance de la nature par l'art, très inventif. Evidemment, tout le monde arrive en retard, et nous sommes dernières. Pour nous faire pardonner, nous nous faisons déposer en même temps que les jeunes (peu intéressants) d'un autre hôtel qui ne nous ont pas du tout dérangés, et nous effectuons une dernière marche dans les rues de Dublin bondées de monde.

Irubela (1^{er} mai 2006)

C'est la 2^{ème} fois que nous empruntons la voie bleue pour faire l'ascension de l'Irubela. Garés au-dessus de la ferme aux cochons, nous descendons par la route jusqu'au ruisseau et marchons en direction de Xumus avant d'entrer dans le vif du sujet. Entourés de montagnes que nous commençons à bien connaître, nous revivons les impressions des balades précédentes, et notamment celles de l'Hirukasko, avec la goulée quasi-verticale couverte de gravillons glissants de l'Artzamendi où nous avons tant souffert de la chaleur. Aujourd'hui, le temps est idéal : frais, sec, clair et vif. Les couleurs de la nature sont à l'image du ciel, scintillantes et lumineuses, un plaisir des yeux qui nous rend heureux jusqu'au plus profond de notre être.

Comme toujours en altitude, il y a un petit décalage avec la côte, bien que nous soyons très proches. L'hiver côtoie encore le printemps, et beaucoup de fleurs s'épanouissent à peine, de même que les bourgeons de certains arbres ou arbustes. Je repère des fleurs que je n'avais encore jamais vues, car il suffit de changer de date en un lieu donné d'une année sur l'autre pour découvrir une montagne tout à fait différente.

Justement, la voie bleue ne ressemble pas à notre souvenir, mis à part sa pente toujours aussi prononcée. Max s'est pourvu cette fois d'un coupe-coupe de bonne taille genre machette amazonienne appartenant à David pour dégager un chemin qui n'est pas encore envahi par la végétation étouffante qui nous avait tant fait transpirer : fougères et ronces pointent à peine, suffisamment quand même pour nous occasionner quelques bonnes griffures, avec la contribution des ajoncs en fleurs et de l'aubépine aux épines acérées.

Quelques passages sont réellement impressionnants, notamment à cause de la pente emplie de buissons piquants où nous craignons d'être précipités. La semelle glisse par endroit, ailleurs, il faut s'accrocher des deux mains aux rochers ou aux plantes, poser le genou pour escalader (un peu) lorsque la jambe est trop courte et le muscle trop raide, contourner des obstacles, enjamber le vide... C'est un peu l'aventure.

Lentement, nous progressons vers le sommet, l'imaginant proche alors que nous avons simplement franchi un palier et que nous changeons de difficulté en même temps que de terrain. La montagne est encore plus belle lorsqu'on se la gagne ! Le souffle ample de l'espace s'emplit d'odeurs en caressant les flancs et transporte les bruits par vagues. Un calme inattendu focalise l'attention sur un pépiement d'oiseau, la chute d'une pierre qui rebondit ou un insecte qui grésille.

Les acacias en fleurs dont nous avons admiré la blanche parure odorante sur le trajet jusqu'à Bidarray préfèrent les basses altitudes, et sont remplacés par les noisetiers aux doux chatons, les hêtres au feuillage léger, vert clair, et les chênes qui étirent encore leurs carcasses dénudées, silhouettes insolites aux membres torturés.

La roche rouge semble à peine dégagée de sa gangue de terre, protégée de l'érosion par une strate dure et grise. Parfois, des plantes s'agrippent à cette verticalité, enracinées dans un semblant de terre et recourbées vers la lumière, véritables défis à la gravitation terrestre. Un étroit sentier longe l'obstacle, où nous découvrons par endroits des crottes rondes des brebis en amas serrés qui avaient dû apprécier, sinon la vue, du moins l'ombre reposante et la protection des intempéries.

Nous arrivons bientôt à l'étage des myrtilles, malheureusement pas mûres malgré leur appétissante couleur rouge, semblables à des pommes miniatures. Les asphodèles élèvent leur hampe en bataillons serrés, couvrant des prés entiers. Les arbres s'amenuisent et le paysage devient plus minéral. Les premiers vautours planent dans les hauteurs, puis redescendent au ras des cimes guetter leur nourriture (des charognes, en principe, mais il y a toujours des récits qui courent de brebis attaquées par ces oiseaux, fantasmes, frayeurs ancestrales ou réalité, je l'ignore).

Passablement fatigués, une partie du groupe propose de faire la pose pique-nique sur un beau promontoire qui offre une belle vue panoramique. Bien sûr, Richard et Serge préfèrent atteindre d'abord le sommet (à 2 minutes paraît-il - en réalité, nettement plus) et nous les suivons pour y découvrir un espace non seulement venté, mais en plus infesté de mouches et insectes divers qui volètent à notre hauteur. Véronique est affamée et ne peut plus mettre un pied devant l'autre, temps pis, nous nous accommoderons de ces conditions désagréables !

Je profite de ce moment de calme pour guetter les papillons : j'en ai repéré un magnifique, aux ailes très échancrées, et un couple que je n'arriverai pas à photographier tant il est mobile et rapide. Dommage ! Lorsque nous redescendons le long de la crête, les vautours jaillissent depuis l'autre côté, passent juste au-dessus de nos têtes et glissent vers le bas du vallon avant de remonter plus loin. Plusieurs fois je m'empare de l'appareil photo, mais le temps de le sortir de la sacoche, l'allumer, viser, faire le point, ils sont déjà à des centaines de mètres. Alors je garde l'appareil allumé, et bien sûr plus un seul rapace à l'horizon ! L'idéal serait de m'arrêter pendant un moment pour les guetter tranquillement, mais le groupe continue la descente, Richard et Serge en tête, qui parlent boulot et prêtent à peine attention à l'endroit où ils posent leurs pieds...

Rhune (28 mai 2006) - L'île aux nuages

Le temps était nuageux, mais il faisait trop doux pour que l'on craigne la pluie. En fait, il s'agissait de très épaisses brumes de chaleur qui ne descendaient pas jusqu'au sol et demeuraient suspendues au-dessus des collines, cachant les montagnes pourtant toutes proches. La nature était devenue très verte, plus intense et plus sombre qu'aux prémices du printemps. Rares étaient les arbres qui étiraient encore des rameaux dénudés. On sentait l'été.

Nombreuses étaient les voitures déjà garées avant le réservoir le long de la petite route pentue, dont nous allions croiser les occupants qui redescendaient alors que nous gravissions (péniblement, en ce qui me concerne) les flancs de la Rhune. La sueur gouttait des sourcils et piquait les yeux, dégoulinait, collante, depuis la racine des cheveux le long des tempes, perlait autour des lèvres, suintait dans ma nuque, sous ma tresse, avant de se perdre dans le coton de mon large tee-shirt XL choisi exprès pour son ampleur aérée, malheureusement plaqué contre mon dos humide sous le harnais du sac à dos.

Les fougères déjà hautes maintenaient une touffeur odorante où vacillaient les mouches, nappant presque uniformément le vallon jusqu'aux premières maisons de Sare. Je me remémorais l'époque de la sécheresse où l'herbe devenue paille gisait lamentablement, dans un silence éclatant où retentissait l'absence du fond sonore du ruisseau qui dévale en cascade aujourd'hui.

Lorsqu'on sort de la voiture, les sens sont encore engourdis, et ce n'est que progressivement, au fur et à mesure de l'ascension de la montagne, que nous nous rendons compte de l'espace

qui nous entoure dans sa totalité. En premier, comme toujours, c'est la vue qui prévaut, et nous profitons du paysage avant de nous concentrer sur l'effort. Puis, les yeux fixés sur les pierres roulantes pour ne pas trébucher et les mains agrippées aux bâtons de marche dont les pointes dérapent sur la roche, les odeurs nous pénètrent par tous nos pores, entêtantes et puissantes, et il faut prendre garde à ne pas respirer des insectes en même temps. Les fougères émettent des effluves tels qu'ils couvrent ceux des ajoncs en fin de floraison, ainsi que les odeurs plus subtiles de fleurettes blanches minuscules au ras du sol, parsemées de petits boutons d'or aux tiges plus longues et des hampes élancées de digitales aux clochettes rose foncé tirant vers le violet.

Enfin, les sons parviennent à dominer le bruit intérieur du coeur qui bat la chamade, malmené par l'effort brutal et soutenu, de la respiration bruyante et régulière, des pas trop lourds qui peinent à vaincre la gravité, et du bavardage amical qui détourne l'attention. Je crois que j'entends toujours mieux quand je descends, sans doute parce que c'est plus facile, mais aussi parce que les bruits montent le long des pentes avec l'air qui les emporte vers les cimes et qu'il est plus aisé alors de les saisir et les différencier en leurs composants multiples. Des sonnailles indiquent l'emplacement des juments accompagnées chacune de leur poulain de l'année qui cherche encore le pis en cognant de la tête la panse rebondie. Des oiseaux pépient dans les buissons, invisibles, un choucard lance son cri grinçant en planant prestement, un bourdonnement puissant envahit tout d'un coup le voisinage pour s'éteindre au bout de quelques pas, l'air s'insinue entre les feuillages et les eaux baignent l'air d'un bruissement intense que l'on ne perçoit qu'en y prêtant garde, tant il l'envahit d'un son continu.

En montant, les plantes raccourcissent, les fougères rajeunissent, l'herbe rappetisse, les ajoncs se raréfient pour laisser place à un gazon dont les brins sont perlés de chapelets de gouttes de rosée qui en atténuent l'intensité pour tendre vers un gris-vert lumineux. Un peu partout, des filets sont tendus, rêts trop voyants pour être dangereux, alourdis qu'ils sont par les gouttes limpides : ce sont les araignées tisserandes dont les oeuvres imparfaites ravissent le regard, fils entrelacés luisants d'humidité dévoilant ainsi quelles multitudes peuplent les sommets et bravent leurs rigueurs. Je m'étends de tout mon long et me roule à plaisir dans cette fraîcheur humide, m'aspergeant bras, visage et nuque tandis que mes vêtements s'imprègnent de rosée. Quel plaisir, je revis !

A l'issue de l'ascension de la falaise défendant l'accès du plateau, l'azur se dévoile et le soleil libéré darde sans frein ses rayons qui sèchent la peau, les vêtements et l'herbe sous nos pas. Un fin lézard brun à la queue sombre se hâte et disparaît dans une rapide ondulation à l'allure serpentine. Les stridulations aiguës des grillons excités par la chaleur envahissent l'atmosphère. Traversant le ruisselet nous poursuivons, le regard tourné vers la droite où devrait s'étaler la mer et s'étirer la côte toute entière. Mais les nuages couvrent l'aval d'une masse multiple et brillante, douce et ondulée : nous avons l'impression d'être en avion et de planer sur une île rocheuse isolée. Un peu plus haut, nous découvrons derrière nous à l'horizon le sommet de l'Artzamendi, surmonté de ses dômes, les ondulations du Gorramakil et Gorramendi d'où jaillit une antenne, et l'Autza, pointu. Enfin, l'arrivée à la table d'orientation est récompensée par la vue splendide des cimes rapprochées des Trois Couronnes qui pointent leurs noirs rochers, comme nous ne les avons jamais vues. A 360° autour de la Rhune, une mer de nuages, et en guise d'îlots, les sommets des montagnes... Un enchantement !

Balade à vélo : "Au fil de l'eau" (11 juin 2006)

Voici un circuit agréable, facile, sans trop de côtes, à parcourir tranquillement un dimanche matin à vélo : départ du lycée de Cantau (10h) à Anglet, que l'on contourne vers le stade de Girouette, prendre à droite au rond-point en direction de Cambo, route désagréable que l'on se dépêche de quitter au grand rond-point de la sortie d'autoroute Bayonne Sud pour rejoindre la Nive en passant derrière le garage Volkswagen. D'en bas, c'est tout droit en suivant la rive gauche jusqu'à la place du Réduit à Bayonne où la voie cyclable qui débute sur le trottoir permet de rejoindre en longeant l'Adour la Barre à Anglet.

Nous n'avons pas manqué le point de vue depuis la nouvelle passerelle piéton-cyclable sur la Nive vers la plaine d'Ansot qu'il nous tarde de découvrir (à partir de juillet, paraît-il, mais tous les aménagements ne seront pas terminés). Nous avons aussi apprécié les nouveaux aménagements de la voie cyclable de Blancpignon, superbe, avant d'obliquer par la côte calamiteuse du Centre portugais vers la très agréable forêt du Lazaret, dont une des dunes offre un point de vue imprenable sur la zone portuaire de l'Adour, le soufre, les flèches de la cathédrale et (par temps clair, pas comme ce matin) sur le Pic du Midi d'Ossau et l'Artzamendi. Après Ibaialde, on fait de l'équilibre sur la margelle qui borde l'Adour où les pêcheurs fouillent la vase par marée basse à la recherche de vers, jusqu'au port de plaisance avant de reprendre un chemin plus académique vers les plages.

On ne peut malheureusement pas longer la mer sur la promenade des plages, interdite aux vélos, mais la piste cyclable du boulevard des plages n'est pas désagréable et offre l'avantage d'être en partie ombragée. Un petit plouf aux Corsaires dans une mer qui commence à friser les 18 ou 19°C avant de remonter (là, c'est dur, surtout avec les muscles ramollis par le bain), par l'allée du Coût et la jolie piste cyclable fleurie, aux Cinq Cantons et rejoindre le point de départ en passant derrière la mairie par le jardin d'Ansbach.

Pic d'Ayous / lacs d'Ayous / Pic Casterau (30 juillet 2006)

De l'immense paroi irrégulière jaillie du fond des âges émanent des bouffées de sons étouffés, vagues hurlements d'une foule invisible, sifflements et souffles d'orgues improbables, tintements de cloches de villages engloutis. L'imagination s'envole avec le vent et le regard cherche en vain entre les anfractuosités la source de ce sortilège.

Le soleil en descendant vers l'horizon allonge la silhouette des montagnes, plongeant les vallées dans une ombre rendue parfois plus intense par le passage de trains de nuages pressés. Les hirondelles tournoient en happant les insectes minuscules soulevés en groupes denses par l'air chaud tourbillonnant au-dessus de l'herbe rase. Le cri d'un choucard se répercute contre la falaise qui en renvoie l'écho. Très haut dans le ciel plane un vautour isolé.

Les troupeaux dispersés sur les pentes obéissent à l'appel du soir et se dirigent lentement vers le fond de la vallée. Leurs sonnailles tintinnabulent paisiblement, animées par le branlement de la tête qui broute d'une brebis blanche ou noire, d'une vache ou d'une jument, suivies de leur rejeton de l'année encore libre de toute entrave.

La vallée d'Ossau nous procure comme toujours un sentiment renouvelé de plénitude et l'impression profonde de nous trouver dans un coin de paradis terrestre. C'est avec cet état d'esprit que nous demandons aux tenanciers du gîte du lac d'Ayous s'il est possible d'y séjourner l'hiver. Nous nous imaginons déjà face à un paysage immaculé, les lacs pris par les

glaces, et nos raquettes crissant dans la neige vierge. J'évoque la soupe brûlante après la randonnée et la miché de pain de campagne pour le petit déjeuner. Hélas, trois fois hélas, on nous annonce que seul est mis à la disposition des rares randonneurs un dortoir non chauffé, le reste du chalet n'est ouvert qu'en été. Sachant que la route qui mène au barrage de Bious-Artigues est fermée chaque hiver et qu'il faut monter à pied depuis Gabas en portant le couchage et la nourriture pour plusieurs jours, nous abandonnons l'idée avec tristesse.

Max oeil de lynx repère en gravissant le sentier à travers la hêtraie des champignons dont certains ressemblent à s'y méprendre à des bolets alors qu'ils possèdent des lamelles sous leur capuchon brun. D'autres, de la taille d'une feuille morte, imitent les cernes des arbres sciés. A l'étage des estives emplies de sauterelles crépitantes vertes, dorées, brunes ou rouges s'étale une vesse-de-loup caoutchouteuse éclatée de la taille d'un grand bol aux spores dispersées.

A chaque altitude sa fleur. Il ne faut pas remettre à plus tard la photographie d'une espèce en se disant que le moment n'est pas propice, que les compagnons de marche sont loin devant et que l'on profitera d'une prochaine pause pour les immortaliser. Parfois, il s'agit d'exemplaires uniques qui ne poussent qu'en un seul endroit. Je resterais bien des heures immobile à observer la vie foisonnante, particulièrement dans cette nouvelle haute vallée que nous explorons, à laquelle nous avons accédé en contournant le lac de retenue de Bious-Artigues par la droite, pour rejoindre par derrière le pic d'Ayous, notre premier objectif.

Une ruche miniature est fixée au bas d'un gros rocher. Des digitales dressent leurs hampes fleuries. Des bouquets de chardons bleus hérissent les prés de leurs tiges raides. Au ras du sol s'étalent des fleurs géantes jaunes dans leur écrin de feuilles piquantes. L'herbe, si douce à l'oeil, n'a rien d'un gazon, et la sieste dans la prairie a tout de l'exploit du fakir sur sa planche hérissée de clous. La nature s'équipe pour lutter contre les intempéries et surtout l'assaut des troupeaux aux dents ravageuses.

Nous trouvons l'eau d'un des nombreux lacs qui s'étagent le long de notre parcours anormalement tiède, sans doute plus de 15°C, à l'image de la mer surchauffée par la canicule des dernières semaines, et nous y nageons sans problème, même pas dérangés par les petits poissons ou les têtards qui foisonnent près du bord. Je m'amuse à observer les différents stades de la métamorphose de ces derniers, et observe l'un d'eux qui arbore déjà presque toutes les caractéristiques de la grenouille, à part la longue queue qui subsiste. Quelques rares névés blanchissent des vallons encaissés de montagnes éloignées : ils risquent de se réduire comme peau de chagrin si ce temps continue.

Jean-Louis tient à nous emmener sur "sa" montagne, le pic Casterau, et nous mettons nos pieds dans les pas de Max qui dirige notre ascension avec aisance. Richard, les tripes nouées par l'inquiétude, progresse sans regarder vers le bas et se plaint de vertige. Ce n'est qu'une fois parvenu sur le vaste sommet en plateau herboré qu'il se décide à admirer le panorama superbe qui s'offre à notre vue. A plat ventre au bord du gouffre, il admire les lacs et désigne les dolines que l'on distingue mieux en les surplombant ainsi. La descente, par contre, ne sera qu'une formalité : l'essentiel, c'était de vaincre l'appréhension (justifiée par une quasi-verticalité de la pente, tout au moins vue d'en bas, et l'invisibilité du sentier que l'on ne devine que lorsqu'on a le pied dessus, au fur et à mesure). Cependant, comme dit Max, il n'a fallu "mettre les mains" que deux fois lors de deux passages rocheux, rien à voir avec une ascension toute en escalade ! Après, nous étions tous contents de l'avoir fait, à cause de la vue, et du vide alentour qui donne réellement une impression de hauteur.

Rhune (6 août 2006)

La bruyère est en fleur, la Rhune en est illuminée ! Abeilles, papillons noirs, jaunes ou pâles, insectes minuscules, s'affairent autour des multiples corolles roses. Jusqu'à mi-pente, nous sommes dans un jardin - un peu piquant, il est vrai -, et j'aspire à parfumer mon thé du matin au miel - de bruyère, bien sûr - foncé, savoureux, cristallisé et presque croquant. Nos mains se hasardent au milieu des ronces pour grappiller les mûres : dans un mois, ce sera parfait, il faudra venir avec des boîtes et en récolter assez pour remplir un pot de confiture, il n'y a rien de meilleur au petit déjeuner sur une tartine brûlante recouverte de beurre fondant que la confiture de mûres en couche généreuse : suivant les cuissons, elle dégouline le long des doigts ou s'agglomère en petits monticules caramélisés noirs.

Jacques et Annie redécouvrent avec enthousiasme la montagne : leur vie en Belgique offre peu d'occasions de randonner et pour nous, c'est toujours un plaisir de partager notre passion des balades sportives en pleine nature. Elisabeth a progressé : sa retraite lui permet de pratiquer les danses à haute dose, et l'on sent qu'elle a acquis une meilleure endurance, même si les portions de pente prononcée lui semblent toujours un peu pénibles. Nous profitons d'une halte pour admirer les acrobaties exceptionnelles d'un vautour qui fait du sur-place, jambes pendantes, effectuant de drôles de mouvements d'ailes, pour ajuster sans doute sa vue sur une cible comestible en contrebas. Le temps de sortir l'appareil photo, évidemment, il est reparti dans un glissement souple de ses ailes étalées. Les choucards pressés plongent en criant et remontent le long des pentes avec une facilité un peu énervante, tandis que la sueur poisseuse s'évapore de notre peau sous l'action d'un vent qui fraîchit à mesure que nous grimons vers la cime rocheuse.

Je profite du rythme de marche tranquille pour surprendre une libellule aux ailes transparentes, espèce qui existe depuis 285 millions d'années - le carbonifère - (à comparer avec nos 3 à 8 millions d'années pour l'humanité), et qui avait à l'époque des ailes d'une envergure de 70 cm - des monstres - ! La raison avancée pour expliquer ce gigantisme des insectes serait l'absence de prédateurs. Lorsque les vertébrés sont sortis des mers pour coloniser les terres, la taille des insectes s'est réduite progressivement. J'apprends au passage que la transparence des ailes est simplement due au fait qu'il n'y a que 2 couches de cellules superposées, et que les ailes des papillons le seraient également si l'on ôtait leurs écailles colorées (de simples poils transformés).

A propos d'animaux dont la taille s'est considérablement réduite, heureusement pour nous, ce sont les reptiles dont je vois un mignon exemplaire très peureux filer sous un caillou à l'approche de mon ombre. J'apprécie fort que mon gentil lézard n'ait pas la taille d'un dinosaure !

Nous sommes surpris de l'absence complète de promeneurs (à part nous) sur le sentier que nous avons choisi. Partis comme d'habitude du flanc est, nous gravissons la montagne en la contournant par la gauche, paysage fort agréable au demeurant, et qui change de l'ordinaire. A mi-chemin, nous dominons deux vautours qui volent en examinant la vallée en contrebas, et constatons que l'Espagne, tout comme la France d'ailleurs, reboise activement, bien que je regrette que cela se fasse en monoculture (source de maladies et d'épuisement des sols me semble-t-il, ainsi que de l'appauvrissement du biotope), et dans un alignement bien monotone à l'oeil. Enfin, c'est mieux que de laisser agir l'érosion. Par contre, la foule est bien au rendez-vous au terminus du petit train et nous plaignons le pauvre petit poulain que sa mère laisse caresser sans discontinuer par de jeunes touristes enthousiastes.

Dancharia / Gorospil / Atxulegi (9 août 2006) : Ainhoa

Attention, stop, ne bougez plus ! A quelques pas de nous, juste derrière un repli de terrain, se repose un vautour, impassible au milieu des hirondelles qui rasant le sol recouvert de crottes de brebis fraîches et virevoltent de façon acrobatique pour happer au vol des insectes minuscules, presque invisibles parfois. Le temps de compter jusqu'à 3, et notre présence aussitôt perçue le dérange (de même que celle d'autres promeneurs plus lointains qui s'avancent dans notre direction en sens inverse sur le sentier de crête). Il déploie ses ailes et sa queue, et en deux battements glisse déjà au-dessus de l'herbe et s'éloigne très vite en s'élevant en douceur pour rejoindre le groupe de ses 40 à 50 congénères qui tournoient dans un vortex d'air échauffé au pied des montagnes sur l'autre versant de la vallée.

C'est un événement rare auquel nous venons d'assister. Et si parfois les vautours s'approchent de nous, c'est souvent emportés par un courant et disparus sitôt après être apparus et de ce fait difficiles à saisir en photo. J'avais repéré depuis un moment le groupe très important d'oiseaux qui planaient haut dans le ciel au niveau des nuages en formation, virgules à peine perceptibles en lente progression coordonnée. J'ai toujours grand plaisir à les voir évoluer, leur élégance, leur aisance et leur détachement apparent des contingences terrestres me font rêver, moi qui peine toujours à gravir la montagne. C'est très rare de les surprendre en plein repas au sol, cela ne nous est arrivé qu'une fois, sur le chemin du pic d'Anie, et le plus souvent, ils donnent l'impression de se nourrir de l'air du temps...

Les hauteurs au-dessus des carrières d'Ainhoa et de la vallée de la Pitxuri sur lesquelles nous progressons n'ont rien de sauvage ni de naturel (ce qui n'enlève rien à leur beauté) : il s'agit de zones pastorales soigneusement entretenues et parcourues de nombreux sentiers, ainsi que de sites de chasse, atteignant des altitudes moyennes qui culminent à un peu plus de 600 mètres, une montagne apprivoisée donc. Des pans entiers sont débroussaillés de tous ajoncs et fougères pour permettre à l'herbe de pousser entre les buissons de bruyères dont certains pieds montent à l'assaut de vieux troncs d'aubépines couverts de lichen et de fruits rouges. Je suis contente qu'il n'y ait pas eu d'écobuage, les arbres ne sont pas calcinés. Nous nous promettons de revenir en automne (si les chasseurs ne sont pas trop présents) car les couleurs doivent être superbes en cette saison. En été, c'est essentiellement le vert qui domine, dans toutes ses nuances.

Les chevaux paissent librement, faisant tinter doucement leur sonnaille, et les brebis se déplacent lentement d'un lieu de pacage à l'autre, suivant la meilleure herbe du moment. Contrairement aux sites plus élevés, ce sont des arbres feuillus qui sont plantés pour reboiser les zones découvertes (des hêtres sans doute), notamment aux alentours des fermes isolées et le long des chemins agricoles. Les jeunes troncs émergent de tuyaux de plastique protecteurs qui empêchent les herbivores de tout poil de les détruire avant qu'ils n'aient acquis suffisamment de vigueur et d'envergure.

Nous sommes entourés de montagnes dont nous avons déjà fait l'ascension, et pour commencer, la première d'entre elles, l'Errebi, où nous avons constitué un groupe de 58 personnes pour notre balade inaugurale (il y a 8 ans déjà). Puis la Rhune, les Trois Couronnes, l'Artzamendi, le Mondarrain, pour ne signaler que les plus courantes, et la côte qui se découpe de l'Espagne aux Landes avec une mer confondue avec le ciel le matin qui bleuit vers le milieu de l'après-midi lorsque les nuages s'amoncellent et que la brume de chaleur se dissipe.

Je profite de la sieste des hommes pour explorer tranquillement la nature : de jeunes lézards très fins se carapotent à toute vitesse à mon approche. Comme d'habitude, des bruits réguliers émanent des bords du chemin et s'éteignent à mon passage, semblant toujours venir de plus loin : des grillons ou sauterelles sans doute, mais j'ai souvent l'impression qu'il s'agit de petits oiseaux car leurs appels sont similaires. Je n'ai pas réussi à les repérer. Par contre, l'éclat de joyau bleu-vert d'un scarabée attire mon regard. A demi enfoui sous des brindilles, il demeure parfaitement immobile : je n'ai pas voulu le déranger.

Iparla (13 août 2006)

Bidarray à 9 heures du matin : ambiance automnale, l'air est piquant, il hérissé la peau de nos bras et jambes nus sur la place du fronton où nous enfilons nos chaussures de marche. La pluie a lavé le paysage, la lumière est fraîche, nette, les couleurs éclatent, mises en valeur dans l'écrin d'ombres qui les enserme, les cloches résonnent dans la vallée jusqu'à nos corps déjà échauffés par notre début d'ascension. Les vautours handicapés par leur voilure peinent à s'élever dans l'air immobile : ils cherchent vainement d'une cime à l'autre quelque courant invisible, battant lourdement de leurs larges ailes, et planent au ras des arbres au-dessus de ma tête. Peut-être espèrent-ils, en me voyant traîner déjà loin derrière les hommes, que j'abandonne et tombe comme un fruit mûr ? Comment deviner leurs pensées, eux qui semblent si placides, patients et calmes ?

Des vallées entières s'évaporent en nuages denses alors que le plateau de Bidarray pourtant également humide demeure limpide et clair. Cependant, au cours des deux heures trois quarts que dure notre ascension jusqu'au sommet, le vent se lève et la température descend, nous faisant presque regretter le bonnet de laine et les gants, le temps se dégrade à nouveau, et nous redescendrons sous une bruine intermittente qui ne mouille pas vraiment mais rend les pierres glissantes et dangereuses et ternit le paysage dont l'horizon se rapproche et s'estompe à la fois.

Chaque randonnée nous ménage une surprise : aujourd'hui, ce sont des chèvres perchées comme d'habitude au bord du précipice sur les arêtes qui descendent à pic vers les prés verts très loin en contrebas. Elles sont accompagnées d'un bouc aux cornes magnifiques qui tient plus du mouflon tant sa stature est imposante (autant que nous puissions en juger à la distance où nous nous trouvons, car le petit troupeau se garde bien de se laisser approcher).

Dans le massif du Vignemale (21 et 22 août 2006) - Aragon : Facha Tormosa de Pineta (19-20 août 2006) - Vallée de Cauterets : Lac de Gaube, petit Vignemale et Vallée du Marcadau

Assez curieusement, cheminer à cheval est bien plus fatigant qu'à pied, et trois heures de promenade équestre engendrent courbatures et hématomes pour des jours et des jours (pour moi, pas pour Jean-Louis qui adore et en redemande). Avant de nous aider à nous hisser dessus, le guide enfile une muselière à l'animal (nous sommes tous les deux à Sarvisse, près du parc national d'Ordesa en Aragon), ce qui n'engendre pas une confiance excessive. Renseignements pris, c'est seulement pour l'empêcher de brouter à tort et à travers. Une fois juchée à des hauteurs dont je ne pourrai redescendre seule (je ne suis pas assez souple), j'essaie de trouver une bonne position sur une selle qui me semble des plus inconfortables, les pieds glissés dans des étriers disposés trop en avant.

Après un petit trajet sur la route où ma monture dévie sans arrêt vers le milieu sans prendre garde aux voitures, nous nous mettons à gravir une colline par un chemin très raide pavé de

grosses roches inégales semblables à celles du lit d'un torrent sur lesquelles les chevaux glissent ou trébuchent parfois, surtout les pattes arrière. - Mon cheval, qui savait ce qui l'attendait, avait fait mine de faire demi-tour et il a fallu que je lui fasse faire un tour complet sur la route pour qu'il veuille bien suivre la jument de Jean-Louis -.

Bien qu'ils ne baissent pas la tête comme nous pour regarder où ils marchent, ils semblent toutefois négocier le meilleur trajet en progressant tantôt à droite, tantôt à gauche du sentier, tandis que nous évitons comme nous pouvons les ronces et les branchages des buissons et arbustes qui le bordent, ne tenant la bride que pour la forme (ils savent beaucoup mieux que nous ce qu'ils doivent faire) et nous agrippant au pommeau de la selle. Forte de l'expérience du séjour 2003, où j'avais écouté Isabelle et les autres conter leur aventure, je m'étais munie d'un jean solide, d'un sweatshirt et d'un chapeau pour me protéger.

Après ce début sportif, le reste de la promenade sera plus tranquille, nous profiterons calmement de la beauté du paysage, traversant un petit village de pierre, avec pour seules autres péripéties la descente dans un canyon (se pencher en arrière en se mettant presque debout sur les étriers), le passage à gué d'un torrent (en levant les jambes pour ne pas être éclaboussée), puis la remontée (se pencher sur l'encolure pour ne pas dégringoler).

Mon cheval, qui est décidément très fatigué, ne progresse que par coups de reins en élans brusques qui le laissent pantelant et tout tremblant après l'effort. Le guide ne vaut guère mieux, un jeune de 18 ans qui travaille neuf heures par jour depuis le début de l'été : il marche pendant la moitié du trajet pour soulager ses fesses endolories, ou prend des positions sur sa selle qui me font penser aux conseils de Pierre pour le VTT, alternant le poids du corps d'un côté à l'autre. Taciturne, il arrache de temps en temps quelques noisettes fraîches à peine formées pour tromper son ennui. Jean-Louis, quant à lui, tente vainement de cueillir à la volée des mûres, mais c'est plus difficile.

Le lendemain, nous partons pour la vallée de Pineta, près de Bielsa, faire une grande boucle annoncée par Miguel Angulo en 5 heures mais que nous terminerons en 8 heures (j'ai décidé d'aller à mon rythme, pour une fois). Les nuages sont épais, mais mobiles, et laissent passer le soleil par des lucarnes de ciel bleu : temps idéal pour la marche. Nous sommes dans le parc national d'Ordesa, à l'est du Mont Perdu et du Marboré, et au sud du cirque de Troumouse (qui côtoie celui de Gavarnie). Comme dans la vallée de Torla, le paysage très vert est entouré de falaises vertigineuses de teintes claires, lumineuses, d'où s'écoule une multitude de cascades. Les plus hauts sommets à l'arrière-plan sont enneigés et protègent des glaces éternelles dans leurs replis les plus ombragés. Nous marchons dans le lit d'un torrent encombré de saules et d'aulnes qui poussent entre les gros galets et protègent le sol d'un ravinement excessif. L'air résonne du fracas lointain de la cascade du cirque de Pineta qu'il nous faudra franchir pour gravir la montagne et progresser à flanc de falaise à quelques dizaines de mètres au-dessous de la ligne de crête.

Est-ce l'absence de nos compagnons habituels de marche, ou bien la difficulté réelle du circuit, je l'ignore, mais je bute déjà au premier obstacle et il me faut rassembler tout mon courage pour suivre Jean-Louis qui a traversé sans trop d'état d'âme les flots torrentueux de la cascade. La passerelle annoncée dans le guide ne couvre que la moitié du lit et les eaux gonflées par les pluies abondantes provoquées par un violent orage la nuit passée recouvrent les roches lisses d'un ruissellement inquiétant. Le gouffre tout proche et le fracas de la chute m'impressionnent et je me vois déjà dérapier et me précipiter dans le courant tourbillonnant.

Enfin, mes semelles épaisses et crantées agrippent bien la roche et je passe sans encombre pour me retrouver devant une nouvelle difficulté : il n'y a pas de chemin, il faut escalader la paroi rugueuse et raide qui surplombe les eaux bouillonnantes, "mettre les mains", comme dit Max. Ce n'est pas technique, mais comme j'ai les jambes flageolantes de la peur que je viens d'avoir, je ne suis pas dans les meilleures conditions pour l'aborder. Je grimpe sans trop regarder vers le bas, saisie d'une vague sensation de vertige, toujours encouragée par Jean-Louis qui prend son rôle de guide à coeur. Il faut même gravir une petite "cheminée", équipée d'une chaîne fixée à la paroi à laquelle nous nous agrippons, les bâtons pendant aux poignets au bout de leur lanière ; pas évident de chercher des prises du pied, dans un quasi grand écart, alors que le poids du sac nous tire vers l'arrière. Ce n'est qu'au bout d'un long moment que nous retrouvons un semblant de sentier plus confortable, avec le vide moins présent, un surplomb un peu plus vaste, et quelque végétation, herbe, buissons de rhododendrons, framboisiers sauvages et pins odorants. Nous cheminons très longtemps au-dessus de la vallée, où nous distinguons le Parador du Mont Perdu non loin du parking où nous avons garé la voiture, avant de redescendre par une voie presque verticale, où il faut également souvent mettre les mains et se cramponner aux bâtons pour freiner.

Changement de décor, nous retraversons le col du Pourtalet, longeons le pic du Midi d'Ossau, puis, après une halte à Laruns, montons par Gourette au col d'Aubisque, suivi du col du Soulor, pour gagner la vallée de Cauterets où viendront nous rejoindre les amis. Le programme des deux prochains jours est "soft" : lac de Gaube et Petit Vignemale, avec au milieu une étape au refuge des Oulettes de Gaube pour y dormir ; mais les bons marcheurs du groupe s'aperçoivent rapidement que les distances sont beaucoup plus courtes que prévues. Seront ajoutées une ascension au col des Mulets la première après-midi et, à la place du simple retour la deuxième après-midi par le lac de Gaube (que prend Max et sa famille), une grande boucle par le col des Mulets, le col d'Arratille et la très longue (mais très belle) vallée du Marcadau jusqu'au pont d'Espagne.

Les pins sylvestres et à crochets se disputent l'espace entre de gros amas rocheux nervurés dont l'aspect et la couleur se confondent avec les entrelacs de racines trop piétinées par les nombreux promeneurs de la vallée de Gaube. Alternant avec des arbustes à baies rouges et feuilles d'acacia, ils donnent un petit air méditerranéen à ce coin de Bigorre, un peu comme à la Pierre Saint Martin, que dément cependant la vision des glaciers du Vignemale qui domine l'horizon plein sud.

Pendant le pique-nique, de jeunes garçons pêchent à la mouche dans un bras calme attenant au torrent, la gaule souple entraîne un long fil luisant qui gifle la surface de l'eau et rejaillit dans un geste vif (comme dans le film "La vie est un long fleuve tranquille"). Soudain, l'extrémité s'est alourdie : un petit poisson frétilant s'est laissé tromper, trop affamé pour vérifier s'il s'agissait bien d'un insecte qui se noyait. Le garçon le détache et le rejette à l'eau. Peu après, je m'approche pour voir : il s'agit d'un banc d'une vingtaine de poissons de petite taille (10 à 15 cm), rendus nerveux par cette perturbation, et qui s'échappent à grande vitesse à quelques mètres dès qu'ils voient ma silhouette se pencher à la surface, puis reprennent une position stationnaire en attente d'une manne rare.

Nous nous trouvons dans un site Natura 2000 riche de nombreuses espèces endémiques, végétales ou animales. Jean-Louis et moi en avons découvert la veille quelques particularismes au musée du parc national à Cauterets. Par exemple, des "forêts" d'arbres, tel le saule herbacé, de moins de 5 cm de haut et dont le tronc à 40 ans atteint 7 mm de diamètre, les seuls capables de survivre jusqu'à 2800 m d'altitude ! Autres adaptations : le stade "têtarde"

du crapaud accoucheur qui ne dure en plaine que de 2 à 3 mois est considérablement allongé (jusqu'à 20 ans !) en raison du froid qui ralentit sa croissance, limaces, carabes et escargots adoptent des couleurs sombres pour emmagasiner plus vite et davantage de chaleur et se protéger des radiations ultraviolettes qui, par ce grand beau temps bleu et la réverbération du soleil sur les roches nous mettent au bord de l'insolation avec un fond persistant de mal de tête (causé aussi par l'altitude et la raréfaction de l'oxygène, particulièrement vers les 3000 m).

A ce propos, le sang des animaux montagnards est plus riche que celui des animaux de plaine et leur coeur est généralement plus gros. Un homme de 70 kg a un coeur de 280 g et 5 millions de globules rouges ; un isard de 40 kg a un coeur de 350 g et 12 millions de globules rouges. Aux grandes altitudes balayées par les rafales de vent, voler devient un danger : pour ne pas être emportés par les vents, de nombreuses espèces d'insectes tels criquets, sauterelles, voient leurs ailes disparaître ou se réduire considérablement. Ce n'est pas le cas des insectes que nous observons en descendant du col des Mulets : ils volettent erratiquement par milliers (millions) dans l'énorme volume d'air ascendant échauffé par le soleil couchant entre les deux pans de montagne. On dirait un vol nuptial de fourmis volantes, hypothèse confirmée le lendemain lorsque nous trouverons sur les rares plaques de neige vers le Petit Vignemale quantités de mâles morts (les femelles fécondées deviennent de nouvelles reines, perdent leurs ailes, créent une nouvelle colonie ou pénètrent dans un nid existant pour commencer à pondre, soignées par les ouvrières, tandis qu'elles se nourrissent jusqu'au printemps en vivant sur leurs réserves, en particulier les muscles de leurs ailes disparues).

Levés en silence dans le dortoir endormi du refuge dès 6h du matin, nous regardons un moment le ciel étoilé devant la porte avant de prendre le petit déjeuner. Puis, vers 7h, nous commençons la marche dans la vallée glaciaire encore plongée dans l'ombre, alors que les cimes commencent à peine à se teinter de rouge. Le paysage est somptueux, l'air calme et le ciel limpide, alors qu'une fraîcheur mordante annonce déjà l'automne. Je ne suis pas assez équipée, contrairement à Richard qui enfile gants de laine et anorak, mais l'ascension à pas lent vers le col de la Hourquette d'Ossoue puis le Petit Vignemale ne tarde pas à échauffer les muscles. Le lac de Gaube luit doucement dans la vallée dans son écrin de montagne. A notre droite git la chute immobile du petit glacier nord.

Ensuite, nous verrons le grand glacier du Vignemale situé à l'est. Vu ainsi, en surplomb, avec des files de randonneurs qui le traversent, il paraît beaucoup moins impressionnant que nous ne l'imaginions. Il faut quand même 2 heures pour atteindre le pied du Vignemale avec crampons et piolets. Ce sera pour une autre année peut-être. En attendant, le petit Vignemale nous suffit bien et nous offre du sommet une vue panoramique magnifique.

Nous partons très vite après le pique-nique au refuge pour faire la longue descente par la vallée du Marcadau. Serge proposait une randonnée plus courte mais plus fatigante par un vallon sauvage dépourvu de sentier, en passant par une haute brèche escarpée. Avec le Petit Vignemale déjà dans les jambes, nous avons tous opté pour l'option longue mais facile, moins minérale et agrémentée de lacs d'émeraude où se reflètent les montagnes. Serge craignait que le bas de la vallée ne soit trop fréquenté, mais vue l'heure tardive à laquelle nous descendons, les promeneurs sont rares.

C'est la première fois que nous faisons une randonnée d'une telle ampleur : 14 heures, pauses comprises, de 7h à 21h. Evidemment, nous sommes beaucoup moins efficaces dans les dernières heures. Fatigués, Xavier est affligé d'une grosse ampoule et de douleurs aux pieds, moi d'un début de déchirure musculaire à la cuisse, nous ralentissons considérablement le

rythme. Seuls Richard et Serge ne marquent aucun signe de fléchissement. Tout juste s'ils n'accompagneraient pas un moment le jeune homme qui parcourt la montagne en footing autour du refuge Wallon. Au lieu de nous baigner au lac de Gaube, puisque nous n'y repassons pas, Richard, Jean-Louis Bessou et moi faisons quelques brasses dans le lac très froid (sans doute 10°C) d'Arratille. Cela nous détend, mais je crains en m'éternisant de bloquer mes muscles. Il est entouré de quantités de marmottes qui s'égayent à notre arrivée dans leurs terriers nichés dans des anfractuosités sous les rochers.

A partir de ce lac, la vallée se transforme en alpages, plus ou moins marécageux sur le plat où serpente le torrent, puis de nouveau rocailleux, avec les pins sylvestres ou à crochets qui rivalisent pour soutenir la montagne dont les rochers dévalent les pentes sous l'action des intempéries et des avalanches et gisent dans des positions instables, enserrés dans les racines des arbres ou bien appuyés contre eux. C'est étonnant. L'humus paraît inexistant, le sol stérile et dur, et pourtant les plantes poussent, un vrai miracle. Serge, qui revient d'une randonnée dans l'Atlas marocain non loin de Marrakech, évoque le souci des Berbères qui ont, par nécessité, coupé trop d'arbres dans leurs montagnes et voient désormais l'érosion et le ravinement détruire et emporter la maigre couche de terre arable qu'ils cultivent en terrasses. Ils sentent l'urgence d'une politique de reboisement, mais manquent évidemment de financement pour travailler sur le long terme alors que le quotidien prend toute leur énergie.

Au fur et à mesure que nous progressons lentement vers le fond de la vallée, celle-ci verdit, le torrent grossit et s'enfonce dans un très joli canyon, et le sentier bénéficie d'aménagements de plus en plus visibles pour faciliter la marche de promeneurs non aguerris et les canaliser pour qu'ils ne piétinent pas trop les alentours. Au tournant d'une boucle plus large, je surprends un groupe d'isards descendus de la forêt qui borde le sentier pour boire au ruisseau qui le traverse. Interdits, ils restent un moment immobiles, puis l'un d'eux réagit et fait volte face pour disparaître en trois bonds, entraînant dans sa fuite les autres. Un seul, plus jeune, au pelage brun très foncé et la silhouette très fine, se perche quelques instants sur un gros rocher pour nous observer, puis il s'échappe à son tour vers les hauteurs à travers les frondaisons...

Atxuria et méchoui Zugarramurdi (9 septembre 2006)

C'était un canular bien ficelé ! Elisabeth avait fait les invitations de longue date, trouvé le lieu du repas (une grotte de Zugarramurdi), imaginé que l'on pourrait faire une balade le matin en emmenant Jean-Louis B., tout à fait inconscient des préparatifs qui se tramaient autour de lui, mais il restait un hic : comment aller sans éveiller de soupçon du parking où nous avions garé les voitures pour marcher sur l'Atxuria, aux grottes où devait se passer l'anniversaire ? C'est là que Pierre S. est entré en jeu : il a inventé une grotte soit-disant récemment découverte mais pas encore ouverte au public qu'il aurait eu la permission exceptionnelle de visiter avec nous "durant un quart d'heure" ; il fallait que nous prévoyions les lampes de poche - ou mieux, des frontales - pour nous y rendre après la randonnée du matin... Et ça a marché ! Tous ceux qui n'étaient pas dans le secret des dieux ont gobé le canular... pour arriver dans la grotte où se cachait le reste du groupe venu directement pour le méchoui et qui a jailli, tel un diable de sa boîte, du fond sombre pour accueillir Jean-Louis d'un "Bon anniversaire" ! Il n'en croyait pas ses yeux !

Le départ était prévu à 7h30 de la jardinerie Lafitte, mais il y a des jours un peu spéciaux où rien ne se passe comme prévu. D'abord, Jean-Louis (C.) avait du mal à se lever. En plus, nous étions en panne de café. Richard est arrivé, nous sommes allés chercher Xavier qui a offert le petit déjeuner (avec café). Jeannot avait oublié ses lunettes et a dû retourner chez lui les

chercher, du coup nous n'étions pas si en retard que ça au rendez-vous. Mais ce n'est pas tout ! Jean-Louis, au volant, écoutait les histoires de Richard et n'a pas prêté attention à la voiture de Pierre que nous devions suivre. Nous avons pris la route de Cambo au lieu de celle de Saint Pée que nous avons fini par rejoindre après nous être aperçus de notre méprise, mais nous n'avons jamais rattrapé les autres. Evidemment, nous ne connaissions pas le lieu de départ de la marche, ç'aurait été trop simple ! J'avais compris Zugarramurdi, Richard et Xavier avaient entendu Sare, et nous savions que nous irions sur l'Atxuria. Maigres indices, et pas de carte... Après avoir longuement tourné, nous avons entendu un sifflement aigu (celui de Pierre C. qui nous guettait), alors que nous nous approchions du parking des grottes de Sare : nous y étions enfin !

Un temps magnifique se levait sur la montagne parsemée de "bordes" aménagées (anciennes bergeries) dont l'une, entourée de tables et bancs de pierre, semblait prête à nous accueillir pour le repas. Retardée par ma montée tranquille en compagnie de Tina, l'amie de Munich de François avec laquelle j'essayais de retrouver mon allemand, nous avons perdu de vue le groupe. Connaissant Richard, je savais qu'il serait au sommet, forcément. De là-haut, nous avons aperçu le gros des troupes qui se contentait de faire le tour du pic sur un sentier peu pentu. Des pottoks paissaient tranquillement au milieu des fougères, les vautours fauves planaient à faible hauteur, tandis que des choucardes et des hirondelles rasaient à toute vitesse les plaques de grès rose empilées en strates obliques.

Une carrière blanche se détachait en contrebas, dont la poudre volatile semblait avoir attaqué les arbres qui l'entouraient. De retour au parking, nous avons donc pris nos frontales (!) et nous avons emprunté un joli chemin ombragé pavé de larges pierres, peut-être un vestige de voie romaine, qui longeait la route et coupait en direction des grottes. Ensuite, que faut-il dire ? Il y a eu une explosion de rires, embrassades, retrouvailles, surprises et exclamations, tandis que nous commençons à prendre l'apéritif, suivi d'un méchoui excellent. Gérard nous a révélé ses talents de guitariste-animateur indices d'une longue pratique de fêtes, et Pierre, le fils de Jean-Louis B. l'a relayé par moments. Chants, danses, tout était réuni pour que la fête soit réussie.

Champignons (30 septembre 2006)

Si par quelque cataclysme sélectif frappant notre petit coin de Sud-Ouest, tous les moyens de transport terrestres, maritimes et aériens étaient coupés pendant une très longue durée, supprimant ainsi toute possibilité d'approvisionnement, et nous réduisant à la quête de nos simples ressources locales... je ne crois pas que nous serions tous lotis à la même enseigne : certains sauraient revenir à cette époque révolue de la chasse et de la cueillette, alors que d'autres s'en déclareraient incapables, quitte à mourir de faim.

J'en veux pour preuve la capacité étonnante de Rose à trouver des champignons comestibles (et même tout à fait délicieux). Nous avons rendez-vous chez elle à 8 heures, samedi. Le temps était maussade et les k-ways n'étaient pas loin dans le coffre de la voiture. Nous n'avons trouvé que Pierre : elle était partie avant l'aube dans les bois environnants, lampe de poche à la main, pour traquer les cèpes avant l'arrivée de la concurrence ! Le pire, c'est qu'elle en a récolté malgré l'obscurité, la boue et les feuilles mortes.

Nous l'avons attendue un bon moment, jusqu'à ce que Pierre, impatienté et ennuyé de nous voir attendre pour rien, klaxonne un bon coup : du fond du bois, elle nous a crié de la rejoindre, ce que nous avons fait. Max a disparu dans les profondeurs, aussi mordu que Rose,

tandis que nous vaquions sans grand résultat au milieu des buissons du sous-bois. Déjà, un éboueur écumait la lisière près de la route et un promeneur d'un certain âge émergeait de la futaie dans le pré de Pierre et Rose. La chasse était ouverte !

Bien que le jour ait fini par se lever, il faisait très sombre dans le sous-bois, les ronces et le faux houx à petites feuilles pointues agrippaient les vêtements, des sentiers sillonnaient en tous sens, signe d'une intense fréquentation, et les champignons au chapeau clair et bien visible étaient bien sûr ceux qui n'étaient pas comestibles (avec ou sans lamelles). Les autres, invisibles, se cachaient sous les feuilles et celait sous une peau noire et mate à l'aspect d'un galet recouvert de lichen humide une chair spongieuse blanche et ferme juchée sur un énorme pied terreux. Enfin, moi, je ne les ai vus qu'une fois cueillis par Rose, parce qu'ils semblaient ne pousser que sous ses pas...

Elle a soudain décidé qu'elle avait épuisé toutes les ressources, et nous nous sommes de nouveau réunis à l'abri du garage tandis que nous attendions cette fois Max, parti très loin à la cueillette. De Bassussarry, nous avons émigré à Ustaritz, butinant d'un coin à un autre, au gré de la faculté de Rose à en trouver.

Elle rejetait les cèpes à chair jaune et chapeau marron clair, dédaigneuse, ainsi que ceux au pied rougeâtre, et ceux dont le pied était trop mince, ou dont la chair une fois coupée bleuissait, mais elle acceptait par contre les oronges, champignons à la forme d'un oeuf au blanc éclatant qui laissait paraître, lorsqu'elles s'ouvraient, un coeur orange vif et dont la consistance ferme, même après la cuisson, permettait de les distinguer nettement de celle des cèpes.

Au bout d'un long moment d'errance matinale, ceux qui ne trouvent rien s'ennuient, évidemment, ce n'est pas comme faire l'ascension d'une montagne, où le but est évident et le paysage toujours changeant. Là, nous arpentions des bois de feuillus, même pas forcément de chênes, d'ailleurs, contrairement à ce que j'aurais cru, et nous marchions le regard rivé au sol à nous en donner le tournis, guettant la feuille morte pour savoir si c'était du lard ou du cochon... C'est pour ça que j'ai fini par prendre l'appareil photo, captant la beauté plutôt que l'utile, et me disant que les autres feraient bien mieux ce que je faisais si mal. Cela s'est terminé le soir par un repas pantagruélique, où cèpes et oronges, coupés en morceaux poêlés dans l'huile, puis revenus à l'ail et au persil, bien assaisonnés de sel et de poivre, formèrent le plat de résistance. Et ce n'est pas la peine de demander si l'un des convives fut malade : nous avions une connaisseuse parmi nous, aucun risque !

Ehunzaroy / Mehatzé / Adarza (8 octobre 2006)

Nous avons eu l'impression de déranger, aujourd'hui : la route qui menait au col de Meatze comportait un panneau mobile "Attention, tir à balles", et l'homme flanqué d'un bâton qui paraissait surveiller ses vaches dans le pré depuis le milieu de la route s'est à peine retourné pour lancer un "ouais" à Richard qui s'enquérissait de la route. Au fur et à mesure que nous montions, des voitures garées sur le côté signalaient la présence de chasseurs que nous apercevions parfois, armés de fusils, les plus âgés en tenue de camouflage. Bien sûr, pas un bonjour, on nous jetait un regard peu amène ou nous étions ignorés purement et simplement : des gêneurs, nous étions visiblement de trop, et en plus chez eux.

Arrivés par Saint Etienne de Baigorri, puis Banca, nous avons gravi continûment la montagne jusqu'à un col voisin de l'Adarza, afin de n'avoir à marcher que sur les crêtes. C'était le temps

idéal, un ciel clair animé de passages nuageux, la brume bloquée dans un fond de vallée, un vent du sud un peu frais et très violent sur les hauteurs qui nous faisait parfois vaciller, un soleil vif encore pour la saison qui nous réchauffait sur les flancs abrités des bourrasques et un paysage aux couleurs chaudes, à dominante rouille des fougères en train de faner, où contrastaient le vert éclatant des prés bien arrosés par les pluies de la semaine passée et le vert sombre des hêtraies.

Nous nous sommes garés près d'un alignement de panneaux solaires dressés derrière des barbelés et reliés à une petite cabane technique : à quoi pouvaient-ils bien servir, dans un lieu si isolé, près d'un parc à trier les moutons ? Nous reconnaissons autour de nous les pics familiers : les Trois Couronnes, l'Artzamendi, les crêtes d'Iparla, l'Autza, le Gorramakil, et, de l'autre côté, le pic d'Orhy encore ceint au petit matin d'une écharpe de nuages. Dans la vallée, Richard nous désigne Saint Jean Pied de Port. Très loin vers l'Espagne se dressent des éoliennes sur les ondulations du relief.

Le souffle du vent emplit nos oreilles, mais on distingue le pépiement d'oiseaux invisibles tapis dans les touffes d'herbe ébouriffées. Un long scarabée noir aux reflets métalliques avance péniblement dans les ornières creusées par le passage des troupeaux de brebis. Au-dessus de la forêt d'Haira quelques coups de fusil claquent, aussitôt assourdis par les rafales qui emportent le son. L'automne se mesure à la longueur de nos ombres, immenses, qui s'étirent vers l'aval. Les pottoks broutent, impassibles, de part et d'autre des barbelés qui marquent la frontière avec l'Espagne. J'imagine que cette barrière n'existe que pour délimiter les pâturages et éviter que chevaux et brebis ne se mélangent, puisque, de loin en loin, sont installés des escabeaux pour le passage des gens.

Nous arrivons en vue du col de Meatze et n'osons pas descendre : des coups de fusil résonnent, quelques voitures sont garées là, nous craignons de ne pas être les bienvenus. Nous décidons de nous promener dans un endroit plus calme et faisons demi-tour en direction de l'Adarza. Nous passons près de quelques chasseurs sans fusil venus simplement rafistoler leur palombière avant la saison qui arrive. Ils se gardent bien de nous saluer et font comme si nous n'existions pas. Je n'ai jamais vu ça : d'ordinaire, tout le monde se salue, en montagne comme à Chiberta quand nous faisons notre footing ou dans les rues d'Anglet lorsque je suis à vélo. Ce sont des rustres.

Nous sommes dans une zone de hêtraies : la forêt d'Haira est la plus grande. Nous pique-niquons à l'abri du vent à l'orée d'un bois, avec vue sur les montagnes de l'autre côté d'une vallée. Puis nous reprenons notre marche sur le sentier de crête où alternent des endroits abrités ou ventés. Les oiseaux planeurs se sont réveillés : au-dessus de nos têtes évoluent les vautours fauves et des oiseaux plus petits, aux ailes plus effilées et à la queue fourchue, peut-être des milans. Des hirondelles rasent l'herbe tandis que des vols de choucas criards passent en désordre, acrobates virtuoses qui semblent se jouer du vent. Parfois, un oiseau fait du surplace, spectacle toujours étonnant d'une vaste masse d'air en mouvement incapable de bousculer cette boule de plumes aux ailes profilées. Que j'aimerais évoluer en parapente à leur côté, au-dessus de ce vallonnement coloré ! J'étends mes bras et le vent me pousse, il ne faudrait pas grand-chose pour les rejoindre...

En bordure de bois, nous voyons deux cèpes à capuchon clair et dessous jaune, comestibles mais pas des meilleurs. Des colchiques pointent entre les fougères, tandis que l'herbe est parsemée de petites fleurs jaunes (peut-être des ficaires, mais je ne suis pas sûre). Sur les pentes, les ajoncs ont survécu aux précédents écobuages : ils tendent quelques branches

calcinées vers le ciel tandis que de leur pied renaît une boule de rameaux vert sombre hérissés et piquetés de fleurs jaunes.

L'avantage de l'élevage extensif, c'est qu'il n'engendre pas de pollution par concentration excessive de bétail. L'herbe pas trop piétinée n'a pas besoin d'être semée, les bouses des vaches déjà redescendues dans les vallées ont presque fini d'être converties en humus léger, de petits champignons se nourrissent des crottes de brebis rapidement elles aussi transformées en engrais naturel qui se dissout parmi les brins d'herbe alors que celles qui sont encore fraîches attirent à la curée des myriades de mouches et autres insectes (dont se nourrissent les hirondelles)... et le vent toujours actif emporte les odeurs qui pourraient être incommodantes pour le promeneur du dimanche aux endroits où les brebis se regroupent pour dormir la nuit.

Des mottes d'herbe retournées sur une bonne surface indiquent le passage d'un sanglier : là encore, l'alternance de forêts et de pâturages permet aux animaux sauvages de survivre malgré la grande fréquentation humaine (et les tirs des chasseurs pendant quelques mois). Je me demande toujours où ils peuvent bien se cacher. Lorsque nous marchons, nous voyons toujours les mêmes sortes d'animaux, et une quantité reste à jamais invisible. Pas de mammifères (à part les marmottes et les isards en altitude, quand nous sommes chanceux), quelques oiseaux, mais beaucoup restent cachés, quelques lézards, sinon aucun reptile, quelques têtards, mais rarement des batraciens adultes, etc. Il faudrait rester immobile, et guetter particulièrement tôt le matin et à la tombée de la nuit, peut-être ? C'est là où l'on s'aperçoit du tour de force des réalisateurs de documentaires animaliers : quelle patience et quelle science !

Nous arrivons au sommet de l'Adarza. C'est la troisième fois que j'en fais l'ascension, mais la première avec le beau temps. Voilà ce que Jean-Paul Dugène en dit sur son site :

« Une énigmatique construction voûtée en forme de tunnel, à voûte en berceau brisé, nous indique une possible présence romaine passée. L'hypothèse qu'il s'agit d'un ermitage du XVI^{ème} siècle semble également plausible. Jean Pierre remarque que son état ruiniforme ne semble pas avoir tellement évolué depuis son dernier passage, cependant, Eugène Goyhenetche mentionne dans son ouvrage "Le Pays Basque" édité en 1979, la présence de deux voûtes de 3m de haut et 8m de long bâties sur l'emplacement de deux cromlechs. »

Des champignons de taille impressionnante, dont le plus épanoui a la taille d'une assiette, émergent de l'herbe rase. Le panorama est fabuleux. Les touristes devraient venir en plus grand nombre à l'automne, et prendre l'habitude de se lever tôt, car les après-midi (surtout en été) sont très souvent brumeux, avec des couleurs affadies par le soleil très haut qui écrase les ombres et atténue les contrastes.

Les choucas nous font une démonstration de voltige bruyante et désordonnée en passant et repassant d'un bord à l'autre de la crête que nous longeons pour rejoindre les voitures. Quelle aisance ! Et quelle motivation ? Lorsque l'on prétend que seul l'humain est capable de futilité et de jeu, j'en doute fort, à voir ces oiseaux qui ne cherchent absolument pas leur nourriture, ni à s'accoupler (puisque ce n'est pas la saison), et jouissent simplement du plaisir d'être ensemble dans les bourrasques à se disputer avec force cris et se frôler dans les positions les plus extraordinaires qui soient : de la frime, peut-être ? Sommes-nous bien conscients que ces animaux qui descendent des dinosaures évoluent sous cette forme depuis bien plus longtemps que nous ? - Suite à ma lecture d'un livre qui met en question les idées reçues sur les dinosaures, et notamment leur prétendue extinction totale à la fin du Jurassique, il y a 65

millions d'années. Voir aussi à ce sujet le site de Wikipedia - Nous avons certainement beaucoup à apprendre d'eux, et pas seulement leur art de voler dont nous sommes si jaloux.

Chemins de Saint-Jacques (31 octobre au 4 novembre 2006)

C'est étonnant : nous n'éprouvons aucun ennui à cheminer sur la "meseta", contrairement aux impressions qui nous avaient été rapportées ici ou là. Il faut dire que nous avons de la chance. La météo était formelle depuis plusieurs jours, autant du côté français qu'espagnol : nous aurions dû avoir la pluie pendant tout notre séjour dans la province de Burgos (ancienne Castille). Mais le vent d'est fort et froid qui soufflait continûment en nous poussant dans le dos en avait décidé autrement, et nous avons souvent pu profiter d'un ciel relativement dégagé, qui laissait entrevoir des lambeaux de ciel bleu où les rayons se faufilaient pour nous offrir une luminosité extraordinaire.

Comme dans tout pays développé, l'Espagne offre un contraste impressionnant entre ses villes super-dynamiques, qui monopolisent les investissements dans tous les domaines, dont les plus visibles sont les routes et le bâtiment, et ses campagnes dépeuplées, parsemées de loin en loin de villages étiques aux maisons délabrées et fenêtres aveugles. Sur les 370 municipalités qui composent la province de Burgos, 345 comportent moins de 1000 habitants, alors que Burgos en compte 172 000 et Palencia 80 000 (360 000 au total dans la province). Quelques villages malgré tout réussissent à tirer leur épingle du jeu, avec des rues bétonnées d'une propreté impeccable, des maisons de pierre soignées et une (ou plusieurs) église majestueuse.

Pourtant la campagne n'est pas délaissée ni inculte, loin de là. A part les endroits vraiment trop rocailleux (apparemment calcaires) ou impraticables en raison de leur pente, le paysage entier se compose de champs à perte de vue, sur lesquels évoluent un ou deux tracteurs à la pointe du progrès et hyper-équipés. La forêt originelle de chênes verts a totalement disparu, à l'exception de quelques arbres isolés. Nous reconnaissons les chaumes acérés du blé moissonné pas encore labouré. Des tas de tubercules de belles dimensions s'amoncellent en bordure des chemins (ce sont des betteraves sucrières). Des brins d'herbe vert tendre fraîchement semés sont probablement de l'orge d'hiver (escourgeon) qui est cultivée pour son grain (caryopse), utilisé pour l'alimentation animale ou pour la brasserie, ou bien cultivée comme fourrage vert, pâturée ou ensilée.

Ce n'est pas juste, l'agriculture occupe 7% de la population active et contribue seulement pour 4% au PNB du pays, c'est bien mal rémunérer une profession si dépendante du climat et de la météo qu'il n'est pas rare de voir les agriculteurs poursuivre leurs labours à la nuit tombée avec pour seul éclairage les phares de leur tracteur, pour terminer sans doute le travail avant la pluie annoncée déjà depuis plusieurs jours. Dans cette région, bien que la terre paraisse plutôt généreuse, les agriculteurs sont désavantagés par l'altitude (nous cheminons à une moyenne de 800 mètres au-dessus du niveau de la mer), par le climat très chaud en été et rude en hiver, par la faible pluviosité et des sierras (barrières montagneuses) qui compartimentent l'espace, rendent difficiles les communications et les échanges, et ne permettent pas une irrigation régulièrement répartie. Les plateaux arides sont le domaine de l'élevage ovin et de la culture sèche du blé, extensive et de faible rendement.

A ce propos, 25,5 millions d'euros sont prévus pour la modernisation de l'irrigation dans les surfaces limitrophes du Canal de Pisuerga à Palencia et Burgos. L'actuel système d'irrigation par gravité que nous observons (déversement de l'eau du canal dans des conduites bétonnées en plein air) sera remplacé par des tuyaux sous pression qui permettra un arrosage des

parcelles par aspersion. Les 1375 propriétés concernées d'une surface totale de 4198 hectares bénéficieront d'une station de pompage, de l'approvisionnement électrique en haute et moyenne tension et d'un système de télégestion, soit un tiers de la surface actuellement irriguée par le canal qui s'approvisionne à partir du lac de retenue de San Andrés.

Toujours dans cet objectif de mieux rentabiliser l'agriculture nationale, j'aperçois cette annonce sur Internet :

« Recherche de partenaires pour la promotion du bio fuel (exemples : Agences régionales ou nationales de l'énergie, universités ayant une spécialité dans le bio fuel, producteurs de bio diesel, distributeurs, associations de professionnels, associations d'agriculteurs) : L'Agence Régionale de l'Energie de Burgos (Espagne) souhaite promouvoir le bio fuel dans les régions et provinces européennes grâce à son projet intitulé « Pro bio ». Ce projet se divise en 5 parties :

- Management,
- Analyse des barrières juridiques, techniques et économiques au développement du bio fuel et organisation des plans stratégiques pour les dépasser,
- Amélioration des techniques agricoles,
- Développement des réseaux de distribution du bio fuel,
- Campagne de promotion du bio fuel pour le grand public. »

Nous qui venons du Pays Basque où le bétail est mis à paître dans les prés ou les alpages, nous sommes choqués d'entendre des meuglements et bêlements qui émanent de grands bâtiments sans ouvertures apparentes : il semble que ces animaux passent leur vie enfermés dans l'obscurité et nous ne voyons nulle part de prés clôturés qui laisseraient présager une sortie au moins en saisons plus clémentes - le cheptel espagnol se compose de bovins, d'ovins (la production ovine et caprine représente aujourd'hui 25 % de la production communautaire) et de porcins (2ème rang des producteurs européens)-.

La sortie de Burgos par l'ouest nous a semblé moins longue et plus agréable que l'entrée orientale, parsemée d'usines et d'entrepôts. Des parcs et de grands arbres aéraient des rues calmes bordées d'anciennes maisons, jusqu'à l'université dont les étudiants sortaient juste pour prendre le bus. Seul mercredi 1er novembre est férié, les enfants ne sont pas en vacances en même temps que les nôtres.

A cette époque tardive de l'année, les pèlerins sont peu nombreux, et nous ne rencontrerons qu'une Allemande de Munich affublée de deux sacs, un devant et un derrière, qui se plaint évidemment de mal de dos (elle est trop chargée), un Italien qui nous recroisera en sens inverse le lendemain, forcé d'interrompre son périple en raison d'une vilaine infection au tibia. Nous en verrons un autre en robe de bure serrée à la taille par une cordelette à noeuds, grand échalas barbu en train de soigner ses pieds abîmés par les longues marches. Une troisième aura été obligée d'acheter un vélo à Burgos pour ne pas être retardée par ses douleurs persistantes aux tendons qui ralentissaient sa marche. Pas solides, les Italiens ! Un couple d'Espagnols (?) voyage également à vélo en tirant leur très jeune fils dans une remorque : je le plains beaucoup, les pistes sont caillouteuses et inconfortables pour lui, et je comprends qu'il pleure continûment le premier soir où nous le voyons dans l'"albergue" de pèlerins d'Itero car il doit être très fatigué par les cahots.

La première après-midi, il nous arrive deux petites mésaventures. Faisant halte sur un pont au milieu d'un nulle part où de vastes chaussées sont en train d'être aménagées -un futur quartier créé de toutes pièces, sans doute-, Jean-Louis retire son pull et l'oublie sur la rembarde. Plus d'une demi-heure après, il s'en aperçoit et veut aller le récupérer. Nous abandonnant au milieu de champs malodorants qui viennent d'être arrosés de purin, il fait demi-tour en courant, nous laissant son sac à dos. Le problème, c'est que la signalétique est très bonne pour les pèlerins qui vont à St Jacques, mais totalement inexistante pour ceux qui en reviennent. Jean-Louis retourne bredouille, penaud de nous avoir retardé pour rien.

De nombreuses "albergues" sont fermées en cette fin d'automne, et maints villages n'offrent ni gîte ni couvert (nous n'y voyons également aucun commerce, ils doivent être approvisionnés par camionnettes itinérantes). Nous faisons halte vers les quatre heures devant un premier gîte où nous demandons si le suivant est ouvert. Le tenancier, désireux de nous garder pour la nuit, laisse planer le doute et insinue qu'une épidémie de punaises de lit s'est propagée de la Navarre jusqu'à St Jacques, obligeant bon nombre d'"albergues" à fermer pour se désinfecter... Richard piaffe : il est venu ici pour marcher, nous avons perdu une heure malencontreusement, et il ne se voit pas interrompre déjà la marche dans un endroit parfaitement isolé qui ne présente de plus aucun intérêt touristique. Nous passons quelques coups de téléphone et finalement nous annonçons notre arrivée au village suivant, où l'on nous précise bien que l'unique restaurant ferme à 19h30, il ne faudra pas arriver trop tard, sinon pas de dîner !

Je ne suis pas capable de marcher aussi vite que mes quatre compagnons. Jean-Louis B., Max et Richard arrivent à 6h30 où ils sont attendus par un couple âgé qui nous guette. Ils installent les affaires au gîte et investissent le restaurant pour faire patienter la cuisinière. 20 minutes plus tard, nous arrivons dans le noir, juste à temps pour commander notre dîner. La propriétaire, mal embouchée, nous lit chaque ligne du menu en la ponctuant d'un NO ! sonore : elle tient à nous montrer qu'en cette saison, il ne faut pas faire les difficiles et qu'il faudra nous contenter de ce qu'il y a (pâtes ou salade mixte, lomo ou boulettes "albondigas" infectes). Fatiguée par cette première longue marche, j'ai les muscles endoloris qui commencent à se durcir. Désireuse de bien récupérer pendant la nuit pour être en forme pour les trois jours à venir, je prends un cachet de Décontractyl. Notre hôtesse fait tout un cinéma pour nous dire qu'il faut boire son vin, qu'il n'est pas question de nous apporter de l'eau, etc.

J'en bois un demi-verre, et très rapidement, je sens la tête qui me tourne. D'abord seulement gaie, je me sens ensuite devenir nauséuse, je ferme les yeux sans pouvoir terminer ma bouchée de boulette, et m'évanouit sans crier gare... Je me retrouve par terre, les pieds en l'air sur ma chaise, et la tenancière métamorphosée, aux petits soins pour me permettre de récupérer. Au bout d'un moment, je me rassieds et dois me rallonger en catastrophe, saisie par des vomissements convulsifs : une véritable intoxication due au mélange alcool-médicament très mal supporté par mon foie. Elle veut prévenir le médecin, me faire aller à l'hôpital et je refuse tout, je sais parfaitement ce qui m'arrive, il suffit d'attendre que cela me passe ; elle insiste, et demande qui refuse, le mari ou moi ? Elle a peur que l'on veuille ma mort ! Enfin, soutenue de part et d'autre par Jean-Louis et Richard, je réussis à atteindre mon lit à quelques maisons de là, et je récupère lentement au cours de la nuit. Le lendemain, plus de courbatures, je marche de nouveau sans problème. Mes compagnons m'interdiront seulement et le Décontractyl, et l'alcool : je leur ai fait une sacrée peur !

Nous devinons la proximité de villages cachés au fond de vallées lorsque nous apercevons sur les hauteurs des champs d'éoliennes. L'Espagne se classe au deuxième rang international

après l'Allemagne dans le domaine de l'énergie éolienne. Ceci s'explique par les conditions politiques favorables et le potentiel existant de vent fort. Selon les termes du Protocole de Kyoto, le plan d'énergie national prévoit une expansion de la capacité de l'énergie éolienne qui atteindra 9000 MW avant 2010. A voir la densité faible des pylônes et la lenteur de rotation de leurs trois pales, nous nous demandons quelle est l'efficacité réelle de ces modernes moulins à vent. En fait, les pales entraînent un générateur par l'intermédiaire d'un multiplicateur de vitesse qui fait passer la fréquence de rotation de 19 à 30 révolutions par minute à environ 1500 révolutions par minute. En cas de vent violent, un frein à disque limite la fréquence de rotation pour ne pas forcer le générateur. Les grandes éoliennes démarrent lorsque le vent atteint environ 20 km/h. La puissance optimale est obtenue avec un vent de 50 km/h et aux environs de 90 km/h, l'éolienne se met en veille pour éviter tous problèmes mécaniques. Durant tout notre périple, nous les avons vues fonctionner au loin : le temps était propice.

Les écologistes sont partagés sur cette nouvelle source d'énergie : certains mettent en exergue un accident intervenu le 9 décembre 2000 près de Burgos, où le mât de plus de cinquante mètres a été plié et les pales déchiquetées projetées par un vent violent à près d'un kilomètre de là après avoir traversé une route. Ils protestent également contre leur emplacement sur des zones migratoires d'oiseaux qui, notamment la nuit, ne pourraient pas éviter ces obstacles (étude en 2000 par un biologiste indépendant sur la mortalité des oiseaux et chauve-souris à cause d'éoliennes implantées en Navarre). Le problème de la nuisance sonore est aussi évoqué, quoiqu'il ne me paraisse pas pertinent, étant donné leurs emplacements très isolés sur des promontoires incultes à l'écart des habitations. En outre, le bruit dépend bien sûr de la taille de l'éolienne, car il en existe une grande variété. Nous sommes passés sur un pont dont la circulation alternée était commandée par un feu tricolore alimenté de façon mixte par un panneau solaire surmonté d'une petite éolienne tournant à toute vitesse parfaitement silencieusement.

C'est finalement très agréable de marcher en cette saison, malgré la fraîcheur matinale, les journées courtes, la crainte permanente de la pluie et les "albergues" fermées qui imposent de longues étapes. Nous nous retrouvons complètement seuls à marcher pendant des heures sur les chemins, simples pistes agricoles hors de vue des routes goudronnées. Les oiseaux apprécient beaucoup le travail des champs et pépient, invisibles entre les mottes de terre. A proximité de Castrojeriz, ils se comportent comme des bancs de poissons et s'envolent brusquement, masse palpitante et bruisante aux mouvements coordonnés, avec des virages secs ou amples, jusqu'à se poser quelques kilomètres plus loin, trop rapides pour que je puisse saisir l'instant avec mon appareil photo.

Les villages rares et les paysages faiblement vallonnés ou même parfaitement plats permettent au regard d'apprécier à sa juste valeur le mot "immensité". Au rythme de nos pas, nous arpentons la terre et prenons pleinement conscience de sa taille et du temps qu'il faut pour la parcourir : 20 kilomètres la première après-midi, 86 kilomètres au total sur les trois jours jusqu'à Carrión de los Condes, nous ne sommes pas encore rendus à St Jacques de Compostelle. Nous prenons le rythme et regrettons de devoir nous arrêter en si bon chemin. Ce doit être agréable de partir ainsi durant un mois, un mois et demi, en nous ménageant régulièrement une après-midi ou une journée de repos. Je suis sûre que nous souffririons moins des muscles avec cet entraînement régulier. Quant aux ampoules, c'est une autre paire de manches : cette fois, c'est Jean-Louis et Richard qui en ont souffert et ont profité de mon expérience passée (et de ma prévoyance) pour appliquer dessus cette "seconde peau", pansement qui résorbe le gonflement sans qu'on soit obligé de percer la peau et de se blesser.

Enfin, le mieux, c'est tout de même d'alterner deux sortes de chaussures pour éviter des frottements intempestifs toujours aux mêmes endroits (ce que j'ai fait).

Certains lieux inspirent davantage le recueillement que d'autres. Nous avons vu plusieurs églises sur le chemin, et pu pénétrer dans certaines d'entre elles. Nous nous étions arrêtés à Hontanas pour y déjeuner, petit village lové dans un repli de la meseta. L'Italien en robe de bure était là, assis, en train de retirer ses chaussures pour soulager ses pieds endoloris. Il était trop tôt pour manger, nous avons commandé des cafés et acheté des gâteaux secs à la camionnette du boulanger annoncée par de nombreux coups de klaxon. Puis la tenancière, habillée sur son trente et un, nous a avertis qu'elle fermait le restaurant un moment et qu'elle allait revenir. C'est alors que nous avons vu tout le village (pas plus d'une trentaine de personnes) pénétrer dans l'église pour fêter la Toussaint : les femmes assises devant, les hommes debout au fond, près de la porte, pas très concentrés, en train d'échanger parfois quelques plaisanteries à voix basse, le visage buriné et beaucoup moins apprêtés sur le plan vestimentaire que les épouses.

Dans l'église de Población de Campos, pourtant pas considérée comme une des plus remarquables du chemin, de la musique religieuse en sourdine s'élevait vers les entrelacs de pierre tandis que nous évoluions hors du temps, saisis par la beauté du lieu, intime malgré la hauteur de ses colonnes et la majesté de ses proportions. Accrochées aux parois de pierre, des têtes sculptées rappellent avec beaucoup de réalisme des personnes des siècles passés. Dans une abside reposent deux gisants derrière une grille. Nous y resterions bien plus longtemps, d'autant que, pour la première fois, une pluie fine commence à tomber. En sortant, nous revêtons nos capes, mais le nuage passe très vite et elles ne nous servent bientôt qu'à nous protéger de la bise.

La superbe église romane de San Martín dans le village de Frómista nous touche également par son architecture pure et ses chapiteaux sculptés. Aussi belle à l'intérieur qu'à l'extérieur, j'admire sous tous ses angles son dôme hémisphérique de pierre claire. Curieusement, deux autres églises sont bâties à proximité, de facture postérieure, les goûts ayant sans doute changé, heureusement qu'ils n'ont pas détruit la première. Dans la foulée, nous visitons un musée du fromage, avec des anciens instruments intéressants à voir et un vélo flanqué de deux bidons à lait. Un feu brûle dans une cheminée ouverte, dommage que la jeune femme éteigne les lumières, il faut sortir et retrouver l'air froid du dehors.

Pour terminer, je repense à un lieu tout à fait anecdotique que nous avons croisé le second jour au beau milieu de la meseta. Certainement très fréquenté en été, un panneau promet piscine, sauna, fontaine et gîte frais dans un bâtiment partiellement peint en bleu et flanqué d'une petite coupole surmontée d'un drapeau, érigé près d'un bois de peupliers aux feuilles frémissantes. Une artiste du village a orné les murs de fresques d'inspiration multiple, aussi bien religieuse que fantastique ou historique, du plus curieux effet. L'accueil y est simple et chaleureux, mais les occupants n'appartiennent visiblement pas au type traditionnel du pèlerin. Celui qui nous offre le café tient le gîte depuis six mois. Les mains enfarinées, il prépare les pâtes fraîches du déjeuner. Un gars plutôt débraillé émerge du dortoir attenant à la cuisine minuscule dépourvue d'évier (vaisselle à la fontaine ou dans la piscine ?) pour nous dire qu'il réside ici depuis plusieurs jours car la tambouille est bonne (!!!). Un ou deux autres restent allongés après un vague bonjour.

Il faut dire que le régime habituel des "albergues", c'est tout le monde au lit à dix heures au plus tard, et les premiers levés émergent à 6 heures, les lits devant être débarrassés à 8 heures

dernier délai. L'intérieur de la coupole est aussi orné d'une fresque originale, d'instruments de musique et d'objets d'art rustiques, un banc circulaire invite à la méditation oecuménique tandis qu'un globe terrestre avec des continents en relief se balance dans un angle. Des étoiles sont vaguement dessinées sur fond bleu sombre, sans recherche de réalisme. Si l'ensemble n'était pas si négligé et sale, ce serait presque un endroit sympathique (si l'on aime l'éloignement de toute agglomération).

Chapitre 10 – 2007 -

Rhune par Sare (7 janvier 2007)

Le Nouvel An est passé, avec une soirée calme entre amis clôturée par l'élaboration d'une grande tour en équilibre instable avec le jeu nordique du Jenga.

Maintenant, il est temps d'éliminer les excès alimentaires des fêtes et nous alternons footing, vélo et marche. La première de l'année, c'est la Rhune, que nous redécouvrons toujours d'un oeil nouveau. C'est d'abord l'exubérance des boules rouges sur un houx aux feuilles presque plates et peu découpées qui nous interpelle. Je doute que ce soit bien la même espèce que celle que nous voyons en plaine. C'est Jean-Claude, le compagnon de Michèle (une amie de Martine rencontrée pendant l'ascension) qui nous déclare qu'il s'agit de la variété montagnarde, qui possède des pieds distincts mâles et femelles. Renseignements pris sur Wikipédia, c'est la femelle qui porte ces grappes de baies attirantes mais toxiques (pour nous, mais pas pour les merles ou les grives, bien contents de pouvoir s'en nourrir en hiver). Moi qui suis en plein dans la lecture passionnante de l'Europe des Barbares (entre la fin de l'empire romain et le début du Moyen-Age), je me réjouis de découvrir que le terme "houx" est issu du francique "hulis" également à l'origine du verbe "houspiller" et que l'on retrouve dans le néerlandais "hulst" : j'adore rencontrer des traces d'histoire encore perceptibles dans notre propre langue, et que nous ayons gardé le terme de nos envahisseurs germains de la tribu des Francs plutôt que celui utilisé par les Gaulois celtes ou les Romains est vraiment étonnant.

Autres détails amusants, Hollywood signifie bois de houx, et la famille de Yves Joseph de Kerguelen de Trémarec, découvreur des îles Kerguelen, avait pour emblème le houx et pour devise "Vert en tous temps" car le nom Kerguelen fait référence en breton à un lieu planté de houx. Etant donné sa croissance très lente, accompagnée d'ailleurs d'une très grande longévité, le bois de houx est peu utilisé, si ce n'est chez les maquettistes et en marqueterie, notamment pour élaborer les pièces blanches des jeux d'échecs. Le plus célèbre objet en bois de houx est la canne de marche de Goethe, visible au musée de Weimar.

Nous continuons notre progression, admirant les brumes matinales qui se déplacent lentement dans le fond de la vallée, dispersées progressivement par la douceur étonnante de cette aube hivernale. Dominique, qui est d'ici mais séjourne depuis 14 ans sur l'île de la Réunion, s'étonne de voir à quel point les maisons sont soignées et les jardins entretenus : même les fils électriques et téléphoniques sont enterrés, rien ne vient ternir la beauté des villages.

Comme nous faisons le tour de la Rhune pour accéder au sommet plus progressivement, nous traversons un petit bois de conifères dont certaines branches sont encapuchonnées de blanc. A la fin de l'été, des papillons ont pondus des oeufs collés en grappes aux branches dont ont émergé les chenilles dites processionnaires qui se nourrissent des aiguilles. Je pensais qu'elles restaient en file indienne et se retrouvaient quand elles étaient séparées grâce à des phéromones, mais apparemment le principe est différent de celui des fourmis : la tête reste en contact avec les poils de l'abdomen de la chenille qui précède, et elles émettent aussi un fil de soie qui leur permet de retourner au nid. Ce sont leurs poils, qui se cassent facilement, qui sont urticants et allergisants. D'après Wikipédia, la lutte chimique par pulvérisation aérienne d'insecticides est de plus en plus abandonnée pour être remplacée par la lutte biologique (pulvérisation de toxines produites par une bactérie, dont l'ingestion provoque la mort des larves par septicémie).

Comme d'habitude, nous rencontrons des gens qui font l'ascension de très bonne heure (une femme descend déjà à notre parking du réservoir de Sare à 9 heures et quelques alors que nous arrivons juste), une paire d'hommes très pressée qui visiblement s'entraîne pour une course prochaine et d'autres qui grimpent aussi au pas de charge, plus tentés par l'exploit sportif que par la contemplation. Pourtant, nous ne nous lassons pas de regarder le paysage, qui offre à chaque détour du sentier un nouveau point de vue accompagné d'un nouvel éclairage. Dans le ciel, les nuages floconneux s'agglomèrent avec célérité pour se désagréger bientôt sous l'action d'un vent violent dont nous sentons les prémices en atteignant le sommet refroidi par ces masses d'air en mouvement. Les ombres s'étirent en direction de la côte toute proche, dont les détails s'étendent des dunes landaises aux contreforts du Jaizkibel, en passant par les vagues de la côte des Basques, la baie de Saint Jean de Luz et celle de Txingudi. Je regrette toujours de ne pas pouvoir envoyer sur le web des photos de la taille d'un poster, en plein écran, tant la vue est belle.

Assez curieusement, des cairns énormes, empilés sur des années, ont disparu près du sommet. Max nous en fait la remarque, étonné, et nous supposons que des gens sont montés en 4x4 par la route des ventas et s'en sont emparés, pour construire une borde ou orner leur jardin sans doute. Heureusement que ces voleurs n'ont pas fait de même avec le cromlech bien complet qui est dressé un peu plus bas. Suite à ma lecture du livre sur les Germains et les Slaves, qui décrit leurs moeurs tribales du début du premier millénaire, je me demande si ce cromlech ne se trouvait pas au milieu d'une clairière de chênes. En effet, ces deux anciennes populations avaient coutume de se réunir à la pleine lune ou à la nouvelle lune (qui servait de calendrier) dans des lieux clos sacrés situés sur un monticule ou dans une clairière d'un bois sacré pour y accomplir des rites païens et régler les affaires de la communauté. Peut-être cette coutume remonte-t-elle au néolithique et qu'elle était commune à d'autres populations tribales ?

Voici les résultats succincts d'une analyse palynologique (du pollen) dans une tourbière combinée à l'étude des résidus carbonisés réalisée à Cuguron (Pyrénées Centrales) par Didier Galot et deux autres chercheurs. Elle démontre que depuis 4500 avant J-C des incendies d'origine humaine ont été décelés sur ce flanc nord des Pyrénées centrales. Ils correspondent à des périodes successives de début puis d'intensification des pratiques agricoles depuis le Néolithique ancien et ils sont les premiers témoignages de l'exploitation (destruction ?) de la forêt.

Pendant une première phase qui court de 4500 à 2700 avant J-C, les hommes du néolithique ouvraient de petites clairières dans des forêts de grands arbres feuillus (principalement des chênes), qu'ils cultivaient jusqu'à épuisement du sol, puis se déplaçaient un peu plus loin pour recommencer de même, pendant que la forêt se régénérait rapidement par la pousse d'arbres à croissance rapide comme les aulnes : ils pratiquaient une agriculture extensive. Puis, de 2700 à 630 avant J-C, les hommes ont moins fait appel aux incendies de forêt, probablement (supposent les chercheurs) parce qu'ils avaient découvert l'usage d'outils métalliques.

A partir de 600 avant J-C, les incendies reprennent de plus belle dans la deuxième moitié de l'âge de fer, ils correspondent à un accroissement corrélatif des activités agro-pastorales. La couverture forestière décroît sans se régénérer, ce qui indique l'instauration de champs permanents, la réduction des périodes de jachère et la modification du paysage. Enfin, la dernière période comprise entre le 11^{ème} siècle et le 16^{ème} siècle de notre ère voit la réduction drastique de la forêt de chênes pendant l'expansion agraire médiévale. Depuis le 17^{ème} siècle jusqu'à nos jours, le paysage est resté inchangé, avec des champs et des pâturages fixes, la

faible teneur en charbon de bois révélant simplement un usage domestique et l'écobuage pour favoriser la pousse de l'herbe.

Séjour à Rome (22 au 26 février 2007)

Rome nous a surpris à plus d'un titre. Il pleuvait à verse la veille de notre départ, lors du match Lyon-Rome, et malgré le bleu intense de la mer sertie finement par la côte cantabrique ensoleillée sur la route de Santander où nous prenions l'avion, nous étions un peu inquiets. Une ouverture dans les nuages nous a seulement laissé deviner un petit fragment voilé de la côte corse, avant de découvrir les plages sableuses rectilignes de part et d'autre de l'embouchure du Tibre et les embouteillages sans fin des voies d'accès à la capitale, alors que les Appenins étaient enfouis sous d'épaisses volutes blanches. Jolie lumière, donc, pour éclairer les façades colorées à dominante ocre rehaussées par le vert profond de palmiers et de pins parasols immenses et majestueux, dressés vers l'azur. Parfois, un oranger chargé de fruits renforçait l'impression d'être bien plus au sud que Saragosse située pourtant également sur le 41^{ème} parallèle.

Le premier soir, nous faisons le tour du Colisée, impressionnés par ses proportions et sa longévité (188m x 156m x 48,5m). Nommé à l'origine Amphithéâtre Flavien, il fut construit sur ordre de l'empereur Vespasien en 70 ap. J-C sur le site de l'énorme palais de Néron, la Domus Aurea, en asséchant le lac et détruisant une arène en bois pour les gladiateurs, au croisement des Voies Triomphale et Sacrée, grâce aux ressources issues de la campagne victorieuse de Titus en Judée et au pillage du Temple de Jérusalem... Son surnom lui fut attribué au Moyen-Age en allusion aux vestiges de la gigantesque statue voisine "le Colosse de Néron". Le Colisée pouvait recevoir des jeux spectaculaires, comme des combats entre animaux (venationes), la mise à mort par des animaux et d'autres exécutions ainsi que des combats entre gladiateurs (munera), et près de 50 000 spectateurs pouvaient assister à ces spectacles.

Endommagé à plusieurs reprises par la foudre et des tremblements de terre, il a été restauré à chaque fois mais il a aussi longtemps servi de carrière pour bâtir les palais avoisinants jusqu'au XVIII^{ème} siècle : tout le marbre et les ornements ont donc disparu, ainsi que des pans entiers de murs. Etant donné les matières premières hétéroclites qui le composent, nous nous demandons s'il s'agit de mauvaise réhabilitation ou bien s'il contenait effectivement de la brique et diverses sortes de pierres, percées de multiples trous qui nous intriguent. Je trouve un site sur Internet qui éclaire un peu ces interrogations et indique que, contrairement à ce que je pensais, un ciment extraordinairement résistant (opus caementicium), contenant une poudre volcanique appelée pouzzolane, a été utilisé, permettant une construction plus rapide, plus économique, et l'édification de structures plus complexes comme les voûtes.

Les Romains auxquels nous avons demandé notre chemin n'imaginent pas qu'on puisse "faire" leur ville à pied. Marcher du Colisée à la Villa Borghese ou bien au Vatican leur paraît une aberration, au point qu'ils n'ont qu'une piètre idée du temps nécessaire pour parcourir ces distances. En outre, excédés sans doute par les embouteillages des avenues et l'étroitesse des ruelles, les automobilistes lâchés sur un boulevard vide ne supportent pas la vue des piétons et se font un malin plaisir à accélérer pour les obliger à courir se réfugier sur les trottoirs, nous l'avons nous-mêmes expérimenté à plusieurs reprises (sans le faire exprès bien sûr !). La fréquence des sirènes des ambulances ou de la police laisse imaginer que tous ne s'en sortent pas indemnes... Pourtant le centre n'est pas si grand que ça, et seuls Elisabeth et Jean-Louis B. utilisent dès le deuxième jour la ligne unique du métro.

En réalité, il y a beaucoup de piétons sur les nombreuses places, les rues piétonnes et dans des quartiers si calmes qu'ils semblent des villages isolés au milieu de la campagne. Nous avons repéré quelques cyclistes (sans voie cyclable, ils risquent leur vie tous les jours). Beaucoup de scooters très puissants et équipés de visière, sacoches et autres accessoires étaient garés le long des voies ou dévalaient les avenues à tombeau ouvert ; quantités de voitures minuscules étaient parquées aussi bien perpendiculairement que parallèlement au trottoir, comme s'il s'agissait de mobylettes, et des voitures de fonction grises somptueuses réussissaient miraculeusement à s'insérer dans les ruelles pour acheminer les personnalités près des ministères et administrations laïques ou religieuses.

L'architecture gréco-romaine a été tellement imitée à travers l'Europe que seules les basiliques m'ont réellement étonnée. Edifices d'inspiration grecque qui apparaissent au II^{ème} siècle av. J.-C., il s'agissait de bâtiments couverts qui servaient de lieux de réunion civils ouverts au public et dont certains étaient mis à la disposition des chrétiens avant la construction de basiliques spéciales pour eux à partir du IV^{ème} siècle, dont le plan sera repris plus tard dans les églises romanes. Intérieurement, celles que je visite me semblent lourdes, chargées, les piliers sont énormes et anguleux, les murs couverts de peintures et de dorures. Elles paraissent davantage faites pour en imposer que pour inspirer à la prière, pour écraser les fidèles dans d'énormes volumes que pour élever les âmes et les lignes architecturales vers le ciel. Certes, elles sont un réceptacle de chefs d'oeuvre, tout comme la ville de Rome, extraordinaire caléidoscope des siècles passés, dont le centre est consacré depuis 1980 patrimoine mondial de l'humanité par l'Unesco, mais je leur préfère mille fois (religieusement parlant) les lignes pures et dépouillées de la petite église romane de Moirax ou les entrelacs aériens des flèches et arcs brisés des cathédrales gothiques.

Le second jour, nous avons réservé pour la visite de 9 heures à la Villa Borghese, surtout intéressante pour sa collection de peintures et sculptures et le grand parc au sein duquel elle est nichée. Levés avant l'aube, nous traversons la cité pontificale éclairée des premiers rayons du soleil par des rues encore tranquilles. Les places et parcs sont presque tous ornés de fontaines sculptées de toute beauté qui doivent avoir un attrait encore bien supérieur durant les chaudes journées estivales. L'aspect de la villa a beaucoup changé au cours des siècles, depuis la simple propriété entourée de vignes acquise par les Borghese en 1580, transformée par le cardinal Scipion en "villa di delizie" en 1633 avec la participation des Bernini, puis les interventions ultérieures sur le parc ou la maison. Nous nous promenons parmi les chefs d'oeuvre, tous plus beaux les uns que les autres, et j'éprouve un véritable choc émotionnel en découvrant les sculptures du Bernin "Apollon et Daphné", "l'enlèvement de Proserpine" et "Enée et Anchise". Nous n'avons pas le droit de prendre de photos dans le musée, mais je les retrouve sur Internet, bien que cela ne remplace pas le contact direct avec ces sculptures.

Tout a été dit à leur propos, et j'écoutais les commentaires d'une guide italienne s'adressant à un groupe de Français qui appliquait des mots sur ce que tout le monde ressentait intuitivement : la perfection des corps, la fixation du mouvement suspendu en pleine action en même temps que celle des sentiments (Daphné qui réalise avec terreur qu'elle se transforme en laurier alors qu'Apollon n'a pas encore compris ce qui se passe et s'étonne - le désespoir de Proserpine en pleurs qui se débat vainement tandis que les doigts de l'homme s'enfoncent cruellement dans sa cuisse), la torsion des postures qui permet d'admirer la sculpture sous tous ses angles et d'en faire le tour. Enfin, l'art extraordinaire de pouvoir d'un bloc de pierre brut sculpter de telles merveilles : je me demandais par où il avait commencé, comment le Bernin s'était organisé, s'il l'avait d'abord créée des jours durant dans sa tête, ou sur le papier, ou dans la terre glaise, avant de se lancer et de donner le premier coup de burin.

Nous nous promenons longuement dans Rome, découvrant avec un égal plaisir les petits quartiers tranquilles, les ruelles pavées inégalement flanquées de petits magasins sympathiques et de palazzi pas toujours très entretenus (notamment au quartier du Trastevere, de l'autre côté du Tibre), les grands boulevards bruyants, pollués et dangereux bordés de grandes maisons bourgeoises et de bâtiments administratifs somptueux, les places très vivantes, souvent encombrées de marchés et de vendeurs de peintures ou objets divers, les mendiants et les émigrés du Tiers Monde avec leurs étalages à la sauvette, qui s'enfuient devant les carabinieri pour s'installer un peu plus loin...

Ce doit être un vrai problème pour construire : dès que l'on creuse quelque part, on trouve des vestiges. C'est d'ailleurs étonnant que les Romains les aient autant respectés, car, finalement, il en reste encore énormément de tous les siècles, des fouilles même sont encore en cours en de nombreux endroits, et j'ai vu un immeuble moderne qui s'était construit en arche autour d'anciens murs qui s'enfonçaient dans les profondeurs de la terre, éclairés par des projecteurs. Une basilique a été construite dans l'un des anciens thermes de la ville, des portails voûtés murés sont visibles à vingt mètres du sol, des bâtiments ont des murs de couleurs et matériaux différents, signe qu'ils se sont érigés en réutilisant des pans existant préalablement. La ville a un charme terrible, malgré ses chauffards et ses boulevards pollués, elle mélange avec bonheur tous les styles, dont également, me semble-t-il, un zeste de byzantin comme à Venise. Cela fait drôle de retrouver concentré ici tout ce que nous avons appris au cours de notre scolarité : les noms des rues et des monuments me font penser à mes cours de latin ou d'histoire, évoquant des souvenirs restés ici très vivaces, héritage probablement lourd en terme de financement de restauration ou simple maintien en l'état et qui doit peser aussi sur les possibilités d'aménagement urbain.

Le samedi, j'ai souhaité emmener toute la troupe assister à un opéra, cela s'imposait, m'a-t-il semblé. La Traviata de Verdi était présentée par des solistes de l'opéra de Rome dans une église, le "Teatro dell'Opera" faisant relâche en février, et comme nous étions placés aux premiers rangs, nous avons pu en profiter pleinement - une première, pour la majeure partie du groupe -. Je suis contente qu'aucun ne soit parti en courant dès les premières notes chantées, et qu'ils aient tous dit qu'ils avaient apprécié ce moment musical...

Le dernier dimanche de chaque mois est proposée la visite gratuite du Vatican, la basilique St Pierre, les musées et la chapelle Sixtine. Jean-Louis B. et Elisabeth s'y sont rendus en métro et se sont immédiatement insérés à la queue pour la Sixtine (2 heures d'attente) qui fait le tour des remparts par l'extérieur. Le reste du groupe s'y est rendu à pied depuis l'hôtel, et nous nous sommes dispersés presque immédiatement. Sylvain et Cédric avaient entendu dire qu'il fallait monter très tôt à la coupole pour éviter l'attente, Richard a foncé à la basilique où il est aller toucher les pieds tout usés de la statue de St Pierre, puis il s'est rendu avec Michèle au début de la messe, très émouvante (a-t-il rapporté). Xavier, Jean-Louis et moi nous sommes dirigés vers la queue pour la Sixtine, où Max et les filles nous ont rejoints (1,5 heure d'attente). Nous avons été surpris par l'organisation de la visite : à partir de l'entrée, la foule était canalisée d'une salle des musées du Vatican à l'autre, en passant par des conduits extérieurs ou intérieurs plutôt sordides, nous faisant miroiter depuis le début sur les panneaux la proximité de la chapelle Sixtine qui jamais n'apparaissait.

Du coup, nous sommes passés bien trop rapidement devant des merveilles, notamment un long couloir entièrement peint et sculpté, des salles emplies de tapisseries, cartes anciennes, mosaïques, emportés par le flot humain, pour déboucher enfin dans une grande salle sombre où l'on nous accueillait d'un "chut" bruyant et d'une interdiction formelle de photographier

(bien sûr transgressée par de petits malins qui se croyaient cachés au milieu de la foule). Les gens debout se mouvaient lentement, le regard perdu vers les lointains chefs d'oeuvre du grand hall obscur, et tandis que Jean-Louis, dégoûté, m'attendait dans un coin, je l'ai parcouru deux fois entièrement, faisant abstraction du contexte et tâchant de me remémorer les photos en gros plan que j'avais vues sur un livre pour les repérer dans leur cadre réel. Bien que ces conditions aient été franchement défavorables, j'avoue avoir été quand même très impressionnée par l'immense paroi recouverte par la fresque du jugement dernier de Michel-Ange, aux scènes très vivantes et contrastées, et aux multiples personnages qui la composent. Jean-Louis cherchait vainement la peinture la plus connue de la création d'Adam, de Michel-Ange également, et il a été très étonné quand je la lui ai montrée au centre de la voûte, en découvrant qu'il ne s'agissait pas, loin de là, de la peinture la plus grande ni par sa taille, ni par celle de ses personnages.

Boucle Baïgorri /Autza / Izpegi (8 mai 2007)

Véro a pris de bonnes résolutions : elle pourrait poser pour une pub de Décathlon, rien ne manque à son équipement de randonneuse (future) chevronnée, depuis la casquette à rabats, les lunettes jaunes anti-brouillard, en passant par le sac à dos ergonomique, le parapluie... et le sifflet, pour être entendue et repérée si elle tombe au fond d'une crevasse !!! Les hommes en sont tout éberlués.

Même par temps couvert, et si les nuages font le yoyo entre sommets et vallons, nous plongeant parfois dans une humidité plutôt fraîche, la montagne au printemps procure un véritable enchantement. Couverte de fleurs, de mousses et de pousses tendres, elle embaume de mille parfums portés par des brises tièdes ou fraîches, brusquement interrompues parfois au tournant des sentes étroites tracées autant par le bétail en liberté que par les randonneurs.

C'est incroyable la quantité de sources qui jaillissent quasiment du sommet des montagnes, comme si celles-ci étaient des éponges qui se pressaient elles-mêmes. Les ruisselets convergent rapidement pour former des torrents dont l'écho se répercute d'une paroi à l'autre, au point qu'il est parfois difficile d'en déterminer de suite l'origine.

Les insectes commencent à émerger en fin de matinée, réchauffés et séchés par la chaleur des rayons du soleil, alors que les oiseaux pépient dès avant l'aube. Je les cherche sans les trouver, ils se cachent parmi les herbes ou les rochers, parfaitement camouflés par la couleur du plumage identique à leur environnement. Seuls les choucardes et quelques vautours planent dans les courants sans inquiétude apparente.

Parcourir ce petit coin de Pyrénées, c'est aussi prendre du recul par rapport au matracage des esprits en tout genre, surpopulation, réchauffement planétaire, pollution... Quand nous marchons toute une journée sans quasiment rencontrer personne, dans une nature foisonnante parcourue de cours d'eau qui envahissent même nos chemins, et qu'aussi loin que porte notre regard, nous ne voyons que la beauté d'un paysage depuis longtemps domestiqué par l'homme, mais qui conserve un zeste de liberté sauvage, tous ces discours nous paraissent bien vains. Il est vrai que les glaciers reculent, nous l'avons constaté nous-mêmes. Mais quand je pense au nombre de villages désertés que nous avons traversés, aussi bien dans les Landes qu'en Béarn ou en Aragon, c'est surtout le comportement des gens qui pose problème, et si tout le monde ne s'agglutinait pas dans les grandes villes et sur les côtes, l'humanité n'aurait pas à se conduire comme des rats en cage.

Pour nous rendre encore plus humbles au sujet de notre importance sur la Terre, voici quelques longévités (maximales) étonnantes et quelques commentaires annexes extraits d'un site sur Internet : Aubépine (St-Mars-la-F) : 1600 ans, Chêne pédonculé : 2000 ans, Lichen : 1000 ans. Parfois, il est très difficile de savoir à quoi correspond une durée de vie. Ainsi, l'hydre forme des bourgeons d'où se détachent de nouveaux individus. Les graines de certaines espèces gardent leur pouvoir germinatif pendant des siècles : par exemple le Lupin arctique (6000 ans de sommeil), le Lotus nélumbo (1040 ans). Enfin, certains scientifiques prétendent avoir réanimé des bactéries datant du... Dévonien (320 Millions d'années) !!!

Extrait d'un travail sur la régénération animale, Brigitte Galliot, dép. de zoologie et de biologie animale, Univ. de Genève.

Après une amputation d'une partie du corps, l'hydre régénère la partie manquante en quelques jours. Lorsqu'elle est coupée transversalement en plein milieu, il lui faut à peine trois jours pour régénérer une tête et deux jours pour la région du pied. Cette découverte a été faite par un genevois, Abraham Trembley, au milieu du XVIII^{ème} siècle. A. Trembley se posait en fait la question de savoir s'il s'agissait d'un animal ou bien d'une plante. Il en observa très finement le comportement, en particulier le mode de déplacement, puis se décida à les couper en deux : si la partie manquante repoussait, il s'agissait d'une plante, si l'hydre mourait, il s'agissait d'un animal.

L'hydre repoussa, et pourtant Abraham Trembley ne put se décider à voir là une plante. Il multiplia donc les expérimentations qui sont très précisément décrites dans son ouvrage « Mémoire pour l'histoire des polypes d'eau douce » paru en 1744. A. Trembley en conclut donc qu'il avait découvert, pour la première fois de l'histoire scientifique, la régénération animale. L'apport d'Abraham Trembley fut primordial pour la biologie moderne, pas seulement à cause de la régénération, mais bien parce qu'il fut l'un des premiers à utiliser l'expérimentation sur un système vivant pour en comprendre le fonctionnement. En effet, jusque là et même jusqu'au début du XX^{ème} siècle, la plupart des biologistes se contenteront de décrire leurs observations, d'en tirer des classifications. Ce n'est qu'au début du XX^{ème} siècle que certains biologistes se mettront à appliquer l'idée selon laquelle perturber le fonctionnement ou le développement d'un organisme vivant, par des greffes par exemple, permet d'en atteindre les mécanismes intimes. ...

Et ces digressions ne portent que sur la matière vivante. Que penser de ces stèles dressées de façon plus ou moins stables en souvenir de disparus dont on a dispersé les cendres au sommet de l'Autza ? J'imagine que les randonneurs qui ont émis ce souhait auprès de leurs proches croyaient que leur âme s'accrocherait aux vestiges calcinés de leur corps et serait capable d'admirer éternellement ce magnifique panorama où se découpent les silhouettes de cimes encore enneigées, sinon, pourquoi prendre cette peine ?

A propos d'éternité, je termine juste un livre extrêmement intéressant intitulé "Plaidoyer pour l'arbre", de Francis Hallé, botaniste et biologiste qui est venu faire une conférence à la nouvelle Maison des Associations à Bayonne récemment. Il ouvre des perspectives étonnantes, par exemple sur la longévité potentielle des arbres. Par la capacité de certains arbres à former des clones unis par un même réseau racinaire, on a pu déterminer à l'aide de marqueurs moléculaires que des peupliers de l'Utah émanent d'une graine germée il y a 10 000 ans, une myrtille Gaylussacia de Pennsylvanie s'étend sur 40 hectares et remonterait à 13 000 ans, du temps de l'homme de Néandertal, à la fin du Pléistocène, et un houx royal des montagnes de Bathurst, en Tasmanie, d'une longueur de 1,2 kilomètre et comptant plusieurs

centaines de tiges, serait âgé de 43 000 ans - il serait le plus vieil organisme vivant sur la Terre !!!

VTT aux Bardenas (25 au 27 mai 2007)

Voici en préambule un résumé succinct de passages que j'ai jugé intéressants sur le site espagnol des Bardenas Reales (indisponible apparemment en d'autres langues).

« 1968 marque la première prise de conscience à l'UNESCO de la nécessité de la conservation et de l'usage rationnel des ressources de la biosphère. Cette conférence est à l'origine du Programme MaB (Man and Biosphere), coopération scientifique internationale pour résoudre sur le plan pratique le problème de la gestion des ressources et qui établit comme corollaire indispensable la participation des communautés locales à cette réflexion. "Comment conserver la diversité des plantes, animaux et microorganismes qui rendent notre biosphère habitable ? Et comment satisfaire dans le même temps les nécessités matérielles d'une population toujours plus nombreuse ?" Suivent d'autres réunions internationales, à Minsk en 1983, à Rio en 1992, à Séville en 1995, qui mettent en place le concept de Réserve de la Biosphère dans lequel s'inscrit à partir de 2000 la Réserve des Bardenas Reales.

Les trois principaux objectifs en sont : 1) la conservation des paysages, des écosystèmes, des espèces et de la diversité génétique ; 2) le développement durable ; 3) la connaissance scientifique et l'appui logistique à des projets de démonstration, éducation et apprentissage sur l'environnement, et de recherche et observation permanente en relation avec les questions locales, régionales, nationales et mondiales de conservation et de développement durable. »

Dans les faits, ce statut de réserve naturelle n'est pas assez annoncé par une signalétique bien visible à l'entrée des deux principales pistes et aux alentours des sites vraiment caractéristiques. Il devrait y avoir au moins le rappel de rester dans des pistes tracées pour épargner cet habitat fragile, et celui de ne rien cueillir ni prélever (plantes, minéraux ou animaux). J'imagine qu'une étude est en cours pour analyser l'impact des cultures traditionnelles sur l'environnement. Le degré très important d'érosion est peut-être accéléré par des terres laissées à nu entre récolte et semis, et les moutons sont connus pour brouter les herbes très à ras, ce qui ne leur fait pas forcément du bien avec un climat aussi aride ? Rose et Pierre ont remarqué une nette augmentation de la fréquentation touristique, induite peut-être par cette classification en réserve naturelle, effet pernicieux qui risque d'ajouter un facteur de dégradation supplémentaire.

Les Bardenas Reales sont un territoire géré depuis le XVIII^{ème} siècle par la Communauté de Bardenas qui regroupe 19 villages, plus les Juntas (Assemblées) des vallées pyrénéennes de Salazar et Roncal et le Monastère de la Oliva. Ceux-ci ont acquis des droits d'exploitation agricole et d'élevage en vertu de concessions royales obtenues au cours des siècles. Ce système juridique particulier s'est traduit par des Ordonnances qui régulent les activités humaines dans les Bardenas. Le territoire de la Réserve coïncide avec le Parc Naturel éponyme, et il y a à l'intérieur deux Réserves Naturelles et deux Zones de Protection Spéciale pour les Oiseaux. Le site passe sous silence la présence d'une zone militaire (polygone de tir) qui barre presque la réserve en deux, et qui effectue en semaine des essais aéronautiques plutôt bruyants, paraît-il, paramètre qu'il faut intégrer pour voir la complexité de la mise en place d'une protection efficace des sites...

Se balader en groupe est une savante alchimie, où chacun bénéficie de la compagnie (joyeuse) de tous, mais tente également d'y trouver son compte sur le plan individuel, et connaissant la variété infinie des goûts et des couleurs..., ce n'est pas chose facile. Nous faisons donc un agréable mixage de sport, tourisme, découverte, détente, exploration, exploits et expériences diverses en restant globalement miraculeusement groupés, grâce à l'amitié et l'envie d'être ensemble. Les très sportifs se défoulent aux endroits périlleux et aident les moins aguerris(e)s quand elles sont en perdition : pas de concours de vitesse ni d'endurance donc, pour ce week-end, seulement du plaisir, même si certains ont un peu rongé leur frein et d'autres ont eu quelques courbatures.

"La terre pleure", remarque Max. Nous voyons en effet l'argile jaune apparemment fixée dans un écoulement figé le long des parois abruptes, comme une pâte à beignet visqueuse qui forme par endroits alvéoles ou cavités de tailles et de formes variées, très curieuses à observer. La géologie des Bardenas est fort intéressante : elles sont situées dans la partie Nord de la Dépression de l'Ebre, formée exclusivement de matériaux du Tertiaire et du Quaternaire, d'origine non pas marine, mais continentale, fluviale ou lacustre, déposés depuis l'Eocène (38 millions d'années) jusqu'à nos jours. Les mouvements orogéniques alpins du Tertiaire sont responsables de l'érection des Pyrénées et de la Cordillère Ibérique, tandis qu'entre les deux s'enfoncent progressivement l'actuelle Dépression de l'Ebre.

Les strates alternent, roches dures issues des deux montagnes avoisinantes (conglomérats, grès), ou de la cuvette (argile, calcaire, gypse), ou enfin des fonds fluviaux et lacustres (argile, limon, sable). Julien se réjouit de trouver de fines lames cassantes presque transparentes, mais que l'on retrouve aussi en blocs blancs veinés plus ou moins importants (gypse ou sel gemme ?). Le bord des cours d'eau et des mares est souvent recouvert d'une couche blanchâtre, croûte de sel gemme remonté sans doute des profondeurs par infiltration. L'eau de surface est limpide, mais l'érosion est si forte que les particules très fines de limon et d'argile jaune restent en suspension et la troublent dès qu'on la remue. Richard ne résiste pas à la tentation d'un bain de boue dans un canyon pittoresque et ensoleillé, il en ressort tout crotté !

Dans le même temps, je m'amuse à prendre en photo des empreintes d'animaux incrustées dans le limon humide des berges de ce ruisseau aux eaux presque stagnantes. La première doit être celle d'un grand échassier qui a longé le cours d'eau sur une cinquantaine de mètres, ses traces font une quinzaine de centimètres de longueur. Les deux autres sont plus petites (6 à 8 cm), peut-être celles d'un chevreuil et d'un lynx ou chat sauvage.

La localisation des Bardenas induit un climat méditerranéen continental, avec une faible pluviométrie limitée autour des équinoxes, avec des pluies violentes mais brèves. Résultat, alors qu'il pleut partout à verse dans le sud de la France et l'Espagne du Nord-Ouest, nous nous trouvons relativement épargnés le samedi, et nous sommes gratifiés d'un soleil radieux et d'une température de 27°C le dimanche, pratiquement sans vent. Nous nous promenons donc au milieu d'odeurs de thym, romarin, camomille et mille autres senteurs estivales : un vrai dépaysement, à seulement trois heures de route d'Anglet.

Ce qui continue à m'étonner, même lors de cette deuxième visite, c'est ce paysage étagé en plateaux sur différents niveaux : un relief aussi bien en hauteur qu'en profondeur, où les agriculteurs arrivent, de façon certainement plutôt acrobatique, à en cultiver les moindres parcelles planes. Nos mollets frôlent les barbes douces des épis de blé (ou d'orge) presque mûrs qui frémissent et crissent dans la brise légère. Rose, toujours très proche des choses de la terre, nous en fait goûter les graines vertes, juteuses et goûteuses à souhait, qui rappellent un

peu les grains de jeunes épis de maïs doux fraîchement cuits. Sur un plateau plus haut, nous dégusterons des petits pois logés dans de courtes gousses de 5 cm de longueur, mais bien remplies, sans doute des pois de senteur. Cela me fait revenir à mon enfance, à l'époque (lointaine) où j'aidais ma mère à en écosser, et j'en mangeais plus que je n'en mettais dans la casserole. J'appréciais pareillement les haricots verts crus que l'on me faisait équeuter, alors que cela fait des années maintenant que je n'achète plus, par paresse et manque de temps, que des petits pois et des haricots en boîte, qui n'ont rien à voir avec les produits frais, quel dommage !

Je n'en finis pas de m'étonner des capacités d'adaptation des plantes. Dans ce paysage semi-aride, à la géographie changeante puisque des canyons s'ouvrent et s'agrandissent en permanence, l'eau ruisselle sur l'argile imperméable, l'entraînant au passage vers l'aval, le sol s'ouvre au sens propre sous leurs racines qui s'entêtent à s'incruster en faisant parfois des acrobaties et des grands écarts pas possibles pour chercher l'eau et les sels minéraux toujours plus loin.

J'aime particulièrement les graines d'arbustes qui germent derrière une grosse pierre ou un rocher, et arriment par la suite troncs et racines solidement autour pour ne pas risquer d'être délogées de ce site favorable à leur épanouissement. Je pense que les responsables des réserves des Bardenas devraient multiplier ces plantes tenaces, s'ils le peuvent, pour aider le sol à se maintenir davantage. A terme, celui-ci risque d'être si érodé et dégradé que plus aucune culture n'y sera possible, à moins que les couches de limon ne se renouvellent - en tout cas pas sur les parties surélevées - ?

J'adore également observer les petites bêtes, ou les traces du passage d'animaux plus furtifs. Je reste un moment à guetter au bord de la mare, près de laquelle nous avons stationné les voitures, les grenouilles invisibles nichées dans les herbes et qui semblent se moquer de moi. Dès que je m'approche de l'une d'elle qui coasse, elle se tait et une autre prend le relais, un peu plus loin : à croire qu'elles me narguent ! Je n'arrive à photographier que les minuscules, récemment métamorphosées, à peine plus grandes que les têtards qu'elles étaient il y a peu, et qui sautent partout pour se cacher dans le moindre interstice de la terre. J'en vois aussi le lendemain, qui ne font pas plus d'un à deux centimètres de long, dans les mottes humides d'un champ labouré, en haut d'un plateau. Julien découvre avec ravissement l'enveloppe corporelle d'une libellule ou grosse sauterelle fraîchement muée, encore agrippée à sa tige par les crochets, et il l'emporte dans la voiture.

Des convois de fourmis traversent les chemins de terre, s'enfouissant par des trous entourés de petits monticules de boulettes d'argile. Il y en a de deux sortes, les ouvrières, petites, et les guerrières, pourvues d'une énorme tête armée de pinces, qui s'évertuent à transporter des charges dix fois plus volumineuses qu'elles. J'ai lu qu'en forêt tropicale humide, le poids sec des fourmis est environ quatre fois supérieur à celui des vertébrés terrestres (Francis Hallé, Le radeau des cimes) - leur nombre doit se compter en centaines ou milliers de milliards -.

Toute la science livresque du monde ne remplacera jamais l'expérience. Nous explorons cette région si différente de la nôtre en apprenant à prendre garde aux précipices qui peuvent s'ouvrir sous nos pieds ou aux pierres et blocs de terre qui peuvent nous dégringoler dessus. Monde en transformation permanente, il est plein de surprises. A trois heures dimanche, nous apercevons dans le lointain une mini-tornade près de la grande cheminée de fée où nous avons garé les voitures. La poussière s'élève en colonne tourbillonnante qui vacille un moment dans

sa progression avant de s'évanouir en douceur comme un mirage ou un dessin qui s'estompe : elle aura duré quelques secondes à peine.

Nous escaladons une "meseta" protégée par une strate de grès, château aux pieds d'argile, condamné à terme à s'écrouler par pans entiers. Un sentier pentu permet d'y accéder, et le sommet plat recouvert de prairies et de champs de blé donne l'impression d'être une plaine, ne serait le paysage immense qui s'étend en contrebas. Les vautours planent dans les ascendances, les choucardes crient en plongeant, de petits oiseaux pépient, cachés dans la garrigue, et les senteurs s'élèvent, emportées par la brise.

Nous montons sur un autre petit plateau où se perche curieusement une cabane en surplomb de l'abîme. L'escalier en béton qui y mène a été partiellement emporté par les glissements de terrain successifs, et il montre avec éloquence la rapidité avec laquelle agit l'érosion. Il ne doit pas faire bon y aller par temps de pluie, certaines marches semblent quasiment suspendues dans le vide. La vitesse d'érosion se remarque également à la nudité des pentes. Seules quelques graminées et une petite plante à fleurs ont réussi à germer à l'abri d'une marche encore horizontale.

Au petit matin radieux du dimanche, je sors avant le petit déjeuner de 8 heures pour observer les cigognes près de l'auberge. Un couple renforce son nid au sommet d'un grand cyprès, un couple avec un ou deux petits nichent sur un pylone électrique et le troisième, plus classiquement, est installé sur le nid "historique", de taille impressionnante, juché sur le clocher de l'église du village.

Les hommes s'amuse à dévaler des pentes striées par l'érosion sur des sentes étroites qui serpentent, entraînés par les encouragements de Pierre S., toujours intrépide.

Tudela nous déçoit : nous avons eu une excellente impression à notre passage précédent, alors que les rues vides de ce dimanche après-midi mettent en relief le délabrement général des maisons du centre historique. Seul le portail roman de la cathédrale situé curieusement sur le côté dans une rue étroite et sombre est resté comme dans mon souvenir. Les sculptures du paradis ne sont pas transcendantes, je dirais même qu'elles sont parfaitement ennuyeuses et monotones, mais celles de l'enfer ont éveillé des trésors d'imagination de la part des artisans-artistes du Moyen-Age.

Lac de Migouélou / Col de l'Hospitalet /Lac de Poueylaün (15 juillet 2007) - Val d'Azun

Ce dimanche, nous avons décidé d'en profiter à fond : levés à 5h30, nous sommes dans la voiture dès 6h pour arriver le plus tôt possible à pied d'oeuvre dans le val d'Azun, après Lourdes et Argelès-Gazost. Le brouillard épais sur le trajet annonce un beau temps qui ne s'est pas démenti, en dépit des prévisions d'orage pour l'après-midi. Dans la plaine, il fait déjà très chaud de bonne heure, mais l'altitude tempère les ardeurs solaires, surtout sur les cimes balayées par des vents violents. Par contre, la réverbération et les U.V. sont intenses : mes yeux restent encore sensibles deux jours après, malgré le bob et les lunettes, et j'ai pris un bon coup de soleil.

Les visiteurs sont ici bien moins nombreux qu'en vallée d'Ossau où nous comptions initialement revenir faire le tour des lacs. Quelques camping-cars occupent la pelouse parsemée de petits rochers gris en bordure de torrent, ainsi qu'un petit nombre de voitures : nous ne serons pas dérangés par la foule. Richard a choisi comme première destination le petit

lac de retenue de Migouëlou (2278m), puis le passage d'un col, un second lac, et la longue descente en une boucle jusqu'au barrage du Tech (1207m), soit un dénivelé global d'environ 1400m, si l'on inclut la moitié d'un petit pic au-dessus du col : une bonne balade !

Ce qui me frappe immédiatement, c'est la profusion des fleurs, non seulement en quantité, mais en diversité. En plus, nous progressons littéralement dans un bain d'effluves qui varient avec l'altitude (la composition de la végétation) et la brise chaude ou fraîche qui nous apporte des brassées d'odeurs fluctuantes. Les sons ont toujours une amplitude étonnante, différente de la sensation que l'on en a sur Anglet : ils naviguent dans un grand volume ouvert vers le haut et se répercutent d'un flanc à l'autre des montagnes en vibrant intensément. C'est vrai aussi bien pour le bruissement des feuilles des arbres que pour le chuintement des herbes ou le crissement des insectes, ou encore l'appel bruyant et peu mélodieux des choucards acrobates qui virevoltent en se jouant des difficultés de l'aéroportance.

Jean-Louis, tout comme moi, est à chaque fois déçu du peu d'animaux que nous arrivons à surprendre dans leur habitat naturel. A part les sauterelles et autres abeilles affairées, les petits oiseaux qui pépient dans les prés et les choucards, un vautour fauve égaré dans le ciel limpide, et la grosse marmotte qui trotte lourdement près du refuge du lac de Migouëlou, nous ne voyons rien. Faut-il s'en plaindre ? Je tombe sur un site qui relate le "carnage" qu'une ourse accompagnée de son petit aurait perpétré sur un versant voisin, près du lac d'Estaing, au mois de mai. Trois brebis ont été tuées, le reste du troupeau, affolé, s'est égayé dans la nature, une bonne partie se précipitant dans un ravin où l'on a retrouvé des brebis "pendues" dans les arbres.

C'est que notre habitude de la marche en montagne ne fait pas de nous des montagnards, et nous continuons de nous y promener en touristes, incapables de lire la nature, les traces des animaux, ni de reconnaître les plantes. A part les moutons qui dévalent en coulées lentes ou accélérées les versants herbeux et que nous repérons au bruit de leurs sonnailles, nous avançons peut-être au milieu d'yeux qui nous observent et d'animaux qui se terrent ou s'enfuient apeurés devant notre pas lourd et malhabile. Nous sommes dans le parc national des Pyrénées, symbolisé de temps à autre sur un rocher par le cartouche rouge sur fond blanc représentant une silhouette d'isard. Les animaux, protégés, doivent théoriquement pulluler, il est même interdit de ramasser des cailloux !

A ce propos, j'aperçois dans la première montée un mur bâti en pierres de taille. Il s'agit peut-être d'un des accès à l'ancienne mine de fer dont un hameau, Ferrières, détaché du village d'Aucun en 1790, en garde le souvenir dans sa toponymie, après l'avoir exploitée du XV^{ème} siècle à 1960. Je lis plus loin qu'il y avait aussi des mines à Estaing, une vallée voisine. Plus loin, c'est la conduite forcée (cylindre noir) du barrage qui précipite l'eau des sommets vers les turbines de la vallée.

Les barrages qui perturbent profondément l'écosystème des Pyrénées ont été construits avant la création du Parc national (1967), à une époque bien moins sensible aux problèmes environnementaux. Ils nécessitent toujours un entretien régulier qui se fait en partie par hélicoptère, dont le bruit perturbe la faune. Une convention de partenariat a été établie entre EDF et le Parc national pour faire des échanges de services. Par exemple, en septembre dernier, à proximité des barrages d'Estaëns en vallée d'Aspe et de Migouëlou en Val d'Azun, un hélicoptère d'EDF a joué les « camions-poubelles » emportant, accrochés à une élingue, des vieux bouts de tubes rouillés. Sans la machine, ces pièces parfois volumineuses et en tout cas impossibles à charrier à dos d'homme seraient restées gisantes sur les flancs des

montagnes. D'autre part, des agents du parc national dispensent depuis 2005 leur précieux savoir aux salariés d'EDF concernant les espèces et les espaces à protéger. À eux ensuite d'organiser leur travail en prenant en considération les impératifs de protection du milieu naturel des Pyrénées, de façon à éviter notamment des déplacements aériens au moment des accouplements et de la nidification. Le partenariat concerne également la promotion des énergies renouvelables avec l'équipement par EDF de bergeries ou refuges isolés en panneaux photovoltaïques. Enfin, EDF a aussi fait un bel effort, que nous remarquons, pour enterrer les fils qui défiguraient les pittoresques petits villages de la vallée.

A propos de ces barrages, une étude des lacs et cours d'eau de ce groupe de petites vallées a été faite par Ludovic Gaurier (1875-1931) qui était chargé de mission des ministères des Travaux publics et de l'Agriculture. Elle est résumée sur le site "Système lacustre de la haute vallée d'Azun". Ses missions avaient pour objet la connaissance de données météorologiques, de l'enneigement et des variations des glaciers, de l'alimentation, de la topographie et de la géologie des lacs, des projets de barrage pour les transformer en réservoirs de "houille blanche", pour la force motrice, l'électrification de la Compagnie du Midi, l'irrigation, etc...

Concilier nos envies, même lorsque nous ne sommes que cinq, n'est pas toujours chose facile. Richard piaffait déjà lorsque Jean-Louis a voulu s'arrêter prendre du pain (et des chocolaines), puis un café (le petit-déj' était déjà loin), et dès que nous sommes arrivés au point de départ de la balade, il a sauté dans ses chaussures, pris ses bâtons, et s'est élancé sur le sentier sans se retourner. Max ne pouvait pas moins faire que de le rattraper quelques lacets plus haut, et il ne l'a plus lâché, marchant sur ses talons.

Les deux Jean-Louis et moi n'avons, ni ces capacités sportives, ni le goût de la performance, et nos limites corporelles nous obligent littéralement à cheminer d'un pas de sénateur (-trice) en profitant du paysage. Bien sûr, les autres s'arrêtent de temps à autre, le temps de faire deux-trois photos, ils nous laissent les rattraper pour redémarrer presque aussitôt... L'oeil sur le chronomètre, ils remarquent cependant que nous n'avons mis "que" 2h30 pour faire l'ascension annoncée en 3h ! Histoire de dire que nous avons l'air d'escargots, mais que nous sommes meilleurs que le randonneur moyen estimé... Une qui est rapide, c'est la marmotte, le temps de sortir mon appareil photo, elle avait déjà tourné le dos et se carapatait en deux temps trois mouvements entre les rochers : grosse mais souple !

A l'une de ces haltes-éclair, Richard entame déjà son déjeuner : évidemment, comme il ne mange rien le matin, il a faim plus tôt ! Et lorsque nous déjeunons tranquillement près du lac de Migouëlou, il finit son repas avant nous, fait sa sieste, toujours en avance, se relève en quête d'un coin ombragé qu'il ne trouve pas et redémarre bientôt vers le col. Nous réveillons Jean-Louis en hâte pour ne pas nous laisser trop distancer et Max, comme auparavant, le rattrape pour ne pas être de reste !

Au col, les deux compères nous attendent un moment, puis commencent l'ascension un peu acrobatique, surtout avec les rafales de vent, du petit pic attendant. Jean-Louis et moi les y rejoignons tandis que JLB se repose près d'un petit névé. Comme je tarde un peu à redescendre, les hommes entament une défoulante bataille de boules de neige. Au mois de juillet, c'est bien plus marrant ! Ils ne s'arrêtent que lorsque leurs mains sont trop gelées.

Nous apprendrons à notre retour que Richard a eu des problèmes avec son pique nique : la sauce a tourné, il n'a pu avaler que deux sandwiches sur quatre, et son déjeuner est parti dans le second lac... Il a été obligé de compenser par le reste de pain de Max, et du chocolat. C'est

pour ça qu'il était si léger pour faire la totalité de la descente en courant presque d'affilée jusqu'à la voiture - moins 100 m, que Max, plus endurant, a parcourus avant lui, le devançant et venant à sa rencontre au volant -. Bien sûr, Richard voulait que Max retourne au parking, pour qu'il ne rate pas un centimètre, malgré son épuisement, mais Max a refusé !...

Nous autres, nous n'avons pas de ces exigences, et nous sommes bien contents de ne pas avoir eu à parcourir les derniers kilomètres pour remonter la route jusqu'au point de départ. Les deux compères conviennent que, si nous n'avons pas effectué autant de distance qu'eux, nous avons marché une heure de plus (en freinant à chaque pas dans la descente sur les cailloux instables, ce qui est très éprouvant pour les muscles des cuisses) : au bout du compte, c'est nous qui en avons fait le plus ! (Arithmétique spéciale du randonneur tranquille)

Je reviens sur cette notion de Parc National : cela me fait penser aux difficultés de création de la maison de l'environnement à Anglet. Les Pyrénées sont fréquentées par les hommes depuis des millénaires, et dès l'apparition de la culture et de l'élevage, les forêts ont commencé à disparaître (y compris pour les utiliser comme bois d'oeuvre, charbon de bois et combustible pour affiner les minerais de fer et autres). Beaucoup plus récemment, il y a eu cette maîtrise des cours d'eau et la construction de canaux, de conduites forcées, de barrages, hydroélectriques ou non. Enfin, il y a eu la création des stations de ski, sans compter l'engouement toujours croissant des randonneurs en toutes saisons, qui peuvent librement accéder en tout lieu du Parc, à condition de le respecter (devoir moral qui n'est absolument pas contrôlé). Alors, quel peut être l'effet réel de cette mesure sur la biodiversité ? La réintroduction de l'ours pose toujours problème, bien entendu on ne parle pas de celle du loup, les vautours ont défrayé la chronique récemment, quelle cohabitation possible entre les grands prédateurs et nous ? C'est comme restaurer une église : quelle époque privilégier, et quels aménagements supprimer pour restituer l'oeuvre originale ? Faut-il remonter au baroque, au gothique, au roman ? Pour la montagne, on a supprimé la chasse dans le Parc, faudrait-il supprimer l'élevage ? Et notre propre fréquentation ?

J'ai un dernier petit regret - on ne peut pas tout faire - en regardant le site Internet du val d'Azun : en nous promenant ainsi toute la journée sur les hauteurs, nous avons manqué la visite culturelle de la vallée, où les villages pittoresques ont conservé nombre de leurs coutumes d'antan, affinage des fromages de brebis, vache ou chèvre, fabrication du "vin de pomme" (cidre), moulins, artisanat divers, et entretiennent précieusement leurs petites églises et leurs fermes flanquées de poulaillers en forme de maisons miniatures. La proximité de Lourdes engendre un artisanat bien spécifique : l'utilisation du buis qui pousse à profusion dans la montagne pour réaliser de superbes chapelets. Il faudra revenir...

Séjour en Aragon dans le massif des Posets (1^{er} au 6 août 2007) - El valle de Chistau (Aragon oriental)

Un chien se réveille brusquement au milieu de la nuit : dès les premiers aboiements, tous les autres chiens du village font chorus. L'un d'eux, à la voix geignarde, semble à chaque fois se faire étriper et ses hurlements stridents excitent la meute. Le silence revient. J'essaie de me rendormir. Soudain le boucan recommence, j'ai l'impression d'être dans le dessin animé des 101 Dalmatiens. A l'aube, les coqs s'éveillent à leur tour, tandis que les chiens s'endorment peu à peu. Nous sommes dans la vallée de Chistau, à San Juan de Plan, petit village étagé sur la berge droite de la Cinqueta, abrupte mais bien ensoleillée et à l'abri des vents violents qui descendent des cols des montagnes environnantes.

Bien que la faible population se compose en grande partie de vieillards, les villageois perpétuent leurs traditions : le Carnaval, la langue autochtone "el chistabín", l'élevage - dans des apprentis attendant à leur maison est entreposé le fourrage pour le bétail - et le chauffage au bois qui déborde des auvents. En nous promenant dans une ruelle pavée en son milieu de galets inégaux, notre regard plonge dans une cour en contrebas entourée de hauts murs où vont et viennent comme fauves en cage quatre chiens au milieu de leurs excréments. Sans doute des chiens de chasse, enfermés en permanence, comme on le faisait autrefois en France. Voilà une partie des responsables de ma première nuit difficile (les boules Quiès me permettront de récupérer les nuits suivantes). De petits potagers plus ou moins soignés et arrosés suivant les forces de leur propriétaire (je suppose) nous laissent perplexes : nous savons mieux reconnaître les fleurs des jardins que les légumineuses. Le cuisinier nous fera découvrir la saveur ancienne de la bourrache, sans doute cette plante à larges feuilles dentelées qui pousse dans un jardinet voisin. Tous les légumes qu'il emploie proviennent d'ailleurs du potager familial, et dégagent une saveur succulente inhabituelle à nos palais peu exercés.

Un grand noyer ombrage le parking de l'église à l'entrée du village où il est presque impossible de circuler en voiture. Face à l'entrée se trouve un ancien cimetière très fleuri de plantes en plastique déposées sur les mamelons de terre oblongs devant les stèles verticales gravées de noms. La plus ancienne mention de San Juan (San Chuan ou San Xuan) remonte à 1020. L'abbaye, restaurée et transformée en musée ethnologique en 1983, porte la date de 1595. Un couple de touristes français qui a pris la peine de le visiter rapporte que la cuisine est étonnante, avec une cheminée monumentale située en son centre, et ouverte de tous les côtés, j'imagine. Plus haut, une fontaine-abreuvoir et peut-être aussi lavoir, bien que la longue gouttière me semble trop étroite et peu pratique, glougloute d'une eau constamment limpide et fraîche. Elle est adossée au mur de soutènement d'une placette curieusement ornée au sol d'une grande croix basque (pas la gammée, mais celle aux courbes arrondies qui se terminent en gouttes) qui sert de cour à l'école aménagée dans une belle maison traditionnelle de pierre au toit en ardoise. Les toits très pentus sont munis de picots : les hivers doivent être rudes ici, et bien enneigés. A ce propos, un internaute qui apprécie comme nous cette vallée relativement préservée évoque avec inquiétude le projet de création d'une station de ski.

L'entrée de l'hostal Casa de la Plaza est plongée dans l'ombre : ici, tout le monde se calfeutre en été pour éviter la chaleur et les mouches, envahissantes. Nous y sommes accueillis gentiment, et l'on nous mène à nos chambres situées sur le même palier mais orientées vers trois points cardinaux et toutes différentes, spacieuses et aménagées avec goût. Des photos de famille anciennes ornent les murs : on y voit des femmes en longue robe noire, notre hôtesse, adolescente, en train de danser en habits de fête traditionnels, ou bien se tenant avec ses parents et son jeune frère. En plus des touristes de passage, français ou espagnols, trois générations habitent là : les parents, qui tenaient probablement l'auberge avant et continuent d'aider comme ils le peuvent leur fils, cuisinier, et leur fille, qui accueille et sert à table, mariée et mère d'une fillette et d'un bébé qui crapahute à quatre pattes.

Si les autochtones sont aussi âgés et répartis entre une kyrielle de minuscules villages (qui ne dépassent pas parfois la dizaine d'habitants permanents), c'est que le Sobrarbe a été victime de sa principale richesse : l'abondance de l'eau (probablement gratuite à San Juan, vu la façon dont ils laissent couler les chasses d'eau...). Sous Franco, dans les années 50-60, des vallées entières ont été vidées de leurs occupants afin d'y ériger des barrages, créer des réserves d'eau et des centrales hydroélectriques. Ils n'ont été ni avertis ni consultés, et n'ont reçu que des indemnités dérisoires en compensation de la perte de leurs champs et de leurs maisons.

Sans aucunes ressources, ils ont dû refaire leur vie à Barcelone ou Saragosse. Ceux qui restaient n'osaient même plus investir ni entreprendre, sous l'épée de Damoclès d'une inondation possible de leurs terres. Enfin, les bénéfices de ces travaux n'ont été attribués ni à la région, ni à l'Etat, mais seulement à quelques intérêts privés.

Le tourisme en progression depuis quelques années - et le changement de politique - offre une seconde chance au Sobrarbe. Le problème, c'est que les habitants actuels, trop âgés et disposant de trop faibles revenus issus de l'exploitation du bois ou de l'élevage, ne peuvent pas effectuer la plupart du temps ce tournant. Ce sont des investisseurs qui bâtissent à tour de bras des hôtels, appartements et maisons de location, avec des moyens variés et une insertion pas toujours très heureuse dans l'environnement local. La pierre ne manque pas aux alentours, mais j'imagine que la construction traditionnelle est plus onéreuse que la brique ou les dalles de béton. Les murs sont recouverts de cette mousse jaune qui sert d'isolation extérieure très souvent en Espagne, puis d'un enduit quelconque peint, ou alors ils sont camouflés par un placage de pierres aux larges joints de ciment que je ne trouve pas aussi beaux que les authentiques murs de pierre.

D'ordinaire, lorsque nous prévoyons de grandes balades, nous préférons partir à la fraîche et revenir avant l'orage qui sévit souvent en fin d'après-midi au mois d'août. Mais cette fois, les conditions sont différentes : d'abord, une pancarte dans l'entrée de l'auberge annonce que les petits-déjeuners (pantagruéliques) sont servis entre 9 et 10, et les dîners (cuisine familiale copieuse et succulente) entre 20h30 et 22h. Nous décidons par conséquent de faire les emplettes pour le pique-nique de midi avant 9 h. Le premier jour, pas de problème, Elisabeth et moi, désignées volontaires, nous rendons en voiture au village voisin de Plan dont la boutique ouvre à 8h15, mais le soir, en allant prendre une bière désaltérante au petit bar-restaurant voisin de l'auberge, nous découvrons qu'il y a aussi une épicerie à San Juan, mais elle ouvre à 9 h. Qu'à cela ne tienne, nous déjeunerons avant, puisqu'il n'y a pas de trajet à faire. A 9 h15 (et quelques), j'arrive avec mon cabas et trouve porte close.

Une femme entre deux âges est assise sur la murette (où elle était déjà la veille au soir) et me renseigne : elle va bientôt arriver, elle est allée lever un malade ! Si vous voulez, allez devant la porte au coin de la rue et appelez Neta ! Je m'y rends et tape timidement sur le vantail de bois (pas de sonnette ni d'interphone bien sûr). Rien ne se passe, puis une petite vieille toute percluse ouvre et me demande ce que je veux. Je lui explique que le magasin est fermé, et il faut en plus que je lui énumère la liste de ce qui m'est nécessaire. Elle finit par se décider à chercher un gros trousseau de clés et me précède en marmonnant qu'elle va faire de son mieux et qu'elle ne sait pas si elle pourra tout me servir ! Pendant ce temps, la commerçante (sa fille sans doute) a fini de soigner l'oncle dans une rue voisine et la pipelette se dépêche de la héler du plus loin qu'elle la voit pour lui annoncer qu'elle a une cliente. Evidemment, le boulanger n'est pas encore passé : il ne va pas tarder... (sans pouvoir me préciser le moment précis de son arrivée, il doit être en train de faire le tour des popottes). Nous préférons finalement prendre la voiture et aller chercher nous-mêmes le pain à Plan.

En choisissant la vallée de Chistau, j'espérais que les balades y seraient moins difficiles qu'en vallée de la Maladeta un peu plus loin, où nous avons fait du parapente dans un décor grandiose et vertigineux. En outre, nous avons la possibilité ici de varier les plaisirs en allant de l'autre côté de la route principale pour visiter le canyon d'Añisclo et la vallée de Pineta (qui donne sur le Mont Perdu, le grand sommet d'Ordesa). Il y a quand même une vraie collection de 3000 tout autour de San Juan (pics de 3000 m d'altitude et plus), puisque nous sommes dans les Pyrénées centrales. Nous optons d'abord pour une balade vers le lac (ibon) de

Millares, avec pour option le col des Eristes et le pic de la Forqueta qui le domine et culmine à plus de 3000. Nous espérons manger tous ensemble au bord du lac, mais il s'avère rapidement qu'Elisabeth va décidément beaucoup plus lentement que nous et peine dans les montées.

Jean-Louis B. reste avec sa femme, nous leur laissons leur part de pique-nique et nous poursuivons à un rythme plus soutenu directement jusqu'au col où règne un vent en rafales violentes et bien fraîches. Seul Max réussit à grimper jusqu'au sommet du pic de la Forqueta en "mettant les mains" et en descendant à toute vitesse. Richard est très déçu de ne pouvoir le suivre jusqu'au bout : lorsqu'il se retourne après quelques minutes d'ascension, il prend conscience du vide qui l'entoure, la peur le saisit et il se retrouve bloqué, obligé de redescendre. Quant à Jean-Louis, il dit qu'il aurait bien suivi Max, mais, arrivé plus tard (avec moi), il n'a pas osé se lancer seul malgré les encouragements de Richard. En ce qui me concerne, les 1500 m de dénivelé jusqu'au col me suffisent largement, et j'ai déjà eu peur pendant toute la fin du trajet tant la pente était raide et le terrain glissant et instable, alors...

Nous faisons un détour en redescendant par le lac, mais ici aussi rien n'est facile : de ce côté, il est surmonté d'un chaos de rochers sur une pente verticale avec un ou deux cairns, puis plus rien, nous ne savons par où passer. Max et Jean-Louis s'y engagent quand même, tandis que Richard et moi retournons sur nos pas pour reprendre le chemin balisé. J'en profite pour prendre quelques photos, notamment de cet arbre au tronc et aux branches vrillés, phénomène aux causes encore mal connues et qui n'arrive que pour certaines espèces. Comme il est mort, l'écorce disparue a laissé à découvert les fibres enroulées.

Le lendemain, repos, nous allons au canyon d'Añisclo, beaucoup plus touristique, que nous allons longer sur un sentier bien ombragé de buis odorant, de hêtres aux troncs énormes et aux chênes plus malingres, qui rejoint de temps à autre le lit du torrent où se forment de petites plages bien sympathiques. Encore une fois, nous nous sommes donnés un but trop élevé, Elisabeth n'en peut plus de remonter ce torrent, et nous rebroussons chemin en cherchant une aire de pique-nique pas trop fréquentée en bordure de l'eau. Nous finissons par trouver la perle rare et traversons à gué pour nous isoler sur l'autre rive qui donne sur une grande cascade. Richard ne résiste pas, et malgré les panneaux d'interdiction (nous sommes dans le parc national), il s'immerge dans l'eau glaciale quelques minutes, suivi de Jean-Louis B.

Sieste, partie de mus (Jean-Louis et moi suivons assidûment pendant ce séjour les cours donnés par Richard et Max), lecture (pour Jean-Louis B. et Elisabeth), l'heure est au calme et à la détente. En revenant, Max et Jean-Louis me font remarquer de curieuses plantes sur la paroi rocheuse, qui sont parsemées d'insectes morts : ce sont des Grassettes à grande fleur (Pinguicula), petites plantes carnivores qui pallient l'absence de nutriments azotés par le piégeage des insectes. Les feuilles, d'un vert brillant, sont recouvertes de glandes pédicellées qui s'effondrent sous le poids de l'insecte, formant une petite fosse au fond de laquelle des glandes sessiles dégagent un liquide contenant des enzymes qui digèrent la proie et la transforment en nutriments assimilables par la plante. Plus l'insecte se débat pour s'extraire du piège, plus son corps entre en contact avec le liquide mortel qui se répand aussitôt la glande touchée. S'il a atterri en bordure, la feuille s'enroule autour très lentement (en deux jours), non pour l'attraper mais pour augmenter le contact avec les glandes digestives.

Les insectes sont sans doute attirés par les reflets sur les gouttes de mucilage (le liquide) et par l'odeur de leurs congénères en décomposition. Contrairement à la Drosera, qui émet un parfum et constitue un piège passif, le piège de la Pinguicula est dit semi-actif. Elle pousse

dans les anfractuosités humides des roches ou bien sur les tourbières acides dans tout l'hémisphère nord. J'aime bien ces détails qui montrent les limites des classifications en espèces distinctes auxquelles ont procédé toutes les sociétés humaines et dont le précurseur scientifique a été Carl von Linné (1707-1778), le célèbre naturaliste suédois. J'adore aussi l'incroyable capacité d'adaptation des plantes qui ne possèdent ni nos cinq sens, ni notre système nerveux, ni notre cerveau, mais sont capables de manipuler à leur profit d'autres espèces (champignons, fourmis, abeilles, arbres...) pour survivre et se multiplier, le plus spectaculaire étant le mimétisme des orchidées qui trompent les insectes persuadés de féconder leurs femelles et piégés dans les fleurs qui "souhaitent" être pollinisées.

Le troisième jour, nous choisissons le lac (ibon) de Plan, ou "basa de la Mora", qui n'est "qu'à" 800 m de dénivelé. Le petit détail, c'est que la montée est quasiment verticale tout du long, et nous distançons de nouveau rapidement Elisabeth et Jean-Louis B. qui parviendront à peu près à mi-parcours et auront quelque peine à trouver un endroit confortable où manger en pleine pente. C'est dommage, car ce sentier en sous-bois est une véritable beauté, avec des échappées sur des falaises claires où nichent les vautours. La vallée de Chistau est extrêmement verte, et l'exploitation forestière extensive se décèle seulement à quelques arbres couchés de loin en loin, aucune aire visible de plantations, les forestiers choisissent simplement les arbres les plus hauts et les plus droits. Je me demande bien comment ils arrivent à les descendre (peut-être tirés par des chevaux, à l'ancienne ?).

Lorsque nous débouchons sur un plat relatif, j'ai l'impression d'être au paradis, après cette ascension éreintante où je transpirais en continu. C'est un petit bois clairsemé de pins au tronc rouge piqués sur une pelouse douce et rase d'où émergent des bouquets d'iris violets. Quelques roches gris clair curieusement striées me rappellent le paysage près du lac de Gaube avant le petit Vignemale. Un peu plus loin, quelques bouses fraîches annoncent des vaches en très petit nombre qui ruminent à l'ombre des fourrés et lèvent à peine le muffle à notre passage. Enfin, le lac apparaît, dans un écrin de montagnes, avec bien sûr Richard dedans depuis un bon moment : l'eau est bien meilleure qu'à Añisclo, malgré l'altitude, car elle est peu profonde et stagnante, sans alimentation par un torrent glaciaire. De grandes herbes poussent sur le fond, et nous préférons nager bien à l'horizontale, sans poser les pieds dans ce magma qui paraît vouloir nous entraîner vers des abysses inhospitalières. Des isards brouaient à l'autre extrémité à son arrivée, mais ils ont fui depuis longtemps avec l'afflux de randonneurs bruyants (surtout les Espagnols).

L'Espagne a beaucoup évolué en ce qui concerne l'environnement, mais il subsiste encore un écart de comportement avec la France, elle-même très en retard par rapport à l'Allemagne. Par exemple, dans le fond de la vallée, la piste que nous empruntons pour atteindre le lac de Plan est en création. Son tracé la mène en bordure de la Cinqueta qui ne s'est pas privée de divaguer - à la fonte des neiges, cela doit être impressionnant ! - : une portion de la future piste a donc été transformée en torrent qui a emporté également la terre de la partie basse d'un champ pour n'en laisser que des galets stériles. Curieusement, les piquets de bois qui tiennent la clôture de fil de fer sont restés en place le long de la haie de saules, également indemne, ce qui doit retourner le couteau dans la plaie du propriétaire de la prairie sans doute ! Apparemment, il n'existe pas de législation des zones humides comme chez nous, ni d'interdiction de construire en zone inondable, que ce soit routes ou maisons.

Deuxième exemple, en amont et en aval de San Juan de Plan, la montagne est éventrée par les pelleuses qui empilent de gros rochers en murailles pour soutenir la pente mise à nue afin de

créer ou d'élargir des routes. A première vue, je pensais même que la route de Gistain, que nous apercevions au départ de la randonnée vers le lac de Sen, était une carrière, c'est dire !

Et pourtant, "que la montagne est belle", comme dirait Jean Ferrat. L'Aragon nous enchante à chaque fois pour sa lumière (qui me brûle les yeux), la sécheresse de son air (qui me pose des problèmes de respiration) et ses odeurs capiteuses liées à sa végétation et qui varient selon les vallées, l'orientation et l'altitude. Marcher, ce n'est pas seulement mettre un pied devant l'autre, c'est s'approprier un paysage par tous les sens. Comme le petit lapin des Bardenas déjà assaisonné de thym et de romarin avant d'être dévoré par le joli renard, nous nous emplissons d'air parfumé qui nous enivre et nous donne la force de poursuivre l'ascension vers les sommets.

En plus, l'eau ruisselle de partout, et lorsque nous progressons dans une garrigue plein sud, quel enchantement d'entendre le glougloutement d'une cascade ou le fracas d'une chute qui dévale la montagne, de découvrir une zone tourbeuse où les mousses croissent parmi une myriade de ruissellets qui s'éparpillent dans la prairie (gare à ne pas y laisser la chaussure !), ou d'arriver au lac dans un cadre minéral de hautes falaises qui s'y mirent.

Marcher, c'est aussi s'immerger dans un océan de sons qui sillonnent l'espace et se répercutent sur les parois lointaines ou proches. Nos pas dérangent des centaines de sauterelles de toutes tailles et de toutes couleurs, à dominante verte, brune ou rousse, qui nous étonnent par l'éclat de leurs ailes déployées brusquement, aux teintes diaprées et scintillantes, bleu vif rapidement éteint sitôt reposées sur une graminée desséchée. Elles crissent et s'appellent chacune avec un son différent, symphonie à laquelle se joignent parfois les grillons timides à la stridulence plus flûtée et scandée, à moins que les cigales ne nous annoncent l'approche d'un bosquet de conifères dont les aiguilles surchauffées qui tapissent le sol nous réverbèrent l'incandescence. Les petits oiseaux font la sieste, seul un couple de vautours tournoie très haut dans l'azur, je me demande ce qu'ils peuvent bien observer de si loin, même avec leur bonne vue. Un lézard disparaît dans une anfractuosité de rocher. Plus haut, ce sont les marmottes invisibles qui sifflent sur notre passage, tandis qu'un choucard affairé dévale le long d'un courant d'air pour se rattraper d'un coup d'aile et virer presque à angle droit en criant.

Marcher, c'est enfin jouir d'un paysage immense aux multiples nuances colorées, que l'on parcourt avec lenteur, la sueur piquant les yeux, trempant le dos sous le sac et les mains sur les poignées glissantes des bâtons, les lèvres desséchées qui se craquent malgré la pommade que j'applique régulièrement. A ce propos, je me remémore un poème persan cité par Bernard Ollivier dans son livre "Longue marche" où il parcourt à pied la route de la soie d'Istanbul à Xi'an, l'ancienne capitale de la Chine : "Ayant bu des mers entières nous restons tout étonnés / Que nos lèvres soient encore aussi sèches que des plages / Et partout cherchons la mer pour les y tremper sans voir / Que nos lèvres sont des plages et que nous sommes la mer." (Attar). Subir les ardeurs du soleil, la brutalité des rafales dans des couloirs glacés, ressentir la fraîcheur du sous-bois, l'humidité qui monte d'une gorge encaissée, l'éblouissement ou la lumière mouvante tamisée par un feuillage léger, c'est se défaire de nos habitudes citadines d'environnement calfeutré et protégé, éprouver la crainte devant l'orage qui tonne et les nuages qui s'amoncellent dans le lointain, le vent qui se lève brusquement et fait bondir les ombres des nuées d'une vallée à l'autre, calculer le temps qu'il nous faut pour retrouver l'abri rassurant de l'auberge tandis que la pluie tambourine sur les ardoises et les galets du patio...

Rhune par Olhette (15 et 19 août 2007)

Depuis notre première ascension de la Rhune par l'Espagne, je suis intriguée par l'emplacement très bizarre de la frontière, située peu avant le col de Lizuniaga, et j'avais envie de me plonger un peu dans l'histoire mouvementée des limites entre Etats. Il faut dire que les incongruités sont légions dans ce petit périmètre. Il suffit de donner pour exemple le village navarrais de Zugarramurdi, enclavé dans la façade nord des Pyrénées, et dont les grottes appartiennent au même ensemble que celles de Sare, de même que la montée côté français vers le col d'Ibardin, qui était autrefois barrée par le poste de douane, et appartient à la commune de Vera de Bidasoa située à la pointe extrême de la province basque de la Navarre, tout contre le Labourd au nord et le Guipuzkoa à l'ouest. Sare, au contraire, contourne la Rhune par l'est et englobe une partie de sa face sud (mais pas jusqu'aux ventas de la cime).

Chargée de défendre les cols de Lizarrieta et de Lizuniaga contre les invasions provenant de la péninsule ibérique, Sare a bénéficié durant de nombreux siècles sous la monarchie avant 1784 d'une quasi autonomie. Elle portait la qualification de "République" (héritage romain, terme qui désignait les "civitates"), jouissant de la faculté de traiter librement avec les vallées et les communes voisines, ainsi qu'on peut le voir sur ces extraits d'archives de la commune : " ...Entre la République de SARE et l'université de Baztan...", " ...Entre la République de SARE et la noble ville d'ETCHALAR...", " ...Entre les Républiques de VERA et SARE...". Elle faisait partie du Pays de Labourd dont le statut politique jusqu'en 1789 est un véritable dominion soumis durant trois siècles à la couronne d'Angleterre et ensuite à la couronne de France. Grâce à ce statut, Sare passera de nombreux accords de bon voisinage, de pacages, d'alliances... avec ses voisins du Sud des Pyrénées, intitulés "accords de faceries", qui se perpétuent encore à l'heure actuelle.

Inversement, en 1402, le roi de Navarre Carlos III le Noble concéda aux habitants de Vera et Lesaka une série de privilèges en compensation de la défense de leurs terres face au Guipuzkoa et au Labourd. Ceci n'empêche pas les influences mutuelles, illustrées par l'introduction en 1610 du maïs depuis Bayonne, devenu une culture de base dans le système agraire de type atlantique. Autre exemple d'influence, à l'époque de Sancho Garcés III el Mayor (1004-1035), qui règne sur la majeure partie du territoire chrétien de la péninsule : Pamplona, Nájera, Aragón, Sobrarbe, Ribagorza, Castilla y León, et vise la Gascogne et le comté de Barcelone. Ce monarque organise le Chemin de Saint Jacques de Compostelle, introduit l'art roman et la culture clunisienne (diffusée à partir de l'abbaye bénédictine de Cluny - Mâconnais, France -). Il entretient des relations d'amitié avec son contemporain, le duc d'Aquitaine, Guillaume V le Grand (973-1030), comte du Poitou, célèbre pour sa piété et sa dévotion au pape, qui alternait tous les ans pour ses pèlerinages pieux le voyage à Rome et celui à Compostelle.

Ces relations bilatérales s'illustrent par l'implantation à Sare de la famille noble navarraise Lahet, connue depuis le début du XII^{ème} siècle, et qui prend part à la quatrième croisade avec Louis IX et Thibaut de Champagne. Cette venue précède l'entrée de la Navarre dans l'orbite française, pour lutter contre les pressions de la Castille et de l'Aragon (1234). La Castille finira par envahir la Navarre au sud des Pyrénées en 1512, dont le dernier couple royal, Don Juan et Doña Catalina de Albret, trouvera refuge au nord des Pyrénées pour donner naissance à partir de 1555 à la Maison des Bourbons (Henri IV) qui règnera en France jusqu'à la Révolution et en Espagne à partir de 1700 (jusqu'à Juan Carlos I de Borbón, le roi actuel)...

Il y a eu un autre type d'influence du fait de notre voisinage avec l'Espagne islamique. L'amour courtois par exemple en est issu : il s'est d'abord exprimé dans les cours des seigneurs arabes, et s'est diffusé par le truchement des troubadours qui ont repris ses valeurs, tout en s'accompagnant d'instruments de musique issus de tout le bassin méditerranéen, jusqu'en Perse. Ont été touchés la littérature, la poésie, les chants, grâce principalement au roi castillan Alfonso el Sabio (1221-1284) dont la contribution au savoir européen dans de multiples domaines mérite d'être mieux connue.

C'est dire si nous vivons dans un lieu chargé d'histoire, où la petite a rejoint la grande, les petites luttes d'influence locales ayant eu des répercussions sur les destinées françaises, espagnoles et même européennes. Encore ignorants de toutes ces merveilles, nous assistons à une autre sorte de lutte, climatique celle-ci. La journée du 12 août est excessivement chaude, mais le flanc sud agréablement ombragé par une végétation variée de hêtres, chênes et résineux nous abrite pendant notre ascension. Lorsque nous arrivons à découvert, une sorte de brouillarta se forme sur la cime, les volutes humides se heurtent à la face nord-ouest qu'elles escaladent avant de dévaler le flanc sud-est par vagues successives. Nous sommes presque perdus dans cette opacité, ayant décidé de couper droit à travers un bosquet aux troncs élancés. Nous retrouvons heureusement le chemin en lacets un peu plus haut qui nous mène au sommet sans encombre. La descente se fera dans la brume jusqu'à mi-pente, puis, curieusement, nous nous retrouverons sous le plafond nuageux où l'ambiance moins humide nous donnera envie de faire une "pause mus" (le dernier jeu à la mode) entre Max, Richard, Jean-Louis et moi, tandis que les enfants s'amuse et Michèle et William se reposent.

Randonnée littéraire (21 octobre 2007)

La formule avait été inaugurée en 2002, à l'instigation d'Olivier Deck, écrivain, poète, peintre et musicien, sous l'égide des libraires de La rue en pente : il s'agissait de se promener dans les contreforts pyrénéens et de profiter lors des pauses de l'exposé, par leurs auteurs, d'écrits récents. Un article a paru dans le journal Sud-Ouest à la page de Bayonne, et ce sont quelque cent personnes qui se garent près du fronton de Saint Martin d'Arrossa, au grand dam des organisateurs qui regrettent d'avoir fait cette publicité : en effet, dès la première demi-heure de marche, une partie des effectifs reste à la traîne, emprunte un autre chemin, et le regroupement ne réussit à se faire qu'au bout d'un long moment, un peu plus haut dans la montagne.

Cette année, c'est Christophe Lamoure qui ouvre la séance, avec sa Petite philosophie du marcheur. Ceux qui le découvrent sont éblouis par la clarté et l'intérêt de ses réflexions et l'une des auditrices prend aussitôt la décision d'assister à ses prochains cours et conférences.

La promenade se poursuit à petite vitesse, avec des pauses dans des sites magnifiques. Il faut dire que le temps est idéal, ce que pensent également les oiseaux migrateurs (des grues) qui se déplacent en grand nombre dans le ciel d'azur, dans un criaillement continu. A l'approche d'un vautour, la flèche se déforme et les volatiles de tête se regroupent en une masse compacte tandis que ceux de l'arrière, qui ne se sont aperçus de rien, poursuivent imperturbablement leur but, alignés dans un V impeccable. Les promeneurs applaudissent au spectacle et félicitent les libraires pour leur organisation extraordinaire...!

Une poétesse déclame ses poèmes sur fond de crêtes d'Iparla, et un peu plus loin lors d'une autre pause c'est le tour de Séverine Dabadie. J'ai sympathisé avec elle et bavardé longuement

en cheminant puis déjeunant à l'ombre d'un chêne qui a poussé à l'abri des vents dominants derrière un amoncellement de rochers.

Son parcours est atypique. Passionnée de photo depuis son adolescence, elle a dû faire une licence de lettres pour satisfaire ses parents qui ne trouvaient pas envisageable qu'elle se tourne vers le métier de photographe. Devenue institutrice remplaçante, elle décide il y a 6 ou 7 ans d'aller à Kashi (le nom indien de Bénarès, la ville sainte au bord du Gange), dont elle rêve depuis qu'elle a vu un reportage télévisé à l'âge de 16 ans. La réalité confirme son amour pour cette cité mystique, et elle y retourne d'année en année, chaque hiver (et une fois en été, malgré la rigueur du climat torride et humide), pour y photographier les gens et les lieux. Femme avisée, elle a su intéresser un éditeur indien qui finance son livre de photos. Pour son livre suivant, elle a cherché un autre éditeur, en cheville avec un éditeur français, et espère avoir le même succès, autant du côté indien que français.

Elle parle très bien des raisons qui la poussent à y revenir, encore et encore. Sans approuver inconditionnellement la société indienne - elle fustige notamment le système de caste, la médecine à deux vitesses, la crasse et la pollution -, elle en apprécie cependant le caractère profondément religieux, où toute vie est acte religieux. Elle nous explique que la réincarnation, que nous voyons avec notre oeil d'occidental comme une bénédiction, assimilée à la vie éternelle, est plutôt vécue comme une malédiction. Chaque mauvaise action peut être punie durement dans une vie ultérieure, le pire étant de renaître sous l'aspect d'un âne. Ne sachant jamais à quel point leurs actions peuvent déplaire aux dieux, les Indiens espèrent rompre la chaîne des réincarnations, notamment en faisant brûler leur corps (après leur mort) sur les ghats (les marches qui longent le Gange sur 7 km) pour accéder au Nirvana. Son prochain livre porte sur les lutteurs de Bénarès, qui subissent une préparation mentale et physique intense, doivent rester chastes comme des moines, et mêlent une profonde religiosité au déchaînement de la violence la plus brutale. A la question de savoir si elle demande aux gens la permission de les photographier, elle répond par la négative, car cela nuirait à la spontanéité de l'instant saisi sur le vif. Par contre, elle fréquente longuement les lieux, les temples, les rues, de façon à ce que les gens s'habituent à sa présence et n'y prennent plus garde, elle se fond parmi eux et les photographie sans les déranger.

La dernière écrivaine nous fait rire aux larmes. Avec un humour décapant, Marie-Luce Cazamayou croque le monde qui l'entourait au temps de sa jeunesse dans Saint Antoine, faites qu'on ait la télé. Elle évoque également la difficulté qu'elle a eu pour rédiger ses livres de recettes, avec sa mère et sa grand-mère qui étaient incapables de lui décrire leur savoir-faire en terme d'ingrédients, quantités et durées, leur cuisine étant faite de façon immémoriale à l'instinct.

La dernière halte met à l'épreuve quatre lecteurs, chargés par les libraires de se transformer pour l'occasion en critiques littéraires. Ils nous donnent aussi envie de lire les livres que chacun évoque avec talent, il ne reste plus qu'à les acquérir à la séance de dédicaces qui clôtura la journée avec une dégustation de vins comme à l'accoutumée...

Séjour au Maroc (28 octobre au 4 novembre 2007)

Nous sommes partis au-delà de nous-mêmes, à la rencontre de l'Autre, effaçant les a-priori pour connaître l'essence même de la réalité et appréhender une autre culture, une autre religion, une autre manière de vivre, sans dénigrer ni mépriser, simplement approcher et tenter de respecter, d'aimer l'inconnu et ce qui nous est étranger.

Le "passeur", ce fut notre guide Hassan Zbaïr, fier Berbère amoureux du Maroc et sans complexe vis-à-vis des Occidentaux, soucieux d'échanges et d'enrichissements mutuels, tentant de réaliser une symbiose harmonieuse entre les cultures du Nord et du Sud dans sa propre vie et dans celle des villageois que nous avons côtoyés pendant quelques jours.

Nous avons donc voyagé quatre jours à pied dans les contreforts de l'Atlas, un peu au Sud du Toubkal, le point culminant qui domine Marrakech, déjà légèrement blanchi par les premiers frimas. Deux minibus nous ont acheminés près d'Imizmiz, aux confins de la vallée du Haouz, nos bagages ont été chargés sur des mules et nous avons marché de village en village au milieu d'un paysage sans herbe, parsemé de rares arbres et de buissons hérissés d'épines agressives.

Partout où s'étalait la terre nue, Hassan nous désignait des "champs", étendues désertiques en attente de pluie, soigneusement lissées et débarrassées des pierres, entourées de haies de branches d'épineux entrelacées pour que les troupeaux de brebis ou de chèvres (jamais abandonnés à eux-mêmes) ne soient pas tentés de se précipiter sur les futures pousses d'orge ou de blé. A flanc de collines, des terrasses percées de trous préfigurent des forêts à venir ou des plantations d'oliviers dont c'est la saison des récoltes, à coups de bâton sur les branches pour les faire tomber sur le sol.

Estelle, la "fiancée" lyonnaise de Hassan, intégrée d'office à notre groupe, - et charmante -, nous raconte que sa mère, se promenant dans un paysage semblable, a fait une chute et s'est cassé la jambe. Dûment soignée, une plaie purulente ne parvenait pas à se résorber, laissant impuissant le chirurgien. C'est son généraliste qui a trouvé la solution : de même que les jeunes enfants s'enfoncent des cailloux en tombant, sans s'en apercevoir, une épine d'une dizaine de centimètres avait pénétré profondément dans sa jambe, si fine que la peau s'était aussitôt refermée, tandis que ses chairs tentaient désespérément - et en vain - de s'en débarrasser !

Anna-Oeil de lynx repère une tortue terrestre d'une douzaine de centimètres de diamètre sur le côté de la piste, bien que ses couleurs se fondent parfaitement dans l'environnement, puis, à quelques pas de là, une plus jeune tortue attaquée par une tique suceuse de sang que Hassan, patiemment, retire pour soulager la pauvre bête.

Chemin faisant, il nous explique les techniques traditionnelles de construction avec la pierre, le pisé ou la terre battue extraite directement sur place et tassée dans des cadres de bois de taille standard. Si les murs présentent des trous, que ce soit les murailles de Marrakech ou les petites maisons en terrasses, ils correspondent tout simplement aux barres de bois servant à soutenir les banches en planches servant de coffrage. Un matin, j'étais sortie avant l'aube du deuxième gîte (Ait Ahmad, à 1200 m d'altitude), et j'entendais des "frrr" répétés dans le mur : les oiseaux avaient élu domicile dans les interstices et entraient et sortaient sans arrêt en silence, fort affairés bien que les rayons du soleil n'aient pas encore effleuré le sommet des montagnes tandis que le ciel pâlisait effaçait une à une les étoiles innombrables.

Une fois les murs montés, des poutres de bois plus ou moins rectilignes (les arbres sont rares et maigrelets) sont alignées tous les mètres horizontalement et des tiges de joncs placées dessus perpendiculairement pour servir de support au plafond-terrasse en terre ou en béton. Les Marocains (tout comme les Espagnols) remplacent progressivement leur bois de construction traditionnel par l'eucalyptus d'origine australienne, très bien adapté à la sécheresse. La grande terrasse du premier gîte à Ait Zitoun est fendue comme un lac asséché

en mosaïque au niveau des poutres qui ont bougé avec les changements hygrométriques. Quelques murs de briques de béton grises déparent parfois les villages : ils sont plus rapides à monter mais avec un matériau acheté en ville, moins isolant sur le plan thermique et bien moins intégré au paysage car il est la plupart du temps laissé nu, sans crépi.

L'intérêt de cette construction traditionnelle, c'est qu'elle ne nécessite quasiment pas d'eau (mis à part pour humidifier et tasser la terre) et elle peut être réalisée par les villageois eux-mêmes avec des matériaux que l'on trouve sur place. Les murs tiennent debout tant que l'on entretient les terrasses (tous les ans ou les deux ans, suivant l'intensité des pluies). Dans chaque village, nous avons trouvé des maisons abandonnées, aux murs délabrés et plafonds écroulés : les villageois ont simplement rebâti à côté, en récupérant dans les éboulis quelques pierres ou poutres laissées intactes. J'ignore s'il s'agit de familles qui sont parties en ville. D'après ce que dit Hassan, les villageois demeurent le plus possible "au pays", n'envoyant que quelques uns de leurs enfants travailler ailleurs, avec charge pour eux d'entretenir ceux qui restent avec une portion de leurs revenus. Réflexion faite, il manquait effectivement une tranche d'âge pour les hommes entre 15 et 50 ans : seuls restent les vieux, les enfants et les femmes (à quelques rares exceptions près).

A Ait Ahmad, nous avons vu les femmes debout dans une pièce sombre de l'autre côté du patio, pliées en deux au-dessus du récipient posé à même le sol où cuit le repas familial, sur un feu de bois dont les fagots ont été ramassés dans la journée et apportés sur le dos (dans les paniers de la mule chez les familles plus aisées). Les bébés et petits enfants circulent autour malgré le danger, sans que personne ne semble rien leur dire. La fumée s'échappe par les interstices, la porte, les fenêtres sans vitres uniquement pourvues de volets et de grilles métalliques (qui remplacent les moucharabihs de bois, devenus trop chers en raison de la pénurie d'arbres) ou un trou dans le plafond servant de cheminée sans conduit.

Hassan nous a fait des recommandations strictes : ne rien offrir aux enfants (qui réclament bonbons ou stylos) pour ne pas les habituer à la mendicité et ne pas photographier les gens sans leur consentement. Du coup, c'est à peine si j'ose de temps en temps les prendre, car j'ai scrupule à traverser ainsi le pays en les regardant vivre comme si j'étais dans un zoo. C'est pourtant la façon la moins agressive de pratiquer le tourisme, arriver à pied (comme eux), se faire héberger chez eux pour partager un tant soit peu leur mode de vie et communiquer avec eux (en français, ou en berbère par le truchement de Hassan) tout en leur apportant un complément de revenu.

Nous trouvons la population très accueillante, chaque personne que nous rencontrons, jeune ou vieille, nous salue en français, en arabe ou en berbère, spontanément ou en réponse à notre bonjour. Hassan fait de même, s'arrête pour palabrer un moment, simple conversation de politesse ou requête pour nous présenter des tranches de vie. Nous passons devant des écoles, portes et fenêtres ouvertes, d'où jaillissent les voix des élèves et du professeur. Deux ou trois enfants traînent dehors, au piquet, ou bien trop jeunes pour être scolarisés. L'enseignement n'est pas encore obligatoire pour tous et les enseignants en trop petit nombre partagent les élèves en deux sections (comme au Brésil), ceux qui viennent en cours le matin et ceux qui y vont l'après-midi. Nous voyons les enfants, par groupe de deux ou trois, parfois accompagnés de leur mère, qui reviennent cartable au dos à pied, parcourant à midi les étendues désertiques pour rejoindre le domicile.

A Ait Zitoun (900 m), le premier gîte, j'ai vu une petite fille, un grand carton du genre couvercle d'emballage de pizza à la main, en train de déchiffrer et à donner sa leçon qu'elle a

griffonnée dessus, tandis que deux petits garçons plus jeunes la rejoignaient et plaisantaient avec elle. Il n'était pas loin de 8 heures et ils s'apprêtaient, cartable au dos, à se rendre à l'école, à pied bien sûr.

Le plus dur pour nous, c'est le manque d'eau. D'abord, le problème de la sécheresse ambiante, qui nous abîme les muqueuses, du nez, des yeux, de la gorge, impose une lumière éblouissante sitôt le soleil levé, qui se réverbère sur le sol nu et les roches et nous fatigue la vue. Comble du luxe, à chaque pique-nique, Hassan prépare deux petites bassines d'eau flanquées d'un savon pour que nous puissions faire nos ablutions avant le déjeuner. Si nous sommes accoutumés à nous "débrouiller" dans la nature lors de nos balades dominicales, il en est tout autrement lorsqu'à chaque gîte le problème du manque d'eau courante se pose.

L'eau est puisée au puits (pas toujours très proche), manuel ou pourvu d'une pompe, par les femmes et jeunes filles de la maison, ramenée dans des jarres en terre cuite déjà très pesantes à vide, qu'elles portent sur le dos soutenues à l'anse par deux doigts - avec parfois un récipient de plastique ou une deuxième jarre à l'autre main - pour emplir les réservoirs de la maison, l'un pour la cuisine, l'autre pour le hammam.

Un seau empli d'eau assorti d'une tasse en plastique sert de chasse d'eau dans les cabinets à la turque (où il est totalement déconseillé de jeter des papiers, sinon tout se bouche !) - bien entendu, il n'y a pas de tout à l'égout -. Pour boire, nous mettons des pastilles dans nos bouteilles emplies au robinet d'eau ou nous achetons des bouteilles d'eau minérale vendues dans chacun des gîtes. Plusieurs d'entre nous auront quand même des problèmes de santé peut-être liés à l'eau, ou à l'inconfort.

J'ai d'abord pris les hammams pour des fours à pain. Il s'agit de constructions oblongues accolées aux maisons, avec un trou à la base où l'on place des branchages que l'on enflamme pour chauffer l'eau située dans une réserve à l'intérieur. Dans la maison, une sorte de sas permet de se changer et de suspendre les affaires à des clous, puis on ouvre une petite porte et l'on pénètre dans une atmosphère de four humide. Un robinet permet d'avoir aussi de l'eau froide pour tiédir le sol carrelé (sinon gare aux brûlures à la plante des pieds !) et la mélanger à l'eau chaude dans un récipient vide afin de s'asperger parcimonieusement le corps avant de se savonner avec une pâte verdâtre et se laver les cheveux (quelle galère pour se rincer avec juste une tasse que l'on verse sur la tête, on frotte, une nouvelle tasse, etc. jusqu'à ce qu'on ait la sensation d'être un peu plus propre...).

La douche de l'hôtel à notre retour à Marrakech a été sacrément appréciée, surtout en sachant que ce n'était pas une jeune fille qui avait fait la corvée d'eau pour emplir le réservoir ! On a vu un hammam en construction dans un jardin : c'était une structure de roseaux entrelacés qui devait être ensuite recouverte de terre.

C'est dans le deuxième gîte (Ait Ahmad), dont l'aïeul était un imam très traditionaliste (mais très accueillant à notre égard) que nous avons le plus ressenti ce problème d'absence d'eau courante. Une toute jeune fille de moins de 15 ans se trouvait seule à devoir chercher de l'eau pour 18 personnes supplémentaires le soir de notre arrivée et nous avons compris qu'il fallait mettre la main à la pâte. Nos hommes se sont portés volontaires, y compris les trois jeunes, ce qui a d'abord étonné, puis totalement réjoui la jeune fille qui riait de bon coeur et ne se faisait pas prier pour fournir jarres et récipients.

A chaque aller-retour, les réflexions masculines allaient bon train : ils s'étonnaient de la facilité avec laquelle la jeune fille relevait le seau plein depuis le fond du puits et balançait d'un geste souple la lourde jarre dans son dos. Max a essayé d'en faire autant et il s'est trempé tout le tee-shirt -elle aussi était mouillée, il a vérifié- en fait, la jarre était un peu fendue, l'extérieur se mouillait à chaque fois qu'on la remplissait et le bouchon peu étanche laissait l'eau déborder à chaque pas. Ils ont même vu une femme qui suspendait la jarre dans le dos à l'aide d'une cordelette tandis qu'elle en saisissait deux autres dans chaque main : de vraies bêtes de somme ! Le lendemain matin, par contre, la jeune est retournée seule de nouveau chercher de l'eau, les hommes sont vaguement allés dans la direction où ils l'avaient vue disparaître, mais ils n'ont jamais trouvé le puits, plus éloigné que la veille au soir et probablement enfermé dans un des bâtiments (peut-être le premier puits avait-il été vidé par cette ponction inhabituelle ?).

Pendant ce temps, l'excellent cuisinier Mohammed préparait le repas avec l'aide de Hassan et des muletiers en utilisant les aliments emportés à dos de mules (les villages n'avaient pas la capacité de nourrir ponctuellement un groupe si important de personnes supplémentaires, j'imagine). On nous a distribué les matelas portés au-dessus de nos bagages pour compléter ceux mis à notre disposition par notre hôte et nous les avons posés à même le sol dans les deux chambres. Comme chaque soir, avant de nous coucher, nous sommes sortis admirer la Voie Lactée dont nous distinguons même les branches, ce qui est impossible sur notre Côte Basque, et les étoiles dans un ciel d'une pureté extraordinaire, si nombreuses et brillantes que nous n'arrivions pas à reconnaître les constellations, légèrement décalées par rapport à notre ciel nordique. Deux fois nous avons vu des étoiles filantes, dont l'une a traîné si longtemps qu'elle devait presque être de la taille d'une météorite.

Depuis Ait Zitoun, on voyait à l'horizon les lumières rougeoyantes de Marrakech diffuser en demi-sphère sur la ville et se refléter sous un nuage lenticulaire d'humidité poussiéreuse planant à faible altitude. A Ait Ahmad, toute la nuit, l'âne en chaleur s'est plaint de sa solitude et de son infortune, et sur le matin, les coqs du village ont pris le relais. Heureusement que j'avais les boules Quiès ! C'est dans ce deuxième gîte que nous avons dû prendre froid, car nous étions à 1200 mètres d'altitude, avec des fenêtres sans vitres, uniquement obturées par des volets laissant passer les courants d'air -et pas de chauffage, bien sûr-. J'ai dû me rhabiller au milieu de la nuit avant de me refauffer dans mon sac de couchage étroit. Richard, lui, dormait avec le bonnet de ski sur la tête!

Nous avons beaucoup aimé marcher dans le fond des vallées près des villages, au bord des petits champs irrigués, la vision de ce vert éclatant nous reposait après la symphonie des ocres. Assez curieusement, et bien que l'eau soigneusement captée dans des puits ou des sources et accumulée dans de petites mares paraisse finalement relativement disponible au pied de ces hautes montagnes, les zones fertiles ne sont pas exploitées de façon intensive, contrairement au Sud-Est asiatique où l'on voit des rizières jusqu'au sommet des collines les plus élevées. Ici, les gens visibles (peu nombreux) sont actifs, mais pas frénétiques, leur rythme est lent et ils ne cherchent pas à cultiver plus qu'ils ne peuvent, de nombreux champs apparemment fertiles restent en jachère, souvent avec de petits tas de fumier répartis sur la surface sèche et vide.

Hassan s'arrête près d'un maraîcher en train d'irriguer son champ de pommes de terre. Il bêche les petits talus au fur et à mesure pour faire circuler l'eau dans les sillons, avançant progressivement jusqu'au dernier avant de revenir au départ pour reconstruire la petite digue et détourner le flot. L'homme est content de se faire photographier et de montrer sa technique.

Il se laisse admirer par notre groupe avec un sourire débonnaire. Que peut-il bien penser de ces citoyens occidentaux ignorants des choses de la terre ?

Un peu plus loin un homme trace des sillons avec une charrue tirée par une paire de mules sous l'oeil vigilant de son père qui s'en va (curieusement) semer là où le soc n'est pas passé (avec l'auguste geste du semeur - en éventail -). J'imagine qu'il ne s'agit pas d'un labour mais d'un enfouissement des semences ou plutôt le tracé des fossés qui seront suivis par l'eau d'irrigation... Hassan se saisit d'une poignée de grains d'orge dans un sac pour nous les montrer. Au bout d'un moment, le vieux vient récupérer la semence, on a dû l'inquiéter avec nos manipulations.

Plus loin encore, les femmes récoltent le maïs à la serpette. Les épis seront mis à sécher sur les terrasses et le reste servira de fourrage pour la vache qui reste le plus souvent à demeure dans l'étable (il n'y a rien à brouter dehors).

Nous marchons les pieds dans un ruisseau d'irrigation, le long d'autres plantations, plus ou moins reconnaissables, tandis que les aigrettes garzettes au fin plumage blanc planent et virent pour se poser un peu plus loin, en quête des vermicelles dont elles se nourrissent.

Haut dans le ciel tournoie un rapace qui semble aussi grand que nos vautours fauves, et pareillement bicolore sous les ailes.

Sur les montagnes quasi-désertiques déboulent de temps à autre des troupeaux immenses de chèvres qui passent par des endroits invraisemblables en broutant les buissons secs et durs. Nous restons un bon moment à les observer, particulièrement l'une d'entre elles qui semble trouver un malin plaisir à brouter des feuilles au bord d'un à-pic, et ses sabots se cramponnent aux rochers acérés comme s'ils possédaient des ventouses. Une autre se dresse sur les pattes de derrière pour atteindre les feuilles supérieures d'un arbuste, sans cependant grimper dessus comme on les voit faire sur des arganiers à des altitudes plus basses. D'une torsion de la colonne vertébrale, elle se rétablit sur le sol, à notre grande admiration : que nous aimerions avoir sa souplesse ! Un petit écureuil gris s'enfuit entre deux pierres, Hassan nous désigne de petits oiseaux par leur nom français en décrivant leurs moeurs : il a une passion pour l'ornithologie.

Hassan a un objectif précis avec un groupe comme le nôtre : faire connaître tous les aspects de la vie de ses congénères. Dès la traversée du premier village, il s'arrête au pied d'une mosquée toute simple et nous explique les cinq Piliers de l'Islam qui sont les devoirs incontournables que tous les musulmans doivent appliquer. Ils ne sont pas explicitement soulignés dans le Coran comme le sont les Dix Commandements dans la Bible, mais rapportés dans un hadith prophétique : "L'Islam est construit sur cinq [piliers]" (Rapporté par Al-Boukharî et Muslim) (merci à Wikipédia pour me les avoir rappelés).

* Le premier pilier, la Chahada, est l'attestation de foi de la croyance en Dieu et de la prophétie de Mahomet, c'est la plus importante.

* Les cinq prières quotidiennes : (Salat, As-salaat).

* L'aumône : la zakat (Azz-zakaat) est l'aumône aux plus pauvres dans les proportions prescrites.

* Le jeûne du mois de ramadan : (saoum, As-siyam) du lever du soleil à son coucher, le jeûne est prescrit. En cas de maladie qui l'empêcherait ou en état d'impureté (non tahar) (menstruation par exemple), un même nombre de jours doit être jeûné au cours de l'année. Il

est recommandé de lire le Coran dans son intégralité durant ce mois, ainsi que l'a fait Mahomet.

* Le pèlerinage à La Mecque : (hadj, Al hajj) au moins une fois dans sa vie si le croyant ou la croyante en a les moyens physiques et matériels.

Durant le trajet, nous verrons justement Hassan pratiquer l'aumône à une paysanne lourdement chargée à laquelle il donne un peu de l'assortiment de fruits secs dont nous ne voulons plus.

Parfaitement connaisseur de nos mentalités, il entre dans de grandes discussions avec les uns et les autres, notamment sur le sujet de la famille. Tout en reconnaissant que son père a l'esprit très large (Hassan est le 4ème de 7 enfants, vit dans son propre appartement à Marrakech, et "sort" avec Estelle, une Française, depuis quelques mois, mais c'est son père qui lui a enseigné son métier de guide, puis il a suivi une formation dans la première école du pays ouverte dans sa vallée d'Azilal, complétée d'une spécialisation de guide de moyenne montagne dans les Alpes françaises), il insiste sur la très grande importance du respect des enfants envers l'autorité de leurs parents. Il trouve impensable (et même à la limite scandaleux, même s'il ne le dit pas) que l'on puisse "placer" les anciens en maison de retraite : les enfants ont le devoir de s'occuper personnellement des parents jusqu'au bout, même et y compris si cela signifie le sacrifice de l'un des enfants (et bien plus probablement de la belle-fille, je pense in petto, sans le lui dire).

En fait, dans ces villages, il semble que chacun ait sa place, selon ses moyens. A Ait Ahmad, nous voyons un jeune qui semble un peu débile et qui, paraît-il, est né sans langue (signe d'une consanguinité probable au fond de ces vallées d'où les gens sortent peu) qui s'occupe à garder les chèvres. A Ait Zitoun, une petite fille très vive affublée d'un bec de lièvre réclamait avec insistance de jouer avec nous aux cartes : ce sont les mêmes cartes espagnoles que celles utilisées pour le mus qui servent au Maroc. A Imin'Tala, chez la propriétaire du dernier gîte (une femme, contrairement aux deux jours précédents où c'était des hommes), trois petites vieilles font du tissage, la plus ancienne, presque aveugle, est chargée de faire les noeuds. Notre hôtesse explique que les grands tapis sont réservés à l'usage familial alors que les petits (dont elle va nous chercher un exemplaire que je trouve moins beau et moins typique que celui qui est en cours sur le métier à tisser) sont vendus aux touristes.

Hassan nous a amenés chez elle pour nous faire voir comment on fait traditionnellement le pain. Ce qui est amusant, c'est qu'en fait, pour leur propre consommation, les femmes le cuisent au four à gaz, et non plus contre la terre cuite qui entoure le foyer de la cheminée... La démonstration était juste pour les touristes ! La cuisine offre d'ailleurs un mélange pittoresque de tradition et de modernité, de même que les autres pièces de la maison, dont la terrasse est équipée d'une parabole affublée d'un linge sur le capteur, signe que la télé ne fonctionne pas beaucoup.

Le roi a décidé qu'à l'horizon 2010 tous les villages auraient l'électricité, la première chose qu'ils installent chez eux est donc la télé (et la lumière dispensée par des ampoules nues au bout de fils apparents qui courent le long des murs et des plafonds). Par contre, Hassan n'a pas parlé d'une installation générale de l'eau courante ni d'égouts dans les villages... Comme en Espagne avant - et aussi en France il y a encore plus longtemps -, les Marocains ne semblent pas sensibles à la crasse ambiante. Les alentours de Marrakech sont parsemés de plastiques, de même que les ordures sont jetées autour des maisons dans les villages. Nous avons vu des ruisselets courir dans les ruelles de terre et de roche, mais j'ignore s'il s'agissait des eaux

usées. Par contre, j'ai eu le sentiment que les Marrakchis faisaient un effort méritoire pour nettoyer leur ville, au moins dans le centre touristique et les beaux quartiers. Nous avons vu sur la place Jemaa El Fna de la Médina une camionnette arroser le sol et des balayeurs un peu partout dans les ruelles. Il y a aussi un ramassage d'ordures organisé dans les souks par des hommes qui tirent des charrettes à bras en criant dans la foule pour se frayer un passage.

J'ai demandé à Hassan si ce sont les hommes qui obligent les femmes à se couvrir de voiles y compris sur le visage, et je me suis fait fusiller du regard : selon lui, il s'agit réellement d'une décision indépendante de leur part, un simple signe de grande foi et pratique religieuse. N'ayant pas eu l'occasion d'en interroger (il n'y en avait qu'à Marrakech, et encore, pas en très grand nombre, et aucune dans les villages berbères), je ne me prononce pas.

Autre sujet un peu difficile à aborder, celui du roi : sa photo trône partout, quelle que soit l'opinion du propriétaire de la maison, gîte, magasin ou autre. C'est obligatoire et l'on n'en parle pas.

Les pauses de midi et les veillées le soir ont été marquées par des parties de cartes acharnées (mus et tarot) et nous avons également chanté, ce qui a plu à Hassan et Mohammed qui se sont joints à nous pour entonner les chansons françaises qu'ils connaissaient et nous en enseigner une en arabe (ou berbère ?). Pierre et moi aurions bien aimé qu'ils nous racontent des histoires, alors, comme ils ne savaient que dire, ils se sont procurés le dernier soir de grands tambourins et nous ont chanté des chansons traditionnelles berbères en éclatant de rire au milieu et en bavardant entre chaque avec un grand naturel. Ce n'était pas préparé, juste le plaisir d'être ensemble et de nous faire part de leurs coutumes - chant de mariage, chant de fête, chant improvisé, tous plus ou moins répétitifs à notre oreille mais accompagnés au tambourin d'un rythme implacable et varié à la fois : impressionnant et très intéressant ! -. Après, ils nous ont fait passer à la ronde les tambourins pour qu'on essaie à notre tour, et ce n'était pas facile ! Enfin, on leur a réclamé le jeu de cartes qu'ils avaient promis de nous apprendre et on a joué tous ensemble, muletiers y compris, en riant à coeur joie.

En ce qui concerne notre acheminement en avion depuis Madrid, rien ne nous aura été épargné. Nous étions pourtant partis avec de la marge, vers les 8 heures et demie, mais des travaux et la circulation nous avaient un peu ralentis entre Saint Sébastien et Vitoria. Arrivés à l'aéroport de Barajas, nous sommes perplexes : il y a un nouveau terminal T4 mais la signalétique n'indique pas s'il dessert des destinations privilégiées. Nous optons pour l'ancien aéroport, nous nous garons, demandons des nouvelles de notre compagnie Atlas Blue - inconnue au bataillon - et de notre vol qui ne figure sur aucun des panneaux d'affichage ! Ici, ils n'aiment pas les compagnies low-cost, pourtant nous voyons le guichet d'Easy Jet qui trône dans l'entrée, mystère...

Evidemment, c'était à l'autre terminal qu'il fallait nous rendre. Nous rechargeons les bagages dans la voiture et plongeons en direction du T4 à travers un entrelac de voies rapides qui nous amène à un départ d'autoroute : nous sommes obligés de payer pour faire 500 mètres et accéder au T4 ! Là, nous parcourons des kilomètres de couloirs pour enregistrer les bagages et l'on nous annonce qu'il faut prendre le train (une sorte d'Orly-Val automatique) pour gagner la zone d'envol. Fort heureusement, le vol a été retardé d'une heure (soit-disant une erreur sur les billets due au passage à l'heure d'hiver au cours de cette nuit du 28 octobre), parce que sinon nous l'aurions raté, c'est sûr, mais finalement, l'avion part avec une demi-heure d'avance par rapport au nouvel horaire annoncé, enfin, on s'en moque, nous sommes assis dans l'avion, mais ce n'est tout de même pas banal !

A Marrakech, nous descendons directement sur le tarmac pour marcher jusqu'au très joli aéroport dans les ocres-roses, garni de plantes à l'extérieur. Après le dédale de Madrid, c'est l'administration kafkaïenne marocaine : nous attendons une heure entière au contrôle des passeports sans avancer d'un centimètre, nous demandant ce qui se passe : notre tour enfin arrivé, nous voyons que le préposé recopie avec trois doigts sur son clavier tous les passeports un à un, quelle patience ! Nous croyons ne jamais pouvoir entrer dans le pays. Enfin, il nous laisse passer et après avoir récupéré nos bagages, nous avons la joie de trouver Hassan, un panneau "Rando-Berbère" à la main, en train de nous attendre placidement - il a l'habitude des tracasseries marocaines -.

La circulation marocaine nous affole, autant sur la route (pas très longue) qui relie l'aéroport à la ville que dans Marrakech proprement dit. C'est le foutoir ! Ce qui est étonnant, c'est que personne ne s'énerve, les conducteurs les plus rapides klaxonnent un peu et zigzaguent avec virtuosité entre cyclistes, mobylettes lourdement chargées avec des marchandises ou deux ou trois personnes serrées comme des sardines, triporteurs, charrettes à bras ou tirées par des ânes (ou des mules), petits taxis jaunes, camions, bus, voitures en panne poussées par leur propriétaire... et piétons archi cool en plein milieu qui préfèrent la chaussée au trottoir !!! Rien que pour traverser l'Avenue El Mouahidine qui sépare notre hôtel du jardin public qui mène à la place Jemaa El Fna, nous avons l'impression de risquer mille fois notre vie ! Nous avons même vu un handicapé en fauteuil roulant circuler là-dedans..

Nous avons la surprise d'arriver dans un bel hôtel colonial aux proportions imposantes -Le Foucauld- : zelliges, stuc sculpté, divans et tapis suspendus aux murs, un peu vieillot mais bien supérieur aux frustes hébergements que nous avons connus à Londres, Dublin et Rome - ici, c'est le grand luxe pour un prix modique-. J'avais cherché à réserver par Internet un riad que l'on m'avait indiqué, mais, ne recevant pas de réponse, j'avais dû téléphoner deux fois (avec un correspondant super-mou et lymphatique au bout du fil) pour finalement apprendre - par mail- qu'il ne pouvait pas nous héberger et nous redirigeait vers un autre riad qui ne m'a jamais répondu. Grâce à Hassan, toutes les difficultés ont été aplanies, dans le prix qu'il nous proposait étaient compris l'acheminement de l'aéroport à un hôtel réservé par lui, le transfert de l'hôtel à la montagne et le circuit de randonnée avec gîtes, hammams et muletiers et cuisinier -il aurait même pu nous faire une visite guidée de Marrakech si nous avions voulu- !

Nous retrouvons ce même hôtel à notre retour du circuit et visitons Marrakech à pied - et en calèche ! - où nous découvrons les souks : dur-dur, le soir de notre retour du circuit où nous étions au calme en pleine nature, nous avons un sacré choc. Il faut dire qu'il y a eu la canicule dès l'aube, il faisait trop chaud pendant le pique-nique et notre retour en minibus, et nous avons voulu redémarrer trop vite après une petite sieste et une bonne douche. Car les souks, c'est à voir pour ne plus jamais y retourner ! Des commerces partout (moi qui ne supporte pas), une foule très dense (idem) traversée de mobylettes bruyantes et nauséabondes, de motos, de vélos, de charrettes à bras ou tirées par des mules et même des voitures dans des ruelles super-étroites, c'est dément, surtout qu'ils arrivent à fond les manettes, sans freiner, juste un appel pour que les gens s'écartent ! Sans parler des odeurs, de visions d'horreur du genre poulets vivants découpés sous nos yeux avec le volailler qui patauge dans les entrailles, de poissons étalés sur des moquettes synthétiques sans glace ni fraîcheur, de cervelles géantes sanguinolantes déposées sur le comptoir, de mendiants étalés par terre avec ou sans gosse, d'éclopés divers et variés, nous sommes à la Cour des Miracles ! Trop, c'est trop ! Seul aspect positif, la population est très accueillante, nous ne sommes pas harcelés par des vendeurs ou des quémandeurs, simplement hélés, mais sans insistance, et pas par tous. Quand nous n'en pouvons plus, on nous renseigne volontiers pour nous indiquer la direction de l'hôtel.

De temps en temps, nous échappons à la cohue et devinons qu'une porte luxueuse doit cacher un riad (jardin en marocain, et par extension maison bourgeoise transformée en hôtel). Nous longeons une école dans une jolie rue, rencontrons un vendeur d'huile d'argane sympathique qui nous repère comme étant des marcheurs et nous montre sur le petit écran de son ordinateur dans sa boutique le film qu'il a réalisé sur son ascension du Toubkal.

Nous profitons de notre journée de libre pour visiter le Musée Dar Si Saïd. Il s'y trouve un jardin-patio planté d'arbres fleuris magnifiques peuplés d'oiseaux innombrables qui pépient et volètent en tous sens. Nous restons un long moment sous le charme, avant de continuer la visite de ses salles somptueuses ornées de zelliges, stuc sculpté et peint et plafonds de bois peint (sans parler des collections très intéressantes qui sont exposées). Puis nous nous dirigeons vers le tout aussi somptueux palais de la Bahia avant de conclure avec les jardins de Jacques Majorelle.

Lorsque Hassan vient nous chercher à l'hôtel pour nous reconduire à l'aéroport, Richard lance en plaisantant au reste du groupe "A tout à l'heure !". Il ne croit pas si bien dire. Lorsque nous arrivons dans l'aérogare, il se précipite dans une file devant un panneau Ibéria dont l'heure de départ est proche de celle de notre vol avec Atlas-Blue, mais où le numéro ne correspond pas. Je le laisse attendre là avec Jean-Louis, Jonathan et Anna, et je pars me renseigner : j'apprends avec horreur que notre vol a été purement et simplement annulé ! On m'envoie à un autre guichet où j'espère trouver une solution rapide au problème sans prévenir les autres, pour ne pas les affoler inutilement.

Pendant ce temps, ils ont avancé dans la file et commencent à s'inquiéter (et s'énerver) de mon absence et me font appeler par haut-parleur (je n'entends rien, je suis en train de batailler pour trouver un autre vol au fond d'un bureau). Ils finissent par apprendre que le vol Iberia est surbooké et que les derniers passagers ne peuvent embarquer (ils n'ont pas encore saisi que ce n'est pas notre vol et qu'il s'agit d'un autre problème).

Bref, je finis par les rejoindre après avoir vu qu'aucune solution rapide n'était possible et je les mets au courant. Puis je cherche à voir un responsable d'Atlas Blue (injoignable, évidemment), dont le bureau est au-delà des travaux d'agrandissement de l'aéroport dans un bâtiment éloigné, je reviens aux nouvelles, je repars au même endroit voir si nous pouvons trouver des places sur Easy Jet, compagnie avec laquelle les 7 autres membres de notre groupe repartent. Evidemment, le vol est complet et le prochain est prévu pour le lendemain soir tard. Je reviens voir où en sont les autres au premier aéroport, repars m'enquérir des prix (très onéreux) des billets d'Easy Jet, retourne demander leur avis aux hommes qui m'attendent toujours, assis dans le hall à picorer mandarines et dattes... Je n'en peux plus, il faut que je me restaure. Jean-Louis prend le relais (des heures se sont déjà écoulées depuis que nous avons appris l'annulation de notre vol et nous avons vu nos 7 compagnons de voyage partir sans encombre, nous abandonnant à notre triste sort avec un peu de honte).

Il faut dire que je bataille ainsi parce que Atlas Blue et les responsables de l'aéroport passent leur temps à se renvoyer la balle, nous envoyant périodiquement un gars, puis un autre, nous laissant dans l'incertitude la plus totale, disant qu'ils nous trouveront un vol de retour d'ici le soir, ou alors dimanche, ou peut-être lundi (jour de mon opération à l'épaule et de la reprise du travail de Jean-Louis et Richard), que nous passerons la nuit à l'aéroport, que l'on nous trouvera un hôtel, etc., etc. Nous finissons par comprendre au fil des heures que nous sommes 43 personnes en rade (sans compter le surbookage d'Iberia), que notre vol a sans doute été annulé parce que Atlas Blue, filiale de Royal Air Maroc, trouvait que nous n'étions pas assez

nombreux pour rentabiliser le trajet. Le problème est rendu plus aigu encore pour ceux qui passaient par Madrid et continuaient plus loin (Baléares, Londres, Le Caire) et ont raté leur correspondance : ce sont eux qui crient le plus fort et assourdissent le pauvre clampin envoyé sur le front pour nous faire patienter et qui n'en sait pas plus que nous.

Au bout de 7 heures, il fait nuit noire et les choses semblent s'arranger pour nous, mais comme on nous a tellement baladés et soufflé le chaud et le froid, nous ne sommes sûrs de rien. Un gars est au téléphone, énervé, en train d'appeler des hôtels et riads pour nous héberger cette nuit du samedi soir (apparemment, Marrakech est plein comme un oeuf et cela semble une gageure, surtout qu'il cherche à nous regrouper en grands groupes pour limiter les accompagnements en minibus qu'il a dû aussi faire venir). Un premier groupe part, ce sont les Espagnols, puis un second. Puis il dit qu'il a trois chambres de deux, il lui faut six personnes (nous sommes 5, et nous nous joignons à un couple de jeunes Polonais), et je me dépêche de lui dire que cela ne nous gêne pas du tout de dormir sur un matelas supplémentaire par terre. Ouf, ça marche ! Le jeune envoyé par le riad est d'accord, doit-il nous préparer à manger ? In petto, je demande au gars d'Atlas Blue s'il prend en charge le dîner et le petit déjeuner. OK ! C'est parti...

Le minibus nous emmène dans la partie du souk la plus sordide, maintenant au repos, les échoppes aux volets fermés et toutes les ordures répandues dans les ruelles au sol inégal de terre battue. Nous attendons quelques instants devant une mosquée et le jeune du riad nous emmène, traînant nos valises, par des ruelles de plus en plus étroites... Une lourde porte décorée s'ouvre, et nous nous retrouvons au paradis. Au centre du patio, dans un bassin en forme d'étoile flottent des roses multicolores. Les lumières tamisées éclairent des loggias d'un luxe confortable et discret. Les balustrades attirent nos yeux vers le ciel étoilé. L'escalier éclairé de bougies à chaque marche nous mène à la terrasse dont un coin abrité d'une tente à la berbère est équipé de divans en angle droit autour de tables basses : c'est là que nous dînerons. Nos chambres au rez-de-chaussée sont doucement éclairées par onze lampes (Richard le statisticien les a comptées), la salle de bain est comme un rêve. Nous oublions tous les tracasseries des heures passées et nous nous laissons dorloter.

Le lendemain matin, lever 4 heures, petit déjeuner extraordinaire en présence du maître de maison très distingué qui s'excuse de "cet en-cas frugal" et nous souhaite un bon retour. Une fois encore, à l'aéroport, la machine administrative marocaine nous freine : les Polonais doivent batailler tant et plus en anglais au téléphone pour obtenir que le guichetier accepte d'enregistrer leurs bagages et les laisse partir - et pendant ce temps, nous attendons derrière et voyons l'heure tourner, allons-nous manquer le départ ? -. Après un dernier contrôle de passeport infiniment long (nous piétons), Jean-Louis pousse un hurra très malvenu, il est foudroyé du regard par le dernier cerbère qui marmonne en arabe, et nous courons à l'assaut de notre avion : nous sommes presque les derniers et il est en retard, il attend que tous les passagers soient montés, heureusement que ce n'est pas comme le train !

Ce voyage au Maroc nous travaille tous en profondeur, c'était une expérience inédite pour la plupart d'entre nous, à l'exception de Pierre et Rose, que de partir ainsi dans une région désertique du globe à la fois si proche et si éloignée de nous. Je m'étais posé la question de l'apport ou non d'objets (stylos, cahiers, livres...) à distribuer sur notre passage, et j'avais pris la décision de n'en rien faire, pour une raison d'abord pratique - nous étions à pied, avec un petit sac à dos pour l'eau, et les bagages dans les paniers des mules -, mais surtout parce que j'avais l'intime conviction, étayée par mes lectures, que ces aumônes étaient pernicieuses et causaient plus de tort que de bienfaits.

Hassan, notre guide, semblait de mon avis et spécifiait sur son site Internet de ne rien distribuer aux enfants sur notre passage, pour ne pas les encourager à la mendicité. Il a d'ailleurs rappelé son injonction après que Michèle ait craqué à la vue de deux mignonnes petites filles qui se tenaient par la main à distance lors de notre premier pique-nique et qu'elle les ait appelées pour leur donner des bonbons (alors qu'elles ne demandaient rien). Elles ne se sont d'ailleurs pas précipitées, il a fallu les apprivoiser, Michèle leur posait des questions en arabe pour savoir leur nom et où était leur maison, mais elles répondaient à peine. Elles ont fini par accepter les bonbons mais ne les ont pas mangés immédiatement, pour elles, cela ne paraissait pas des friandises attendues et convoitées comme pour les enfants de chez nous. Hassan n'est pas intervenu sur le moment, n'a rien empêché, mais en reprenant la route, il a réitéré au groupe l'interdiction de distribuer des choses aux enfants. Effectivement, sur notre passage, beaucoup de villageois, et pas seulement les enfants, nous réclameront par la suite des stylos en réponse à notre bonjour et nous serons obligés de leur répondre que non, nous n'avons rien pour eux...

Hassan travaille pendant ces quatre jours à nous faire comprendre que les villageois que nous croisons vivent différemment de nous, mais qu'ils sont heureux ainsi : ils n'ont ni faim ni soif, disposent du nécessaire (ils sont effectivement fort bien habillés et soignés, particulièrement les femmes dans leurs vêtements berbères aux couleurs éclatantes), vivent en symbiose avec leur environnement, imprégnés de leur religion et unis par des liens familiaux indéfectibles bien plus efficaces, selon lui, que toutes nos lois sociales...

Certes, la désertification pose problème, le bois se raréfie, la campagne n'arrive pas à nourrir toutes les bouches de ces familles nombreuses, les fils doivent s'exiler en ville ou à l'étranger pour y travailler et envoyer une partie de leurs revenus à ceux qui sont restés au village.

Tout n'est pas rose, et c'est la raison pour laquelle il milite au sein d'une association d'aide au développement dans sa vallée d'Azilal, un peu plus au Nord. Elle a tenté des actions dans divers domaines, l'artisanat entre autres, mais ce qui marche le mieux, c'est ce qu'il fait, l'activité touristique. Seulement, les villageois de l'Atlas ont encore très présente à l'esprit l'époque du Protectorat français, et le tourisme, c'est servir. Je n'avais pas vu les choses sous cet aspect, il est vrai qu'on parle des services, mais pour moi, c'est une branche de l'économie, et je n'avais pas fait le lien avec l'idée d'un nouvel abaissement à l'égard des anciens colonisateurs. Lors de la préparation de chaque nouveau circuit, Hassan part en croisade, il explique les bénéfices que peuvent retirer les villageois en nous accueillant chez eux, sur le plan financier bien sûr. Ceux qui acceptent doivent aménager les gîtes pour nous offrir un confort dont ils n'éprouvent pas personnellement le besoin.

Par exemple, à Ait Ahmad, le vieil imam a investi dans les toilettes à la turque (je pense quand même que le hammam était là avant). J'ai vu la mère de famille faire faire ses besoins au plus jeune de ses enfants dehors, contre la maison dans le froid et le noir. Par conviction (et entêtement, disait Hassan), il ne veut rien faire de plus (et pas seulement par manque de moyens). Ce village ne bénéficie de l'électricité que depuis deux petites années (pour la lumière et la télé, pas pour faire la cuisine ni quoi que ce soit d'autre, à ce qu'il m'a paru). Hassan nous a expliqué qu'une agence, qui effectue le même circuit, ne fait plus dormir ses clients chez lui parce que le confort y est par trop insuffisant. Nous, nous y sommes allés car il juge que cette famille très pauvre a besoin d'aide, fût-ce au prix d'un petit effort de notre part (c'est dans ce gîte que les hommes ont aidé spontanément la jeune fille dans sa corvée de l'eau).

Hassan a aussi demandé que la jeune fille nous aide à nous laver dans le hammam (seulement les femmes). Nous étions très gênées, autant qu'elle d'ailleurs. Elle est entrée toute habillée dans l'étuve, avec son pull, ses chaussures et son foulard, et nous (les femmes) étions en petite tenue (maillot de bain ou culotte et soutien-gorge - elle n'aurait pas supporté la vision de notre nudité). Hassan lui avait expliqué qu'elle devait nous masser et nous aider à nous savonner et nous rincer. Seule Michèle s'est laissé faire, car elle vivait au Maroc étant jeune, cela lui a rappelé des souvenirs, par contre nous autres avons préféré la payer à ne rien faire (juste s'attraper une bonne suée). Ainsi, nous avons pu lui donner personnellement de l'argent, ce que nous n'aurions pas pu faire pour son portage des lourdes jarres d'eau, considéré comme naturel. Ce que nous espérons, c'est qu'elle a pu en profiter et qu'elle ne l'a pas reversé à son père...

Donc, même lors de ce circuit pédestre avec hébergement chez l'habitant, nous introduisons sans le vouloir de nouvelles valeurs dans les vallées encaissées des montagnes, de nouveaux besoins (eau courante, douche, WC, cuisson au gaz, fenêtres vitrées, tenues vestimentaires - surtout pour les hommes et garçons, vêtus pour la plupart à l'occidentale -, ameublement et décoration intérieure, doublement de la surface habitable), et peut-être aussi une nouvelle image de la femme et des relations hommes-femmes en circulant en groupes mixtes, ainsi que l'idée de vacances et de voyages à l'étranger - une envie de liberté ? -. Le jeune que j'ai pris en photo à son insu, assis à côté de sa mère sur la terrasse de sa maison, a un regard qui laisse deviner que notre passage ne le laisse pas indifférent. Sa maison est à l'aplomb d'une falaise, et nous nous tenons sur la piste en contrebas pour une pause boisson. Hassan a noué en turban sur leur tête les écharpes de Xavier et de Jean-Louis, ce qui nous fait beaucoup rire, et nous les prenons en photo. Sur ce, un jeune garçon - le petit frère de celui qui est sur la terrasse, peut-être - avance à notre rencontre, un soc de charrue sur l'épaule. Hassan l'arrête pour nous montrer l'instrument et nous en expliquer le fonctionnement. Voilà ce que l'adolescent observe de son promontoire, spectacle qui n'est apparemment pas de son goût. Peut-être imagine-t-il que nous nous moquons de leurs instruments antiques et du manque de machines agricoles ?...

Nous traversons une forêt de pins d'Alep aux aiguilles douces et aux effluves délicieux de résine surchauffée par le vif soleil de cette fin octobre éblouissante. Nous en atteignons malheureusement très vite les limites, les arbres se rabougrissent et se dessèchent vers le sommet de la colline avant de disparaître totalement. Les Français avaient entrepris une campagne de reboisement, construisant de loin en loin des maisons forestières d'un style ridiculement déplacé, avec un toit de tuile à deux pentes, et reliées par une piste pour la circulation des véhicules. Hassan nous dit que cette politique est poursuivie, mais je me demande si la volonté du roi est assez forte. Les villageois coupent du bois tous les jours pour le chauffage du hammam et la cuisson de leurs aliments, les brebis et les chèvres (il y en a 17,5 millions de têtes, soit un ovin pour deux personnes) parcourent en permanence les étendues en dévorant toutes les maigres plantes, même quand nous avons l'impression, de loin, qu'il n'y a rien que la terre nue, ocre et sèche. Les arbres, s'ils avaient quelque velléité de pousser, seraient arasés dès l'apparition de la première pousse. Pourtant, quand je dis à Hassan que les troupeaux contribuent à la désertification de son pays, il n'y croit pas.

Je n'ai pas vu d'arrosage au goutte à goutte avec des tuyaux, je crois qu'il n'y avait qu'un panneau solaire (sans doute pour chauffer l'eau) dans le plus gros et plus prospère des bourgs traversés, Imin'Tala, où nous avons vu aussi une cuisinière à gaz. Hassan dit que l'énergie solaire (les panneaux photovoltaïques) n'est pas encore assez rentable pour être utilisée, il a pu le constater dans son entourage qui a essayé de s'y convertir. Beaucoup de temps et d'énergie

sont perdus qui pourraient être mieux employés, notamment en ce qui concerne les femmes : la corvée de l'eau, le lavage du linge à la main près du ruisseau, la récolte des céréales à la faucille (pourquoi se plier en deux comme elles font alors qu'elles pourraient au moins utiliser des faux ?). Du moment qu'ils savent irriguer depuis des siècles, pourquoi ne pas mettre l'eau courante dans les maisons ? Sans bouleverser les habitudes, des améliorations pourraient être apportées sans doute, mais il faut pour cela que les jeunes qui étudient et ont accès aux informations puissent influencer leurs aînés (qui sont investis de l'autorité suprême, insistait Hassan, et envers lesquels les jeunes doivent obéissance et respect).

Je lis sur Wikipedia le tableau économique du Maroc et constate que ce que nous avons vu ne correspond pas à la réalité totale du Maroc : 40% de la population se dédie à l'agriculture, sur une surface égale à 3 fois celle de la Belgique, mais il y a l'agriculture de subsistance (celle que nous avons vue, très traditionnelle) et une autre plus intensive qui permet de dégager des revenus plus importants et constitue une part non négligeable des exportations (olives et huile d'olive, agrumes et produits maraîchers des régions irriguées par les grands lacs de retenue). La France contribue très largement par le biais de ses entreprises au développement économique du pays, y investit en masse avec l'aval du roi Mohammed VI, soucieux quand même de réduire l'analphabétisme de sa population et d'offrir en même temps que de nouvelles formations les emplois correspondants (c'est le projet, nous savons comme sa réalisation est difficile, y compris en France).

Ce qui me gêne, c'est qu'il s'agit d'un modèle de développement en tous points calqué sur l'Occident. Malgré les mentions réitérées de problèmes agricoles liés aux très forts aléas climatiques (ce qui veut dire de longues sécheresses qui réduisent à néant des récoltes entières, notamment céréalières), je n'ai vu nulle part trace de souci d'un développement durable ou d'une gestion de l'eau et des sources d'énergie pensées de façon originale et réellement adaptées au pays.

Le roi multiplie les barrages pour augmenter les réserves d'eau et l'énergie hydraulique, mais ils ne desservent que quelques régions, et je pense (j'ai peut-être tort) qu'il doit y avoir une énorme déperdition par évaporation. De même, les autoroutes relient toutes les villes, mais nous avons failli ne pas arriver à notre rendez-vous avec les mules, le premier jour, car la piste en travaux était fermée, et il a fallu emprunter un tracé transitoire sablonneux où les pneus des deux minibus patinaient et où les chauffeurs conduisaient avec lenteur et précaution.

Hassan, en écho à l'esprit ambiant, dit que le Maroc doit augmenter son activité industrielle, mais si celle-ci doit pomper toute l'eau disponible, est-ce vraiment la solution ? Les villes, et notamment Casablanca, la plus dynamique selon nos critères, se développent selon un modèle occidental. Est-il vraiment adapté à un pays en voie de désertification ? Le changement climatique annoncé à cors et à cris influera probablement aussi sur le climat d'Afrique du Nord, est-il pris en compte dans les prévisions ?

Lorsque j'ai réservé ce circuit avec Hassan pour guide, je ne savais absolument pas ce qui nous attendait. J'espérais qu'Hassan aurait un français et une culture suffisants pour nous aider à dépasser la dimension uniquement sportive et banalement touristique, mais je n'en avais aucune certitude avant le départ. Les quatre jeunes, qui avaient accepté de venir mais envisageaient avec peu de joie de longues marches quotidiennes en montagne, savaient encore moins ce que nous réservaient ces vacances bizarres, sans activité ludique, hors des tentations citadines.

Je dois dire que le résultat a dépassé toutes nos espérances. Chacun des douze membres de l'expédition est reparti enchanté du séjour, enrichi d'une foule d'impressions contrastées donnant matière, longtemps après, à maintes réflexions et discussions entre nous. Et surtout, nous avons tous pris "une claque" en côtoyant ces villageois au rythme de vie millénaire, et nous avons changé l'ordre de nos priorités, plus ou moins profondément - il faudra recommencer, je pense -. Par exemple Rose est revenue détendue, apaisée, déstressée, et elle a réalisé la vanité, la futilité des énervements causés par les clients dans son travail. De même, Jean-Louis se rend compte chaque matin depuis son retour combien il gaspille d'eau rien qu'en se lavant les dents. Jonathan a touché du doigt notre énorme richesse et notre confort extraordinaire - ce qui ne l'empêche pas de réclamer pour cet hiver une semaine de séjour au ski avec les copains ! -.

Quant à moi, je continue ma réflexion sur notre mode de vie. J'apprécie de plus en plus les déplacements quotidiens à pied ou à vélo. J'éprouve une nécessité croissante de me frotter au temps qu'il fait, aux saisons, et la voiture, prolongement de la maison, occulte ce contact avec la nature. Cette visite au pas d'une région sans moteur, où chacun se déplace à pied ou à dos de mule et n'utilise que la force des mules pour le transport ou le labour, offre un retour aux sources extraordinaire, une remontée dans l'histoire, une remise à plat des besoins réels de l'humanité que nous perdons de vue avec l'afflux de tous ces produits manufacturés et la manipulation mercantile de nos esprits.

J'ai photographié pour mémoire une petite décharge en bordure de chemin près d'un village que nous traversions : quelques papiers et plastiques, en très petite quantité, et beaucoup de plumes. Nous avons souvent trouvé par terre de grosses piles usagées, indiquant l'usage de quelques instruments électriques (lampe de poche, radio ?). Je ne supporte plus tous ces emballages qu'il me faut amener deux à trois fois par semaine à la déchetterie alors que le nombre d'enfants à la maison diminue : c'est un scandale permanent, et pourtant, je ne cuisine pratiquement que des produits frais, qu'est-ce que ce doit être pour les autres !

Le spectacle prodigieux de la voûte étoilée, en l'absence de toute pollution atmosphérique (gaz ou poussière) ou lumineuse, nous a fait revivre certains séjours en Aragon dont nous rêvons encore.

Je n'espère pas un retour en arrière, qui sera probablement imposé à terme à nos descendants par la trop grande multiplication de l'humanité et la raréfaction concomitante des ressources, je suis trop heureuse de pouvoir communiquer, par Internet ou téléphone, jusqu'à l'autre bout de la Terre, et de me déplacer au gré de ma volonté, loin ou près. Mais il faut garder le contact avec le monde qui nous entoure et dont nous faisons partie, et je me refuse à m'enfermer (par exemple) dans une salle de gym' pour remuer mon corps en mal d'activité : "Gagner du temps" en prenant la voiture dans les transports quotidiens pour ensuite s'enfermer encore pour se détendre en remuant artificiellement, je veux dire, avec des gestes qui ne servent à rien de concret si ce n'est réactiver notre corps qui nous rappelle qu'il existe et se rouille, est-ce bien logique ?

Ma réflexion avance à petits pas, il n'est pas aisé de remettre en question un mode de vie qui nous paraît évident, et ce voyage m'a permis de progresser un peu, grâce à la comparaison avec des coutumes franchement différentes. Je ne supporterai sans doute pas, dans ma peau de femme, l'autoritarisme de certains pères, ni dans mon âme d'occidentale laïque, celui du roi, commandeur des croyants, ni l'immobilisme d'une société qui n'offre aucun espoir de

changement de situation (ce qui n'est pas le cas du Maroc, loin s'en faut). Il faut chercher le juste équilibre, et il n'est certainement pas le même pour tous les pays.

ANNEXES

ANNEXE 1

U.S.A.

(4 au 15 octobre 1997)

Los Angeles

Ça y est. Nous sommes dans l'avion. Après les énervements d'avant tous les départs, grossis par le fait que nous partons trop loin et trop longtemps pour pouvoir résoudre les futurs problèmes à distance, nous avons fini par monter dans l'avion.

Le groupe : voir les têtes des autres, les repérer parmi les passagers anonymes ; il ne sera vraiment constitué qu'à notre arrivée à Los Angeles. Pendant tout le trajet Biarritz-Paris, les heures d'attente à Roissy et ces onze heures de vol pour atteindre les U.S.A., nous ne parlerons qu'à trois ou quatre personnes.

Je me suis acheté un bouquin en anglais, pour me mettre dans le bain, « The Beach », premier roman d'un jeune homme, Alex GARLAND, et Jean-Louis a pris « La mondialisation heureuse » d'Alain Minc. J'ai acheté depuis plusieurs semaines des cachets pour dormir dans l'avion (qui n'auront aucun effet) et j'ai mis ma robe verte pour être le plus à l'aise possible pendant toutes ces heures à rester dans les mêmes vêtements, assise, dans cet air climatisé qui rend intolérable le port des lentilles.

Le plus pénible, c'est ce mal de jambes lancinant, et le mal de dos, l'impossibilité de s'allonger, le bruit de fond permanent, et les agités de derrière qui bousculent le siège juste au moment où je commence à me relaxer.

A Paris, il faisait froid et il y avait un épais plafond nuageux qui traînait jusqu'à terre. Nous sommes passés au-dessus d'Amiens, je le sais parce que le pilote diffuse périodiquement sur la télé la carte de notre trajet avec le positionnement de l'avion, hauteur, température extérieure, etc...

Puis nous avons survolé les côtes de la Manche, à peine devinées, puis Londres. Ensuite, agitation dans l'avion, le tapis de nuages s'est déchiré au-dessous de nous pour laisser entrevoir les glaciers luisants du Groënland, panorama somptueux car le temps était très clair (dixit Jean-Louis, parce que moi, j'avais enlevé mes lentilles et je n'ai rien vu...). Puis nous avons survolé le Canada et entrevu des multitudes de lacs (et aussi de glaciers) puis des lacs immenses au moment où nous sommes passés au large de Chicago. Les Montagnes Rocheuses, brunes à perte de vue, m'ont paru fort peu intéressantes, à cette altitude. Là, j'ai dû m'assoupir un peu. J'ai émergé au-dessus de Denver, temps très clair, paysage désertique et drôles de champs parfaitement circulaires, en raison sans doute de leurs méthodes d'irrigation. Le ciel s'est couvert de nouveau en arrivant sur la plaine de Los Angeles.

Il y a une chose que je n'ai pas comprise : pourquoi l'avion faisait un tel détour par le Groënland et le Canada. N'aurait-il pas été plus simple de tracer une ligne directe de Paris à Los Angeles, puisque de toute façon, nous ne faisons pas d'escale ? Quelqu'un m'a dit d'un

air docte qu'étant donné la rotondité de la Terre, c'était en fait le chemin le plus court. Mais je ne l'admets pas. Il me faudra un dessin.

C'est à peine si nous nous réjouissons de notre arrivée, tant la fatigue pèse.

Nous parcourons d'interminables couloirs derrière le responsable du CEGECOBA qui nous a regroupés. Au passage à la douane, une employée hurle ses ordres en américain à tous ces étrangers qui ne la comprennent pas, elle essaie de nous répartir sur les quelque quinze ou vingt colonnes, puis de nous aligner en files de trente, quarante, soixante personnes, utilisant des gestes autoritaires pour ponctuer ses dire.

Les fonctionnaires russes étaient moins bruyants et il n'y avait pas toute cette foule à se bousculer à l'arrivée en U.R.S.S. (souvenir de mon voyage à Léninegrad avec ma mère, du temps de Brejnev, en 1976 alors que j'avais vingt ans).

Sur le trajet de l'aéroport à l'hôtel, nous avons un premier aperçu de Los Angeles et de la circulation sur ces autoroutes qui se chevauchent. Le guide nous fait bonne impression en nous donnant déjà une foule de détails sur la ville et ses habitants. Notre hôtel (Hollywood Holiday Inn) est situé juste en face d'une église dont la façade arbore un immense ruban, identique à celui de la montagne vers San Sebastian, sauf qu'au lieu de militer pour la paix, celui-ci évoque la lutte contre le SIDA. Ainsi, dès notre arrivée, nous voyons que nous sommes au royaume des « gays ». Nous n'y faisons qu'une courte halte pour déposer les valises et reprenons de nouveau le bus pour aller dîner. Nous avons atterri à une heure du matin, étions à l'hôtel deux heures après. Lorsque nous mangeons, il est 20 h 30, heure de Los Angeles, et pour nous, il est 5 h ½ du matin : dur-dur.

Les organisateurs ont cru bien faire en réservant un restaurant sur le port de plaisance (que nous ne verrons que de nuit) à bien ¾ d'heure de l'hôtel : ils ne se rendent pas compte du chemin que nous avons déjà parcouru ! Le cadre est pittoresque, mais très sombre : c'est un ancien entrepôt aménagé avec mezzanine, de grosses caisses et divers ustensiles sont suspendus un peu partout au-dessus du vide.

Le serveur nous apporte de grands verres d'eau emplis de glaçons, nous annonce le prix des bières et vins (en sus du prix déjà payé) et finit par nous apporter du pain caché sous des serviettes et de grandes assiettes contenant une tranche de bœuf (tout le monde a demandé saignant pour ne pas avoir de la semelle), accompagné de divers légumes et sauces.

Première surprise : chacun goûte et se tourne vers ses voisins, les haricots verts ne sont pas cuits, ils ont été à peine ébouillantés, et il en sera de même pour tous les légumes dans tous les restaurants américains où nous mangerons. Après enquête, non, ce n'est pas une erreur, c'est une religion, celle des vitamines, mais c'est tellement mauvais que ce n'est pas étonnant que les Américains se rabattent ensuite sur des cochonneries pour se nourrir ! Pour bien manger, il faut manger chinois, ou italien, ou japonais, ou quoi que ce soit d'autre (français of course !).

Nous ne découvrons Los Angeles que le lendemain. Nous visitons Hollywood Boulevard, son trottoir aux étoiles et aux empreintes de pieds et de mains inscrites dans des dalles de béton par les stars d'hier et d'aujourd'hui (ils ont conservé l'empreinte de Maurice Chevalier) sur le parvis d'un théâtre, pâle imitation de style chinois : le groupe photographie à qui mieux mieux mais pas nous, c'est laid et ne présente aucun intérêt.

Puis nous continuons sur Beverly Hills, aux belles rues bordées de jolies maisons (plutôt petites et en bois, tremblements de terre obligeant) entourées de superbes jardins sans murs ni grilles ni haies : seulement une pancarte prévenant « Surveillance électronique, attention réponse armée » ! La police quadrille le quartier. Même ses habitants ne peuvent s'y promener, tout piéton étant un suspect en puissance soupçonné de vouloir voler ou attaquer ces riches propriétaires. C'est une prison dorée. Les joggers courent autour du quartier, dans un espace vert prévu à cet effet. Nous nous promenons dans la rue commerçante (commerces de grand luxe) où « Pretty woman » faisait ses emplettes et voyons l'hôtel choisi pour le tournage du film.

J'ai craqué pour un superbe arbre au bout du parc à joggers, au tronc énorme et dont la ramure recouvre une immense surface (à l'apparence baobab - magnolia). Un autre m'a émerveillée pour ses superbes fleurs roses, évoquant celles du flamboyant et je n'ai eu de cesse de savoir son nom, interrogeant les passants et les badauds autour des salles de concert, opéra et théâtre situés sur une colline dominant la ville. C'est finalement notre chauffeur de bus qui m'a donné le renseignement : c'est un jacaranda, aux fruits semblables à des mangues, mais non comestibles, m'a-t-il précisé. Je me suis empressée de le noter, pour ne pas oublier.

Los Angeles est située sur une plaine très plate, entourée de montagnes que nous ne verrons pas car le fog et la pollution sont omniprésents. Les plus hauts points de vue sont les autoroutes à deux, trois ou quatre étages, je crois même avoir vu cinq niveaux différents d'autoroutes se croisant en tous sens, à 10, 12 voies, peut-être plus, bouchonnant régulièrement entre 15 h et 19 h tous les jours de semaine, parcourues de voitures à un seul occupant. (Une voie rapide, sur la droite, est réservée aux voitures contenant plusieurs passagers – gare à ceux qui resquillent, l'amende sera lourde !).

Los Angeles, mis à part son centre financier de gratte-ciel, constitués exclusivement de bureaux, est une étendue uniforme de petites maisons de bois (on ne voit pas qu'elles sont en bois, leurs habitants font tout pour laisser croire qu'elles sont de pierre, brique ou béton) assez laides, quasiment sans jardin, parsemée de bâtiments industriels. Il ne semble pas y avoir de zones définies industrielles ou d'habitation. Tout est mélangé. De loin en loin jaillissent d'immenses palmiers qui donnent une touche assez tropicale à cette ville, d'autant que les bougainvillées paraissent y pousser très facilement. Si les Californiens le voulaient, ils pourraient rendre leur métropole vivable, mais ils ne semblent pas en avoir le temps, occupés comme ils sont par leurs trajets quotidiens, souvent une heure à une heure et demie pour un aller simple, et par leur travail. Une chose de sûre, ils ne consacrent aucun moment ni aux courses, ni au jardinage, ni aux soins de leur maison, ni à leur cuisine.

Les gens viennent de toute l'Amérique et souvent du reste du monde aussi pour y trouver du travail, tant le dynamisme de cette ville est attractif. Mais celui-ci ne se visite pas.

C'est d'ailleurs ce que nous avons regretté de notre séjour à Los Angeles. Il aurait été intéressant d'y rencontrer des chefs d'entreprise, commerçants ou industriels, ou bien des conseillers municipaux, ou des professeurs d'université, puisque l'originalité vient pour une bonne part de cette symbiose entre les universités et le tissu économique.

Au lieu de quoi, nous avons visité les plages de Santa Monica et de Malibu, et les studios de cinéma « Universal Studio ». Ce n'était pas mal, mais nous restions sur notre faim. Un peu trop superficiel et touristique pour une ville qui ne l'est pas du tout et représente bien autre chose. C'est un peu la raison pour laquelle j'ai eu envie d'acheter un journal économique,

dans les jolies rues piétonnes de Santa Monica, pour avoir un écho de cette vie trépidante qui fait pâlir d'envie le monde entier.

(Les compositions florales au milieu des rues piétonnes étaient dressées sur des grillages en forme de dinosaures, tricératops et autres stégosaures sur lesquels grimpaient des plantes. Chacun ses références, eux, c'est Jurassic Park, nous, c'est toute notre histoire).

C'est vrai que la ville est peu sûre. Le guide n'a pas arrêté de nous faire des recommandations pour le cas où nous voudrions sortir seuls le soir, nous mettant au courant des mœurs de la prostitution, nous avertissant des dangers de certains quartiers où il s'est bien gardé de nous emmener.

La ville est très propre, certes. C'est simple, il n'y a que des voitures et pas de piétons. Les gratte-ciel sont superbes, et presque à cent mètres, se trouve le quartier hispano-américain, visiblement plus pauvre, délaissé et plus grouillant, avec des magasins bon marché. Les yuppies à cent mètres des mexicains, leurs vies étant visiblement par contre à des années-lumière. Pas étonnant que de temps à autre, ça éclate. C'est une ville très contrastée et les différences de niveau de vie sont énormes.

Un magnat a décidé, il y a quelque quarante ou cinquante ans, de recréer Venise qu'il avait adorée. Il a conçu de toutes pièces le village de Venice, avec canaux (et gondoles ?). Puis, des problèmes d'insalubrité apparaissant (la Californie est tout de même un désert, l'eau vient de centaines de kilomètres par canalisations, depuis des lacs générés par des barrages sur les rivières), la plupart des canaux a été comblée. Reste une population marginale, avec une salle de body-building en plein air sur le paseo, entre plage et commerces, où hommes et femmes, noirs et blancs, manient poids et matériel divers pour se gonfler les muscles. Ah, c'était un spectacle ! Jean-Louis a préféré celui d'une prostituée en robe plus-que-mini se promenant et se penchant avantageusement pour parler à ses copains de part et d'autre de la rue. Elle était jolie, c'est vrai.

Quant à Malibu, c'était assez décevant. D'abord, à cause du climat, les incendies sont fréquents et souvent provoqués, de même que sur la côte d'Azur, en pire. Le cadre est beaucoup moins pittoresque : il n'y a pas de P.O.S. (plan d'occupation des sols), et par conséquent des maisons (toujours aussi laides et en bois) sont construites quasiment jusque sur la plage. Le bus avance entre la montagne presque désertique et dévastée par le feu, et ces bicoques, et la mer reste invisible, juste derrière. Il n'y a pas de côte aménagée, les voitures se garent entre la route et la plage. La mer est belle, mais on est loin des séries « Alerte à Malibu » qui sont en réalité tournées de cette façon : les plages, c'est bien Malibu, mais les vagues, ce sont celles d'Hawaii, à je ne sais combien de centaines ou milliers de kilomètres de là au large. Parce qu'en fait, l'eau n'est pas si chaude à Los Angeles et les vagues n'y sont pas si belles.

Durant notre court séjour, nous constatons que les Californiens ont décidé visiblement que le mois d'octobre est trop tardif pour aller à la plage, alors qu'il fait très bon et que je m'y serais bien baignée, et nous n'avons vu aucun string ni déshabillé intéressant (Jean-Louis dit qu'il en a vu un). En plus, c'est plein de cailloux et de rochers, difficile de rentrer dans l'eau lentement.

Les distances sont incroyablement grandes aux U.S.A. Tout le monde le sait, tout est à une autre échelle. Chez nous, nous évaluons en minutes notre trajet pour aller au travail, ici ils

comptent en heures. Ainsi, pour visiter Los Angeles, nous passons de longs moments dans le bus et notre guide profite de ces trajets pour nous parler dans son micro de l'Amérique et des Américains.

Par exemple, la dernière émeute raciale qui a défrayé la chronique avait commencé comme ça : un grand noir baraqué, content d'avoir trouvé un nouveau travail, avait fêté ça dans les bars avec ses collègues. Reprenant la voiture, il fut pris en chasse par la police et arrêté. Ne voulant pas montrer ses papiers, il commença à se faire matraquer (ce qui est légal aux U.S.A., partout, sauf sur la tête). Un jeune policier, voulant faire du zèle, le matraqua également sur la tête, à plusieurs reprises.

La scène avait été filmée par un témoin et la bavure n'ayant pu être étouffée, le policier passa devant les tribunaux où il ne fut condamné qu'à une faible peine. Alors tout le quartier du noir s'en émut, il y eut incendies de voitures, pillages de magasins, morts, bagarres, la ville envoya sa police, puis celle de l'Etat, sans succès. Alors, ils firent venir les Marines (souvent anciens du Vietnam), de vrais tueurs, qui encerclèrent le quartier qui se calma immédiatement. Les manifestants dirent que la prochaine fois, au lieu de faire des déprédations dans leur propre quartier, ils iraient dans les quartiers riches.

Une autre fois, notre guide nous a parlé des immigrants aux Etats-Unis. Ils sont venus de partout, tous l'ont désiré, sauf les noirs.

Il prétend qu'un tiers des noirs serait maintenant aisé (professions libérales ou similaires), un tiers aurait un travail correct, tous les problèmes dont on entend régulièrement parler ne touchant que le dernier tiers.

D'autre part, depuis le début de leur arrivée en Amérique, tous les immigrants, quelle que soit leur origine, ont subi une forte « déculturation ». Les enfants avaient l'obligation de parler anglais à l'école et perdaient toute mémoire de leur culture d'origine. Il semblerait qu'il y ait un retournement de tendance aujourd'hui et que chacun cherche à retrouver ses racines.

Il n'empêche que l'enseignement des langues étrangères n'est absolument pas obligatoire et que très peu de gens parlent autre chose que l'anglais, ce qui est paradoxal par rapport à ce qui est dit ci-dessus.

Le lendemain, nous avons refait nos bagages, dit adieu à Los Angeles, et, avant de prendre l'avion pour Phoenix, nous avons cinglé vers « Universal Studio » à l'extérieur de la ville, situé sur un espace de quelques dizaines d'hectares.

Montés sur un petit train, un guide nous a fait faire le tour des hangars qui constituent les studios, remplis de planches comme des ateliers de menuiserie, puis nous avons longé des décors, façades de maisons de diverses époques, animées de diverses attractions, telles qu'une averse diluvienne factice (jet d'eau très puissant). Celle-ci a engendré sous nos yeux étonnés un torrent d'eau et de boue qui semblait vouloir emporter notre train mais a tourné au dernier moment pour s'écouler sous un pont, après avoir renversé un petit arbre ; puis la « pluie » a cessé, l'arbre s'est relevé, le torrent s'est retransformé en chemin de terre caillouteux.

Notre train s'est approché d'un lac au milieu duquel flottait une barque avec un pêcheur à la ligne. Soudain a surgi des profondeurs un orque qui a renversé la barque et longé sauvagement le train en nous éclaboussant presque avec la vague.

Nous sommes également passés sur un petit pont au-dessus d'un bras d'eau, qui a brusquement cédé sous notre poids, nous donnant toutes les sensations d'un véritable accident (cris dans le train, pieds et sacs trempés), puis les rails se sont redressés et nous avons redémarré ; même phénomène pour un pont à 7 ou 8 mètres de hauteur, qui s'est démantibulé à notre passage et reconstitué après, sous nos regards admiratifs.

Ensuite, nous avons pu nous promener librement d'une attraction à l'autre, qui toutes avaient pour thème des films connus et récents : E.T., Jurassic Park, Waterworld, Retour vers le futur, ce sont les quatre qui nous ont le plus séduits. Mais ces spectacles s'apparentaient davantage à ceux du Futuroscope ou à Disney World plutôt qu'à une initiation aux trucages cinématographiques. C'était une plongée (fictive ou bien réelle) dans le bain merveilleux de la fantasmagorie.

Départ à 15 h pour l'aéroport, direction Phoenix : alors là, on ne pourra plus me dire que les Américains sont des gens rationnels et organisés. L'ordonnancement des jeux olympiques d'Atlanta laissait déjà bien à désirer, mais ce n'est rien à côté des guichetiers des lignes intérieures, chargés de l'enregistrement des groupes à l'aéroport de Los Angeles. Ils s'y sont mis à trois personnes, ont refusé systématiquement toute aide de notre guide, ont trouvé le moyen de « planter » l'ordinateur qui leur a listé n'importe quoi, enfin bref, heureusement que nous étions en avance ! En plus, les hôtesse de l'air étaient des laiderons.

Grand Canyon

Si un jour nous voulons refaire l'aéroport de Biarritz-Parme, il faudra prendre modèle sur celui de Phoenix, c'est une beauté : couleurs chaudes, matières agréables au sol, proportions harmonieuses, et, le clou, une magnifique fresque qui recouvre un immense mur dans un grand hall, avec en son centre un phénix multicolore plus beau encore que dans les livres d'histoires à raconter aux enfants. Magnifique !

Et en sortant, le four. Nous avons été pris à la gorge par une chaleur dingue, pas étonnant qu'avec tous ces changements de température durant tout le voyage, nous ayons tous attrapé les uns après les autres une sacrée bronchite californienne (sauf Jean-Louis, qui toussait plutôt moins, la sécheresse de l'air et la détente des vacances lui convenant mieux que le climat basque).

Au Ramada Plaza Hotel, nous avons dîné à une table contre un mur orné de deux posters fort intéressants, bien illustrés et commentés sur tous les piments des deux Amériques (mais surtout du sud). Ceux d'Espelette n'y étaient pas, j'ai cherché.

La douceur de l'air du soir nous a tous attirés dehors, et l'une de nos compatriotes s'est baignée dans la piscine et le jacuzzi extérieurs après le dîner. Mais il n'y avait rien à visiter à proximité.

Le lendemain matin, il y avait beaucoup de vent et il faisait nettement plus frais : en route vers le Grand Canyon. Nous nous sommes arrêtés dans un petit village assez joli pour manger dans un restaurant où j'ai goûté le meilleur pain de toute ma vie : son goût me rappelait à la fois notre brioche (la petite, ronde et chaude juste sortie du four), le Brötchen allemand et le pain à l'anis du Moulin de Bassilour – tout à fait délicieux. Le serveur n'a malheureusement pas pu m'en donner la recette. Le guide m'a expliqué après qu'en fait, le restaurant se fournissait à la boulangerie voisine qui était la seule à le faire, et ils n'avaient pas voulu me l'avouer.

On monte, on monte. Il pleut. Court arrêt « confort » à Sedona, très mignon petit village aux maisons enchâssées dans la verdure, la route s'élargit en avenue bordée de petits magasins d'artisanat d'art. Les habitants ont aménagé une vaste esplanade apte à recevoir des cars entiers de touristes. Je n'ai qu'un regret, c'est que le guide nous ait mal conseillé : « N'achetez rien, c'est très cher, vous aurez la même chose au Grand Canyon ». En fait, même à San Francisco, je n'ai jamais revu l'équivalent. Je pleure encore les jolies poupées indiennes et les bijoux originaux, sans parler des poteries, objets de verre et de cuir d'inspiration indienne, mexicaine ou modernes. Malheureusement, il n'était prévu qu'une courte halte et j'y serais bien restée la journée. Le cadre est superbe (malgré la pluie battante), et fait penser à un village suisse, entouré de montagnes bien plus colorées, les « Red Rocks », montagnes rouges souvent utilisées dans les décors de westerns.

De nouveau la pampa : arbustes isolés (yuccas) sur un immense plateau, végétation qui devient progressivement plus dense, le long de la route toute droite. Je guette au loin les prémices du Grand Canyon et ne vois rien venir (« que la terre qui poudroie et l'herbe qui verdoie »). J'imaginai une montagne, un plissement de terrain, un signe quelconque. Rien. Pourtant l'après-midi avance, il devrait être proche. Nous nous arrêtons à l'héliport. On nous pèse, nous payons notre dû, on nous range par groupe de six. Ça y est, c'est notre tour, photo souvenir devant l'hélicoptère (très mauvaise), heureusement, c'est au départ, parce que, à l'arrivée, je n'étais plus très fraîche ! On nous arrime, on nous accroche un casque à écouteurs sur la tête, ça y est, c'est parti, d'abord du sur-place, puis un virage et nous volons au-dessus de la forêt. Dans les écouteurs est diffusé un commentaire lyrique et historique en français, dessous, le Canyon commence à se dessiner. C'est en fait une immense faille qui déchire le plateau, il est magnifique et multicolore, en outre, il fait froid mais il ne pleut plus et les nuages laissent filtrer le soleil, juste pour nous.

Quelle affreuse impression ! Pendant que Jean-Louis mitraille à qui mieux mieux de son appareil photo et que le pilote avance avec une grande lenteur au-dessus du vide qui se précise et s'agrandit, l'hélicoptère se met à épouser les moindres mouvements de l'air, il n'avance pas droit, comme un bus sur la route, mais plutôt comme ces graines en forme d'hélice, montant, descendant, dérapant tantôt vers la gauche, tantôt vers la droite. Mon estomac n'aime pas du tout ça, je cherche avec affolement une poche en plastique que je ne trouve pas, ils n'ont pas prévu ce cas dans l'hélicoptère, contrairement à l'avion, et j'en suis réduite à regarder strictement à l'horizontale, dès que je baisse les yeux, mon bol alimentaire remonte. Je me mets à faire les mêmes exercices respiratoires qu'à la corrida, non plus pour ne pas tomber dans les pommes, mais pour ne pas vomir. Horrible, vexant. En plus, Jean-Louis et ma voisine me regardent d'un air inquiet, je dois être vraiment blanche. Je fulmine et les envoie paître. Je pensais trouver la promenade aérienne trop courte, au contraire, elle n'en finit pas !

Enfin, nous survolons de nouveau la forêt, où nous guettons les cerfs qui doivent s'y trouver, je vais mieux, l'air est plus stable. Il me faudra au moins deux heures pour récupérer et je suis très fâchée de dépendre ainsi de mes intérieurs.

Nous reprenons le bus pour aller tout au bord du précipice, où Jean-Louis et moi marchons un peu, bien couverts parce que ça gèle. Je me sens nettement mieux sur le plancher des vaches. Malgré tout, je ne regrette pas. C'est un site extraordinaire qui mérite bien sa renommée et d'hélicoptère, on se rend bien mieux compte de son étendue et de la variété de sa géologie. Nous avons même acheté une cassette vidéo pour revivre ces instants magiques à la maison.

Jean-Louis se promet d'y revenir y faire du trekking jusqu'en bas, en réservant (des mois à l'avance) une place au refuge ou en y campant. Il faut compter deux ou trois jours pour faire la descente et la remontée. Sinon, on risque d'en mourir d'épuisement (des pancartes tout le long préviennent les promeneurs).

Nous reprenons le bus pour nous rendre au belvédère, d'où nous pouvons photographier le coucher de soleil sur le Canyon. Le temps d'y aller, c'est déjà le soir et nous arrivons juste à temps pour les photos.

Ensuite re-bus pour gagner notre hôtel au milieu de la forêt, dont l'entrée du bâtiment principal en triangle est soutenue par des troncs entiers. Il est flanqué de part et d'autre de petits bâtiments à un étage où se situent les chambres, spacieuses, comme elles le seront toutes durant ce séjour.

Buffet self-service, nous avons enfin l'occasion de reposer nos estomacs fatigués par ces repas obligatoires avec menus imposés au restaurant. J'ai beau essayer de compenser par des petits déjeuners légers et nature (fruits, lait), le total par journée est décidément trop copieux, compte tenu du fait que nous nous remuons fort peu et roulons beaucoup en bus.

Une animation est prévue : un chanteur de country-songs et nous avons une bonne surprise, il est excellent. C'est un petit brun d'origine indiano-mexicaine avec un registre très étendu et dans la voix (du plus grave au plus aigu) et dans le répertoire (anglais, américain, rock, espagnol). Presque tout ce qu'il chante, nous le connaissons et je chante en sourdine. Jean-Louis me fait même danser quasiment en arrivant (on fait sensation et une vieille américaine vient nous demander d'où nous sommes) et une autre fois en fin de soirée : le pied !

Las Vegas

Pour aller au Grand Canyon, nous sommes partis de la relative chaleur (au matin) de Phoenix pour aller à 1500-2000 mètres dans le froid (je suis contente d'avoir apporté mon pull de ski à col roulé, et j'ai mis un autre pull dessous, pour faire bonne mesure). Maintenant, c'est le processus inverse : nous descendons vers Las Vegas et la chaleur, il faudra se déshabiller progressivement (Faut être solide !).

La forêt diminue rapidement et nous apercevons peu à peu les candélabres typiques du Névéda ainsi que de petits cactus fleuris jaunes qui couvrent toutes les collines et constituent quasiment l'unique végétation. Arrêt photo. Le guide Michaël nous avertit : défense aux dames de s'accroupir derrière les cactus !

- 1) ils sautent et piquent sauvagement toutes fesses à l'air
- 2) ils hébergent serpents et scorpions, dont il y a des dizaines de variétés différentes
- 3) ne pas marcher dessus non plus pour les raisons précédentes.

A part ça, ils me plaisent beaucoup.

Lorsque nous reprenons notre route, Michaël nous parle du système carcéral (il y avait une prison juste en face du coin perdu où nous avons fait nos photos).

Il nous raconte qu'il n'y a pas assez de policiers pour attraper tous les bandits des Etats Unis et qu'il leur est assez facile d'échapper à la justice en changeant simplement d'Etat, car ceux-

ci sont encore très indépendants les uns des autres et le système fédéral n'est pas arrivé encore à obtenir la centralisation de tous les fichiers. Malgré tout, les prisons sont tellement pleines qu'ils en sont venus à accepter la création de prisons privées, dont les propriétaires font travailler les occupants pour les rentabiliser. Seulement voilà, un jour, il y a eu un scandale quand on s'est aperçu que des prisonniers y subissaient des sévices graves, pour les rendre plus « aptes » au travail. La prison d'Etat la plus proche a donc décidé de retirer les prisonniers de cette « prison privée - enfer ». Les autres poursuivent leur activité sans être inquiétées. Peut-être sont-elles davantage contrôlées ?

Il a parlé également de la peine de mort (sans état d'âme), indiquant seulement les différents états qui l'appliquent, ainsi que les techniques (pendaison, injection, chaise électrique). Un prisonnier avait été condamné à la pendaison. Mais, aux Etats Unis comme en France, la justice est longue et des années devaient s'écouler entre la sentence et l'exécution. Or il se trouvait que ce prisonnier refusait absolument l'idée de se faire exécuter de cette façon honteuse. Alors, il mangea, mangea et grossit, grossit, grossit ... jusqu'à rendre impossible son passage par la trappe. Lorsque le terme arriva, on fut obligé de lui administrer une injection (ce qu'il voulait).

Un peu plus loin, nous passons devant une ancienne mine flanquée d'un minuscule village, à des lieues de toutes villes et au sein d'un paysage désolé. Notre guide nous en indiquera ainsi plusieurs, mines de cuivre, argent, or, restes déchus de l'époque déjà ancienne de la ruée de populations entières accourant de l'est surpeuplé vers cet ouest mythique. Le village avait plusieurs milliers d'habitants. Il en reste maintenant très peu, groupés autour de leur point d'eau, vivant chichement dans un isolement impressionnant. Ceux qui s'enrichirent le plus (dixit Michaël) furent les commerçants qui fournirent tout ce petit monde en matériel et vivres (pelles, pioches, etc ...).

Le désert continue, devient accidenté, et au détour du chemin, un reflet attire le regard : de l'eau ! Un lac, dont nous faisons le tour : c'est le lac de retenue du barrage « Hoover Dam » que nous traversons en voyant, d'un côté, le lac (superbe, enchâssé dans les montagnes sèches), de l'autre, le précipice vertigineux accentué par la verticalité courbe et artificielle du béton du barrage, et, tout en bas, un filet d'eau agité qui s'échappe des turbines. Le long de la route, de grands pylones tout de travers et des fils électriques à haute tension. On nous montre le tunnel au bas de la montagne qui longe la rivière et par lequel les camions passaient pour apporter le matériel de construction du barrage. Quand les machines se sont modernisées et ont été d'un volume trop important pour passer par ce petit tunnel, les ingénieurs ont fait arriver une route au sommet du canyon, ont tendu un système de filins entre les deux montagnes et descendu dans le vide les grosses machines.

Ce que je n'ai pas bien compris, c'est qu'ils ont d'abord fait un premier barrage, avec simplement de la terre, pour détourner la rivière, et quand le lit a été totalement asséché, ils ont fait le barrage définitif en béton dont la base est une fois et demie plus large que sa hauteur. Nous sommes descendus à l'intérieur par un ascenseur qui n'en finissait pas de s'enfoncer dans les profondeurs et nous avons parcouru les salles remplies de grosses turbines dont une moitié est en Arizona et l'autre dans le Nevada, le lac et le barrage faisant la frontière entre les deux Etats par leur milieu. Comme d'habitude, on nous a abrutis de chiffres (les Américains adorent vraiment ça !) que je me suis empressée d'oublier. De toute façon, au-delà de 10, ils ne représentent rien pour moi, alors des millions (de KW/h ou de dollars) !

Michaël était pressé d'arriver à Las Vegas. Sans même s'assurer qu'il avait toutes ses ouailles, il s'est précipité vers le bus, nous laissant à peine le temps d'immortaliser ce site intéressant et spectaculaire.

Avant d'aller aux Etats Unis, les seules étendues désertiques que j'avais vues étaient celles du Gard, du Maroc, dont je ne me souviens pas bien, de l'Espagne, et Lanzarote. Les plus comparables sans doute sont les espagnoles : d'immenses étendues désolées et monotones et des villes ou villages regroupés autour d'un point d'eau permettant l'émergence d'un havre de verdure. L'œil n'a nulle part où s'accrocher, les passagers du bus dorment, ou écoutent Michaël qui parle dans son micro. Parfois ils bavardent entre eux (ce qu'ils feront de plus en plus, au fur et à mesure que les corps s'accoutumeront au décalage horaire, que les nuits seront plus reposantes, et qu'ils se connaîtront mieux).

Las Vegas ! Je n'avais vraiment aucune envie d'y aller : visiter des machines à sous, moi qui déteste le jeu, je n'en voyais pas l'intérêt. Eh bien, en fait, cette ville m'a plu. Pas les machines à sous, bien sûr, mais tout le reste.

D'abord, le cadre est magnifique. Un cirque de montagnes désertiques ceint une vallée plate et ordonnée. Une banlieue de coquettes maisons entourées de jardins soignés, de larges avenues propres et bordées d'arbres offrent une entrée reposante à l'œil, après tous ces espaces arides. Par rapport à Los Angeles, c'est le jour et la nuit. La ville est jolie, aisée, avec de grands magasins, des entreprises, une cité à part entière où les retraités aiment à séjourner en hiver pour fuir les rigueurs nordiques. L'été il y fait trop chaud, mais octobre est une bonne saison, douce et agréable. Les routes ont une taille humaine, contrairement à cet affreux réseau d'autoroutes encombrées d'automobilistes seuls dans leur véhicule qui défigure Los Angeles. Ici c'est calme et reposant. Tout le bus est sous le charme.

Et lorsque nous arrivons dans le centre ville (rapidement, parce que les faubourgs ne sont pas très étendus), nous nous mettons à pousser des oh ! et des ah ! Les hôtels sont tous plus étonnants les uns que les autres, imitations fantaisistes des architectures orientales ou européennes, ou même château de dessin animé, nous ne savons où donner de la tête. Et Michaël nous promet que le soir, avec les lumières électriques, ce sera encore mieux. Nous avons de la peine à le croire.

A ce moment-là, notre guide fait quelque chose que nous ne lui pardonnerons pas. Il aura été parfait sous tout rapport, sauf là. Il nous dit qu'il veut voir absolument un spectacle et que, si certains le désirent, ils peuvent l'accompagner pour faire le tour des hôtels les plus prestigieux.

Ce sera \$20 par personne. Il faut dire que depuis le début du séjour, nous n'arrêtons pas de faire des rallonges au prix soit disant tout compris au départ. « Tips » (pourboires) pour les chauffeurs (à chaque fois que nous changeons de lieu, nous changeons de bus et de chauffeur), hélicoptère sur le Grand Canyon, boissons alcoolisées aux repas (bières ou vins, toujours très chers), souvenirs ...

Je pense qu'il s'attendait à n'avoir qu'une dizaine de volontaires. Mais comme nous avons appris à l'apprécier, lui et ses commentaires, qui ajoutent toujours beaucoup à ce que nous voyons, pour nous aider à comprendre et bien interpréter, tout le bus décide de le suivre, sauf trois personnes. Cela fait, pour une simple balade d'une heure et demie en bus et à pied, avec

chauffeur et guide, hors programme mais sans aucun spectacle payant \$20 x 50 personnes = 6 000 F ! Pas mal, n'est-ce pas ?

Bref. Nous entrons dans l'hôtel Monte Carlo, à l'entrée majestueuse à colonnes et « hall de gare » gigantesque avec un comptoir d'accueil à perte de vue. Comédie habituelle de déchargement des bagages, retrouver les siens, les porter, attendre l'appel pour la distribution des clés (cartes magnétiques), on se dirige vers les ascenseurs au bout du hall et à l'entrée des salles de jeux du casino, encore plus immenses.

Ah, j'ai oublié ! Pendant le déchargement du bus, Michaël nous fait faire un « tour d'orientation » dans l'hôtel, parce que la dernière fois qu'il y est venu, il s'est perdu ! Nous le suivons tous à travers le grand hall, à l'immense baie vitrée qui donne sur un jardin tropical, arrivons au sas qui dessert le couloir aux ascenseurs, les salles de jeux et autres pièces, nous traversons sur une moquette épaisse le casino où les machines à sous (« slot-machines ») font un bruit tamisé, dans un décor de lustres, serveuses aux tenues aguichantes qui apportent à boire gratuitement (?) aux joueurs, bars et restaurants tout le long, salle à droite avec un immense panneau pour parier sur les courses (on dirait la salle avec l'immense tableau de bord de la série américaine Star Trek).

Enfin, nous atteignons le buffet où nous dînerons le soir, avant la visite nocturne de la ville. Michaël nous dit : « Et maintenant, à vous, vous me ramenez jusqu'au bus pour retrouver les bagages ! » Nous avons passé le test avec succès, mais il n'avait pas tort, c'est un vrai dédale.

Babou nous avait dit que nous aurions peut-être un lit rond assez grand pour que dix personnes y tiennent ensemble. Ce n'était pas ça, mais nous avons deux lits dans un vrai appartement (sans cuisine) et en nous couchant tous les deux dans le même, bras et jambes écartés, nous ne nous touchions pas ! Gigantesques !

Michaël a déclaré que de toutes les façons, nous n'y dormirions pas et que notre chambre ne nous servirait qu'à y poser les valises : à Las Vegas, défense de se coucher, c'est la fête toute la nuit !

En fait, nous n'avons pas tenu le coup, et nous y avons tout de même dormi un peu.

Alors, cette promenade ... Le bus nous a tout d'abord amenés dans un quartier anodin en apparence. Nous sommes descendus et avons marché vers une rue perpendiculaire. Michaël ne nous avait rien dit, pour ménager la surprise. De loin j'apercevais une drôle de structure métallique, comme la voûte d'un supermarché dont on verrait l'ossature, mais située à l'extérieur. Puis nous avons pénétré dans cette rue où une foule attendait tout du long, peut-être sur 250 ou 500 mètres, regardant les vitrines et affiches en néon sur les devantures. Toute la rue était recouverte d'une voûte parsemée de milliers d'ampoules.

Et tout d'un coup, tout s'est éteint et en même temps qu'une musique démarrait, la voûte s'est illuminée. Un gigantesque dessin animé bougeait au rythme de la musique et ses motifs symétriques variaient sans arrêt. Difficile à décrire. Nous étions tous debout là-dessous, la tête rejetée en arrière, avec l'envie de danser et ne sachant où regarder tant c'était grandiose. Je ne peux pas dire que le choix ni des musiques ni des images animées était génial, mais l'effet produit était impressionnant et nécessitait l'utilisation de je ne sais combien d'ordinateurs pour coordonner l'ensemble. Cela dura environ un quart d'heure, puis sous les

applaudissements spontanés de la foule, la voûte s'éteignit et les lumières sur les murs et dans les magasins se rallumèrent.

C'est un des casinos qui avait organisé ce spectacle pour attirer du monde, et cela avait tellement bien marché que les autres avaient dû lui demander d'espacer ses représentations pour que les clients puissent s'en éloigner et aillent jouer ailleurs.

Ensuite, nous reprîmes le bus pour aller nous promener dans les jolies rues bordées d'espaces verts. Nous avons pénétré dans un bel hôtel avec un restaurant italien et un restaurant français à l'intérieur (très chics), un autre avec un aquarium géant derrière son comptoir avec d'énormes anémones de mer aux couleurs psychédéliques, et en face, un jardin intérieur avec ruisseau, orchidées disposées sous des arbres géants éclairés par une verrière, qui abritaient un restaurant sous leur ramure, et nous sommes ressortis pour voir une énorme cascade artificielle accompagnée de jets d'eau. Nous nous sommes approchés, essayant de comprendre la raison pour laquelle les gens s'agglutinaient de la sorte autour de cette fontaine. Tout d'un coup, dans des éclatements de feu d'artifice, les jets ont pivoté et l'éclairage a changé, l'eau se teintant de rouge : la fontaine imitait à s'y méprendre un volcan en éruption avec coulée et jets de lave, et de la fumée et des flammes en plus pour nous impressionner davantage. Eh bien, c'était réussi. Ils nous en ont mis plein la vue. Pendant dix minutes, nous nous y sommes crus, au pied de l'Etna ou du Vésuve.

En bus, nous sommes passés le long d'un hôtel qui possédait sur le plan d'eau qui le jouxtait deux bateaux grandeur (presque) nature, un pirate et un de Sa Majesté la Reine d'Angleterre. Toutes les demi-heures ou toutes les heures, les pirates commençaient à attaquer les marins, les boulets de canon fusaient, les cris jaillissaient, les grappins partaient à l'assaut, et à la fin, (Amérique oblige), le bateau de la Reine coulait. Puis, au bout d'un moment, tout se remettait en place jusqu'à la fois suivante.

Nous sommes allés également pour finir dans un hôtel dont la galerie marchande intérieure (uniquement des magasins de luxe) aurait pu contenir la totalité du centre piétonnier de Bayonne. Les décors des magasins imitaient à s'y méprendre des façades de maisons et le plafond représentait une voûte couleur de ciel avec de petits nuages, dont l'éclairage se modifiait insensiblement pour passer des lumières du matin à celles du soir. Nous avons pris des photos du groupe sur une des places, devant un kiosque de statues simili gréco-romaines. De temps en temps, nous voyions bien que nous étions en Amérique, parce qu'il y avait également des statues de Donald ou autre personnage de Walt Disney. Curieux et plutôt de mauvais goût.

San Francisco

Le lendemain, nous avons repris l'avion pour San Francisco : le meilleur à la fin du séjour. L'ambiance du groupe commençait à changer, les membres, se connaissant mieux, s'interpellaient par leur prénom en se tutoyant et même certains se retrouvaient affublés de surnom. Il faut voir le « binz » qu'ils ont mis dans l'avion ! Il y en a un qui s'est levé et s'est mis à imiter tous les faits et gestes des hôtesses au moment des consignes de sécurité, indiquant l'emplacement des sorties de secours, parachute, masque à oxygène ... L'hôtesse riait tellement qu'elle en perdait le fil, regardant désespérément sa collègue plus éloignée en tête d'avion. En plus, elles parlaient un peu français, et, sans être très jolies, étaient fort sympathiques. C'est tout juste si elles n'ont pas embrassé tout le groupe lorsque nous avons

atterri. Il y avait également un jeune (et beau) chanteur d'opéra à bord avec lequel nous avons discuté (et chanté) le temps du trajet.

San Francisco : nous avons cru atterrir de nouveau aux Antilles. Comme à Saint Martin, l'avion a semblé se poser sur l'eau tant la piste est proche de la baie. Le temps était un peu nuageux. Nouveau bus, nouveau chauffeur.

Première impression : le dynamisme. L'aéroport est en train de doubler sa surface d'accueil, il y en a pour plusieurs années de travail. Il est un peu en dehors de la ville. Notre guide veut nous conduire à un site élevé d'où nous pourrions avoir une vue d'ensemble de la baie. De là, nous voyons une ville pas si grande que ça, avec un quartier de gratte-ciel relativement circonscrit à un petit périmètre et surtout, je suis déçue parce que je ne vois pas les collines si célèbres que nous voyons dans tous les films qui la prennent pour cadre.

Jean-Louis, quant à lui, attend que le rayon de soleil se déplace pour pouvoir prendre ses photos. Il fait un peu sombre et l'éclairage n'est pas assez contrasté. Zut ! Ça ne va rien donner.

Mais la vue est tout de même superbe : la ville, la baie, les ponts, de l'autre côté de la colline où nous nous trouvons, le Pacifique, et une noria d'énormes bateaux qui se dirige vers ce que j'apprendrai plus tard être Oakland. Des ports de plaisance dans tous les recoins et des voiliers partout ; de la verdure ; de jolies maisons. Que nous sommes contents d'y être enfin ! Moi, je n'ai fait le voyage quasiment que pour elle. Jean-Louis, lui, c'était pour le Grand Canyon.

Nous descendons sur le « Pier 39 » (Quai 39) pour y déjeuner. Pendant que nous traversons la ville, Michaël nous décrit les dégâts occasionnés par le dernier tremblement de terre, qui s'est passé l'année même de son arrivée dans cette ville. Dégradations, éboulements, incendies, la seule chose positive qu'il en ait retiré, c'est l'extraordinaire entraide qui s'est organisée après le désastre. Les habitants ont été traumatisés, et à chaque fois qu'il y a le moindre début de problème, les camions de pompiers se précipitent en nombre, sirènes à bloc, vers le lieu du sinistre. C'est épouvantable le bruit qu'ils font. Et bien sûr, ils vont à fond les manettes, même dans les carrefours, et même s'ils sont très bruyants et du plus beau rouge, c'est tout de même sacrément dangereux. Surtout que, maintenant que nous sommes dans la ville, nous voyons bien qu'elle est presque entièrement construite sur des collines très pentues, avec les rues dans le sens de la pente, et les perpendiculaires qui font un replat au croisement qui peut faire rebondir les voitures si elles vont trop vite dans la descente : aucune visibilité. Comme à Los Angeles, la plupart des maisons sont en bois, mais elles ont beaucoup plus de charme, sont plus coquettes, plus soignées, plus anciennes aussi, souvent de style anglais (victorien).

Que faut-il faire en cas de tremblement de terre ? Rester chez soi, loin de toute vitre. Dans le journal, à la page météo, une rubrique séisme indique le degré des secousses sur l'échelle de Richter, chose courante et banale, tous les jours ou presque, mais on ne les sent pas.

Nous traversons le quartier des hippies, où ceux de la première heure ont fini par s'établir dans des maisons et ne supportent plus maintenant les déprédations occasionnées par ceux de la rue ; c'est également le quartier de la drogue. Mais, si les gens y sont moins apprêtés que dans le quartier des affaires aux gratte-ciel, on ne peut pas dire que les rues soient laides. Le coin est simplement plus délaissé et les gens moins nets.

Nous passons dans un beau parc qui sert également de terrain multi-sports. C'est au cours du siècle dernier que le maire de San Francisco a demandé à un créateur de jardins célèbre s'il était possible de créer un espace vert sur une petite surface sablonneuse. Il lui fut répondu que c'était impossible. Alors il s'est adressé à un autre qui a pris le problème à bras le corps. La « petite surface » en question faisait plusieurs kilomètres carré. Il a d'abord planté de l'herbe rase, puis progressivement des buissons, et puis des arbres, créant un lac, des tennis, une serre magnifique à orchidées dont les vitres ont été malheureusement brisées et les plantes détruites par la dernière tornade d'il y a un ou deux ans. Enfin, il y a consacré sa vie entière (il est mort à plus de 90 ans, deux jours après sa mise à la retraite) et son second a pris le relais. Le résultat en vaut le coup, surtout si l'on pense qu'il ne s'agissait que de dunes stériles, les arbres sont déjà immenses, la disposition harmonieuse et les essences variées. Comme il détestait les statues, il les a toutes cachées dans des écrins de verdure. Pourquoi pas ?

Le Pier 39 (thirty-nine) nous plaît beaucoup. Exceptionnellement, les constructeurs ont laissé le bois apparent et on dirait de petits chalets de montagne placés sur des pontons de bois au bord de la baie. Ils contiennent une myriade de petits magasins et restaurants (l'un d'eux attire l'œil : il est spécialisé dans le chocolat) ; nous en visitons un autre, entièrement consacré aux coquillages et tous les objets qu'on peut faire avec. Je suis très intéressée par de jolies compositions faites de plantes hors sol disposées dans des carapaces d'oursin (sans les épines). Malheureusement, Jean-Louis m'a fait la remarque qu'elles seraient très difficiles à ramener dans l'avion intactes. Dommage !

Au détour des quais, nous découvrons un banc d'otaries qui se prélassent au soleil. Elles ont fui les requins blancs du Pacifique pour se réfugier dans la baie (qui ne doit pas être très polluée et dont l'eau est très claire et sans aucun déchet apparent, malgré les nombreux bateaux). Les organisations protectrices des animaux ont prié les propriétaires des bateaux de plaisance de s'installer ailleurs pour laisser la place à cette centaine d'animaux sympathiques.

Nous mangeons dans un restaurant avec une grande ouverture vitrée sur la baie avec vue sur l'île d'Alcatraz, les paquebots, les voiliers, les pélicans, cormorans et mouettes de toutes tailles : je n'arrive pas à en détacher mon regard.

Plus tard, nous avons appris que la multitude de ces oiseaux est tout à fait inhabituelle. « El Niño » a encore fait des siennes. Il s'agit d'un courant chaud qui normalement se déplace dans le Pacifique depuis l'Amérique Centrale vers l'Indonésie. Depuis plusieurs mois, il n'a pas fait le trajet habituel. Ceci provoque la sécheresse dans les pays de mousson et au contraire des trombes d'eau dans des régions d'ordinaire sèches. Ils s'attendent en Californie à avoir de sérieuses intempéries dans les mois à venir. En attendant, les oiseaux sont contents, l'eau est plus chaude et fait également le bonheur des surfers.

On a beau nous dire que l'été est plutôt frais et humide, avec des brouillards très épais sur la baie, que l'eau est plutôt fraîche et peu propice à la baignade, qui se pratique de préférence vers Los Angeles et ses plages de Santa Monica, Venice ou Malibu, et qu'à San Francisco, on ne va dans l'eau qu'en combinaison pour y faire du surf ou du wind-surf (planche à voile) sur la « Ocean Beach », plage de l'océan, à une encablure du Golden Gate Bridge, cette ville nous semble vraiment très agréable à vivre, très estivale, les gens n'y paraissent pas stressés et ont l'air d'y vivre en bonne entente. Et pourtant, ils sont de toutes les couleurs et il y a certainement ici aussi de grosses différences de revenus.

L'après-midi, nous cinglons vers le Golden Gate Bridge. Comme nous sommes à la veille de la « Fleet Week », des avions de chasse passent en vrombissant et semblent frôler le pont. J'ai même l'impression que parfois ils passent dessous, et ils font des loopings dans les airs. C'est très beau mais assourdissant. Le guide nous donne peu de temps pour prendre nos photos. Nous fonçons à pied vers le pont pour nous faire photographier dessus par un autre touriste compréhensif. Jean-Louis prend le pont sous toutes ses coutures. C'est vrai qu'il est assez majestueux et qu'il fait une belle porte pour l'entrée de la baie. En face, c'étaient des terrains militaires qui sont devenus un parc national inconstructible : les sportifs vont y faire du vélo ou leur jogging, mais c'est assez dénudé. Le principal intérêt réside dans la vue sur la mer et la baie de part et d'autre du promontoire.

Nous avons repris le bus et sommes passés sur le Golden Gate Bridge pour aller voir le petit village très coquet de Sausalito : jolis magasins, joli port de plaisance et vue superbe sur la baie et San Francisco. Michaël nous fait crouler sous les chiffres de l'immobilier. Le terrain est très cher, donc les jardins sont réduits au strict minimum, d'autant qu'il y a très peu d'immeubles, comme à Los Angeles, en raison des fréquents séismes. Le moindre studio coûte davantage qu'une maison chez nous. Résultat logique : plus on est pauvre, plus on habite loin, plus on fait de longs trajets pour aller travailler. Mais en raison de la topographie particulière de la péninsule, ils n'ont fait que peu d'autoroutes et elles ne défigurent pas la ville. Au contraire, ils ont gardé le « cable-car », les trolley-bus, les bus, de grands parkings ont été aménagés et par conséquent, la circulation semble bien plus fluide et moins envahissante que dans l'autre métropole du sud. En outre, les habitants marchent beaucoup, la ville est pleine de piétons et équipée de grands trottoirs pour les accueillir.

Nous retournons au bus qui nous amène à l'hôtel que nous garderons plusieurs nuits, halte salvatrice, car changer six fois d'hôtel en douze jours, c'est épuisant. Il s'appelle le Shannon Court Hotel, il est situé en plein centre, offre un petit déjeuner des plus honnêtes, et c'est celui qui nous offrira les plus petites chambres de tout le séjour (de taille malgré tout très convenable à l'échelle européenne).

Nous dînons chinois et je m'endors quasiment sur la table, assommée par les médicaments américains que j'ai achetés pour vaincre la bronchite californienne que je traîne depuis de nombreux jours et que je n'avais soignée au début qu'avec l'aspirine française destinée à Jean-Louis, puisque c'est lui d'habitude qui est malade.

A ce propos, nous sommes assez choqués tous les deux par le système pharmaceutique américain. Comme je n'étais vraiment pas bien, lorsque nous nous promenions avant le dîner dans les rues proches de l'hôtel, j'ai traversé une avenue pour pénétrer au bas d'un gratte-ciel dans un magasin où ils indiquaient, entre autres choses, « Pharmacy ». En fait, il y avait de tout et, au milieu, plusieurs rayons consacrés aux médicaments. J'erre, je regarde, cherche l'ordre caché des choses, guette un employé du magasin et finis par repérer tout au fond, et pas indiquée du tout nulle part, la pharmacie proprement dite, c'est à dire deux aide-pharmaciennes qui ne s'occupent que des médicaments prescrits sur ordonnance. Quand elles daignent s'occuper de moi (elles sont concentrées sur leur écran d'ordinateur plus loin), l'une d'elle s'approche du haut comptoir et je lui explique mon problème. Elle me répond sèchement « Rayon 2 », plus, à ma demande expresse, deux noms de médicaments que je lui suture et lui fait écrire pour ne pas faire de méprise. Je finis par trouver toute seule le rayon 2, mais impossible de trouver au milieu de ces centaines de boîtes les médicaments contre la bronchite. Je retourne au fond, toujours toussant et fiévreuse, crevée, et je lui explique qu'étant étrangère, je n'ai pas l'habitude de ces rayons et que je ne trouve rien. Elle sonne

sans me répondre et fait venir un employé qui m'amène au bon endroit et balaie d'un geste large des pans entiers d'étagères en me disant, ici, ici, ici. Et je me retrouve devant toute une série de médicaments qui portent bien les deux noms indiqués mais n'ont pas les mêmes prix, ni les mêmes conditionnements, ni les mêmes prescriptions derrière pour savoir ce qu'ils soignent. Il y a même des médicaments en promotion !

Au bout d'un moment de tergiversations, j'en choisi un, où la posologie indiquée est de deux cachets à chaque prise. Je présume qu'ils avaient oublié d'indiquer que c'était pour des gars de 2 mètres et 200 kgs. C'était un vrai remède de cheval. Ah ! Je ne toussais plus et respirais à nouveau, mais j'étais groggy, ma tête tournait, incapable de fixer mon attention. Le lendemain, je ne les ai plus pris qu'à l'unité.

Quand mes compagnons de voyage ont vu que j'étais presque guérie, deux m'ont demandé de les accompagner à la pharmacie proche de l'hôtel. C'était dimanche. Pas de pharmacien au fond du magasin. Un simple employé, bougon et désagréable, que je suis allée pêcher à un autre rayon et qui m'a suivie de mauvaise grâce au rayon des médicaments en me jetant un « ce sera « Five bocks » d'un ton sauvage. A traduire : cinq dollars de « tips » ou pourboire. Je n'en croyais pas mes oreilles. Pour faire seulement son boulot, il me réclamait çà ! Je lui ai répondu « You're joking ? - Not at all », a-t-il rétorqué (Vous plaisantez ? - Pas du tout). Nous avons quand même fini par avoir nos renseignements et je me suis refusée à les lui donner (ses \$5). Pas pour la somme. Pour le principe.

Michaël nous a fait, lors d'un de nos longs trajets en bus, tout un cours sur la fiscalité, la sécurité sociale et les assurances aux Etats Unis. Il en a conclu (comme il connaît également le système français) que finalement un Américain devait sortir une somme sensiblement équivalente à celle qui sort de la poche des Français, sauf que c'est lui qui doit s'assurer alors que chez nous ce sont des cotisations obligatoires ou des impôts. D'après lui, ce serait plus indolore et flatterait davantage l'amour propre indépendant des Américains : ils ne sont pas moins malades, prennent aussi leur retraite (plus tard), mettent aussi leurs enfants à l'école (souvent payante pour être meilleure), etc. Le système est différent, mais le résultat au niveau de la bourse serait sensiblement pareil.

Il y a tout de même beaucoup de S.D.F., en particulier dans le centre ville, où sont situés de nombreux hôtels. La ville est accueillante, les gens tolérants, les rues pourvues de larges trottoirs parcourus de piétons pas trop pressés et de parcs bien verts, si bien qu'il y en a en assez grosse concentration, mais ils semblent peu agressifs et racoleurs. Sans doute que les associations caritatives font le nécessaire au moins pour les nourrir : certains n'hésitent pas à réclamer sur leur pancarte des dollars pour une bière.

Nous avons (enfin) une journée libre. Nous partons à pied de l'hôtel avec Marc et Geneviève en direction du quartier chinois. Nous passons par la porte (chinoise) et, comme Alice à travers le miroir, nous changeons de monde. Il n'y a pratiquement plus que des Chinois autour de nous, les pancartes sont écrites en chinois, les magasins (même d'alimentation) n'offrent que des produits asiatiques (à l'exception, peut-être, des cartes postales). C'est le dépaysement complet. Dommage que nous soyons obsédés par le désir de trouver absolument des souvenirs à rapporter. Cela gâche un peu le plaisir de la découverte.

Puis nous retournons au Pier 39, car Jean-Louis a repéré, lors de notre premier passage en bus, des étalages de crabes que l'on mange debout dans des petites barquettes, avec les doigts, et qui lui font très envie. Nous restons plus d'une demi-heure à regarder et comparer, admirant la

dextérité de l'un des vendeurs qui jongle avec sa massue tout en brisant méthodiquement les carapaces, et en rythme, attention ! Finalement nous nous décidons pour des sandwiches plus faciles à manger, au crabe pour Jean-Louis, aux crevettes pour moi, et allons nous installer au milieu de la foule au bord de l'eau. Parce que çà y est, c'est la Fleet Week ! Tout San Francisco est réuni sur le port au soleil pour regarder les acrobaties des avions, et ils font des queues aussi interminables que tranquilles et bon enfant pour monter sur les bateaux promenade de la baie aux couleurs bleu et or.

Parmi cette foule, nous observons qu'il y a des gros, des vraiment énormes, des obèses qui forment des tableaux impressionnants (certains sont obligés de marcher avec des cannes et sont pratiquement infirmes). Mais j'ai l'impression que cette plaie ne touche ni la population d'origine chinoise, ni l'hispanique. Si les Américains ne mangaient pas tout le temps aussi !

Et il y a aussi des gays. Quelle rigolade ! Déjà, à Los Angeles, Michaël nous avait prévenu que dans le quartier d'Hollywood, où nous logions, il fallait se méfier sérieusement des belles de nuit qui en fait étaient des hommes (anatomiquement), mais alors, à San Francisco, nous en avons vu des tonnes, et non déguisés. Sylvain voulait qu'on lui ramène un Jean, Levi's 501, nous sommes donc allés dans un magasin spécialisé où la plupart des vendeurs étaient gays.

Jean-Louis a essayé un pantalon avec les conseils avertis de l'un d'entre eux, quant à la taille et la coupe.

Dans un grand magasin dont le rez-de-chaussée était réservé aux parfums, maquillages et divers soins de beauté, au moins la moitié des stands était tenue par des hommes qui maquillaient et conseillaient ces dames. Nous avons beau être avertis, c'était tout de même très étonnant. Ceux-là au moins n'étaient pas obèses, c'étaient des jeunes hommes à la minceur filiforme et aux manières bien caractéristiques.

Et c'est au milieu de cette foule bigarrée du port en fête que j'ai donné rendez-vous, la veille au soir par téléphone, à la correspondante de Catherine, Brenda, dont je ne connais que la voix. A quinze heures, je me trouve avec Jean-Louis (totalement désabusé et défaitiste et qui, en plus, ne voit absolument pas l'intérêt de cette rencontre) devant le musée de la mer local.

Un quart d'heure de retard, je ne vois toujours personne. Je cherche un couple avec un bébé. J'interroge une jeune femme qui paraît attendre avec son bébé et ne pas s'intéresser au spectacle « Are you Brenda ? » Réponse négative. Je commence à désespérer et me donne encore un quart d'heure, Jean-Louis en a marre. Tout d'un coup, je vois arriver une jeune rousse mince, je descends l'escalier, tenant ma petite fiche où j'ai inscrit « Brenda » au bic. Nous nous reconnaissons tout de suite sans nous être jamais vues « Are you Brenda ? – Are you Cathy ? » - C'est le miracle !

Je récupère Jean-Louis et nous passons quelques heures avec ce couple fort sympathique. Je suis contente. Son mari nous attend dans la voiture en double file avec bébé qui dort. Ils nous emmènent dans les jolis quartiers de San Francisco, nous désignent la maison de l'acteur qui a joué dans « Le cercle des poètes disparus », puis nous longeons le golf qui surplombe la ville, voyons la baie depuis un belvédère (une mariée s'y fait prendre en photo), nous photographions sa limousine, mais il fait froid et il y a du vent là-haut, alors nous nous réfugions dans un superbe bar un peu plus loin, au-dessus de la « Ocean-Beach ».

Lorsque nous y arrivons, nous voyons garés dans le parking une voiture de la télé, plusieurs voitures de pompiers, la police : nous apprenons que quelqu'un est tombé des rochers. Vu la hauteur, j'ai peu d'espoir qu'il soit retrouvé vivant. Brenda me dit que ça arrive souvent, et elle précise que ce ne sont pas des suicides, mais des accidents, les gens s'approchent pour admirer la vue et tombent. Fait divers.

Brenda est avocate en droit social, avec une associée, et parmi ses occupations, elle mentionne le « sexual harassment », harcèlement sexuel, qui me fait immédiatement penser à Michaël Douglas, dans l'un de ses derniers films. Son mari, Frank, est informaticien à son compte à San Francisco avec deux associés (il n'est pas à la Silicon Valley, qu'il trouve très laide, comme Los Angeles, et surpeuplée). Il a trois employés qui sont des programmeurs et il fait des programmes sur commandes pour des entreprises. Il a également créé un programme spécialisé qu'il cherche à diffuser. Apparemment un bon créneau.

Il est adorable avec sa petite fille. Il la fait goûter, joue avec elle et pouponne, pousse la poussette. Il a 39 ans et sa femme un peu moins, je crois. On voit qu'ils ont longtemps attendu pour faire un enfant. Elle a divorcé et il est son second mari, depuis deux ans. Sans doute qu'il a dû divorcer lui aussi.

Notre guide, Michaël, a divorcé lui aussi pour épouser une femme française qui vit maintenant avec lui à 40 km de San Francisco, et vient d'avoir un bébé depuis 15 jours.

Frank nous pose une drôle de question : est-ce que cela ne nous gêne pas qu'ils soient avec leur bébé ? Parce que la plupart de leurs amis n'ont pas d'enfant et qu'ils trouvent ça ennuyeux.

Il a fallu que je leur fasse un dessin : ils n'avaient pas réalisé que nous avons quatre enfants, et que nous savions ce que c'était ! D'ailleurs, à notre retour à l'hôtel, je jouais avec le bébé derrière dans la voiture et j'avais une sacrée cote !

Le lendemain, nous avons eu une conférence à l'hôtel, au quatorzième étage (belle vue sur San Francisco). Un jeune surdoué français travaillant en coopération nous fait un exposé sur le champagne californien produit au Domaine Chandon, avec la technique de Moët et Chandon, que nous avons visité le jour suivant.

Puis, un avocat du nom de Lendormi, français à l'accent américain, nous parle de la façon d'investir aux U.S.A., techniques juridiques, formalités ... C'est intéressant. Nous rêvons en apprenant qu'une société peut se fonder en 24 heures et démarrer aussitôt son activité.

Au dîner, j'attire le jeune surdoué à côté de moi, pour discuter. Il a étudié à l'école Centrale de Lyon. Comme l'allemand l'ennuyait, il l'a abandonné pour faire deux ans de chinois. Il est allé à Pékin en tant qu'assistant d'université pendant quelques mois. Souhaitant y retourner, il a postulé auprès de plusieurs entreprises, dont Moët et Chandon qui lui a répondu en lui disant qu'ils n'avaient rien pour la Chine, mais qu'il y avait un poste à pourvoir à San Francisco, est-ce que ça lui dirait ? ... Son poste, c'est de travailler dans la salle d'informatique (sans fenêtres et avec air conditionné) pour leur créer un réseau Intranet. Si seulement mes enfants pouvaient devenir des jeunes hommes aussi intéressants et ouverts !

L'après-midi, nous visitons le port d'Oakland. Nous traversons un autre pont sur la baie (je crois que c'est le Bay Bridge), passons sur l'autoroute qui s'est écrasée sur celle du dessous

lors du dernier gros tremblement de terre. Elle a été refaite aussitôt, mais aux normes antisismiques.

Comme c'est une voie indispensable, la mairie a demandé à une entreprise de la refaire aux conditions suivantes : pénalités de retard exorbitantes, primes très avantageuses par jour d'avance sur le temps imparti. L'entrepreneur (d'origine italienne) a accepté le risque. Il a prévenu tous ses collègues aux quatre coins des U.S.A. et ils se sont tous mis à travailler d'arrache-pied. Ils ont terminé avec un mois et demi d'avance et ont empoché le pactole.

Nous faisons un petit circuit dans le bus avec un responsable du port qui nous donne quelques explications. C'est un port spécialisé dans les containers. Le vrac est déchargé dans un autre endroit. Nous voyons donc des alignements impressionnants d'énormes grues et de gros bateaux chargés jusque sur le dessus de containers. Quand il y a de grosses vagues, je me demande comment ils font pour ne pas en perdre (même arrimés comme on me l'a décrit par la suite). Ce port est géré par la mairie d'Oakland, de même que l'aéroport, en plus des tâches habituellement réservées aux mairies. Ils n'ont pas de chômage à gérer, c'est le contraire. Ils sont en train de doubler la superficie (et la capacité ?) du port.

Toute la région de San Francisco (de même qu'à Los Angeles) a été gravement touchée par la baisse des budgets accordés à l'armée, ainsi que par la baisse d'activité de l'aéronautique. Cela a eu pour conséquence la libération, qui se poursuit encore aujourd'hui, de nombreux terrains, que tous les lobbies locaux se disputent, et de bâtiments industriels, qui sont maintenant réutilisés à d'autres fins.

En ce qui concerne Oakland, c'est ce qui lui permet d'agrandir son port à ce point, car le problème des terrains est crucial. Il avait même fallu créer une île artificielle dans la baie pour l'armée (qui commence d'ailleurs à s'enfoncer lentement, comme Venise), et qui sera sans doute attribuée aux riches pour qu'ils y établissent leurs villas (avec vue imprenable sur San Francisco).

La mairie a un pouvoir économique assez important. Deux compagnies privées de voies ferrées arrivent jusqu'au port (les trains sont très longs et passent en pleine ville sans passages à niveau ni barrières en bloquant la circulation). C'est la mairie qui discute des tarifs. Une année, elle a tellement fait baisser les prix en mettant les deux compagnies en concurrence qu'elles ont décidé que ce n'était plus rentable de travailler avec Oakland et qu'elles se sont détournées de la ville pour commercer ailleurs ! Les conseillers municipaux ont compris qu'il y avait des limites à ne pas dépasser et que chacun devait y trouver son compte.

Il y a aussi la question des espaces verts. La mairie impose au port de réserver quelques espaces verts, de façon à ce que la ville soit plus esthétique d'une part (elle est bien plus industrielle que San Francisco et me fait penser au Boucau par rapport à Bayonne) et d'autre part, que les gens puissent venir bader et observer l'activité portuaire tout en restant hors de portée des grues.

Oakland est bien plus contrastée que San Francisco : le bas est réservé aux bâtiments industriels, port et aéroport, les ouvriers y habitent aussi (souvent de couleur), le haut, la colline, est couvert de villas pour les plus riches. Il y a également un antagonisme historique et une jalousie entre les deux villes, San Francisco étant considérée comme plus chic et plus huppée qu'Oakland.

Comme d'habitude, le guide nous a abreuvés de chiffres, tonnages, millions de dollars, que je me suis empressée d'oublier. La seule chose qui me reste, c'est que leur souci est de gérer harmonieusement leur dynamisme et bien répartir leurs activités, accompagner leur croissance pour qu'elle ne se fasse pas aux dépens du cadre de vie : j'aimerais que nous ayons des problèmes similaires en Europe.

Nous avons eu une soirée de gala. Au dernier étage d'un très grand hôtel, garni de baies vitrées de tous côtés avec vue sur les lumières de San Francisco la nuit. Il y avait un buffet central où chacun pouvait se choisir les plats qu'il voulait, asiatiques, européens ou américains.

A la fin, tous les convives voulaient descendre par l'ascenseur extérieur transparent, il y avait une queue pas possible. Alors Marc, Geneviève, Jean-Louis et moi avons repris l'ascenseur intérieur par lequel nous étions montés et nous sommes sortis pour faire le tour de l'hôtel et voir l'autre ascenseur descendre le long de la paroi. Le temps de faire le tour, le bus avec tout le groupe était parti sans nous ! Nous en avons été quitte pour une bonne marche avant de nous coucher ...

Les vins californiens : nous sommes allés visiter les vallées de Napa et Sonoma, consacrées aux vins hauts de gamme. Nous avons (enfin) traversé les seules terres cultivables de la région, où les paysans produisent de tout. Michaël nous a dit que cette agriculture ne pouvait se faire que grâce aux premiers habitants de la Californie (après les indiens) et qui n'en sont jamais partis : les Mexicains ; d'une part, parce qu'ils acceptent de bas salaires, et d'autre part, parce qu'ils sont les seuls à accepter les tâches agricoles (les Américains n'en veulent pas). Comme chez nous, de temps en temps, ils sont accusés de « prendre le travail » des Américains et d'être la cause du chômage, mais cela ne tient pas devant la réalité des faits.

A propos du chômage, Michaël nous dit qu'il est très difficile à quantifier, mais que d'après lui, il doit être plus proche des 7% que des 3% annoncés par le gouvernement. Les seuls à être indemnisés, et petitement, sont les femmes mères de famille. Les hommes ne reçoivent rien, ils n'ont que la ressource de trouver un travail, quel qu'il soit.

Les contrats sont souvent à durée déterminée et les gens changent plusieurs fois de métier au cours de leur vie (en moyenne trois ou quatre fois) et font des métiers qui n'ont souvent rien à voir avec leur formation initiale. En outre, ils sont bien plus mobiles. Michaël a travaillé quelques années en France, au Canada, à New York puis à San Francisco. Il a été manœuvre dans le bâtiment à mi-temps pour payer ses études pendant deux ans, il a également été contrôleur financier dans une banque, a travaillé à la bourse de New York, et maintenant il est guide. Bien sûr, la vie de famille en pâtit. Il a divorcé de sa première femme, et sa seconde (la française) ne supporte pas de le voir parti des semaines entières pour accompagner ses groupes. Sans doute va-t-il changer encore de métier !

En ce qui concerne les gens en âge de prendre leur retraite (65 ans), ils ont de plus en plus tendance (depuis Reagan) à poursuivre jusqu'à 70 ans leur travail, principalement pour des raisons financières, leur retraite étant trop réduite.

Pour revenir aux champs, c'est bientôt Halloween et nous voyons des champs entiers couverts de citrouilles et, en devanture des magasins d'alimentation, des étalages de citrouilles décorées, creusées ou simplement empilées. Arrivés à notre première cave, nous avons tous l'impression d'être l'objet d'une supercherie : les vignes alentours sont quasiment

inexistantes, la cave minuscule. Un allemand nous fait l'article en américain pour parler des propriétaires d'origine italienne, et des cuves, importées de France (en chêne français). Le but réel est de nous attirer dans un magnifique magasin situé juste à la sortie de la visite de la cave et qui propose à la vente toute une gamme de produits italiens (et accessoirement le vin de la propriété). Une immense tente abrite des tables et des tonnelles à l'extérieur invitent au pique-nique champêtre. Nous sommes sur la colline, avec une large vue dégagée sur la campagne environnante (plutôt sèche). Les Américains ont coutume de venir avec leur en-cas, achètent le vin à la cave et mangent là sur place, en guise de sortie dominicale.

Le domaine Chandon, où nous prenons notre déjeuner, nous donne une meilleure impression et fait nettement plus professionnel. L'architecture moderne du château, mêlant bois et béton, est superbe, il y a un beau parc avec de vieux arbres et une pièce d'eau. Seul un spécialiste peut faire la différence entre leur champagne et le nôtre. Qui plus est, la cuisine est française, nous nous régalons. Ce sera le meilleur repas du séjour. En plus, là, les vignes existent bel et bien et la cave est très imposante. Ils savent faire.

Dernier long trajet avant le retour à la maison, nous partons en bus au parc national de Yosemite. Nous apprenons à distinguer les pins « ponderosa » (ponderosa pines) des séquoias (red wood trees). Nous y trouvons de la neige (nous sommes de nouveau en haute montagne et avons tous des problèmes avec nos tympanes). Nous nous promenons dans la forêt qui a des odeurs extraordinaires, résine, terre fraîche, de petits écureuils gris pas sauvages du tout s'affairent sans se préoccuper de notre présence, la montagne aux falaises élancées se dresse au-dessus de nous. Le soir, nous dormons dans de petits chalets et dînons dans un « lodge » où la reine d'Angleterre aimait venir y recevoir : c'est à la fois très beau, très grand et très douillet, avec des coins bibliothèques, cheminées allumées, divans répartis partout, compositions de pommes de pins (50 cm de long chacune) ou de plantes séchées, vieux matériel de ski ou de trappeur, vraiment un lieu très agréable.

Il y a même un pianiste qui nous joue des airs classiques pendant le repas. Quel dommage que ce soit si loin de la côte ! Les distances sont décidément trop grandes là-bas (5 heures de San Francisco).

Jusqu'à la dernière minute avant notre départ, Michaël continue de nous donner des explications et de nous apporter son soutien pour toutes les formalités d'enregistrement des bagages. Il donne à chacun son adresse et fait la bise à toutes les femmes. Le retour est plus agréable que l'aller : nous nous connaissons tous désormais, certains se « pintent » dans l'avion, mélangeant champagne et alcools divers issus de minuscules fioles, les gens circulent, discutent, nous ne prêtons pas du tout attention au paysage. En outre, cette fois-ci, nous sommes situés dans les rangées du centre de l'avion et non près des hublots. Nous prenons un cachet entier de somnifère, mais ne dormons pas davantage qu'à l'aller.

Une tracasserie de dernière minute. De Roissy, l'avion ne nous amène pas à Biarritz, mais à Bordeaux. Nous avons donc deux ultimes heures de plus en bus. Mais, après tout le trajet que nous avons parcouru, est-ce que cela a vraiment de l'importance ? Jean-Louis a pris rendez-vous avec le Grand Canyon, pour y descendre à pied et coucher en bas, avant d'amorcer la remontée.

Quant à moi, c'est avec San Francisco que j'ai pris rendez-vous. J'ai eu le coup de foudre pour cette ville, car malgré tous ses inconvénients, elle offre un cadre de vie vraiment extraordinaire.

ANNEXE 2

LA GUADELOUPE SOUS LA PLUIE (mai 2000)

En avion

Nous avons quitté l'aérodrome de Parme sous les nuages et avons découvert Paris comme nous ne l'avions jamais vu, ciel bleu et horizon lointain, les contours nets, la Seine, la Tour Eiffel, la tour Montparnasse, mais 15°C de température, ça caillait !

Une foule colorée attend l'avion pour Pointe à Pitre. Le dépaysement commence déjà à Orly. Nous pénétrons lentement dans un avion à tête de marsouin, à deux étages, nous sommes plusieurs centaines de passagers à faire le voyage en même temps, et il y en a tout autant pour la Martinique, à la porte voisine. Les ailes sont immenses et souples, et nous cachent le paysage au-dessous.

Jean-Louis s'est installé près du hublot, et à ma gauche s'est assis un Guadeloupéen au physique de Camerounais qui entreprend d'éplucher méthodiquement tous les journaux des îles, y compris les pub et les pages sportives. Régulièrement, il consulte sa montre, visiblement pressé de retrouver ses pénates. Il a rangé au-dessus de lui une foule de poches remplies de cadeaux et en a gardé une entre ses jambes, faute de place. Il commence à ouvrir un paquet : il s'agit d'un lecteur de CD portable extra-fin. Lorsqu'il en a enfin compris le mode d'emploi, il sort une cassette de disques du chanteur d'opéra et de variétés italien aveugle, Andrea Bocelli, que j'apprécie également.

J'en profite pour lier conversation, et Georges nous fait part des meilleurs coins à visiter de la Guadeloupe, et nous décrit sa famille et ses goûts. Nous apprenons qu'il a fait le déplacement tout seul pour la France afin de voir un match de foot (pendant que sa femme restait pour s'occuper du fils de 12 ans et de l'aîné qui est en terminale et passe bientôt son bac, comme Sylvain). Il avait réservé sa place par Internet et, arrivé au stade, on lui a refusé la validité de son inscription et il n'a pas pu y assister. Il ne s'est quand même pas ennuyé pendant ces quinze jours tout seul et a trouvé à s'occuper, mais c'était enrageant d'avoir fait tout ce chemin pour faire chou blanc ! A la fin du vol, il nous invite à l'appeler pour dîner un soir de la semaine chez lui. Nous acceptons avec joie.

Pointe à Pitre

Une bouffée d'air chaud nous enveloppe dès le passage dans la gaine d'accès à l'aéroport de Pointe à Pitre.

Nous avons pris la précaution d'enlever pull, veste et foulard, qui nous protégeaient des méfaits de l'air conditionné dans l'avion, mais le choc est rude. Le ciel est nuageux, heureusement, et tamise un peu la luminosité du soleil.

Un chauffeur de taxi s'avance vers nous, je commence à expliquer notre destination, alors qu'un autre homme plus âgé s'avance, le premier se dérobant avec un sourire : l'altercation

est courte, mais nous sentons qu'il n'avait pas intérêt à « voler » la clientèle (sa voiture était située derrière celle de l'autre dans la file).

L'air embaume à travers les vitres entrouvertes (le taxi n'a pas l'air conditionné) : j'ai l'impression d'être dans un bain d'odeur de chèvre-feuille. La laideur et la dégradation des immeubles et des maisons nous saute au visage, pendant que notre véhicule fonce sur les voies rapides qui entourent Pointe à Pitre. Par contre, au fur et à mesure que nous nous en éloignons, nous découvrons l'exotisme de la végétation, les grands palmiers chargés de noix de coco, les manguiers aux feuilles comme de grandes mains vert foncé aux fruits plus clairs de la taille du citron jusqu'à celle d'une citrouille, les bougainvillées mauves, roses, rouges, oranges et blancs. Nous en prenons plein les yeux, pendant que je relève mes cheveux en chignon pour qu'ils me tiennent moins chaud.

Le Gosier

Nous arrivons au village du **Gosier** (tous les noms de lieux sont très pittoresques), où se trouve notre hôtel, en bordure de la **marina de Bas-du-Fort** qui est le point d'arrivée de **la Route du Rhum** (course de voiliers). Les bateaux qui y sont amarrés me paraissent bien plus grands que ceux de nos ports de plaisance basques : il y a d'immenses catamarans, et aussi une navette qui amène « au bout du monde » (c'est un restaurant sur l'îlot du Gosier, situé légèrement au large, qui attire des foules entières d'indigènes et de touristes : des centaines de personnes par repas !).

Nous sommes un peu déçus de l'allure un peu dégradée des façades de l'hôtel, composé de petits immeubles de trois étages entourant un espace vert, un parking, une piscine et un bar-restaurant-salle d'accueil : il faudrait peu de choses pour que l'endroit soit parfait, mais il semble que les intempéries fréquentes (cyclones, volcan, vents et pluies violents, corrosion par l'air marin) et peut-être aussi un certain laisser-aller contagieux, la fameuse indolence des îles, découragent les propriétaires de subvenir à l'entretien régulier des bâtiments. Enfin, par rapport à tout ce que nous venons de voir en chemin, c'est déjà le super luxe.

Après une sieste bien méritée (nous nous sommes levés à 5 heures du matin et sommes arrivés à 2 heures 30 de l'après-midi, heure locale, c'est-à-dire 8 heures du soir, avec seulement une demi-heure de retard et les excuses réitérées de l'équipage et du pilote), nous partons à pied explorer les environs immédiats.

Après la laideur des bâtiments de la banlieue de Pointe-à-Pitre, nous sommes choqués par la crasse des alentours du port de plaisance et du bord de mer. Il s'agit d'une marina mondialement connue, mais aucun entretien régulier ne semble assuré, les gens (les autochtones, pas les touristes ! je les ai vus) y jettent leurs détritits, le chemin qui longe la baie n'est pas aménagé, envahi d'herbes et creusé d'ornières. Il est vrai que nous sommes installés de l'autre côté de la double baie, face à la partie commerçante qui monopolise toute l'animation et les finances consacrées à l'aménagement touristique, nous sommes donc en principe dans un endroit plus retiré et plus calme, mais ils pourraient assurer un minimum de soin autour des hôtels.

Nous repartons dans l'autre sens, en direction de la plage. Jean-Louis est dégoûté : nous trouvons un cadavre de chien le long de la berge bétonnée à moitié écroulée dans la mer, et également des déchets en tout genre. Pourtant, quelques personnes s'y baignent (pas des touristes, évidemment). Ce qui m'amuse, ce sont les vaches : attachées par une chaîne, éloignées de dizaines de mètres l'une de l'autre, trois vaches tondent l'herbe chacune en

cercle autour de son piquet. Elles ont des cornes en forme de lyre qui évoquent celles des buffles, assorties comme eux parfois de hérons pique-boeufs blancs qui picorent à leur côté (je n'en ai jamais vu sur leur dos pendant ces huit jours). Nous trouverons ces ruminants partout : en bordure de route, près des maisons, et partout où cela est possible, même si nous estimons que certains pâturages seraient plus appropriés pour des chèvres, tant l'herbe est parfois sèche et rase. Nous en verrons également, de même que des « cabris » (nom local donné aux chèvres sur les menus des restaurants), plus vers l'intérieur, accompagnées de volaille. Cela me fait penser à l'image que je me fais de l'Inde, sauf qu'elles ne se promènent pas au milieu de la route et qu'elles ne vagabondent pas librement.

Nous retournons à l'hôtel dans le noir le plus complet, en faisant attention où nous posons nos pieds, et en choisissant le bord de la route plutôt que le bord de mer, pour ne pas trébucher sur n'importe quoi. Il n'y a pas de trottoir, les quelques lampadaires dispensent une lumière parcimonieuse, et du verre brisé jonche par endroit le bas-côté.

Découverte et farniente

Le lendemain matin, un dimanche, je suis réveillée tellement tôt (quatre ou cinq heures, heure locale, soit six de plus en métropole), que dès six heures, je pars en quête de notre petit déjeuner. Le problème, c'est que nous sommes arrivés le jour de la fête de l'abolition de l'esclavage, et nous ne savons pas si les magasins ouvrent aujourd'hui. Je trouve une boulangerie avec une charmante boulangère créole et, tout en mangeant mon croissant et mon pain au chocolat et en entamant la baguette, je continue ma route vers l'épicerie. Peine perdue ! Seuls deux blancs attendent devant, l'heure d'ouverture indiquée est sept heures, mais le rideau de fer reste clos. Je retourne sur mes pas et me recouche, épuisée par la chaleur naissante, tandis que Jean-Louis tente sa chance à son tour, avec plus de succès. Nous prenons quand même notre petit déjeuner au restaurant de l'hôtel, mais, vu le prix exorbitant, forfaitaire quelle que soit la quantité consommée, nous ne renouvelons pas l'expérience.

Une fois sustentés, nous partons à pied en direction du fort qui donne son nom à notre quartier (Bas-du-Fort), construit comme celui de Fontarrabie, à l'intérieur d'une colline et enterré sous un bosquet de flamboyants en fleurs : seuls restent visibles les remparts, le haut de la citerne et un petit bâtiment, fermé, qui doit servir d'accueil pour les touristes. L'heure du déjeuner arrive et nous partons en quête d'un restaurant : tout est fermé. Nous réalisons que nous sommes en période creuse, avec très peu de touristes, et par conséquent, très peu de restaurateurs en activité. Durant tout le séjour, ce sera galère pour trouver de quoi manger à l'extérieur. Le restaurant de l'hôtel est également très cher, mais, à sa décharge, excellent, et nous n'y dînerons que 2 fois. La kitchenette de l'appartement n'est pas équipée pour faire de la grande cuisine, pas de hotte aspirante et, en outre, il faudrait acheter tous les aliments, y compris sel, poivre, condiments, etc.

Nous trouvons à manger à la plage aux palmiers, très belle, que nous avons découverte la veille, et qui est semi-privative pour les clients de l'hôtel situé tout le long. J'ai peur que le vent nous fasse tomber une noix de coco sur la tête : ça doit bien arriver, quelquefois, puisqu'on en trouve par terre, et on doit le sentir passer ! Nous nous sommes installés à l'endroit repéré la veille par mer calme, dans une petite crique parsemée de rochers aux formes bizarres. Mal nous en prend ! Nous réalisons que le vent a fait lever les vagues et que la plage est recouverte de coraux qui nous écorchent les pieds.

Nous nous réfugions sur l'autre baie, plus fréquentée, mais qui dispose d'une plage de sable fin abritée du ressac par une barrière de corail.

Le manège d'un petit groupe de Guadeloupéens m'amuse : une femme d'un certain âge arrive, en costume local, grande robe à carreau (madrás) et chapeau de feuilles de palmier vert, accompagnée d'un homme au visage parcheminé et de deux jeunes femmes. Le vieil homme porte un seau fait de planches comme un tonneau, mais pas galbé, surmonté d'une manivelle, évoquant un gros moulin à poivre, qu'il tourne avec énergie, assis sur le bord d'une chaise longue, sous une paillote. La marchande verse des grains blancs en pluie et commence à servir aux clients une crème blanche versée dans un godet en plastique : il s'agit de sorbet à la noix de coco fait maison. Je lui demande la recette. Elle est simple : lait de coco et citron vert, que l'on verse dans le récipient intérieur (celui qui tourne) et glaçons mélangés à du gros sel dans l'intervalle entre les deux seaux pour refroidir le mélange. C'est délicieux et rafraîchissant.

Ensuite, lorsque sa réserve de sorbet est épuisée, elle sort d'un panier recouvert d'un linge multicolore un gâteau dans son moule, qu'elle découpe, et elle passe entre les chaises longues pour proposer son goûter : c'est bien plus sympathique que les éternels beignets abricot de nos plages.

La pluie chasse tout le monde et nous retournons à l'hôtel.

Le lundi, le temps ne s'améliorant pas, nous décidons de louer une voiture et de partir visiter **l'île-papillon** : la Guadeloupe est composée de deux îles, une plate et la plus peuplée, appelée **Grande-Terre**, très cultivée, et l'autre montagneuse et plus déserte, nommée **Basse-Terre**, sur laquelle s'élève le **volcan de la Soufrière**. J'ai demandé aux Guadeloupéens la raison de cette appellation étonnante (Basse-Terre pour la partie la plus élevée de l'île), et aucun n'a pu m'en donner.

Vue d'avion, la Guadeloupe fait penser à un papillon aux ailes déployées, et tous les magasins en vendent, en diverses matières, comme décoration murale.

Le parc floral de Valombreuse

Nous avons préparé le matin deux gros sacs, l'un contenant les affaires de montagne, et l'autre les affaires de plage, et nous étions en tenue de ville, pour visiter Pointe à Pitre. Mais la jeune femme qui nous loue la voiture (très noire, et pas souriante pour un sou, sans doute de peur d'attraper des rides) nous fait un tel tableau sur l'insécurité en Guadeloupe que Jean-Louis s'énerve et décide de changer de projets et de n'emmener que le strict minimum.

En effet, les conditions de location sont draconiennes : interdiction de laisser quoi que ce soit dans la voiture, interdiction de la fermer à clé (pour éviter que la serrure ne soit forcée et que cela nous occasionne des frais supplémentaires), obligation de la rendre dans le même état de propreté que nous l'avons trouvée. Elle nous signale en outre, en faisant le tour de la voiture avec nous comme pour un état des lieux, qu'il n'y a aucune éraflure, que l'essuie-glace arrière a été enlevé exprès, pour qu'il ne soit pas volé, et qu'on a supprimé la plage arrière, de façon à ce que les « visiteurs » éventuels puissent bien voir que le coffre est vide !

Donc, au lieu d'aller en ville, nous partons visiter le **parc floral de Valombreuse**, à la végétation tout à fait paradisiaque, malgré les averses qui nous rafraîchissent de temps en

temps. Nous pénétrons dans les volières nichées dans la verdure, à sas d'entrée actionné par des sacs de sable (pour que la porte vers l'extérieur soit fermée quand nous ouvrons celle qui donne l'accès à l'intérieur). Les oiseaux y sont libres, et c'est nous qui devons marcher uniquement sur le chemin balisé, sans cris ni mouvements brusques (les enfants ne peuvent y entrer qu'accompagnés par des adultes), et nous les observons voler de branche en branche. Nous sommes en sous-bois et dans une demi-pénombre, et les oiseaux se déplacent beaucoup trop rapidement pour pouvoir être photographiés sur fond de fleurs : dommage !

La troisième chute du Carbet

Ensuite, nous partons pour la **troisième chute du Carbet** (torrent qui dévale les flancs du volcan jusqu'à la mer). Au bout d'une longue route où il est difficile pour deux véhicules de se croiser, nous arrivons à un parking, où une jeune créole dégingandée nous fait des signes de sémaphore pour nous indiquer une place, un large sourire éclairant son visage sombre et débordant de paroles de bienvenue. Nous hésitons, il nous semble que la route continue encore un peu, mais nous nous laissons persuader. Elle nous signale, volubile et riant sans arrêt, avec son accent chantant, que la piste aménagée pour atteindre les chutes a été rendue très boueuse par les derniers jours de pluie (elle insiste en regardant ma longue jupe, peu adaptée à ce genre de randonnée). Elle nous propose des bottes de caoutchouc, « qu'elle fournit gratuitement contre la promesse de dîner dans son restaurant au retour ». Etant donné l'heure, nous préférons enfile nos tennis, et partons sacs au dos, en laissant les serviettes de plage et les sandales dans la voiture. Effectivement, il s'agissait bien d'une bataille commerciale. Quelques dizaines de mètres plus loin, nous passons devant un autre parking, bien plus grand, flanqué d'un snack qui propose gâteaux et boissons.

Nous commençons à marcher sur une piste recouverte de gros cailloux pointus où l'on manque de se tordre la cheville à chaque pas. La forêt est silencieuse, troublée de temps en temps par le cri d'un oiseau. Les arbres majestueux s'élèvent jusqu'à quarante mètres au-dessus de nos têtes : c'est la futaie de mahogany, plantée en remplacement des arbres originels de moindre qualité, chaque arbre envahi de plantes « épiphytes » (qui utilisent les arbres seulement comme support), telles que les « oreilles d'éléphant » (philodendrons géants), les ananas, les fougères, les mousses et les lichens. Leurs racines pendent en longues lianes souples, certaines s'enroulant également autour du tronc pour fixer la plante solidement. Au retour, Jean-Louis en constate l'élasticité, et décidant brusquement de jouer à Tarzan, il s'y suspend carrément . . . et tombe les quatre fers en l'air ! Cela s'est passé trop rapidement pour que je sorte mon appareil photo, je lui demande donc de se remettre en position, mais en tenant toute une poignée de lianes, pour plus de sécurité. J'admire également les fougères arborescentes, au port léger et élégant, vestiges d'une Terre plus jeune et plus chaude.

Ensuite, nous parvenons à la partie effectivement très boueuse. Des planches et des rondins sont étalés par endroit, afin de faciliter le passage, mais l'humidité ambiante les fait pourrir à grande vitesse, et il faut faire parfois preuve de talents d'équilibristes pour ne pas basculer ni glisser. De temps en temps, il tombe de petites averses, amorties par le feuillage au-dessus de nos têtes. Aussitôt, les grenouilles se mettent à chanter de leurs voix flûtées. Plus l'averse aura duré, plus elles chantent longtemps et leurs voix toutes distinctes font un vrai concert mélodieux.

Il paraît qu'il y a quatre sortes de grenouilles en Guadeloupe, dont deux totalement endémiques et qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Celles que j'ai entendues sont petites (un à deux centimètres) et noires (j'en ai vu une qui traversait le chemin devant moi).

A l'hôtel, dans la salle de restaurant sans vitrages au toit en forme de parasol géant recouvert de tôle, leurs cris étaient presque insupportables, accompagnés du crissement des insectes (du genre criquet ou grillon) et résonnaient presque dans le registre des ultrasons. Je regardai d'un air irrité les pales des ventilateurs, en pensant qu'ils avaient bien besoin d'huile, mais en fait, c'étaient les petites bêtes dans l'herbe qui nous assourdisaient.

Nous poursuivons notre route jusqu'à la chute du Carbet, en dégoulinant, tantôt de pluie, tantôt de sueur, car la chaleur est toujours présente, malgré le plafond nuageux. Il faut boire en permanence, d'autant que nous montons sans cesse sur les flancs de la montagne.

Enfin la récompense tant attendue arrive : après une descente vertigineuse et courte, nous nous retrouvons sur les rochers glissants du torrent arrosés par les millions de gouttelettes de la cascade. Je ne résiste pas à la tentation de m'y tremper. Elle est fraîche, mais bonne, malgré ce que nous en a dit notre jeune créole frileuse sur le parking. J'en bois même un peu, sa limpidité me donnant toute confiance.

En remontant, je suis obligée de coincer ma longue jupe dans ma culotte, pour lever plus facilement les jambes, voir où je mets les pieds et m'accrocher aux racines : avec mes tennis et mes chaussettes, je dois avoir une de ces allures ! Heureusement qu'il n'y a pas foule. Jean-Louis ne rêve que d'une chose, c'est que je tombe dans la boue . . . ce qui n'arrivera pas, heureusement ; j'ai juste un peu glissé au retour, me salissant jusqu'en haut de la cuisse. Un ruisselet un peu plus loin m'a permis de faire ma toilette.

Le soir, nous sommes invités par notre hôtesse de l'hôtel à boire un pot avec quelques clients arrivés en même temps que nous (les appartements sont habités en partie par des résidents permanents à l'année, le reste des logements hébergeant les touristes à la semaine). Nous sympathisons très vite avec un couple de Lyonnais de moins de trente ans (Emmanuelle et Régis) avec lesquels nous poursuivons la soirée sur notre balcon, autour d'un plat de pâtes bolognaises au fromage et d'œufs durs (la grande cuisine, quoi). En remerciements, ils nous prêtent leurs masques et tubas, qu'ils ont largement utilisés la semaine précédente, alors qu'ils couchaient chez l'habitant. Ils nous laissent également un chapeau de paille pour Jean-Louis, et une bombe anti-moustiques car depuis mon arrivée, ils ont une prédilection marquée pour mon anatomie, dédaignant Jean-Louis qui ne s'en plaint pas. Ces moustiques sont plus petits que ceux de chez nous, et parfaitement silencieux. Tandis que j'en guette un d'un côté, deux autres arrivent du côté opposé et me dévorent goulûment. Je me gratte jusqu'au sang tellement ça me démange. La nuit, malgré la chaleur (nous ne supportons qu'une demi-heure chaque soir le ronronnement bruyant du climatiseur), je dois m'enfouir sous mon drap et je les soupçonne de me piquer à travers le tissu ! Je pense à Carmen qui nous parlait des moustiques guyanais que les chaussettes et les jeans ne rebutaient pas.

Les plages et les poissons

Le mardi, nous nous dirigeons d'abord à Sainte Anne, où se situe la magnifique plage du Club Med'. J'essaye mon masque et tuba et tente de comprendre l'utilisation de l'appareil photo étanche jetable que j'ai acheté pour l'occasion. Les fonds ne sont pas passionnants, principalement un herbier sur du sable et un peu de coraux, avec des poissons minuscules

dont les couleurs se fondent dans l'environnement ou bien qui sont presque translucides. Je nage dans cinquante centimètres d'eau et parfois même moins : il me faut passer d'un bassin à l'autre en marchant sur les mains pour avancer en rentrant le ventre au cas où il y aurait des anémones de mer ou des oursins !

Puis en passant par Saint François, nous voyons un moulin à vent, qui servait autrefois à presser la canne à sucre pour en extraire la mélasse et nous atteignons la Pointe des Châteaux, où nous nous prenons une averse mémorable qui nous oblige à nous réfugier dans le seul restaurant du coin, isolé au milieu des rochers. Nous y goûtons un de ces jus de fruits exotiques merveilleux, aux noms mélodieux : maracudja, mangue, papaye, goyave, etc. Je demande une portion d'acras de morue, le serveur m'en apporte une assiette pleine : ils me donnent soit l'après-midi durant ! Après l'averse, nous jetons un coup d'œil rapide sur le site balayé par des rafales de vent froid et les vagues sur les rochers. Il ressemble à chez nous. Nous le quittons pour voir la côte sous le vent. Nous passons par les Abymes, Vieux Bourg, et arrivons à Port Louis où le soleil nous attend : plage bordée de cocotiers, de calpatas (arbres à fleurs rouges qui donnent des baies vénéneuses) et de raisiniers (arbres à feuilles caoutchouteuses rondes et petites fleurs qui donnent des raisins rouges succulents, paraît-il, vers le mois d'août), mer limpide et calme, tout incite à la détente. Les coraux sont à trois mètres du rivage, à faible profondeur, je me régale à regarder le monde sous-marin. Jean-Louis s'énerve avec son tuba, je lui montre comment le fixer, mais il profite moins que moi du paysage car il est obligé d'ôter ses lunettes pour enfiler le masque, alors que moi, je garde mes lentilles ! Il se décourage assez vite car il distingue peu de poissons et retourne lézarder sur la plage.

Le jardin du cacao

Le mercredi, nous décidons de prendre la « traversée », route qui permet de passer d'un côté à l'autre de Basse Terre en passant par le parc national de Guadeloupe (forêt tropicale protégée et préservée). Après avoir visité une chute au pas de charge, à quelques centaines de mètres de la route, nous entrons dans le parc des « Mamelles », qui nous déçoit un peu, après le merveilleux jardin de Valombreuse, et nous atteignons la côte sous le vent, où nous faisons le tour très instructif du jardin du cacao. Son nom vient à l'origine du dieu des Aztèques, **Quetzalcoatl**, le serpent à plume. Il est devenu « **xocoatl** », qui s'est transformé en « **chocolate** ». N'ayant pas mis le pied dans le musée du chocolat de Biarritz, c'est en Guadeloupe, dans ce jardin du cacao, que je découvre la raison pour laquelle il y a tant de chocolatiers à Bayonne. Les indiens l'avaient fait goûter aux Conquistadores qui, après quelques réticences, ont appris à l'apprécier et en ont réservé l'usage exclusif aux nobles et à la cour du roi. Puis l'Inquisition chassant les juifs d'Espagne, ceux-ci se réfugient en France, en passant tout d'abord par Bayonne, où quelques uns s'installent en 1609, relégués dans le quartier St Esprit où ils bâtissent leur synagogue et introduisent le chocolat pour la première fois en France.

En 1928, une tornade détruit la majeure partie des cacaoyers de l'île (ou cacaotiers). En trente ans, leur culture est abandonnée.

Je découvre que le chocolat est un produit très élaboré. Il fallait en avoir l'idée, de casser la cabosse (fruit du cacaoyer), séparer les graines de la chair blanche, les mettre à macérer entre des feuilles puis les torréfier (comme le café), les écraser jusqu'à en faire une pâte compacte qui est moulée en petits cylindres.

La Guadeloupéenne à la fin du parcours nous redit avec enthousiasme tout le processus de fabrication, tout en nous préparant un godet de chocolat chaud : râper la pâte de cacao, à laquelle on ajoute du sucre de canne (ou du miel), un zeste de citron vert, et faire bouillir avec de l'eau (surtout pas de lait, qui ne sert qu'à rééquilibrer l'onctuosité si on a extrait le beurre de cacao des fèves). C'est délicieux, et le goût en reste dans la bouche jusqu'au soir.

Elle nous explique également toutes les étapes qui ont permis de parvenir au stade du chocolat à croquer, grâce à des hommes qui ont donné leur nom prestigieux aux marques.

Au retour, nous nous retrouvons coincé dans un gigantesque bouchon, dans les voies rapides autour de Pointe à Pitre. Il paraît que c'est comme cela matin et soir, nous ne nous en étions pas aperçus jusqu'à maintenant parce que nous roulions en dehors des horaires fatidiques. C'est toujours pareil : l'activité est trop concentrée sur cet endroit, où les gens viennent de loin pour travailler. Avant, c'était Basse-Terre, la ville située tout au sud de la partie de l'île du même nom, qui avait la prépondérance. Mais elle n'est plus qu'un centre administratif, toute l'activité économique s'étant déplacée vers ce « petit cul de sac marin » (nom de la baie de Pointe-à-Pitre où se niche son port maritime où se côtoient les gros paquebots et les petites barques de pêcheurs).

Nous nous détendons en marchant le long des plages, où j'admire l'habileté de grands oiseaux de mer aux ailes coudées et profilées qui parviennent à rester immobiles en suspension dans l'air au-dessus des palmiers, malgré les rafales de vent qui me bousculent. Deux Guadeloupéens passent à côté : « Tu veux que je te prenne en photo ? – Non, je préférerais savoir le nom de ces oiseaux. – Des « mal-finis » ! - C'est une blague ? – Non, c'est bien comme ça qu'on les appelle ici, mais j'ignore le nom qu'on leur donne en France ! ».

Les oiseaux étirent leurs pattes en arrière (comme les cigognes) et s'en servent de balancier, les écartant parfois en une queue fourchue. Je pense qu'ils sont de la famille des pétrels.

Le volcan de la Soufrière

Le jeudi, nous nous levons à l'aube, et partons dès 6 heures du matin pour le volcan de la Soufrière, suivant les conseils de nos nouveaux amis qui y sont allés la semaine passée (durant laquelle ils ont eu un temps splendide, contrairement à nous). Mal nous en prend : au bout d'une heure et demie de route, nous arrivons en pleins nuages, le vent souffle et il fait froid. Nous avons failli faire demi-tour parce que la route montait tellement que la voiture a calé par deux fois : Jean-Louis a laissé la voiture redescendre de quelques dizaines de mètres, et, avec l'élan, nous avons retenté la montée. La deuxième tentative a été la bonne. Seul un car rempli de bruyants passagers est stationné sur le parking. Jean-Louis me houspille pour que j'enfile plus vite chaussettes, chaussures de montagne, pull, survêt' et k-way, pour suivre le groupe dans le brouillard. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est qu'ils suivent la route qui fait simplement le tour du volcan, sans chercher à en atteindre le sommet. Nous passons devant une, puis deux pancartes qui indiquent la montée sur la gauche, et, inquiète, j'interroge des marcheurs qui nous croisent : effectivement, il faut faire demi-tour et prendre la montée à partir du parking. Bon début !

Nous nous décidons donc à monter seuls dans la tourmente et sans visibilité aucune. Quand une averse violente se déclenche, Jean-Louis se tourne vers moi et s'exclame, « Mais qu'est-ce qu'on fait ici ? ». Moi, je pense à la balade du « Cap Horn » que nous avons faite dans des conditions semblables, et je continue à monter. La végétation est singulière, plus basse bien

sûr que dans la forêt tropicale, et j'essaye de mémoriser les noms indiqués sur les panneaux destinés aux promeneurs : mangle-montagne, siguine blanche, ananas-montagne (aux fleurs jaunes ou rouges), framboisiers, sphaignes (mousses), lichens, fougères arborescentes et communes.

Il s'agit d'un jeune volcan (100 000 ans). Au XIX^{ème} siècle, Pointe à Pitre a été entièrement détruite par un tremblement de terre. En 1976, des explosions, jets de roches et émanations gazeuses font craindre le pire pour le village résidentiel de Saint Paul, situé juste au pied du volcan. Le gouvernement décide de le faire évacuer (malgré l'avis contraire d'Haroun Tazieff). Au bout de quelques mois, les habitants retournent chez eux, le pire n'ayant pas eu lieu.

Toutes les appellations sur le volcan évoquent et mentionnent le diable. Au XIX^{ème} siècle, les Guadeloupéens ont chassé jusqu'à leur extinction les **diablotins**, pétrels qui avaient pour habitude de pêcher en mer et de nicher sur les pentes du volcan. Le problème, c'est que la femelle ne pondait qu'un œuf par an ! A ce rythme, ils n'ont pas pu résister aux prédateurs humains.

Arrivés à la barrière qui interdit l'accès aux cratères, nous la franchissons allègrement et découvrons un peu plus haut un panneau qui nous félicite d'être arrivés jusque là ! La montée se poursuit, en suivant les balises jaunes au sol, puis les poteaux coupés en biseau au méplat peint en jaune fluorescent orienté vers le marcheur qui monte, afin qu'il ne s'égaré pas dans le brouillard. Le chien du parking qui nous a suivi continue également, malgré les émanations sulfureuses nauséabondes que le vent rabat parfois sur nous. Arrivés au refuge, le calme et le silence (relatif) soudain me donnent envie d'y rester, mais l'immobilité nous refroidit rapidement et il faut repartir. Nous faisons le tour de deux petits cratères, sans voir malheureusement le grand cratère du sud qui est, paraît-il, le plus spectaculaire. Nous sentons néanmoins un souffle chaud nous caresser les mollets. Nous redescendons par un chemin perdu au milieu de hauts buissons fleuris traversés comme un éclair par les oiseaux butineurs (colibri ou oiseau-mouche), trop rapides pour être saisis par l'objectif de l'appareil photo. Nous croisons deux touristes en tee-shirts auxquels je signale les averses que nous avons subies. Ils décident de tenter quand même l'ascension. En fait, pendant notre retour, le temps s'est légèrement amélioré, et on commence à apercevoir entre deux passages nuageux quelques brèves éclaircies. Il fait également un peu plus chaud. Ceux qui font la montée à partir du moment où nous atteignons de nouveau le parking auront plus de chance que nous et auront peut-être quelques échappées sur la mer toute proche.

Pendant notre excursion, un vendeur de noix de coco s'est installé au milieu des voitures. Il a vidé sa camionnette sur le bitume et manie un grand sabre avec dextérité tout en haranguant les promeneurs et en leur donnant rendez-vous pour leur retour. Il fait l'innocent, imitant le langage et les manières des anciens esclaves et accentuant son accent créole. Avec son bagout et son entrain joyeux, tout le monde a envie de goûter au lait de coco et à la chair onctueuse et fine de la noix non mûre : un rafraîchissement et un régal !

Nous redescendons vers les plages du sud et découvrons une côte ravagée par le dernier cyclone de novembre 1999 (celui qui est venu ensuite dévaster le nord et le centre de la France en décembre). La route, entièrement défoncée sur plusieurs kilomètres, est en voie de reconstruction. Nous nous arrêtons sur le bas-côté et escaladons les enrochements récemment placés pour protéger l'unique voie côtière. Des gens se baignent malgré la quasi-absence de plage : avec la chaleur qu'il fait, nous en rêvons aussi et nous précipitons à l'eau – pour en

ressortir presque aussitôt, brûlés par le contact des filaments de méduses invisibles. Nous reprenons la route à la recherche d'une mer plus hospitalière. Nous finissons par nous asseoir sur la branche basse horizontale d'un arbre, à l'ombre et au frais, dans une petite anse qui abrite une école de voile. Les jeunes en planches à voile et catamarans ont une maîtrise qui nous émerveille et nous restons un long moment à les admirer.

La Plantation Café

Le vendredi, nous décidons d'aller visiter une bananeraie, « La Plantation Café », et la distillerie Longueteau, toute proche, que nous avons repérée la veille, non loin de Petit-Bourg, sur Basse-Terre.

Nous faisons d'abord un tour dans le verger planté de bananiers du monde entier, très différents les uns des autres, puis nous nous joignons à un groupe venu par bus et grimons sur la carriole tirée par un tracteur. Nous montons la colline en admirant la vue sur la mer au loin. Les régimes de bananes sont entourés de sachets de plastique bleu, soigneusement scotchés de façon hermétique à la tige et ouverts vers le bas, qui les protègent des insectes et de la pluie. Notre guide (le chauffeur du tracteur) s'arrête devant le mini-aérodrome d'où décollent les avions et hélicoptères qui traitent les récoltes. Ce sont des pilotes de chasse à la retraite qui les conduisent (ceux qui savent décoller et atterrir sur des pistes extracourtes, comme celles des bateaux de guerre). C'est un travail délicat et qui demande beaucoup d'adresse : récemment, un avion s'est « scratché » dans les bananiers. Il ne faut voler ni trop haut (sinon l'insecticide est perdu), ni trop bas (sinon les feuilles de bananiers sont arrachées), la bonne hauteur est celle où les feuilles se soulèvent pour que le produit se dépose dessous. Bien sûr, il ne faut pas non plus qu'il y ait trop de vent, ni qu'il ait plu. Les six cents plantations de l'île réunies en coopérative se partagent leurs services, et les avions peuvent se poser sur trois points de l'île.

Le travail de récolte est dur : un tracteur passe dans les travées et les ouvriers agricoles, qui travaillent toujours en équipes de deux, doivent porter sur plusieurs dizaines de mètres chaque régime de bananes, qui pèse jusqu'à cinquante kilos. Un ouvrier coupe au sabre le régime qui est déposé dans une barquette sur l'épaule de l'autre. Ensuite, il faut couper le bananier, car il s'agit d'une herbe (le tronc est une simple feuille enroulée et gorgée d'eau) qui ne produit qu'une fois. Mais attention, la hauteur de coupe est importante : si le tronc est sectionné trop bas, les rejets mettront plus de temps à pousser ; par contre, si on le coupe simplement au ras des feuilles, la réserve d'eau qu'il contient profitera aux rejets, le temps qu'ils grandissent et puissent s'alimenter eux-mêmes suffisamment. Il faut savoir qu'on ne sème pas les bananiers : on utilise les rejets qui poussent au pied du tronc.

Les ouvriers sont payés à la tâche, c'est-à-dire qu'ils doivent récolter un certain nombre de régimes de bananes (limité par le contingentement) et cette quantité équivaut à 8 heures de travail. Une bonne équipe peut arriver à l'expédier en moitié moins de temps, mais le travail étant très pénible, l'un compense l'autre. Notre guide insiste sur le problème du rhum : interdiction de boire bien sûr pendant le travail, ni même pendant la semaine entière en principe (les sabres sont extrêmement coupants et dangereux et les charges très lourdes à porter) ; par contre, il paraît qu'ils se défoulent le week-end et que le « ti'punch » coule à flot.

La durée de maturation des bananiers dépend de l'ensoleillement et de la quantité de pluie : trop de pluie, de même que trop peu, nuisent à une bonne pousse. En principe, la rotation se

fait environ sur onze mois. Ainsi, tous les six ans, les champs sont mis en jachère. La culture du bananier alterne avec celle de la canne à sucre, pour ne pas épuiser les sols.

Notre mentor nous détaille également l'évolution du régime de bananes. La fleur (énorme) pousse d'abord vers le haut, cachée par les grandes feuilles. Puis son poids la fait basculer en deux jours. Les pétales s'enroulent sur eux-mêmes les uns après les autres et tombent, dégageant les « mains » de bananes (partie femelle en haut, c'est ce qu'on mange, et partie mâle – les « doigts » - vers le bas, afin qu'il n'y ait pas autofécondation). Je crois qu'il faut près d'un mois pour que le régime parvienne à maturation.

J'ai demandé qui possédait les plantations : des Américains, des Français de métropole et des Martiniquais. Pas étonnant que les Guadeloupéens aient des cases aussi délabrées, faites de tôles et de planches mal ajustées, aux fenêtres sans vitre uniquement closes par des volets : ils ne possèdent rien sur l'île !

La distillerie Longueteau nous donne une impression de plus grande vétusté dans son équipement que l'exploitation des bananeraies. Il s'agit également d'une ancienne plantation coloniale, dirigée par un becquet (blanc des Antilles) dont la maison est aussi située au sein d'un parc superbe et bien entretenu. Nous descendons vers la fabrique, invisible depuis l'habitation, et située en contrebas d'une retenue d'eau bordée d'arbres d'ornement dont la chute actionnait autrefois une roue à aube pour la mécanisation partielle du processus. L'ancien bâtiment, actuellement désaffecté, reste encore debout, témoignage révolu d'une autre époque.

La saison est terminée, l'heure est à l'entretien des machines : seuls deux mécaniciens s'activent avec nonchalance, le plus jeune flirtant gaiement avec deux femmes. A l'accueil, on nous a donné une feuille de papier où figurent quelques explications du procédé. Ne sachant même pas trouver où commence et où finit la machine, nous interrogeons le jeune qui nous renseigne gentiment. Le temps de faire le tour, le groupe venu en bus qui avait visité la bananeraie de concert avec nous arrive, accompagné du dirigeant de la distillerie qui vient faire lui-même l'article.

Nous revoyons tout avec des explications bien plus détaillées. Il nous explique tout d'abord les trois parties de la machine. La canne à sucre, coupée au ras de la terre et au ras des feuilles vertes implantées au haut de la canne, est aussitôt amenée par tracteur (3 niveaux de mécanisation, suivant la pente du terrain et les moyens à disposition, plus la méthode traditionnelle, coupe au sabre, comme dans la bananeraie). Les gerbes de cannes sont déversées directement du tracteur dans un bac en bout de chaîne qui les entraîne vers un cylindre armé de couteaux qui les déchiquettent. Puis elles passent entre des rouleaux verticaux de plus en plus serrés (de 3 centimètres à 3 millimètres) (même principe que dans un laminoir), où elles perdent leur suc. Celui-ci est recueilli dans une rigole à même le sol de béton, dont la propreté douteuse à cette heure contraste avec les protestations de pureté et de qualité du produit fini dont le dirigeant nous étourdit. Le suc s'écoule dans trois grandes cuves métalliques dans lesquelles on introduit un ferment (levure) (comme pour faire la bière ou le yaourt), ou ce qu'on appelle un « fond de cuve », conservé dans le but de faire démarrer le processus de transformation des sucres en alcool : le contenu commence à augmenter de volume fortement, dans une grande agitation. Au bout de trois jours, plus rien ne se passe et le liquide est transféré dans trois autres cuves (en aluminium), munies d'un système de chauffage, d'évaporation de l'alcool et refroidissement jusqu'à température ambiante

(principe de l'alambic, en plus gros). L'alcool pur obtenu est vieilli en fûts de chêne durant 3 mois.

Enfin, il est coupé d'eau distillée pour le mettre en bouteilles à 40°, 45° et 60° je crois, le goût étant d'autant plus affirmé et prisé que le volume d'alcool est important.

Pour revenir au processus industriel, je précise que la paille qui reste après extraction de son jus est amenée sur tapis roulant à l'étage supérieur pour servir de combustible dans l'énorme chaudière, cachée derrière un grand mur, où s'ouvre une porte par laquelle nous voyons les multiples tuyaux qui insufflent l'air nécessaire à la combustion.

Le moteur est en effet actionné par une machine à vapeur datant de 1945, fabriquée en France et utilisée en Martinique, avant d'aboutir en Guadeloupe. Elle est d'un noir brillant de graisse, visiblement l'objet de tous les soins, et, paraît-il, jamais en panne. Les machines actuelles sont moins fiables et bien plus onéreuses à l'entretien et changement des pièces détachées, ce qui justifie le choix délibéré de conserver en état de marche une telle antiquité (elle me fait penser aux anciennes locomotives à vapeur briquées par les cheminots à la retraite). Nous restons un moment rêveurs devant l'engin, puis on nous dirige d'office vers la boutique, très bien achalandée pour appâter le client, où une dégustation est prévue pour le groupe, tout en écoutant la recette d'élaboration des divers punch avec la règle de proportion immuable du cinquième (par exemple, pour le « ti' punch », un cinquième de sucre ou sirop de canne et quatre cinquième de rhum, additionnés d'un zeste de citron vert – en principe, pas de jus de citron, car le rhum est déjà acide, alors que l'amertume du zeste en équilibre le goût).

On nous apprend ce qui différencie le rhum industriel du rhum agricole : l'un est un complément à la fabrication du sucre, préalablement extrait des cannes sous la forme de mélasse, alors que l'autre est directement produit à partir des cannes, sans déchets industriels aucuns, puisque l'énergie vient des résidus secs de paille, les feuilles étant labourées avec la terre pour la fertiliser.

Mais attention ! Tout rhum dit « agricole » n'est pas automatiquement signe de qualité : il est nécessaire pour cela qu'il n'y ait aucune rupture dans le processus, et que les cannes aillent directement du champ à la distillerie, gardant ainsi toute leur fraîcheur. Je repense à l'atelier de fabrication : les conditions de travail doivent être dures, avec la combinaison de la chaleur, du bruit et des odeurs. En outre, la sécurité souvent strictement contrôlée en métropole ne me paraît pas un souci primordial ici : des barrières de protection ne sont pas mises partout où cela serait nécessaire pour éviter des chutes malencontreuses, aucun capot n'atténue le bruit des machines et aucun filtre n'empêche les poussières de s'élever dans l'air.

Le marché

Après toutes ces visites, je rêve d'utiliser une dernière fois mon masque et tuba. Nous nous dirigeons vers la côte, où, après plusieurs incursions infructueuses pour trouver une plage digne de ce nom, nous nous arrêtons à l'ombre des arbres pour observer des jeunes d'une école de voile dans une anse, qui manient avec dextérité la planche à voile et le catamaran. Certaines équipes de trois marins en herbe, très à l'aise, arrivent à toute vitesse dans le groupe de planches massées au bord, et font un virage sur un flotteur dans un jet d'écume qui éclabousse les jeunes réfugiées sur une plate-forme flottante, avant de s'arrêter pile. Le temps d'amener les voiles sur l'autre bord, tout en poussant sur le stick afin de tourner le bateau en

sens inverse, d'échanger l'un des passagers contre un de ceux qui attendent, et c'est reparti pour un tour, presque instantanément. Cela paraît si simple, quand on regarde !

Puis nous reprenons la route, en direction de Grande Terre, toujours avec l'intention de me mettre à l'eau. Las ! Arrivés à Vieux-Bourg, nous tournons et virons jusqu'à atteindre une plage qui est davantage une aire de pique nique ombragée qu'un lieu de baignade. Cependant, un petit groupe est dans l'eau, paraissant y laver également leurs vêtements. L'eau est boueuse et opaque, mais le site est très beau. Nous décidons de rester. Jean-Louis s'installe à l'une des tables avec son bouquin, et je pars, armée de mon appareil photos, en quête de curiosités, faute de pouvoir admirer une dernière fois les poissons.

En marchant vers l'extrémité de la plage, je me rends compte que nous sommes dans la mangrove. J'adore ces arbres aux racines aériennes, qui tiennent à la fois du monde marin et terrestre. Le soleil se couche à travers les branches sur la mer, l'atmosphère est calme et tranquille. Tout en observant cet univers étrange, je réalise que je marche sur un sol percé d'une infinité de trous, parfaitement circulaires, de taille variant de un à quinze centimètres environ. Je m'inquiète : des serpents ? des mangoustes ? des oiseaux ? J'avance avec précaution, ayant l'impression qu'un danger inconnu plane dans l'air humide. Décidément, je ne vois rien. Je décide de m'arrêter, et d'attendre, l'appareil photos enclenché. Et soudain, j'en vois un ! C'est un petit crabe, avec une énorme pince à gauche qu'il soutient à l'aide de sa toute petite à droite pour se carapater de biais. Mince, j'ai bougé ! Il disparaît dans le trou le plus proche. Cette fois-ci, je patiente plus longtemps, et peu à peu, à partir d'un mètre de distance autour de moi, de tous les trous sort une grosse pince qui s'agite au ralenti, comme pour faire hou ! hou ! , en bougeant l'extrémité plus claire comme pour saisir l'air ou le ciel. Ne voyant rien bouger, ils s'enhardissent, d'abord les plus petits, qui s'éloignent bravement de leurs trous et circulent, puis les plus gros, plus lents, qui se contentent de respirer sur le pas de la porte. A la moindre alerte, sauve-qui-peut ! Tout le monde aux abris : la terre redevient nue comme si j'avais rêvé.

Seul mouvement au loin : un échassier blanc agite ses ailes au milieu du marécage, voletant d'un endroit à l'autre, à la recherche de nourriture. Le vent bruit dans les feuillages et j'entends au-delà de cet espace hybride le faible ressac de la mer, peu sonore sur cette côte boueuse.

Le samedi, jour du départ, nous allons enfin à Pointe à Pitre où nous nous prenons une énième averse sur le marché avant de faire un plouf dans la piscine de l'hôtel où nous n'avons encore jamais mis les pieds. J'attrape le fou rire avec les marchandes au franc-parler : elles essaient toutes de nous accrocher, particulièrement celles du marché couvert où se vendent les épices, fruits et légumes et artisanat. Jean-Louis fuit d'un étal à l'autre en disant que nous voulons d'abord comparer. Une matrone vient me prendre par les épaules, m'appelant « ma chérie » et me parlant sans cesse tout en me conduisant deux travées plus loin à son éventaire. Elle voit que je suis intéressée par les épices que j'achète en vrac, plutôt qu'en présentoir déjà composé. Arrivé le moment de payer, Jean-Louis a franchement l'impression de se faire voler : il n'a aucune idée du prix des épices en France et le montant demandé lui paraît excessif. Il marchandé, se fait critiquer, traiter d'homme stressé, trop pressé, bref, elle fait tant et plus qu'elle obtient gain de cause. Rebelote avec les fruits : je veux en ramener aux enfants, mais quelle histoire pour parvenir à un accord ! Et enfin, pour les tee-shirts, même tabac : il faut discuter le bout de gras pied à pied. Le marché, ce n'est pas triste ! J'adore aussi les éventaires de poissons directement vendus par les pêcheurs qui les débarquent devant nous :

les daurades sont géantes, aussi grosses que des thons, beaucoup de poissons du genre rougets, en plus gros, et des rigolos au museau pointu dont j'ignore le nom.

Nous nous trouvons tellement bien dans cette ambiance que nous décidons de déjeuner là, en terrasse. Cachée derrière des plantes, j'en profite pour photographier les passants, et surtout les passantes, souvent magnifiques, à la démarche de reines, mais sans raideur, tout en souplesse, habillées merveilleusement, sans parler des échafaudages et constructions extraordinaires qu'elles arrivent à faire avec leurs cheveux.

Domage que nous ayons une contrariété au moment du départ : nous réalisons à l'aéroport qu'on nous a fait une mauvaise réservation et que nous sommes obligés de changer d'aéroport à la correspondance (Orly à Roissy) avec un délai trop court, si jamais notre premier avion est retardé. Finalement, après moult palabres, Jean-Louis obtient une réservation pour un avion d'Orly qui part à midi (au lieu de 9 heures 30 à Roissy), et une fois à Paris, nous prenons une troisième réservation pour la correspondance d'Orly de 8 heures 30 : nous arrivons plus tôt que prévu !

ANNEXE 3

L'île de la Réunion

21 décembre 2000 – 1^{er} janvier 2001

Tarifs

Avant la date, c'est trop tôt, après, c'est trop tard : mais que font donc les agences de voyage ? Y a-t-il des passe-droit, comme le suppose Bernard, grand habitué des lignes aériennes, et qui s'est heurté aux mêmes difficultés ? Voici le problème : nous avons été invités au cours de l'été 1999 par Fabienne et Bernard, le frère de Jean-Louis, à venir chez eux à La Réunion, et nous avons opté pour le Noël 2000, pour nous y trouver en plein été, saison des fleurs et des fruits tropicaux, en prenant le risque de trouver la pluie si les cyclones étaient en avance. Nous avons donc largement le temps (en théorie) de trouver des tarifs avantageux. Eh bien, pas du tout ! L'agence n'a rien voulu entendre tant que les tarifs n'étaient pas diffusés, elle a refusé de nous appeler pour nous prévenir de la date à laquelle ceux-ci seraient publiés sur les ordinateurs, et lorsque enfin, après de multiples appels de mois en mois, nous avons pu effectuer nos réservations, toutes les places à tarif avantageux avaient déjà été prises d'assaut, et nous n'avions plus le choix de la compagnie d'aviation, il ne restait de places disponibles que sur Air France, aux tarifs normaux. Nous avons réservé, en partant un peu avant les vacances scolaires et en revenant le premier janvier au matin, pour ne pas dépenser une somme trop faramineuse, mais la pilule était tout de même amère. Nous avons repris contact plus tard, pour voir si les charters étaient moins chers, mais pour une période « rouge » comme celle-ci, il n'y avait aucune différence de prix.

21 décembre 2000 - Voyage

Comme d'habitude, le stress d'avant le départ en vacances a été excessif à mon goût. Jean-Louis avait beaucoup de travail et craignait de ne pas pouvoir le terminer dans les délais, il avait de nouveau rechuté dans une bronchite tenace qui l'épuisait, je n'arrivais pas à obtenir de certitude écrite au sujet de mon nouveau travail qui devait commencer à compter du mois de janvier, les enfants recevaient les uns après les autres leurs bulletins de notes, et nous nous demandions si Nicolas allait pouvoir s'en sortir en première, section S (scientifique), qui était son choix mais où il éprouvait des difficultés manifestes à obtenir des résultats probants.

En outre, Xavier L. a ajouté son grain de sel en assurant que nous n'avions pas assez de marge de temps pour passer d'un avion à l'autre à Orly : le moindre retard nous ferait rater la correspondance. C'était le bouquet !

Enfin, tout c'est bien passé : les avions étaient ponctuels, nous nous sommes orientés sans difficulté pour trouver la salle d'embarquement pour La Réunion. Seul Jean-Louis était mécontent : nous l'avons empêché de se payer un sandwich avant le vol, et il boudait à qui mieux mieux dans la file d'attente bigarrée, signe avant-coureur de notre destination lointaine.

Comme prévu, nous avons mangé et bu tout du long, et pratiquement pas dormi, malgré le noir dans lequel on nous avait plongé pour simuler la nuit : l'avion était plein, les sièges toujours aussi inconfortables, avec l'impossibilité totale d'allonger les jambes. Seuls les passagers de première, à l'étage au-dessus, bénéficiaient d'un réel confort. Quant à moi, j'ai

passé une bonne partie de mon temps debout à l'arrière pour décontracter mes jambes douloureuses.

22 décembre 2000 - Arrivée

Mais c'était le prix à payer pour traverser ces 9 350 km (en 11 heures) et nous retrouver en pleine chaleur (pas torride, car le ciel était couvert et il y avait une petite brise) à faire tous les stands de location de voitures pour en trouver une suffisamment spacieuse pour nos dix bagages et nos cinq petites personnes à un bon rapport qualité - prix. Nous voilà partis : nous gagnons la voie rapide qui fait le tour de l'île, dépassons Saint Denis, où se situe la préfecture, et longeons la côte ouest, en gardant la mer à notre droite. Nous avons en mémoire les paysages de Guadeloupe que nous avons parcourus Jean-Louis et moi fin mai – début juin de cette même année 2000, et nous sommes dans un premier temps un peu déçus des alentours arides, bâtis de brique et de broc (et de tôle ondulée), sans véritable souci d'aménagement urbain, avec des ordures dispersées sur les bas-côtés et des décharges sauvages et terrains vagues inesthétiques. En outre, en raison sans doute du manque d'espace, car l'île est essentiellement montagneuse et tout l'habitat est concentré sur la côte, de même que les zones de culture, les villes ne sont pas contournées par cette autoroute sans péage qui se transforme en simple deux voies très dangereuse, fort encombrée, ce qui rend fort aléatoire l'évaluation du temps qu'il faut pour aller d'un point à un autre. Notre voiture n'a pas d'air conditionné, le contrôle technique automobile n'a apparemment pas atteint l'île qui laisse rouler des voitures en fort mauvais état dégageant des gaz d'échappement noirs et malodorants.

Nous nous laissons charmer cependant par cette route côtière d'où nous plongeons nos regards dans l'océan indien ourlé de vagues qui heurtent les rochers sombres, et par le relief aigu et tourmenté des montagnes voisines, creusées de canyons étroits et profonds appelés ravines, causés par l'érosion des pluies diluviennes qui dévalent rarement mais avec une grande violence les flancs multiples de cette île volcanique. D'ailleurs, nous traversons de temps à autre des « oueds » immenses où serpente un filet d'eau ridicule qui nous donnent une idée des fleuves gigantesques qui peuvent se former lors du passage des cyclones porteurs de pluie et générateurs de dévastation. La végétation est desséchée, paille et buissons épineux, d'où surgissent des îlots de verdure dans les endroits irrigués ou arrosés de la main de l'homme. Les pluies tombent sur le versant est du volcan et nous nous trouvons dans la partie sèche de l'île, la plus prisée car la plus ensoleillée, mais également la plus artificielle, car la vie n'y peut subsister qu'avec l'apport à grand frais de l'eau puisée de l'autre côté. Il n'y a pas d'usine de dessalement de l'eau de mer, ce n'est pas nécessaire, mais nous verrons au cours de nos marches en montagne des lieux de captage et des tuyaux parcourir les flancs pour approvisionner en eau la population de l'autre moitié de l'île.

Nous faisons une halte réparatrice dans la coquette station balnéaire de Boucan-Canot (prononcer Canotte), aux maisons particulières, hôtels et restaurants soignés et aux jardins luxuriants, avant de reprendre la route en direction de l'usine sucrière du Gol que dirige Bernard et qu'il va nous faire visiter avant de nous emmener au Tampon où il réside.

Visite de l'usine sucrière du Gol

Nous avons remarqué les champs de canne à sucre qui ont pris le relais des buissons épineux le long de la route côtière. L'usine du Gol est bien indiquée, de même que la centrale thermique de même nom qui la jouxte. Le bâtiment entouré de grillage paraît vieux et dégradé, nous franchissons le portail gardé en croisant un énorme camion. Une pancarte affichant « cachalots » nous intrigue : nous apprendrons peu après qu'il s'agit de l'appellation

des camions spécialisés qui servent au transport de la canne depuis les centres de réception répartis tout autour de l'île.

Nous errons entre les bâtiments de l'usine à la recherche des bureaux de Bernard : le gardien nous a dit d'aller « tout au fond » et nous nous garons devant une annexe de l'usine à la peinture lépreuse et la rambarde toute rouillée d'où une voix joyeuse nous parvient de l'étage. Nous l'avons trouvé ! Il nous fait monter et nous visitons ses bureaux à la température fraîche repeints à neuf, nets et sobres qui font face à un arbre dont toutes les branches supportent les nids suspendus d'oiseaux gazouilleurs venus d'Afrique qui craignent encore génétiquement la venue improbable de serpents mangeurs d'œufs et d'oisillons.

Puis nous suivons le guide à travers l'usine. Nous remontons d'abord vers le portail d'entrée où il nous montre le lieu de dépôt des cannes qui ont été préalablement pesées (avec le camion qui les contient) sur une balance spéciale et testées par des seringues géantes qui plongent par le haut du camion et analysent automatiquement la teneur en sucre (c'est là que travaille l'une des seules ouvrières de l'usine, majoritairement peuplée d'hommes). C'est la base de paiement des producteurs de canne, qui sont payés au poids de sucre théorique extrait de leur canne. Inutile de dire que c'est un organisme indépendant qui effectue ces contrôles.

Puis nous voyons les énormes portiques dont les grosses mâchoires gisent à terre, inutiles aujourd'hui car la saison s'est terminée la veille et l'usine est entrée en période de réglage et entretien pour les 6 mois à venir. Nous ne verrons donc pas l'intense fourmillement de l'usine en activité, où les camions se succèdent sans arrêt, déchargeant la canne qui est immédiatement broyée dans d'énormes entonnoirs munis de lames géantes et amenée sur des tapis roulants dans l'intérieur de l'usine. Celle-ci travaille à « flux tendu », ce qui signifie que le sucre doit être immédiatement extrait de la canne fraîchement coupée car les insectes, bactéries et autres amateurs de sucre se mettent aussi tout de suite à l'ouvrage, en compétition avec les humains. C'est le secteur le plus nauséabond, la « bagasse » (ce qui reste de la canne, une fois extrait le sucre) ayant une odeur de putréfaction. Bernard nous montre les ruses de certains producteurs qui n'hésitent pas à laisser (ou introduire) dans leur camion des roches parfois énormes, ainsi que des ferrailles en tout genre. Une zone de stockage est réservée aux résidus divers, terre et restes végétaux, qui sont restitués aux frais de l'usine aux producteurs pour l'épandage des champs. L'intérêt est double : l'usine ne saurait que faire de ces résidus qui ont un tonnage pas du tout négligeable, et l'île est fragile, sa surface exploitable réduite et très sujette à l'érosion.

Nous parcourons des kilomètres dans l'usine, montant et descendant les escaliers de fer, passant d'une partie ancienne ceinte de murs énormes et lépreux à un agrandissement plus récent aux minces murs de briques de béton. Bernard signale au passage que les vieux murs, malgré leur aspect dégradé, sont bien plus aptes à résister aux tremblements de terre que les nouveaux. Les oiseaux profitent du calme revenu (les machines en marche sont très bruyantes) pour s'approprier les lieux. Nous voyons également un gros insecte se faufiler dans les interstices d'un couvercle de bois. Nous suivons le circuit de la canne, d'abord broyée par d'énormes marteaux actionnés par un moteur révolutionnaire et très performant, puis envoyée dans diverses cuves qui en extraient suivant des systèmes différents tout le sucre qu'elle contient, que Bernard nous fait goûter à plusieurs stades de cristallisation, encore tiède et humain bon le caramel. Plus nous avançons, meilleure est l'odeur, une fois la bagasse totalement éliminée et envoyée dans l'usine d'électricité thermique voisine qui travaille en collaboration avec l'usine sucrière.

La visite est passionnante, mais les enfants fatiguent : nous sommes partis la veille au soir, avons effectué un voyage de : 1 heure à Biarritz-Parme pour l'enregistrement des bagages, 1 heure 20 de trajet jusqu'à Paris, 1 heure de transfert dans Paris-Orly, 11 heures de vol jusqu'à

l'aéroport de Saint Denis à La Réunion et enfin l'ultime attente pour avoir une voiture et le dernier trajet jusqu'à l'usine que nous avons atteinte en fin d'après-midi.

Un peu d'histoire (Informations extraites de la brochure éditée par la Direction régionale des Affaires culturelles de la Réunion, Conservation régionale du patrimoine)

« L'île de la Réunion, autrefois île Bourbon, ne s'est orientée vers la production industrielle de sucre qu'à partir du XIX^{ème} siècle. La canne à sucre, présente dès les débuts de la colonisation (1665) est cultivée de manière marginale pour la confection de boissons fermentées (arack).

L'échec des deux précédentes cultures de spéculation, le café et les épices, la perte de l'île de Saint-Domingue par la France (1804), la lourde taxation dans l'île des alambics (1810), déterminent les colons à s'orienter vers la production de sucre au moment où la restitution de l'île à la France (1815) par l'Angleterre qui l'occupait depuis 1810, garantissait, avec la stabilité politique, des perspectives de développement. »

Utilisation du *sang* et du *corail* dans le processus de fabrication du sucre

- L'ingénieur Joseph-Martial Wetzell (1793 - 1857), installé dans l'île en 1830, opère les avancées techniques définitives en ce qui concerne la purification du sucre, sa cristallisation et sa dessiccation. Il détermine précisément les proportions de *chaux*, *puis de sang et de charbon* nécessaires à la purification du « vesou » (jus).
- Pour assurer le bon fonctionnement des usines, des activités pré-industrielles annexes se sont développées. Des forges et ateliers mécaniques, et la *chaufournerie*, à base de coraux extraits des lagons, sur la côte ouest de l'île. La chaux, déjà utilisée pour la construction (badigeons, mortiers) est devenue rapidement un produit de base pour les sucriers. A Saint-Leu subsiste le four à chaux Méralikan.

Le four à chaux Méralikan (inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques) est constitué d'un massif carré construit en maçonnerie de moellon et de pierre de taille de basalte, le four lui-même est de forme cylindrique. Une rampe appuyée sur le massif du four et où étaient stockés les blocs de corail et le bois nécessaire à la chauffe, permet d'accéder au sommet du four. Il est chargé par le haut en alternant couches de corail et couches de bois. L'allumage se fait par les deux baies ouvertes à sa base. C'est par ces mêmes ouvertures que la chaux est extraite à la pelle pour être éteinte puis broyée. Son système d'alimentation, dit à feu continu, le fait appartenir à la seconde génération des fours à chaux construits sur l'île à partir de 1850-1860.

Aujourd'hui, la canne à sucre occupe près de 6 000 exploitants agricoles, constitue la principale culture de l'île et couvre la moitié des terres cultivées. L'essentiel de la production sucrière de l'île est exporté. Quelque 190 000 tonnes de sucre sont envoyées vers la métropole et l'Europe. Le sucre constitue 65% des exportations réunionnaises, soit 700 millions de francs par an. Pour défendre l'avenir de la filière canne-sucre, le gouvernement français et l'Union Européenne garantissent le prix de la canne. Le volume total de cannes s'élève, pour les deux usines de Bois Rouge et du Gol à 1,8 million de tonnes en moyenne annuelle de 1996 à 1998, pour une capacité nominale de chaque usine de 1 million de tonnes de cannes.

Récemment, la municipalité de Saint Louis, qui cherche à mettre en valeur son patrimoine culturel et historique, a pris contact avec l'usine sucrière du Gol qui en dépend pour lui demander de rénover les anciennes canalisations d'eau. Bernard a regardé dans toutes ses archives afin de vérifier qui en était propriétaire : « Heureusement, ce n'était pas nous, sinon il aurait fallu engager de grandes dépenses de réhabilitation aux frais de l'usine. » En fait,

elles ont changé de main plusieurs fois. Voici ce qu'en dit le petit fascicule référencé ci-dessus :

« La canalisation du Gol, qui franchit par un aqueduc la Ravine du Gol, desservait en eau une grande partie de la commune de Saint-Louis. L'origine de la canalisation remonte à 1816 par l'octroi d'une concession d'eau au sieur Dehaulme pour l'alimentation d'un moulin à cannes qu'il projette d'établir à Saint-Louis. Cette canalisation a servi à l'entraînement de moulins à eau destinés au traitement de la canne à sucre ainsi qu'à l'irrigation. La canalisation, d'abord en bois sur des appuis en maçonnerie de moellons, a été remplacée par une canalisation en fer que l'on peut encore voir. Elle est restée en service jusqu'en 1970. »

Le Tampon

Nous quittons l'usine, après que j'aie photographié un superbe flamboyant qui pousse sous un passage aérien entre deux corps d'usine (entre l'usine sucrière et la centrale thermique ?).

Pour aller au Tampon, il faut monter. L'île est bâtie sur plusieurs niveaux : le niveau de la mer, qui est le plus chaud, la ligne des 400, c'est à dire 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, où la température est plus modérée, et le ciel souvent plus couvert, la ligne des 600, et ensuite, on parle en kilomètres, le 14^{ème}, 19^{ème}, 23^{ème}, 24^{ème}, 27^{ème} à partir de la grosse ville la plus proche sans doute, qui est Saint Pierre.

La jolie villa de Bernard et Fabienne se situe sur la ligne des 400. Effectivement, nous nous trouvons bien plus à l'aise à cette hauteur, il y fait plus frais. La véranda donne sur le jardin et la piscine de forme patatoïde (dixit Bernard), et dans le lointain, nous avons une vue sur toute la côte de Saint Pierre à Saint Louis et même au-delà, quand il n'y a pas de brume de chaleur. En nous tournant vers la droite, et depuis le jardin, en tournant le dos à l'aval et la mer, nous voyons les contreforts des montagnes aux couleurs sombres et aux pics acérés. Comme nous sommes dans l'hémisphère sud, le mois de décembre est le début de l'été, et toute la famille vit en permanence dehors. Une grande table est dressée sous l'auvent où nous prendrons tous nos petits déjeuners, déjeuners et dîners, à côté, il y a un salon de jardin en rotin autour d'une petite table d'où les journaux n'ont jamais besoin d'être retirés pour être mis à l'abri dans la maison. A travers la rambarde de bois, celui (ou celle) qui s'y repose peut compter les points des joueurs de ping-pong sur la terrasse au-dessous ou surveiller de loin celui qui s'occupe des grillades sur le barbecue attendant à l'abri près de la piscine.

L'intérieur de la maison est carrelé, frais et plus sombre, les quelques ouvertures, relativement petites, donnent de tous côtés sur le jardin ou les maisons voisines. L'aménagement est cosu et fonctionnel, sauf la marche, trop haute, qui sépare la cuisine américaine du salon – salle à manger, où je crains à chaque fois de trébucher et qui est bien pénible lorsque nous revenons de nos longues marches en montagne.

La mezzanine possède un salon – télé et un bureau muni d'un ordinateur. Je découvre rapidement que ce dernier est bien moins moderne que le nôtre : il « rame ». D'abord, l'île n'est pas câblée, ce qui ralentit beaucoup le débit des envois, réceptions et recherches sur Internet, ensuite, ils n'ont pas pris de forfait, et les communications mensuelles dépassent vite le temps imparti dans l'abonnement. Il me faudra apprendre à travailler hors connexion et sans pouvoir accéder à tous les services et facilités auxquels je suis habituée à la maison pour rester en contact avec les amis et la famille de métropole.

Nous dînons tous les neuf dehors, après avoir attendu que la vague des petits moustiques du soir et des « vers blancs » (gros hannetons) soit passée. Ces derniers sont vraiment bizarres : ils volent à toute vitesse, heurtent portes et fenêtres, parfois nous rentrent même dedans, puis tombent, s'agitent quelques instants, sur le dos ou sur le ventre, puis meurent. Ayant passé

presque toute leur vie sous forme de larves, ils se métamorphosent, se reproduisent et meurent en l'espace de quelques heures. De petits « margouillats » (lézards) grimpent le long des murs de la maison et envoient de petits baisers sonores tout en cherchant à atteindre les insectes qui se cognent et s'égarant.

23 décembre 2000 - L'arbre de Noël de l'usine

Le lendemain, Bernard doit se trouver pour midi et demie à l'arbre de Noël de l'usine, organisé par le comité d'entreprise, où il y aura distribution de cadeaux aux enfants et repas. Il y fera acte de présence une petite heure, serrera quelques « paluches » et fera un discours avant de s'éclipser.

Jean-Louis n'est pas bien. Il s'est réveillé avec un mal de tête, a émergé un moment pour prendre son petit déjeuner et s'est recouché. Il est arrivé avec une bronchite à répétition et un gros surmenage, et le début des vacances est consacré, en ce qui le concerne, à la récupération. Pendant ce temps, les enfants jouent avec leurs cousin – cousine, profitent des jeux vidéo à la télé d'Olivier installée dans sa grande chambre où couchent tous les garçons, se baignent dans la piscine et font des matches de ping-pong. La tiédeur de l'air est déjà un dépaysement qui leur suffit amplement.

Je m'installe dans le divan sur la véranda, face à la mer, pour bouquiner en attendant que Jean-Louis sorte de son lit. Bernard vient me rejoindre, et je l'interroge sur son travail.

Il est heureux d'avoir une promotion : il va faire partie de la direction générale du groupe et s'occupera davantage des projets à long terme que du quotidien de la direction de l'usine dont il était responsable jusqu'à maintenant, et qui sera délégué à un directeur. Il n'aura plus besoin d'aller « au charbon » et de se colleter sans arrêt avec le personnel de l'usine et les producteurs de canne. Plusieurs fois, cette année, il a dû faire venir l'huissier pour permettre à l'usine de fonctionner. Tantôt c'étaient les producteurs de canne qui empêchaient les camions de circuler et bloquaient l'activité de l'usine, tantôt les ouvriers appartenant au syndicat le plus dur faisaient le blocage et empêchaient les autres ouvriers de travailler. Une année, il a été séquestré dans son bureau par les ouvriers qui voulaient faire pression sur lui. Depuis, il conserve en permanence dans un tiroir de la nourriture et des boissons, au cas où.

Il me semble qu'à l'époque il avait fallu lui attribuer un garde du corps pendant quelque temps. De nombreuses fois, il est passé à la télé locale, interviewé par les journalistes sur les débrayages et blocages divers. Il est devenu une personnalité publique, à son corps défendant.

L'industrie sucrière est particulière. Voici ce qu'en dit la brochure « filière canne-sucre 2000 » éditée par les deux usines de l'île, la Sucrière de la Réunion et la Sucrierie de Bois Rouge.

« La Réunion dispose d'un quota de 296 000 tonnes de sucre dont l'écoulement en Europe se fait à un prix garanti. Ce système assure aux industriels, comme aux producteurs de cannes, l'écoulement de toute leur production à un prix déterminé d'avance.

Les grandes règles économiques du régime sucre pour l'Europe sont régies par l'Organisation Communautaire des Marchés (O.C.M.), aujourd'hui trentenaire.

Le régime actuellement en vigueur court jusqu'à 2001, mais au-delà de cette date, producteurs de cannes et fabricants de sucre pourraient être confrontés à une baisse du prix du sucre. »

Etant donné ces particularités, le groupe possède une force « commerciale » dirigée vers l'amont, c'est à dire en direction des producteurs de cannes.

« Afin de dépasser l'objectif des 2 millions de tonnes de cannes pour les années 2000, il faut agir dans plusieurs directions :

- recherche génétique et agronomique
- lutte contre le ver blanc
- optimisation de l'irrigation
- mécanisation des exploitations
- formation des planteurs afin d'accroître les rendements et la productivité.

La surface agricole a diminué de 20% en dix ans, sous les effets conjugués de l'urbanisation et de la construction d'infrastructures routières. La volonté de revenir à 30 000 hectares plantés dans les années à venir est inscrite dans le schéma d'aménagement régional (S.A.R.).

Grâce à l'irrigation, les rendements au champ augmentent de façon spectaculaire et les exploitants agricoles réalisent des gains de productivité notables.

Le basculement des eaux d'Est en Ouest permettra, à l'horizon 2008, d'irriguer entre 5 000 et 7 000 hectares de la région Ouest souffrant aujourd'hui de sécheresse et devrait permettre de récolter plus de 350 000 tonnes de cannes supplémentaires, tout en améliorant notablement les revenus des agriculteurs de cette région.

Après avoir causé des ravages alarmants sur l'ensemble de l'île, le ver blanc (larve de hanneton) est aujourd'hui maîtrisé. Le bétel, dont une unité de production a vu le jour à la Réunion en 1990, confirme son efficacité. Ce champignon, appelé Beauveria, se développe sur les larves de hanneton et les anéantit.

Le CERF travaille depuis 1929 à sélectionner les variétés de cannes à sucre les meilleures. Résistance aux maladies, rendement à l'hectare, richesse en sucre, sont les critères retenus pour la sélection. Il faut 15 années d'étude sur 2 millions de graines pour extraire 1 à 2 variétés qui méritent d'être utilisées par les planteurs. »

Puisque le prix de vente est bloqué, la marge de manœuvre est étroite et ne peut s'exercer que par le biais de l'accroissement des rendements. Lorsque les producteurs de cannes réclament une augmentation de leurs revenus, il est très difficile de les satisfaire, sinon en agissant sur le long terme, comme je l'ai indiqué ci-dessus.

En ce qui concerne les ouvriers, le problème est le même. Une meilleure rémunération ne peut venir que d'une amélioration de la rentabilité de l'usine. L'ambiance de l'usine est particulière. La majeure partie des ouvriers est créole (métis), et avec un niveau d'éducation très faible. Les jeunes cafres (noirs – féminin cafrines) arrêtent très tôt les études et n'y portent qu'un intérêt minime. En ce qui les concerne, Bernard a une formule lapidaire pour résumer leur attitude : « Rien ne sert d'être heureux, pourvu que l'autre ne le soit pas ». Ils sont très jaloux les uns des autres, s'inhibent mutuellement, se connaissent tous car ils habitent tous dans les proches environs, font bloc contre la direction, n'ont pas d'initiative et doivent être « portés » en permanence, comme des enfants. C'est la lutte des classes comme aux tous débuts de l'industrialisation, avec un degré zéro de compréhension mutuelle entre ouvriers noirs et encadrement blanc. Bernard espère que les prochaines mesures sociales de mise en préretraite vont permettre de faire évoluer l'ambiance. Les « vieux » partis, il compte les remplacer par des jeunes diplômés (qui ne sont pas plus chers), de préférence issus de régions plus éloignées, afin d'ôter un peu de la cohésion anti-progrès. Il veut accroître également la proportion des autres ethnies, plus souples et positives. Les cafres ont été très marqués par l'esclavage (aboli en 1848) et n'ont pas encore réussi à acquérir de comportement dynamique et entreprenant, contrairement aux malbars (ou malabars, Indiens d'Inde), aux Chinois ou autres Asiatiques, ou bien aux « z'oreilles » (blancs de métropole) ou autres Européens, dont la mentalité est bien différente.

Après tout ce qu'il m'en a dit, je meurs d'envie de l'accompagner à l'arbre de Noël pour voir la tête de tous ces gens qu'il côtoie et avec lesquels il travaille. Jean-Louis est toujours au lit. Bernard monte dans la voiture et je confie à Fabienne mon désir. Je crains de gêner et de déranger, et surtout d'être la source de racontars si Bernard vient avec moi tandis que Fabienne, son épouse, reste à la maison. Eh bien, il s'en moque ! C'est lui le directeur et peu lui importe ce que diront les gens. Je saute dans mes sandales et me précipite dans la voiture.

Nous descendons au parc Exotica situé au Tampon, en sentant la chaleur qui augmente rapidement au fur et à mesure que nous nous approchons du niveau de la mer. En prime, nous avons droit à la visite préliminaire du jardin botanique à l'ornementation baroque, sur thème de Jurassic Park avec des sculptures naïves d'un bleu vif et criard, mais un bel arrangement de la végétation tropicale. Je suis enchantée. Nous nous promenons au milieu des familles d'ouvriers endimanchées, dans un climat bon enfant. La sortie donne sur un vaste espace couvert dont la moitié est occupée par des tables du déjeuner à venir et l'autre des chaises en arcs de cercle qui font face à l'arbre de Noël entouré de cadeaux enfouis dans les sacs typiques en feuilles tressées. Un animateur cafre grîmé de blanc, chapeau noir et chemise rouge enserrée dans un gilet noir, essaie son micro et commence à parler (en français) aux spectateurs qui arrivent lentement. Il doit faire entre 35 et 40°C, nous restons dans l'entrée aérée d'un léger courant d'air à écouter les chants de Noël. Heureusement qu'il n'est pas déguisé en père Noël, je crois qu'il en mourrait. Bernard commente que le déguisement, pour eux, est de se grimer en homme blanc. En outre, ils n'ont jamais connu de Noël froid comme chez nous et s'ils ont acquis une religion chrétienne pour la plupart, ils n'ont pas repris toutes les traditions françaises. Le sapin au centre a dû être coupé dans les hauteurs plus fraîches de l'île, je souffre pour lui. Il est chargé de guirlandes, et il y a partout des baudruches colorées accrochées qui se balancent dans l'air lourd et moite. Il est difficile d'imaginer que c'est réellement Noël, cela fait davantage fête foraine, les flonflons remplacés par des chants de Noël. On s'évente, on va boire des boissons non alcoolisées, Bernard continue à serrer des mains (et je fais de même, parfois, toujours dans son sillage) et à parler à droite et à gauche, en s'inquiétant du programme et de l'heure de son intervention. Il ne compte pas y passer la journée.

Enfin, les enfants sont appelés à aller se faire maquiller (je regrette de ne pas avoir apporté mon appareil photo, j'avais peur d'engendrer de l'agressivité, mais eux, j'aurais pu les photographier sans problème, je pense) et les parents de toutes les couleurs, du plus pâle au plus foncé, sont réunis sur les sièges à attendre patiemment que cela se passe. Il y a de superbes jeunes filles et jeunes femmes noires, racées et élégantes, de grosses doudous en vaste robe qui dépasse le genou, quelques grands-parents aux cheveux gris ou blancs, et les hommes, qui ne sont pas au complet car l'usine fonctionne encore, bien qu'au ralenti. Il doit y avoir ici moins de la moitié de l'effectif de l'usine.

Bernard s'empare du micro et commence son discours. La sonorisation est mauvaise, je comprends à peine ce qu'il dit. De toute façon, cela n'a pas d'importance, personne ne l'écoute. Lorsqu'il a terminé, l'animateur est le seul à applaudir, les autres restent de glace (si on peut dire, avec cette chaleur) : quelle ambiance ! Je suis étonnée et scandalisée. Ils l'ignorent totalement, ni politesse, ni éducation, c'est le patron, l'ennemi. Il faut le moral pour parler dans ces conditions !

Visite chez un producteur de cannes

Bernard et Fabienne veulent nous emmener sur la côte où ils espèrent nous trouver un peu de soleil. Nous n'avons pas réalisé qu'à la veille de Noël les gens s'activent encore à faire leurs courses : l'accès de Saint Pierre commence déjà à bouchonner dès la bretelle de sortie de la

quatre voies. Le temps est toujours pluvieux. Bernard décide à brûle pourpoint d'obliquer vers une petite route dégagée pour rendre visite à des amis communs.

La sœur d'un ami d'enfance de Bernard et Jean-Louis a épousé un créole réunionnais et réside à la campagne, non loin de Saint Pierre. Fille d'un agriculteur agenais, Cécile a suivi des études d'assistante sociale (?) et son mari, Jean-Paul, qu'elle a rencontré en France, est formateur agronome. Elle a acquis très vite toutes les nuances de la langue créole, étant donné que ses « clients » ne parlaient pas français (les enfants, essentiellement). A la naissance de ses enfants, elle a préféré acquérir une propriété agricole où elle cultive la canne à sucre, afin de pouvoir consacrer plus de temps à sa famille et être plus présente à la maison.

Cette culture ne nécessite pas de travaux des champs trop épuisants. La canne à sucre, après avoir été coupée (et livrée à l'usine de Bernard, dont Cécile est un des multiples fournisseurs), repousse du pied. Suivant les espèces, un même pied reste rentable de 6 à 12 ans : c'est la teneur en sucre qui prime, de même que la densité à l'hectare. Il n'y a donc quasiment pas de travail de labourage et semailles. Par contre, grâce à l'aide de l'usine, elle est guidée dans le choix des semences quand il faut régénérer un champ « usé », de même que dans l'utilisation de produits contre les maladies et les insectes.

Autour de la maison poussent de multiples arbres fruitiers. Quand la pluie s'arrête, nous faisons le tour du propriétaire et elle nous cueille des mangues en nous expliquant la différence entre les mangues américaines (grosses) et josé (créoles, plus petites en forme de cœur et plus goûteuses), nous voyons également des goyaves, du combava (petit fruit vert rond plus grumeleux qu'un citron, utilisé en zeste râpé comme épice dans les ragoûts de poisson, et qui entre dans la composition du massalé). Nous admirons son frangipanier rose (celui à fleurs blanches de Fabienne est encore plus odorant), et elle nous montre son jasmin de nuit, dont les fleurs ont la particularité de ne s'ouvrir que la nuit, en dégageant une odeur sublime qui porte à des dizaines de mètres. Elle nous fait goûter de tous les fruits mûrs et humer les plantes à épices. C'est un régal des sens (du goût et de l'odorat) qui ne peut être immortalisé par l'appareil photo.

Jean-Paul, pendant ce temps, est allé chez son voisin, muni de son coupe-coupe, nous chercher une canne à sucre fraîche. Nous faisons cercle autour de lui. Il la coupe en petits tronçons qu'il pèle à l'aide d'un couteau et nous les offre à sucer (suivant la technique de consommation des asperges, en mordant et dégageant le nectar des fibres) : c'est une délicieuse gourmandise. Le jus sucré dégouline le long du menton et nous poisse les mains, dont nous suçons les doigts, l'un après l'autre, pour ne rien en perdre. Jean-Paul nous raconte qu'il a récemment changé de métier, et qu'il est devenu formateur de formateurs. Il leur apprend à intéresser leur auditoire et transmettre leurs connaissances de façon vivante. Quant à Cécile, elle s'apprête elle aussi à se remettre aux études. Ce sont des gens fins, à l'esprit caustique, intelligents, courageux et dynamiques. Ils n'ont bien sûr rien à voir avec le producteur de cannes moyen. Afin d'arrondir leurs fins de mois, ils ont bâti à l'écart de la maison (dans le champ de bananiers) une dépendance classée gîte rural. Lorsqu'ils sympathisent avec leurs clients (et qu'ils ont du temps à leur consacrer), il leur arrive de les inviter à manger chez eux. Sinon, ils les laissent passer leurs vacances de façon tout à fait indépendante. On peut réserver chez eux par le biais de la centrale de réservation, ou bien directement par Internet. Ils sont bien placés, dans un endroit retiré mais proche de la voie rapide qui mène en quelques minutes à Saint Pierre et les plages. La montagne n'est guère loin non plus. Ils louent pratiquement toute l'année sans problème, principalement à des « métro » (de la métropole), et souvent les gens reviennent.

Le soir, barbecue créole.

24 décembre 2000 - Notre Dame de la Paix

Le lendemain matin, je secoue tout le monde pour aller faire une petite promenade de santé, à la découverte des proches environs, à l'altitude de 1 700 mètres. Je réussis à sortir Jean-Louis du lit, avec la promesse d'une sieste après le déjeuner. Il est toujours patraque. Cette fois, nous prenons la route qui monte. C'est étonnant comme le paysage change avec l'altitude. Partis de l'étage des bougainvillées et des palmiers, nous arrivons dans un cadre champêtre à l'herbe grasse où paissent des vaches, aux haies garnies d'hortensias bleus ou blancs, de rosiers qui poussent sous les nuages denses qui maintiennent une humidité et une fraîcheur reconstituantes. Malgré tout, nous voyons que nous sommes sous les tropiques car la végétation conserve des essences typiques de ces régions. Des panneaux explicatifs sont dressés le long du sentier botanique, qui indiquent les plantes les plus caractéristiques : le tan rouge, le change-écorce, le joli cœur, le fanjan (fougère arborescente) et les plantes épiphytes (qui se servent d'autres plantes comme support, mais non comme source de nourriture) comme l'ananas marron (ou faux ananas), l'orchidée et la fougère, ainsi que le lichen (usnée barbue). Je vois également mentionnés la liane arabe ou marabit (clematis mauritiana), la liane croc de chien ou esquine, la liane savon, le petit bois de Rempart des Hauts. Le petit groupe est déjà loin tandis que je marche lentement, lisant et observant : je suis la dernière, comme d'habitude. D'abord, j'ai tenu à aller voir le point de vue malgré la densité des nuages, et j'ai eu la chance d'apercevoir dans une trouée la profondeur de la barrière montagneuse qui plonge de manière vertigineuse en V aigu, cependant, je n'ai pu voir en face la portion de sentier écroulée sous le poids des dernières pluies tropicales qui rend caduque les indications portées sur les livres de randonnées à propos de cette boucle. Ensuite, j'ai lu consciencieusement chaque panneau et je me suis mise à avancer, nez en l'air, à la recherche d'orchidées en fleurs. Je reconnaissais bien le feuillage caractéristique, niché sur les branches porteuses, mais point de fleurs. A la fin du circuit, la pluie s'est mise à tomber, d'abord fine, puis en véritable averse tiède. Lorsque nous sommes redescendus au Tampon, il ne pleuvait déjà plus.

Il y a une multitude de micro-climats à la Réunion : il peut aussi bien faire un soleil radieux sur la côte, ou tout en haut des montagnes, et avoir une pluie battante à mi-hauteur, ou bien pleuvoir à l'est et pas à l'ouest, au sud et pas au nord. Quelques kilomètres changent tout. D'ailleurs, nous utiliserons cette particularité durant tout notre séjour, suivant nos envies de fraîcheur ou de soleil, d'altitude ou de mer, et nous prendrons la voiture et choisirons notre lieu de promenade en conséquence.

La plage de Grande Anse

Nous prenons la route des 400. Appels de phares désespérés à Bernard, dans la voiture qui nous précède : nous avons crevé, et bien crevé : j'ai l'impression que cela fait plusieurs minutes que nous roulons sur la jante. La route est tellement mauvaise que Jean-Louis n'a pas fait la différence avec le passage sur les multiples nids de poule et la route déformée et irrégulière. Lui qui avait assuré au loueur que ce n'était pas la peine de lui montrer où était la roue de secours, et qu'assurément il n'y toucherait jamais lui-même, se retrouve sur le bas côté, dans la boue et la poussière, à essayer de comprendre comment marche le cric, avec l'aide de Nico et de Bernard !

Nous sommes repartis. J'adore toutes ces appellations locales, les noms de rues, les noms de villes, les noms de lieux en général, ils sont très imagés, et j'ai l'impression que la plupart cache une histoire. Aujourd'hui, la route est plus dégagée et nous atteignons sans encombre un parking en terre battue au pied d'une petite butte boisée de filaos (conifères aux aiguilles

fines, douces, longues et tombantes, qui, en chutant sur le sol, forment un tapis souple qui amortit les sons). Nous montons voir le point de vue sur la côte découpée et sauvage où la mer vient cogner violemment en contrebas les roches volcaniques noires, brunes ou rougeâtres. Fabienne nous dit que, si nous avons un peu de chance, nous pourrions apercevoir dans les arbres des « endormis » (sorte de petits caméléons) et aussitôt, nous voilà tous le nez en l'air, à guetter en vain toute protubérance suspecte sur les branches de filaos. Nous marchons jusqu'au bout du promontoire, et retournons tout transpirants aux voitures pour gagner la plage toute proche.

Les Réunionnais se la sont appropriés pour un soir : les abords herbeux et boisés sont couverts de toiles de tente où ils s'appêtent à passer le réveillon en faisant des grillades. Des familles entières sont en train de faire les derniers préparatifs, tendant les cordes, garnissant un petit palmier de guirlandes, testant les pétards sur le sable plus loin. Les personnes âgées ont leur siège, certains sont étendus sur des matelas, d'autres simplement assis sur des serviettes de plage. Un groupe a cerné son territoire de ruban de chantier rouge et blanc. Un homme torse nu, grimpé sur les épaules d'un autre, fixe une corde à un cocotier.

Fabienne a amené toute une kyrielle de jeux, pétanque, volant et raquettes légères, ballon, masques et tubas. Je suis la première à enfiler le maillot pour aller à la découverte des fonds marins dans le petit bassin cerné de roches car ici, il n'y a pas de barrière de corail et la crainte du requin est omniprésente. Je nage au milieu des petits enfants dans des eaux tièdes, peu profondes mais poissonneuses et remplies d'oursins aux piquants acérés. Il y a les petits, bruns ou violets, qui ressemblent à ceux du Port Vieux de mon enfance, à Biarritz, et puis des grands aux aiguilles irrégulières et moins nombreuses, qui agitent les plus longues en quête de nourriture. Je m'amuse à les effleurer et les aiguilles bougent plus vite. C'est un lieu de baignade où il est vraiment indispensable d'avoir un masque : impossible de poser le pied au hasard. De temps en temps, un enfant hurle. Il a dû se faire piquer probablement. Je prête mon équipement à Cédric qui tombe sous le charme de ces fonds marins vivants et multicolores. J'ai fait un premier adepte. J'en profite pour aller faire quelques photos de ces préparatifs de Noël incongrus.

Le Réveillon de Noël

Nous arrivons fort tard à la maison : heureusement que Fabienne avait tout préparé à l'avance. Ce soir, elle reçoit un couple d'amis et leurs enfants pour passer le Réveillon avec nous, nous serons 14 convives. Nous mangeons sur la terrasse, face à la piscine et à la mer à l'horizon (invisible dans le noir, mais repérable à sa côte parsemée de lumières), comme au petit déjeuner et comme au déjeuner (en fait, nous mangeons tout le temps dehors, en tenue estivale). Le clou de la soirée commence à 11 heures et demie : Fabienne a apporté une poche plastique avant le dessert (nous avons déjà tellement mangé (huîtres, crevettes, saumon, crevettes créoles) que nous avons besoin de faire une petite pause) et nous sortons tous de la maison pour nous poster sur la voie à sens unique pentue. Ce sachet contient des pétards et autres mini-fusées de toutes sortes, que toute la gens masculine, du plus petit au plus grand, se délecte à faire éclater pendant un bon moment, Céline, Fabienne, son amie Marie-Christine et moi restant à distance respectueuse, d'autant que les démarrages ne sont pas toujours verticaux : Nico en évite un de justesse en baissant la tête et d'autres fois, le projectile est parti en rase motte en brûlant, et tout le monde s'est éparpillé dans les cris. Bernard s'amuse à planter des tiges dans les plates-bandes extérieures du voisin, et même dans sa rambarde métallique creuse, que les pétards font longuement résonner. Je ne dis pas le boucan ! Fabienne est inquiète et attrape son mari qui n'en a cure... Au bout d'un long moment, une fusée semble provoquer l'extinction de tous les lampadaires de la rue. Est-ce une coïncidence,

ou bien avons-nous réellement détérioré les équipements publics ? Mystère. Peut-être que la ville a voulu juste à ce moment-là faire le noir en prévision des feux d'artifice de minuit.

Après, nous retournons sur la terrasse, abandonnant une route dévastée, remplie de projectiles déchiquetés (nous ne les voyons plus, puisque la rue est plongée dans le noir). A minuit, c'est l'apothéose. Tous les Réunionnais se mettent à démarrer leur petit (ou grand) feu d'artifice en même temps. Nous nous postons sur la terrasse d'Olivier, à l'étage, qui domine tout l'ouest de l'île en direction de la mer. Dans le noir, seulement troué par les lumières lointaines des quatre villes qui s'étalent en bas, nous entendons les explosions et pétarades et voyons s'élever les gerbes de couleur. C'est féérique ! (peut-être pas très religieux, mais festif en diable, ou plutôt en chinois, grâce auxquels nous avons ce spectacle, parfaitement interdit en métropole, bien sûr, parce que trop dangereux)... C'est un spectacle extraordinaire ! Nous avons l'impression d'être sur une autre planète.

25 Décembre 2000 – Noël

Un couple d'amis vient s'ajouter à ceux de la veille pour le repas de midi, du cochon de lait déjà cuit écartelé sur une immense tôle. Ils sont trésoriers payeurs des impôts, lui au Tampon et elle à Saint Louis. Avant, ils étaient sur Saint Denis. Il est de métropole et elle Martiniquaise, créole, mais pratiquement sans accent. Marie-Madeleine (Mado) me confie qu'elle ne pourrait pas habiter si haut en altitude (à 400 mètres), car il y fait trop froid en hiver (le thermomètre peut descendre jusqu'à 14°C) et qu'il est impossible de manger toute l'année sur la terrasse ! Comme quoi, tout est relatif !

26 Décembre 2000 - La Roche Verre Bouteille : une journée idyllique

Réveillés à 6 heures par Céline, nous nous retrouvons à pied d'œuvre au départ d'un sentier de montagne au-dessus de La Possession et de La Rivière des Galets à 8 heures et demie. C'est déjà un peu tard, le soleil est très haut et tape fort. Heureusement qu'à 1200 mètres la température est plus douce, et une petite brise fort agréable nous ventile.

Nous sommes partis à 7 dans la voiture, Jonathan assis sur mes genoux devant et les 4 autres enfants entassés derrière. Sur l'île, la police n'est présente que dans les villes, nous n'avons d'autre inquiétude que celle de rencontrer un chauffard. Mais les routes (mis à part la quatre voies) sont tellement mal entretenues, étroites et dangereuses que les conducteurs conduisent prudemment. En raison des fortes pluies, elles sont bordées de fossés profonds (j'ai vu une voiture plongée dedans, elle ne risquait pas de se dégager seule). Parfois, nous traversons une zone indiquée « radier submersible », tronçon de route en creux qui correspond au passage à gué du lit d'une rivière le plus souvent à sec. Les panneaux préviennent de ne pas essayer de passer quand l'eau les submerge. Les routes sont donc parfois coupées, et par fortes pluies les enfants sont dispensés de se rendre à l'école (de même qu'en cas de cyclone). Arrivés non loin de La Possession, nous obliquons en direction de La Rivière des Galets et montons jusqu'à trouver le point de départ de la balade.

C'est celle que Jean-Louis préférera : la vue est formidable, flancs ravinés de la partie ancienne du volcan d'un côté, et océan indien de l'autre. Nous grimpons jusqu'à un point de vue qui domine la côte et donne de l'autre côté sur le cirque de Mafate. Je m'amuse à noter l'appellation locale de plantes que moi je dénomme lanternes chinoises : les tomates poc-poc ou groseilles du Cap. Nous entendons également l'oiseau tec-tec. Le sentier odorant, accroché au flanc de la montagne, est remplacé à plusieurs reprises par une échelle qu'il faut escalader. Nous faisons de nombreuses haltes boissons, admirant la vue panoramique sur les pics que Céline nous nomme. Depuis six ans qu'elle habite à la Réunion, elle a déjà eu l'occasion de

faire maintes balades et elle nous sert de guide. Nous atteignons la double roche noire qui, avec beaucoup de bonne volonté, peut ressembler effectivement à un verre posé à côté d'une bouteille. Jean-Louis veut prolonger la marche, mais il se heurte à la volonté conjugquée de tous les enfants (et de moi-même) : nous n'avons pas emporté de pique-nique et nous avons prévu d'aller à la plage l'après-midi. L'heure du repas approche et nous craignons que Jean-Louis ne nous amène trop loin : il est très déçu. Nous reprenons la boucle en direction du parking et faisons halte, en attendant que Jean-Louis se décide et nous rejoigne. Je remarque des papillons géants, aussi grands que des papillons de nuit, de couleur noire à reflets bleutés, que j'essaie vainement de photographier. Ils sont trop rapides. Ils passent et repassent, évitant avec élégance le bec acéré des hirondelles qui s'activent en criant.

Nous descendons manger à Boucan-Canot, la plus belle station balnéaire de l'île, aux dires de Céline, où nous avons déjà nos habitudes dans le petit snack franco-chinois aux tables ombragées par des arbres et de grands parasols et rafraîchies par la proximité d'une petite mare où nagent des poissons rouges. Un fort vent d'ouest s'est levé, dégagant le ciel mais grossissant les vagues. Seuls Cédric et moi nous hasardons dans la mer avec masque et tuba. Il faut surveiller au loin les rouleaux qui se forment, contrôler que les courants ne nous drossent pas contre les récifs ou que le creux de la vague ne nous fasse racler du ventre les coraux où déambulent calmement les poissons. Ils n'ont pas tous ces soucis, eux ! Ils se laissent aller au gré des courants, hydrodynamiques et se déplaçant d'une simple ondulation des nageoires et du corps. Je suis jalouse de leur aisance. Sans palmes, j'ai l'impression d'être maladroite au possible en comparaison.

Nous voulions le soleil, maintenant il ne va pas falloir se plaindre ! Je crains cependant que le reste de la troupe ne prenne mal, à rester ainsi exposé sur le sable. Nous décidons de changer de plage pour aller nous abriter derrière la barrière de corail à la hauteur de La Saline. Nous avons repéré les eaux claires et calmes à l'aller, et elles nous avaient fait envie. Effectivement, cette fois, à part Céline et Jean-Louis qui s'abritent à l'ombre des arbres, tout le monde va à l'eau, et je prends en photo avec mon appareil jetable étanche les poissons colorés, coraux et oursins, grosses limaces et immenses chenilles sous-marines. L'eau peu profonde a la température de notre baignoire, nous y serions restés encore plus longtemps que les deux heures et demie pendant lesquelles nous avons barboté, si nous avions eu des masques plus confortables (à la longue, nos visages étaient marqués comme au fer rouge par la succion du caoutchouc).

En outre, régulièrement, nous étions obligés de mettre pied à sable pour retirer l'eau qui s'était infiltrée et menaçait de nous étouffer (encore quelques progrès à faire, mais on ne désespère pas, le résultat en vaut la chandelle).

A la fin de la journée, nous prenons conscience que nous ne nous sommes pas suffisamment protégés du soleil : nous pourrions tous cuire un œuf sur nos épaules ; dos et mollets nous brûlent : nous sommes rouges fluo et tous les moustiques et hannetons du soir vont se précipiter sur nous ... Enduits de parfenac et de biafine (crèmes qui soignent, respectivement, les piqûres d'insectes et les coups de soleil), nous sommes enchantés de notre journée : de quoi contenter les plus difficiles.

27 Décembre 2000 – Le Trou de Fer – Le Grand Etang de la Plaine des Palmistes

Nous avons voulu épargner nos épidermes surchauffés et nous sommes allés nous promener en sous-bois. Céline nous a réveillé à 5h 1/4, et nous avons roulé 2 heures durant, en traversant toute une gamme de zones climatiques de l'île. Le paysage est très varié et changeant. Jean-Louis aime particulièrement l'étage « montagne à vaches et hortensias » (à partir du 19^{ème} kilomètre et vers la plaine des Cafres), quant à moi, j'ai un faible pour les

fougères arborescentes, et à la plaine des Palmistes, les montagnes en étaient couvertes. Après « 2^{ème} Village » et une descente fort tortueuse, nous obliquons en direction de la forêt de Bebour, constituée de grands conifères sous lesquels sont aménagés des zones de pique nique, puis nous poursuivons jusqu'à la forêt de Belouve, très différente en empruntant une route forestière en plaques de béton durant plusieurs kilomètres, puis nous marchons jusqu'au lieu-dit "Trou de fer" par un sentier superbe à travers la forêt tropicale montagnarde, qui n'a rien à voir avec la végétation qui pousse en Guadeloupe (mis à part les fougères arborescentes).

Je note une petite remarque botanique à propos de ces plantes vénérables. La fougère arborescente a deux systèmes distincts de reproduction, qui coexistent : premièrement, au moyen devenu classique chez les fougères de spores bruns situés sous ses frondes, et en outre, elle dispose d'une reproduction végétative, par le biais d'un brachypode, qui est une ramification (sorte de branche) qui se détache, tombe et pousse sur le sol.

Deuxième remarque, en passant : il y a des fougères arborescentes femelles, et des fougères arborescentes mâles. Ce sont celles aux plus gros troncs qui sont les femelles, les mâles ayant des troncs plus graciles.

Dans un passage un peu spongieux et marécageux, des troncs d'arbres et branches ont été jetés en travers du chemin pour nous faciliter la marche. Nicolas et moi remarquons une espèce qui paraît porter des signes cabalistiques réguliers. Ils sont marqués directement sur le tronc, et cachés par l'écorce apparemment. Comme il n'y en a pas de petits bouts transportables, j'en prends un en photo, comme souvenir.

Au retour, des petits oiseaux rouges fort bruyants se font la cour sans pratiquement prendre garde à ma présence. L'un d'eux paraît me narguer, et volète d'une branche à l'autre, de plus en plus près, après avoir mimé la becquée avec une copine (ou un copain ?). Fabienne me dit que certains serins changent de plumage au moment des amours, les mâles arborant des parures rouge vif. Cependant, il me semble que ceux-ci appartenaient à une autre espèce car tous se paraient des mêmes couleurs rutilantes.

J'aime me promener seule dans la nature : les groupes sont bruyants, et nous faisons fuir les autres êtres vivants, à moins que, trop occupés de nous-mêmes et de nos bavardages, nous ne sachions pas y prendre garde. J'ai beau ne pas marcher très discrètement, certains animaux sont indulgents et moins craintifs que d'autres et se laissent observer, à distance respectable cependant. Je me promets une fois de plus de faire l'acquisition d'un zoom plus puissant.

Ensuite, après un repas créole reconstituant (cari de poulet pour les enfants, cari d'espadon pour nous, accompagné de rougaï, sauce au piment vert très épicée) dans un lieu appelé « 1^{er} Village », Jean-Louis tient à faire une seconde balade autour du Grand Etang, lac encaissé très pittoresque à la hauteur de l'Echo. Seuls Céline et Olivier font l'effort de le voir, et Jean-Louis et moi en faisons le tour, en ajoutant un crochet par les cascades qui dévalent les montagnes tout au fond du cirque. Je me sépare de lui un moment et choisis d'obliquer vers la rive par le sentier équestre qui passe au milieu des herbes hautes et des fougères. La vue est plus jolie sur le lac, mes pas dérangent des dizaines de mini-grenouilles (qui ne chantent pas, contrairement à leurs cousines de même acabit de Guadeloupe), ainsi que des oiseaux nichés dans les herbes qui s'envolent en groupe à mon approche. Là encore, je vois une autre sorte de petit oiseau rouge vif, très sauvage celui-là, et que je ne peux approcher à moins de dix mètres.

Durant ce temps, Nicolas, Cédric et Jonathan préfèrent rester dans la voiture.

Le soir, j'ai bien gagné mon bain, avec mes 4h 1/2 - 5h de marche le matin et 2h 1/2 - 3 h l'après-midi !

28 Décembre 2000 – Cilaos

Levés à 6 heures, nous allons tous ensemble, à deux voitures (c'est plus confortable, et indispensable à neuf personnes), visiter le cirque de Cilaos. Il s'agit d'un ancien cratère du volcan dont la caldéra s'est effondrée. Moi, j'aurais cru que cela ferait comme la doline du Belchou, du genre marmite à fond plat. Mais non, en fait, il y a plein de petits pics partout, aux pentes très escarpées et très ravinées, où seul tient l'aloès (bouquet de longues feuilles grasses vertes lisses à la pointe effilée d'où s'élève un tronc vert qui porte au sommet des ramifications fleuries en pompons blancs qui donnent ensuite des graines en forme de dattes). Un "oued" (ou ravine, comme on dit ici) serpente tout au fond au milieu d'un large lit caillouteux qui ne s'emplit qu'au moment des cyclones. Nous y sommes descendus à pied pour voir une cascade et avons marché dans le lit à la recherche des eaux chaudes qui se réduisaient lors de notre passage à une flaque tiède croupissante cernée d'algues vert clair puis jaunes peu engageantes. Au village de Cilaos, il y a une station thermale qui utilise les eaux sulfureuses du volcan pour traiter les affections respiratoires (comme à Laruns, mais dans un cadre bien plus agréable et pittoresque, et une température de l'air de 19 °C - à mon avis, il faisait plus chaud que çà, nous étions en short et tee-shirt sans aucun frisson).

Fabienne avait réservé la veille une table d'hôte. Nous n'avons pas été déçus : repas créole, agrémenté par les histoires locales de notre hôte - doté d'un réel talent de conteur - qui a adapté son langage pour que nous puissions (à peu près) le comprendre. Pendant ce temps, jour d'été normal, après avoir eu un temps couvert, mais très plaisant le matin, la pluie s'est mise à tomber.

Je regrette de ne pas avoir eu de caméra pour filmer ce créole. Non seulement il racontait admirablement bien des histoires pas tout à fait fausses, mais en plus il les mimait : c'était un régal et nous étions tous hypnotisés.

Il avait l'art du geste lent et du parler lent, je veux dire qu'il n'était pas pressé par le temps et laissait parfois de grands blancs ponctuer ses dires, pour nous permettre d'enregistrer et de vivre ses aventures.

Je ne saurai pas malheureusement reproduire son langage fleuri et imagé, truffé de mots créoles qui nous donnaient une agréable impression de flou et de mystère, comme une poésie dont on comprendrait l'air, mais pas tout à fait les paroles. Mais qu'importe ?

Il nous a parlé de tout. Du rhum, de son charme, de sa composition et de la façon de le déguster. C'était pour amorcer la pompe. En même temps, il joignait le geste à la parole et nous servait, sans s'oublier au passage, après nous avoir versé préalablement un délicieux jus de fruit afin de ne pas nous rendre malades. Il allait d'abord de long en large, captivant son auditoire assis autour d'une longue table rectangulaire (nous étions douze, y compris trois personnes supplémentaires dont nous découvrîmes à la fin l'appartenance à notre bonne ville d'Anglet -!). Ensuite, il s'est assis, présidant, tel un roi, en tête de table. Il but cul sec le contenu de son verre.

Où vaut-il mieux habiter ? Est-ce bien raisonnable de vivre sur une île dont le volcan entre périodiquement en éruption ? En tout cas, pas sur la côte, qui risque de se faire balayer d'un jour à l'autre par un raz-de-marée balayant Boucan-Canot et autres stations balnéaires orgueilleuses. Certainement pas non plus près des ravines, dévastées périodiquement par les pluies engendrées par les cyclones. Alors où ? Ici même, à Cilaos, c'est parfait, dit-il.

Une nuit, tout le monde dormait, il pleuvait et il tonnait. Le volcan est entré en éruption, déversant sa lave brûlante à 40 kilomètres à l'heure. C'était en 1972. Il n'habitait pas encore ici. Il a fallu partir à toute vitesse, en laissant tout. Et les animaux ? Ils n'ont eu que le temps d'ouvrir la porte des étables, des porcheries et des poulaillers, impossible de les emmener en

voiture, il fallait qu'ils se débrouillent seuls. Ils ont tout perdu, aucun n'est revenu, perdu, volé, brûlé vif. L'unique porc qu'ils possédaient avait déjà été vendu sur pied. Il était gros et gras, sur le point d'être enlevé par le boucher. Ils ne l'ont jamais revu (Bernard, mezzo voce : il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !). Une semaine auparavant, les abeilles dans les ruches s'en étaient allées. Disparues, Dieu sait où. Les essaims entiers. Les ruches vides. Elles avaient su avant tout le monde. A l'abri sur une hauteur, il avait vu les maisons s'enflammer comme des torches, avant même l'arrivée de la lave. Tout le sol ardeait. C'est un spectacle qui marque une vie durant. En le racontant, il le vivait encore. Il avait douze ans à l'époque.

Du bétail disparaissait régulièrement. On n'avait pas réussi à en trouver la raison. Le réservoir d'eau avait été endommagé et il fallut en reboucher les trous. Quelqu'un qui habitait non loin de là entendait des coups sourds. On le traita de fou. Comme il insistait, on demanda à des personnes dignes de confiance d'y passer la nuit. Ils entendirent également des coups sourds et répétés. Il fallut de nouveau creuser à l'endroit qu'on venait juste de réparer. Deux yeux rouges dans l'obscurité de la fosse les firent hurler de terreur. Ils allèrent chercher une « fourchette » (trident ou fourche) pour tuer la bête. Celle-ci ne fit qu'effleurer la peau. Ils durent prendre des outils plus contondants. Enfin, ils en vinrent à bout. C'était une anguille géante. Pour se nourrir, elle attirait au fond les bêtes avant de les dévorer.

Y a-t-il un lien entre l'ancien volcan (le piton des Neiges) et le nouveau (le piton de la Fournaise) ? Y aurait-il une sorte de rivière de feu entre les deux qui alimenterait le nouveau ? L'ancien serait-il encore en activité, mais avec une nouvelle sortie là-bas, de l'autre côté de l'île ? Certaines fumerolles suspectes le laisseraient supposer. En effet, avant une nouvelle éruption, des vapeurs s'élèvent par endroit, aux alentours de l'ancienne cheminée, mais pas régulièrement, et pas à chaque fois, alors, il est difficile de s'en servir comme moyen de prévision.

Lorsqu'il constate des choses inhabituelles, il prévient les autorités, et un spécialiste volcanologue vient examiner les faits. Il a discuté plusieurs fois avec lui. Ses informations viennent de source sûre et avertie. (Bernard dira plus tard que ce sont des balivernes et pures inventions d'un esprit naïf).

« L'usage des explosifs est à prohiber sur l'île ! Vous avez vu, en venant, les fissures sur les parois qui longent la route ? Eh bien, c'est parce qu'on a utilisé des explosifs qui ont ébranlé toute la montagne. Maintenant, elle s'éboule et s'effrite en permanence, risquant à tout moment d'emporter des tronçons entiers avec elle. Je vous assure qu'il vaut mieux utiliser des moyens d'excavation moins perturbateurs. Et tous ces chemins que l'on fait pour les touristes ! Vous savez, celui qui mène à ..., il a fallu le refaire trois fois, sans arrêt il s'effondre, et cela coûte beaucoup plus d'argent au bout du compte. Notre île est fragile ! Il faut en prendre soin ! »

Notre retour s'effectue au milieu de véritables trombes d'eau qui nous tombent dessus par intermittence. Notre voiture de location a une faible ventilation et le pare-brise couvert de buée nous permet à peine d'éviter au dernier moment les roches détachées des falaises (parfois très grosses). Je repense aux histoires de notre hôte et je crains qu'une plus grosse tombe sur le toit de la voiture et nous écrase. Les flaques profondes risquent de noyer le moteur, et les fossés des bas-côtés invisibles sous l'eau boueuse débordent sur la route. J'avais vu un panneau près de chez Bernard et Fabienne qui m'avait intriguée : "radier submersible". Nous en avons compris l'utilité cet après-midi-là : l'eau dévalait tellement qu'elle transformait certains tronçons de route en véritables torrents : impressionnant ! Nous avons un avant-goût de la période des cyclones.

Trempés pour trempés, Cédric et Céline sont allés se baigner dans la piscine dont le niveau avait beaucoup monté, sous la douche tiède qui tombait du ciel.

29 Décembre 2000 – Le piton de la Fournaise

Lever le matin à 5h, départ à 6h, arrivée sur place, après une très longue montée en épingles à cheveu et la fin du trajet sur une piste de sable rouge-noir à l'intérieur d'un premier cratère, vers les 7h 1/4. Seul Bernard nous accompagne. Fabienne et ses enfants sont restés à la maison. Nous voyageons quand même à deux voitures, pour plus de confort, et les enfants ont opté pour celle de Bernard.

Je crois que je n'avais jamais réalisé comment était un volcan jusqu'à aujourd'hui (La Soufrière en Guadeloupe ne compte pas, nous étions en plein nuage, nous n'avons rien vu). Cette fois, nous avons une chance extraordinaire : la météo s'est trompée de quelques heures, il ne pleuvra qu'au cours du retour en voiture, et nous aurons pu voir tout ce qu'il y avait à voir, jusqu'à la côte ensoleillée, au loin.

Un plafond de nuages suffisamment haut pour ne pas nous gêner nous ménageait une température tempérée. En fait, il n'y a pas un cratère, mais une multitude de cratères, les uns à côté des autres, les uns dans les autres, des éteints, des seulement endormis, des actifs et certains que nous ne voyons pas encore, mais qui ne vont pas tarder à percer tôt ou tard, du plus petit au plus grand, au point qu'on a du mal parfois à les voir d'un seul coup d'œil. Evidemment, c'est un univers essentiellement minéral, les végétaux mettent énormément de temps à s'y installer, de même que les animaux : la roche est trop poreuse, elle ne retient pas l'eau, il fait à la fois trop chaud et trop brumeux, c'est un environnement aux conditions extrêmes qui font que peu survivent dans un premier temps (quatre plantes répertoriées sur le panneau explicatif) et restent de la taille d'herbes ou de buissons aux troncs tourmentés). J'ai vu également, en début d'après-midi, des mouches et des araignées. Pas de quoi fouetter un chat.

Mais le cadre est exceptionnel. Nous descendons d'abord une "barrière" (falaise) par un interminable escalier. Puis nous suivons le chemin indiqué par le petit Poucet à touches de peinture blanche sur les roches sombres. D'abord nous allons tout droit sur un sol très inégal mais relativement plat, puis, en face, nous montons une pente très raide en nous aidant parfois des mains, tantôt sur des formes "pâte à modeler" figées, tantôt sur des éboulis ("grattons") qui dévalent dans un bruit de verre brisé sous nos pieds, très légers et friables. Les couleurs varient du noir au jaune en passant par le marron, le rouge et des teintes irisées dans les bleus, tantôt ternes, tantôt très brillantes, qui réveillent de nouveau la vocation de géologues de mes fils. Des gueules rouges paraissent avoir craché leur venin peu avant notre passage, parfois, un souffle chaud s'en échappe, des failles béantes noires, des goulets brisés laissent deviner la force des vapeurs qui les ont moulés. Nous avons marché 7 heures (y compris pauses boisson et repas, trop courtes à mon goût, Bernard paraissant toujours pressé par le temps et nous menant d'un train d'enfer).

Lui et J-L se sont écroulés au lit à leur arrivée à la maison. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'en ai pas encore fait autant. Fabienne nous dit que nous avons battu le record du temps le plus long. Normalement, paraît-il, ce circuit se fait en 5 heures – 5 heures et demie par un marcheur moyen (encore moins s'il est aguerri). De toute façon, je n'aurais pas pu aller plus vite, alors, ça m'est égal.

30 Décembre 2000 – Le marché de Saint Pierre – Tennis au Tampon

Après une chaude journée commencée au marché de Saint Pierre, qui nous a un peu déçus car nous avions encore en mémoire le marché pittoresque de Pointe à Pitre en Guadeloupe, nous

nous sommes rafraîchis par un bain dans la mer, avant de manger dans un restaurant avec vue sur la barrière de corail bousculée par les vagues. Nous passons un moment dans une librairie avant de déposer les enfants au cinéma et rejoindre Bernard et Fabienne au club de tennis. Il est 18h15 et le cours est réservé pour 18h30. Pendant cet intervalle, nous montrons nos achats de livres puis nous asseyons face aux joueurs qui occupent la place. Nous commençons à danser la danse de Saint Guy, nous frappant bras et jambes et remuant, tels des moulins à vent, pour chasser l'invisible ennemi : nous sentons de minuscules piqûres nous démanger un peu partout, causées par des moustiques minuscules. Les hirondelles tournoient dans le ciel en poussant leur cri suraigu, visiblement à la fête. On nous a assurés qu'en jouant, nous ne serions plus importunés : tu parles ! D'énormes cloques rouges se forment sur mes jambes, fort peu élégantes, et je crains d'être transformée en monstre bouffi pour le réveillon du jour de l'an, demain soir.

A sept heures, surprise ! le muezzin se met à chanter l'appel à la prière, alors qu'un coucher de soleil superbe illumine de rouge les nuages qui viennent de se former au-dessus de la mer (pendant toute cette journée magnifique, ils étaient restés sur les montagnes). Bien sûr, J-L et Bernard se jettent à terre pour mimer le recueillement musulman sur le tapis. A La Réunion, une multitude de religions coexiste, depuis les grandes officielles, jusqu'aux sectes les plus variées et au vaudou. La mosquée du Tampon est toute proche, et j'ai photographié le matin le minaret pointu de celle de Saint Pierre.

Une demi-heure plus tard, une sorte de vrombissement léger envahit les airs, ainsi que des craquements ténus et aigus. Bernard est allé allumer les lumières (il avait manqué d'assommer Fabienne en se précipitant sur une balle et s'était exclamé en guise d'excuse qu'il n'y voyait plus rien !).

Les "vers blancs" ont débuté leur sarabande. Il s'agit de gros coléoptères (hannetons de 1,5 à 3 cm) qui vivent la majeure partie de leur vie sous forme de larve sous la terre, je crois, puis se métamorphosent pour se reproduire et mourir presque aussitôt. Cela se passe sur une période d'une quinzaine de jours, en été, une fois par an, et nous étions en plein dedans. Quelle horreur ! Imaginez ! D'énormes bêtes arrivent en vrombissant en zigzag, attirées par les grosses lumières qui éclairent le cours, et tombent à terre. Là, elles bougent un peu, puis s'immobilisent, parfois tombent sur le dos et se mettent à tourner comme des folles en battant des ailes pour tenter de retourner leur lourde carapace, en vain car elles n'ont plus de force. Elles arrivent en petit nombre, puis en rafales de plus en plus denses, se cognant parfois à nous et s'agrippant de leurs pattes à crochets à tout ce qu'elles peuvent. Bernard, au lieu de taper dans la balle, s'amuse à les gifler de sa raquette, et moi je détache en criant celles qui s'égarerent dans mes cheveux ou sur mes vêtements. La concentration tennistique faiblit, nous jouons, surveillant les alentours pour ne pas en recevoir dans la figure ou sur le corps. Bientôt, le sol est recouvert de ces bestioles que nous écrasons par inadvertance en courant après la balle. Enfin, la vague faiblit, et nous jouons, en prenant garde de ne pas glisser sur les insectes qui s'écrasent sous nos chaussures.

Fabienne nous dit que c'est encore plus dégoûtant pour les joueurs qui arrivent le lendemain à 8 heures et doivent jouer sur un tapis de cadavres plus ou moins écrasés !

Ce matin, en me réveillant, j'ai découvert un temps merveilleux : ciel bleu, mer belle, montagne bien découpée à l'horizon tout proche, soleil déjà haut dans le ciel malgré l'heure précoce (6h) qui renforce les coloris des fleurs du jardin et de l'herbe grasse autour de la piscine, les oiseaux chantent.

Le paradis ?

La fenêtre des Maques – Le Chinois de Saint Pierre – Les valises

Pour le dernier jour, nous voulons faire une ultime balade, mais sans aller trop loin en voiture. Bernard et Fabienne ont du mal à nous conseiller. Nous tombons d'accord pour aller au lieu-dit « la fenêtre » dans la forêt domaniale des Makes (prononcer mac). Les trois plus jeunes restent à la maison, ils ont envie de farniente, Nico, Céline, Bernard et Fabienne nous accompagnent. Après avoir pris la voie rapide et traversé la rivière Saint Etienne au lit gigantesque parcouru par un filet d'eau infime, nous contournons Saint Louis et montons par ces étroites routes en lacets et en épingles à cheveux auxquelles nous sommes habitués maintenant. Nous passons devant la pancarte qui indique la direction de l'observatoire astronomique des Makes (très connu paraît-il), et prenons la route sur la droite vers « La fenêtre ». Nous terminons par une route forestière étroite en plaques de béton où il n'est possible de se croiser qu'à de rares endroits, et arrivons au but, dans un parking entouré d'une aire de pique-nique avec lieux de grillades coquettement aménagés dans le sous-bois. Nous nous précipitons vers ladite fenêtre : il s'agit d'un belvédère qui donne sur le cirque de Cilaos, que nous avons déjà visité. Les nuages sont très mobiles, passent en montant et bouchent par instant la vue. Nous avons la chance de nous trouver au bon moment, la vue est claire, l'air dégagé de toute brume, puisque le vent a fait le ménage et réuni toute l'humidité en gros nuages qui restent en marge du cirque, prêts à l'envahir. Nous repérons le village de Cilaos, où les curistes se rendaient autrefois en chaise à porteurs depuis Saint Pierre, car les routes étaient inexistantes : il fallait en vouloir ! Bernard et Fabienne nous indiquent les trajets des balades qu'ils ont faites par le passé, et nous voyons le site perché de leur table d'hôte où le repas, réservé à l'avance bien sûr, avait été amené à dos d'homme, faute de route. Les taches vert clair sont les champs de lentilles, plat de base, avec le riz, de la nourriture créole sous forme de cari épicé de rougaï (mélange d'oignons et petits piments verts au caractère certain).

Puis nous décidons de prendre un des multiples chemins de randonnée. Jean-Louis aimerait évidemment suivre la crête, mais elle est peu praticable et nous ne la longeons que sur une courte partie du trajet. Une fois de plus, la végétation est différente de ce que nous avons vu jusqu'ici. Nous commençons par un bois de conifères importés du Japon, les cryptomérias. D'autres plantes sont aussi indiquées, l'ostocafé, le bois d'oiseau, le mahot (rouge), le bois de négresse. Je ne note que ceux dont l'appellation exotique m'enchantent. Il y a également l'ananas « marron » et la canne « marron » (= faux). Puis, toujours grim pant plus haut, nous changeons d'univers pour des arbres à feuilles caduques d'où pendent des lichens en quantité qui nous amusent un bon moment (nous nous faisons perruques et moustaches). Fabienne crie : « j'ai trouvé des orchidées en fleurs ! ». Je me précipite ... et je suis bien déçue : les fleurs sont minuscules, nous en voyons des blanches et des jaunes, il en existe également des roses. J'imaginai trouver ce qui se vend sur le marché. Eh bien non. Ici, les orchidées sauvages ont bien le feuillage reconnaissable qui pousse sur les branches, mais les fleurs sont vraiment très discrètes, et il faut un œil averti pour les repérer. Enfin, j'en aurai tout de même vu en pleine nature !

Une partie du bois a été étêtée par un cyclone : on dirait un champ de ruines. Les arbres, déchirés, se dressent tout blancs, desséchés, troncs dépourvus de dôme branchu et feuillu. La mort est passée par là, destructrice, et très localement, comme lors du passage de la tornade à Anglet.

Bernard a faim : depuis des jours, il rêve de manger chinois. Son restaurant favori est à Saint Pierre, mais Jean-Louis aimerait se rendre plus près, à Saint Louis. Bernard est contre, mais obtempère. Finalement, après avoir erré dans les quartiers dépourvus de tout pittoresque de Saint Louis, nous nous rendons à l'évidence : Saint Pierre, c'est nettement mieux. Pendant le repas (des « bols renversés » : délicieux !), Bernard nous explique. Saint Louis est une ville

communiste. Elle dépense tout son argent à occuper une pléthore d'employés municipaux et néglige d'aménager la ville en équipements publics. C'est un fait qu'elle est très laide, et que nous ne voyons rien d'ouvert, ni restaurants, ni commerces, ni marchés, des rues bordées de maisons pauvres et sales. En comparaison, Saint Pierre, c'est le Pérou !

Nous rentrons faire les valises, avant de nous rendre chez des amis et voisins de Bernard et Fabienne où nous passons le réveillon du jour de l'an. C'est un buffet sur la terrasse, animé par des musiques dansantes, dès que nous terminons de manger, tandis que le cérémonial des pétards et feux d'artifice recommence, moins intense qu'à Noël (les gens n'ont plus d'argent), mais toujours spectaculaire. Ce soir, nous profitons des connaissances astronomiques de Jean-Philippe, le kinésithérapeute avec lequel nous avons passé Noël chez Bernard et Fabienne et qui est notre hôte ce soir, pour nous faire indiquer les constellations du ciel austral. Jean-Louis est heureux, d'autant que le ciel est enfin dépourvu de nuages, et que, malgré les lumières environnantes (pollution lumineuse bien moins forte qu'en métropole car l'éclairage public est bien moindre), nous voyons distinctement dans les jumelles les satellites de Jupiter et des galaxies, amas de petits points flous. La lune, simple croissant fin, semble nous sourire, comme dans les contes de fées, et nous regardons à loisir la voûte étoilée.

Les enfants commencent à s'assoupir, il est tard. Nous partons dormir deux heures avant de prendre la route pour l'aéroport. Dans l'avion, je réussis à m'assoupir et même dormir, car je me suis réservée deux places pour moi toute seule près du hublot. Je ne souffre plus de mes jambes, presque allongées, et je plains beaucoup Jean-Louis, assis sur les sièges centraux à côté de ses fils, qui en est réduit à regarder toute la nuit les films diffusés sur le grand écran.

A Paris, il fait 6°C, et nous manquons d'attraper mal lorsqu'il faut descendre sur le macadam et attendre une demi-heure dans le bus, toutes portes ouvertes, que tous les passagers aient embarqué, pour atteindre notre correspondance à l'autre bout de l'aéroport de Roissy. Arrivée à Anglet, il fait 14°C, c'est déjà mieux, mais nous sommes toujours gelés. Richard et Max viennent nous chercher et nous ramènent à la maison. Quel voyage ! Maintenant, il va falloir se réhabituer aux levers de soleil tardifs (5 heures du matin à la Réunion, 8 heures et demie ici), aux basses températures, et aux vêtements d'hiver. Gare au chaud et froid !

Note 2007

L'année calamiteuse 2007 relèguera à un passé révolu certains des souvenirs évoqués ci-dessus. En effet, le volcan aura une éruption tellement forte (2 avril et surtout 15 octobre) que les multiples petits cratères que nous avions observés se confondent désormais en un seul grand cratère qu'aucun visiteur n'a le droit d'aller visiter. Les fortes coulées de lave qui ont agrandi l'île et recouvert la route côtière d'un magma de 60 mètres d'épaisseur sont encore brûlantes des mois après qu'elles se soient répandues. L'île se trouve au-dessus d'une zone de frottement entre deux plaques tectoniques qui ont dû se déplacer, cause probable de cette forte activité volcanique, mais également d'un tremblement de terre de 3,4 sur l'échelle de Richter, suffisamment fort pour être ressenti en pleine journée (24 août) (toutes les vitres et le mobilier ont fait un bruit tel qu'ils semblaient se briser en mille morceaux, a relaté Fabienne). Un cyclone (Gamède) a dévasté l'île, provoquant des précipitations si fortes qu'un des torrents (la rivière St Etienne) a entraîné une pile d'un pont de l'autoroute dont plusieurs voies se sont écroulées comme des dominos. Plusieurs années seront nécessaires pour le reconstruire. En attendant, une route a été créée dans l'urgence dans le radier Ouaki (le lit du torrent qui ne coule qu'en période de fortes pluies), qui sera donc coupée périodiquement à chaque intempérie. Enfin, un moustique ramené d'Afrique s'est transformé en fléau (le chikungunya) et a engendré une grave épidémie, maladie mortelle pour quelques uns et très invalidantes pour d'autres, l'économie de l'île s'en est trouvée fortement perturbée pendant de nombreux

mois. La France a réagi tardivement, et il a fallu ensuite traiter toute l'île aux insecticides, les autorités en profitant pour nettoyer tous les foyers possibles d'infestation, y compris les dépôts d'ordures sauvages. Du même coup, le « ver blanc », qui mue la saison venue en coléoptère, et nous avait tellement gênés lors de notre partie de tennis, a quasiment disparu. Il faut ajouter que les cultivateurs de canne à sucre vaporisaient déjà sur les larves un champignon pour les éradiquer (lutte biologique), car elles dévoraient les plantations. Je me demande si la disparition de tous ces insectes ne va pas entraîner en chaîne celle d'animaux ou de plantes qui en dépendaient d'une façon ou d'une autre...

ANNEXE 4

Venise (8 au 12 juin 2001)

Un départ difficile

Levée dès 7 heures 1/2 et sitôt pris le petit déjeuner, j'ai commencé à ranger la maison et préparer les valises en prévision de notre départ tout à l'heure. Archange est arrivée vers 9 heures et Jean-Louis s'est levé pour manger avec elle et ensuite plier ses affaires par-dessus les miennes. Les enfants se sont alors éveillés les uns après les autres et ne se sont dérangés pour nous embrasser à notre départ que sur notre demande : ils n'étaient pas émus pour un sous et pas le moins du monde inquiets de rester ainsi seuls à la maison (avec leur grand-mère) pendant ces quelques jours.

Il est 10 heures 30, une heure tout à fait correcte pour rouler sans stress jusqu'à Bordeaux où nous devons prendre l'avion pour Nice, puis la correspondance pour Venise. Détendus, nous grignotons des biscuits au sésame tandis que je conduis en écoutant sur Radio Classica de España un concert de guitare classique. Puis, la réception des ondes espagnoles s'altère au milieu des Landes et je passe sur France Musique où je tombe sur une émission très intéressante. Elle retrace l'évolution des mentalités perceptible dans les textes des chansons populaires. Le journaliste choisit le thème de l'exotisme, qui va souvent de pair avec des connotations racistes et réductionnistes de la représentation des populations étrangères, qu'elles soient espagnoles, grecques, africaines, ou des colonies de l'époque (Maroc, Antilles, Tahiti ou Indochine).

Après nous être garés sur le parking le plus éloigné de l'aérogare (heureusement, la pluie qui nous avait accompagnés à partir de Dax a cessé), nous prenons nos repères et nous installons pour déjeuner tranquillement avant d'enregistrer nos bagages.

Nous avons choisi, suivant les conseils du personnel de l'agence de voyage d'Anglet, un vol aux horaires agréables : départ 14 heures 25 de Bordeaux, court transfert à Nice, et arrivée à Venise à 17 heures 25. Nous n'avons pas trop prêté attention aux problèmes des compagnies aériennes, notamment d'A.O.M., Air Liberté et Air Littoral, filiale dont nous utilisons les services. Xavier, toujours très au fait des actualités aériennes en raison de ses déplacements fréquents en avion nous a engagé vivement à procéder à l'échange de nos billets pour partir avec une autre compagnie. Nous étions à un ou deux jours de notre départ, il était bien trop tard pour pouvoir le faire sans un coût excessif.

Ses pires prédictions se réalisent. Nous sommes assis dans la salle d'attente, les bagages enregistrés, un peu étonnés, mais sans plus, du peu de monde qui reste, une fois le flot de voyageurs écoulé dans l'avion pour Athènes, et nous lisons tranquillement quand une hôtesse vient annoncer que l'avion aura une heure de retard, mais que les correspondances seront tout de même assurées. Je ne suis pas inquiète : j'ai vu sur le panneau d'affichage électronique des arrivées que l'avion en provenance de Nice était annoncé avec du retard. J-L se replonge dans la lecture de son livre "La tempête", dont le protagoniste principal est le tableau de Giorgione exposé au musée "L'Academia" de Venise, et je me remets à l'apprentissage de la langue italienne.

Longtemps après, une hôtesse surgit de nouveau d'un pas pressé. Il est déjà 15 heures 30 passées. Elle appelle les personnes qui transitent par Nice pour aller en Italie. Nous nous précipitons. Elle nous enjoint de ressortir de la zone "enregistrés" pour nous présenter au guichet d'Air Littoral. Deux solutions nous y sont proposées : essayer de prendre le Bordeaux-Paris de 16 heures 25 puis Paris-Venise, qui arrivera à 22 heures 30, ou bien passer la nuit à Bordeaux et trouver de nouveaux horaires le lendemain. Bien sûr, tout le monde choisit la première option, bien que le délai soit très court pour y parvenir. Nous sommes un groupe de huit personnes. Il faut qu'un employé aille récupérer en bas nos bagages prêts à embarquer. Le contraste aurait été amusant (si nous n'avions été aussi tendus) entre la hâte et l'excitation du personnel d'Air Littoral pour arriver à un arrangement et la lenteur nonchalante du préposé aux bagages qui doit faire trois aller-retour avec son petit chariot pour nous les amener, et en se trompant en plus (il en a monté un de trop qui n'appartient à personne du groupe).

Nous partons au pas de charge dans l'autre hall de gare. Le couple de personnes âgées a du mal à suivre, le mari marche mal et sa femme pousse le chariot des bagages comme elle peut, mais ils refusent tous deux mon aide. Nous enregistrons de nouveau les bagages, cette fois via Paris au lieu de Nice, et rejoignons le groupe des voyageurs en partance. A Paris-Roissy, nous attendons nos coéquipiers (tous, sauf le jeune Italien qui n'a pu monter, faute de place, et devra attendre le lendemain pour rejoindre son pays natal) et échangeons notre listing informatique dont J-L a la charge contre des cartes d'embarquement en bonne et due forme. Il est environ 6 heures et demi du soir. Les trois couples se dispersent et nous allons attendre sur les sièges plus confortables d'un snack-bar de Roissy. Nous dînons d'une sorte de crêpe bretonne fourrée, arrosée de bière à la cafétéria située à l'opposé du hall, car le bar n'offre plus que des sandwiches, avant de reprendre l'attente dans la salle d'embarquement pour Venise. Enfin, nous montons dans l'avion pour nous apercevoir qu'on nous sert à dîner ! (que nous ne refusons pas, mais nous aurions dû, il n'est pas terrible). En une journée passée à attendre, j'ai bien avancé dans mes leçons d'italien, tandis que J-L s'est enfoncé dans les méandres de Venise à la suite des experts en tableaux.

Dorsoduro

A l'arrivée, le temps de récupérer nos bagages, il est déjà près de 23 heures 30. Il fait noir, mais très doux dehors (23°C), où nous attendons le bus-navette qui nous doit nous mener à la "Piazzale Roma" par l'unique route qui relie Venise au continent - Je n'avais pas vu qu'il fallait prendre les tickets dans la gare, si bien que nous voyageons en clandestins, sans que personne ne nous demande rien -. Puis nous gagnons le quai d'embarquement pour le vaporetto où là, je dois sortir pour la première fois mes billets de 10 000 liras (très impressionnant !) après avoir tendu, royalement, des billets de 1 000 liras que l'employé refuse dédaigneusement. - Pour savoir le prix en francs, il faut diviser par 1 000 et multiplier par 3,5, c'est simple ! Vive l'euro !).

Enfin, le charme de Venise nous saisit. Nous nous sommes assis tout à l'arrière, à l'air libre, dans le bruit étouffé des hélices qui brassent l'eau avec lenteur, et nous vogueons sur le Grand Canal qui partage Venise en deux de son long cours en forme de S. De superbes bâtiments aux façades de style souvent gothique ou byzantin plongent directement leurs fondations dans l'eau sombre (juchées sur pilotis sans doute, comme partout à Venise). Des troncs d'arbres dénudés, parfois peints de couleurs vives comme des sucres d'orge, servent de points d'attache pour les canots à moteur et, parfois, pour des alignements de gondoles fines et racées qui ne servent plus désormais qu'à promener les touristes.

A notre grand étonnement, nous nous apercevons que le vaporetto s'arrête tantôt à droite, tantôt à gauche du canal, desservant tour à tour les deux rives, tandis que les petites embarcations l'évitent habilement et circulent dans le plus grand désordre (apparemment sans code de navigation ni aucune priorité). Au deuxième arrêt, nous descendons devant l'église de Santa Maria delle Salute, érigée en remerciement de la fin de la peste qui décima la population en 1630. J'ouvre ma petite brochure de Venise, mais la lumière parcimonieuse des lampadaires me permet à peine de suivre le tracé des rues sans que je puisse déchiffrer leur nom sur le plan. Nous marchons au jugé dans les rues silencieuses (il est minuit et demie), gravissons les marches d'un petit pont arrondi sur un canal secondaire et les redescendons pour avancer sur la chaussée pavée, uniquement piétonne, du quartier du Dorsoduro (ainsi dénommé "dos dur" car il est établi sur une île au sol plus compact qu'ailleurs).

Nous parvenons enfin dans la bonne rue et la parcourons deux ou trois fois avant de trouver le bon numéro où nous sonnons. Pas de réponse. Nous essayons la sonnette au-dessus. Toujours pas de résultat. J'ai téléphoné depuis Paris pour prévenir notre logeur de notre retard, et il nous a averti qu'il serait de sortie, mais qu'il rentrerait vers les 23 heures 30, bien assez tôt pour nous recevoir à notre arrivée qu'il évaluait aux environs de minuit et demie. En désespoir de cause, nous finissons par sortir le téléphone mobile qui, après plusieurs essais infructueux (il persiste à s'éteindre au bout de quelques secondes), atteint celui de notre correspondant, qui nous reproche de prime abord de ne pas l'avoir prévenu de notre arrivée depuis l'aéroport de Venise !!! Il est à l'autre bout de Saint Marc, il lui faudra sans doute un quart d'heure - 20 minutes pour arriver. En fait, il mettra le double de temps.

Nous sommes épuisés par cette longue journée d'attente, et je me suis recroquevillée contre sa porte en cherchant un repos illusoire sur la margelle inconfortable. Je tente de m'abriter de la brise nocturne derrière les grands pots de fleurs, tandis que J-L s'est posté au fond de la ruelle, face à la lagune que le vent pousse en vagues brusques contre le quai et il regarde les îles dans le lointain. Des punks passent, bruyamment, sans s'occuper de notre présence. Un petit homme poivre et sel, au pantalon noir moulant ses hanches minces, débouche au coin de la rue et s'avance en hélant son petit chien. Il nous ouvre enfin la porte tout en s'excusant pour l'attente qu'il nous a infligée et persiste à nous reprocher de ne pas l'avoir prévenu par téléphone dès notre arrivée à l'aéroport de Venise.

Nous n'avons pas le coeur à discuter. Nous le suivons dans l'escalier étroit jusqu'au second étage, en notant au passage la décoration très originale des lieux : des tentures de teintes diverses accrochées de façon théâtrale remplacent les cloisons. Sur chaque marche menant au second étage est disposé un chandelier le long duquel les bougies consumées ont laissé couler leurs larmes de cire. Dans notre chambre, un baldaquin au voile crème surmonte un lit bas, simplement posé sur des cageots de plastique bleu renversés en guise de pieds ! Après un passage dans la salle de bain (très propre), nous nous écroulons dans le lit et dormons d'une traite jusqu'à 7 heures et demie.

Academia

Le soleil est déjà haut dans le ciel limpide. Depuis la douche, mon regard porte loin par la fenêtre ouverte sur les toits de tuile rouge aux teintes vieilles, tandis qu'au premier plan, des murs aveugles encadrent une petite cour encaissée. Les hirondelles virevoltent et chassent les insectes en criant. Le propriétaire aime les meubles anciens, les anciens instruments, les oeuvres d'art en général. La chambre est spacieuse, claire et bien décorée, sans surcharge. Il n'a pas fini de restaurer certaines parties de cet immeuble et nous en explique la raison au petit

déjeuner que nous partageons avec ses six autres locataires : l'ouvrier a déposé tout ses outils il y a un an au rez-de-chaussée, il a commencé deux ou trois bricoles et n'est plus jamais revenu malgré de multiples relances ! Notre hôte, qui est français, nous confie qu'après seize ans passés à Venise, on devient philosophe...

Dans la salle à manger également séparée de la pièce contiguë par des tentures théâtrales scintillent dans des vasques transparentes de gros "cailloux" de verre multicolores, probablement récoltés dans les fabriques de Murano, une des îles de la lagune. Un vieux coffre de petite taille semble celer des déguisements. Des tableaux vénitiens ornent les murs. Au balcon, un couple essaye de distinguer l'aménagement intérieur des beaux appartements situés de l'autre côté de la rue. Les autres clients se réveillent peu à peu. Ils se plaignent d'avoir été dévorés toute la nuit par les moustiques auxquels ils ont livré une guerre sauvage qu'ils ont perdue par épuisement au petit matin. C'est la raison pour laquelle aucun d'entre eux n'a réagi à nos coups de sonnette répétés qui semblaient résonner dans une maison vide. Nous avons été épargnés des piqûres grâce à la prise électrique-diffuseur d'insecticide que notre hôte a pensé à nous fournir.

Ce matin (il n'est que 9 heures), nous voulons profiter de notre présence dans le quartier du Dorsoduro pour aller visiter l'Academia, située à deux stations de vaporetto de là. Il s'agit du musée par excellence de la peinture vénitienne du Moyen-âge jusqu'au XVIII^{ème} siècle. Nous partons à pied au jugé à travers les ruelles pavées d'un calme olympien, uniquement troublées par le cri des martinets, et longeons ou franchissons de multiples canaux parcourus de temps à autre par une barque ou une gondole motorisée qui avance dans un ronronnement sourd et apaisant. Des hauts murs qui cachent les jardins débordent des buissons de lauriers roses. Les maisons pittoresques aux teintes variées, aux balcons fleuris, nous enchantent, et tout particulièrement les bâtiments plus cossus de style gothique ou byzantin, aux fenêtres soulignées de blanc et aux murs de brique nue ou recouverte de crépi coloré. De multiples églises de toutes les époques, flanquées de "campanile" (clochers) au sommet en forme de dôme ou, plus souvent, de pyramide aux angles très aigus, sont le signe d'une Italie très religieuse. Venise s'est formée à l'origine en raison de la fuite des habitants de la Vénétie intérieure devant l'invasion des Goths. Ils se sont réfugiés dans les îles de la lagune marécageuse et y ont formé une communauté dynamique, organisée en un pouvoir démocratique très en avance sur son temps qui a perduré durant des siècles. Puis Venise, décadente, a été dépouillée de ses possessions et du monopole du commerce en Méditerranée et vers l'Orient, mais elle a conservé une aura inextinguible.

Après des tours et détours (dans cette ville, il est impossible d'aller en ligne droite d'un point à un autre), nous pénétrons dans l'Academia où nous prenons un magnétophone avec deux paires d'écouteurs pour nous guider. Nous serons siamois le temps de la visite. Les explications et commentaires des tableaux sélectionnés sont parfois un peu techniques ou obtus, et je m'amuse à repérer les fautes de traduction. Ce ne sont pas toujours les tableaux "importants" qui nous plaisent le plus, mais nous découvrons l'ensemble de ces peintures avec un grand intérêt, autant dans les sujets traités que pour leur qualité d'exécution. Nous préférons tous deux la peinture figurative classique à l'abstraction moderne. La description des tourments de l'enfer est impressionnante, les tableaux de tranches de vie vénitienne intéressants et nous tombons en extase devant le rendu des couleurs et des matières par Tintoret. J-L se réjouit, car il découvre dans une des salles le tableau de Giorgione "La tempête" qui a fourni le sujet du livre que je lui ai offert avant le départ et qu'il lit depuis les premières heures d'attente à l'aéroport de Bordeaux. Nous avons un faible toutefois pour la toile voisine, du même artiste, intitulée je crois "la vieille femme" dont le portrait saisissant

nous la rend presque vivante. La matinée s'écoule en un éclair, et nous ressortons de là, autant éblouis intérieurement que par la lumière extérieure.

Arsenale

Nous reprenons notre marche à travers le Dorsoduro et atteignons le pont du "Rialto", célèbre peut-être pour avoir gardé ses caractéristiques moyenâgeuses où les ponts n'étaient pas une césure dans la ville puisqu'ils étaient également recouverts de bâtisses et de commerces, cachant aux passants la vue de l'eau. Jusqu'à présent, nous avons trouvé Venise très tranquille. Nous déchantons : les touristes affluent en foules compactes sur le Rialto et aux alentours, achetant dans la hâte les marchandises à l'étalage, de la plus raffinée à la plus vulgaire. Les magasins se succèdent les uns aux autres dans les rues avoisinantes et la bousculade est à son comble. Nous errons un long moment et commençons à avoir faim. Nous sommes passés devant des "trattoria" en grand nombre, mais c'était trop tôt.

Maintenant que notre appétit nous presse, les rues s'étirent, désespérément vides. J-L menace : quand il n'en pourra plus de marcher, il s'arrêtera, tout simplement, où que nous soyons. Heureusement, nous finissons par trouver une grande place calme dont un espace est aménagé en gradins pour le concert vespéral ou un spectacle théâtral. Nous nous installons à la terrasse de l'unique restaurant où nous déjeunons de pâtes tandis qu'un jeune couple installé à quelques mètres sur un banc à l'ombre d'un grand arbre s'embrasse continûment.

Enfin, nous allons récupérer nos valises, nous nous rendons par le vaporetto à la station Arsenale où, instruits par notre précédente expérience, nous ne tardons pas à téléphoner pour prévenir de notre arrivée Luigia, la propriétaire de l'appartement que nous louons jusqu'à la fin du séjour. C'est son fils Luigi qui finit par venir à notre rencontre, en retard bien qu'il soit venu avec son propre bateau. Il nous mène à deux-trois ruelles de là à notre logement propre mais bien moins pittoresque que le précédent, et qui comporte un défaut rédhibitoire. Imaginez : en ouvrant la porte des WC, dont le siège est tout au fond d'un long couloir, nous voyons à notre droite un petit renforcement dans lequel a été installé un lavabo et un petit placard de toilette à miroir suspendu au mur. Nous allons visiter la cuisine-salle à manger, la chambre, retournons dans l'entrée où je pose la question : "Et la douche ?". Il ouvre de nouveau la porte des WC et nous dit : "Elle est là".

Nous nous avançons tandis qu'il explique : "Voyez, par terre, il y a la bonde d'écoulement de l'eau (à l'endroit où l'on pose les pieds lorsqu'on est assis sur la cuvette des WC) et, au mur, vous avez la paume de la douche accrochée à son support, ainsi que le rideau que vous pouvez déplacer pour le disposer autour de vous en arc de cercle au bout de ses baleines." Pas de bac de réception, l'eau tombe directement sur le carrelage. Quand je comprends l'installation, je fais une grimace. Dans un appartement spacieux comme celui-là, il faut tout de même être sacrément vicieux pour concevoir une telle incommodité. Nous sommes condamnés à nous mouiller les pieds à chaque fois que nous voudrions aller faire nos besoins ! Quelle horreur ! En outre, il n'y a ni fenêtre, ni ventilation, et l'eau stagne de longues heures après chaque douche ... Bref. Je préfère ne plus y penser. (A notre retour, lorsque je raconte ce désagrément à Babou, elle me confie qu'elle a vu une installation similaire d'une douche sans bac dans le logement où elle a couché à Florence : serait-ce une habitude italienne ?).

Nous nous reposons deux bonnes heures avant de retourner à notre découverte des rues de Venise. J'y observe avec intérêt les travaux de construction ou de réparation. Il y a des bateaux-grues et des bateaux-cimentiers qui contiennent un grand bac plein de ciment sur le

fond plat de leur péniche avec le godet de déchargement au bout d'un bras mobile. J'examine aussi les bateaux planteurs de pieux et pilotis, munis d'une sorte de vis sans fin pour creuser le fond de la lagune jusqu'à la strate dure et d'un instrument qui prend le pieu par son extrémité aplatie et l'enfonce, la pointe vers le bas (on dirait des crayons géants de la taille de troncs d'arbres entiers écorcés), à l'aide de fortes (et bruyantes) vibrations. Nous croisons un bateau-épiciier, porteur de fruits et légumes, qui s'arrime au quai et vend sa marchandise aux riverains directement depuis l'embarcation où est disposé l'étalage de cageots sous une bâche protectrice des rayons du soleil. Les bateaux-livreurs viennent débarquer dans les îles bouteilles de gaz, boissons, planches de bois, outils lourds ou machines diverses d'excavation ou autres travaux, etc., etc. Ensuite, tout est porté à la main, sur l'épaule, ou en charrette à bras. Une seule fois, j'ai vu un chariot électrique, car les ponts piétonniers uniformément pourvus d'escaliers rendent les déplacements de véhicules à roues très difficiles.

Nous dînons en bordure de canal où nous profitons du passage des touristes en gondole. Ils sont assis sur des fauteuils de velours cramoisi qui contraste avec la laque noire de leur longue embarcation effilée à la courbure légèrement asymétrique pour contrecarrer l'effet de virage à gauche imprimé par l'unique longue rame tenue à tribord arrière par le gondolier en station debout. Celui-ci s'avance parfois vers ses clients, laissant courir la gondole sur son erre, pour leur conter Venise. Certains ont choisi l'option musicale : un chanteur leur fait face, debout, accompagné par un accordéoniste, assis. Du bout de la rue, nous entendons le son de sa voix enfler progressivement et je reconnais peu à peu certains airs. Nous photographions les promeneurs qui nous photographient... Au passage sous le petit pont voisin, je m'inquiète : le chanteur tourne le dos à la marche mais sent le danger et se penche légèrement au dernier moment. Le gondolier, comme par un fait exprès, au lieu de passer au centre du canal où il dispose du maximum de hauteur, incurve sa course vers le bord et doit pencher son corps en une oblique élégante en pesant sur sa rame, ses cheveux à quelques millimètres de la voûte basse.

Durant notre séjour, nous verrons que les gondoliers se font un point d'honneur à esquiver l'obstacle au dernier moment, nous faisant craindre à chaque fois qu'ils ne s'assomment et tombent dans les eaux vertes et opaques (mais pas malodorantes) des canaux de Venise. Les gondoliers se suivent en convoi, se croisent avec art et font nonchalamment patienter les canots à moteur ou hors-bords, rejetant leur longue rame vers l'arrière afin qu'elle ne soit pas broyée par l'hélice. Des banderoles "Stop al moto ondosso" sont suspendues sur des bâtiments ou des ponts en protestation contre la circulation des bateaux motorisés qui mettent, paraît-il, en danger la bonne conservation des canaux. - Je m'en fais expliquer la teneur par un gondolier en tenue typique qui attend le client près d'un pont en criant de temps à autre : "Gondole, gondole" (prononcer : gonndolé)-. Après notre dîner, nous retournons à l'Arsenale où nous errons un bon moment dans les ruelles et impasses à la recherche de notre appartement.

San Marco

Nous profitons que nous sommes désormais dans un quartier limitrophe (nommé en italien "sestiere" - sixième, puisque Venise est divisée en six) pour nous rendre à San Marco (nom de la place principale de Venise et de son quartier). Plus nous approchons et plus la foule est dense. Des groupes entiers se déversent de gros bateaux qui s'amarrent aux pontons dès le matin tout le long de l'avenue piétonne en bordure de lagune qui sert de quai. Je repère des Anglais, Américains, Espagnols, Russes, Allemands, sans parler des Italiens en visite à Venise, d'inévitables Japonais, et des Français évidemment. Nous sommes déçus par la place Saint Marc. La plupart des bâtiments alentour sont fermés, une partie de la basilique et du

palais des Doges en réfection, la place est grouillante de monde et bruyante, des files d'attente impressionnantes s'étirent pour les visites. Des pigeons volètent partout, pour le plus grand plaisir des badauds petits et grands qui préfèrent acheter des sachets de graines à l'attention des oiseaux pour les faire picorer dans leur main, plutôt qu'admirer l'architecture ancienne et majestueuse des monuments.

Le Campanile (clocher) qui se dresse, copie conforme de celui qui s'est écroulé en 1902 au même emplacement, de brique rose aux ouvertures cerclées de blanc, le toit effilé vert à la pointe dorée, est une des pièces typiques du style vénitien. Nous nous promettons de nous lever de bonne heure pour monter y prendre quelques photos depuis le sommet. Sur les cartes postales, je vois que nous devrions distinguer, si le temps est assez clair, la chaîne des Alpes dans le lointain. Cependant, comme sur la côte basque, l'été est brumeux et la vue doit se dégager plus fréquemment en hiver. Le palais des Doges est un bijou, du moins la partie exempte d'échafaudages. J'ai lu que son originalité architecturale par rapport aux bâtiments de son époque réside dans le fait que l'architecte a préféré alléger le bas de l'édifice par des arcades et de grandes ouvertures de pierre blanche ce qui engendre un effet de contraste avec la partie supérieure rose et pleine de la façade. Quant à la Basilique, je la trouve très massive, surmontée de coupes grises de tailles diverses d'inspiration byzantine : je ne "craque" pas.

Murano

Dégoûtés par cette foule irrévérencieuse, nous décidons d'aller nous aérer dans les îles. Nous avons choisi Torcello où se situent les ruines de la plus ancienne implantation humaine dans la lagune. Nous n'avons pas saisi qu'il fallait faire escale à Murano, l'île des verriers, et ratons le coche. Du coup, nous attendons un temps infini, jusqu'à ce que je décide d'aller dans le vaporetto où embarquent la majorité des passagers, quelle que soit la destination ! Nous débarquons donc à Murano, île séparée de sa voisine Museo par un canal franchi par un haut pont de bois. Là, nous visitons plusieurs "fornace", ateliers de démonstration de la fabrication artisanale de verre soufflé.

Nous connaissons déjà le procédé que nous avons vu à Nérac, près d'Agen, mais nous le revoyons avec plaisir. Une sorte de magie se dégage de cet antre immense, gris et sale, dont les gueules écarlates béantes des fours crachent leur feu brûlant sur deux ou trois hommes peu locaces qui circulent calmement, imperturbables. C'est un guide payé par la fabrique qui explique aux groupes de visiteurs relégués dans un coin les faits et gestes des ouvriers. De la pointe du tuyau, le "maître" extrait une masse de silice incandescente qu'il manie à bout de bras tout en effectuant de légers mouvements giratoires. Il souffle un peu dans le tuyau, tourne, souffle de nouveau et tourne encore. Il se saisit d'une pince et tire un mince filament de la sphère, sans le détacher, retourne le tuyau vers le bas, pour redresser l'appendice, puis recommence l'opération à plusieurs reprises, va réchauffer quelques secondes au four son oeuvre et reprend la séquence de ses gestes mesurés et précis.

Sous nos yeux éblouis naît un cheval d'une vingtaine de centimètres de hauteur, qui se cabre avec grâce, en équilibre sur ses sabots postérieurs et la queue en panache : une merveille ! Les spectateurs applaudissent. Un aide s'empare du chef d'oeuvre, créé en quelques minutes seulement, et le dépose délicatement au milieu d'un four spécial afin que le verre ne se brise pas en refroidissant trop rapidement. Dans un autre atelier, nous observons la fabrication d'une carafe, pareillement applaudie. "Il maestro", le maître, reste de marbre, une cigarette vissée à la commissure des lèvres. Il s'éloigne un peu des sources de chaleur pour se reposer avant la démonstration suivante. La sortie s'effectue par le magasin abondamment fourni en

objets d'art divers, de verre transparent ou coloré, utilitaires ou simplement décoratifs, reproductions d'artisanat ancien ou créations franchement modernes.

Puis nous visitons le village : des rangées parallèles de maisons à un ou deux étages accolées les unes aux autres hébergent probablement les ouvriers employés dans les fabriques de l'île, longues bâtisses sombres et grises, vieillotées et parfois désaffectées, qui contiennent les ateliers de production et d'expédition. Nous sommes plongés en plein XIX^{ème} siècle. Nous nous haussons sur la pointe des pieds pour lorgner à travers les lucarnes grillagées et poussiéreuses à l'intérieur des halls immenses et obscurs : nous voyons ces mêmes fours artisanaux surmontés d'énormes tuyaux, autour desquels vont et viennent de rares ouvriers munis de grosses pelles pour enfourner la silice (qui semble très lourde) ou bien équipés de tuyaux et de pinces pour l'élaboration des produits finis.

Un peu plus loin, la partie commerçante et touristique présente un visage plus gai : les canaux sont bordés de coquettes maisons basses de couleurs vives où alternent au rez-de-chaussée commerces d'articles de verre de Murano et restaurants. Nous y déambulons avec plaisir, puis nous nous enquêrons du quai d'embarquement pour Torcello. Il est en face, au "Faro" (phare), de l'autre côté du canal (en traversant le grand pont de bois, nous sommes passés sans y prendre garde à Museo, l'île soeur de Murano). Lassés de notre pérégrination, nous empruntons le vaporetto (sans rien payer, car les contrôles sont très rares, les guichets à quai également, et le copilote compte sur l'honnêteté des passagers pour qu'ils se signalent à lui pour s'acquitter du règlement...).

Burano

Du phare, nous gagnons en bateau Burano, l'île des dentelières. Quelques unes (grosses et vieilles, les yeux usés par le travail cachés derrière de grosses lunettes) sont assises à l'extérieur et manient prestement l'aiguille tout en bavardant. L'île, plus bucolique que la précédente, est également bâtie de maisons multicolores aux jardins et balcons très fleuris. Au débarcadère, un parc ombragé de grands arbres offre son tapis vert aux touristes fatigués tandis que les cigales sur les branches crissent avec ardeur. Là encore, les canaux et petits ponts à escaliers offrent de superbes points de vue sur les compositions de fleurs aux fenêtres. Les boutiques étalent en devanture leurs ombrelles de dentelle ajourée, vêtements, voilages et tissus d'une finesse extraordinaire.

Des cadres entourent les plus petites pièces mises sous verre pour les touristes, et dont les sujets s'inspirent de Venise ou du bestiaire domestique. De riches tissus d'ameublement et tentures complètent la collection, de fabrication extérieure à l'île, je présume. Le village est paisible, hormis la rue commerçante qui fait face au débarcadère où se déversent les foules arrivées par bateau. Un pêcheur ravaude son filet, un autre embarque son matériel, les portes sont ouvertes pour rafraîchir d'un courant d'air l'intérieur des maisons ; ces portes sont souvent divisées en deux parties, seule celle du bas étant ouverte, tandis qu'un rideau extérieur cache aux regards curieux l'intimité familiale. Enfin, après avoir fait des tours et détours au gré de notre envie, nous sommes obligés de demander notre chemin car il n'y a aucune évidence sur la direction à prendre pour retrouver le vaporetto : l'île, par définition, est entourée d'eau de toute part, les maisons se ressemblent toutes, nous n'avons aucun point de repère, ni promontoire, ni monticule d'où saisir une vue d'ensemble.

Torcello

Torcello est très différente, quasiment dépourvue de toute installation humaine. Nous débarquons dans une campagne verdoyante où seul un large sentier bordé de grillages nous indique la direction à suivre. Il fait chaud, les oiseaux chantent, les cigales crissent gaîment, un petit canal annonce bientôt les premières maisons, rares et closes. Sur la vaste esplanade, le musée est fermé. J'entre dans l'église Santa Fosca pour me recueillir et profiter de sa fraîcheur, admirant sa simplicité romane. Puis je me dirige vers les ruines romaines dans une enceinte en arc de cercle, creusée dans le sol, (où, d'après la brochure, se dresse le fauteuil de pierre d'Attila -?-) et d'autres vestiges de pierre peu reconnaissables, infimes et dégradés. Enfin, lorsque je veux pénétrer dans la cathédrale, principale raison de notre venue en ces lieux, un cerbère m'en barre le passage, arguant que l'heure des visites est passée (de quelques minutes), alors que quelques personnes sont encore à l'intérieur. Pas de chance ! Au V^{ème} et VI^{ème} siècle, l'île a été prospère et comptait de nombreux palais et églises. Sa population aurait atteint les 20 000 habitants. Venise l'a supplantée progressivement, et il ne reste actuellement qu'une soixantaine de personnes. Seules la cathédrale byzantine et l'église Santa Fosca témoignent encore de sa splendeur passée.

Sur le chemin du retour, nous passons devant une île particulière située de l'autre côté de Venise par rapport à la place Saint Marc, face à l'arrêt de vaporetto Fondamente Nuove. Il s'agit d'une île-cimetière entièrement murée, à l'accès réglementé par des avis placardés. Nous nous demandons si les familles doivent louer tout un vaporetto pour accompagner le défunt à sa dernière demeure, ou bien si toute la cérémonie se déroule à Venise, l'enterrement proprement dit s'effectuant avec peu ou pas de témoins. Deux jours après, nous verrons justement une gondole transporter un cercueil garni de gerbes et de couronnes de fleurs d'un point à un autre de Venise et le déposer sur le quai, pour être transporté sans doute, comme la totalité des fardeaux sur l'île, en charrette à bras ou à dos d'homme.

Après avoir traversé le "sestiere Cannaregio" dans le sens de la largeur, nous décidons d'aller dîner à l'Arsenale où notre hôte nous a dit, en nous accueillant, que nous pourrions y manger en musique. Las ! Nous marchons le long d'une vaste avenue dont le pavement recouvre une portion de canal. Des banderoles de la Biennale offrent des messages de paix ou des déclarations sybillines. Deux ou trois restaurants aux terrasses peu engageantes nous donnent envie de poursuivre plus loin. C'est sans compter sur la structure particulière des canaux, ponts et rues torses de Venise : nous nous retrouvons avec ébahissement, après une heure de longue déambulation à l'extrémité de cette même avenue que nous voulions fuir ! Nous avons tourné en rond ! Epuisés, nous nous résignons en désespoir de cause à dîner dans un des troquets déjà repérés : au menu, riz aux moules, où je cherche vainement le poisson annoncé sur la carte. Ce plat typiquement italien est imprégné par le goût prononcé du parmesan qui lui donne une consistance onctueuse et légèrement pâteuse ; une fois la coupelle vide, je constate que le fonds est recouvert d'une épaisse pellicule d'huile. Le retour à pied à l'appartement nous paraît infini : les moustiques nous piquent les mollets, j'ai l'impression d'en sentir partout.

Le Lido

Le lendemain matin, à 7 heures, il pleut à verse et nous nous rendormons. Nous émergeons trop tard pour éviter la queue à Saint Marc. Nous nous insérons donc à un moment de creux dans la file d'entrée au Palais des Doges. Je l'aime beaucoup. L'extérieur est très élégant, sans être pompeux, et l'intérieur varié, où se succèdent les lieux de réception des ambassadeurs, les logements du doge, les salles de réunion des divers conseils et assemblées qui géraient les affaires de l'Etat vénitien, les prisons... Bien qu'il n'y ait presque pas de mobilier, les escaliers majestueux (la Scala d'Oro - l'escalier d'or), les tableaux recouvrant des murs entiers, les

tentes et plafonds ouvragés nous aident à imaginer des siècles de prééminence guerrière et surtout commerçante florissante. Nous ressortons sur la place Saint Marc et visitons les alentours. Cependant, la foule me lasse vite et, malgré le temps incertain, je décide Jean-Louis à aller visiter l'île du Lido.

D'après la brochure, ce cordon littoral qui ferme la lagune a eu son heure de gloire au début du XX^{ème} siècle : station balnéaire cotée, pourvue d'un casino, les personnalités s'y rendaient pour se reposer de la vie citadine vénitienne. Sablonneuse, parfaitement plane, de 12 kilomètres de longueur, elle est la seule île à avoir admis la circulation automobile. Les touristes et visiteurs transbordent leurs voitures par ferries. Il y a un petit aéroport, et un golf. Le moyen le plus répandu pour la visiter est la bicyclette.

Nous en louons dès la sortie du vaporetto et redécouvrons avec déplaisir les désagréments de la circulation automobile bruyante, dangereuse et nauséabonde. Nous y échappons en empruntant les larges trottoirs qui longent les plages équipées à l'ancienne de cabines de bain ou de paillottes. Certaines plages sont privées et réservées aux clients des hôtels limitrophes. Nous jetons en roulant un coup d'oeil sur le grand hôtel local (Hôtel des Bains) dont le style s'apparente beaucoup à celui des bâtiments des stations thermales, haut, raide et compassé. La décadence de cette île est visible dès qu'on s'éloigne un peu du centre : les routes bordées d'arbres ont leurs trottoirs boursoufflés par les racines, les bas-côtés à la végétation luxuriante avancent leurs tentacules feuillus. Nous tressautons et zigaguons comme sur une piste de VTT.

Nous recherchons le calme du côté de la lagune, mais la bretelle est courte et nous ramène sur la voie principale. Un peu plus loin, nous tournons sur notre gauche et montons sur une butte qui nous cache l'Adriatique. Les plages ont disparu, remplacées par une digue étroite protégée des vagues par une barrière de roches grises en contrebas. Nous roulons au sommet sur d'étroites plaques bétonnées bordées d'un muret côté mer. Sur notre droite défilent, après les derniers immeubles, des jardins, des champs cultivés, de la végétation rendue à l'état sauvage, quelques petits canaux et des marécages. De l'autre côté s'étend la mer, à perte de vue, des mouettes pêchent à proximité de la rive, et quelques gros paquebots doublent dans le lointain la pointe de l'île. Le vent siffle dans nos oreilles, la Méditerranée est silencieuse et son clapot ne couvre pas le champ des oiseaux dans les buissons voisins.

Les hordes de touristes sont derrière nous, invisibles, nous n'entendons plus les voitures. La digue s'interrompt une demi-heure plus tard et la dune reprend ses droits, sablonneuse et encombrée de ronciers qui referment peu à peu le sentier sur nous. Faut-il faire demi-tour ? Il est aussi difficile de reculer que d'avancer, alors nous forçons le passage et découvrons un peu plus loin un mur bas surmonté d'un grillage en bordure d'une plage abandonnée, aux installations en ruine. J'aperçois un mouvement vers l'horizon : une voiture évolue sur le sable, il doit donc y avoir une route dans les parages. Nous trouvons une ouverture et roulons sur des plaques de béton jusqu'au bord de la mer pour gagner le sable humide et dur léché par les vaguelettes méditerranéennes.

Mêlé d'une infinité de débris de coquillages, le sable crisse et craquette sous nos roues : je crains la crevaison à tout instant, nous sommes loin de tout, sans rustines ni pompe, mais les pneus tiennent le coup. Nous pédalons sans nous enfoncer, le vent du large soulève ma robe que je replaque sur mes cuisses d'un geste machinal, malgré l'absence de spectateurs, et nous rions de plaisir, heureux de notre escapade originale. Jean-Louis prend de l'assurance et s'amuse à rouler dans les vagues sans lâcher les pédales - Evidemment, il se mouille les pieds,

ainsi que ses chaussures et ses chaussettes ! Une autre digue protège le bout de l'île. Un pêcheur y marche, une belle prise dans un sac en plastique.

Passé le phare, nous effectuons notre retour par des routes calmes et ombragées. J'aperçois le golf, après un petit pont de lattes de bois sur un canal, où nous faisons une incursion pour le plaisir des yeux. Evidemment, le cadre est magnifique et merveilleusement entretenu. Le soir commence à tomber. Nous passons sur les berges aménagées du côté de la lagune, où nous admirons les reflets du soleil couchant sur les eaux lisses et domestiquées qui baignent Venise, invisible derrière l'horizon. Une religieuse tente de lier conversation avec Jean-Louis qui l'a surprise en surgissant derrière elle. Je m'approche et lui explique qu'il ne parle pas l'italien ; elle ne se décourage pas et raconte sa vie, relatant qu'elle est originaire d'Argentine. "Alors, vous parlez espagnol ?" Je me sens beaucoup plus à l'aise qu'en italien et je bavarde avec la soeur, ravie de notre compagnie et qui me demande de lui dire quelques mots en français qu'elle répète avec délectation. Elle est amusante !

Le soleil descend rapidement maintenant, nous prenons congé et roulons de nouveau, partagés entre le désir d'observer sur notre gauche l'étendue calme aux reflets changeants, et le souci de surveiller notre avancée, interrompue de temps à autre par l'embouchure d'un petit canal qu'il faut traverser sur un pont avant de retourner sur la berge recouverte d'herbe et plantée de tamaris. Nous faisons une halte photos puis gagnons le lieu de l'embarcadère où nous posons nos vélos comme convenu contre le mur du loueur, fermé depuis plus d'une heure et dînons à la terrasse d'un très bon restaurant, moins gênés par la circulation automobile qui a ralenti avec la tombée de la nuit. J'admire la prestance du serveur qui désarête le poisson sous nos yeux : ses gestes sont rapides, sûrs et d'une élégance rarement vue - il a élevé sa technique à la hauteur d'un art !

Il Duomo

Déjà le dernier jour à Venise ! Nous nous levons de bonne heure mais trouvons déjà la queue pour la visite de la cathédrale dont le guichet d'entrée n'est pourtant pas encore ouvert. Nous nous dépêchons de monter au Campanile malgré l'air embrumé qui ne nous permet pas d'avoir une vue bien dégagée. Il a plu dans la nuit, comme la veille, et nous ne risquons pas d'apercevoir les Alpes ni la plaine du Pô. C'est à peine si nous distinguons une partie des îles de la lagune autour de l'archipel serré qui constitue Venise. Nous ne nous attardons pas et gagnons rapidement le bout de la queue qui a déjà doublé de longueur depuis tout à l'heure. Il n'est pas encore 9 heures 30, il faut attendre. Nous patientons en relisant la brochure où figure la description de l'intérieur du "Duomo".

L'entrée est gratuite et, sitôt le signal donné, la file avance rapidement. Evidemment, avec cette foule de touristes, cette cathédrale n'inspire pas le recueillement mais plutôt l'étonnement devant toutes ces dorures qui recouvrent la presque totalité de la voûte en coupes et ces immenses représentations de scènes et personnages extraits de la Bible. Il faut payer par contre pour voir le "trésor" (calices dont la matière et la forme a varié au cours des siècles, coupes, plateaux, crosse et épée géante très travaillée, et surtout, le plus curieux pour nous, reliques diverses conservées dans des bocaux transparents : ossements, main momifiée). Les deux pièces minuscules où nous nous entassons sont d'une crasse à faire peur, y compris ledit trésor, ce que je trouve assez choquant.

J'aurais imaginé une pièce ressemblant à l'intérieur d'une bijouterie, avec des vitres parfaitement transparentes protégeant des objets d'une propreté rutilante. La réalité est terne et

sale. Par contre, nous ne regrettons pas d'avoir payé pour accéder à l'étage supérieur qui expose "la Pala d'Oro" (deux grandes planches accolées sur lesquelles sont peintes des icônes qui devaient servir, je pense, lors des processions religieuses). Nous apprécions surtout de nous être rapprochés des voûtes : elles ne sont pas peintes. Elles sont entièrement recouvertes de mosaïques très fines qui représentent un travail gigantesque. J'imagine les artistes sur leurs échafaudages, tête et bras en l'air, en train de placer des millions de minuscules céramiques, choisissant tour à tour dans les récipients disposés à leurs pieds le bon coloris et les bonnes nuances pour représenter les visages, les yeux, les vêtements, avec des dégradés d'une grande finesse.

Je ne pense pas qu'ils aient pu suivre des traits préalablement dessinés sur la voûte puisque la surface devait être recouverte d'un enduit ou ciment pour fixer les pièces. Et tous ces motifs sont conçus pour être visibles, reconnaissables, admirés et compris depuis le sol, 20 ou 30 mètres plus bas. Quelle patience, quelle ferveur, quel art !!! Nous sommes éblouis par ce travail de titan et restons un bon moment à admirer ce qui est à notre portée. Je lis peu après que la peinture, et notamment les fresques murales, s'altéraient à cause de l'humidité provenant de la lagune et des canaux, contrairement à la céramique, et que cette technique de la mosaïque s'était imposée pour assurer une plus grande longévité aux oeuvres.

San Lazzaro dei Armeni

Il fait toujours nuageux à notre sortie de la cathédrale. Nous fuyons la foule et prenons une navette (plus petite qu'un vaporetto mais plus grande que les hors-bord qui servent de taxis) pour l'île de San Lazzaro dei Armeni. Il y a là-bas un monastère (arménien), une imprimerie, une bibliothèque avec des manuscrits anciens. En prenant les billets, je lis que le monastère n'ouvre ses portes qu'à partir de 15 heures, mais je ne réalise pas que le reste en fait partie. Nous sommes à la fin de la matinée. Après avoir fait escale dans une île-école, occupée par un seul bâtiment, nous descendons, avec un autre couple, sur un îlot minuscule. Le peu d'affluence est suspect. Il fait chaud. Les mouettes et les cormorans tournent et virent, les cigales crissent. Nous passons près d'un mimosa des quatre saisons dont les pompons jaunes embaument.

Un panneau indique que nous nous trouvons sur l'un des lieux d'exposition de la Biennale. J'y fais un tour : c'est nul. Par contre, tous les autres bâtiments sont fermés. L'île est partagée en deux par un grillage de part et d'autre du bâtiment central qui est le seul moyen d'accès à ce qui nous intéresse. En fait, imprimerie, bibliothèque et anciens manuscrits appartiennent au monastère, clos jusqu'à 15 heures. Il est midi. Le prochain bateau est à 13 heures 25. Rien pour se restaurer ou s'abreuver, aucune activité visible, hormis un jardinier qui tond la pelouse de l'autre côté du grillage, pas de magasin, de bar ou de restaurant, rien qu'un beau jardin où nous nous installons à l'ombre des arbres, Jean-Louis pour lire, et moi pour écrire ...

Les masques

De retour à Venise, nous allons dans le Cannaregio en vaporetto, afin de visiter ce quartier (sestiere) éloigné. Il n'est pas terrible, nous avons faim et aucun troquet n'inspire Jean-Louis, ce qui baisse d'autant mon enthousiasme. Nous revenons sur nos pas et nous nous restaurons enfin d'une pizza prise sur le pouce. Le moral remonte. Nous reprenons notre marche et passons de l'autre côté du Grand Canal, plus pittoresque - et nous sommes mieux disposés et plus réceptifs -. En cherchant des masques vénitiens de carnaval à ramener aux enfants (nous sommes déjà entrés dans une dizaine ou une quinzaine de boutiques sans arriver à nous

décider, tant est grand le choix), nous tombons sur un atelier d'artisan. Sur la grande table qui sert de comptoir s'étale un fouilli de petits pots de peinture, de masques blancs, de boîtes de tissus, paillettes ou feuilles d'or, plumes et autres colifichets nécessaires à la décoration des masques nus.

La jeune femme qui nous accueille est en train de peindre et nous laisse regarder à notre aise. Puis elle interrompt son travail et engage la conversation. Rapidement, elle passe au français (avec un accent charmant), ce qui facilite la communication, et commence à nous détailler complaisamment les masques qui couvrent entièrement tous les murs. Nous sommes les seuls clients, elle est très jolie et nous nous attardons à l'écouter avec plaisir. Elle appelle les masques classiques par leur nom (Puccinella, il Capitano...) dont l'aspect est fixé par la tradition de la Comedia del'Arte, nous les fait distinguer des masques modernes, dont certains sont la création de son mari. Celui-ci, qui travaille dans son atelier à quelques rues de là, se destinait à la profession d'architecte quand, au cours de ses études, il s'est intéressé à la fabrication des masques et s'en est fait une spécialité. Quant à elle, secrétaire comptable à l'origine, c'est le travail de décoration du masque qui lui a plu, en raison de son habileté manuelle et de son imagination créatrice, et elle a été comblée lorsqu'ils ont racheté ce petit magasin qui lui offre en sus le contact avec la clientèle - et l'occasion d'utiliser ses capacités linguistiques. Jean-Louis voudrait savoir comment se fixe l'or des masques.

Elle cherche parmi ses affaires la boîte plate en carton qui contient les feuilles d'or. Elle applique un produit au pinceau à l'emplacement où elle veut de l'or. Puis elle se saisit, à l'aide de ce même pinceau, d'une feuille extra-fine qui se sépare des autres aisément. Elle l'étend rapidement et sans trop s'appliquer. Puis, à l'aide d'un pinceau sec, elle balaye la surface afin de détacher les parties qui débordent, qu'elle redépose pour une utilisation ultérieure dans le carton. Je lui dis que nous avons l'impression de retrouver les mêmes masques dans tous les magasins. Elle nous confie qu'en effet, il est très difficile de garder l'exclusivité de la vente d'un modèle, et qu'il arrive que les créateurs, moyennant quelques modifications minimes, s'inspirent indûment du travail de leurs concurrents. Ils effectuent également des échanges entre eux, et vendent aussi leurs produits dans plusieurs magasins répartis aux quatre coins de Venise.

A propos des différences de prix, elle nous explique que les commerçants qui sont installés au Rialto ou à Saint Marc doivent payer très cher leur fonds de commerce ainsi que leur loyer, frais qu'ils sont bien obligés de répercuter sur les prix de vente. D'un autre côté, l'énorme affluence de touristes dans ces quartiers leur permet d'être, sans trop de risque, beaucoup plus chers que d'autres points de vente plus excentrés. Si elle exerçait là-bas, nous dit-elle, elle serait obligée de se consacrer entièrement à la vente et n'aurait plus le temps de décorer ses masques, ce qu'elle regretterait fort. Le prix inférieur de ses masques est compensé par l'économie qu'elle réalise en achetant des masques "bruts", tout blancs.

Un peu plus loin, Jean-Louis pénètre de nouveau dans un atelier de fabrication de masques, bien que nous ayons trouvé (enfin) notre bonheur chez notre aimable artisane. Cette fois-ci, nous nous trouvons chez une fabricante de masques blancs. Elle s'apprête justement à recevoir un groupe pour leur faire une démonstration de sa technique. Nous patientons jusqu'à ce que tout le monde soit à l'intérieur. Elle s'adresse à nous en italien, compris par la majorité. Au fond de l'atelier, sur son établi encombré, elle nous montre un modèle en argile. Cette matière a la propriété d'être très malléable lorsqu'on la travaille, et de devenir dure comme pierre après séchage. Elle donne à la terre verdâtre la forme définitive sous laquelle doit apparaître le

masque. Après un temps de séchage, elle l'enfonce dans du plâtre liquide qui prend la forme en creux en séchant.

Elle nous en fait soupeser un : il est très lourd. Cette petite jeune femme manie en permanence de lourdes charges car le moule de plâtre, qui a une durée de vie de quatre ans environ (s'il n'est pas brisé avant), perd très lentement (en plusieurs mois) sa teneur en eau et, ce faisant, s'allège progressivement. - De temps à autre, les explications s'interrompent pour laisser le temps à une Allemande d'écouter la traduction du passage qu'elle n'a pas compris. Deux visiteuses, éprouvées par la chaleur du local et la fatigue de la journée, restent assises à l'écart, sans chercher à voir la démonstration cachée par les dos de leurs compagnons. -

Lorsque le moule est prêt (elle se saisit d'un moule au hasard sur les étagères derrière nous), elle procède à la fabrication du masque proprement dit. Elle ramasse dans un bac par terre une feuille cartonnée (style Canson, en un peu plus épais, et de couleur bleu-gris) - et non de papier-journal, contrairement à la croyance populaire - qu'elle passe rapidement dans un récipient rempli d'eau. Elle pose la feuille foncée par l'humidité devant elle et l'enduit au pinceau d'une colle blanche fluide. Elle en déchire grossièrement un morceau qu'elle applique soigneusement en pressant bien pour épouser les anfractuosités du moule de plâtre préalablement recouvert de vaseline. Elle recommence l'opération jusqu'à ce que tout l'intérieur du moule soit caché par le carton.

Puis elle prend une nouvelle feuille, plus épaisse, qu'elle mouille également et enduit cette fois d'une sorte de résine synthétique qui assurera la rigidité du masque en séchant, tout en lui conservant une certaine souplesse. Elle déchire de petits morceaux en prenant garde de ne pas en abîmer les bords rectilignes qu'elle applique sur le pourtour du masque en repliant par dessus le carton fin qui débordait du moule. Elle presse fort à chaque fois et s'applique, afin de faire une jolie finition. Elle continue ainsi sur tout le pourtour puis remplit l'intérieur. Après un temps de séchage, le masque se retire plutôt facilement du moule (elle nous en détache un de son enveloppe de plâtre, qui a fini de sécher dans un coin de l'atelier). Elle le ponce et inclut du mastic pour en corriger les imperfections. Ensuite, elle applique au pinceau une peinture blanche acrylique assez épaisse sur le dessus du masque qu'elle dépose pour le séchage sur une grille, dans une petite pièce attenante réservée à ce stade de l'élaboration et recouverte de projections de peinture. Elle attrape un autre masque préalablement blanchi et séché, qu'elle trempe en totalité cette fois dans un bac empli de peinture blanche plus fluide, ce qui lui donnera un aspect plus brillant, un peu laqué, et le dépose également sur une grille à sécher. En tout, pour un masque, il se sera passé deux jours (uniquement en ce qui concerne le papier mâché). Enfin, les masques blancs seront remis entre les mains d'autres artisans, comme celle de l'atelier précédent, qui les peindront et ajouteront des garnitures de matières diverses.

Nous sommes enchantés d'avoir pu prendre connaissance en profondeur de cette activité totalement spécifique à Venise. Lorsque nous sortons, il est déjà tard, les magasins et échoppes ferment les uns après les autres, et nous devons nous dépêcher de procéder à nos dernières emplettes. Ce faisant, Jean-Louis réserve deux places de concert dans une petite église voisine du pont du Rialto. Nous n'avons que le temps de manger un bout en bordure du Grand Canal près d'un charmant jeune couple de Japonais, et nous nous hâtons d'aller écouter le quatuor Vivaldi, composé de deux violons, un alto et un(e) violoncelle. Le récital est d'une grande qualité et j'apprécie de découvrir des morceaux que je ne connais pas. A deux reprises, les musiciens requièrent la contribution d'une jeune soprane à la présence magnétique dont la voix admirable nous transporte d'extase : nous terminons en beauté notre séjour vénitien.

Départ

Le lendemain, tôt levés, nous prenons notre petit déjeuner dans une pâtisserie-salon de thé-bar voisine avant de prendre le vaporetto qui nous conduit à l'aéroport en passant par le Lido et Murano. Nous voguons une dernière fois sur la lagune, terne et agitée par ce temps nuageux et venteux. Nous accostons à l'embarcadère de l'aéroport d'où nous nous élançons en courant vers le guichet d'enregistrement. Une demi-heure après, nous planons au-dessus des nuages. Je ne vois pas les Alpes, à droite, mais par contre, je vois une chaîne montagneuse sur la gauche : le début des Appenins, sans doute. A Nice, il fait grand beau temps et nous apercevons tous les détails de la côte d'Azur avant l'atterrissage. Je m'inquiète un peu car on avertit par micro les passagers en transfert de bien vouloir se signaler au guichet de la compagnie. Heureusement, c'est simplement pour faire accélérer notre passage d'un avion à l'autre : l'hôtesse nous indique la porte d'embarquement et nous rejoignons les passagers déjà tous embarqués dans l'avion Nice-Bordeaux. Nous n'avons pas le temps de souffler que nous voilà de nouveau dans les airs à admirer sous les ailes, comme une carte géante en relief, tout le paysage qui se déroule : mer, côte, Provence, Préalpes et Alpes aux sommets encore enneigés. A mi-parcours, nous sentons l'approche de l'Atlantique à l'épaississement des brumes et nuages, et je crains même que nous n'atterrissions en plein brouillard. En descendant, je reconnais le confluent de la Dordogne et de la Garonne, et finalement nous atterrissons sans encombre et pouvons gagner notre voiture garée sur le parking le plus éloigné de l'aéroport de Bordeaux sans nous mouiller...

ANNEXE 5

Préhistoire du Bassin de l'Adour : Bilans et perspectives

(19 janvier 2002)

SOMMAIRE

Introduction

Le Paléolithique inférieur dans le Bassin moyen de l'Adour : technocomplexes à galets taillés du Pays de Rivière-Basse (Gers)

La grotte d'Unikoté (Pyrénées Atlantiques) : une grotte-repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux würmiens. Mise en évidence de trois modes d'occupation différents de la cavité.

Bilan des recherches de 1996 à 1998 dans la grotte d'Isturitz (Pyrénées Atlantiques)

La grotte d'Azkonzilo à Irissarry. Note préliminaire.

Analyses anthracologiques en Basse Navarre et dans le bassin d'Arudy, bilan de recherches

Le solutréen de Montaut (Landes). Données anciennes et acquis récents.

La grotte du Bourouilla à Arancou (Pyrénées Atlantiques) : fonds commun et originalité du matériel dentaire façonné.

Histoire de la végétation et des activités humaines en montagne basque à partir de l'analyse pollinique.

L'habitat du Chalcolithique au Bronze moyen dans le Bassin de l'Adour. Premiers résultats.

Formes et évolution du complexe atlantique dans le bassin de l'Adour du XXVIème siècle au VIIIème siècle avant J.C.

Activités métallurgiques en montagne basque au cours des cinq derniers millénaires. Les apports d'une démarche intégrée alliant palynologie et géochimie isotopique du plomb.

Introduction :

A la tribune, le maire de Saint Etienne de Baïgorry, M. Jean-Baptiste Lambert, prend la parole et fait un discours de bienvenue et de remerciements. Enchaînent, dans le même registre, le Président du Conseil Général des Pyrénées Atlantiques, M. Jean-Claude Lasserre, le Directeur Régional des Affaires Culturelles (D.R.A.C.), le professeur Pierre Bidart, Président du Comité Izpegui/CPIE Pays Basque, organisateur du colloque, et enfin M. Claude Chauchat, Docteur d'Etat, Chargé de Recherches au CNRS et responsable scientifique de cette journée. J'apprends qu'il y a quarante opérations archéologiques par an, représentant un budget de 3 millions de francs, ce qui met les Pyrénées Atlantiques au même rang que la Dordogne, et j'en suis étonnée. Les recherches qui vont être décrites représentent dix ans de travail en moyenne, le dernier colloque de ce genre ayant eu lieu à Banca en 1992, avec pour sujet la métallurgie antique. Le public vient des quatre départements limitrophes, on parle même d'un Suisse attendu plus tard dans la journée qui voyage par le train.

Le comité Izpegui a pour objet d'organiser toutes sortes de manifestations relatives au patrimoine du Pays Basque, et n'est pas spécialisé dans l'archéologie. Il établira ultérieurement

la publication des actes qu'il éditera lui-même, mais cela prendra un certain temps car il ne semble pas que les scientifiques présents soient entrés dans l'ère informatique : papiers volants, transparents et diapositives sont les outils efficaces, mais anciens, de présentation de l'information. D'ailleurs, le comité de lecture ne doit siéger que cet été, si j'ai bien compris. Il précise qu'il intégrera aux textes des interventions les communications des autres scientifiques qui n'auront pas pu présenter le résultat de leurs recherches lors de ce colloque : onze exposés, c'est déjà beaucoup pour la journée, il aurait fallu organiser plusieurs journées consécutives, plus onéreuses et moins pratiques pour ceux qui viennent de loin. Applaudissements, congratulations, vite, on commence, car il ne faut pas prendre de retard afin que chacun puisse s'exprimer.

Françoise Millet et Dominique Millet, Laboratoire de Préhistoire, CNRS, Université de Toulouse-Le Mirail : "Le Paléolithique inférieur dans le Bassin moyen de l'Adour : technocomplexes à galets taillés du Pays de Rivière-Basse (Gers)"

Des prospecteurs locaux ont rassemblé des collections de ces galets taillés : un agriculteur à Labastide-Villefranche, un Allemand près de Sorde. D. Millet profite de travaux routiers pour examiner les talus taillés par la pelleteuse dans les collines plantées de vigne. Il nous montre des schémas sur transparents corrélativement à des diapositives. Il nous désigne la nappe du pliocène, dernier apport dans la région, la quartzite veinée de dépôts jaunes et nous donne l'âge approximatif des sédiments qui contiennent les outils (impossibles à dater au carbone 14) : le pléistocène moyen. C'est un gisement original à cause du matériau utilisé, le galet, au lieu du silex.

Le lieu d'observation se situe près des villages de Lelin et Lapujolle et se nomme la station de Soubiran. D. Millet en effectue la stratigraphie en commentant qu'il s'agit d'une station de plein air en partie détruite. Le matériel recueilli se compose de produits de débitage, outillage sur éclats, bifaces, choppers, racloirs... Nous sommes sur un lieu de façonnage d'outils sur galets. Il nous montre des outils façonnés sur éclats, des ébauches, des bifaces retravaillés, des racloirs très grossiers. Il commente la facture de certains bifaces, grossiers, asymétriques, irréguliers, une partie de leur surface non façonnée. Des termes techniques s'égrainent : taille centripète, ou bifaciale alterne. C'est un scientifique qui a effectué lui-même des séquences de taille expérimentale. De ce fait, il appréhende mieux les problèmes liés au matériau lui-même, le galet (à la place du silex utilisé sur d'autres sites à la même époque). Il s'agit d'une matière composite, peu solide, qui parfois se fend en deux de façon impromptue. Il conseille : "Surtout, ne tapez jamais sur la pointe, cela provoque des ondes de choc dans le galet qui le brisent, et lorsque vous avez travaillé 5 heures durant à le façonner, cela fait mal au cœur !" Les pièces pèsent de 400 grammes à 1,5 kg (outils lourds). Il y a des traces de débitage sur enclume, de percussion violente avec un percuteur dur, autre galet ou percuteur mobile. L'aspect du produit fini dépend des caractères techniques de la matière première : pour les nuclei plus structurés, il en sort des formes discoïdales.

En voyant les photos, je suis étonnée du sens de l'observation de ces chercheurs et des collectionneurs locaux : il s'agit d'un endroit totalement isolé, en plein campagne gersoise, au milieu des vignes, et les galets, érodés, enserrés dans une couche à un demi-mètre de profondeur de la surface sont visibles ici uniquement en raison du fait qu'il s'agit d'un talus tranché dont on voit les strates horizontales en coupe. Les schémas des galets représentés de face, de profil et de "dos", sont plus parlants que les photos.

Patrick Michel, Université Bordeaux I, CNRS, Talence : **"La grotte d'Unikoté (Pyrénées Atlantiques) : une grotte-repaire d'hyènes des cavernes avec des indices de présence humaine dans des niveaux würmiens. Mise en évidence de trois modes d'occupation différents de la cavité."**

P. Michel travaille dans cette grotte depuis quelques années grâce à Claude Chauchat. Elle est située près d'Holdy, dans des calcaires du crétacé, et insérée dans la "gouttière" Bonloc. Elle se compose de deux parties :

- Unikoté 1, dans le porche d'une surface de 33 m², divisée en 13 niveaux d'étude différents sans avoir encore atteint le plancher de la grotte. On y distingue deux grands ensembles : un plancher stalagmitique présentant une forte présence de hyène des cavernes et un autre où celle-ci est moins présente.

- Unikoté 2, située sur une portion antérieure du même réseau karstique dont le toit s'est effondré (gros blocs calcaires). Une tranchée y a été creusée pour faire un sondage, les sédiments ont été évacués sur 50 m² et les parois recouvertes de calcite ont été dégagées. En 1998, un autre niveau a été étudié présentant une accumulation osseuse : des os rognés, reliefs des hyènes, et les traces d'une industrie lithique (fréquentation humaine : pierres taillées).

En juillet 1993, un crâne humain est découvert (homo sapiens) qui n'a pas été rogné par les hyènes mais présente des cassures anciennes et des stries d'origine anthropique (dues à l'action de l'homme). On trouve 15 vestiges osseux, restes de 5 individus adultes ou immatures.

En 2000, un autre crâne a été découvert sur de gros blocs au niveau du Würm ancien, mais ce sont des restes d'homme moderne : mystère, comment ces vestiges sont venus là ? Il y a des indices du paléolithique moyen (98%) composés de pierres taillées, nucléi, racloirs, pointes moustériennes, 3 fragments d'ossements de grands herbivores incisés par l'homme, et du paléolithique supérieur (2%). Unikoté 2 possède également 3 zones vestiges de foyer (charbon de bois).

Unikoté 1 a trois types de vestiges dans la même couche d'1,20 mètre d'épaisseur qui indique la contemporanéité de la hyène et de l'homme dans la grotte (chacun l'occupant à tour de rôle, en l'absence de l'autre espèce). La faune est étudiée en tant que relief des repas des hyènes. Il est à noter qu'Unikoté 1 était habitée par un clan de hyènes composé de nombreux individus, alors qu'elles sont en nombre bien inférieur en Unikoté 2. Il s'agissait donc d'un groupe en milieu ouvert dans le premier cas, contrairement au second, situé en milieu boisé, où la hyène est moins à l'aise pour chasser.

	Unikoté 1	Unikoté 2
Hyène	30%	8%
Herbivores	60%	79%
Carnivores (loups) (1)	10%	13%

(1) En l'absence des hyènes parties en migration saisonnière.

En U1, une forte proportion de hyènes âgées ressort qui montre une occupation sur une longue période, marquée par la présence également de coprolithes abondants et fréquents (excréments fossilisés). Les os rongés proviennent d'ongulés de grande taille surtout (ceux de petite taille ont été entièrement consommés par les hyènes aux mâchoires puissantes). Il n'en reste que les cylindres (les extrémités ayant été rongées). Ils sont situés dans la strate du Würm ancien supérieur.

Une datation au carbone 14 d'un os gravé, d'un crâne et os divers est en cours. Aucune études palynologiques sur les coprolithes n'ont été effectuées, ni de paléoparasitologie, faute de moyens. Celles-ci permettraient une analyse plus fine de l'environnement (milieu ouvert ou boisé), étant donné que les hyènes s'attaquent en priorité à l'abdomen, la panse, les fourrures, le pollen transitant dans leur tube digestif et se retrouvant dans les excréments. Pour le moment, le produit des recherches reste confiné à l'enceinte du bureau du scientifique P. Michel et n'a pas fait l'objet d'une exposition.

Christian Normand, Service Régional de l'Archéologie, Centre Archéologique Départemental, Hasparren et Alain Turq, Musée National de Préhistoire, Les Eyzies de Tayac : "**Bilan des recherches de 1996 à 1998 dans la grotte d'Isturitz (Pyrénées Atlantiques).**"

Il s'agit d'une grotte située dans une position stratégique, au confluent de plusieurs régions (Atlantique, vallée de l'Ebre) à proximité de la grotte d'Iholdy et au sein du croissant de l'Arberoue. Elle est répartie sur plusieurs niveaux, la grotte d'Isturitz, objet des fouilles archéologiques, celle d'Oxocelhaya au-dessous, ouverte au public et enfin Erberua, grotte occupée par l'Arberoue qui la rend inaccessible. C'est d'ailleurs cette rivière qui a creusé ces trois niveaux successivement. La grotte d'Isturitz possédait une entrée (lieu d'introduction de la rivière à flanc de la colline de Gastelu), maintenant comblée, et une sortie du côté du village d'Isturitz, éponyme, seule voie d'accès actuelle.

Une légende s'était répandue sur la présence à l'intérieur d'une mine d'or. Au XVIII^{ème} siècle, on s'aperçoit qu'il ne s'agit que d'une grotte naturelle et sous Napoléon III, au XIX^{ème} siècle, les premiers visiteurs y pénètrent. Ils découvrent la présence de phosphates dans le sol et, pendant des dizaines d'années, des milliers de m³ d'engrais naturel sont extraits, détruisant par là-même de précieuses sources d'information sur notre passé. Des vestiges sont remarqués à l'intérieur des produits d'extraction et, peu à peu, la reconnaissance se fait de la qualité archéologique de la grotte qui justifie enfin la cessation de l'exploitation.

Des recherches archéologiques sont entreprises à grande échelle, sur une grande surface de la grotte : des dizaines de milliers d'objets (flûtes parmi les plus anciennes du monde, mobilier, outils de silex...) sont emportés par des collectionneurs. Une stratigraphie corrélée montre la coexistence à des niveaux différents d'objets médiévaux, de l'âge du bronze, du paléolithique supérieur (aurignacien, magdalénien, gravétien...) dénotant une fréquentation assidue de la grotte depuis des temps très anciens (aurignacien : 32-36 000 ans, gravétien : 22-24 000 ans).

Question : Après toutes ces fouilles, est-il utile d'effectuer encore des recherches archéologiques sur ce site ?

Avec le Service Régional de l'Archéologie, C. Normand entreprend une opération-diagnostic sur la colline pour en étudier le potentiel archéologique. En 1997-1998, des sondages sont effectués, de concert avec une recherche bibliographique sur les fouilles anciennes et une observation in situ. Dans la salle Isturitz, les fouilles ont été faites jusqu'au sol rocheux : il ne

reste plus rien. L'entrée elle-même (ancien lieu de sortie de la rivière) est dangereuse, présente des risques d'effondrement, et a été utilisée comme lieu de stockage : elle n'est pas intéressante. La salle Saint Martin par contre dévoile des vestiges anthropiques (dus à l'occupation humaine) et une faune très intéressante. Il est procédé à l'observation systématique des parois (ce qui n'avait jamais été fait). On y observe, insérées dans les fissures, des esquilles osseuses ou de silex taillé. Il y a des traces de coloration rouge. Une zone funéraire est découverte où les corps ont été simplement déposés, sans inhumation, et dont les restes sont aujourd'hui dispersés.

Zone à fouiller ou à analyser :

- Postglaciaire : sépultures de l'âge du bronze en surface du plancher.
- Époque paléolithique : magdalénien, dont l'art mobilier a été pillé en presque totalité
- Solutréen - gravétien : pillage dramatique - 2 sagaies en os ont été retrouvées récemment
- Aurignacien : pas trop fouillé car il est moins spectaculaire. Ce gisement est un des plus importants de la région et représente la totalité de l'évolution des Pyrénées Occidentales à cette époque. Des phénomènes géologiques (eaux de ruissellement) ont emporté et brassé des vestiges par endroits. C'est une strate où il est possible de reconstituer la vie de l'homme préhistorique, qui partageait l'occupation de cette grotte avec les hyènes.
- Moustérien (40 000 à 150 000 ans) : pratiquement intact. C'est l'époque de l'homme de Neandertal.
- Au-dessous de 3 à 4 mètres de profondeur, c'est l'inconnu.

En 1999, une opération de fouilles programmées est entreprise, encore en cours, dont il faudra en tirer le bilan d'ici une dizaine d'années. En ce qui concerne l'occupation animale, le potentiel est très important : mandibules d'ours, restes de lion, de mammoth, de rhinocéros, de cheval... Une omoplate de jeune mammoth ramenée par l'homme est découverte, encore insérée dans sa gangue à l'intérieur de la grotte, non loin de fragments d'os brûlés et d'autres non (les os servaient-ils de combustible ?). Des mandibules et un crâne d'ours sont également trouvés, ainsi que des coprolithes de hyènes, des restes de bison, de cerf... Des animaux sont venus mourir à l'intérieur de la grotte, des herbivores y ont été introduits comme proies par les carnivores (beaucoup de "sélènes", partie tubulaire des os dont les extrémités ont été rongées). Il y a également des os d'origine anthropique (extrémités osseuses et esquilles), et des ossements humains associés à la présence d'outils. Les sujets d'étude ne manquent pas. Les œuvres d'art ont été perdues, restent par contre les bases de l'homme moderne avec les fondements de l'industrie. L'âge du bronze est inséré entre deux couches de calcite. On peut également y trouver des vestiges de la transition homme de Neandertal - homme moderne, toujours très discutée en Europe.

En conclusion, Isturitz est un gisement de référence pour la région. Il y a encore beaucoup à dire, surtout en ce qui concerne les fouilles des périodes anciennes. On y trouve des similitudes, lors de la période pré-aurignacienne entre le style aquitain, méditerranéen et italien, époque très représentée puisqu'on peut trouver plus de 100 objets au m² tels que outils lithiques, restes osseux, éléments de parures. Dans la littérature ancienne relative aux fouilles il a été décelé des erreurs de datation d'outils imputables au bouleversement des couches causé par les éboulis et les ruissellements.

Je remarque que ce scientifique sera le meilleur intervenant, sans conteste, de toute la journée : homme de grande taille, au verbe haut, très à l'aise et de bonne humeur, très bon vulgarisateur, il offre un exposé brillant, vivant, intéressant avec un enthousiasme communicatif. Les applaudissements seront nourris après sa conclusion.

Claude Chauchat, CNRS : "**La grotte d'Azkonzilo à Irissarry. Note préliminaire.**"

C. Chauchat expose le bilan résumé de 10 ans de recherches dans la grotte d'Azkonzilo à Irissarry, qui présente des gisements de l'époque du solutréen. Il signale qu'il y a des fouilles à faire à ce sujet dans la grotte du phare à Biarritz.

La grotte d'Azkonzilo est située à mi-flanc d'un ravin entaillé dans le Baïgoura par le Laca, ruisseau qui se jette dans la Nive à Ossès. Il y a plusieurs cavités dans ce ravin qui constitue une faille dans des schistes et quartzites comblés par du mâchefer qui s'est effondré ultérieurement.

Un premier sondage effectué en 1984 permet de déceler des indices du solutréen. En 1986-1994, un programme de fouilles est entrepris. Le problème, c'est que les roches sont acides, ce qui élimine la présence d'ossements. Par contre, il y découvre la première séquence solutréenne pour l'Aquitaine. A des époques récentes, cette grotte a été utilisée pour y pratiquer des cultures clandestines et elle a fait office de bergerie.

Le sol se compose de plusieurs strates : les outils solutréens commencent à être trouvés dans des lambeaux de la couche 4, en très faible quantité. A une profondeur de 30 cm, la couche 5 comprend du charbon. C'est la couche 6 qui possède le gisement le plus riche et la 7 se compose d'argile avec un peu d'outillage gravétien. Cet outillage lithique et le charbon sont dégagés de leur gangue par tamisage dans l'eau du ruisseau en contrebas, puis un tri est effectué pour classer les outils en catégories et nombre par couche. Il est constaté une fragmentation fréquente des outils obtenus par un choc fort et intentionnel sur un support grand au départ. Puis ces fragments sont retravaillés. La couche 5b est jonchée de galets et de gros blocs, dont un bloc plat près d'une concentration de galets aurait pu servir de siège. Il y a un bloc gravé de 23 cm de long, 14 de large et 7 d'épaisseur en quartzite recouvert de schiste. L'art paléolithique est animalier.

Étant donné la richesse du gisement en charbon, il en est prélevé une partie par flottement qui est transmise pour étude de la composition botanique. Il s'agit d'un mélange d'essences tempérées et de climat plus froid (châtaignier, sapin, pin à crochet). Il se pose le problème de la datation au carbone 14 (envoi au laboratoire de Gif s/Yvette) : en 1995, cette datation donne pour le niveau 5b des dates de 3 040±70 avant J.C., et 4 460±80 avant J.C. qui ne correspondent pas du tout aux dates attendues (19 000 à 20 000 ans). S'agirait-il de charbon intrusif (matière organique récente) ? Les strates auraient-elles été bouleversées ? Il est certain que non, puisque les instruments ne le sont pas, alors pourquoi cette date bizarre pour le charbon ? En outre, la présence du pin à crochet, dont l'apparition sur Terre est bien postérieure à l'époque considérée, est invraisemblable. Par contre, les os au même niveau 5b sont datés 16 470±130, date qui se rapproche beaucoup plus. Seulement, les bois et les os sont mêlés aux outils, ce qui implique que c'est bien du charbon d'origine. Une pollution liquide due à la bergerie a dû s'insinuer dans les porosités du charbon, davantage que dans les os, ce qui fausse considérablement les deux datations. Il faut prendre en considération également une pollution possible par les eaux du ruisseau dans lequel le terrain du gisement a été tamisé. Au solutréen, les matières premières sont d'abord en provenance du nord, puis de

la péninsule ibérique. Le problème, c'est que rien d'équivalent n'a été trouvé en Navarre, ni aucun camp de base. Il faut donc poursuivre les études.

Paloma Uzquiano, du laboratorio de Arqueobotanica, Instituto de Historia, CSIC, Madrid, qui devait faire l'exposé intitulé "**Analyses anthracologiques en Basse Navarre et dans le bassin d'Arudy, bilan de recherches**", est malheureusement absente. Elle aurait pu lever le doute sur la datation grâce à ses études. Les plantes (châtaigniers, pin à crochet) sont des espèces végétales récentes. Cependant, des analyses palynologiques (relatives au pollen) montrent que ces espèces ont pu être trouvées à des époques transitoires anciennes. Ce ravin est encaissé : au sommet, les espaces découverts comportaient des plantes adaptées au froid, alors que des essences plus tempérées et des arbres auraient pu trouver refuge à l'abri de la cassure du relief. Reste le problème du pin à crochet. Ne serait-ce pas plutôt du pin sylvestre, dont le pollen est très difficile à distinguer du précédent ? Dernière hypothèse : les vers de terre sont capables de fragmenter et de faire migrer le bois. Ils sont particulièrement nombreux et énormes au Pays Basque. Auraient-ils déplacé les végétaux ?

Pause déjeuner

Nous nous regroupons dans les voitures car "le parking n'est pas aussi grand qu'au supermarché", nous disent les organisateurs ! J'emène Babou et trois auditeurs et nous suivons d'autres voitures pour gagner le restaurant situé vers la sortie du village sur la route de Saint Jean Pied de Port. Repas très consistant, composé d'une garbure épaisse en entrée, de confit de canard accompagné de pommes de terre aux lardons, vin et fromage de brebis et gâteau basque. La confiture disposée dans l'assiette des desserts est inhabituelle : rouge, plus liquide et sans fruits apparents ; en outre, une convive a l'impression qu'elle pique - pas étonnant, il s'agit de confiture de piment rouge, à la place de la confiture de cerises noires plus conventionnelle ! Ma foi, ce n'est pas mauvais du tout et je n'en laisse rien. Un bon café pour ne pas dormir durant les exposés de l'après-midi, et, hop, retour à la mairie, les choses ont été menées rondement. J'ai fait connaissance avec mes passagers, devenus mes voisins de table, et avec d'autres convives et nous ne manquons pas de sujets de conversation, tout le monde ici étant passionné, d'archéologie du Moyen-Age, de minéralogie, de voyages, d'histoire...

Michel Lenoir, Institut de Préhistoire et de Géologie du Quaternaire, Université Bordeaux I et Jean-Claude Merlet : "**Le solutréen de Montaut (Landes). Données anciennes et acquis récents.**"

Le gisement de Montaut est situé près de Saint Sever dans les Landes. Le chercheur effectue une étude "posthume" car l'exploitation de ce gisement s'est terminée à la fin des années 1960. Son travail est d'inventorier les collections existantes et de les étudier. Il existe environ 500 pièces foliacées réparties sur une douzaine de collections (Laporterie, Dubalen, Neuville, Mascaraux, Toulouse, Paris, Etats Unis...) dont les trois principales sont situées à Bordeaux, Dax et Mont-de-Marsan, et relatives à l'époque du solutréen. Les fragments, dispersés entre les différentes collections, ne peuvent être réunis pour recomposer des outils complets, ce qui augmente la difficulté de l'étude. M. Lenoir suit une approche d'abord morphologique (classement par forme) puis technologique, c'est à dire l'étude du mode opératoire pour l'élaboration des pièces et description de leur degré de finition. Il y a des pointes à cran (plutôt du gravétien que du solutréen ?), et également du matériel du magdalénien. Le matériel n'a pas été ramassé exhaustivement (il manque les produits de taille, les éclats...). Il y a des objets curieux, solutréen "gascon". En fait, il n'existe pas de solutréen "typique" mais plutôt une tendance des archéologues antérieurs à sélectionner certains outils plutôt que d'autres, de

façon à dégager un "style" solutréen. Le silex est d'origine locale, de même qu'à Sossay (Landes). L'intérêt de Montaut tient dans le fait qu'il comporte des pièces finies et des cassées (qui sont plus intéressantes car elles montrent les divers stades de fabrication). Les pièces sont polymorphes (asymétriques ou symétriques, en croissants, bananes...), obtenues par percuteurs durs (pierre) ou tendres (bois végétal ou de cervidé) et vont de 12 à 3 cm. Les bifaces sont sculptés avec, rarement, des retouches en pelures par pressions (bois de renne). Peu de travail thermique également, qui consiste à envelopper la pierre dans une gangue d'argile pour la chauffer afin d'améliorer le résultat de la taille. La forme d'un poignard de silex fait penser à celle d'un poignard danois de l'âge du bronze. Une bonne quantité de formes sont excentriques (contours très découpés) que l'on peut retrouver en Russie, à l'âge du bronze, et chez les Touaregs, notamment dans les jouets de pierre pour enfants.

Le chercheur se définit lui-même comme un précurseur, taillant lui-même le silex pour en comprendre le mode opératoire. Ce solutréen landais, gascon, a-t-il pu essaimer en Chalosse ? Sur le site, il reste encore des pièces fragmentaires, cassées lors de la production puisqu'elles sont trouvées sur le lieu de fabrication : des couteaux, ou pointes de sagaie, difficiles à différencier car les pièces sont trop anciennes pour faire une étude de tracéologie, sans doute trop lourdes pour constituer des pièces de lances à propulseur. Il faut noter qu'il existe très peu de ce silex en dehors de Montaut, mis à part dans deux gisements situés dans les Pyrénées Centrales.

François-Xavier Chauvière, Institut de préhistoire de l'Université de Neuchâtel, Suisse : "**La grotte du Bourouilla à Arancou (Pyrénées Atlantiques) : fonds commun et originalité du matériel dentaire façonné.**"

Cette grotte est située entre Sordes (à 9 km) et Isturitz (15 km). Des pilliers clandestins l'ont découverte avant les archéologues (1986). En 1991, C. Chauchat fait un sondage et trouve des couches paléolithiques (magdalénien). Un four à chaux médiéval a quelque peu abîmé le site. Le lieu des fouilles clandestines a été déblayé et tamisé. Y ont été trouvés des objets en bois de renne (identiques aux pièces d'Isturitz), des centaines de silex taillé (mobilier). En 1998-2001, il est procédé à l'extension du sondage, achèvement du tamisage et poursuite des fouilles, qui dégagent des éléments barbelés, style harpon, en bois de renne ou de cerf (difficile à déterminer en raison de la petite taille de l'outil), aiguilles à chas, et particulièrement du matériel dentaire :

- dents perforées (cerf, renard, cheval, sanglier)
- dents sciées (cerf, renne, bouquetin, chamois, boviné, sélonodonte)
- dents appointées (cheval)

En tout, 500 objets dont 57 dents. Il en est fait l'étude technique, fonctionnelle, par date d'arrivée dans le gisement de façon à recontextualiser au niveau du site, de la région, du magdalénien. Des pièces sont arrivées sur le site cassées, usées, déjà utilisées et par conséquent difficiles à dater, d'autant que ce sont des pièces diffusées dans toute l'Europe. Une crache de cerf (incisive) décorée date du néolithique, avant l'âge du bronze. Des canines de renard (gris ou polaire) sont utilisées depuis l'apparition de l'homme moderne. Des pièces crantées avec des incisions (les solutréennes sont plus profondes qu'au magdalénien) sont identiques à celles d'Isturitz et de la péninsule ibérique. Une canine de cheval sert à perforer la lèvre.

Les dents sciées sont des incisives d'herbivores travaillées sur la mandibule avec la gencive encore en place. L'utilisation en est la même que chez les Esquimaux. Après avoir été sciée, la dent est cassée (c'est la raison pour laquelle la racine est rarement entière). Les faons naissent à la bonne saison : il est donc probable que cette activité se fasse à l'époque de la chasse, d'où l'hypothèse de saisonnalité de la parure. Des racines d'incisives de cheval sont taillées en pointe, pour être des poinçons ? Il semble plutôt que ce soit des ébauches, de même qu'à Isturitz, qui sont ultérieurement perforées, après avoir été raclées. Ces dents sont souvent des objets de parure, mais parfois elles ont une autre utilité.

Cette grotte ne serait-elle utilisée qu'en été ? Sur le site, on trouve des perçoirs, mais comme il a été pillé, il est difficile de déterminer s'il est un lieu de production. De façon sûre, en tout cas, ses occupants étaient en relation avec Isturitz plutôt que les gisements du nord.

Didier Galop, Laboratoire de Chrono-Ecologie, UMR 6565, CNRS Besançon : "**Histoire de la végétation et des activités humaines en montagne basque à partir de l'analyse pollinique.**"

D. Galop cherche à reconstituer l'histoire de l'environnement de la montagne basque et de sa relation avec l'homme durant l'holocène (période la plus récente du quaternaire). L'équipe est composée de 25 chercheurs qui étudient l'histoire du climat (avec les cernes des arbres et le pollen). Des analyses polliniques ont été effectuées sur 9 tourbières du Pays Basque (Mouriscot à Biarritz, Oloron, 3 Fontaines sur la Rhune, Atxuria, Quinto Real à Urepel, Okabé à Iraty, en bas du cirque glaciaire, etc.).

Exemple de l'analyse pollinique d'Okabé - Méthodologie : Il est procédé à l'étude des pollens fossiles conservés dans la tourbière au fur et à mesure de sa croissance. On effectue un carottage (avec un appareil manuel), puis un échantillonnage (coupe tous les centimètres, ou les demi-centimètres) de façon à établir une chronologie plus fine et une meilleure datation. Dans chaque tronçon, tout est détruit sauf le pollen (par exemple de pin, ou de chêne).

Grandes étapes de la végétation :

- 13 000 BP (?) : fin glaciaire, pauvre en arbres : un peu de pin, bouleau, chêne, orme - fin d'interstade - début glaciation
- 12 250 - 11 150 : coup de froid très brutal, plus de bouleau, les forêts disparaissent au profit d'une végétation steppique (génévrier)

Reconstitution de la paléo-température :

- 11 500 - réchauffement brutal et très fort de 3°C à 11°C (+8 ou 10°C de température sur 10 ans) : il provoque une reforestation (génévrier, bouleau, pin, chêne, noisetier)
- entre 10 000 et 9 000 BP, instabilité climatique : érosion, stabilité, érosion... Dominance du noisetier, du bouleau et du chêne.
- jusqu'à 8 000 BP frêne, orme...
- à partir de 4 000 BP, apparition du hêtre (qui domine actuellement) - début de l'activité agro-pastorale.

Artxilondo : En plus des pollens, il est possible d'étudier les résidus de charbon de bois (incendies) et les spores de champignons, en particulier ceux associés aux déjections animales et au carbone. On peut ainsi distinguer 8 datations sur un carottage de 3,60m. La première

intervention humaine sur le milieu naturel est décelée vers 4 300 avant J.C. qui se traduit par une réduction de l'orme, du tilleul, du frêne, du chêne et un accroissement corrélatif des graminées pour le fourrage. Vers 3 000 - 3 200 avant J.C. les premières céréales apparaissent, ainsi que les orties (associées à la présence des troupeaux). Vers 2 500 avant J.C., nouveau recul de la forêt, accroissement des graminées, du plantain, des céréales et des champignons associés à l'élevage. Vers 800 avant J.C. (période du bronze et du fer), accroissement de l'activité pastorale et réduction de la chênaie. Au XV^{ème} et XVI^{ème} siècle auront lieu également de grandes déforestations.

Atxuria - Quinto Real : mêmes observations. Les plus anciennes interrelations aux Aldudes datent de 3 500 avant J.C. ; Artxilondo, 3 000 ; pour l'ensemble du Pays Basque, 2 300 - 2 500. En 1 500, l'activité pastorale démarre fortement. 680 spectres ont été examinés pour étudier les paléo-températures. Il en ressort un réchauffement du climat très conséquent entre 1 800 et 1 500 corrélativement à la colonisation humaine des montagnes.

Jean-Claude Merlet et Bernard Gellibert : "L'habitat du Chalcolithique au Bronze moyen dans le Bassin de l'Adour. Premiers résultats."

Le gisement étudié se trouve au nord de Mont-de-Marsan et au sud du triangle sableux des Landes, près de rivières affluents de l'Adour. Auparavant, les Landes offraient un paysage steppique. De ce fait, les niveaux archéologiques situés à 40 cm de profondeur ont été préservés (la forêt est d'origine récente). Ils recouvrent la période du néolithique final au bronze moyen. Le problème, c'est qu'il n'est possible de faire des fouilles qu'à l'emplacement des semis forestiers. Ensuite, l'accès en est gelé durant 60 ans, durée de la pousse des pins, ce qui entraîne une lenteur de l'avancement des travaux. L'habitat durant la période considérée peut être repéré par la présence de regroupement de pierres qui servaient à caler des poteaux de bois, et, entre ces emplacements, un sol jonché d'éclats de pierres. Il a été découvert des jarres à provisions de 60 cm de diamètre sur 60 cm de hauteur, de la vaisselle plus fine, des écuelles, des vases.

Les fouilles s'arrêtent lorsqu'on ne trouve rien dans un rayon de 2 à 3 mètres du gisement. Elles sont remplacées par des recherches par sondage. Il a été dégagé des restes de four, un grenier, un habitat quadrangulaire de taille maximale de 15 à 20 m², et pas d'habitation en matériaux durs. Les sites sont toujours localisés en bordure de lagune (plusieurs lagunes asséchées repérées) et de ruisseau, en hauteur sur une dune, ou sur un rebord de plateau, près de vallées ou au confluent de rivières. Il y a un site pour 8 ha, ce qui constitue une densité d'occupation importante, même s'ils n'étaient pas tous occupés simultanément. C'étaient de petits groupes de pasteurs-agriculteurs dont il reste à déterminer la densité par hameau.

La palynologie d'une lagune a été arrêtée malheureusement (faute de financement ?). Il serait pourtant intéressant de comparer l'évolution végétale de la montagne avec celle du piémont. A l'époque du bronze, les pasteurs étaient nomades et se déplaçaient entre les Landes et les Pyrénées. Il faudrait examiner s'il se pratiquait une transhumance pastorale et/ou une sédentarisation agricole.

Fabrice Marembert : "Formes et évolution du complexe atlantique dans le bassin de l'Adour du XXVI^{ème} siècle au VIII^{ème} siècle avant J.C."

En 1998, il est procédé à l'examen du gisement du phare de Biarritz pour la période 2500 à 2300 avant J.C. (sondage effectué au milieu des années 1960). C'est un gisement intéressant

aux sédiments argileux et sableux dont la disposition est restée stable. Au bronze final, il y a une première occupation, puis une deuxième au bronze moyen, aux vestiges campaniformes, et également au néolithique final. Il existe une vingtaine de foyers, des fossiles de mollusques, des traces de petites occupations régulières, des éléments de parure (coquillages percés), poinçon, céramique.

Une deuxième entité est perceptible sur le piémont béarnais où l'on trouve une structure tumulaire avec double fossé. Le plus extérieur comportait une palissade de bois, un remplissage rapide puis un dépôt de brandons qui auraient brûlé sur place. Quant au fossé intérieur, il s'agit davantage d'une zone d'épandage boueux réunie en mottes, c'est plutôt une élévation qu'un fossé. Au bronze ancien, des structures en galets sont visibles, associées au bois (aujourd'hui disparu).

Didier Galop, Fabrice Monna, GéoSol Université de Bourgogne-Dijon, Argitxu Beyrie, Utah, CNRS, Toulouse et Fabrice Marembert : "**Activités métallurgiques en montagne basque au cours des cinq derniers millénaires. Les apports d'une démarche intégrée alliant palynologie et géochimie isotopique du plomb.**"

Il est procédé à Baigorry à une étude palynologique qui met en exergue l'anthropisation de la montagne basque par la pastoralisation. Dans les Aldudes, la métallurgie a un fort impact sur l'environnement. L'exploitation nécessite beaucoup de charbon de bois, et donc la destruction concomitante de la forêt. Les mines romaines sont connues, mais pas les mines antérieures qui remontent au 6ème millénaire en France et aux 5ème-4ème millénaires en Espagne. Dans les Pyrénées, il n'y a pas de preuves de l'activité minière préhistorique. Il a donc fallu l'étudier de manière indirecte en considérant son impact sur l'environnement, la recherche des déforestations (comment distinguer celles qui sont dues à l'activité pastorale de celles causées par la métallurgie ?) et l'examen des pollutions (de façon analogue à la concentration de plomb dans la glace des pôles).

Les paléo-pollutions ont été mesurées dans le bassin d'Urepel. Un sondage a été fait dans une tourbière de Quinto Real indiquée par M. Bidart. D'un diamètre de 4,20 mètres, la mini-tourbière représente 4 500 ans d'histoire. Des travaux de prospection ont également été entrepris pour rechercher les fours, ferriers et travaux miniers (2ème siècle avant J.C., 1er siècle après J.C.) à la mine de Banca. Une dendrométrie (mesure de la taille des arbres) a été effectuée pour la période entre 30 et 50 avant J.C., de même qu'une étude des données polliniques, géochimiques et isotopiques. Quatre phases de pollution ont pu être repérées :

- 2 800 avant J.C. (début de la métallurgie) - Nota : dans un marais côtier de Gironde, il a été repéré pour l'année 4 400 B.P. le même pic de pollution due à une activité paléo-métallurgique locale - associée à des activités agro-pastorales, le travail du cuir, l'accroissement des céréales et du plantain.
- 1 400 avant J.C., pollution très nette alliée à une déforestation.
- 800 (transition bronze-fer), bronze final, la forêt recule mais sans pastoralisme.
- 300 avant J.C. - 240 après J.C. (mines de Banca et fours d'Arditxu), surtout disparition du chêne qui prédominait.
- la dernière phase de pollution est postérieure au XVème siècle : fin XVIIème-XVIIIème siècle (valeurs bien plus grandes que les protohistoriques).

L'activité métallurgique est donc une tradition de très longue date dans la vallée. On distingue 4 origines du plomb ; il faudra procéder à la récupération d'objets métalliques pour mesurer la composition isotopique puis doser les minerais pour affiner l'interprétation.

Il existe également une métallurgie "réduite" où le minerai est chauffé dans un simple pot de terre (creuset), pratiquée de façon disséminée et qui ne donne pas de traces archéologiques mais par contre influe sur la proportion de forêts. Il y a une relation très nette entre la dynamique forestière et l'activité humaine (métallurgique et pastorale). Le fer étant très répandu, il y a certainement une production permanente. D'autres métaux (zinc) et les terres rares sont aussi dosés pour déceler les pollutions très localisées. Il faut noter que la métallurgie "personnelle" (dans les creusets) est très marginale par rapport aux centres. Une étude, commencée début 2001, sur l'isotope du soufre suit son cours : elle est en cours de dépouillement. Les activités associées à la fabrication du métal, telles que l'artisanat, sont également fortement utilisatrices de charbon de bois. Par exemple, dans le Médoc, il n'y a pas de mines de cuivre, nécessaire pour fabriquer le bronze en alliage avec de l'étain.

A voir : quelle est l'origine d'une pollution décelée, locale ou plus lointaine ? La réponse à cette question est en cours par l'étude de la signature isotopique. A ce propos, il manque la signature médiévale. Le charbon de bois a été un combustible utilisé jusqu'au XVIIIème siècle, remplacé ensuite par le coke qui engendre une pollution par le soufre.

Conclusion

En conclusion, il y a une bonne croissance de l'archéologie régionale. De plus en plus d'études pluridisciplinaires sont effectuées, qui font appel à la chimie, la physique, les sciences naturelles... Les analyses deviennent très complexes et longues.

ANNEXE 6

Bateau (26 Février 2002)

"Allo Cathy ? Nous partons dans une demi-heure, tu es toujours d'accord pour nous accompagner ? Mon équipier vient de m'appeler pour me dire qu'il y a une "fenêtre", j'appelle la météo et je te rappelle dans cinq minutes pour te confirmer le départ."

Il est 13h30 et nous sommes mardi. La veille, Richard est allé chez Jean pour lui donner quelques conseils en informatique, car il veut concevoir son propre site Internet, et je l'ai accompagné. En remerciement, Jean propose à Richard du vin (Bourgogne, Bordeaux, Champagne ?) et devant ses refus répétés, il nous dit qu'il pratique la voile et doit prochainement convoquer son voilier d'Hendaye à Capbreton pour le vendre. Il peut prendre un passager. Richard refuse d'emblée, il est sujet au mal de mer, mais par contre, il me propose de le remplacer car il sait que cela fait longtemps que je rêve de longer la côte en bateau. Mes yeux s'allument, mais en même temps la crainte tord mon estomac. Jean me rassure : nous ne partirons que si le temps est favorable, il n'est pas question de prendre de risque.

Dans une hâte fébrile, et sous les yeux inquiets de Jean-Louis, je réunis quelques affaires, un k-way, des bottes en caoutchouc, un gros pull, un chapeau à bride, une écharpe et de l'argent, au cas où. Je fais un détour rapide pour acheter deux appareils jetables étanches : même si elles ne sont pas très bonnes, je veux avoir quelques photos en souvenir de cette expérience exceptionnelle. Nous partons dans la voiture de la fille de Jean et c'est encore elle qui viendra nous chercher lorsque nous serons arrivés à destination. Laquelle, c'est justement la question. Lorsque le téléphone a sonné, il faisait très beau. Maintenant, le ciel est en train de se couvrir, quoique les nuages soient encore légers et épars. En outre, la marée sera haute à 16h09 avec un coefficient de 86. Cela signifie d'une part que la mer est assez forte et d'autre part que nous arriverons à l'embouchure lors des courants conjugués de la marée descendante et des flots de l'Adour libérés : le moteur sera-t-il assez puissant et tiendra-t-il le coup (il est en bon état mais il a un âge vénérable) ? Dans le cas contraire, nous serons contraints de faire demi-tour pour aller nous ancrer à Saint Jean de Luz.

J'apprends tout cela au fur et à mesure, sans trop comprendre l'inquiétude de Jean, toute à la découverte de ce nouvel environnement. A Hendaye, le passeur ne fait pas de difficulté pour nous amener jusqu'au bateau ancré au milieu de la baie. Par contre, il renvoie un homme qui patientait avant nous car il ne s'est pas muni d'une certaine carte indispensable, paraît-il, pour bénéficier de ses services. Heureusement, il ne nous a rien demandé, car Yves, l'équipier, ne l'a pas, et moi, en temps que simple passagère, il n'a pas le droit de m'amener (question d'assurance, si j'ai bien compris). Enfin, tout cela m'importe peu, je les écoute d'une oreille distraite parler des difficultés inhérentes à toute association tandis que j'admire la baie de Txingudi et la côte bordée des trois villes si différentes d'Hendaye, Irun et Fontarabie qui sont en train de s'unir au sein d'un "consorcio" pour aménager de façon concertée leur environnement. Je prends quelques photos tandis que mes deux compagnons libèrent l'embarcation de ses entraves et mettent le moteur en route.

Ça y est, nous sommes partis ! Un avion tourne au-dessus de la mer pour bien se positionner en vue d'atterrir sur la piste de l'aérodrome de Fontarabie. Je le vois frôler les mâts des voiliers

à l'ancre et descendre à toute vitesse pour se poser à quelques mètres de l'eau. A l'embouchure de la Bidasoa, un gros bateau nous talonne, puis nous dépasse en laissant un sillage gondolé derrière lui qui nous imprime un fort roulis. C'est à peine si je jette un coup d'œil à l'immense plage d'Hendaye, sur notre arrière droite, car Jean donne ses indications de route à Yves et puis m'indique les principales consignes de sécurité. Yves devra éviter la barre d'écueils ourlée d'écume blanche que nous voyons au large de la grande plage.

Jean me montre la radio, à régler sur le canal 16 en cas de pépin. Il me faudra indiquer les coordonnées du bateau (latitude et longitude) indiquées par GPS fixé sur la paroi intérieure de la cabine. A l'extérieur, un compteur donne la vitesse du navire en nœuds, un autre indique la profondeur, et une demi-sphère translucide emplie d'un liquide jaunâtre indique par ses graduations le cap à tenir si la visibilité venait à manquer. Jean me raconte qu'il a utilisé à ses débuts, dans les années 70, un loch pour calculer la vitesse ; maintenant, c'est une petite roue qui tourne en actionnant périodiquement un contact électrique. Avant l'existence du GPS, un de ses équipiers et amis, qui adorait faire le point, visait trois points caractéristiques sur la côte (des "amers") dont l'intersection des directions sur la carte avec le compas donnait l'emplacement du bateau : les calculs lui prenaient tellement de temps que lorsqu'il indiquait, par exemple, qu'ils ne devaient pas tarder à être à la hauteur du phare, celui-ci était déjà dépassé depuis un moment !

Nous arrivons à hauteur des Jumeaux. Jean décide de me mettre à la barre. Je suis très impressionnée. Il me montre rapidement le point à viser pour garder le cap, et vogue la galère ! Je m'aperçois tout de suite que ce pilotage n'a rien à voir avec celui d'un 420 (ce voilier mesure 9 mètres, plus du double) : il faut tenir la barre très fort, l'alternance de creux et de vagues m'oblige à rectifier la direction en permanence car la pointe du bateau est déviée à chaque fois. En plus, je suis trop petite. Assise sur le banc, j'ai une vue imprenable sur la cabine... Je suis obligée de me mettre en équilibre sur le bord, les fesses percées par les taquets et marquées par les cordages, et penchée en avant très inconfortablement. Jean a pitié de moi et me montre le stick qui permet de manier la barre d'un peu plus loin, mais je le trouve moins pratique, trop mince et difficile à tirer. Quand le bateau bascule, je pousse un cri, mais ce n'est rien. La grand-voile est hissée, pour éviter que le bateau oscille comme un bouchon, mais cela donne une amplitude à la gîte impressionnante. Enfin, je m'habitue, je me décontracte, je recommence à regarder un peu autour de moi (pas trop, parce que sinon j'ai tendance à diriger le bateau vers l'endroit que fixent mes yeux) et je m'aperçois que, finalement, ce bateau est très stable et que je ne le ferai pas couler "comme ça", d'un simple coup de barre malheureux.

Jean a décidé de pêcher. Il installe la canne à pêche à l'arrière, laisse filer la ligne qui est maintenue sous la surface de l'eau par un petit appareil qui en alourdit l'extrémité. Lorsqu'il vivait en Bretagne, les prises étaient fréquentes, mais le golfe de Gascogne est beaucoup moins poissonneux et nous terminerons la virée bredouilles. A cette époque, tous les week-ends et vacances scolaires se passaient sur le bateau, où il embarquait d'autorité femme et enfants, pas toujours très enthousiastes, en particulier sa fille, souvent sujette au mal de mer et sensible au froid. Ainsi, ils ont eu le plaisir de voir des dauphins, des requins bleus, des bancs de maquereaux rassemblés en une masse compacte et attaqués de concert par des groupes de dauphins et des oiseaux de mer, le jet d'une baleine... Il me fait rêver.

Yves me remplace à la barre, je me mets à faire des photos. Nous longeons Saint Jean de Luz, Acotz, puis Guétary, Bidart, Biarritz, Anglet. Chacun dirige le bateau à tour de rôle. Jean guette la petite girouette au sommet du mat qui indique de sa flèche d'où vient le vent. Nous

n'avons pas de chance : d'une part, il est trop faible, et en outre, nous l'avons presque de face. Il essaie de mettre la petite voile devant (le foc ?), mais elle fâseye, il n'y a rien à faire, nous sommes obligés de garder le moteur, d'autant que nous sommes limités par le temps, impossible de bricoler en tirant des bords, la marée n'attend pas. Je le regrette beaucoup, car la promenade aurait eu plus de charme sans le ronronnement incessant du moteur, et en outre, j'aurais pu profiter ainsi d'un cours sur le maniement des voiles. Enfin, ce sera pour une autre fois peut-être.

Nous devons louvoyer entre les bouées qui signalent la pose de filets ou de casiers par les pêcheurs. Étant donné la quantité, la mer ne doit quand même pas être si déserte que ça. Heureusement, la ligne de Jean ne les accroche pas et il ne sera pas obligé de la couper en urgence. Il faut faire attention aussi aux branches d'arbre qui flottent entre deux eaux, dont nous ne voyons qu'une extrémité et ne pouvons réaliser la dimension réelle que lorsque nous les dépassons. Il ne s'agit pas d'endommager la coque (déjà vendue, mais tout de même, Jean aime trop son bateau pour le laisser s'abîmer).

J'aime l'odeur de la mer. De grandes bouffées iodées nous envahissent. Si je n'avais pas été si captivée par le maniement de la barre et la vue magnifique sur la côte et la montagne à l'horizon, je crois que j'aurais eu peur de cette grande houle très creusée (3 mètres ?) qui imprime un fort roulis au bateau. Mais je n'ai pas eu le temps de penser et ces trois heures et demie de trajet sont passées comme un éclair. Parfois, lorsque j'étais inactive et surtout lorsque j'ai dû descendre dans la cabine chercher de quoi me couvrir car le ciel s'obscurcissait de plus en plus et la température baissait, j'ai senti un léger mal de mer déranger mon estomac, mais il suffisait que je me remette à la barre pour que cela passe. Je n'ai pas le sentiment de courir grand risque. Jean a appelé la capitainerie à la radio pour vérifier que les conditions météo ne se dégraderaient pas dans les deux heures à venir. Nous avons une fort bonne visibilité, quoique nous observions un brouillarta se former progressivement sur les plages, et Jean prend la peine de faire le point régulièrement. Sur le GPS, il lit la longitude ("Cathy, tu retiens ?"), puis la latitude ("Yves, tu t'en souviendras ?"), demande la profondeur qu'Yves lit sur l'instrument suspendu devant lui. Il reporte ces données sur la carte étalée sur la table dans le cockpit et nous indique les hauts fonds à venir.

De temps en temps, il vérifie également la direction, pour que nous ne fassions pas de détour inutile ("Visez le phare de Biarritz, en le laissant à une main sur la droite."). Arrivés à l'embouchure de l'Adour, je le laisse prendre les commandes car la barre gonfle les vagues et provoque des remous qui m'inquiètent. Au lieu de regarder devant, je guette les rouleaux derrière moi car j'ai peur qu'ils m'éclatent dessus comme sur la digue non loin de là. Le moteur peine. La vitesse indique six nœuds, alors que nous avançons au ralenti. Jean prend des repères avec les nuages au-dessus de la digue pour contrôler notre progression. La roulette indicatrice de la vitesse nous trompe, elle ne calcule que le courant de l'eau qui passe sous l'étrave, et non notre déplacement par rapport au lit de la rivière. Enfin, pas de casse. Nous doublons au ralenti la grosse drague qui travaille à l'embouchure, dépassons la ligne de séparation des eaux salées et douces, marquée par un cortège de mousses, détritiques et débris végétaux divers et pénétrons réellement dans le fleuve. Plutôt que d'avancer au centre, Jean préfère s'insérer sur la droite dans un contre-courant et me redonne la barre avant d'entrer au port où je pénètre "en crabe", laissant le bateau glisser un peu de côté en tâchant de suivre à la lettre les indications de mon mentor ("Dépasse l'entrée, vise le deuxième môle, là, tu peux virer, non, c'est par là"). Ouf, nous y sommes.

Jean met le moteur au minimum, tandis que nous saluons sa fille, sa petite fille et son gendre, déjà sur le quai à nous attendre en guettant les canards colverts pour leur jeter du pain sec. Yves saute sur le quai pour amarrer le bateau qui glisse sur son erre, vite, machine arrière pour éviter le choc, on place une bouée, ça y est, la promenade est finie. J'escalade le bord et me retrouve sur la terre ferme, avec un léger fond de mal de tête, mais la grande joie d'avoir réalisé un rêve.

ANNEXE 7

Ossau (11 Mai 2002)

Mademoiselle Poyet, professeur d'allemand au collège d'Endarra, a demandé que des parents l'aident à encadrer la soixantaine de jeunes français et allemands en excursion en vallée d'Ossau. C'est ainsi que j'ai pu profiter du voyage. Chemin faisant, j'aperçois dans les champs fraîchement labourés des cigognes qui picorent à découvert, et un peu plus loin, quelques échassiers plus minces, plus petits et tout blancs, sans doute des ibis ou des aigrettes garzettes. Ils se reposent et prennent des forces au cours de leur migration. Nous laissons les 4^{èmes} et leurs correspondants à la maison de la falaise aux vautours et le bus nous dépose sur le plateau du Benou, sur un sentier d'Emilie. C'est la chapelle de Houndas qui sert de point de repère. Elle a été érigée au XVIII^{ème} siècle, en action de grâce après que les troupeaux aient été épargnés de la peste bovine qui a décimé tout le cheptel alentour.

C'est Jean-Pierre Dugène qui nous guide, personne qualifiée s'il en fût, chercheur autodidacte qui a écrit deux livres sur l'histoire de la région. Au passage, il nomme quelques fleurs, l'orchis (nom générique pour les orchidées, et que je prenais pour une jacinthe sauvage), le myosotis et l'euphorbe réveille-matin. Cette dernière, dont la fleur aux pétales vert clair se confond avec les feuilles, se consommait autrefois sous la forme d'infusion dont les propriétés très diurétiques faisaient dire qu'aussitôt avalée, il fallait se lever d'urgence pour aller se soulager... d'où l'appellation "réveille-matin". Un peu plus loin, pendant que les nuages se lèvent un peu et dégagent la vue sur les montagnes enneigées, il nous fait remarquer trois à quatre bergeries alignées, construites sur un modèle immuable. D'abord, une sorte de petit appentis constitue le logement du berger, où il n'y a place que pour la cheminée, un couchage (sans doute à même le sol) et un placard creusé dans le mur épais à mi-hauteur. Puis, accolé, le long bâtiment de pierre recouvert d'ardoise où les bêtes peuvent entrer par un large portail attendant possède souvent sur l'arrière une deuxième ouverture pour les approvisionner en fourrage, à laquelle on peut accéder par un plan incliné de terre où l'herbe pousse. Il s'agit là d'une première halte sur la route des estives, utilisée au printemps et en automne. Dans une vaste dépression en contrebas où coulent des ruisseaux qui stagnent en mares et tourbières, des vaches paissent. Quelques unes près du sentier tournent leur grosse tête vers notre groupe bruyant et l'une s'avance, provoquant un petit mouvement de panique et les cris de ces jeunes citadins (et citadines).

La promenade est courte (deux kilomètres) : il ne faut pas abuser de la bonne volonté de ces adolescents qui, curieusement aux dires de leur professeur de français, ne protestent pas. Nous en profitons pour jouer les prolongations et nous faisons déposer de nouveau par le bus en haut du village de Bielle que nous traversons à pied jusqu'à la route nationale (rien que de la descente, promet le professeur). Là, notre guide nous fait remarquer la porte cochère en arc plein cintre, signe d'une époque où bêtes et gens pénétraient dans la maison par le même accès (les animaux vivant au rez-de-chaussée tandis que les humains se réservaient l'étage supérieur). Par contre, en face, une porte rectangulaire de taille plus restreinte où est indiquée la date (1901) montre le changement de mœurs : cette entrée n'est plus empruntée par les animaux. Les pierres de taille sont en marbre gris local, non lissé, de même que les ardoises des toits extraites au-dessus du plateau du Benou. On y trouve par ailleurs un marbre rouge

très prisé dont les maisons patriciennes des grandes villes voisines ont orné l'intérieur de leurs maisons.

Plus bas, un petit moulin abandonné se dresse en bordure du ruisseau. Il ne faut pas oublier que les céréales poussaient jusqu'à une haute altitude, souches bien plus rustiques que de nos jours, afin d'assurer l'autosuffisance des populations montagnardes. Sur un mur d'une maison, à la hauteur du premier étage, une excroissance à moitié démolie montre aux yeux des passants un ancien four à pain éventré. Les fours ont d'abord été collectifs, puis les habitants se sont équipés, agrandissant sur l'extérieur leur cuisine. Une pierre sculptée en forme d'angelot orne une façade : il y avait autrefois dans la vallée un couvent de bénédictines qui a été brûlé lors des guerres de religion, puis détruit à la révolution française. Les habitants du village en ont récupéré quelques éléments que l'on retrouve dans leurs maisons.

Après la pause déjeuner, les groupes permutent, et c'est notre tour de visiter la maison aux vautours à Aste-Béon. Un milan plane à quelques mètres au-dessus du gave d'Ossau dont les eaux torrentueuses hébergent des truites qui font la joie des pêcheurs. Les villages de la région se sont unis pour persuader les protecteurs de la nature en général et des vautours en particulier, de l'utilité de placer des caméras sur la falaise afin d'observer les nids des oiseaux sans les déranger. En effet, les vautours, vers les années soixante-dix, étaient en voie de disparition. Il n'en restait qu'une dizaine de couples, car ces oiseaux ont mauvaise réputation, ils étaient chassés, empoisonnés, il se pratiquait un trafic d'œufs très important, et comme ils ne pondent qu'un œuf par an, leurs jours étaient comptés.

Des mesures draconiennes ont été prises pour sauvegarder cet animal très utile. En effet, le vautour fauve (qui atteint les 2,80 mètres d'envergure) est essentiellement charognard. Son estomac est immunisé contre les bactéries et autres microbes qui pullulent dans les bêtes mortes en train de se décomposer et, en les consommant, il évite ainsi la propagation de maladies dans les troupeaux et l'infestation des eaux. Aujourd'hui, ils sont plus de deux cents et certains cas isolés d'attaques d'agneaux encore vivants ont été signalés : il s'agirait très probablement d'animaux affaiblis et malades, assure la jeune femme du centre, et non d'un changement de comportement des oiseaux. Pendant quelques temps, des aires de nourrissage ont été régulièrement approvisionnées qui deviennent maintenant moins utiles.

Cependant, on ne peut pas dire encore qu'il y ait surpopulation, il y a suffisamment de troupeaux pour qu'ils trouvent de quoi se nourrir, et de falaises où nicher en toute sécurité désormais. Un couple de vautours percnoptères niche également dans la falaise. Plus petit, il a une tête toute ébouriffée, un bec jaune, et une alimentation diversifiée, puisqu'il ne dédaigne pas les petits animaux vivants, mulots, musaraignes, serpents ou truites. C'est lui qui prend des os entre ses griffes pour les projeter d'une grande hauteur sur les rochers afin de les briser et d'en manger les petits débris et la moelle. Il utilise également les pierres comme outils pour casser des œufs afin d'en manger le contenu : des animaux très futés. Ils ne vivent en vallée d'Ossau qu'une partie de l'année et migrent le reste du temps en Afrique du nord. Comme ils ne sont pas bagués, on ignore encore si c'est toujours le même couple qui revient dans ce nid. Il vit une vingtaine d'années, alors que le vautour fauve a une longévité plus grande d'environ trente ans.

Projet d'article pour le journal Sud-Ouest, à la demande de Mlle Poyet

Le collège Eндarra d'Anglet reçoit les jeunes Allemands d'Ansbach

Fleurs en bouton ou déjà bien épanouies, brins de blé vert de tailles disparates, les filles et les garçons de 13 à 15 ans, élèves de Mlle Poyet, professeur d'allemand au collège Endarra d'Anglet, ont reçu leurs homologues du Theresien Gymnasium d'Ansbach, ville jumelée d'Anglet située en Franconie (région au nord-ouest de la Bavière).

Suivant une tradition maintenant bien établie, ils ont alterné cours au collège, visites culturelles et excursions sportives, sans oublier le temps

indispensable passé en famille, sans lequel l'immersion ne serait pas parfaite. Les élèves de 3^{ème} connaissaient leurs correspondants auxquels ils avaient rendu visite à Ansbach l'an passé, tandis que c'était le premier contact des 4^{ème} avec de jeunes Allemands. Arrivés à l'aéroport de Parme le jeudi 9 mai 2002 sous les trombes d'eau, le temps n'a cessé de s'améliorer pendant ces quinze jours, et ils ont pu découvrir les joies de bains de mer printaniers rafraîchissants.

La magie du groupe a opéré : passé un petit temps d'adaptation, chacun s'est ouvert à l'autre, les Français parlant en allemand et les Allemands en français, alliant gestes et mimiques pour compenser un vocabulaire défailant et terminant dans un éclat de rire partagé. Parfois, le contact est allé plus loin, et l'amitié naissante s'est muée en amour juvénile et fugace, déclenchant des pleurs irrépressibles à l'heure du départ...

ANNEXE 8

Ecosse (21 au 28 juillet 2002)

Edimbourg

Un départ en catastrophe

Comme nous sommes revenus de notre séjour d'une semaine à Lescun samedi à 13 h, je n'ai pas énormément de temps pour laver et sécher le linge avant notre départ en Ecosse ce dimanche soir 21 juillet 2002 à 20 h 30. De fait, c'est effectivement très juste : quand Babou arrive pour nous amener à la gare, les chaussettes tournent encore dans le sèche-linge. Je les fourre encore humides dans un sac en plastique, nous chargeons les bagages dans la voiture et Babou s'affole lorsque je lui annonce que nous partons de la gare de Bayonne et non de Biarritz la Négresse comme elle pensait. Elle s'énerve aux ronds-points (il y a une circulation d'un jour gris de juillet, où les estivants traînent dans les rues) et elle grille même un feu rouge sur les Allées Paulmy... pour arriver finalement avec 20 mn d'avance !

SNCF et wagons-lits

Enfin, nous sommes dans notre compartiment. J'ai l'impression de retourner plus de 30 ans en arrière. La SNCF a tout misé sur les wagons Corail et le TGV sans modifier aucunement les wagons-lits : ils sont sales, bruyants, étroits et sombres. Une des ampoules a grillé et je dois faire un effort pour distinguer le texte de mon livre. Le train s'arrête dans toutes les gares pendant la première moitié du trajet et nous sommes secoués comme dans un panier à salade. Nous ne dormons pas avant minuit passé.

Jean-Louis et Nico ont préféré s'asseoir à 3 wagons de là dans la partie Corail, équipée de sièges confortables, de l'air conditionné et d'un bon éclairage. Ils n'ont pas prévu que le contrôleur condamnait l'accès des wagons-couchettes à partir d'une certaine heure : ils se retrouvent bloqués là-bas et décident finalement de profiter d'un arrêt pour descendre sur le quai et rejoindre en courant notre wagon. Ouf ! Un peu plus, et ils restaient en gare !

Paris

A Paris, le ciel est tout bleu à 5 h du matin. Nous prenons un bus-navette jusqu'à Saint Michel d'où nous apercevons la cathédrale Notre Dame depuis le quai de la Seine opposé. Les enfants, chargés de valises, n'ont pas envie de faire de tourisme et préfèrent prendre directement le train RER pour Roissy. Enfin, directement, c'est vite dit : la bouche de métro St Michel est en réfection jusqu'à fin août et il nous faut errer un moment en traînant tout notre bardas avant de trouver un accès près du Boulevard St Germain. Ensuite, c'est la longue descente dans des couloirs de béton et sur des escaliers immobiles (seuls fonctionnent ceux qui montent) et l'attente du bon train en guettant les voyants lumineux.

Roissy

A Roissy, nouvelle errance : le RER, contrairement à Orly, a sa propre gare, il faut de nouveau prendre un bus-navette qui nous mène à l'aérogare 1. Là, nous enregistrons rapidement les valises et, uniquement chargés de nos sacs à dos, nous cherchons un bar sympa pour y prendre notre petit déjeuner. Je crois que nous aurons fait tous les étages, du niveau 0 au niveau 11 (celui des hommes d'affaires), du plus bondé au parfaitement désert. Nous avons dû passer 2 ou 3 fois par le sas de sécurité où nous devons montrer à chaque fois les cartes d'embarquement et d'identité, entrant et ressortant de la zone des passagers sur le départ, arpentant des kilomètres entre les magasins d'articles détaxés dont émanaient la forte odeur des parfums. Nous ne demandions pas beaucoup pourtant : un lieu clair, de préférence près des grandes baies vitrées qui donnent sur les avions, pas trop enfumé, plaisant, où nous puissions nous asseoir et manger tranquillement puisque l'avion ne part qu'à 10h30 pour Edimbourg. Peine perdue ! Ces désirs simples ne purent être exaucés : lumière artificielle et foule furent notre lot.

En avion

L'avion a du retard mais cela ne semble inquiéter personne. Des foules entières s'en vont dans d'autres villes de Grande Bretagne, mais notre petit avion doit être bloqué au-dessus de l'aéroport à tourner dans l'attente d'une autorisation d'atterrir. Au retour, nous devons attendre au bout d'une piste de Roissy avant de pouvoir accéder au lieu du débarquement. C'est un Embraer, il doit contenir une cinquantaine de personnes tout au plus. Il n'atteint même pas les manches d'accès et nous descendons sur le tarmac. Il perce rapidement la couche nuageuse qui a recouvert progressivement Paris dans la matinée et nous volons très haut au-dessus. Ce n'est qu'en arrivant sur l'Ecosse que nous pouvons apercevoir la mer, des îles, une côte découpée très plate. La région d'Edimbourg est très jolie vue du ciel.

L'aéroport d'Edimbourg est agréable. Il ne semble pas beaucoup plus important que celui de Biarritz Parme et il n'y a pas beaucoup de trafic. Pour une raison indéterminée, les bagages tardent à être transférés (je n'ai pas compris l'explication donnée par le haut-parleur). A ce propos, même dans l'avion, personne ne fait l'effort de parler en français, tout est annoncé d'emblée en anglais, alors que nous venons de Paris tout de même, ils savent bien qu'il y a des passagers non anglophones.

La voiture et la conduite à gauche

Au guichet d'Avis, je répète à plusieurs reprises que nous avons tout payé et ne souhaitons aucun supplément. Malgré tout, l'employé tente quand même de nous faire prendre des options annexes. Heureusement que l'agence m'a prévenue. Enfin, nous sommes assis dans la voiture, une VW Sharan, genre d'Espace à 7 sièges où je me dirige par réflexe sur la droite, pour découvrir qu'il s'agit du côté conducteur : nous n'avons pas fini de batailler ! J-L s'y installe et observe tout sans rien démarrer (ce qui énerve passablement les enfants qui commentent à l'arrière).

Il n'y a que deux pédales, l'une d'accélérateur et l'autre de frein, heureusement dans le même ordre que chez nous. C'est une voiture automatique, Dieu merci, car nous aurons assez à faire avec le code de la route britannique sans avoir à nous préoccuper en plus de passer les vitesses de la main gauche ! Nous n'en avons jamais conduite. Le levier de vitesse au sol à gauche du conducteur est sur P. Ensuite, il y a les vitesses R, N, D, 2, 3 et 4 : incompréhensible ! Il faut appeler un employé d'Avis vêtu de rouge à la rescousse : il fallait comprendre Pause, Reverse, Neutral, Drive, et les chiffres ne servent à rien. Bon. Il s'en va. Nous finissons de ranger les

affaires, notons une petite éraflure sur la peinture du coffre, cherchons en vain la ceinture de sécurité du siège central arrière. Il faut rappeler le gars. Maintenant, nous sommes fin prêts. J-L met le contact, encouragé par les enfants car il est très inquiet et tente de manier le levier de vitesse : impossible, il est complètement bloqué ! Troisième appel à l'aide, après nous être tous à tour de rôle escrimés dessus, au risque de le casser. C'est simple, mais il fallait y penser : pour démarrer, il faut enfoncer la pédale de frein, ce qui débloque les vitesses.

J-L attend qu'il n'y ait plus ni piétons ni voiture en mouvement sur le parking et s'engage, hypertendu, vers la sortie, cherchant sa droite et sa gauche. Premier stop : il faut regarder à droite d'abord avant de s'engager vers la gauche. Cette première prise en main est difficile. Les signes au sol, nombreux, sont différents des nôtres, les panneaux signalétiques également, il y a une multitude de ronds-points à prendre en sens inverse sur la rocade qui contourne Edimbourg et nous mène à Joppa, station "balnéaire" en banlieue où se situe notre premier hébergement en Bed & Breakfast.

Joppa

Après un aller-retour sur la route côtière, nous finissons par trouver la maison de notre hôtesse, incluse dans un de ces alignements caractéristiques de maisons toutes semblables accolées les unes aux autres, agrémentées de jardinets individuels en façade et sur l'arrière. Nous sommes ravis : notre chambre donne sur le "Firth of Forth", fjord sans falaises qui pénètre très profondément à l'intérieur des terres, et qui se distingue d'un lac par l'alternance des marées qui découvrent des berges envahies d'algues brunes où picorent les oiseaux de mer. L'accueil est chaleureux, de même que le cadre intérieur, un peu vieillot, avec tapisseries à fleurs, salle de bain rose et bleue, petits bibelots et photos de famille.

Notre hôtesse a l'heureuse initiative de nous suggérer de nous rendre en ville en bus. Elle a déjà inscrit sur un papier les numéros des lignes (4 au choix), le nom de l'arrêt dans le centre (Princes' Street) et le prix des tickets enfant et adulte. Nous sommes soulagés. Nous ne nous sentions pas de reprendre le volant pour nous plonger dans le trafic dense de la capitale écossaise dès le premier jour. Elle a juste oublié un petit détail : le chauffeur ne rend pas la monnaie, il faut avoir préparé à l'avance la valeur exacte du trajet pour nous cinq. Evidemment, comme nous sortons juste de l'aéroport, nous avons seulement nos billets directement issus de la banque. Après un moment de discussion et comme le chauffeur voit que nous ne faisons pas mine de descendre, celui-ci passe un appel à la cantonade au micro pour demander aux passagers s'ils n'auraient pas la monnaie de 10 £. Deux femmes se mettent à fouiller dans leur sac à main tandis que le bus démarre. Nous nous asseyons près de notre bienfaitrice, faisons l'échange et je m'avance quelques arrêts plus loin pour m'acquitter de ma dette. Le chauffeur introduit les pièces une à une dans une machine compteuse qui imprime ensuite les tickets (longues bandes de papier avec de la pub derrière). Il n'y a plus qu'à guetter les arrêts.

Edimbourg

Finalement, notre destination est évidente : quand les immeubles deviennent imposants, nous sommes au centre. Edimbourg est bâtie sur plusieurs collines. Elle doit son nom au roi Edwin de Northumbrie (Edwinesburgh : la forteresse d'Edwin), bien que celui-ci soit mort avant que ses sujets ne s'emparent du site en 638. C'est une ville très pittoresque et nous apprécions les différents styles d'architecture qui illustrent des siècles d'histoire. La partie neuve est moins attrayante mais nous intéresse en raison de son allure typiquement britannique.

Depuis Princes' Street, nous avons un superbe point de vue sur la vieille ville en face, un château fort sur une colline à gauche qui surplombe le Firth of Forth et le Castle Rock sur la droite. Nous nous trouvons près du Scott Monument de style néogothique chargé et noirci par la pollution qui domine un parc envahi de badauds assis ou allongés dans l'herbe au soleil ou à l'ombre des arbres malgré le vent frisquet et la fraîcheur de l'air : ils me rappellent l'Allemagne. Dans le fond du vallon encaissé, enfouie dans les frondaisons, se cache la gare d'Edimbourg.

Il est trop tard pour visiter un musée ou le château et trop tôt pour dîner, nous marchons donc au hasard des rues, entrons pour le plaisir des yeux dans les boutiques de vêtements écossais en laine douce de couleurs vives ou passées, les enfants sont attirés plutôt par les étalages d'épées et de casques moyenâgeux... et nous détaillons les menus des nombreux restaurants aux mets aussi exotiques que mystérieux.

Entre les maisons s'ouvrent des passages étroits qui débouchent sur des patios ou des cours intérieures, cèlent des grilles ouvragées et des escaliers de pierre en colimaçon inscrits dans des tours antiques. Il y a peu de circulation automobile ici : les parkings doivent être aménagés à la périphérie de la vieille ville, le stationnement est interdit le long des trottoirs et les transports en commun semblent très utilisés. Les bus à étage rouges nous enchantent, de même que les bus de visite de la ville à étage découvert et carrosserie ornée de décorations et publicités peintes. Mais ce sont les taxis qui nous étonnent le plus, voitures noires des années 40 au moins, ou peut-être antérieures. Les particuliers roulent également souvent dans des voitures originales et attirent nos regards.

Fatigués par nos déambulations (et gelée, parce que j'ai voulu faire la coquette et me suis mise en jupe et sandalettes), nous finissons dans une sorte de snack à la décoration automobile (enjolveurs, plaques, volants...) où nous mangeons italien et mexicain. Je prépare la monnaie pour le bus et nous retournons à Princes' Street. Malgré l'heure un peu tardive (pour des Britanniques), nous n'attendons pas trop et j'épate le chauffeur en lui indiquant de suite le montant cumulé de nos cinq tickets. Il n'y a pas de bouton pour avertir le conducteur où nous voulons descendre et celui-ci ne s'arrête pas systématiquement à tous les arrêts. Nous rions quand nous voyons une dame âgée se précipiter en bousculant un sac des enfants, mais lorsque nous reconnaissons la maison de notre logeuse et que le bus poursuit sa route imperturbablement, nous rions jaune. Je me rue vers l'avant et lui indique notre adresse. Il stoppe à l'arrêt suivant sans s'excuser en disant simplement que nous en aurons pour dix minutes de marche en sens inverse ! C'est comme ça qu'on apprend...

Oban

Le loch Katrine

Le lendemain, nous prenons la route pour Oban et je souhaite faire une halte au loch Katrine dans les Grampians. J-L s'habitue à la conduite à gauche, quoique chaque rond-point soit encore une épreuve. Les distances indiquées sur les panneaux, en miles, sont trompeuses, et les routes encombrées ralentissent notre vitesse. Nous mettons près d'une heure à sortir de l'agglomération d'Edimbourg, en longeant la côte, traversant les docks et les zones industrielles avant de remonter par la rocade puis l'autoroute vers le N-O.

Je suis surprise du temps que nous mettons à parcourir les distances. D'après moi, il y a trois raisons à cela. D'abord, nous ne sommes pas habitués à conduire à gauche et à lire tous ces

panneaux aux noms de lieux anglais difficiles à déchiffrer, de couleurs et de sigles différents (M pour les autoroutes par exemple). Deuxièmement, il y a beaucoup de circulation dans le sud des Highlands. Troisièmement, j'ai bien l'impression que l'auteur du programme Autoroute Express que j'ai utilisé pour fixer les étapes du voyage a confondu les miles et les kilomètres (1 mile = 1,609 km environ).

Nous aurions dû obliquer sur notre gauche à Callander mais le loch Katrine n'était pas indiqué, il n'y avait qu'un panneau marqué Aberfoyle, qui est un village situé bien plus au sud. J'ai pensé que ma carte n'était pas très exacte et que nous trouverions l'embranchement un peu plus loin. Une demi-heure après, toujours rien. Comme il y a plein de lacs partout, nous décidons de poursuivre et de faire halte au suivant. Nous aurions bien aimé marcher autour, mais la route le longe de très près et la berge semble impraticable. Il y a des kayaks sur la grève, manque de chance, ils sont réservés et le petit restaurant à côté qui en possède également les loue pour un montant de l'heure exorbitant.

Nous grignotons un bout et reprenons la route, très longue et très étroite, au milieu de forêts de feuillus et de conifères. Les bûcherons massacrent des pans entiers de montagne, ne prenant que les troncs et laissant sur place les branchages inutiles qui gisent, desséchés. En bordure des coupes, des arbres bousculés demeurent penchés, à moitié déracinés. De jeunes pousses seront ensuite plantées très serrées (ou bien semées à la volée ?) sur les jachères, mais pour le moment, les flancs dénudés semblent avoir été soufflés par des cyclones et sont exposés à la pluie et au ravinement.

Nous nous arrêtons encore non loin d'une cascade, où nous expérimentons au milieu des rires la marche sur les tourbières. C'est incroyable comme le sol est imbibé d'eau. Il faut bien choisir où nous mettons les pieds : des ruisselets courent partout, des trous d'eau se cachent sous la mousse et les herbes, finalement, il y a très peu de terre ferme.

Plus loin encore, nous faisons halte à Inveraray et nous promenons dans les environs du château. Cette petite détente nous fait du bien. Les enfants prennent en photo des vaches rousses au poil très long, quasiment chevelues, et aux cornes effilées de taille respectable. Ensuite, ils se bombardent à coup de plaques de mousse en courant dans tous les sens. En repartant, je tiens à immortaliser cette vue irréelle de bateaux échoués à l'intérieur des terres et des oiseaux de mer picorant la vase couverte d'algues brunes dégagées par la marée basse. Où que nous soyons en Ecosse, la mer n'est jamais loin et les mouettes remplacent les pigeons sur les toits des villages.

Oban

L'arrivée à Oban est un enchantement. Depuis les hauteurs, nous descendons vers le village de pêcheurs aux maisons soignées et fleuries. La côte découpée, éclairée par le soleil couchant, offre un paysage féerique. Nous suivons les indications de notre feuille de route et roulons bien après le village sur une étroite route côtière entre colline et murets de pierre où seule passe une voiture, avec des élargissements de loin en loin pour se croiser. La montagne s'éloigne. Deux-trois maisons plus communes se dressent non loin d'un appontement où se tient la voiture d'un club de plongée sous-marine. Deux mobile-homes sont installés dans la cour de la première maison. Je crains le pire. Nous restons un moment à l'entrée : personne ne réagit à la sonnerie. Nous faisons le tour et apercevons enfin une silhouette derrière les vitres. Un vieux monsieur nous reçoit et nous introduit dans nos chambres à l'étage : je suis contente, nous dormirons à l'intérieur de la maison. De nouveau une moquette épaisse étouffe le bruit

de nos pas. Le fils, arrivé sur ces entrefaites, nous fait les honneurs des lieux en bavardant gaiement, volubile. Il veut tout savoir, d'où nous venons, notre métier, nos impressions...

Après nous être reposés, nous reprenons la voiture malgré l'incommodité de cette "one-track road", car la distance à parcourir jusqu'au village est un peu longue pour la faire à pied. Le soir, la température descend beaucoup, et le vent se lève. La lumière, plus terne, et les nuages qui envahissent le ciel, ôtent à Oban une partie de son charme, d'autant que les magasins, selon la coutume britannique, ont tous fermé très tôt. Nous trouvons une cafétéria près du port et mangeons des plats aux noms connus mais au goût peu habituel.

Nous assistons après à un spectacle de cornemuse sur une placette qui attire toute une foule de touristes. Je me juche sur la margelle d'un monument et m'étonne de l'allure martiale du chef d'orchestre. On dirait une parade militaire, avec une grosse caisse (tenue par un énorme percussionniste dont les cuisses rivalisent avec la largeur de l'instrument), des tambours frappés avec des baguettes ou bien des bâtonnets terminés par une boule blanche douce et souple attachés aux doigts par un lien. Avant de frapper un coup assourdi sur la peau tendue, les percussionnistes font pirouetter leurs tampons autour du doigt une ou plusieurs fois comme les majorettes avec leur canne.

Les cornemuses sont des instruments relativement peu harmonieux et j'ai du mal à distinguer les airs les uns des autres. Je m'amuse donc à observer les musiciens de tous âges et sexes qui s'évertuent chacun à leur manière à souffler dans le tuyau qui gonfle l'outre d'air : ils le tiennent entre leurs lèvres de face, de côté, comme une pipe, en gonflant une ou deux joues, plissant le cou, penchant la tête... Ils portent bien sûr tous le kilt, avec des épaulettes et un béret, et réussissent à ne pas paraître ridicules dans leur accoutrement suranné. Finalement, j'aime assez.

Skye

Le Ben Nevis

Je serais bien passée par le ferry, mais j'ai craint que l'attente ne soit longue et que nous soyons tenus à un horaire précis. En outre, longer les côtes très découpées de l'Ecosse allonge considérablement la durée du trajet. J'ai donc opté pour le moins romantique pont à péage. Les routes écossaises sont hyper-étroites et la conduite très malaisée. Les roues de droite écrasent bruyamment les clous déflecteurs placés entre les tirets de la ligne centrale discontinue et les roues de gauche mordent fréquemment le talus inégal du bas-côté. Quand nous croisons une voiture, et plus spécialement un bus ou un poids lourd, c'est l'horreur. Les Ecossais roulent très vite, occupent plus que leur espace imparti et considèrent que c'est à celui qui arrive en face de s'écarter : un jeu de roulette russe permanent ! Dans ces conditions, nous allons forcément très prudemment.

La route passe par Fort William, petit village qui n'a d'intérêt que parce qu'il est situé au pied du point culminant de la Grande Bretagne, le Ben Nevis (Ben, ce sont les montagnes, et Glen, les rivières, donc celle qui coule au pied s'appelle le Glen Nevis, cqfd !). Nous évitons la foule, trouvons le point de départ de la randonnée, achetons un pique nique au camping voisin, endossons nos sacs, et hop ! c'est parti, nous allons à l'assaut du pic. Enfin, c'est un pic écossais, donc il doit être aussi arrondi et débonnaire que tous les monts granitiques que nous avons croisés jusqu'à présent, du moins je le suppose, car le sommet est totalement enfoui dans les nuages. Etant donnée sa célébrité, des panneaux avertissent les promeneurs peu

habitué à la marche en montagne : "Attention, il peut neiger et faire très froid à n'importe quel moment de l'année, la température peut baisser au sommet en dessous de zéro degré, il faut prévoir de quoi se couvrir, de bonnes chaussures, de l'eau et de la nourriture". Malgré toutes ces précautions, huit personnes décèdent chaque année sur le Ben Nevis.

Je n'ai jamais vu un sentier de montagne aussi aménagé, on dirait une autoroute ! Pas étonnant que des gens y aillent en sandales et tee-shirts ! Cela me fait penser au Fujiyama tel que je l'imagine, avec les foules qui en font l'ascension avec dévotion. En montant, je croise un couple belgo-hollandais, une fille handicapée qui monte avec sa mère (elle a des problèmes de locomotion et enjambe difficilement les grosses pierres), une autre qui est aveugle, à ce qu'il semble, et descend, cramponnée au veston de son père. Nous longeons d'abord le glen Nevis entouré d'un bosquet d'arbres feuillus et dont les eaux couleur rouille ou caramel, qui moussent dans les remous, doivent leur aspect particulier à la tourbe omniprésente. On dirait que le lit de la rivière est rouillé, bizarre, bizarre... La suite du trajet n'est pas très dépaysante, le Ben Nevis pourrait être une montagne basque, mêmes herbes, mêmes fleurs, même ciel, il n'y a que les moutons qui diffèrent, plus petits, plus laineux et plus blancs avec la tête souvent noire : de vrais animaux en peluche. Les passe-barrières sont aménagés de telle façon que même une femme en robe longue pourrait les enjamber sans problème.

Nous déjeunons au col, avant le dernier raidillon qui se perd dans les nuages et n'offre pas grand intérêt, sinon sportif. De toute façon, nous n'avons pas le temps. Il nous reste de la route à faire jusqu'à l'île de Skye. Un lac brun, comme le lac de Lhurs dans les Pyrénées, reflète le paysage fait de tourbières, mousse, herbe, bruyère et fougère intimement mêlées à l'eau. Nous avançons avec précaution jusqu'à des rochers qui affleurent et nous offrent un espace à peu près sec pour nous asseoir. Il fait froid. Il y a du vent. Les nuages filent et le soleil filtre en balayant de son pinceau lumineux la verdure qui respandit. C'est beau. Nous sommes à l'écart des foules qui continuent à monter ou descendre. La paix nous envahit.

Portree

Redescendus du Ben Nevis, nous reprenons la route et passons le pont pour accéder à l'île de Skye. Lorsque je découvre en compulsant mes papiers que Bennett Voyage nous a réservé un B & B situé tout à l'extrémité, nous sommes un peu découragés. Nous avons déjà beaucoup roulé et nous sommes fatigués.

Nous faisons halte à Portree, petit village de pêcheurs sympathique qui fait office de capitale de l'île. Ici, les gens ont conservé plus qu'ailleurs leurs coutumes et continuent en majorité à parler la langue gaélique, directement issue du celtique. Des écoles s'ouvrent depuis quelques années, privées, où l'enseignement se fait uniquement en cette langue. D'ailleurs, les panneaux indicateurs sont bilingues, et je m'amuse à lire les noms gaéliques en m'aidant de leur transcription anglaise : ce n'est pas piqué des vers ! Nous regardons les menus sur les pancartes des restaurants du port et faisons notre choix. Malheureusement, ce n'est pas si simple : ils sont minuscules, réservés par les autochtones et bondés. Nous les faisons tous et l'un d'eux accepte enfin de nous prendre si nous patientons un moment à l'extérieur. Nous allons observer le manège des grandes mouettes qui surveillent les clients du Fish and Chips installés en terrasse. L'une d'elle descend en piqué et fait mine de voler une frite directement dans la barquette de son long bec crochu impressionnant. Elle se détourne au dernier moment : pire que les pigeons et moineaux parisiens !

Nous faisons connaissance avec les "midgies", minuscules insectes quasiment invisibles qui volent en nuages et piquent désagréablement. Nous avons l'air de fous à agiter les mains devant nos visages et retournons bien vite nous abriter dans le restaurant. Cette pause nous fait du bien : les accus sont rechargés pour parcourir les derniers 19 miles.

Le bout de l'île

Nous allons au bout du monde. Les montagnes sont déchiquetées, les falaises deviennent vertigineuses. Le paysage devient de plus en plus sauvage, les maisons se raréfient et nous suivons les indications de notre brochure avec une perplexité croissante. Ici, pas de nom de rue ni de numéros ; seulement une distance en miles à partir du village de Staffin, puis un hôtel à repérer, emprunter une petite route sur la gauche et c'est la deuxième maison, au fond, à gauche, ouf ! Nous sommes accueillis par une grand-mère mécontente (il est plus de 21 heures) qui nous reproche d'emblée et sur le pas de la porte de n'avoir pas téléphoné pour la prévenir de notre retard. Elle aurait pu louer les chambres plusieurs fois depuis 6 heures du soir, des gens sont venus se renseigner, et elle n'était pas tenue de nous réserver la place ! Nous avons eu de la chance, mais à l'avenir, il faudra nous méfier. Quand même, elle exagère, il n'y a rien ici pour dîner, il fallait bien s'arrêter avant. Un B & B, comme son nom l'indique, n'offre que le lit et le petit déjeuner, il est donc difficile, dans un endroit aussi reculé, d'arriver à 6 heures tapantes !

Une fois essuyée l'algarade, nous obtenons la permission d'entrer : l'extérieur n'est pas particulièrement remarquable mais l'intérieur est un véritable bijou suranné. Les couleurs sont assorties à l'extrême, il y a pléthore de coussins sur les oreillers et les fauteuils, des bibelots envahissent le moindre recoin. Même la salle de bain est très décorée, et garnie de plantes vertes. J-L surnomme notre chambre la chambre "bonbon". Le séjour comporte les inévitables photos de famille, y compris celle de son mariage avec le marié en kilt ! Les petits enfants, impeccablement mis et figés dans une attitude raide et compassée, illustrent bien l'immobilité dans laquelle ils doivent être tenus au milieu de cet encombrement extraordinaire de mobilier surchargé. C'est amusant à voir mais je n'y vivrais pas. Notre hôtesse doit être hypermaniaque : il n'y a pas un grain de poussière et la moquette neuve assourdit partout le bruit de nos pas. Petits détails qui diffèrent de notre confort français, les WC sont toujours dans la salle de bain, il n'y a pas de bidet, les Britanniques ne connaissent pas l'emploi du mitigeur (il y a toujours, à l'ancienne, un robinet d'eau chaude et un d'eau froide, qui font rouspéter J-L à chaque fois qu'il doit se raser) et la douche fonctionne avec un mécanisme très compliqué.

Nous avons acheté à Oban un adaptateur électrique car les prises britanniques ne ressemblent pas du tout aux françaises (et en plus, c'est du 240 V au lieu du 220 V). Malheureusement, il ne marche pas, et je dois me lancer dans mille explications pour m'en faire prêter un - ce sera le même problème dans chaque B & B - pour recharger la batterie de l'appareil photo numérique de Richard et Max, prêté pour l'occasion et, accessoirement, pour faire fonctionner mon sèche-cheveu.

Dunvegan

Je bavarde avec l'hôtesse de l'île de Skye le lendemain matin et nous finissons grandes copines. Nous voulons visiter le château du clan Mac Leod et voir celui où ont été tournées des scènes de la série télévisée. Nous devons poursuivre le long de la route côtière jusqu'à Dunvegan, ce qui nous fait faire quasiment tout le tour de l'île. J'espère aussi apercevoir des oiseaux nichés dans les falaises... et peut-être le souffle des baleines au large.

Malheureusement, le temps a tourné : il a plu dans la nuit et les nuages descendent presque jusqu'au sol au petit matin. Vue double zéro. Nous devinons pourtant que le paysage doit être superbe, avec des reliefs très contrastés, des montagnes tourmentées, des falaises vertigineuses, quel dommage ! Il faudrait y rester au moins 2 ou 3 jours (avec un meilleur temps) pour y faire de grandes randonnées solitaires. Nous ne nous promenons faute de mieux qu'une petite demi-heure dans le bois près du parking du château (qui ne nous inspire pas, il fait traquenard à touristes, il y a trop de bus) et nous reprenons la route.

Le temps ne commence à se découvrir et le brouillard à se lever qu'après avoir parcouru des miles dans les montagnes vers Ullapool. Il ne fait pas très chaud mais les couleurs sont magnifiques, particulièrement celles des innombrables étendues d'eau douce ou salée qui enchanteront nos yeux durant tout le voyage.

Ullapool

A Ullapool, le B & B est plus commun, surtout comparé à celui de Skye, mais l'accueil toujours plaisant. C'est une mère de 4 filles, dont les 3 dernières sont encore très jeunes, toutes blondes et très curieuses de nos faits et gestes. Nous allons en ville à pied, avec des tickets mis à notre disposition dans notre logement, qui nous assureront peut-être une réduction dans le restaurant à spécialités de poissons situé au centre. Evidemment, il est bondé et il nous faut de nouveau aller mendier jusqu'au bout du port pour trouver des tables, et encore, parce que j'ai eu l'idée de dire que nous pourrions nous séparer en 3+2, parce que 5 personnes d'un coup paraissaient les impressionner.

Une fois de plus, nous n'avons pas pensé à réserver dès notre arrivée, au contraire, nous nous sommes précipités sur une placette pour voir un spectacle de cornemuse, très typique, car nous avons aperçu les musiciens répéter dans une salle commune près de notre logis. Après quoi, nous avons marché sur le petit port, très propre, observant les oiseaux de mer près des bateaux de pêche quand, tout à coup, Cédric a vu un museau pointer hors de l'eau : c'était un phoque ! Nous sommes accourus pour le prendre en photo mais il restait longtemps en apnée sous l'eau et réapparaissait de façon imprévisible loin de l'endroit où il avait plongé. Difficile dans ces conditions de le photographier.

D'autres gens se penchent sur l'autre bord du quai. Cédric s'exclame à nouveau : "Il a attrapé un oiseau !" Phoques et oiseaux de mer sont concurrents et se disputent les mêmes proies et débris de poissons rejetés par les pêcheurs lors du débarquement de leurs prises. Nous courons le rejoindre : il y en a deux ! Cette fois-ci, c'est bon, le lieu doit être propice car ils ne s'éloignent pas et émergent pour mieux se saisir du poisson en l'enfonçant dans la gueule à l'aide des nageoires antérieures griffues : on dirait d'énormes loutres ou ratons-laveurs.

Enfin, nous allons dîner. C'est (me dira notre logeuse le lendemain matin) le plus ancien restaurant du village (qui n'a que 210 ans), fondé à l'époque du boom de la pêche à la morue. Il est coquettement aménagé avec une particularité cependant : il n'a pas la licence de la vente d'alcools. La serveuse nous envoie chercher nous-mêmes nos bières au bar situé à une vingtaine de mètres de là. Dans la première salle, des musiciens chantent en s'accompagnant d'instruments. Nous pénétrons dans la salle du bar où la serveuse, très habituée, nous donne (moyennant paiement) sans broncher nos verres "à emporter" qui lui seront rendus le lendemain par le restaurateur, comme d'habitude ! Et nous voilà sur le trottoir, nos verres à la main, retournant au restaurant suivis du regard par les promeneurs et les clients plus sobres.

D'autres clients feront de même un peu plus tard, ramenant d'imposants verres emplis de bière brune.

Après manger, nous retournons au bar car je tiens absolument à écouter la musique celtique qui en émane toujours. Nous demeurons tous les cinq dans le couloir d'entrée, l'oreille collée à la petite fenêtre intérieure qui donne sur la salle des musiciens. Ils sont de tous âges, réunis en ce lieu par leur amour commun de la musique et chacun a apporté un ou plusieurs instruments dont ils jouent indifféremment : percussions, guitares, violons, flûtes et "balalaïka" celtique. Les thèmes sont variés, airs entraînants invitant à la danse et faisant se trémousser les auditeurs et musiciens en cadence, balades écossaises, chansons anglaises plus modernes, et même des cantiques. L'un après l'autre, chacun entame un air de son cru auquel les autres se joignent progressivement ou aussitôt, improvisant des variations sur le thème. Dans le silence d'une pause s'élève une voix pure. Une femme d'âge moyen, adossée contre le mur du fond les yeux fermés, chante a capella un air gaélique. Le brouhaha s'estompe dans la salle voisine et les buveurs dressent l'oreille, en connaisseurs, pour écouter la mélodie qui descend en un murmure pour remonter ensuite, portant loin les accents de cette langue préhistorique. Nous sommes sous le charme. A la fin, les applaudissements tardent à fuser, pour ne pas rompre le mystère des origines soudain dévoilé.

Quelques plaisanteries sont échangées, et le rythme reprend de plus belle. Une nouvelle pause : cette fois, c'est un homme qui entame un cantique, repris à plusieurs voix lors du refrain, chorale chrétienne au beau milieu d'un pub ! Il ne faut pas oublier que pour les Ecossais, être catholique pratiquant c'est protester contre l'invasion anglaise et presbytérienne, il y a quantités d'églises dont nombre d'entre elles ont été détruites ou désacralisées (transformées en tribunal, château, lieu de festival, etc.). Les clans ont été supprimés, mais les groupes folkloriques maintiennent la tradition du port du kilt et du tartan, jeunes et vieux mêlés pour faire vivre les musiques anciennes. Au mois d'août, chaque année, des jeux écossais ont lieu dans tous les villages, où s'exercent les sports d'antan (un peu similaires aux basques, je crois).

Nous veillons tard et, encouragée par une vieille dame qui scande la musique de sa canne et me fait moult signes, je pénètre dans l'enceinte des musiciens et viens m'asseoir au milieu d'eux pour mieux m'insérer dans cette ambiance musicale, attirée comme par un aimant. Je crois qu'il ne me faudrait pas longtemps pour apprendre les mélodies, déjà, je me prends à fredonner en sourdine. Quand un groupe de musiciens se lève pour partir, je crois le concert terminé et j'ai pitié de J-L et des enfants, toujours debout à la fenêtre maintenant ouverte, contente qu'ils aient partagé ce moment exceptionnel avec moi et qu'ils aient su l'apprécier. Lorsque nous débouchons sur la rue, la musique reprend et, n'eût été la fatigue des enfants ... et de J-L, j'y serais bien retournée.

Durness

Après Ullapool, ses phoques et ses chanteurs, ce sont les étendues désertes du grand nord écossais : montagnes, tourbières, lacs et fjords se succèdent, tandis que même les moutons se font rares. Le temps s'est amélioré et, lorsque nous apercevons depuis le haut des falaises de superbes criques de sable blond, il nous tarde d'y fouler le sable vierge. Nous achetons un encas à Durness, où un rassemblement de personnes sur la falaise et le bruit de flons-flons indiquent une fête. Un avion de chasse vient faire des loopings bruyamment au-dessus de nos têtes. Puis nous prenons la photo du cairn où figurent la latitude et la longitude du lieu, descendons au pied d'une cascade qui a creusé une immense grotte qui débouche sur la mer et dont le nom est issu du viking (Smoo Cave : endroit où l'on peut se cacher) et nous garons la

voiture sur l'herbe rase qui pousse sur un sol enfin dur et mangeons en guettant (pour de bon) le souffle des baleines à la jumelle tandis que plongent les oiseaux autour des îles proches. Les enfants s'amuse sur une dune, toboggan improvisé, puis plongent par défi dans les eaux glaciales après un concours de piquet sur le sable humide. Un ruisseau s'écoule, les eaux rougies par la tourbe de l'intérieur des terres, et se perd dans les vagues qui conservent la pureté de leur écume blanche.

Kyle of Tongue

C'est un fjord sans falaise, très profondément enfoncé dans les terres. A marée basse, des myriades d'oiseaux de mer picorent la vase. Nous faisons halte sur le pont qui joint les deux rives (chose rare, d'ordinaire les routes écossaises contournent lochs et firths) et effarouchons un groupe de sternes qui s'envolent et tournoient au-dessus de nos têtes en criaillant. Elles sont trop rapides pour impressionner la pellicule et nous nous contentons de les observer et d'admirer le paysage. Les explications paraissent toujours obscures en lisant la brochure, mais nous arrivons sans encombre à notre nouveau B & B. Deux chevaux nous accueillent sur le sentier qui y mène, puis une grande chèvre blanche que nous nous gardons bien de laisser entrer dans le jardin impeccable dont le propriétaire est en train de tondre le gazon. Mince, il y a des midgies ! Le temps de débarquer les bagages et nous nous faisons dévorer le visage, sales bêtes. Le vent s'est calmé, c'est pour cela qu'ils peuvent nous importuner. Si l'on excepte ces détestables insectes, tout est parfait ici. La maison et le jardin sont très jolis, l'intérieur aménagé de façon moderne et confortable (enfin des murs blancs) avec des plantes d'intérieur (et même des boutures, qui font des racines dans un grand pot transparent rempli d'eau).

Lorsque Cédric se douche, l'eau s'éteint toute seule, impossible de la rallumer pendant un bon moment. Bien que nous soyons dans un pays producteur de pétrole et de gaz, ici, nous sommes éloignés de tout, et j'ai repéré à gauche du portail une grande cuve qui doit contenir le fuel pour le chauffage et l'eau chaude. La douche est équipée sans doute d'un minuteur pour économiser l'eau chaude. Notre hôtesse (la première à émettre quelques mots de français) se lance dans de grandes explications pour nous indiquer où dîner. Nous rejoignons le Kyle of Tongue par l'autre extrémité, en passant devant deux hardes de cerfs de part et d'autre de la route, apparemment parquées chacune dans un vaste espace, mi-prairie, mi-bosquet. Nous utilisons des ruses de Sioux pour les approcher, mais leurs oreilles sont dressées depuis longtemps dans notre direction. Les cerfs à la lourde ramure sont les premiers à s'enfuir. Les biches tardent un peu, mais restent méfiantes, toutes les têtes tournées dans notre direction. Nous reprenons la voiture et nous arrêtons de nouveau derrière le petit bois, que nous traversons en nous cachant derrière chaque arbre (et en prenant garde à ne pas mettre le pied dans les fondrières remplies d'eau). Les enfants adorent et se prennent au jeu ; ils attrapent leur père quand celui-ci se dresse pour photographier les deux grands mâles qui s'enfuient aussitôt.

Il n'y a qu'un seul endroit pour manger ici, c'est un hôtel restaurant près de la mer, à l'embouchure du Kyle of Tongue aux alentours peu pittoresques (un parking et un dépôt de véhicules usagés) : c'est dommage, dans un endroit pareil. Des Français de Toulouse qui habitent en Angleterre sont assis à la table voisine. En plus des midgies, il y a une deuxième entorse à ce paradis terrestre : le coq de la basse-cour chante à partir de 5 h du matin, puis ce sont les poules qui caquètent à qui mieux mieux. Heureusement que notre hôte a la bonne idée de nous mettre un fond de musique gaélique pour le petit déjeuner ! La veille au soir, comme à l'ordinaire, nous avons eu à choisir ce que nous prendrions le lendemain. Cette fois, outre le breakfast anglais composé de jus d'orange, toasts grillés avec beurre (au lieu de la margarine

habituelle) et confiture, bacon, jambon et oeuf sur le plat (recouvert d'une pellicule de blanc et un peu trop cuit), on nous propose un petit déjeuner écossais : hareng fumé grillé à la poêle ou haddock accompagné de riz au curry. Cédric et moi nous jetons à l'eau : pourquoi pas du poisson au réveil ? Depuis plusieurs jours que nous petit-déjeunons britannique, nous avons pris l'habitude de manger salé au petit matin mais là, c'est vraiment le comble. Je vais avoir soif toute la journée... mais c'était bon, et original !

Inverness

Surf et méduses

Je demande à notre hôtesse où faire du cheval sur la lande et les tourbières. Le centre équestre est plus loin sur la route côtière, à Bettyhill. Nous voyons dans un jardin deux jeunes filles en train de bouchonner chacune une monture. Nous sommes au bon endroit, bien qu'aucune pancarte ne l'indique : le bouche à oreille doit bien fonctionner ici. L'une d'elle va chercher la propriétaire, une femme élancée aux cheveux blonds tressés, à fière allure dans son pantalon d'équitation. Malheureusement, les chevaux sont déjà réservés jusqu'à mardi (nous sommes samedi). Cela nous aurait bien plu, d'autant que les chevaux étaient calmes et qu'il n'y avait pas besoin d'avoir appris à monter préalablement.

Plutôt que de revenir sur nos pas, nous préférons longer encore un peu la côte jusqu'après Strathy pour redescendre ensuite sur Helmsdale et la côte Est. Est-ce la fatigue de la route, ou l'accoutumance au paysage, nous trouvons ce trajet quelque peu ennuyeux et nous poussons un ouf de soulagement lorsque nous voyons la mer au port de Helmsdale. Nous nous serions bien arrêtés, mais la route ne s'y prête pas. Nous faisons donc une pause à Brora, où nous achetons à manger comme d'habitude au bureau de poste et descendons marcher sur une plage à surfers, la première où nous voyons des vagues ! Sur le sable, nous découvrons deux squelettes d'oiseaux de mer et des méduses échouées. Les rochers sont toujours couverts de ce varech brun clair, caractéristique des rivages écossais, et de quelques algues vertes. Un pilier de bois échoué porte encore sa charge de ces drôles de coquillage bivalves blanc-noir qui y sont fixés par un long corps souple (anatifie ou pousse-pied).

Quelques miles plus loin, nous décidons de pique-niquer. La mer paraît proche, mais la voie ferrée nous en barre l'accès. Nous prenons une petite route au hasard sur notre gauche et débouchons dans la cour d'une ferme où nous devons faire demi-tour au milieu des aboiements réprobateurs d'un chien. Nous contournons une petite église isolée au milieu de la campagne et passons par un tunnel sous la voie ferrée pour déboucher sur un rivage rempli de camping-cars et caravanes, jusque là invisibles. L'herbe s'arrête brutalement à 3 mètres de l'eau et nous sautons du talus sur le sable fin. Il fait très chaud. C'est la première fois que nous avons réellement une température estivale, et cela me dérange presque... je m'étais habituée à la fraîcheur. Les petits Écossais pataugent gaiement dans l'eau peu profonde mais, lorsque nous nous en approchons une fois rassasiés, nous découvrons quantités de petites méduses en suspension ou échouées sur le sable humide. Apparemment elles ne doivent pas être très dangereuses puisqu'aucun des baigneurs ne ressort de l'eau en hurlant ni couvert de rougeurs, mais quand même, malgré la chaleur, nous ne sommes pas très inspirés pour nous y plonger. En plus, il y a plein d'algues flottantes, ce n'est pas très ragoûtant. Pendant que les enfants et moi examinons la mer, J-L s'est installé pour lire et resterait bien un bon moment. La côte est rectiligne, plutôt monotone, avec sa bande étroite de sable, la voie ferrée, la route et une ligne de collines qui forment quatre lignes parallèles : rien à découvrir, pas de mystères, le soleil

cru éclaire toutes choses. Je préférais le paysage tout en nuances des lochs et des firths sous le ciel mouvant.

Dingwall

Les enfants se défoulent un moment à trois sur une trottinette abandonnée dans l'herbe, puis nous poursuivons notre descente vers le sud. Nous retrouvons une campagne plus ordonnée, des champs cultivés, des bourgs cossus formés d'innombrables maisons. En longeant un fjord (firth), nous apercevons avec surprise des plate-formes de forage, sans doute de pétrole ou de gaz (apparemment, il n'y en a pas qu'en Mer du Nord au large), et au bout, un port avec de nombreux entrepôts et une véritable zone industrielle.

La circulation devient dense, les routes plus larges, parfois même de véritables tronçons d'autoroute où les conducteurs se défoulent, frustrés par le ralentissement occasionné par les nombreuses caravanes et autres camping-cars, très utilisés par les Britanniques (ce qui n'est pas étonnant, étant donné la cherté de l'hébergement, même en B & B, sans parler des hôtels). Nous avons déjà la sensation que le voyage se termine. Je consulte mes papiers et découvre que nous ne dormons pas à Inverness même, mais dans un village situé plus au nord, en bordure de ce firth industriel.

Nous avons la surprise de pénétrer dans un bourg coquet, aux jolies maisons, et nous arrivons à une villa individuelle au gazon ras, uniquement limité par un petit muret qui la sépare du jardin voisin (gazon ras, et plantes à fleurs en bordure) qui permet d'avoir une vue imprenable sur le firth. Un jogger passe sur le sentier qui le longe, et après avoir déchargé nos bagages dans nos chambres, toujours aussi propres et moquetées de neuf, nous partons en exploration sur la piste cendrée.

Un ruisseau dont les berges abritent des familles entières de canards, avec de mignons canetons duveteux, une petite île longitudinale reliée à la rive par un pont suspendu, un parc fleuri donnant sur l'étendue d'eau et de grève découverte par la marée basse, la brise du soir rebroussant les plumes des mouettes et autres sternes de mer, nous sommes sous le charme. Le calme n'est rompu que par les cris de quelques enfants qui s'ébattent sur l'herbe, et le regard, aussi loin qu'il puisse aller, ne porte que sur la beauté d'un estuaire immense et paisible.

De retour chez notre hôte, nous apprenons qu'il y a fête au village. C'est une manifestation annuelle, à laquelle nombre de villageois prennent part. Des camions et remorques tirées par des tracteurs sont disposés en cercle au milieu duquel circulent les badauds de tous âges. A l'intérieur, des groupes présentent chacun une scène, avec décor, déguisement, musique et thèmes aussi variés que les O.G.M., des parodies de chanteurs célèbres, Harry Potter, le magicien d'Oz, le far-west... Nous errons au milieu de l'ambiance bon enfant. Le micro hurle le nom des vainqueurs. Ceux sont les O.G.M. qui sont promus premiers et gagnent la modique somme de 150 £ (je le sais, parce que quelqu'un vêtu de blanc dans le camion m'a fait un signe de la main, et il s'est avéré que c'était notre hôte, que bien sûr je n'avais pas reconnu sous son déguisement !). Il m'a reproché gentiment de l'avoir ignoré (je n'imaginais pas que l'on puisse me saluer dans ce village inconnu encore 2 heures avant) et m'a dit que le groupe allait s'offrir un bon repas à l'automne avec leur gain. C'était la deuxième année de suite qu'ils gagnaient. En tout cas, cela a semblé bien l'amuser, et pour notre part, nous avons apprécié nous immerger ainsi dans une ambiance typiquement britannique, où même les adolescents et les personnes âgées ne dédaignaient pas d'y faire acte de présence.

Pour terminer notre séjour en beauté, je suggère de dîner dans un restaurant indien. Nous nous faisons servir toute une panoplie de plats épicés et odorants et le restaurateur (du Bangladesh) vient me raconter sa vie (à laquelle je ne comprends pas grand chose, car il a un accent à couper au couteau, mais je fais comme si...). Et d'abord, il y a un million d'Indiens en Grande Bretagne, ils constituent une force économique non négligeable et contribuent considérablement à la richesse nationale (sic dixit). Pour lui, le pays idéal, c'est l'Ecosse, et il ne changera pour rien au monde, d'ailleurs, ses enfants sont nés ici, et il tolère à peine qu'ils aillent rendre visite une petite semaine à leur pays d'origine, mais pas plus, parce que c'est dangereux, qu'il faut distribuer partout des bakchich, que là-bas on les considère comme des richards (ce qu'ils ne sont pas, mais tout est relatif), etc., etc. C'est amusant de l'entendre et les enfants sont étonnés de voir la façon dont il se confie à nous (à moi).

Inverness

Je me suis renseignée auprès de mes hôtes : il va être difficile de voir le loch Ness avant le départ en avion aux alentours de 17 h. Ils me conseillent plutôt de visiter Inverness qui n'est qu'à un quart d'heure de route. Nous avons déjà vu des lochs et des firths en quantités, nous ne sommes donc pas en manque, et nous craignons d'être de nouveau engagés sur ces petites routes étroites (et, ici, encombrées) où nous risquons de nous énerver. Nous entrons donc dans Inverness, aux alentours peu engageants et très industrialisés. Le château est récent : celui d'origine a été détruit, comme c'est le cas pour nombre d'anciens édifices. L'Ecosse a eu un passé très agité. La rivière, très peu profonde mais large, offre une belle perspective sur les bâtiments qui nous font face. Nous n'avons quand même pas le coup de foudre, et ne nous attardons pas.

Pitlochry

Je souhaite faire halte dans le petit village de Pitlochry, situé à mi-distance entre Inverness et Edinburgh, car j'ai vu (deux fois de suite) un film en V.O. qui se passe en Ecosse et dont l'un des personnages dit être originaire de ce village. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais mémorisé ce détail et voulais absolument m'y rendre, sans savoir aucunement s'il en valait la peine. Eh bien oui ! C'est un superbe petit village très touristique, certes, et dont la rue principale est emplies de magasins de souvenirs mais qui est également le siège d'un festival de théâtre. Chaque maison est soignée à l'extrême, dans ce style très particulier qui nous enchante, murs de pierre granitique et toits d'ardoise pentus, vérandas et bow-windows. Comme toutes les villes et villages d'Ecosse, la verdure n'est jamais loin, de nombreux petits parcs offrent leurs sentes et leurs bancs aux promeneurs et des collines proches invitent au pique-nique champêtre ou forestier. Nous avons du mal à nous en arracher et il faut que J-L, stressé car il a gardé l'heure française à sa montre et s'imagine qu'il est plus tard que prévu, nous houspille, pour que nous nous dirigeons, après un dernier magasin, vers la voiture parkée près d'un parc en bordure d'un petit lac de retenue, cadre de rêve pour un théâtre de la nature.

Nous retrouvons la voie rapide, l'autoroute, la rocade, l'aéroport et le personnel d'Avis, et prenons conscience des progrès accomplis depuis notre arrivée en matière d'aisance au sein du réseau routier britannique. Les enfants, en habitués, se saisissent d'un chariot et nous devancent avec les bagages sous le passage couvert près duquel attendent les taxis noirs antiques. Nous sommes heureux de notre séjour et nous nous préparons à faire un régime de légumes et fruits bouillis pour reposer nos organismes suralimentés. Qui a dit qu'on mangeait mal en Grande Bretagne ?

ANNEXE 9

Irissarry (11 octobre 2003)

Un vestige des croisades : Visite de la Commanderie à Irissarry

Ospitalea, située au centre du bourg d'Irissarry, est une ancienne commanderie de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem protégée au titre des Monuments historiques. Propriété du Conseil général des Pyrénées atlantiques, elle accueille aujourd'hui un centre d'éducation du patrimoine. Une exposition intitulée "Kondatu (raconter, en basque), La mémoire d'un village" présente un vidéorama sur le développement d'Irissarry autour de sa commanderie depuis le XII^{ème} siècle ; une collection de photographies "Images d'autrefois, mémoire d'aujourd'hui" retrace la vie à Irissarry de 1900 à 1960. (Ces renseignements, ainsi que ceux qui suivent, sont extraits d'un petit encart publicitaire du Conseil général sur l'exposition, ainsi que du feuillet sur les Journées européennes du patrimoine).

Pour aller d'Anglet à Irissarry, il faut prendre la route de Saint Jean Pied de Port par Cambo et bifurquer à gauche en direction de Hélette, puis Irissarry. Il suffit d'un peu plus d'une demi-heure en voiture pour y arriver. Sur la carte, le village est un peu après Bidarray, au nord d'Ossès, qui a été notre point de départ de rafting sur la Nive à plusieurs reprises. La route est étroite, sinueuse et suit les contreforts vallonnés du Baïgoura où nous étions montés en tracteur, les vélos dans une remorque, pour le descendre en VTT. Cette montagne est également un lieu de prédilection pour apprendre à voler en parapente, et des stages y sont régulièrement organisés.

Jean-Louis B. m'a recommandé de profiter de mon après-midi à Irissarry, où j'ai accompagné une partie de l'équipe de hand-ball d'Anglet à laquelle appartient Jonathan, pour visiter la commanderie. Ce bâtiment est totalement disproportionné par rapport à la taille du village dont il se démarque aussi par son style architectural : pierre de taille, fenêtres à meneaux, ornementation bizarre à chacun de ses angles. Un blason à moitié effacé et deux inscriptions en espagnol ornent le fronton qui surmonte une haute porte cloutée à deux battants grand ouverte sur l'entrée vitrée moderne. Un balcon curieusement disposé semble attendre la venue du commandeur paré de ses grands atours pour impressionner la population rurale.

En fait, d'après la documentation que je consulte, l'Ospitale de Irizuri a bien été fondée à la fin du XII^{ème} siècle, mais le bâtiment que je visite n'a été édifié qu'au début du XVII^{ème} siècle, à l'initiative de Don Martin de Larrea, nommé Commandeur d'Irissarry en 1603. Les travaux ont duré huit années. Jusqu'à la Révolution, la Commanderie est le siège de la puissance seigneuriale, détenue par l'Ordre des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, dont l'autre appellation est l'Ordre des Chevaliers de Malte, qui étaient des moines-guerriers. Outre sa fonction politique, l'Ospitale a un rôle économique de premier plan, en tant que centre agricole et occupe une place prépondérante dans la société villageoise. D'après le vidéorama, cet Ordre s'est installé ainsi dans toute l'Europe pour asseoir son autorité et montrer sa puissance. La Commanderie n'a jamais été un lieu d'étape pour les pèlerins. Elle fonctionnait comme un fief moyennageux, en exigeant des corvées de la part des paysans qui travaillaient sur ses terres, en échange de la constitution de réserves alimentaires qu'elle redistribuait sans doute en périodes de disette et en garantissant également le soutien de sa protection armée.

A l'époque, cette contrée était incluse dans la Navarre, ce qui explique la langue (espagnole) utilisée sur les inscriptions du linteau de part et d'autre du blason. A la Révolution, les Chevaliers de l'Ordre sont contraints de quitter leur fief d'Irissarry, la Commanderie est saisie par l'Etat et vendue comme bien national en 1795. L'ancien palais devient alors propriété de familles locales. En dernier lieu, elle est utilisée comme une ferme, avec une étable et un fenil, avec une petite épicerie. Elle termine dans un état de décrépitude avancé, jusqu'à ce que des travaux importants de réhabilitation soient entrepris récemment pour lui donner son aspect actuel.

Voici l'historique des Hospitaliers de Saint Jean de Jérusalem, initialement propriétaires de la Commanderie d'Irissarry (d'après le site d'Henri Cire, de Pujols).

Les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem étaient à l'origine protecteurs d'un hôpital construit à Jérusalem avant la première croisade. Connu sous le nom abrégé d'Hospitaliers ou Chevaliers de l'Hôpital, l'Ordre fut fondé après la création du Royaume latin de Jérusalem et approuvé par le pape Pascal II en 1113, puis par le pape Eugène III en 1153. Les frères ont prêté serment de pauvreté, d'obédience et de chasteté, et juré d'aider à la défense de Jérusalem. Gérard, leur premier chef, était appelé recteur ; plus tard, les dirigeants de l'Ordre prirent le titre de Grands Maîtres. Par nécessité, l'Ordre devint un ordre militaire et ses chevaliers armés étaient de noble naissance.

L'Ordre était composé de trois catégories de membres : les chevaliers, les servants d'armes et les frères d'obédience. Parmi les chevaliers figuraient les chevaliers de justice (titre acquis par la présentation d'au moins 16 quartiers de noblesse) et les chevaliers de grâce (titre obtenu par le seul mérite). Les servants d'armes étaient chargés tout à la fois des travaux de la guerre et des soins à l'infirmerie. Les frères d'obédience étaient les prêtres de l'ordre. Ils formaient une communauté soumise à la Règle de saint Augustin. D'abord dédié à la protection des pèlerins et des croisés, l'Ordre quitta la Terre Sainte lors de la chute des États croisés.

Chevaliers de Rhodes

Après 1309, l'Ordre établit son quartier général sur l'île de Rhodes. Il formait un État territorial et sa marine protégeait la Méditerranée orientale des musulmans. Les propriétés des Chevaliers du Temple furent offertes à l'Ordre en 1312. Les unités de l'Ordre qui se trouvaient dans les pays étrangers étaient appelées Langues. Forcés de quitter Rhodes lors de la prise de l'île par Soliman le Magnifique, chef des Turcs ottomans, en 1522, les Chevaliers ne retrouvèrent pas de quartiers généraux avant 1530, lorsque l'île de Malte leur fut cédée.

Chevaliers de Malte

Rendus maîtres de l'île, les chevaliers de Malte (qui était le nom pris alors par l'Ordre) dirigèrent une fantastique défense de l'île contre la flotte d'invasion ottomane en 1565. L'Ordre figura dans l'histoire européenne largement jusqu'au XIX^{ème} siècle. Il perdit ses possessions anglaises et allemandes lors de la Réforme et ses biens français lors de la Révolution. Les Russes offrirent alors leur protection à l'Ordre mais les Français prirent Malte, sous Napoléon. Le couvent fut transféré à Trieste en 1798 et à Rome en 1834. À ce moment, les Russes avaient confisqué toutes les possessions de l'Ordre sur leurs territoires.

Les chevaliers de Malte, tels que les reconnut le pape Jean XXIII en 1961, forment une communauté religieuse et un Ordre de chevalerie. Organisé en cinq grands prieurés et de

nombreuses associations nationales, ils entretiennent des relations diplomatiques avec le Vatican et différents pays. En tant que communauté religieuse, ils disposent d'hôpitaux, de centres de premiers secours et d'équipements destinés aux soins des blessés et des réfugiés. Ils portent une grande cape noire sur laquelle est appliquée une croix de Malte. Le Grand Maître porte le titre de prince et occupe un rang ecclésiastique équivalent à celui de cardinal.

Sur le site de la Commanderie d'Arville, située dans les collines du Perche, je trouve l'histoire parallèle des Templiers.

L'Europe de l'an 1000 est constituée d'une mosaïque de provinces à la tête desquelles leurs seigneurs se font constamment la guerre, pour essayer d'étendre pouvoirs et possessions, et entasser dans leurs châteaux forts le maximum de richesses. Dans ce chaos, l'insécurité et la misère règnent. La culture et la religion sont reléguées au second plan. Au beau milieu de cette époque troublée, quelques hommes s'élèvent néanmoins pour tenter de restaurer la foi et l'autorité de l'église catholique. A cette fin, la première croisade en Terre Sainte a lieu en 1095 ; parmi les pèlerins se trouve Hugues de Payns.

L'Ordre du Temple fut créé à Jérusalem en 1119 par Hugues de Payns et une poignée de chevaliers. Il s'agissait de protéger les chrétiens sur la route des croisades. Pour cela, le roi Baudouin 2 les fit installer près de l'église du Temple, dans la ville sainte, après qu'ils aient fait vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. C'est la rencontre de trois personnages clés qui donnera son véritable essor à l'ordre : Hugues de Payns, qui accompagne Hugues de Champagne, comte de Troyes et de Provins. Ce dernier possède l'une des plus grandes provinces de France, et il est quatre fois plus riche que le roi. Hugues de Champagne a déjà été en Terre Sainte, il y retourne en 1114. A son retour, il fonde sur ses terres l'abbaye de Clairvaux et demande à un jeune moine de 25 ans à l'aura incontestable de la diriger. C'est le troisième homme, en l'occurrence : Bernard de Fontaine, (plus tard Bernard de Clairvaux et Saint Bernard).

Nous sommes en l'an 1125, le comte Hugues de Champagne abandonne ses titres et sa fortune, il se fait Templier et part en compagnie d'Hugues de Payns en Terre Sainte rejoindre 9 autres chevaliers.

Le succès de l'Ordre ne se fait pas attendre, car il propose le mélange d'un idéal religieux et de chevalerie. Les donations affluent, les caisses se remplissent rapidement, et l'organisation templière peut développer une politique de redressement qui s'étendra à toute l'Europe et même au-delà. Pendant plus de 200 ans, l'ordre des Templiers rayonnera en maître, et sera à l'origine d'un fulgurant développement de la civilisation occidentale.

Qu'est-ce qu'une commanderie ? J'en trouve une explication dans le site de la ville de Rixheim, en Alsace. Le XII^{ème} siècle est une époque de croisades : plusieurs ordres se créent, à la fois religieux et militaires, les Chevaliers de Malte, les Templiers, l'Ordre Teutonique (qui a fondé la Commanderie de Rixheim). Ils jouent un rôle des plus considérables dans l'histoire du Moyen-Age et de la chrétienté en général. Ces Ordres sont chargés de défendre les Lieux Saints. La préparation des combattants en Terre Sainte est faite dans les Commanderies réparties en Europe. Les Frères Chevaliers sont tous de souche noble. Ces Ordres obtiennent la main-mise sur les moulins situés sur leurs propriétés et perçoivent, en tant que collateur, une part importante de la dîme (grosse dîme, dîme d'enclos et dîme de sang). La Révolution entraîne le départ des commandeurs et les locaux changent d'affectation.

ANNEXE 10

Randonnée littéraire "Les mots en chemin"

(19 octobre 2003)

Hier samedi, il faisait un temps superbe, et tous ceux qui s'apprêtaient à participer le lendemain à la randonnée littéraire intitulée "Les mots en chemin" par leurs organisateurs, les libraires indépendants de Bayonne (en fait, la librairie de La Rue en Pente), se réjouissaient à l'avance. Evidemment, les prévisions météo étaient pessimistes, mais elles étaient déjà erronées pour le samedi, pourquoi pas pour le dimanche aussi ? En ce qui me concerne, qu'il pleuve ou qu'il vente, j'avais l'intention de marcher. Eh bien nous avons eu les deux ! A 10 heures du matin, à Bidarray, malgré mes deux pulls à col roulé et mon bonnet de ski, j'étais frigorifiée. Certains étaient vêtus comme en été, bermuda et tee-shirt, avec à peine un léger k-way en coupe-vent : ils se sont gelés à l'heure du déjeuner et cherchaient désespérément à s'abriter contre les bergeries désaffectées...

Peu importe. L'essentiel n'était pas là. Nous étions venus pour échanger, écouter et partager notre passion commune pour la littérature (et la philosophie). La population qui grimpait donc le long du sentier en direction du col de Lacho était différente de mes compagnons de balade habituels, à la fois plus disparate quant à sa capacité à pratiquer la randonnée et plus spécialisée quant aux centres d'intérêt. Malgré le temps incertain, nous étions un grand groupe de 80 personnes environ, et je profitai du rythme tranquille pour lier connaissance. Je me retrouvai par hasard près d'un petit groupe assidu aux séances de café-philo et café-littéraire de Bayonne ou Biarritz, ainsi que, pour l'un d'entre eux, aux ateliers de philosophie de l'Université du Temps Libre de Biarritz (UTLB). L'un d'eux, douanier maritime de son état, avait assisté à un stage professionnel sur le thème du temps (distinction entre le temps solaire vrai, moyen, civil, universel, sidéral, légal...) : je dressai l'oreille et m'aperçus que leur curiosité s'étendait aussi à l'astronomie. J'étais heureuse, j'avais trouvé des gens qui étudiaient les mêmes sujets que moi.

D'habitude, lorsque nous partions de Bidarray avec les amis (et à l'occasion de l'Hirukasko), c'était pour monter aux crêtes d'Iparla. Je me disais que le démarrage allait être un peu rude pour les néophytes, et qu'il était curieux qu'une randonnée "accessible à tous" prenne pour point de départ un village situé au pied de montagnes relativement raides. En réalité, nous n'avons pas pris le même chemin : nous sommes partis sur la droite, contournant le mont Harriondi (494 m) pour nous élever en pente douce vers le col de Lacho (581 m). Ce n'est qu'au retour que la boucle nous a ramené sur le GR10, sur la portion habituelle en provenance du Pic d'Iparla qui culmine à 1044 mètres. Il était normal par conséquent que l'on nous annonce 400 mètres de dénivelé pour deux heures de marche aller (moins au retour, parce qu'il pleuvait et que nous n'avons pas traîné, et en plus, ça descendait...). Malgré ces précautions, les derniers sont arrivés presque une heure après sur le lieu de pique-nique, et certains ont fait demi-tour à mi-pente, protestant contre les organisateurs qui avaient prévu un circuit trop difficile (sic) : sans doute qu'ils ne connaissaient pas le terme "dénivelé", malgré leur culture littéraire !

Ce n'est pas le cas d'Elisabeth, qui m'a accompagnée de nouveau, comme l'an dernier. - Pendant ce temps, son mari et le mien (les deux Jean-Louis) courent ce matin avec Ibaialde, en prévision (pour JLB) des 15 kilomètres de la Nive et du demi-marathon de Béhobie-Saint

Sébastien. Max et John sont partis la veille pour un week-end d'escalade en Espagne sur les falaises rouges de Los Riglos-. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce n'est pas désagréable du tout de se promener par temps gris. D'abord parce que, chez nous, la pluie tombe rarement en continu toute la journée, et, privilège de notre région très tempérée, il s'agit bien plus souvent de bruine que de cascades qui se déversent du ciel. Les orages sont redoutés, bien sûr, mais peu fréquents, et il n'y a qu'à voir la montagne pour constater que le ravinement des pentes est modéré, elles sont protégées par une couche végétale pratiquement jusqu'aux sommets. Des rochers pointent, un peu partout, mais ils sont entourés d'herbe à moutons et de fougères rousses en cette saison, qui seront sans doute brûlées au prochain écobuage, pour laisser place aux pâturages.

Le vent non plus n'est pas régulier. Tandis que nous tournons autour de l'Harriondi, l'air s'assagit et nos corps s'échauffent tout d'un coup : les épaules des filles et des femmes se dévoilent, ce que les hommes ne manquent pas de faire remarquer... Par contre, au col, une bise tournante nous agace et nous fait errer d'un abri à l'autre en une quête vaine d'un coin douillet. Les crottes de moutons abondent, et seules les pierres plates à découvert en sont dépourvues. Tandis que les deux écrivains (les mêmes que l'an dernier) devisent, je commence à grappiller dans mes provisions. Les nuages parcourent le ciel à grande vitesse, étagés en masses dégradées du blanc au gris foncé jusqu'à une grande altitude. Pareillement, les montagnes passent du roux foncé à une teinte bleutée de plus en plus ténue, en barres successives aux aspérités gommées par la distance, qui me rappellent les anciens décors de cartons pâte entre lesquels les marionnettes passaient. Une éclaircie illumine l'horizon qui se pare de subtiles couleurs imperceptibles malheureusement pour mon appareil photo. Plusieurs interrompent leur repas pour tenter de capter l'instant fugace.

En principe, nous aurions dû nous installer autour des écrivains et écouter la lecture de passages choisis pendant que les vautours auraient plané en cercles silencieux au-dessus de nos têtes... L'accordéoniste s'était désisté, mais nous aurions chanté ensemble pour fêter la rencontre. Mais voilà, on ne fait pas ce qu'on veut avec le temps. A peine les derniers arrivaient-ils au bout de leur peine (j'avais fini de manger depuis un bon moment), qu'une pluie raide accompagnée d'un vent glacé s'est mise à tomber. Sans besoin de concertation, nous nous sommes engagés à la queue-leu-leu sur le sentier tracé à flanc de montagne face aux bergeries abandonnées. La lecture aurait lieu à l'abri, dans la salle qui longe le trinquet de Bidarray.

Nous laissons derrière nous le gros mamelon de l'Artzamendi, sur lequel nous distinguons les radars très caractéristiques avec la grosse boule blanche et descendons précautionneusement sur les roches plates rendues glissantes par la pluie. Heureusement que nous ne sommes pas montés par là, il y aurait eu bien davantage de défections de la part des amateurs de littérature. La pluie persiste une vingtaine de minutes, puis cesse. Des rayons de soleil s'insinuent à travers les nuages et illuminent des pans de vallées entières, faisant chatoyer les couleurs. Les odeurs de terre humide, de champignon et de feuilles mortes émanent du sol couvert de mousses, de bruyère aux fleurs roses ou mauves et d'ajoncs aux fleurs d'un jaune lumineux. Nous croisons un chasseur, plutôt jeune, qui monte d'un pas rapide : "- Que chassez-vous ? - Le sanglier, vous faites comme si vous ne m'aviez pas vu !". J'entends le commentaire d'un connaisseur qui indique que certains chasseurs utilisent des armes interdites (trop puissantes ?) et que ce serait peut-être le cas justement de celui que nous venons de voir.

A l'endroit où le sentier pentu du GR10 s'aplanit pour longer une ferme aux odeurs persistantes dont le chien aboie éperdument après tous les randonneurs, j'admire les anciens

instruments en fer forgé qui ornent les abords de la maison, peu après l'étable (ou la porcherie ?) et les granges à tracteurs. Je ne les avais pas remarqués la dernière fois que je suis venue, de même que j'ai trouvé les murs blanchis et les jardinières bien fleuries : il semble que l'activité purement de subsistance fasse place ici aussi à un peu de loisirs. Archangela, ma belle-mère, m'explique quelque temps après à quoi servaient les instruments agricoles que j'ai photographiés.

Il s'y trouve la canadienne, ancien "cultivateur", dont les griffes en position relevée sont fixées à des barres transversales et s'abaissent à l'aide du levier pour enlever le chiendent et désherber. L'instrument suivant est un brabant, qui est une charrue réversible : lorsqu'on arrive au bout d'un sillon, on la retourne pour creuser le sillon suivant, ce qui évite d'avoir à faire une large boucle pour faire demi-tour et se remettre en position. Le dernier instrument est une herse (exposée à l'envers, dents en l'air) : elle est utilisée pour casser les mottes. Tous ces instruments étaient tirés par des animaux (cheval - le mieux -, mulet - moins souple -, ou boeuf - trop lent -) ou par un tracteur. Ils pouvaient être fixés en parallèle à un palomier (madrier relié par des chaînes à l'animal ou au tracteur) afin de gagner du temps en faisant plusieurs travaux à la fois. Par exemple, Archangela, ma belle-mère, avait des arbres fruitiers entre lesquels poussaient des rangées de haricots. Elle mettait en parallèle une herse (qui se glissait sous les branches basses pour désherber), deux houes (qui traçaient chacune un sillon et chausaient les haricots -recouvraient le pied de terre-) et une autre herse pour désherber l'autre côté le long de l'autre rangée d'arbres. On pouvait associer également une herse, une décavaillonneuse (qui déchausse la vigne en versant la terre toujours d'un seul côté) et une autre herse.

Nous arrivons en vue de Bidarray. Comme dans tout village basque, nous apercevons de loin l'église et le fronton. La mairie est installée dans une ancienne maison individuelle dont les propriétaires avaient fait construire sur le côté un trinquet privé. Celle-ci a donc la particularité d'avoir des fenêtres qui donnent sur l'intérieur, les occupants de la maison pouvaient ainsi assister confortablement aux parties de pelote de leurs proches, famille ou amis. J'étais toujours passée devant sans y pénétrer, je profite de l'heure du goûter pour visiter (les organisateurs ont pensé à acheter au spécialiste du village d'excellents gâteaux basques "onctueux à l'intérieur et craquants à l'extérieur, au délicieux goût d'amande").

Voici quelques informations sur la pelote basque et le trinquet issues du site <http://membres.lycos.fr/pelotebasque/page3.html>. La pelote basque est issue du jeu de paume (sport national français au XVI^{ème} siècle). Quand la pratique du jeu de paume se perdit au début du XVII^{ème} siècle, il survécut au Pays basque (d'où le nom de Pelote basque) et de nombreux jeux dérivés se développèrent. Aujourd'hui de nombreuses villes et villages du Sud-Ouest ont leur fronton. Le véritable premier match fut joué en 1875. En ces temps-là, les balles pouvaient atteindre le kilogramme. Les joueurs à main nue souffraient souvent d'hématomes. En 1857, le jeune Gantchiki Dithurbide âgé de 14 ans eut l'idée d'utiliser un panier de forme allongée et peu profond employé habituellement pour les fruits et légumes et appelé "chistera". Peu après, l'invention de la balle en caoutchouc révolutionna la pelote ainsi que beaucoup d'autres sports de raquettes comme par exemple le tennis. Puis la pelote connut de nouveaux changements avec l'apparition de nouveaux jeux et particulièrement les jeux indirects.

Le joueur Basque Chiquito d'Eibar s'expatria en Argentine pour enseigner la technique du chistera aux Argentins. L'Amérique du Sud, la Californie, la Floride, la Havane et Cuba sont les régions où la Cesta Punta (grand chistéra) a pris le dessus. En plus de ces pays, il y a aussi

des pratiquants de pelote basque en Irlande, en Belgique, en Suisse, en Italie, en Indonésie, aux Philippines, en Egypte et au Maroc. La fédération française de pelote basque fut fondée en 1921. Les premiers championnats du monde se déroulèrent à San Sebastian (Pays Basque Espagnol) en 1952. Aux Jeux Olympiques, la pelote a figuré trois fois en sport de démonstration : 1924, 1968, 1992.

La pelote basque se joue sur plusieurs sortes de terrains. Tout d'abord, le Fronton Place Libre, que l'on trouve dans tous les villages et villes du Pays Basque et des Landes. La cancha (surface de jeu) du Fronton Place Libre varie entre 35 m et 120 m. Le Jaï-Alai est un fronton qui abrite une cancha de 56 m de long ; il est plutôt réservé à la pratique de la Cesta Punta (grand chistera). Le Fronton Mur à Gauche comporte une cancha de 36 m de long et 3 murs dont le fameux mur à gauche. Le Trinquet est un fronton couvert qui abrite une cancha de 28.5 m de long, entourée de 4 murs dont l'un est surmonté d'un filet supérieur et d'une galerie où le public et les juges peuvent s'installer. Cette galerie, protégée par un filet, fait partie du jeu : si la balle heurte ce filet directement ou après un rebond, le point va à l'équipe qui l'a lancée. Certaines balles peuvent frôler les 240 km/h.

Enfin, le clou de la journée arrive : l'un des libraires présente les livres exposés sur des tables. Il passe ensuite la parole au professeur de philosophie du lycée de Saint Jean de Luz, Christophe Lamoure, qui a souhaité depuis deux ans s'ouvrir à un nouveau public : il fait des séances de lecture expliquée d'extraits de livres de philosophie dans la pièce arrière de la Librairie de la Rue en Pente, à Bayonne, où il s'est acquis un solide noyau de fidèles. Je l'ai suivi cette année à l'Université du Temps Libre d'Anglet où il tient un atelier de philosophie avec des séances, plus scolaires, d'une heure et demie. Il a choisi de débiter par Socrate, et a tellement bien décrit l'homme et l'ambiance de la cité d'Athènes à son époque que j'ai maintenant l'impression de l'avoir connu personnellement. Aujourd'hui, il nous parle de deux philosophes-randonneurs, Rousseau et Cioran, qui affectionnent la réflexion activée par la marche, le premier, solitaire par obligation puisqu'il s'est mis tout le monde à dos, le second par prédilection, car il désespère du genre humain et marche de nuit en pleine ville, quand les foules citadines se reposent de leur agitation diurne.

Un drôle de bonhomme prend ensuite la parole, sitôt levé de son banc et passant entre les chaises des auditeurs, il les captive déjà par une phrase lancinante et curieuse qu'il répète indéfiniment sur mille tons différents. Puis, sans crier gare, le "récit" dérape sur un autre, sorte de conte pour enfants à couleur locale, où il interpelle les auditeurs et provoque le rire ou la tristesse par ses mimiques et ses chutes inattendues. En bref, il nous tient sous son charme jusqu'à la fin qu'il chuchote en se rasant doucement.

Le proviseur du lycée Paul Bert, à Bayonne, nous avait fait l'an dernier un portrait attachant d'un vieux grand-père qui fuit un moment le brouhaha de la table familiale pour aller boire un verre du vin de sa vigne tiré au tonneau dans la cave. Aujourd'hui, il nous fait la publicité pour un livre à paraître sur des photos d'arènes désertes dont il a écrit les "haiku" (ou textes lapidaires) et courtes phrases poétiques pour les accompagner et les illustrer. A l'entendre, cette femme-photographe est une vraie artiste qui a su rendre la magie des lumières et les rythmes géométriques de ces lieux.

Olivier Deck, quant à lui, m'avait fait rire aux larmes l'an dernier en lisant son livre "Cancan", qui mettait en scène un fait divers (un vol de petites culottes) dans un village du sud-ouest. C'est un autre homme que je découvre lorsqu'il saisit sa guitare, concentré et un peu mélancolique, et se met à chanter une oeuvre de sa composition. Il est vrai qu'il fait des

spectacles à la Luna Negra, mais je n'ai pas encore eu l'occasion de l'y voir, et j'ignorais totalement ses talents de musicien. Il a écrit plusieurs livres, qu'il dédicace après le spectacle et semble avoir de nombreux centres d'intérêt mais une prédilection affirmée pour le sud-ouest, et la recherche d'us et coutumes sur le point de disparaître (c'est son dernier livre).

La journée se termine par une séance de dégustation orchestrée par la même personne que l'an dernier, femme aux grands yeux expressifs et à la voix douce qui tente de nous inculquer l'art et la manière d'apprécier les bons vins... Je regrette simplement que cette dégustation ne se fasse pas autour d'une table, entre amis : il manque le poisson, le gibier, le foie gras et j'en passe. C'est un peu triste de boire ainsi sans la touche de convivialité indispensable à cette boisson très particulière.

ANNEXE 11

Prague (21-25 juin 2004)

Où est située Prague exactement ? Avant de m'y rendre, j'avoue humblement que je n'en avais qu'une idée très imprécise. Quant à son histoire, mon ignorance était immense. Pourtant, cette ville européenne a été très brillante pendant des centaines d'années, et à plusieurs reprises, la dernière étant à la fin du XIX^{ème}-début XX^{ème} siècle, où les échanges d'idées entre les intellectuels pragois et ceux de Paris par exemple étaient très fructueux. En consultant la petite brochure fournie par l'agence de voyage, où figuraient quelques indications succinctes et un petit lexique du vocabulaire de base, je me suis aperçue que la langue tchèque appartenait à la branche slave, et que le pays avait été longtemps sous la domination germanique. Je me suis donc dit qu'avec des notions de russe et d'allemand, je ne devrais pas me sentir perdue là-bas. C'était sans tenir compte des mentalités : les Tchèques ne veulent plus s'exprimer dans aucune de ces deux langues, qui leur rappellent à des titres divers trop de mauvais souvenirs. Il faut donc savoir, ou bien le tchèque, ou bien l'anglais (le français semble peu connu). J'ai donc puisé dans mes souvenirs pour communiquer dans cette langue devenue décidément incontournable.

A mon avis, la beauté du centre de Prague est comparable à celle de Venise, le charme des canaux et de la lagune en moins, naturellement, et il me semble que ses monuments sont dans un meilleur état général de conservation, et de styles nettement plus variés. La propreté des rues est impeccable, la pollution sonore et des gaz d'échappement inexistante, puisque la quasi-totalité de la vieille ville est interdite à la circulation, l'accès se faisant par un très bon réseau de métro, tramways et bus aux circuits complémentaires. Je ne suis pas une "fan" des visites de villes, mais j'ai été conquise par cette capitale qui a su allier un dynamisme remarquable (malgré son récent passé sous la domination de l'union soviétique) et un respect de ses monuments anciens. Seul le ghetto juif a été rasé (à la fin du XIX^{ème} siècle il me semble), à l'exception de ses synagogues et cimetières, pour être remplacé par des bâtiments qui sont les plus élégants et les plus richement décorés de toute la ville. A ce propos, j'apprends que le terme "ghetto" désignait à l'origine le quartier juif de Venise.

C'est la première fois que nous partons ensemble, Babou, Caroline et moi, mère et filles, Sophie exceptée, n'ayant pas pu se rendre disponible. Toutes trois, nous aimons les voyages et l'art sous toutes ses formes. Caroline, en tant que professeur d'art appliqué, nous initie aux différents styles d'architecture, nous aidant à distinguer le baroque de l'Art déco et de l'Art nouveau ; elle nous fait comprendre le mouvement du cubisme, qui exprimait le désir des artistes de ne plus représenter la réalité telle qu'elle est perçue par nos sens : "le cubisme préconisait la traduction plastique des formes en facettes et volumes géométriques" (dixit Caroline) et montraient dans un même tableau plusieurs angles de vue d'un même sujet. C'était un art plus intellectuel qu'esthétique, à mon sens.

Prague est une synthèse réussie de l'histoire, où tous les styles se côtoient sans choquer le regard, dans une quête éternelle de la beauté sous toutes ses formes. Notre unique déception, c'est de n'avoir pas vu de musiciens dans les rues. Nous imaginions en voir à tous les coins, mais l'amour des Tchèques pour la musique s'est simplement manifesté par la distribution chaque jour de programmes musicaux aux passants. Les concerts se font dans les églises,

maison de la culture ou salles de théâtre, mais pas à l'extérieur, à notre connaissance du moins.

Les prévisions météo sur internet étaient proprement calamiteuses. Heureusement, comme d'habitude, les météorologues s'étaient trompés. Des trombes d'eau annoncées, seule une est tombée, alors que nous dînions au restaurant voisin de l'hôtel Meran où nous séjournions. En voyant le ciel d'encre, nous avons préféré ne pas nous éloigner. Pourtant, nous aurions dû : l'accueil du restaurant de l'hôtel Europa est détestable, les serveurs ne semblent aimer ni leur métier, ni leur clientèle, et peut-être détestent-ils tout particulièrement les femmes seules. En effet, il nous a semblé que les Tchèques ne sortaient qu'entre hommes, et que les femmes restaient à la maison. Il faut dire que nous étions en pleine coupe d'Europe du football et que les hommes s'agglutinaient dans les bars et les restaurants devant les écrans de télévision. En plus, la Tchéquie a battu l'Allemagne, et les Pragoï ont manifesté tard dans la nuit leur joie sur la place Venceslas.

Qu'avons-nous vu à Prague ? Des vaches !!! C'était la "cow-parade 2004", et une quantité d'artistes s'étaient fait parrainer par de grandes sociétés pour exposer dans toute la ville. Pas une seule vache identique ! Dans les patios et sur les places, dans les rues piétonnes et devant les monuments historiques, sur les abris-bus, elles étaient partout... Le chauffeur qui nous avait amenées de l'aéroport à l'hôtel Meran avait essayé de nous l'expliquer, mais nous n'avions pas compris de quoi il pouvait bien s'agir. C'était tellement inimaginable ! Dans la ville du baroque et du rococo, des vaches !

J'ai un faible pour l'art roman : malgré ses formes ramassées, j'apprécie la pureté de ses lignes dépouillées et l'expressivité des sculptures des porches et des chapiteaux ; il s'est développé à Prague entre le X^{ème} et le XIII^{ème} siècle. En second lieu, vient le gothique (XIII^{ème} - XVI^{ème} siècle), à condition qu'il ne soit pas mâtiné de baroque, aux dorures trop chargées, comme l'on peut en voir dans certaines églises espagnoles. Les formes classiques (XVI^{ème} siècle, la Renaissance en Bohême) me paraissent plus froides. Ce dont je n'avais pas pris conscience, c'est que l'évolution de ces styles architecturaux correspondait à un changement d'attitude à l'égard de la religion, chrétienne bien sûr, et pas seulement à un progrès technique permettant de réaliser des structures plus élevées et plus ajourées.

D'abord modestes et humbles, simples lieux de prière et d'hébergement pour les pèlerins et les nécessiteux, les églises avaient crû en même temps que le pouvoir du clergé, mécène du monde artistique, qui se comportait de plus en plus en seigneur temporel, outre son rôle spirituel de directeur des âmes. Utilisant toujours le latin, pendant que les langues dites vulgaires évoluaient séparément, les "intermédiaires" entre Dieu et les fidèles s'étaient éloignés du commun des mortels et avaient acquis un comportement contestable à maints égards. Inspiré de John Wycliff, un mouvement de réforme s'instaura parmi les Tchèques, dirigé par Jan Hus (cliquer sur son nom pour davantage d'informations) (1369-1415), précurseur de Martin Luther, et brûlé vif en condamnation de ses idées. Deux siècles plus tard, le 23 mai 1618, l'événement de la "défenestration de Prague" initie la guerre de 30 ans en Europe Centrale. Lors de la période de reconstruction qui s'en suit se développe le style baroque qui est porté à son comble à la fin du XVIII^{ème} siècle sous le nom de "rococo". Cette débauche d'ornementation traduit la contre-réforme initiée par les catholiques en réaction au protestantisme qui prône l'absence de représentations imagées, qu'elles soient peintes ou sculptées, considérées comme des idoles païennes.

Je dois avouer que, malgré mes préventions contre ce style très chargé et le message qu'il véhicule, le baroque donne un cachet très particulier à la ville de Prague, et nous ne savions pas où porter le regard, tant il y avait de belles façades, qui n'étaient plus du tout limitées, en outre, aux édifices religieux, mais s'étaient étendues aux bâtiments laïques. Manquant d'habitude, mon œil peu averti avait d'ailleurs du mal parfois à distinguer ce style de l'Art nouveau (XIX - début XX^{ème}), ou de l'Art déco et du mouvement constructiviste, développés pendant l'entre-deux guerres, ces derniers s'étant particulièrement manifestés à l'emplacement de l'ancien ghetto juif, si je ne m'abuse.

Comme toujours lorsque je suis en déplacement, j'ai peu dormi la première nuit, malgré le confort de cette spacieuse chambre d'hôtel où nous logions toutes les trois ensemble. La veille au soir, nous avons déjà fait un petit tour de reconnaissance et avons goûté pour la première fois à un plat tchèque. Babou préférait ne manger que dans les endroits recommandés par le guide du routard ou l'autre guide acquis par Caroline avant le départ. Comme nous en avait averti Laurent, la plupart des mets proposés sont accompagnés de grosses boulettes coupées en tranches épaisses, confectionnées à base de pomme de terre pour les unes et de semoule de blé pour les autres. Elles sont parfois un peu améliorées par une adjonction d'épices, mais elles sont globalement plutôt immangeables, lourdes, insipides et bourratives. En outre, celles à base de pommes de terre me font penser aux Knödel que je n'avais jamais pu avaler en Bavière (il y a fort longtemps, lors des séjours linguistiques de ma jeunesse). Par contre, je me suis vraiment régalée avec un assortiment de chou blanc et de chou rouge presque fondus et laissant une impression de sucré sur la langue qui accompagnaient une viande en sauce.

Réveillée vers 4 heures du matin par la lueur du jour mal occultée par les doubles rideaux des fenêtres sans volets, j'ai fini par sortir me promener à 6 heures, jusqu'à 8 heures où j'ai retrouvé mes deux compagnes dans la salle du petit déjeuner. Il y avait déjà du monde dans les rues, et, à mon grand étonnement, j'ai trouvé des magasins ouverts, principalement d'alimentation à l'attention des Tchèques, et même la poste (!). Des touristes erraient aussi, sacs au dos, admirant les bâtisses faiblement éclairées par les rayons obliques du soleil qui balayaient les toits et les étages supérieurs. M'orientant au jugé, j'ai quitté Nové Mesto (la nouvelle ville, dont la fondation remonte à 1348, de même que l'université Charles, la première d'Europe Centrale), pour m'engager dans Staré Mesto (la vieille ville). Je me suis perdue à plaisir dans les petites rues, m'enfonçant dans les passages à travers les maisons qui celaient parfois une placette intérieure, patio nordique souvent occupé par des magasins chics ou de petits restaurants en terrasse.

L'artisanat fleurit à Prague, que nous découvrons avec enchantement un peu plus tard dans la journée en musardant devant les échoppes d'un marché : beaucoup de marionnettes, inspirées de contes immémoriaux, ou caricatures de personnages modernes, des objets de bois, jouets ou oeuvres d'art, des oeufs peints, véritables coquilles évidées ou bois tourné, pour la décoration du sapin de Noël ou pour fêter Pâques (comme en Russie), des poupées en tissus, des fleurs tressées, des napperons de dentelle, ... Le travail du verre fait florès, utile, pour dresser la table ou l'éclairer sous forme de lustres multiformes, ou bien mué en oeuvre d'art à déposer derrière une vitrine, pour le plaisir du regard prolongé par la main qui caresse les formes contournées.

Babou achèterait bien tout, si elle n'était pas limitée par le poids de sa valise et par l'encombrement. En effet, étant donné que notre séjour ne dure que 3 jours (5 en comptant l'acheminement), nous avons opté pour un bagage à main (et à roulettes) qu'il n'est pas nécessaire d'enregistrer ni de faire passer dans les soutes des carlingues. Ainsi les transferts se

font plus rapidement et sans stress. Evidemment, cela limite le poids total à 12 kgs au départ de la France... et 10 kgs au départ de Prague (!) - il a fallu discuter "le bout de gras" pour négocier un poids global entre nos trois bagages, car Babou ne pouvait plus rembarquer sa valise avec elle pour cause de surpoids ! Heureusement, Caroline et moi avions des bagages moins volumineux qui ne pesaient que 8 kgs.

Nous nous sommes fixé quelques impératifs, en touristes appliquées : visiter le centre de Prague, son château qui la domine depuis l'autre rive de la Vltava (Moldau), le musée Mucha, le musée des arts décoratifs, le musée du cubisme, et assister à un concert. La seule limite, c'est la fatigue, puisque nous déambulons presque tout le temps à pied, n'utilisant les transports en commun que pour les longues distances, pour aller d'un quartier à un autre. Je dis "quartier", mais il s'agissait à l'origine de quatre villes distinctes, Josefov (le ghetto juif), Mala Strana (le petit côté) au pied de Hradcany (le château), Staré et Nové Mesto. Ensuite, la ville moderne s'est étendue bien au-delà, d'une colline à l'autre, et nous réalisons en visitant le château Hradcany, puis en nous rendant sur les vestiges du château de Visegrad le dernier jour que nous n'avons découvert que la "vitrine" de Prague.

La visite du musée Mucha était comprise dans le prix du voyage. Alphonse Mucha (1860-1939) était un peintre tchèque mondialement connu qui s'exprimait dans le style français "Art Nouveau" et une partie de son oeuvre est exposée dans le palais baroque Kaunický. Lors de son séjour à Paris, il obtint une célébrité immédiate après avoir peint une affiche commandée par l'une des meilleures actrices du moment, Sarah Bernhardt, en décembre 1894. Elle lui accorda un contrat de 6 ans pour la réalisation de costumes, décors de scène, illustrations pour les magazines et couvertures de livres, bijoux, mobiliers et affiches. De retour en Tchécoslovaquie en 1910, il consacra la fin de sa vie à la production d'une série épique de 20 tableaux décrivant l'histoire du peuple slave, l'Épopée Slave.

J'ai particulièrement remarqué une affiche qui militait en faveur de l'utilisation de la langue tchèque (de préférence à l'allemand), et un tableau très sombre qui représente une femme russe perdue au milieu d'une steppe enneigée et guettée par les loups qui s'apprêtent à la dévorer. En effet, le XIX^{ème} siècle a connu un réveil national tchèque et une effervescence culturelle à laquelle Mucha a contribué. Ce mouvement se conclut en 1918, après la signature d'accords entre Tchèques et Slovaques, par la déclaration de l'indépendance de la Tchécoslovaquie, soutenue par les alliés. Prague devint la capitale et le leader populaire Masaryk, écrivain et philosophe, premier président de ce nouvel Etat. Il sera de courte durée, puisque le pays sera de nouveau envahi par les Allemands en 1938-1939, puis intégré au bloc soviétique en 1948.

Nous visitons également le château Hradcany. Bien que les premières traces d'habitation humaine dans la vallée remontent à 600 000 ans av. J.-C. (homme de Néandertal), l'histoire de cette région commence au IV^{ème} siècle avant J.-C., avec la présence de Celtes dont une tribu, les Boïens, donne son nom à la Bohême. A la veille de notre ère, ils sont chassés par les Germains qui cèdent la place à leur tour au VI^e siècle à deux tribus slaves, les Zlicani et les Tchèques, qui s'établissent de part et d'autre d'un bras de la Vltava. Elles sont évangélisées avant 800 par des missionnaires venus de la Bavière franque, spécialement des diocèses de Salzbourg, Passau et Ratisbonne, puis, en 863 et 864, par deux moines grecs venus de Constantinople, les frères Cyrille et Méthode, à l'invitation du second monarque de Grande-Moravie, Ratislav. C'est vers cette époque qu'est entreprise la construction du château de Prague, siège des souverains de Bohême.

Ce château est tellement immense, que nous nous sommes perdues ! Prises dans le flot des visiteurs, nous avons pénétré dans le palais royal, puis la cathédrale Saint Guy dont j'ai admiré les vitraux, la voûte, et tout particulièrement la chapelle byzantine Saint Venceslas, aux parois recouvertes de fresques. Caroline et moi sommes montées au sommet du clocher, mais la vue était moins belle que celle offerte du haut de la tour de l'horloge astronomique dans le centre de Prague. Suivant toujours la foule, nous nous sommes retrouvées dans la Ruelle d'Or, ensemble de maisons minuscules et pittoresques occupées par une multitude de petits commerces au rez-de-chaussée où l'on accédait par quelques marches descendantes. Visite à sens unique, là aussi, et nous avons accédé aux jardins des remparts pour nous retrouver, sans trop savoir comment, à l'extérieur de l'enceinte du château. Il faut dire que nous avions faim, et nous nous sommes jetées dans le premier restaurant venu qui, bien sûr, en raison de son emplacement, nous a proposé un repas très cher en comparaison de son contenu (une grosse salade). Pour se faire pardonner, le patron nous a distribué à chacune une carte postale...

Errant dans les rues nous avons tourné en rond, admirant au passage le palais Wallenstein, la galerie de peintures Strahov, une superbe bibliothèque de livres philosophiques que nous n'avons pu admirer que depuis la porte ouverte d'une galerie aux objets hétéroclites, véritable cabinet des curiosités, depuis la collection de papillons, en passant par celle de coraux, coquillages et poissons desséchés, pierres et meubles anciens... Babou nous attendait en bas sur un banc, un peu fatiguée de toutes ces visites. Désespérant de retrouver l'entrée du château, nous avons fini par chercher l'arrêt de tramway le plus proche afin de retourner dans nos pénates.

Le meilleur dîner que nous ayons fait fut italien, dans un restaurant voisin du pont Charles, premier pont de pierre sur la Vltava (Moldau), couvert en permanence d'une foule de touristes qui achètent ensuite des souvenirs sous les arcades toutes proches. J'y ai photographié des échiquiers tout-à-fait originaux, pour le plaisir.

Etant donné que les élites tchèques s'exprimaient en allemand, puisque la Tchécoslovaquie a rarement été indépendante au cours de son histoire mouvementée, on ignore parfois l'origine tchèque d'auteurs aussi connus que Franz Kafka par exemple. Quant à Milan Kundera, il a préféré s'exiler en France pour s'exprimer plus librement. Milos Forman, lui, est parti à Hollywood tandis qu'Antonin Dvorak devenait un temps directeur du conservatoire de New York. C'est un plaisir de se promener dans ces rues de Staré Mesto. Maintenant que notre oeil s'accoutume à l'architecture et que nous nous orientons plus facilement, nous commençons à musarder davantage, faisant halte devant les vitrines, détaillant les étalages d'un marché de rue avec quantités de sorcières qui me font penser à celles du Harz en Allemagne. Nous entrons dans une galerie d'oeuvres d'art en verre soufflé où Caroline demande si elles sont réalisées par le designer juif Borek Sipek : le responsable se met en colère et rétorque que cet artiste ne doit sa réputation que grâce à sa religion, qu'il est soutenu par tous les juifs de New York, et qu'il y en a de bien meilleurs que lui, etc., etc. 40 000 juifs du ghetto de Prague sont morts dans les camps de concentration, mais cela n'a pas extirpé l'antisémitisme de certaines mentalités. Nous sommes ressorties de là plutôt choquées.

C'est d'ailleurs vers Josefov, l'ancien ghetto, que nous nous dirigeons tranquillement. Nous avons pris une carte qui permet théoriquement de visiter tous les monuments de la capitale. On a omis de nous préciser qu'il y avait de nombreuses exceptions, dont la Synagogue Vieille-Nouvelle par exemple, qui est la plus ancienne d'Europe. Nous nous asseyons sur un des sièges de bois situés sur le pourtour de la nef et observons l'intérieur (interdit de photographie) pendant que Caroline part dans une diatribe très féministe à l'encontre de la

religion juive (où la femme ne peut devenir rabbin, ne peut pénétrer dans la nef - il y a une petite nef attenante pour suivre le culte -, où elle est suspectée d'être la source des pires maux, etc.). J'achète peu après chez un bouquiniste un petit livre sur le Golem et autres légendes juives et je constate en le lisant que ma soeur n'a pas tout-à-fait tort.

En sortant, nous faisons le tour de l'ancien cimetière juif et faisons la queue devant une caisse en examinant les conditions de visite : impossible de le voir séparément ! Il faudrait y ajouter 2 ou 3 autres synagogues ou musées, et nous n'en avons pas envie. Tant pis ! Nous préférons aller découvrir les richesses du musée des arts décoratifs dont on peut photographier les collections moyennant un petit supplément au billet d'entrée. Caroline, toute contente, découvrira qu'il surplombe le cimetière juif, et prendra des photos de celui-ci depuis la fenêtre des toilettes (!). Je m'attarde un long moment devant des instruments astronomiques et de superbes montres à gousset, ainsi que devant de grands livres enluminés conservés dans une quasi-obscérité.

Caroline souhaite faire une dernière visite aux maisons cubistes de Visegrad où se trouvent les vestiges d'un ancien château (nous pensions y trouver un vrai château et, après l'avoir cherché désespérément, constatons qu'il n'en reste qu'une enceinte fortifiée autour d'une église centrale). Nous n'avons plus le temps, tant pis pour le cubisme, il faut nous dépêcher ! Il y a du chemin jusqu'au Rudolfinum pour le concert de 19h30 ! Nous reprenons le métro (incroyablement rapide et propre), comptons les arrêts et repérons les noms aux consonnances slaves sur les quais pour ne pas nous tromper tout en guettant de l'oreille les annonces en tchèque pour plus de sûreté, et descendons à l'hôtel nous changer (les Pragois sont très chics pour aller au concert, nous ne voulons pas nous faire refouler), et reprenons le métro qui s'arrête à deux pas. Ouf ! Nous sommes à l'heure !

A vrai dire, nous ne savons pas bien ce que nous allons entendre. Comme il n'y avait plus de place pour le concert du soir, nous avons réservé pour le surlendemain, où se produisait un orchestre de chambre (pour lesquels j'ai une prédilection). Il s'agit d'un concert très exceptionnel, puisque l'orchestre de chambre Suk (qui se produit dans le monde entier) fête son 30ème anniversaire. Au programme, Locatelli, Haydn, Macha et Suk, le plus intéressant à mon oreille profane étant le 3ème qui allie la modernité à une grande musicalité, c'est un véritable enchantement. Les musiciens sont plutôt nombreux pour cette occasion (une quinzaine) et font preuve d'une grande entente et d'un réel plaisir à jouer ensemble, souriant même pendant qu'ils jouent. Le public (presque totalement tchèque) leur est acquis. Il va de la petite fille de 10 ans jusqu'à la grand-mère, en passant par un trio de jeunes chevelus à loques et boucles d'oreilles qui a quand même consenti à enfiler le costume sombre et la chemise d'un blanc immaculé. A l'entracte, les gens parlent avec les musiciens, ils sont "en famille". Nous sommes les dernières à être servies au bar d'une superbe pièce attenante au hall majestueux : nous avalons à toute vitesse notre verre de vin blanc en roulant des yeux affolés, à part trois personnes qui prennent leur temps, comme nous, atablées un verre de vin rouge à la main, il n'y a plus personne dans la salle... C'est bon, les Tchèques sont des gens très civils, ils nous ont laissé nos places au 3^{ème} rang à gauche (impeccable pour voir les mains du pianiste au 2ème morceau de musique et pour voir la "binette" des musiciens et leurs mimiques lorsqu'ils jouent). Le concert se termine sous les applaudissements, avec 2 bis dont nous ne comprenons pas le nom des auteurs rapidement mentionné par le premier violon qui fait office de chef d'orchestre.

Les meilleures choses ont une fin... Nous dînons dans un restaurant juif où je vois un client prier en se balançant devant un livre minuscule (la Torah ?) pendant que son épouse se lève

pour partir à la fin du repas. Le lendemain, nous faisons une dernière petite promenade avant de nous faire conduire à l'aéroport en taxi (avec l'assurance de l'hôtelier que le prix ne sera pas prohibitif, puisqu'il paraît qu'il y a parfois des abus).

ANNEXE 12

Catalogne - Les châteaux cathares : une supercherie ? (juillet 2004)

Je m'étonne toujours de ces vogues qui parcourent les populations, faisant fi des frontières, puis disparaissent et laissent place à de nouveaux engouements. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle - début XX^{ème}, les esprits se sont tournés vers cette ancienne hérésie du Moyen-Age que l'on a appelée catharisme en Rhénanie, Bourgogne, Suisse, Lombardie et Occitanie, mais qui a débuté quelques dizaines d'années auparavant en Bulgarie (qui englobait alors la Macédoine, incluse aujourd'hui dans la Grèce) et dont les adeptes s'appelaient les bogomiles. Evidemment, ce "retour aux sources" ne s'est pas fait sans dévoiement et ces idées ont été récupérées par des mouvements aussi divers que le "méditerranéisme postromantique de Napoléon Peyrat, les sociétés secrètes, le wagnérisme, l'anthroposophie de Rudolf Steiner et même l'occultisme nazi" (Pyrénées Magazine, Entretien avec Francesco Zambon, professeur de philologie et de littérature romane à l'université de Trente - Italie).

Pire même, ce nouvel intérêt pour les Cathares est actuellement exploité à outrance sur le plan commercial pour la vente du vin des Corbières en Languedoc à travers de grandes affiches publicitaires qui arborent un château en ruine perché au sommet d'un roc austère, figure emblématique des soit-disant "châteaux cathares". Toutes les régions où a sévi peu ou prou cette hérésie en profitent pour organiser des visites sur ce thème dans tout vestige de château, d'abbaye ou village, sans trop se préoccuper de la vérité historique. Bien sûr, est proposée (accessoirement ?) à la vente une multitude d'objets aussi divers que variés, livres, revues, vêtements "moyenâgeux", armes, artisanat du bois, de la poterie, du verre, cadrans solaires, j'en passe et des meilleurs. Même le cadre des salles de restaurants et les menus proposés se mettent à l'heure cathare, ou tout au moins moyenâgeuse, mêlant sans vergogne le roi Arthur, les anciens pressoirs, et les tableaux mettant en scène les bûchers de l'Inquisition.

Pourtant, d'après les rares sources écrites laissées par ces précurseurs du protestantisme, et les comptes-rendus des procès qui les condamnaient, nous pourrions encore à notre époque nous inspirer de leur pensée et y trouver un enrichissement spirituel. J'ignore encore presque tout du catharisme, mais j'en ai retenu certains traits qui m'ont plu. En tout premier lieu, cette église était parfaitement mixte : les prêches, ainsi que les sacrements, étaient administrés aussi bien par des femmes que par des hommes. Les religieux étaient intégrés au sein de la population, s'exprimant dans sa langue (au lieu du latin), travaillant pour vivre, souvent en formant des ateliers de tissage, et continuaient d'avoir des relations de parenté, de voisinage, de commerce, bien qu'ils fussent regroupés en petites communautés (de femmes ou d'hommes). Ils tâchaient de se comporter le mieux possible en suivant la lettre de l'ancien et du nouveau testament (ils étaient appelés "les Bons Hommes" et "les Bonnes Femmes"). Rejetant la plupart des rites, sacrements et ajouts divers effectués depuis le millier d'années qui s'était écoulé depuis la mort de Jésus-Christ, cette église (qui se disait chrétienne) prônait la pauvreté, le jeûne et le partage, préceptes qui allaient à l'opposé du comportement de l'église dirigée par le Pape. Ce qui me plaît moins, c'est l'idée de dualisme (qui était rejetée très fortement par l'église papale), selon laquelle (si j'ai bien compris) l'esprit relevait de Dieu et la matière (le corps) du Mal : il me semble qu'ils rejetaient ainsi l'essence même de la vie.

J'aime me promener dans une région en essayant d'en comprendre l'histoire. Je ne pense pas que cela serve à grand chose de regretter que les vaincus n'aient pas été les vainqueurs. Notre civilisation actuelle et notre mode de vie sont le résultat de toutes ces batailles passées que nous ne pouvons effacer ni nier mais qu'il importe, je crois, de comprendre.

Après avoir déposé Jonathan et ses amis au camp de vacances de Saint Pé de Bigorre, près de Lourdes, où il s'apprêtait à pratiquer rafting, canoë, spéléologie, découverte du parc national des Pyrénées, escalade et "escalad'arbres" (j'en oublie peut-être), nous avons poursuivi notre périple en direction des Pyrénées Orientales. Comme nous ne sommes que tous les deux, Jean-Louis et moi, nous n'avons aucune contrainte et nous nous laissons aller à notre inspiration. Empruntant la petite route, très jolie mais étroite et sinueuse, qui suit les circonvolutions de la montagne et traverse tous les villages, nous mettons un temps infini à progresser vers l'est. Nous faisons une première halte pour déjeuner dans l'enceinte de l'ancien château fort de Mauvezin aux murailles bien restaurées. L'Escola Gaston Fébus a pris en charge l'animation et propose un programme bien sympathique. Des palissades de bois forment une double ceinture ponctuée de petites tours de guet, également en bois, dont les ouvertures sont closes de volets qui s'ouvrent par le bas, pour permettre au garde de tirer sur l'assaillant et dont l'accès n'est possible qu'à l'aide d'une échelle amovible.

Comme notre route passe non loin de Saint Bertrand de Comminges, nous faisons un petit crochet pour visiter le village et son église. Le nom du lieu ne m'était pas inconnu, mais j'ignorais ce que j'allais y trouver. Du théâtre romain, il ne reste que quelques murs bâtis à flanc de colline en arc de cercle. L'église est plus belle, vue de l'autre côté depuis le versant opposé aux parkings. Elle possède un magnifique orgue et un curieux choeur central en bois composé de 66 stalles qui isolait les chanoines des pèlerins. Le village a quelques maisons moyenâgeuses pittoresques.

Nous entrons dans la librairie attenante à l'église, installée dans les murs d'un superbe ancien bâtiment religieux, et j'apprends au passage, en visitant une des salles d'exposition de sculptures et panneaux explicatifs, l'origine du mot "trophée". Il s'agissait "d'un tronc d'arbre ébranché qu'une armée victorieuse érigeait à l'issue d'une bataille et chargeait des armes et des dépouilles des vaincus. Transposé dans la pierre et le marbre, ce symbole, né de l'art triomphal et religieux de la Grèce antique, s'intègre à de nombreux monuments commémoratifs de la Rome républicaine et impériale. Trois trophées ont ainsi été érigés dans les Pyrénées : l'un au col de Panissars (Le Perthus), l'autre à Saint Bertrand de Comminges, et le troisième, qui nous avait intrigués lors d'une randonnée au-dessus de Saint Jean Pied de Port, est à Urculu. Ce sont les vestiges d'une "tour située aux frontières du Pays Basque (Aquitaine) et de la Navarre (tarraconaise) qui célèbrerait la soumission des populations d'Aquitaine après les campagnes d'Agrippa en 38 et de Messala en 27 avant notre ère". C'est amusant de trouver deux ans plus tard la réponse à une question de façon inattendue et dans un lieu incongru.

Après Saint Bertrand de Comminges, nous apercevons une ou deux heures plus tard sur une colline des silhouettes monumentales qui s'élèvent d'un petit village dont j'ai oublié le nom. Pendant que Jean-Louis mange une pomme et lit un livre, assis à l'ombre d'un arbre du parking, je grimpe la colline pour jeter un oeil sur l'église de pierre au clocher de brique qui me rappelle un peu la facture de l'église de Saint Cernin à Toulouse, que j'aime beaucoup.

En fin d'après-midi, nous arrivons à Foix, curieuse ville coincée entre les montagnes, dont les voies ferrées et routières affligent la vue et affectent le paysage. Je suis encore sous le charme

de mon voyage à Prague et je regrette que toutes les villes de France et de Navarre ne soient pas pourvues d'un centre historique réservé aux piétons et libéré du bruit, de l'agitation et de la pollution engendrés par la circulation automobile. Nous visitons le château bien mis en valeur par des panneaux thématiques qui expliquent l'histoire, les anciens métiers, la fiscalité, les relations entre les seigneurs et l'église, entre l'église et les hérétiques cathares du XI^{ème} au XIII^{ème} siècle.

"Par exemple, vers 1002, Roger le Vieux, comte de Carcassonne, partage son territoire entre ses enfants. A Bernard revient ce qui deviendra le comté de Foix, ainsi que le Couserans, tandis que Pierre, évêque de Gérone, obtient les revenus de l'abbaye de Saint-Volusien à Foix. C'est ainsi que se tissent des relations très étroites entre les comtes et les abbés."

"Au XIII^{ème} siècle, les religieux de l'abbaye ne peuvent considérer comme ennemis les parents ou connaissances passés à l'hérésie cathare. Un chanoine, Pierre de Suc, était croyant hérétique ; Agnès de Durban, soeur d'un abbé de Foix, était liée à l'hérésie ; Guilhabert de Castres, évêque cathare, vint prêcher à Foix."

"En 1168, l'abbé Pierre signe avec le comte Roger-Bernard un paréage, qui est la mise en commun des revenus où tout est partagé par moitié. L'abbé apporte les droits sur la ville et son marché, rentes, taxes et revenus de justice. Le comte apporte les droits sur l'extension de la ville, la majorité des taxes du pont sur l'Ariège, les bénéfices du four banal (obligation aux habitants de l'utiliser moyennant une redevance). Il inclut le pont sur l'Arget, les moulins en aval et ceux prévus en amont. En contrepartie, comte et abbé participent à l'organisation urbaine : entretien du pont sur l'Ariège, réseau des fontaines."

Ces quelques extraits des panneaux du château de Foix permettent de mieux comprendre les relations étroites entre seigneuries et abbayes, l'étendue des pouvoirs temporels, quasi seigneuriaux, des religieux chrétiens à cette époque, et les raisons pour lesquelles l'hérésie cathare avait fait tâche d'huile, gagnant la sympathie de toutes les strates de la population. Information supplémentaire lue dans un roman historique se situant à l'époque des Cathares non loin de Narbonne, les Occitans n'avaient pas dans leurs coutumes l'institution du droit d'aînesse, telle qu'elle existait au nord, chez les Francs. La conséquence logique était le morcelage des héritages dont une partie était souvent rachetée par l'Eglise qui s'enrichissait aux dépens des seigneurs. Les cadets de leur nombreuse descendance se trouvaient parfois réduits à vivre de rapine et de pillage, accroissant l'insécurité déjà forte en cette période de féodalité et d'absence de pouvoir central, où la "police" était assurée par les seigneurs et la "justice" par les abbés. Si l'on considère la masse de ces châteaux et bâtiments religieux fortifiés, sans parler de l'allure des armes et armures, et le nombre de fois où des incendies (accidentels ou provoqués) ont détruit les villes et villages presque totalement construits en bois, je pense que l'inquiétude devait être permanente si l'on ne possédait pas une bonne dose de fatalisme - et une foi en Dieu extraordinaire -.

Nous profitons de notre présence en ville pour prendre à l'office du tourisme la liste des logements en chambres d'hôtes. Jean-Louis préfère téléphoner depuis Foix pour se renseigner sur les disponibilités plutôt que se diriger au hasard et faire du porte à porte. Nous sélectionnons un village des alentours appelé Le Bosc. Ce que nous ignorons, c'est qu'il se trouve à 900 mètres d'altitude. Nous suivons les indications téléphoniques et arrivons à "La vallée verte" au hameau de Madranque, sur la route du col des Marrous, où il n'y a plus que trois maisons occupées : encore un village (presque) abandonné ! Heureusement ici,

contrairement à Pano, l'eau coule en abondance, il suffit de voir l'exubérance de la végétation contre laquelle les propriétaires luttent pied à pied.

Outre l'offre de quelques chambres, et d'une table fort bien garnie, le couple propose des stages de tissage, tapisserie et teintures végétales. Dès notre arrivée, le ton est donné : on nous présente un couple de Lyonnais arrivés peu avant nous en leur demandant leur prénom et on nous avertit que l'apéritif sera offert sur la terrasse avant de dîner à la salle à manger au premier étage, avec vue sur la montagne... Notre chambre est en rez-de-jardin, un panorama superbe s'offre par la porte grande ouverte. Un couple de Belges, des habitués qui reviennent chaque année, est traité comme des amis de la maison, avec une grande familiarité. Nous faisons connaissance avec l'homme de la maison qui se désigne comme "le mari de la patronne" et nous fait la conversation avec une bonne humeur communicative tout en nous servant à boire. C'est un vrai plaisir de recevoir un accueil aussi chaleureux : quelle différence avec les hôtels ! Et avec des prestations équivalentes, sinon meilleures. Bien sûr, nous sommes à plus d'une demi-heure de la ville, mais c'est plutôt un avantage.

Il paraît qu'on peut faire de la raquette et du ski de fond dans les parages. Le chasse-neige dégage la route régulièrement. Je m'enquiers des conditions de vie. Au hameau, vit un couple avec deux jeunes enfants, un homme de 75 ans, et nos hôtes qui ont une fille qui vient de passer le bac et va devenir étudiante. Un ramassage scolaire est organisé dans toute la ceinture de Foix (essentiellement des villages de montagne), où les enfants sont pris directement à la porte de chaque maison. La jeune fille a préféré cette année être pensionnaire à Foix, mais elle aurait pu revenir sans problème tous les soirs. Le "mari de la patronne" dit que le paysage a considérablement changé en 30 ans. Lorsqu'ils sont arrivés, le village était abandonné depuis peu, et leur présence a fait revenir leur voisin et attiré le jeune couple. Il reste cependant plusieurs maisons dans un état de délabrement certain.

Lorsque la montagne était peuplée, la pratique de l'élevage avait nécessité l'entretien de prés et d'estives. Lors de l'exode rural, la forêt a peu à peu repris ses droits et elle recouvre maintenant la totalité des collines alentour, faite de pins, sapins, bouleaux et hêtres. Nous, nous trouvons le paysage magnifique. Il nous parle des inconvénients : par exemple, il a abandonné l'idée de cultiver un potager. Je lui dis "Les sangliers ? - Non, les biches et les cerfs ! Ils viennent tout me brouter, je n'arrive à garder que les fleurs tout contre la maison ! A la place des tomates, je suis obligé de manger du cuisseau de chevreuil !..." Nous autres, citadins, idéalisons la vie à la campagne, ou à la montagne, et nous n'imaginons pas que les habitants se retrouvent en concurrence avec une nature végétale et animale envahissante. Chaque maison abandonnée est envahie d'orties, dans les pentes, le buis et les ronces se mêlent inextricablement, et les arbres descendent les pierres des murets, démolissant les terrasses bâties avec peine.

Nos hôtes nous ont conseillé la visite du château de Roquefixade, peu connu et peu visité, simple ruine, mais balade sympathique avec un beau panorama. Ensuite, nous pourrions enchaîner sur celle de Montségur, bien plus connu et plus fréquenté. Nous découvrons ainsi le "sentier cathare - GR du pays d'Olmes" balisé de deux traits horizontaux rouge et jaune et dont la forte odeur de buis me fait penser au Sentier de la Matûre en vallée d'Aspe. Ce premier château a une histoire typique comparable à celle de tous les châteaux dits "cathares".

Voici ce qu'indiquent les panneaux bilingues français-occitan dressés près du parking au pied du village. "Son existence est attestée depuis 1034 (avant le début de l'hérésie cathare). Pendant la croisade contre les Albigeois, les seigneurs (tous nommés de père en fils Bernard

Amiel de Pailhès) sont de tous les combats aux côtés des comtes de Toulouse et de Foix dont ils sont les vassaux. Quant au village, sa présence n'est mentionnée dans les textes qu'à compter du XIII^{ème} siècle, mais on a la certitude qu'y vivait à l'époque de la croisade des Albigeois une communauté de croyants cathares." Donc, pas de construction cathare, mais des lieux habités pendant un ou deux siècles par des gens tolérants, voire favorables à l'hérésie cathare.

Montségur est perché sur un piton solitaire et se voit de très loin. La taille du parking, avec de nombreux emplacements pour les bus, laisse imaginer les foules que ce site attire : impressionnant ! D'autant qu'il ne reste pas grand'chose, sinon une enceinte fortifiée et la base d'une tour. De l'autre côté, interdit à la visite, gisent les fondations du village arasé par la répression papale et franque, dont une partie est fouillée par les archéologues et le reste, enfoui entre les racines des arbres, est laissé intact pour la postérité. L'intérêt principal en est... le guide. Nous arrivons avec une demi-heure de retard, mais il tiendra en haleine son auditoire immense, disséminé partout dans l'enceinte des ruines du château, pendant encore une heure et demie. Doté de talents d'acteur et d'orateur, il captive les touristes qui, muets, revivent par son verbe l'histoire du château et de sa région.

C'est lui qui nous a fait réaliser l'absurdité d'isoler deux siècles d'histoire au milieu des 1000 ou 2000 ans écoulés. La plupart de ces châteaux, abbayes et villages existaient bien avant le XII^{ème} siècle et ont perduré bien après (démolis et reconstruits, ou transformés à plusieurs reprises). Pourquoi les désigner du terme de "cathares", alors qu'il ne s'est agi que d'une hérésie parmi d'autres (car il y en eut de nombreuses depuis la mort du Christ, la Chrétienté étant peut-être simplement celle qui a le mieux réussi - provocation... -), et qu'elle a été rapidement écrasée par les forces conjuguées du Pape et du roi des Francs qui en a profité pour accroître ses possessions aux dépens du Royaume d'Aragon.

Jean-Louis reprend son téléphone pour chercher le gîte suivant. Personne ne répond, mais nous décidons de nous y rendre quand même. Arrivés au village de Montferrier, situé à 860 mètres d'altitude dans le massif de Tabe, avec un aperçu sur le château de Montségur, nous dit la brochure, nous suivons les flèches "Le Paquetayre" et sentons vite que nous sommes perdus. Je descends de voiture au stop (j'ai aperçu dans mon rétroviseur un taxi) et demande mon chemin : "Oh, mais vous ne trouverez jamais, suivez-moi, je vous y conduis !" : une chance extraordinaire. Ce brave homme nous fait faire demi-tour et nous amène jusqu'au début de l'impasse au bout de laquelle nous découvrons un nouveau site original, moins "chic", peut-être que le précédent, mais fort intéressant. Une jument et un âne paissent derrière une barrière. Une femme aux cheveux nattés longs à l'africaine nous accueille, toute étonnée de notre arrivée impromptue et, surtout, que nous ayons réussi à la trouver, tandis que mon oreille est attirée par les sons graves et mélodieux qui émanent d'une grande salle vitrée : j'ai l'impression d'être dans un film et je me retiens d'éclater de rire. Un stage intitulé "Rencontre avec sa voix, en quête de soi dans le souffle et le son, avec Michel Sauveplane" est en cours cette semaine-là, annoncé sur le site internet du gîte (nous l'ignorions, bien sûr).

Nous nous installons dans une chambre de la maison principale (les stagiaires sont dans l'annexe) puis faisons le tour du propriétaire avant de nous diriger vers une grosse pierre plate et moussue bordée de châtaigniers arborant leurs hampes de pollen jaune et bruisonnant d'abeilles et d'insectes butineurs. Attention ! Bouses de vaches ! Nous sommes à la campagne et dans une ferme. Un cri aigu retentit ! Une femme à demi-nue jaillit de derrière le rocher. Sa compagne explique : "Nous étions sous la douche solaire, mais maintenant, l'eau est froide, il

vous faudra attendre que le soleil chauffe le tuyau pendant deux heures, demain matin, pour en profiter !" Nous n'en avons nulle envie : un peu trop rustique à notre goût.

La luminosité baisse peu à peu, des insectes m'importunent. L'heure du dîner approche. Les pensionnaires s'asseyent à la table commune dans la grande salle à manger garnie de meubles, vaisselle et couverts anciens, ainsi que d'objets rapportés de Mauritanie. De très belles photos du désert et des portraits de Mauritaniens ornent les murs : nos hôtes sont membres d'une association d'aide humanitaire, dont l'objectif est de réapprendre aux populations l'usage de leurs plantes médicinales, tandis que les laboratoires français en cherchent les principes actifs. Michel est "herboriste", il possède son propre laboratoire de fabrication de produits et laisse à macérer fleurs et plantes dans de grands pots de verre sur l'appui des fenêtres. Il a deux potagers et une grande serre.

Le couple possède une propriété de 35 hectares de bois et de prés où paissent leurs moutons. Elle s'occupe de ses hôtes, et il passe son temps à l'extérieur : inutile de préciser qu'ils ne s'ennuient pas ! En outre, elle reçoit des groupes pour lesquels elle met à disposition une grande salle de réunion indépendante, elle offre le gîte et le couvert aux cavaliers et leurs chevaux qui viennent à passer par là et propose des séjours à thèmes : fabrication du pain, cueillette et transformation des plantes médicinales et aromatiques, participation à la transhumance, sorties nature ou moyenne montagne, et vente de produits fermiers issus de l'agriculture biologique. Elle nous confie que, jusqu'à ce qu'ils reprennent cette propriété, celle-ci passait de main en main tous les trois ans : les acquéreurs sous-estimaient peut-être le travail à faire, et ne supportaient sans doute pas l'isolement (relatif) de la ferme.

Nous dînons et prenons le petit déjeuner de concert avec le groupe d'adeptes et son gourou, fort sympathique par ailleurs, quoique un peu cabotin, aimant bien plaisanter, rire et manger. Notre hôtesse nous sert une délicieuse soupe à la carotte, poireau, lentille et pois cassé, aromatisée à la bergamote et à la cannelle. Aux pâtes qui suivent elle a ajouté de la tomate à peine cuite et du basilic. Une des confitures maison du petit déjeuner est faite de poire à la cannelle : un régal !

Nous progressons très lentement, mais il y a tant à voir ! Nous quittons la région de Foix pour nous diriger vers Font-Romeu par Quillan et Axat. Je retiens le site de cette dernière ville pour un séjour éventuel en groupe : elle est parfaite pour le rafting et je pense (pour Max) qu'il doit y avoir de nombreux spots d'escalade, étant donné la quantité de falaises. En plus, le cadre est très joli. Nous montons progressivement par une route étroite et sinueuse dans une gorge creusée par l'Aude jusqu'à un haut plateau à la végétation steppique où nous faisons halte au bord du lac de Matemale, véritable station balnéaire d'altitude, avec activités de natation, planche à voile, VTT, équitation, escalad'arbres, etc., affublée d'un garçon de café parisien plutôt désagréable à l'heure du café, après notre pique nique en pleine nature (assez ventilée).

Un peu plus loin, c'est la ville fortifiée par Vauban la plus haute de France : Mont-Louis. Un petit tour et puis s'en va. La question se pose : continuer vers l'Espagne et faire beaucoup de route à un rythme très lent, à la découverte des églises romanes de Catalogne, ou obliquer de nouveau vers la plaine française pour nous rapprocher plus vite de la Méditerranée ? Nous choisissons la deuxième option : direction Prades et le pic du Canigou. Nous trouvons à dormir chez une hôtesse anglaise au village de Sahorre, près de Vernet-les-Bains, au pied du Canigou, qui propose des chambres et petits appartements en rez-de-jardin dans un grand parc équipé d'une petite piscine circulaire en bois posée sur l'herbe, et pourvu d'un vaste hamac suspendu entre deux arbres (à la toile un peu humide).

J'admire la vue sur la petite église romane à flanc de colline boisée que je photographie au réveil, éclairée par le soleil levant. Ce jour-là, pas de voiture : nous avons décidé de faire une marche. L'ascension du Canigou nous paraît un peu trop ardue, nous préférons faire une balade à flanc de montagne, au paysage très varié, qui alterne la marche en sous-bois (bienvenue car il fait très chaud) ou en rocailles plantées de thym et de lavande, et parcourue par une multitude de papillons qui volètent dans l'air chargé d'odeurs capiteuses. Nous sommes entièrement seuls. Pourtant, au parking du col, au pied de la tour de Goa, il y avait plusieurs voitures. Le vent bruit dans les frondaisons, les criquets crissent dans l'herbe et jaillissent sous nos pas d'un bon leste, les torrents dévalent bruyamment la montagne. Suivant la végétation, nous baignons dans des odeurs différentes qui nous emplissent à chaque inspiration. Des crottes de lapins toutes rondes parsèment le sentier rocailleux et ensoleillé, et je repense à ce renard des Bardenas qui, pareillement à ses frères invisibles du Canigou, devait croquer des lapins assaisonnés tout vivants de thym et de serpolet...

Nous pique-niquons au bout du chemin, près d'une petite cascade qui me faisait fantasmer en la voyant : je m'imaginai, naïade, baignant dans les eaux claires entre les longues herbes. J'ai retiré mes grosses chaussures de montagne, mes chaussettes, et marché pieds nus dans la boue, puis, précautionneusement sur les rochers moussus et glissants, avant d'atteindre un espace sablonneux dégagé : ouille-ouille-ouille ! L'eau est tellement glaciale que le froid me saisit la plante des pieds et me fait un mal de chien ! Je ressors, mais il fait si chaud que je recommence, cette fois sans y rester très longtemps, en me réchauffant entre les mini-bains successifs. J'humecte toute ma peau découverte, mais je ne songe plus à m'y plonger toute entière... Après manger, je reste à observer le fond des eaux peu profondes dans une zone calme : on n'imagine pas toutes les petites bêtes qui y séjournent. Elles ne font pas 5 millimètres et ressemblent à des bernard-l'ermite, le corps enfoui dans une coquille oblongue de la couleur de la vase sablonneuse d'où s'échappent des petites pattes sombres gigotantes qui leur permettent de se déplacer et sans doute de se nourrir. Dire que je marchais dessus !

Nous changeons une nouvelle fois de gîte nocturne : direction Mantet, petit village légèrement en contrebas d'un col à 1761 mètres d'altitude. Notre balade nous avait fait tourner autour du village de Py, et c'est là justement que nous prenons en stop une jeune femme lourdement chargée d'un sac à dos qui rejoint un ami à Mantet. Il effectue un stage de fabrication du fromage à la ferme adjacente à notre gîte de "La Cavale". Ardéchoise, elle arrive d'Avignon où elle a apprécié le festival "off" et les animations de rue.

Nous sommes surpris par l'aspect négligé des extérieurs de La Cavale, par la présence d'une yourte mongole à la superbe porte de bois très colorée dans l'entrée et par le rude accueil de l'hôtesse que j'imagine in petto plus aimable avec ses chevaux qu'avec les gens. En outre, la curieuse disposition des bâtiments en fer à cheval nous fait profiter pleinement de la vue sur les écuries, et surtout des mouches qui volètent en tous sens en cette fin d'après-midi très chaude, malgré l'altitude élevée. Nous sommes par contre agréablement réconfortés par l'aspect des chambres avec salle de bain, parfaitement propres et apparemment très neuves, auxquelles on accède par des portes-fenêtres de style équestre (porte pleine à mi-hauteur surmontée d'une fenêtre et qui s'ouvrent indépendamment l'une de l'autre). Rafraîchis par une bonne douche qui nous délasse de notre longue marche et de la tension sur cette route de montagne aux virages en épingle à cheveux nullement protégée par les quelques piquets de bois servant de repère au chasse-neige en hiver, nous lisons tranquillement allongés sur le lit quand un remue-ménage attire notre attention : un groupe de cavaliers arrive.

Notre hôtesse s'anime : elle connaît le guide et converse avec lui en riant, tout en tirant des bouffées de sa fine cigarette tordue qu'elle se roule elle-même. Une jeune palefrenière aide les cavaliers à desseller les montures et sa patronne indique où poser le harnachement des chevaux de bât qui portent les tentes, l'équipement et la nourriture du groupe. La robe des chevaux est marbrée de taches sombres à l'emplacement des couvertures qui les faisaient transpirer. L'un d'eux piaffe et s'agite impatiemment, incommodé par le harcèlement incessant des mouches. Nous, nous restons bien à l'abri derrière notre vitre à les observer. Nous en apprendrons un peu plus sur eux lors du repas du soir exceptionnellement retardé d'une heure à cause de leur arrivée tardive.

La jeune serveuse russe, qui comprend un peu le français mais le baragouine à peine, nous apporte les plats en s'activant avec célérité mais très discrètement : salade de tomates et d'oeufs durs, poivron rouge revenu à l'ail, lapin à la moutarde avec riz et ratatouille, fruits, notre hôtesse est bonne cuisinière. Nous faisons connaissance avec un couple d'enseignants qui marchent depuis plusieurs jours déjà de gîte en gîte sur la haute montagne. Les cavaliers s'attablent à leur tour et le guide les rejoint. Il y a une femme et trois ou quatre hommes. Apparemment, la journée a été rude, c'est l'heure du règlement de comptes. Ils sont partis de Mont-Louis et, jusque-là, ont campé, ce qui signifie qu'ils s'arrêtaient quand bon leur semblait, librement, sans distance ni durée imposées.

Aujourd'hui, il en était autrement puisqu'ils avaient réservé une soirée au gîte de La Cavale. Le guide savait que l'hôtesse était très stricte sur les horaires : après l'heure, on ne sert plus le dîner ! Un seul service pour tout le monde ! C'est qu'elle est levée tous les jours dès 5 heures du matin, et que le soir, elle est trop fatiguée pour veiller tard. Elle possède, je crois, une quarantaine de chevaux de race qu'elle utilise pour faire des randonnées en groupe sur réservation. D'après son site internet, elle les dresse elle-même et s'occupe aussi d'organiser des randonnées équestres en Mongolie, région pour laquelle elle a une prédilection et dont elle importe des yourtes qu'elle distribue en France.

Pour revenir au groupe présent à table, il y a eu plusieurs petits incidents ce jour-là : à l'heure du pique-nique, les chevaux se sont échappés, et il a fallu deux heures au guide pour les récupérer ! Il faut dire que, d'ordinaire, il travaillait en collaboration avec le grand-père du chiot de six mois que nous avons vu en bas dans la cour. Celui-ci se chargeait de les regrouper. Evidemment, le chiot est encore trop jeune pour savoir y faire.

La cavalière du groupe se refusait à monter une fois la nuit tombée. Il a donc fallu cravacher pour arriver à temps, après le retard pris à midi. L'un des cavaliers, visiblement un râleur, ne décolère pas. En fait, il a eu peur : ils sont passés dans des endroits délicats où il fallait mettre pied à terre et avancer à la file indienne, laissant décider les chevaux eux-mêmes de la façon d'aborder la difficulté. Notre homme imaginait déjà l'un des chevaux dévalant le précipice, ou se cassant une patte, ou entraînant un homme dans sa chute, bref, il s'est fait des films, et il faut qu'il explose. Il a fait un peu d'équitation dans sa jeunesse, mais il ne s'est véritablement mis au cheval que depuis trois ans (à 49 ans) et il a appris sur le tas. Selon sa philosophie, un cheval, s'il a envie de brouter et de baguenauder, il faut le laisser faire. Le guide, conscient de la difficulté du parcours et de la nécessité de tenir son groupe, lui a fait des remontrances.

Un autre cavalier préférait le grand trot, et le guide le réprimandait à chaque fois : "petit trot, petit trot" ! Pour le cavalier, c'est plus éprouvant, et cela nécessite une meilleure maîtrise de sa monture, mais c'était plus prudent pour éviter les accidents. Une nouvelle fois, le groupe renâclait : c'est plus agréable le grand galop ! Bien sûr ! Mais, bien qu'il n'en eût rien dit, on

sentait bien que le guide se sentait responsable du groupe et voulait les ramener en un seul morceau, quels que soient leurs états d'âme entre temps. Jean-Louis, ça le fait rêver... moi, pas du tout, j'aime autant être à pied, comme le couple à mes côtés. En plus, les cavaliers nous confirment qu'ils ne sont pas tout le temps à cheval, et même, qu'il leur faut beaucoup marcher, et en plus, rapidement, au rythme du cheval, et en tenue d'équitation, pas de randonneur. Bref, l'inconfort total. Et pourtant, ils aiment ! Je ne comprends pas. C'est déjà dur de se pousser soi-même, si en plus il faut composer avec les humeurs du cheval !

Sur les conseils du couple d'enseignants-randonneurs, nous partons le lendemain en randonnée de haute montagne depuis le col de Mantet au-dessus du village. Le paysage est moins riant qu'autour du Canigou, puisque nous sommes beaucoup plus hauts. Nous sommes dans un parc protégé, où les activités des gens du village sont réglementées et limitées aux activités traditionnelles d'élevage et d'hébergement rural. Au-dessus des estives pousse le pin à crochet, espèce méditerranéenne d'altitude que l'on trouve également à La Pierre Saint Martin, avec des arbres de plus petite taille et d'allure plus tourmentée qu'ici. Le climat est rude, nous rencontrons de nombreux arbres morts, debouts ou couchés en travers de la pente. Le rhododendron est encore en fleurs, mais la végétation est beaucoup plus pauvre sur ces sommets qu'en moyenne montagne, je ne vois presque plus d'insectes qui me tourmentaient tant la veille tandis que je marchais. Des pans entiers de forêts sont envahis de lichens qui donnent aux arbres une allure fantasmagorique, parés d'un vert-de-gris uniforme où l'oeil se perd dans un monde sans couleurs. Je repense à notre ascension de l'Adi, en Pays Quint, après Saint Etienne de Baigorri, dans une forêt enfouie dans un brouillard qui engendrait une sensation similaire.

Il fait froid vers les cimes, le vent souffle dans un espace libéré, presque minéral, couvert d'une herbe rase qui fait le gros dos. Nous marchons de cairn en cairn, de plus en plus haut, là où les plaques de neige sur des flans exposés au nord semblent à la hauteur de nos yeux. Je n'ai plus de plaisir et suis Jean-Louis à reculons. Des chevaux paissent encore à cette altitude, et des vaches aussi, gardés par une silhouette lointaine et un chien qui court en va-et-vient frénétiques. Nous déjeunons à l'abri d'une roche et redescendons vers des horizons plus familiers.

Ah! Cadaquès! Un enchantement... Nous pensions nous arrêter dans le Roussillon, et nous avons été déçus par l'environnement peu soigné, la circulation, les difficultés de parking, nous avons donc passé la frontière, et poussé jusqu'au Cap de Creus. Un petit village blanc, une atmosphère tranquille et détendue, un petit hôtel coquet, tout pour plaire (ici, pas de "casa rural", la montagne alentour est pelée, déserte et desséchée, parfaitement inhabitable). Nous avons dîné dans un restaurant discret, au mur extérieur recouvert de plantes grimpantes, il fallait écarter les feuilles pour lire le menu. Par le portail ouvert, un patio recouvert d'un treillis, des tables peintes à la main, de la belle musique (juive ? orientale ? libanaise comme les épices ? je n'ai pas demandé...). Les pièces intérieures étaient un vrai musée, remplies d'une collection disparate, 3 puits creusés dans le sol et recouverts d'une vitre, un pressoir à olives, d'anciennes machines à coudre, un immense bac de pierre circulaire avec une grande roue verticale montée sur timon, visiblement extraits d'un moulin, avec les bouteilles disposées à l'intérieur sur un lit de paille : on avait peur qu'elles se fassent fracasser si, magiquement, la meule s'était remise à tourner... Sur le côté de la terrasse, un atelier de peinture, des tableaux disposés négligemment dans tous les coins, même à l'intérieur d'un four à pain dans un angle du patio. Des pièces, au plafond légèrement voûté, émanait une ambiance de cave romane autant que romantique... et pourtant, il s'agissait d'une maison

entièrement conçue par Dali, dont la statue dressée dans le port le présente en position de dandy.

Le lendemain matin, exploration des fonds marins. Puis nous repartons vers Roses, bâtie comme une station balnéaire du sud de l'Espagne, avec des barrières d'immeubles très hauts en bordure de plage. Il faut aller jusqu'au bout de la route, à Puig rom, sur la côte du Cap de Creus, pour retrouver un peu nos impressions de Cadaquès. Nous repartons sur Figueres, avec un aperçu rapide de Castello d'Empuries, mais nous ne nous plaisons pas et faisons demi-tour en guettant un endroit propice pour dormir. Finalement, nous allons dans la marina géante d'Empuriabrava, curieuse Venise aux canaux privés dont on ne peut avoir un aperçu qu'en louant un petit bateau, sans accès dans les voies annexes qui desservent les maisons ou immeubles de part et d'autre : pour les visiteurs, un attrape-nigauds, puisque presque tout leur est interdit. Nous y dormons très mal dans un hôtel sans climatisation en bordure de route fréquentée toute la nuit. Le dernier jour est venté, j'ai entendu l'air siffler par les interstices de la fenêtre dès mon réveil, et je sais que je ne pourrai pas faire d'exploration marine avec masque et tuba. Nous allons quand même passer la journée à El Port de la Selva, où Jean-Louis nage au milieu des rochers battus par les vagues. Le soir, sur le chemin du retour, nous visitons un peu la Cité de Carcassonne avant de pousser jusqu'à Agen pour y dormir.

ANNEXE 13

Portugal : Lisbonne & Cascais (5 au 8 Mai 2005)

Faut-il en avoir honte ? Les Portugais s'en enorgueillissent et l'exposent aux quatre coins de Lisbonne. Pourtant, avec un peu de recul, tout n'a pas été rose dans cette affaire, loin de là, ni le rôle de l'Eglise, avec ses missionnaires, ni celui des explorateurs, à la fois commerçants et conquérants, étroitement liés aux premiers. Je veux parler des Grandes Découvertes, de ces Caravelles juchées jusqu'à la pointe des lampadaires de la capitale, recouvertes d'un or dérobé aux Indiens du Brésil ou bien gagné grâce au commerce des épices ou au trafic des esclaves. A l'heure actuelle, où nous nous posons la question de l'hégémonie américaine, de la toute-puissance amoralisée des multinationales, de l'invasion de nos marchés par les produits d'Extrême-Orient, nous voyons les choses d'un autre oeil.

Evidemment, je n'oublie pas le courage et l'audace de ces navigateurs partis presque sans instruments d'orientation sur des mers immenses, ni les progrès techniques que cette ouverture au monde entier a rendu nécessaires et possibles, formidable élan qui nous porte encore aujourd'hui et dont notre confort et notre richesse actuels sont redevables.

Richesse relative, d'ailleurs, puisque nous constatons, en marchant dans les rues de Lisbonne, que le Portugal a passé le relais aux pays du nord de l'Europe, et n'a pas su conserver ce dynamisme des affaires qui rejaillit sur le bien-être national. Le pire côtoie le meilleur, en matière d'habitat, et le délabrement des immeubles fait peine, malgré un effort gigantesque de rénovation probablement financé justement par cette Europe qui le lui doit bien. Cependant, l'ambiance est très sympathique, même lorsque nous marchons dans des ruelles pavées bordées de taudis innommables. Autant que nous puissions en juger sur un aussi court séjour, les Portugais sont gais, ouverts et serviables. Nulle part nous ne nous sommes sentis en insécurité. Ce n'est pas le cas des occupants des beaux immeubles, privés ou publics, ni des belles maisons, qui doublent les systèmes modernes de télé-surveillance en postant des gardiens en uniforme au regard méfiant dans les halls d'entrée.

Il fait beau, la chaleur est tempérée d'une brise marine qui nous fait frissonner à l'ombre, alors que les lunettes de soleil sont indispensables dès que nous en sortons, tant la luminosité est forte. La végétation est tropicale, exubérante, omniprésente en pleine ville, avec de vieux arbres aux troncs énormes et la taille immense, des fleurs partout, des fruits même, dont j'ignore le nom. Tout nous rappelle que nous sommes dans le sud, même le physique des autochtones, qui fait le lien entre Européens et Maghrébins. Je passe mon temps à m'exclamer à la vue des palmiers, superbes, aux hampes de fruits pendant en grappes, des bougainvilliers roses ou mauves qui couvrent des murs entiers, des figuiers de barbarie dont émanent comme des pustules dangereuses des figues hérissées de piquants invisibles, des ficus géants et autres plantes grasses, conservées en pot à l'intérieur de nos demeures, alors qu'elles explosent littéralement dans les jardins lusitaniens sous l'effet du climat propice vers un ciel céruléen.

Jean-Louis avait vu sur internet un site où l'on proposait la visite de Lisbonne à vélo. C'est une absurdité ! Cette ville est construite sur au moins deux douzaines de collines, et pas des moindres, et toute la partie ancienne est un entrelac de rues étroites tellement inaccessibles que le bruit citadin ne l'atteint même pas, on se croirait au fin fond d'un petit village à la

campagne, avec le pépiement des moineaux, le roucoulement des pigeons, le cri aigu des martinets, le bruit de nos pas sur les pavés, et le grincement de la scie du menuisier dans un local moyen-âgeux, sombre, seulement éclairé par l'ouverture de la demi-porte supérieure. Les rares voitures qui s'y hasardent passent à peine et ne peuvent s'arrêter, faute de place.

Des escaliers très raides permettent aux piétons d'y accéder plus directement, sans risquer de se faire accrocher dans les virages en épingle à cheveux par les véhicules qui foncent comme au rallye sur les pavés inégaux de ces voies à sens unique dans un boucan infernal. A propos de collines, l'intérêt (pour nous qui avons un sens de l'orientation très approximatif), c'est qu'en allant quasiment tout droit on se retrouve au point de départ ! (Confère le trajet des avions où je m'étais étonnée, cela fait bien longtemps de cela, que pour aller de Paris à Los Angeles, on passait au-dessus du Groënland et des grands lacs du Canada).

Je m'extasie devant les façades couvertes d'azulejos (de "azul", bleu), ces carreaux peints dont le Portugal a su tirer un parti inégalé. De l'utilitaire ils ont fait des oeuvres d'art, et nombreuses sont les façades ornées, dont l'ancienneté ne remonte malheureusement pas au-delà du 1er novembre 1755, date du tremblement de terre fatidique qui détruisit la ville (trois secousses sismiques, plusieurs raz-de-marée et un incendie) au moment de l'office de la Toussaint, secousses qui furent ressenties dans l'Europe entière, jusqu'en Ecosse et en Suisse paraît-il. Cet événement funeste semble bien oublié aujourd'hui, car nombreux sont les immeubles qui, sans être des gratte-ciel, atteignent cependant des hauteurs considérables.

Lors de nos pérégrinations, nous sommes accostés le soir par les serveurs des trop nombreux restaurants, qui nous promettent monts et merveilles gastronomiques et fados (la musique locale, empreinte de 'saudade', que l'on pourrait traduire par 'nostalgie'). Cependant, nous n'aimons pas trop ces tables innombrables qui envahissent les rues piétonnes, à la cuisine standardisée sur le goût d'un client moyen qui serait un mélange d'Anglais, d'Allemand et de Français. Nous préférons nous perdre dans les ruelles à la recherche d'authenticité, et côtoyer dans un même lieu touristes et gens du cru. En devanture s'étale l'abondance, des crabes énormes, des poissons frais et dans un aquarium remuent mollement les antennes des langoustes que les clients viennent choisir vivantes pour leur dîner.

Il est très facile de se déplacer dans Lisbonne sans voiture. A pied, bien sûr, comme la majorité des gens, en bus, en tramway "historique" ou moderne (mais à fils électriques apparents), en métro, en train, tout est prévu pour éviter au maximum la circulation automobile (les contractuels sévissent là-bas aussi). Je me débrouille avec mon espagnol que j'"emportugaise" en rajoutant des "ch" partout à la fin, des "z" à la place de "ss" et en supprimant la jota. Les Portugais s'en accommodent et répondent gentiment dans leur langue (les gestes, c'est bien aussi). Jean-Louis se laisse guider (c'est plus reposant). Outre les rues et les restaurants, nous visitons ainsi le musée aux carrosses, le monastère Jeronimos (un chef d'oeuvre de l'art manuelien dit le guide), le musée maritime (où mon appareil photos tombe en panne de batterie, hélas), très intéressant, et pour finir, vers l'embouchure du Tage, large presque comme un lac, la tour de Belem.

Nous nous insinuons dans un petit groupe de Français guidé par une jeune Portugaise qui explique fort bien l'évolution des techniques de fabrication des carrosses. Ainsi, nous comprenons mieux ce que nous voyons, et apprenons que la berline vient de Berlin, que ces carrosses ne servaient qu'à la parade, pour de très courts trajets, lors de baptêmes, mariages ou autres commémorations officielles. Au début, les roues de devant n'étaient pas orientables, il fallait soulever le chariot (!) pour le faire tourner. Son poids était tel qu'il fallait au minimum

six chevaux pour le tirer. Il n'y avait pas non plus de suspensions, venues plus tard, au moyen de courroies de cuir. Le cocher devait s'asseoir sur un des chevaux, ensuite, il a eu un siège (non abrité, bien sûr). On y ajouta une plateforme pour les outils de réparation (pas les bagages) à l'arrière, puis des lanternes sur les côtés de l'habitacle (pas devant, le cocher devait se débrouiller), pour les déplacements nocturnes. Pour des parcours plus officiels, la chaise à porteurs (hommes ou mules) était utilisée, mais rien de tout cela ne valait, en confort, nos voitures actuelles, malgré tout le capitonnage en velours et en soie, et les peintures extraordinaires et ornements dorés à la feuille.

Au monastère de Jeronimos, qui drainait les foules, j'ai préféré la cathédrale de la Sé, aux arcades en plein cintre et les superbes vitraux qui lui conféraient une ambiance plus intimiste et propice au recueillement (malgré un portail principal percé d'une abominable vitre moderne qui laissait le jour se déverser à flots dans la nef). Tout au bout du bâtiment était aménagé le musée de la marine, empli comme il se doit de bateaux (maquettes et grandeur réelle), mais aussi d'instruments de navigation, d'armes et la reproduction des cabines du roi et de la reine sur leur yacht (avec piano, cheminée et lit à baldaquin).

Pour rejoindre le bord du Tage, c'est un peu compliqué : depuis le cais de Sodré (quai) où est située la gare, un métro aérien du genre du topo (en plus confortable) relie les villes côtières de l'embouchure, de Lisbonne jusqu'à Cascais, ancienne résidence d'été royale, un peu comme Biarritz, et station balnéaire cotée des gens fortunés de la capitale. Le problème, c'est que cette ligne longe la côte tout au bord, pratique pour que les passagers puissent admirer la vue, mais problématique quand il s'agit comme maintenant pour nous de passer de la ville aux quais. En plus, une voie rapide pour les voitures double la largeur de l'obstacle. Nous finissons par trouver un passage souterrain et marchons jusqu'à la tour de Belem en regardant les bateaux qui font la navette entre les deux rives, et les quelques bateaux de pêche, de commerce ou de plaisance qui sillonnent le courant. Le trafic est faible : autant pour les paquebots que pour les plaisanciers, il s'est déplacé à l'embouchure où dans les petits ports de part et d'autre qui donnent directement sur l'Atlantique. Il faut croire que les tempêtes ne sont pas si terribles que ça, ici.

La tour de Belem, parfaitement inutile puisqu'elle n'a jamais eu à utiliser ses canons pour défendre Lisbonne, vaut tout de même le déplacement car elle est belle, et elle offre une jolie vue. Ensuite, nous rebataillons pour trouver un tunnel et le bon moyen de locomotion pour rejoindre la cathédrale de la Sé et le fort São Jorge, à l'autre bout de la ville. Au lieu du bus, cette fois nous prenons l'"eletrico" (le tramway) tout à fait par hasard (je reconnais le numéro à l'avant) et affolons une gentille dame auprès de qui je me renseigne car l'arrêt ne se situe pas pile au pied de notre destination. Je lui explique que ce n'est pas grave, que nous marcherons, mais cela la perturbe profondément, et elle en parle encore à sa copine en sortant du tram...

Pour nous reposer de la grande ville, bruyante, malgré ses nombreuses voies piétonnes et ses réseaux de ruelles tortueuses et pentues, nous décidons de passer une journée à Cascais. A un arrêt de bus du Rossio, je demande quel est le meilleur moyen d'y aller sans voiture : grosse expectative, les dames ne savent pas ; nous allons à l'officine de change tout proche, et c'est un client qui nous renseigne, dans un très bon français. C'est le train l'idéal : départ, cais de Sodré, terminus, Cascais. Je prends un billet aller-retour dans une hâte extrême, le train est déjà à quai, je cours, je monte, les portes se ferment sur moi, ouf ! Jean-Louis a un doute : l'aller-retour est-il valable si nous ne revenons que le lendemain ? Evidemment, il a raison, et le contrôleur, sympa, nous exemptera de la forte amende en acceptant nos (mes) protestations de bonne foi.

Nous aimerions bien emprunter un des beaux bateaux qui traversent la baie, afin de visiter les villages de la rive gauche du Tage, mais nous manquons de temps. Il y a des marais salants et des réserves ornithologiques, et les villages, si l'on en croit les photos du guide que j'ai acheté avant de partir, semblent très pittoresques. Il y a aussi des châteaux dans la campagne environnante, et l'intérieur du pays, montagneux, est très différent de la côte. Enfin ! Il faudra revenir en voiture... La banlieue de Lisbonne n'est pas déplaisante : comme au centre, se côtoient immeubles décrépits et façades pimpantes, repeintes ou carrelées de frais. Au fur et à mesure que nous nous éloignons de la grande ville, les belles maisons se mettent à fleurir au milieu de jardins tropicaux. Malgré la présence (malheureuse) des rails et de la voie rapide, celles-ci ont une vue imprenable sur la baie que forme le Tage à son embouchure. Estoril, Monte Estoril et Cascais ne forment qu'une station balnéaire ininterrompue, aux plages quasiment coincées contre la voie ferrée, c'est vraiment bizarre.

Dès notre arrivée, tirant derrière nous les petites valises à roulettes sur les pavés, je demande l'adresse d'une pension à une serveuse en train de préparer les tables dans la rue piétonne pour le midi. Elle interroge son collègue (concurrent) en face, et rapidement on nous donne l'information dans un portugais accompagné de nombreux gestes, très compréhensible. Le conseil est bon : le prix est le même qu'à Lisbonne, mais le standing nettement plus élevé. Débarrassés de nos bagages, nous partons à la découverte et suivons pendant une demi-journée le sentier côtier - piste cyclable qui nous fait rêver. Vivement que nous disposions de la même chose sur la côte basque, nous paraissions bien mesquins, en comparaison, avec nos tous petits tronçons discontinus. L'après-midi, nous marchons dans les rues tranquilles de la ville, puis reprenons la côte en direction d'Estoril, avant de revenir par les collines (après avoir trouvé enfin un passage sous les voies ferrées et automobiles).

C'est un lieu idyllique pour y passer des vacances tranquilles. Le cadre est joli, l'ambiance estivale, quelques travaux, mais pas trop bruyants. Au cours de nos prérégrinations, nous longeons longuement un mur surmonté d'une grille et bordé d'une haie compacte, de buissons et de grands arbres ; des caméras contrôlent l'inviolabilité, de loin en loin. Plus encore qu'en Andalousie, peut-être, c'est le pays des grandes "fincas", propriétés immenses possédées par quelques "grands" du monde portugais. L'inégalité semble plus grande ici que chez nous, et l'écart de richesses assez choquant. La preuve en est que près de 10% de l'ensemble de la population est obligée d'émigrer pour survivre, ce qui me paraît énorme. Pourtant, comme dans le reste de l'Europe, les familles nombreuses sont tombées en désuétude, et la norme est plutôt de un à deux enfants par couple. Cependant, depuis la chute de Salazar en 1974, l'instauration de la démocratie et l'intégration du Portugal à l'Europe, la situation économique commence à s'améliorer, et la population se stabilise progressivement.

ANNEXE 14

Rencontre girondine (7 juillet 2005)

Penché vers la terre, il arrache deux oignons de leur gangue pour son déjeuner. Lentement, il se relève et s'aperçoit de ma présence sur la route, de l'autre côté du grillage. "- Bonjour", "- Bonjour". Voilà, nous avons pris contact, et c'est alors que va se dérouler le plus étonnant des dialogues. A la vue de mon petit sac à dos de toile jaune, il a pensé que je faisais le pèlerinage de Compostelle, et, tout de suite, m'a accordé sa confiance. De temps à autre, il a coutume de garder à déjeuner un pèlerin de passage. Un peu solitaire sans doute, bavard, sûrement, amoureux de sa région et désolé d'assister à sa transformation, il avait beaucoup à dire et ne s'en est pas privé.

Par petites touches, il me dresse un tableau digne d'un roman ou peut-être même d'un drame. Nous sommes sur la rive gauche de la Gironde, sur la commune de Macau, au nord-ouest de Bordeaux. Ici, beaucoup de terres sont propriété du port de Bordeaux dont on aperçoit les installations sur l'autre rive. Il loue au port une quinzaine d'hectares de prairies pour y faire paître ses moutons élevés pour leur viande qu'il vend directement aux particuliers (des amateurs de méchoui ?). Du lait de son unique chèvre, il fabrique des fromages pour sa consommation personnelle. Deux vaches paissent à l'ombre des arbres. Un cheval broute non loin du verger où il se tient : il l'utilise sans doute pour tirer la charrette que j'aperçois près du poulailler.

"- Autrefois, j'avais une jument sur laquelle je montais pour me promener alentour, à travers champs et forêts. La pauvre, elle est morte maintenant, mais de toute façon, je ne pourrais plus circuler librement car mon voisin, qui possède tous les maïs que vous voyez ici et bien davantage encore, a bloqué les chemins d'accès en dressant des buttes hautes de plus de trois mètres, pour empêcher les gens de pénétrer dans sa propriété ! Il ne veut voir personne ! Il est riche comme Crésus, et pourtant, il reçoit des subventions pour faire fonctionner son exploitation. Regardez ! Il arrose alors qu'il n'y en a absolument pas besoin. Les maïs sont superbes, mais il préfère assurer, il a trop peur de perdre un peu de son chiffre d'affaires si quelques plantes ne poussent pas comme il faut ! Et vous avez vu ses cinq tracteurs ? Endetté ? Certainement pas ! Pensez, son père est un industriel, il ne manque pas d'argent !

Ce n'est pas normal : moi, avec mes quinze hectares, je n'ai droit à rien, je suis trop petit, il me faudrait vingt cinq hectares pour pouvoir toucher des aides. Je n'ai même pas accès à la sécurité sociale ! L'autre jour, un employé de l'administration m'a dit que s'il m'arrivait quelque chose, je n'aurais plus qu'à me pendre ! L'an dernier, une poutre m'est tombée dessus, j'ai eu les côtes abîmées et un bras cassé. Mon voisin est venu me voir, et il m'a demandé mon âge. Je ne suis pas vieux pourtant, j'ai 59 ans ! Tout ce qu'il attend, c'est que je meure pour me prendre les terres et devenir encore plus riche ! Et pour quoi faire, je me le demande, il se croit peut-être immortel ? Son idéal, ce serait de posséder toutes les terres le long de cette rive de la Gironde. C'est qu'elles sont bonnes, vous le voyez, n'est-ce pas ? Moi, j'ai assez pour vivre comme ça, je m'arrange avec quelqu'un qui travaille dans une grande surface voisine pour qu'il me fournisse le pain, et pour le reste, je me suffis à moi-même, je ne manque de rien."

"- Vous voyez ce tas de bois ? C'est pour me chauffer. On me le donne. Avant, là-bas, (il tend le bras vers les maïs), il y avait une belle rangée de prunus (ces arbres qui se couvrent de petites fleurs roses au printemps avant que leurs feuilles violettes ne poussent), c'était un plaisir pour les yeux. Du pont d'Aquitaine, j'arrivais à repérer ma maison ici grâce à tous ces bouquets d'arbres que j'ai plantés moi-même, pour la plupart. Un jour, j'ai remarqué que deux prunus étaient morts. J'ai dit à mon voisin que s'il les coupait, il me donne leur bois. C'est ce qu'il a fait, d'un coup de tracteur, il les a balancés de l'autre côté du grillage. Mais après, je ne sais pas ce qu'il lui a pris, il a coupé les autres, qui étaient si beaux, il les a mis en tas, arrosés d'essence, et il les a brûlés jusqu'au dernier ! Une vraie pitié, des troncs comme ça et des fleurs tous les ans. Et c'est un bois excellent pour le chauffage, un vrai gâchis.

Une autre fois, il a déraciné des platanes, ceux qui étaient là-bas, vous savez ? (il oublie que je ne suis pas du coin) Non ? Et il les a jetés dans la Gironde ! Et l'an dernier, ou un peu avant, Natura 2000 devait passer, vous savez, les écologistes, ils commencent à prendre conscience qu'il faut préserver la nature. Eh bien, juste avant leur arrivée, il a coupé des chênes magnifiques au ras des racines, et il a enterré les troncs dans le marais ! C'est simple, il déteste les arbres, il voudrait les couper tous, et les haies aussi, et transformer toute la région en un désert de maïs ! Du coup, le vent souffle sans entraves et arrache tout. Avant, tous mes voisins faisaient comme moi, ils avaient de petites exploitations et cultivaient un peu de tout. Ils sont morts, ou ils ont vendu, et maintenant la région n'appartient plus qu'à mon voisin, sauf les terres du notaire, là, de l'autre côté de la route, qui les laisse en jachère et n'en fait rien."

Un camion passe en trombe, nous couvrant de poussière. Il rouspète : "- Devinez combien j'en vois par an : 400 ! Cette poussière, c'est une vraie nuisance, elle m'a tué une vingtaine de moutons ! J'ai demandé qu'on vienne arroser la route pour la réduire. Vous savez combien de fois ils sont venus ces dernières années ? Deux fois ! C'est une gravière, près du fleuve, vous êtes montée sur la jetée ? - Celle avec le gros tuyau rouillé ? - Oh, le portillon, il suffit de le pousser. On a mis plus de quatre ans à faire cesser son activité. Ils avaient tellement raclé le fond de la Gironde, qu'ils atteignaient presque la nappe phréatique. En plus, les pêcheurs se plaignaient, avant, les mouettes cueillaient les poissons en masse à la surface, ce n'est plus le cas désormais. En remuant la vase, ils ont aussi endommagé les naissains d'huîtres un peu en aval. Ah, ça, de l'argent, ils ont dû s'en mettre plein les poches !"

"A propos de poussière, vous avez vu mon potager ? Mon voisin a passé du désherbant alors que le vent soufflait vers ici, et le produit a brûlé les trois-quarts de mes légumes !

Autrefois, il y avait un bois à cet endroit, et nombreux étaient les gens qui venaient s'y rencontrer, vous savez, ces gens de la ville, aux moeurs un peu... Un jour, mon amie se tenait là, au bord de la route, et moi de l'autre côté, et une de ces voitures s'est arrêtée, vous savez ? Pour lui demander... Heureusement que j'étais là ! Il y en a un qui arrive, et après, ils s'appellent tous par téléphone et se retrouvent à dix ou quinze voitures ! Des malades !"

"Il y a beaucoup d'animaux sauvages par ici. Je suis obligé de mettre des pièges à renards : ils viennent me manger les poules le matin de bonne heure. J'ai réussi à en tuer une vingtaine cette année. La région en est infestée. Comme la forêt là-bas au fond est une zone protégée, ils viennent ici commettre leurs larcins et ils se dépêchent de retourner s'y réfugier en sécurité après. Une année, l'un d'entre eux m'a égorgé un agneau ! J'en ai vu passer un devant moi, à travers le potager, et il a disparu tout d'un coup, je n'ai aucune idée par où il a pu passer, par là peut-être ? Il y a aussi des sangliers : ils doivent se vautrer dans le maïs, et le manger à satiété" (un large sourire éclaire sa face burinée). "Les buses fondent également sur mes

poussins. Et il y a des fouines, des putois, des visons, oui, en liberté, et toutes sortes d'autres animaux."

"Ah ! Votre mari est en séminaire au château ? Oui, il est aussi à mon voisin, qui l'a acheté et l'a retapé. C'est bien, ce qu'il a fait." L'intérieur est aménagé en plusieurs salons et le premier étage donne sur une vaste terrasse qui fait le pourtour du bâtiment carré, auquel on accède par un double escalier à révolution. Des bureaucrates en costume sombre l'arpentent en va-et-vient, soliloquant, le téléphone mobile pressé contre l'oreille. Une vaste fresque orne le hall d'accueil dans l'entrée. A l'extérieur, une piscine est presque terminée. Des haies de buis ont été plantées en spirales symétriques devant son portail bas flanqué d'une douche extérieure. Un massif de rosiers ne demande qu'à s'épaissir. Un parterre de fleurs récemment disposées donne une idée de l'aménagement futur du parc. Une butte ombragée en bordure de la Gironde a été fraîchement fauchée. Plus loin, un vaste parking a été prévu pour une cinquantaine de voitures au moins. Depuis la route, on passe entre deux grands piliers de pierre, pour emprunter une allée rectiligne bordée de grands arbres. Seule ombre au tableau, les silos sur l'autre rive qui gâchent le paysage.

Mon interlocuteur se décide à reprendre ses activités. "Au bout de la route, la gravière vous empêchera de passer, son accès est interdit et elle est entourée de hauts grillages fermés par un portail. Mais vous pourrez entrer dans mes prés en enjambant la clôture, ma chèvre l'a un peu défoncée. Après, vous rejoindrez facilement le bord du fleuve et le château..."

ANNEXE 15

Eclipse annulaire à Salamanque (3 octobre 2005)

Forts de notre expérience à Rethel en 1999, où l'éclipse avait été occultée juste au moment de la centralité par un gros nuage noir, nous allions l'utile à l'agréable : tourisme à Salamanque pendant le week-end suivi de l'observation du phénomène avec l'association sur la commune de Siete Iglesias de Trabancos le lundi matin. En fait, nous ne courons pas grand risque d'être déçus : il n'a pas plu depuis 8 mois, et le ciel est d'un bleu inconnu sous nos latitudes atlantiques. Corollaire de cet air sec, il fait un froid piquant matin et soir.

Il faut 5 bonnes heures pour arriver à destination. La faim commençant à nous tenailler l'estomac, après la route rendue difficile par les travaux autour de San Sebastian et la circulation jusqu'à Vitoria, nous tentons une halte dans un petit village : mal nous en prend ! Il est d'une laideur à pleurer, genre zone industrielle désaffectée perdue en pleine pampa, avec des alignements de maisons identiquement hideuses et des no man's land où sont érigés quelques bâtiments. Nous réussissons à nous perdre dans une impasse qui finit sur un terrain inculte, et faisons demi-tour sous l'oeil intéressé des habitants campés dans la rue à bavarder qui nous font vaguement signe (il est bien temps !) de tourner un peu plus loin.

Bref, nous poursuivons jusqu'à Valladolid, fort belle, où nous oublions presque de manger tant les monuments sont spectaculaires. Nous ne savons où porter le regard, avançant à pied dans des rues tranquilles et dégagées. Nous avons la surprise de découvrir une plage sur berge, avec du sable, des transats et des gens qui bronzent ou sirotent une boisson dans le kiosque central, le long de la rivière Pisuerga ou du canal de Castille qui a été construit au XVIII^{ème} siècle en ayant pour objectif de relier la meseta à Santander et faciliter le transport du blé castillan vers les ports du nord.

Nous discutons longuement devant une église dont nous faisons le tour pour savoir si, oui ou non, le clocher est penché (son toit de tuiles, en tout cas, a la charpente qui a vrillé, c'est certain) : Jacques nous explique que les murs des bâtiments construits tout en hauteur, pour paraître verticaux, doivent être élaborés légèrement en biais (sauf erreur). Nous nous remettons en route à regret, poussés par l'impératif d'arriver à temps à l'hôtel de Salamanque. Nous tournons et virons longuement pour retrouver l'autoroute et arrivons à destination relativement tôt, mais, pour trouver l'hôtel, c'est une autre histoire ! D'abord, nous le cherchons près de la Plaza Mayor, quartier entièrement piéton autour duquel nous tournons désespérément pour finalement avoir auprès d'un habitant mieux renseigné la bonne indication du chemin à suivre.

Salamanque (son centre historique du moins) est une ville fort sympathique. Une foule nonchalante se croise dans les rues piétonnes du quartier ancien de cette ville universitaire (depuis 1218), qui a subi maints avatars et reflète dans ses monuments la diversité de ses sources d'inspiration au cours de l'histoire.

Comme toujours, nous avons l'impression de survoler la ville en butinant de part et d'autre quelques curiosités qui nous paraissent plus attirantes que d'autres. C'est un lieu qu'il faut voir et revoir. En avril 1951 le "Barrio Viejo" est déclaré "ensemble Historico-Artístico", et se

vide peu à peu à partir de 1960 de sa population pour n'être plus occupé que par les gens aisés. En 1981 est initiée la rédaction d'un plan spécial de protection et de réforme de cette zone et de l'enceinte universitaire qui n'entrera en vigueur qu'en 1984. C'est la raison pour laquelle nous avons été obligés de fuir le bruit des marteaux-piqueurs lors de notre dernière visite, car le centre-ville était en pleine restauration.

Quant à sa périphérie, érigée trop rapidement sous la pression démographique de la ville en plein essor (1900 : 25 000 habitants, aujourd'hui, autour de 160 000 habitants), elle est loin d'être aussi touristique et semble, en outre, être affligée de quelques embouteillages automobiles peu engageants.

Nous déambulons dans les rues, portés par le flot, jusqu'à la Plaza Mayor, dont les bateleurs qui déclament une pièce historique dans des micros devant une foule de badauds intéressés nous assourdissent sans que nous parvenions réellement à suivre le fil de leur discours. Au dîner, le serveur nous oblige quasiment à commander une assiette de jambon du pays coupé en fins copeaux apparemment fumé, délicieux, puis nous découvrons le "cabrito asado", chevreau rôti, goûteux à souhait, la peau dorée croustillante enveloppant une chair moëlleuse et parfumée relevée d'un verre de bon vin rouge. Après de pareilles agapes, il nous faut éliminer, et nous parcourons de nouveau la ville illuminée, où la pierre chaude sculptée est mise en valeur par des projecteurs bien placés.

Le lendemain, nous faisons le tour du quartier historique par le sud-est, contemplant les monuments éclairés à l'horizontale par le soleil encore bas. Je m'attarde sur les modillons, têtes sculptées placées à l'extérieur en hauteur, pour lesquels j'éprouve toujours une certaine prédilection, comme pour les gargouilles, car les artisans-artistes expriment souvent par ce biais la fantaisie et l'imagination plus bridées à l'intérieur où les commanditaires imposaient des sujets religieux.

Un peu plus loin, une superbe verrière attire notre regard : c'est la Casa Lys, musée d'art nouveau et d'art décoratif. Il semble, d'après ce que je lis sur Internet, que la gestion de cet important patrimoine architectural ne soit pas une sinécure. Par exemple, la Casa Lys appartient à la Mairie de Salamanque, tandis que la collection est propriété de la fondation Manuel Ramos Andrade ; en janvier 2004, un conflit éclate : le musée ne peut plus ouvrir 7 jours sur 7 pour raisons économiques (d'après l'article, parce que la mairie n'accomplit pas ses engagements - et un appel au mécénat semble exclu par la municipalité)...

La ville offre allègrement un mélange de styles que Jacques repère avec délectation. Il distingue une inspiration byzantine (comme à Venise) dans certains détails de la "catedral vieja" : ces terminaisons coniques ouvragées en font (nous explique-t-il) manifestement partie. La beauté s'apprécie d'elle-même, mais lorsqu'on s'y connaît, je pense que c'est encore mieux. Nous entreprenons la visite intérieure de la "catedral vieja". Jacques explique : "Ici, c'était un bâtiment ancien qui a été tronqué pour y accoler un agrandissement ; voilà gravée dans la pierre la marque de chacun des tailleurs, toujours relative à un de ses instruments de travail (l'équerre...).

Dans une alcôve, des fresques représentent des anges musiciens, ailleurs, des gisants sont également mis en valeur dans leur niche par des fresques. Nous pourrions y passer des jours entiers et découvrir encore des détails sublimes. Jacques nous dit que l'on peut beaucoup apprendre en comparant les églises entre elles : on y découvre des styles attachés à une

époque, à une confrérie, des interprétations différentes suivant les sensibilités et les courants... Nous avons des progrès à faire.

Petite histoire de la cathédrale, lue sur un panneau : Ieronimus était le nom latin de "Don" Jérôme de Périgueux, personnage-clé de la Reconquête (de l'Espagne musulmane par les chrétiens), chapelain du Cid et évêque de Valence. Il fut nommé évêque de Salamanque à la restauration du Diocèse en 1102, à l'époque de la repopulation chrétienne, par le comte Raimundo de Borgoña et son épouse Doña Urraca (Note : les populations du nord de l'Espagne étaient déplacées vers le sud pour le coloniser et prendre la place des musulmans chassés). C'est avec lui que débute la construction de la Catedral Vieja (vieille cathédrale) : à compter de ce jour, l'histoire de la cathédrale et celle de la ville de Salamanque deviennent indissociables.

Ces photos de l'éclipse ne sont pas géniales, mais ce sont les miennes, prises avec mon appareil photo numérique réglé au zoom maximum, protégé d'un film de mylar pour pouvoir fixer le soleil. Les détails sont beaucoup moins fins, ne serait-ce qu'en comparant avec une paire de jumelles, et l'anneau autour de la lune au moment de la centralité a une largeur bien supérieure à celle observée en réalité, sans doute à cause d'un effet de halo, ou de l'optique insuffisante.

Pour comparer, voici l'image de l'éclipse par projection sur un écran, vue à travers un télescope (l'image d'origine est circulaire, mais la photo prise de biais la déforme). Par rapport aux photos ci-dessus, l'image est également renversée verticalement (ci-dessous, la lune va d'en haut à gauche vers le bas à droite).

Pour comparer, photos de Jean-Paul Damon prises à travers son télescope au moment de la centralité :

Les deux associations réunies : ASTRONOMIE Côte Basque et l'association de Santander qui a choisi le même lieu d'observation.

Quelques impressions : il faisait très froid (8°C indiqué par le thermomètre de la voiture, mais un vent fort et glacé qui devait faire descendre la température de plusieurs degrés). L'ambiance était très sympathique, chacun arrangeant son matériel tôt le matin (8h30-9h) pour être prêt à l'heure H du passage de la Lune devant le Soleil. Les Espagnols, très expansifs, ont applaudi à tout rompre au moment de la centralité.

Nous étions tout à fait en contrebas d'un champ de blé coupé, blottis contre une haie de peupliers, et le paysan, propriétaire des lieux, est venu s'assurer en bleu de travail que nous n'étions pas des manifestants malfaisants et dangereux. Le vice-président de l'association d'astronomie de Santander l'a rassuré, a présenté ses collègues et nous autres Français, et lui a passé des instruments pour qu'il puisse observer lui aussi l'événement. D'abord, il ne voyait rien et ne comprenait pas trop ce qu'il devait voir, puis après un moment d'explications et un changement d'instrument (les jumelles, c'est plus facile qu'un télescope pour un néophyte), il a vu.

ANNEXE 16

Versailles et Musée de Cluny

(13-14 novembre 2005)

Versailles

Oserais-je le dire ? J'ai été très déçue par Versailles. Je ne peux même pas dire comment je me l'imaginais. C'était simplement un mythe, un rêve, l'image de la royauté triomphante, Louis XIV, les courtisans en perruque, ennemis des bains et friands de parfums capiteux, Lully, les fêtes fastueuses, l'apparat, les belles robes.

Il faut dire que j'étais fatiguée, qu'il faisait très froid, le jour était terne, les bâtiments sans relief ni couleur. Nous sommes arrivés de Roissy par le RER, un bien long trajet pour passer du nord au sud de Paris, et bien peu romantique. La gare donnait sur une grande avenue, et, un peu plus haut en angle droit, une voie bordée d'arbres débouchait sur une grande place pavée où se tenaient des camelots africains. Coupant la place en deux, une grille, et derrière, un bâtiment bas en forme de U situé sur une légère éminence, à peine séparé de la ville.

Ce style d'architecture a tellement été imité qu'il ne surprenait pas. Les bâtiments à deux ou trois étages n'étaient pas imposants. Le revêtement vieux rose n'était pas rutilant, quoique en bon état d'entretien, et ce n'est qu'en s'approchant que l'on pouvait apprécier les ferronneries dorées d'ornementation véritablement royale des grilles et des balcons. Pas de carrosses, pas de chevaux, pas de laquais, nulle part une personne en habit d'époque, pas de musique, pas d'ambiance.

Lorsque j'avais visité des châteaux moyenâgeux, l'épaisseur des murs, leur hauteur, les tours menaçantes, les créneaux, toute leur architecture montrait qu'il s'agissait de lieux de guerre, de défense et d'attaque, de lieux de pouvoirs, qui dominaient les villages de torchis souvent bâtis à leur pied. Lorsque j'ai vu quelques châteaux de la Loire, isolés dans une superbe campagne, se reflétant dans le fleuve ou ses affluents, j'ai été éblouie par leur magnificence. Alors que Versailles, entouré de maisons de ville, ne paraissait qu'une maison un peu plus grande, un peu plus luxueuse, où l'on entrait par derrière, côté cour aux pavés inégaux, désunis et de guingois.

De l'autre côté du château s'étaient les jardins à la française, tellement chantés, avec cette fameuse perspective sur des bassins successifs, creusés à travers un bois aux frondaisons automnales. Malgré le nombre conséquent de touristes de toutes nations, et bien que nous soyons dimanche, les jets d'eau ne fonctionnaient pas, et la fontaine principale arborait à la place des pigeons au sommet de chacune de ses statues admirables, figées en plein élan. J'avais encore en mémoire le palais de Pierre le Grand à St Pétersbourg (encore Leningrad, lorsque je l'avais visitée sous Brejnev), imitation de Versailles, dont les bassins descendaient depuis la colline où était juché le château jusqu'à la Mer Baltique. La copie était plus spectaculaire que l'original...

Il ne nous a pas fallu attendre longtemps pour obtenir les tickets "à la journée" permettant de parcourir la totalité de la propriété. Seul petit détail qui n'avait pas été mentionné au guichet : la galerie des glaces était en réfection. Et qu'est Versailles, sans la galerie des glaces ? Autre petit détail, les rois étaient vagabonds et itinérants, avec pour conséquence qu'ils disposaient de peu de mobilier (puisque'il fallait le transporter), et que celui qui est exposé au château (et encore, beaucoup de salles sont vides) est issu de la récupération de ci, de là, d'objets divers artificiellement réunis pour les besoins de la cause.

Enfin, je dois dire que j'ai trouvé le style intérieur trop chargé, trop riche, trop doré, trop peint, pièces peu confortables et somme toute très exigües pour la plupart compte tenu des foules qu'elles étaient sensées héberger. Il y avait tant de peintures qu'il était impossible de les regarder toutes avec l'attention qu'elles méritaient. Nous (les touristes) étions souvent cantonnés derrière une corde, trop éloignés pour goûter des détails que je n'ai découvert qu'après, en étudiant mes photos.

Nous avons pris des magnétophones qui nous dispensaient des commentaires utiles, certes, mais amplement insuffisants pour tout apprécier et tout comprendre. Les peintures, par exemple, étaient truffées d'allégories d'inspiration grecque ou latine, mythologies qui ne nous sont plus si familières, et dont nous reconnaissons à peine quelques personnages lorsqu'on nous les indique. Si je reviens à Versailles, je me munirai de petites jumelles de théâtre, car même les plafonds foisonnent de tableaux ou de fresques, et ma vue ne me permettait pas de distinguer tous les sujets. Cependant, au risque de paraître très ignare, j'ai trouvé ces salles uniformes, avec un seul style d'ornementation picturale, bien que les pièces aient été réagencées plusieurs fois jusqu'à Louis XVI. Je pense que cela provient du fait que je suis plus accoutumée à visiter des musées dont les salles présentent des périodes très distinctes sur une durée très longue (500 ans, ou 1000 ans d'histoire, ou davantage), et souvent également d'origines géographiques et de civilisations diverses, ce qui permet à l'oeil de ne pas se lasser justement et de repérer aisément les différentes époques et lieux d'appartenance.

Je me suis amusée à collectionner (par la photo) quelques objets qui m'ont attiré l'oeil : des horloges, des meubles, les inévitables lits à baldaquin, quelques moulures aux angles des murs. Ensuite, j'ai examiné les photos en pleine résolution, et j'ai découvert des détails extraordinaires. En voici quelques exemples. Les nobles pouvaient se déplacer à l'intérieur de Versailles dans leur chaise à porteurs... La chambre du Roi... son lit donnait à l'est, où les fenêtres closes de volets intérieurs étaient surmontées d'un Soleil d'or.

Musée de Cluny

L'Université du Temps Libre d'Anglet a débuté l'année en beauté par la très intéressante conférence de Mireille Colas de l'association Vasari sur la Dame à la Licorne. Elle nous a donné envie d'aller revisiter le *musée de Cluny* pour voir sous l'éclairage de ses explications très documentées ces six superbes tapisseries exposées dans une vaste salle arrondie. Le musée est déjà intéressant par lui-même puisqu'il est installé dans deux monuments totalement différents : les thermes gallo-romains (I-III^{ème} siècle) et l'hôtel des abbés de Cluny (fin XV^{ème} siècle). Je remarque tout particulièrement les lucarnes au fronton couvert de coquilles Saint Jacques et flanquées de gargouilles, ainsi qu'un cadran solaire ajouté tardivement sur une façade.

Nous pouvons nous approcher suffisamment des tapisseries pour en distinguer les détails, ces fleurs à profusion reproduites soigneusement d'après leur modèle naturel, ces petits animaux,

familiers ou sauvages, et bien sûr le lion et la licorne, omniprésents, et enfin ces scènes savamment agencées, symboliques à plusieurs degrés, où ressortent les deux personnages féminins de la dame accompagnée de sa suivante, illustrant le thème des cinq sens.

Ces tapisseries réalisées aux alentours de 1500 sont tout à fait comparables à des tableaux peints, et la finesse des nuances de coloris ou de matières est impressionnante, de même que le souci de précision par exemple dans le domaine vestimentaire avec des tissus somptueux et des coiffures excessivement sophistiquées.

ANNEXE 17

Corse (12 au 18 juillet 2006)

Aussi gauche et lente que Gulliver au pays de Lilliput, je plane au-dessus d'un monde en miniature, ballotée par les courants chauds ou frais, entraînée au-dessus de montagnes frémissantes entrecoupées de sombres vallées encaissées, en bordure de vastes plaines quasi désertiques. Telle un vautour fauve qui écarte ses rémiges pour infléchir son vol, il me suffit de légers mouvements de doigts ou de mains pour me mouvoir en douceur. J'explore un univers en trois dimensions dont j'occupe exceptionnellement le plafond au lieu du plancher, et cela change énormément la perspective sur les choses. Je dois accommoder ma vue selon la direction et la profondeur où je souhaite porter mon regard, ainsi qu'en fonction de l'arrière-plan, plus ou moins coloré et de l'objet qui capte mon attention.

La vie foisonne dans les Bouches de Bonifacio, réserve naturelle où il est aussi intéressant d'explorer le maquis que les fonds marins. L'accès aux criques n'est connu que par le bouche à oreille, et l'on y parvient par des chemins escarpés aux odeurs capiteuses qui bruissent du crissement des cigales. Le paysage s'ouvre soudain sur des panoramas somptueux dans lesquels nous plongeons voluptueusement.

Se mouvoir dans la mer est bien plus aisé que sur terre ou dans les airs. Le corps, affranchi de la pesanteur (et du problème de la respiration), peut utiliser toute son énergie à sa locomotion et il n'y a rien de plus beau, malgré la méfiance qu'elles inspirent, que de voir évoluer une méduse translucide dont le corps en forme de parachute se fronce et se gonfle alternativement avec élégance, laissant ses tentacules vénéreux tâter mollement l'espace environnant en quête d'une proie facile. Lors d'une brasse un peu trop ample, j'en ai bousculé une qui m'a décoché une décharge, imprimant sur ma peau la marque de son corps et de ses tentacules en rouge vif aussitôt boursouflée. Jean-Louis, perdu au milieu d'un banc, a aussi été touché en plusieurs endroits. Après, nous étions plus circonspects, et la vision des fonds marins alternait avec l'examen attentif de l'épaisseur tiède juste sous la surface.

Méduse. Son corps possède des cellules urticantes capables de paralyser ses proies ; son poison est uniquement destiné aux êtres planctoniques portés par les eaux littorales. Lorsque la méduse entre en contact avec un autre animal, un tube fin enroulé en spirale sort de la cellule urticante et perce la peau de l'autre animal. L'extrémité de ce tube éclate alors à l'intérieur de l'animal en libérant un poison capable de paralyser.

Un groupe s'agite sur le sol : des poissons fuselés de la taille d'un doigt fouillent avec énergie entre les grains de sable à l'aide de deux barbillons blancs mobiles recourbés en forme de pics souples fixés sous la mâchoire. Une fois dénichés des animalcules invisibles au milieu d'un nuage de limon, ils fondent dessus en un frétillement de tout le corps. Je les observe un moment : ils explorent un endroit, puis partent ensemble un peu plus loin et recommencent leur manège. Ceux-là gagnent leur nourriture à la sueur de leur front. Ce n'est pas le cas de tous les poissons. En levant la tête pour regarder à travers l'épaisseur de la mer translucide, un scintillement intermittent m'alerte. Comme une pluie d'étoiles filantes ou un résidu de feu d'artifice, un banc de poissons minuscules évolue avec calme et coordination. Ils sont presque

invisibles et n'apparaissent que par les reflets qui jouent parfois sur leurs corps incolores. Si j'avance vers eux, ils progressent un peu plus vite et s'écartent en douceur, restant toujours à une distance de sauvegarde de mes mains trop curieuses.

Des poissons plats bariolés et cerclés d'anneaux noirs allant de la taille d'une solette à celle d'une grosse limande, mais nageant en position verticale, broutent les algues en compagnie d'autres poissons fuselés également fortement teintés de couleurs vives ou sombres : par petits bonds vifs ils happent leur nourriture pourtant placide, fixée au rocher mais en mouvement permanent sous l'action des courants. Ils se faufilent à travers la forêt de longues herbes vert foncé qui ondulent au rythme de la houle. Dans les eaux trop fréquentées, celles-ci dépérissent en prenant une teinte paille tachetée de blanc sous l'effet probable d'une pollution chimique invisible induite par les nombreux bateaux de plaisance.

Nicolas relate qu'il doit retirer presque tous les jours de la plage de l'hôtel où il travaille des boulettes de bitume provenant de bateaux qui ont dégazé de façon illicite au large des côtes. Certaines plages non entretenues sont jonchées de ces herbes pourrissantes et malodorantes mêlées à des détritiques divers, plastiques, poutres ou bouts de cordages effilochés. C'était l'un de nos premiers contacts avec les plages corses et cela m'a dégoûtée : il fallait franchir un espace fangeux qui noircissait les pieds, puis affronter le contact d'une eau gluante peu profonde encombrée de ces longues feuilles qui se frottaient aux jambes pour s'y coller. Auparavant, nous avons dû zigzaguer entre les bouses de vaches. Ces animaux errent quasi librement paraît-il, et nous les avons aperçues en repartant allongées à l'ombre des arbres à deux mètres de la mer, derrière les estivants qui bronzait au soleil.

Nous sommes arrivés très tard le premier jour au mobile home. La pleine lune se levait, rougie par les rayons du soleil déjà couché, et les étoiles scintillaient. Des grillons crissaient dans l'herbe, un oiseau de nuit poussait de temps en temps un cri bref, peut-être y avait-il aussi des crapauds qui chantaient. Au loin, les lumières de la Sardaigne brillaient, et le paysage obscur était balayé par intermittence par le pinceau du phare de Bonifacio. Tous les matins, je me levais la première et profitais de la fraîcheur fugace saluée par les oiseaux perchés dans le maquis alentour. De grosses fourmis disparaissaient entre les lattes de la table du jardin avant de s'aventurer de nouveau précautionneusement pour profiter des reliefs de mon petit déjeuner (et particulièrement les gouttes de gelée d'arbuscules de Corse, parfaitement délicieuse).

Assez curieusement, quelques Européens du nord continuaient à pratiquer leur footing quotidien mais franchement, avec la chaleur qu'il faisait en cette mi-juillet dès 8 heures du matin, cela me semblait une aberration (pourtant j'avais moi-même amené mes affaires, remplie de bonnes résolutions avant mon départ). La seule activité possible était la baignade. Même les visites en voiture ne nous disaient rien. Le premier jour, nous avons voulu atteindre à pied la crique que nous avait indiquée notre hôte. Jonathan nous a suivis en grommelant, et sa mauvaise humeur n'a cessé de croître au fur et à mesure que nous nous enfoncions dans un chemin qui se convertissait en maquis impénétrable, empli de ronces, de branches griffues et d'épines acérées. Les murets de pierres sèches simplement superposées qui le bordaient ne pouvaient nous servir de refuge car ils étaient trop instables et souvent écroulés sous l'assaut des plantes et des intempéries. Nous sommes quand même parvenus à une plage (après une heure quasiment de galère, jambes griffées et corps en sueur), mais elle était couverte d'algues et rendue nauséabonde par la proximité d'un étang presque asséché qu'arpentaient quelques oiseaux de mer.

Ces étangs sont d'ailleurs assez curieux. Séparés de la mer par une bande de sable plus ou moins haute, ils constituent un biotope spécifique, où plantes et animaux sont accoutumés à un assèchement périodique. Enfin, cela ne se produit pas sans une hécatombe de petites bêtes piégées dans l'eau raréfiée, et je marche sur un lit consternant de cadavres de poissons, bivalves et crabes dont se repaissent les oiseaux. J'ai l'impression que certains ne se remplissent que d'eau douce et que d'autres, comme celui dont j'ai examiné le contenu, sont en relation avec la mer et contiennent des eaux saumâtres.

Le sable des plages et du fond des mers était jonché d'amas ovoïdes bizarres. Je cherchais sur la côte quelle plante pouvait produire de telles quantités de rejets et ne la trouvais pas. C'est dans un livre du conservatoire du littoral couvert de superbes aquarelles que j'ai trouvé la solution. Il s'agit de rhizomes de posidonies. Un site intitulé Ecogeste Méditerranée fournit les renseignements suivants : les posidonies sont ces herbiers que j'avais remarqués qui poussent à faible profondeur dans la mer. Ils servent d'abri, de lieu de reproduction, accueillent 25 % des espèces observées en Méditerranée, constituent une source de nourriture importante, ainsi que de production de grandes quantités d'oxygène, ils fixent les fonds grâce à leurs racines (ces fameux rhizomes qui s'enroulent en pelote sous l'action du va et vient des vagues), favorisent la protection du littoral en limitant la force de la houle et diminuent l'érosion des plages avec les banquettes (feuilles mortes qui se déposent sur les plages) - ce qui m'avait dégoûtée -. Cet écosystème, protégé depuis 1988, subit des perturbations multiples qui ont engendré sa régression sur une bonne partie du littoral ; celle-ci provient de la plaisance qui provoque, par des ancrages répétés et concentrés, une dégradation mécanique, des aménagements (ports et digues) qui les ont recouverts, des rejets d'eaux usées qui diminuent la transparence de l'eau, de la présence de certaines espèces introduites, comme la *Caulerpa taxifolia*, qui peuvent entrer en compétition quand l'herbier est fragilisé.

Presque tous les jours à l'heure du déjeuner, le tonnerre se mettait à gronder et les nuages s'amoncelaient autour des montagnes de l'arrière-pays, sans que la pluie tombe pour autant. Nous avons profité de la température plus clémente pour marcher et explorer un peu l'intérieur de la péninsule. Toutes les bouteilles d'eau comportent sur l'étiquette une mise en garde contre l'incendie. Toutefois, nous n'avons vu qu'une colline vers la plage de Rondinara qui en avait subi les outrages et recommençait à verdoyer autour des squelettes noircis de chênes-liège, arbousiers, myrtes, cistes ou oliviers.

En allant vers l'hôtel-restaurant où travaille Nicolas, nous avons aperçu sur le côté de la piste (assez peu carrossable) une cabane de berger très caractéristique, nommée "u baraccone" en corse, et faite selon la même technique que les refuges de l'âge du bronze. Ronde et surmontée d'une fausse voûte en encorbellement, elle est construite avec des pierres sèches superposées et stabilisée par un gros moellon venant peser sur le sommet de la toiture. Les propriétés sont également très souvent bordées de murets de pierres sèches empilées sans mortier, ainsi que parfois les oliviers pour les préserver du labour des sangliers tout en retenant l'humidité du sol.

Les panneaux signalétiques sont très déficients dans cette région du sud de la Corse. Nous avons néanmoins réussi à trouver l'emplacement de vestiges préhistoriques à Ceccia, non loin de Porto Vecchio. Une fois garés à l'ombre (pour Archange et Jonathan qui restaient dans la voiture), nous avons commencé à gravir un chemin sans avoir aucune idée de la distance ni de l'altitude de notre destination. De superbes arbres centenaires aux branches tordues et troncs percés s'élevaient au milieu d'un chaos de roches qui semblaient tout droit sorties d'un torrent, lisses et creusées de cuvettes par des galets aujourd'hui disparus. S'il n'y avait eu le bruit

insistant des cigales, les senteurs méditerranéennes et la dénivellation, nous nous serions crus en forêt de Brocéliande. La demi-heure de montée de plus en plus raide et acrobatique a été récompensée par un panorama superbe jusqu'à la plage d'où nous étions partis et sur les autres pics surmontés de roches granitiques aux formes évocatrices.

Situé au sommet de la montagne et inséré habilement parmi les énormes rochers, l'édifice imposant qui remonte au II^{ème} âge du bronze ne comporte plus que la partie basse d'une tour aux murs très épais en grosses pierres. Une descente raide mène à une sorte de puits avec une petite pièce attenante, qui permet à peine à une personne de s'allonger ou de s'asseoir.

Changeant d'époque, nous avons continué en direction de Figari et bifurqué pour visiter la petite chapelle du XII^{ème} siècle San Quilicu. De style roman, de petite dimension et à nef unique, elle n'est pas couverte en charpente mais voûtée en plein cintre, ce qui est une particularité assez rare en Corse. Elle est remarquable par sa toiture d'origine constituée de minces dalles de granit jaune (teghji). Seule l'abside semi-circulaire est percée d'une fenêtre meurtrière. Dans sa simplicité et sa rusticité, elle inspire bien plus le recueillement, à mon sens, que n'importe quelle église baroque et nous en admirons les lignes pures. Evidemment, Jonathan est totalement hermétique à cette esthétique dépouillée et il fait le clown avec des commentaires moqueurs.

Nous nous rendons à l'ancien Ermitage de la Trinité dont l'environnement de roches polymorphes est assez spectaculaire, et qui offre une jolie vue sur Bonifacio et sa côte nord. Mais le plus intéressant, c'est la Vierge dressée au centre d'un chaos de rochers entre deux chênes séculaires, agencement qui évoque fortement un culte païen à quelque déesse-mère Nature.

J'ai une prédilection pour les petites bêtes. Je les trouve toujours beaucoup plus minutieusement "travaillées" que les grosses. J'ai encore en mémoire la parure symétrique des petits poissons, aux motifs finement tracés en un entrelacs compliqué et nuancé, les yeux cernés de couleurs vives jaune ou rouge, les bancs de minuscules poissons au dos violet et ventre bleu-roi, lumineux et souplement mobiles. Je revois un groupe de poissons bruns, de 5 à 10 cm (c'est difficile à évaluer sous l'eau, tout est grossi comme sous une loupe), au milieu duquel j'ai vu jaillir soudain un brusque jet puissant tout blanc d'un à deux cm de longueur : c'est alors que j'ai compris que l'un d'entre eux était une toute petite seiche qui est partie, bien sûr, à reculons, et j'ai pu distinguer ses tentacules très courts et son corps ovoïde. Le temps de lever la tête pour dire à Jean-Louis de venir l'admirer, elle s'était évanouie dans la nature.

Sur l'autre côté du promontoire exposé à de bonnes vagues, c'est une pieuvre que j'ai surprise au milieu d'une cour de poissons peut-être avides de gober les reliefs de son repas. Essayant de m'approcher discrètement par derrière, elle m'a tout de même aperçue et, plus intelligente que ses compagnons, elle a étiré avec grâce ses tentacules et en un rien de temps a disparu sous une roche. J'ai eu beau tourner autour un moment, elle a préféré rester cachée.

Chaque plage m'a ainsi réservé une surprise, et j'ai découvert un monde inconnu et peu farouche. J'ai même pu expérimenter : nageant au milieu d'un banc de quelques centaines de poissons qui faisait plusieurs mètres de longueur et bien deux mètres d'épaisseur, j'ai essayé de le scinder pour voir s'ils se regroupaient. Partis de droite et de gauche, je ne voyais plus que de l'eau devant moi ; en me retournant, je les ai découverts de nouveau réunis qui s'avançaient pour m'entourer de nouveau. D'autres poissons un peu plus grands (comme des sardines) ont "fait la boule" comme je l'avais vu faire dans un documentaire où des poissons

beaucoup plus gros luttaiient contre l'attaque d'un groupe de dauphins en cherchant à donner l'impression qu'ils ne faisaient qu'une énorme masse indivisible.

Cependant, je ne suis pas très téméraire. J'ai pu profiter de toute cette vie sous-marine car l'eau est très claire (chaude) et le biotope très riche à faible profondeur aux alentours rocheux des plages ou des criques. Mais j'ai peur dès que je ne vois plus le fond, et l'eau profonde qui fonce et refroidit plus au large, les falaises qui s'abîment dans des précipices insondables m'inspirent une peur presque panique et, curieusement, une sensation de vertige, alors que je continue de flotter tout-à-fait normalement à la surface. Mon imagination me fait aussitôt évoquer le risque que ne surgisse un quelconque monstre marin, requin ou calmar géant. Je ne sais pas quelle aurait été ma réaction, par exemple aux îles Lavezzi où ils abondent et sont protégés par la loi, si je m'étais retrouvée nez à nez avec un gros mérrou (ou pire, un banc de mérours) ! Fort heureusement, ils nagent en eaux plus profondes, et comme je ne plonge pas en apnée et que j'évite les canyons sombres et froids... Pourtant, il existe des visites organisées où des plongeurs invitent des touristes à côtoyer ces gros carnassiers.

Je me suis retrouvée, dans une crique isolée au biotope très riche, nez à nez avec un grondin miniature. C'est un poisson "tout en tête" avec l'air grognon et de grands yeux mobiles. Nous sommes restés face à face un bon moment, mon visage couvert de mon masque derrière lequel je suis sûre qu'il distinguait mes yeux, et nous nous sommes observés, du genre, je ne céderai pas le premier. Finalement, après une longue hésitation, il a opté pour faire demi-tour, je devais le gêner pour vaquer à ses occupations.

Je regrette un peu de n'avoir pu rencontrer de Corses et de n'en avoir entendu parler que d'une manière négative, par Nico et Qun qui relataient que leurs patrons d'un restaurant gastronomique réputé ne donnaient aux employés que de la nourriture avariée, périmée, ou des bas morceaux durs ou caoutchouteux immangeables : un comble, non ? A part les moustiques, agressifs chaque soir après le dîner, j'ai trouvé tous les animaux bien plus sympathiques que ce couple calamiteux. J'espère qu'il s'agit d'une exception.

ANNEXE 18

Amis des Moulins (du 27 Avril au 1er Mai 2007)

Congrès annuel de la Fédération Française des Amis des Moulins - A St Pée s/ Nivelles, réception par l'Association des Amis des Moulins du Pays Basque-Béarn ARDATZA-ARROUDET - 27 Avril au 1er Mai 2007

Le moulin Plazako Errota bientôt sans eau ? La famille Daguerre valorise son patrimoine et son histoire meunière

Tout le travail de la famille Daguerre risque d'être réduit à néant à très court terme ! Pourtant cela fait plus de dix ans qu'à force de ténacité et d'ingéniosité elle a remis en marche le moulin Plazako Errota plusieurs fois centenaire. Héritiers d'une longue lignée de meuniers qui ont possédé tour à tour Errota Handia à Arcangues, le moulin d'Olha, le moulin d'Ibarron et Plazako Errota à St Pée s/Nivelles, les Daguerre ont retrouvé progressivement les gestes d'antan qu'ils reproduisent à des fins pédagogiques devant les enfants des écoles, les gens de la région et les touristes. Ils ont reçu à ce titre le label de la Fondation du Patrimoine 2000. « Je ne comprends pas les raisons qui ont motivé la commune à détourner à grand frais la rivière Inarga vers la Nivelles en détruisant un pont de pierres de taille très ancien dans un périmètre proche du château et en la faisant passer dans une buse enfouie sous le canal du moulin où elle se jetait. J'ignore également pourquoi un barrage de béton a été dressé à la jonction de la rivière Amespetu et du canal, uniquement pourvu d'une minuscule ouverture carrée d'un demi mètre de côté qui réduit considérablement le débit et la quantité d'eau vers le moulin. En outre, le canal a été partiellement endigué et des enrochements inesthétiques défigurent cette boucle de l'Amespetu ! » se lamente le jeune XXX Daguerre. Mécanicien de métier, il a consacré son temps libre à restaurer le mécanisme du moulin, jeu d'enfant pour un homme habile de ses mains comme lui. « Le plus difficile a été de dégager les 800 mètres de canal presque comblés par la vase. Impressionnés par le travail à accomplir, nous l'avons confié à la commune par bail emphytéotique en lui accordant en échange le droit d'enjamber le canal de passerelles pour les riverains. La force aveugle d'une pelleteuse a failli emporter le dallage de pierres au fond du lit. Puis des personnes en réinsertion travaillant au sein d'une association se sont échinées à sortir des seaux de vase pour la déposer plus loin : le travail n'avancait pas. Enfin, j'ai décidé de m'y mettre personnellement : enfoncé jusqu'à la taille tout à fait en amont du canal, j'ai commencé à renvoyer la vase du milieu du lit vers les berges pour les renforcer, ensuite, le courant a fait son œuvre, libéré de ses entraves, il a emmené toute la vase restante. Les villageois n'en revenaient pas de le voir si propre ! C'est alors que la mémoire est revenue aux anciens qui ont raconté leurs souvenirs : autrefois, deux hommes fauchaient les berges la veille, puis ils s'y mettaient à huit pour désenvaser le lit du cours d'eau en deux jours de temps, et c'était l'occasion une fois l'an de faire une belle fête dans le village ! » rapporte XXX Daguerre.

« Le faible débit actuel ne permet que de très courtes durées de fonctionnement des meules et il va provoquer à terme l'effondrement des berges qui ne seront plus maintenues par la pression de l'eau » précise Claire Noblia, présidente de l'association Ardatza-Arroudet, membre des Amis des Moulins. « Il faut savoir que les 3000 moulins des Pyrénées

Atlantiques constituait un véritable réseau hydrographique constitué de canaux de dérivation et lacs de retenues qui contribuaient grandement à la maîtrise des inondations et à la prévention de la sécheresse par l'alimentation des nappes phréatiques. Cet allongement du circuit d'écoulement de l'eau favorisait également l'oxygénation de l'eau et le maintien d'un écosystème animal et végétal qui engendrait un assainissement naturel de l'eau » ajoute cette ardente défenseuse du patrimoine.

- Ce projet d'article a été écrit le 1er mai 2007. Le 4 mai ont eu lieu des pluies diluviennes qui ont causé de graves inondations notamment sur Ascain et St Pée s/Nivelle. -

Conférence de Jean-Pierre Duhart, de Cambo, sur les meules de l'Artzamendi (Retranscription à partir de mes notes).

Plutôt spécialiste de la préhistoire dans le désert, Jean-Pierre Duhart a passé tout un été à repérer et dénombrer une centaine de pierres de meule de l'Artzamendi. Il a fait parallèlement une enquête digne de Sherlock Holmes pour tenter de connaître leur histoire. Il remplace au pied levé Claude DENDALETCHÉ, auteur avec N. SAINT-LEBE d'un livre intitulé "L'artisanat lapidaire sur le massif d'Artzamendi de 1741 à nos jours. 1. Extraction et évacuation des meules, lauzes et autres", travaillant pour le Centre de Biologie des Ecosystèmes d'Altitude (CBEA), Faculté des Sciences - Université de Pau. Voici le résumé qu'en fait le bulletin du Musée Basque :

Dès 1741 existaient sur Artzamendi (Mont Hartza ou Harcea des archives communales d'Itxassou) des carrières d'extraction de meules de moulins, de lauzes, de dalles, de linteaux, de pierres à aiguiser, de pierre à pressoir, de bornes frontalières. Le fermage de l'exploitation était périodiquement mis aux enchères (à l'encan). Dès 1772 un texte précise l'embarquement au port de Cambo des meules pour les moulins du pays aux environs de Bayonne et de Dax qu'on tire de Louhossoa et de Bidarray. Les vestiges actuels (150 meules actuellement répertoriées) concernent pour l'essentiel le Mont Hartza et la commune d'Itxassou. Ces produits étaient évacués par des attelages de bœufs tirant des traîneaux sur des chemins dallés, dont certaines parties montrent encore une étonnante fraîcheur. Le dépouillement des archives d'Itxassou (de 1741 à l'an V) fournit de précieux renseignements sur les conditions d'extraction et d'utilisation de la pierre : dates d'attribution du bail à ferme, nom des personnes, conflits, place des carrières dans la vie de la communauté... L'ancienneté de la présence humaine sur Artzamendi et les montagnes de grès permo-triasiques circumvoisines (Iparla, Gorramendi, ...) est attestée par les premières utilisations de grès de la région : menhirs, dolmens et cercles de pierre. Les bornes limitant les Etats - par exemple celle de la ligne Caro-d'Ornano de 1784-1792 - sont taillées dans le même matériau. Le grès rose symbolise véritablement à la fois l'ambiance très particulière de ces montagnes basques pyrénéennes extrême-occidentales et a permis à l'homme de marquer ce pays durablement. Ces caractères justifient par eux-mêmes la recherche globale désormais entreprise sur ces contrées à la charnière du pays de Labourd, de la Basse-Navarre et de la Haute-Navarre.

J-P Duhart a trouvé au bas de l'Artzamendi des traces de fougères de l'ère primaire, une hache de pierre polie, une pointe de flèche : il rappelle que l'homme de Cromagnon est venu de Palestine vers -50 000 ans, puis il y a eu l'occupation du Gravétien -25 000 ans et du Magdalénien -10 000 ans. Les premiers occupants de l'Artzamendi en étaient à l'âge du cuivre, et sont sans doute ceux qui ont érigé des pierres (cromlechs, dolmens, menhirs - tous couchés et taillés -, chambres mortuaires) : c'était une population pastorale qui vivait il y a 4

000 ans. Ils élevaient des ovins, caprins et bovidés qui ont été domestiqués 8 à 9 000 ans avant J-C.

Le grès n'est pas gélifère. Très dur et abrasif, on le retrouve encore utilisé dans les pierres plates de clôture, le pavage, les tombes et stèles discoïdales, sur les quais de Bayonne sous forme de pavés, et enfin en meules. L'Artzamendi a subi une intense exploitation de ses carrières de pierre. On trouve une partie de meules à tous les stades de fabrication vers le col de Méhatché, qui comporte également des cromlechs. Les éboulis correspondent à des débris d'extraction, mais ils sont dus également aux effets du dégel à la fin de la dernière période glaciaire (-10 000 ans).

En 1996, il interroge le maire d'Itxassou, commune qui englobe l'Artzamendi. C'est un ancien maçon qui ignore jusqu'à l'existence de ces meules. Il le dirige vers un berger, tout aussi ignorant, puis il va voir le dernier meunier d'Itxassou à la retraite et enfin un général à la retraite qui prétend que l'on descendait encore des meules de la montagne au début du XX^{ème} siècle. En fait, la mémoire de ces carrières s'est perdue, la seule utilisation de ces meules était d'en faire des tables de jardin ou une décoration extérieure. Il lui faut aller consulter les archives de Pau où sont gardés les registres d'Itxassou depuis 1741. L'extraction de meules était une activité réglementée, soumise à fermage, mais on ignore la destination de celles de l'Artzamendi. En 1809, il y avait 200 000 moulins en France, dont 3 000 en Basse Pyrénées, soit un moulin pour 300 habitants, chacun avec une ou deux paires de meules (une dormante + une tournante). Pour évaluer l'âge de ces pierres, on a eu l'idée de comparer l'âge des lichens qui les recouvrent avec celui qui est sur certaines bornes frontières dont les dernières remontent à 1790.

Les lichens sont le résultat de l'union intime d'algues microscopiques et de champignons. Cette symbiose est si étroite qu'ils sont considérés comme un seul et même organisme, dont la longévité peut atteindre 1 000 ans ! Bien sûr, toute rencontre d'une algue et d'un champignon ne conduit pas à la formation d'un lichen. Et il a fallu des centaines de millions d'années, ainsi que des conditions particulières, pour que ces plantes voient le jour.

Plus de 20 000 espèces de lichens sont aujourd'hui répertoriées. Répandus sur toute la terre, les lichens forment la dernière végétation présente en altitude et près des pôles. Ils colonisent la terre, les écorces et les feuilles des arbres, les rochers ou les vieux murs. De façon générale, ils préfèrent les bords de mer, les pays à climat humide, les montagnes des pays tropicaux ou les zones d'altitude moyenne, dans les pays tempérés. L'air pur leur est indispensable et leur disparition peut être le signe de la présence de polluants : les lichens constituent ainsi des bioindicateurs de pollution.

Autre piste pour évaluer l'âge de ces meules, c'est la datation des moulins. Les plus anciens remontent au XII^{ème} ou XIII^{ème} siècle (il y en a eu d'autres avant à l'époque romaine pour presser les olives) et ils ont cessé toute activité vers le milieu du XIX^{ème} siècle. A ce propos, J-P Duhart fait une petite diversion. Jusqu'au XVII^{ème} siècle, le pain était à base de farine de seigle, puis au XVIII^{ème}, les goûts ont changé, on préférait le pain blanc fait à partir de farine de blé. Il fallait donc utiliser des meules qui ne colorent pas le pain, donc blanches et non friables de préférence (alors que le grès est rose). A ce propos, l'action de moudre le grain provoquait une usure de la pierre dont la poudre fine se mélangeait à la farine, provoquant problèmes dentaires et infections dues à l'usure des molaires (les molaires ayant la même action que les meules). Autre digression, les vieux éléphants meurent de faim car, une fois que leurs trois paires de molaires sont usées par la mastication de végétaux mélangés à des

sables ou gravillons, ils ne peuvent plus s'alimenter. La mécanisation de la meunerie a consisté les énergies traditionnelles (eau, vent, animaux) par la vapeur - la première locomotive remonte à 1804 -. On fait venir alors des meules de plus loin. Celles-ci, de monolithes deviennent composites, c'est-à-dire formées de morceaux de silex cerclés de fer, nouvelle technique qui leur donne une meilleure longévité (jusqu'à 70 ans) qui sonne le glas des monolithes. La société meunière de La Ferté sous Jouarre a pu ainsi poursuivre son activité jusqu'en 1950.

Pour revenir à l'Artzamendi, pour toutes ces raisons, il est donc certain que la carrière de meules n'était plus utilisée du tout au XX^{ème} siècle. On y trouve des meules à tous les stades de fabrication, sauf le rayonnage (tâche accomplie par le meunier). Dans un premier temps ont été d'abord choisis les blocs détachés naturellement et posés en surface, qui étaient débités, presque préformés. Puis il a fallu creuser la terre et attaquer la roche. On commençait en traçant un cercle, puis on sculptait le dessus, puis le côté, avant de la retourner pour sculpter l'autre côté. On travaillait essentiellement au marteau, le burin étant exclusivement utilisé pour creuser l'oeillard au centre de la meule. Il fallait prendre garde à ce que la future meule ne repose pas sur la terre, car sinon l'onde de choc s'y perdait, et le coup n'était pas efficace. On trouve donc des meules en cours de fabrication disposées sur d'autres pierres, parfois une vraie pyramide, pour que l'onde revienne vers l'origine du coup (si j'ai bien compris). Douze meules terminées gisent encore là-haut, d'un diamètre compris entre 110 et 150 cm, avec une épaisseur de 17 à 30 cm : ce sont de petites meules que l'on ne voit pas dans les moulins de la vallée. Elles étaient donc transportées en traîneau, communément utilisé aussi pour le transport des litières de fougères, du fumier, des cerises, des arbres coupés... - On peut voir un traîneau en décoration dans le jardin d'une maison d'Ascain -. Elles étaient soulevées avec un levier et des chemins aménagés subsistent encore par endroits, dallés et munis de contreforts dans les virages. Plus tard, on montera en charrette des canons. Les archives départementales font état d'accidents lors du transport par bateau du port de Cambo au port de Bayonne. Il est possible qu'en étudiant le fond de la Nive, on en retrouve quelques exemplaires.

J-P Duhart espère qu'un jour la commune d'Ixassou s'intéressera à ce patrimoine et qu'un chemin pédagogique sera aménagé pour en raconter l'histoire, doublé d'un écomusée dans le village...

Visite du site "Sorgin Xilo" (l'ancre des sorcières) en contrebas des falaises d'Abbadia à Hendaye.

D'après le programme, plus de 30 meules sont visibles à marée basse, avec un coefficient de 100 si possible. Elles ont été élaborées et extraites de trois strates de "macro brèche" (éboulis générés sur la zone de frottement entre les deux plaques continentales, celle qui portait l'Espagne et celle de l'Europe, lors de leur rencontre qui a provoqué l'orogénèse pyrénéenne (-53 à -33 millions d'années) - après l'orogénèse hercynienne (-360 à -290 MA) -.

Le groupe surplombe une falaise très pentue, rendue glissante par les dernières pluies : "mal chaussés s'abstenir", conseille la Présidente d'Ardatza-Arroudet, Claire Noblia. Je crois reconnaître des meules juste en contrebas, mais il s'agit de pierres naturellement rondes. En fait, elles se situent au bord de la baie de Loia, non loin de la strate KT qui correspond à l'extinction des dinosaures (et de bien d'autres espèces) et qui était visible jusqu'à une date récente : un éboulement dû à l'érosion l'occulte désormais.

Dans les années 1980, il a été remarqué que dans certaines couches géologiques, on notait une couche d'argile noire de quelques centimètres d'épaisseur entre les strates du Crétacé et du Tertiaire. On parle d'elle sous le nom de limite Crétacé-Tertiaire, de limite CT ou de limite KT. Cette limite géologique, bien visible en certains points du globe, présente un taux anormal d'iridium. Celui-ci est rare sur Terre, mais est plus abondant dans certaines météorites. On a alors émis la théorie de la chute d'une météorite à cette période.

A la même époque, les scientifiques commençaient à réfléchir à la notion d'« hiver nucléaire » : un hiver mondial de plusieurs années que provoquerait un échange de centaines d'armes nucléaires projetant des millions de tonnes de poussières dans l'atmosphère, et la refroidissant par une sorte de nuit artificielle. Par extension, le physicien américain Luis Walter Alvarez et son fils, le géologue Walter Alvarez, ont émis l'hypothèse d'un « hiver d'impact », aux effets similaires, provoqué par la chute de la météorite.

Mais le cratère de cette hypothétique météorite restait à être découvert. Quelques années plus tard, on découvrit le cratère de Chicxulub, au Mexique. Dans l'intervalle, de nombreuses autres traces de cet impact ont été découvertes, comme des quartzs « choqués » (portant la marque d'un choc énorme).

Pour revenir aux meules de brèche, il n'a pas encore été possible de les dater précisément. On suppose juste que leur facture grossière (beaucoup de pierre enlevée pour faire une meule) les ferait remonter à l'époque d'occupation romaine, vers le II^{ème} siècle après J-C. Très dures, elles ne sont pas très usées par l'érosion marine, mais simplement recouvertes d'algues, donc peu visibles, notamment lorsqu'elles en sont encore à un stade de fabrication peu avancé, ou interrompu pour cause de casse.

ANNEXE 19

Périgord noir (du 22 au 27 août 2007)

La mode est à l'archéologie expérimentale : nous sommes accueillis sur le site de La Madeleine, le seul où s'effectuent encore des fouilles sous la direction d'un archéologue américain tombé amoureux de cette région, par un guide qui nous entraîne vers un pré pour essayer le tir de sagaies à l'aide de propulseurs. Le premier étonnement passé (et les rires), et une fois testée la prise en main de ce nouvel instrument, la sensation est très agréable. Contrairement au lancer de poids ou de javelot, où les muscles du bras, de l'épaule et du dos sont très sollicités, l'ajout de ce bâton muni d'un petit crochet rend le geste beaucoup plus souple et facilite l'envoi de la flèche, qui va d'autant plus loin qu'elle est courte et légère, et d'autant plus fort et plus précisément qu'elle est longue et lourde.

Notre guide nous fait remarquer que cette "simple" invention remet en cause la répartition des tâches supposée entre l'homme chasseur et la femme cueilleuse durant la préhistoire : en effet, je trouve cet instrument très pratique, il augmente considérablement la puissance de tir, et j'imagine aisément qu'avec un peu d'entraînement, je pourrais atteindre la cible (fixe) qui est devant moi. De là à imaginer que les femmes chassaient elles aussi... Ce qui est intéressant, c'est le raisonnement auquel ont dû procéder les archéologues. En effet, tout ce qui est d'origine végétale ou animale se décompose généralement avec le temps, à part les os, les dents ou défenses, et les cornes ou bois de cervidés (sauf conditions particulières : enfouissement dans la tourbe, la vase ou la glace). Il est probable que les premiers instruments étaient en bois, mais la plupart ont disparu. Les archéologues ne disposent donc que des pointes de pierre, d'os ou autre matière dure, dépourvues de manche. Il a fallu qu'ils imaginent à quoi pouvaient servir ces petits crochets, et ensuite, analyser comment ils pouvaient être fixés à un manche, et à quoi ressemblait l'instrument complet. Rien d'évident, si ce n'est qu'ils se sont probablement inspirés de l'étude des sociétés dites "primitives" qui subsistent encore à l'heure actuelle.

Comme toujours, j'ai fait l'acquisition d'un bouquin pour me mettre dans l'ambiance de la région à visiter. Il s'agit d'un opuscule de Claudine Cohen, paléontologue, philosophe et historienne des sciences, intitulé "Un Néandertalien dans le métro", très rapide à lire et tout à fait passionnant. Elle met en relief justement l'influence des idées préconçues sur la capacité à appréhender l'environnement, en l'occurrence, des grottes ornées ou des ossements de Néandertaliens. Les peintures et gravures préhistoriques ont longtemps été confondues avec des graffiti contemporains, les fossiles étaient considérés comme des restes d'êtres "d'avant le déluge" (antédiluviens), de l'époque des géants (dinosaures), et les ossements de Néandertaliens comme ceux de monstres dégénérés ou d'hommes atteints de maladies déformantes. Pour y voir des hommes préhistoriques, il fallait faire table rase des idées imposées par les religions, et en ce qui nous concerne, du concept de la création divine de tous les êtres telle qu'elle est décrite dans la Genèse de la Bible, et surtout de la certitude que l'humanité était unique et réalisée à l'image de Dieu (Adam et Eve).

Il en est de même pour chercher les motivations de nos prédécesseurs, notamment en matière d'art. Le guide des grottes de Rouffignac insiste sur le fait que les artistes qui ont gravé les silhouettes de mammoths, chevaux ou bisons se trouvaient par endroits dans des espaces si exigus qu'ils devaient s'allonger dans les bauges d'hibernation creusées par les ours pour

inciser le "plafond". Cela ne les a pas empêchés de concevoir de véritables compositions, certains sujets étant représentés en taille réelle et parfaitement proportionnés. Situés à des centaines de mètres de l'ouverture de la grotte dans le noir complet, ils s'éclairaient à l'aide de lampes à graisse animale et privilégiaient les carrefours vers des accès inférieurs et des cours d'eau souterrains, bien que nous ayions vu également des couloirs entièrement bordés de silhouettes tracées ou gravées (selon le matériau de la paroi), et toujours composées, avec au centre deux animaux opposés et les autres à la file indienne de part et d'autre. Se nourrissant quasi exclusivement de rennes, ils n'en ont pourtant dessiné aucun ici, occultant également les carnivores, le paysage, ainsi que les humains. Pourquoi ? On a constaté en outre que ces oeuvres ne semblaient pas destinées à être vues régulièrement par la tribu, mais que celle-ci y attachait suffisamment d'importance pour entretenir un artiste qui ne devait pas être considéré comme une bouche inutile...

Si les présupposés sont tellement prégnants que l'on n'arrive pas à en prendre conscience pour interpréter le monde qui nous entoure, pourquoi aurions-nous davantage raison sur tous les sujets que nos prédécesseurs : n'en avons-nous pas encore qui nous empêchent de comprendre la Terre et la marche de l'Univers ? Si la désacralisation du monde était importante pour que nous prenions un peu de recul, est-ce vraiment suffisant pour avoir un regard objectif sur ce monde qui nous entoure mais dont nous faisons partie intégrante et que nous percevons seulement avec nos sens, plus ou moins prolongés par les instruments que nous nous inventons ?

Nous avons eu la main heureuse : le gîte "Le Randonneur" à Saint Geniès est une excellente adresse, trouvée tout simplement sur Internet. Le centre du village est un bijou dont les maisons de pierre jaune lumineuse sont couvertes de vastes toits pentus recouverts de lauzes, ces pierres sombres superposées en décalé, et qui pèsent un poids considérable. Chaque mercredi soir des deux mois d'été, les commerçants organisent une fête conviviale : la place entourée de petites échoppes temporaires est emplie en son centre d'alignements de tables et de bancs. Il s'agit d'une dégustation géante de mets du Périgord, magrets, confits, foie gras, accompagnés de pommes de terre à la Sarladaise (aux cèpes, sautées à la graisse d'oie), etc, etc. - Nous choisissons du foie gras frais poêlé accompagné d'une oreillette d'abricot... -.

Nous nous retrouvons assis à côté de Hollandais qui viennent dans ce village pour la sixième année consécutive, hébergés chez un compatriote qui a sauté le pas et emménagé définitivement dans une maison des environs. Le couple se débrouille très bien en français et nous raconte que leur fille aînée (14 ans) étudie six langues : hollandais, anglais, allemand, français, latin et grec ! Elle a eu le premier prix cette année à la fin des cours en chantant la chanson d'Yves Duteil "Prendre un enfant par la main" que sa mère et moi chantonnons de concert (elle en connaît mieux les paroles que moi). Les enfants reviennent en courant et récitent en riant tous les gros mots qu'ils viennent d'apprendre de leurs copains et copines français. Parmi eux, "ta gueule", que la mère, aussitôt, associe à la chanson de Moustaki "Avec ma gueule de métèque" qu'elle entonne en souriant ! Impressionnant !

Notre hôte, logé au bout de la rue principale qui se termine près d'un étang peuplé d'oies cancanières et d'une petite rivière enjambée d'un lavoir couvert, propose des chambres en combles aménagées (toits de lauzes ou d'ardoises) qui sont aussi des rez-de-jardin, car la maison épouse la déclivité du terrain. La piscine, encore plus haut, dont l'eau déborde presque, semble entourée de verdure et donne l'impression, lorsqu'on se baigne, d'être isolée au milieu de la campagne, ne serait le bruit de la circulation qui monte de la route. Elle n'est surmontée que d'une butte engazonnée où trône une chapelle désaffectée aux fresques

délavées et au sol pavé de dalles inégales. Jean-Louis ne résiste pas et y plonge le soir tard et le matin de bonne heure dès que le beau temps s'installe.

Issu du nord de la France, notre hôte a "flashé" pour le Périgord et il a acheté cet ancien relais de poste dont il a reconverti les écuries en atelier de menuiserie : c'est un artisan-artiste-inventeur contrarié, retraité d'un métier inavouable qui ne correspondait pas à sa vocation. Les objets qu'il fabrique et dont la maison est remplie sont superbes et merveilleusement originaux, sièges, tables, armoires ou rangements divers. Je remarque en tout premier lieu dans notre salle de bain le dessus du meuble à côté du lavabo formé d'un cadre horizontal contenant du sable peigné en arabesques artistiques, protégé par une plaque de verre. Dans son salon, un tabouret m'intrigue, et je lui demande s'il s'agit d'un jeu. Pas du tout : l'assise est formée de cylindres à section hexagonale dont les angles supérieurs ont été soigneusement poncés et qui sont dressés sur une épaisseur de mousse. L'assise en est parfaitement ergonomique, chaque cylindre s'enfonçant différemment suivant la pression qui lui est faite. C'est d'un confort !

Chaque matin, nous prenons notre petit déjeuner à la longue table rectangulaire de la salle à manger. Nous discutons avec lui, puis d'autres pensionnaires s'attablent à nos côtés, avec lesquels nous faisons connaissance : c'est un couple de la région de Metz. Le dernier matin, viendront s'y ajouter un jeune couple d'Anglais avec leurs deux petits enfants qui connaissent déjà bien la France et citent les calanques de Cassis, la Rochelle, Biarritz (le mari, rugbyman, a joué sur le stade de l'Aviron Bayonnais, et s'est essayé au surf).

Les villes françaises se sont énormément embellies depuis une trentaine d'années : maîtrisant mieux la circulation et le parcage des voitures, de vastes quartiers deviennent plaisants à parcourir à pied et les propriétaires n'hésitent plus à ravalier les façades. C'est le cas de Périgueux dont les maisons moyennageuses ou Renaissance recèlent des cours intérieures et des escaliers ajourés dont nous n'aurons qu'un faible aperçu, car il pleut à verse le lundi matin de notre visite. La veille, nous avons quand même profité avec Philippe, Camille et Michel des bords de l'Isle que l'on peut traverser à l'ancienne, sur un bac que l'on fait mouvoir en tirant sur un câble lorsqu'on est dessus, ou bien en actionnant une manette depuis la rive. Les rouages étant très bien équilibrés et huilés, la manoeuvre n'est pas du tout pénible malgré la taille de l'embarcation.

L'après-midi, le temps s'améliore suffisamment pour nous permettre de visiter le "Jardin imaginaire" de Terrasson, petite ville caractéristique du Périgord noir, avec ses toits d'ardoise amenée autrefois en gabarre sur l'Isle depuis les carrières de la Corrèze toute proche, son église énorme et ses châteaux dont l'un se détache à flanc de colline dans un écrin de verdure. La guide du jardin nous fait remarquer le gabion, technique récente qui consiste à enserrer des pierres dans un grillage pour la décoration, le soutien de talus ou de berges artificielles. Les plantes ne sont pas toutes autochtones, comme cette akébie d'Asie orientale d'où pendent des "lanternes vénitiennes" qui enferment quelques graines dans leurs alvéoles qui noircissent en séchant.

L'accent a été mis sur le thème de l'eau qui court sur des dalles ocres éclaircies par le chlore, jaillit d'un espace pavé pour recréer l'arc-en-ciel (à condition qu'il y ait du soleil) ou saute en cascades harmonieuses au sein d'une profusion de verdure et de fleurs dont les teintes font volontairement écho à celles du bourg en contrebas. Une collection de papillons et autres insectes est présentée dans un espace sous verrière intégré dans le parc. Leurs corps épinglés

me provoquent un pincement de coeur, vies sacrifiées pour leur trop grande beauté qui a attiré l'oeil du naturaliste.

Des totems ou masques africains et asiatiques à l'effigie d'araignées ou de mantes avoisinent des assortiments d'ambre dorée (résine fossilisée du nord de l'Europe) ou de copal couleur champagne (résine fossilisée d'Afrique ou d'Inde) qui enferment des insectes à jamais figés dans leur lutte contre la mort. Ces objets de culte ôtés à leurs tribus d'origine me dérangent toujours un peu : sortis de leur contexte, ils nous intéressent par leur aspect insolite, nous donnant à bon compte un sentiment de supériorité sur ces populations "primitives", regard porté au XIX^{ème} siècle mais qui perdure au XXI^{ème}, malgré l'abolition théorique du colonialisme dont sont issues les sociétés multinationales qui poursuivent la mainmise sur le Tiers Monde.

Cela me rappelle ce livre que j'ai lu l'an dernier "El negro y yo" (Le nègre et moi) qui relatait le choc d'un jeune étudiant découvrant dans un petit musée d'un village retiré de Catalogne le corps empaillé d'un Africain exposé parmi des restes d'animaux. Et toujours cette question récurrente de savoir qu'est-ce que l'Homme, qu'est-ce qui le différencie d'un animal, à partir de quand peut-on décider que tel fossile appartient à l'humanité (squelette de Lucie, homme de Néandertal, et autres humanoïdes de la préhistoire), et quel est le destin des humains au sein de l'évolution telle que nous la concevons aujourd'hui et qui met en exergue la constatation que nous sommes une espèce excessivement jeune et récente ?

A ce propos, lors des toutes dernières analyses génétiques d'ossements de Néandertaliens, il semblerait (sous toute réserve) qu'une partie de ceux-ci se seraient unis aux homo sapiens arrivés d'Afrique, ce qui expliquerait l'écart de nos gènes par rapport à ceux des Africains. Si cela s'avère exact, voilà qui devrait rabattre le caquet d'un orgueil mal placé : ce n'est pas une alliance avec des singes, mais au début, c'est bien ainsi que les Néandertaliens étaient considérés, empreints de bestialité et soit disant dépourvus de la capacité de parler et de communiquer de façon "évoluée" (-comme nous-).

En redescendant du Jardin imaginaire, je découvre sur la place un ouvrier qui y fabrique un toit : le charpentier a d'abord construit à même le sol la charpente qu'il a recouverte d'une bâche sous laquelle travaille le poseur d'ardoises qui les retaille avec un instrument particulier qui ressemble à un petit pic pour les mettre à la bonne forme et les cloue sur les planches. Lorsqu'il sera terminé, le toit sera soulevé et déposé au sommet de la petite tour carrée d'une maison en bordure à l'aide d'une grue. L'ouvrier commente que cela évite de mettre des échafaudages, mais je pense in petto que cette nouvelle technique épargne aussi des vies.

En Périgord, l'accent a été mis sur l'histoire : chaque visite permet d'en apprendre un petit bout de manière très vivante. Les guides sont très bien formés, prennent leur temps, et nous entretiennent pendant une heure à une heure et demie de la petite et de la grande histoire, émaillant avec métier leur récit d'anecdotes et répondant dans la mesure de leurs connaissances à nos questions avec une grande affabilité. En ce qui concerne le château de Beynac, nous passons alternativement d'une partie élaborée au XII^{ème}, à une autre du XIII^{ème} et la dernière du XIV^{ème}, le guide nous explique l'évolution des moeurs d'un siècle à l'autre. J'y apprend l'influence des croisades sur l'architecture : il nous montre des fenêtres géminées directement inspirées de Byzance et un sol de pisé (c'est à dire comme à Pise en Italie) composé de galets oblongs enfoncés verticalement dans un ciment de terre ocre qui peuvent composer une véritable mosaïque au sol fort élégante et solide. Le problème, c'est le poids, et

le seigneur a voulu montrer sa puissance et sa richesse en le mettant au premier étage, soutenu par une solide voûte en ogive à l'étage au-dessous.

Au début, les pièces étaient sans cheminées, le feu se faisait au milieu et la fumée s'échappait par les interstices et les fenêtres. La guerre changeant de nature avec l'apparition des armes à feu (le combat ne s'effectuait plus en attaquant les châteaux mais sur des champs de bataille), les cheminées ont fait leur apparition, d'abord creusées dans l'épaisseur des murs qui avaient perdu leur utilité défensive, puis en relief, mais le confort en a pâti, contrairement à une idée reçue, car le feu ne chauffait plus que sur le devant, dans les abords immédiats, une partie de la chaleur se perdait à cause du tirage de la cheminée qui emportait la fumée, et enfin le bois se consumait bien plus vite. Le seul avantage, c'est qu'ils respiraient mieux, mais s'ils s'enrhumaient davantage...

Autre détail sympathique, c'est la hantise des rats : tout était accroché en hauteur, les aliments bien sûr, les nouveaux-nés, mais également les arbalètes, car ces animaux affamés et envahissants auraient pu en dévorer les parties organiques (cuir, boyaux des cordes).

Il me revient un détail culinaire, mais préhistorique celui-là. N'ayant pour seuls récipients que des outres de peau, comment faisaient-ils pour chauffer l'eau ? Tout simplement en jetant des galets dans le feu qu'ils introduisaient ensuite dans le liquide qu'ils voulaient chauffer ! -Les archéologues sont capables de reconnaître dans les anciens foyers les pierres qui ont été utilisées à cet effet-.

Le Périgord offre un très grand choix d'activités. Nous voyons des défilés entiers de canoës, kayaks et même des chambres à air noires reliées par grappes qui font la joie bruyante des estivants de toutes nationalités : leurs cris résonnent sur l'eau d'où ils se répercutent vers les berges. Malheureusement, aucune piste cyclable n'est aménagée en Périgord noir le long de la Dordogne ou la Vézère. Nous avons pu cependant emprunter une route moins fréquentée sur un petit tronçon en bordure de rivière, à partir du château de Losse, mais les seuls circuits officiels sont situés entre les deux rivières dans une région très vallonnée et recouverte de forêts (jolie, mais sportive). L'avantage du vélo sur le kayak, c'est que nous pouvons faire halte dans les petits villages aux rues étroites et les visiter, ce qui est un véritable plaisir, ils ont tous plus de charme les uns que les autres. Certains ne peuvent se visiter qu'à pied, les maisons étant étagées sur la haute berge de la Dordogne ou de la Vézère, ou juchées au sommet d'une colline.

Enfin, nous alternons visites de jardins ou parcs, châteaux, grottes et habitations troglodytes : il y en a pour tous les goûts, et nous choisissons de préférence des endroits reconnus pour leur qualité, mais pas trop courus par les foules, ce qui nous permet de passer immédiatement, sans file d'attente, et d'avoir une visite relativement personnalisée, avec un discours où le guide semble à chaque fois éprouver du plaisir à nous faire découvrir le lieu, sans nous faire sentir l'ennui de la répétition.

Le parc de Limieux, en visite libre, est conçu pour être à la fois esthétique et pédagogique. Un atelier consacré aux usages de l'osier me retient un moment, et j'y découvre notamment une technique moderne de retenue des berges de cours d'eau dont nos élus pourraient s'inspirer au lieu de les flanquer de ces affreux rochers gris qui ne sont même pas capables d'empêcher les inondations. Il s'agit d'osier tressé, réalisé à partir de tiges de saules souples et fraîches, qui sont capables de s'enraciner et de reverdir : ce sont en fait des boutures disposées de façon à retenir la terre et y offrir un abri pour la faune et la flore de ces zones humides. Un peu plus

loin, ce sont des plantes odoriférantes qui sont regroupées, et j'y reconnais deux espèces que j'avais remarquées aux Bardenas et dont j'ignorais le nom : il s'agit de la santoline, à la curieuse odeur de savon, et la sarriette qui a une odeur de thym. Une belle pièce d'eau peuplée de nénuphars domine le confluent de la Dordogne et de la Vézère aux eaux rouges limoneuses.

Nous admirons au château de Losse des meubles de marqueterie en noyer et poirier noirci du plus bel effet importés d'Italie. La guide nous fait remarquer que la tulipe a été importée de Turquie au XVI^{ème} siècle. Elle nous indique une petite porte fermée munie d'une chatière : c'est le cabinet des secrets, dont les trésors étaient défendus de l'attaque des rats (encore eux) par un chat. J'ai toujours eu un faible pour les belles charpentes et les techniques anciennes, et j'admire une tour du chemin de ronde dont la structure est visible de l'intérieur, et qui montre bien la façon dont les lauzes sont disposées. Une autre tour abrite le cabinet de repos de la Dame du château, lieu où elle pouvait recevoir, s'allonger sur un lit, prendre un bain à l'étuve (Renaissance), assise nue ou en chemise sur un tabouret recouvert d'un tissu de lin posé dans une grosse bassine dont le dais muni de rideaux la protégeait des courants d'air, lavée avec un savon d'Italie (le plus fin de Venise) et l'eau parfumée à la lavande qui pousse dans le parc. J'y redécouvre le sens du terme "charmille", haie plantée de charmes, qui ressemblent un peu aux noisetiers avec des feuilles plus petites et des branches plus torturées et dont les paysagistes constituaient des labyrinthes au XVII^{ème} siècle.

Le dernier site que nous visitons à La Roque St Christophe se trouve à mi-hauteur d'une falaise vertigineuse à l'aplomb de la Vézère : il s'agit d'habitats troglodytiques du Moyen-Age où ont été reconstituées des machines de levage intéressantes, qui ont pu être utilisées aussi pour les pyramides (?). Toutes les maisons qui s'accrochaient sur cette corniche étroite ont été démolies à l'époque des guerres de religion, mais des panneaux montrent comment elles étaient fixées à la roche, dépassant même de l'étroite plate-forme pour gagner de la place, ce devait être effrayant et dangereux. J'imagine qu'ils ne s'y tenaient qu'en périodes de crise, et que le reste du temps ils séjournèrent dans la plaine. Les habitants ont ainsi tenté successivement d'échapper aux invasions vikings, puis anglaises, et enfin aux guerres de religion.

SOMMAIRE CHRONOLOGIQUE

(147 récits)

<u>Destination</u>	<u>Année</u>	<u>Page</u>	<u>Date</u>	<u>Catégorie</u>	<u>Région-Pays</u>
Californie	1997	391	04/10/97	annexe 1	USA
Erebi	1998	1	31/05/98	montagne	Pyrénées
Bidarray		2	21/06/98	rafting	P.B.
Léon		2	01/07/98	vélo, pédalo	Landes
Autza		3	01/08/98	montagne	Pyrénées
Taillon		3	01/09/98	montagne	Pyrénées
Béohobie-St Sébastien		4	08/11/98	semi marathon	Espagne (Guipuzcoa)
Vera de Bidasoa		5	22/11/98	vélo	Espagne (Navarre)
Bayonne-Bidart		7	20/12/98	marche	P.B.
col du Somport	1999	11	24/01/99	raquette	Pyrénées
col du Somport		13	01/03/99	raquette	Pyrénées
Belchou		13	11/04/99	montagne	Pyrénées
Socoa		16	12/07/99	voile	P.B.
Guadeloupe	2000	413	01/05/00	annexe 2	Antilles
Belchou		19	29/07/00	montagne	Pyrénées
Pano		20	22/08/00	voyage	Espagne (Aragon)
Taillon		31	02/09/00	montagne	Pyrénées
Ossau		35	16/09/00	montagne	Pyrénées
Biarritz		39	08/11/00	poème tempête	P.B.
Taillon		39	22/11/00	poème anniversaire	P.B.
La Réunion		427	21/12/00	annexe 3	La Réunion
Iparla	2001	41	14/01/01	montagne	Pyrénées
Moulin d'Enfer		41	21/01/01	montagne	Espagne (Navarre)
Lescun		44	03/02/01	raquette	Pyrénées
La Pierre St Martin		47	18/02/01	raquette	Pyrénées
Alkurruntz		50	11/03/01	montagne	Pyrénées
Ascaïn		52	25/03/01	VTT	P.B.
Au pays des dinosaures		53	12/04/01	voyage	Espagne (Rioja)
Monhoa		60	01/05/01	montagne	Pyrénées
Urdo		62	06/05/01	montagne	Pyrénées
Adarza		64	08/05/01	montagne	Pyrénées
Iparla		66	24/05/01	montagne	Pyrénées
Bardenas		69	02/06/01	voyage	Espagne (Navarre)
Venise		448	08/06/01	annexe 4	Italie
Méchoui		75	24/06/01	méchoui	P.B.
Hirukasko		76	30/06/01	montagne	Pyrénées
Mondarrain		79	29/07/01	escalade	Pyrénées
Gorramendi		80	03/08/01	montagne	Pyrénées
Le Pays Quint		82	05/08/01	montagne	Pyrénées
Adi		84	09/08/01	montagne	Pyrénées
Bastan		85	11/08/01	baignade	Pyrénées
Ordesa		87	15/08/01	voyage	Espagne (Aragon)
Framboises, Marquèze		93	26/08/01	marche	Landes
Peñas de Haya		95	16/09/01	montagne	Espagne (Guipuzcoa)
Leyre		98	30/09/01	canoë	Landes
Pic du Midi de Bigorre		101	14/10/01	montagne	Pyrénées
Irubela		105	28/10/01	montagne	Pyrénées
Korrikleta		107	25/11/01	vélo	P.B.

Rhune		109	02/12/01	montagne	Pyrénées
Anglet-Bidart	2002	112	06/01/02	marche	P.B.
Hendaye		113	13/01/02	marche	P.B.
Bassin Adour, préhistoire		463	09/01/02	annexe 5	P.B.
Lescun		117	26/01/02	raquette	Pyrénées
Adarre		119	03/02/02	montagne	Pyrénées
Errazu		122	10/02/02	montagne	Espagne (Navarre)
Iraty		126	17/02/02	raquette	Pyrénées
Bateau		475	26/02/02	annexe 6	P.B.
Mendaur		129	10/03/02	montagne	Espagne (Navarre)
Urkulu		132	17/03/02	montagne	Pyrénées
Adi		136	25/03/02	montagne	Pyrénées
Gorramakil-Bidarray		139	31/03/02	VTT	Pyrénées
Pasajes-Saint Sébastien		144	21/04/02	marche	Espagne (Guipuzcoa)
Artzamendi		147	05/05/02	montagne	Pyrénées
Lescun		149	07/05/02	montagne	Pyrénées
Ossau		479	11/05/02	annexe 7	Pyrénées
Nocito		152	18/05/02	voyage	Espagne (Aragon)
Lescun		160	13/07/02	voyage	Pyrénées
Ecosse		482	21/07/02	annexe 8	Ecosse
Vallée d'Aure		170	15/08/02	voyage	Pyrénées
Irubela		177	01/09/02	montagne	Pyrénées
Arcachon		179	07/09/02	voyage	Landes
Leyre		185	15/09/02	kayak	Landes
Laruns		187	21/09/02	voyage	Pyrénées
Urdaibai		193	28/09/02	voyage	Espagne (Biscaye)
Bastan		200	06/10/02	escalade	Pyrénées
Haltzamendi		203	20/10/02	montagne	Pyrénées
Col des Veaux-Zugarramurdi		207	26/10/02	VTT	Pyrénées
Korrikleta		210	24/11/02	vélo-footing	P.B.
Buztanzelhay		212	15/12/02	montagne	Pyrénées
Artzamendi		214	22/12/02	montagne	Pyrénées
Rhune		216	27/12/02	montagne	Pyrénées
Payolle		218	28/12/02	voyage	Pyrénées
Autza	2003	221	09/02/03	montagne	Pyrénées
Iraty		223	16/02/03	raquette	Pyrénées
Rhune		225	02/03/03	montagne	Pyrénées
Urizate-Iparla		228	16/03/03	montagne	Pyrénées
Pasajes-Saint Sébastien		230	11/05/03	marche	Espagne (Guipuzcoa)
Gorramendi- Irubela		233	29/05/03	montagne	Pyrénées
Hendaye		236	01/06/03	voile	P.B.
Mascun-Rodellar		241	07/06/03	voyage	Espagne (Aragon)
Fiscal		245	15/07/03	voyage	Espagne (Aragon)
Autza		260	09/08/03	montagne	Pyrénées
Vallée d'Aure		263	21/08/03	voyage	Pyrénées
Adour		270	14/09/03	vélo	P.B.
Irissarry		496	11/10/03	annexe 9	P.B.
Randonnée littéraire		499	19/10/03	annexe 10	Pyrénées
Biarritz		276	30/10/03	poème Port Vieux	P.B.
Erebi-Mondarrain		276	07/12/03	montagne	Pyrénées
Anglet	2004	278	28/02/04	baignade	P.B.
Ibardin		279	07/03/04	montagne	Pyrénées
Compostelle		282	16/04/04	voyage	Espagne (Navarre)
Baïgorry-Ispéguy		285	16/05/04	montagne	Pyrénées

Prague		504	21/06/04	annexe 11	Tchécoslovaquie
Cathares		511	01/07/04	annexe 12	Languedoc-Espagne (Catalogne)
Vallée d'Aure		289	17/08/04	voyage	Pyrénées
AASSC		294	01/10/04	poème	P.B.
Arcachon		294	23/10/04	vélo	Landes
Rhune		299	21/11/04	montagne	Pyrénées
Londres	2005	301	28/02/05	voyage	Angleterre
Iparla		305	01/05/05	montagne	Pyrénées
Lisbonne-Cascais		520	05/05/05	annexe 13	Portugal
Gironde		525	07/07/05	annexe 14	Gironde
St Pée s/Nivelle		306	10/07/05	marche	P.B.
Compostelle		309	25/07/05	voyage	Espagne (Rioja)
Côte de granit rose		313	06/08/05	voyage	Bretagne
Ossau		319	31/08/05	montagne	Pyrénées
Ossau		323	18/09/05	montagne	Pyrénées
Bidart-St Jean de Luz		325	25/09/05	marche	P.B.
Salamanque		528	03/10/05	annexe 15	Espagne (Salamanque)
Migration d'automne		326	20/10/05	poème	P.B.
Rhune		326	06/11/05	montagne	Pyrénées
Haiku		327	08/11/05	poème	P.B.
Versailles		531	13/11/05	annexe 16	Paris
Dublin	2006	329	11/02/06	voyage	Irlande
Rhune		333	28/05/06	montagne	Pyrénées
Nive-Adour-Plages		335	11/06/06	vélo	P.B.
Corse		534	12/07/06	annexe 17	Corse
Pic d'Ayous		335	30/07/06	montagne	Pyrénées
Rhune		337	06/08/06	montagne	Pyrénées
Dantxaria-Gorospil-Atxulegi		338	09/08/06	montagne	Pyrénées
Iparla		339	13/08/06	montagne	Pyrénées
Pineta-Petit Vignemale		339	20/08/06	voyage	Espagne (Aragon) - Pyrénées
Atxuria		343	09/09/06	montagne	Pyrénées
Champignons		344	30/09/06	marche	P.B.
Ehunzaroy-Mehatze-Adarza		345	08/10/06	montagne	Pyrénées
Compostelle		348	31/10/06	voyage	Espagne (Burgos)
Rhune	2007	354	07/01/07	montagne	Pyrénées
Rome		356	22/02/07	voyage	Italie
Moulins		539	27/04/07	annexe 18	P.B.
Baïgorry-Ispéguy		359	08/05/07	montagne	Pyrénées
Bardenas		361	25/05/07	VTT	Espagne (Navarre)
Migouélou		364	15/07/07	montagne	Pyrénées
Valle de Chistau		367	01/08/07	voyage	Espagne (Aragon)
Rhune		373	15/08/07	montagne	Pyrénées
Périgord noir		544	22/08/07	annexe 19	Périgord
Randonnée littéraire		374	21/10/07	annexe	Pyrénées
Marrakech		375	28/10/07	voyage	Maroc

SOMMAIRE THEMATIQUE

<u>Destination</u>	<u>Page</u>	<u>Date</u>	<u>Catégorie</u>	<u>Région-Pays</u>
Californie	391	04/10/97	annexe 1	USA
Guadeloupe	413	01/05/00	annexe 2	Antilles
La Réunion	427	21/12/00	annexe 3	La Réunion
Venise	448	08/06/01	annexe 4	Italie
Bassin Adour, préhistoire	463	09/01/02	annexe 5	P.B.
Bateau	475	26/02/02	annexe 6	P.B.
Ossau	479	11/05/02	annexe 7	Pyrénées
Ecosse	482	21/07/02	annexe 8	Ecosse
Irissarry	496	11/10/03	annexe 9	P.B.
Randonnée littéraire	499	19/10/03	annexe 10	Pyrénées
Prague	504	21/06/04	annexe 11	Tchécoslovaquie
Cathares	511	01/07/04	annexe 12	Languedoc-Espagne (Catalogne)
Lisbonne-Cascais	520	05/05/05	annexe 13	Portugal
Gironde	525	07/07/05	annexe 14	Gironde
Salamanque	528	03/10/05	annexe 15	Espagne (Salamanque)
Versailles	531	13/11/05	annexe 16	Paris
Corse	534	12/07/06	annexe 17	Corse
Moulins	539	27/04/07	annexe 18	P.B.
Périgord noir	544	22/08/07	annexe 19	Périgord
Bastan	85	11/08/01	baignade	Pyrénées
Anglet	278	28/02/04	baignade	P.B.
Leyre	98	30/09/01	canoë	Landes
Mondarrain	79	29/07/01	escalade	Pyrénées
Bastan	200	06/10/02	escalade	Pyrénées
Leyre	185	15/09/02	kayak	Landes
Bayonne-Bidart	7	20/12/98	marche	P.B.
Framboises, Marquèze	93	26/08/01	marche	Landes
Anglet-Bidart	112	06/01/02	marche	P.B.
Hendaye	113	13/01/02	marche	P.B.
Pasajes-Saint Sébastien	144	21/04/02	marche	Espagne (Guipuzcoa)
Pasajes-Saint Sébastien	230	11/05/03	marche	Espagne (Guipuzcoa)
St Pée s/Nivelle	306	10/07/05	marche	P.B.
Bidart-St Jean de Luz	325	25/09/05	marche	P.B.
Champignons	344	30/09/06	marche	P.B.
Méchoui	75	24/06/01	méchoui	P.B.
Randonnée littéraire	374	21/10/07	montagne	Pyrénées
Erebi	1	31/05/98	montagne	Pyrénées
Autza	3	01/08/98	montagne	Pyrénées
Taillon	3	01/09/98	montagne	Pyrénées
Belchou	13	11/04/99	montagne	Pyrénées
Belchou	19	29/07/00	montagne	Pyrénées
Taillon	31	02/09/00	montagne	Pyrénées
Ossau	35	16/09/00	montagne	Pyrénées
Iparla	41	14/01/01	montagne	Pyrénées
Moulin d'Enfer	41	21/01/01	montagne	Espagne (Navarre)
Alkurruntz	50	11/03/01	montagne	Pyrénées
Monhoa	60	01/05/01	montagne	Pyrénées
Urdo	62	06/05/01	montagne	Pyrénées

Adarza	64	08/05/01	montagne	Pyrénées
Iparla	66	24/05/01	montagne	Pyrénées
Hirukasko	76	30/06/01	montagne	Pyrénées
Gorramendi	80	03/08/01	montagne	Pyrénées
Le Pays Quint	82	05/08/01	montagne	Pyrénées
Adi	84	09/08/01	montagne	Pyrénées
Peñas de Haya	95	16/09/01	montagne	Espagne (Guipuzcoa)
Pic du Midi de Bigorre	101	14/10/01	montagne	Pyrénées
Irubela	105	28/10/01	montagne	Pyrénées
Rhune	109	02/12/01	montagne	Pyrénées
Adarre	119	03/02/02	montagne	Pyrénées
Errazu	122	10/02/02	montagne	Espagne (Navarre)
Mendaur	129	10/03/02	montagne	Espagne (Navarre)
Urkulu	132	17/03/02	montagne	Pyrénées
Adi	136	25/03/02	montagne	Pyrénées
Artzamendi	147	05/05/02	montagne	Pyrénées
Lescun	149	07/05/02	montagne	Pyrénées
Irubela	177	01/09/02	montagne	Pyrénées
Haltzamendi	203	20/10/02	montagne	Pyrénées
Buztanzelhay	212	15/12/02	montagne	Pyrénées
Artzamendi	214	22/12/02	montagne	Pyrénées
Rhune	216	27/12/02	montagne	Pyrénées
Autza	221	09/02/03	montagne	Pyrénées
Rhune	225	02/03/03	montagne	Pyrénées
Urizate-Iparla	228	16/03/03	montagne	Pyrénées
Gorramendi- Irubela	233	29/05/03	montagne	Pyrénées
Autza	260	09/08/03	montagne	Pyrénées
Erebi-Mondarrain	276	07/12/03	montagne	Pyrénées
Ibardin	279	07/03/04	montagne	Pyrénées
Baïgorry-Ispéguy	285	16/05/04	montagne	Pyrénées
Rhune	299	21/11/04	montagne	Pyrénées
Iparla	305	01/05/05	montagne	Pyrénées
Ossau	319	31/08/05	montagne	Pyrénées
Ossau	323	18/09/05	montagne	Pyrénées
Rhune	326	06/11/05	montagne	Pyrénées
Rhune	333	28/05/06	montagne	Pyrénées
Pic d'Ayous	335	30/07/06	montagne	Pyrénées
Rhune	337	06/08/06	montagne	Pyrénées
Dantxaria-Gorospil-Atxulegi	338	09/08/06	montagne	Pyrénées
Iparla	339	13/08/06	montagne	Pyrénées
Atxuria	343	09/09/06	montagne	Pyrénées
Ehunzaroy-Mehatze-Adarza	345	08/10/06	montagne	Pyrénées
Rhune	354	07/01/07	montagne	Pyrénées
Baïgorry-Ispéguy	359	08/05/07	montagne	Pyrénées
Migouëlou	364	15/07/07	montagne	Pyrénées
Rhune	373	15/08/07	montagne	Pyrénées
AASSC	294	01/10/04	poème	P.B.
Migration d'automne	326	20/10/05	poème	P.B.
Haïku	327	08/11/05	poème	P.B.
Taillon	39	22/11/00	poème anniversaire	P.B.
Biarritz	276	30/10/03	poème Port Vieux	P.B.
Biarritz	39	08/11/00	poème tempête	P.B.
Bidarray	2	21/06/98	rafting	P.B.
col du Somport	11	24/01/99	raquette	Pyrénées

col du Somport	13	01/03/99	raquette	Pyrénées
Lescun	44	03/02/01	raquette	Pyrénées
La Pierre St Martin	47	18/02/01	raquette	Pyrénées
Lescun	117	26/01/02	raquette	Pyrénées
Iraty	126	17/02/02	raquette	Pyrénées
Iraty	223	16/02/03	raquette	Pyrénées
Béhobie-St Sébastien	4	08/11/98	semi marathon	Espagne (Guipuzcoa)
Korrikleta	107	25/11/01	vélo	P.B.
Adour	270	14/09/03	vélo	P.B.
Arcachon	294	23/10/04	vélo	Landes
Nive-Adour-Plages	335	11/06/06	vélo	P.B.
Vera de Bidasoa	5	22/11/98	vélo	Espagne (Navarre)
Léon	2	01/07/98	vélo, pédalo	Landes
Korrikleta	210	24/11/02	vélo-footing	P.B.
Socoa	16	12/07/99	voile	P.B.
Hendaye	236	01/06/03	voile	P.B.
Pano	20	22/08/00	voyage	Espagne (Aragon)
Au pays des dinosaures	53	12/04/01	voyage	Espagne (Rioja)
Bardenas	69	02/06/01	voyage	Espagne (Navarre)
Ordesa	87	15/08/01	voyage	Espagne (Aragon)
Nocito	152	18/05/02	voyage	Espagne (Aragon)
Lescun	160	13/07/02	voyage	Pyrénées
Vallée d'Aure	170	15/08/02	voyage	Pyrénées
Arcachon	179	07/09/02	voyage	Landes
Laruns	187	21/09/02	voyage	Pyrénées
Urdaibai	193	28/09/02	voyage	Espagne (Biscaye)
Payolle	218	28/12/02	voyage	Pyrénées
Mascun-Rodellar	241	07/06/03	voyage	Espagne (Aragon)
Fiscal	245	15/07/03	voyage	Espagne (Aragon)
Vallée d'Aure	263	21/08/03	voyage	Pyrénées
Compostelle	282	16/04/04	voyage	Espagne (Navarre)
Vallée d'Aure	289	17/08/04	voyage	Pyrénées
Londres	301	28/02/05	voyage	Angleterre
Compostelle	309	25/07/05	voyage	Espagne (Rioja)
Côte de granit rose	313	06/08/05	voyage	Bretagne
Dublin	329	11/02/06	voyage	Irlande
Pineta-Petit Vignemale	339	20/08/06	voyage	Espagne (Aragon) - Pyrénées
Compostelle	348	31/10/06	voyage	Espagne (Burgos)
Rome	356	22/02/07	voyage	Italie
Valle de Chistau	367	01/08/07	voyage	Espagne (Aragon)
Marrakech	375	28/10/07	voyage	Maroc
Ascaïn	52	25/03/01	VTT	P.B.
Gorramakil-Bidarray	139	31/03/02	VTT	Pyrénées
Col des Veaux-Zugarramurdi	207	26/10/02	VTT	Pyrénées
Bardenas	361	25/05/07	VTT	Espagne (Navarre)

Randonnées en montagne

(alphabétique)

<u>Destination</u>	<u>Page</u>	<u>Date</u>	<u>Région-Pays</u>
Adarre	119	03/02/02	Pyrénées
Adarza	64	08/05/01	Pyrénées
Adi	84	09/08/01	Pyrénées
Adi	136	25/03/02	Pyrénées
Alkurruntz	50	11/03/01	Pyrénées
Artzamendi	147	05/05/02	Pyrénées
Artzamendi	214	22/12/02	Pyrénées
Atxuria	343	09/09/06	Pyrénées
Autza	3	01/08/98	Pyrénées
Autza	221	09/02/03	Pyrénées
Autza	260	09/08/03	Pyrénées
Baïgorry-Ispéguy	285	16/05/04	Pyrénées
Baïgorry-Ispéguy	359	08/05/07	Pyrénées
Belchou	13	11/04/99	Pyrénées
Belchou	19	29/07/00	Pyrénées
Buztanzelhay	212	15/12/02	Pyrénées
Dantxaria-Gorospil-Atxulegi	338	09/08/06	Pyrénées
Ehunzaroy-Mehatze-Adarza	345	08/10/06	Pyrénées
Erebi	1	31/05/98	Pyrénées
Erebi-Mondarrain	276	07/12/03	Pyrénées
Errazu	122	10/02/02	Espagne (Navarre)
Gorramendi	80	03/08/01	Pyrénées
Gorramendi- Irubela	233	29/05/03	Pyrénées
Haltzamendi	203	20/10/02	Pyrénées
Hirukasko	76	30/06/01	Pyrénées
Ibardin	279	07/03/04	Pyrénées
Iparla	41	14/01/01	Pyrénées
Iparla	66	24/05/01	Pyrénées
Iparla	305	01/05/05	Pyrénées
Iparla	339	13/08/06	Pyrénées
Irubela	105	28/10/01	Pyrénées
Irubela	177	01/09/02	Pyrénées
Le Pays Quint	82	05/08/01	Pyrénées
Lescun	149	07/05/02	Pyrénées
Mendaur	129	10/03/02	Espagne (Navarre)
Migouëlou	364	15/07/07	Pyrénées
Monhoa	60	01/05/01	Pyrénées
Moulin d'Enfer	41	21/01/01	Espagne (Navarre)
Ossau	35	16/09/00	Pyrénées
Ossau	319	31/08/05	Pyrénées
Ossau	323	18/09/05	Pyrénées
Peñas de Haya	95	16/09/01	Espagne (Guipuzcoa)
Pic d'Ayous	335	30/07/06	Pyrénées
Pic du Midi de Bigorre	101	14/10/01	Pyrénées
Randonnée littéraire	374	21/10/07	Pyrénées
Rhune	109	02/12/01	Pyrénées
Rhune	216	27/12/02	Pyrénées
Rhune	225	02/03/03	Pyrénées

Rhune	299	21/11/04	Pyrénées
Rhune	326	06/11/05	Pyrénées
Rhune	333	28/05/06	Pyrénées
Rhune	337	06/08/06	Pyrénées
Rhune	354	07/01/07	Pyrénées
Rhune	373	15/08/07	Pyrénées
Taillon	3	01/09/98	Pyrénées
Taillon	31	02/09/00	Pyrénées
Urdo	62	06/05/01	Pyrénées
Urizate-Iparla	228	16/03/03	Pyrénées
Urkulu	132	17/03/02	Pyrénées

Voyages en groupe (par destinations)

<u>Destination</u>	<u>Page</u>	<u>Date</u>	<u>Région-Pays</u>
Londres	301	28/02/05	Angleterre
Côte de granit rose	313	06/08/05	Bretagne
Pano	20	22/08/00	Espagne (Aragon)
Ordesa	87	15/08/01	Espagne (Aragon)
Nocito	152	18/05/02	Espagne (Aragon)
Mascun-Rodellar	241	07/06/03	Espagne (Aragon)
Fiscal	245	15/07/03	Espagne (Aragon)
Valle de Chistau	367	01/08/07	Espagne (Aragon)
Pineta-Petit Vignemale	339	20/08/06	Espagne (Aragon) - Pyrénées
Urdaibai	193	28/09/02	Espagne (Biscaye)
Compostelle	348	31/10/06	Espagne (Burgos)
Bardenas	69	02/06/01	Espagne (Navarre)
Compostelle	282	16/04/04	Espagne (Navarre)
Au pays des dinosaures	53	12/04/01	Espagne (Rioja)
Compostelle	309	25/07/05	Espagne (Rioja)
Dublin	329	11/02/06	Irlande
Rome	356	22/02/07	Italie
Arcachon	179	07/09/02	Landes
Marrakech	375	28/10/07	Maroc
Lescun	160	13/07/02	Pyrénées
Vallée d'Aure	170	15/08/02	Pyrénées
Laruns	187	21/09/02	Pyrénées
Payolle	218	28/12/02	Pyrénées
Vallée d'Aure	263	21/08/03	Pyrénées
Vallée d'Aure	289	17/08/04	Pyrénées